



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

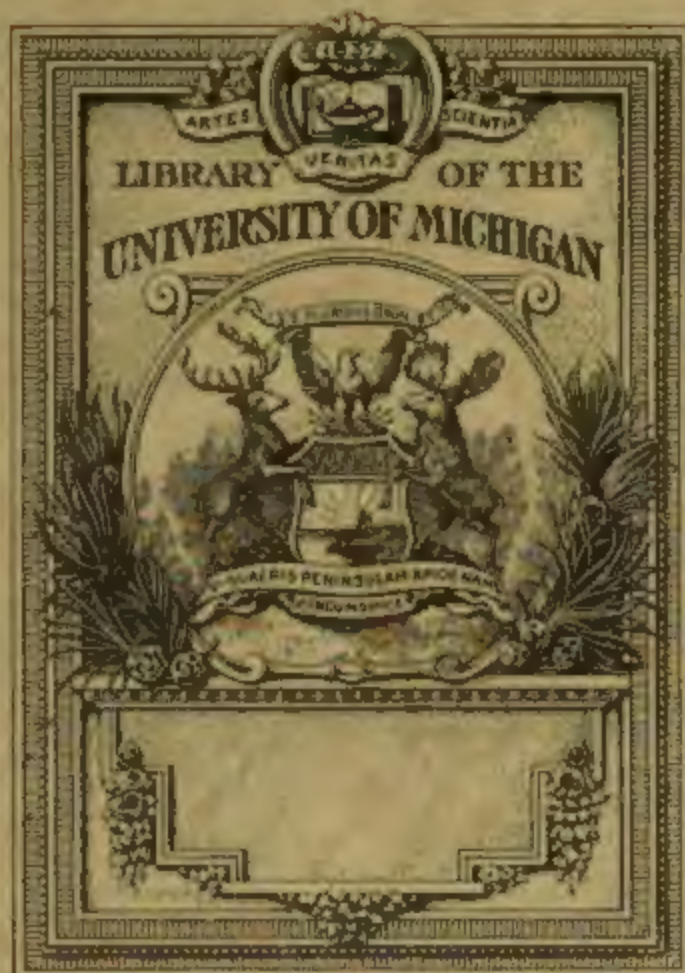
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 1,378,131



892.45

K78

HISTORISCH - KRITISCHES
LEHRGEBÄUDE
DER
HEBRÄISCHEN SPRACHE,
MIT STETER BEZIEHUNG

AUF QIMCHI UND DIE ANDEREN AUCTORITÄTEN

AUSGEARBEITET VON

DR. (FRIEDRICH) EDUARD KÖNIG

LICENTIAT UND PRIVATDOCENT DER THEOLOGIE AN DER UNIVERSITÄT LEIPZIG.

ERSTE HÄLFTE:

LEHRE VON DER SCHRIFT, DER AUSSPRACHE,
DEM PRONOMEN UND DEM VERBUM.



LEIPZIG

J. C. HINRICHS'SCHE BUCHHANDLUNG

1981.

„So lieb als uns das Evangelium ist,
so hart lasset uns über den Sprachen halten!“

LUTHER (Walch, Bd. X. S. 546).

Alle Rechte vorbehalten.

Druck von Hundertstund & Pries in Leipzig.

Vorrede.

Die Eigenschaften, durch welche sich vorliegendes Werk von den vorhandenen Bearbeitungen der hebräischen Sprache unterscheidet, sind folgende: Erstens, in vielfacher Hinsicht sucht es eine aus der Praxis geborene Anleitung zur Erlernung der Sprache zu bieten; zweitens, trotzdem ist es dem Interesse der strengsten Wissenschaft gewidmet; drittens, es gewährt eine volle Verschmelzung der alten Betrachtungsweise der Grammatik mit der historischen Spracherklärung unseres Jahrhunderts; viertens, es ist in untersuchender Darstellungsart bearbeitet, indem es nicht nur die Streitfragen selbst von allen Seiten sich darstellen, sondern auch die Auctoritäten zu Worte kommen lässt, deren Meinungen gegeneinander abwägt und so den Wahrscheinlichkeitsgrad jeder Ansicht bestimmt. Es bildet zu allen gebräuchlichen Lehrbüchern der hebräischen Sprache einen Commentar, welcher in ausführlicher Rede hauptsächlich dá Auskunft geben soll, wo jene schweigen, oder wegen ihrer kurzen und bloss thetischen Darstellungsart den Leser unbefriedigt lassen.

Es sei gestattet, diese vier Eigenschaften des vorliegenden Buches mit wenigen Strichen genauer zu beschreiben!

Erstens. Schon in der Lehre von der Schrift und Aussprache sind alle Dinge ausführlich angegeben und alle Erklärungen mit grösster Deutlichkeit aufzustellen versucht worden. — Die Setzung des Cholem ist S. 44—49 genau erörtert, weil darin von Allen so sehr gefehlt wird. Auch ist die neuerlich in Frage gekommene Aussprache des Qames

chatuph ausführlich betrachtet (S. 90—111). Ferner ist zu allen Beispielen eine genaue Uebersetzung gefügt, damit der Leser sich Form und Bedeutung gleichzeitig aneignen kann. Auch ist im Gegensatz zu Olshausen, Stade u. A. der Fundort der Sprachgebilde angegeben. Sodann dürfte es sich in der Formenlehre als eine wesentliche Förderung erweisen, dass die mehrfach schwachen Zeitwörter immer erst da behandelt sind, wo sie wegen ihrer verschiedenen Schwächen conjugirt werden können. Weiterhin sind alle Punkte, welche nach des Verf.'s Erfahrung den Lernenden in seiner Beherrschung des Hebräischen durch ihre Dunkelheit unsicher machen, beharrlich im Auge behalten: so die schwebenden Silben; die Bildung und Betonung des Jussivs, die Betonung des Perfectum und Imperfectum consecutivum, die Vocalisation der transitiven und intransitiven Verba vor Suffixen. Die darüber gegebenen Regeln haben sich im Unterricht als ausgezeichnet werthvoll erwiesen.

Zweitens. Auf der andern Seite tritt das Buch überall in den Fluss der wissenschaftlichen Forschung an demjenigen Punkte ein, wo derselbe gegenwärtig angelangt ist, nimmt Stellung zu den Streitfragen und sucht mit allen Mitteln unserer Sprachwissenschaft ihre Entscheidung zu fördern.

Drittens. Darüber, dass das Buch die sonst angewendete analytische und die erst in unserm Jahrhundert gefundene historische und lautphysiologische Methode der Spracherklärung zu verbinden trachtet, ist in der Einleitung § 2 gehandelt.

Viertens. Gesenius hat noch in seinem Lehrgebäude 1817 an vielen Stellen eine untersuchende Darstellungsart angewendet und sich mit Vorgängern und Gegnern auseinandergesetzt. Darauf aber hat die bloss behauptende Darstellungsart gerade auf dem Gebiete der hebräischen Grammatik sich der Herrschaft bemächtigt. Die ausführlichen Lehrbücher haben mit Absicht wie aus Intuition oder nach einem grossen Princip kühne, geniale Systeme aufgebaut, und die kurzgefassten haben nothgedrungen die Untersuchung ausgeschlossen. Insbesondere wegen dieser Beschaffenheit der vorhandenen Lehrbücher habe ich meine Ausarbeitung unternommen. Es muss die Debatte wieder eröffnet werden, und gründlich, allseitig über die

Hunderte von alten und neuen Fragen verhandelt werden, welche die hebräische Sprache aufwirft. Denn die Benutzer der vorhandenen Lehrbücher bekommen kein deutliches Bewusstsein von den Schwierigkeiten, welche vorhanden sind, von den Mitteln, durch welche, sowie von dem Grade der Wahrscheinlichkeit, mit welchem die Probleme gelöst werden können. Eben dieses Bewusstsein soll das vorliegende Buch in seinen Lesern wachrufen. Dadurch sollen sie zur Urtheilsfähigkeit, zur Mitarbeit und zur Bildung einer bestimmten Ansicht geführt werden.

Dieses über die Art des Buches! Sein Inhalt mag für sich selbst sprechen! Hoffentlich beweist er die Liebe zur Sache, mit welcher von dem Verfasser gearbeitet worden ist. Derselbe darf wohl hoffen, dass sich das Buch Allen, welche es ihrer Beachtung würdigen, wegen der darin niedergelegten Materialien und Untersuchungen als ein willkommener Rathgeber bewähren wird. — Ein Verzeichniss aller behandelten Schriftstellen, von welchen mehrere Hunderte einen ausführlichen grammatischen [und sachlichen] Commentar erhalten haben, wird dem Exegeten die Benutzung des Buches mühelos machen.

Was die allgemeine Voraussetzung, nämlich die Stellung des Verfassers zum masoretischen Texte anlangt, so kann er, vgl. seine Schrift *De Criticae Sacrae argumento e linguae legibus repetito* (1879) pag. 23 ss., es nicht gelten lassen, dass unser hebräischer Text auf einem einzigen Exemplar beruht, und dass alles Auffallende desselben der Willkür und Blindheit der Punctatoren sowie der Nachlässigkeit der Abschreiber Schuld gegeben werden müsse. Man vergesse nur nicht die allgemeine Richtigkeit, Feinheit und Regelmässigkeit der überlieferten Vocalisation! Ein besonders eclatantes Beispiel von der Ueberlegtheit der Punctuation ist S. 404—406 (1 M 16, 11) besprochen. Ferner die relative Auctorität der Vocalbuchstaben hat der Verfasser schon in der eben genannten Habilitationsschrift pag. 38 s. als alte richtige Erkenntniss wieder in das Gedächtniss zurückgerufen, vgl. unten S. 124 ff. und S. 486—89 über eine Aufstellung Wellhausens zu 1 M 3, 15; ein ein-

leuchtender Fall von der Ursprünglichkeit eines Servilbuchstaben ist S. 275 erörtert; vgl. 284. 391 f. 461. 463. 503. 640. — Andererseits hat der Verf. ganz unbefangen den masor. Text auf seine Fehlerhaftigkeit hin geprüft und viele Versehen desselben nach dem Vorgange Anderer zugegeben oder selbst gefunden: z. B. S. 286. 289. 491 f. 609 f. etc. etc.

Meine Anschauung über das Verhältniss des Hebräischen zum Arabischen und des Arabischen zum Ursemitischen will ich auf Grund von S. 6 f. 12. 516 dahin präcisiren, dass ich das Arabische, was den Wortkörper der dem Arabischen und dem Hebräischen gemeinsamen grammatischen Bildungen anlangt, im wesentlichen als die geschichtliche Vorstufe des Hebräischen ansehe, also dem Ursemitischen gleichstelle. Dass man eine semitische Ursprache construirt und dann die hebräischen Formen als Degenerationen derselben betrachtet, halte ich für fruchtlos, weil man da keinen geschichtlichen Boden unter den Füßen hat. Vgl. S. 207—10. 19. 34. 94 f. etc.

Ueber „Dikduke ha-teamim“ oder bloss „Dikduke“ siehe S. 31. Ihre Materialien sind in Uebersetzung vollständig mitgetheilt, soweit sie sich auf die hier behandelten Punkte beziehen.

Das grammatische Werk David Qimchi's habe ich nicht in der Fürther Ausgabe von 1793, obgleich diess für mich wegen der in den Werken anderer Gelehrten sich findenden Citate bequemer gewesen wäre, sondern in der Ausgabe von Rittenberg benützt, weil ich jedem Leser die Möglichkeit geben wollte, sich dieselbe Ausgabe anzuschaffen und die übersetzten Stellen im Original zu vergleichen. Dieses erschien zu לִיִּק = Lyck nicht כִּד הַקָּמָה לֹא תִכְיֶה לָפָק d. h. im Jahre „Der Kad des Mehles wird nicht alle werden“ (1 Kg. 17, 14) nach kleiner Zeitrechnung, 1842; sondern nach S. VIII, 1868. Dieses Werk habe ich mit Qimchi und beigefügter Folio-zahl, einige Male auch als Mikhlol (מִכְלוֹל) citirt. — Die lexicalische Abtheilung des zweigetheilten sprachlichen Werkes D. Qimchi's, סֵפֶר הַשְּׂרָשִׁים (so vielleicht richtig punctirt, obgleich שְׂרָשִׁים mit dem Artikel nicht vorkommt, und הַקָּדְשִׁים 2 M 26, 33 etc. geschrieben ist), liegt uns in der trefflichen Edition von

Biesenthal und Lebrecht, Berlin 1847, vor. — Ich habe wörtlich übersetzt, theils weil ich den Anfängern eine wirkliche Hilfe leisten, theils weil ich den Alten ihre Einfachheit und Naivität lassen wollte; und ich habe auch solche Zusätze, wie „mein Herr Vater segensreichen Gedenkens (זִכְרוֹנוֹ לְבָרָכָה = ז"ל)“ ausgeschrieben oder abgekürzt wiedergegeben, weil ich hoffen kann, dass das Eigenartige vergangener Jahrhunderte nicht bloss mich anheimelt.

Das Buch von J. P. N. Land, Hoogleeraar te Amsterdam, habe ich in der holländischen Originalausgabe gebraucht: *Hebreeuwsche Grammatica ten dienste van het hooger onderwijs*; Amsterdam 1869. Davon ist auch eine Uebersetzung erschienen: J. P. N. Land. *The principles of Hebrew Grammar. Translated from the Dutch by R. Lane Poole*, London 1876.

Andere angeführte Schriften sind an ihrem Orte genügend bezeichnet, vgl. zunächst S. 2—5. 7. 9. 24. 31. 32. 47. 156. 173. 386.

Was bei Citaten in eckigen Klammern steht, ist Zusatz von mir.

Nöldeke hat in der Vorrede zu seiner „Syrischen Grammatik“ (1880) S. X gesagt: „Ausdrücklich bemerke ich, dass ich mich der Auffassung der Wurzeln ו"ע und ע"ע anschliesse, welche August Müller in der Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft [X]XXIII, 698 ff. dargelegt und welcher gleichzeitig auch Stade in seiner hebräischen Grammatik folgt, ohne dass ich die Schwierigkeiten verkenne, die auch bei ihr noch bleiben“. Welches nun die Anschauung Müllers ist, und dass sie dem Ausgangspunct nach von derjenigen Stade's sich unterscheidet, und dass mir die Schwierigkeiten der Auffassung Müller's unüberwindlich scheinen, habe ich S. 479—81, vgl. S. 451—53, auseinander gesetzt.

Auch in Bezug auf die 22. Auflage von Gesenius' Grammatik durch Kautzsch ist manchmal ausdrücklich bemerkt, dass er eine schwierige Form nicht erwähnt hat, weil er in der Vorrede sagt, dass er die unregelmässigen Verbalformen „möglichst vollständig“ nachgetragen habe, und weil es mir lieb wäre, wenn ich einen so gediegenen Kenner des Hebräischen

veranlassen könnte, sein Urtheil über viele schwierige Erscheinungen abzugeben, und wäre es auch nur mit einem Worte oder durch Erwähnung der Form oder ihrer Stelle an einem bestimmten Orte.

Die Regel über Bezeichnung der Vocallänge S. 28 ist nicht consequent durchgeführt, weil die Buchstaben mit griechischem Circumflex nicht gegossen waren; ich glaube aber, dass es schon fördernd ist, wenn die Idee einer solchen dreifachen Bezeichnung der Vocallänge angeregt wird.

Hätte ich noch mehr Jahre auf die Ausarbeitung dieser ersten Hälfte des Werkes verwenden wollen, so hätte ich ja noch manches hineinbringen können; aber es schien mir vor allem nöthig, dass einmal Heerschau über die Streitkräfte, welche sich in unserm Jahrhundert auf dem Gebiete der hebr. Grammatik gemessen haben, gehalten werde, z. B. alle Anschauungen Böttcher's, der mehr gelobt als gelesen wird, auf ihren Wahrscheinlichkeitsgrad hin untersucht werden.

Die zweite Hälfte des Werkes, welche die Lehre vom Nomen und den Partikeln, die Allgemeine Bildungslehre und die Syntax umfassen wird, soll in Wahrheit eine zweite Hälfte werden und mit Gottes Hilfe in zwei bis drei Jahren erscheinen. Vgl. über den Plan einer vollständigen Grammatik, wie er mir richtig zu sein scheint, S. 8 f.

Leipzig, den 1. Juli 1881.

Der Verfasser.

Uebersicht des Inhaltes.

Einleitung.

	Seite
§ 1. Wichtigkeit des Studiums der hebr. Sprache	1
§ 2. Die verschiedenen Methoden, die Grammatik der hebr. Sprache zu schreiben	2
§ 3. Stammbaum der hebr. Sprache	9
§ 4. Ursprüngliche Angehörigkeit der hebr. Sprache	14
§ 5. Namen der hebr. Sprache	17

Erster Haupttheil: Schrift und Aussprache.

§ 6. Form der Consonanten	25	
§ 7. Namen und Ordnung der Consonanten	28	/
§ 8. Aussprache der Consonanten	31	
§ 9. Die Vocale	42	
§ 10. Die Arten des Schewa und Dagesch	50	
§ 11. Die Tonzeichen	75	
§ 12. Die Qualität des langen Qames	90	
§ 13. Das Qames chatuph	95	
Excurs über die Offenheit der Silben mit langem Vocal und Metheg	111	
§ 14. Wichtige masoretische Beizeichen des alttestamentlichen Textes	118	

Zweiter Haupttheil: Die Formenlehre.

I. Die Pronomina.

§ 15. Pronomen personale	124
§ 16. Der Artikel	132
§ 17. Pronomen demonstrativum	135
§ 18. Pronomen relativum	135
§ 19. Pronomen interrogativum und indefinitum	141

II. Die Verba.

A. Starke Verba.

§ 20. Der Grundstamm oder das Qal der Transitiva	147
§ 21. Das Qal der Intransitiva	167

	Seite
§ 22. Der Stamm Niqtal	179
§ 23. Der Stamm Qittel	186
§ 24. Der Stamm Quttal	192
§ 25. Der Stamm Hithqattel	195
§ 26. Nebenformen der Intensivstämme	200
§ 27. Der Stamm Hiqtal	204
§ 28. Der Stamm Hoqtal	213
§ 29. Die Verbalsuffixe	216

B. Schwache Verba.

Erstens: Verba gutturalia.

§ 30. Verba primae gutturalis	236
§ 31. Verba mediae gutturalis	260
§ 32. Verba tertiae ה, ח, ע	280

Zweitens: Verba contracta.

§ 33. Verba liquida	298
§ 34. Verba ע"ע	320

Drittens: Verba quiescentia.

§ 35. Verba ט"א quiescentia	382
§ 36. Verba ט"רי	398
§ 37. Verba ט"ר	434
§ 38. Verba ע"י quiescentia	438
§ 39. Verba ע"רי quiescentia	504
§ 40. Verba ע"ר quiescentia	517
§ 41. Verba ל"ה d. h. ל"רי und ל"ר quiescentia	520
§ 42. Verba ל"א	605
Excuse: 1) Ueber die Setzung des Cholempunctes	659
2) Ueber die Vocale und das Schewa nach Abenesra und Juda Chajjug	661
3) Ueber die Vermeidung der unmittelbaren Auf- einanderfolge doppelter Aspiration	677
4) Ueber die Betonung von נאנ	678
5) Vom Dagesch forte hinter dem Artikel	680
Uebersicht der Abweichungen von der Flexion des starken Verbs	681
Verzeichniss von Formen	685
Register der citirten Schriftstellen	687
Berichtigungen und Zusätze	709

Einleitung.

§ 1. Wichtigkeit des Studiums der hebräischen Sprache.

Dieselbe bietet 1. ein linguistisches Interesse, weil sie uns einen vom indogermanischen vielfach verschiedenen Sprachzweig kennen lehrt und, zur Vergleichung auffordernd, nicht bloss den Scharfsinn übt, sondern auch die Besonderheiten der Muttersprache zu durchschauen und zu lieben anleitet. Die hebräische Sprache nimmt also an dem Nutzen Theil, welchen jede Sprache als formales Bildungsmittel gewährt. 2. Sie gewährt uns einen Einblick in die Geisteskraft und Culturstufe der Hebräer, soweit sich diese in Grammatik und Lexikon jeder alten Sprache einen Ausdruck gegeben haben. Indem der Hebräer z. B. nur zwei Tempora ausbildete und die Nebenordnung der Sätze vielfach der Unterordnung derselben vorzog, zeigte er, dass er auf die genaue Bezeichnung der temporalen und logischen Wechselbeziehung der Handlungen verzichtete. Schon an sich ist also die hebräische Sprache ein materiales Bildungsmittel. 3. Sie ist für historische Studien wichtig, weil sie einen Schlüssel zur Erlernung der verwandten Sprachen und Literaturen bildet, welche insbesondere für die Geschichte der Religion von allergrösster Bedeutung sind. 4. Nur ihre Kenntniss ermöglicht das volle Verständniss des Alten Testaments, welches durch keine Uebersetzung vermittelt werden kann. 5. Sie befähigt zur Beurtheilung der das Alte Testament betreffenden kritischen Streitfragen, deren Entscheidung ja immer vom Sprach- und vom Sachbeweis abhängt. 6. Sie lehrt das ungriechische Colorit kennen, welches das Sprachidiom des Neuen Testaments an sich trägt.

Da nach den Grundsätzen der evangelischen Kirche jeder Geistliche die Möglichkeit eines vollen Verständnisses der Heiligen Schrift und die Fähigkeit zur Beurtheilung der die Kirche bewegenden Streitfragen besitzen soll, so muss auch von jedem eine gediegene Kenntniss des Hebräischen gefordert werden. Darauf ist um so weniger Verzicht zu leisten, als die Erlernung des Hebräischen keine grossen Schwierigkeiten bietet, wenn sie nur einmal mit voller Energie und nach richtiger Methode betrieben wird.

§ 2. Die verschiedenen Methoden, die Grammatik der hebräischen Sprache zu schreiben.

Setzt man die Forderung, dass jede Darstellung der hebr. Sprache mit Gründlichkeit die wirklich vorhandenen d. h. im richtig constituirten Texte befindlichen Erscheinungen dieser Sprache suchen soll, als selbstverständlich voraus, so giebt es drei Methoden, nach welchen in unserm Jahrhundert die hebr. Grammatik geschrieben worden ist.

1. Wilhelm Gesenius († 1842 als Professor der Theologie zu Halle) hat in seiner hebr. Grammatik von 1813 die Beobachtung der Formen zur Hauptsache gemacht und hat auch in seinem „Ausführlichen grammatisch-kritischen Lehrgebäude der hebr. Sprache“ von 1817 gerade die Flexionserscheinungen des Hebr. aus diesem selbst zu erklären gestrebt, so sehr er auch für das Stoffliche der Grammatik Parallelen aus anderen Sprachen beigebracht hat. Ebenso hielt es Friedrich Böttcher († 1863 zu Dresden) in seinem „Ausführlichen Lehrbuch der hebr. Sprache“, herausgegeben von Ferdinand Mühlau (Professor der Theologie in Dorpat) (1. Band 1866; 2. Band 1868), für die Pflicht des hebr. Grammatikers, „sich nicht den Blick für das eigenthümlich Hebräische trüben zu lassen, indem man hebräische Spracherscheinungen etwa nach arabischer Schablone zu deuten versuche“, vgl. die Vorrede zum 2. Bande S. III f. Man kann diese erste Methode die analytisch-particularistische nennen, insofern nach ihr vom Einzelnen zum Ganzen, von den Erscheinungen zu den Gesetzen fortgeschritten wird, und die letzteren aus dem Hebr. allein entnommen werden. — Eng an seinen

Lehrer Böttcher hat sich Friedrich Immanuel Grundt (Religionslehrer am Kreuzgymnasium zu Dresden) in seiner „Hebräischen Elementargrammatik“, Leipzig, 1875 angeschlossen.

2. Um die Spracherscheinungen mehr in ihrem gegenseitigen Zusammenhang und innern Entstehen vor Augen zu führen, hat Georg Heinrich August Ewald († 1875 zu Göttingen) in seiner „Kritischen Grammatik der hebr. Sprache“ 1827, welche in 5. bis 8. Aufl. als „Ausführliches Lehrbuch der hebr. Spr. d. A. Bundes“ 1844—1870 erschien, mehr als die Früheren in der Lautlehre das Aufeinanderwirken der Consonanten und Vocale beachtet und in der Formenlehre die einzelnen Sprachbildungstriebe in ihrem Einflusse auf die mancherlei Wurzelarten verfolgt. Er hat also zu zeigen versucht, wie aus dem verschiedenen Material, welches die Sprachwurzeln darbieten, die Nominal- und Verbalstämme gebildet werden, wie an diesen Person, Geschlecht und Zahl bezeichnet wird, und wie endlich am Nomen die Casus, am Verbum die Tempora und Modi bemerkbar gemacht werden. Man kann seine Methode die synthetisch-speculative nennen, weil das Ganze der Erscheinungen und die wirkende Idee bei ihm die Anordnung und Darstellung an die Hand gegeben haben. — Nicht nur Ewald selbst hat sein Verfahren in einer „Hebräischen Sprachlehre für Anfänger“ zu verwerthen gesucht, sondern ihm sind auch gefolgt Seffer in seinem „Elementarbuch der hebr. Sprache“ und Hermann Gelbe in seiner „Hebräischen Grammatik, für den Schulgebrauch bearbeitet“ (Leipzig, Hinrichs'sche Buchhandlung, 1868).

3. Dieses in der Formenlehre von Ewald beobachtete Verfahren hat Justus Olshausen (jetzt Geh. Oberregierungsrath in Berlin) in seinem „Lehrbuch der hebr. Sprache“ 1861 nachgeahmt, indem er z. B. den ersten Verbalstamm (das Qal) von allen Arten der Zeitwörter angiebt und zwar zuerst wieder das Perfect von den starken und schwachen Zeitwörtern hinter einander, dann den Imperativ des Qal von den starken und schwachen Zeitwörtern u. s. w. Er unterscheidet sich aber von seinen Vorgängern dadurch, dass, wie er selbst in der Vorrede sagt, er zuerst „in hinreichendem Umfange auf die ältere Gestalt der hebräischen Sprache zurückgehen will, aus welcher die in den heiligen Schriften vorliegende hervor-

gegangen ist“. ¹⁾ Desshalb construiert er S. 7—37 die frühere Gestalt des biblischen Hebräisch und leitet dann die Erscheinungen der Laut- und Formenlehre von jenem Urhebräisch ab, welches dem Altarabischen schwesterlich verwandt war. Seine Methode muss die sprachvergleichende oder comparative oder auch die historische genannt werden, weil er immer die älteren Formen der Sprache vor die jüngeren stellt. Ihm sind gefolgt: Gustav Bickell (Professor der katholischen Theologie in Innsbruck) in seinem „Grundriss der hebr. Grammatik“ 1869, in englischer Uebersetzung „*Outlines of Hebrew Grammar*“ von Samuel Ives Curtiss (jetzt Professor am theologischen Seminar zu Chicago) 1877 (die Lehre von den Accenten § 18—20 hat Prof. Franz Delitzsch geschrieben), und August Müller (Professor der orientalischen Sprachen in Halle) in seiner hebr. Schulgrammatik 1878.

4. Dieses also sind die drei Methoden, welche in unserm Jahrhundert bei der Bearbeitung der hebräischen Grammatik befolgt worden sind. Es fragt sich nun, ob eine von diesen drei Methoden für sich allein, oder ob eine Verbindung aller drei oder zweier das zu erstrebende Ziel sei. Eine Synthese von Gesenius und Ewald wollte Carl Wilhelm Eduard Nägelsbach († 1880) in seiner „hebräischen Grammatik als Leitfaden für den Gymnasial- und academischen Unterricht“ geben; eine Synthese von Gesenius und Olshausen die späteren Auflagen von „Gesenius' hebräischer Grammatik“, welche Emil Rödiger († 1874 als Professor der orientalischen Sprachen in Berlin) herausgab, und insbesondere die 22. Auflage, welche Emil Kautzsch (jetzt Professor der Theologie in Tübingen) bear-

1) Schon Hermann Hupfeld († 1866 als Professor der Theologie in Halle) hatte aber in seiner „Ausführlichen hebr. Grammatik“ 1. Lieferung, (S. 1—128) vom Jahre 1841 auf S. 20 sich diese Aufgabe gestellt, vgl. „Sofern alle durch Literatur in die Geschichte getretenen Sprachen in einem Gange der Entwicklung und zwar der Zerrüttung ihres sinnlichen Lebens (ihrer äusseren Formen) begriffen sind, so hat die Grammatik nicht nur jeden Fortschritt in den vorliegenden Denkmälern sorgfältig zu beobachten, älteres und jüngeres zu unterscheiden, sondern auch die untergegangene Sprachbildung, aus der sich die gegenwärtige entwickelt hāt, mit Benutzung aller darauf hinweisenden Spuren soviel wie möglich auszumitteln, um daraus die vorhandenen Sprachformen zu erklären.“

beitete. — Endlich Bernhard Stade (Professor der Théologie in Giessen) sagt nicht bloss, dass er in seinem „Lehrbuch der hebr. Grammatik“ (1879) eine Synthese vom Standpunkte Ewald's und Olshausen's geben wolle, sondern hat in der That die zwei eigenthümlichen Grundsätze jener beiden Männer noch schärfer verfolgt. Denn a) er hat beim Verb die Perfectformen aller Verbalstämme von allen Arten der Verba hinter einander behandelt und zwar wieder zuerst die 3. pers. sing. masc. u. s. w.; b) er hat die vorhandenen hebräischen Formen noch durchgängiger als Olshausen auf ursemitische Formen zurückgeführt.

Ich kann aber nur die analytisch-historisch-lautphysiologische Methode für die richtige halten.

a) Analytisch soll die Methode sein. Ich kehre also in dieser Beziehung im Wesentlichen zu dem Verfahren zurück, welches Gesenius und Böttcher in der Anordnung der Formen befolgt haben, hoffe aber, nicht unwichtige Verbesserungen bieten zu können. Ich werde also in der Verballehre wieder die einzelnen Verba als Individuen betrachten und in ihrer Gesamtgeschichte an einer und derselben Stelle beobachten. Ich werde ferner jede Classe der schwachen Zeitwörter wieder an einem Platze nach dem ganzen Complex ihrer Eigenthümlichkeiten entfalten. Ich werde weiter in der Nominallehre wieder die Nomina in Declinationen ordnen und dadurch auch das Schicksal mancher Endungen, vgl. שָׁרָה, חֲזָה, מְרָאָה, wieder im Zusammenhang zur Anschauung bringen. Denn etwas anderes ist die Lehre von der Nominalbildung und etwas anderes die Lehre von der Nominalflexion, und so wenig man z. B. im Griechischen beide Abtheilungen der Grammatik vereinigt (vgl. z. B. Raphael Kühner's grosse griechische Grammatik), so wenig darf man es im Hebräischen. Und es lässt sich sogar ein Mittelweg einschlagen, damit die doppelte Vorführung desselben Stoffes vermieden werde, nämlich innerhalb der Declinationen können immer die Wortbildungsarten von der einfachsten bis zu der zusammengesetztesten betrachtet werden. Und diesen Weg gedenke ich einzuschlagen. — Man sieht schon aus diesen wenigen Bemerkungen, dass diese Art der Anordnung auch wissenschaftlich gleich sehr, wie die Ewald'sche, berechtigt ist. Ihre praktische Vorzüglichkeit ist aber allgemein anerkannt; denn es wird wohl bei dem Ur-

theil bleiben, welches Böttcher über die Verwerfung der Declinationen von Seiten Ewald's, Olshausen's und aller Nachahmer derselben gefällt hat, dass nämlich nach der Methode dieser Männer die Nominalflexion für die meisten Hebräisch Lernenden eine terra incognita bleibe (2. Band S. 535).

b) Historisch soll die Methode sein d. h. sie soll bei jedem einzelnen Abschnitte diejenigen Formen als die älteren betrachten, welche dem Arabischen näher stehen, als die andern. Diese historische Methode fordert auch, dass die dem Arabischen am nächsten stehenden Formen bei jedem Abschnitte zuerst aufgeführt werden, wenn sie auch im Hebräischen selbst seltener geworden sind. Es genügt nicht, dass die im Hebräischen herrschenden Formen zuerst vorgeführt werden, und nur bei den seltenen Formen aufmerksam gemacht wird, ob sie dem arabischen Typus näher oder ferner stehen, als die im Hebräischen herrschenden. — Zur allgemeinen Begründung der historischen Methode lässt sich diess sagen, dass die Sprache ein Gewächs ist, dessen einzelne Entwicklungsstufen organisch aus einander hervorgehen, und ferner, dass nur der Blick auf die mit dem Hebräischen verwandten Sprachen und auf die Sprachwissenschaft überhaupt den Lehrer des Hebräischen davon abhalten kann, alle die falschen Erklärungen von hebräischen Formen vorzutragen, welche sonst gefunden werden. Man denke hauptsächlich an die willkürliche Annahme sogenannter Vortonvocale! Aber dabei soll er allerdings die Regel beobachten, dass er nur aus der sicheren Verwandtschaft hebräischer Formen mit arabischen u. s. w. seine Erklärung schöpft; dass er ferner nicht Erscheinungen aus dem Arabischen herleitet, für welche das Hebräische selbst ein Erklärungsprincip gibt.

Anmerkung. Die historische Erklärung hat aber auch ihre Schwierigkeiten und ihre Grenzen, obgleich noch Niemand darüber gehandelt hat. Was die Schwierigkeiten anlangt, so erinnere ich an das Verhältniss des hebr. *nīqtal* zu dem arab. *inqātala*; ferner an das *e* von *qīttel* und *hīthqāttel* sowie an das zweite *i* von *hīqtīl*; vgl. unten § 23 und 27. — Was die Grenzen der historischen Erklärung anlangt, so weise ich hin auf *quṭṭal*, neben arabischem *qūttīla*; *hoqtal* neben arabischem *ūqtīla*. — Man kann ferner das bloss tongedehnte *ā* von *אָרָא* etc. nicht auf historischem Wege erklären. Olsh. § 134, a spricht in richtiger Erkenntniss der Sachlage von einer „eigenthümlichen Veränderung“,

„einem Einschub“; Stade § 86, 3 spricht aber einfach von „Verlängerung eines semitischen *a* zu hebräischem *ā*“ und führt die angegebene Form mit als Beleg auf. — Es ist mir ferner méhr als fraglich, ob das ursemitische *a* von *ba* sich in בְּאֵר, בְּאֵמֶר, בְּהֵרִי erhalten hat, wie es gegen Olsh. § 223, e, der beim Zusammentreffen der Praepositiones praefixae mit vocallos anfangenden Wörtern „die gewöhnlichen Wohllautgesetze walten lässt“, Stade § 374 auffasst. Es ist viel wahrscheinlicher, dass בְּ, weil es gewöhnlich so lautete, für das Sprachbewusstsein des Hebräers eine eigene, selbständige Existenz gewann und sich nun auf dem Boden seiner Sprache ein Gesetz bildete, wonach die Vorsatzwörtchen (auch וְ) mit dem folgenden Worte je nach dem Anlaute des letzteren auf verschiedene Art verknüpft wurden. Ich denke, dass im Unterschiede vom einheitlichen בְּהֵרִי (mein Erwählen) Hes. 20, 5 das בְּהֵרִי (in Zorngluth) auch für den seine Muttersprache redenden Hebräer durch eine Zusammensetzung zu Stande kam, wovon er ein Bewusstsein hatte. — Es sind aber diese Schwierigkeiten nicht im Stande, die ganze historische Erklärungsart und insbesondere die des Vortonqames über den Haufen zu werfen und uns zu einer Rückkehr zur alten allgemeinen Annahme eines willkürlichen, unorganischen *ā* vor der Tonsilbe zurückzudrängen. Es wird immer eine Errungenschaft der historischen Sprachbetrachtung bleiben, dass wir das Qames von אֵבֶר etc. etc. als Dehnung des *a* im arabischen *jasubbu* ansehen etc. etc. Und auch im vorliegenden Werk wird das Hebräische aus dem Ursemitischen (Arabischen) erklärt werden, wo nur immer ein organisches Fortbestehen sich aufspüren lässt.

c) Lautphysiologisch soll die Methode sein d. h. alle Sprachveränderungen, in welchen sich nicht ein Gedankentrieb ausgewirkt hat, sollen aus der wahren Natur der Sprachlaute und aus der wahren Beschaffenheit ihrer gegenseitigen Beeinflussung erklärt werden. — Die Anregung zu meinen auf Lautphysiologie bezüglichen Studien gab mir die Leipziger Antrittsvorlesung des Herrn Geheimen Kirchenrath Delitzsch, welche gedruckt vorliegt in „Physiologie und Musik in ihrer Bedeutung für die Grammatik, besonders die hebräische. Mit physicalischen Abbildungen und einer musical. Beilage“, Leipzig, 1868.

Ich erlaube mir an eine Stelle aus meiner bisher wenig beachteten Schrift „Gedanke, Laut und Accent als die drei Faktoren der Sprachbildung comparativ und physiologisch am Hebräischen dargestellt“ (1874) S. 22 zu erinnern: „Es war ein grosser Fortschritt, als die Theorie von den tres morae beseitigt war, welche Alting aufstellte, Danz (compendium grammaticae hebraicae, ed. 8. p. 29) unangefochten stehen liess,

deren Willkürlichkeit J. D. Michaelis (hebr. Gram., 3. Aufl. (1778), S. 14) erkannte („principium oder besser hypothesis trium morarum“), und welche Severin Vater in seinen Grammatiken nicht mehr erwähnt; — es war ein grosser Fortschritt als Gesenius in seinem Lehrgebäude (1817) die Kategorien der Lautveränderungen mit meisterhafter Klarheit besprach und durch zahlreiche Vergleiche ihre Natürlichkeit zu erweisen strebte. Die tiefere Wissenschaftlichkeit unserer Zeit hat sich sodann, nachdem Kant den Begriff des Organischen entwickelt, Schelling und Hegel in allen Sphären des Daseins die Verkörperung eines Geistes gesehen hatten, auf allen Gebieten von der blossen Nebeneinanderstellung der beobachteten Formen losgesagt, betrachtete Alles nicht mehr als Todtes, sondern als Lebendes und forschte nach dem Principe, welches die Erscheinungen aus sich heraus geboren hat. Auf dem Gebiete der Philologie insbesondere hat man der Empirie bekanntlich dadurch zu entgehen gesucht, dass man einmal die einzelne Sprache bis in ihre Kindheit zurückbegleitete, das andere Mal möglichst viele Sprachen miteinander verglich. Aber ist man dadurch schon über die blossе Beobachtung und Beschreibung des Sprachlebens hinausgelangt? Man will eine organische Entwicklung geben, stellt aber nicht die wirkenden Kräfte in den Vordergrund, während man doch in einer solchen von den Gründen zu den Folgen fortschreiten, ja die wirkenden Ursachen zum Eintheilungsprincipe machen muss, vgl. Drobisch, Logik, 3. Aufl. § 136“. Diese Vervollkommnung der Erklärungsmethode habe ich in der genannten Schrift zu begründen gesucht, und sie soll sich in dem vorliegenden Werk zeigen, selbstverständlich besonders im III. Haupttheile.

5. Was den Plan einer vollständigen Grammatik anlangt, so giebt eine solche I. eine Lehre von der Schrift und der Aussprache, wozu auch die Betonung gehört. Darauf kann aber nicht eine sogenannte „Lautlehre“ folgen, wie es in den bisherigen Grammatiken der Fall ist; denn diese Reihenfolge bringt drei Nachtheile mit sich. Sie widerspricht der analytischen Methode überhaupt; sie führt dem Lernenden eine Menge von Formen vor, die er noch gar nicht in ihrem Zusammenhange kennt; sie müsste, wenn sie vollständig sein sollte, alle regelmässigen und unregelmässigen Beispiele der Formenlehre beibringen, oder sie muss wenigstens die weiteren

Belege in einem späteren Theile des Systems zu suchen anleiten, und das ist allemal wenigstens ein formeller Mangel der Darlegung. Vielmehr folgt gleich II. die Formenlehre, wo das zur Verfügung stehende lautliche Material in kritischer Sichtung dargeboten wird. Als III. Theil erscheint die allgemeine Bildungslehre, welche untersucht, wie sich in dieser speciellen Sprache die Denkhätigkeit eines Volkes kundgegeben, wie das Nebeneinanderstehen der verschiedenen Laute eine gegenseitige Beeinflussung derselben verursacht, und wie der Tonfall auf die Wortgestalten gewirkt hat. IV. folgt die Satzlehre, worin nun nach der von mir vorgeschlagenen Zerlegung der Grammatik, bloss Material behandelt zu werden braucht, welches sich wirklich aus dem Begriffe des Satzes, der Satztheile, der Satzerweiterungen, Satzklänge, Satzverbindungen, Satzgefüge, Satzkürzungen u. s. w. ergibt, vgl. meine Schrift „Neue Studien über Schrift, Aussprache und Allgemeine Bildungslehre des Aethiopischen“ (1877), S. 73.

§ 3. Stammbaum der hebräischen Sprache.

1. Stellung des Semitischen zur menschlichen Sprache überhaupt. — Alle menschlichen Sprachen bilden einen Baum, welcher drei Aeste getrieben hat: die isolirenden, die agglutinirenden und die flectirenden Sprachen. Und es sind die Sätze unrichtig, welche Bickell, Grundriss der hebr. Gramm. (englische Uebersetzung) § 2 schreibt, z. B. „Die innere Flexion an sich hat nichts mit der Modification der Idee zu thun“. Dafür konnte er seinerseits nur einen scheinbaren (wie er Andern vorwirft) Beweis bringen, indem er den secundären Vocalismus des Hebräischen zu Hilfe nahm und (meist mit Recht) in Bezug auf die Abweichungen desselben vom Arabischen leugnete, dass sie zum Ausdruck verschiedener Gedanken dienten. Er hat aber doch allgemein von jeder innern Flexion seine obige Behauptung aufgestellt und sagt von der innern Flexion an sich auch weiter § 3, Anmerkung: „Durch die rein mechanische Wechselwirkung der Wurzeln und Affixe auf einander und durch andere Vocalgesetze, welche allgemein mit der Betonung verbunden wurden, entstand eine scheinbare Veränderung der Wurzel selbst (innere Flexion). Flexion

ist einfach die Verbindung von Wurzeln, und daher hat die Lautsymbolik nur Statt in der Wurzelbildung, aber niemals in der Flexion“. Wie gesagt, zum Beweise dieser ganz allgemeinen Behauptung hätte Bickell den primären Vocalismus des Altarabischen benutzen müssen; freilich wäre dann die Unrichtigkeit seiner Behauptung sofort klar gewesen. Wie kann denn im Arabischen die verschiedene Vocalisation, durch welche sich z. B. vom Activum das Passivum (z. B. *qdtala* [er tödtete] und *qútila* [er wurde getödtet]) und vom Perfectum das Imperfect (*jáqtulu* [er wird tödten] und *júqtalu* [er wird getödtet werden]) unterscheidet, durch Aufeinanderwirken von Wurzel und Affix sowie durch Accentuation hervorgerufen worden sein? Sind denn nicht die Wurzellaute und der Accent der beiden genera und tempora verbi dieselben? Vielmehr diese innere Flexion hat an sich und von vornherein den Zweck, die Verschiedenheit des Gedankens auszudrücken. — Zu den innerlich flectirenden Sprachen gehören nun insbesondere die indogermanischen und die semitischen.

2. Verhältniss des Indogermanischen zum Semitischen. Vom indogermanischen oder arischen Sprachzweig, dessen einzelne Schösslinge das Sanskrit, Altbaktrische, Griechische, Lateinische, Litthauische, Celtische und Germanische sind, und der nach der Völkertafel 1 Mos. 10, 2—5 auch der japhethische heissen könnte, scheidet sich ein Sprachzweig, welchen man seit 1781 den semitischen nennt. Damals hat Schlözer in Eichhorn's Repertorium für biblische und morgenländische Literatur, Theil VIII. S. 161 diesen Ausdruck zuerst angewendet. Das Recht zu dieser Bezeichnung. beruht darauf, dass die meisten von denjenigen Völkern, welche diesen Sprachzweig sprechen, in der Völkertafel von dem ältesten Sohne Noah's, dem Sem, abgeleitet werden 1 Mos. 10, 21—31. — Ueber das lexicalische Verhältniss beider Sprachzweige vgl. Friedrich Delitzsch, Studien über Indogermanisch-Semitische Wurzelverwandtschaft, Leipzig 1873.

In grammatischer Hinsicht unterscheidet sich vom Indogermanischen das Semitische hauptsächlich durch folgende Eigenheiten: a) Fast alle semitische Schrift läuft von rechts nach links. Es giebt nur einzelne *βουστροφῆδόν* (nach Ackerstierwendung) geschriebene Inschriften der Himjaren in Süd-arabien, wo also die erste Zeile von rechts nach links, die

zweite von links nach rechts läuft und so abwechselnd weiter. Und nur die Aethiopen haben wahrscheinlich von ihren griechischen Bekehrern durchaus die Schreibrichtung von links nach rechts angenommen, vgl. darüber meine Aethiopischen Studien S. 14—19. — b) Die Bezeichnung der Vocale theils durch Buchstaben theils durch Zeichen, die den Consonanten, wie im Aethiopischen, angehängt, oder, wie im Arabischen, Syrischen und Hebräischen, unter, (in), oder über dieselben gesetzt wurden, ist hinter der Ausbildung des Vocalsystems vielfach zurückgeblieben. Im übrigen aber sollte man aufhören, von „dem vagen Charakter der semitischen Vocale“ zu reden, vgl. Bickell a. a. O. § 62 auch wieder in der englischen Uebersetzung „the vague character of Semitic vowels“. Denn auch im Semitischen haben alle Veränderungen der Vocale ihre Ursache und ihre Schranken, vgl. meine Schrift „Gedanke, Laut und Accent“ S. 131 f. — c) In der Aussprache bietet das Semitische Schwierigkeit wegen seiner Vorliebe für Verwendung der Kehle und für Zusammenpressung der Mundhöhle. — d) Der einer indogermanischen Wurzel in seiner Verwendung für die Wortbildung entsprechende einfachste Verbalstamm ist immer dreibuchstabig. — e) Abgeleitete Verba und Nomina im Sinne z. B. der deutschen Grammatik fehlen gänzlich, obgleich es Weiterbildungen des einfachsten Stammes giebt, welche den *deverbalia* und *denominativa* z. B. der lateinischen Grammatik in der Bedeutung entsprechen. Ebenso fehlen zusammengesetzte Verba; in der Nominalbildung aber giebt es Beispiele von Zusammensetzung. — f) In der Verbalflexion giebt es zwar einen reichlichen Ausdruck für die *genera verbi*; aber nur 2 tempora und wieder nur bei dem einen von diesen beiden verschiedene modi. — g) In der Nominalflexion besass das Semitische von vornherein nur Endungen zur Bezeichnung des Nominativ, des Genetiv und des Accusativ. Alle drei Endungen hat nur das Arabische; nur zwei davon, eine für den Nominativ und eine für den Genetiv sowie Accusativ, hat das Aethiopische bewahrt; Hebräisch und Syrisch zeigen nur Ueberreste von ihnen und haben zur Unterscheidung der Casus diejenigen Mittel hervorgesucht, welche die Sprachen im Verlaufe ihrer lautlichen Verkümmerung überhaupt anwenden, vgl. mit dem Lateinischen das Italienische und Französische. — h) Wieder nur das Arabische hat die

Mittel bewahrt, durch welche die Comparation der Adjectiva durch Umbildung dieser selbst bewirkt wurde. — i) Es findet sich nur eine sehr beschränkte Ausbildung der Ordinalzahlen. — k) In der Syntax hat der Semite zwar den einfachen Satz reichlich ausgestattet; aber schon bei den Satzverbindungen die copulative Conjunction meist zugleich mit für die adversative gebraucht. Ebenso hat er die Satzverbindungen vielfach den Satzgefügen vorgezogen und vollends den Periodenbau sehr vernachlässigt. Dagegen die Abkürzung der Sätze durch Particip und Infinitiv hat er wieder viel geübt.

3) Die Schösslinge des semitischen Sprachzweiges. Bei der absichtlich kurzen Aufzählung derselben soll uns der Hauptsatz leiten, welchen die Sprachwissenschaft über das Wachsthum der Sprachen aufgestellt hat, dass nämlich unter den zu einem Sprachzweig gehörigen Sprachen derjenigen das grösste Alter zuzuschreiben ist, in welcher insbesondere Fülle des Vocalismus im Auslaute der Wörter, möglichst grosse Unversehrtheit der drei Grundvocale *a*, *i*, *u* sowie Unversehrtheit der Diphthonge, ferner in der Stammbildung und Flexion der grösste Reichthum von Formen anzutreffen ist.

a) Nach diesem Satze muss unter den in Inschriften und Literaturen uns bekannt gewordenen semitischen Sprachen dem Altarabischen die höchste Alterthümlichkeit zugeschrieben werden. Gegen diese Entscheidung bildet keine hinreichend kräftige Gegeninstanz der Umstand, dass in der Verbalstammbildung der Hebräer den stärkeren Spiritus asper hat, wo der Araber den Spiritus lenis spricht; wenn man auch nicht wohl der Ansicht beistimmen kann, dass der stärkere, aber auch leichter vernehmbare Hauch der jüngere sei, wie sie v. Maltzan in seinem Bericht über das Méhri, vgl. Z. d. D. M. G., XXV, S. 202. 209; XXVII, S. 273, ausgesprochen hat. Mehr darüber in meinen Aethiopischen Studien S. 77—79. Und vollends gar nicht haben die Spuren der Alterthümlichkeit, welche das Arabische an sich trägt, in dem Umstand ein Gegengewicht, dass das Nomen plurale im Hebräischen auf *m*, im Arabischen auf *n* ausgeht. Denn dass da *n* der ältere Consonant ist, scheint mir sicher daraus hervorzugehen, dass die Pluralendung im Imperfect (und einmal im Perfect) des Verbum auch im Hebräischen *ûn*, im Arabischen *ûna* lautet (wo also wegen des folgenden *a* nicht das *n* als erst aus *m* entstanden aufgefasst werden kann).

Vielmehr ist das hebr. *m* am Nomen plurale als erleichternde Vertauschung des dentalen Nasal (*n*) mit dem labialen (*m*) zu betrachten. So auch Stade, Lehrbuch § 323. — Die Beduinen haben, begünstigt durch ihre geringere Berührung mit Völkerbewegungen, in ihrer Liebe zu correcten Sprachformen länger ihre Sprache in ihrer alterthümlichen Gestalt bewahrt. Dagegen das Neuarabische ist in vielen Punkten zu einer viel späteren Entwicklungsstufe fortgeschritten. Darüber, dass man eine spätere Gestalt der Sprache nicht in jeglicher Hinsicht eine unvollkommenere nennen darf, vgl. die Urtheile Jacob Grimm's und Max Müller's im Schluss von „Gedanke, Laut und Accent“ S. 154—156. — Fast gleich alterthümlich wie das Altarabische ist das Aethiopische. Beide bilden das Südsemitische.

b) Nach der Fülle des Vocalismus folgt an Alterthümlichkeit dem Südsemitischen das Mittelsemitische, welches wieder in Phönizisch und Hebräisch zerfällt. Zu letzterem gehört auch das Moabitische des Mesasteines, vgl. 2 Kön. 3, 4 ff., welcher 1868 gefunden wurde.

c) Schon nach dem angegebenen Haupteintheilungsgrund wird man am besten dabei stehen bleiben, die eben genannten beiden Sprachen vom Nordsemitischen oder Aramäischen zu trennen (anders Stade § 9^a). Aber vom Hebräischen unterscheidet sich das Aramäische und zwar auch die Gestalt desselben, welche in Dan. 2, 4—7, 28; Esra 4, 8—6, 18; 7, 12—26 vorliegt, nicht bloss durch das Verklingen vieler Vocale, sondern auch durch die Bevorzugung der Verschlusslaute *d*, *t* und *ʔ* vor den hebräischen Engelaute *z*, *sch* und *ʃ*. Auch der Ausdruck des Passivum ist im Aramäischen anders bewirkt worden; die masculine Pluralendung geht auf *n* aus u. s. w.

d) Ueber das Ostsemitische d. h. die Sprache der assyrisch-babylonischen Keilinschriften siehe Schrader selbst z. B. kurz in der 8. Auflage von De Wette's Einleitung in das Alte Testament 1869, S. 82—85.

Für diejenigen, welche sich einen ersten Einblick in die mit dem Hebräischen verwandten Sprachen verschaffen wollen, empfiehlt sich die von Petermann in Berlin begründete *Porta linguarum orientalium*, welche in je einem Bändchen nach ganz gleicher Methode durch Grammatik und Leseproben in die einzelnen Dialecte einführt. Ich erwähne dieses Hilfsmittel

besonders auch desshalb, weil ich es sonst nicht bemerkt finde, und doch Manchem mit dieser Erwähnung ein Dienst geleistet werden kann. (Jetzt im Verlag von H. Reuther in Karlsruhe).

§ 4. Ursprüngliche Angehörigkeit der hebräischen Sprache.

1. Die Kanaaniter und somit auch die von den Griechen sogenannten Phönizier gehörten nach der biblischen Ueberlieferung 1 Mos. 10, 6 zu den Nachkommen des dritten Noahsohnes Ham und sind von dem Arabien umfluthenden Meere, wahrscheinlich dem persischen Golfe, gekommen, wo ein anderer Hamit, Nimrod, das kuschitische Reich Altbabylönien begründete 1 Mos. 10, 8—12. Jenen Ausgangspunkt berichtet Herodot 1, 1: ἀπὸ τῆς Ἑρυθρῆς καλεομένης θαλάσσης und zwar 7, 89 ὡς αὐτοὶ λέγουσιν. Vgl. Justinii Historiarum XVIII, 3, 2: Tyrionum gens condita a Phoenicibus fuit, qui terrae motu vexati, relicto patriae solo, Assyrium stagnum primo, mox mari proximum litus incoluerunt, condita ibi urbe, quam a piscium ubertate Sidona appellaverunt; nam piscem Phoenices sidon vocant. — Die biblische Ueberlieferung ist für richtig zu halten. Denn man kann nicht sagen, dass die Kanaaniter von den Israeliten aus Nationalhass dem hamitischen Völkergeschlecht zugetheilt worden seien; weil trotz des Nationalhasses von den Israeliten die Amalekiter, Moabiter, Ammoniter und Edomiter als ihre Verwandten anerkannt worden sind. Und an die Stelle der leiblichen Abstammung eine geistliche Verwandtschaft der Kanaaniter mit dem hamitischen Völkertypus zu setzen, wie es Fr. W. Schultz im Artikel „Canaan“, Herzogs Realencyclopädie, III, S. 118 thut, ist nicht bloss gegen den Text, sondern auch desshalb unmöglich, weil nicht die Kanaaniter allein auf einen andern Sohn Noah's als die Israeliten zurückgeführt werden, sondern auch Kusch, Aegypten und Put und diesen dreien doch nicht dieselbe unsittliche Art zugeschrieben werden kann. Und dass die Unkeuschheit der Kanaaniter eben speciell kanaanitisch und nicht allgemein hamitisch war, dass also die Kanaaniter nicht wegen, sondern trotz ihrer Unsittlichkeit zu Ham gerechnet worden sind, ergiebt sich aus 1 Mos. 9, 22, wo Ham als unkeuscher der Vater Kanaans (allein) heisst, und aus v. 25, wo nicht Ham, sondern Kanaan allein verflucht wird. — Sind nun die Kanaaniter der Rasse nach Hamiten, so

haben sie (da nicht umgedreht mit J. G. Müller's Buch „Die Semiten in ihrem Verhältniss zu Chamiten und Japhetiten“ 1872 alle Semiten hamitisirte Indogermanen sein können) ihre spätere Sprache von den Semiten gelernt, unter welchen sie sich ansiedelten. Und es ist wahrscheinlich, dass sie mit diesem Tausch schon im Osten, in der Nähe der Euphratmündung begannen, als sie zuerst in semitisches Sprachgebiet eindringen. Es ist weniger wahrscheinlich, dass sie die neue Sprache erst in Palästina eingetauscht haben, obgleich die Bevölkerungsschicht, welche vor den Kanaanitern Palästina bewohnte, auch eine semitische Sprache redete, soweit man aus ihren Namen einen Schluss ziehen kann. Solcher Umtausch von Sprache und Cultur ist zu allen Zeiten vorgekommen, vgl. die Westgothen in Spanien und die Longobarden in Italien.

2) Eine ganz andere Frage ist, ob auch die Hebräer durch Aufgeben einer andern semit. Sprache das neue semit. Idiom der Kanaaniter nach ihrer Einwanderung in Palästina angenommen haben. Bei den Israeliten hätte solcher Sprachentausch leichter als bei den hamitischen Kanaanitern Statt finden können, weil Abraham nur mit wenigen Leuten sich unter den Kanaanitern ansiedelte. Es ist aber wahrscheinlicher, dass die Bibel keinen solchen Sprachentausch Abrahams lehrt, als dass sie es thut.

a) Denn die Bibel lässt zwar den Abraham von Arpachsad, dem dritten Sohne Sem's 1 Mos. 10, 22, abstammen, aber erst als 9. Generation 1 Mos. 11, 10 ff., braucht ihn also gar nicht aus dem Lande jenes Arpachsad, der Ἀρράπαχίτις (nach Bochart) am obern Tigris, auswandern zu lassen. Sie lässt ihn vielmehr aus dem Ur der Chaldäer oder in Chaldäa kommen 1 Mos. 11, 28 und will doch eben damit sagen, dass er unter den Chaldäern damals seinen Sitz gehabt habe. Nun kennt das Alte Testament weder nach der Etymologie von Arpachsad (als sei es mit Schlözer = Grenze, Gebiet der casd) noch nach 1 Mos. 22, 22 (denn der dort erwähnte kèsed bedeutet so wenig wie Bethuel einen sich mit den Aramäern vermischenden und in Mesopotamien wohnhaften Stamm) noch endlich nach Jes. 23, 13 (vgl. Delitzsch und Nägelsbach dazu) andere Chaldäer, als solche, welche Bewohner Babylonien waren. Folglich ist es schon desswegen wahrscheinlich, dass der Stammsitz Abrahams in Babylonien gelegen hat, abgesehen also davon, dass man kein anderes Ur im Norden, in den kar-

duchischen Bergen gefunden hat, und dass diese Karduchen, die Chaldäer Xenophons (z. B. Anabasis IV, 3, 4), nichts mit den Chaldäern Babylonien zu thun hatten. Aus seiner chaldäisch-babylonischen Heimath hat nun Abraham einen Dialect mitgebracht, welcher ähnlich demjenigen war, welchen vorher in benachbarten Gegenden wahrscheinlich die Kanaaniter oder Phönizier bei ihrem Abzuge nach Westen zu lernen angefangen hatten, vgl. unter Nr. 1 dieses §.

b) Theils daraus, dass Abraham immerhin aus einem andern Theile des östlichen Gebietes als die Kanaaniter wegzog, theils daraus, dass er später als sie aus jenen Gegenden auswanderte, theils endlich aus der getrennten Entwicklung der Kanaaniter und der Abrahamiden erklären sich die Verschiedenheiten, welche zwischen dem phönizischen und dem hebräischen Dialecte bestanden. Vergleiche über diese Unterschiede Stade, Erneute Prüfung des zwischen dem Phönizischen und Hebräischen bestehenden Verwandtschaftsgrades in „Morgenländische Forschungen“ Leipzig, 1875. Diese Verschiedenheiten würden sich nicht wohl erklären lassen, wenn Abraham mit seinem Gefolge in Kanaan die Sprache derjenigen eingetauscht hätte, unter welchen er sich ansiedelte. Diess ist ein zweiter Grund dagegen, dass Abraham seine Sprache bei der Einwanderung in Kanaan gewechselt hat.

c) Und es ist auch drittens auf Grund folgender Erwägung nicht wahrscheinlich, dass die Bibel einen Sprachenwechsel Abrahams lehren will. Denn weder der Vater Abraham's, der auch seinerseits schon aus Ur der Chaldäer auswanderte, um nach Kanaan zu ziehen 1 Mos. 11, 31, noch Abraham selbst, welcher nach kurzem Aufenthalte in Haran durch Gott zur Abtrennung von seinen Stammgenossen berufen worden ist 1 Mos. 12, 1 ff., kann Absicht oder Veranlassung gehabt haben, die aus Babylonien mitgebrachte Heimathsprache erst in Mesopotamien mit der dortigen Sprache zu vertauschen, um dann in Kanaan wieder zu einem andern Dialecte überzugehen. Es hat ja auch Jacob bei seinem mehr als zwanzigjährigen Aufenthalte in Paddan Aram nicht seine Sprache gegen die aramäische vertauscht, welche die in Mesopotamien zurückgebliebenen Verwandten Abrahams angenommen hatten 1 Mos. 31, 20. 24. 47. Und wie wenig das Erlernen der aramäischen Sprache mit dem Aufenthalte eines Mannes in Aram

verbunden gedacht wurde, ergibt sich daraus, dass Jacob, der doch notorisch bei seinem Aufenthalte in Aram die aramäische Sprache nicht sich aneignete, wegen seines Fluchtaufenthaltes in Aram ein „herumirrender Aramäer“ genannt wird 5. Mos. 26, 5. Dafür, dass auch Abraham, wie seine zurückbleibenden Verwandten, in Aram die aramäische Sprache gelernt und diese in Kanaan mit der kanaanitischen wieder vertauscht hat, kann endlich auch das nicht geltend gemacht werden, was der Anfang des folgenden § erwähnt.

§ 5. Namen der hebräischen Sprache.

1. Nämlich der eine von den beiden Namen, unter welchen diese Sprache in der älteren Literatur Israels erscheint, ist Lippe d. h. Mundart, Sprache Kanaans Jes. 19, 18, wo vorausgesagt ist, dass einstmals fünf Städte im Lande Aegypten die Sprache Kanaans reden und Jehova Zebaoth eidlich sich verpflichten werden. Da hier gemeint ist, dass einstmals die Verehrung Jehovas in Aegypten verbreitet, die alttestamentlichen Bundesbücher also in Aegypten bekannt sein werden, so ist mit jenem Ausdruck die althebräische Sprache gemeint. Dass diese nun nicht nach den Israeliten, sondern nach dem Lande Kanaan genannt ist, hat seinen einfachsten Grund darin, dass in der angeführten Stelle dem Lande Aegypten eben eine andere Gebietsbezeichnung entgegengestellt werden sollte. Nicht braucht man zur Erklärung den Gedanken zu Hilfe zu nehmen, dass auch die Nichtisraeliten in Kanaan mit den Israeliten zusammen eine gleiche oder ähnliche Mundart redeten (so Bertheau, Artikel „Hebr. Sprache“ in Herzogs Real-Encycl. V, S. 681); vollends gar nicht den Gedanken, dass die gemeinte Sprache eigentlich und ursprünglich diejenige Kanaans war und von den Hebräern nur durch Eintausch angenommen wurde; auch dazu sehe ich keinen Grund, eine dichterische Färbung der Stelle anzunehmen mit Gesenius-Kautzsch § 2, 1 und Kautzsch im Artikel „Hebräer“ in Riehms Handwörterbuch d. bibl. Alterthums.

Bei Jes. 36, 11 bitten die Beamten Hiskia's den Gesandten Sanherib's, dass er aramäisch zu ihnen rede und nicht jüdisch, damit die auf der Mauer sitzenden Jerusalemer nicht die Botschaft des assyrischen Königs mit verstünden. Der

Assyrer aber antwortet, dass er gerade des Volkes wegen judäisch reden werde, v. 12 f. Dieselben Worte 2 Kön. 18, 26—28. Es ist nun nicht anzunehmen, dass die Bezeichnung „judäisch“ gewählt sei, damit eine besondere Mundart des Althebräischen ausdrücklich genannt werde; denn die Bezeichnung bildet den Gegensatz gegen „aramäisch“, und ausserdem ist nicht vorauszusetzen, dass der assyrische Gesandte etwa wegen des Feldzugs gegen Südpalästina sich den südpalästinischen Dialect angeeignet hätte. „Judäisch“ ist also Benennung des Althebräischen überhaupt. — Neh. 13, 23 f. ist berichtet, dass Nehemia die Juden gesehen habe, welche fremde Frauen aus der philistäischen Stadt Asdod, aus Ammon und aus Moab geheirathet hatten (23), und dass die Kinder dieser Juden zur Hälfte asdoisch redeten und nicht judäisch zu reden verstanden (24) etc. Auch in dieser Stelle ist nicht mit „judäisch“ ein besonderer Dialect gemeint, weil es dieselbe Sprache bezeichnet, in welcher z. B. das Buch Nehemia's selbst abgefasst ist.

3. Diese selbe Sprache erscheint nun später auch unter dem Namen „Hebräische Sprache“. Je kürzer und unbestimmter in den neueren Grammatiken über diese Benennung gehandelt worden ist, desto mehr habe ich darnach gestrebt, dieselbe zu erklären.

a) 1 Mos. 10, 21 ist Sem der Vater aller Söhne Eber's genannt. Nämlich von Sem stammte als der dritte von fünf Söhnen auch Arpachsad ab, 1 Mos. 10, 22, und von diesem als sein Enkel Eber v. 24. Von dem einen Sohne dieses Eber stammten die Joqtaniden d. h. die reinen Araber ab v. 25—30. Von Eber's anderem Sohne Peleg (v. 25) aber stammte als fünfter Nachkomme Abraham ab 1 Mos. 11, 18. 26, und durch diesen wieder stammten von Eber die Ismaeliter 21, 21, die Midianiter 25, 2, die Amalekiter 36, 12. 16, die Edomiter 36, 20 ff. und die Söhne Jacobs Cap. 37 ff. ab. Dieses sind „alle Söhne Eber's“. Daher ist in den Worten bei Gesenius-Kautzsch S. 8 „Es dürfte schliesslich doch auf alter und richtiger Erinnerung beruhen, wenn die hebräischen Genealogen durch ihre Zurückführung [nämlich des עֶבֶר] auf das Patronym Eber (1 Mos. 10, 2; 4 Mos. 24, 24 dem Namen eine ursprünglich viel umfassendere Bedeutung [nämlich als die, nach welcher es = Israelit ist] beilegen, obschon die uns zugängliche Ueberlieferung von keinen andern Söhnen Eber's mehr weiss, als

eben den Israeliten“ — weniger der Druckfehler 10, 2 und das Fehlen der Klammer hinter der zweiten citirten Stelle (auch Zeile 5 oder 6 fehlt eine Klammer), als die am Schlusse des Satzes stehende Behauptung verwunderlich. Das Richtige hat aber Kautzsch im Art. „Eber“ in Riehms Handwörterbuch des bibl. Alterthums.

b) Unter diesen vielen Söhnen Eber's nahmen nun die Söhne Jacob's nicht bloss in religionsgeschichtlicher, sondern auch in weltlich-politischer Beziehung durch ihre Zahl und Macht die erste Stelle ein, und es ist daher ganz selbstverständlich, dass sie die eigentlichen Söhne Eber's und darum der hervorragende Theil der Söhne Sems sind in dem citirten Ausdruck „Sem der Vater aller Söhne Ebers“ 1 Mos. 10, 21. Denn Sem war der Vater auch anderer Leute, als der Söhne Eber's. Aus welchem Grunde ist also da, wo der auf Sem bezügliche Theil der Völkertafel beginnt, ihm das Attribut „der Vater aller Söhne Eber's“ beigelegt? Weil zu dem ganzen Complex der in v. 21 gemeinten Söhne Eber's auch die Eberssöhne κατ' ἐξοχήν d. h. die Israeliten gehörten; derjenige Theil der nachsündfluthlichen Menschheit, innerhalb dessen Gott sein Gnadenreich aufrichtete; das Salz und Licht (Matth. 5, 13—16) der vorchristlichen Völkerwelt; die Nation, wegen deren religiöser Bevorzugung der Stammvater Sem seine beiden Brüder überragte und der Gott Sem's gepriesen wird 1 Mos. 9, 26. — Nicht aber liegt dasselbe Verhältniss von Eber und Israel oder überhaupt eine Beziehung beider auch in 4 Mos. 24, 24, wie Gesenius im Thesaurus s. v. עֵבֶר meint „et poetice עֵבֶר Num. XXIV, 24 i. q. עֵבֶר־יִם, Hebraei“; ebenso Gesenius-Kautzsch in den oben citirten Worten der Grammatik; nicht aber Kautzsch in dem citirten Artikel „Eber“. Denn an der angeführten Stelle lässt der Verfasser den Bileam seinen 4. Spruch mit den Worten schliessen „Und Schiffe von Seiten der Kittim: und sie demüthigen Assur und demüthigen Eber, und auch er geht unter“. Dieses bezieht sich auf den siegreichen Widerstand, welchen die Tyrier dem assyrischen Könige Salmanassar leisteten, und „Eber“ bezeichnet da Mesopotamien, und davon, dass es die Söhne Eber's in Kanaan bezeichne oder auch nur mit umfasse, kann gar nicht die Rede sein. Denn Bileam hat seinen verheissenden Spruch über Israel, das er wider Willen segnen musste, v. 22a geschlossen. Es bedeutet

also v. 24 Eber ein Land, welches in der Nachbarschaft Assur's lag, gleichsam dessen zweite Hälfte ausmachte, also das Land jenseit des Euphrat. Und diese Bezeichnung des Landes, welches jenseit des Euphrat lag, als „das jenseitige κατ' ἐξοχήν“ erklärt sich aus der Bedeutung des genannten Stromes für Vorderasien. Dieses gegen Dillmann, welcher im Commentar zur Genesis bei 11, 14 bemerkt: „Wie viele Völker sind über einen Fluss gezogen! Der blosse Uebergang über einen Fluss (nicht Meer, nicht grosses Gebirge) ist nichts so absonderliches, dass ein Volk sich darnach benennen könnte“. — Also 4 Mos. 24, 24 hat Eber nur die oben angegebene Bedeutung „Jenseitsland“, bedeutet auch nicht etwa die Abkömmlinge Eber's, welche von den Verwandten Abrahams in der Nähe Assur's geblieben sind.

c) Nun kann jener von der Ueberlieferung als Stammvater Israels genannte Eber nach seiner Appellativbedeutung auch „Jenseits“, „Jenseitsland“ heissen, und dieser Name kann also nur eine Personification des jenseits (vom Euphrat) gelegenen Gebietes und seiner Bewohner sein. Da nun unter den neun Nachkommen Sem's, welche 1 Mos. 11, 10 ff. aufgezählt sind, wenigstens Arpachsad, also der erste, und Serug, der sechste, v. 21 f., bestimmt in ihren Namen mit Landschaftsbezeichnungen zusammenfallen, und da auch andere von den in Cap. 10 f. sowie anderwärts aufgezählten Personennamen mit Namen von Landschaften und Völkern sich decken: so ist es das wahrscheinlichste, dass auch bei Eber diess der Fall ist, zumal sich eine für eine einzelne Person passende Appellativbedeutung des Namens nicht wohl finden lässt. Dieses können wir um so unbedenklicher annehmen, als damit doch nicht gelegnet wird, dass die im „Jenseitslande“ zunächst sich festsetzenden Stämme in der That auch in einem genealogischen oder Abstammungs-Verhältnisse unter einander und zugleich zu den Stämmen von Arpachsad standen, also ihre Gesamtbezeichnung als „Söhne Eber's“ zugleich eine locale und eine nationale Zusammengehörigkeit derselben ausspricht. — Wir brauchen uns aber nicht mit Wahrscheinlichkeiten zu behelfen. Denn ein Umstand der biblischen Ueberlieferung scheint mir die Identificirung des Personennamens Eber mit der Gebietsbezeichnung Eber zu erzwingen. Nämlich wie käme der Name „Eber“, wenn er bloss als Personbezeichnung gedacht wäre, dazu, dass

gerade von ihm die Abrahamiden und insbesondere das Heilsvolk abgeleitet würde, wie es doch nach 1 Mos. 10, 21 unbedingt der Fall ist [vgl. oben unter b]? „Eber“ ist ja (als Person) gar nicht der nächste Vorfahre Abrahams, sondern vielmehr der sechste! Diese Bedeutung Eber's in der Ahnenreihe Abrahams kann sich nur daher schreiben, dass „Eber“ zugleich und eigentlich Gebietsbezeichnung ist, und dass das „Jenseitsland“ der längste und festeste Standort sowie der Ausgangspunkt zur Weiterwanderung für die über Arpachsad von Sem sich ableitenden Stämme war.

d) Es fällt also die Bezeichnung des Stammvaters Abrahams und des Transeuphratgebietes zusammen. Darnach kann es auch nicht fraglich sein, ob von dieser doppelseitigen Bezeichnung das Adjectivum עִבְרִי abgeleitet ist, ob dieses also soviel wie „Sohn des Eber in dessen zweifachem Sinne“, also der Singular des 1 Mos. 10, 21 stehenden Plural „Söhne Eber's“ ist. Denn wenn dieses „Söhne Eber's“ wenigstens auch „Abkömmlinge, Auswanderer aus dem Jenseitslande“ bedeutet, so ist es überflüssig, zu fragen, ob nicht von einem Appellativum *eber* „Jenseits“ das genannte Adjectivum gebildet sei. Und wenn, wie nicht bestritten werden kann, 1 Mos. 10, 21 unter den „Söhnen Eber's“ die Abrahamiden und das Heilsvolk nicht bloss mit verstanden sind, sondern erst von ihnen aus sich jener Ausdruck „Sem war der Vater aller Söhne Eber's“ erklärt: so ist es sogar unzulässig, zu fragen, ob nicht für Abraham insbesondere die Bezeichnung „ibri“ erfunden worden sei. Er war ja schon als Abkömmling und Auswanderer des Transeuphratlandes ein „ibri“, und umgedreht Joqtan war es eben so gut, wie er. — Gegen diese Ableitung kann nun nicht mehr angeführt werden, vgl. noch Mühlau-Volck in der 8. Auflage des Handwörterbuchs von Gesenius, dass „ibri“ auch noch für das spätere Volksbewusstsein appellative Bedeutung gehabt habe; denn eben diese hatte es nach der hier entwickelten Herleitung. Es kann auch nicht eingewendet werden, wie denn die Israeliten allein mit der Benennung „Ibri“ als Abkömmlinge des Jenseitslandes bezeichnet sein könnten; denn gerade nach der hier gegebenen Ableitung geschieht dieses eben nicht, weil ja wenigstens 1 Mos. 10, 21 (wo es auch nur nöthig war) von „allen Söhnen Eber's“, also von einem grösseren Völkerkreise als von den Abrahamiden

allein die Benennung gebraucht ist und v. 25 Joq̄tan ausdrücklich auch als Sohn Eber's aufgeführt ist. — Also *ibri*, welches zum ersten Male 1 Mos. 14, 13 als Attribut des Abraham erscheint, ist diesem beigelegt worden, weil er der Abkömmling „des transeuphratensischen (Stammheros und Gebietes)“ in demselben eminenten Sinne als Einzelner war, wie alle seine Nachkommen und insbesondere die Israeliten die Abkömmlinge desselben „Eber“ waren 1 Mos. 10, 21. Das ὁ περὶ αὐτοῦ, welches die LXX 1 Mos. 14, 13 für „*ibri*“ gesetzt haben, ist also von der Vulgata ganz richtig mit „Transeuphratensis“ wiedergegeben worden.

e) Man fragt noch, wesshalb, wenn „*ibri*“ 1 Mos. 14, 13 die Einzahl von der Mehrzahl „bené Eber“ 1 Mos. 10, 21 sein solle, nicht jener Singular durch „ben Eber“ ausgedrückt sei. Die Antwort lautet, dass „ben“ zwar ausser Sohn auch Enkel bedeutet, wie 1 Mos. 29, 5, wo Laban (welcher doch Sohn des Bethuel, also Enkel Nahor's war 1 Mos. 22, 23; 24, 15. 24. 29) ein „ben Nachor“ genannt wird. Aber zur Bezeichnung der entfernteren Verwandtschaft, also des Nachkommen, wird nur der Plural „bené“ gebraucht. Vgl. nur ein Beispiel von allen: „bené Jischmael“ 1 Mos. 25, 13. 16 heisst das Volk; aber der einzelne Mann heisst „Jischmeëli“ 1 Chr. 2, 17, und dieses Adjectivum wurde dann auch wieder im Plural gebraucht, daher die Kaufleute, welche Joseph kauften, „Jischmeëlim“ heissen 1 Mos. 37, 25. So ist es bei allen andern Nationalbezeichnungen. Also musste auch von den bené Eber 1 Mos. 10, 21 der Einzelne (Abraham) „*ibri*“ heissen 1 Mos. 14, 13. Diese allgemeine Regel war schon bekannt, vgl. Gesenius im Thesaurus s. v. יְבִרִי; aber die Anwendung der Regel in Bezug auf den Singular „*ibri*“ hat man noch nicht gemacht.

f) Auch davon kann also nach der vorausgehenden Untersuchung nicht die Rede sein, dass „*ibri*“ den Abraham als denjenigen bezeichne, welcher über den Jordan gekommen sei. Aber die Begründung, welche Stade, S. 1 f. für diese seine Vermuthung giebt, ist überhaupt sehr precär. Denn er sagt: „Es fragt sich noch, nach welchem Flusse die Hebräer die jenseitigen heissen. Meist denkt man an den Euphrat. Besser denkt man an den Jordan. Denn die hebräischen Stämme haben sich nach der Rückwanderung aus Aegypten wohl geraume Zeit auf das Ostjordanland beschränkt und das West-

jordanland im Besitze der stammverwandten Kanaanäer gelassen“. Da ist freilich die Zuverlässigkeit der israelitischen Ueberlieferung sogar in Bezug auf die mosaische und nachmosaische Zeit und selbst in Bezug auf die allgemeinsten Dinge (Eroberung des Westjordanlandes im Ganzen und Grossen noch unter Josua) in Frage gestellt, und dieser Zweifel scheint mir der Grundlage zu entbehren. Ausserdem ist von Stade vorausgesetzt, dass die Bezeichnung „ibri“ erst nach der Rückkunft Israels aus Aegypten entstanden, auf Abraham 1 Mos. 14, 13 zurückgetragen, und dann ebenso weiter rückwärts dem Abraham ein Urahne, Namens Eber, 1 Mos. 10, 21 gegeben worden sei. Diess alles, wie auch die von Stade angenommene Stammverwandtschaft der Hebräer und Kanaanäer, ist nach der obigen Auseinandersetzung unmöglich.

g) Der Name „Ibrim“, welchen die Nachkommen Jacobs nach ihrem nationalen Zusammenhang mit andern Stämmen und ihrem territorialen Ausgangspunkt trugen, musste auch gebraucht werden, wenn sie in politischer Hinsicht von andern Völkerschaften unterschieden werden sollten, und er war, wie der profane, so der früher bekannte. Diese Eigenschaften besass dieser Name gegenüber dem andern „bené Jisrael“, welchen der hervorragendste Theil der „Ibrim“ und zwar aus religiösen Gründen und später empfing. — Es erscheint daher nur als natürlich, wenn die später in Canaan gebräuchliche chaldäische Form jenes „ibri“, nämlich *zibraj* oder vielmehr die syrische Form *zebraj* von den Griechen in ihrem *ἑβραῖος* nachgeahmt und auch z. B. von Tacitus in seinem grossen Abschnitte über die israelitischen Verhältnisse (*Historiarum liber V. Cap. 1—13*) Cap. 2 „hebraeus“ geschrieben wurde.

Ἡ ἑβραῖς φωνή und das Adverbium *ἑβραϊστὶ* bezeichnen im Prolog des Sirachenkels, wo letzteres steht, jedenfalls die alt-hebräische Sprache, aber 4 Macc. 12, 7; 16, 15, wo der erstere Ausdruck steht und beide Male von der Anrede der heroischen Mutter an ihre sieben Söhne erzählt wird, wahrscheinlich schon die chaldäische Sprache. — Im Neuen Testament bezeichnet *ἑβραϊστὶ* Apoc. 9, 11 „in hebräischer Sprache“. Denn die Stelle heisst: „(die aus dem Brunnen des Abgrundes aufsteigenden Heuschrecken) *ἔχουσιν ἐπ’ αὐτῶν βασιλέα τὸν ἄγγελον τῆς ἀβύσσου, ᾧ ὄνομα αὐτῷ ἑβραϊστὶ Ἀβαδδὼν κτλ.*“ Dieses Wort steht im hebräischen Texte z. B. Hiob 26, 6

aber im chaldäischen Dialecte giebt es genau diese Form nicht, sondern ܐܪܡܝܐ und ܐܪܡܝܐ . — Apoc. 16, 16 bleibt zweifelhaft, obgleich von Ἀρμαγεδ(δ)ών der 1. Theil wahrscheinlicher hebr. אֶרֶם , als chaldäisch ܐܪܡܝܐ (Verbannung, Vernichtung) ist (auch das syrische Wort für „anathema“ zeigt nur den e-laut, nicht den a-laut). — An den übrigen Stellen des N. Testaments bezeichnen jene beiden Wörter aber die spätere chaldäische Landessprache Palästinas, wie die aus dem Munde Christi und Pauli Μαράν ἁθά 1 Cor. 16, 22 (was Schürer bei seiner Zusammenstellung, Neutestamentl. Zeitgeschichte S. 372 übersehen hat) überlieferten Ausdrücke beweisen. — Josephus spricht selbstverständlich von der althebräischen Sprache, wenn er Antiqq. I, 1, 2 sagt: „Ὁ δ' ἄνθρωπος οὗτος Ἀδαμος ἐκλήθη. Σημαίνει δὲ τοῦτο κατὰ γλῶτταν τὴν Ἑβραίων πύρρον“. Ebenso wenn er weiter schreibt: Ἰσθὰ κατὰ τὴν Ἑβραίων διάλεκτον καλεῖται γυνή“. Dagegen seine chaldäische Muttersprache meint er jedenfalls, wenn er im Prooemium der Ἀρχαιολογία § 2 von ihr sagt: „Μέλλει περιέξειν ἅπασαν τὴν παρ' ἡμῖν ἀρχαιολογίαν καὶ τὴν διάταξιν τοῦ πολιτεύματος ἐκ τῶν Ἑβραϊκῶν μεθρομηνευμένην γραμμάτων“. Ebendieselbe spätere Sprache meint er Bellum Judaicum Prooemium § 1 in den Worten: „Προεθέμην ἐγὼ τοῖς κατὰ τὴν Ῥωμαίων ἡγεμονίαν Ἑλλάδι γλώσση, μεταβαλὼν ἃ τοῖς ἄνω βαρβάροις τῇ πατρίῳ συντάξας ἀνέπεμψα πρότερον, ἀφηγέσασθαι“. —

Im Gegensatz zu dieser späteren Landessprache wurde die althebräische Sprache von den chaldäischen Targumim „die heilige Sprache“ genannt, vgl. das ܐܪܡܝܐ ܕܥܠܝܐ in Buxtorf's rabbinischer Bibel hinter der Chronika Pag. ב Zeile 20 von unten zu 1 M 31, 11: ܐܪܡܝܐ ܕܥܠܝܐ ܕܥܠܝܐ [richtiger: ܐܪܡܝܐ ܕܥܠܝܐ nach Dan. 3, 4 etc.] (respondit Jacob linguâ [sanctitatis =] sanctâ: ܐܪܡܝܐ).

Erster Haupttheil:

Schrift und Aussprache.

§ 6. Form der Consonanten.

Vorbemerkung. Eine hinreichende Veranschaulichung der Schriftgeschichte bietet schon die bei Gesenius-Kautzsch sich findende, von J. Euting in Strassburg gezeichnete Schrifttafel; ein Meisterstück des letztgenannten Gelehrten ist aber die Schrifttafel hinter der englischen Uebersetzung von Bickell's oben § 2 erwähnter Grammatik.

1. Die meisten Gelehrten sind jetzt der Meinung, dass die hieratischen d. h. die aus den Hieroglyphen vereinfachten Formen der ägyptischen Schrift die Vorbilder für die ursprüngliche Schrift der Semiten gewesen sind. Und die Aehnlichkeit der Mehrzahl jener hieratischen Zeichen mit den ältesten Schriftformen der Semiten, wie sie uns auf dem Mesastein und den phönizischen Inschriften entgegentreten, ist allerdings so frappant, dass diese Meinung wohl die richtige sein wird. Man kann auch nicht die vermittelnde Hypothese aufstellen, dass sowohl die Kanaaniter wie die Aegypter aus den hamitischen Ursitzen im Osten die gemeinsame Schrift mitgebracht haben; denn da wir Hieroglyphen nur im Nillande finden, so entbehrt die Annahme, dass sie von den Hamiten schon im Osten, am Unterlauf des Euphrat und weiter südlich, gebraucht worden seien, der thatsächlichen Grundlage. — Von jener jetzt herrschenden Meinung, dass die Kanaaniter von den Nilanwohnern Anlass und Muster zur Schriftverwendung bekommen haben, kann uns nicht der Umstand abbringen, dass die Kanaaniter nicht im Nillande selbst oder unmittelbar an dessen Grenze gewohnt haben; denn der Handelsverkehr, welcher die Kunde

vom Schriftbesitze der Aegypter brachte, und die Vortheile, welche der Besitz der Schrift und insbesondere der Besitz einer mit der ägyptischen übereinstimmenden Schrift bot, erklären die Nachahmung der ägyptischen Schrift auch von Seiten eines etwas entfernter wohnhaften Volkes. — Auch das Bedenken kann uns nicht zur Verwerfung jener Meinung bewegen, dass gemäss derselben von den Phöniziern, wie die Hebräer, so alle östlichen und südlichen Semiten die Schrift bekommen haben müssen; denn wieder dieselben beiden Factoren, welche die Phönizier zur Annahme der ägyptischen Schrift mögen bewogen haben, wirkten zur Weiterverbreitung derselben Schrift im Binnenlande Asiens. — Endlich die Form der Buchstabennamen, welche uns im griechischen Alphabet entgegentritt, ist kein zwingender Beweis dafür, dass die Schrift aus dem östlichen, aramäischen Gebiete zu den Phöniziern gekommen ist. Nämlich die griechischen Buchstabennamen gehen doch zum grössten Theile auf α aus. Diesen α -laut wollte Schultens, *institutio linguae hebr.* p. 9 vom status emphaticus der Aramäer ableiten. Dagegen bemerkte aber schon Ewald in der „Kritischen Grammatik“ von 1827 (im Abschnitt von Figur und Namen der Buchstaben), dass jenes α nur zugesetzt sei, damit nicht Consonanten am Ende des Wortes blieben, welche das griechische Ohr beleidigen, wie $\pi\acute{\alpha}\sigma\chi\alpha$ für $\pi\sigma\chi$. Dieses ist ganz richtig; denn wenn man die betreffenden Wörter durchgeht, so findet man, dass nicht einmal das auf l ausgehende *gaml* vom Griechen unverändert gelassen werden konnte, vgl. $\acute{\alpha}\lambda\varsigma$ (Salz). Anstatt nun die von den Phöniziern gehörten Endconsonanten nach den Gesetzen seiner Sprache abzuändern, hat der Grieche eine vocalische Endung angefügt. *Mêm* verlor sein zweites *m* zur Beseitigung der Kakophonie; ebenso *nûn*, welches sein Schluss-*n* hätte behalten können, vgl. den dorisches Namen $\Sigma\acute{\alpha}\nu$ für $\Sigma\acute{\iota}\gamma\mu\alpha$ (Herodot. 1, 139: *τὰ οὐνόματά σφι [τοῖς Πέρσαις] τελευτῶσι πάντα ἐς τὸ γράμμα, τὸ Δωριέες μὲν Σὰν καλέουσι, Ἴωνες δὲ Σίγμα*). Endlich von *rosch* liess der Grieche lieber gleich den für ihn unaussprechbaren Laut weg, anstatt ihn erst umzuwandeln. Nicht zwingend aber war es, wenn Ewald aus der monophthongisirten Form von $\beta\acute{\iota}\tau\alpha$ [und $\zeta\eta\tau\alpha$] einen Schluss auf die aramäische Heimath der griechisch-phönizischen Buchstabennamen zog; denn jene monophthongische Aussprache konnte bei so gewöhnlichen

Wörtern auch im Munde der mit den Griechen verkehrenden Phönizier gehört werden. Und wenn Ewald endlich die Form פֿינ für den aramäischen Ursprung geltend machte, so hatte er nicht an das griechische *Pō* gedacht, welches auf פֿינ der Hebräer, פֿי der Phönizier hinweist, welches also, nebenbei bemerkt, damals noch nicht *rūs* ausgesprochen worden sein kann.

2. Ursprünglich gebrauchten die Hebräer eine Schrift welche der phönizischen nahe verwandt war. In dieser alten Schrift war der Pentateuch geschrieben, als die Samaritaner ihn als ihren Kanon annahmen, und wesentlich in seiner damaligen Schriftform bewahrten. Diese selbe alte Schrift steht auch auf den 20 geschnittenen Siegelsteinen und auf den Münzen der Hebräer, von denen manche erst bei Barkochba's Aufstand unter Hadrian geprägt worden sind, vgl. Schürer, Neutestamentliche Zeitgeschichte, S. 364—367. Diess ist der פֿתחב גֿבֿרֿי, der wegen seiner vielen Ecken auch פֿתחב גֿבֿרֿי scriptura fractionis = scriptura fracta genannt wird.

3. Obgleich aber die alte Schrift noch gelesen werden konnte und (allerdings vielleicht dem Handelsvolk der Phönicier zu Gefallen und auch nur bei bekannten Wörtern, wie die Münzinschriften waren) immer noch verwendet wurde, war doch seit der Rückkehr aus dem Exil der aramäische Schriftductus bekannt und bürgerte sich wegen seiner abgerundeten Art immer mehr ein. Esra, der schnelle Schreiber, Esra 7, 6, hat nach der Tradition diese „assyrische Schrift“ פֿתחב אִשֿוּרֿי mitgebracht. Und auch bei Abschriften der heiligen Literatur muss dieser Ductus schon zu Christi Zeit verwendet worden sein, weil nur in ihm das Jod der kleinste Buchstabe war, als welcher es Matth. 5, 18 erscheint (ἰῶτα ἐν ἡ μία κεφαία).

4) Auch mit diesem jüngern Alphabet wird von rechts nach links geschrieben. Man schreibt daher zuerst den rechten Theil, wenn der betreffende Buchstabe füglich in mehrere Theile zerlegt wird. Die 22 Zeichen sehen folgendermassen aus: 1) א, 2) ב, 3) ג, 4) ד, 5) ה, 6) ו, 7) ז, 8) ח, 9) ט, 10) י, 11) כ, 12) ל, 13) מ, 14) נ, 15) ס, 16) ע, 17) פ, 18) צ, 19) ק, 20) ר, 21) ש und שׂ, 22) ת. Zuerst sollen die Zeichen mit ihrer Nummer benannt werden. — Aus der Schreibrichtung erklärt sich, dass viele Zeichen eine Oeffnung nach links haben, gleichsam ihr Gesicht dahin wenden, vgl. „Neue Studien über

das Aethiopische u. s. w.“ S. 16—19 in Betreff des Einflusses, welchen die Veränderung der Schreibrichtung auf die Gestalt der Buchstaben übte. — Weil viele von diesen Buchstaben rechte Winkel und starke Annäherung an die quadratische Form zeigen, so nannte man dieses Alphabet Scriptura quadrata, כְּתָב מְרֻבָּע. — Halbe Breite besitzen nur sechs Zeichen: א, ב, ג, ד, ה, ו; halbe Länge hat ז; aber über den zwischen beiden Grundlinien befindlichen Raum ragt ח hinaus, unter denselben hinab ק. — ט, י, יא, יב, יג bekommen am Ende der Wörter zum Theil einen Abschluss nach unten, werden respective zu einem vollen Quadrat umgebildet: יד, טו, טז, יז, יח. Diese literae finales stehen in der vox memorialis *kamenappēs* (wie der Zerschmetterer). — Fünf Buchstaben werden, weil man beim Schreiben und Drucken des Hebräischen die Wörter am Ende der Zeile nicht abtheilt, benützt, um mit ihrer Verbreiterung innerhalb der Zeile zu verhindern, dass überhaupt am Ende der Zeile Veranlassung zur Wortabtheilung entsteht. Diese fünf sind: יט, כ, כא, כב, כג. Für diese der Verbreiterung fähigen Buchstaben (literae dilatabiles) ist vox memorialis: *ahaltém* (ihr habt Zelte aufgeschlagen).

§ 7. Namen und Ordnung der Consonanten.

Vorbemerkung über die gegebenen Transcriptionen: Die von mir gebrauchten Aequivalente der hebräischen Consonanten folgen unter Nr. 1 dieses §. — Alle kurzen Vocale sollen entweder durch kein Zeichen, oder durch den herkömmlichen Bogen bezeichnet werden. Die langen Vocale des Hebräischen zerfallen nach ihrem Verhältniss zu der Vocalquantität des Arabischen und zu den Einflüssen des Tonwechsels in drei Classen: α) Solche, die auch im Arabischen lang sind und beim Tonwechsel als unverdrängbar bleiben, werden mit französischem Circumflex bezeichnet, z. B. â; β) solche, die im Arabischen kurz sind, aber im Hebräischen durch lautliche oder ideelle Einflüsse ebenfalls unverdrängbar gemacht sind, erhalten den griechischen Circumflex, z. B. ā; γ) solche, die im Arabischen kurz sind und im Hebräischen durch den Ton selbst oder den Vorton gedehnt sind und deshalb beim Tonwechsel verkürzbar und verdrängbar sind, erhalten den Balken, z. B. ā. — Der Accent soll, wo er nicht auf der letzten Silbe liegt, durch einen senkrechten Strich links vom Vocal der Vorletzten bemerkt werden; doch ist bei den Lesern meines Buches vorausgesetzt, dass sie im allgemeinen die Betonung der Verbalformen und die der Nomina segolata kennen. — Ueberdiess aber wird bei öfter wiederkehrenden Bezeich-

nungen die Transcription nur einmal genau gegeben werden. Die genaue Repetition der typographisch schwierigen Transcriptionen durch ein ganzes Buch halte ich für Luxus.

1. Die Namen der hebr. Consonanten sind in hebräischer Schrift meist folgendermaassen überliefert worden: 1) אָלֶף, 'āleph, Rind; 2) בֵּית, bēth, Haus; 3) גִּמֶל, gimel, Kameel; 4) דָּלֶת, dāleth, Thüre; 5) הֵא, hē' Guck(fenster) [?; so Hupfeld und Böttcher]; 6) וָו, wāv, Nagel; 7) זָיִן, zājīn, Waffe (französisches z); 8) חֵת, Chēth, Zaun; 9) טֵת, tēth, Schlauch; 10) יָד, jōd, Hand; 11) כַּף kaph¹⁾, hohle Hand; 12) לָמֶד, lāmed, Ochsenstecken; 13) מֵם, mēm, Wasser; 14) נֹן, nūn, Fisch; 15) סָמֶךְ, sāmekh, Stütze; 16) עֵיִן, ejīn, Auge; 17) פֶּה, pē' (Qimchi, Mikhlol, S. 2) oder פִּי (Dikduke hateamim, vgl. Schluss dieses §, S. 7) Mund; 18) צַדֵּי, Ṣādē, (Bart)schnitt [?; so, nach dem Aethiopischen, Böttcher; Andere: Fischerhaken]²⁾; 19) קֹף, qōph, (Ohr)höhle; 20) רֶשֶׁךְ, rēsch, Kopf; 21^a) שֵׁן, šīn, Zahn und 21^b) שִׁין, schīn, Zahn³⁾; 22) תָּו, tāv, Kreuz d. h. kreuzförmiges Zeichen, welches man den Thieren als Erkennungszeichen einbrannte oder anmalte.

In griechischer Schrift lesen wir die Buchstabennamen zunächst bei den Septuaginta Klagel. Cap. 1—4.

Die ursprüngliche Form der Consonanten stellte in den charakteristischsten Zügen das Thier oder Ding dar, dessen Name mit dem betreffenden Consonanten anlautet. Schrift nun, welche ihre Zeichen aus der Abbildung einer Anzahl von Dingen schöpft, die mit den einzelnen Lauten einer speciellen Sprache beginnen, heisst akrophonetische. Solche ist die

1) Kautzsch hat kāph; aber wenn sich auch dieser 11. Buchstabe mit dem 22. reimen soll und wenn auch כָּף bei kleiner wie bei grosser Pause vorkommt (Olsh. § 139, c), so ist doch die gewöhnliche kurze Form des Wortes beizubehalten.

2) Wie beim Teth, behalte ich beim Sade den Punkt als diacritisches Zeichen bei, wie die Deutsche Morgenländische Gesellschaft beim Arabischen.

3) Ich transcribire ש mit dem Doppelbuchstaben sch, obgleich ich die Forderung von Lepsius kenne, dass kein Buchstabe mit zwei Zeichen wiederzugeben sei, Standard Alphabet (1863) p. 62: „Every simple sound ought to be represented by a single sign“. Denn im Hebräischen treten, wenn überhaupt, ס und ש ohne dazwischenstehenden Vocal so selten neben einander, dass man in diesen wenigen Fällen zwischen s und h einen Bindestrich setzen kann.

canaanitisch-semitische insófern gewesen, als die kanaanitisch-semitischen Nachahmer von hieratischen Zeichen diese mit semitischen Namen von Thieren und Dingen benannten, welche jenen Zeichen ähnlich waren und durch ihre Anfangslaute diejenigen Lautwerthe bestimmten, die die Zeichen bei den Kanaaniter-Semiten haben sollten.

2. Die Reihenfolge der hebr. Consonanten ist in den alphabetisch abgefassten Dichtungen des A. Testaments überliefert. Diese sind Ps. 25. 34. 37. 111. 112. 119. 145; Spr. 31, 10 ff.; Klagel. Cap. 1—4. Da fängt einer von den 22 Consonanten nach dem andern je einen, oder mehrere Verse, oder einen Vertheil an (Ps. 111. 112). Dabei zeigt sich ein Schwanken in der Anordnung, indem Klagel. 2, 16 f.; 3, 46. 49; 4, 16 f. ז hinter ב steht. Diese Abweichung ist auch von einem Theil der Septuagintahandschriften beibehalten worden, während andere die gewöhnliche Reihenfolge hergestellt haben. Wahrscheinlich hat Böttcher Recht, wenn er § 138 sagt, dass man den „Mund“ (Pe) näher zu denjenigen Dingen habe stellen wollen, welche die Mahlzeit betreffen, oder dass man einen Reim auf den Schluss der ersten Fünzfahl (He) erstrebt habe. Aber die gewöhnliche Reihenfolge wird als die ältere durch das griechische Alphabet erwiesen, weil dieses sein δ $\mu\iota\chi\rho\acute{o}\nu$, wodurch der knarrende Laut des ז ersetzt wurde, vor $\pi\iota$ hat. — Dass in Psalm 37 zwischen Vers 27 und 30 das ז und in Psalm 145 zwischen Vers 13 und 14 das ז fehlt, kann nur im Wegfall eines Verses seinen Grund haben. — Dass ausser dem ז noch ב sich als überschüssiger Buchstabe in Psalm 25 und 34 findet, hat wahrscheinlich in der Aussprache beider Zeichen seinen Grund, vgl. S. 37. — Ueber die Spuren alphabetischer Anordnung in Psalm 9 und 10 sowie Nahum 1, 2—10 hat Bickell in Zeitschrift der deutschen morgenl. Gesellschaft 1880, S. 559—563 gehandelt; aber die Mittel, durch welche er die alphabetische Anordnung in diesen Stellen als eine vollkommene darstellen will, sind gewaltsam.

3. Aus den Namen der hebr. Consonanten lässt sich vielleicht noch erkennen, nach welchem Princip die 22 Zeichen die angegebene Ordnung erhalten haben. Denn wenn sich nicht verkennen lässt, dass die ersten neun Namen das Haus des ackerbautreibenden und nomadisirenden Menschen beschreiben, so kann man das 10. Zeichen „Hand“ als Abschluss der ersten

Zehnzahl fassen; das 11. Zeichen „Kaph“ als erstes Reimglied für das 22., Tav. Durch das 10. und 11. Zeichen ist auch der „Ochsenstachel“ Nr. 12 vom 9. Zeichen getrennt worden. Unter Nr. 13 und 14 folgen die Nahrungsquellen des meer- und flussbefahrenen Theiles der Menschen, Nr. 15 ist vielleicht ein Bild des beim Essen aufgestützten linken Armes, Nr. 16—21 andere Theile des (bei der Mahlzeit liegenden) Menschen, Nr. 22 endlich das Wort, welches sich auf das 11. reimt. So nach Böttcher § 138.

Vergl. als Ergänzung zum 6. und 7. § hauptsächlich die reichhaltige Schrift von Dr. A. Berliner, Beiträge zur hebräischen Grammatik im Talmud und Midrasch, Berlin 1879, 59 Seiten, und dazu die Recension von Ignaz Goldziher in der Z. d. D. M. G. 1880, S. 375—384. — Ebenso sind hier zu vergleichen die Dikduke ha-teamim des Ben Ascher aus Tiberias in der ersten Hälfte des 10. Jahrh., herausgegeben von S. Baer und Hermann L. Strack (1879) und recensirt von Kautzsch, Z. d. D. M. G. 1880, S. 384—89, in § 5.

§ 8. Aussprache der Consonanten.

1. Die Quellen, woraus wir eine Kenntniss derselben schöpfen können, sind: a) Erscheinungen der Sprache selbst, indem die Grammatik zeigt, inwieweit die Kehllaute theils der Syncope unterworfen sind, theils durch ihre Stärke auf die Quantität und Qualität der Vocale einwirken u. s. w., vgl. Theil III., und indem das Lexikon die Bedeutungsgleichheit und Verwechslung verschieden geschriebener Wörter lehrt, also damit zugleich die Gleichheit ihrer Laute aussagt, vgl. כָּרַךְ und כָּרַח (um Lohn dinge, bestechen). b) Die Transcriptionen der hebräischen Buchstabennamen und vieler Eigennamen bei den griechischen Uebersetzern und bei Hieronymus. Die Auctorität der Septuaginta ist zu verwerfen, wo sie, wie bei den Kehllauten (ἄλσφ, ἦ, ἦθ ἄιν) nach der späteren, aramäischen Aussprache alle Unterschiede vernichtet hat; aber sie ist werthvoll, wo sie, wie bei den Sibilanten, starke, eine kräftige Bewegung der Sprechwerkzeuge fordernde Laute überliefert, obgleich auch da ihre Lautangabe durch die Schwierigkeit der Transcription beeinträchtigt wird. c) Die ausdrücklichen Angaben über Consonantenlaute bei Hieronymus und gelehrten Rabbinen des Mittelalters. Dagegen die Aussprache der neueren Juden kann nicht nach-

geahmt werden, obgleich auch unter ihnen die morgenländischen, span., portug. u. italienischen Juden sich durch bessere Tradition auszeichnen, nur dass sie v wie s sprechen. Ihre Aussprache ist durch Reuchlin bei den Christen eingeführt worden. Die deutschen u. polnischen Juden sprechen r wie s ; r meist wie ng ; und, um dies gleich hier hinzuzufügen, — wie o ; Cholem meist wie au ; r wie ai , — wie $ü$ und setzen den Accent auf Paenultima, vgl. *bréschis bóro* 1 M 1, 1. d) Eine viel directere Quelle ist die Aussprache der alten und neuen Araber, und diese ist denn auch von Reisenden und Lautphysiologen sorgfältig beobachtet und beschrieben worden, vgl. nur Wallin in Z. d. D. M. G. IX und XII und Lepsius, Allgemeines linguistisches Alphabet 1855, 2. Aufl. (Standard Alphabet) 1863; vollständige Literatur in meinen Aethiopischen Studien, S. 22.

2. Lautphysiologische Erläuterung. Bei der Bildung der menschlichen Stimmlaute ist abgesehen von dem Brustkasten, der wie ein Blasebalg den Athem durch die Luftröhre treibt, das Ende dieser letzteren, der Kehlkopf, thätig. Die Muskeln, welche um und über dieses Gehäuse ausgespannt sind, lassen zwischen ihren Rändern einen von der hintern nach der vordern Halsseite gehenden Spalt, durch welche der Athem streicht. Eben jene Muskelränder heissen die Stimmbänder. Denn je nachdem sie während des Sprechens einander genähert und desshalb vom vorbeistreichenden Athem in Schwingung versetzt werden oder nicht, zerfallen alle Laute, mit Ausnahme der Liquidae und Nasalen, in zwei Hälften: die tönenden d. h. die mit Stimmton gesprochenen und die tonlosen. Sonst sagte man: mediae und tenues. — Zur weiteren Ausbildung (Gliederung, Articulation) dieses zweifach vom Kehlkopf beeinflussten Athems dienen Verschlüsse und Verengungen, welche theils in der Kehle selbst, theils zwischen Gaumen und Zunge, theils zwischen den Zahnreihen und theils zwischen den Lippen hergestellt werden. Je nachdem die Consonanten bei Durchbrechung eines Verschlusses oder beim Durchstreichen der Luft zwischen einer Verengung entstehen, heissen sie Verschluss- und Engelaute, auch Schlag- und Reibelaute, auch Explosiv- und Fricativlaute, auch momentane und continuirliche Laute; sonst: mediae nebst tenues und aspiratae oder vielmehr spirantes. — Die vier Abtheilungen des Kehl- und Mundraums, in denen die erwähnten Verschlüsse und Engen hergestellt werden, heissen Articulations-

gebiete, und man unterscheidet das gutturale, palatale, dentale und labiale Articulationsgebiet.

3. Die einzelnen Laute.

a) Kehllaute. \aleph bezeichnet die Verstärkung und Einengung des zur Lebenserhaltung dienenden Luftstroms durch die einander genäherten und straffgezogenen Stimmbänder. Da ohne Vollzug jener beiden Operationen die Stimmbänder überhaupt nicht durch Schwingungen einen Ton hervorbringen, so sind jene Operationen die Vorläufer jedes Vocale und müssen also auch zwischen zwei aufeinanderfolgenden Vocalen wiederholt werden, bezeichnen also auch den Hiatus d. h. eben die Pause in der Vocalhervorbringung, welche die Stimme braucht, um nach der Bildung des ersten Vocals jene beiden Operationen wieder vollziehen zu können. Dieser 1. Consonant wird durch den Spiritus lenis transcribirt (') — \beth bezeichnet die Hervortreibung einer die gewöhnliche Athemstärke bedeutend übersteigenden Luftmasse durch die weit geöffnete Stimmritze. Ohne die Ausdeutung der einzelnen Sprachlaute weiter begünstigen zu wollen, muss man es doch natürlich finden, dass die Menschen durch eine (solche dem Husten ähnliche) Verstärkung ihrer Expiration die Aufmerksamkeit zu erregen, auf etwas hinzudeuten suchten, und darum begreifen, wesshalb dieser Laut bei hinweisenden Fürwörtern und Interjectionen besonders oft auftritt. (h). Während die genannten beiden Laute im Kehlkopfe ihre artikulirende Stelle haben, haben die beiden folgenden sie oberhalb desselben. — \daleth bezeichnet die gewaltsame Durchbrechung eines im Schlunde gebildeten Verschlusses. Bei dieser Durchbrechung vernahm das Ohr verschiedene Geräusche. Denn bald fand sie näher am Kehlkopfe statt und war dann eine dem Spiritus lenis gleichartige, nur verstärkte Einschnürung des Luftstromes oder es überwog in der Wahrnehmung der dem Spiritus asper ähnliche Luftstoss, bald fand sie näher am Gaumen Statt und erscholl dann als ein palataler Laut, welcher auch noch von einem r-artigen Knarren begleitet wurde. Die 2. Hauptart wird in der arabischen Schrift durch einen über das Zeichen gesetzten diakritischen Punct unterschieden. Daher kommt die vierfache Weise, in welcher das \daleth bei den LXX wiedergegeben ist, vgl. \aleph , 'Eðéμ 1 M 2, 8; \beth , 'Eβερ 10, 21; \daleth Γαζά 10, 19; das arabische Wort \aleph (expeditio bellica) = Razzia. Am besten sucht man alle vier Ingredienzien des Lautes durch eine

heftige Zusammenpressung des Schlundes und Hervorstossung eines rauhen Hauches bei der Aussprache zu vereinigen. Man kann aber ohne Schaden der Sache, dem Zuge nach Erleichterung der Aussprache, von welchem wir auch schon die Semiten, namentlich alle mit den Aramäern zusammenhängenden (Samaritaner, Galiläer, Syrer, Mandäer) bewegt sehen, nachgebend, das ʾ nur wie einen etwas verstärkten Spiritus lenis aussprechen. Wir umschreiben es durch doppelten Spiritus lenis (:) — ʾ bezeichnet das Durchstreichen der Luft durch eine im Schlunde gebildete Verengung. Weil diess die Articulationsstelle dieses Tones ist, so nähert er sich den palatalen Lauten und steht zwischen Doppel- h und ch . Durch letzteres soll er hier umschrieben werden. — War dieser Laut von einem Rasseln begleitet, so versah der Araber das Zeichen mit einem diakritischen Punkte.

b) Gaumenlaute. ʾ ist der tönende, ʿ der tonlose Verschlusslaut des Gaumens (g und k). p gleicht in allen drei angegebenen Merkmalen dem vorausgehenden ¹⁾, aber bei seiner Bildung wird die Mundhöhle aussergewöhnlich zusammengedrückt und daher eine aussergewöhnliche Luftmasse erfordert. Daher heisst er emphatischer Gaumenlaut. Zur Umschrift eignet sich q um so mehr, als es im Alphabet die dem Qoph entsprechende Stelle einnimmt, vgl. hinter πῖ das Zahlzeichen Κόππα für 90. — Zum palatalen Gebiete gehört auch der vor, zwischen und nach Vocalen vom i sich ablösende Engelaute des Jod, y , (j).

c) Zahnlaute. ʾ ist der tönende, ʿ der tonlose, ʰ der emphatische Verschlusslaut des dentalen Articulationsgebietes. Auf diesem Gebiete sind auch die Engelaute durch besondere Zeichen dargestellt worden: die Spiranten im engeren Sinne, daher auch mit einem besondern Namen (Sibilanten, Zischlaute) versehen. — ʾ ist der tönende Sibilant und ist gewiss gleich zuerst kein affricirter d. h. aus Verschluss- und Engelaute gemischter Laut, affricirtes Daleth (dz) gewesen. Denn hätte die hebräische Sprache affricirte Laute gekannt, so hätte sie nicht

1) Darüber dass p ursprünglich wenigstens eine Tenuis (und nicht eine media, wie vielfach behauptet worden ist) war, vgl. die Untersuchung mit Anführung der Literatur in meinen Aethiopischen Studien, S. 28—31.

zur Vermeidung derselben die Transposition der dentalen Verschlusslaute mit den Sibilanten vorgenommen. Das ζ aber mit welchem die LXX den Laut wiedergeben, kann schon damals den weichen s-laut gehabt haben, welchen es im Neugriechischen bezeichnet; vgl. das s in *lesen, leise* (z). — ס ist der tonlose Sibilant, das anlautende s im Deutschen. Eben diesen Laut, und nicht wohl einen etwas breiteren, bezeichnet man mit שׁ, wo sich (vgl. über dialectische Verschiedenheit in diesem Punkte das ephraimitische שׁ (Fluss) Richt. 12, 6) das s anstatt sch ausgebildet hatte, und man doch noch bei der historischen Rechtschreibung bleiben wollte, also sich mit einem diakritischen Punkte behalf, anstatt gleich ס für שׁ einzusetzen, wie es später nach aramäischer Orthographie geschah. — Wo nun שׁ seinen ursprünglichen Laut sch behalten hatte, setzte man einen Punct rechts. Wir schreiben שׂ und sch. Dass der Laut sch zur Zeit der Septuaginta gehört wurde, haben sie durch ihre Umschreibung der beiden Buchstabennamen שׁ וּשׁ mit χσεν und ριχς ausgedrückt, weil sie sich nicht anders helfen konnten. Da wollten sie ein für alle Mal angeben, wie das σ aufzufassen sei, welches sie bei den Umschreibungen für שׁ setzen. — Das Arabische hat oft den n. m. M. abgeleiteten Laut שׂ, wo im Hebräischen sich sch bewahrt hat. — Endlich ז ist nicht das affricirte צ, also nicht wie deutsches z oder tz, wie es bei den heutigen Juden lautet, zu sprechen. Dafür ist der Buchstabename צאדי; bei den LXX nicht entscheidend; denn die LXX wollten nur, so gut es ihnen möglich war, die emphatische Eigenthümlichkeit dieses Sibilanten angeben. Wichtiger ist des Hieronymus Ausspruch zu Jes. XI: Proprietatem *Zade* inter Z et S latinus sermo non exprimit, et strictis dentibus vix linguae impressione profertur. Der Umstand, dass das ז an der Transposition der Sibilanten mit dentalen Verschlusslauten theilnimmt, worauf Hupfeld, Gram. S. 50 Gewicht legte, muss gegen die affricirte Aussprache als entscheidend angeführt werden. Es ist also ein mit zusammengepresster Mundhöhle heftig hervorgetriebenes s (ʒ). Wie sich aber dieser schwere Laut in den leichteren des deutschen z umsetzen konnte, zeigt das Aethiopische, Amharische u. s. w., vgl. meine Aethiopischen Studien S. 47—49.

d) Von den Lippenlauten ist der tönende Verschlusslaut ב, der tonlose פ. Zum labialen Gebiete gehört auch der

vor, zwischen und nach Vocalen vom *u* sich ablösende Laut des ו (*w*). Dieser *w*-laut geht am Wortende, weil er ohne folgenden Vocal nur ganz schwer hervorzubringen ist, naturgemäss in den leichteren Laut des deutschen *v* über, vgl. engl. *leaf, leaves* (Blatt).

e) Sechs von diesen Lauten (nämlich בגדכפת) werden durch den Uebergang der Sprachwerkzeuge von der vorausgehenden Hervorbringung eines Vowels zur Production dieser Consonanten aus Verschlusslauten zu Engelaute. Wird der ursprüngliche Laut gesprochen, so hat der Buchstabe ein Dâgēsch (*acuens*; es ist chaldäisches Participium activum Qal) d. h. einen Punct in seiner Mitte, welcher, als die schwächere, einfachere Modification des betreffenden Consonanten bezeichnend, im Unterschied von einem andern das Dagesch lene heisst. Die beiden Laute des א und ג klingen, wie die in *gegen*, vgl. גֶּגֶן (Zaum); vom hauchartigen und rauheren ח, vgl. חֶחַל (Salz), scheidet sich als glatterer Laut כ, vgl. כֶּחָל; ד und ת klangen vielleicht wie neugriech. δ und θ, können aber der Bequemlichkeit halber um so mehr unaspirirt ausgesprochen werden, als vielleicht beim Leben der alt-hebräischen Sprache diese Aspiration noch gar nicht geübt wurde. כ lautet wie das zweite *b* von *Babel*; am Wortende, gleich dem ו, wie deutsches *v*; פ wie *f*. Diese sechs aspirirbaren Verschlusslaute stehen in der vox memorialis בגדכפת *begadkephath*. Ich transcribire diese Zeichen, wo sie aspirirt sind: *b, g, d*; aber *kh, ph, th*.

Ich habe früher, *Gedanke, Laut und Accent* S. 19, auf Grund lautphysiologischer Beobachtung mit Berufung auf Merckels *Anthropophonik* S. 917 ausgeführt, dass die Punctatoren wahrscheinlich das Gesetz von der Aspiration einer litera בגדכפת durch einen vorausgehenden Vocallaut zu abstract an der zu ihrer Zeit doch todten Sprache durchgeführt haben. Ich habe a. a. O. darauf hingewiesen, dass beim Leben der Sprache nicht der schliessende Vocal eines vorhergehenden Wortes einen aspirirenden Einfluss auf den aspirirbaren Anlaut des folgenden Wortes ausgeübt haben kann, sondern dass dieser Einfluss erst beim langsamen und ausserdem nach künstlichen Regeln eingerichteten Vortrag der Schriftabschnitte im Gottesdienste hervorgebracht oder vielmehr hinzugebracht wurde. Ich habe ferner, was die Hauptsache ist, dort שִׁכְבָּתָם mit γέγραπται; לְבָבָם mit der von Petermann, „Hebräische Formenlehre nach der Aussprache der heutigen Samaritaner“ S. 7 berichteten Aussprache

des Samaritaners *lebawkimma* verglichen und habe bemerkt, dass von der lebenden Sprache aller Wahrscheinlichkeit nach im ersten Falle das Gesetz der Assimilation, im zweiten Falle das Gesetz der Dissimilation beobachtet worden sei. — Dazu füge ich jetzt dieses, dass in unsern deutschen Wörtern *b* nur dann durch die Vocalaussprache in seinem Laute verändert wird, wenn nicht blos ein Vocal vorausgeht, sondern auch einer folgt, vgl. *Leib*; *reißen* und *reiß*! Darnach wird wohl der Hebräer לֵב auch *lēb*, טוֹב auch *tôb* ausgesprochen haben. Ausserdem besteht der Einfluss des Vocals auf den folgenden Consonanten bei uns darin, dass, während *d* ein tönender Verschlusslaut bleibt, *g* und *b* aus tönenden Verschlusslauten zu tönenden Engelaute, *k*, *t* und *p* aber aus tonlosen Verschlusslauten nur zu tönenden Verschlusslauten werden, vgl. *beide*, *gegen*, *beben*, *Haken*, *treten*, *kneipen*. Man könnte bei den fünf ersten Lauten diese Gewohnheit unserer lebenden Sprache auf die hebräischen Worte übertragen und dabei doch dem sechsten Laut *p* hinter einem Vocal den Laut *ph=f* geben; denn dass bei ע und פ die Discrepanz der Aussprache schon, während die Sprache noch eine lebende war, stärker als bei den ersten fünf Aspirabiles hervorgetreten ist, soll doch wahrscheinlich dadurch ausgedrückt werden, dass in Ps. 25 und 34 das ע am Schlusse noch einen überzähligen Vers anfängt. — Aber eben das פ schon macht uns aufmerksam, dass wir nicht die Wirkungen der Vocale auf die fraglichen sechs Laute, wie sie im Deutschen sich zeigen, als Analogien für das Hebräische betrachten dürfen. Ausserdem lässt sich bei כ nachweisen, dass es durch den vorausgehenden Vocal nicht nur zum tönenden Verschlusslaut (wie im deutschen *Haken*), sondern zu einem Engelaute geworden ist, sodass es ähnlich war dem Laute des ט, aber nur nicht wie dieses hinten im Schlunde, sondern weiter vorn am Gaumen gesprochen wurde. Diese Aehnlichkeit des aspirirten כ mit dem ט lässt sich mehrfach beweisen. Zunächst erscheint bei den Punctatoren Chateph-Pathach auch unter aspirirtem Kaph, wo dieses Chateph sonst nicht weiter veranlasst sein könnte, vgl. zwar nicht das neben בְּחִזְקָה (in eurer Mitte) erscheinende בְּחִזְקָה z. B. 1 M 23, 9, weil diess auch nach § 10, Schluss erklärt werden könnte, aber תֹּאכְלֶנָּה 1 M 3, 17 und תֹּאכְלֶנָּה (du sollst es essen) Hes. 4, 9. 10. 12. In Dikduke hateamim § 51 ist richtig 1 M 3, 17, nicht ganz richtig Hes. 4, 13 bemerkt. In der Hahn'schen Bibel

liest man das Chateph-Pathach auch bei יִצְחָק 3 M 7, 6; 5 M 12, 15. Böttcher § 205 hat richtig die Stellen aus 1 Mose und Hesekiel; hat aber das Chateph irrthümlich mit dem ם in Causalnexus gebracht. Ferner vgl. die Transcription der LXX, z. B. Ἀβιμέλεχ für אֲבִימֶלֶךְ Ri. 9, 1, vgl. weiter in meiner Schrift, Gedanke, Laut und Accent S. 74 ff. Endlich wird auch im Talmud eine Gleichheit von ך und ך vorausgesetzt, wie Goldziher in der am Schluss von § 7 erwähnten Recension S. 378 bemerkt. Dort verweist er auch auf das, was v. Maltzan, Reise nach Südarabien (1873; Braunschweig, Vieweg und Sohn) S. 177 über die Aussprache der aspirirten Laute giebt, und weil Goldziher die Stelle nicht mittheilt und der Reisebericht nicht Vielen zur Hand sein wird, so will ich die Worte v. Maltzan's hierher setzen: „Interessant war mir, was mir der Méri (= Herr; Oberrabbiner in Aden) über die landesübliche Aussprache des Hebräischen sagte. Qâmez wird wie ô ausgesprochen, ebenso Qâmez chatuph, nur kürzer. Zêre ist ê, Segol aber α und von Patach kaum verschieden. Chôlem lautet auch wie ein ê, so dass man *Mêscheh*, *Yêsef* u. s. w. sagt; doch ist dieses ê nicht ganz so lang, wie Zêre. Das Beth ist hier stets hart, nie aspirirt, nie *bh*, selbst wenn es ohne Dagesch steht. Das Zâde klingt sehr weich, fast wie englisches *z* und deutsches schwaches *s*. Das Qoph wird in Aden selbst wie *Q*, in Çan'â dagegen soll es wie *G* (in *Gott*, *gut*) ausgesprochen werden. Diese Eigenthümlichkeit ist wohl dem Einfluss des Dialects von Yemen zuzuschreiben, in welchem das arabische *Q* auch wie *G* klingt. Daleth und Thau ohne Dagesch aspirirt, wie bei den spanischen Juden, lauten etwa wie das englische *th* in *the* (stark) und *their* (schwach)“.

Tabelle der Mutae.

	tönend (media)		tonlos (tenuis)	
	Verschlusslaut	Engelaut	Verschlusslaut	Engelaut
Gaumen	ג	ג	כ, ק	כ
Zähne	ד	ד, ז	ח, ט	ח, ס, ש, ז, צ.
Lippen	ב	ב	פ	פ

Vgl. die tabellarische Anordnung der arabischen Laute, wie sie nach dem Verhalten der Stimmbänder, der Verschluss- oder Engebildung, der Articulationsstelle und der Beeinflussung

seitens der umgebenden Vocale von den Nationalgrammatikern beschrieben worden sind, in m. Aethiopischen Studien hinter S. 24.

f) Verschieden von den besprochenen Lauten sind die Liquidae, die einen unbestimmteren Laut haben, weil sie durch Schwingung entstehen, und zwar *l* durch Vibration der Zungenränder, *r* durch die des Zäpfchens (*r* uvulare), oder der Zungenspitze (*r* linguale), vgl. die Bedingungen für das Eintreten des ersten oder zweiten *r*-lautes bei Delitzsch, Physiologie und Musik in ihrer Bedeutung für die Grammatik, besonders die hebräische, (1868), S. 11—13. Ich kann ihm nur beistimmen, wenn er das in der Nähe von Zungenlauten gesprochene ׀ (vgl. die unten folgende Anmerkung) für das *r* linguale erklärt. — Aus der Thatsache aber, dass uns nur in sehr wenigen Ausnahmefällen eine doppelte Aussprache des hebräischen *r* überliefert ist, lässt sich nicht mit Stade, Lehrb. § 62, d schliessen, dass die Hebräer gewöhnlich ein *r* uvulare sprachen; denn im Gegentheil lässt sich das *r* linguale noch schwerer doppelt aussprechen als das andere. — Ueber diese doppelte Aussprache des ׀ handeln die Dikduke ha-teamim in § 7.

Anmerkung. Ich gebe eine Uebersetzung dieses lautphysiologisch wichtigen §. „Das Merkmal desjenigen Resch, welches ausgesprochen wird mit Dagesch, und desjenigen, welches mit Raphe ausgesprochen wird! Und dieses [diese Unterscheidung] ist bei den Kindern des Landes [Israel] allein — (im Codex Cairo steht dafür „und diess ist bei den Bewohnern von Ma3azja [= Tabarja d. h. Tiberias] nur“; auch im Codex Tschufutkale 13 heisst es „wisse, dass die Bewohner von Ma3azja, das sind die Bewohner von Tabarja, sprechen und lesen in ihr, der Schrift [nämlich mit jener Unterscheidung des doppelten Resch] [und zwar] sie nur“). — Und dieses [die Unterscheidung] ist angebunden an ihre Zunge [= verknüpft mit ihrer Aussprache], sei es dass sie in der Schrift lesen oder dass sie in ihrer Unterhaltung sich unterhalten. Und dieses findet sich im Munde der Männer und der Frauen und im Munde der Kinder. Und nicht schwankt es und nicht unterliegt es einem Wechsel, wenn sie in ihr, der Schrift, lesen; [sondern] am Orte eines Dagesch [= eines zu dageschirenden Resch erklingt] Dagesch, und am Orte eines Raphe [= eines zu raphirenden Resch erklingt] Raphe. Und dies ist sein [dieses doppelten Resch] Merkmal: Wenn sich Resch stützt auf [= sich anschliesst an, folgt auf] die sechs Buchstaben, deren Merkformel ׀׀׀׀׀׀ ist, und wenn unter dem Buchstaben, auf den es sich stützt [= dem es folgt], Schewa ist, dann wird Resch mit Raphe ausgesprochen; z. B. בְּנֵי יִשְׂרָאֵל לְכָרְתָּם לְפָנֶיךָ zur Vermehrung der Herrschaft Jes. 9, 6; מְצָרִים מְצָרִים und für die Zehnten Neh. 12, 44; נְצַדְדָּהּ נָא dürften wir doch

dich zurückhalten! Ri. 13, 15; וְאֶת-עֲטָרָתוֹ שִׁפָּן ein Ortsname 4 Mos. 32, 35; וְאֶתְּרֵי יִדְדָאָה seine mächtigen Regenströme Hi. 37, 6; וְאֶתְּרֵי יִדְדָאָה und die Knöchel seines Rückgrates Dn. 5, 6; הֵלֵךְ יְיָ אֵלֵינוּ hilf uns Jehova, unser Gott! 2 Chr. 14, 10; Baer-Strack haben unrichtig עֲזָרָנִי; עֲזָרָנִי denn der Gott meines Vaters zeigte sich als meine Hilfe 2 Mos. 18, 4; בְּדַרְכֵי in meinen Wegen 1 Kg. 3, 14; הִדְרִיכֵנִי lass mich einhergehen! Ps. 25, 5; הַסִּרְתִּים die Fürsten Ri. 16, 30; וְשֵׁמוֹ יִתְרָא und sein Name war Jithra 2 Sm. 17, 25; הִתְקַצָּה sie bricht in sich zusammen Jes. 24, 19. Dieses sind die sechs Buchstaben vor Resch, und zwei nach ihm, deren Merksformel נ"ל ist, [bedingen ebenfalls jene raphirte Aussprache], z. B. עֵלְ-לֵב Unbeschnittene am Herzen Jer. 9, 25; גִּרְנִי meine Tenne Jes. 21, 10; קִרְנִי mein Horn 1 Sm. 2, 1; פְּלִשְׁתִּים Vorhänge der Philister 1 Sm. 18, 25. Dieses sind die acht Buchstaben, sechs vor Resch und zwei nach ihm, נ"ל, וד"ט טצ"ו, und nur wenn Schewa unter dem vom Resch gestützten [= gefolgten] Buchstaben ist, [wird raphirtes Resch ausgesprochen]; wenn aber nicht Schewa [unter dem vom Resch gefolgten Buchstaben ist], wird es [Resch] mit Dagesch ausgesprochen. Und ebenso wenn Schewa unter dem Resch steht, welches den [jenen genannten] sechs Buchstaben folgt, wird es mit raphirter Aussprache ausgesprochen, z. B. מֵעֵצֵי לְמִלְכָּהּ von seiner Nachkommenschaft dem Moloch 3 M 20, 2; בְּדַרְכֵי דָוִד in den Wegen Davids 2 Chr. 17, 3; הַיְּשָׁרִים הֵבִירָה יְיָ dass gerade sind die Wege Jehova's Hos. 14, 10; הַרְקִמְנוּ דָרִיקִים Dariken Esra 2, 69; כָּל-עֲנָפֵי צִמְחָתָהּ alle frischen Zweige seines Sprossens = alle seine sprossenden frischen Zweige Hos. 17, 9; סִרְסָרָהּ seine Sprossen 31, 5; צִרְצָרָהּ bis Sarepta Obadja v. 20; תִּרְקֵץ du schlägst breit = breitest aus Hi. 37, 18. Und ebenso, wenn die Buchstaben נ"ל vor Resch kommen, und es kommt [darauf] das Resch mit Schewa, ist es raphatum, z. B. לְרִצְוֹנְכֶם zu euerm Wohlgefallen 3 M 19, 5; וְנִרְאָהּ und wir werden sehen 1 M 37, 20 und dergleichen [et quae sunt similia]. Und die übrigen Resch, welche sich in der Schrift finden, sind in Bezug auf Aussprache alle dageschirt. Und diess ihr Merkmal ist klar“.

Wird durch Oeffnung der Gaumenklappe für die Luft ein Weg zugleich durch den Mund- und den Nasencanal geöffnet, so entstehen die Nasenlaute, und zwar der dentale Nasal *n* und der labiale Nasal *m*.

g) Die Verdoppelung der Laute wird ebenfalls durch Dagesch angezeigt. Als die stärkere Modification eines Lautes angehend, heisst dieses Dagesch forte. Diess steht nur nach vorausgehendem vollen Vocale. — Weil diess der Fall ist, so kann ה, nur wo es hinter einem Vocal steht, *ww* sein. Ueber den Laut, den ה dann hat, wenn es nicht hinter einem

Vocal steht, vgl. § 9. — Ueber die Bedingungen des Auftretens der verschiedenen Arten von Dagesch kann erst unten, § 10 gehandelt werden.

h) Wenn ך am Ende eines Wortes seinen Consonantenlaut behalten hat, ist es mit einem Punkte in seiner Mitte versehen vgl. ךָ (hoch sein). Er heisst מַפִּיק Mappiq (proferens d. h. efficiens, ut litera proferatur, pronuntietur, also: zur Aussprache bringend, lautbar machend). Dasselbe Zeichen steht über oder unter ך viermal: 1 M 43, 26; Esr. 8, 18; 3 M 23, 17; Hi. 33, 21. Man hat wohl an den ersten drei Stellen ךָ und ךָ (sie werden und ihr werdet bringen)] mit inconsequenter Genauigkeit bezeichnen wollen, entweder dass ך gegen den Augenschein seinen Consonantenlaut besitze, oder dass es zwischen zwei Vocalen nach aramäischer Weise wie j gesprochen werde. An der vierten Stelle ךָ [Athias], ךָ [Baer-Delitzsch], sie wurden gesehen) ist der Punkt am wahrscheinlichsten Zeichen der Verdoppelung. — Die Abwesenheit der beiden Dagesch und des Mappiq ist, wo sie nicht erwartet wird und werden kann oder soll (1 Mos. 7, 23) und deshalb den Leser und Schreiber (1 Mos. 42, 25) zu falscher Aussprache, Uebersetzung und Schreibung verleiten könnte, ausdrücklich durch ein besonderes Zeichen, einen wagerechten Strich über dem betreffenden Consonanten, angemerkt worden. Dieser Strich heisst Rāphäh (schlaff, schwach ךָ oder ךָ Rāphê) d. h. er bezeichnet den betreffenden Consonanten als schwach ausgesprochen, weil er entweder 1) hervorhebt, dass der Consonant als Engellaut (aspirata) und nicht als Verschlusslaut (media, resp. tenuis) ausgesprochen wird (Gegensatz zum Dagesch lene), oder 2) dass der Consonant einfach und nicht doppelt gesprochen wird (Gegensatz zum Dagesch forte), oder 3) dass er quiescirt (Gegensatz zum Mappiq). Beispiele zu 1) sind ךָ (ihre Fettstücke) 1 Mos. 4, 4; ferner v. 8, vgl. aber v. 14; 19, 17. 33. 35; 24, 31; 29, 13; 39, 19; 40, 10. Beispiele zu 2) sind: ךָ (sie ist genommen) 1 Mos. 2, 24, ferner 6, 2. 16; 7, 4. 20. 23; 9, 24; 10, 2; 12, 19; 18, 5. 17; 20, 3; 25, 23; 26, 14 f.; 29, 5; 30, 15. 37 ff.; 31, 6. 26; 33, 12; 34, 9; 36, 34 f.; 41, 21. 23; 42, 16. 25; 43, 9; 46, 23; 50, 6. Ein Beispiel zu 3) ist ךָ (Blüthe) Jes. 18, 5 im Unterschied von ךָ (ihre Blüthe) 1 Mos. 40, 10 (Ausgaben von Baer und Delitzsch); vgl. andere Beispiele in der Formenlehre.

§ 9. Die Vocale.

1) Wie die hebräischen Münzen und die Synagogenrollen zeigen, hat man die Vocale zuerst bloss durch einzelne Consonanten angezeigt. Man zählt gewöhnlich als solche א, ה, ו und י auf. Aber, um das Werden der Sache verstehen zu lernen, muss man zunächst die Fälle unterscheiden, wo diese vier Consonanten zu den Radicalen und Bildungsbuchstaben des betreffenden Wortes gehören. Daran schliessen sich die Fälle, wo א (selten), ה, ו und י des Vocales wegen an Stelle eines Radicales oder Bildungsbuchstaben getreten ist. Endlich kommen die Fälle, wo einer von diesen Buchstaben zu den Radicalen und Bildungsbuchstaben hinzugetreten ist. Dies hat א ganz selten, ה gar nicht, ו und י sehr oft gethan. Diese vier Vocalbuchstaben nennt man *literae quiescibiles* (des Ruhens d. h. des Nichtausgesprochenwerdens fähige), weil sie ihren eigenen Consonantenlaut verlieren können, oder auch „*fulcra sive matres lectionis*“, weil sie bei der Auffindung des jedesmaligen Vocales eine Unterstützung gewähren, diesen gleichsam gebären können.

2) Durch die beiden letztgenannten Vocalbuchstaben sind zunächst und nothwendigerweise die im Auslaute stehenden Vocale angezeigt worden. Nur der lange *a*-laut kann jetzt am Wortende stehen, ohne durch einen Vocalbuchstaben angezeigt zu sein. — Oftmals ist dann in der vorausgehenden Silbe der Vocalbuchstabe ausgelassen worden. — Doch hat man, wenn das Wort consonantisch endete, auch umgedreht die letzte Silbe ohne Vocalbuchstaben geschrieben und ihn schon in die vorletzte gesetzt. — Endlich findet man auch die letzte wie vorletzte Silbe mit Vocalbuchstaben geschrieben. — Ausserdem hat man für die einzelnen grammatischen Bildungen meist nach einer bestimmten Regel die Vocalbuchstaben gesetzt oder weggelassen, vgl. die Formenlehre: z. B. der Infinitiv constructus Qal gewöhnlich ohne Vocalbuchstaben, der Inf. absolutus mit Vocalbuchstaben; wieder der Imperativ, das Imperfect und Particip Qal ohne Vocalbuchstaben u. s. w. Und wie die Formen gewöhnlich geschrieben sind, stehen sie im Paradigma. — Ist ein Vocal durch einen Vocalbuchstaben angezeigt, so nennt man diese Orthographie *Scriptio plena*,

im andern Fall *Scriptio defectiva*; oder man sagt in jenem Fall, der Vocal sei *plene*, in diesem, er sei *defective* geschrieben.

Anmerkung. Ueber das Alter der Vocalbuchstaben wird unten § 15 im Anschluss an einen concreten Fall gehandelt.

3) a. Obgleich ursprüngliche d. h. vom Gedankentrieb für die betreffende Form geforderte Vocallänge meist durch den Vocalbuchstaben angezeigt ist, so ist diess doch auch manchmal nicht der Fall. — Von radical langen Vocalen zu reden, ist falsch; denn dazu hätte man nicht einmal bei den *Verba mediae semivocalis* ein Recht, weil diese eben nicht *Verba mediae vocalis* (u oder i) sind, wie unten, § 38, 5 am Schlusse ausführlich bewiesen ist. — b. Tongedehnte Vocale sind zwar gewöhnlich *defective* geschrieben, aber doch auch *plene*. — c. Kurze Vocale sind selten *plene* geschrieben. Aber das Eintreten einer andern als der gemäss diesen Regeln in einer bestimmten Form zu erwartenden *Scriptio* übt keinen Einfluss auf die Quantität der betreffenden Vocale und ermöglicht weder (bei den ursprünglich langen) noch verhindert (bei den tongedehnten und kurzen) Vocalen das Verschwinden derselben beim Rücken des *Accentus*.

4) Erst nach der Zeit des Hieronymus († 420), im 5. und 6. Jahrh., hat man, um die Aussprache sicherer zu überliefern, theils zu Tiberias theils in den Schulen zu Babylonien ein System von Vocalzeichen erfunden. Sie machen also nur den Vocal sichtbar, der vorher schon in der *plene* oder *defective* geschriebenen Silbe gesprochen wurde.

5) Die Vocalzeichen des tiberiensischen Systems sind nun, verbunden mit einigen der häufigsten *scriptiones plenae*, diese: 1. א (ǎ); 2. אָ (ā, oder vielmehr dunkel gefärbt: langes ā); 3. אֵ (ē, ǣ, ä); 4. אִ (ī und selten ǐ); 5. אֶ (ē); 6. אֻ (ū); 7. אֹ (i und ī); 8. אֱ (î und selten ı bei Späteren); 9. אִּ (ð); 10. אִּ (ō); 11. אִּ (ō); 12. אִּ (ñ und ñ); 13. אִּ (ñ und selten ñ bei Späteren). Hier, in diesen Transcriptionen bezeichnet der Balken alle drei Arten von Vocallänge, welche oben § 7 unterschieden worden sind; nur dass die *defective* geschriebenen langen Vocale zunächst nur die durch den Ton und lautliche Einflüsse hervorgerufene Länge, in zweiter Linie auch die ursprüngliche Vocallänge; umgedreht die *plene* geschriebenen langen Vocale zunächst die

ursprünglich langen Vocale, dann erst auch die andern beiden Arten von Vocallänge darstellen. — Welche von diesen Vocalbezeichnungen nur kurz, welche mittelzeitig (ancipites), und welche nur lang sind, ist durch die Transcription angegeben. — Ueber die Unterscheidung des zweiten und neunten Vocals handelt § 12. — Diese Zeichen und *scriptiones plenae* heissen: 1. Páthach, Oeffnung, näml. des Mundes, wie sie zur Aussprache des *a* nöthig ist; 2. Qā'měš, Zusammenziehung; 3. Segō'l (Traube, von der Gestalt des Zeichens) parvum. 4. Segol magnum; 5. Sērê (Zerreissung) parvum; 6. Sere magnum; 7. Chī'rěq (Knirschen, Kreischen) parvum; 8. Chireq magnum; 9. Qames chātû'ph, kurzes Qames; 10. Chō'lēm (Vollheit) parvum; 11. Cholem magnum; 12. Qibbû's, Zusammendrückung; 13. Schūrěq, Pfeifen, wie es bei der Aussprache des *u* ertönt.

Zeichen der Vocallosigkeit ist ׀, Schewa, שְׁוָא; vielleicht: Leerheit; allerdings Gesen. Lgb. S. 64: *sistens vocem*, also vom chald.-hbr. שְׁוָא, שְׁוָא; Stade, Lehrb. S. 40 „Ruhe“ vgl. arab. *šukûn*, aber die letzte Ableitung von שְׁוָא scheint unannehmbar, weil die Masora das Wort immer mit *w* schreibt und erst Elias Levita u. A. es mit *b* schreiben.

6) Diese Zeichen stehen zum grössten Theil mitten unter dem Consonanten, hinter welchem sie zu sprechen sind. Nur in das Kaph finale tritt — und — also: ׀ und ׀, wahrscheinlich der Ausfüllung wegen; vgl. dass beim Nun finale das Qames links vom untern Schaft (׀ z. B. 1 Mos. 19, 33), beim Qoph aber rechts davon steht (׀); ferner dass Pathach furtivum unter demjenigen Consonanten steht, vor welchem es erklingt, z. B. רִיחַ (Geist) 1 Mos. 1, 2; ferner der Punct des Schureq steht im Wav, und das Cholem steht gewöhnlich über dem linken obern Ende des vorausgehenden Consonanten. Nur kann ein Accent das Cholem aus seiner gewöhnlichen Stellung verdrängen, wie man z. B. 1 Mos. 7, 13 beobachten kann: נֹחַ (Noah), auch נֹחַ׃, aber נֹחַ, vgl. weiter gegen den Schluss dieses §.

Aber a) defective geschriebenes Cholem steht über dem rechten obern Ende eines folgenden ׀, wenn dasselbe ein quiescirendes ist oder, besser, nicht den Vocal der folgenden Silbe unter oder über sich hat.

Anmerkung. α) Richtig ist z. B. יָצָא (herausgehen) 1 Mos. 8, 7; בָּא (komm!) 1 Mos. 24, 31 (ausnahmsweise plene geschrieben); לֹא (nicht), nur 35 Mal plene geschrieben, z. B. Jer. 4, 11.

β) Richtig ist auch בָּאת (ihr Kommen) 2 Mos. 28, 43; 40, 32; Hes. 42, 14; richtig steht desshalb bei Olshausen im Index באָ (Kommen), aber falsch S. 533 באָ; ebenso falsch aber in der Bibelausgabe von Hahn (1839) באָ (Ehebrecherin) 3 Mos. 20, 10. — Richtig באָך (dein [m.] Kommen) 1 Mos. 10, 19, aber falsch jene Form Jer. 51, 61 und באָך (euer [m.] Kommen) 4 Mos. 15, 18 (Hahn). — Richtig באָך (verwerfend [f.]) Hes. 21, 15, falsch באָך v. 18 (H.). — Richtig לֹאִי (Loskäufer) 4 Mos. 35, 27, falsch באָ (Ehebrecher) 3 Mos. 20, 10. — Richtig רֹאִי (sehende, fem. plur.) 5 Mos. 3, 21; 11, 7.

γ) Richtig steht auch dann der Cholempunct nicht auf dem folgenden א, wenn diesem ein Segol magnum, Sere magnum oder Chireq magnum folgt, vgl. רֹאִיך (die dich sehen) Hes. 28, 18; רֹאִי (sehende [in Genetivverbindung]) Jer. 52, 25; בָּא (komm [f.]) Jes. 47, 5; Hes. 37, 9; זָאִי (schmutzige) Sach. 3, 4, aber falsch רֹאִי (sehende) 5 Mos. 4, 12 (Hahn).

δ) Aber auf dem folgenden א steht der Cholempunct, wenn dieses nicht das Zeichen eines ihm folgenden Vocals unter oder über sich trägt, z. B. אָ (tritt ein!) 1 Mos. 7, 1; לֹא (nicht), in seiner gewöhnlichen defectiven Orthographie.

In richtiger Consequenz steht Cholem parvum auch auf dem folgenden א, wenn diesem ein Schureq folgt; daher richtig יָבֹאוּ (sie [m.] werden kommen) z. B. 2 Mos. 35, 10. 21. 22; 36, 4, aber falsch יָבֹאוּ 4 Mos. 27, 21 (H.); richtig יָבֹאוּ Baer-Del. Jes. 1, 12; richtig יָבֹאוּ (kommt! [m.]) Joel 4, 11, aber falsch יָבֹאוּ v. 13, auch bei Baer-Delitzsch. — Consequent wäre es nun auch, wenn Cholem parvum auf dem folgenden א stünde, wenn diesem ein Cholem magnum folgt, und so steht auch bei Olshausen S. 350 und Gesenius im Thesaurus יָבֹאוּ (Zehntausende); aber bei diesem Zusammentreffen wird in andern Drucken der erstere Cholempunct zurückgerückt, wahrscheinlich wegen der zu grossen Nähe des zweiten Cholempunktes. Daher liest man יָבֹאוּ Dan. 11, 12 bei Hahn; Gesenius, Handwörterbuch. 8. Aufl. von Mühlau und Volck in Dorpat. Und so immer bei derselben Constellation, vgl. יָבֹאוּ (sein Kommen) 2 Mos. 28, 29. 30. 35; Hes. 10, 3; 42, 9.

Ueber diesem nächsten א bleibt Cholem parvum stehen, auch wenn etwa noch Wav folgt, vgl. יָמֹאוּ (linke Seite) Hes. 1, 10; יָמֹאוּ (Vergehungen, in Genetivverbindung) Jes. 44, 22; מָלֹאוּ (voll sein) Jer. 25, 12.

Und in Fällen, wie יָמֹאוּ (sehr) ist ja א gar kein dem o-laute folgender Consonant, vgl. יָמֹאוּ (Unreinigkeiten) 3 Mos. 16, 16; מְכַאֲבוּ (Schmerzen) Ps. 32, 10; noch viel weniger in

מִצְאוֹת Hes. 17, 9 oder vielmehr mit éinem ׀ (wegnehmen); מִלְאוֹת (erfüllen), falsch angenommen in Ges. Thes. s. v.; richtig מִלְאוֹת Dn. 9, 2; 1 Chr. 29, 5; 2 Chr. 36, 21; Bö. II. S. 422; Mühlau-Volck s. v.

b) Soll α) Cholem durch ׀ angezeigt werden, so steht es gewöhnlich über dem rechten obern Ende des ׀, also ׀, ô. — β) Dieses gewöhnliche Zeichen heisst aber auch noch ôw, wenn der vorausgehende Consonant weder Vocal noch Schewa, das ׀ selbst aber einen Vocal unter sich hat, vgl. קֹא (speien) = qô'. Also יֹא (oder) lautet 'ô; יֹד (wieder, noch) lautet 3ôd; aber קֹי (harrende) ist = qôwê (bei Hahn) Ps. 37, 9. Damit nicht ׀ zwei Vocalzeichen bei sich habe, wird aber vielfach und richtiger bei der Bezeichnung von ôw das Cholem über den vorausgehenden Consonanten gesetzt, wie in der Hahn'schen Bibel (die also inconsequent ist) קֹיִךְ (die auf dich harrenden) Ps. 25, 3. Ebenso richtig bei Baer-Delitzsch. Wieder falsch לֹהֵב (abborgend) Jes. 24, 2 bei Hahn; richtig לֹהֵב bei Baer-Delitzsch. Man dürfte aber dann consequent auch nicht לֹהֵב drucken lassen, was auch bei Baer-Delitzsch steht. — γ) Soll aber wô bezeichnet werden, so steht gewöhnlich das Cholem über dem linken oberen Ende des ׀, also ׀ vgl. זֵין (Sünde) 1 Mos. 4, 13. — Wenn, wie z. B. im Thesaurus von Gesenius, in allen drei Fällen ׀ steht, hat dieses Zeichen die zweite Bedeutung (ôw) unter den bei β) angegebenen Umständen und die dritte Bedeutung (wô), wenn der vorausgehende Consonant Vocal oder Schewa hat.

c) Tritt zu ׀ oder ׀ ein in ׀ quiescirendes Cholem, so behält der Cholempunct seine Stelle über dem ׀, vgl. Beispiele von den vier möglichen Fällen: אֹזֵב (aufhebend, tragend) 3 Mos. 15, 10; אֹזֵב (wegnehmen = vergeben) 1 Mos. 4, 13; אֹזֵב (Enos) 4, 26; אֹזֵב (Pison) 2, 11. — Ebenso behält das Cholem seine Stelle, wenn es, in ׀ quiescirend, dem ׀ vorangeht, vgl. רֹאשׁ (Haupt, Kopf) 1 Mos. 3, 15. Es ist also nicht nöthig, durch Hoch- und Tiefstellung die beiden Punkte zu unterscheiden, wie es besonders auffallend bei Gesenius Thesaurus geschieht. — Trifft aber mit ׀ oder ׀ ein defective geschriebenes Cholem zusammen, so gelten folgende Regeln: ׀ heisst ô, wenn es selbst weder Vocal noch Schewa hat; ׀ heisst ôsch, wenn der vorausgehende Consonant weder Vocal noch Schewa hat; ׀ heisst ôs, wenn der vorausgehende Consonant weder Vocal noch

Schewa hat, aber *schō*, wenn es selbst weder Vocal noch Schewa hat, vgl. חָנָה (hassend) = *šônē'* z. B. 5 Mos. 7, 11; חָשֶׁךְ (Finsterniss) = *chōschelch* 1 Mos. 1, 2; 4, 20; 7, 13; חָצֵה (thuend) = *chōh* 1 Mos. 1, 11; 9, 2; 18, 17; 21, 22; חָמָם (Onyx) = *schōham* 1 Mos. 2, 12. Das 1. 2. und 4. von diesen Beispielen hat auch Hupfeld, Ausführliches Lehrbuch S. 64; vgl. zum 4. Fall noch 1 Mos. 1, 18; 4, 9; 7, 21; 8, 1; 9, 5. 6; 10, 5. 20. 31; 13, 4; 18, 10. 25; 21, 6; 24, 11. 20. — Andere Beispiele zur Uebung Hes. 16, 44; 17, 2. 10. 15; 18, 2. 10; 26, 16; Am. 9, 12 f.; Ps. 91, 1; insbesondere auch חָנָה Esth. 5, 13; 7, 4 (gleich, passend). —

Es war also unnöthig, bei חָנָה (Entwurzelung) Esra 7, 26 die Aussprache anzugeben, wie es Rödiger in Gesenii Thes. pag. 1484 gethan hat („lege: *schērōschū*“) und wie Mühlau und Volck in der 8. Aufl. des Handwörterbuchs nachgeahmt haben (*schēroschu*). Bei diesen findet sich überdiess dort der Druckfehler חָנָה statt חָנָה (Wurzel).

Von dieser Regel hat man bei Concurrency zunächst eines *א* nicht consequent Gebrauch zu machen gewagt, vgl. 1) richtig חָנָה (erheben, vergeben) 4 Mos. 4, 2. 21; Hos. 1, 6; vgl. Jes. 1, 14 חָנָה richtig Baer-Delitzsch, aber unrichtig חָנָה (aufheben, sich erheben) Jes. 18, 3 (auch bei Baer-Delitzsch); und so unrichtig auch bei Concurrency eines *ה* steht חָנָה (machen) Hes. 23, 30. Olsh. § 36, b erwähnt 1 M 50, 20 als Ausnahme; aber diess wohl bei Buxtorf; doch nicht bei J.H. Michaelis und Baer. Richtig חָנָה (das Annehmen) 2 Chr. 19, 7 und so auch richtig bei Gesenius Thes. und Handwörterb. Aber falsch ist es, dass in diesen Büchern die Aussprache *masso* dazu gesetzt ist. Denn diese ausnahmsweise Angabe der Aussprache ist, weil das *ח* kein Schewa hat, nicht nur ganz überflüssig, sondern auch verwirrend, weil der Lernende denkt, dass bei diesem Worte eine ganz besondere Schwierigkeit der Aussprache vorliege. — 2) Richtig steht חָנָה (Gestank) Amos 4, 10, und es kann ja das *א* so wenig vocallos sein, wie z. B. das *ז* in חָנָה (Floh) 1 Sam. 24, 15. Trotzdem steht mit überflüssigem Cholempunct חָנָה (zeigt euch fest!) Jes. 46, 8 (auch bei Baer-Delitzsch); Gesenius schrieb im Thesaurus plene חָנָה (pag. 84); aber Mühlau-Volck haben richtig im HWB חָנָה. — Vom dritten Falle habe ich kein Beispiel mit concurrirendem *א* bemerkt. 4) Richtig steht חָנָה (deine [f.] Plünderer) Jer. 30, 16; aber diese Form

ist nur ein scheinbarer Beleg; denn das Kethib ist קָטַח auszusprechen; die im Texte stehende Punctuation gehört vielmehr zur Randlesart, also קָטַח , vgl. Graf zur Stelle. Falsch ist aber קָטַח (vergessen) Jer. 23, 39; aber so auch Olsh. § 38, f. und im Index. Gesenius hat im Thesaurus pag. 920 zwar richtig die beiden Punkte über dem ח , aber unnöthigerweise den zweiten, das Cholem anzeigenden, höher stellen lassen; Bö. II. S. 421 richtig.

Die Vocalzeichen sind zuweilen durch andere concurrirende Zeichen ein wenig aus ihrer regelmässigen Stellung gedrängt worden: יָדָה (er gelobt) 4 Mos. 30, 3 durch Qadma, während der Cholempunct seinen gewöhnlichen Platz hat v. 4; jene Verdrängung auch 5 Mos. 4, 9 f.; 6, 25, und während an der zuletzt citirten Stelle יָדָה (diese fm. sing.) gelesen wird, also das Cholem seinen Platz über א behalten hat, musste es weichen in יָדָה (sehr) 5 Mos. 4, 9. Wie es hier nach links weichen musste, so nach rechts in וַיָּבֹא (und er kam) 4 Mos. 20, 6; 25, 8 und וַיָּבֹא 27, 17; 5 Mos. 4, 21. Dagegen keine Verdrängung brauchte einzutreten in וַיָּבֹא (und wir kamen) 5 Mos. 1, 19, und nicht das Rebîa hat die beiden Cholempuncte auseinander getrieben 3, 21, sondern vgl. oben unter a). — Der letztgenannte Accent Rebîa hat gewöhnlich ganz dieselbe Gestalt wie Cholem. Daher war bei seiner Concurrenz mit diesem in zwei Fällen wirklich eine Beseitigung der Unsicherheit durch Höherstellung des Rebîa nöthig. Nämlich in der 1. und 2. der vier in Bezug auf ח aufgezählten Möglichkeiten. Denn אָחַז (aufheben, erheben) 4 Mos. 4, 2. 21 hätte, wenn die beiden Punkte in gleicher Höhe neben einander ständen, falsch *nascho* ausgesprochen werden müssen. Nöthig ist die Höherstellung des linken Punctes auch in מֹסֶה 2 Mos. 19, 9; 36, 2 f.; denn ohne solche Höherstellung müsste das Wort *mosäh* gelesen werden. — In den neuen Textausgaben von Baer und Delitzsch unterscheidet sich Rebîa schon durch seine bedeutendere Grösse vom Cholem, vgl. Jes. 62, 11, wo Cholem und Rebîa auf dem י zusammentreffen; vgl. noch unten § 11, 5, Schluss. — Ein Circellus, welcher auf die ungewöhnliche Grösse des Nun aufmerksam macht, hat das Cholem nach links gedrängt in נֹחַר (bewahrend) 2 Mos. 34, 7. Ein Asteriscus, welcher irgendwie die Form als merkwürdig bezeichnet, concurrirt in יָפַץ (er zer- schmeisst) Jer. 23, 29.

Anmerkung. Diese Regeln über Cholem, einmal ausführlich zur Sprache zu bringen, war nothwendig, weil man in den Schriften gelehrter und ungelehrter Verfasser auf Schritt und Tritt Verstösse dagegen findet. Ich habe mir bei der Lectüre über hundert Stellen angemerkt, wo die vorstehenden Regeln über den Cholempunkt verletzt sind. Verhältnissmässig correct sind Gesenius, Thesaurus und Lehrgebäude; Olshausen; Böttcher-Mühlau; Mühlau-Volck; Gesenius-Kautzsch; aber decadenweise hintereinander stehen falsche Cholempunkte bei Ewald und Stade. Auch wenigstens in den Beigaben zu den Editiones biblischer Texte von Baer und Delitzsch habe ich Fehler bemerkt, vgl. Liber duodecim prophetarum: 'זמא' p. 74 (richtig pag. 64); ל' pag. 77; ל' pag. 82 statt ל'; ויאמר pag. 99; — Liber Proverbiorum: את zweimal pag. X; auch pag. XI; נאמר und חאמר pag. X; ע' pag. XII zweimal; ebenda ויאמר u. a. In den Dikduke ha-teamim von Baer und Strack steht ל' S. 8. 12. 23 (2 mal). 30 (2 mal), richtig ל' S. 21. 23. 25; נא S. 8 (2 mal); נאמר S. 11; ויאמר S. 67 (2 mal); חאמר S. 67 (2 mal); חאכל' S. 42 (2 mal); ויבא S. 20. 25 neben richtigem ויבא S. 20; את S. 37; ע' S. 37.

7) Ob die Vocalbuchstaben in den Vocalzeichen quiesciren, kann nach folgender Regel erkannt werden. Vorauszuschicken ist, dass א in allen fünf Vocalen; ה in *a*, *e*, *o* und zwar nur am Wortende; ו nur in *o* und *u*, י in *e* und *i* quiescirt. Die bei jedem Vocalbuchstaben genannten Vocale heissen die ihm entsprechenden. Wenn nun אהוי selbst kein Vocalzeichen oder Schewa unter oder links über sich, aber einen ihnen entsprechenden Vocal vor, in, oder rechts über sich haben, so werden sie als quiescirende Vocalbuchstaben nicht mit ausgesprochen (so nach Seffer's Elementarbuch § 4). — Steht vor ו oder י ein anderer als der ihnen entsprechende Vocal, so bilden sich auch keine Diphthonge, weil es diese im Althebräischen nach überlieferter Aussprache nicht giebt. — Für die Fälle, wo die vier Vocalbuchstaben in den ihnen entsprechenden Vocalen quiesciren, sind keine Beispiele nöthig. Aber ich will einige Beispiele hersetzen, wo die vier Vocalbuchstaben nicht quiesciren: 1) אָשָׁם (er ist schuldig) = *jě'schám* Hos. 4, 15. Da hat also א seinen Consonantenlaut behalten, obgleich es im *e* quiesciren kann. Gegen Ewald § 15, e „אָשָׁם *jěscham* Hes. 6, 6“. 2) יָדָהָה (er stösst) = *jěhdōph*. Da steht ה nicht am Wortende und hat auch Schewa unter sich. 3) יָצַו (er möge befehlen) = *jezúv*; וְ oder auch וָ (Nagel) = *wáv*. Wie in diesem Beispiele, so steht oft vor auslautendem ו — ein quiescirendes, unausgesprochenes י.

Ferner קָרֵץ (Kreuz) = *tāv*; שָׁלֵוְךָ auch שָׁלֵוְךָ (Wachtel) = *šēlāv*; קֶרִי, Qeri קֶרִי (Winter) = *sethāv* HL. 2, 11; סִיָּוִי (seine Pferde) = *sūsāv*; — שָׁלֵוְךָ (ich war ruhig) = *schālāvtī*; — שָׁלֵוְךָ oder auch שָׁלֵוְךָ (ruhig) = *schālēv*. — פִּי (sein Mund) = *pīv*. — 4) חַי (lebendig) = *chāj*; אֲדֹנָי (mein Herr, der Herr, von Gott gesagt) = *'adônāj*; גּוֹי (Volk) = *gôj*; גְּלוּיָהּ (geoffenbart) = *gālūj*; — אֲשִׁיר (ich werde züchtigen) = *'ajsîr* Hos. 7, 12. —

Damit die noch fehlenden Regeln über die Aussprache eine sichere Grundlage erhalten, muss folgender Weg eingeschlagen werden.

§ 10. Die Arten des Schewa und des Dagesch.

1) Es kommt darauf an, die Kennzeichen einer offenen d. h. auf einen Vocal ausgehenden Silbe aufzufinden. Da ist erst noch vorzuschicken, dass eine auf einen quiescirenden Vocalbuchstaben endigende Silbe mit langem Vocal offen ist, wenn auch die analoge, aber eines quiescirenden Buchstaben entbehrende Silbe nicht zu den offenen Silben gehört. — Immer ist a) eine Silbe mit unbetontem langen Vocal, meist b) eine Silbe mit betontem langen Vocal, manchmal c) auch eine Silbe mit betontem kurzen Vocal eine **offene** Silbe. Die Fälle, welche unter a) gehören, sind sicher, da der Wortaccent und die Quantität, welche den einzelnen Vocalzeichen von vornherein, abgesehen von den hier zu erwähnenden Ausnahmen, zukommt, feststeht, vgl. § 9, 5. S. 43 f.

Die Fälle von b) sind: α) alle betonten, vocalisch anlautenden Endsilben, und dazu gehören auch die aus einem zufälligen Grunde auf der ultima betonten Verbalformen, vgl. וְהָרַגְתָּ (und du (m.) wirst tödten); β) in der Mitte fast alle Silben mit methegirtem Qames (vgl. darüber die Untersuchung unten § 13) und alle Silben mit Metheg bei anderm Vocal als Qames, soweit sie nach der Analogie eigentlich plene geschrieben werden müssten; ferner auch alle Silben, welche (zufällig) wegen des Satztones einen langen Vocal bekommen haben, vgl. הָרַגְתָּ (sie hat getödtet); die sogenannten Bindevocale der Verbal- und Nominalsuffixa; die Nomina nach

der Analogie von סֵפֶר (Buch); קֹדֶשׁ (Heiligthum); מָוֶת (Tod). Ausnahmen von b) sind α) alle betonten, consonantisch auslautenden Endsilben mit langem Vocale, und dazu gehören auch die mit zwei Consonanten schliessenden Endsilben, die langen Vocal haben, vgl. נָרַךְ (Narde), קִצְּבֹה (Wahrheit), יָבֵךְ (jēbk, er möge weinen) und alle diesem gleichen Beispiele, die von Gesenius Lgb. S. 67 fälschlich als anderthalbsilbig aufgefasst worden sind. — β) in der Mitte des Wortes die Formen der intransitiven Zeitwörter mit *ō*, vgl. קָטַנְתָּ (du bist klein gewesen); die Verbalformen mit consonantischem Afformativum, welche unter dem Satztone einen verlängerten Vocal bekommen, vgl. הָרַגְתָּ (du (m.) hast getödtet).

Die Fälle von c) sind die Nomina nach der Analogie von מֶלֶךְ (König); עַיִן (Auge, Quelle) und überhaupt alle Formen, welche den betonten kurzen Vocal in der vorletzten Silbe haben. Vorletzte Silbe ist aber diejenige, auf welche eben noch eine volle Silbe folgt. Diess wegen Nr. 2, S. 52 u. Nr. 4, S. 60. Daher sind von c) die Formen wie שָׁלַחְתָּ (du [f.] hast gesandt); ferner יִשְׂרָאֵל (er möge sich freuen), bei denen nur scheinbar auf den betonten kurzen Vocal noch eine volle Silbe folgt; ebenso die Suffixa יָדְךָ, יָדְךָ, יָדְךָ und יָדְךָ ausgenommen.

Und wie nun schon alle unter b) und c) genannten Ausnahmen, so sind auch noch alle diejenigen Silben **geschlossen**, welche einen unbetonten kurzen Vocal haben, vgl. noch S. 68.

2) Das auf eine offene Silbe folgende Schewa ist ein **Schewa mobile**, also ein solches, welches bewegt d. h. hervor gebracht oder ausgesprochen werden kann. Denn die hebräischen Grammatiker sagten von einem Zeichen des Alphabetes, dass es bewegt oder ausgesprochen werde, wenn es durch Verbindung mit einem Vocale zum Gehör gebracht werden konnte. Solches Schewa mobile ist also aussprechbar, lautbar, ist ein Vocalanstoss, welcher beim Leben der Sprache gemäss seiner Abstammung und gemäss seiner consonantischen und vocalischen Umgebung verschieden gefärbt gewesen ist, vgl. z. B. die Eigennamen bei den LXX. Das Genauere darüber im III. Haupttheil. Jetzt aber kann es nur als kurzes, farbloses *ě* gesprochen werden.

Es fängt eine neue Silbe an, ist silbenanlautend. Damit aber angezeigt werde, dass sein Laut noch grössere Flüchtigkeit

keit besitzt, als selbst ein unbetontes Segol, wird es durch ein hochgestelltes e transcribirt, wo es auf Genauigkeit der Transcription ankommt. Solches Schewa mobile steht in der Mitte des Wortes, ausser (1) hinter einer offenen Silbe, auch (2) unter einem verdoppelten Consonanten und (3) hinter einem andern Schewa, wie auch (4) unter dem Anfangsconsonanten eines Wortes.

Dagegen ein **Schewa**, welches nicht in den aufgezählten Verhältnissen steht, heisst **quiescens**, unausgesprochen, stumm. Es steht also am Ende einer geschlossenen Silbe, ist silbenschiessend. Schewa quiescens ist also jedes Schewa, welches am Ende aller der Silben steht, die in Nr. 1 dieses §, im Unterschied von den offenen Silben, als geschlossene Silben erkannt worden sind, also z. B. von נָרַדֶּה (Narde) u. s. w. Dieses Schewa quiescens wird als unnöthig weggelassen am Wortende, vgl. הָרָגוּ (tödteten). Aber auch da wird es geschrieben, wenn das Wort auf Kaph finale, oder auf mehr als einen lautbaren Consonanten endet, vgl. הָרָגוּ (Weg); הָרָגוּ (du [f.] hast getödtet); ebenso, wenn man die Erinnerung an mehrfachen Schlussconsonanten festhalten wollte, vgl. הָרָגוּ (du [f.]); הָרָגוּ (du [f.] hast gegeben); הָרָגוּ (du [f.] hast gesandt); הָרָגוּ (er möge sich freuen). Aber nicht steht es, wenn von mehreren Schlussconsonanten der eine quiescirt, vgl. הָרָגוּ; הָרָגוּ; הָרָגוּ (Vergehen) 1 M 4, 7. Doch bieten in diesem Falle die Handschriften und Ausgaben mehrfach ein Schewa, vgl. die Formenlehre. Auch steht Schewa nicht am Wortende, wenn der eine von beiden schliessenden Consonanten ein α otiosum ist, welches entweder stehen geblieben ist, obgleich es nicht mehr ausgesprochen wurde, vgl. z. B. הָרָגוּ (Vergehen), oder welches des graphischen Abschlusses wegen hinzugefügt wurde, vgl. z. B. הָרָגוּ (Thal).

3) Es mag hier noch einmal (vgl. oben § 8, 3, g, S. 40) wiederholt werden, dass **Dagesch forte** nur hinter vollem Vocale, also hinter keinem Schewa steht.

Die verschiedenen Arten des Dagesch forte sind:

1) Es steht im zweiten von zwei ursprünglich vorhandenen Consonanten.

a) z. B. הָרָגוּ *gittel*, wo die Verdoppelung zum Character der Form gehört; daher Dagesch forte characteristicum bei Ges.

Lgb. S. 84; D. f. noëticum bei Böttcher § 295, auch intensivum, nur dass er darunter Verschiedenes begreift. Ich ziehe die Bezeichnung Dag. forte intensitatis vor, weil dieses Dag. f. nur bei der Intensivstammbildung vorkommt.

b) z. B. כָּרָתִי *karátti* (ich habe geschlossen [einen Bund]) 2 Kg. 17, 38; סַבָּא *sábbā*; das ist Dagesch forte contractionis.

c) z. B. יִגַּשׁ *jiggasch* für *jingasch*. Das ist Dagesch forte assimilationis.

2) Es steht bei der Verdoppelung eines einzelnen Consonanten.

a) Dagesch forte orthoconsonanticum.

α) non-pausale. Dieses Dagesch forte wird am richtigsten in den Formen der sogenannten Verba פֿ"י assimilantia angenommen, vgl. unten § 36, 8, also נִצַּב etc. Dieses ergibt sich aus לִיכֹר etc. Assimilation des פֿ"י liegt also nicht vor. Nur so erklärt es sich, dass diese sogenannte Assimilation des פֿ"י nur bei Sibilanten, bei *l* und einmal beim scharfen *k* sich findet. Nicht in dem פֿ"י liegt also die Quelle dieser Erscheinung, sondern in dem folgenden Consonanten, welcher durch seine Neigung zur dauernden und scharfen Aussprache sich selbst als doppelt und in Folge dessen den vorausgehenden Vocal als kurz hat erschallen lassen. — Olshausen führt § 83, c לִיכֹר an und giebt sehr instructive nominale Beispiele dieser Selbstverdoppelung von Dauerlauten und vom scharf abgestossenen *k* und *t*. — Hierher gehört auch חֲרָאִינָה Mi. 7, 10, womit auch Olsh. § 83, b nichts anzufangen wusste, indem er es in der Verlegenheit zu den pausalen Beispielen gestellt hat. Ueber חֲרָאִינָה Mi. 2, 12, wo Baer-Delitzsch das Dagesch forte verwerfen, vgl. unten in der Formenlehre.

β) pausale [sonst: Dagesch forte affectuosum]. Siehe die Beispiele nach der Reihenfolge, in welcher sie unten in der Formenlehre auftreten: Jes. 19 ,6 in einzelnen Handschriften; Ri. 5, 7; 1 Sm. 2, 5; Hes. 27, 19; Jes. 41, 17; Hi. 29, 21; 22, 12, [aber nicht (gegen Olsh. § 83, b) Hi. 24, 24]; — und mit kurzem Vocal vorher in dem scharf abgestossenen und daher leicht doppelt klingenden *t*: Hi. 21, 13 und Jes. 33, 12 sowie Jr. 51, 58. In der Pausa kann nicht das Streben, die Vocal-kürze zu erhalten, der treibende Factor bei der Verdoppelung

sein; sonst müsste man diese letzten drei Fälle unter 2, c bringen.

b) Dagesch forte orthoconsonantico-vocalicum.

Hierher gehören קָמַרְ קָמַרְ (steht auf, zieht aus!) 1 M 19, 14; 2 M. 12, 31; קָמַרְ קָמַרְ (auf, brecht auf!) 5 M. 2, 24 und die andern Beispiele, welche Baer in der Abhandlung vor dem Liber Proverbiorum, ediderunt Baer et Delitzsch 1880 „de primarum vocabulorum literarum dagessatione“ § 7 noch aufgezählt hat, nämlich קָמַרְ קָמַרְ 2 M 12, 15; קָמַרְ קָמַרְ 1 Sm. 15, 6; קָמַרְ קָמַרְ Jr. 49, 30; קָמַרְ קָמַרְ Hos. 8, 10; קָמַרְ קָמַרְ Ri. 18, 19; Esth. 6, 13. [Die beiden Stellen, wo קָמַרְ folgt, gehören aber unten zu e)]. Hier ist überall ein doppelter Factor wirksam gewesen: Der Dauerlaut am Anfang des folgenden Wortes und die Natur des vorausgehenden *u*, welches auch sonst im Gegensatz zum gepressten *o* in geschärfter Silbe erscheint. — Aber hierher gehören auch einige Beispiele, von denen Baer a. a. O. § 7 mit der Einleitung handelt „Anomala, utpote quae legibus supra expositis subjici nequeant, at auctoritate Masorae confirmata sunt“: קָמַרְ קָמַרְ Ps. 94, 12; ebenso קָמַרְ hinter *i* Ps. 118, 5. 18. Diese drei Fälle hat mit den obigen schon Delitzsch zu Ps. 94, 12 zusammengestellt. Aber wenn er meint, in allen diesen Fällen sei das Dagesch ein Zeichen des Nachdruckes, weil Neigung vorhanden gewesen sei, die Zischlaute zu verschleifen und das Jod unvernehmlich auszusprechen (so auch Ges.-Kautzsch § 20, 2, 2) Anm.; Stade § 40, b): so kann ich nur die Erklärung für richtig halten, wonach wie die Dauerlaute so auch die Semivocalis *j* kraft ihrer Natur zur Selbstverdoppelung geneigt ist und dem Ohre leicht als doppelte erscheinen muss. — Und da auch das *p* wegen seines scharfen Lautes anderwärts, vgl. unter a, solche Selbstverdoppelung zeigt, so erlaube ich mir hierher noch ein anderes von jenen „Anomala“ zu stellen, die Baer nicht eingereicht hat: קָמַרְ קָמַרְ 5 M 32, 6.

c) Dagesch forte orthovocalicum.

Vgl. nur z. B. קָמַרְ (Kameel), קָמַרְ etc. etc. So ist das Wesen der weitgreifenden Erscheinung aufzufassen, wonach zur Bewahrung des kurzen Vocals bei der Flexion des Nomens der letzte Stammconsonant so oft verdoppelt wird. Ich nenne solche Verdoppelung eine unorganische im Gegen-

satz zur organischen, welche im Stammauslaut des Nomens wegen Identität des zweiten und dritten Radicals erscheint. — Denselben Vorgang haben wir in מָה etc. (Olsh. § 223, e) und in Nachahmung dieser Formen bei מֶה . Man hat also nicht nöthig, mit Bö. § 295 ein besonderes Dagesch forte firmativum anzunehmen — Wie Stade das Dagesch forte hinter dem Artikel nennt, als dessen ursprüngliche Form er *ha* und nicht *hal* annimmt § 172, hat er nicht bemerkt. Es müsste aber hierher gehören, wenn jene Aufstellung über den Artikel sich halten liesse, vgl. unten § 16. — Hierher gehört die Verdoppelung hinter מֶה und זֶה , vgl. מֶה-זֶה z. B. 1 M 27, 20; מֶה-זֶה 42, 28; מֶה-פָּשַׁעִי 31, 36 (nicht v. 16, wie bei Baer a. a. O.) etc. זֶה-פָּרָה 4 M 13, 27 (nicht v. 17). Und hierher gehört auch זֶה-הַיְּהוָה 4 M 34, 6. 7. 9, was Baer nicht erwähnt a. a. O. § 5, Anm.; Olsh. § 83, e aber unrichtig zum הַיְּהוָה zieht, vgl. nachher d). Auch מֶה muss hierher gezogen werden; denn es scheint unrichtig, bei ihm die Verdoppelung im Anfangslaut des folgenden Wortes mit Olsh. § 83, e; Ges.-Kautzsch § 20, 2, Anm. 1 aus Assimilation zu erklären, wonach dann diese Fälle oben zu 1, c gehören würden. Das schliessende ה von מֶה kann doch als lautlos bei Entstehung dieser Verdoppelung gar nicht als wirkender Factor in Frage kommen. Vielmehr das helle und kurze *a* und *ä* haben das doppelte Erklinden des folgenden Consonanten veranlasst. — Dagegen das Streben, dieses Wörtchen mit dem folgenden Worte zu einer Einheit zu verbinden, war wieder kein Factor bei der Verdoppelung des folgenden Anfangslautes. Dieses Streben hat eine andere Wirkung gehabt, nämlich das vielfache Zusammenschreiben des מֶה mit dem folgenden Worte, vgl. מֶה-מֶלֶכִּים Jes. 3, 15; מֶה-מֶלֶךְ 2 M 4, 2 etc., vgl. das Wörterbuch unter מֶה ; unten § 19. — Auch gehören, wie die Fälle mit זֶה , so auch die mit מֶה nicht zur folgenden Art des Dagesch forte d), weil die hinter ihnen eintretende Verdoppelung nicht von der Vornbetontheit des nächsten Wortes abhängt. Dies hat Baer hervorgehoben, indem er a. a. O. schreibt: „ מֶה et זֶה aliquid praecipui habent“.

d) Dagesch forte orthovocalico-accenticum.

So muss man, wenn man das Werden und Wesen der Spracherscheinung erfassen will, das sogenannte Dagesch forte coniunctivum nennen, nach seinen beiden Arten: הַיְּהוָה (ara-

mäisch: eng, gedrängt, zusammengedrückt, vgl. Levy, Chaldäisches Wörterbuch s. v.), wo das erstere der beiden Wörter immer durch Maqqeph mit dem andern vereint ist, und אָהִי מְרִחִיק (aram. = hebr. מְרַחֵק, kommend = wirksam seiend aus der Ferne), wo das erstere der Wörter auf Paenultima oder Antepaenultima betont ist und kein Maqqeph hinter sich hat. Die Fälle mit Maqqeph, welche Baer a. a. O. unter § 6, c aufgeführt hat, müssen nach seinen eigenen Bestimmungen (über § 5 und § 6) zu § 5 gezogen werden. — Das letztere der beiden Wörter hat beim רִחִיק den Accent immer auf der ersten Silbe, beim אָהִי מְרִחִיק entweder ebenfalls den Hauptton oder wenigstens den Nebenton auf der ersten Silbe. —

Der Vorgang, welchen die Punktatoren durch dieses Dagesch bezeichnen wollten, ist hauptsächlich durch einen doppelten Factor veranlasst worden: a) durch die Natur des Schlussvocals des ersteren Wortes, denn nur hinter dem mit leichter, ungezwungener Mundöffnung gesprochenen *a* und *ä* ist diese Erscheinung eingetreten. Vgl. das von Baer a. a. O. nicht erwähnte מְרַחֵק־הִיא Ps. 94, 7; Delitzsch z. St. lässt aber nicht unerwähnt, dass dieses Dagesch zum רִחִיק gehört. Vgl. insbesondere das gleichfalls von Baer übergangene מְרַחֵק־הִיא 1 M 19, 2 im Gegensatz zum oftmaligen מְרַחֵק־הִיא 1 M 12, 11 etc. Jenes Dagesch 19, 2 hat auch Delitzsch z. St. nicht eingereiht, aber richtig ein Unicum genannt. Und nicht allgemein anerkannt ist die einzige Stelle, wo hinter Sere ein solches Dagesch forte stehen würde: מְרַחֵק־לִי Hab. 2, 3; auch Baer-Delitzsch lassen in ihrem Text das Dagesch aus, und diess nach der Analogie mit Recht. — b) Der andere Factor sind die Betonungsverhältnisse der beiden Wörter. Genauer: der andere Factor ist die Verstärkung der Stimme, welche allemal durch die Emphase des Accentus herbeigeführt wird, vgl. meine Schrift „Gedanke, Laut und Accent“ S. 114 ff. Zunächst beim רִחִיק hat das Zusammenstossen des Accentus der Endsilbe des ersteren Wortes mit dem Accent der Anfangssilbe des letzteren Wortes die fragliche Erscheinung hervorgerufen, noch ehe oder vielmehr zugleich indem jenes Zusammenstossen durch Maqqeph paralysirt wurde. Obgleich aber die eben ausgesprochene Deutung die richtige sein wird, scheint mir doch das Wort רִחִיק so, wie oben geschehen ist, übersetzt werden zu müssen

(vgl. Ges. Lgb. S. 85, Anm. h „רחיק eilends“, Bö. § 486 „רחיק beeilt“), nicht mit Olsh. § 83, e durch „pulsum“ mit der Erläuterung „wobei gleichsam ein Fortstossen der Aussprache zu dem Folgenden hin statt hat“. Ebenso „רחיק pulsum“ Ges.-Kautzsch § 20, 2. — Sodann beim אחי מרחיק hat die Wechselwirkung des Haupttones (oder Nebentones) des letzteren Wortes gegenüber dem Tone des ersteren Wortes, der sich zu jenem wie der Gegenton verhält, den in Frage stehenden lautlichen Vorgang zum Gehör gebracht. Baer § 7, Schluss bemerkt hier eine Ausnahme Ps. 77, 16, vgl. was er zu dieser Stelle in der neuen Ausgabe der Psalmen von 1880 angemerkt hat. — Auch der Silbenbau des vorausgehenden Wortes greift beim רחיק als Nebenfactor ein, vgl. Baer § 5 Schluss, und die Neigung zur Selbstverdoppelung beim Anfangsconsonanten des nächsten Wortes macht sich beim 'א 'נ geltend, vgl. Baer § 6, e, wo bemerkt ist, dass לך hinter einem Miletworte mit Qames am Schlusse allemal Dagesch bekomme.

Aber welches ist der lautliche Vorgang, der vom feinen Ohr der Punctatoren aus der Recitation des Textes an den betreffenden Stellen herausgehört und durch jenes Dagesch angezeigt wurde? Indem dasselbe von Ges. Lgb. § 19; Olsh. § 83; Bö. § 485; Ges.-Kautzsch § 20; Stade § 39, c als Dagesch forte bezeichnet wurde, sollte die Meinung ausgedrückt werden, dass durch dieses Dagesch die Verdoppelung des betreffenden Consonanten angezeigt werde. Diess ist auch die Ansicht von Delitzsch für alle Fälle des רחיק und für die Fälle des אחי מרחיק, in denen das zweite Wort auf seiner ersten Silbe den Hauptton trägt, während er für die Fälle des 'א 'נ, in denen das zweite Wort auf der ersten Silbe nur den Nebenton hat, das Dagesch nur seinem Consonanten die richtige Aussprache vindiciren, ihn vor Vernachlässigung schützen lassen will. Die letztere Ansicht, dass das fragliche Dagesch nur ein orthophonicum sei, seinem Consonanten nur eine Befestigung, Kräftigung zuweise, vertritt Baer in Bezug auf alle Fälle des רחיק wie des אחי מרחיק, vgl. Delitzsch, Praefatio zum Liber Proverbiorum, pag. VI. — Ich muss mich aber für die alte Ansicht, und zwar ohne eine Scheidung der Fälle mit Delitzsch vorzunehmen, erklären. Denn wenn man sagt „Verstärkung“, „Verschärfung“, was ist dieses, lautphysiologisch betrachtet, bei den Nicht-begadkephath anderes, als eben Verdoppelung?

Also weil der Vorgang nicht bloss bei den Begadkephath, sondern auch bei den Nicht-begadkephath eintritt, ist er bei beiden Arten von Lauten gleichmässig nur als Verdoppelung zu deuten. Dafür spricht auch ferner, dass die Erscheinung nur hinter Vocalen eintritt, welche leichter als andere in einer geschärften d. h. auf einen Doppelconsonanten ausgehenden Silbe stehen können. — Ob diese Verdoppelung des Anfangslautes vom zweiten Worte zu gleicher Zeit eine engere Verbindung des Wortpaares anzeigen sollte, ist eine ganz andere Frage, und sie scheint mir nicht mit Sicherheit bejaht werden zu können.

e) Dagesch forte emphaticum.

Ein solches ist z. B. in בְּכֹל-לִבִּי bekhöl-llibí (mit meinem ganzen Herzen) Ps. 9, 2. Viele andere Beispiele liest man jetzt gesammelt bei Baer, Proverb. § 8. Dieses Dagesch ist, als in vielen Bibelausgaben vernachlässigt, von Ges. Lgh. § 19; Ew. § 21; Olsh. § 83 nicht erwähnt worden. Es fragt sich, ob über dieses Dagesch diejenige Anschauung richtig ist, welche in dem Dagesch ein Zeichen der Verdoppelung, also des Zusammensprechens der beiden gleichen Consonanten und darum der engeren Verbindung beider Wörter sieht, oder diejenige Auffassung, wonach das Dagesch nur eine Verstärkung des mit ihm versehenen Lautes angiebt und, was die Hauptsache ist, zur Verhinderung des Zusammensprechens der beiden gleichen Consonanten und der Wörtervereinigung gesetzt ist. Die erstere Ansicht ist von Bö. § 296 vertreten; die andere von Delitzsch-Baer, Proverb. § 8, Anmerkung; Ges.-Kautzsch § 13, 2; Stade § 40, b. — Die erstere Ansicht, die von vornherein als die nächstliegende erscheint, lässt sich durch verschiedene Erwägungen vertheidigen. Man kann sagen: Nur bei dieser Annahme steht die Wirkung im directen Verhältniss zu den vorliegenden Ursachen. Denn die Erscheinung zeigt sich ja nur bei verbindenden Accenten (ich habe die bei Baer gegebenen Beispiele in dieser Hinsicht alle geprüft), wo also wohl Anlass zur Zusammenziehung der Worte, aber nicht zur Trennung vorhanden ist, ferner beim Zusammentreffen gleicher Consonanten, die doch eben zu einem doppelten verbunden werden können. Dazu kommt, dass die hebräische Sprache und auch die spätere Ueberlieferung zum Theil ein Streben zeigt, gleiche Consonanten, die nur durch Schewa

quiescens getrennt sind, in der Aussprache und im Schreiben zu verbinden, vgl. für letzteres Böttcher a. a. O., der daraus die Lesart Hos. 8, 12; Pred. 9, 12; 1 M 49, 24; 5 M 33, 2; 1 Kg. 5, 23; Am. 4, 3 erklärt. — Aber nur die zweite Ansicht ist richtig. Denn wie Baer a. a. O. bemerkt, wird die Dageschirung an andern Stellen durch eine Trennungslinie (z. B. 5 M 7, 1), oder durch ein von der schnellen Aussprache des ersteren Wortes und vom Fortteilen die Stimme zurückhalten-des Metheg ersetzt (z. B. 4 M 17, 23).

Solches emphatisches Dagesch forte steht nun auch in וַיֹּאמְרוּ (und sie sagten: Nein) 1 M 19, 2; 1 Sm. 8, 19, die, wie schon oben unter b) bemerkt wurde, bei Baer § 7 und so auch bei Delitzsch zu 1 M 19, 2 in mir unrichtig scheinendem Zusammenhang aufgeführt sind. Denn während das Dagesch in den oben unter b) aufgeführten Beispielen gemäss dem Sinne dieser eine rasche Aufeinanderfolge der beiden Wörter fordert oder doch zulässt, ist bei den hier unter e) aufgeführten Fällen umgedreht Auseinanderhaltung der Wörter durch den Sinn derselben gefordert.

Eben solches emphatisches Dagesch forte steht in וַיֹּאמֶר (und er sagte: Nein) 1 Kg. 11, 22; vgl. Bö. § 227 „Auch 1 M 3, 17; 20, 3 malte es so in וַיֹּאמֶר und וַיִּקְרָא das rücksichtslos Feste, blieb aber, der Masora missfällig, bloss in Manuscripten“. Nicht kann jenes Wortpaar mit Ges. Lgb. S. 88, Anm. mm) als Dagesch assimilationis aufgefasst und darnach *wajjomelló* ausgesprochen werden, so sicher auch eine weitgehende Neigung einzelner Rabbinen und Handschriften zur Assimilation behauptet werden kann, wie Ges. Lgb. S. 88—92 nachweist.

Hierher gehören auch die Fälle, welche Baer am Schlusse von § 8 anfügt. Nämlich überall wo die an Laut ähnlichen, aber an Bedeutung verschiedenen וַיֹּאמֶר וַיֹּאמֶר zusammentreffen, da wird וַיֹּאמֶר geschrieben und dadurch der Leser erinnert, dass er die Negation mit Emphase aussprechen und sie vorsichtig vom Pronomen unterscheiden solle, z. B. 1 M 38, 9. So auch וַיֹּאמֶר 5 M 32, 5. Hierher dürfte allerdings auch das zu ziehen sein, was Baer a. a. O. § 8, Schluss hinzugefügt hat, dass nämlich וַיֹּאמֶר mit Dagesch geschrieben werde, so oft וַיֹּאמֶר mit verbindendem Accent vorausgehe z. B. 2 M 6, 10. 29; 13, 1;

14, 1. Denn dass dieses Dagesch hierher zu e) gehört, wozu es auch Baer gerechnet hat, d. h. dass es zur Hervorhebung des $\dot{\text{ז}}$, zur Trennung der Wörter dient, ist der einzige haltbare Grund, den man für die Setzung dieses Dagesch finden kann. Ebenso scheint mir hierher gestellt werden zu müssen, was er § 6 am Schlusse angemerkt hat: „Quam analogiam [nämlich der des $\dot{\text{ז}}$, vgl. oben unter d)] sequitur $\dot{\text{ז}}\dot{\text{ל}}\dot{\text{ל}}\dot{\text{ז}}$ Ps. 19, 3“. Dieses Dagesch scheint mir nicht mit Baer zum מרחיק אחי מרחיק gestellt werden zu dürfen, sondern scheint mir ein emphatisches zu sein, also der Worttrennung zu dienen. Nach den zwei vorausgehenden / sollte dasjenige, welches das Wort anfang, mit stärkerem Luftstrom hervorgebracht werden.

4) Da in den literae בגדכפת nur, wenn gar kein Vocallaut vorhergeht, ein **Dagesch lene** steht, vgl. § 9, 3, e; S. 36, so kann ein solches nicht hinter Schewa mobile, sondern nur hinter Schewa quiescens stehen. Und dieses ist die Bedingung, unter welcher man Dagesch lene im Innern eines Wortes gesetzt hat. Dagesch lene steht darum in den oben zu Nr. 1 und 2 dieses § gegebenen Beispielen von geschlossenen Silben mit Schewa quiescens an ihrem Ende, wie $\dot{\text{נרד}}$ (Narde) etc.

Man hat aber ein Dagesch lene auch in eine das Wort beginnende litera Begadkephath gesetzt. Darüber hat Baer in der unter Nr. 3 dieses § genannten Abhandlung vor dem Liber Proverbiorum (1880) vortrefflich sich ausgesprochen, und ich habe nach dem Erscheinen seiner Arbeit meine Auseinandersetzung umgegossen, damit nicht durch doppelte Anordnung die Leser beider Besprechungen unnöthigerweise verwirrt werden.

a) Dagesch lene steht, wenn α) überhaupt kein Wort vorausgeht (was Baer weggelassen hat; β) wenn zwar ein Wort vorausgeht, aber einen trennenden Accent hat, vgl. darüber § 11. — Das erste Beispiel für den ersteren Fall ist das Dagesch lene von $\dot{\text{בגדכפת}}$ 1 M 1, 1. Das erste Beispiel für den anderen Fall ist das Dagesch lene von $\dot{\text{בגד}}$ 1 M 1, 1; weil man nur den trennenden Accent des vorausgehenden Wortes als Grund für die Anwesenheit des Dagesch lene anzugeben braucht. Denn dieser trennende Accent ist für sich allein eine hinreichende

Ursache für das Dagesch lene im folgenden כ, weil ein solcher trennender Accent auch das Dagesch lene in der folgenden Begadkephath hervorruft, wo das vorausgehende Wort vocalisch auslautet. Der erste Beleg dafür ist im Codex כְּצִלְקָנוּ בְּרִמְיָהוּ (nach unserm Bilde, gemäss unserer Aehnlichkeit), wo das erstere Wort mit Tiphcha versehen ist v. 26. — Hierher, also bei Baer zu § 1, wären die Fälle zu stellen gewesen, welche Baer zu § 2 (wo er doch vom Dagesch lene hinter verbindendem Accent handelt) aufzählt, und zwar in folgender Ordnung: זָשׁוּ קָלָהּ (sie handelten gänzlich) 1 M 18, 21; אִירוּ בָאֵשׁ (ihn mit Feuer) 5 M 9, 21; בִּיהֲוֹדָה הָרְכִיט (in Juda Tretende, näml. die Keltern) Neh. 13, 15; — אֶפֶסָּה בְנִי (o doch mein Sohn!) Spr. 6, 3; — עַל עֲמֹוּ קִיָּהּ ([möge hinzufügen Jehova zu] seinem Volke ihre Quantität [hundertmal]!) 1 Chr. 21, 3. Denn in den ersten drei Beispielen steht der trennende Accent Legarmeh (Nr. 15 des prosaischen Systems; unten § 11, 2); — beim vierten Beispiel steht Mahpakh legarmeh (Nr. 11^a des poetischen Systems; unten § 11, 3); — beim fünften Beispiele steht das Paseq (im eigentlichen Sinne, wie z. B. 1 M 1, 5, vgl. unten § 14, 3. Ueberdies ist an der fünften Stelle die Lesart verschieden.

b) Dagesch lene steht trotz eines vorausgehenden verbindenden Accenten, oder gar eines Maqqeph (vgl. § 11, 6):

α) wenn das vorausgehende Wort consonantisch schliesst. Erster Fall ist עַל-פָּנָי (auf der Oberfläche etc.) 1 M 1, 2. Besonders zu erwähnen ist aber noch, dass auch פ consonantischen Wortschluss bildet, vgl. z. B. שָׁמַע בְּקוֹלִי (höre auf meine Stimme!) 1 M 27 43, wo das erstere Wort Munach hat (Nr. 21 in § 11, 2). — Consonantisch schliesst aber das vorausgehende Wort auch, wenn an seinem Ende eine des Quiescibiles fähige Litera thatsächlich nicht quiescirt (vgl. § 9, 7). Von den vier Quiescibiles quiescirt nun א immer am Wortende. — Bei ה wird das Nichtquiesciren am Wortende durch Mappiq angegeben. Daher בְּצִדָּה הָרְחִיב [Baer] (an ihrer Seite sollst du anbringen) 1 M 6, 16. — Wann כ, wie überhaupt, so am Wortende nicht quiescirt, ist oben § 9, 7 angegeben. Daher z. B. יֵשׁוּ בְכֹרֶךָ (Esau, dein Erstgeborener) 1 M 27, 19, wo das erstere Wort wieder mit Munach (Nr. 21 in § 11, 2) versehen ist. — Wann endlich כ, wie überhaupt, so am Wortschlusse nicht quiescirt, steht oben § 9, 7. Daher z. B. הָיָה קִיָּהּ (Jehova nach seiner Gerechtigkeit) Ps. 7, 18, wo das erstere

Wort den verbindenden Accent Munach bei sich hat. Der Fall gehört aber hierher, weil für יהוה bekanntlich אֶהְיֶה gelesen wurde. — An drei Stellen findet sich aber bei verbindendem Accent und nichtquiescirendem ו, ױ doch kein Dagesch lene: Jes. 34, 11 (Maqqeph); Hes. 23, 42 (Munach); Ps. 68, 18 [nicht v. 6, wie Baer hat; richtig steht die Stelle in Dikduke hateamim pag. 29, Zeile 4.] mit Merkha. „Die Vocalähnlichkeit des ו und ױ schien diess zu gestatten“, sagt richtig Müller § 86.

β) wenn eine mehrfache Aspirirung im folgenden Worte vermieden werden soll. Während Baer darüber in seinem 4. §, wo überdiess aus Versehen Kaph für Pe gedruckt ist, eine grössere Sammlung von Beispielen giebt, will ich eine Uebersetzung der auf diesen Fall bezüglichen Worte der Dikduke hateamim geben. Es heisst S. 30: „Ueberall wo zwei Buchstaben [von den Begadkephath] gleich sind und der erste Schewa hat, steht immer Dagesch, z. B. וַיְהִי בְבוֹאָם (und es geschah bei ihrem Kommen) Ri. 1, 14; וַיְהִי בְבוֹאָם (und es geschah bei ihrem Kommen) 1 Sm. 16, 6; הֲלֹא בְּכַרְכְּמִישׁ כָּלְנוּ (ist nicht wie Karkemisch Kalno?) Jes. 10, 9; וַיְהִי בְּכַלּוֹת (und es geschah beim Beenden) Jos. 8, 24; קֵטְצָה כְּכַף אִישׁ (klein wie die hohle Hand eines Mannes) 1 Kg. 18, 44; aber ohne Schewa ist es Raphe, z. B. וְהָיָה אִשָּׁה בְּתוּלִיָּה יָקָח (und er soll ein Weib unter ihren Jungfrauen nehmen) 3 M 21, 13; אֲרַכְנִיָּה בְּבִלְיָה (die Leute von Erech, die von Babel) Esra 4, 9; אָזְלוּ בְּבִדְלִילוֹ (sie gingen weg in Eile) 4, 23. Und alle בּ sind gleich בּ gemäss ihrem Ausgang von der Lippe, z. B. „und ich will mich verherrlichen an Pharao כְּפָרְעֹה“ 2 M 14, 4; „sein Lob ist in meinem Munde כְּפִי“ Ps. 34, 2; „denn in einem Augenblick בְּסִחָאֵם geschah das Wort“ 2 Chr. 29, 36. Und die ganze übrige Schrift ist, wenn אִי־הֵאֶיֶךְ einer [litera] vorangeht, Raphe. Und alle Begadkephath hinter וַיְהִי sind Raphe z. B. 1 M 29, 13; aber „gürte doch wie ein Mann כְּגִבּוֹר deine Lenden!“ Hi. 38, 3; „ist es nicht, wenn anrührt כְּנִגְחַת etc.“ Hes. 17, 10; „denn so hoch der Himmel ist כְּגִבּוֹהֵי“ Ps. 103, 11. Alles dieses und alles ihm ähnliche ist Raphe immer“. — Während aber Ben Ascher gegenüber Ben Naphtali bei den nicht ganz gleichen Lauten כּ eine Differenzirung durch Verhinderung der Aspiration für unnöthig hielt, hat Ben Bileam (vgl. Baer zu Ps. 23, 3) zur Differenzirung der beiden Labialen כּ eine Verhinderung der Aspiration des כּ

gefordert, z. B. בְּמַעֲלֵי (in den Geleisen etc.). Baer fügt bei Ps. 23, 3 hinzu, dass Joseph Qimchi in seinem grammatischen Werke „das Buch des Gedächtnisses“ den Grund der zuletzt erwähnten Erscheinung auseinandersetze, und führt die hebräischen Worte an. Auch davon gebe ich eine Uebersetzung: Wenn der erste Buchstabe ב ist und nach ihm נ kommt, so ist das ב dageschirt, z. B. כִּי בְּנִקְלִי (denn mit meinem Stabe) 1 M 32, 11; und wer es raphirt [aspirirt] liest, in dem ist nicht die Gesinnung der grammatisch geschulten Zungenbeweger [Sprecher]; denn siehe, raphirtes [aspirirtes] ב ist ähnlich der Silbe נ, und niemals darf [doch bekanntlich] ein mit Schewa versehenes נ vor den Buchstaben בִּי sein, sondern es verwandelt sich in Melophûm [Vollheit des Mundes, hier = Schureq].“

Hierher scheint mir Mehreres zu gehören, was Baer am Schlusse von § 7 mit der Bemerkung „Anomala, quae legibus expositis subiici nequeunt, at auctoritate Masorae confirmata sunt“ angehängt hat. Ein Beispiel scheint gar keine Schwierigkeit zu machen, nämlich דִּקְדָּרִיָּא (die Gesetzesverständigen) Dn. 3, 2 f.; denn darin ist doch nur das Zusammentreffen der unmittelbar aufeinander folgenden beiden aspirirten Dentalen vermieden. Aber wie in den vorhergehenden Beispielen die unmittelbare, so soll die zu nahe Aufeinanderfolge desselben aspirirten Lautes beseitigt werden in כִּי-נָאֵה נָאֵה (denn hochhaben ist er) 2 M 15, 1. 21; מִי בְּמִקְדָּה (wer wie Du?) v. 11. Derselbe Grund wird gewaltet haben in עַם-זֶה זֶאֱלָהָה (das Volk, welches du erlöset hast) v. 13; denn ז zeigt ja oft in den alten Transcriptionen einen dem g ähnlichen palatalen Laut. So scheint sich mir auch zu erklären דָּבִירָה דְּבִירָה (du bist dick und feist geworden) 5 M 32, 15. Dasselbe Streben, durch Verhinderung der Aspiration Gleichheit des Lautes zu vermeiden, sehe ich in פִּדְיוֹן (funkelnder Stein, Rubin) Jes. 54, 12 und in נִלְאִיתִי פִּלְגִל (ich bin müde, auszuhalten) Jr. 20, 9. Aus der Scheu vor gleicherweise aspirirtem Wortanfang deute ich mir auch וְחִקְרָנוּהָ כִּן-הִיא (wir haben es erforscht, so ist es) Hi. 5, 27; ebenso וְחִכְמָה כְּחִכְמָה (und Weisheit gleich Weisheit etc.) Dn. 5, 11. Endlich יָדְמוּ בְּאֶבֶן (sie verstummten gleich dem Stein) 2 M 15, 16 erklärt sich daraus, dass auch gegen den zweimaligen Silbenanfang mit aspirirtem כב eine Abneigung bestand. Vgl., was diesen letzten Fall anlangt, Ges.-Kautzsch § 21, 1, Anm. 2.

Das bis jetzt besprochene Dagesch lene ist Dagesch lene commune sive literarum aspirabilium.

Ausserdem giebt es noch Dagesch lene orthosyllabicum. Nämlich weil das Dagesch lene in den Begadkephath nicht nur die Nichtaspirirung, sondern auch die Geschlossenheit der vorausgehenden Silbe anzeigt, so ist der straffe Silbenschluss durch einen Punct wie Dagesch lene auch in andern Buchstaben als den בִּגְדִּיךָ angezeigt worden. Diess geschieht hinter Gutturalen, wo der Leser auf die Vermuthung kommen könnte, es sei vom Typographen aus Versehen ein Schewa simplex (vgl. nachher Nr. 6 dieses §) gesetzt worden, oder es sei ohne seine Schuld bei dem Druck das Schewa compositum verstümmelt worden. Da soll also der Punct in dem auf die Gutturalis folgenden Buchstaben, weil dieser Punct nicht beim Druck verloren gehen kann, den Leser darüber versichern, dass der vorausgehende Guttural Schewa simplex hat, also die vorausgehende Silbe eine straff geschlossene ist. So hat Delitzsch in der Praefatio zum „Liber Psalmorum, edidit Baer 1880“ pag. VIII. den Herausgeber Baer, der in Nachahmung von Handschriften in seinen Ausgaben dieses Dagesch häufiger als frühere Editoren gesetzt hat, gegen die Einwände von Strack in Schürer's Theologischer Literaturzeitung, 1879, Nr. 8 vertheidigt. Dieser hatte gesagt: „Durchaus missbilligt Referent, dass die Consonanten, welche auf einen mit Schewa versehenen Guttural folgen, Dagesch bekommen haben z. B. אֶרְבֵּי (mein Brod) Hos. 2, 7 etc. Kein Dagesch steht bei Baer z. B. in אֶתְכֶם (ihr denket).“ Diese Inconsequenz verwirft Strack mit Recht; aber beistimmen kann ich ihm nicht, wenn er fortfährt: „Wenn die Masoreten (Grammatiker) sagen, jene Consonanten seien dagessirt, so soll dadurch nur härtere d. h. nicht durch vorangehenden Vocal erweichte Aussprache, nicht aber Schreibung mit Dagesch ausgesagt werden“. Dagegen gilt: 1) jene Meinung der Masoreten (Grammatiker) über die in Frage stehenden Consonanten kann doch jedenfalls durch Dagesch auch ausdrücklich angezeigt werden; 2) die Deutung, welche Strack von der Dageschirung dieser Consonanten giebt, ist unrichtig; denn wie sollte z. B. bei א eine Erweichung der Aussprache durch vorausgehenden Vocal gedroht gewesen sein und diese Gefahr durch Benennung und Bezeichnung des א als eines dageschirten beseitigt worden sein? Mir scheint dieses Dagesch

hinter den Gutturalen nicht die Aussprache des mit ihm versehenen Consonanten selbst bestimmen zu sollen, also kein Dagesch forte zu sein, denn diess steht ja nur hinter vollem Vocal, und es war ein unhaltbarer Gedanke von Ges. Lgb. S. 91, der dieses Dagesch in der That beim Dagesch forte erwähnt, dass die Gutturalen vorher halb verschluckt würden. Aber es ist auch kein Dagesch lene in demselben Sinne, wie bei den Begadkephath; denn bei den Nichtbegadkephath kann es keine gleiche Einwirkung auf die Qualität des Lautes angeben; die Einwirkung auf die Quantität, die Stärke wäre aber eben Verdoppelung, die nur hinter vollem Vocal eintreten und, wie gesagt, durch Dagesch forte bezeichnet werden kann, vgl. unter Nr. 3 dieses §; S. 52. Diess auch gegen Böttcher § 227 „Dagesch lene findet sich in manchen Manuscripten zur Kräftigung der Consonantenaussprache auch auf Nichtaspiraten ausgedehnt“. Das Dagesch lene dieser Formen hat, wie oben schon angegeben, nur die Nebenfunction, die das Dagesch lene allemal auch bei den Begadkephath hat, und die es hier hinter den Gutturalen einzig haben kann. Denn die Gutturalen sind doch die Veranlassung, wesswegen dieses Dagesch lene gesetzt wurde. Wie sollen nun gerade die Gutturalen veranlassen haben, dass irgendein auf sie folgender Buchstabe eine stärkere Aussprache bekomme? Aber dazu konnten sie tatsächlich Anlass geben, dass die Silbe, die sie straff schliessen sollten, als eine locker geschlossene erscheine, und diese Gefahr sollte durch die Setzung jenes Dagesch lene beseitigt werden. — Damit glaube ich diese Sache ins Reine gebracht und diesen Zweck des fraglichen Dagesch durch die Attribute „lene“ und „orthosyllabicum“ zum unmissverständlichen Ausdruck gebracht zu haben. Ueberdiess als Dagesch lene ist dieses Dagesch auch betrachtet von Böttcher, dessen § 227 schon angeführt ist; Ges.-Kautzsch § 13, 2; Stade § 40. Die letzten Beiden haben auch mit weniger oder mehr Bestimmtheit diesem Dagesch lene die Function zugesprochen, den straffen Silbenschluss der vorausgehenden Silbe anzuzeigen. Kautzsch sagt: „um schärfer den Anfang einer neuen Silbe hervorzuheben“; aber er setzt doch zugleich das fragliche Dagesch demjenigen gleich, welches oben zum Dagesch forte als letzte Art (Dagesch forte emphaticum S. 58) gerechnet werden musste. Er meint also, auch das hier besprochene Dagesch sei

ein emphaticum oder orthophonicum, wie es Delitzsch in seiner Abhandlung (Zeitschrift für die gesammte lutherische Theologie und Kirche, 1863, S. 409 ff.) genannt hat. Dass aber das jetzt zuletzt besprochene Dagesch kein „emphaticum“ ist, dass es keine grössere Quantität des mit ihm versehenen Buchstaben anzeigt, glaube ich hier bewiesen zu haben. Dass man es „orthophonicum“ nenne, ist ganz wohl möglich, nur hat gegenüber diesem Namen der von mir vorgeschlagene „orthosyllabicum“ den Vorzug der Bestimmtheit. Was gegen Kautzsch gilt, gilt auch gegen Stade, der a. a. O. das hier fragliche Dagesch mit der Formel einführt „Eine Abart des Dagesch lene ist das sogenannte Dagesch emphaticum oder orthophonicum z. B. וְיָצְאָה 1 M 10, 7“ und der auch wie Kautzsch jenes wirkliche Dagesch emphaticum (oben S. 58) daran anschliesst. Ganz richtig drückt sich nach meiner Ansicht nur Ewald aus, der dieses Dagesch zwar nicht § 21 erwähnt, aber § 48, f es als Merkmal dafür betrachtet, dass „das vorhergehende Schewa die vollkommenste Vocallosigkeit bezeichnen solle“; ebenso Müller § 86 mit den Worten: „Einige setzen Dagesch lene sogar in andere Consonanten, als die בְּנִיכָם, in Fällen, wo dadurch die vorhergehende Silbe als *geschlossene* (mit Schewa *quiescens*) besonders markirt werden sollte; z. B. וַיִּצְאֹר [und er schirrte an] 1 M 46, 29“.

Und wie hier im Innern des Wortes zwei aufeinander folgende Consonanten durch einen dem Dagesch lene aspirabilium in der einen Function gleichen Punkt zu einem Complex vereinigt werden, so im Anfange des Wortes durch einen dem Dagesch lene aspirabilium in allen beiden Functionen gleichen Punkt in dem einzigen Beispiele, dem Femininum des Zahlwortes „zwei“ שְׁתֵּי = *schtájim*, also mit Schewa quiescens und Dagesch lene. Dass man gerade in diesem Beispiele den Consonantencomplex sprach, erklärt sich aus der Häufigkeit des Wortes. Diese Auffassung (auch Olsh. § 35, e erwähnt nichts von einem Vorschlagslaute und führt unser Wort nicht § 87, a bei den Beispielen des *prostheticum* auf; ebenso Müller § 44. 127), wonach also die leichte Verbindbarkeit des *scht* unmittelbar selber jene Dageschirung des *ת* in der Aussprache und Schrift veranlasst hat, ist die richtige gegenüber derjenigen, wonach das Dagesch auch ein Dagesch lene sein, aber dadurch veranlasst

worden sein soll, dass man einen Vorschlagslaut vorher gesprochen habe. Letztere Ansicht bei Ges. Lgb. S. 96 nach Qimchi „wie שְׁחָדִים“; Ew. § 48, b „*schtájim*, fast *eschtaájim*“; Bö. § 258. 263 „שְׁ = שָׁ“; Ges.-Kautzsch § 97, Anm. 1 „Es ist *schtájim* (mit Dagesch lene = שְׁחָדִים oder שְׁחָדִים mit ש prostheticum) zu lesen“. Denn es ist natürlich nicht zu bestreiten, sondern als Thatsache anzuerkennen, dass das Wort im Mittelalter weithin שְׁחָדִים gesprochen worden ist, vgl. Rödiger in Gesenii Thesaurus s. v.; es ist auch nicht zu fragen, wesshalb das ש prostheticum nicht, wie in שְׁחָדִים (Arm) Jer. 32, 21 und Hi. 31, 22, geschrieben worden sei; weil die Entstehung dieses Vorschlagslautes hinter die Feststellung des Consonantentextes fiel; — aber bei der Ableitung jenes Dagesch aus dem Vorschlagslaute macht man sich eines *circulus vitiosus* schuldig. Man dreht sich im Kreise herum. Denn woher ist dieser Vorschlagslaut entstanden? Doch aus dem Bedürfniss, sich die Consonantenverbindung *scht* für die Aussprache zu erleichtern. Also leitet man erst den Vorschlagslaut aus der als schon vorhanden angenommenen Consonantenverbindung ab, und dann will man diese wieder aus dem Vorschlagslaute ableiten. Man kann desshalb höchstens sagen, dass gleichzeitig, wie jenes Zusammensprechen des *sch* und *t*, so auch die Aussprache eines Vorschlagslautes eingetreten ist. — So ist also aus der nach dem Masculinum שְׁחָדִים vorauszusetzenden ursprünglichen Femininform *schintájim*, *schittájim* unser von den Tiberiensen überliefertes *schtájim* entstanden und zu erklären. Der Vorgang ist selbstverständlich nicht so gewesen, wie Nägelsbach § 50, 2 ihn beschreibt: „Das Dagesch lene in שְׁ verstösst wider die Regel. Es erklärt sich daraus, dass das ש des Stammes (שְׁחָדִים) vor dem ח verschwunden ist, ohne dass die Schreibart des letzteren geändert wurde“, und wonach er das Dagesch ein *monumentum scriptum*, wie in שְׁחָ § 13, nennt. Weder vom Verklingen des unassimilirten ש, noch vom Stehenbleiben des Dagesch kann natürlich die Rede sein, weil die Punkte später aufkamen, als die Wandlung der Aussprache eintrat. — Wie fest in dem Worte die Consonantenverbindung und der Silbenschluss war, ersieht man daraus, dass auch beim Vortreten der Praeposition וְ und des Fragepronomens מַה dieser enge Silbenschluss nicht aufgelöst wurde; daher וְשְׁחָדִים Jona 4, 11 und מַה-שְׁחָדִים Sach. 4, 12, vgl.

Baer zu den Stellen; und רִיכָּה Ri. 16, 28 (Olsh. § 81, a) erscheint als Inconsequenz, die nicht bloss formal, sondern auch material unberechtigt ist. — Denn dass die Tiberienser die straffe Verbindung *sch*t mit ihrer Punctuation haben ausdrücken wollen, dass sie also das Schewa als quiescens und das Dagesch als lene gemeint haben, ist ja zweifellos. Unmöglich ist also die Meinung, dass sie das Schewa als mobile und das Dagesch als forte hätten betrachtet wissen wollen. Denn hätte das Schewa einen kurzen Vocal ersetzen sollen, so hätte man Segol oder Chireq parvum geschrieben. — Auch so darf man nicht sagen, wie Stade § 361, b, „die Entstehung von רִיכָּה verrieth sich noch durch das abnorme Dagesch lene in ר. Letzteres ist unaspirirt geblieben, weil es in רִיכָּה verstärkt gesprochen wurde“. Nein; in einem Causalzusammenhang stehen das frühere Dagesch forte und das spätere Dagesch lene (die frühere Doppeltheit und die spätere Nichtaspirirung) nicht zu einander, sondern nur in dem Verhältniss der temporalen Succession. Man kann nur sagen: Das ר, welches früher, als noch der kurze *i*-laut vor ihm gesprochen wurde, ein Dagesch forte hatte (doppelt erklang), hatte, als der *i*-laut wegen der leichten Verbindbarkeit des *sch* und *t* syncopirt (übergangen, verschluckt) wurde, ein Dagesch lene (erklang unaspirirt). — Dass derjenige, welcher im Prophetencodex mit babylonischer Punctuation vom Jahre 916 [Prophetarum posteriorum codex Babylonicus Petropolitanus, ed. Hermann L. Strack 1876] für das ursprünglich dort stehende רִיכָּה fast immer רִיכָּה geschrieben hat (Friedrich Philippi in Z. d. D. M. G., XXXII S. 85 ff.), das Dagesch als forte angesehen hat, ist selbstverständlich. Ebenso selbstverständlich ist aber, dass daraus kein Aufschluss über den Character des Dagesch im tiberiensischen רִיכָּה sich ergibt; denn weder die tiberiensischen Punctatoren, die vor dem ר ein Schewa setzten, noch die Rabbinen, die vor dem ר ein ׁ sprachen, haben das Dagesch als forte angesehen.

5. Wenn nun, wie gesagt, das Dagesch lene nur hinter Schewa quiescens im Innern eines Wortes erscheinen kann, so ist auch umgedreht sein Vorhandensein ein sicherer Beweis dafür, dass ein ihm vorausgehendes Schewa ein quiescens, also die vorausgehende Silbe eine geschlossene ist. Die Geschlossenheit einer Silbe ist ferner nicht zweifelhaft,

wenn sie auf einen verdoppelten, also mit Dagesch forte versehenen Consonanten ausgeht, und ebensowenig, wenn sie die Endsilbe eines Wortes ist und auf einen (nichtquiescirenden) Consonanten ausgeht. — Diese Bestimmungen über geschlossene Silben mussten zu den oben (am Schluss von No. 1 dieses §; S. 51) gegebenen noch hinzukommen, weil eins von den Vocalzeichen nicht bloss lang und kurz ist (denn solche doppelte Quantität haben auch noch andere), sondern mit dieser verschiedenen Quantität auch seine Qualität modificirt; vgl. darüber weiter § 12.

Folgt aber eine litera בִּנְדָכָה ohne Dagesch lene auf ein Schewa und geht diesem ein unbetonter kurzer Vocal voraus, so ist diese Silbe nicht offen, vgl. S. 51. Aber sie ist auch nicht geschlossen, weil eben die auf das Schewa folgende litera בִּנְדָכָה kein Dagesch lene hat. Eine solche Silbe nennt man eine halbgeschlossene oder schwebende und das darauf folgende Schewa ein Schewa medium. Ein Beispiel sei בְּדָרָה *kībedú* (seid schwer!); die übrigen Fälle werden in der Formenlehre allemal besonders namhaft gemacht. Theils wo nach der grammatischen Analogie straffer Silbenschluss war, also Schewa quiescens folgte, theils wo nach derselben lockerer Silbenschluss war, also Schewa medium folgte, hat in nicht wenigen Beispielen sowohl ein einzelner Laut durch dauernden Klang (כ, נ, ל, ר), oder schwierige Production (ט, צ, ק und כ [?]) als auch vielleicht verschiedene Consonantencomplexe (בל, בכ) bewirkt, dass eine Zerdehnung der Silbe eintrat. Auch die vorher enggeschlossenen Silben nähern sich nun stark den halbgeschlossenen, und man nennt den Punct, welcher diese Zerdehnung des Silbenverbandes anzeigt, Dagesch (medium) dirimens und das darunter stehende Schewa ein Schewa medium. Ich gebe Beispiele a) von derjenigen Reihe, wo ursprünglich nach der grammatischen Analogie straffer Silbenschluss war: בְּקָדָשׁ (Heiligthum) 2 Mos. 15, 17 für בְּקָדָשׁ, und dabei darf ein verbales Beispiel nicht vergessen werden בְּקָדָשׁ (es wird dich [f.] treffen) 1 Sam. 28, 10. b) Beispiele, wo schon von vorn herein nach der grammatischen Analogie lockerer Silbenschluss vorhanden war, sind: חֲלָקִים (glatte, näml. Steine) Jes. 57, 6; תְּבִיאִים (Trauben) 5 Mos. 32, 32. — Zweifelhaft ist, ob ursprünglich straffer oder lockerer Silbenschluss

vorhanden war, bei יְקָהּ (Gehorsam) 1 Mos. 49, 10, weil man nicht weiss (so richtig Ges. Thesaurus s. v. gegen Mühlau-Volck s. v., die nur die erstere Möglichkeit geben), ob יְקָהּ oder יֶקָהּ der Status absolutus war. Der Name „Dagesch medium orthoconsonanticum“ würde die Quelle der Erscheinung hervorheben.

6. Alle diese drei Arten, in welche die Schewa nach ihrer Beziehung zum Silbenschlusse zerfallen, können in Bezug auf den Lautbestand entweder einfache (simplicia) oder zusammengesetzte (composita) sein. Nämlich zum einfachen Schewa, welches mit den blossen zwei Puncten geschrieben wird und wie *ë* in der Dauer einer halben Silbe (Schewa mobile), oder einer Viertelsilbe (Schewa medium) gesprochen wird, oder gar keinen Laut besitzt (Schewa quiescens), können noch die drei kurzen Vocale Pathach, Segol, oder Qames links antreten, also: אָ, אֶ, אִ. — Die Zeichen heissen פָּתַח, סֶגוֹל, וָוֶּזֶת d. h. Schewa, welches verkürzt, oder zur kurzen Aussprache bringt Pathach, Segol und Qames. Mit Weglassung von Schewa sagt man bloss: Châṭēph-Pathach, Ch.-Segol, Ch.-Qames.

Diese zusammengesetzten Vocalanstösse wurden erzeugt:

a) meistens durch die vocalverwandte Articulation der Gutturallaute. Und dabei ist zu bemerken, dass α) die Gutturalen für Schewa mobile simplex immer, für Schewa medium simplex fast immer Schewa compositum haben, vgl. als Beispiele von Schewa medium compositum שְׁחַטּוּ (schlachten) Hos. 5, 2; פָּדְמוּ (ihn antreiben) Ri. 13, 25; צִעֲקִי (schrei [f.]!) Jer. 22, 20; הִנֵּנִי (er hat dich entsendet) 1 Sm. 20, 22; נְצִירֵי (Jünglinge, st. constr. pl.) 1 Kg. 20, 15; שִׁנְאָה (Löwengebrüll, st. constr. sg.) Sach. 11, 3. β) Schewa quiescens bleibt mehr simplex unmittelbar vor der Tonsilbe, weil da der lockere, schlaaffe Silbenverband durch das Streben der Sprechorgane sich für die Hervorbringung der Tonsilbe vorzubereiten natürlicherweise mehr vermieden wird; aber in weiterer Entfernung von dem Tone geht es mehr in compositum über; vgl. darüber einen Beleg darin, dass יִאָּסֶר (er wird binden etc.) vorkommt 1 M 46, 29; 2 M 14, 6; 1 Kg. 20, 14; Hi. 12, 18; 2 Chr. 13, 3 (Bö. II. S. 375), dass also bei unmittelbarer Folge des Accentis wenigstens die straffe Form auch vorkommt, in den längeren Formen nicht. Ebenso: שְׁלֵחָה, aber שְׁלֵחָהּ nach 1 M 26, 29 etc.

b) durch die Schwierigkeit der gutturalverwandten und emphatischen Laute, vgl. אֶרְדָּה-נָא (ich will doch hinabsteigen) 1 M 18, 21; Dikduke § 50 und andere Beispiele unten § 20, 8; mit ק 1 M 30, 38, Ew. § 31; Stade § 105 aus Ps. 27, 2; קָצִיר 5 M 9, 27 und קָרִי 2 M 23, 19, Dikduke § 14; ferner תֹאכְלֶנּוּ (du wirst es essen) Hes. 4, 9. 10. 12. Die ersten zwei dieser Stellen sind auch bei Olshausen § 65, e angeführt, und Bö. § 205 hat noch an 1 M 3, 17 erinnert; aber weder er noch ein Anderer hat den Grund der Erscheinung angegeben. Interessant, vgl. S. 53. 73, ist, dass beim scharf abgestossenen *t* Chateph steht, יְהִיבֶם Jes. 10, 19 [n. „9“] u. אֶכְתָּבָהּ Jr. 31, 33, Dik. § 14.

c) durch die Schwierigkeit, zwei aufeinanderfolgende gleiche Consonanten auseinanderzuhalten, wenn nicht ein deutlicher Vocal dazwischen steht, vgl. zum Anschluss an das Vorausgehende das neben בְּחֻבְכֶם (in eurer Mitte) oftmals stehende בְּחֻבְכֶם z. B. 1 Mos. 23, 9. Zwei andere Beispiele erwähnt Bö. II. S. 311 aus 5 M 8, 2. 15 (הוֹלִיכָהּ er hat dich wandeln lassen und מוֹלִיכָהּ, Particip); vgl. noch אֶנְהִיגָהּ (ich werde dich leiten) HL. 8, 2; 1 Sm. 24, 10; רֶבְבוֹת (Zehntausende; st. cstr. pl.) Ps. 3, 7; זָלְלוּ (sein Mist) Hi. 20, 7. Die Regel giebt § 33 der Dikduke ha-teamim, welcher über diesen Punct in gereimter und reimloser Form handelt. Dieser § lässt sich in Folgendem zusammenfassen: Wenn in einem Worte sich zwei gleiche Consonanten folgen und es geht dem ersteren ein Vocal mit Metheg [vgl. unten § 11, 7] voraus, so wird dieser erstere Consonant mit Chateph-Pathach ausgesprochen, z. B. זָלְלוּ (sie wälzten) 1 M 29, 3. So verhält es sich mit der ganzen Schrift, abgesehen von sechs Versen, welche in dieser Beziehung sich absondern, weil sie Metheg haben und doch nicht im Lesen mit Pathach versehen werden: (1) יִשְׁחָרְגֵנִי (sie suchen mich) Hos. 5, 15; ferner (2) Ps. 50, 23; dann (3—5) in Spr. 1, 28; endlich (6) ebendasselbst [צָפִי] 8, 17. — Geht aber dem ersteren von den beiden gleichen Consonanten ein Vocal ohne Metheg voraus, so wird dieser erstere Consonant nicht mit Pathach gesprochen: z. B. רֶבְבוֹת 5 M. 33, 17; הִיזָנוּ (siehe, wir) Jr. 3, 22; הִיזֵנִי (siehe, ich) Hes. 34, 11; הִתְקַדֵּי (Festsetzungen; st. cstr. pl.) Jes. 10, 1; ebenso Ri. 5, 15; צִלְלֵי (Schatten; st. cstr. pluralis) Jr. 6, 4.

d) durch die Schwierigkeit, einen der Schreibweise oder wenigstens der Potenz nach verdoppelten Consonanten zu Gehör zu bringen, wenn nicht ein deutlicher Vocal folgt, vgl. וְהִתְאַצְּהוּ

(und sie drängte ihn) Richt. 16, 16; בְּכֶבֶד (in dem Dickicht) 1 M 22, 13; vgl. aber מַעֲנֵאִי (meine Hasser) Ps. 18, 41 etc. etc. auch hei Baer-Delitzsch. Hierher gehört § 34 der Dikduke ha-teamim: Es heisst הַמְדַּבְּרִים (die Redenden) etc.; [auch z. B. הַמְצַאֲתָי 1 Kg. 21, 20; הַבְּרָכָה 1 Mos. 27, 38] Wenn Metheg unter dem Artikel ist, so hat das מ, welches dem Artikel folgt, Chateph-Pathach. Die Ausnahmen sind: הַמִּילֵדָה die Hebammen 2 M 1, 17. 19; הַמְאָרְרִים sechsmal die Verfluchenden 4 M 5, 18. 19. 22. 24 (zweimal). 27; הַמְזַמְרִים die Lichtputzscheeren dreimal Jr. 52, 18; 1 Kg. 7, 50; 2 Chr. 4, 22; הַמְקַטְרִים die Räuchernden 2 Kg. 23, 5; הַמְשִׁירִים die Sänger, überall wo es vorkommt, 1 Chr. 9, 33 etc.; הַמְהַלְלִים die Lobenden 2 Chr. 23, 12; הַמְצַפְצִפִּים die Pipenden Jes. 8, 19; הַמְבַּשְׂלִים die Kochenden Hes. 46, 24; הַמְדַּבְּרִים die Redenden 2 Chr. 33, 18; הַמְשִׁחִים die Gerademachenden Spr. 9, 15; הַמְשַׁחֲקִים die Scherzenden, Spielenden 1 Sm. 18, 7; הַמְעַצְקָה die Verdrehte Jes. 23, 12; הַמְחִילִי der Entweihte Hes. 36, 23; הַמְקַבְּרִים die Begrabenden, ebenda 39, 15; הַמְקַטְרִים die Rauchpfannen 2 Chr. 30, 14; הַמְבַּשְׂרִים die frohe Botschaft Bringenden Ps. 68, 12 [nicht „13“]; הַמְעִשְׂרִים die Einherwandelnden Pred. 4, 15; הַמְעִשְׂרִים [hier] die den Zehnten Erhebenden, Empfangenden Neh. 10, 38.

e) durch die Schwierigkeit einen langen Vocal auszuhalten, wenn zwei Consonanten folgen, denn da war immer die Neigung der Sprechwerkzeuge vorhanden, den Vocal zu verkürzen. Die Beispiele sind so dargeboten worden: 1 M 2, 12; 3 M 25, 34; 4 M 23, 18; 5 M 5, 24; Rich. 5, 12; Hes. 26, 21; so Ges. Lgb. S. 77. Ew. § 31, b hat die Lesart mit Chateph 1 Kg. 14, 21 (gegen 2 Chr. 12, 13) und 2 Kg. 19, 16 (gegen Jes. 37, 17 [wo aber Baer-Delitzsch auch Chateph haben]) sowie 2 Kg 9, 17 und Jes. 45, 14 [auch bei Baer-Delitzsch] hinzugefügt. Olsh. § 65, e hat die Stellen von Ges. Lgb. u. 1 Kg. 14, 21 von Ew. gegeben. Bö. § 205 hat alle Stellen von Ew. ausser Jes. 45, 14. Die Neueren haben wieder nur die bekanntesten Beispiele; aber Ges.-Kautzsch hat neu Ps. 28, 9; 55, 22 und Stade § 105: 1 M 1, 18. Die Beispiele sind aber so anzuordnen, dass zur Anschauung kommt, dass ausser der Länge des Vocals auch die Gutturalverwandtschaft oder der Dauerlaut oder der scharfe Stoss des folgenden Consonanten zur Erzeugung eines volleren Lautes, als das Schewa simplex gewesen wäre, beigetragen hat. — α) וַיַּעַם (und weide sie!) Ps. 28, 9. Für diesen Fall

geben die Dikduke ha-teamim § 14 nach der Aussprache des Rabbi Pinchas [und Ben Ascher] noch folgende Beispiele: מְרַפִּיִּים 2 M 19, 2; הֶרְנוּחָה (die Erleichterung) 8, 11; הָרְבִיעִי (der vierte) 1 M 2, 14 [nicht „19“]; הֶרְכֹּשׁ (der Besitz) 14, 16 [überdiess bei Baer-Delitzsch defective geschrieben]; הֶרְשִׁיִּים (die Gottlosen) 2 M 9, 27. — ב) וְקָרָב = ūqārâb (und Kampf) Ps. 55, 22 [nicht Ps. „58“, wie in den Dikduke § 14 steht]; daran schliesst sich ein Beispiel mit dem scharf abgestossenen t: וְהִבְקֹשׁ (und du [fm.] wurdest gesucht) Hes. 26, 21. — ג) וְיִהְיֶה (und um zu scheiden) 1 M 1, 18. Dazu fügen die Dikduke ha-teamim in § 50 alle Formen von הִלֵּךְ, welche ein Wort mit Dagesch hinter sich haben z. B. אֶלְכָה־נָּא (ich will doch gehen) 2 M 4, 18; ebenso נִלְכָה־נָּא 3, 18; נִלְכָה שָׁם 1 Sm. 9, 6; אֶלְכָה־לִּי Jr. 5, 5; aber allemal wenn ein nicht mit Dagesch versehenes Wort kommt, wird die Form von הִלֵּךְ nicht mit Pathach ausgestattet. — ד) וְיִזְהַב und [das] Gold etc.) 1 M 2, 12. Da sollte nicht ūzhāb gesprochen werden. Ebenso ein Sibilant folgt 3 M 25, 34; 4 M 23, 18; 5 M 5, 24; Ri. 5, 12; 1 Kg. 14, 21; 2 Kg. 9, 17 [die letzten drei Stellen auch in Dikd. § 14]; 2 Kg. 19, 16; Jes 37, 17; 45, 14; Dn. 6, 23; 2 Chr. 2, 7 [nicht „9, 6“, wie in den Dikduke steht, welche allein die beiden letzten Stellen bieten].

Vergleiche hier § 27 der Dikduke ha-teamim: Das Erkennungszeichen der zwischen einem „Garesch“ (Vorwärtstreiber = Accent, nämlich Verbindungsaccent [meist] vor Sinnor oder Klein-Rebia vgl. unten § 11, S. 80) und dem Pathach bestehenden Beziehung. In den drei Büchern, den schönen und reinen [Psalmen, Proverbien, Hiob] sollen wissen die da lesen; in den drei Büchern wird jedes lange und mit Raphirung versehene d. h. dageschlossene Wort, das da aufgestellt und mit festem Metheg versehen ist, mit festem Pathach ausgesprochen [das letztere „festem“ ist bloss des Reimes wegen hinzugefügt], z. B. אֶקְרָא (ich rufe) Ps. 18, 7 mit Munach vor Sinnor; ebenso in לִשְׁכֵּנִי (meinen Nachbarn) 31, 12 mit Munach vor Sinnor; אִמְרוּת (Worte) 12, 7 mit M. v. S.; מִמֶּתִים (von Männern) 17, 14 mit Merkha vor Azla legarmeh; תִּמְחֹךְ (du schüttelst herum) 68, 24 mit Merkha vor Klein-Rebia; הַמְקִירָה (der da bälkt d. h. aufbaut) 104, 3 mit M. v. Kl.-R.; אֶבְיָר (ich erwähle) Hi. 29, 25 m. Munach v. Sinnor; אֲנִי־נָּא (Männer, st. cstr. plur.) ebenda 34, 10 mit Merkha vor Klein-Rebia; תִּלְכֶּנּוּ (es verspottet) Spr. 30, 17 mit Munach vor

Sinnor. Ausgenommen sind vier Verse, welche in dieser Beziehung sich absondern und diese Regel zerreißen und von diesem Verhalten sich trennen: שמרה (behüte doch!) Ps. 86, 2; שברה (sie hat gebrochen) 69, 21; טמנו (sie haben versteckt) 140, 6 [nicht „101, 6“]; יראה (die Furcht; st. constr. sg.) Spr. 8, 13; alle vier Fälle mit Munach vor Sinnor. — In diesen Fällen wird also der vollere Klang des Schewa auf den Einfluss des Accentus zurückgeführt. Nach den betreffenden Consonantlauten zu urtheilen, sieht es aber ganz so aus, als wenn von ihnen diese Erscheinung abhinge.

Die besondere Färbung des Chateph-Qames wurde erzeugt:

1) Meist durch die forterbende Macht eines in der betreffenden Silbe früher vorhandenen o-lautes, vgl. קרקרו (sein Scheitel) von קרקר Ps. 7, 17 (Vererbungschateph-qames).

2) Seltener durch die vorwärtsschreitende Assimilationskraft eines vorhergehenden o oder u, vgl. קסמי (= qōsomî wahrsage [f.]!) 1 Sam. 28, 8; לקחה (sie ist genommen) 1 Mos. 2, 23 (Assimilationschateph-qames).

3) Ebenfalls selten in Formen, wo weder die betreffende Silbe selbst früher einen o-laut hatte noch einer in der Nähe ist, durch die wachsende Neigung zur Trübung, Zerdrückung des reinen a, vgl. die Besprechung des ersten derartigen Falles unten § 23, 3. Diese 3. Art könnte man in Nachahmung eines psychologischen Terminus „freisteigendes Chateph-Qames“ nennen; aber, weil auch dieses nicht unmotivirt ist, sagt man besser: „Vocaltrübungschateph-qames“. Alle hierher gehörigen Fälle werden in der Formenlehre erörtert. — Hier gebe ich bloss noch eine Uebersetzung des darauf bezüglichen § 14 der Dikduke ha-teamim.

„Es giebt Schreiber, welche Zuverlässiges lehren und richtige Ausgaben fertigen, und die an vielen Stellen Chateph-Qames lesen, wie ונפתחה (und wir öffneten) 1 M 43, 21; שמעה (höre doch!) Ps. 39, 13; ואשמעה (und ich hörte) Dn. 8, 13; ונקראה (und sie wird genannt werden) Zach. 8, 3; ונקראה (und sie wurde gerufen) Esth. 2, 14; ונזרעה (und sie wird befruchtet werden) 4 M 5, 28 [nicht „21“]; ואשקלה (und ich wog) Esra 8, 25; קחה 4 M 4, 2; הקהתי 3, 27; הקצהה 10, 21; (die Schale) 7, 85; הקנהה (die Tennen) 1 Sm. 23, 1; כהנה (Kleider)

2 M 28, 40; מִרְדָּכִי Esth. 2, 5; לִמְרִדָּכִי 4, 12, und, wie sie [diese Beispiele], viele. Aber es giebt auch andere Schreiber, die nicht Chateph-Qames lesen, und die doch auch richtige Ausgaben fertigen, wie וְנִפְתָּחָהּ; [und nun folgen alle obigen Beispiele wieder mit Schewa simplex; nur nicht Esra 8, 25, jedenfalls, weil da das Kethib וְאֶשְׁקִילָה oder וְאֶשְׁקִילָה las; vgl. darüber unten § 21, 12].“ Man sieht, dass die Beispiele bis 4 M 5, 28 zu der dritten von mir angegebenen Classe des Chateph-Qames gehören; die dann folgenden Beispiele zur ersten oder zweiten Classe.

§ 11. Die Tonzeichen.

1. Die Wortbetonung, welche doch einen wesentlichen Bestandtheil einer richtigen Aussprache bildet, wird durch die Accente angezeigt. Diese geben auch noch die Trennung der Sätze, wie auch die Trennung resp. Zusammengehörigkeit der Satztheile an, sind also zugleich Interpunctuationszeichen und dienen endlich noch als Notenzeichen für den gesangartigen Vortrag der Schriftabschnitte im Gottesdienst.

2. Die Accente der meisten Bücher des Alten Testaments (die sog. **prosaischen Accente**) sind:

a) **trennende** (distinctivi oder domini), nämlich

α) die **imperatores**: (1) Unter der Tonsilbe des letzten Wortes im Verse, dessen Abschluss in der Zeile durch einen Doppelpunct (:), Sôph pāsûq, finis versûs, angezeigt wird, steht ✱ (Sillûq, Gipfel, Ende). Er beherrscht vom Schlusse, gleichsam vom höchsten Punkte, des Verses aus den ganzen vorausgehenden Vers. Die Grösse seines Gebietes (ditio) hängt also von der Länge des betreffenden Verses ab, wie überhaupt das von den stärkeren distinctivi beherrschte Gebiet immer eine relative Ausdehnung hat, indem der betreffende Vers zwar immer in denselben Proportionen zerschnitten wird, aber die dabei abgeschnittenen Theile bald grösser bald kleiner sind, vgl. 1 Mos. 1, 2 mit Vers 14. — Wenn es der Vers nicht, weil er zu kurz ist, oder weil er trotz grösserer Länge keinen stärkeren Sinnabschnitt besitzt (wie 1 Mos. 1, 13; 2, 1; 3, 21), verbietet: so wird er in zwei Haupttheile zerlegt. Und der erstere Haupttheil des Verses, welcher bald grösser bald kleiner

(vgl. 1 Mos. 1, 21) als der zweite ist, wird (2) vom אָתָנָח (**Ath-nâch**, das Ausruhen¹), als erstem Unterherrscher, befehligt.

β) **reges**: Sind die beiden Hauptabtheilungen des Verses lang, so werden ihre Unterabtheilungen wieder beherrscht von (3) אָתָנָח **Zâqēph qaton**²), vgl. 1 Mos. 1, 22, wo die 1. Vershälfte wegen ihrer Kürze keine Unterabtheilung hat, aber wohl die 2. Hälfte. Umgedreht ist es in V. 24. — Seltener ist die erstere Unterabtheilung einer der beiden Haupttheile beherrscht (4) vom אָתָנָח **Zaqeph gadol**, z. B. 1 M 2, 9. 20; 3, 10; ebenso (5) vom רִבְיָא (**Rebîa**; wahrscheinlich nicht „ruhend, sich lagernd“ mit Ges. Lgb. S. 110, sondern nach der eigentlich viereckigen Gestalt „viereckig“ mit Bö. § 237), wie 1 Mos. 2, 4 im 2. Haupttheil; noch seltener (6) vom סֵגוֹלָתָא (**Segolta**, die Traube), oder dessen Vertreter (7) שַׁלְשֵׁלֶת **Schalschëleth** mit folgendem Pâsēq³) z. B. 1 Mos. 19, 16; 24, 12. — Schon diese **reges** beherrschen aber oftmals Unterunterabtheilungen, vgl. 1 Mos. 3, 1 wo **Zaqeph qaton** in der 1. Vershälfte zweimal hintereinander, in der 2. Vershälfte dreimal sich selbst untergeordnet ist; 3, 11 ist **Zaqeph gadol** seinem Zwillingsbruder untergeordnet; **Rebia** ist oftmals z. B. 1, 2. 9. 11. 14. 21. 22. 24. 25. 26 u. s. w. der Beherrscher einer Unterunterabtheilung; ebenso **Segolta**, vgl. 1, 7. 28; 2, 23; 3, 3. 14. 17.

1) Auch אָתָנָח; Dikduke ha-teamim § 16, a; als von אָנָח (quievit) kommend, hat das Wort hinter dem ׀ einen ursprünglich, also mit Circumflex zu bezeichnenden *a*-laut (gegen Ges.-Kautzsch § 15).

2) Wesshalb im Unterschiede von Dâgesch und Châteph das **Zaqeph**, welches doch auch Particip ist (von אָנָח; also: suspendens; suspensor, Ges. Lgb. S. 110), bei Ges.-Kautzsch § 15 einen Balken über dem *a* hat, ist nicht zu erkennen.

3) D. h. Kette [daher אָתָנָח Dik. 16, a, vgl. Jes. 40, 19; war vielmehr plene zu schreiben] mit folgendem Trenner. Der erstere Accent heisst auch noch אָתָנָח, „entweder *trepidans* (von der Gestalt) oder *elevans* (nach dem Talmudischen)“, Ges. Lgb. S. 111. Den zweiten Bestandtheil des Accentus nannte man sonst *Pesik* (Ges. Lgb. S. 111; Ew. S. 204; Olsh. § 43; Bö. § 237 „separatio“; Müller § 58; Stade § 47). Aber wenn auch dafür in der Masora vereinzelt אָתָנָח steht (Buxtorf, Tiberias, S. 68), so ist letzteres nicht der Status emphaticus von einem אָתָנָח, sondern von אָתָנָח (Buxtorf a. a. O.), und wenn auch unser Wort plene geschrieben wird (in den Dikduke ha-teamim § 28 aber steht defective אָתָנָח), so ist es doch **Pâsēq** auszusprechen mit Baer-Delitzsch, Genesis (1869), pag. 91, nota; Ges.-Kautzsch § 15 (nur wieder inconsequent „Pâsēq“).

γ) Während die vorhergehenden Zeichen gewöhnlich einen ganzen einfachen Satz beherrschen, dienen zur Unterscheidung der Hauptsatzgruppen, wie des Subjectes mit seinen Attributen und des Prädicates mit seinen Bestimmungen, die **duces**: (8) אֲשַׁחֲזָה (Paschta; inclinatio (Ges. Lgb. und Bö. a. aa. OO.) 1 Mos. 1, 2; (9) יֹהִיב Jethîb; (nicht „sedens i. q. sistens sermonem“ mit Ges. Lgb. a. a. O., sondern „sessio“ mit Bö. a. a. O.) 1, 11; (10) תִּפְחָה (Tiphcha) 1 M 1, 1; ¹⁾ (11) תִּבְיָר (Tebîr) 1, 4; (12) זֶרְקָא (Zarqa), der Unterbefehlshaber des Segolta, vgl. die oben angeführten Stellen 1 Mos. 1, 7. 28; 2, 23; 3, 3. 14. 17.

δ) Auch die genannten Hauptsatzgruppen, 2, 8 f., oder die einzelnen Wörter derselben werden getrennt von den **comites**: (13) גֶּרֶשׁ (Gèresch oder תֵּרֶס Tères oder אֲזַלָּא Azla) 1, 9; (14) גֶּרֶשִׁים (Geraschájim oder Doppelgèresch) 1, 11; (15) לִגְרָמָהּ (Legarméh) 1, 21; ²⁾ (16) פָּזֵר (Pázér) 1, 21; (17) פָּזֵר גָּדוֹל (Pazer gadol d. h. Grosspazer, oder קַרְנֵי פָּרָה Qarnêphara d. h. Kuhhörner) 4 Mos. 35, 5, nur 16 Mal, vgl. Delitzsch bei Bickell, Outlines § 20; (18) תִּלְשָׁא גְדוֹלָה (Telîscha gedôla d. h. Grosstelîscha) 1, 12. 30; 5, 29; 6, 22; 7, 2. 7; 8, 21 (zweimal).

b) **Verbindende Accente** (coniunctivi oder servi). Die Interpunctoren der hebräischen Sätze haben sich nicht begnügt, bei den Wörtern der genannten Hauptsatzgruppen durch das Fehlen eines kleinen Trenners die Zusammengehörigkeit der Wörter darzustellen, sondern sie haben auch positiv durch das Setzen von Accenten die enge Verbindung der Wörter hervorgehoben, welche eine solche Hauptsatzgruppe bilden. Diese Zeichen sind: (19) מֵאֲרָכָה (Mèrekha) 1 Mos. 1, 1^b; (20) מֵאֲרָכָה כְּפֻלָּה (Merkha kephûla d. h. doppeltes Merkha); (21) מִנְחָה (Mûnâch) 1 Mos. 1, 1^a; (22) דָּרְגָא (Darga) 1, 4^a; (23) קַדְמָא (Qadma) vgl. 1, 5^a; (24) מַהֲפָךְ (Mahpâkh) 1, 5^a;

1) Tiphcha = „flache Hand“ (Ges. Lgb.); = palma (Bö.). Der andere Name תִּרְחָא Tarchā (Ermüdung) ist aber nicht zu verschweigen, weil gerade dieser in den Randbemerkungen gebraucht ist (so 3 M 27, 10; 4 M 9, 2; 13, 8; 21, 6; 5 M 9, 14; Richt. 17, 1). Den Druckfehler תִּרְחָא bei Bö. a. a. O. hat der Herausgeber selbst Band I. S. 645 berichtigt.

2) Vgl. Ewald § 97, n, Anm.: „Die Rabbinen haben das Munach mit Pesîq nicht ohne Grund durch den chaldäischen Namen לִגְרָמָה d. h. *für sich, selbständig* ausgezeichnet, weil es sich wirklich über die bloße Kraft einer Senkung [eines coniunctivus] erhebt“.

(25) תַּלְשָׁא קֶטַנָּה (Telischa qetanna d. h. Kleintelischa) 1, 25^a; 2, 19; (26) יֶרַח (Jèrach) oder גַּלְגַּל (Galgal), unter dem Worte vor Pazer gadol, also wie dieses nur 16 Mal; (27) מְאִלָּא (Me'ajla) immer unter einem Worte, welches Silluq, oder Athnach hat, zur Bezeichnung des Gegentones (darüber unten Nr. 7 dieses §, S. 86) vgl. 3 Mos. 21, 4; 4 Mos. 28, 26, wie Delitzsch a. a. O. angegeben hat. —

Auch die Zusammengehörigkeit der Hauptsatzgruppen selbst wird durch diese coniunctivi angezeigt, wenn eine solche Hauptsatzgruppe nur aus éinem Worte besteht, vgl. 1 Mos. 1, 3^a, wo durch Merkha angezeigt wird, dass das folgende Wort das Subject zum vorausgehenden Verbum ist. Ebenso ist es Vers 4^a. 6^a. Ja selbst die enge Zusammengehörigkeit zweier Sätze wird angezeigt, vgl. Vers 8^b. — Die Coniunctivi haben nicht verschiedene Grade in der Fähigkeit des Verbindens.

Vgl. hier die Worte von Ges. Lgb. S. 113: „In sehr kurzen Versen, oder wo das Gebiet eines grossen Distinctivus sehr kurz ist, hat man wenige oder gar keine Coniunctivos gesetzt, und der kleine[re] Distinctivus in der Nähe des grossen hat dann verbindende Kraft (servit domino maiori; fit vicarius servi). Z. B. וְלֹא יִתְבַּשְׁטִּי [und sie schämten sich nicht] 1 M 2, 25. Hier steht Tiphcha als Servus des Silluq und verbindet. Je kleiner überhaupt das Gebiet eines grossen Distinctivus ist, je weniger bedeuten die [ihm] untergeordneten Distinctivi. Diess nennt man quantitas relativa. — In sehr langen Versen werden dagegen auch wohl Coniunctivi für kleinere Distinctivos gebraucht (legati dominorum)“.¹⁾

1) Zu 8 נִשְׁטָא = „Neigung, Fall (des Tones), von נִשְׁטָא inclinavit = das hebr. נָטָה (man wird an ἔγκλισις und vox enclitica erinnert)“, Ges. Lgb. S. 110; „inclinatio“, Bð. § 237.

Zu 11. חֲבִירָא, חֲבִירָא = Bruch im Chaldäischen; חֲבִירָא, was Dikduke ha-t. § 16, a steht, ist jedenfalls Status emphaticus vom synonymen חֲבִירָא, also חֲבִירָא auszusprechen.

Zu 12. זִרְקָא = Zerspaltung, Abtheilung.

Zu 13. Geresch = Forttreibung; Teres hängt zusammen mit תִּרְסָא = θύρεος (Schild), vgl. Levy, Chald. Wörterbuch; אֶזְלָא = אֶזְלָא, der Strick.

Zu 14. Auch טִרְקָא „von טִרְקָא (schütteln, kläppern) wegen des trillern- den Tones“, Baer zu Dikd. § 16, a.

Zu 15. [im Anschluss an die schon vorhandene Anmerkung.] Auch נִנְדָא (ziehend, dehnend); Baer in den Dikduke § 16, a.

3. Die drei Bücher Psalmen, Proverbien und Hiob,¹⁾ וְהַיּוֹב, וְהַפְּרָוִי, וְהַפְּסַלְמִים, welche in der vox memorialis אֶמְנָה (Treue) zusammengefasst werden, haben ein von dem bis jetzt dargestellten sog. prosaischen System abweichendes System von Accentuation: die sog. **poëtischen Accente**.

a) **Trennende Accente:** (1) טִלְקָה Silluq, wieder als Beherrscher des ganzen Verses; (2) עֹלָה וְיֹרֵד Olê wejored d. h. hinaufsteigend und herabsteigend; sonst: „Merkha mahpakhatum“, weil die beiden Bestandtheile dieses Accentus gleiche

Zu 16. מִיָּד; Status emphaticus מִיָּדָה (Dikduke § 16, a); = theilend.

Zu 18. Auch מִיָּדָה (Dikduke § 16, a) und מִיָּדָה; alles drei = Schild.

Zu 19. Auch מִיָּדָה; מִיָּדָה, מִיָּדָה (prolongatio; nicht: adaptatio, zwischen welchen Bedeutungen die Wahl gelassen ist bei Ges. Lgb. und Bð. a. aa. OO.); auch מִיָּדָה (verlängernd; nicht: anpassend); Buxtorf, Tiberias s. v.; Dikduke § 16, a.

Zu 21. „Vollständig מִיָּדָה מִיָּדָה angesetzte Trompete, auch מִיָּדָה מִיָּדָה gerade fortgehende Trompete, von der ‚Gestalt‘, Ges. Lgb. a. a. O.; weniger wahrscheinlich mit Bð. a. a. O. „demissa sc. tuba, tiefer Posaunenton“. Auch מִיָּדָה allein wird gebraucht Dikduke § 16, a. 17. 21. 23. 26.

Zu 22. מִיָּדָה „Stufe, Steige, Schritt“, Levy, Chald. WB. s. v.; auch מִיָּדָה מִיָּדָה gewundene Trompete, von der Gestalt, Ges. Lgb. a. a. O.; auch מִיָּדָה מִיָּדָה Dikduke § 16, a. 17. 19; vgl. מִיָּדָה מִיָּדָה „die Kette, der geflochtene Strick“, Levy, Chald. WB.

Zu 23. מִיָּדָה, ? der erstere, vornstehende, im Unterschied vom Paschta, welches, an Gestalt gleich, weiter nach hinten, links steht. — In den Dikduke = מִיָּדָה § 16, a. 17. 23.

Zu 24. מִיָּדָה Umkehrung; auch מִיָּדָה מִיָּדָה (Dikd. § 16, a. 17) oder מִיָּדָה מִיָּדָה tuba inversa.

Zu 25. Auch מִיָּדָה, also „Schild“, wie Nr. 18; letzterer Name steht Dikduke § 16, a. 17.

Zu 26. מִיָּדָה = Mond; מִיָּדָה = Rad; dafür auch מִיָּדָה = Wagenrad. So vocalisiren die letzte Bezeichnung Baer-Strack in den Dikduke § 17, und es ist nicht auszusprechen „מִיָּדָה rotunda“, Ges. Lgb. a. a. O.

Zu 27. מִיָּדָה. „Sic vocatur accentus Tiphcha proxime ante Athnach et Silluk; ante Athnach quidem undecies, ante Silluk quinquies. Quare Masorae regula: Accentui Athnach non ministrat nisi Munach, praeter undecim loca, in quibus ministrat ipsi Meaijela, quorum unum 4 M 28, 26 Masorethae vocarunt Meaijela, quasi Tiphcha roborans aut roborans regem sequentem Athnach“. Buxtorf, Tiberias s. v.

1) Bis Hiob 3, 1 herrscht aber das prosaische System; ebenso im Epilog 42, 7 ff.

Form mit Merkha und Mahpakh haben. Das Genauere geben Baer-Delitzsch, Psalmi, pag. IX. Dieser Accent beherrscht bei grösseren Versen die erste Haupthälfte des Verses. Die zweite Hälfte wird in diesem Falle oftmals, aber nicht „stets“ (gegen Ges.-Kautzsch, vgl. Ps. 1, 2; 3, 3; 4, 5) wieder in zwei Unterabtheilungen zerlegt, wovon die erstere durch (3) — **Athnach** geschlossen wird, vgl. Ps. 1, 1. 3; 2, 7; 3, 6; 4, 7. 9. Die meisten Verse sind aber entweder zu klein, als dass sie in drei Haupttheile zerlegt werden konnten, vgl. 1, 4. 5. 6; 2, 1. 2. 3. 4. 5. 6. 8. 9. 10. 11; 3, 1. 2. 4. 5. 7. 9; 4, 4. 6. 8, oder sind trotz bedeutenderer Länge, vgl. 2, 12; 3, 8; 4, 2. 3 nur mit Athnach versehen worden.

Die nächstgrossen Unterabtheilungen der drei oder zwei Haupttheile werden beherrscht von (4) — **Rebîa gadol** d. h. Grossrebîa, Ps. 1, 1a; (5) רִבִּיָּה **Rebîa mugrasch** d. h. Rebîa, welchem über dem Anfangsconsonanten desselben Wortes ein Gèresch vorangeht, Ps. 1, 1b. 2b. 4b; (6) — **Rebîa qaton** d. h. nicht an Form, sondern an Trennkraft klein, weil es über dem dem Olewejored vorangehenden Worte steht Vers 2a; 2, 7a; 3, 6a; 4, 5a; (7) — **Schalschêleth gedola** (grosse Kette) d. h. Sch. mit folgendem Paseq 10, 2b; (8) — **Zarqa** oder **Sinnor** 1, 1a. 3a. Von diesem kann das an Form gleiche **Sinnorît** dadurch leicht unterschieden werden, dass letzteres immer auf einer Silbe steht, welcher eine mit Merkha oder mit Mahpakh versehene unmittelbar folgt, vgl. 1, 1b. 2b; 3, 4b, wo überall Merkha in der nächsten Silbe steht, und 3, 5b, wo Mahpakh in der nächsten vollen Silbe steht.

Gewöhnliche Unterabtheilungen werden beherrscht von (9) תִּפְחָה **Tiphcha** initiale oder דְּחִי (Dechî) z. B. חַטָּאִים (Sünder, st. abs. pl.) 1, 1b; וְקִלְכֵּי (und seine Blätter) 1, 3b; (10) **Pazer** פָּזֵר; (11a) — **Mahpakh legarmeh** d. h. Mahpakh mit Paseq 1, 5a und (11b) אֶזְלָא **Azla legarmeh** = „Azla für sich selbst“, „selbständig gemachtes Azla“ d. h. Azla mit Paseq 1, 3b; 2, 2a.

b) verbindende: (12) — **Merkha** 1, 1a; (13) — **Mûnach** 1, 1b; (14) ם **Illûj** oder **Mûnach superior** 1, 3b; 2, 12a; 3, 1b; 4, 8b; (15) — **Tarcha** z. B. וְכָל (und alles) 1, 3b; וְדֶרֶךְ (und Weg) 1, 6b; (16) — **Jêrach** oder **Galgâl** 1, 1a. 3a; 4, 7a. 9a; 5, 10a; (17) — **Mahpakh** 1, 1a אֶפְשָׁר; Vers 3b;

(18) אֲזֵלָא Azla 5, 12a; (19) אֲ שֶׁלֶשְׁלֵת qetanna d. h. kleine Kette (Schalscheleth ohne Paseq). ¹⁾

4) Von den aufgezählten Accenten zeigen einige nicht die Tonsilbe an, weil sie nothwendig ihren Platz rechts vom ersten Consonanten und Vocal, oder links vom letzten Consonanten des Wortes haben: **praepositivi** und **postpositivi**. Beim prosaischen System sind praepositivi: (9) Jethib, vgl. יֶתִיב (Kraut) 1 Mos. 1, 11; dann ebenso 2, 5a. 11b. 23a; 3, 1b. 5a. 11a. auch 22b; 4, 6b, und (18) Telischa gedola, vgl. תֵּלִישָׁה גְּדוֹלָה (Grünes) 1, 12; aber postpositivi: (6) Segolta אֶלֶּהֶם (Gott) 1, 28; (8) Paschta אֲדָמָה (welcher) 1, 7; (12) Zarqa אֶלֶּהֶם 1, 7; (25) Telischa qetanna אֶלֶּהֶם 1, 25a. — Beim poetischen System ist praepositivus: (9) Tiphcha initiale לָמָּה (warum?) Ps. 2, 1a, aber postpositivus ist (8) Zarqa הָלַךְ (er ging) 1, 1a.

Stehen diese acht Accente über einem Worte, so kann an dem betreffenden Orte die Tonstelle des Wortes nicht aus dem Accente erkannt werden, sondern man muss das Wort an andern Orten beobachten, wo es nicht einen praepositivus, oder einen postpositivus trägt, um seine Tonstelle zu erkennen. In den Ausgaben von Baer und Delitzsch bedarf es aber (meist) nicht erst einer solchen Vergleichung, um auch bei einem mit praepositivus, oder mit postpositivus versehenen Worte die Tonstelle ausfindig zu machen. Denn wenn die Tonstelle mit dem Platze der acht Accente übereinstimmt, wie es in den obigen Beispielen ist, d. h. wenn ein mit praepositivus versehenes Wort auf der ersten und ein mit postpositivus versehenes Wort auf der letzten Silbe die Tonstelle hat, so stehen in den genannten Ausgaben die praepositivi und postpositivi nur einmal, und wo sie stehen, da ist eben die Tonstelle des Wortes. Aber wenn die Tonstelle nicht gerade mit dem Platze der acht Accente übereinstimmt d. h. wenn ein mit praepositivus versehenes Wort nicht auf der ersten Silbe und ein mit postpositivus versehenes Wort nicht auf der letzten Silbe die Tonstelle hat [oder wenn der allerdings betonten letzten Silbe noch ein Hilfslaut, wie Pathach furtivum folgt]: so stehen in den genannten Ausgaben die meisten der prae-

1) Zu 8 יֶסֶד = Wassersturz, Wasserfall, Wasserleitung.

Zu 9 יִרֵד = Anstoss zum Fallen.

König, Lehrgebäude d. hebr. Spr.

positivi und postpositivi zweimal, nämlich ausser an ihrem Platze auch auf der Tonstelle des Wortes, vgl. der Reihe nach: von Jethib habe ich kein solches Beispiel doppelter Setzung gefunden; aber Telischa gedola תְּלִישָׁה גְּדוֹלָה (die Erde) 1 Mos. 1, 30a; Segolta סֵגוֹלְתָּא (die Veste) 1, 7a; Paschta פַּשְׁטָּה (Wüste) 1, 2a; Zarqa זֶרְקָה (und er sprach) 2, 23a; Telischa qetanna תְּלִישָׁה קֶטַנָּה (und er bildete) 2, 19a. Der poetische praepositivus Tiphcha initiale wird nicht zweimal gesetzt, vgl. תִּפְחָא (Sünder, pl.) Ps. 1, 1b; ebenso 3b. 5a. 6a: 2, 3a, und auch vom poetischen Zarqa oder Sinnor habe ich kein Beispiel der doppelten Setzung beobachtet, auch wenn das betreffende Wort nicht seine Tonstelle auf der letzten Silbe hat, vgl. שָׁמַיִם (Himmel) Ps. 14, 2a; 16, 11a; 18, 44a; 22, 15a als erste im Psalter vorkommende Beispiele, wo eine doppelte Setzung hätte eintreten müssen.

Ist ein praepositivus doppelt gesetzt, so giebt das zweite Zeichen die Tonstelle an; ist ein postpositivus doppelt gesetzt, so giebt das erste Zeichen die Tonstelle an. — Stehen zwei verschiedene Accente über demselben Worte, so giebt das zweite Zeichen die Tonstelle an.

5) Der hebräische Grammatiker sagt von den Worten, welche, wie es meist der Fall ist, den Accent auf der letzten Silbe haben, dass sie „von unten“ oder vielmehr „unten“ (מִלְרָע, milra), von denen, welche auf der vorletzten den Accent haben, dass sie „von oben“ oder vielmehr „oben“ (מִלְעֵיל, milzêl) betont seien. Man findet beide Bezeichnungen z. B. in den Randbemerkungen zu 1 M 40, 15; 3, 10. — Der Ton liegt selten auf der drittletzten Silbe, vgl. Delitzsch in der Praefatio zum „Liber Jobi“ pag. VI. So, wenn die vorletzte Silbe einen Hilfsvocal besitzt, der keine Dehnung verträgt, wie bei יְהִי עֲבֹדָהּ Hi. 12, 15 (n. „11“) [bei נִקְרָמוּ 2 M 15, 8 Munach nur Gegenton], oder wenn die vorletzte wegen ihrer Geschlossenheit nicht den Accent auf sich nehmen kann. — Als Interpunctuationszeichen geben die Accente den Satzton an und den Einhalt in der Rede, welchen die grössten (und grösseren) Accentus distinctivi beider Systeme bewirken, nennt man Pausa. — Wie oftmals in der Pausa, kann die gewöhnliche Tonstelle eines Wortes auch beim Zusammentreffen zweier Accentsilben geändert werden, indem der Ton

von der Ultima auf die Paenultima zurückgeschoben wird: נסוג אחרון (sich zurückbewegend).

Anm. Eine Besprechung dieser Erscheinung an zwei Specialfällen § 31, 5 Schluss; § 38, 5 Schluss. Eine Zusammenfassung des Einzelnen bringt der III. Haupttheil.

Anmerkung: Es ist dafür gesorgt, dass an Gestalt gleiche Accente nicht verwechselt werden können. Denn 1) beim prosaischen System ist (8) Paschta als postpositivus immer links über dem Schlussconsonanten des Wortes (und beim Milel der eigentl. Tonsilbe), aber das gleichgestaltete (23) Qadma steht über dem ersten Consonanten der Tonsilbe, vgl. הָהָה 1 Mos. 1, 2a; וַיִּקְרָא (und er nannte) v. 5; יִקְרָו (sie mögen sich sammeln) v. 9. — Ferner (9) Jethib steht als praepositivus unten rechts vom Vocal des ersten Consonanten, aber (24) Mahpakh steht links vom Vocal der betonten Silbe. Oben unter Nr. 4 dieses § habe ich aus den ersten vier Capiteln des 1. Buches Mose die Fälle verzeichnet, wo das Zeichen — Jethib ist. In den andern Fällen, wo in diesen vier Capiteln dasselbe Zeichen getroffen wird, ist dieses also Mahpakh: 1, 7a. 9a. 10a. 11a (וַיִּשְׁמַחְוּ sie lasse grünen, וַיִּשְׁמַחְוּ) u. s. w.; auch unter בִּי 2, 3b nach dem Gesetze, dass nicht 2 Coniunctivi zusammenstehen, sondern zur Vermeidung dieses Falles Maqqeph gesetzt wird, Ges. Lgb. S. 113; [aber zwei Munach folgen einander Hi. 6, 13. 17]. — 2) Beim poetischen System ist (9) Tiphcha initiale, wie sein Name besagt, ein praepositivus, vgl. וַיִּזְכֹּר Ps. 1, 3b, aber (15) Tarcha giebt die Tonstelle an, vgl. וְכָל in dem nächsten Vertheile.

Wenn der Punct des Rebia nicht, wie z. B. in der Psalmenausgabe von Baer und Delitzsch (1861), durch quadratische Figur, oder, wie in den andern Textausgaben dieser beiden Gelehrten, durch bedeutendere Grösse sich vom Cholempunct unterscheidet, so ist trotzdem keine Verwechselung des Rebia mit Cholem möglich, weil Rebia ziemlich mitten über oder (beim ל, vgl. 1 M 13, 8. 11 לָלוּ) rechts von dem die Tonsilbe anlautenden Consonanten, das Cholem aber entweder genau über dem linken obern Ende des vorhergehenden Consonanten oder genau über dem rechten obern Ende eines folgenden ׀ und ׀ oder [in andern Drucken, als dem vorliegenden] über dem linken obern Ende des folgenden ׀ steht.

6. Auch die mit einem Accentus coniunctivus versehenen Worte besitzen einen eigenen Wortaccent. Darum enthält folgender Satz von Ew. § 97, b kaum etwas Richtiges: „Man theilt nach der sprache des Mittelalters alle accente in zwei grosse schichte: מְלִכִּים *könige* d. i. herrschende, stärkere, und מְדֻבָּרִים *diener*, sich anschliessende schwächere; spätere Gelehrte nannten dann minder passend die stärkern *accentus disjunctivi*, weil sie die stimme länger aufhalten und im flusse der worte oft eine gewisse trennung auch im sinne zu machen scheinen, die schwächern *conjunctivi*; am deutlichsten und zugleich am kürzesten sind die namen *hebungen* und *senkungen*, dem unterschiede von *arsis* und *thesis* oder noch besser von ὀξύ und βαρύ entsprechend“. Denn gleich diess ist an Ewald's Satze falsch, dass er den früheren Gelehrten vorwirft, sie hätten die eine Reihe der Accente mit Unrecht „trennende“ genannt; weil es vielmehr auf der Hand liegt, dass die Interpunction (die Trennung der Sätze und Satztheile) die erste und allervornehmste Aufgabe der melakhim ist, und dass sie ganz mit Recht מְדֻבָּרִים מְלִכִּים (Accente, die Einschnitte hervorbringen) genannt worden sind. Dafür genügt es einen Satz von Ges. Lgb. S. 102 anzuführen: „Die Namen der Accente, welche grösstentheils chaldäische Etymologie haben, beziehen sich, soweit sie deutlich sind, auf Interpunction und Abtheilung der Sätze, oder auf ihre Figur, nicht auf musikalischen Ton“. Und eine musicalische Formel des Verses auszudrücken, wie Olsh. § 41, b sagt, war allerdings später die wesentliche Bestimmung dieser Zeichen, und ihretwegen haben sie den Namen מְדֻבָּרִים „modulationes“ empfangen, aber diese musicalische Bestimmung der Accente kann nur eine accessorische sein. — Fernerhin ist auch dieses an jenem Satze Ewald's falsch und verwirrend, dass er die מְדֻבָּרִים (*servi*) nicht als מְלִכִּים (*coniunctivi*) gelten lassen will und ganz allgemein „Senkungen“ nennt. Denn unter „Senkungen“ versteht man doch Silben die entweder keinen Ton oder höchstens den Mittel- (Neben-)ton besitzen, aber im Hebräischen tragen auch ganze Wörter und die allerbedeutsamsten Wörter solche Accentus coniunctivi. Diess lehrt jeder Vers des Alten Testaments, vgl. z. B. den Anfang des Jesaja. — Aber soviel scheint an jenem Satze Ewald's richtig (wenn er auch nicht selbst die Bezeichnung „Senkung“ damit in Zusammenhang bringt), dass in einzelnen Fällen die mit Accentus coniunctivus versehenen Wörter keinen Ton oder nur einen Mittelton besitzen. Diess hat nur Olsh. § 57, b beobachtet; vgl. 1 M 17, 17; 5 M 25, 2; (Hi. 31, 35); Ps. 35, 10; Spr. 19, 7; Ri. 19, 5 sowie die Anführung und Verwerthung dieser von ihm beigebrachten Stellen unten § 13, 1, a, S. 95 f. — Indess auch dadurch erhält die Ewald'sche Auffassung der Verbindungsaccente als „Senkungen“ nur eine scheinbare Be-

rectigung. Denn die kurzen Wörtchen מֶ , מֵ , לֶ , רֶ , welche auch öfters mit Verbindungsaccent erscheinen (Olsh. a. a. O.), haben doch auch Trennungsaccente bei sich, vgl. מֶ mit Jethib Jer. 31, 20; לֶ mit Tiphcha Ps. 33, 14. Es scheint darum die Ewald'sche Idee, dass die Verbindungsaccente nur einen Mittelton den mit ihnen versehenen Wörtern verliehen, auch nicht einmal bei den sechs Fällen (1 M 17, 17 etc.), wo bei ihnen thatsächlich ein sonst nur in tonloser Silbe stehender Vocal gesprochen wird (vgl. S. 95 f.), die Idee der Punctatoren gewesen zu sein. Diese sechs Fälle scheinen vielmehr deshalb kurzen Vocal bei Verbindungsaccent zu haben, weil dieser kurze Vocal nun einmal an den betreffenden Stellen überliefert war und andere Accentuatoren an denselben Stellen wirklich das Zeichen der Tonlosigkeit (Maqqeph; vgl. gleich nachher) gesetzt haben. Dass diess der Hergang der Sache war, lässt sich durch folgende Gründe wahrscheinlich machen. α) Was die sechs Stellen selber zunächst anlangt, so notirt J. H. Michaelis zwar 1 M 17, 17; 5 M 25, 2; Ri. 19, 5 keine Lesart mit Maqqeph, aber bei Hi 31, 35 aus der zweiten und dritten Erfurt'schen Handschrift, ebenso aus noch mehr Handschriften Ps 35, 10 und Spr. 19, 7. β) Ebenso ist aber in andern Stellen ein Wechsel der Ueberlieferung zwischen verbindendem Accent und Maqqeph zu bemerken, vgl. bei den S. 96 besprochenen Stellen mit ursprünglichem Qames Esth. 4, 8 (J. H. Mich.); Ps. 15, 5; 104, 25. Vgl. über Ben Ascher als Freund des Maqqeph Ges. Lgb. S. 117; Baer-Delitzsch, Genesis, pag. 81. — Ausdrücklich gegen Ewald in Dikduke § 40: Neben וְ , וֹ , וָ , וֶ , וֵ , וִ bei Vornbetontheit des folgenden Wortes steht וְ Ps. 51, 7 und Pred. 6, 11, וֹ Hi. 9, 33; וָ Jes. 33, 23 (n. „20“) bei Nichtvornbetontheit des folgenden Wortes; „und so, wenn [kein Maqqeph, sondern] ein Accent unter einem von diesen kleinen Wörtern ist, ist jedes mit Sere“, vgl. 4 M 31, 16; 2 Kg. 8, 19; demgemäss verläuft die ganze Schrift; ausgenommen bei רֶ und לֶ , vgl. unten § 15.

Soll angezeigt werden, dass ein Wort keinen eigenen Wortton besitzt, so wird es durch Verbindungslinie, וְ oder וֹ = Maqqēph (coniungens) mit dem folgenden Worte zusammengehängt. — Es leuchtet ein, dass bei dieser Enttonung eines Wortes ein tongedehnter Vocal, welcher doch eben bloss dem Accent seine Quantität verdankt, verkürzt werden musste. — Ebenso, wenn Mahpakh vom Olewejored das Maqqeph vertritt: Ps. 1, 3; Spr. 23, 7; Dikduke p. 38, Z. 4; Baer-Delitzsch, Psalmi, p. IX. Die Regel darüber vgl. am Schluss des Petit-Satzes.

7. Der Gegenton d. h. ein Gegendruck gegen den Hauptton des Wortes wird durch einen senkrechten Strich links vom Vocalzeichen angegeben, vgl. הִיְתָה (sie war) 1 Mos. 1, 2. Der Strich heisst מֶתֶּהַג Mètheg (Zaum) und er hat als Zeichen des Gegentones, wie jeder Betonung, für den Vocallaut, an dessen linker Seite er steht, die Wirkung einer geringen Dehnung. Aber nicht wird dadurch eine geschlossene Silbe zu einer schwebenden oder gar offenen, und nicht wird dadurch ein Schewa-laut zu einem vollen Vocal; vgl. Genaueres bei einer concreten Frage unten § 13, Anhang. — — Mit Silluq, welches unter der Haupttonsilbe des letzten Wortes im Verse steht, kann Metheg nicht verwechselt werden.

Darüber hat Baer (und Delitzsch) in Merx' Archiv für wissenschaftliche Erforschung des Alten Testaments I. Band (1867—1869) S. 55—67 und 194—197 in grundlegender Weise gehandelt. Ich gebe einen Auszug daraus und mache ein paar Bemerkungen unter dem Texte dazu (10 Citate sind nebenbei berichtigt).

Neben מֶתֶּהַג steht der Name מַאֲרִיךְ (Verlängerer) und גִּעְיָה (Stimmerhebung [mugitus, Kuhgeblöke]). I. **Leichtes Metheg** (מֶתֶּהַג גָּל). A. Das gewöhnliche leichte Metheg (מ' ק' קָשָׁיִט). Dasselbe steht in der Regel beim zweiten Vocal vor der Tonsilbe, wenn dieser Vocal eine offene Silbe (יְהִיָּה מִתְּהַיָּה) bildet d. h. weder ein Schewa noch ein Dagesch nach sich hat; z. B. הָאָדָם 1 M 1, 27; קָרָא-שָׁמוֹ 25, 30; מִי-עֲלֶיךָ 18, 5; in der dritten Silbe vor dem Ton z. B. מִלֵּא-הַזֹּהָרִים 48, 19; in der vierten z. B. מִתְּהַיָּהוּ Hes. 42, 5; in der zweiten und vierten z. B. וּמִתְּהַיָּהוּ Hes. 42, 5; aber auch z. B. מִי-לֵךְ 1 M 19, 12, damit das Schewa mobile des zweiten Wortes in seiner Dauer geschützt werde; wiederum indess immer ohne Metheg, weil es bloss für י steht. B. Das feststehende leichte Metheg (מ' גָּל קָמֹהֶיךָ) zur Ankündigung des langen Qames, des Sere, des langen Chireq (d. h. eines solchen, in welchem Jod quiesciren kann), des Cholem und des Schureq, z. B. הָכְמָה (sie war klug) Sach. 9, 2, vgl. weiter unten § 13; נִרְדָּה (wir wollen hinabsteigen) 1 M 11, 7; יִרְאוּ (sie werden fürchten) 2 Kg. 17, 28, vgl. 2 M 16, 32; Spr. 4, 16; Hi. 29, 22; אֶבְלָה 1 M 27, 25; גִּנְבָתִי (gestohlene) 1 M 31, 39; so auch vor Maqqeph פָּזַל-לִי 1 M 4, 25 etc. Die Länge des Sere wird auch geschützt bei נִסְיוֹן אַחֲרָיִךְ z. B. מִבְּרָה Jes. 66, 3; dieses Metheg insbesondere heisst תְּחַמְדָּה (Innehaltung). Fest steht das Metheg auch bei dem kurzen Vocal vor Chateph (ausser wenn zwischen beiden D. forte steht) z. B. נַעֲשֶׂה (lasst uns machen!) 1 M 1, 26; ebenso in יִהְיֶה und יִהְיֶה und so allen Formen von הִיָּה und הִיָּה, in denen ה oder הָ ein

Schewa haben; ebenso in מִתְּחִילָם etc.; מִתְּחִילָם ; und es können zwei feststehende Metheg auf einander folgen z. B. וְאֶתְּחִילָה (und ich will segnen) 1 M 12, 3; auch kann das feststehende leichte Metheg unmittelbar vor dem gewöhnlichen leichten Metheg stehen z. B. וְאֶתְּחִילָה (und ich werde aufrichten) 1 M 9, 11; während ein gewöhnliches leichtes Metheg vor dem feststehenden nur beim Dazwischentreten einer Silbe stehen kann z. B. וְאֶתְּחִילָה 1 M 34, 25, aber וְאֶתְּחִילָה 43, 32. Ueberdiess kann das leichte Metheg sich bei geeignetem Wortbau in einen dienenden Accent verwandeln, wie Merkha, Munach, Mahpakh, Qadma, Meajla.¹⁾

1) So von den prosaischen Accenten Munach, vgl. 1 M 13, 11; 14, 7; 15, 5. — Ueber Qadma hatte Ges. Lgb. S. 113 aus Valentin Löscher's Buch „De Causis linguae hebraicae“ (S. 351) den Satz wiederholt „Kadma servit $\tau\omega$ Geresch“. Dieses hat auch Ewald § 97, f. g. besprochen und mit Beispielen belegt, wie 1 M 9, 23. Und er hat richtig hinzugefügt, dass Qadma auch dem Geresch auf der Gegentonsilbe ebendesselben Wortes vorhergehen kann, vgl. 1 M 48, 20; 5 M 7, 13. — Olsh. § 45, c hat darüber aber folgendes Unrichtige „Wenn das Zeichen des Paschta, wie häufig geschieht, bei der Tonsilbe desselben Wortes wiederholt wird, oder wenn Paschta vor einem nachfolgenden Zaqeph qaton innerhalb desselben Wortes bei einer Nebentonsilbe steht, so ist es von Qadma äusserlich nicht zu unterscheiden. Da aber Qadma nie unmittelbar vor Paschta, oder vor Zaqeph qaton steht, so ist eine Verwechselung dennoch unmöglich“. Diese Worte enthalten zwei Behauptungen. Davon ist zunächst die erstere unabweisbar, dass das dem Paschta gleiche und vor demselben auf der Tonsilbe des nämlichen Wortes stehende Zeichen nicht Qadma sei. Gegen diese erstere Behauptung von Olshausen ist richtig der Satz von Delitzsch in Bickell's Outlines of Hebrew Grammar § 20 „Qadma, always over the first letter of the tone-syllable, while Paschta stands at the end of the word [Qadma, über dem ersten Buchstaben der Tonsilbe, während Paschta am Ende des Wortes steht]“ und die Worte von Ges.-Kautzsch § 15 „Qadma, über dem letzten [vielmehr: ersten] Consonanten der Tonsilbe vor Paschta“. — Aber während die citirten Worte von Delitzsch und Kautzsch nur missverständlich sind, weil sie im Leser den Gedanken hervorrufen, dass Qadma nur mit dem Paschta auf ebendemselben Worte stehe, ist die zweite von den beiden Behauptungen Olshausen's, dass der vor Zaqeph qaton auf ebendemselben Worte stehende und dem Paschta gleiche Accent wirklich Paschta sei, positiv unrichtig. Vielmehr dieser vor Zaqeph qaton auf demselben Worte zur Bezeichnung des Gegentones dienende, das Metheg vertretende Accent ist ein conjunctivus, und zwar Qadma. Olshausen hat keine Beispiele gegeben; aber man findet zwei in לְזֶרְעֶךָ (und deinem Samen) 1 M 12, 7, vgl. וְגַם לְלוֹט (und auch dem Lot) 13, 5. — Ueber den verbindenden Accent des poetischen Systems Azla als Vertreter des Metheg vgl. Hi. 1, 15—17. 19; unten § 13, 1 gegen Schluss.

II. Schweres Metheg (מתג קביר) hat nicht den Zweck, einen Vocal zu dehnen, sondern nur zu veranlassen, dass man den Laut, bei dem es steht, mit etwas mehr Ausdruck spreche, wesshalb ihm auch der besondere Name Gaja zukommt. Dies steht entweder a) bei den kurzen Vocalen Pathach, Segol, Kurz-Chireq und Qibbus. α) beim Artikel vor schewairten und dageschlosten Consonanten z. B. לְמַנְיָהּ, aber nicht vor Jod (וְיִלְרִים 1 M 33, 5) oder unmittelbar vor der Tonsilbe (וְהַמֶּטֶט 4 M 35, 8), auch nicht unmittelbar vor oder nach dem gewöhnlichen l. M. (z. B. וְהַמֶּטֶט), wiewohl vor dem feststehenden l. M. (z. B. לְמַנְיָהּ Ps. 33, 18); — β) beim Pathach des ה interrogativum und zwar rechts vom Pathach z. B. הֲרָרָה 1 M 27, 38 (doch in den drei Büchern אִמ'ה links: הֲלֵעִילָם Ps. 85, 6), nur wieder nicht vor Jod (וְיִלְרִים 1 M 29, 5), vor dem Wortton oder dem gewöhnlichen l. M. (daher הַמֶּטֶט 1 M 30, 15 [aber הַמֶּטֶט־לֵב Jos. 22, 17] und הַמֶּטֶט־לֵב 4 M 32, 6); auch nicht vor dageschirtem Buchstaben (וְהַמֶּטֶט־לֵב, ob entsprechend ihrem Gerücht?) 1 M 18, 21; — γ) falls der Accent des Wortes ein trennender ist (daher nicht wie וְהַמֶּטֶט 1 M 34, 24 mit Mahpakh), und die Accentsilbe mit beweglichem Schewa anfängt (daher nicht bei וְהַמֶּטֶט 1 M 18, 22), und die zweite (daher nicht bei וְהַמֶּטֶט־לֵב 1 M 32, 2) Silbe vor dem Accente Pathach, Segol, Kurz-Chireq oder Qibbus hat sowie in Schewa oder Dagesch endet z. B. וְהַמֶּטֶט 1 M 3, 8 mit Doppelgeresch; וְהַמֶּטֶט־לֵב 2 M 3, 10; וְהַמֶּטֶט־לֵב 1 M 32, 18; וְהַמֶּטֶט־לֵב 1 M 47, 24; auch vor dem Gegenton, den das leichte Metheg anzeigt z. B. מִמֶּהֱשִׁבוּתִיכֶם (als eure Gedanken) Jes. 55, 9; aber nicht vor Cholem und Chateph-Pathach, die nicht unter gleichen Buchstaben stehen z. B. וְהַמֶּטֶט־לֵב 1 M 19, 22, auch nicht bei Qames chatuph z. B. וְהַמֶּטֶט־לֵב 1 M 7, 11; — δ) gehen der Tonsilbe des Wortes zwei Silben voran, die beide mit ruhendem Schewa oder Dagesch schliessen, und ist in der ersten Silbe Segol, Kurz-Chireq oder Qibbus, so tritt, wenn der Accent des Wortes ein trennender ist, das schwere Gaja zum Vocal der ersten Silbe z. B. וְהַמֶּטֶט־לֵב 1 M 4, 16, doch nicht hinter gewöhnlichem leichtem Metheg (darum וְהַמֶּטֶט־לֵב 1 M 24, 48, und nicht וְהַמֶּטֶט); — ε) z. B. וְהַמֶּטֶט־לֵב Ps. 121, 8, aber וְהַמֶּטֶט־לֵב Ps. 9, 9; — ζ) וְהַמֶּטֶט־לֵב 1 M 3, 15 mit (trennendem) Tiphcha, aber וְהַמֶּטֶט־לֵב mit (verbindendem) Merkha 1 M 17, 10; — η) וְהַמֶּטֶט־לֵב und וְהַמֶּטֶט־לֵב nur vor Maqqeph und bei Pascht; — b) Das schwere Metheg bei Schewa (diess wird von Manchen auch allein Gaja genannt). α) In Psalmen, Sprüchen, Hiob, wo diess Schewa vorzugsweise heimisch ist z. B. וְהַמֶּטֶט־לֵב (heb auf über uns!) Ps. 4, 7 statt וְהַמֶּטֶט־לֵב. Bei der Intonirung solcher Worte soll ein Theilchen der complicirten Melodie schon auf das Schewa fallen, vgl. die Vorschlagsnote unserer Musik. Geht aber dem trennenden Accente des zweiten Wortes ein Diener voraus, oder hat es nur schwache

Trenner, wie Sinnor oder Klein-Rebia, oder hat es einen verbindenden Accent, so behält das leichte Metheg die Stelle, welche es ausserhalb Pss., Spr., Hi. einnimmt. Insbesondere die Gottesnamen יְיָ , אֱלֹהִים , אֱלֹהֵי mit Gross-Rebia ohne vorangehenden Diener bekommen beim Anfangs-Schewa dieses Gaja, vgl. Ps. 2, 7; 90, 1; 68, 8; 25, 2; aber 17, 13. 14. Ferner wenn ein Wort das Olewejored, Gross-Rebia oder Dechi ohne vorhergehenden Diener hat und mit Schewa anfängt, so erhält dieses Schewa ein Gaja, vorausgesetzt, dass zwischen dem Schewa und dem Worttone wenigstens ein Vocal liegt und dieser nicht bereits das gewöhnliche leichte oder bei einfachem Schewa stehende Metheg bei sich hat, vgl. Ps. 50, 23; 25, 5; Spr. 19, 26. Endlich אֲנִי mit Munach als Diener des Dechi hat dieses Gaja, vgl. Ps. 17, 6; 116, 16, aber 3, 6; 27, 3; 51, 5. — β) Ausserhalb Ps., Spr., Hi. kommt dieses Schewa-Gaja in solchen Wörtern vor, welche mit Geraschajim oder Pazer ohne vorhergehenden Diener accentuirt sind, wenn zwischen dem Anfangs-Schewa und der Tonsilbe wenigstens zwei Vocale liegen, und der erste Vocal nicht schon das gewöhnliche leichte Metheg bei sich hat, vgl. 1 M 10, 14; 3 M 11, 26, aber Jer. 34, 1; Hes. 20, 40; 16, 3; so wenigstens Ben Ascher, während freilich Ben Naphthali das Gaja auch bei den übrigen Trennern, sowie auch wenn nicht zwei Vocale zwischen dem Schewa und dem Ton liegen und auch wenn schon das leichte Metheg beim ersten Vocal steht, gesetzt hat. Ferner steht das Schewa-Gaja in solchen Wörtern, die mit Darga als zweitem Diener vor dem Rebia, oder mit Qadma als zweitem Diener vor Paschta oder Tebir, oder mit Munach als drittem Diener des Telischa accentuirt sind, wenn zwischen dem Anfangs-Schewa und dem Tone wenigstens ein Vocal liegt, der nicht schon das gewöhnliche leichte Metheg hat, vgl. 1 M 34, 21; 2 M 19, 23; 5 M 25, 19; Jer. 36, 6¹⁾ (ausserdem noch unter andern Accentverhältnissen z. B. 3 M 21, 10; Esth. 3, 12; 8, 9¹⁾, so auch vor dem Chateph-Metheg (vgl. 4 M 4, 14), aber nicht vor dem gewöhnlichen leichten Metheg, wie 5 M 24, 19.²⁾ Der von der Tonstelle weit entfernte Schewa-Buchstabe soll nach der Mahnung dieses Gaja durch stärkere Aussprache hörbar gemacht werden.

III. Wohllauts-Metheg ($\text{נְעִידָה לְתַקֵּן הַקִּיּוּם}$). Dieses Gaja hat nicht, wie die leichten und schweren Metheg, eine Dehnung oder Erhebung des Vocals, sondern mehr und hauptsächlich die richtige

1) Auch bei J. H. Michaelis in der Nota bemerkt.

2) Nicht „9“; richtig ohne Metheg bei Buxtorf und J. H. Michaelis: falsch mit Metheg bei Hahn.

und deutliche Aussprache des Buchstaben zum Zwecke. Es kommt meistens bei Kehl- und Zischbuchstaben vor in folgender Art und Weise. a) Dieses Gaja steht bei schliessendem ך mit verbindendem Accent vor vornbetonten Wörtern, vgl. לִשְׁמֹרֶת לִי (mit Munach) 3 M 26, 21; וַיִּשְׁבַּע לֵאמֹר 1 M 24, 9; — b) beim ersten von zwei ähnlich lautenden Kehlbuchstaben, wenn die beiden Wörter accentuell verbunden sind, vgl. מִכֶּסֶת הַכֶּסֶף (der silbere Pocal) 1 M 44, 2;¹⁾ פְּהִינָה אֲרִים 1 M 28, 2. 5—7;²⁾ — c) ferner bei נָקָה, אָקָה, חָקָה, יָקָה und ähnlichen Wortformen, wenn sie durch Maqqeph mit einem Worte verbunden sind, das einen trennenden Accent am Anfange hat, vgl. z. B. 1 M 34, 16; 2 M 21, 10; 3 M 15, 29; Hos. 4, 11; 2 Chr. 19, 7; 1 M 24, 7; 3 M 15, 11; 4 M 30, 6; Hos. 4, 17;³⁾ — d) endlich im Wortanfange, wenn die erste Silbe mit einem kurzen Vocale auf einfaches Schewa schliesst, und die zweite Silbe gleich mit einem vocalisirten aber schwachen Buchstaben d. i. einem Labiale, Gutturale oder einer aspirirten Muta (בְּרִיחַ) anfängt. Das Gaja wird alsdann dem Vocale der Anfangsilbe beigegeben, theils damit dem vorangehenden Hauch- oder Zischlaute Deutlichkeit verliehen, theils damit angezeigt werde, dass beim Anfangsbuchstaben der zweiten Silbe die Abwesenheit des Dagesch das Richtige sei, vgl. 1 M 36, 23. 40; יָדָע Ps. 71, 11; קָבַר Jes. 10, 34 u. s. w.⁴⁾

§ 12. Die Qualität des langen Qames.

Ich stelle eine ähnliche Erwägung voran, wie sie schon nebenbei in Gedanke, Laut und Accent S. 146 f. angedeutet worden ist. Ich weise z. B. auf folgende Eigennamen hin:

1) Weder bei Buxtorf noch bei J. H. Michaelis oder Hahn, aber bei Baer-Delitzsch.

2) Buxtorf und J. H. Michaelis haben aber in allen vier Versen Merkha in der letzten Silbe des ersteren Wortes, und Michaelis rechtfertigt diess durch Citirung einer Nota aus seinem ersten Erfurt'schen Manuscript „קְלִיחֵן בְּמַאֲרִיחֵן בְּנִין“ = sie alle mit Maarikh beim Nun“; das Maarikh muss aber hier Name für Merkha sein, weil ja auch dieses erste Erfurt'sche Manuscript Merkha bei jenem Nun hat (vgl. beim Merkha oben S. 79), nicht Name des Metheg.

3) J. H. Michaelis hat dieses Metheg nicht; Hahn hat es nicht 1 M 34, 16; Hos. 4, 11; 2 Chr. 19, 7; Hos. 4, 17; aber 2 M 21, 10; 3 M 15, 29; 1 M 24, 7; 3 M 15, 11; 4 M 30, 6.

4) Bei schwebender Silbe des Verb und Nomen.

הָבֵל und הֶבֶל nebeneinander 1 Mos. 4, 2; לֶמֶךְ und לִמְךָ 4, 18 f.; יָפֶתַח und יָפֶתַח 5, 32; 7, 13 etc. etc. Ich hätte auch Verbalformen oder Nomina appellativa nehmen können; aber die Eigennamen illustriren am deutlichsten den Satz, dass nicht dieselben Worte unter dem Satzton (in der Pausa) und ausser demselben einen generell verschiedenen Vocal gehabt haben können. Es können beim Leben der Sprache nicht dieselben Personen unter dem Satzton *Hâbel*, *Lâmek* und *Jâpheth*, ausserhalb desselben aber *Häbel*, *Lämekh* und *Jäpheth* gerufen worden sein. Um noch eines anzuführen: Damaskus kann nicht beim natürlichen, unwillkürlichen Aushalten der Stimme am Satzende *Damâseq*, im Flusse der Rede aber *Damäseq* gesprochen worden sein. Vielmehr ist es nur möglich, dass unter dem Satztone die Wörter (abgesehen von der Vocalquantität) nur einen graduell verschiedenen Vocal gehabt haben, also einen *a*-laut, welcher breiter (mit weiter auseinander gezogenem Munde) gesprochen wurde, als das dem *ai*, *i* zuneigende, mit spitzerem Munde gesprochene *ä*. Jener in der Pausa gesprochene Vocal zeigte, wie ein Versuch Jedem lehrt, weniger Abbiegung vom reinen *a*-laut, also weniger 'Imâleh, als das in forteilender Rede gesprochene *ä*.

Also beim Leben der Sprache zeigte sich unter dem Satzton ein nur wenig vom *a* abweichender, ein dem *a* nahestehender Laut. Nach dem Aussterben der Sprache schritt die Neigung zu enger Mundöffnung, und damit zugleich zu Hervorbringung dunkler Vocale, welcher schon früher viele reine *a* des Ursemitischen (Arabischen) zum Opfer gefallen waren (vgl. nur arabisches *qâtilun* und hebräisches *qôtel*) in der Ausdehnung ihres Terrains weiter vorwärts. Es wurden nun vom mechanisch-theoretischen Standpunct aus, wie alle übrig gebliebenen langen *a*, so auch die dem reinen *a* nahestehenden Pausalvocale derjenigen Worte, welche ausser der Pausa ganz imâlirtes *a*, also *ä*, hatten, dunkel gefärbt, also *o*-artig gesprochen. Diesen *o*-artigen Laut, also *â*, hat im Punctuationssystem das lange Qames. Diess ist ja bekanntlich daraus sicher, dass dasselbe Zeichen, welches langes *â* darstellt, auch zur Darstellung des kurzen *o*-lautes durch die Punctatoren verwandt werden konnte und verwandt worden ist.

Ebenso sicher aber ist ferner, dass bei der Festsetzung des Vocalsystems das lange Qames noch nicht den wirklichen,

vollen, runden *o*-laut hatte, den es bei den polnischen und deutschen Juden im weiteren Fortschritt der Entwicklung, nach der Feststellung des Vocalsystems bekam. Also einfach „Komez“ [anstatt „Kâmez“] mit Baer (z. B. 1 M 19, 34; vgl. zu Joel 2, 20, aber richtig Mal. 1, 14; ebenso „cum Kamez brevi“ zu Ps. 52, 7; „cum Kamez correpto“ zu 69, 19; Prov. 4, 4) zu schreiben, ist unmöglich. Diese Aussprache geht über die Meinung des Vocalsystems hinaus. Denn, wenn bei der Feststellung desselben das lange Qames einfach wie *o* gesprochen worden wäre, so hätte man es gar nicht als besonderes Vocalzeichen aufgestellt, sondern Cholem für dasselbe gebraucht, man hätte insbesondere nicht in der Pausa Formen, welche ausser der Pausa *ö* haben, mit langem *â* punctirt. Und diesem Beweis kann man doch sich nicht dadurch entziehen wollen, dass man entgegnete, Cholem seinerseits sei schon bei Feststellung des Vocalsystems, wie später der Differenzirung wegen, gleich *au* gesprochen worden. Aussprachen wie $\text{יִקְטָאֹל} = jiqtaul$, $\text{קֵטָאֹל} = qetaul$ wird doch Niemand für von den Punctatoren beabsichtigt ausgehen wollen.

Demnach besitzt das Qames non-chatuph (corruptum) nur einen *o*-ähnlichen Laut, den zerdrückten und daher getrübten *a*-laut, wie man ihn auch in deutschen Provinziodialecten z. B. im Voigtlande hört. Und dafür, dass Qames non-chatuph, wenn auch ein getrübtes, so doch immerhin ein *a* bezeichnen soll, spricht auch noch diess, dass es doch diejenigen *a*-laute bezeichnet, welchen im Arabischen *a*-laute entsprechen und welche eben bis zur Feststellung des Vocalsystems noch nicht vom Trübungsprocesse erfasst, noch nicht zu *o* (Cholem) geworden waren. —

Trotzdem konnte dasselbe Zeichen, welches in seiner Unverkürztheit nur einen *o*-artigen Laut bezeichnet, zur Darstellung des kurzen *ö* selber verwendet werden; weil das kurz, flüchtig, mit unvollständiger Herstellung der Articulationsbedingungen gesprochene *o* nicht die reine Farbe des langen *o* besitzt, wie alle kurzen Vocale mehr oder weniger Beimischung von einer unreinen Färbung haben. Gerade die Verkennung dieses Satzes hat Verwirrung gebracht. Denn, da der Laut des Qames chatuph wegen dessen Wechselbeziehung zum reinen *o* (Cholem) sich als der des kurzen *ö* aufdrängte, so schloss man von da rückwärts

auf den Laut des Qames non-chatuph und bestimmte auch diesen wie reines, wirkliches, eigentliches \bar{o} .

Um die doppelte Verwendung desselben Vocalzeichens zu begreifen, braucht ebensowenig, wie dass langes Qames gleich wirkliches \bar{o} , diess angenommen zu werden, dass umgedreht kurzes Qames von den Vocalzeichensetzern gleich kurzes getrübtes a gesprochen worden sei. Es können sich vielmehr der lange Vocallaut, der durch Qames dargestellt wurde, und der kurze Vocallaut, der durch dasselbe Zeichen dargestellt wurde, immerhin etwas im Grade ihrer Trübung, also ihrer Verwandtschaft mit o von einander unterschieden haben. Es kann also diess die Meinung der Punctatoren gewesen sein, dass langes Qames = langes \bar{a} , aber kurzes Qames nicht bloss wie kurzes \bar{a} , sondern näher dem o -laute, also = kurzes \bar{o} , oder einfach \bar{o} gesprochen werden soll. Und dass diess die Meinung der Punctatoren gewesen sein muss, ergibt sich daraus, dass die Formen mit Qames chatuph solchen entsprechen, welche im Arabischen den u -laut haben, und dass das Qames chatuph im Hebräischen selbst unter dem Druck des Accentus in den reinen o -laut (Cholem) übergeht und umgedreht beim Weichen des Accentus aus dem reinen o entsteht: קָרַח und קָרַח; פָּעַל und פָּעַל Jes. 1, 31; הִעָלָה (er ist hinaufgebracht worden) und הִעָלָה Richt. 6, 28.

Die Tendenzen der Punctatoren selbst, welche sich aus der Vergleichung der einzelnen Theile ihres Systems ergeben, müssen aber für uns maassgebend sein. Theorie und Praxis der Späteren können uns nicht bewegen, den ursprünglichen Sinn des Punctationssystem's zu alteriren. Uebrigens scheint mir nicht aus dem von Baer in Merx' Archiv S. 59 f. citirten Ausspruche von Chajug zu liegen, dass er, wie Baer sagt, das Qames nicht wie \bar{a} , sondern dem \bar{o} ähnlich sprach. Die Worte haben doch folgenden Sinn: Wenn auf ein Schewa mobile (שְׁוָא מוֹבִיל) einer von den Buchstaben אהו"ע folgt, so wird es bewegt [ausgesprochen] gemäss der Aussprache die in dem jedesmal folgenden Vocale liegt, ausser bei folgendem Qames, denn es ist zu schwer für die Zunge, wenn das Schewa mit Qames-vocalen ausgesprochen wird, darum wird es mit Pathach ausgesprochen; z. B. in הִעָלָה, קָרַח, הָאָנָה wird nicht das Schewa mit dem Qames ausgesprochen, welches hinter ihm ist, sondern mit Pathach, dem entsprechend die Zunge leicht ist [leichte Arbeit hat]. — Weil da als derjenige Laut, welcher vom Qames vermöge regressiver Assimilation zur Näherbestimmung des Schewa mobile zurückge-

worfen worden ist, Pathach, also der helle *a*-laut erscheint, so ist aus dieser Stelle vielmehr die gegentheilige Folgerung über die Aussprache des Qames zu ziehen, als welche Baer daraus gezogen hat, nämlich dass Chajug eine helle Aussprache des Qames meint. — Nach der Aussprache der deutschen Juden, welche Baer auch die der Methegsetzer [d. h. doch der Punctatoren] sein lässt, ist Qames nicht „dem *ō* ähnlich“, sondern einfach gleich, und dass diess eben nicht bei den Punctatoren so gewesen ist, ist oben bewiesen. Deshalb differenziren eben die polnisch-deutschen Juden das Cholem als *au*, während die Punctatoren mit Cholem und eben nur damit ein *ō* gemeint haben.

Das Resultat dieser Untersuchung ist also, dass Qames non-chatuph (, non-correptum) und Qames chatuph (, correptum) nicht nach der polnisch-deutschen Aussprache eine ganz gleiche Qualität besitzen also *ō* und *ö*; auch nicht eine ganz verschiedene Vocalqualität besitzen, wie man früher nach der spanisch-italienisch-reuchlinischen Aussprache annahm, also *ā* und *ö*; sondern eine obgleich unwesentlich verschiedene Vocalqualität haben, also langes *ā* und kurzes *ä*. Dieses Verhältniss des unverkürzten und des verkürzten Qames mit Deutlichkeit hervorheben, ist von grosser Wichtigkeit. Denn daraus ergibt sich, dass es sich bei dem Streite, der sich neuerdings über die Aussprache mancher Qameszeichen erhoben hat, zwar nicht darum handelt, ob sie eine wesentlich verschiedene Vocalqualität besitzen sollen (*ā*, oder *ö*); aber auch nicht bloss darum, ob sie eine verschiedene Vocalquantität haben sollen (ob sie langes *ā*, oder kurzes *ä* sind), sondern auch zugleich mit darum, ob sie eine wenn auch unwesentlich verschiedene Vocalqualität haben (langes *ā* und kurzes *ä*). Dass so der strittige Punct zu formuliren sei, ist einerseits wegen der wesentlich gleichen Benennung beider Laute (Qames [non-chatuph] und Qames [chatuph]); andererseits wegen der früher üblichen reuchlinischen Aussprache des Qames non-chatuph als eines reinen *a* und des Qames chatuph als eines wesentlich verschiedenen Lautes [*ö*] nicht so selbstverständlich, wie es scheint, und muss daher erst zum deutlichen Bewusstsein gebracht werden. Vor der Erörterung dieser Streitfrage über die Aussprache mancher Qameszeichen gebe ich erst eine Darstellung derjenigen Bedingungen, unter welchen überhaupt Qames chatuph gesprochen wird.

§ 13. Das Qames chātūph.

Haben wir in § 10, 4 (S. 69) drei sichere Merkmale einer geschlossenen Silbe erkannt, so haben wir auch eine sichere Grundlage gewonnen, um in einem grossen Theile der Beispiele den inneren Grund zu durchschauen, wesshalb in ihnen das , wie *ō* gesprochen wird. Dieser innere Grund ist die Geschlossenheit der betreffenden Silben. Und von diesem grossen Theile der Beispiele aus können wir dann den Schluss ziehen, dass auch in andern Beispielen diese Geschlossenheit der Silbe für die Aussprache des , als *ō* die Ursache gewesen ist. Zur Geschlossenheit der Silbe muss aber noch deren Unbetontheit treten, wenn ein kurzer Vocal erklingen soll. Und diese zweite Eigenschaft derjenigen Silben, welche , chatuph haben, steht für die erste Betrachtung im Vordergrund. Noch muss voraus bemerkt werden, dass bloss die Aussprache von defectiv geschriebenem Qames in Frage kommt. Daher können wir als erste Regel folgende aufstellen:

1. , wird wie *ō* in unbetonter **geschlossener** Silbe ausgesprochen.

a) Die unbetonte geschlossene Silbe ist die Endsilbe und zwar

α) indem die vorletzte betont ist, vgl. *וַיִּסֹּב* *wajjāsōb* (und er umgab);

β) indem das Wort eines eigenen Worttones entbehrt, vgl. *כָּל-חַיָּה* *kōl-chajjā* (jedes Thier) 1 M 1, 28. — Diese Tonlosigkeit einer Endsilbe wird auch dreimal durch einen verbindenden Accent angezeigt. Denn Ps. 35, 10 steht eben dies *כָּ* mit Merkha, und es kann doch nicht angenommen werden, dass das Wort *kāl* ausgesprochen werden soll. So auch *ō* bei Merkha Spr. 19, 7, und so auch *ō* in der unten § 31, 1 besprochenen Form aus Ri. 19, 5 (mit Darga); vgl. Bö. § 250; ebenso Ew. S. 89; Olsh. § 156; Stade § 198 b; Dikd. § 47. — Dagegen braucht man *כָּ* (Sims, Schirmdach; so Smend z. St.) bei Merkha Hes. 41, 25 nicht mit Qames chatuph auszusprechen [so Böttcher zögernd; Ewald entschieden], obgleich der Plural *כָּבִים* v. 26 auf eine Grundform mit *ō* zurückführt; da nun einmal *כָּ* mit Tiphcha 1 Kg. 7, 6 ein *a* zeigt und da

auch sonst Wechselbeziehung von Wörtern mit *o* und *a* sich zeigt, vgl. Olsh. § 147, a; 160, a. — Olsh. § 139, d sagt nichts über die Aussprache des fraglichen *מָה*, erwähnt es aber auch § 57, b nicht mit, wo er in vortrefflicher Weise darauf aufmerksam macht, dass die übliche Verlängerung bei verbindenden Accenten unterblieben ist und dort neben *מָה* bei Mah-pakh 1 M 17, 17 und *מָה* bei Merkha 5 M 25, 2 [statt *מָה* bei Munach Hi. 31, 35 haben aber Baer-Del. *מָה*] auch die obigen drei Beispiele mit „*ō* bei verbindendem Accent“ aufführt. — Cöl Ps 35, 10 auch Del. z. St.; vgl. noch § 38, 4, c bei Jes. 40, 12.

Soll aber trotz des Maqqeph ein Qames non-chatuph gelesen werden, so steht bei diesem gewöhnlich Metheg, vgl. *שָׂחַתְּ-לִי schâth-lî* (er hat mir gesetzt = als Ersatz gegeben) 1 M 4, 25; *כְּתָב־הַדָּלָת kethâb-haddâlâth* (die Schrift des Befehles) Esth. 4, 8. An andern Stellen muss aber trotz der Abwesenheit eines Metheg ein Qames non-chatuph gelesen werden, vgl. *קָרַבְתִּי gerâb-lî* (Kampf mir) Ps. 55, 19 und *קָרַב־לִבּוֹ gerâb-libbô* (Kampf seines Herzens) Vers 22. In den letzten beiden Versen steht auch bei Buxtorf, J. H. Michaelis und Baer-Delitzsch Maqqeph, aber kein Metheg. Ebenso ist zu urtheilen über *מְנַחַת menâth* (Theil) Ps. 16, 5, wo Buxtorf und J. H. Michaelis Maqqeph ohne Metheg, aber Baer-Delitzsch den verbindenden Accent Munach haben. Ebenso *אֵשׁ schâm* (da, daselbst) Ps. 104, 25, wo Buxtorf Maqqeph mit Metheg; Hahn Maqqeph ohne Metheg; J. H. Michaelis und Baer-Delitzsch aber Munach bieten. — Von *יָם* (Meer; gedehnt aus *יַם*) heisst der Status cstr. bekanntlich (ausser in *יַם-סוּף*, Schilfmeer) *יָם*. Soll der nun in den wenigen Fällen, wo Maqqeph ohne Metheg folgt, vgl. 4 M 34, 11; Jes. 11, 15 [Baer-Delitzsch] seinen *a*-laut verlieren? Delitzsch in der Praefatio ad Librum Jobi, ed. Baer, pag. VIII, nota 2; Mühlau-Volck beantworten die Frage mit Nein, indem sie zu Qames ein Metheg setzen; ebenso Curtiss bei Bickell § 95 mit Berufung auf Luzzatto; Müller § 336; Ges.-Kautzsch § 93, Anm. 7; Stade § 149, a. Ihnen schliesse ich mich an. — Wo *עָדָה* (unschuldig) Hi. 9, 20 sein Qames sogar bei folgendem Maqqeph hat (Olsh. § 139, a), steht Metheg dabei. So Baer-Delitzsch; J. H. Michaelis hat aber statt Maqqeph ein Munach.

b) Die unbetonte geschlossene Silbe geht auf Dagesch forte aus, d. h. sie ist eine geschärfte Silbe. Be-

tont ist die geschärfte Silbe z. B. in לָמָּהּ *lā'mmā* (warum?) 1 M 4, 6; שָׁמָּה *schāmmā* (dahin) 20, 13; 23, 13. Aber wenn die geschärfte Silbe auch unbetont ist, so wird trotzdem Qames non-chatuph gesprochen, wenn das folgende Dagesch ein Dagesch forte coniunctivum ist, vgl. הָיָה-לְךָ (du hast diess gethan) 1 M 3, 14. Aber *ō* wird gesprochen, wenn das Dagesch forte auf die unbetonte Silbe in der Mitte des Wortes folgt, vgl. חֲנֻנִי *chonnéni* (erbarme dich meiner!) Ps. 4, 2.

Auch in der geschärften Silbe, die des Haupttones entbehrt, hat der Nebenton (Mittelton, Gegenton), angezeigt durch Metheg, die Verkürzung des Lang-Qames [קָמֶץ קָמֶץ] verhindert. So in בָּתִּים *bāt(t)im*, worin n. m. Muthmassung das Dagesch den Ausfall, gleichsam die Assimilation des doch syncopirten, verschluckten Jod von בָּתָּ anzeigen sollte. Diess scheint mir noch eher haltbar zu sein, als die Meinung von Kautzsch, dass diese „künstliche Dageschirung zur Unterscheidung gleichlautender Formen“ vorgenommen worden sei (Z. d. D. M. G. XXXIV, S. 387); weil diese Unterscheidung, wenn sie irgendwo beabsichtigt worden wäre, öfter hätte auftreten müssen. Mehr darüber in der Nominallehre. Ebenso in מִן. Diess letztere Wort trägt, wie auch zu erwarten ist, auf der Ultima den Hauptaccent. Diess lehrt der Anblick der Stellen, wo es gebraucht ist, z. B. 1 M 50, 17 mit Pazer auf Ultima und Munach als Vertreter des Metheg auf Paenultima; 2 M 32, 31 mit Rebia auf Ultima. Zu einer falschen Anschauung könnte verleiten der Ausdruck bei Ges. Thes. s. v. „pronuntiandum *ánna*, nicht *onna*“. Ich erwähne diess nicht ohne Anlass. Nämlich bei Mühlau-Volck steht „מִן, [das sieht ganz wie Paenultimabetonung aus; vollends da dabei steht:] sprich *ánna*“. Richtig hat das Accentzeichen auf Ultima Kautzsch § 16, 3 [nur hat dieser das Wort vergessen, indem er Z. d. D. M. G. S. 387 schrieb: „Es bietet sich im ganzen Bereich der Sprache nur ein Beispiel für langes *ā* in unbetonter geschlossener Silbe, nämlich מִן“]. Ueber das Dagesch forte in מִן schrieb Ges. Thes. s. v. „utrum compensativum sit, an euphonicum, non definio“. Mir scheint hier mit mehr Grund, als bei מִן (vgl. oben S. 55), das Dagesch als Zeichen der Assimilation des מ angesehen werden zu können, weil der Spiritus asper vom vorauszusetzenden מ, wie es auch bei einem Ausdruck des Seufzens, des schwer athmenden Klagens zu erwarten ist, noch lebendig gewesen zu sein scheint, vgl. das wirklich existirende מִן z. B. Jer. 1, 6 und מִן Hes. 30, 2. Es ist mir darum weniger wahrscheinlich, dass das Dagesch „euphonisch“ d. h. richtiger wegen des Dauerlautes *n* dem Ohre erklingen, also ein orthoconsonanticum sei (vgl. oben S. 53).

c) Die unbetonte geschlossene Silbe geht auf zwei verschiedene Consonanten aus d. h. sie ist eine doppelt geschlossene Silbe im engeren Sinne.

Betont ist die doppelt geschlossene Silbe z. B. in לַיְלָה *lājlā* (Nacht) 1 M 1, 5. Was aber die unbetonten doppelt-geschlossenen Silben anlangt, so ist, wo auf einen Vocal zwei Consonanten folgen, wie wir wissen (§ 10, 4; S. 67),

α) die Geschlossenheit der Silbe unzweifelhaft, wenn der zweite auf den Vocal folgende Consonant eine litera בּגדכפת ist und Dagesch lene hat, vgl. nur הֶהָפַךְ *hōhpakh* (es ist gekehrt worden) Hi. 30, 15; אָרְכוֹ *ōrkó* (seine Länge) und רָחְבוֹ *rōchbó* (seine Breite) 2 M 25, 10; חֲרָבָה (Trockenheit, Zerstörung); זָקָה (Nachstellung. List), wie 2 Kg. 10, 19 zu schreiben ist, wenn nicht die Form wegen der schwierigen Aussprache des ק nach § 10, 6 mit Dagesch dirimens geschrieben werden soll. Vgl. ferner עֲרֵפָה (Schwägerin der Ruth; Luther, wie öfter, mit dem *a*-laute: Arpa) Ruth 1, 4; רָהֳגָה n. propr. 1 Chr. 7, 34; קָרְבָן (Darbringung, Opfer) z. B. 3 M 1, 2; מֶרְדֵּכַי (Mordechai; Luther: Mardochai) Esth. 2, 5. — In diesen Fällen bedürfen wir keines weiteren Mittels, um die Aussprache des Qames zu bestimmen, und da nach der grammatischen Analogie dieser Beispiele andere bestimmt werden können, so ist auch deren Aussprache ausser Zweifel gesetzt, vgl. z. B. הֵגָלָה (er ist weggeführt worden) Esth. 2, 6; קָדְשׁוֹ (seine Heiligkeit) Ps. 3, 5; אָכְלָה (Speise, Essen) 1 M 1, 29 f.; יָקָטָן n. pr. 1 M 10, 25. Vgl. auch עֲתִינִיֵּל = ʾOthniêl (n. pr. meine Kraft ist Gott; Luther: Athniel) nach גִּלְבַּיִל, vgl. Olsh. § 277, e; יֶכְהוֹנָה = Jekhonjahu, Luther: Jechanja Jer. 24, 1; vgl. für den straffen Silbenschluss עֲזֹבֹנֶק Neh. 3, 16, mag da nun עֲזֹ Perfectum Qal (Olsh. S. 620), oder Adjectivum (Mühlau-Volck s. v.) sein. Darnach auch יֶכְהוֹנָה Jr. 27, 20 (Qeri § 14, 1); 28, 4; Esth. 2, 6; בְּנֵיהֶם Jer. 22, 24. 28; 37, 1; יֶכְהוֹנָה 2 Kg. 15, 2.

Da aber die Bestimmung der grammatischen Analogie dem Anfänger Schwierigkeit macht, so ist es vortheilhaft, dass in denjenigen Fällen, wo , wenn zwei Consonanten folgen von denen der erstere Schewa simplex hat, wie *ō* gelesen wird, das , kein Metheg neben sich hat. Wo aber das , in offener Silbe stehen und das darauf folgende Schewa ein mobile sein soll, steht Metheg, vgl. הָיְתָה (sie war) 1 M 1, 2; הִבָּאֵרְם *hībāre-ʾā'm* (ihr [eorum] Geschaffenwerden) 2, 4.

Ausgenommen ist aber, wenn das Metheg zuweilen unmittelbar vor einer Pause sogar beim kurzen Vocal steht, so bei קָרְבָּן = *qörebân* Hes. 40, 43; דֹּרְבָּן = *dörebân* (Stachel, Spitze) 1 Sm. 13, 21; vgl. דֹּרְבֹנֹת = *dörebônôth* Pred. 12, 11, wo das Metheg durch den Accentus conjunctivus Munach vertreten ist; דֹּלֵי = *dölejäv* (sein Eimerpaar) 4 M 24, 7 (wieder Munach für Metheg); ferner, wenn das Metheg in viertletzter Silbe steht, vgl. צִשְׁקָה-לִי = *šscheqā-llî* (Beklemmung [ist] mir) Jes. 38, 14. Diese letzte Form kann nicht, wie Stade, Lehrb. § 52, a meint, die 3 pers. sg. fem. sein, weil צִשְׁק ein transitives Zeitwort ist, welches sonst den Accusativ regiert; allerdings הִשְׁקָה Mi. 3, 6 kann die unpersönliche 3. pers. sg. fm. sein, weil הִשְׁק ein intransitives Zeitwort ist, und es ist die Verbalform, weil nicht (mit Ges. Thes.) das vorhergehende לִי-הִשְׁק, sondern das folgende קָרְבָּן das parallele membrum ist. Alle vier Beispiele haben nicht Schewa quiescens, wie ja bei den ersten beiden die Abwesenheit des Dagesch lene im ב beweist. Sie haben aber auch nicht Schewa mobile, wie Olshausen in Bezug auf דֹּלֵי S. 295 schreibt. Sondern sie haben Schewa medium, wie wahrscheinlich Mühlau-Volck s. v. דֹּלֵי meinen, wenn sie sagen „mit lautbarem, weil aus einem vollen Vocal verkürzten Schewa“, indem sie diese Dualform richtig nach der Analogie קָרְבָּיִם (Hörnerpaar) דֹּלֵיִם st. cstr. דֹּלֵי = *dölejê* gebildet haben. Und woher dieses Schewa medium in den vier angeführten Beispielen? Entweder der starke Druck des Gegentones vor der Pausa, wie Gesenius im Lehrgebäude S. 43 wegen der ersten beiden Beispiele meinte, oder, wie es mir vielmehr scheint, wegen der liquiden Natur und (beim 4. Beispiel) der Schwierigkeit der Laute ר, ל und ק scheint mir eine Zerdehnung der Silben, ähnlich wie beim Dagesch dirimens, eingetreten zu sein. Diess hier zur positiven Begründung der von mir angegebenen Aussprache; negative Bemerkungen zur Zurückweisung einer anderen Aussprache gebe ich am Schlusse der Zusammenstellung.

β) Ebenso nöthig ist die Abwesenheit eines Metheg als Kennzeichen eines Qames chatuph, weil dieses auch vielfach in Silben gelesen werden muss, die schon von vornherein nach der grammatischen Analogie (nicht erst, wie die vier eben besprochenen Beispiele, in Folge besonderer Lautverhältnisse ausnahmsweise) halbgeschlossen oder schwebend sind.

Denn in schwebenden Silben, deren 2. Schlussconsonant eine litera begadkephath ist, kann, weil diesem 2. Schlussconsonanten das Dagesch lene fehlt, die Kürze des Vocals nicht leichter erkannt werden, als in solchen schwebenden Silben, deren 2. Schlussconsonant keine litera begadkephath ist, vgl. die beiden Beispiele זָבַדָּה und שָׁמְרָה = *zōbedāh* und *schōmerāh* (ihr Bebauen und ihr Bewahren) 1 M 2, 15 nebeneinander. Vgl. weiter אָכַלְתָּ = *akhōlekhā* (dein Essen) 2, 17; מָלַכָּה = *mōlekhā* (sei doch König!) Richt. 9, 8; יִשְׁמְרֶךָ = *jischmōrekhā* (er wird dich behüten) Ps. 121, 7; תִּשְׁבַּדְּםָּ = *tōzōbedēm* (du sollst ihnen dienen) 2 M 20, 5; הִשְׁמַדָּהּ = *hōšōmedā* (sie ist zum Stehen gebracht worden); אֲסֻפָּי = *ōsephē* (Sammlungen st. cstr. pl. von אָסַף) Micha 7, 1 (so z. B. J. H. Michaelis; aber Baer-Delitzsch bieten אֲסֻפִּי, wonach wegen der leichten Verbindbarkeit von *sp* die halbgeschlossene Silbe zur geschlossenen geworden wäre). Vgl. noch חֲרֻבוֹת (Wüsteneien, Trümmer st. cstr. pl.) z. B. Jes. 52, 9. Halbgeschlossene Silbe ist auch in יָקֻטֵּל = *Jōqetē'ēl* Jos. 15, 38; 2 Kg. 14, 7, weil der erste Theil der Zusammensetzung wahrscheinlich das Imperfect Qal eines Verbum קָטַח ist (Olsh. S. 624); ebenso halbgeschlossene Silbe in יִקְדָּם Jos. 15, 56, weil der erste Theil zwar nicht mit Olsh. a. a. O. Imperfect Qal eines Verbum קָדַח, aber weil er Infinitiv Qal von קָדַח (brennen) ist. Halbgeschlossene Silbe hätte auch in יִשְׁבַּקְשָׁה 1 Chr. 25, 4. 24 sein müssen, möchte nun der erste Theil wahrscheinlicher mit Olsh. das Impf. von שָׁבַח oder weniger wahrscheinlich mit Mühlau-Volck der Infinitiv von שָׁבַח sein; aber, weil שָׁבַח sich leicht verbinden, vgl. וַיִּשְׁבַּח 4 M 21, 1, ist straffer Silbenschluss entstanden.

In allen diesen Fällen zeigt nur das Fehlen des Metheg den Laut *ō* an. Daher שָׁמְרָה *schōmerā* (behüte doch!) 1 Chr. 29, 18, aber שָׁמְרָהּ = *schāmerā* (sie hat behütet) Hi. 24, 15, wo statt Metheg der accentus coniunctivus Mahpakh steht; ferner זָכְרָהּ = *zōkherā* (gedenke doch!) Neh. 13, 31, aber זָכְרָהּ = *zā-kherā* (sie erinnerte sich) Klagel. 1, 7. (Die letzten vier Beispiele nach Gesenius, Lehrgebäude, S. 48). — Ueber einzelne Fälle, in denen die Aussprache des Qames als *ō* trotz des fehlenden Metheg bestritten worden ist, wird unten ausführlich gehandelt, vgl. § 26, 1; 29, 8; 30, 6; 31, 8; 32, 5; 35, 5; nämlich über Formen aus Ps. 101, 5; 1 Sm. 13, 10; 1 Chr. 23, 6; Ps. 94, 20; 18, 2; 81, 8; 62, 4; Hi. 20, 26.

Es mag noch ausdrücklich wiederholt werden, dass das Metheg, wie überhaupt, so auch beim Qameszeichen durch einen verbindenden Accent vertreten werden kann, vgl. אֶלְלִיָּהּ (und ich bin entronnen) Hi. 1, 15—17. 19. Da steht über der Silbe des Gegentones Azla, der 18. Accent des poetischen Systems. So auch in dem Beispiele, welches Bö. § 250 aus HL 8, 1 anführt: אֶשְׁקֶךָ (ich werde dich küssen), also mit Munach. — Dieselbe Function ist dem Accentus distinctivus Dechi gegeben worden, wenn bei זָכְרִי Ps. 106, 7 einzelne Ausgaben das Metheg weglassen. —

Aber ausnahmsweise steht auch in der schwebenden Silbe Metheg neben Qames chatuph vgl. יִפְגְּשֶׁכָּהּ = *jiphgöschekhá* (er wird auf dich stossen) 1 M 32, 18; bei Baer-Del. יִפְגְּשֶׁכָּהּ = *jiphegöschakhá*. Die zwei Fälle, welche Bö. II. S. 314, Anm. 1 noch aus Jes. 22, 18 u. Ps. 121, 7 bemerkt, stehen nicht in den Ausgaben von J. H. Michaelis; Baer und Delitzsch. שְׁמֶרָה = *schömerā* (behüte doch) Ps. 86, 2; שְׁמֶרֶנִּי = *schömeréni* (behüte mich!) Ps. 16, 1; לִיְרֶשְׁנִי = *lejöreschéni* (uns in Besitz zu nehmen) Ri. 14, 15. Ferner עֲמֹדֶךָ = *amödekhā* (dein Stehen) Obad. v. 11 und in einem Falle wie לִמְשַׁחָּךְ = *limschöchakhā* (um dich zu salben) 1 Sam. 15, 1. — Um diese richtige Aussprache mit ö zu schützen, welche auch Olsh. § 64, d giebt, braucht man nicht mit Ew. § 40, b Anm. u. Bö. II. S. 396 Anm. 4 die Lesart לִמְשַׁחָּךְ als allein richtige und mit Olsh. a. a. O. als consequente zu vertheidigen. Ges.-Kautzsch und Stade sprechen nicht darüber. — In viertletzter Silbe bei durch Maqqeph verbundenen Wortgruppen, vgl. יְרֵדִי-בֹר *jöre-dî-bôr* (mein Hinabsteigen in die Grube) Ps. 30, 4 (Randlesart, vgl. § 14, 1); רָדְפֵי-טוֹב = *rödefî-tôb* (mein Verfolgen [Erstreben] das Gute) Ps. 38, 21 (Randlesart). —

In allen unter 1. angeführten Fällen ist, abgesehen von den angegebenen Ausnahmen, die Abwesenheit des Metheg oder eines dasselbe vertretenden Accentus coniunctivus das äusserliche Erkennungszeichen eines Qames chatuph. Daher ist es möglich, für den Anfangsunterricht die Fälle unter 1, c in der Regel zusammenzufassen: Hat ein Qameszeichen ein Schewa simplex oder Chateph Pathach nach sich, so ist es bei Abwesenheit eines Metheg ein Qames chatuph.

2. — lautet wie *ō* auch in unbetonter **offener** Silbe, wenn dieselbe

a) erst aus einer eng-, oder einer halbgeschlossenen Silbe entstanden ist. Und diess erkennt man daran, dass

α) unter dem nächsten Consonanten ein Chateph-Qames steht, vgl. $\text{הָעֵמֶד} = hōʿomād$ (er ist gestellt worden), aus einer enggeschlossenen Silbe, also vorwärtsschreitende Assimilation; $\text{בְּחֹרִי} = bōchorî$ (mein Erwählen) Hes. 20, 5, aus einer halbgeschlossenen Silbe, vorwärtsschreitende Assimilation; nominale Beispiele: $\text{פְּעֹלִי} = pōʿolî$ (mein Thun), aus enggeschlossener Silbe, vorwärtsschreitende Assimilation; $\text{בְּחֹרִי} = bōchorî$ (in Zorn-gluth) z. B. 2 M 11, 8, für das Sprachbewusstsein wahrscheinlich rückwärtsschreitende Assimilation, vgl. oben S. 7.

Nur etymologische Rücksicht, wie Bö. § 250 richtig sagt, bewahrt einem Qames trotz folgenden Chateph-Qames den Laut *ā*. So in der Randlesart בְּמֹתִי (Höhen) z. B. Jes. 14, 14 *bāmōthê* mit Ges. Lgb. § 125, 6; Ew. § 38, a; Bö. a. a. O.; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 95 Anm. 2. Aber schon Ges. hatte a. a. O. hinzugesetzt „oder vielleicht auch *bōmōthē*“ und vertheidigte diese Aussprache als einzig richtige im Thesaurus s. v. Er machte geltend, dass von בְּמֹתִי das *ō* nicht hätte verkürzt werden können, wie auch צִפְּרִים (Vöglein, Sperling) nicht von צִפּוֹר , sondern von einem vorauszusetzenden צִפְּרִי stamme. Diess letztere kann jetzt dahingestellt bleiben, wie es auch Olsh. § 184, b dahingestellt sein lässt. Jedenfalls ist diese Parallele kein Entscheidungsgrund gegen die ausnahmsweise Verkürzung der Endung *ōth*. Denn בְּמֹתִי mit doppelter Endung hatte eben auch etwas Ausnahmsweises und es konnte, wenn auch nicht bei dem einmaligen Beispiele רָאִשָּׁיִי 1 Sm. 26, 12 (Olsh. § 127, b), so doch bei dem oft gebrauchten בְּמֹתִי eine Verkürzung des nicht als Femininendung betrachteten *ōth* eintreten. Ich halte es für ganz unerlaubt, für בְּמֹתִי eine andere Grundform בְּמֹתִי anzusetzen [Ges. im Thes.], als wovon der sonst gebrauchte Status cstr. herkommt, obgleich auch Olsh. § 164, d ein *bōmēth* vermuthet und jedenfalls deswegen § 65, c die Aussprache *bōmōʿé* giebt. Denn wenn die Etymologie aller Formen von *bāmā* festgehalten wird, dann ist für בְּמֹתִי die Aussprache *bāmōtê*, wie auch für יְהֹרָהוּ Jes. 44, 13, vgl. § 31, 8, *jethā-ʾōrēhū* zu behaupten; weil nun einmal

bei Nominibus mit dem Artikel als \bar{a} - \bar{o} doch auch von den Punctatoren gemeint ist, vgl. jetzt nur בָּנִי (auf dem [erbauten] Schiffsgeschwader) $b\bar{a}$ - $\bar{o}n\bar{i}$, welches 1 Kg. 9, 27 im Unterschiede von einem Geschwader $[\text{בָּנִי} \text{ } w\bar{o}$ - $\bar{o}n\bar{i}]$ steht, das Salomo erst erbauen liess v. 26. Andere Beispiele unten im Anhang dieses §. — Stade § 185 giebt nichts über die Aussprache von בְּמִי ; Müller § 349: *bömothê*, wie Olshausen.

β) Dass die mit Qameszeichen versehene Silbe, welche für die äusserliche Betrachtungsweise offen ist, doch ihrem Ursprunge nach eine geschlossene ist, erkennt man auch daran, dass der nächste Consonant ein (anderes) Qames chatuph unter sich hat. Wenn also in zwei Silben hinter einander steht, so ist erst der Laut des zweiten zu bestimmen, die Wortanalyse also vom Wortende herein vorzunehmen. Dieses zweite Qames kann nun aus den meisten der oben unter Nr. 1 dieses § angegebenen Gründen = \bar{o} sein. Gehen wir die unter Nr. 1 angegebenen fünf Möglichkeiten, in welchen $\bar{\cdot}$ = \bar{o} war, der Reihe nach durch! Allerdings gleich wegen der ersten von diesen fünf Möglichkeiten (1, a, α), deren Beispiel יָסֹב war, kann das voranstehende von zwei aufeinanderfolgenden Qames nicht = \bar{o} sein, weil ja eben bei dieser ersten von den fünf Möglichkeiten die vor dem \bar{o} stehende Silbe betont sein muss. Aber wegen der andern vier Möglichkeiten kann das erste von zwei aufeinanderfolgenden Qames = \bar{o} sein, vgl. (1, a, β) קָבֹל־אָם = *qöböl-ām* (vor dem Volke) 2 Kg. 15, 10. Bei יָשֹׁב־נָא (er kehre doch zurück!) 2 Sm. 19, 38; Dn. 9, 16 oder יָקָם־לָךְ Hi. 22, 28, was ich noch unerörtert finde, ist die Sache aber doch anders, weil da die drittletzte Silbe nicht urspr. o hat und weil, verglichen mit יָשֹׁב־עָם 1 Chr. 11, 11, die Verbalform mit der folgenden Silbe nicht zur Worteinheit zusammengewachsen ist. Ueber einen ähnlichen Fall vgl. § 21, 1. — Ferner neben קָבֹל (sein Gegenüber) [bei Buxtorf], welches also unter 2, a, α gehört und hier bloss der Vergleichung wegen mit erwähnt wird, lesen manche Ausgaben קָבֹלֹל = *qöböllô* Hes. 26, 9, und darin ist dann das zweite $\bar{\cdot}$ nach der Möglichkeit (1, b) = \bar{o} ; verwerflich aber ist, weil kein Schewa vor Dagesch forte stehen kann, die Lesart (bei J. H. Michaelis und Hahn) קָבֹלִי . — Dieselbe Sache ist es mit קָטַנִּי = *qötonî* (mein kleiner Finger) [J. H. Michaelis 1 Kg. 12, 10], oder קָטַנִּי = *qötönnî* (so J. H. Michaelis und Hahn 2 Chr. 10, 10); ver-

werflich aber ist wieder קָטַף (bei Buxtorf 1 Kg. 12, 10 und 2 Chr. 10, 10 und Hahn 1 Kg. 12, 10). — Vgl. zu 1, c, α als Beispiel יִרְבֵּעַם = *Jöröbám* 1 Kg. 11, 26 und יִשְׁבֹּעַ = *Jöschöbám* 1 Chr. 11, 11. — Zu 1, c, β gehört das zweite Qames von הִצְמִדָה = *hözömedá* (sie ist gestellt worden); von פָּצַלְתָּ = *pözölekchá* (dein Werk) z. B. Hab. 3, 2; קָטַבְתָּ = *qötöbekhá* (dein Verderben, Luther: Stachel) Hos. 13, 14. In diesen Formen wirkt vorwärtsschreitende Assimilation des Vocales.

b) Die Silbe ist offen und enthält eigentlich nur ein Chateph-Qames und zwar in Folge der forterbenden Kraft eines Silbenvocals, hat aber durch die vocaldehnende Wirkung eines schwer auszusprechenden Consonanten einen vollen kurzen Vocal erhalten. So in יִרְבֵּעַם = *ör[r]ā-llî* (verfluche mir doch!) 4 M 22, 6; 23, 7 und in קָבַעַם = *qöbā-llî* (verwünsche mir doch!) 4 M 22, 11. 17. Man wird diese beiden Fälle nicht anders erklären können, als dass zunächst von יִרְבֵּעַם = *ö'rā* die analogiegemässe (vgl. בָּרַךְ umgieb doch!) Verdoppelung der ersten Silbe aus dem Sprachbewusstsein verschwunden und nun wegen des folgenden *r*-lautes beim Fortteilen des Accentus das *ō* bloss zu *ö* (Qames chatuph), nicht vollends zu Chateph-Qames verflüchtigt wurde. Und nach der Analogie dieses *örā-llî* scheint das in demselben Zusammenhange stehende *qöbā-llî* gesprochen und punctirt worden zu sein, obgleich allerdings das schwierige *p* eine vocaldehnende Kraft auch seinerseits besass, vgl. das Genauere über beide Formen unten § 34, 1. — Dieselbe forterbende Kraft des Silbenvocals und dieselbe vocaldehnende Kraft schwieriger Consonanten zeigt sich endlich auch in שִׁרְשִׁים = *schörāschîm* (Wurzeln) und קִדְשִׁים = *qödāschîm* (Heiligthümer). — Für den Anfangsunterricht können die unter 2. aufgeführten Fälle in die Regel gefasst werden: Qames ist auch = *ö*, wenn ein Chateph-Qames oder ein zweites Qames chatuph darauf folgt, sowie in vier einzeln zu merkenden Formen, und in allen diesen Fällen von Nr. 2 verhindert die Anwesenheit eines Metheg nicht die Aussprache des Qames als Qames chatuph.

Anhang: Vertheidigung der bei einigen in diesem § erwähnten Qameszeichen angegebenen Aussprache.

I. 1. Bei den Fällen, wie קָבַעַם oben S. 96, steht die ursprüngliche Länge des *a* fest. Es ist daher nicht anzunehmen, dass diese

Wörter durch die zufällige Verbindung, in der sie uns an den angeführten Stellen entgegentreten, ihren *a*-laut verlieren. Wenn also angenommen werden muss, dass diejenigen, welche das Metheg wegliessen, auch damit das *a* in *o* verwandelt wissen wollten, wenn nicht angenommen werden kann, dass sie trotz des weggelassenen Metheg die Aussprache des *a* für selbstverständlich hielten: so muss eine Verirrung der Tradition angenommen werden, der wir nicht folgen dürfen. Dass die dort angegebenen Wörter mit *a* zu sprechen seien, haben auch angenommen Ges. Lgb. S. 44; Ew. § 29, d; Bō. § 250; Ges.-Kautzsch § 9; Mühlau-Volck s. vv; Del. ausser Ps. 55, 19; (bei Olsh. § 173, b; Stade § 208, b; Müller § 298 keine ausdrückliche Angabe darüber); nur Baer sagt von קָרַב Ps. 56, 22 „Resch cum Kamez correpto. Similiter קָרַבָּ 2 Sm. 15, 5“.

2. Wie in den eben erwähnten Beispielen die Abwesenheit des Metheg nicht das Qames chatuph anzeigt, so verhindert in andern Beispielen nicht die Anwesenheit desselben die Aussprache des Qames als chatuph. Delitzsch hat 1875 in der Praefatio zum Liber Jobi pag. VI es als falsch bezeichnet, dass man קָרַבָּ, קָרַבָּ and קָרַבָּ spreche *dorebān*, *poolo* und *godaschim*. Mühlau-Volck haben darauf 1878, wenn ich die Beispiele immer in der von mir angegebenen Reihenfolge vorführe, transcribirt: קָרַבָּ und קָרַבָּ (nicht, wie sie ausdrücklich hinzufügen, mit *dorban* und *dorbonoth*, sondern) mit *dāreban* und *dārbonoth*; קָרַבָּ mit *dālejav*; קָרַבָּ mit „*āschēqā* (mit verbreitertem Kurz-Qames)“; שָׁמְרָה Ps. 86, 2 mit *schāmēra*, und sie verweisen dabei auch auf Ps. 16, 1, wollen also das dort stehende nächste fragliche Wort שָׁמְרָה auch *schāmerēni* ausgesprochen haben; קָבֹל mit *kabollo*; קָטֹנִי mit *kātōni* und die andere mögliche Lesart קָטֹנִי mit *kātonni*; יָרֹבָם mit „*Jarob3am* oder nach stärkerer Verkürzung *Jorob3am*“; bei יָשָׁחָם verweisen sie in Betreff der Aussprache auf das eben erwähnte Wort zurück; קָלָה mit *poolcha*; קָטֹבָה mit *kātobcha*; bei אָרָה ist keine Aussprache angegeben, קָרָה ist gar nicht erwähnt; שָׁחָה mit *schorāschaw*; endlich קָדָשִׁים mit *kādaschim*. —

In diesen Transcriptionen sind zunächst die citirten Worte „*āschēqā* mit verbreitertem Kurz-Qames“ wichtig; denn darnach soll es sich in der Streitfrage über die masoretisch treue Aussprache der fraglichen Qameszeichen bloss um die Quantität derselben handeln. Aber die Herausgeber des Wörterbuchs haben diesen Standpunkt wenigstens selbst nicht festgehalten; denn sie umschreiben die fraglichen Qameszeichen nicht bloss, wie es ihrem Standpunct angemessen ist, mit *ā* und dreimal mit *o*, sondern auch, ihrem Standpuncte untreu, mit *ā* und zweimal mit *a*. Wenn sie diese letztere Transcription geben, dann handelt es sich nicht bloss um

die Quantität jener fraglichen Qameszeichen, sondern auch um deren Qualität; denn dann sind jene fraglichen Qames mit Metheg wie langes *a*, die kurzen Qames aber wie *ö* auszusprechen, wie letzteres ja die Herausgeber bei der Zulassung von *Jorobam* und bei der Aussprache *poolcha* vom zweiten Qames angeben.

Ich habe nun schon im vorigen § die Gründe dafür gegeben dass Qames non-chatuph nicht bloss der Quantität, sondern auch der Qualität nach sich vom Qames chatuph unterscheidet. Ist das nun so, so kann man nicht zugeben, dass Wörter, welche im Arabischen den *u*-laut haben und deren Qames im Hebräischen unter dem Druck des Accentus zu *ö* werden könnte, also vom ersten der fraglichen Beispiele *קָרָן* bis zum letzten *עִירָא*, mit dem *ā* oder auch nur langem *â* gesprochen werden, sondern sie können nur mit dem *o*-laute gesprochen worden sein. Oder wie? Neben dem oftmaligen *קָרָן*, wo kein Mensch an der Aussprache *qōrbān* zweifelt, und welches das Genus seines ersten Vocals durch das zweimal vorkommende *קָרָן* *qurbān* Neh. 10, 35; 13, 31 noch deutlich verräth, soll einmal eine Form vorkommen, deren erster Vocal in das genus des *a*-lautes übergegangen wäre?

Welches sind nun aber die fraglichen Qames-zeichen und weshalb sollen sie nicht wie *o* ausgesprochen werden? Delitzsch sagte in der angeführten Praefatio: Alle Qames-zeichen dürfen nach den Masoreten nicht wie *o* ausgesprochen werden, welche Metheg bei sich haben; „Kamez illud methegatum non est *o*, nam Kamez chatuf nec Metheg et ne Gaja quidem patitur“. Und dass dieser Satz ganz umfassend gemeint war, das sieht man aus den beigesetzten als falsch bezeichneten Aussprachen: *doreban*; *poolo*, *kodaschim* d. h., mag das , in unbetonter geschlossener [auch halbgeschlossener vgl. die Transcription der Lesart Ben Ascher's 1 M 32, 18 (nicht „17“) in Genesis, ed. Baer et Del. pag. 85 „*jif-ghā-schacha*“] oder in unbetonter offener Silbe stehen, so soll nach jenem Satze von Delitzsch durch Metheg seine Aussprache wie *ö* verhindert werden.

An der Möglichkeit, jenem Satze von Delitzsch auch in Bezug auf die zweite Hälfte der Fälle des , chatuph (wo es also in offener Silbe steht) beizustimmen, haben nun schon Mühlau-Volck gezweifelt, indem sie (in glücklicher Inconsequenz) auch *Jorobam*, *poolcha* und *schoraschaw* umschrieben haben. Kautzsch aber hat daran verzweifelt, indem er für , chatuph in offener Silbe ausdrücklich den Laut *o* fordert und umschreibt: *poolō*, *poolēkha*, *godaschim*. Thäte man diess nicht, so könnte man auch *קָרָן* (in Krankheitszustande) Jes. 1, 5; 2 Chr. 21, 18 nicht mehr mit Kurz-Qames aussprechen

und könnte nicht mehr קָנִי וְקָנִי (gleich Kaufmannsschiffen) mit Kurz-Qames Spr. 31, 14 von קָנִי (auf dem Schiffe) mit Lang-Qames unterscheiden Jon. 1, 5. —

Aber was die erste Hälfte der fraglichen Fälle (wo also, mit Metheg in unbetonter geschlossener Silbe steht) anlangt, so haben Mühlau-Volck immer dem Satze von Delitzsch Rechnung getragen, und Kautzsch hat die vorher mit aufgeführte Aussprache *dā-rebān* nicht ebenso, wie die gemissbilligten Aussprachen von methegirtem Qames in offener Silbe, ausdrücklich zurückgenommen, scheint also diese Aussprache *dā-rebān* gelten lassen zu wollen. — Demnach wollen Mühlau-Volck und Kautzsch wenigstens bei der ganzen ersten Hälfte der fraglichen Fälle, bei den in geschlossener Silbe stehenden Qames-zeichen, die Anwesenheit eines Metheg als Hinderniss für die Aussprache des , = *ō* ansehen. — Das ist aber jedenfalls inconsequent und desswegen wenigstens formal falsch. Denn wenn man bei קָנִי (Mühlau-Volck) und bei קָנִי (Kautzsch) das Metheg kein Hinderniss für die Aussprache von , als *ō* sein lässt, dann kann man es auch in קָנִי u. s. w. kein Hinderniss für die Aussprache *gorēbān* u. s. w. sein lassen. Dass aber die Aussprache z. B. jenes einmaligen קָנִי Hes. 40, 43 auch material falsch ist, ist schon vorhin angegeben worden. — Und das Metheg hat ja gar nicht immer die Function, einem Vocal eine andere Quantität zu geben, vgl. קָנִי: es macht die enggeschlossene Silbe mit kurzem Vocal nicht zu einer halbgeschlossenen Silbe; und die an sich schon halbgeschlossene oder schwebende Silbe macht es nicht zu einer offenen, vgl. קָנִי (Dickichte) Jes. 10, 34; nur die an sich d. h. nach der Herkunft, der Analogie schon offene bezeichnet es als solche, wie קָנִי (timebunt) zur Unterscheidung von קָנִי (videbunt).

So ist jedenfalls die Streitfrage nach Sinn und Tendenz der Feststeller unseres tiberiensischen Punctuationssystems selber zu entscheiden.

II. Die Auffassung der jüdischen Grammatiker kann nichts beweisen, weil sie nur eine Ausdeutung der von der Masora gebotenen Metheg-Setzung ist, wie wir eben auch eine solche Ausdeutung geben. Während oben behauptet worden ist, dass mehrere ursprünglich lange *ā* trotz der Abwesenheit eines Metheg ihren langen *a*-laut, und mehrere aus *ū* entstandene *ō* trotz der Anwesenheit eines Metheg ihren kurzen *o*-laut behalten müssen, haben ältere jüdische Grammatiker die zufällige Abwesenheit oder Anwesenheit eines Metheg für entscheidend über den Character des *ā* resp. *ō* erklärt. Sie haben also dieselbe Auffassung, wie Delitzsch sie auch wieder in der 3. Auflage seines Jesajacommentares (1879) ausgesprochen hat, vgl. 7, 11 um קָנִי bei Zaqeph qaton als Pausalform

von לְמַשְׁחָה zu erweisen „Uebergang des *o* in \bar{a} (\bar{a}) erzeugt auch die Infinitivform לְמַשְׁחָה 1 Sm. 15, 1; $\text{לְחַיֵּה$ (nach Norzi) 1 Sm. 24, 11; עָמַד Obad. v. 11. Die Schreibung לְמַשְׁחָה ist ein Unding. Ueber entsprechende Imperativformen, vgl. zu 38, 14“. Ich führe auch das bei 38, 14 Stehende noch an, weil es uns die Unsicherheit der Metheg-Setzung ad oculos demonstrirt, vgl. „Unmöglich ist's $\text{לֹא יִהְיֶה$ als Imperativ zu fassen; die Punctuation, wonach *āschka* zu lesen ist, lässt diess [allerdings] zu (vgl. $\text{אָחַדְךָ$ und $\text{קָבַדְךָ$ in der Geschichte Bileams; שָׁמְרָה *schāmra* Ps. 86, 2; 119, 167 [an der letzteren Stelle ist aber die Form nicht Imperativ, sondern 3. sg. fm. Perfecti] und dagegen שָׁמְרָהְךָ 1 Chr. 29, 18. wo sich aber auch die Lesart שָׁמְרָה findet, und זֹכְרָלִי *zochrālī* u. ö.); aber der Sprachgebrauch bietet keinen passenden Sinn dieses Imperativs etc.“.

Schon Gesenius hat im Lgb. S. 42, Anm. darauf aufmerksam gemacht, dass Danz in seinem *Literator hebraeo-chaldaicus* die Angaben Qimchi's öfters gut berichtet hat. Ich führe Einiges daraus an. S. 83 (Secunda editio 1696) reiht er an das bekannte קָדַם Esth. 4, 8 auch קָדָם (*coram*) Dn. 2, 10. 36 und קָדָר (*secundum legem*) Dn. 6, 9. 13 und bemerkt: „Pronunciemus *Kodām*, *Kedāth*, quamvis tono per Makkeph ablato, nec hic nec ibi Metegh habeatur. Utriusque origo chamez chatuph respuit“. Diess ist für jene Zeit eine sehr feine Bemerkung. Ferner: „ בְּאַחֲרָיִךְ *bathrach* (i. e. post te) Dan. 2, 39, quia est ex אַחֲרֵי Dan. 7, 6 f., quamvis metegh adjectum non sit; et contra לִקְבֹּל *lokbhel* (i. e. ex opposito), utut metegh habeat. Est enim pro לִקְבֹּל Dan. 5, 1. 5. 10“. Ich bemerke zu Dan. 2, 39, dass dort viele Ausgaben בְּאַחֲרָיִךְ haben, und diess ist der sicherste Beweis, dass die traditionelle Aussprache an jener Stelle den (reinen) α -laut forderte. J. H. Michaelis, welcher auch die Form mit Pathach im Texte hat, bemerkt „ בְּאַחֲרָיִךְ sic per Kametz cum Metheg [Erfurt.] 1 et sine Metheg 7. 8. 11—16. 19“. Ferner sagt Danz p. 85—87: „In שָׁמְרָה Ps. 16, 1; עָמַד Obad. v. 11; מִיּוֹרֵד Ps. 30, 4; רָדַמְי 38, 21 et iuxta Kimchium לְחַיֵּה 1 Sm. 24, 11 multa exemplaria extraordinarie Metheg habent: quod non obstat, quominus , pronuncietur ut *o*, invitis quidem Ebraeorum multis. Formatio tamen vocum non admittit vocalem aliam. Nec , hhatuph in syllaba simplici inusitatum est, quoties scilicet ea, novo emergente superveniente, talis effecta est e compositā. Legamus ergo *schomērēni* etc. Quin si metegh laxum dixeris, Schewa maneret quiescens § 13, II“. Damit verweist er auf S. 117, wo es heisst: „Metegh laxum datur 1. ad vocalem brevem in syllaba composita α) primae radicali verborum הָיָה (cf. יָהָה 1 M 2, 25) et הָיָה “. — Danz hat die Worte David Qimchi's, welche sich auf die obigen Formen beziehen, nicht angeführt. Damit man sehe, inwieweit er zu den „inviti Ebraei“ gehöre,

will ich seine Worte aus der Ausgabe des Mikhlol von Rittenberg übersetzen. Zuerst S. 15, wo vom Imperativ geredet wird, heisst es: „Und viele Male mit Hinzufügung eines ך am Ende z. B. שְׁמַרְךָ 1 Chr. 29, 18; וְיָרָךְ Neh. 5, 19. Der erste Stammbuchstabe mit קָמֶץ חָטָף. Wird aber der erste Stammbuchstabe [d. h. seine Silbe] durch einen Accent gedehnt, so wird es in קָמֶץ רָחֹב verwandelt: שְׁמַרְךָ Ps. 86, 2 [wo das Metheg durch Merkha vertreten ist]“. Dazu fügte Elias Levita: „Wenn ein Accent bei dem ersten Stammbuchstaben des Verb ist, dann wird das Qames ein Qames gadol; denn wir haben nicht gefunden, dass ein Accent neben einem קָמֶץ חָטָף steht“. Dann über den Infinitiv heisst es S. 32: „אֶכְלֶה etc. Und so der Infinitiv mit קָמֶץ חָטָף im Unterschied vom Nomen z. B. גְּבוּרָה, welches Cholem hat. Aber es giebt Schreiber, welche ausdrücken עֲמַד Obadja v. 11. Das ך ist ausgestattet mit Gaja. Und so auch in dem לִהְיוֹת des Ben Ascher. Das Resch wird gelesen mit קָמֶץ רָחֹב; denn das Gimel ist mit Schewa und Pathach punctirt. Und es wird verwandelt zu Qames in dem dritten Stammbuchstaben des Verbs bei dem Worte לִשְׁמֹרְךָ. Ferner: es wird gedehnt das Qames durch einen Accent in יִרְדִּי u. יִרְדְּתִי. Endlich S. 34: Es wird gedehnt das Qames in שְׁמַרְתִּי“. — — Darauf geht Danz S. 88 zu den Fällen über, wo Qames vor Chateph Qames oder einem andern Qames chatuph steht, und er streut auch da trotz seiner Theorie von den drei morae einige richtige Bemerkungen ein. Ueber Metheg, den steten Begleiter dieser Qames chatuph, sagt er: Aliis quoque brevibus vocalibus adiici solet; cf. אֶעְזָב 1 Reg. 6, 18 et אֶעְזָבָה (derelinquam) Hi. 9, 27. Quare: *po-öló* 5 M 32, 4; *bo-hhörí* Hes. 20, 5; *mo-ösám* Am. 2, 4; *kěo-höbhám* Hos. 9, 10; *lēgho-öléč* Ruth 3, 13. Quae perperam Kimchi pronuncianda putat per Kamez longum primae radicali attribuendum“. Die Worte Qimchi's, worauf sich Danz bezieht, stehen in der Ausgabe von Rittenberg S. 32: „Wenn der zweite Stammbuchstabe des Verbs ein Kehlbuchstabe ist, so wird er mit קָמֶץ חָטָף und der erste Stammbuchstabe des Verbs mit קָמֶץ רָחֹב gelesen“. Diese Bemerkung Qimchi's bezieht sich zugleich auf die Fälle wie קָמֶץ חָטָף Jes. 30, 12, welches Danz richtig mit *mo-os-chém* transcribirt.

Neben Danz bemerke als Bekämpfer der mittelalterlichen Auctorität noch J. H. Michaelis. Dieser bemerkt zu כָּל Ps. 35, 10 „per Makkeph et Metheg Codex 3. 21, per Makkeph cum superfluo Merca 7. 11. Sed Merca et Kametz heic et Prov. 19, 7 requirit Masora 1. 2. impr. et Erfurt. Item Kimchi et M. L. et R. Chaiim ad Mas. fin. fol. 26, c. Ceterum negat cum Kimchio etiam M. J. esse vocalem istam h. l. Komethschatuph (sic!) et nonnulli codices notam marginalem addunt קָמֶץ רָחֹב, Kamets magnum: verum tamen accentus

tonicus hic forte non magis impedit lectionem per Kometschatuph, ut poscit analogia, quam euphonicum Metheg in מִתְּחִיל custodi me! Ps. 16, 1, et cf. analogum quod in מִתְּחִיל Prov. 3, 12, ubi quemadmodum notatur in margine מִתְּחִיל בְּלִי מִקֶּחַ, sic omnino convenientius hic notaretur מִתְּחִיל בְּלִי מִקֶּחַ. Quod vero ad consecutionem accentuum, cf. Prov. 30, 9; Job 34, 37. — Zu Spr. 19, 7 bemerkt er: לֵךְ per Makkeph sine accentu vel Metheg [codex] 3. 6. 9—16. 20. 23 contra Mas. 1. Porro לֵךְ 7. 8 contra M. J. hic et Ps. 35, 10, quippe quod Makkeph abesse iubet. At לֵךְ per Mahpakh 1. contra Mas. 1 et imprimis ad Ps. 35, 10, quae Merca et Komets requirit, ut habet 17. 18. 22. 24. — Zu Ps. 16, 5 bemerkt er: מִתְּחִיל per Pathach [codex] 3. 5. 14. 15. 22 et in margine 6. 9, quam variationem adnotavit etiam R. Chaiim ad Mas. finalem fol. 14, b. Verum Kamets requirit Mas. 1 et Erfurt. cf. Ps. 11, 6. Also um den *a*-laut zu bewahren, hat man Pathach geschrieben. Geradeso bemerkt er zu 4 M 34, 11; Jes. 11, 15.

III. Ebensowenig beweist endlich die babylonische Punctuation etwas gegen die oben dargelegte Aussprache der fraglichen Qameszeichen. Denn diese unterscheidet beständig das Kurz-Qames von dem Lang-Qames. Zum Beweise nehme ich zunächst Beispiele aus einem babylonisch punctirten Stücke, welches den meisten meiner Leser zur Hand ist, nämlich dem Abschnitt aus dem babylonischen Hiob, welcher der Job-Ausgabe von Baer-Delitzsch (1875) beigegeben ist. Da sieht man in 36, 4. 10 die Bezeichnung des Qames chatuph von מִתְּחִיל und מִתְּחִיל im Unterschied von dem Qames non-chatuph in der zweiten Silbe der beiden genannten Wörter und in מִתְּחִיל in Vers 8. Dieselbe Unterscheidung der beiden fraglichen Laute wird gelehrt durch jede andere Stelle des „Codex Babylonicus Petropolitanus Prophetarum posteriorum von 916“. Vgl. z. B. לֵךְ Hes. 10, 12; מִתְּחִיל v. 13; מִתְּחִיל v. 17; מִתְּחִיל 11, 13; לֵךְ 11, 15, vgl. mit מִתְּחִיל ebenda; מִתְּחִיל 12, 2; מִתְּחִיל 12, 5; לֵךְ 12, 10. — Darum kann es nur ein scheinbares Gewicht haben, wenn Delitzsch in der Praefatio ad „Librum Jobi, edidit Baer et Delitzsch“, pag. VI zum Erweis, dass die Aussprache z. B. von מִתְּחִיל = *pooló* falsch sei und dass „Kamez illud methegatum non esse“, sagt: „[In codicibus, qui ut Chatef Kamez sic etiam Kamez chatûf „scribere solent, nusquam „reperitur et] Babylonii מִתְּחִיל e. c. Hab. 3, 7 sic scribunt, ut posteriori Kamez lineolam quae signum correptionis est addant, priori non item“. Wie diese Zeichen aussehen, können die Leser zunächst wieder an jenem Stückchen des babylonischen Hiob erkennen, weil dort מִתְּחִיל v. 9 vorkommt. Ebenso zeigt sich diess in dem Theile des ganzen Prophetencodex, welcher für sich von Her-

mann Strack herausgegeben worden ist, nämlich „Hosea et Joel prophetae ad fidem codicis Babylonici Petropolitani“ 1875, dem auch eine Belehrung über das Babylonische Punctuationssystem beigegeben ist. Vgl. יִרְבֵּעַ Hos. 1, 1; Am. 1, 1; אֹהֲלֵיהֶם (ihre Zelte) Hos. 9, 6; אָהָבָם (amare eorum) 9, 10; בְּאֹהֲלֵיהֶם (in Zelten) 12, 9; קֶשֶׁךְ (dein Stachel) 13, 14; und so steht auch Lang- und Kurz-qames für hebräisches בָּשָׁן (sein Gestank) Joel 2, 20, also im Babylonischen mit lockerem Silbenschluss. Es ist diese Schreibweise nur ganz analog der tiberiensischen; sie gestattet sich nur, wie die tiberiensische, bei Qames chatuph vor einem andern Qames chatuph das Zeichen der Correption als selbstverständlich wegzulassen. Ja noch mehr; wie sollte die Babylonische Aussprache, welche beim Vorhandensein nur eines Kurz-qames noch deutlicher als die tiberiensische dieses Kurz-qames bemerkbar macht, dazu kommen, gerade beim Vorhandensein zweier Kurz-qames das erstere wie Lang-qames zu sprechen? — Von diesem Urtheil kann uns selbstverständlich auch nicht die Wahrnehmung abbringen, dass in שְׁפָרַי Hos. 14, 6 auch unter dem ם einfach das Zeichen des Lang-qames steht, gerade ebenso wie bei מִרְצָיָם (Pferde) Joel 2, 4 oder רָצְרוּצָם (ihr Unrecht) 4, 13. Ist denn in der tiberiensischen Punctuation nicht ebensowenig bei מִרְצָיָם bemerkt, dass die erste Silbe mit Kurz-qames zu sprechen ist, und hat nicht die babylonische Punctuation, welche in allen analogen Fällen den dem Ursprunge des Wortes entsprechenden Laut des Kurz-qames zeigt, den meisten Anspruch darauf, dass ihr nicht Inconsequenz der Aussprache vorgeworfen werde? — Indess möchte auch die Tendenz des babylonischen Punctuationssystems in Bezug auf die Qualität und Quantität des ersten Qames von שְׁפָרַי sein, welche sie wollte, keinesfalls dürfte auch das Qames vor Chateph-Qames und Qames chatuph (z. B. in אֹהֲלֵיהֶם und יִרְבֵּעַם) für Lang-qames erklärt und daraus ein Schluss auf den Character des Qames unter ם z. in מִלּוֹ gezogen werden.

Excurs

über die Offenheit der Silben mit langem Vocal und Metheg.

Hier ist der richtige Ort zu einer Erörterung darüber, ob diese mit Metheg versehenen Silben zu den offenen gehören, oder nicht. Nämlich Baer hat in seinem (hebräisch geschriebenen) Büchlein über das poetische Accentuationssystem „Torath Eméth“ (1852) S. 9 f., in seiner Abhandlung „Metheg-Setzung“ in Merx' Archiv S. 60, endlich in Dikduke ha-teamim in einer Anmerkung zu § 11 behauptet, eine solche mit Metheg versehene, einen langen Vocal enthaltende Silbe sei keine offene

und das unter dem nächsten Consonanten stehende Schewa sei kein ausgesprochenes (נָ), sondern die Silbe sei eine „gedehnte“ Silbe דְּבִירָהּ und das unter dem nächsten Consonanten stehende Schewa sei ein unausgesprochenes (נְ).

a) In der „Torath Emeth“ spricht Baer von folgender Sache Zeile 7 ff.: „Wenn der Diener Merkha auf ein Wort fällt, vor dessen Tonstelle noch eine gedehnte Silbe ist (d. i. eine Silbe, hinter welcher weder Schewa quiescens noch Dagesch ist), dann punctirt man Merkha und Sinnorith in dem Worte, und es kommt Merkha auf die Tonstelle und das Sinnorith wird über der gedehnten Silbe punctirt, welche vor ihr ist, z. B. בָּהֶם יִפְּרָא (er bläst sie an) Ps. 10, 5“. Und unter den folgenden Beispielen führt Baer auch אֵלֶינוּ יִתְּלֶנָּה (wir haben auf dich geharrt) Ps. 33, 22 sowie יִנְאָץ יְהוָה (er lästert Jehova) 10, 3 an. Also wir bemerken nebenbei, dass das Sinnorith sowohl bei wirklich offenen Silben, als auch bei solchen steht, welche eine virtuelle Verdoppelung hinter sich haben. Darauf fährt Baer fort: „Und wenn ein Wort ein Merkha in seiner Anfangsilbe hat, und es ist ein Wort vor ihm, welches auf eine gedehnte Silbe ausgeht und welches sich mit ihm verbinden soll, so lässt man dass Maqqeph weg und punctirt das Sinnorith über den Anfang des ersteren Wortes und zwar [noch] ausserhalb desselben [d. h. noch vor, rechts von demselben], z. B. לֹא קָדְחָהּ לוֹ (denn die Zorngluth entbrannte ihm) Ps. 18, 8“. Darauf sagt Baer Zeile 5 v. unten: „Und das Kennzeichen des Sinnorith ist, dass es nicht vorkommt, ausser auf einer gedehnten Silbe; aber eine dageschirte oder in Schewa ruhende Silbe, auch die dienenden Buchstaben בִּיכָל־ם am Anfang des Wortes, sie bekommen das Sinnorith nicht, z. B. מִזְמוֹר Ps. 4, 1; אֶקְרָא 4, 4, vgl. הִיזִים 2, 7; לַעֲזוֹת 9, 10; לִירֵץ 19, 6; מִרִּיב 31, 21; וַיִּסְכְּבוּ 59, 15“. — Dazu fügt Baer folgende Anmerkung: „Und wisse, dass auch Wörter, wie מִתְּחִילָתָךְ (in deiner Zorngluth) Ps. 6, 2 [besitzt aber gar nicht Merkha] (vgl. andere Beispiele solcher mit Metheg versehener Silbe Ps. 90, 11 [nicht „12“; besitzt nicht Merkha]; 92, 8; 119, 29 [hat wieder kein Merkha, sondern Munach]; 19, 10 [nicht „7“; hat kein Merkha]; שְׁמַיִם 58, 12 [nicht „59, 12“]; 130, 6; auch שְׁנָאִי 129, 5 und ihresgleichen) — auch sie sind durchaus ruhend in Schewa. Denn das Schewa dei Tav von מִתְּחִילָתָךְ ist נָה (ruhend, quiescens) und wird zugleich mit dem Vocal [מִלְּהָ, Dikduke § 10] ausgesprochen, welcher vor ihm ist, und ebenso ist das Mem von שְׁמַיִם ruhend, und so alle gemäss ihrer Gestalt. So [verhält sich die Sache] gemäss der Einsicht der Aeltern [Gelehrten] und nicht [verhält sich die Sache], wie [dieselbe darstellen] die späteren [neueren] Grammatiker, welche durchaus erklären, dass immer hinter ruhendem Schewa ein Dagesch kommt, und deshalb Schewa gleich den genannten als Schewa mobile lesen. Vielmehr durchaus das Richtige

ist dieses, dass jedes Schewa, welchem einer von den 7 Vocalen [מְלִכִּים] vorangeht, ein ruhendes Schewa ist und zugleich mit dem Vocal, welcher vor ihm ist, gelesen wird; ausgenommen die Buchstaben מִמְּחִי' ו' und wenn von zwei [aufeinanderfolgenden] gleichen Buchstaben der erstere ein Schewa hat, sie lassen beim Schewa einen Vocal erklingen, wie מִמְּחִי' 2 M 12, 49 etc.“

Hier hat also Baer seine These, dass eine Silbe, wie die dem מ in מְלִכִּים Ps. 6, 2 vorhergehende, geschlossen sei, damit begründen wollen, dass auf dieser Silbe vor Merkha und Silluq kein Sinnorith stehe. — „Und so [wie oben dargestellt wurde] hat gesagt der Rabbi Aben Ezra in seinem Buche מִמְּחִי' S. 11: in dem Worte מְלִכִּים erscheint das Schin ruhend, und man spricht es aus um der Quantität willen. Und so hat er in seinem Buche מִמְּחִי' S. 7 gesagt: Bei מְלִכִּים war das ל zuerst ausgesprochen und es ist jetzt unausgesprochen. Und auf S. 28 hat er gesagt: Und in der Conjugation מְלִכִּים ist das ו beim Imperfect ruhend in Schewa z. B. מְלִכִּים Esra 9, 4. Und so ist die Erkenntniss des Ben Ascher und des Ben Bileam und sie besitzen die Wahrheit und ihre Ueberlieferung ist die richtige, wie wir aus der Setzung der Accente gesehen haben. Denn wir haben gefunden מְלִכִּים 1 M 34, 11, vgl. מְלִכִּים 2 M 9, 15; מְלִכִּים ebenda 12, 22; מְלִכִּים 4 M 26, 64; מְלִכִּים 1 Sm. 30, 16; מְלִכִּים 1 Kg. 16, 24; מְלִכִּים Jes. 28, 2; מְלִכִּים ebenda 51, 20; מְלִכִּים Jer. 17, 13; מְלִכִּים Hes. 13, 3; מְלִכִּים Mi. 1, 6 und ihresgleichen alle mit Merkha, welches dient einem Tebir, um dessenwillen weil das Schewa in dem Worte des Tebir ruhend ist und weil zwischen dem Tebir und seinem Diener nur eine Silbe ist. Aber wir haben gefunden מְלִכִּים Hes. 28, 16 mit Darga, weil dieses Schewa einen Vocallaut hören lässt wegen der zwei gleichen Consonanten und weil in Folge dessen zwischen dem Worte des Tebir und seinem Diener zwei Silben, ein Vocal und ein Chateph, sind, also entsprechend dem מְלִכִּים (mit Darga vor Tebir) 1 M 27, 22. — Und was die Späteren [die neueren Grammatiker] in den Irrthum verführt hat, bei den erwähnten Worten das Schewa für mobile zu halten, das war das Gaja, welches bei dem Vocal vor ihm [dem Schewa] steht, und sie hielten es für einen Zaum [für einen Anhalter], um das darauffolgende Schewa auszusprechen. Aber in Wahrheit erscheint dieses Gaja nur, um fest zu stellen die Silbe, damit wir sie nicht in Eile lesen und nicht gehört wird das Qames und das Cholem wie Qames chatuph und nicht das Sere wie Segol; und es ist gleich dem Gaja von מְלִכִּים 1 M 28, 2; מְלִכִּים 4 M 24, 22; מְלִכִּים Esth. 3, 14 und allen ihresgleichen. Und nun ist es erklärt, warum wir nicht ein Wort mit der erwähnten Silbenconstruction mit Sinnorith vor dem Merkha finden; weil nämlich auf der Silbe, die auf ruhendes Schewa ausgeht, kein Sinnorith steht“.

b) In Merx' Archiv S. 60, Anm. sagt Baer: „Eine solche [mit fest-König, Lehrgebäude d. hebr. Spr.

stehendem Metheg bei Lang-Qames, Cholem, Sere, Lang-Chireq und Schureq versehene] Silbe heisst darum eine gedehnte (חִבְרָה מְשֻׁבָּה), nicht offene Silbe“. Darin liegt also kein Beweis für seine Thesis, sondern nur eine Folgerung. Einen zweiten Beweis zu dem aus der Accentuation entnommenen will aber Baer in den Dikduke ha-teamim in der Aussage Ben Ascher's finden. Dort wird in § 11 gelehrt: „In der Mitte der Wörter, wenn sich ein Schewa zum andern fügt z. B. וַיִּשְׁלַח, da wird das zweite ausgesprochen, aber das erstere wird nicht ausgesprochen, wie wir erläutert haben. Es ist ihm [d. h. einem Schewa, welches dem ersteren von den eben besprochenen beiden Schewa im äusserlichen gleicht] noch eine Art des Verhaltens übrig, wenn es in der Mitte des Wortes ist und es vorausgeht einem von den vier Buchstaben אהחז z. B. בְּרִחוֹב 1 M 19, 2; Hi. 29, 7; Ri. 19, 20 [nicht „18, 20“]; Jes. 59, 14; מְרִאוֹת 1 M 27, 1; Jes. 21, 3; חֲרָחוֹקִים etc.; לְקָחָה 1 M 2, 23; לְקָחַי 1 Kg. 17, 11; מְרִעוֹת Hes. 34, 10; בְּרִחוֹב 2 Sm. 21, 12; שִׁמְעָה Ps. 39, 13; הִשְׁחִיחוּ Ps. 14, 1; 53, 2; diese werden ausgesprochen und dasjenige Schewa, welches ihnen gleicht. — Doch wenn ein Dagesch in dem Buchstaben ist, so werden sie [die Schewa] alle ausgesprochen [auch wenn sie nicht, wie im vorausgehenden Falle, einer Gutturalis vorausgehen] z. B. וַיִּנָּבְאוּ (und sie weissagten) etc. Alle diese [Schewa] und die ihnen gleichen werden mit der Punctuation des Buchstabens ausgesprochen, welcher hinter dem Schewa steht [d. h. der vocalische Laut des Schewa trägt die Farbe 'des folgenden Vocals]; es ist darin kein Wechsel. Aber alle übrigen Buchstaben, welche nicht mit Dagesch [forte] versehen sind und die doch ein Schewa tragen, werden nicht ausgesprochen z. B. פִּינְחָס 4 M 25, 7; שָׁמְעוּ, לְקָחוּ, יִצְאוּ, שָׁמְעוּ, זָרְעוּ, קָרְעוּ, בָּרְחוּ, יִרְאוּ, נִשְׁמְעוּ, וְזָרְעוּ, קָרְעוּ, alle diese und die ihnen gleichen werden nicht ausgesprochen, ausgenommen die erläuterten Wörter [d. h. die oben angeführten בְּרִחוֹב etc.].

c) Als einen dritten Beweis hat Baer Aussprüche von alten Grammatikern verwendet. Wie er schon in „Thorath Emeth“ den Aben Esra angeführt hat, so in Merx' Archiv noch drei hebräische Aussprüche, die übersetzt etwa heissen: 1) Parchon: Es gehört zu den Gesetzen der heiligen Sprache, dass nicht gestattet wird, dass drei ausgesprochene Buchstaben jemals sich folgen; sondern nur, wenn unter ihnen einer ist von den Buchstaben אהחז z. B. יִחְרֹרֵךְ, oder bei wiederholten Buchstaben wie קָלָלָה; — 2) Juda ha-Levi: Was das Hebräische anlangt, so ist ihm die Aufeinanderfolge von drei ausgesprochenen Consonanten schwierig, ausser beim Zusammenstossen von Verdoppelung wie שָׁרְרָה oder bei den Buchstaben אהחז, wie נִגְלִי; — 3) Chajug: Es ist dir zu wissen, dass die Hebräer nicht drei ausgesprochene Consonanten in einem Worte auf einander folgen lassen ohne Schewa und Dagesch, ausser wenn darunter

[unter den drei Consonanten] ein Consonant מ"ה oder zwei gleiche Consonanten sind, welche sie dann sich folgen lassen.

d) Wie haben die neueren Gelehrten, soweit sie diese These Baer's überhaupt beachtet haben, dieselbe aufgenommen? Delitzsch hat ihr zugestimmt, wie es scheint, indem er in Merx' Archiv a. a. O. hinzugefügt hat: „Wir werden später einmal in dieser Zeitschrift auf die bei unsern Grammatikern eingerissene Verkennung der durch Metheg angezeigten gedehnten Silbe zurückkommen; die Regel „Nach langem Vocal ist das Schewa beweglich, nach kurzem ruhend“ ist in dieser allgemeinen Fassung eine dem Accentuationssystem und der Masora widerstrebende Neuerung Mose Kimchi's“. Ewald § 96, a, Anm. sagt: „Eine reiche Menge von Beispielen über die Metheg-Setzung giebt die Abhandlung in Merx' Archiv etc.; aber ihr Verfasser weiss nicht einmal, was eine hebräische Silbe sei“. Stade § 50, Anm.: „Leider hat sich Baer von der traditionellen Vorstellung der hebräischen Grammatiker von der Silbe und dem Schewa mobile nicht emancipirt“. Ges.-Kautzsch § 16, Schl. erwähnt bloss die Sache: „Allerdings betrachten die jüdischen Grammatiker auch die durch Metheg gedehnte Silbe nicht als offene, sondern das Schewa gilt ihnen in Fällen wie אֶלֶף als ruhendes, zum vorhergehenden Vocal zu ziehendes“. In der Recension der Dikduke ha-t. Z. d. D. M. G. XXXIV, S. 387 hat aber Kautzsch sich im Ganzen zustimmend so ausgesprochen: „פִּינְחָס [in Dikd. § 11] scheint uns ausser Betracht zu fallen, und zwar theils als Eigenname, theils wegen der Möglichkeit, dass das Jod nur als Vocalbuchstabe eingedrungen, ursprünglich aber die Form pīnchās, vgl. 1 Sm. 1, 3, gemeint ist. Was die übrigen Fälle anlangt, so bietet sich allerdings im ganzen Bereich der Sprache nur ein Beispiel für langes ā in unbetonter geschlossener Silbe, nämlich פִּינְחָס [vgl. aber oben S. 97], und auch dieses fällt strenggenommen ausser Betracht, da es sich dabei lediglich um eine künstliche Dagessirung zum Zweck der Unterscheidung gleichlautender Formen handelt. Dennoch dürfte die Masora mit ihrer Theorie bis zu einem gewissen Grade im Rechte sein. Stände nämlich das ā von פִּינְחָס etc. in einer völlig offenen Silbe, so wäre nicht abzusehen, warum dann nicht die von den Bildungsgesetzen geforderte Umbildung in פִּינְחָס (vgl. פִּינְחָס etc.) eintreten musste. Dagegen war die Beibehaltung des ā in geschlossener Silbe möglich, allerdings nicht als eines langen, sondern als eines kurzen Vocals — und diess ist ohne Zweifel der wahre Sachverhalt in der Zeit gewesen, wo die Sprache noch als eine lebende gesprochen wurde. Darauf führt vor allem die Analogie des Aramäischen, wo das ursprüngliche ā der ersten Silbe in der Verdünnung zu ī (im Syrischen in der Umlautung zu ē) wiederkehrt. Die Masora dagegen hielt zwar den Silbenschluss fest, folgte aber der Analogie von פִּינְחָס, פִּינְחָס etc., indem sie der Verkürzung des ā zu ā oder gar der Verdünnung

zu $\dot{\imath}$ widerstand. Den sonst feststehenden Bildungsgesetzen trug sie wenigstens insoweit Rechnung, als sie die Dagessirung der auf die geschlossene Silbe folgenden Muta (in Fällen wie קָרָא etc.) unterliess. Eine andere noch einfachere Erklärung würde sich ergeben, wenn man im Widerspruch mit der Masora die Vornbetonung der fraglichen Formen für das Ursprüngliche hält, entsprechend dem arabischen *qátala* etc. Alsdann stände das \bar{a} von *qā'tla*, *qā'tlu* auf gleicher Stufe mit dem pausalen \bar{a} in *qa'talta* etc. — allerdings, wie bemerkt, im Widerspruch mit der masorethischen Betonung“.

e) Wie ist die in Rede stehende These Baer's zu beurtheilen? — Sie kann nicht als die Ansicht der Punctatoren selber erwiesen werden. Gehen wir die drei von Baer (vgl. oben a, b, c) vorgebrachten Beweise durch! a) Das was Baer als thatsächlich beobachtet hat, dass erstens im Unterschied z. B. von יָרֵד בָּרוּךְ Ps. 10, 5 das $\text{הַשְׁמִירָה עֲרִירָה}$ Ps. 92, 8 bei dem ש kein Sinnorith vor Merkha enthalte und dass zweitens אֲשֶׁר הָאֲמִירָה 1 M 34, 11 ein Merkha vor Tebir im Unterschiede von מִלֵּי חִזְקָךְ Hes. 28, 16 steht, diess beides erweist nicht, dass die Punctatoren (hier: Accentuatoren) selbst das auf die fraglichen langen Vocale und Metheg folgende Schewa als quiescens, als stumm angesehen haben. Die beiden von Baer beobachteten Umstände erweisen nur, dass erstens die Silbe ש in הַשְׁמִירָה nur nicht in derselben Weise offen und darum nicht ebenso, wie die erste von יָרֵד , mit einem Melodietheile zu bedenken war und dass zweitens das Schewa von הָאֲמִירָה nur nicht als ein ebenso deutlicher, voller Vocalanstoss, darum nicht ebenso als halbe Silbe betrachtet wurde, wie das Chateph von חִזְקָךְ , יִקְרָךְ . Und diese beiden Punkte, worin die wahre Meinung der Accentuatoren über diese Silben liegen muss, ergeben sich auch für die Betrachtung der Lautverhältnisse als ganz naturgemässe. Denn es folgt in den fraglichen Silben auf den Vocal die Articulation eines Consonanten, der eines vollen Vocals entbehrt; darum wird der vorausgehende Vocal nicht ganz voll ausgehalten. Und dass das Schewa mobile simplex, welches unter dem folgenden Consonanten steht, nicht so viel Art von einer Silbe hat, wie ein Schewa compositum, ist noch weit natürlicher. — Diese Distinctionen, durch welche die fraglichen Silben als nach der Ansicht der Punctatoren offene und das folgende Schewa als mobile behauptet werden soll, sind keine müssige Erfindung und unerlaubte Haarspalterei; sondern sie werden uns durch einen entscheidenden Grund aufgezwungen. Denn bekanntlich erweist sich ein solches fragliches Schewa als mobile, als Vocalanstoss durch die Aspirirtheit einer auf dasselbe folgenden litera Begadkephath. Oder kann man mit Kautzsch a. a. O. etwa sagen, dass in einem Falle wie קָרָא die erste Silbe geschlossen und das Schewa ein quiescens sei, obgleich das א als aspirirt ausgesprochen wurde und so uns überliefert ist? Nun, diess ist erstens eine Meinung, welche in das

Punctuationssystem hineingetragen und nicht aus demselben herausgenommen ist; ferner wird nach dieser Meinung die Wirkung des vorausgehenden Vocals (nämlich die Aspirirung der Begadkephath) als noch bestehend angenommen, während die Ursache (das Vorausgehen eines Vocals) als verschwunden betrachtet wird; endlich aber widerspricht diese Meinung einer den Punctatoren deutlich bewussten und in ihrem System vor unsern Augen lebenden Idee. Sie tritt uns schon im Innern der Wortgestalten handgreiflich und unausweichlich entgegen, sobald wir Wörter, die aus gleichen Consonanten bestehen, mit einander vergleichen. Denn was hat die Punctatoren abgehalten, im Unterschiede von פָּקְדוֹ (sie nehmen gefangen) dem פָּקְדוֹ oder פָּקְדוֹ oder פָּקְדוֹ ein aspirirtes א zu lassen? Hat diese Nichtsetzung eines Dagesch lene etwa auch den Zweck, die Gedehntheit der vorausgehenden Silbe anzuzeigen (welchen Zweck Baer entsprechend seiner These dem Metheg solcher Silben giebt, obgleich auch diess schon keinen Sinn hat, weil man zwar beim Qames und Chireq, aber nicht beim Sere und Cholem einen solchen Index der Vocallänge brauchte!)? Diese Antwort kann doch Niemanden einfallen. Also kann nur die Verschiedenheit des Schewa und in Folge dessen die Verschiedenheit der vorausgehenden Silbe der Grund für die Setzung und Weglassung des Dagesch lene in den angeführten Beispielen sein. Also hat man in פָּקְדוֹ hinter ו keinen Vocallaut, in פָּקְדוֹ etc. aber einen Vocallaut hinter ו gesprochen, und in Folge dessen dort das א unaspirirt, hier es aspirirt gesprochen. — Und dieselbe Erscheinung, dass vom Vocallaut die Aspirirung abhängt, tritt uns auf einem zweiten Wege entgegen. Die Aspirirtheit der Begadkephath existirt ja nicht bloss innerhalb der Wörter, sondern auch am Wortanfange hinter einem Vocale (bei Accentus coniunctivus). Und da kann diese Aspirirtheit nicht (wie Kautzsch in Betreff der Wortmitte meint) eine als erstarrte und nicht mehr in lebendigem Connex mit ihrer Ursache stehende Erscheinung aufgefasst werden. Da ist die Aspirirtheit noch thatsächlich von ihrer Ursache abhängig und tritt nicht ein, wenn die Ursache nicht vorhanden ist. Folglich dürfen wir auch den Punctatoren nicht die Meinung zuschreiben, als hätten sie trotz der Abwesenheit der Ursache (des Vocalanstosses) in Fällen wie פָּקְדוֹ die Wirkung (die Aspirirtheit der Begadkephath) als vorhanden bezeichnet. [Die übrigen von Kautzsch a, a. O. ausgesprochenen Gedanken können erst § 20, 6 beurtheilt werden]. — b) und c) Die von Baer aus den Dikduke Ben Ascher's und aus den Werken anderer mittelalterlicher jüdischer Grammatiker vorgebrachten Aussprüche beweisen nicht, was die Punctatoren, sondern was die Späteren über die fraglichen Punkte gemeint haben.

Die von Baer erneuerte Meinung der Späteren kann sehr wohl erklärt werden. Denn die Verkürzung der Wortgestalten

durch Uebergehung (Verschluckung, Syncopirung) von Vocalen, die zwischen den Articulirungen der Consonanten standen, ist eine allgemeine Erscheinung, vgl. oben S. 12 und „Gedanke, Laut und Accent“ S. 153. Ein Vergleich des Aramäischen und Neuarabischen mit dem Alt-arabischen und Aethiopischen, des Neuhochdeutschen oder Englischen mit dem Alt- und Mittelhochdeutschen beweist diess. So ist auch nach der Zeit der Punctatoren das Hebräische zur Bildung von gedrungeneren Wortgestalten fortgeschritten. Es ist also ganz erklärlich, dass Baer (Dikduke § 11) mit den mittelalterlichen Grammatikern nicht Pi-nechās, sondern Pinchas ausgesprochen wissen will. Es ist ebenso erklärlich, wie wenn man z. B. bei Strack, Prolegomena Critica in Vetus Testamentum Hebraicum (1873), pag. 70 für תולדות *tô-lêdôth* liest als Buchtitel „Toldoth“; oder wie wenn „commentarius“ zusammengezogen ist zu קונטרס = „Kontres“.

§ 14. Wichtige masoretische Beizeichen des alt-testamentlichen Textes.

Vor, neben und hauptsächlich nach der Punctuation des Bibeltextes sind theils aus sprachlichen Gründen zur Conservirung alter Formen und Einführung von Neuerungen, theils aus religiösen und theils aus ethisch-aesthetischen Gründen zur Beseitigung von Anstössigen Bemerkungen gemacht und nach langer mündlicher Fortpflanzung schriftlich fixirt worden. Die Summe dieser Bemerkungen heisst Ueberlieferung im besondern Sinne d. i. Māsôrā (מסורה oder מסורת = traditio). Aus diesen Bemerkungen sei Folgendes erwähnt:

1. Kethîb und Qerî oder Textlesart und Randlesart. 1 M 8, 17 liest man im Texte die Consonanten הוצא und darüber ein Ringelchen, einen circellus, wie anderwärts auch ein Sternchen, asteriscus, z. B. 11, 32 bei dem *nûn sinistrorsum inclinatum*; 27, 40 bei der Mitte des Buches; 30, 18, wo zuerst Jissakhar vorkommt. Jener Ring 8, 17 verweist darauf, dass unter dem Texte eine abweichende Lesart zu suchen ist, und man findet dort הוצא. Das im Texte Stehende heisst das Geschriebene כתיב, das unter demselben Stehende heisst קרי, also das, was anstatt jenes gelesen worden ist. Die unter der Textlesart stehenden Vocale würden a. a. O. ebensogut zu derselben passen, wie zur Randlesart. Denn man könnte ebensogut הוצא (lass herausgehen!) einmal lesen, abgesehen davon, dass sonst es הוצא heisst, als man nach der Rand-

lesart אֶלֶּהֶם lesen soll. So stimmen die unter der Textlesart stehenden Vocale noch manchmal ebenso zu derselben, wie zur Randlesart, vgl. 9, 21; 12, 8; 13, 3; 14, 2. 8; 20, 6 und so schliesslich auch in בָּתִּילָהּ (das Mädchen) 24, 14 vom Standpunct der Möglichkeit aus, obgleich sonst die Femininendung \bar{a} nicht defectiv geschrieben ist. Aber gewöhnlich passen die unter der Textlesart stehenden Vocale nicht zu derselben. Das ist noch nicht sofort klar in וַיִּיטֹם 24, 33, obgleich das Fehlen eines Vocalzeichens unter dem ersten ו aufmerksam machen muss, dass der Punct des zweiten ו nicht ein Dagesch forte, sondern der Punct des Schureq sein soll, und dass zu diesem Puncte, weil ein solcher im ו nicht stehen kann, ein ו als mater lectionis zu suchen ist, wie es in der Randlesart gefunden wird. Auf den ersten Blick aber deutlich ist, dass die Vocale der Textlesart nicht zu dieser gehören, bei וַיִּשְׁתַּחֲוּוּ (und sie sollen anbeten) 27, 29, weil eine hebräische Form unmöglich auf ein defectiv geschriebenes u ausgehen kann. Derselbe Fall auch 43, 28. Zur Textlesart müssen darum die Vocale gesucht werden; zur Randlesart sind sie vorhanden. Natürlich nicht, um diesen bekannten Satz zu bezweifeln oder zu beweisen, habe ich die in 1. Mose vorkommenden Fälle von Kethib und Qeri durchgegangen, sondern um die Regel aus der Anschauung abzuleiten. — Auch die Punctuation וַיִּשְׁתַּחֲוּוּ Hi. 15, 31 weist, als für das Kethib unmöglich (§ 10, 2, Schluss S. 52), auf das Qeri וַיִּשְׁתַּחֲוּוּ (Eiteles) hin.

Bei vier Wörtern, anstatt deren, so oft sie geschrieben waren, etwas anderes gelesen worden ist, also ein Qeri perpetuum vorhanden war, hat man sich begnügt, bloss eine nicht zum Kethib passende Vocalisation zu setzen und dadurch den Leser aufzufordern, sich nicht nur, was beim gewöhnlichen Kethib die einzige Aufgabe war, die zum Kethib gehörige Vocalisation, sondern auch die zur vorliegenden Vocalisation stimmenden Consonanten zu suchen. Man hat aber keinen circellus gesetzt. Diese vier Wörter sind: 1) וַיִּשְׁתַּחֲוּוּ von 1 M 2, 12 an; denn im Pentateuch steht וַיִּשְׁתַּחֲוּוּ für er und sie, die Masoreten wollen aber, wo jene Form für „sie“ stand, וַיִּשְׁתַּחֲוּוּ gelesen haben. 2) וַיִּשְׁתַּחֲוּוּ von 1 M 2, 4 an, weil zur Vermeidung von Missbrauch, vgl. 2 M 20, 7; 3 M 24, 16, seit den letzten Jahrhunderten v. Chr. nicht „der abgesonderte Name“ (שֵׁם הַמְּפֹרָשׁ) וַיִּשְׁתַּחֲוּוּ , sondern אֱלֹהֵי (mein Herr = der Herr) gelesen wurde. 3) וַיִּשְׁתַּחֲוּוּ von

1 M 30, 18 an', wo das ש durch Unpunctirtheit als nicht auszusprechender Buchstabe bezeichnet werden soll, weil vom ursprünglichen שְׂשָׁכָר (es ist vorhanden Lohn) der erste Sibilant dem zweiten sich assimilirt hatte. 4) וְיִשְׁלַח , vgl. 2 Sam. 5, 5, wonach statt des älteren Singular וְיִשְׁלַח der Dual וְיִשְׁלַחַם mit ־ gelesen werden soll, welches auch fünf Mal geschrieben ist Jr. 26, 18; Esth. 2, 6; 1 Chr. 3, 5 (da bei J. H. Michaelis; aber nicht bei Buxtorf und Hahn); 2 Chr. 25, 1; 32, 9.

Wie schon beim dritten dieser Wörter gesehen worden ist, dass ein nicht auszusprechender Consonant nicht punctirt wurde, so steht auch ausdrücklich Jos. 12, 20 bei גִּירָאֵן am Rande לֹא קָרִי אֵ = non est lectum Aleph. Und dieses Weglassen ist auch schon durch die Vocalsetzung angezeigt; denn wenn sonst אֵ mit Cholem stehen, so trägt es ja, vgl. S. 45, das א . Anderwärts ist die Nichtaussprache eines organischen א unangezeigt geblieben, vgl. יִרְאַוּ = *jerû* (fürchtet!) Jos. 24, 14; 1 Sm. 12, 24; Ps. 34, 10 (Baer). Aber bei וְנִרְפְּאוּ (und sie wurden gesund gemacht) Hes. 47, 8, welches *wenirpû* gelesen werden soll, steht am Rande הָאֵ זָחָה (das Aleph ist quiescirend). Bei מִמָּוֶם = *mûm* Hi. 31, 7 ist bei Baer-Delitzsch wieder אֵ זָחָה , und bei derselben Form Dn. 1, 4 hat auch Hahn יִחִיר אֵ (superfluous [est] א). — Ein einzelner Buchstabe ist auch 1 Kg. 21, 8 nicht punctirt (הַסְּפָרִים). Und so sind auch manchmal ganze Wörter durch Nichtpunctirung als im Lesen zu übergehende bezeichnet worden. Da steht am Rande: בְּחִיב לֹא קָרִי (geschrieben, aber nicht gelesen). So zuerst כִּי־אֵם 2 Sm. 13, 33, wo die Conjunction „sondern“ als zu schwierig mit der leichteren und dem nächsten Zusammenhang entsprechenderen „denn“ vertauscht werden sollte. Derselbe Fall 15, 21; 2 Kg. 5, 18; Jr. 39, 12; Ruth 3, 12. Ferner überflüssiges אֵת־ ist getilgt Jr. 38, 16; eine falsche Wiederholung beseitigt Jr. 51, 3; Hes. 48, 16.

Wo aber ein Wort ergänzt werden sollte, wagte man in den Text nicht die Consonanten, sondern nur die Vocale dieses Wortes zu setzen, während die Consonanten am Rande bemerkt wurden. Diess ist קָרִי לֹא בְּחִיב (gelesen, aber nicht geschrieben). So zuerst Ri. 20, 13, wo im Texte — und am Rande die Consonanten dazu בְּנֵי stehen. Ebenso 2 Sm. 8, 3; 16, 23; 18, 20; 2 Kg. 19, 31; Jr. 31, 38; 50, 29; Ruth 3, 5. 17. Ein einzelner Buchstabe ist Hi. 2, 7 durch Punctirung als zu lesen angezeigt. Hes. 9, 11 sind im Texte nicht einmal die

Vocale des einzuschiebenden Wortes gesetzt, sondern nur פֶּאֶשֶׁר punctirt und durch diese unmögliche Punctation auf בְּכָל-פֶּאֶשֶׁר als „Gelesenes“ aufmerksam gemacht.

Die Dikduke ha-teamim geben nicht bloss in § 62 ein Verzeichniss der Stellen, wo beide Erscheinungen hervortreten [nur sind Ri. 20, 18; 2 Sm. 8, 13; 2. Sm. 12, 33 falsche Citate], sondern sie versuchen auch eine Erklärung und Angabe der jedesmaligen Veranlassung in § 63. 64. Doch ist es Sache der Exegeten, diese Versuche bei den einzelnen Stellen mit den andern traditionellen Erklärungen zu vergleichen und ihren Wahrscheinlichkeitsgrad zu bestimmen.

Kreis oder Stern zeigt auch noch an, dass eine Form aus religiösem Grunde bemerkenswerth sei. So zuerst weist bei אֱלֹהֵי 1 M 18, 3; 19, 18 ein Kreis auf ein am Rande stehendes קֹדֶשׁ (sanctum) hin. Diese Bemerkung dient also zur Conservirung der im Texte stehenden Orthographie, damit nicht ein Abschreiber etwa das Nûn mit Pathach schriebe (also אֱלֹהֵי) und dadurch zum הוֹל (profanum) machte, ihm die Bedeutung „meine Herren“ gab, die es 19, 2 hat, wo denn nun auch הוֹל dabei steht. Ebenso bezeichnet bei אֱלֹהִים 20, 13 das קֹדֶשׁ, dass das Wort nicht von heidnischen Göttern, sondern vom wahren Gotte gebraucht sei; so auch 35, 7; und bei אֱלֹהֵי 5 M 32, 17; bei אֱלֹהֵי v. 21. Umgedreht ist אֱלֹהִים als הוֹל (profanum) 1 M 31, 53 bezeichnet, wo es im Munde Labans erscheint.

Endlich aus ethisch-aesthetischem Grunde ist durch Kreis oder Stern von einem im Texte stehenden Worte auf ein am Rande stehendes verwiesen zuerst 5 M 28, 27, wo das anstössige Wort אֲפֻלִּים (Aftergeschwülste) durch den Ausdruck אֲחֻרַיִם ersetzt werden sollte, der, wenn er auch an specieller Bedeutung jenem im Texte stehenden Worte gleich war, so doch, wie es auch bei uns geschieht, vielleicht, als nur in vornehmeren Gesellschaftsclassen gebraucht, die Ohren der Zuhörer weniger verletzen sollte. So auch 1 Sm. 5, 9. 12; 6, 5. Wenigstens ist sonst überall der derbere Ausdruck durch einen feineren ersetzt, vgl. 5 M 28, 30; Jes. 13, 16; Jr. 3, 2; Zach. 14, 2. — 2 Kg. 6, 25; 10, 27; 18, 27.

2. Puncta extraordinaria findet man über den Wörtern, wo am Rande steht נֶקֶדַּר (punctum oder puncta supra etc.). So ist zuerst bei וְיָבִינְיָהּ (und zwischen dir) 1 M 16, 5 ein Punct über dem zweiten Jod, weil dieses sonst fehlt, also das Singular-

suffix steht. Die drei Punkte 18, 9 über אִי in אִי־יִי sind unerklärbar, vgl. Delitzsch z. St. Der Punct 19, 33 soll das י (und) hervorheben, um zu behaupten, dass Lot beim Aufstehen seiner Tochter zum Bewusstsein von seiner That gekommen sei. Die Punkte 33, 4 bezweifeln die Aufrichtigkeit des Küssens Esau's.

Wie anderwärts werden auch in Dikduke ha-teamim § 58 die 15 Stellen verzeichnet, wo die ausserordentlichen Punkte sind: 10 in der Thora und 4 in den Nebiim und 1 in den Kethubim, nämlich 1 M 16, 5; 18, 9; 19, 33; 33, 4; 37, 12; 4 M 9, 10; 3, 39; 21, 30; 29, 4 [nicht „6“]; 5 M 29, 28 [nicht „8“]; — 2 Sm. 19, 20; Hes. 41, 20; 46, 22; Jes. 44, 9; — Ps. 27, 13. Die aus dem Codex Baer bei den ersten sechs Stellen eingeschalteten Erklärungen zu prüfen, müssen wir uns hier versagen.

3. Wie noch ausser beim 7. und 15. Accente des prosaischen Systems und bei Accent 7; 11 und 11^b des poetischen Systems eine senkrechte Linie zwischen den Wörtern (פֶּסֶק, פֶּסֶק Pâsēq, Abschneider, Unterbrecher) zur Verhinderung von Wortzusammenziehungen gebraucht wurde, vgl. 1 M 1, 5. 10; 2, 21 f.; 12, 17 u. s. w.; Ps. 5, 2 u. s. w.; so findet sich auch manchmal ein Zwischenraum und zur Anzeigung desselben ein Ring, welcher auf die Randbemerkung פֶּסֶק בְּאֶמְצַח פֶּסֶק (Unterbrechung in der Mitte des Verses) hinweist. So 1 M 35, 22; 5 M 2, 8; Jos. 4, 1; 8, 24; Ri. 2, 1; 1 Sm. 10, 22; 14, 19. 36; 16, 2. 12; 17, 37; 21, 10; 23, 2. 11; 2 Sm. 5, 2. 19; 6, 20; 7, 4; 12, 13 u. s. w. Es soll mit diesem Zwischenraum auf die Trennung aufmerksam gemacht werden, welche an den betreffenden Stellen im Gedankenzusammenhang sich findet, und welche dem Masoreten den Wunsch einflösste, dass vielleicht an der von ihm freigelassenen Stelle wenigstens der Versanfang sein sollte. Aber damit kommen wir schon an die masoretische Eintheilung des Bibeltextes, deren Auseinandersetzung der Einleitung in das Alte Testament überlassen bleiben muss.

Von diesem selbständigen Paseq handeln die Dikduke ha-teamim in § 28: „Das Paseq (פֶּסֶק) dient zu fünf Dingen (דְּבָרִים, Zwecken), wie es festgestellt haben die richtigen Seher. Der erste ist, abzusondern einen Consonanten von seinem Genossen, welcher ihm gleich ist und kommt ihn aufzunehmen [=ihm folgt], um die Aussprache deutlich zu machen (in der Lieblichkeit des Flüsterns [?]), z. B.

למענה 1 Chr. 22, 5; לרוב 22, 3; מעין 51, 37. — Zweitens: bei zwei [gleichen] Wörtern, die neben einander in unmittelbarer Aufeinanderfolge stehen, z. B. יהוה ויהוה 2 M 34, 6; יום ויום 1 M 39, 10; סביב וסביב Hes. 37, 2; אמך ואמך 4 M 5, 22; בוגר ובוגר Jes. 21, 2. — Drittens: aus Furcht, dass zwei Wörter unmittelbar hintereinander ausgesprochen werden, die nebeneinander ausgehauen [wie aus dem Fels = bereitet], aber doch nicht dazu bestimmt sind, verbunden zu werden, und nicht wie ein Wort gesprochen werden sollen, z. B. עמים [הוירד] אלהים Ps. 66, 8; [nicht „67, 4“]; יהוה ואלוה וישע Ps. 139, 19; רבים ויהוה Ps. 119, 156. — Viertens: um festzustellen das Wort, welches nicht mit einem andern vermengt werden soll, und um abzusondern den Laut oder Ausdruck des Wortes, damit es nicht verbunden sei, z. B. עשו ואלה 1 M 18, 21; ישמע ואל Ps. 55, 20; חאל ולנו 68, 21. — Fünftens: um eine Trennung zwischen den Accenten zu bewirken, welche getrennt sein, mit einander nicht verknüpft sein sollen, z. B. מועד ומזרחא לפני אהל מועד ומוזרחא Jos. 19, 51; ויהושע בקנין 4 M 3, 38; לעלן ולאלה שמך Esra 6, 9.“

Zweiter Haupttheil:

Die Formenlehre.

I. Die Pronomina.

§ 15. Pronomen personale.

a) Pronomen personale separatum.

Ich = אני die ältere, אנכי die jüngere Form.

Du [m.] = אתה und defectiv 5 Mal הוּא 1 Sm. 24, 19; Ps. 6, 4; Hi. 1, 10; Pred. 7, 22; Neh. 9, 6. — **Du** [f.] = אתה 7 Mal Ri. 17, 2; 1 Kg. 14, 2; 2 Kg. 4, 16. 23; 8, 1; Jer. 4, 30; Hes. 36, 13. Diese Wortgestalt weist in ihren Consonanten auf die ältere vocalisch auslautende Form *attî*, in ihrer Punctuation aber auf den Widerspruch der Punctatoren gegen jene ältere Form zu Gunsten der jüngeren הוּא hin.

Er = הוא , mit ursprünglichem א , nicht א otiosum, wie das äthiopische ወ-ኣቲ : *we'étû* (er) zeigt.

Anmerkung. a) Dieselben Consonanten bezeichnen im Pentateuch „sie“. Nur an 11 Stellen steht, wie die Masora zu 1 M 38, 25 bemerkt, auch im Pentateuch die spätere Form הם für „sie“. Diese 11 Stellen sind 1 M 14, 2; 20, 5; 38, 25; 3 M 2, 15 [hier richtig bei Buxtorf; aber nicht bei J. H. Michaelis und Hahn]; 11, 39; 13, 10. 21; 16, 31; 21, 9; 4 M 5, 13 f.]

b) Und diese epizöne Form hat wirklich in der Sprache existirt, ist nicht durch Schreiberversehen hineingekommen. Nämlich Wellhausen in der 4. Auflage von Bleek's Einleitung in das Alte Testament S. 636 f. sagt: „Geht man von den hier dargelegten Anschauungen aus, so übt es fast eine komische Wirkung, wenn $\text{הוא} = \text{היא}$ für die Authentie oder das hohe Alter des Pentateuch angeführt

wird. Nach dem stehenden *οὐκ ἴδού* zu schliessen, scheint noch die LXX in der bekannten Citirformel nicht *הִיא הָלָא*, sondern *הָא הָלָא* gelesen und *הָא* als *ἴδού* verstanden zu haben“. — Die Anschauung auf welche sich Wellhausen beruft, ist die, dass auf dem Mesastein (etwa aus dem Jahre 900 v. Chr.; vgl. oben S. 13) im Innern des Wortes *י* und *י* nicht als Vocalbuchstaben erscheinen, und dass sie desshalb auch in hebräischen Schriften derselben und früherer Zeit gefehlt hätten. — Aber

α) Die Orthographie eines harten Steindenkmals kann schon von vornherein nicht als Muster der auf gefügigerem Schreibmaterial angewendeten gelten. Ebendasselbe gilt in Bezug auf die defective Schreibart der phönizischen Inschriften. Ferner die Münzinschriften zeigen theils Uebereinstimmung mit dem Fortschritt der Plene-schreibung, theils Gegensatz zu derselben. Die Münzen können aber, wenn sie auch Uebereinstimmung mit dem Fortschritt der Plene-schreibung zeigen, doch jenen in Bezug auf die Steindenkmäler aufgestellten Satz nicht widerlegen, weil bei ihnen die Herstellung eines Prägestockes mit den *matres lectionis* sich wegen des oftmaligen Gebrauches der Mühe verlohnte.

β) Jene Uebersetzung der LXX beweist so wenig das Fehlen der *mater lectionis* in der fraglichen Citirformel, dass man es verwunderlich nennen kann, wenn Wellhausen sich darauf beruft. Er meint nämlich, die LXX hätten das defectiv geschriebene *הָא* für *הִיא* = en, ecce (1 M 47, 23; Hes. 16, 43) angesehen. Aber die LXX setzen *ἴδού* auch für das blossе *הָלָא* Jos. 1, 9; Ri. 6, 14; Esth. 10, 2 und *οὐκ ἴδού* für *הָא הָלָא* 2 Kg. 15, 21. Also haben sie die Fragepartikel *הָלָא* in eine behauptende Partikel umgesetzt (wie auch schon die Chronika meist *הִיא* für das *הָלָא* der Königsbücher setzten z. B. 2 Chr. 16, 11 gegenüber 1 Kg. 15, 23) und nicht das angebliche Pronomen *הָא*. Im Gegentheil haben die LXX *הָא הִיא* 5 M 3, 11 mit *ἴδού αὖτε* wiedergegeben.

γ) Auch wird die Richtigkeit der Anschauung Wellhausen's [dass die Vocalbuchstaben erst spät den Texten hinzugefügt worden sind] nicht durch folgenden Satz von ihm a. a. O. S. 632 bewiesen: „Nur so erklären sich die zahlreichen Misverständnisse, welche durch Annahme oder Nichtannahme einer *mater lectionis* verschuldet sind, nur so die zahlreichen Varianten in diesem Punkte, welche nicht allein die Vergleichung der LXX liefert (*עִי־לִים* Hi. 19, 18 LXX *αἰών* = *עולם*), sondern ebenso sehr innerhalb des masoretischen Textes die Vergleichung der Eigennamen, namentlich der minder gebräuchlichen, welche aus leicht begreiflichen Gründen häufig der Anpassung an die spätere Regel widerstanden und einen älteren Zustand der Schrift conservirt haben“. Vielmehr erklären sich die Varianten

welche die Vocalbuchstaben betreffen, daraus, dass die Vocalbuchstaben als accessorischer Bestandtheil der Wortgestalten immerhin in ihrer Setzung mehr als die Radicale dem Gutdünken der Schreiber unterworfen waren. Und wenn die Eigennamen weniger Vocalbuchstaben zeigen, so bedurften sie derselben auch weniger, als die Nomina appellativa und das übrige Sprachgut überhaupt.

δ) Alle diese von Wellhausen für seine Anschauung vorgetragenen Gründe haben also an sich kein Gewicht; aber, wenn sie auch mehr hätten, so würden sie durch folgenden Gegengrund widerlegt: Der vorhandene Bestand der Vocalbuchstaben liefert den Beweis, dass die Vocalbuchstaben nicht eine willkürliche Zugabe Späterer zum Texte sind. Der Beweis liegt in dem verschiedenen Maasse, in welchem im Ganzen und Grossen die Vocalbuchstaben in den früheren und späteren Büchern verwendet sind. Es ist ja eine allgemein bekannte, von Ew. § 15, d wie Bō. § 167 hervorgehobene Thatsache, dass von den Büchern der Könige und Jeremia an die Scriptio plena häufiger ist. Das alte bekannte durchschlagende Beispiel ist: דָּוִד steht in den älteren Büchern; דויד in diesen nur selten, aber durchaus in (Zach. 12, 7. 8. 10. 12; 13, 1) Esra, Neh., Chronica. Hätten nun Spätere die Vocalbuchstaben eingesetzt, so hätten sie es gleichmässig und zwar nach der späteren Gewohnheit gethan. Es lässt sich nicht erklärlich machen, wesshalb sie die Einsetzung ungleichmässig vorgenommen haben sollten. — Wenn nun die Vocalbuchstaben überhaupt nicht im Ganzen später zu den Texten hinzugesetzt sein können, so nimmt überdiess die Annahme, dass jenes angebliche אִי in Blindheit für das Genus des vom Pronomen vertretenen Substantivs von irgend einem Abschreiber des Pentateuch mit Ausnahme jener 11 Stellen mit י versehen worden sei, ein förmliches Wunder von sprachlicher Verblendung nicht eines Einzelnen, sondern der mit der heiligen Literatur sich beschäftigenden Kreise Israels zu Hilfe. Aber wie soll eine solche unberufene Hand über den Pentateuch gerathen sein? Wie könnte es auch nur einen Abschreiber in jenen frühen Zeiten (etwa Esra's) gegeben haben, der gar nicht gewusst hätte, was er schrieb? Wie soll er seine alles Sprachbewusstsein verleugnende Neuerung seiner Zeitgenossenschaft aufgedrungen haben, sodass erst Spätere, eben die Punctatoren, die Fälschung erkannt und das richtige Genus an den betreffenden Stellen restituirt hätten?

c) Dieses epizöne אִי ist auch als Archaismus zu betrachten (gegen Bertheau, Protestantische Realencyclopädie, 2. Aufl. V. [Artikel „Hebräische Sprache“] S. 690: „Man wird zugeben müssen, dass die dem Pentateuch eigenthümlichen Erscheinungen uns nicht berechtigen, seiner Sprache einen alterthümlichen Character beizu-

legen, da überall nicht bewiesen werden kann, dass sie Archaismen sind“). Denn Jes. 30, 33 ist הוּא ohne Noth in הוּא verwandelt; ferner 1 Kg. 17, 15 und Hi. 31, 11 sind הוּא und הוּא nur umgestellt; endlich Ps. 73, 16 und Pred. 5, 8 ist im Gegensatz zur pentateuchischen Erscheinung für הוּא ein הוּא eingesetzt. Was aber nun nicht in der spätern Literatur vorkommt, muss doch für alterthümlich gelten.

d) Obgleich aber demnach das doppelgeschlechtige הוּא echtes und altes Sprachgut ist, so ist doch auch der Satz von Keil, Einleitung in das Alte Testament, 3. Aufl. § 35 [S. 160 f.] „Es bleibt der allen 5 Büchern Mose's gemeinsame alterthümliche Sprachcharacter für die Ergänzungs- und Urkundenhypothese ein Stein des Anstosses, an dem sie fallen und zerschellen muss“ nicht richtig. Denn was die Ergänzungshypothese anlangt, so hat schon Bleek, S. 151 f. richtig bemerkt: „Es konnte in einzelnen Puncten eine gewisse Gleichmässigkeit auf zwiefache Weise bewirkt werden, theils so, dass die späteren Redactoren [Ergänzer], indem sie das frühere Werk ganz oder theilweise aufnahmen und es jedenfalls wieder abschrieben, in die ursprüngliche Darstellung Einzelnes von ihren Eigenthümlichkeiten in Hinsicht des Sprachgebrauchs hineintrugen, theils so, dass sie selbst von den Eigenthümlichkeiten der früheren Verfasser, mit deren Werken sie sich eifrig beschäftigten, sich etwas aneigneten“. Und auch die Urkundenhypothese kann sich darauf berufen, dass die Redactoren bei der Verschmelzung der unabhängig von einander entstandenen Schriften das ganze Werk, weil es von einer alten Zeit handelte, uniformirten. Der Gedanke aber, dass doch im Buche Josua u. s. w. dieser Archaismus sich nicht finde, scheint mir keine Schwierigkeit zu machen, weil ein Fortgehen des Jehovisten, Deuteronomiker und Elohisten im Josua, Richter etc. nach meiner Ueberzeugung nicht nachgewiesen werden kann, sondern in diesen Büchern bloss ein Nachahmer des Deuteronomikers als Ergänzer erwiesen werden kann

e) Dieser sprachliche Archaismus ist durch die vorausgehende Auseinandersetzung auch gegen die Gründe geschützt, welche Kautzsch § 32 gegen seine Annahme angeführt hat. Nur gegen seinen ersten Grund „dass keine andere semitische Sprache die (ganz unentbehrliche) Unterscheidung der Geschlechter im Pron. separ. der 3. Pers. aufgehoben hat“ muss noch bemerkt werden, dass derselbe mit dem „ganz unentbehrliche“ immerhin eine unbewiesene Voraussetzung macht, folglich auch in dem „aufgehoben“ eine unbewiesene Conclusio hat. Der zweite Grund „dass sich diese Unterscheidung doch auch 11 Mal im Pentateuch findet und zwar 1 M 38, 25 הוּא und הוּא dicht nebeneinander“ kann gerade für successive Differenzirung der Genera angeführt werden und dafür, dass man die Unter-

scheidung nur anwendete, wo sie am nöthigsten war. — Der oben nachgewiesenen Nothwendigkeit gegenüber, die mater lectionis א als wenigstens in einem Theile der Pentateuchurkunden ursprünglich vorhanden anzunehmen, sind diese Gründe vollends ohne Gewicht. Und wie kann man sich mit Kautzsch bei der Annahme beruhigen, „dass die Schreibung הוא für היא auf einer orthographischen Eigenthümlichkeit beruht, die bei irgend einer Recension des Pentateuchtextes fast consequent durchgeführt, nachmals aber von den Masoreten mit Recht beseitigt worden ist“? Wer war denn die dunkle Grösse, der es in den Sinn kam und kommen durfte, diese „orthographische“ Eigenthümlichkeit in den Pentateuchtext einzuschmuggeln?

Vielmehr ist die einzig mögliche Annahme, dass zuerst im Semitisch-Hebräischen für das Pronomen der 3. pers. sing. wenn auch nicht dieselbe Form vorhanden gewesen sei und sich erst allmählich neben $h\bar{u}$ für „er“ auch $h\bar{u}$ für „sie“ ausgebildet habe, aber doch zwei einander ähnliche Formen ($h\bar{u}$ und $h\bar{u}$) existirt haben, welche beide הוא geschrieben worden sind, bis die feminine Form sich allmählich deutlicher zu $h\bar{i}$ differenzirte. So Böttcher § 860.

Solche Zuspitzung und Erleichterung des tiefen und schweren u zum höheren i lässt sich belegen, vgl. äthiopisch *qatálkú* (ich habe getödtet) und hebr. *ānōkhī* (ich); arab. *qatáltú* (dass.) und hebr. *qatáltī* (dass.); alte Pluralendung $\bar{u}n$, spätere $\bar{i}n$, \bar{im} ; alter Imperativ *quṭlī*, *quṭlú*, spätere Form *qitlī*, *qitlú*. Hierher gehört auch die Wechselbeziehung zwischen Wörtern mit [jetzigem] Cholem und Chireq, vgl. Olsh. S. 628: „Neben הָיָה [von הָיָה Satzung] findet sich auch הָיָה Ri. 5, 15; Jes. 10, 1 . . . mit Abschwächung des ursprünglichen \bar{u} in \bar{i} . So auch Mühlau-Volck s. v. Aller Wahrscheinlichkeit nach ist dieselbe Erscheinung bei אָמַר (sein Wort) Hi. 20, 29, אָמַר , אָמַר (pro sing. absol. est אָמַר , Ges. Thes. s. v.). Dieser Uebergang muss eingetreten sein, als die jetzt mit Cholem gesprochenen Worte noch mit \bar{u} gesprochen wurden. Damals hat sich dieses \bar{u} zum Theil in \bar{i} zugespitzt, erhöht. So fällt ein erwünschtes Licht auf eine Erscheinung, die, wenn man Cholem und Chireq nebeneinander stellt, dunkel erscheinen muss. — Und ebenso wie in vorgeschichtlichen, oder, wie beim Imper. in alten geschichtlichen Zeiten, so sehen wir denselben Process der Umwandlung von u ins bequemere i nach dem Aussterben der hebr. Sprache im vollen Gange. Denn die Punctatoren kämpfen theils gegen unberechtigtes i zu Gunsten des u , vgl. Jes. 10, 13; 12, 5; 28, 15; Jer. 18, 22; 29, 14; 52, 1 (offenbares Schreibversehen); Hes. 39, 25; Sach. 9, 9, theils verwandeln sie selbst u in i , vgl. Jes. 62, 3; Jer. 18, 16; 19, 2; 49, 39; Zeph. 2, 7 (da wird שָׁמַר , das sie doch öfters umgedreht für

eingesetzt oder auch wie Zeph. 3, 20 unangetastet gelassen haben, in אֲנִי verwandelt); Sach. 11, 2. — Und die Tendenz des א zu א ist ja überhaupt eine weitverbreitete; man erinnere sich zunächst noch daran, dass, wie § 8, 1 erwähnt ist, Qibbus von den späteren Juden vielfach wie א gesprochen wurde und wird. Vgl. Delitzsch zu Ps. 94, 12: „AE [= Abenesra] und Parchon bezeugen, dass das א als aus o (u) + i zusammengesetzt von den Palästinensern א gesprochen wurde“.

Sie also später = אֵלִי , wieder mit ursprünglichem א , vgl. das äthiopische ኢት : je'ët , sie; vgl. zur Aussprache die Abhandlung von Trumpp, Z. d. D. M. Gesellschaft XXVIII, S. 548. Indem Mühlau in einer Anmerkung bei Bö. II. S. 8 gegen Ew. § 105, e und Olsh. § 95, b aus dem Arabischen beweisen will, dass das א von אֵלִי und אֵלִי ein א otiosum, ein „Elif der Wahrung“ sei, hat er auf die äthiopischen Formen keine Rücksicht genommen. Es lässt sich wohl begreifen, dass der stumm gewordene Laut des א im Arabischen weggefallen ist; aber nicht, dass er im Aethiopischen hinzutrat. Mit Mühlau stimmt nur Müller, indem er § 147 schreibt: „Das א in אֵלִי und אֵלִי hat keinen Consonantenwerth“ und auf § 108 verweist, wo er vom א als graphischem Abschluss handelt. Aber Ges.-Kautzsch § 32 und Stade § 171, c wie wir. Weder die äth. Form noch das hebr. Suffix ha lehren Zusammensetzung aus ha und va (gegen Bick. § 82); vollends gar nicht weist das א auf Zusammensetzung aus hu-ya , hi-ya hin (gegen Land § 91; y = Spir. lenis).

Wir = אֲנִי ; 6 Mal abgekürzt אֲנִי 1 M 42, 11; 2 M 16, 7 f.; 4 M 32, 32; 2 Sm. 17, 12; Klagel. 3, 42. אֲנִי nur als Kethîb Jr. 42, 6.

Ihr [m.] = אַתָּה . Dessen ä ist, wie das Aethiop., Arab. und Syr. beweist, aus ä zerdrückt. Diess gilt gegen Olshausen, der es § 95, b als aus ä verlängert ansieht. Er will diess § 98, 4 damit beweisen, dass das e in den abgekürzten Formen dieses Pronomens lang, weil betont sei. Das letzte nun, die Betontheit, ist Factum, aber daraus folgt nicht der 2. und 1. Punct, nämlich die Länge des e und seine Entstehung aus a . — Diese Aufstellung von Olshausen ist nur von Land § 90 gebilligt, obgleich sie auch noch nicht von Jemand (vgl. Bickell § 82; Müller § 147; Stade § 178; Ges.-Kautzsch § 32) widerlegt worden ist. — Ueberdiess braucht man gar nicht über das Hebräische hinaus zu blicken, um den Ursprung des fraglichen

e aus *u* zu erkennen; denn die Verbalformen des Hebr. auf *tem* und *ten* zeigen bekanntlich vor Suffixen noch ihr altes *u*. — Diese Form *attem* steht einmal für das Feminin in Hes. 13, 20, b.

Ihr [f.] = אַתְּ Hes. 34, 31, vielmehr (Qimchi 170, a) אַתְּ; אַתְּ 1 M 31, 6; Hes. 13, 11; 34, 17; אַתְּ aber in Mss. und Editt. Hes. 13, 20, a (so Buxtorf).

Sie [m.] = הוּא und הִיא gleich häufig¹⁾.

Sie [f.] = הִיא und הִיא gleich häufig.

Anmerkung. In Pausa heissen die Pronomina: אַתְּ z. B. 1 M 4, 9; אַתְּ z. B. 1 M 27, 24; אַתְּ bei Athnach viermal: Ps. 2, 7; (nicht „5, 5“, wie Bö. II. S. 8 steht); 25, 7 (nicht „26, 7“, wie bei Stade § 178, a steht); 40, 18; 70, 6; sonst אַתְּ wie z. B. Ps. 5, 5; אַתְּ z. B. 1 M 12, 13; אַתְּ 1 M 13, 8; aber Ps. 100, 3 אַתְּ (Buxtorf; J. H. Michaelis; Baer-Delitzsch).

b. Der Genetiv kann nur von einem Nomen abhängen, da es im Hebräischen keinen von einem Verb regierten Genetiv, kein Genetivobject, giebt. Man verwendet zum Ausdruck des Genetiv abgekürzte und ans Nomen angehängte Formen des pronomen personale separatum und ersetzt dadurch das pronomen possessivum. Und die Praxis kann sich nun erlauben, gleich an dieser Stelle an einem in der Declination unveränderlichen Worte das Pronomen suffixum nominis singularis und nominis pluralis zu veranschaulichen, nachdem die Casusbildung eines solchen unveränderlichen Wortes im Singular und Plural an einem Beispiel veranschaulicht ist. Hier aber soll diess erst bei der Behandlung der Declination geschehen.

Der Dativ wird ebenfalls mit Hilfe solcher abgekürzter und an die Praeposition לְ (zu) angehängter Formen ausgedrückt: לִי mir; לְךָ oder auch plene geschrieben לְךָ dir [m.]; in Pausa לְךָ 1 M 3, 18; 14, 21; 15, 1; לְךָ dir [f.]; לוֹ ihm; aber dafür

1) Dikduke ha-teamim § 43: Das Erkennungszeichen von הוּא und הִיא. — הוּא heisst es an jedem Orte mit „Qames qaton“ oder „zwei Puncten“ d. h. Sere. Aber wenn sich verbinden mit ihm die vier Buchstaben וְהוּא. so steht es mit „drei Puncten“ d. h. Segol: וְהוּא, וְהוּא, וְהוּא. Und wenn sich verbinden mit ihm die drei Buchstaben וְהוּא, so steht es mit Sere: וְהוּא, וְהוּא, וְהוּא, ausser einem, welches in der Schrift vereinzelt ist, nämlich וְהוּא 2 Kg. 17, 15.

kommt eine Verschreibung an ziemlich viel Stellen vor;¹⁾ in gehobener Rede auch לְיָיִם ihm. Letzteres zwar nicht 5 M 33, 2, wo gar keine Einzahl verlangt wird; auch nicht Jes. 30, 5, wo das Collectivum עַם (Volk) dabei steht, wie Ps. 73, 10; auch nicht Ps. 28, 8, wo man gegen das Targum (לְיָיִם) mit den LXX (τοῦ λαοῦ αὐτοῦ) die Lesart לְיָיִם bevorzugen muss, um eine natürliche Gedankenbewegung herzustellen; denn es bleibt doch unnatürlich, dass in einem Verse eine Sache im Pronomen und erst im folgenden Verse die Sache selbst stehen soll. Aber לְיָיִם ist schon 1 M 9, 26 f. ein Singular, weil da die drei Noahsöhne durchaus als Individuen vor dem Vater stehen; ebenso Jes. 44, 15; 53, 8. — Ferner לְיָיִם ihr; לְיָיִם uns; לְיָיִם euch [m.]; לְיָיִם euch [f.] Hes. 13, 18 und wahrscheinlich לְיָיִם, obgleich es nicht vorkommt; לְיָיִם ihnen [m.]; einmal לְיָיִם Jr. 14, 16; nur in gehobener Rede לְיָיִם 5 M 32, 32. 35; 33, 2; Jes. 23, 1; 30, 5; 35, 8; 43, 8; 44, 7 (auf עַם bezüglich); Hab. 2, 7; Ps. 2, 4 u. s. w. לְיָיִם ihnen [f.] 1 M 19, 8 u. s. w.; „stets mit Segol“, Qimchi fol. 191, b; לְיָיִם Hes. 1, 5. 23; 42, 9; Zach. 5, 9; das letzte nach Böttcher II, S. 59.

Der Accusativ wird durch Anfügung abgekürzter Formen an das zur Praeposition gewordene אֶת; (אֶתָּה, אֶתָּה) אֶת, אֶת (Ziel, Olsh. § 223 d) ausgedrückt. Dabei zeigen sich folgende Formen: אֶתִּי oder plene אֶתִּי mich; אֶתָּךְ dich [m.]; in Pausa אֶתָּךְ, einmal אֶתָּךְ 2 M 29, 35; אֶתָּךְ dich [f.]; אֶתִּי ihn; אֶתָּה sie [eam]; אֶתָּנוּ uns; einmal אֶתָּכֶם euch [m.] Jos. 23, 15; Böttcher falsch v. 16; sonst אֶתָּכֶם; אֶתָּכֶם euch [f.]; אֶתָּה sie [eos], auch אֶתָּה Hes. 23, 45; אֶתָּה 1 M 32, 1; 2 M 18, 20. אֶתָּה sie [eas] nur einmal Hes. 16, 54 und אֶתָּה 2 M 35, 26; einmal אֶתָּה Hes. 23, 47; aber 10 Mal אֶתָּה 1 M 19, 8 u. s. w. Die Formen mit Cholem kommen alle, wie defective, so auch plene geschrieben vor. Qimchi, fol. 189, a.

1) Die Masora bemerkt zu 3 M 11, 21: לֹא יִשְׁרָיִן לוֹ, also 15 Kethib לֹא und Qeri לֹא; aber die Bemerkung findet sich an mehr als 15 Stellen, vgl. 2 M 21, 8; 3 M 11, 21; 25, 30; 1 Sm. 2, 3; 2 Sm. 16, 18; 2 Kg. 8, 10; Jes. 9, 2; 49, 5; 63, 9; Ps. 100, 3; 139, 16; Spr. 19, 7; 26, 2; Hi. [6, 21, vgl. Baer z. St.] 13, 15; 41, 4; Esra 4, 2; 1 Chr. 11, 20. Vgl. hauptsächlich S. Frensdorf, Ochla W'Ochla (1864), Sectio 105; Hermann L. Strack, Prolegomena Critica in Vetus Testamentum Hebraicum (1873), pag. 83 s. 123.

Dikduke ha-teamim § 42: Das Erkennungszeichen von מָ und מַ , des מָ , welches mit 2 Punkten (Sere), und desjenigen, welches mit 3 Punkten (Segol) [vgl. die Verweisung hierauf oben S. 85 am Schlusse des Petit-Abschnittes, weil sich מָ , wie נָ , von den übrigen, dort besprochenen „kleinen“ Wörtern, Dikduke § 40, unterscheidet] — Es soll wissen der Lernende, welcher nach der Schrift sich sehnt: jedes מָ mit Maqqeph wird mit drei Punkten gestützt, ausser einem, welches in der Schrift vereinzelt ist, מָ Hi. 41, 26 [vgl. Baer zu dieser Stelle]; denn diess hat Maqqeph und lehnt sich ans Folgende an und ist [trotzdem] mit zwei Punkten gestützt. — Aber jedes מָ , welches einen „Garesch“ [„Treiber“, theils „Wegtreiber“, d. h. Accentus distinctivus, z. B. 1 M 1, 25 mit Tebir, v. 29 mit Darga; theils „Vorwärtstreiber“ d. h. Accentus coniunctivus, z. B. 1 M 1, 1. 21.] als seinen Accent hat, in zwei Punkten besteht sein Abzeichen: mit Ausnahme von drei Versen, denn sie sind mit dem „Garesch“ und doch sind drei Punkte bei ihnen eingegraben: Ps. 47, 5; ebenda 60, 2; Spr. 3, 12 [alle drei mit Merkha, vgl. Baer zur 3. Stelle]. Und diess ist es, wo sie [die מָ] mit Accent versehen sind; aber die übrige Schrift ist so: wenn מָ maqqephirt ist, so ist es mit drei, und wenn es nicht maqqephirt ist, so ist es mit zwei [Punkten] gelesen“. Es unterscheidet sich also מָ insofern von den übrigen, oben S. 85 erwähnten „kleinen Wörtern“, dass diese bei Maqqeph nur vor vornbetonten Wörtern Segol haben, wobei allerdings ein Schewa nicht in Betracht kommt, wie Dikduke § 40 ausdrücklich hinzugefügt ist, „weil ein Schewa nicht zu den Vocalen (מֶמֶר) gerechnet wird“, z. B. מֶמֶר 5 M 4, 38; מֶמֶר 1 M 16, 15; 1 Sm. 8, 2; מֶמֶר 1 M 31, 29. Dagegen מָ hat Segol bei Maqqeph sowohl vor vornbetonten Wörtern (vgl. 1 M 1, 16; 3, 18), als auch vor nichtvornbetonten Wörtern (vgl. 1 M 1, 4. 7. etc.).

§ 16. Der Artikel.

Anmerkung. Stade sagt § 132, a „Der hebräische Artikel ist etymologisch mit dem arabischen Artikel *al* nicht verwandt. Letzterer geht auf die Deutewurzel *la* zurück. Aus beiden ist vielleicht zusammengesetzt der beduinische Artikel *hal*. Gleichen Ursprungs mit dem hebräischen Artikel ist die Endung des aramäischen Status emphaticus *ā*. Da der Artikel von Haus aus ein Demonstrativ und Apposition ist, war seine ursprüngliche Stellung am Ende des Wortes“. Diess alles, was auch Böttcher in früheren Publicationen, dann Hupfeld im „System der semitischen Demonstrativbildung“ (Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes, II. S. 128 ff.) und Dietrich in der 6. Auflage des Handwörterbuchs von Gesenius angenommen hatten,

lässt sich am wenigsten mit Bestimmtheit behaupten. Unter den Neueren hat auch nur Müller § 113 die Form הַ eine hypothetische genannt und hinzugefügt, dass die Erklärung der immer auf das הַ folgenden Verdoppelung aus Assimilation streitig sei. Aber Ew. § 103, c (*ha-la, ala*); Olsh. § 100 („überall liegt die Lautgruppe *hal* = arab. *al* zu Grunde“); Bickell § 83 (the article *ha*, originally *hal*, is evidently cognate with הַ); Land § 86; Ges.-Kautzsch § 35; Bö. I. S. 400 f. haben erklärt, dass die hebräische Form des Artikels ihren nächsten Verwandten in dem arabischen Artikel habe. Unter den zehn Gründen, welche Böttcher für seine spätere Ansicht a. a. O. aufführt, scheint mir der neunte zu gelten: „Mit jenem הַ von הַ [diese lange Form wäre aber selbstverständlich nicht zu Grunde zu legen, auch wenn die andere Ansicht richtig wäre] wäre das Hebräische dem Arabischen, dem es doch sonst, wenn auch nicht immer in Wortbedeutungen, meist in Wortbildung und -beugung ungleich näher steht als dem Aramäischen, ausser allem Verhältniss entrückt“. — Auch was Stade über die ursprüngliche Stellung des Artikels am Ende des Wortes sagt, ist mir, als aller semitischen und indogermanischen Analogie widersprechend, mehr als fraglich, zumal es nicht einmal durch das Aramäische gestützt wird, weil dieses das demonstrative *ha* vor die Pronomina setzt (הַזֶּה ; הַהוּא etc.). Viel leichter annehmbar scheint mir, dass die alte Accusativform des semitischen Nomen auf *an* im Aramäischen (vgl. das Französische) zu einer Form des Nominativ geworden, und zwar nicht bloss als die determinirte Form, sondern als die fast regelmässige Form des Nomens verwendet wurde.

Ist ein Wort nicht durch seinen Begriff, weil es eigentliches oder uneigentliches Nomen proprium ist, oder durch ein Pronomen possessivum, oder ein genetivisches Attribut determinirt, so kann es durch den Artikel von andern abgegrenzt werden. „Und das הַ dient zum Kennenlernen des Wortes“, beginnt Qimchi 42^b; daher הַזֶּה הַהוּא Z. 3 v. u.

Weil *hal* mit dem folgenden Worte immer aufs engste verbunden, ja zusammengesprochen (und-geschrieben) also nicht bloss Procliticum, sondern Präfixum wurde: so trat immer Assimilation des liquiden *l* ein, und es steht daher

1) vor Nichtgutturalen הַ mit folgendem Dagesch f., nur dass, wenn der Anfangsconsonant keinen vollen Vocal hinter sich hat, also die Doppeltheit des Consonanten schwer zu Gehör gebracht werden konnte, einige Consonanten die thatsächliche

Verdoppelung und damit das Verdoppelungszeichen aufgegeben und nur eine virtuelle Verdoppelung bewahrt haben, insofern die Oeffnung der Artikelsilbe nicht so perfect geworden ist, dass Verlängerung des Vocals, Ersatzdehnung, eingetreten wäre. Diese Consonanten sind: das schon in seiner Einfachheit schwer aussprechbare **צ** (in **הַצִּפְרָדִּים** 2 M 7, 27 etc.; doch 8, 2); die schon als einfache andauernden **ל** und **נ** („wenn **ה** vor **נ** ohne Gaja“); endlich das wegen seiner Vocalähnlichkeit schwer doppelt zu Gehör zu bringende **י**. Jod bleibt aber doppelt vor **ה** und **ש**, weil da die Sprechwerkzeuge den vorausgehenden Vocalanstoss voll aushielten, um sich für die schwere Aussprache der beiden Gutturallaute die richtige Position zu geben: Esth. 3, 6; Ri. 8, 15; 1 Sm. 24, 3; Jr. 26, 20: „aber **הַיָּאֹר** [1 M 41, 1 etc.] etc. mit raphirtem Jod, und ebenso **פְּרִיזִיּוֹת** KL. 4, 3“, Qimchi 41^a.

2) Weil die Gutturalen in der Reihe **ח, ה, ע, א, ר** in einem aufsteigendem Grade der doppelten Aussprache (also auch sogar eines virtuellen Dagesch forte) unfähig sind, so tritt

a) bei ihnen in umgedrehter Proportion eine offene Silbe und damit Ersatzdehnung des Artikels ein, daher **ה** nur dreimal vor **ח** 1 M 6, 19; Jes. 3, 22; 17, 8; auch selten vor **ה**, nämlich **הַהֵם, הַהֶמָּה, הַהֵנוּ, הַהֶמָּה** und **הַהֵר** (der Berg); aber, ausser 1 Sm. 16, 7; 2 Sm. 5, 8; Jes. 24, 2; 59, 10; 65, 11; 42, 18; Jr. 12, 9; Spr. 2, 13. 17; Hi. 29, 15; Pred. 11, 7, vor **ש**; stets vor **א, ר**.

b) Auf Dissimilation der Vocallaute beruht es, dass vor unbetontem **ה** *hā* und **ז** *zā* (also beide mit Qames non-chatuph), vgl. **הַהֲרִים** (die Berge); **הַעָם** (das Volk), aber **הַעֲנָן** (die Wolke), und ebenso vor unbetontem sowie betontem **ח** *chā* (also mit Qames non-chatuph) und **ר** die Form **הֵ** steht, vgl. **הֵהָם** (der Schwiegervater); **הֵחָזֶק** (der Starke); **הֵחָלִי** (die Krankheit); **הֵחָרְבוֹת** (die Trümmer) Hes. 33, 24. [Aber **הַחֲרָבָה** und nicht **הֵחָרָבָה**, vgl. Smend zu Hes. 26, 2]. Erklärung der lautphysiologischen Vorgänge findet sich in „Gedanke, Laut und Accent“ S. 70 f. 89 f.

Ueber den Artikel vor **ח** geben die Dikduke ha-teamim folgenden kleinen § 48: „Alle **בכ"ל** [das sind die Praepositiones praefixae] und alle **ה**, welche bei **ח** vorkommen, sind immer pathachirt, abgesehen von drei, welche Qames haben, nämlich: **הַחֲרִי** 1 M 6, 19; **הַחֲרָבָה** (die Sonnensäulen) Jes. 17, 8; und **הַחֲרָבָה** (die Geldbörsen), ebenda 3, 22“, vgl. Baer zur 3. Stelle. Ebenso Qimchi, fol. 47^b.

§ 17. Pronomen demonstrativum.

Singular. Dieser = **זֶה**; auch bei einem femininen Worte Jos. 2, 17; **הַזֶּה** deutet auf weiter Entferntes hin, nur 2 Mal und zwar im Pentateuch 1 M 24, 65; 37, 19; **הִלֵּז** nur ausserhalb des Pentateuch Ri. 6, 20; 1 Sm. 14, 1; 17, 26; 2 Kg. 23, 17; Zach. 2, 8; Dn. 8, 16. **זֶה** ist Demonstrativum nur in Ps. 12, 8. Diese = **זֵאת**; (**הַזֵּאת** Jr. 26, 6 ist jedenfalls Schreibfehler, so auch die Masoreten); **זֵאת** nur Hos. 7, 16; **זֵאת** 2 Kg. 6, 19; Hes. 40, 45; und im Pred. 2, 2 u. s. w.; **הִלֵּז** auch einmal femininum 2 Kg. 4, 25 (**הַשְּׁמִיטָה הִלֵּז**); **הִלֵּז** nur Hes. 36, 35 („das verwüstete Land **אֶרֶץ** da war gleich dem Garten Eden“).

Plural. **אֵלֶּה** *elläh*, generis communis; **אֵל** nur 9 Mal 1 M 19, 8. 25; 26, 3 f.; 3 M 18, 27; 5 M 4, 42; 7, 22; 19, 11; 1 Chr. 20, 8, wobei es nach meiner Ansicht keinen fassbaren Unterschied ausmacht, wenn diese kürzere Form im Pentateuch alle Mal hinter einem mit dem Artikel determinirten Worte steht, also selbst determinirt ist, in der Chronikstelle aber im Anfange des Satzes als Substantivum gebraucht wird.

Der Genetiv wird ausgedrückt durch Nachstellung der aufgezählten Formen hinter die res possessa, vgl. **מְחִיר זֶה** (der Preis von diesem) 1 Kg. 21, 2; **עֵינֵי אֵלֶּה** (die Augen dieser) 2 Kg. 6, 20; bei Böttcher § 896 ohne Angabe der Stellen.

Dativ: **לְזֶה** (diesem) 1 Sm. 21, 12; **לְזֵאת** (dieser) 1 M 2, 23; **לְאֵלֶּה** und **לְאֵלֶּה** vgl. letzteres bei Zaqeph qaton 1 Kg. 22, 17. Accusativ: **זֶה-אֵת** und **זֶה**; **זֵאת-אֵת** und **זֵאת**; **אֵת-אֵלֶּה** und **אֵלֶּה**. Böttcher a. a. O. giebt richtige Belege.

Auch das pronomen personale der dritten Person wird, mit dem Artikel verbunden, zur stärkeren Hervorhebung einer Person oder Sache gebraucht, also **הֵהוּא**, **הֵהִיא**, **הֵהֵם**, **הֵהֵמָּה**, **הֵהֵנָּה**. Wir gebrauchen dafür oft nur den betonten Artikel; oft „dieser“, „jener“; oft „derselbe, ebenderselbe“.

§ 18. Pronomen relativum.

1) Unser Relativpronomen wird ausgedrückt, indem sich das Pronomen **אֲשֶׁר** auf alle Genera und Numeri zurückbezieht.

zurückbezog. Beispiele, wo sich אֲשֶׁר im Genetiv auf ein Wort der zweiten Person zurückbezieht, sind Jr. 32, 19 und Pred. 10, 16 f. nach Gesenius Lgb. S. 745 und Nägelsbach a. a. O., während an den von Gesenius gegebenen Stellen 5 M 3, 24; Neh. 2, 3 אֲשֶׁר natürlicher als Conjunction gefasst wird und an der von Nägelsbach gegebenen Stelle Jr. 31, 32 nothwendig als Conjunction gefasst werden muss. Und es ist Nägelsbach entgangen, dass er mit seiner Auffassung von Jr. 31, 32 „quod foedus meum ii violaverunt“ seine eigene ausdrückliche Erklärung über Ps. 8, 2, dass nämlich da $\text{אֲשֶׁר הָיָה הַיּוֹדֵךְ}$ nicht mit „quam magnificentiam tuam edas“ übersetzt werden dürfe, ausser Augen gelassen hat. Beispiele, wo sich das Relativpronomen als Genetiv auf eine dritte Person zurückbezieht, sind häufig, und ich gebe daher ein Paradigma:

סוּסוֹ	—	אֲשֶׁר	dessen Pferd
סוּסֶיהָ	—	$\text{אֲ$	deren [f. sg.] Pferd
סוּסֵיהֶם	—	אֲ	deren [quorum] Pferd
סוּסֵיהֶן	—	אֲ	deren [quarum] Pferd.

Die res possessa „Pferd“ könnte dabei wieder zwar nicht im Genetiv, aber im Dativ, Accusativ stehen, oder eine Präposition haben, also לְסוּסוֹ — אֲ cuius equo; אֵת סוּסוֹ — אֲ cuius equum; בְּסוּסוֹ — אֲ in cuius equo etc. etc.

4. Auch der Dativ konnte am Relativpronomen, wenn nicht die Möglichkeit vernichtet werden sollte, vor demselben ein ebenfalls im Dativ stehenden Demonstrativpronomen auszulassen, nur so bezeichnet werden, dass im Relativsatze der Dativ desjenigen Personalpronomens folgte, welches in Person, Genus und Numerus mit der vom Relativpronomen vertretenen Sache übereinstimmt. Wenn daher die vom Relativum vertretene Sache in der dritten Person steht, so ist לִי — אֲ welchem; לָהּ — אֲ welcher [cui, f. sg.]; לָהֶם — אֲ welchen; לָהֶן — אֲ welchen [quibus f. pl.]. Wenn die vom Relativum vertretene Sache aber eine erste oder zweite Person ist, so heisst es לִי — אֲ ; לָךְ — אֲ etc.

So war es auch beim Accusativ, also: אֶת־אֲנִי — אֲ quem oder quam me; אֶת־אֲנֹכִי — אֲ quos oder quas nos; אֶת־אָתָּךְ — אֲ quem te, אֶת־אָתְּךָ — אֲ quam te, אֶת־אֲתֶכֶם — אֲ quos vos, אֶת־אֲתֶכֶן — אֲ quas vos; אֶת־אֹהוּ — אֲ quem [eum], אֶת־אֹהֶה — אֲ quam [eam], אֶת־אֹהֶם — אֲ quos [eos], אֶת־אֹהֶן — אֲ quas [eas].

5. Ebensowenig nun, wie לִּ and אֵל, sind überhaupt Präpositionen vor אֲנִי zu dessen eigener Genauerbestimmung gesetzt worden; sondern zu diesem Zwecke werden auch die übrigen Präpositionen mit dem Personalpronomen nachgesetzt, das mit dem durchs Relativum vertretenen Worte in Person, Genus und Numerus übereinstimmt, also: bei Beziehung auf eine erste Person 4 M 22, 30; auf eine zweite Person Hos. 11, 4; auf eine dritte Person בּוֹ — אֵל in welchem; אֵלָּהּ — אֵל mit welchem 1 M 44, 9 f.; עִמּוֹ — אֵל mit welchem etc.

Nur an zwei Stellen definirt eine dem Relativpronomen vorangehende Präposition dieses selbst: אֲנִי בְּ bei wem [apud quem oder quam; quos oder quas] 1 M 31, 32. — Aber nicht ohne Zweifel ist diese Auffassung bei der andern Stelle, welche Gesenius seit der 10. Auflage seiner Grammatik (1831; vgl. Böttcher II, S. 82) angeführt hat, nämlich Jes. 47, 12. Denn da heisst es „Tritt doch her mit (בְּ) deinen Bannformeln und mit (בְּ) der Menge deiner Zaubergebete, mit den (Dingen), mit welchen du dich abgemüht hast von deiner Jugendzeit an!“ (בְּאִשֵּׁר וּבְגִזְלָהּ). Da kann das dritte בְּ auch vom vorausgehenden abhängen, eine Wiederaufnahme der beiden ersten בְּ sein; es braucht nicht vom folgenden Zeitworte גִּזַּל abzuhängen; denn wenn dieses auch für gewöhnlich mit dem בְּ der Sache constructirt wird, so hat es doch auch die Sache im Accusativ bei sich. Und zwar steht diess in einem inhaltlich wie formell mit dem zu erklärenden verwandten Satze in demselben Capitel Vers 15: בְּנִי הָיוּ לְךָ אִשֵּׁר וּבְגִזְלָהּ (so sind dir geworden die, mit denen du dich plagtest). So unabhängig von Böttcher II, S. 80. — Doch bestimmt eine vor dem Relativum stehende Präposition dieses selbst Sach. 12, 10 „und sie werden blicken auf mich, welchen sie durchbohrt haben“. Denn möchte man auch für אֵל das erleichternde אֵלָּהּ (ad eum) lesen; so ist doch unmöglich zu lesen אֵלָּהּ, so dass zwei Präpositionen(!) sich auf ein weggelassenes Demonstrativum bezögen. Das hält Böttcher II. S. 78 für möglich. Muss also eine von den ersten beiden Lesarten gewählt werden, dann kann אֵל nicht vom vorausgehenden אֲנִי abhängen, weil diess doch nicht in demselben Moment zwei verschiedene Präpositionen regieren kann; es kann nur vom folgenden Verbum קָרָה (perforare) abhängen. — Wiederum die von Köhler zu Sach. 12, 10 als eine Analogie citirte Stelle Jr. 38, 9 ist wahrscheinlicher nicht, wie von ihm geschieht,

aufzufassen. Denn es heisst „Mein Herr König, diese Männer haben übel gehandelt in Bezug auf Alles, was sie dem Propheten Jeremia gethan haben, in Bezug darauf dass sie ihn in die Grube geworfen haben“, sodass also **אֲשֶׁר** einen Objectsatz einleitet, welcher eine Apposition zum vorhergehenden Accusativ-objecte bildet. (Köhler will übersetzen „quem iecerunt in puteum“).

Wo also sonst eine Präposition vor einem Relativum steht, bezieht sich dieselbe vielmehr auf ein vor dem Relativsatze [wie im Lateinischen oftmals] weggelassenes Demonstrativum. Auf einer solchen Ellipse beruht auch **בְּאֵצֶר** *ubi*; es ist da hinter **אֲשֶׁר** nicht noch einmal die vor dem weggelassenen neutralen Demonstrativ stehende Präposition mit dem Personalpronomen gesetzt, also nicht **בְּאֵצֶר-בּוֹ** „an dem [Puncte], an welchem“. Also in diesem Ausdruck befindet sich **אֲשֶׁר** nicht im Uebergang zu den Adverbien; gegen Nägelsbach.

Wie durch ein folgendes Personalpronomen, wird das Relativpronomen gemäss einer leicht begreiflichen allgemeineren Verwendung auch durch ein folgendes Demonstrativadverbium näher bestimmt. Dadurch werden Relativadverbien geschaffen, z. B. **אֲשֶׁר-שָׁם** wo; **מֵאֲשֶׁר** — **אֲשֶׁר** woher; **אֲשֶׁר-שָׁמָּה** — **אֲשֶׁר** wohin.

Weder dadurch, dass **אֲשֶׁר** nicht vor sich seine eigenen Genauerbestimmungen nimmt, noch dadurch, dass es durch Adverbien näher definirt wird, wird die Frage verneint, ob **אֲשֶׁר** ein Pronomen ist. Denn beide Erscheinungen sehen wir ja auch im Aramäischen, vgl. Winer, Grammatik des biblischen und targumischen Chaldaismus § 41; Dan. 2, 11. 26; Esra 6, 1 und im Syrischen vgl. nur z. B. Matth. 1, 16. 24. Es haben also auch die Aramäer, getrieben durch jenen von mir oben beim Dativ (Nr. 4 dieses §) nachgewiesenen verhältnissmässigen Zwang, die zur Näherbestimmung des Relativums dienenden pronominalen und adverbialen Elemente dem Relativum folgen lassen. — Nun ist das aramäische **דְּ** ein Pronomen.

Es ist ja auch das arabische **ذُو** (*dhū*; *dh* = weiches englisches *th*) trotz seiner nominalen Flexion ein Pronomen, welches den folgenden Satz wie ein Attribut oder Subject oder Object oder Prädicatsnomen [das letzte in **אֲשֶׁר-אֲשֶׁר-אֲשֶׁר** 2 M 3, 14] regiert und zu einer Einheit

zusammenfasst. Also z. B. **ذُو الْقَرْنَيْنِ** ist „der von den beiden

Hörnern“; es ist irreführend und gar zu mechanisch **ذُو** mit „Herr, Besitzer“ zu übersetzen, wie noch bei Mühlau-Volck geschieht; vgl.

schon den Einspruch von Gesenius im Thesaurus pag. 405 s. Und es kann auch keinem Zweifel unterliegen, dass diese aramäische und arabische Relativbildung mit Demonstrativbildungen verwandt ist. Da bedarf es gar keines Hinweises auf äthiopisches **ሃ**: zä (dieser) und **ሄ**: zä (der = welcher).

Folglich hat es die überwältigende Analogie für sich, auch dem Hebräischen in **וְ** mit Ges. Lgb. § 63; Ew. § 105, a; Böttcher II. S. 77 ff.; Bickell § 84 ein Relativpronomen zu vindiciren, welches von seiner Demonstrativbedeutung zu seiner späteren relativen Function fortgeschritten ist. Nur darin, dass er dem **וְ** die Stellung eines wirklichen Relativpronomens abstreitet, ihm vielmehr fortwährende Demonstrativbedeutung zuspricht, scheint mir Böttcher zu irren. Darin aber wieder, dass er **וְ** durch Berufung auf aramäisches *Schaphel* und *Haphel*; **וְ** Hi. 38, 32 und **וְ** 2 Kg. 23, 5 (Wohnungen, Herbergen, nämlich der Sonne im Thierkreis) mit dem Artikel **וְ** in Verbindung setzt und das **וְ** für ein prosthetisches *a* erklärt, scheint er mir die richtige Spur festgehalten zu haben.

Es scheint mir demnach zu sehr der Analogie zu entbehren, wenn man **וְ** mit aramäischem **וְ** (Ort), arabisch **أثر**, **أثر** (Spur) identificirt (So Fleischer; Olshausen, weil er **וְ** unter den Pronominibus nicht erwähnt § 94—101; A. G. Sperling, Die nota relationis im Hebräischen, Leipzig 1876; Mühlau-Volck s. v.; Kautzsch § 123; Müller § 153; Stade § 176, e.) Und obschon die oftmalige Verbindung von **וְ**, **וְ** sich bei dem Erlöschen jedes Bewusstseins von diesem Ursprunge des **וְ** verstehen liesse; so wäre es doch zu auffallend, dass die Hebräer bald dasjenige Wort (**וְ**) zum Relativum selbst gemacht hätten, dessen aramäisches Aequivalent **וְ** so oft vor dem Relativpronomen erscheint.

Ist also das Relativpronomen aus einer dem *hal* des Artikels verwandten Form entstanden, so ist es nur natürlich, dass der Artikel selbst und andere hinzeigende Bildungen dazu dienen, einen folgenden Satz zur nominalen Einheit zusammenzufassen und als Subject, Prädicatsnomen, Object, Adverbiale, Attribut mit dem übergeordneten Satze oder Worte zu verknüpfen. Damit mag noch einmal der Process beschrieben sein, durch den es überhaupt zur Entstehung der von uns sogenannten Relativsätze gekommen ist. Einen subjectiven Relativsatz knüpft der Artikel an in **וְ** „welche

fremde Frauen heimgeführt haben, sollen kommen“ Esra 10, 14; einen objectiven in „den Schenkel und was daran war“ 1 Sm. 9, 24; und zu den objectiven würde ich auch ein Beispiel wie „und alles Volk freute sich über das, was Gott dem Volke bereitet hatte“ 2 Chr. 29, 36 rechnen; einen adverbialen in „aber die Lade Gottes hat David heraufgeführt von Qirjath-jearim in das, was [den Raum, den] ihr David hergestellt hatte“ 2 Chr. 1, 4; so auch Dan. 8, 1; attributive oftmals z. B. „die Kriegsmänner, die mit ihm gegangen waren“ Jos. 10, 24. Soviel Beispiele sollen zum Beweise jener Verwandtschaft des אשר mit הֵל gegeben werden; die übrigen Beispiele gehören in die Syntax.

הֵל knüpft einen subjectiven rückbezüglichen Satz an Hi. 19, 19 „die ich geliebt habe, haben sich gegen mich gewandt“; einen objectiven Hi. 15, 17 „was ich geschaut habe, will ich erzählen“; einen adverbialen 2 M 13, 8; attributive Jes. 25, 9; Ps. 74, 2; 78, 54; 104, 8. 26; Spr. 23, 22. Die Stellen an sich, aber ohne Ordnung und ohne Andeutung der verschiedenen Arten von Relativsätzen, giebt Böttcher II. S. 71.

Das, wie § 17 angegeben, einmal (Hos. 7, 16) demonstrativ, und dort nicht, wie Hitzig, Böttcher wollen, relativ gebrauchte הֵל (vgl. Qimchi bei Wünsche z. St.), steht wirklich relativ Ps. 132, 12 in einem attributiven Satze.

Das, wie § 17 angegeben, einmal (Ps. 12, 8) demonstrativ gebrauchte הֵל, knüpft oftmals einen Relativsatz an. Die Ordnung der auch hierfür von Böttcher gegebenen Belege nach dem Satztheil der übergeordneten Sätze, der in diesen Relativsätzen enthalten ist, soll in der Syntax versucht werden.

§ 19. Pronomen interrogativum.

Wer = מִי und zwar bei der Frage nach einem einzelnen Manne z. B. מִי אֲנִי (Wer bin ich?) 2 Sm. 7, 18, wie nach einer einzelnen Frau z. B. מִי-אַתָּה (Wer bist du? [f.]) Ruth 3, 9, wie auch nach mehreren Personen 1 M 33, 5, obgleich auch zum deutlicheren Fragen nach einer Mehrheit מִי וְמִי gebraucht wird, vgl. 2 M 10, 8 (Gesenius, Thesaurus s. v.). — Selten fragt es nach Sachen, nämlich wenn in diesen entweder Personen sind oder gemeint werden, vgl. die Fortsetzung jener obigen Frage aus 2 Sm. 7, 18 „und wer ist mein Haus? מִי בֵּיתִי“, wo

Haus = Familienglieder ist; **מִי הָיָה הַחַטָּא** „wer ist die Sünde = der eigentliche Sünder, der Urheber der Sünde Jacobs (Israels)?“ Mi. 1, 5.

Der Genetiv wird durch Nachstellung hinter die res possessa bezeichnet, vgl. das bekannte **מִי אֲנִי** (wessen Tochter bist du?) 1 M 24, 23. Der Dativ heisst **לְמִי** (wem?) z. B. Ruth 2, 5; der Accusativ **אֶת־מִי** (wen?) z. B. 1 Sm. 28, 11.

Es fragt nicht bloss nach dem Namen, sondern auch nach der Beschaffenheit, die ursprünglich im Namen ihren Ausdruck hatte und immer haben soll, ist also auch = wie beschaffen? was für? z. B. **מִי אֲבִימֶלֶךְ וְהִנֵּה בָּרָא** = Wer d. h. mit welchen Vorzügen ausgestattet [ironisch] ist Abimelech und was für Leute sind die von Sichem? Ri. 9, 28.

Was? = הֲוֵא. Ueber seine verschiedene Schreibweise diess:

1) Seine enge Verbindung mit dem folgenden Worte, seine proclitische Natur hielt die Vocalkürze *ä* fest, sodass gewöhnlich **הֲוֵא** gesprochen wurde. Dieser engen Zusammengehörigkeit des Wortes mit dem folgenden gab man im Punctuationssystem Ausdruck, indem man Maqqeph folgen liess, und die Consonantenverstärkung, die dem *ä* folgte, zeigte man durch Dagesch forte orthovocalicum an, vgl. oben S. 55. — So vor den Nichtgutturalen und zwar bei diesen mit ausgedrückter Verdoppelung, die hinter diesem Worte (im Gegensatz zum Artikel) auch in **וּ** und **י** bleibt, wenn diese blossen Vocalanstoss hinter sich haben. Die enge Verbindung führte sogar mehrmals zum Zusammenschreiben mit dem folgenden Worte, vgl. z. B. **הֲוֵא־וּ** (was doch?) 2 M 4, 2.

2) Weil die Gutturalen nur mehr oder weniger oder gar nicht, vgl. § 16, 2, der doppelten Aussprache fähig sind, so steht

a) **הֲוֵא** mit virtueller Verdoppelung zwar in der Regel vor **ח** und **ה**, welches letztere nur in **הֲוֵא־חַ**, **הֲוֵא־הֵ**, **הֲוֵא־וּ**, **הֲוֵא־י** sowie dem Artikel **הֲוֵא־** vorzieht, aber selten vor **ס**, welches also meist **הֲוֵא־ס** vor sich hat, und gar nicht vor **א** und **ר**, welche also ohne Ausnahme **הֲוֵא־** vor sich haben. Dabei folgt Maqqeph oder auch nicht, bleibt also die eine Spur der Verbindung des Wörtchens mit dem folgenden oder nicht, welche auch vor Gutturalen einmal zum Zusammenschreiben geführt hat, vgl. **הֲוֵא־וּ** (was sie) Hes. 8, 6 Kethib. Wegen Abwesenheit der engen

Verbindung muss natürlich die Verlängerung des \ddot{a} zu \bar{a} auch in der Pausa eintreten; da also מַה z. B. Spr. 9, 13.

b) Auf einer regressiven Dissimilation der Vocalqualität beruht es, dass auch מַה = $m\bar{a}$ gesprochen wurde

α) vor ה, ה, ז, wenn sie Qames non-chatuph, oder auch sogar Pathach (ausser 2 Kg. 8, 13), oder Qames chatuph und einmal Cholem Pred. 2, 22 haben. Dabei folgt Maqqeph oder verbindender Accent.

β) Nachdem die Form mit \ddot{a} durch jene Dissimilation vor den Gutturalen einmal sich erzeugt hatte, wurde sie vielleicht als die am stärksten in die Ohren schallende Aussprache auch vor Nichtgutturalen, hauptsächlich am Anfang von Sätzen und zwar nie mit Maqqeph, sondern mit verbindendem oder auch trennendem Accente verwendet, vgl. Stade § 173, c.

γ) Auf der Helligkeit des מַה beruht es wohl auch, dass es neben מה hinter Präpositionen erscheint, vgl. מַה-לָּ (worauf?) Jes. 1, 5; מַה-לָּ (bis wann?) Ps. 4, 3; מַה-לָּ (um weswillen?) Hag. 1, 9, vgl. Köhler zur Stelle; vgl. auch מַה-לָּהּ (Weisheit wovon ist ihnen?) Jr. 8, 9. Es könnte aber auch schon in diesen Beispielen das \ddot{a} seine bestimmte Ursache in einer vom a ausgehenden Dissimilation haben. Solche liegt gewiss vor, wenn neben מַה das מה auch hinter den mit \bar{a} oder \ddot{a} gesprochenen Präpositionen ל (zu), ב (in, mit, durch), כ (gemäss, wie) erscheint.

Für den Genetiv ist soeben ein Beispiel in der citirten Stelle Jr. 8, 9 gegeben; ein anderes Beispiel 4 M 23, 3. Der Dativ heisst מַה לָּ wozu? wodurch? warum? und diese Betonung ist festgehalten, damit die Stimme austönen und Zeit zu neuer Production gewinnen könne, von den Gutturalen und wenn auch nicht von ה, vgl. 1 Sm. 28, 12; Ps. 2, 1; aber von א (ausser 2 Sm. 2, 22; Ps. 49, 6) und desshalb von מה, weil dafür מַה gelesen wurde; von ז, vgl. מַה מַה Ps. 22, 2; von ה ausser 2 Sm. 14, 31; Jr. 15, 18; wiederum, der Erwartung gemäss, nicht von dem leichter sprechbaren ה, vgl. 2 Sm. 24, 3; Pred. 2, 15. Aber wegen dieser Ausnahmen kann der Einfluss der Kehllaute auf die Festhaltung des Accenten bei מה um so weniger geleugnet werden, als die Kehllaute auch sonst Betonung der Silbe vor sich fordern, vgl. מה מה und מה מה.

(tritt doch her zu mir!) Ri. 4, 18; קִמָּה אֵלַי (steh doch auf, Herr!) Ps. 3, 8; שׁוּבָה אֵל (kehre doch zurück, Herr!) 6, 5. Und kann die Betonung der ultima auf das Streben nach einer besonderen Betonung des Fragewortes zurückgeführt werden? Wesswegen denn dann die Betonung des Fürwortes gerade vor אֵלַי? Nein; dass nicht eine besondere Energie, eine ungewöhnliche Heftigkeit der Frage, die Ungeduld des Fragers durch die Accentuation des Pronomens ausgedrückt werde, lehrt schon ein Vergleich der angeführten Stellen, in denen vor Gutturalen nicht das מָה betont ist. Giebt es z. B. eine erschrecktere Frage, als die der Hexe von Endor 1 Sm. 28, 12; eine unwilligere als die des Verfassers von Ps. 49, 6; eine erregtere als die des Propheten Jr. 15, 18? — Der Einfluss der Gutturalen auf die Festhaltung der Betonung des מָה kann auch nicht desswegen geleugnet werden, weil dieselbe auch vor Nichtgutturalen vorkommt, vgl. לָמָה שָׁכַחְתָּנִי (warum hast du mich vergessen?) Ps. 42, 10; לָמָה זָנַחְתָּנִי (warum hast du mich in Verruf gebracht?) 43, 2. Daraus folgt nur, dass man den Ton auch ohne die Anregung einer lautlichen Umgebung, also vom Gedanken getrieben, auf das Fürwort legen konnte. Ich kann der Ausführung Hupfelds, Psalmen I. S. 285, wonach überall, auch immer vor den Gutturalen der Gedanke diese Betonung des Pronomens veranlasst habe, nicht beistimmen; weil diese Begründung durch mehr Ausnahmen erschüttert wird, als die alte, wonach vor den Gutturalen die Schwierigkeit eben des folgenden Guttural die Betonung der Endsilbe veranlasst hat.

Einmal findet sich לָמָה Hi. 7, 20; dreimal לָמָה in dem Verse 1 Sm. 1, 8. Die gewöhnliche Form ist aber מָהָה, mit Dagesch forte orthovocalicum in Nachahmung der Formen בָּמָה etc.; S. 55. — Ein Vortonvocal konnte gar nicht stehen, weil der Accent weiter entfernt war, in den beiden Zusammensetzungen לָמָה אֲשֶׁר (desswegen weil anfänglich) 1 Chr. 15, 13 und לָמָה (gemäss [לְ] normae] dem Genügenden = in genügendem Maasse) 2 Chr. 30, 3.

Die Dikduke ha-teamim bemerken in § 56 „Erkennungszeichen des מָה raphatum [d. h. ohne Dagesch forte] und des מָה dageschatum. Die ganze Schrift [ist so]: Jedes מָה, welches einem א, oder ה, oder ו vorangeht, ist raphirt, z. B. vor א 1 M 12, 19; Ps. 10, 1; 88, 15; 4 M. 14, 3; — vor ה 4 M 20, 4; 21, 5; — vor ו Ri. 12, 3; mit Ausnahme von fünf Versen, denn sie gehen einem א, ה, ו voran

und sind [doch] mit Dagesch [versehen]: 1 Sm. 28, 15 (vor ה); 2 Sm. 2, 22 (vor מ); 14, 31 (vor ה); Jr. 15, 18 (vor ה); Ps. 49, 6 (vor מ). Und die ganze übrige Schrift hat מהל dageschatum, abgesehen von drei [Versen], welche mit Raphe gestützt sind, obgleich sie einem מ, ה, ש nicht vorangehen: Ps. 42, 10 (vor ש); 43, 2 (vor י); Hi. 7, 20 [nicht „2“; vor ש]“; — also alle drei Mal vor Sibilanten. — Ueberdiess: „Bei jedem מהל dageschatum setzt man seinen Accent zu dem ל; aber bei jedem מהל, welches raphirt ist, stellt man seinen Accent zu dem מ und gemäss seinem Laute lässt man es als Milra erschallen; abgesehen von einem, das im Hiob vereinzelt ist, welches beim ל den Accent hat und als Milel, obschon raphirt, zu Gehör gebracht wird, nämlich למה עָשִׂיתָ לִּי (warum hast du mich gemacht [zum Angriffsobject für dich]? Hi. 7, 20.“ — Wäre dieser 3. Fall nicht, so könnte man vielleicht behaupten, dass durch dieselbe Ultimabebetonung, welche vor den Gutturalen durch das Bedürfniss der Sprechorgane, sich für deren schwierige Production fertig zu machen, hervorgerufen wurde, vor den Sibilanten verhindert werden sollte, dass die letzte Silbe des Fragewortes wegen des zur Verdoppelung geneigten Sibilanten verkürzt würde.

Der Accusativ heisst nur מָה.

Gleich dem מַי ist dieses מָה ein substantivisches Fürwort oder pronomen interrogativum absolutum (pronom interrogatif disjoint). Auf Substantiva bezogen, fragt es öfter als מַי nach der Qualität.

Weiter macht מַי (wo?) aus demonstrativen Fürwörtern und Adverbien interrogative, vgl. מַי-זֶה (welches?) als adjectivisches Fragpronomen, in directer Frage מַי-זֶה הִלְךְ הַדֶּרֶךְ (welchen Weg oder auf welchem W. ist er gegangen?) 1 Kg. 13, 12 und so auch 2 Kg. 3, 8; Hi. 38, 24; 2 Chr. 18, 23, und in indirecter Frage Jr. 6, 16 und auch substantivisch Pred. 11, 6. — Ferner מַי מִן הַעִיר (aus welcher Stadt bist du?) 2 Sm. 15, 2; „aus welchem Volk bist du?“ Jon. 1, 8. — Nach der Entstehung der Formel wäre ja freilich zu übersetzen „wo da ist der Weg u. s. w.“; „woher in Bezug auf Stadt bist du?“; aber der Gebrauch erlaubt, ja erzwingt, vgl. die Stelle aus dem Pred., die gegebene Uebersetzung. — Endlich מַי-לָמָּה (warum?) Jr. 5, 7.

§ 19b. Pronomen indefinitum.

וְכִי wird in seiner Bedeutung zu einem verallgemeinerten Relativum „wer auch immer“, vgl. 2 M 24, 14, wofür auch וְכִי אֲשֶׁר steht, vgl. 2 M 32, 33; 2 Sm. 20, 11. — Ebenso wird וְכִי als Relativum und zwar als verallgemeinertes Relativum gebraucht, vgl. Ri. 9, 48; 4 M 23, 3, indem auch das Relativum dabei steht וְכִי-וְכִי Pred. 1, 9 u. s. w. — Und וְכִי geht von der Bedeutung „was es auch sei“ schliesslich in die Bedeutung „irgend etwas“ über, vgl. Spr. 9, 13. —

„Irgend etwas“ hauptsächlich in verneinten Sätzen heisst וְכִי-וְכִי. Die Ableitung, welche Gesenius im Thesaurus gegeben hat „probabiliter pro וְכִי וְכִי (an forte וְכִי וְכִי?)“ kann aber weniger gebilligt werden, als die von Qimchi, Buxtorf, Redslob, welchen Gesenius erwähnt, Olshausen § 133 und 205, wonach es soviel wie מַאֲזִים (Flecken, Punct) sein soll. Denn, wenn Gesenius bemerkte, die Betonung auf Paenultima könne bei seiner Ableitung noch eher erklärt werden, als bei dem femininen Nomen, so ist eben das fragliche Wort kein Femininum, sondern eine Bildung mit der ursprünglichen Accusativendung, wie לַיְלָה (Nacht).

Die erstere Ableitung als einzige erwähnt und gebilligt nur von Land § 50. 87.

Qimchi, Wurzelbuch s. v.: „Das ך in diesem Worte ist hinzugefügt, weil das Wort ein Milel ist; und seine Bedeutung ist „irgend etwas“. Und es kommt ohne ך vor, mit quiescirendem ך, und sein Vocal wird auf das ך übertragen: מַאֲזִים Hi. 31, 7; [Dan. 1, 4]; und wir werden es noch einmal schreiben bei der Wurzel מַאֲזִים. Auch Ew. § 104, d; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 80; Müller § 298 haben die zweite Ableitung gebilligt. Bei Stade finde ich das Wort nicht; er sagt nur § 111: „מַאֲזִים neben מַאֲזִים“, und führt die letztere Form mit ך auch im Index auf; aber diese Form liegt zwar zu Grunde, doch sie existirt selbst nicht mehr.

II. Das Verbum:

A. Regelmässiges Verbum: קָטַל (töten)

(auch „festes“ Verbum genannt).

§ 20. Der Grundstamm oder das Qatal.

Perfectum:		Sing.	3. m.	קָטַל <i>qūṭāl</i> er hat getötet.
			3. fm.	קָטְלָהּ <i>qā-ṭelā'</i> sie hat getötet.
			2. m.	קָטַלְתָּ <i>qūṭāltā</i> du [m.] hast getötet.
			2. fm.	קָטַלְתְּ <i>qūṭālt</i> du [f.] hast getötet.
			1. com.	קָטַלְתִּי <i>qūṭāltî</i> ich [com.] habe 'g.
		Plur.	3. com.	קָטְלוּ <i>qā-ṭelû</i> sie [com.] haben g.
			2. m.	קָטַלְתֶּם <i>qəṭaltém</i> ihr [m.] habt g.
			2. fm.	קָטַלְתֶּן <i>qəṭaltén</i> ihr [f.] habt getötet.
			1. com.	קָטַלְנוּ <i>qūṭálnû</i> wir [com.] haben g.
Perfectum consecutivum, soweit es im Accent abweicht:				וְקָטַלְתָּ <i>weqūṭaltā'</i> u. du [m.] wirst töten.
				וְקָטַלְתִּי <i>weqūṭaltî</i> u. ich werde töten.
Imperfect:		Sing.	3. m.	יִקְטֹל <i>jīqtōl</i> er wird töten.
			3. fm.	תִּקְטֹל <i>tīqtōl</i> sie wird töten.
			2. m.	תִּקְטֹל <i>tīqtōl</i> du [m.] wirst töten.
			2. fm.	תִּקְטְלִי <i>tīqteli'</i> du [f.] wirst töten.
			1. com.	נִקְטֹל <i>'eqtōl</i> ich [com.] werde töten.
		Plur.	3. m.	יִקְטְלוּ <i>jīqtelû</i> sie [m.] werden töten.
			3. fm.	תִּקְטְלֶנָּה <i>tīqtōlnā</i> sie [f.] werden töten.
			2. m.	תִּקְטְלוּ <i>tīqtelû</i> ihr [m.] werdet töten.
			2. fm.	תִּקְטְלֶנָּה <i>tīqtōlnā</i> ihr [f.] werdet töten.
			1. com.	נִקְטֹל <i>nīqtōl</i> wir [com.] werden t.
Jussiv:				יִקְטֹל <i>jīqtōl</i> er möge töten u. s. w. wie der Indicativ Imperfecti.

Cohortativ:

אֶקְטֹל *'eqtālā'* ich will töten.נִקְטֹל *niqtālā'* wir wollen töten.Imperfectum consecutivum: וַיִּקְטֹל *wajjiqtōl* und er tötete.וַתִּקְטֹל *wattiqtōl*

וַיִּקְטֹל u. s. w.

וַתִּקְטֹל

וַאֲקֹטֹל *wā'eqtōl*וַיִּקְטֹל *wajjiqtēlū*

וַתִּקְטֹל u. s. w.

וַתִּקְטֹל

וַתִּקְטֹל

וַיִּקְטֹל

Imperativ: Sing. 2. m.

קֹטֹל *qetōl* töte [m.]!

verstärkt

קֹטֹלָה *qōtēlā'* töte doch [m.]!

2. fm.

קֹטֵל *qūtelā'* töte [f.]!

Plur. 2. m.

קֹטְלֵי *qūtelū* tötet [m.]!

2. fm.

קֹטְלָה *qetōlnā* tötet [f.]!

Infinitivus constructus:

קֹטֹל *qetōl* töten.

Infinitivus absolutus:

קֹטֹל *qāṭōl* durch Töten.

Participium activum:

קֹטֵל *qōtēl* tötend.

Participium passivum:

קֹטֹל *qāṭūl* getötet.

Erläuterungen zu allen Puncten des vorausgehenden Paradigma der Reihe nach.

1) Die Eigenschaften des regelmässigen oder festen Verbum ergeben sich von selbst und in einzig richtiger und vollständiger Weise aus der Betrachtung der Eigenschaften des unregelmässigen oder schwachen Verbum, vgl. darum § 30—42.

2. Vom Paradigma קָטַל (niederhauen, töten) bin ich, weil es immernoch in hebräischen und andern semitischen Grammatiken das verbreitetste ist, nicht abgegangen, obwohl es nur von Dichtern dreimal (Ps. 139, 19; Hi. 13, 15; 24, 14) gebraucht wird, und obwohl es zur Darstellung der halbgeschlossenen Silben im Imperativ und Infinitiv nicht geeignet ist. Es ist aber genügend, dass man die Halbgeschlossenheit einzelner Silben durch Transcription zur Anschauung und Einprägung bringt. — קָטַב (schreiben), welches in der Ewald'schen Schule gebraucht worden ist, participirt an dem ersteren Mangel, der die Bedeutung und praktische Verwendbarkeit des Paradigma betrifft, weil bei ihm eine Uebersetzung einiger Verbalstämme

kaum möglich ist. Allerdings ist bei ihm dem andern Mangel auf die vollkommenste Weise abgeholfen. — Ich wäre daher fast, wie Land, zum Paradigma von Moses Qimchi (einem Sohne des Joseph Qimchi aus Narbonne, also einem [älteren] Bruder des David Qimchi von 1200), nämlich קָרַח (aufsuchen etc.), womit לָחַץ verdrängt wurde, zurückgekehrt. Denn dieses ist bekanntlich das einzige Verbum, von dem alle gewöhnlichen Verbalstämme und auch noch ein aussergewöhnlicher im Sprachgebrauch wirklich vorkommt, von dem ferner alle Verbalstämme übersetzt und im Unterrichte verwendet werden können. Ferner weil der dritte Stammlaut eine aspirirbare Muta ist, treten die halbgeschlossenen Silben hervor. Und die doppelte Aussprache des anlautenden ח sowie das Zusammenklingen des auslautenden ח mit dem ח der Endungen, auf welche beide Eigenschaften dieses Verbs Gesenius, Lgb. S. 227 als auf Uebelstände hinweist, sind nach meiner Erfahrung zwar Nachtheile dieses Paradigmas, aber sie werden durch Vorthelle ausgeglichen. Denn ich habe bei den Lernenden die Erfahrung gemacht, dass sie nach dem Erlernen von לָחַץ immer beim Aufsagen eines mit litera begadkephath anfangenden Zeitworts erst eine Schwierigkeit zu überwinden hatten, und ebenso, dass sie in Verlegenheit darüber waren, welches denn das Schicksal eines auslautenden Dentalen vor den mit ח beginnenden Endungen sei. Indess dieses Verb ist in einigen Formen nicht regelmässig und kann auch aus diesem Grunde nicht an die Stelle des קָטַח treten. Danz, Literator, Praef.: „Pro recepto hactenus verbo קָטַח substitui לָחַץ “.

3. קָטַח heisst „er hat niedergehauen, getötet“. Aber man gebraucht von den meisten Zeitwörtern in der hebräischen Grammatik wie Wörterbuch die dritte Person sing. masc. als die einfachste Form zur Bezeichnung des Zeitwortes überhaupt; giebt aber trotzdem die Bedeutung gewöhnlich im Infinitiv an; daher: töten.

4. קָטַח heisst nun der Grundstamm und seine drei Consonanten die drei Stammconsonanten, weil er, wie alle semitisch-hebräischen im Sprachgebrauch befindlichen Verba, aus einer zweibuchstabigen Wurzel hervorgewachsen ist, welche aus dem palatalen und dem dentalen Consonanten bestand, vgl. קָטַח (hauen, schneiden) u. s. w. bei Mühlau-Volck. — Als nächster Trieb aus der Wurzel und als für die gewöhnliche Betrachtungsweise einzig wahrnehmbare Erscheinungsform der

Wurzel hiess לָקַח bei den Alten selbst Wurzel (*radix*) und seine drei Consonanten daher Wurzelconsonanten (*literae radicales*). Den alten Ausdruck aber für לָקַח beizubehalten und die zweibuchstabige Bildung etwa Urwurzel zu nennen, vgl. Friedrich Delitzsch, Studien über indogermanisch-semitische Wurzelverwandtschaft (1873) S. 69 f., ist an sich eine unnöthige Erschwerung des Ausdruckes und wegen Vergleichung mit dem Indogermanischen, wo man doch bilaterale Bildungen einfach Wurzel nennt, verwirrend. — Das einzigartige Verhältniss, welches diese Bildung לָקַח zur Wurzel besitzt, lässt sich auch zur Geltung bringen, wenn man sie den Grundstamm nennt. — Der Grundstamm ist auch Qal, לָקַח d. h. leicht [*levis*] genannt worden, weil er für die alte Betrachtungsweise gar nicht, für die neuere relativ am wenigsten mit Stammbildungssilben beschwert, belastet ist. Es ist aber räthlich, dass man auf diesen Ausdruck im Anfang der Darstellung verzichtet, weil derselbe doch erst aus dem Gegensatz (aus der Betrachtung der schweren Stammbildungen) seinen Inhalt empfängt.

5. Bei der Abbeugung (*Flexion*) der Zeitwörter hat der Hebräer zunächst nicht sowohl Zeitstufen als vielmehr zwei Zeitarten, vgl. Curtius, Griechische Grammatik § 484 f., dargestellt. Denn er hat a) das der Wirklichkeit oder der Anschauung nach Vollendete, Abgeschlossene bezeichnet. Dieses ist selbstverständlich einerseits im Verhältniss zu einem andern Vergangenen ein Vorvergangenes (*Plusquamperfectum*) und im Verhältniss zu einem Zukünftigen ein Vorzukünftiges (*Futurum exactum*). Andererseits kann es mit seinem Ergebniss, vgl. das griechische Perfect, nämlich einer erworbenen Eigenschaft, oder mit seiner Vorbildlichkeit, vgl. den Aoristus gnomicus, in die Gegenwart hereinreichen. b) Er hat das in Vergangenheit, Gegenwart, oder Zukunft Unvollendete, Fortdauernde bezeichnet. Diess ist seltener ein relativ Unvollendetes, nämlich in Beziehung zu einem Vergangenen (lateinisches und griechisches Imperfect; franz. *Imparfait* oder Relativ, Hirzel, franz. Grammatik), oder ein theilweise Unvollendetes (*Praesens*), meist vielmehr ein absolut und ganz Unvollendetes (*Futurum*) und desswegen ist im Paradigma „er wird töten“ gebraucht, und vom Standpuncte des Gebrauchs aus war die alte Benennung „*Futurum*“ nicht so absurd, wie man sie verschrieen hat.

6. Am Perfectum wird die Bezeichnung von Person, Geschlecht und Zahl durch angehängte Flexionssilben, Afformativen (*literae affirmativae*), bewirkt, welche theils mit dem Personalpronomen, theils mit der Femininendung, theils mit der Pluralendung verwandt sind. Für die 3. ps. sg. fm. die ursprüngliche Femininendung ן , welche noch mehrmals erscheint, aber gewöhnlich mit träger Vernachlässigung der consonantischen Endarticulation ן geworden ist. Für die 2. ps. sg. m. das sofort an ןָ erinnernde ןַ , gewöhnlich aber defective geschrieben ן . Für die 2. ps. sg. fm. ursprünglich das aus dem alten *attî* abgekürzte ן , welches als persönliche Eigenheit einzelner Schriftsteller noch öfter gelesen wird: zwar nicht Mi. 1, 10, wie Ges. Lgb. S. 266 steht, denn da ist die erste ps. sg. in einen Imp. umgewandelt, aber Jr. 2, 33; 3, 4 f.; 4, 19; 13, 21; 22, 23; 31, 21; 46, 11; Hes. 16, 13. 18. 20. 22. 31. 36. 43. 47. 51; aber nicht „u. s. w.“ wie Ges. a. a. O. hat; Ruth 3, 3 f.; aber nicht Zach. 9, 11, vgl. Köhler z. St. Die Punctatoren haben überall die spätere Form ן , und nur 2 Kg. 4, 23 das Particip gesetzt. Verkannt ist jedenfalls diese alte Endung in ן־ , Jr. 2, 20 LXX *συνέτριψας*; St. § 438, b; Ew. § 190, c Anm.: wohl nicht. Ueber andere Fälle vgl. unten § 22, 2; 30, 5; 33, 6; dagegen 38, 1; (nämlich in den Stellen Hes. 27, 34; Mi. 4, 13; Jr. 2, 20; — dagegen Ri. 5, 7). — Wie schon oben § 15, b zu sehen war, dass das Pron. ps. separatum der 2. ps. ein *t*, das Pron. suffixum ein *k* zeigt, welches das Aethiopische auch im Afformativum *ka* hat (*qatálka*, *qatálkî*, *qatalkémmû*, *qatalkén*); so beobachten wir den umgedrehten Wechsel des *k* und des *t* in der 1. ps. sg. Denn während das Pron. separatum *k* hat ן־ , welches *k* auch vom Aethiopischen im Afformativum bewahrt ist (*qatálkû* ich habe getötet), hat das Afformativum im Arab. u. s. w. das *t*. So erklärt es sich, dass das Afformativ für die 1. ps. sg. com. im Hebräischen ן־ lautet. Diess ist auch 4 oder vielmehr 5 Mal da zu lesen, wo der Vocalbuchstabe fehlt, 1 Kg. 8, 48; Hes. 16, 59; Ps. 140, 13; Hi. 42, 2, und so auch jedenfalls Ps. 16, 2, wo man nicht נַפְשִׁי (Seele) als Subject ergänzen kann. — Für die 3. ps. pl. com. ursprünglich die alte Pluralendung ן־ , die noch 5 M 8, 3. 16; Jes. 26, 16 erhalten ist; sonst mit bequemer Unterdrückung des Nasals ן־ . Die Schreibweise ן־ Jos. 10, 24; Jes. 28, 12; Jr. 10, 5; Ps. 139, 20 zeigt nur graphischen Abschluss (das arabische „Elif

der Wahrung“). Die Umsetzung von Formen auf ה, in Pluralformen auf ה, welche die Masoreten vorgenommen haben, scheint 4 M 34, 4; 5 M 21, 7; Jos. 15, 4; 18, 12 ff.; 1 Kg. 22, 49; Jr. 2, 15; 50, 6 nicht nöthig; wohl aber scheinen sie richtig eine Verschreibung von ה in ה angenommen zu haben 2 Kg. 24, 10; Jr. 22, 6; Hes. 35, 12; Ps. 73, 2; Hi. 16, 16. — Für die 2. ps. pl. m. ה. — Für die 2. ps. pl. fm. einmal ה. Am. 4, 3, sonst ה. — Für die 1. ps. pl. com. ה.

Diese Afformativen zerfallen ihrem Anlaute nach in zwei Vocalafformativen und sechs Consonantafformativen. — Die afformativlose Form ה hat den Ton auf der letzten Stammsilbe und in der vorletzten einen durch den Vorton gedehnten Vocal. — Die beiden Vocalafformativen nehmen den Accent auf sich, und der Wortaccent hatte nicht soviel Kraft, um in der offenen Vortonsilbe den ursprünglichen kurzen Vocal zu schützen und zu dehnen, sodass vielmehr der Gegenton seinen Vocal schützen konnte. So ist jedenfalls das Problem von ה und ה *qā-telā'* und *qā-telū'* zu lösen, vgl. Gedanke, Laut und Accent S. 142—144. Die Endung hat nicht die volle Wucht des Accentus gehabt. Denn man kann hier nicht sagen, obgleich diess sonst freilich wahr ist, vgl. § 29, 1, dass der Hebräer nicht in zwei unbetonten offenen Silben hinter einander unursprünglich lange Vocale ertragen habe. Denn es hätte ja eben der Vocal der Vortonsilbe nur bleiben und dagegen derjenige des Gegentones verhalten können, wie es in Formen mit Suffixen ja factisch stets der Fall ist (ה. sie haben mich getötet). Dieser Unterschied zwischen der suffixlosen und der mit Suffix versehenen Form lässt sich eben nur, wie geschehen, deuten, dass nämlich in der suffixlosen Form der Wortaccent weniger beherrschende Gewalt besessen hat, als in der Form, welche durch das Suffix verlängert ist. — Darüber, dass ה. Am. 1, 11 nicht die 3. ps. sg. fm. ist, siehe § 29, 1, e.

Es ist auch sonst nicht ohne Analogie, dass der *a*-laut zwischen Gegenton und Hauptton verklungen ist. Ich habe dabei zunächst die Pluralformen von Participia Niqtal ה. z. B. 1 Sm. 13, 15; Esth. 1, 5; 4, 16; ה. (verunreinigte) Hes. 20, 30; ה. (verborgene) Jos. 10, 17; ה. (weissagende) 1 Sm. 19, 20 etc. im Auge. Denn bei diesen Formen mit Ges. Lgb. S. 560 f. und Olsh. § 192, c eine Grundform mit Sere in der letzten Stammsilbe anzunehmen, halte ich für unerlaubt, weil die Formen mit dem *a* in der Pausa (Esra 8, 25;

Hes. 13, 2) auch von jenen Verben und von den andern Verben bekanntlich auch ausser der Pausa existiren, Vielmehr ist Nachahmung der Participien von פִּלֵּל mit Ew. § 189, f und Bö. II. S. 419 anzunehmen, weil die Erscheinung gerade bei den פִּלֵּל auftritt, bei denen nun einmal solche Nachahmung der פִּלֵּל weithin gewirkt hat. Es ist demnach zwar nicht einfach mit Stade § 327, a zu sagen „Verkürzung zwischen Ton und Gegenton zeigen פִּלֵּל etc.“; indess bleibt immerhin die zwischen Gegenton und Hauptton waltende Wechselbeziehung ein Nebenfactor. Denn indem die Sprache auch bei diesen Formen die erwähnte Analogie wirken liess, gab sie thatsächlich kund, dass es ihr möglich und leicht war, den zwischen Gegenton und Hauptton stehenden Vocal verklingen zu lassen. Ebendarauf führt uns auch die Wahrnehmung, dass die Erscheinung auch ausserhalb der פִּלֵּל bei הִלֵּל (sein Verstossener) 2 Sm. 14, 13 in Pausa sich zeigt. — Ferner das tongedehnte e ist in Wörtern mit unveränderlicher Antepaenultima bekanntlich in der Regel zwischen Gegenton und Hauptton verklungen. — Auch sonst können wir die Einwirkung des Gegentones auf den Vocalbestand der Formen beobachten; vgl. jetzt nur „zu הִלֵּל (verborgen) findet sich הִלֵּל und הִלֵּל, wo das ä durch den Gegenton geschützt zu sein scheint“, Olsh. § 192, b; vgl. ferner unten § 38, 5 über הִלֵּל; eine Zusammenfassung bringt der III. Haupttheil. — Also kann man nicht mit Kautzsch in der oben Seite 115 aus Z. d. D. M. G. XXXIV. S. 387 in extenso mitgetheilten Stelle sagen: „Stände das ā von הִלֵּל etc. in einer völlig offenen Silbe, so wäre nicht abzusehen, warum dann nicht die von den Bildungsgesetzen geforderte Umbildung in הִלֵּל (vgl. הִלֵּל etc.) eintreten musste.“ Die Kraft des Gegentones gegenüber dem in der suffixlosen Form schwächeren Hauptton ist dabei von Kautzsch nicht in Anschlag gebracht worden. Es lässt sich ja auch dasjenige nicht aufrecht erhalten, was Kautzsch zur Erklärung von הִלֵּל sagt. Denn dass in dieser Form die beiden ersten Stammconsonanten nicht, wie die mittelalterlichen Grammatiker wollten, eine geschlossene Silbe bilden, glaube ich oben in dem Excurs zu § 13, S. 111 ff. erwiesen zu haben. Und wie denkt sich Kautzsch den Einfluss der Masora auf die Gestalt, in welcher uns das alttestamentliche Hebräisch vorliegt, wenn er sagen kann: „Die Masora hielt zwar den Silbenschluss fest, folgte aber der Analogie von הִלֵּל, הִלֵּל etc., indem sie der Verkürzung des ā zu ä oder gar der Verdünnung zu i widerstand“ und wenn er meint, die Masora habe dieser vocalisch affirmirten Form (und zunächst noch הִלֵּל) eine andere Betonung gegeben, als dieselbe beim Leben der Sprache war? Nein; weder ist anzunehmen, dass die Masora, bloss verleitet von dem langen a in הִלֵּל etc., auch der 3. sg. fm. und 3. plur. ein langes a gegeben habe, noch dass diese

beiden Formen von der allgemeinen Tonverrückung, die im Hebräischen gegenüber dem Altarabischen eintrat (vgl. „Gedanke, Laut und Accent“ S. 124 ff.), ausgenommen gewesen seien. Und endlich, selbst wenn הָלַק , לָקַח beim Leben der Sprache auf dem p betont gewesen wären, würde sich die Länge des auf p folgenden a nicht mit den Pausalformen $\text{הָלַקְּ$ etc. in Parallele bringen lassen, weil die Wirkungen des Worttones und des Satztones eben dadurch sich unterscheiden, dass nur der letztere den Vocal der Silbe dehnt. — Eine Aussprache über die hier untersuchten Formen finde ich weder bei Ges. Lgb. § 77, noch Ew. § 173. 190; Olsh. § 108. 226; Ges.-Kautzsch § 44. 80; Müller § 79. 169, 298. Ausgesprochen hat sich aber Stade § 398, b: „Die Verbalformen haben durch eine von der Betonung des Nomens verschiedene Behandlung der Nebentöne eine von den entsprechenden Nominalformen durchaus verschiedene Gestalt erhalten. Während im Nomen die zweite Stammsilbe Vorton hat, also $\text{הָלַקְּ$ gebildet wird, erhält im Verbum die erste Silbe Gegenton, daher הָלַק .“ In dieser Erklärung ist ihm Böttcher vorausgegangen, welcher § 254 mit dem grössten Nachdruck hervorhebt: „Es unterscheiden sich die Nomina wesentlich von den Verben z. B. dadurch, dass die Nomina ihre Sinnvocale wie schon in der Bildung gedehnter, so auch in der Beugung fester gegen die Verflüchtigung als die Verba schützen, vgl. von זָקַן זָקְנָה (die Alte), aber זָקַן (illa senuit)“ und § 932 hinzufügt: „ הָלַק , הָלַקְּ $\sigma\phi\acute{o}\varsigma$, $\sigma\phi\acute{\eta}$, aber הָלַק , הָלַקְּ er, sie $\sigma\phi\iota\lambda\acute{\iota}\zeta\epsilon\tau\alpha\iota$.“ Wahrscheinlich ist diese Erklärung Böttcher's die einzig richtige und für sich allein ausreichende; sodass also auch das beim Nomen und Verb verschiedene Gewicht der Gegentöne, als aus dem ersten Grundtrieb (Nomen und Verb zu differenziren) geflossen, gar nicht als Factor bei der Erklärung von הָלַק etc. in Betracht kommt.

Von den sechs Consonantafformativen lassen vier den Hauptton auf der letzten Stammsilbe; während die aus längeren Formen entstandenen und noch eine geschlossene Silbe bilden den הָ und הַ den Hauptton besitzen und der ersten Stammsilbe ihren ursprünglich kurzen Vocal entzogen haben.

Man kann nun an dem Paradigma beobachten, dass die vier Gruppen, in welche die Formen sich nach der Anhängung der Afformativen zerlegen, in ihrem Bau einander gleich sind. Darum braucht man zur Veranschaulichung jeder Gruppe nur eine Form. Die kann man vorbildliche Form oder auch Leitform nennen. Es liegt auf der Hand, wie sehr die Uebersicht und das Lernen erleichtert wird, und wie sehr zugleich

die geistige Kraft des Lernenden angeregt wird, wenn man bei den übrigen Paradigmata des Verbum nur die Leitformen giebt. Und wegen dieses doppelten Nutzens werde ich dieses Verfahren (Nägelsbach's) im Folgenden anwenden.

Bei der Anfügung der Afformativen ist noch zu beachten, dass ך und ם als Stammauslaute mit den Afformativanlauten ך und ם zusammengesprochen und daher auch zusammengeschieden wurden. Von den regelmässigen Verben lassen sich nur Belege für ך bringen, vgl. כָּרַחַּי (ich habe geschlossen, näml. einen Bund) 2 Kg. 17, 38 von כָּרַחַּי feriit, insbes. foedus. Beispiele für ם kommen vom regelmässigen Verbum zufällig nicht vor. — Was unter dieser Nr. 6 vom Qal gelernt worden ist, gilt auch ausserhalb des Qal, soweit nicht eine Ausnahme bemerkt ist. — Der ursprüngliche Vocal der zweiten Stammsilbe ist in Pausa bewahrt vor den Vocalafformativen und gedehnt vor den Consonantafformativen: קָטַל; קָטַלָּה; קָטַלָּהּ. Und diese Regel gilt überhaupt bei den Verbalformen, soweit nicht eine Ausnahme bemerkt ist [doch habe ich von den Ausnahmen diejenigen weggelassen, die nur im III. Haupttheile bei der Uebersicht über die Pausaleinflüsse zur Erklärung kommen können].

7. Wenn von einer ersten in die Zukunft reichenden und desswegen durch futurisches Imperfect, Imperativ oder Particip mit הָיָה (siehe) gegebenen, auch manchmal elliptisch ausgelassenen Aussage eine zweite Aussage als innerlich (d. h. conclusiv, consecutiv, oder final) abhängig vorgestellt ist: so setzt der Hebräer das Perfectum consecutivum, soweit nicht zwischen Conjunction und Verb ein nothwendig (z. B. וְלֹא nicht) oder wegen zufälliger Bedeutsamkeit voranzustellender Satztheil trat. Diess ist das gewöhnliche Perfect mit (1) וְ (und), welches (2) vor ך, ם, ך (בְּרַחַּי vox memorialis) וְ [ausgenommen Fall (4)] und ebenso vor jedem Schewa simplex (nur aber mit וְ zusammen וְוֵי) heisst; (3) vor einem Schewa compositum aber den darin liegenden kurzen Vocal annimmt; (4) endlich unmittelbar vor der Tonsilbe mit Vortonqames gesprochen wird. Der Uebersicht wegen mag das hier zusammenstehen, obgleich die Fälle von וְוֵי an beim regelmässigen Verb nicht eintreten können. — Als nach vorwärts weisende Aussage hat dieses Perfectum consecutivum auch bei den zwei ersten von den drei auf der vorletzten Silbe betonten Perfectformen den Accent auf die

letzte Silbe geworfen, also **וְקָטַלְתָּ** (und du [m.] wirst töten) und **וְקָטַלְתִּי** (und ich werde töten). Weil diese Betonung nur eine zufällige und vorübergehende Beeinflussung dieser Formen und diese so betonten Formen nicht dauernde, selbständige Neubildungen geworden sind, so ist der Vortonvocal geblieben. Aber die 1. ps. pl. bleibt auf der vorletzten betont, also **וְקָטַלְנוּ** (und wir werden töten), vgl. z. B. Ri. 19, 12; 20, 10; 21, 22. — Auch Nr. 7 gilt ausserhalb des Qal, soweit nicht das Gegentheil angegeben ist. — Hier soll nur im Allgemeinen noch darauf hingewiesen werden, dass auch bei Formen, wo das Fortrücken an sich eintritt, dasselbe doch meist unterbleibt, sobald das folgende Wort vornbetont ist, also der stärkere Trieb des **זָכוּג אֲחֹרֶי** (S. 83) wirkt. In Pausa bleibt stets der Ton, Qim. 5b.

8. Vom Perfect unterscheidet sich das Imperfect a) durch einen andern Tempusstamm, indem bei den meisten Verben das *ā* der letzten Perfectstammsilbe ursprünglich in *ū*, jetzt gewöhnlich in tongedehntes *ō* übergeht, welches selten plene geschrieben wird. b) durch Flexionssilben, welche dem Stamm vorgesetzt werden (Praeformativa), die theils die Person theils das Genus anzeigen. Gehen wir diese nach der Ordnung des Paradigma durch! **י** vertritt das im Hebräischen am Wortanfange fast immer durch Jod ersetzte **י**, den charakteristischen Laut des **הוּא** (er).

Diese Ableitung ist alt. So heisst es im Thesaurus Grammaticus von Buxtorf (editio VI, 1663), pag. 94: „Tertia singularis masculini **יָפִיקֵר** *visitabit ille*, ex **י** vicario **רוֹי** *ex ille*, ne **י** formativum confunderetur cum **י** consignificativo, quod pro Coniunctione usurpatur; Pluralis **יָפִיקֵר** *visitabunt illi*.“ Ebenso Ges. Lgb. S. 274: „Ueber das Jod des Masculini der 3. Person ist die Erklärung ziemlich befriedigend, dass es von **הוּא** herkomme und eigentlich ein **י** sein sollte, welches aber in Jod verwandelt worden sei, weil der Hebräer überhaupt das **י** im Anfange der Wörter vermeidet und in Jod verwandelt. Man hat eingewendet, dass sich das Jod hier auch im Arabischen fände, wo doch sonst das ursprüngliche **י** bleiben kann, und dass im Syrischen gar ein Nun statt dessen stehe. Allein diese Einwürfe lassen sich wohl heben. Das Arabische hat seine gegenwärtige Bildung offenbar aus einer Zeit, wo jene Grundeinrichtungen schon bestanden, und ist selten so etymologisch geregelt, als das Hebräische; das syrische Nun scheint aber erst eine spätere aus dem Jod entstandene Bildung, aus einer Zeit, wo man an die ursprüngliche und etymologische Bedeutung solcher Bildungsbuchstaben nicht mehr

dachte. Man mag sich daher ein ähnliches Verhältniss denken, wie zwischen der dorischen Form *τύπτομες*, worin sich die Entstehung zeigt, und der gewöhnlichen *τύπτομεν*, wo diese Spur verwischt ist. Jod und die Liquida Nun wechseln aber öfter als Anfangsbuchstaben, vgl. die Verba י'נ' und י'נ'. Dieser Erklärung war auch Ewald anfänglich geneigt gewesen, vgl. seine Worte § 191, b, Anm.: „Das dunkle j könnte man (wie ich zuerst that) von נאנ ableiten, da diess im Aethiop. zu *nee* wird und da *n* im anfang des wortes in *j* übergeht; doch hat auch das Arab. und Aethiop. welche sonst *n* vorn im worte behalten hier *j*. Richtiger also hält man es für aus *l* oder *n* erweicht; denn *l* findet sich auch noch im Chaldäischen לָהִיָּה und einmal im Hebr. לָהִיָּה = יְהִיָּה Jes. 44, 14; und im Syrischen lautet diese person im sg. und pl. beständig *n*. Ueber die Aramäisch-Rabbinischen bildungen לָהִיָּה (er stehe auf!) siehe jedoch § 237, c [wo er bemerkt, dass sich im Neuhebräischen ganz neu vom Impf. aus wörter wie לָהִיָּה (er gebe!) bilden]. Ganz ähnlich entstand *heja* im Aethiop. aus هِجَا (hier)“.

Da haben wir die wesentlichen Einwände gehört, welche gegen die Ableitung des Praeformativs *j* von נאנ erhoben werden. Und die Entscheidung schien Olshausen so schwierig, dass er § 226, c schrieb: „Der Ursprung der Subjectsbezeichnung durch י' und י' ist zur Zeit noch dunkel und eine Berührung mit den sonst bekannten Pronominalformen nicht nachweisbar“. Böttcher aber hat § 925 mit Entschiedenheit die Combination des י' wie mit נאנ, so mit הִל, אָלָה oder der Reflexivsilbe י' (im Sinne von „selbst“) abgelehnt und gefordert, in jenem Jod oder Nun [syrisch] gar kein Person-, sondern ein blosses Tempus-Zeichen zu sehen, „wie solches auch in der III Person zur Unterscheidung vom Perfect nöthig wurde, diess Tempus-Zeichen aber hervorgegangen aus den Bildungslauten י' und י', die bei blossen Adjectiven angehängt, aber für verbale oder substantivische Adjectivform, bei jener den Eintritt, bei dieser das Auffällige oder Vorausbestimmte ausdrückend vorangestellt wurden, ganz wie auch sonst dieselben Beugungs- oder Bildungslaute als Prae- oder Afformativen ihre Stelle und damit den Sinn gewechselt haben“. „Und wirklich giebt es ja in Beispielen, wie יָצָהִר (aufglänzend) *Oel*, יָקָהִר (sammelbereite) *Fläche*, יָקָהִר (existens) *Wesen* u. dgl. mehr noch Bildungen genug, die ganz mit dem Fiens [= Imperfectum] übereinstimmen, als Nominalformen aber sehr unnatürlich bleiben, wenn im Jod schon ein „er“ oder „der“ oder „selbst“ gesteckt haben soll“. „Das Syrische hat neben Nominibus mit י' vorn auch einzelne mit י', die dem Fiens gleichen (F. E. C. Dietrich, Abhandlungen zur hebräischen Grammatik S. 176 f.). So hat sich ohne den schwer

annehmbaren Lautwechsel sowohl Nun im Syrischen wie Jod im übrigen Semitischen als Formlaut des Fiens festsetzen können“. —

Trotzdem gehen die Meinungen immer wieder auseinander. Denn Land § 91 ganz wie Buxtorf; und Bickell § 114 „The 3. sing. masc. *yigtol* = *ya-qtul-u* has certainly arisen by prefixing the pronominal root of the third person *ya* = *va*“. — Dagegen Ges.-Kautzsch § 47, 2, Anm. erklärt, dass die gewöhnliche Ableitung aus dem ך des ך׃ wenig für sich habe und erinnert an Rödiger's Vermuthung, dass ehemals ein entsprechendes Pronomen der 3. Pers. (*ja*?) existirt habe, wie auch im Amharischen ein *jəh* (dieser) und *ja* (welcher) vorhanden sei. Gegen Ableitung des *j* von ך׃ spreche auch, dass im Arabischen und Westaramäischen Jod auch als Praeformativ der 3. Plur. *feminini* erscheine. Und so ist auch Müller auf der Bahn von Ewald, Dietrich und Böttcher, indem er sagt § 114: „Die Herkunft dieses ך ist dunkel; doch scheint es zu den durch vorgesetztes ך gebildeten Nominibus in einem ähnlichen Verhältniss zu stehen, als die 3. Masc. Sing. Perf. zu den verwandten Nominalformen“. Ebenso Stade § 478, c: „Die Meinung, im Praefixe ך der 3. Pers. Masc. Sing. und Plur. stecke ein verkürztes ך׃, bedarf keiner Widerlegung. Vielmehr die zur Imperfectbildung verwandte Nominalbildung ist die Bildung vermittelt eines vorgeschobenen *ja* (nach Dietrich a. a. O.). Gerade sie eignete sich, weil vorzugsweise Concreta nach einer bestimmten Eigenschaft benennend, ganz vorzüglich zur Bildung des Imperfects“.

Ich glaube nicht, dass die Verurtheilung der alten Ableitung so apodiktisch lauten kann. Denn a), wie das Aethiopische *we'etā* uns oben S. 124 schon erwiesen hat, dass das ך von ך׃ ursprünglich ist, so zeigt es auch, dass das ך dieses Pronomens nur accessorisch sein, also dieses Pronomen zuerst auch mit *u* oder *w* angelautet haben kann. Dieses *w* kann also vor den Imperfectstamm zur Bezeichnung der 3. Person getreten und in das bequemere *j* umgewandelt worden sein. b) Auch das Arabische und das Aethiopische können hierin dem Allgemeinsemitischen sich angeschlossen haben: während das ostaramäische *n* in Folge der Neigung zu noch grösserer Bequemlichkeit an Stelle des *j* getreten, nicht, als identisch mit der Bildungssilbe des Nigtal, von Anfang an neben demselben gestanden zu haben scheint, weil durch diese Annahme von vornherein das Semitische eine wesentliche Discrepanz aufgebürdet bekäme. c) Die Berufung auf die Nominalformen mit vorgesetztem *j* scheint mir eine *petitio principii* zu sein, weil man ruhig behaupten kann, dass diese Nominalformen alle selbst Imperfectformen sind. d) So ist zugleich die Analogie mit den übrigen Praeformativen gewahrt, welche (ausser der 3. sg. fem. und der 3. plur. fem., soweit

der Semite bei dieser eine Unterscheidung des Genus auch vor dem Worte nöthig fand) abgekürzte Formen des Personalpronomen sind, und zugleich das Bildungselement *ja* beseitigt, dessen selbständige und uranfängliche Existenz neben dem *u* (*u*) des Pronomen der 3. Person Singularis nicht erwiesen werden kann.

Das nächste *n* ist die alte Femininendung. Aber die *n* der beiden zweiten Personen sind der charakteristische Laut von *הָאָנֹכִי* und *הָאָנֹכִי* (du). *n* vertritt *אֲנִי* (ich). Bei den vier ersten Formen des Plural ist der Ursprung des Präformativs wie bei den entsprechenden Personen des Singular. Endlich *n* vertritt *אֲנֵינוּ* (wir). — Der ursprüngliche Vocal der Praeformativa, nämlich *ä*, hat sich im regelmässigen Verb immer zu *i* zugespitzt, welches durch *n* zu *ë* zerdrückt wird. —

Theils um die Scheidung des Genus zu vollenden (bei der 2. sg. fm.), theils um die Formen von gleicher Person und gleichem Genus auch im Numerus zu unterscheiden, hat die Sprache auch im Imperfect Afformative verwendet. Zwar thut sie diess nicht, wie im Syrischen vereinzelt, bei der dritten sg. fm.; denn in *הָאָנֹכִי* Jer. 47, 7 (Pausalform) kann, obgleich auch das Targum *הָאָנֹכִי* und der Codex Alexandrinus *ἡσυχάσεις* liest, nur eine (fehlerhafte) Wiederholung derselben Form aus Vers 6 erkannt werden. So Ew. § 191, c; Olsh. S. 452; Graf z. St. — Bö. sieht es als zweite sg. fm. an, vgl. § 1028 „*הָאָנֹכִי* Jr. 47, 6 f.“; ebenso Land § 208; ebenso scheint es bei Ges. Lgb. und Stade, weil sie nichts von der Frage erwähnen. — Für die 2. ps. sg. fm. ist Afformativ noch vielfach zur Herstellung volleren Abschlusses in der Pausa *ן*, welches im Arab. und Aramäischen noch die regelmässige Endung ist; gewöhnlich aber mit bequemer Verschlussung des Nasencanals bloss *ִ*. Und dieses *i* bewirkte als der feinere Laut schon beim Pron. pers. separatum *attî(n)* die Unterscheidung der weiblichen Form von der männlichen *attū* mit volltönendem *a*. — Für die 3. ps. pl. m. ist Afformativ ursprünglich die alte Pluralendung *ן*. Diese hat sich hier beim Imperfect viel häufiger erhalten, als beim Perfect; und zwar hat sie ausser der (grossen [und kleinen]) Pausa nicht das *o* oder *a* oder *e* der Form als Vortonvocale behalten, wohl aber in Pausa. — Gewöhnlich aber steht das bequemere *û*, dessen *n* sicher mit den Masoreten 3 M 21, 5, weniger sicher Hes. 37, 22 als verschrieben in *ן* anzunehmen ist. — Für die 3. ps. pl. fm. ist Afformativ *ן* oder gewöhnlich

plene geschrieben הָ nach הֶהָ (sie, eae). Für die 2. ps. pl. m. wieder ursprünglich הִי , die alte Bezeichnung der Mehrzahl; aber gewöhnlich הִי . Für die 2. ps. pl. fm. הֵי oder vielmehr הֵי von הֵיֶהָ (ihr [fm.]). —

Es giebt fünf affirmativlose Formen; drei mit Vocalaffirmativen; zwei mit Consonantaffirmativen. Die Vocalaffirmativen haben wieder den Accent auf sich und haben den vorausgehenden tongedehnten Vocal nicht als einen Vortonvocal geschützt. — Das : als Stammauslaut wird wieder mit dem : des Affirmativs zusammengeschrieben, vgl. הֵיֶהָ (sie [eae] werden wohnen) Hes. 17, 23. — Es ergiebt sich, dass beim Imperfect nur drei Leitformen nöthig sind. —

Die Lesart הֵיֶהָ Ps. 7, 6 ist eine von denjenigen Spracherscheinungen, welche die älteren Grammatiker, vgl. Abraham de Balmis, S. 198—208, *Formae mixtae* nannten. Ges. hat im Lgb. § 114 in seiner musterhaften Klarheit darüber gehandelt. Er hat mit einigen Vorgängern die unnatürliche Ansicht jener Aelteren, als hätte z. B. die obige Form in den beiden Bedeutungen „er verfolge“ und „er lasse verfolgen“ der lebenden Sprache angehört, durch die natürliche Betrachtungsweise zu verdrängen gesucht, dass 1) manche von den *Formae mixtae* gar keine sind, 2) andere die Verbindung zweier Lesarten darstellen, 3) andere auf Uncorrectheiten beruhen. Alle von Gesenius angeführten Beispiele werden unten besprochen, und es ist angegeben, in welche der drei Classen sie bei Gesenius gestellt sind und ob sie darein gehören. — Die Form הֵיֶהָ stellt er in die zweite Classe, weil die Aelteren meinten, in dieser Punctuation sei die Möglichkeit zweier Aussprachen (הֵיֶהָ und הֵיֶהָ Qimchi 69, a) angedeutet. Er hält aber selbst für wahrscheinlicher, dass jene Lesart aus der fehlerhaften Vermischung zweier Aussprachen הֵיֶהָ und הֵיֶהָ entstanden sei. Näher als die Beispiele, welche man gewöhnlich zur Illustrirung dieser letzteren Form beibringt (vgl. unten § 31, 1 und 36, 7, a), steht dieser Form die Lesart הֵיֶהָ Jes. 60, 5. Da hat man das Dagesch lene als Dagesch forte angesehen und deswegen dann Pathach unter הֵיֶהָ geschrieben. So Rödiger in Gesenii Thes. analyt. Anhang; Olsh. § 236, e; Ges.-Kautzsch § 63, Anm. 2. — Ew. § 224, a schreibt richtig הֵיֶהָ , will aber das Pathach nicht aus Chateph-Pathach entstanden wissen, sondern als ein Hilfspathach ansehen, wie in הֵיֶהָ (er freue sich), worauf er mit § 66, a verweist. Aber solches Hilfspathach haben wir [nur zwischen zwei vocallosen Endconsonanten. Auch Stade schreibt richtig § 483, a, indem er sagt „ הֵיֶהָ Ps. 7, 6 ist eine Uniform. l. הֵיֶהָ “; aber falsch steht im Index

הִיָּה, und diese falsche Form steht bei Bð. I. S. 304; II. S. 168 Anm.: S. 271 Schluss und im Index, und ebenso falsch bei Mühlau-Volck im analyt. Anhang, obgleich diese letzten drei Gelehrten die Form richtig nach Gesenius erklären.

In Pausa: הִקְטִילִי etc.; vgl. Nr. 6, Schluss.

Das Imperfect drückt auch das „Sollen“ und mit der objectiv verneinenden Negation לֹא (non) das „Nicht sollen“ aus, vgl. לֹא תִגְנוֹב (du sollst nicht stehlen) 2 M 20, 15. — Auch Nr. 8 gilt ausserhalb des Qal, soweit nicht eine Ausnahme bemerkt ist.

9. Eine vom Indicativ des Imperfects sich unterscheidende (nach dem Wortende hin vocalisch erleichterte oder sogar verkürzte) Form des Jussiv giebt es nur bei den affirmativ- und überdiess (mit wenigen Ausnahmen) suffixlosen Formen und auch da nur bei manchen Verbalstämmen und -arten. So zunächst beim Imperfect Qal des regelmässigen Verb haben Indicativ und Jussiv dieselbe Form. Ueberall, wo ausserhalb des Qal der Jussiv eine besondere Form hat, wird es angegeben werden. — Die zweiten Personen Singularis und Pluralis vertreten mit der subjectiv verneinenden Negation לֹא (ne) den verneinten Imperativ, vgl. לֹא-תִשְׁפְּכוּ (vergiesset nicht!) 1 M 37, 22.

10. Das *ā* des Cohortativs (He [ה] cohortativum) tritt gewöhnlich nur an die 1. ps. sg. u. pl. und hängt sich, was den Vocal der letzten Stammsilbe und die Schlussart der vorausgehenden Silbe anlangt, wie die Vocalafformativen an. Ueber הִשְׁקֹטָא 'eschqōṭā' (ich will still sein) Jes. 18, 4 vgl. beim Imperativ. — In Pausa: הִקְטִילָהּ, הִקְטִילָהֶּן; vgl. Nr. 6, Schluss; Ps. 55, 7; 59, 10.

11. Soweit es eine besondere Form des Jussiv giebt, wird sie meist zur Bildung des Imperfectum consecutivum verwendet, durch welches der Hebräer an eine wirklich oder ideell vergangene Handlung eine andere innerlich (consecutiv) damit zusammenhängende anknüpft, soweit nicht zwischen Conjunction und Verb ein nothwendig (z. B. לֹא) oder wegen zufälliger Bedeutsamkeit voranzustellender Satztheil trat. — Als Wāv consecutivum oder conversivum Imperfecti hat das Bindewort *wā* „und“ sein altes *ā* beibehalten, weil es, als innig mit der häufig gebrauchten Form zusammengewachsen, in Gedächtniss und Mund des Volkes haften blieb. Die enge Verbindung

des *wā* mit der Verbalform hat sich auch noch darin ausgeprägt, dass der Anfangsconsonant der Verbalform verdoppelt wurde, vgl. denselben Vorgang bei וָּה (was?), insbesondere וָּהִי und וָּהִי § 19; auch S. 55. Vor w musste natürlich (§ 16, 2; 19, 2) die Verdoppelung unterbleiben und durch Ersatzdehnung ausgeglichen werden, also וָּ entstehen. — Während, wie das obige „meist“ besagt, in allen Personen (in denen es überhaupt einen Jussiv geben kann) seltener hinter consecutivum Imperfecti auch der Indicativ steht, steht dieser bei der ersten Person Singularis fast immer, und bei dieser sowie bei der 1. plur. hauptsächlich im späteren Sprachgebrauch erscheint häufig sogar das verlängerte Imperfect, der Cohortativ, also וָּאֶקְטֹלָהּ (und ich tötete), וָּנִקְטֹלָהּ (und wir töteten). Ueber וָּאֶשְׁקֹלָהּ *wā'eschqōlā'* (und ich wog) Esra 8, 25 vgl. beim Imperativ. — Als nach rückwärts, in die Vergangenheit weisend, hat das Imperfectum consecutivum den Accent in der Regel auf Paenultima, wenn diese offen ist und die Ultima einen kurzen oder verkürzbaren Vocal enthält. Alle Ausnahmen werden angegeben werden.

וָּתִּקְחָהּ (und du [fm.] machtest dir eine Festsetzung) steht für וָּתִּקְחָהּ Jes. 57, 8, wo das Subject vorher schon mehrmals als 2. sg. fem. bezeichnet ist, auch eine Perfectform auf וָּ mehrmals vorausgeht und folgt.

Gegen die früher gebrauchte alte Bezeichnung „ וָּ *Waw conversivum*“ hat Böttcher in § 971 ausführlich sich ausgesprochen, weil diese Verwandlung, diese fast 1000 Jahre lang geduldig hin-genommene Unmöglichkeit, weder mit Scholze und Windheim durch „ $\text{וָּ} = \text{וָּהִי}$ “, noch mit J. D. Michaelis mit „ $\text{וָּ} =$ abgekürztes וָּהִי oder וָּהִי “ erklärlich gemacht werden könne. Dass diese Erklärungen unmöglich sind, liegt auf der Hand; aber ohne Anstoss ist jene Benennung „*Waw conversivum*“, wenn man nur damit sagen will, dass das וָּ eine Verwandlung des Perfects oder Imperfects anzeigt, nicht, dass es dieselbe bewirke. Eine solche Verwandlung zeigt aber dieses *Waw* wirklich an, weil sich das mit ihm verbundene Perfect oder Imperfect factisch oft im Accent und Vocalismus, immer in der Bedeutung von den Temporalformen unterscheiden, die nicht hinter jenem *Waw* gebraucht sind. Die wirkliche Ursache der accentuellen und lautlichen Umwandlung, die nur deshalb nicht durchgreifend ist, weil stärkere Triebe im Wege standen, ist die durchgreifende Umwandlung der Bedeutung. Diese bleibt factisch, so sehr man sich dieselbe auch erklären und dieselbe als im Grunde

gar nicht existirend bezeichnen kann. Denn ich kann freilich sagen, dass der Hebräer, wenn er die Zeitart einer Reihe von Aussagen einmal als die der Unvollendetheit angegeben hatte, dann die andern Male das Ausgesagte ohne Furcht vor Missverständniss als schon vollendet hingestellt, und dass derselbe Hebräer, wenn er bei einer ersten Aussage das Vollendetsein angezeigt hatte, dann die andern Aussagen als begleitende Nebenhandlungen hingestellt hat; — indess schliesslich sagen doch eben die fraglichen Perfecte unvollendete (zukünftige), die fraglichen Imperfecte aber vollendete (vergangene) Dinge aus; also die Umwandlung der Bedeutung ist bei den fraglichen Temporibus der endgiltige Erfolg.

12. Der Imperativ hat, weil er ebenfalls etwas Unvollendetes, noch Abzuschliessendes bezeichnet, den Tempusstamm des Imperfects, hat aber keine Präformativa. — Die beiden Vocal- und das éine Consonantafformativ verhalten sich zum Accent, wie im Imperfect. So auch ausserhalb des Qal. — In Pausa aber קָטַלְה, קָטַלִי, קָטַלְהוּ, vgl. Nr. 6, Schluss; Zach. 7, 9. — Die nächste Form also ist קָטַל, und hier ist das tongedehnte *ō* noch seltener plene geschrieben als im Imperfect. Die verstärkte Form hat den Vocal dreimal hinter dem zweiten Stammconsonanten: מְלִיכָה (sei doch König!) Ri. 9, 8 Kethib; צְרִיפָה (läutere doch!) Ps. 26, 2 Kethib; פְּצֹצָה (zieh doch aus!) Jes. 32, 11; denn dass diese letzte Form ein verstärkter Imperativ ist, scheint mir schon aus dem parallelen הִרְרָה (zittert!) hervorzugehen. Und nach dem Imperativ קָטַל scheint zunächst die folgende Form des Gleichklangs wegen הִתְקַדְּרָה und weiter rückwärts פְּצֹצָה und רִנְּנָה betont zu sein. Diese Betonung hätte aber nicht aus Nachahmung verwendet werden können, wenn sie nicht überhaupt beim Leben der Sprache vorgekommen wäre. Also die Formen Jes. 32 sind gleichsam Pausalformen des verstärkten Imp. פְּצֹצָה etc. — Als ה locale am männlichen Infinitiv kann das *ā* nicht mit Böttcher § 606, 3 gefasst werden; denn אָהָה Ps. 120, 5 ist eben Substantiv; ferner haben wir sonst kein Beispiel eines ה locale am Infinitiv; Jes. 32, 11 hat der Imperativ das erste Recht, weil der Imperativ vorausgeht und dieser den natürlichsten Sinn giebt; von רָנָה wäre überdiess als Infinitiv eher רִנְּנָה zu erwarten. — Ist die Form פְּצֹצָה also mit Recht zum Imperativ gezogen, so können wir nicht zweifelhaft sein, dass auch מְלִיכָה, צְרִיפָה in Pausa mit betontem *o* in der zweiten Stammsilbe auszusprechen wären, wie ja in der

Pausa betontes *o* hinter dem zweiten Stammconsonanten gesprochen wird.

Wenn aber auch durch Hinzuziehung der (Pausal)form *זָעַרְוּ* zum Imp. die Pausalaussprache der beiden Kethib *זָעַרְוּ*, *זָעַרְוּ* festgestellt ist (oder wenn *זָעַרְוּ* nicht zum Imp. gehörte), so bleibt noch zweifelhaft, ob diese Kethib in gewöhnlicher Rede mit *o* oder *u* gesprochen worden sind. Denn es lässt sich schon gar nicht bestimmt sagen, ob die betreffenden Formen auf der vorletzten oder auf der letzten Silbe betont worden sind.

Nehmen wir Betonung der vorletzten Silbe an, dann lässt sich für *o* zwar nicht sagen, dass doch die ganze Entwicklung des ursprünglichen *u* in seine Umwandlung zu betontem *ō* ausgemündet ist; aber weil dieses tongedehnte *ō* gewöhnlich nicht mit *י* angedeutet wird, so fragt es sich eben, ob sich nicht Spuren der unabgeschlossenen Entwicklung erhalten haben. Es fällt für *o* auch nicht entscheidend ins Gewicht, dass gerade hinter dem emphatischen, gepressten *p* mehrmals ein solches *י* erscheint und *p* eine Vorliebe für den *o*-laut hatte, wie seine Vorliebe für Chateph-Qames beweist; denn es haben sich gerade hinter *p* zwei von den wenigen erhaltenen ursprünglichen *ū* gerettet, und nicht bloss geschützt durch folgenden Labial *פָּ* (seine Handvoll) 3 M 2, 2 u. a., sondern auch bei einem ebenfalls emphatischen Laute, vgl. *קָצְרֵם* (euer Ernten) 3 M 19, 9; 23, 22, bei Stade § 92. Also nicht ohne Zweifel ist die Aussprache Olshausens *קָצְרֵם* und *זָעַרְוּ* § 234, a; ebenso Ges.-Kautzsch, wie es scheint § 46; Stade § 591, d.

Nehmen wir die Betonung der letzten Silbe an, so lässt sich für die Aussprache mit *u* zwar sagen, dass doch *u* in unbetonter Silbe in einer Zahl von Erscheinungen auftrete, vgl. Olsh. § 55, b; Stade § 78, a; aber diese unbetonten *u* sind für betontes *ō* entstanden. Das gleichfalls unbetonte und in offener Silbe aus altem *ū* gedehnte *u* von *הָיָה* hat Olsh. § 55, e zu erwähnen vergessen, weil er die Entstehung dieses *u* so annimmt, Stade aber § 92 mit Absicht nicht erwähnt, weil er *הָיָה* anders erklärt, vgl. unten § 34, b. Auch dieses *u* in offener unbetonter Silbe hat aber kein entscheidendes Gewicht für die Aussprache mit *u*, weil vielleicht beim Passiv gerade der alte dumpfe Laut gewahrt werden sollte. Es hat auch kein ganz entscheidendes Gewicht, dass in der That 2 (3) Mal von den Punctatoren selbst das Imperfect in der unbetonten letzten Stammsilbe mit *u* gesprochen worden ist: *הָיָה* (sie wird sie (eos) bewahren) Spr. 14, 3; *הָיָה* (du sollst weiter gehen) Ruth 2, 8; und auch 2 M 18, 26 ist von Qimchi, wie Kautzsch § 47, 3, Anm. 1 bemerkt, *הָיָה* (sie werden richten) auf der vorletzten

nicht betont worden.¹⁾ Ich sage, dass diese 2 (3) Fälle kein entscheidendes Gewicht haben, weil ihr α zwar nicht aus Nachahmung des Aramäischen, aber aus dem Einfluss des vorausgehenden Labialen erklärt werden kann. Also auch die Aussprache von Böttcher aller Fälle mit α § 1005, 4 ist nicht zweifellos. —

Ich erlaube mir daher eine dritte Aussprache kurz zu begründen. Ich glaube nicht, dass die Tonlosigkeit des π , mit Olsh., Kautzsch, Stade angenommen werden kann, weil in jenem Falle Jes. 32, 11 diese Tonlosigkeit des π durch Nachahmung begründet ist. Wenn ich also Böttcher in Betonung des Afformativs an den betreffenden Formen beistimme, so glaube ich doch nicht, dass die vorhergehende Silbe immer mit einem langen Vocal gesprochen worden ist. Ich glaube vielmehr, dass zunächst bei den betreffenden Imperfectformen ν den kurzen \ddot{u} - \ddot{o} -laut bezeichnen soll, der je nach der Lautnachbarschaft in der betreffenden Silbe gehört wurde. Vgl. dieselbe Vermuthung bei Stade, § 95, Anm. Auch bei den Imperativformen aber ist am wahrscheinlichsten *melūkhá*, *zerūphá* gesprochen worden, indem sich der alte kurze Vocal \ddot{u} noch als Vortonvocal an seinem Platze erhalten hatte, bis die anlautende Consonantverbindung und das starke Gefühl des Hebräers für den Gegenton dem Vocal vielmehr zwischen dem ersten und zweiten Stammconsonanten seinen Platz anwiesen, also *mūlekhá* (*mō*), *zurēphá* (*zō*) siegte. Ebenso war es bei dem unten § 29, 4 erwähnten Infinitiv aus Ps. 38, 21. — Bei der Begründung dieser Aussprache ist vorausgesetzt, dass die Vocalbuchstaben nicht so jung sind, wie man neuerdings vielfach annimmt. Aber das relativ hohe Alter der Vocalbuchstaben lässt sich auch wirklich nachweisen, vgl. oben S. 115 und meine Dissertatio: De Criticae Sacrae Argumento e linguae legibus repetito, p. 38 s. 41 s.

Diess ist also später das Herrschende geworden, dass das ursprüngliche \ddot{u} , dann daraus getrübt \ddot{o} hinter dem ersten Stammconsonanten in halbgeschlossener Silbe mit Schewa medium (gegen Ges.-Kautzsch § 46) steht, weil die frühere Vocalausstattung des zweiten Stammconsonanten unbewusst auf den Silbenschluss wirkte. Also z. B. קֹרֶהָ *kōrethá* (schliess doch,

1) Qimchi. Mikhlol, fol. 18: „Es kommt vor Schureq anstatt Cholem in dem Worte יִשְׁמְרֶנּוּ 2 M 18, 26 [nicht „Cap. 11“, wie bei Rittenberg steht], und es ist Milra.“ Wie in der dort stehenden Nota, so ist auch fol. 19 יִשְׁמְרֶנּוּ Spr. 14, 3 und nicht viel später קֹרֶהָ Ruth 2, 8 erwähnt, und auch hier ist hinzugefügt, dass die Form Milra sei.

nämlich einen Bund!) 2 Sm. 3, 12. — Einmal hat sich das ursprüngliche *ũ* zu *ĩ* zugespitzt: מְכַרֶּה (verkaufe doch!) 1 M 25, 31.

Das alte *ũ*, welches zuerst hinter dem zweiten Stammconsonanten (vergl. מְלֹכִי = *melūkhi* (sei doch Königin!) Ri. 9, 12 Kethib und קְסוּמִי = *qesūmi* (wahrsage [f.]!) 1 Sm. 28, 8 Kethib) war, stand darauf in der nächsten Stufe der Entwicklung in halbgeschlossener Silbe ursprünglich in der 2. ps. sg. fm. und in der 2. pl m. als *ō* hinter dem ersten Stammconsonant. Denn es findet sich noch מְלֹכִי (sei doch Königin!) Ri. 9, 10 und auch v. 12 als Qeri des angeführten Kethib; קְסוּמִי *qōsōmī* (wahrsage [f.]) 1 Sm. 28, 8 Qeri mit vollerm Schewa wegen des dem emphatischen *צ* nahestehenden Sibilanten (Assimilationschateph-qames S. 74); מְצִיחֵ (zieht) Hes. 32, 20. Gewöhnlich aber hat sich das alte *ũ* zu *ĩ* zugespitzt, vgl. z. B. מְצִיחֵ (zieht!) 2 M 12, 21, vgl. פֶּרֶי (schliesst!) und בִּצְחֵ (giesst!) in demselben Verse Jr. 6, 6.

Die 2. ps. pl. fm. kommt vor in קֹפְרָה (klagt!) Jr. 49, 3.

13. Wird der Infinitiv von etwas Vorhergehendem regiert oder regiert er selbst etwas, so steht in der Regel die leichtere Form des Infinitivus constructus, dessen wiederum bloss tongedehntes *ō* gewöhnlich defective geschrieben ist. Ein Infinitivus constructus mit Femininendung kommt beim regelmässigen Thatverb nicht vor; aber ein Beispiel der (aramäischen) Infinitivbildung mit נ, nämlich in לְמַצֵּן מִגֶּרְעִי לְבֹ (um es [das Land] auszutreiben zur Beute) Hes. 36, 5. Siehe Ges. Lgb. S. 304; Bö. II. S. 234; Mühlau-Volck s. v. — Ew. § 239, a erwähnt gerade nicht dieses Beispiel, aber die andern Fälle, wo im Hebräischen diese Bildung als Infinitiv gebraucht wird. Olsh. § 245, g Anm. macht wenigstens die Bemerkung, dass ganz vereinzelt Nomina von abstracter Bildung auch als Infinitivi gebraucht werden. Stade macht keine solche Bemerkung § 271 oder 618 ff. — Die Erscheinung ist wichtig für die Kritik, vgl. Ryssel, De Elohistae Pentateuchici sermone, pag. 48 ss. — Der Infinitivus absolutus, welcher, wie sein Name besagt, in der Regel nach vorn und hinten ausser Rection steht, hat bei seinem *ō* gewöhnlich scriptio plena.

14. Obgleich das Participium activum ein ursprünglich langes *ō* hat, wird es doch 'gewöhnlich defective geschrieben.

Was **חִיְיִי** Ps. 16, 5 betrifft, so ist 1) davon auszugehen, dass das vorausgehende **חֵלְקִי** „Antheil meines Theils“ auffällig ist (= mein ganz besonderer Theil) statt des einfachen **חֵלְקִי**. Daraus scheint sich die Forderung zu ergeben, dass 16b eine gleiche Häufung des Ausdrucks festgehalten wird. Zugleich scheint dem Parallelismus am meisten es zu entsprechen, wenn das fragliche Wort als Substantivum aufgefasst wird. Es fragt sich nur, ob eine solche Substantivbildung angenommen werden kann. Ewald § 156, e scheut sich nicht, das Wort, welches er „besizung“ übersetzt, unter lauter Bildungen aufzuführen, welche *ô*, *u*, *i* in der 1., aber alle *a* in der 2. Silbe haben. Das ist selbstverständlich ein Gewaltact. Böttcher § 548, 1 ([festgehaltenes] Kleinod), vgl. § 767, g und den Vergleich von **הַיָּמָה** (schweigende, Schweigen) § 828, a, das bei Olsh. und Stade fehlt. Er meint also, dass eine Diminutivbildung zu Grunde liegt (arab. qutailun); aber Umwandlung des arab. *u* zu *ô* in unbetonter Silbe lässt sich nicht nachweisen, wenn auch die von arab. *ai* zu *i*, vgl. Stade § 95. 100. — 2) Die fragliche Form für ein Verb zu halten, lässt der Parallelismus trotz seiner angegebenen Beschaffenheit immerhin zu, vgl. das 16b neu eintretende **חָזַק**. Aber dass die Form nun mit Schultens (citirt von Ges. Lgb.), Hgstb. z. St., Maurer Lexicon Appendix, Del. zu St. die 2. sg. msc. Impf. Hi. vom arab. **حَزَّ** (weit sein) sei, hat schon Rödiger im analyt. Anh. zum Thes. wegen der Seltenheit des arab. Verbs für unwahrscheinlich erklärt. — 3) LXX geben: *σὺ εἶ ὁ ἀποκαθιστῶν*, haben also die Form für das Partic. act. Qa. von **חָזַק** (festhalten, aufrechterhalten) genommen und deshalb bleibt diese Auffassung die wahrscheinlichste. Dafür Qim. 9, a; Ges. Lgb. § 91, 15; Mühlau-Volck s. v. **חָזַק** „vielleicht“; Ges.-Kautzsch § 50, 3, 1 lässt die Wahl zwischen der Auffassung 2) und 3); Olsh. § 179: „Gewiss“ ein Fehler; Stade § 214, b: Vielleicht nach § 100 zu erklären[?]; vielleicht incorrecte Punctuation. —

Das Partic. passivum bezeichnet einige Male nicht mehr das Beeinflusstwerden selbst, sondern den Zustand, welcher durch dasselbe hervorgerufen ist. So beim regelmässigen Thatverb nur **זָכַר** einmal „eingedenk“ Ps. 103, 14, von Gott, der durch die Erfahrung vieler menschlicher Schwächen gleichsam zum Bewusstsein davon gebracht, gekommen ist, dass wir Staub sind.

§ 21. Das Qal der Zustandsverba.

כָּבֵד (schwer [gravis] sein; **קָטַן** (klein sein).

Perfectum:	3. sg. m.	כָּבֵד	קָטַן
	3. sg. fm.	כָּבְדָה	קָטְנָה

	2. sg. m.	קָטַנְתָּ	כָּבַדְתָּ
	2. pl. m.	קָטַנְתֶּם	כָּבַדְתֶּם
Imperfectum:	3. sg. m.	יִקְטֹן	יִכְבֹּד
	2. sg. fm.	תִּקְטְנִי	תִּכְבְּדִי
	3. pl. fm.	תִּקְטְננה	תִּכְבְּדנה
Imperativus:	2. sg. m.	קֵטֵן	כִּבֵּד
	verstärkt	קָטַנְה	כָּבַדְה
	2. sg. fm.	קְטִנִּי	כְּבִדִּי
	2. pl. fm.	קְטִננה	כְּבִדנה
Inf. constructus:		קֵטֵן	כִּבֵּד
Inf. absolutus:		קִטּוֹן	כִּבּוֹד

1. Das \bar{e} hinter dem zweiten Stammconsonanten der Intransitiva ist durch die Macht der Analogie vielfach durch das \bar{a} der Transitiva verdrängt worden. Daher haben nur wenige Verba bloss \bar{e} ; andere \bar{e} und a ; andere bloss a . Zum Theil ist der Vocal des Imperfectstammes ein Anhalt für die Einordnung der Verba unter die Intransitiva, und daher empfiehlt es sich, erst beim Imperfect die angedeuteten Classen aufzuzählen. — Neben dem Paradigma der Intransitiva mit \bar{o} findet sich beim regelmässigen Verb noch שָׁלַל (kinderlos sein).

Dass auch da die Macht der Analogie bewirkt hätte, dass das Verb auch mit der gewöhnlicheren Intransitivaussprache, also שָׁלַל, vorgekommen wäre (so Ges. Lgb. S. 302 „diese Form mit Cholem und die gewöhnliche Form nebeneinander 1 M 43, 14 שָׁלַלְתִּי שָׁלַלְתִּי“; Rödiger in Gesenii Thesaurus s. v.; Mühlau-Volck s. v.; Bö. § 499 Schluss), lässt sich nicht desshalb behaupten, weil das Verb im Arabischen nur mit Kesra (i), im Chald. mit o und e existirt. Vielmehr scheint die Form mit Qames nur in Pausa für die mit Cholem zu stehen (so Ew. § 93, a; Olsh. § 222, k; Mü. § 170). Denn ein Uebergang von Cholem in Qames unter dem Druck des Satzaccentes scheint mir durch die von Ewald a. a. O. und Böttcher I. S. 298 gegebenen Beispiele sicher gestellt zu sein. Und es ist auch lautphysiologisch zu begreifen, dass der volle, runde, reine o -laut bei dem Druck und der Dehnung, die der Satzton veranlasste, in den gequetschten, unreinen langen \bar{a} -laut übergehen konnte. — Eine neue Erklärung hat Stade § 459, c geben wollen, vgl.: „Die Form mit Qames ist nicht aus $\lambda\bar{a}t\bar{u}l\bar{t}\bar{i}$ durch irgend einen Lautwandel entstanden. Vielmehr ist die gewöhnliche Form der Euphonie wegen nicht nochmals gebraucht und dafür willkürlich eine Pausalform nach a punctirt worden“. Darin ist aber unrichtig die ursemitische Form mit u zur unmittelbaren Vorgängerin jener fraglichen Pausal-

form mit langem \bar{a} gemacht. Macht man aber mit Ew., Olsh., Mü. die hebr. Form mit Cholem zur Schwester der fraglichen Pausalform, dann ist, wie vorhin angedeutet wurde, das Nebeneinanderstehen der Nichtpausalform und der Pausalform gar nicht unbegreiflich, und dann braucht man nicht einen „willkürlichen“ Uebergriff in die transitiven Verba zu statuieren.

Das \bar{e} geht vor den Consonantafformativen, also in doppelt-geschlossener Silbe in kurzes \check{e} über. \bar{o} erhält sich aber vor Consonantafformativen und verkürzt sich beim Fortrücken des Accentus in der 2. pers. plur. masc. und fem. zu \check{o} , also Qames chatuph. Diess geschieht auch beim Perfectum consecutivum, וְקָטַנְתִּי und וְקָטַנְתָּ (und du (m.) wirst klein sein; und ich werde klein sein).

Ich finde da noch nicht die Frage erörtert, wie das Qames unter dem ersten Stammconsonanten dieser Formen ausgesprochen werden soll. Denn schon Qimchi im Mikhlol pag. 3 und Elias Levita in seiner Nota haben bloss über die durch das וָיִי מִיְּמֵנִי עָבַר לְעָרִיר (Wav convertens Perfectum in Futurum) bewirkte Accentfortschreitung und die davon abhängige Verwandlung des Cholem in Qames chatuph; nicht aber über den Klang des unter dem 1. Stammconsonanten beharrenden Qames gehandelt. Ges. Lgb. S. 302; Olsh. § 232, g; Bö. § 974; Kautzsch § 44; Müller § 229; Stade § 427, c schweigen; doch nicht Ewald § 234, c, indem er sagt „Bei der nur sanften Tonveränderung des Perfectum consecutivum bleibt der Vorton \bar{a} in der dritten Silbe: וְיָרַחְתָּ und mit halbpässigem וְיָרַחְתָּ“. Auch Bickell § 111 erklärt sich, obgleich bloss andeutungsweise, über die Frage, vgl. „When ו is prefixed, the accent is transferred to the final syllable. This change of accent however effects no other vocal alteration than that, which is indispensably necessary, namely that the now toneless syllable should retain the originally short instead of the heightened vowel, e. g. וְיָרַחְתָּ *qātōnta* parvus eras, וְקָטַנְתָּ *vēqātōntā*“. — Doch was ist „sanfte Tonveränderung“, womit Ewald die Erscheinung erklären will? Man wird besser sagen, dass beim Perfectum consecutivum als einer vorübergehenden, nicht bleibenden Veränderung der Wortgestalt, wie der Wegfall des Vortonqames, so auch die Verkürzung dieses Vortonqames zu Qames chatuph unterblieben ist. Man hat also die Analogie für die Aussprache des fraglichen Qames als non-chatuph; man kann behaupten, dass diese Aussprache der Intention der Sprache selbst entspricht; und ich halte diess für zureichende, zwingende Gründe. Einen äusserlichen Anhalt hat man aber nicht, um die Aussprache dieses Qa-

mes als non-chatuph zu behaupten; denn das Metheg ist kein solcher äusserlicher Grund, wie oben ausführlich erörtert worden ist § 13, Anhang; S. 106 f.

2. Der Imperfectstamm der Zustandsverba hat den Vocal *ä*. Diesen haben

a) diejenigen, welche noch bloss mit *ē* vorkommen: זָקֵן (alt sein); קָמַל (verwelken) Jes. 19, 6 und da in manchen Handschriften mit dem Dagesch forte orthoconsonanticum pausale (oben S. 53); wegen des Sere bei Silluq ist die Stelle erwähnt bei Qimchi, Mikhlol, pag. 3; 33, 9 und da in Pausa ausnahmsweise mit Pathach; bloss im Perfect gebräuchlich; שָׁלֵם (vollständig sein); שָׁפַל (niedrig sein).

b) diejenigen, welche *ē* in der Pausa und *a* ausser der Pausa zeigen: גָּבַר (stark sein); גָּדַל (gross sein); דָּבַק (ankleben) z. B. הִתְדַבְּקִין Ruth 2, 8 mit Vortonvocal, obgleich in ganz kleiner Pausa; כָּבַד (schwer sein); לָבַשׁ (bekleiden); קָדַשׁ (heilig sein); קָרַב¹⁾ (sich nahen, nahe sein); aber שָׁכַן (wohnen) 5 M 33, 12 bei Silluq; v. 20 und Ri. 5, 17 bei Zaqeph qaton zeigt im Imperfect nur *ō*, also יִשְׁכֵּן (er wird wohnen).

1) הִתְקַרְבָּה als 3. plur. fm. Hes. 37, 7; Ew. § 191, b (nicht 190, wie Smend z. St.); Olsh. § 226, c; Bö. II. S. 134. Wie Ges.-Lgb. S. 298. 344, erwähnt auch Stade § 534 die Frage nicht, aber Ges.-Kautzsch § 60, Anm. u. d. Texte. — Dass Hes. 37, 7 für die 3. plur. fem. die 2. plur. masc. gesetzt ist, sagt Qimchi, fol. 19 s; denn er redet dort von der 2. oder 3. plur. fem. Futuri (נִתְקַרְבוּ אוֹ נִתְקַרְבוּ לְיָמֵן עֲתִידָהּ) und sagt von diesen Formen aus, dass sie auch dreimal mit י als Praeformativ vorkämen, und dass sie auch als 3. plur. masc. sowie als 2. plur. masc. erschienen (יִתְקַרְבוּ וְכִי נִתְקַרְבוּ וְכִי נִתְקַרְבוּ), und zwar als 2. plur. masc. (יִתְקַרְבוּ); falsch bei Rittenberg (יִתְקַרְבוּ) eben an der oben angeführten Stelle Hes. 37, 7. Zur Erklärung ihrer Auffassung, wonach, wie gesagt, die 3. plur. fem. anstatt des הָ ein ו angenommen hätte, hat Olsh. § 226, c den „spätern Hebraismus“ und Bö. II. S. 134 den „späteren Rednerstyl“ erwähnt; aber die „spätere“ Zeit erklärt die Erscheinung nicht, weil im aramäischen קִטְלָן keine Veranlassung zur Aenderung vorlag. Damit ist zugleich für unwahrscheinlich erklärt, dass zur Zeit Hesekiels und von ihm selbst die 3. plur. fem. statt mit הָ vielmehr mit ו affirmirt worden sei. Dass eine solche Verleugnung feststehender Sprachgewohnheiten, wenn sie überhaupt vorhanden gewesen wäre, nur zweimal uns überliefert worden wäre, ist ganz unwahrscheinlich. — Es ist aber im Gegensatz zu den angeführten Auctoritäten vielmehr zu sagen, dass Hes. 37, 7 eine forma mixta stehe, indem ein Leser, ein Diaskeuast für die früher vorhandene Form

c) Nur α haben folgende, die im Perfect zwar kein \bar{e} in unsern Texten zeigen, aber da sie im Perfect auch nicht α zeigen, im Perfect \bar{e} besessen haben können und wahrscheinlich zum Theil besessen haben: $\bar{b}r\bar{e}$ (niederknieen); $\bar{b}stl$ (thöricht sein); $\bar{z}rk$ (gerecht sein); $\bar{q}rm$ (überziehn); $\bar{r}tb$ (feucht, saftig sein); $\bar{r}pd$ (hinlegen, hinbreiten); $\bar{r}qb$ (faulen); $\bar{s}kr$ (sich berauschen); $\bar{s}m$ (fett sein); aber nicht $\bar{s}gl$ (beschlafen), wie die Concordanz und Olsh. S. 505, 1. Z. sagt; denn der $\bar{\alpha}$ -laut unter dem Kethib 5 M 28, 30 gehört doch zu dem Qeri $\bar{s}kb$; also bleibt das Imperfect von $\bar{s}gl$ ungewiss. So schon Gesenius im Thesaurus s. v. —

d) Bloss α zeigen im Imperfect folgende Verba, die im Perfect ausdrücklich durchaus α haben: $\bar{h}lk$ (hitzig sein); $\bar{l}md$ (lernen); $\bar{m}hk$ (süss sein); $\bar{m}tr$ (spalten, hervorbrechen lassen, weggehn); $\bar{q}sb$ (steif sein, von den Ohren gesagt), im Qal bloss Jes. 32, 3, wo kein Einfluss des Satztons geltend gemacht werden kann, vgl. unter e); $\bar{r}bq$ (auf allen Vieren liegen, niederkauern); $\bar{r}bz$ (beben); $\bar{r}kb$ (reiten, fahren); $\bar{s}kb$ (liegen); $\bar{s}lt$ (herrschen) in der 3. sg. masc. Pfi. Pred. 8, 9; in der 3. sg. masc. Impfi. Pred. 2, 19, wie die Concordanz ausweist.

e) $\bar{\alpha}$ und \bar{o} zeigen: $\bar{q}zr$ (kurz sein), welches nach dem Adjectiv $\bar{q}zr$ (kurz wahrscheinlich ursprünglich mit \bar{e} im Perf. gesprochen wurde, dessen (neben sechsmaligem $\bar{\alpha}$) einmaliges \bar{o} in $\bar{t}qzr\bar{h}$ bei Silluq Spr. 10, 27 aber doch nicht mit Bött-

die jetzt vorhandene Form $\bar{t}qzr\bar{h}$ gesetzt hat. Denn die Subjecte $\bar{q}zr\bar{h}$ erscheinen in jenem Capitel 37 zwar auch als Feminina (v. 3 f.); aber meist als Masculina (v. 1. 5 ff.), und zwar auch das Verbalprädicat steht v. 5 f. im Masculinum bei diesen Subjecten. Also war auch v. 7 die masculine Verbalform zu erwarten. Diese rein masculine Form hat Jemand aus Rücksicht auf das sonst sich meist findende Genus des Wortes $\bar{q}zr$ durch Verwandlung des $\bar{\alpha}$ in das $\bar{\alpha}$ zu einer aus Masculinum und Femininum gemischten Form gemacht. — Dass dieser Diaskeuast sein $\bar{t}qzr\bar{h}$ als 2. plur. masc. gemeint habe, weil v. 5 f. mehrmals die $\bar{q}zr\bar{h}$ als 2. plur. masc. stehen, ist immerhin möglich, obgleich es an sich weniger wahrscheinlich ist und obgleich das Targum die 3. plur. ($\bar{q}zr\bar{h}$) hat (die Alexandriner übersetzen freier: $\pi\rho\sigma\eta\gamma\alpha\gamma\epsilon$). — Dass aber der Prophet selbst diese künstliche Anpassung der Verbalform an die im Capitel hervortretende Doppeltheit des Genus von $\bar{q}zr$ bewirkt habe, ist weit weniger wahrscheinlich, als dass ein späterer mit grammatischem Auge lesender Sopher sie gemacht habe. Vgl. noch § 29. 2. b und 32, 5.

cher I, S 299, 1. Z. aus dem Druck des Satztones hergeleitet werden kann, da auch sein einziger anderer Beleg רָבִי (sie schossen mit dem Pfeil; mit Athnach bei der Paenultima) 1 M 49, 23 nicht von רָבִי, רָבֵב, sondern von רָבָב herkommt; vgl. weiter § 34, 2. Und diese beiden Erscheinungen sind um so mehr zweifelhafte Belege Böttchers für Umwandlung des *a* in *o* durch den Satzton, weil eher umgedreht an mehreren Stellen, wie er selbst gleich vorher ausführt, eine Bevorzugung des langen *a* vor *o* in Pausa wahrgenommen wird (vgl. oben S. 160), und von der nämlichen Ursache (unter den gleichen Nebenumständen) doch nicht entgegengesetzte Wirkungen hergeleitet werden können. Es muss wohl ein Hinüberschwanken der Tradition zu dem Impf. von קָצַר (abschneiden, mähen) angenommen werden. — Umgekehrt zweimal *o* (Jes. 48, 8; Mal. 2, 15) und nur einmal *ä* (Mal. 2, 10) hat בָּגַד (verdeckt handeln). — גָּזַר (schneiden, scheiden) heisst mit *o* Jes. 9, 19 abschneiden, nämlich Nahrung, mit *ä* Hi. 22, 28 bescheiden, beschliessen. — טָרַח (reissen) hat *o*, aber einmal langes *a* 1 M 49, 27 bei Zaqeph qaton, welches also hier, wie vielfach anderwärts, kleine Pausa bewirkt. Und es muss für möglich oder gar wahrscheinlich gehalten werden, dass das lange *a* vom Einfluss des Satztones herrührt, weil in einigen Fällen der Satzton sicher diese Wirkung hervorgebracht hat; obgleich allerdings gleich das nächste Verb פָּשַׁח (sich ausbreiten, ausziehen) gerade umgedreht bei Athnach *o* Hes. 26, 16 und ausser der Pausa *ä* hat 1 Sm. 19, 24. — קָסַם (wahrsagen) hat *o* Micha 3, 11 bei Athnach (auch im Imperativ *o*) und einmal *ä* Hes. 13, 23; nicht bei Mühlau-Volck bemerkt. — שָׁבַח (ruhen) hat *o* und zweimal *ä* 3 M 26, 34 (vom Lande) und Neh. 6, 3 (vom Mauerbau) ausgesagt. Dieser Vocalwechsel ist nicht in der Concordanz (1632), aber bei Böttcher § 911 angegeben. — שָׁקַל (wiegen) hat oftmals *o* und dem entsprechend וָאֶשְׁקָלָה (und ich wog) im Qeri Ezra 8, 25, also mit Vererbungschatephgames [oben S. 74]; aber 8, 26 kommt zwar dieselbe Form als Lesart vor, aber daneben וָאֶשְׁקָלָה, welches auch Jer. 32, 9 steht. Man kann bei dem mannigfaltigen Wechsel, der hier beobachtet wird, schwerlich mit Stade § 94 urtheilen, dass es „kaum richtig“ stehe. Qimchi im Mikhlol, pag. 17 erwähnt allerdings bloss die Aussprache mit קָמַץ הֵיטָה Ezra 8, und J. H. Michaelis hat Ezra 8, 26 die Aussprache mit Chateph-Qames vorgezogen und

Jr. 32, 9 bemerkt, dass viele Handschriften Chateph-Qames bieten.

Wenn man die erobernde Gewalt der Analogie des häufiger gebrauchten Thatverbs, die in den meisten der vorausgehenden Beispiele gewaltet hat, ins Auge fasst, so könnte man sich zu dem Schlusse berechtigt fühlen, dass zu den Zustandsverben ursprünglich auch nach ihrer Vocalisation solche Verben gehört haben, die thatsächlich einen Zustand bezeichnen, aber jetzt im Perfect und Impf. wie Thatverba vocalisirt sind. Böttcher erinnert § 910 unter anderm an קָם (stehen). Wenn aber jener Schluss auch unberechtigt ist, so muss man doch den Umstand im Bewusstsein behalten, dass es der Bedeutung nach nicht wenige Zustandsverba giebt, die in ihren Tempusstammvocalen keine Spur davon zeigen. — Eine weitere Zerlegung der Zustandsverba in solche, welche Eigenschaften, und in solche, welche sozusagen objectslose Handlungen (z. B. יָשָׁן wohnen) bezeichnen, lässt sich zwar versuchen, aber nicht durchführen (vgl. לָמַד lernen) und bringt keinen wesentlichen Nutzen. Die ursprüngliche Idee und Tendenz der Sprache muss das aber gewesen sein, alle Verba, welche Eigenschaften oder nicht ein Object beeinflussende Handlungen ausdrücken, durch ihre Vocalisation von den Verba zu unterscheiden, welche eine Beeinflussung eines Objectes voraussetzen. — Auf der andern Seite muss auch diess hervorgehoben werden, dass auch die Zustandsverba einen Accusativ zur Bezeichnung der Sphäre annehmen, in Bezug auf welche sich der Zustand geltend macht. Wenn dieser Accusativ also auch ursprünglich nur ein Accusativus relationis (limitationis) gewesen sein kann, so ist es doch eben ein Accusativ, und, wenigstens äusserlich angesehen, sind die Zustandsverba keine Intransitiva. Desswegen habe ich, der Anregung Böttchers § 910 folgend, den Ausdruck „Intransitiva“ oftmals vermieden, habe aber seinen neuen Terminus „verba stativa“ mit der deutlicheren obgleich hypriden Bezeichnung „Zustandsverba“ vertauscht. Buxtorf, Thesaurus gramm. pag. 96: „Activa verba Hebraeis vocantur $\text{פְּעֻלִּים יֹצְאִים}$ = Verba transeuntia sive Transitiva, quorum actio transit in aliud subjectum; Neutra, עֲמֻדִים = Stantia sive $\text{גְּלִיּוֹת יֹצְאִים}$ = Non transeuntia, hoc est, intransitiva, quando actio non transit extra agentem. Passiva periphrastice appellant נִפְעָלִים vel נִפְעֻלִּים , pro forma quaque passiva.“ Bei Qimchi Mikhlol findet man diese Ausdrücke z. B. pag. 20.

Noch genauer handelt darüber Abraham de Balmis im מִקְחָה (1523), pag. 125 s.

Neben יִקְטַן (er wird klein sein) findet sich vom regelmässigen Verb nur יִשְׁבֵּל (er wird kinderlos sein).

3. Der Imperativ zeigt meist α . Nach den oben beim Imperfect gemachten Classen geordnet, sind die vorkommenden oder aus der Pausalform hinsichtlich des Vocals sicher bestimm- baren Beispiele für die 2. sg. masc. diese: a) שָׁלֵם Hi. 22, 21; — b) לִבֶּשׁ 1 Kg. 22, 30; 2 Chr. 18, 29; קָרַב 3 M 9, 7 u. s. w.; aber שָׁכַן 1 M 26, 2 etc., wie das Impf. erwarten lässt; — d) רָכַב Ps. 45, 5; שָׁכַב 1 Sm. 3, 5 etc.; — e) גִּזְרוּ (discindite!) 1 Kg. 3, 26. — Die verstärkte Form hat nur bei ausnahmsweiser Betonung den Silbenvocal hinter dem 2. Stammcons., nämlich in רִגְזָה (bebe doch!) Jes. 32, 11, vgl. über diese Imperativform oben § 20, 12. Sonst zeigt sich hinter dem 1. Stammconsonanten \imath , vgl. שָׁכְבָה 1 M 39, 12. Aber o findet sich in פָּשְׁטָה (zieh doch aus!) Jes. 32, 11, wenn diese Form, wie wahrscheinlich ist § 20, 12, Imperativ ist¹⁾, und so neben קָרַב auch קָרְבָה (sei doch nahe!) Ps. 69, 19 u. sonst. — Die Femininform heisst mit dem aus dem ursprünglichen μ zerdrückten σ קִסְמִי (weissage!) 1 Sm. 28, 8 mit Assimilationschateph-qames (S. 74), vgl. über das Kethib dieser Stelle schon oben § 20, 12; sonst überall ist \imath wie in שָׁכְבִי 1 M 19, 34. — Die 2. pl. m. z. B. שְׁכְרוּ, רִגְזוּ, לָמְדוּ, um diese Beispiele von Verben hervorzuheben, die bei der 2. sg. m. nicht vorkamen.

4. Der Inf. cstr. hat selten α , nämlich שָׁפֵל Spr. 16, 19 Pred. 12, 4 und שָׁכַב 2 Kg. 14, 22 etc. — Sonst hat er \bar{o} . — Mit Femininendung heisst er dann שָׁכְבָה (das Beiliegen) 3 M 18, 20 etc. [das dabei stehende נָתַן heisst „machen, vollbringen“]; sonst mit der jüngeren Endung דְּבַקָה 5 M 11, 22; 30, 20; Jos. 22, 5. So auch neben קָרַב Ps. 32, 9; 27, 2; 2 Sm. 15, 5; 5 M 20, 2 קָרְבָה 2 M 36, 2; 40, 32; 3 M 16, 1. Aber קָרְבָה, vielmehr Status cstr. קָרְבָה Jes. 58, 3; Ps. 73, 28 kann doch,

1) Schwanken über die Auffassung der beiden aus Jes. 32, 11 entnommenen Formen finden wir auch bei Qimchi, vgl. Mikhlol, fol. 16: „[Die 2. plur. fem. Imperativi wird gebildet] auch durch Anfügung eines ה allein.“ [Er sieht also nicht, wie in dem vorliegenden Buche geschieht, die Formen als 2. sg. masc. an, die in Verallgemeinerung ihres Gebrauches auch als Zuruf an mehrere weibliche Subjecte verwendet sei, sondern als eine ganz unerhörte Verstümmelung für רִגְזָה, פָּשְׁטָה an]. „Aber es giebt Leute, welche sagen, das רִגְזָה der Infinitiv (מִקְרִי) mit Anfügung eines ה sei [also wie Böttcher]. Und ebenso verhält es sich mit פָּשְׁטָה [in der Bibel ist es defective geschrieben] und den übrigen dort stehenden Formen.“

eben weil es den Status cstr. bildet, nicht mit Bö. § 1006 ein Infinitiv genannt werden; es ist nomen actionis (Mühlau-Volck). Ebenso ist zu urtheilen über das bloss mit der Endung des Status cstr. vorkommende שֹׁכֵב 2 M 16, 13 etc., welches aber richtig in der Concordanz mit „cubatio, das Liegen“, übersetzt ist. Darauf weist das targumische נִהְיָה 3 M 16, 13 f. (das Niedersteigen) und שֹׁכֵבָה 3 M 15, 16 etc.; ebendarauf weist das alexandrinische καταπαυομένης 2 M 16, 13 und κοίτη 3 M 15, 16 etc. Die Tradition kennt nicht das „Ausgiessen“ Mühlau's und Volck's. — Aber es existirt noch לְשֹׁכְרָה (zum sich Berauschen) Hag. 1, 6.¹⁾ Der Inf. absolutus ist immer, wie im Paradigma angegeben; nur dass auch scriptio defectiva vorkommt. קָרוֹב Pred. 4, 17 ist Inf. abs. Qatal, vgl. Knob. z. Stelle; so des Sinnes wegen; nicht, wie Bött. II, S. 228, Anm. 1 will, weil es keinen Inf. Qittel mit ׀ gebe; so auch Stade § 624, c; nicht ist es Inf. Qittel, wie Olsh. § 249, c; Ew. § 240, b meinen.

5. Für das Particip wird meist ein Adjectiv gebraucht; vgl. nach den beim Impf. gemachten Classen: a) זָקֵן alt und alternd; שָׁלֵם unversehrt seiend; שָׁלֵם vergeltend nur Ps. 7, 5; vgl. שָׁפָל niedrig; — b) גָּבַר tapfer; גָּדַל gross werdend 1 M 26, 13; 1 Sm. 2, 26; 2 Chr. 17, 12; aber גָּדוֹל gross; דָּבַק anklebend, haftend nicht 2 Kg. 3, 3; aber Spr. 18, 24; 5 M 4, 4; 2 Chr. 3, 12; כָּבֵד schwer 1 M 12, 10 etc.; לָבַשׁ bekleidend nur Zeph. 1, 8; קָדַשׁ geweiht seiend, im schlimmen Sinne, קָדוֹשׁ im guten Sinne; קָרַב nahend; aber קָרוֹב nahe; שָׁכַן Bewohner, Anwohner, Nachbar, aber שָׁכֵן wohnend. — c) צָדִיק gerecht; רָטֵב saftig Hi. 8, 16; שָׁמֵן fett; — d) הִלֵּךְ hitzig seiend; מָתוֹק süß; קָשָׁב (aufmerksam) ist voranzusetzen zu dem Feminin קָשְׁבָה Neh. 1, 6. 10; auch קָשְׁבוֹת Ps. 130, 2; 2 Chr. 6, 40; 7, 15; פוֹטֵר hervorbrechen lassend, bloss Spr. 17, 14; vgl. רָגַז bebend 5 M 28, 65; רָבַץ kauend; רָכַב reitend, fahrend; שָׁכַב liegend; שָׁלִיט (dominator); — e) קָצַר (kurz seiend, kurz) kann bloss erschlossen werden aus der Analogie von זָקֵן etc.; denn die Form mit Sere existirt nicht selbst, sondern nur der Status cstr. קָצַר und קָצָרִי Hi. 14, 1; 2 Kg. 19, 26 etc.; für קָצֵרוֹת in der Concordanz

1) Qimchi, Mikhlol, fol. 13 fügt לְמִיֻּשָּׁה (zum Glätten) Hes. 21, 16 hinzu. Dieses Beispiel hat Niemand, ausser Stade § 619, g wieder erwähnt (sein קָצָרָה ist überdiess verdruckt für 'ש, obgleich es auch im Index steht).

steht Hes. 42, 5 קָצְרוּת; בּוֹיָד verdeckt handelnd; נָזַר schneidend nur Ps. 136, 13; מִשֵּׁט zerreissend; מִשֵּׁט (ausziehend) nur Neh. 4, 17; קָטַן, קָטַן, קָטַן wiegend. — קָטַן, קָטַן (klein).

Von mehreren findet sich auch das Participium passivum, zum Theil mit activ gewendeter Bedeutung; vgl. לְבוּשׁ bekleidet; שָׁכַן gelagert, aber auch schliesslich = wohnend, bloss Ri. 8, 11; בָּרַךְ gesegnet; שָׁכַר berauscht, nur einmal Jes. 51, 21 und zwar als Fem.; öfter aber שָׁכַר als Adjectiv und Femin. שָׁכַר 1 Sm. 1, 13; לָמַד gelehrt, gewöhnt, gewohnt, nur 1 Chr. 5, 18; öfter לָמַד; שָׁכַל der Kinder beraubt, bloss im Femininum Jes. 49, 21; öfter aber eine abgeleitete Adjectivbildung שָׁכַל orbatus prole. —

Auch שָׁלַם zum Frieden gebracht [an Frieden gewöhnt], und darum friedliebend und friedlich, welches Gesenius im Lgb. § 91, 18 erwähnt und Rödiger im Thesaurus vertheidigt, ist gegen die Conjectur von Thenius in der 1. Auflage seines Commentares zu den Büchern Samuelis (אֶלְמִי שָׁלַם für אֶלְמִי שָׁלַם) festzuhalten. Es ist aber, um diess nebenbei zu bemerken, auch die neue Conjectur von Thenius in der 2. Auflage, wo er das Pronomen אֶלְמִי für unmöglich hält, abzuweisen. Denn das Weib von Abel spricht schon im vorhergehenden Verse 2 Sm. 20, 18 nicht von sich, sondern von ihrer Stadt. Darum kann sie ohne Schwierigkeit V. 19 als Verkörperung und Repräsentantin ihrer Stadt fortfahren mit „ich bin Friedliebende, Treue [wir würden sagen Loyale] Israels.“ Und dass sie nicht sich als einzelne Person mit dem „ich“ meint, das zeigt die Fortsetzung aufs deutlichste. Denn sie fährt fort: „Du suchst sterben zu lassen eine Stadt und Mutter in Israel; warum verschlingst du das Erbe Jehova's?“ Mit der Mutter meint sie doch nicht sich, das einzelne Weib, sondern ihre Stadt. Auch das Targum hat אֶלְמִי שָׁלַם אֶלְמִי שָׁלַם und die LXX haben: *Εγώ εἰμι εἰρηνικὰ τῶν στήριγματῶν Ἰσραὴλ* κτλ. Also die palästinische und die ausserpalästinische Tradition garantirt das Pronomen und spricht dagegen, dass mit Böttcher und Thenius für אֶלְמִי ein אֶלְמִי zu lesen sei. — Die beiden Status cstr. können bei der Festhaltung der Lesart 1) wie es oben geschehen ist, einander coordinirt, also beide als Nomina recta zum folgenden Status absol. gefasst werden; denn es kommen ja, wenn auch selten, 2 Nomina recta vor demselben St. abs. vor, vgl. Ewald § 339, b; Ges.-Kautzsch S. 256, 1. Anm. unter d. Texte; Nägelsbach § 63, 2, und wenn da die beiden Stat. cstr. durch „und“ verbunden sind, so könnte diess auch wohl fehlen, wie ja auch sonst 2 Adjectiva asyndetisch bei einander stehen, vgl. Sach.

1, 8 mit 6, 3. Es kann auch der 1. St. cstr. als assimilirt an den folgenden coordinirten gefasst werden, vgl. nur $\text{אֲשֶׁר בָּעֲלָה אוֹיֵב}$ 1 Sm. 28, 7 und viele Beispiele bei Ges.-Kautzsch § 116, 5 und Nägelsb. § 64, 4.¹⁾ Die Lesart kann aber auch 2) mit den LXX so gefasst werden, dass die beiden Status cstr. einander subordinirt sind.

Ueber שְׂכֹנִי handelt Qimchi, Mikhlol fol. 20, wo er nach der Behandlung des Qal anhangsweise von den $\text{עוֹמְדִים עֲלֵיהֶם}$ spricht, die so heissen, „weil sie für sich selbst stehen und ihre Handlung nicht auf einen Andern übergeht“ ($\text{בְּעֹבְרֵי עוֹמְדִים בְּעַצְמָם, לֹא יֵצֵא מֵעֲבֹלָתָם אֶל אֲחֵרִי}$) und von denen deshalb das Participium passivum nicht vorkomme. — Dort fährt er fort: „Und es giebt Verba, bei denen du das Ptc. act. (פּוֹעֵל) oder das Ptc. pass. (פְּעוּל) sagen kannst, welches davon [von den Beiden] du willst; wie wenn du sagst: שׁוֹכֵן oder du sagst: שְׂכֹנִי , z. B. שְׂכֹנִי Ri. 8, 11 [nicht „Cap. 5“], sodass שְׂכֹנִי ein Adjectivum (תּוֹמָר) ist an Stelle des Ptc. act. und pass. Und ebenso בְּרִיךְ (gesegnet) ist ein Adjectivum; denn wir haben nicht [eine Form] gefunden vom Qal von dieser Bedeutung [segnen], und ebenso ist עָצוּם ein Adjectiv, denn das Qal davon ist ein intransitives Zeitwort (פּוֹעֵל עוֹמֵד). — Darauf: „Und es giebt Verba, von denen man die ganze Conjugation sagen kann, aber von denen man weder das Ptc. act. noch das Ptc. pass. sagt, weil von ihnen das Nomen adjectivum (עִם הַתּוֹמָר) an Stelle des Ptc. act. und pass. vorkommt, z. B. קָרוֹב und רָחוֹק , und weder sagt man רוֹחֵק oder רוֹחֵק noch קָרִיב oder קָרִיב . Und so קָטָן , גָּבוֹר , קָזַק , הָקָם , קָבַל , הָשִׁיעַ , צָהִיק . Nicht sagt man von ihnen קוֹטֵן oder קָטָן etc. Und von יָכוֹל haben wir weder ein Ptc. act oder pass., noch ein Adjectivum in der Schrift gefunden; aber in der Mischna haben wir das Adjectivum יָכוֹל etc. gefunden.“

Ich habe diese Stelle deshalb angeführt, weil doch die darin ausgesprochene alte Anschauung, dass die Verba intransitiva der Participialbildung entbehren, und dass die Nomina קָטָן , קָבַר etc. keine Participia, sondern Adjectiva zu nennen sind (er führt auch fol. 9 s keine „Participia“ dieser Art auf), mit derjenigen Anschauung ausgeglichen werden muss. welche man in neuerer Zeit vertreten findet. Nämlich Gesenius sagt im Lgb. S. 280: „Man kann eine dreifache Bildung des Particips unterscheiden: a) die ursprünglichste scheint die, wo das *Participium* mit der *tertia praeteriti* gleichlautend ist, oder sich nur durch Verlängerung des kurzen Vocal unterscheidet. *Tödtet* und *tödtend* wurde durch dieselbe oder eine

1) Eine ziemlich ganz entsprechende Parallele zu den als coordinirt gefassten Status constructi von 2 Sm. 20, 19 ist aber $\text{בְּאַרְיֵי בְּאַרְיֵי תָמָר}$ (Brunnen, Brunnen von Asphalt) 1 M 14, 10.

sehr ähnliche Form angezeigt. So in Kal bei den regulären Verben mit *E* und *O* in der zweiten Sylbe, als קָטַל , קָטַל *praet.* und *part.*; in den *Verbis* קָטַל , als קָטַל , קָטַל ; und vorzüglich im *Niphal* aller *Verba*, als קָטַל , קָטַל , קָטַל . — Derselben Analogie folgte ursprünglich auch das regelmässige Verbum der Form קָטַל , aber die Participialform קָטַל ist nur noch als *Nomen verbale* gebräuchlich. Daher ist bei der gewöhnlichsten Form — b) eine zweite Bildungsweise angewendet, die sonst nicht vorkommt, nämlich, wie קָטַל , קָטַל , קָטַל , im Arab. قَاتِل , aram. קָטַל . — c) Alle übrigen Participia schliessen sich an den Infinitiv an und setzen נ vor etc.“ Ebenso Ew. § 169; Olsh. § 245; Bö. § 991; mit besonderer Deutlichkeit Stade § 613, b: „Dasselbe Urnomen, welches zum Particip verwandt wurde, diente einst auch zur Bildung der 3. Pers. Masc. Sing. Perf. Ganz besonders deutlich ist dieses Verhältniss noch im *Niphal*.“

Diese neuere Anschauung scheint mir zu viel aus den vorliegenden Prämissen zu folgern. Denn es liegt doch nur unfraglich vor, dass einige Nomina mit Qames und Sere, sowie eines mit Qames und Cholem (קָטַל Jr. 22, 25; 39, 17) wie Participien gebraucht werden; bei קָטַל und קָטַל etc. sowie den wenigen ähnlichen ist die Entstehung fraglich (vgl. § 38), und קָטַל scheint mir als relativ jung keine ursprüngliche Idee der Sprache zu bezeugen. Aus diesem Thatbestand scheint mir nicht erschlossen werden zu können, dass auch bei Verben, wie קָטַל , die ursprüngliche Participialform קָטַל , hebr. קָטַל gelautet habe, und dass es die erste (unbewusste, aber doch vorhandene) Idee des Sprachgeistes gewesen sei, die einfachste Form des Perfectums und das Participium gleichlautend sein zu lassen. Vielmehr bedeutet die einfache Form des Perfects, dass Jemand eine Handlung vollendet habe, aber das Particip sagt aus, dass Jemand eine Handlung nicht vollendet habe (dass er קָטַל sei, eine mittlere Stellung einnehme zwischen dem קָטַל und dem קָטַל , wie die hebr. Grammatiker sich ausdrücken). — Man wird zwischen der alten und der neuen Anschauung folgenden Mittelweg als den richtigen anerkennen müssen: In Bezug auf die Participialbildung scheiden sich die Thatverba und die Zustandsverba; die ersteren haben ihr Particip im arab. *qātīlun*, hebr. *qōtēl* etc.; die letzteren, weil bei ihnen das Gewesensein in einem Zustande und das Nochsein in demselben gewöhnlich zusammenfiel, in einer Sprachbildung, die mit der 3. sg. Perfecti zusammenfällt. Qimchi muss also anerkennen, dass auch קָטַל etc. nach der Idee der Sprache Participia sind, und die Neueren müssen anerkennen, dass das Particip von קָטַל auch von vornherein nicht קָטַל hiess. Eine solche richtige mittlere Meinung liegt auch den Angaben bei Bickell-Curtiss § 116; Ges.-Kautzsch § 50; Müller § 182 zu Grunde.

§ 22. Der Stamm Niqtál.

Vorbemerkung. Es ist schon § 20, 4 hervorgehoben, dass der Grundstamm Qal ein einzigartiges Verhältniss zur Wurzel hat. Und es ist hier hinzuzufügen, dass die Bildungen, welche man durch die gleiche Benennung „Stamm“ mit ihm coordiniren zu wollen scheint, ihm in Betreff der Wortableitung (derivatio) durchaus subordinirt sind, weil sie nicht ebenfalls primäre, sondern secundäre Bildungen aus der Wurzel, nicht Brüder des Grundstammes, sondern Kinder desselben sind. — Welche einzelnen seltenen Stämme wahrscheinlich ebenfalls direct aus der Wurzel abgeleitet sind, wird unten besonders bemerkt werden. — Es wäre bei dieser Beziehung des Grundstammes und der andern Stämme zur Wurzel und darum zu einander gut, wenn man bei Qal und z. B. Niphal gar nicht das gemeinsame Wort „Stamm“ gebrauchte. Aber eine solche gemeinsame Benennung braucht man durchaus, und wäre es auch nur, wenn man Jemanden im Unterrichte fragen will, ob eine dastehende Verbalform dem Qal oder Niphal oder u. s. w. angehört. Denn man kann doch da nicht allemal alle Namen aufzählen, um den Gefragten daraus einen wählen zu lassen. — Zu solcher zusammenfassenden Benennung der directen und indirecten Ableitungen der Wurzel habe ich nun, wie Andere, das Wort „Stamm“ gewählt. „Species“ oder „Form“ mit der arabischen Grammatik anzuwenden habe ich mich doch nicht entschliessen können, weil der erstere zu gesucht und doch stumpf, der letztere aber, wie schon Gesenius, Lgb. S. 234 bemerkte, zu allgemein ist. Denn wenn ich Jemanden frage: „Welche „Form“ ist diess?“, so soll er mir nicht bloss den „Stamm“, sondern auch das Tempus etc. angeben. — Den Ausdruck „Conjugation“ aber für „Stamm“ anzuwenden, konnte ich nicht für richtig halten, da er in der Anschauung der Lernenden etwas ganz anderes bezeichnet und sein Gebrauch immer eine Verwirrung in den Köpfen zurücklässt. — Undeutlich ist auch der Ausdruck der Nationalgrammatiker, von welchem Buxtorf, Thesaurus, pag. 95 spricht, vgl. „Flexio Verbi secundum Tempora et Personas dicitur Conjugatio: Hebraeis בנין *Binjan*, Structura, Aedificium, אֵדִיפִיקַת *Aedificare*“. Davon handelt Qimchi im Mikhlol gleich zu Anfang: „Der Bau der Zeitwörter (בְּנֵי הַמַּעֲלֵלִים) baut sich in acht Reihen auf. Die eine Reihe (סִרְיָה) ist der leichte Bau (בְּנֵי קֶלֶקֶל), und er ist die Grundlage der Zeitwörter und ist so genannt, weil bei ihm kein Buchstabe zu den Grundbuchstaben gefügt ist, ausser um zu dienen dem Bedürfniss seiner Flexion für den Gefundenen [die getroffene = angeredete Person] und den Verborgenen [die abwesende = dritte Person] und

den für sich Redenden [= erste Person] und für das Weibliche und für die Vielen (männlichen und weiblichen)“.

Perfectum: 3. sg. m. נִקְטַל *niqṭal* (er ist getötet worden).

3. sg. fm. נִקְטְלָה *niqṭelā* u. s. w.

2. sg. m. נִקְטַלְתָּ *niqṭaltā*.

Hier braucht man nur drei Leitformen, weil die erste Silbe keinen tongedehnten Vocal in offener Silbe enthält; und so ist es überall, wo eben nur drei Leitformen im Perfect gegeben sind. Dass aber, wenn auch nicht im Vocalismus der ersten Silbe, doch in der Betonung die 2. ps. pl. m. und fem. sich von den andern mit Consonantafformativen versehenen Formen unterscheidet, ist aus dem Qal bekannt.

Impf. 3. sg. m. יִקְטֹל *jīqqāṭēl*

2. sg. fm. תִּקְטְלִי *tiqqā-ṭelī*

3. pl. fm. תִּקְטְלֶנָּה *tiqqāṭálnā*

Imp. 2. sg. m. הִקְטֵל *hiqqāṭēl*

2. sg. fm. הִקְטְלִי *hiqqā-ṭelī*

2. pl. fm. הִקְטְלֶנָּה *hiqqāṭálnā*

Inf. cstr. הִקְטִיל *hiqqāṭil*

„ abs. הִקְטִיל, הִקְטֵל und נִקְטֹל *niqṭōl*.

Partc. נִקְטָל *niqṭāl*.

1. Was den Namen dieses Verbalstammes anlangt, so nennt man ihn sonst Niphal, genauer Niph³al, indem die vom Grundstamm Qal abgeleiteten Stämme mit derjenigen Form benannt werden, welche sie beim ehemaligen Paradigma עָלַ (machen, thun; nur im höheren Stil, zuerst 2 M 15, 17) hatten. Diese alte Benennung würde aber besser aufgegeben werden; schon weil das Verb עָלַ ein unregelmässiges ist. Der Hauptgrund ist aber, dass diess Verb wegen seines Guttural ein ganz unbrauchbares Veranschaulichungsmittel ist. Ein anderer Grund folgt § 24, 1. Man muss Böttcher Dank wissen, dass er sich nicht gescheut hat, diesen Anachronismus zu beseitigen. Oder was soll uns nöthigen, diese Last, die jeder Lehrer beklagt, weiter fort zu schleppen? Zur Verständigung mit solchen, welche nur den alten Namen kennen, kann man ja diesen zum neuen, so oft es nöthig ist, hinzusetzen; diejenigen aber, welche ältere Grammatiken studieren, die sind über einen Anstoss an anderer Benennung erhaben. — Der erste vom Qal durch Vorsetzung von נִ abgeleitete Stamm bedeutete ursprünglich, wie die

Arabische Sprache und das allgemeinsprachliche Verhältniss von Medium und Passivum beweist, stets, und jetzt noch zum Theil das Reflexivum zum Qal, wobei das Reflexivpronomen im Accusativ oder auch im Dativ stehen kann (נִמְלִיט sibi d. h. in seinem Interesse glatt sein = entschlüpfen), und wobei auch das Subject ein mehrköpfiges sein kann, also die Handlung nicht sowohl reflexiv als reciprok genannt werden muss, vgl. נִשְׁמָט (mit einander rechten). Gewöhnlich aber hat dieser Stamm passive Bedeutung.

2. Das *ā*, welches ursprünglich im Perfect hinter נ gesprochen wurde, ist beim regelmässigen Verb immer zu *ī* erhöht, vgl. z. B. וְנִכְרְתָה (und du sollst ausgerottet sein) Obadja vs. 10; נִצְמַחְתִּי (ich bin zum Schweigen gebracht d. h. vernichtet, von צָמַח gebunden, verschlossen sein, stumm sein) Hi. 23, 17.

נִצְמַח ist wahrscheinlich als 2. sg. fem. verkannt und als Partic. fem. punctirt Hes. 27, 34; LXX νῦν συνετριβης; Ew. § 190, c; Smend z. St. Da die 2. sg. fem. vorausgeht und nachfolgt, so ist diese Auffassung als richtige anzusehen gegenüber dem Targum (נִצְמַח אֵתָּה = nunc fracta est), welches die 3. sg. fem. setzt. Die dritte Person nimmt unrichtig auch Qimchi im Commentar zur Stelle an, indem er das Subject der zweiten Vershälfte auch für die erste annimmt. — Als Perfectform ist jedenfalls auch וְנִצְמַחְתָּ 4 M 21, 20 gemeint und zu übersetzen „und sie (die Pisga) = welche sich vorneigt (über die Fläche der Wüste)“. Das Tiphcha bei der Vorletzten bezeichnet dann kleine Pausa und desswegen steht die Form für וְנִצְמַחְתָּ. Weil kein Pronomen dabei steht, ist diese Auffassung der Form als Perfectform wahrscheinlicher, als die, dass sie Particip sei und dann auch in kleiner Pausa stehe. Keinesfalls haben wir eine Spur davon, dass die Perfectendung נִ auch unbetont gesprochen worden sei. Es ist nicht nöthig, mit Olshausen § 226, b eine Verschreibung des נ für den Artikel נ anzunehmen, weil dieser 23, 28 steht: וְנִצְמַחְתָּ. Und überdiess bleibt ja dann in jener Stelle 21, 20 die eben zu erklärende besondere Betonung ganz unerklärt. Allerdings sowohl das Targum (וְנִצְמַחְתָּ = und hinschauend) als auch die LXX (τὸ βλέπον) bieten das Particip. Desshalb nimmt auch Bö. I. S. 414 das Particip an; aber auch Ewald § 173, b, Anm. giebt richtig wenigstens die Möglichkeit zu, dass die Form Pausalform des Perfects sein könne.

3. Beim Imperfectstamm ist das נ eng an den ersten Stammconsonant getreten, ja mit ihm zusammengesprochen

worden und hat sich zwischen dem ersten und zweiten Stammconsonanten ein tongedehntes Qames erzeugt. — In der 1. ps. sg. bleibt hier neben \bar{e} auch \bar{i} dreimal: אֶפְלֹא (ich werde entschlüpfen) 1 Sm. 27, 1; אֶחָרָא (ich werde gesucht) Hes. 14, 3, aber beide Male vielleicht zur Erzeugung eines Gleichklangs mit der vorausgehenden Form; doch ohne solche Veranlassung אֶחָרָא (ich werde rechten) Hes. 20, 36. Und immer bleibt \bar{i} im Cohortativ, auch wo dieser zur Bildung des Impf. consec. verwendet ist (Qim. 55; Bö. § 1009). — Darein, dass vor dem אֶ thatsächlich immer, ausser bei einem Beispiel des unregelmässigen Verb, \bar{a} sich zeigt, müssen wir uns fügen¹⁾, obgleich dadurch das im allgemeinen herrschende Gesetz zerstört wird, dass ein \bar{e} (oder \bar{i}) der ersten Perfectform vor den Consonantafformativen als \bar{a} erscheint, aber ein \bar{e} (oder \bar{i}) der ersten Imperfect- oder Imperativform auch vor Consonantafformativen sich als \bar{e} hält. Die „regelmässige“ Form ist also die mit \bar{a} ; das ist der Anmerkung Böttcher's zu § 1009 zuzugestehen; aber sie ist nicht die ursprüngliche, wie er § 1007, 3 meint, indem er sagt: „Impf. u. s. w. sind mit verdünntem Endsilbenvocal (_ statt _) u. s. w. gebildet“. Nein. Denn der Vocal des hebr. Impf. ist nicht aus dem hebr. Perf. abzuleiten, sondern aus dem Impf. der arabischen VII. Form; also wurde aus \bar{i} erst \bar{e} , und daraus nach der Analogie des Perfects, welches im Niphal schon durch die Stammbildungssilbe genug abgesondert zu sein schien, oder aus irgend welchem lautlichen Grunde in doppelt geschlossener Silbe jenes \bar{a} . — Qimchi 57, b bietet Sere vor אֶ .

$\text{לֹא יִבְרָקוּ וְיִקְרָאוּ}$ (und seine Kleider werden nicht verbrannt werden) steht Spr. 6, 27. Nun ist בִּגְדִי (Kleid) sonst masc., und auch 3 M 6, 20 möchte ich gegen Ges. Thes. und Mü.-V. mit Knobel und Bö. § 658, 4 es nicht unter dem femininen Suffix verstehen, weil sonst der Ausdruck ganz sinnlos weitschweifig wird. Trotzdem kann ich nicht mit Bö. § 929, δ in Spr. 6, 27 die Verbalform für die 3. sing. fm. nehmen [uretur und בִּגְדִי als adverbialer Acc.].

1) Vgl. die Worte von Ges. Lgb. § 92 Anm. 4: „Man muss sehr versucht werden, die Form mit Pathach ins Paradigm aufzunehmen. Da indessen die mit Zere die ursprüngliche scheint und hier und in Piel noch Spuren derselben vorkommen (Ruth 1. 13; Hi. 27, 4), so habe ich sie nicht von ihrem Platze verdrängen mögen“. Ew. S. 9 und Ges.-Kautzsch haben aber das Pathach im Paradigma; ebenso Bickell, Land und Müller.

weil ja im Hebr. auch sonst viele Nomina doppeltes Genus haben. — Auch Jes. 27, 11 geht הַצִּבְרִיָּה (eae frangentur) nicht auf das zunächst vorausgehende קָצִיר (Ernte), sondern auf die im Schluss von Vs. 10 erwähnten סְעִיפֵי (Zweige). — Auch הַצִּבְרִיָּה (eae conculcabuntur) Jes. 28, 3 geht nicht bloss auf das zunächst folgende קֶטֶר (Krone), sondern auf die beiden Vs. 1 genannten femininen Subjecte וְיָרֵךְ und וְיָרֵךְ oder vielmehr וְיָרֵךְ , welches letztere auch Vs. 4 folgt, nur dass die Construction abgebrochen ist. Also auch in der letzten Stelle habe ich gegen Ew. § 191, c; Bö. § 929, δ keinen Anhalt dafür finden können, dass die 3. sing. fem. zur Unterscheidung von der 2. sg. masc. mit נָ versehen worden sei. Auch Ges. Lgb. S. 800 f. möchte, so sehr er auch Parallelen aus dem Neuarabischen kennt, dieses Zugeständniss abwehren; ebenso sträubt sich Ges.-Kautzsch S. 106. Olsh. erwähnt obige Stellen nicht; Stade Jes. 28 als 3. pl.

Impf. consecutivum ist auch auf der Vorletzten betont nach § 20, 11; beim regelmässigen Verb aber nur in וַיִּצְמַד (und er band [hing] sich [an]) 4 M 25, 3. וַיִּנְמָל (entwöhnt werden) 1 M 21, 8.

Indem uns beim Imperativ wieder, wie im Qal, der Imperfectstamm ohne Präformativ entgegentritt, bemerken wir, dass er wieder mit dem Spiritus asper (ה) beginnt, welchen das Hebräische bei den Stammbildungspräfixen nun einmal vor dem Spiritus lenis bevorzugt hat. — Imperfect und Imperativ standen beim Leben der Sprache als zwei selbständige Bildungen da aber doch ist ursprünglich das Imperfect so entstanden, dass die Präformative vor den Imperfectstamm traten, der uns z. B. im Imperativ entgegen tritt. Bei diesem Zusammenwachsen der Präformative mit dem Imperfectstamm ist, wie wir sehen, eine Uebergang oder Verschluckung (Syncope) des ה eingetreten, mit welchem der Imperfectstamm anlautet. Nur kann Niemand sagen, ob beim Beginn jenes Zusammenwachsens der Spir. asper oder der Spir. lenis im Anlaut des Imperfectstamms gesprochen zu werden pflegte. Zur letzteren Annahme nöthigt uns kein Bedenken, weil im Hebräischen auch ausser der Verbal-flexion eine Syncope des Spiritus asper oftmals vorgekommen ist, sondern könnte nur das Arabische mit seinem Spiritus lenis in den entsprechenden Formen uns geneigt machen. Doch diess ist gleichgiltig; mehr von Belang ist aber, dass man sich nicht vorstellt, jenes Verbinden der Präformative mit dem Imperfectstamm und die dabei stattfindende Syncope seien von den ein-

- zeln redenden Subjecten mit Bewusstsein vollzogen worden; vielmehr sind sie vom Gesamtsubject der Redenden oder vom Sprachgeist unbewusst, allmählich und stetig begonnen und fortgesetzt worden.

Das ׀ im Anlaut eines Verb hat, als der factischen und virtuellen Verdoppelung unfähig, immer die Silbe des Präformativs zu einer offenen gemacht und mit einem langen Vocal ausgestattet z. B. ׀יִרְדָּם (und er war betäubt im Schafe) Jon. 1, 5. — Es ist nach meiner Ansicht durchaus nöthig, die Verba mit ׀ ganz und gar bei den regelmässigen Verben zu behandeln. — ׀תָּשַׁבַּר Hes. 32, 28. — ׀תָּזְכָּר (es w. männl. geboren) 2 M 34, 19 (Qimchi, Wurzelb. s. v.): Qamès nicht Dehnung des Pathach, das als breiterer Laut öfters in der letzten Stammsilbe Impfi. Ni. erscheint (Qimchi 56, a); nicht Rest einer urspr. Lesart ׀תָּזְכָּר (Ew. § 93, a; Olsh. § 265, a; Bö. I. S. 298; Stade § 552; Mü.-V. s. v. [?]), denn Trg. ׀תָּזְכָּרִיךְ LXX τὰ ἀρσενικά nur Erleichterung; sondern es ist ein bewusster Hinweis auf den denominativen Character dieser Form.

4. Der Imperativ ist auf der Letzten betont. Diess Selbstverständliche ist nur desshalb zu erwähnen, weil für „hüte dich!“ sei es wegen des Ernstes dieser Mahnung, sei es wegen des häufigen Gebrauches, bloss einmal ׀תָּשַׁמַּר Jes. 7, 4 und auch da vielleicht nur zum Gleichklang mit der folgenden Form steht, die auch ē in der letzten Silbe hat, sonst aber ׀תָּשַׁמַּר punctirt ist. — Die verstärkte Form erscheint zufällig beim regelm. Verb nicht. — 2. sg. fm. u. 2. pl. m. wie im Paradigma.

Da kommt aber noch die Form ׀תָּשַׁמַּר Jo. 4, 11 in Frage. Diese ist von Ges. Lgb. § 92, 6 mit kurzer Verweisung auf die Syntax § 205, wo aber die Stelle nicht angeführt, geschweige besprochen ist, und wieder von Böttcher mit ausführlicherer Begründung, indem er zur Erklärung von § 1009 auf (§ 966 ist Druckfehler) § 956, m zurückweist und hier ein Perf. precativum zu Hilfe nimmt, für das Perfect gehalten worden. Ich muss ihnen beistimmen; denn ehe man eine so ausserordentliche Abweichung der Imperativbildung annimmt, kann man eher einen raschen Uebergang von der 2. ps. der vorausgehenden Imperative zur 3. des folgenden Perfects annehmen und diese 3. ps. pl. das allgemeine Subject „man“ ausdrücken lassen. Also die ganze Stelle würde heissen: „Drängt euch (beeilt euch) und kommt. alle Völker von ringsumher, und man versammle sich!“ (Jes. 43, 9, wo ׀תָּשַׁמַּר einer folgenden dritten Person

parallel ist, kann die Frage, ob die Form Imperativ ist, welche Hitzig z. St.; Ew. § 226, c; Ges.-Kautzsch § 51, Anm. 3 bejahen, gar nicht ernstlich gestellt werden: die Stelle ist auch nicht von Qimchi, Mikhlol f. 54 erwähnt worden). Und diese Erklärung kann man auch für die andere in Betracht kommende Stelle Jr. 50, 5 aufrecht erhalten, obgleich dort kein zur 3. ps. hinlenkender Vocativ zwischen Imp. und der fraglichen Form steht; vgl. unten § 41, 5, f. Man braucht aber zu dieser Erklärung nur das gewöhnliche Perf. consecutivum, nicht das Perfectum precativum, dessen Existenz Bō. § 947, g ausführlich nachweist. — Aus der obigen Vorführung von Joel 4 wird aber ersehen, dass die Auffassung der Form als einer Perfectform, obgleich sie mir wahrscheinlicher ist, eine grosse Härte hat. Das Targum setzt die 3. Pers. Impfi. und dieser zu Liebe für das vorausgehende **בָּא**, als wenn **יָבֹא** stünde, die 3. plur. Impfi. (**יָבֹאוּ**); aber die LXX: *συναχθήτε*; und auch für Qimchi (Mikhlol pag. 54 und im Commentar) ist die Form ein **בָּא** mit ausnahmsweisem Flexions-Nun; Buxtorf, Thesaurus, pag. 114 folgt seiner Auctorität; aber in der Concordanz übersetzt er „et cum congregati fuerint“. Es ist also nicht zu verwundern, dass Ewald § 226. c; Olsh. § 264; Ges.-Kautzsch § 51, Anm. 3 die Form als Imperativ fassen. Stade hat weder bei der Besprechung des Perfects § 425 noch bei der des Imperativs § 611 dieser Form gedacht.

Die Verba mit anlautendem **ו** würden, wenn ein Imperativ gebildet werden sollte (die Concordanz zeigt keinen), wieder Ersatzdehnung vor **ו** haben.

5. Infinitivus constructus wie im Paradigma. — Verba mit anlautendem **ו** wie im Imperativ. — Als Infinitivus absolutus erscheint a) **הִפָּרַח** (abgehauen werden); **הִפָּלַט** (entschlüpfen), **הִפָּקַד** (vermisst w.); **הִפָּשַׁד** (vernichtet w.); b) eine Form mit **ו** in der letzten Stammsilbe bei **אֶדְרַשׁ** (gesucht w.) Hes. 14, 3, wo überdiess wegen eines vorausgehenden Spiritus asper (**וְ**, das Fragewort) das folgende **ו** sich zum Spiritus lenis dissimilirt, abgeschwächt hat; c) vom Perfectstamm **נִכְסַח** (von Sehnsucht zerrissen w.) 1 M 31, 30. Diese Beispiele sind die einzig vorkommenden vom regelmässigen Verb, wenn Böttcher II. S. 228 richtig beobachtet hat.

6. Das Particip zeigt wieder wie das Perfect einen Vocal zwischen **ו** und dem ersten Stammconsonant, also kurz: Es wird vom Perfectstamm abgeleitet.

§ 23. Der Stamm Qittel.

Perfectum:	3. sg. m.	קִטֵּל <i>qittē'l</i> (er hat gemordet)
	3. sg. fm.	קִטְּלָה <i>qittēlā'</i>
	2. sg. m.	קִטְּלָתָה <i>qittāltā</i>
Imperfectum:	3. sg. m.	יִקְטֵל <i>jeqattē'l</i>
	2. sg. fm.	תִּקְטְלִי <i>teqattēlī'</i>
	[1. sg.	אֶקְטֵל <i>aqattē'l</i>]
	3. pl. fm.	תִּקְטְלֶנָּה <i>teqattēlnā</i>
Imperativ:	2. sg. m.	קִטֵּל <i>qattē'l</i>
	2. sg. fm.	קִטְּלִי <i>qattēlī'</i>
	2. pl. fm.	קִטְּלֶנָּה <i>qattēlnā</i>
Infinitivus constructus:		קִטֵּל <i>qattē'l</i>
„ absolutus:		קִטֵּל
Particip:		מִקְטֵל <i>meqattē'l</i> .

1. Diese Form nennt man sonst Piel, genauer Pi³el. — Die Verdoppelung des mittleren Stammconsonanten bildet die (intensive oder extensive) Steigerung einer Handlung ab, welche soweit gehen kann, dass Andere unter die Einwirkung der vom Qatal bezeichneten Handlung gerathen oder zur Versetzung in den vom Qatal bezeichneten Zustand veranlasst werden oder als mit demselben behaftet erscheinen, oder auch dass die Handlung einen zerstörenden Character annimmt. — Dieser Stamm hat also a) intensive und extensive Bedeutung, vgl. שָׁבַר (zerbrechen), שִׁבְרָה (zersplittern) und was die extensive Steigerung anlangt, so wird wenigstens das chald. קִטֵּל vom Töten Mehrerer gebraucht, ebenso im Syrischen. b) Er hat causative Bedeutung, vgl. לָמַד (lernen), לִמֵּד (lehren) d. h. das Lernen in solchem Grade ausüben, dass Andere zum Lernen angeregt werden oder dass Andere mit lernen. Der Accusativ ist da zunächst ein solcher, wie bei den Zustandsverben § 21, 2, nämlich Accusativus relationis. Vgl. noch גָּדַל (gross sein), גָּדַל (gross sein lassen, aufziehen) d. h. das Gross sein ausüben, pflegen in Bezug auf Jemanden. Deutlicher: Die Qittel sind (im Grunde) nicht indirect causativ, wo eine Mittelsperson zur Realisirung des vom Qatal bezeichneten Begriffs veranlasst wird, sondern direct causativ, wo dieser Begriff selbst zur Realisirung bewogen

wird; vgl. das Genauere über diese Unterscheidung in § 27, 1. — Und von der causativen Bedeutung ist die declarative nur eine Abart, indem jene vorhanden ist, wo die Anregung zur Realisirung des Qatalbegriffes durch „Handeln“ gegeben wird, diese aber, wo die Anregung durch lautes Urtheilen, oder stummes Denken geschieht, vgl. קָרַע (für gerecht erklären). c) Er hat privative Bedeutung, vgl. לִקְלֹל (steinigen), לִקְלֹל (entsteinigen) d. h. so stark sich mit Werfen von Steinen beschäftigen, dass ein genannter Accusativus relationis von Steinen befreit wird, wie der von Jehova im Gleichniss gepflanzte Weinberg Jes. 5, 2. Natürlich könnte die starke Ausübung des Steinewerfens auch die entgegengesetzte Bedeutung haben d. h. einen Acker auch ganz mit Steinen überschütten; aber weil diess von vernünftigen Menschen und im naturgemässen Gang der Dinge nicht geschieht, brauchte die Sprache keinen Missbrauch ihres לִקְלֹל zu fürchten und von vornherein abzuwehren.

Ich führe hier eine Stelle aus Buxtorf, Thes. gram. pag. 116 an, damit man sehe, wie genau er schon die Sache dargestellt hat: „Quae Verba in Kal sunt neutra, hic sunt activa notantque actionem transeuntem in alium, ut לָמַד didicit, לָמַד discere fecit vel iussit, hoc est, docuit, instituit alium. Quae autem in Kal sunt activa, hic fere idem significant, nisi quod actio saepe videtur intensior et gravior aut etiam accuratior et frequentata magis designari, ut פָּרַץ fregit פָּרַץ confregit, contrivit. Neutra significatio videtur esse in sequentibus: פָּתַח aperuit se, Cantic. 7, 12 [vielmehr: v. 13]; פָּתַח confractus est Jer. 51, 56; פָּתַח aperientur Jes. 60, 11; פָּתַח aperta fuit Jes. 48, 8; צָמַח valide germinavit Hes. 16, 7; רָבָח inebriata est Jes. 34, 5 [Stade § 155, d hat von diesen Beispielen das aus dem Hohenliede nicht, fügt aber richtig פָּחַד (in Furcht sein) Jes. 51, 13; Spr. 28, 14 hinzu] Sunt etiam pauca quaedam Verba, quae primae conjugationis contrarium significatum obtinent, ut חָטָא peccavit, חָטָא [vielmehr חָטָא , wie Buxtorf selbst richtig in der Concordanz aus 3 M 14, 52 citirt]. Monet Elias in libro Habachur, non fieri istud nisi in Verbis derivatis a Nominibus: שָׂחַק , הִשָּׁח , הִשָּׁח . Diese privative Bedeutung erwähnt Stade a. a. O. nicht.

2. Das Perfect hatte ohne Zweifel ursprünglich in beiden Silben \tilde{a} . In der ersten Silbe hat es sich beim regelmässigen Verb stets zu \tilde{i} erhöht. Das a der zweiten Silbe hat sich ausser der Pausa mehrmals noch erhalten, theils vielleicht wegen des Endconsonanten, theils wegen eines folgenden Guttural,

theils aus Assimilation an einen benachbarten Vocal, theils aus Dissimilation von einem solchen. Die Beweisführung Böttcher's § 1021 tritt da zu sicher auf. *a* zeigt sich ausser in den schon genannten גָּדַל (gross machen) und לָמַד (lehren) noch in מָלַט (entschlüpfen und entschlüpfen lassen), פָּלַג (theilen), קָדַשׁ (heiligen), שָׁלַם (vollständig sein lassen), שָׁקַף (verwerflich, greuelhaft machen und dafür ansehen). Da ein *a* im Arab. hinter dem zweiten Consonant des Stammes steht und im Hebr. die aufgezählten Verba ein *a* zeigen, so kann kein Zweifel sein, dass die hebr. Verba den ursprünglichen Vocal und nicht etwa erst einen secundären, aus *ē* entstandenen Vocal enthalten. — Bei דָּבַר (reden); כָּבַס (walken, waschen) mit zwei Ausnahmen (1 M 49, 11 bei Mahpakh und 2 Sm. 19, 25 bei Zaqeph qaton; wohl von Qimchi im Mikhlol fol. 58; nicht von Abraham de Balmis, pag. 173 f. bemerkt — und bei כָּפַר (zudecken, sühnen) hat das ursprüngliche *a*, welches wie überall so auch im Semitischen unter begünstigenden Umständen der Erhöhung zu *ä* zuneigt ('Imâla), in Folge des häufigen Gebrauchs oder der phonetischen Umgebung sich vom reinen *a* entfernt und verkürzt und ist daher durch Segol dargestellt worden. — Wie alle genannten Verba unter dem Satzton *ā*, bezeichnet durch Sere, haben, so die übrigen Verba ausser und in Pausa. Böttcher sagt § 1021, dass דָּבַר 2 M 12, 25 und 5 M 26, 19 in der grossen Pausa stehe; doch die Tradition schwankt, wie J. H. Michaelis in seiner Nota beweist; und er selbst hat an der ersteren Stelle ein Sere und nur an der letzteren ein Segol vorgezogen. — Mit dem Vocalloswerden des zweiten Stammconsonanten beim Antreten der Vocalafformative fällt mit der doppelten Aussprache bei dem ohnehin starken ק` auch das Zeichen der Verdoppelung meist aus, also בִּקְשָׁה an seinen zwei Stellen Esth. 2, 15; Pred. 7, 28, בִּקְשִׁי, welches letztere nur Zeph. 1, 6 mit Dag. f. geschrieben ist mit J. H. Michaelis u. Bö. § 1025, aber vgl. Baer z. St. — Vor Consonantafformativen hat sich das alte *a* erhalten.

Die Verba mit mittlerem ר haben zum Ersatz für die unterbliebene Verdoppelung das vorhergehende *i* zu *ē* gedehnt z. B. וְבִרְךָ segnen; nur zweimal בִּירְךָ; חִירְךָ (Schärfe entfalten [alsodirect causativ] in Bezug auf Jemanden = verhöhnen; פִּירְךָ (Absonderung treiben = sich absondern) Hos. 4, 14; פִּירֶק (abreissen);

פִּרֵשׁ ausbreiten; קָרַב (herannahen lassen, sehr nahe sein); שִׁרַשׁ (entwurzeln); שָׂרַח (freiwillig dienen).

Hierher gehört Dikduke § 49: „Diess [sei erwähnt] aus dem Abschnitt vom Verb: הִזְרִיתִי etc. Sie alle sind pathachirt sei es in der Mitte [des Verses], sei es bei Athnach, sei es bei Soph Pasuq, abgesehen von vieren: מָלַחְתִּי 1 M 48, 11; הִלַּחְתִּי Ps. 38, 7; יָדַחְתִּי Ps. 119 [v. 43. 74. 81. 114. 147]; יִשְׂרַחְתִּי Ps. 119, 128“.

3. Der Imperfectstamm hat sein ursprüngliches *a* in der ersten Silbe bewahrt und sein *i* in der zweiten Silbe durch den Ton gedehnt. Das *u* der Praeformativen hat sich in der offenen, unbetonten Silbe zu dem unbestimmten Laut des Schewa verfärbt. א hat bei dieser Umwandlung den homorganen *a*-laut sich erzeugt.

Bei Vocalafformativen gilt wieder die obige Regel vom vocallos gewordenen ק. Als Beleg, dass das Dagesch f. aber auch bleibt, sei אֶלְקָטָה (ich will sammeln) Ruth 2, 2. 7 erwähnt. Wenn da auch ק gelesen wird (wie von David Qimchi sowohl im Mikhlol, fol. 17 als im Wurzelbuch s. v. geschieht), ohne dass doch vorher weder in derselben noch in der Nachbarsilbe ein *o* gestanden hat, so ist dieses als Nachahmung der Fälle, wo ק Chateph-Qames aus dem eben erwähnten Grunde und wegen seines eigenen emphatischen Lautes bekommen hat, erklärlich. Die Lesart ist nicht erwähnt bei Ges. Lgb. S. 78; Bö. I. S. 221; II, S. 290; aber Ew. erinnert § 68, b richtig an die Consonanten ק und ח. Noch richtiger ist es, an die Punctationsrichtung zu erinnern, welche, der allgemeinen Trübung des *a* zu *â* entsprechend, das Chateph-Qames unter ק und vor Gutturalen dem Chateph-Pathach vorgezogen hat. Weil also diess *o* unorganisch ist und nur der Aussprachsneigung entsprossen ist, sagt Olsh. § 65, c richtig, dass die Lesart mit Chateph-Qames nicht den Vorzug verdiene. — Vocaltrübungschateph-qames, vgl. S. 74.

Vor Consonantafformativen erscheint bei Athnach einmal *a* in חִרְטָשְׁתָּה (sie zerschmettern) Jes. 13, 18; Qim., Mikhlol, fol. 60.

ר consecutivum Imperfecti verliert beim vocallosen ר immer sein Dagesch f., also fast wie § 16, 1; Qimchi, fol. 49 im Mikhlol; aber nie beim vocallosen ח und נ. Vor א bekommt es immer ר. Diess versteht sich zwar nach der allgemeinen Regel § 20, 12 von selbst, muss aber hier, damit einer Verwechslung vorgebeugt werde, nachdrücklich hervorgehoben werden. Also z. B.

וְאָדַבֵּר = und ich werde reden; aber וְאָדַבֵּר = und ich redete; Qimchi, Mikhlol, fol. 49.

In יִדְשָׁנָה (er halte für fett = lieblich) Ps. 20, 4 steht das ה cohortativum an der dritten sg. und überdiess mit *ā*. So Buxtorf, Thesaurus, pag. 123; Ges. Lgb. § 84, 2; Ew. § 228, c; Olsh. § 228, b; Bö. § 349, f.; Ges.-Kautzsch § 48, 3; Stade § 492, b. Aber Qimchi, Wurzelwörterbuch s. v. יְשִׁימָה דָּשָׁן (er mache es zu Asche!); also הָ = Pronomen.

Die mit mittlerem ר haben das *a* der ersten Stammsilbe immer zu *ā* gedehnt, also יִבְרֶךְ (er wird segnen) u. s. w.; בִּבְרָכָה (Böttcher § 1054); aber ר mit Pathach zu schreiben, hat auch etwas für sich, vgl. § 25, 3. — Weil da die vorletzte Silbe offen war und die letzte einen verkürzbaren Vocal enthielt, trat die Regel § 20, 11 in Kraft, also וַיְבָרֶכֶּה (und er segnete) u. s. w.; aber auch וַיִּחַרֶּה 2 Sm. 21, 21. — וַיִּאָּרֶשׁ Ri. 6, 9 muss, da zweimal ר vorausgeht und zweimal folgt, aus Versehen für וַיֵּאָרֶשׁ gesetzt sein; Bö. II, S. 201; Ges.-Kautzsch § 52. Anm. 2. Qimchi, Mikhlol, fol. 49 erwähnt nur zwei Fälle derselben Verirrung, die nicht zum starken Verb gehören.

4. Der Imperativ zeigt *a* in der letzten Silbe in פִּלְגִי (zertheile!) Ps. 55, 10, Qimchi, fol. 59. Die verstärkte Form wie z. B. סִפְּרָה (erzähle doch!) 2 Kg. 8., 4, Qimchi, fol. 60. Im Imperativ hat, im Unterschied vom Imperfectum, das vocallos gewordene ק sein Dagesch f. immer behalten, also בִּקְשִׁי (sucht!); Baer zu Zeph. 1, 6.

Die mit mittlerem ר haben immer *ā*, vgl. בִּרְךָ (segne); aber auch קָרַב (lass sich nähern!) Hes. 37, 17, Qimchi, fol. 59; nach Bö. II. S. 366 wegen des folgenden א. — בִּבְרָכָה, aber vielleicht auch mit ר.

5. Der Infinitivus constructus mit Femininendung, vgl. צִדְקָה (das Rechtfertigen) Hes. 16, 52, Qimchi, fol. 59; שִׁלְכָה (das Hinwerfen) Jes. 6, 13; זַמְרָה (das Citherspielen = musicalisch verherrlichen; mit Accusativobject) Ps. 147, 1. Er zeigt mehrmals in der ersten Silbe das i des Perfects, vgl. שָׁלַם (das Vergelten) 5 M 32, 35; sicher auch קָטַר (Räuchern) Jr. 44, 21; wahrscheinlich דִּבֵּר (Reden) Jr. 5, 13. Diese drei Beispiele hat Olshausen § 182, e als wahrscheinlich bemerkt; Stade § 222 hat ihm in Betreff der ersten beiden beige stimmt „falls die

Punctuation richtig“; im dritten Beispiele aber entschieden die 3. sg. Pfi. gefunden. Bö. giebt II. S. 226 keins von den drei Beispielen; aber dafür $\text{בְּיוֹם הַבֶּרֶךְ יִי}$ 2 M 6, 28; 4 M 3, 1; 5 M 4, 15; und er hat Recht; denn die Regel, dass בְּיוֹם auch mit Weglassung von אֲשֶׁר ein Perfect hinter sich habe (Ges. Thes. S. 584), beruht bloss auf solchen Stellen (3 M 7, 35; 2 Sm. 22, 1), wo eben auch der Infinitiv anzuerkennen ist; vgl. nur einmal 3 M 7, 35 mit v. 36! Ebenso richtig hat er Hos. 1, 2 hinter הִתְחַלַּת den Infinitiv erkannt. In den Formen aus 5 M 32 und Jr. 5 sowie 44, Hos. 1 hat auch Qim., fol. 48 den Infinitiv (מִקּוֹר) erkannt. Ueber Hos. 1, 2 sagt er: „Nach meinem Wissen ist auch diess das Nomen verbi, und die Erklärung davon ist: Der Anfang des Sprechens Jehovas, welches geschah zu Hosea, war diess, dass er sagte etc.“ Mit dem Inf. cstr. ist der Inf. absol. beim regelmässigen Verb immer gleichlautend. Ebenso bei den schwachen Verben (ausser vier Fällen; siehe u.). — Die mit mittlerem ר haben: בִּרְךָ . Ob בִּרְוֶךְ Jos. 24, 10 Inf. absol. Qittel ist, ist unsicher; denn es könnte auch Qatal sein, also zu § 21, 4 gehören, nach der Syntax. Da aber vom Qal dieses Verbs nur das Partic. pass. mit derselben Bedeutung vorkommt, so ziehe ich die erstere Ableitung vor. Zum Qittel rechnet auch Qimchi, fol. 59 die Form, obgleich es schon zu seiner Zeit Leute gab, welche sagten, dass die Form ein Infinitiv vom Qal sei. — Die Form לְדַרְיוֹשׁ [הַדָּבָר] (um zu untersuchen [die Sache]) Esra 10, 16 hat Ges. Thes. s. v. von דָּרִישׁ mit Zuhilfenahme eines mouillirenden j ableiten wollen. Nicht diese Hilfsannahme, vgl. darüber § 34, 1, sondern die Annahme eines Inf. constr. mit o ist unbegreiflich, ganz abgesehen davon dass ר nach der herrschenden Regel Ersatzdehnung vor sich hat und das Qittel dieses Verbs sonst nicht vorkommt. Gesenius hatte diese Erklärung auch noch nicht im Lgb. § 91, Anm 6, d, sondern da erklärte er die Form für einen alten Schreibfehler („vielleicht“); ebenso Ew. § 239, b Anm.; Olsh. § 82, d; Bö. § 300^b, Anm., welcher auch den Schreibfehler für לְדַרְיוֹשׁ aus dem gewohnten דָּרִישׁ (Darius) erklärt. So auch Mühlau-Volck s. v. Stade erwähnt die Form nicht. — Qimchi, 64, b „vielleicht zusammengesetzt; ich weiss es nicht“; Wurzelbuch s. v.: „Jod ist hinzugefügt, und die normale Form wäre לְדַרֵּשׁ “.

6. Das נ des Particips hängt mit dem נ von מִי quis? und aliquis zusammen; das Schewa ist aber wieder ein verdumpftes

ז. — Von denen mit mittlerem ר vgl. z. B. מְבַרֵךְ 1 M 12, 3; מְצַרֵּה (läuternd) Mal. 3, 2 f.; מְשִׁירָה (minister, famulus) 4 M 11, 28.

§ 24. Der Stamm Quttal.

Perfectum:	3. sg. m.	קָטַל	<i>quttál</i> (er ist gemordet w.)
	3. sg. fm.	קָטְלָה	<i>quttelā'</i>
	2. sg. m.	קָטַלְתָּ	<i>quttáltā</i>
Imperfectum:	3. sg. m.	יִקְטֹל	<i>jequttál</i>
	2. sg. fm.	תִּקְטְלִי	<i>tequtteli</i>
	[1. sg.]	אֶקְטֹל	<i>aquttál</i>
	3. pl. fm.	תִּקְטְלֶנָּה	<i>tequttálnā</i>
Inf. constructus:		קָטֹל	
„ absolutus:		קָטֹל	
Particip:		מִקְטֹל	

1. Was den Namen anlangt, so hat Böttcher § 1000 richtig bemerkt, dass Pual mit *u* eine falsche Form ist, weil die Verba mit mittlerem ר alle ihr *u* zu *ō* zerdrücken und dehnen, wie er § 1056, III nachweist. Man kann nun zwar entgegnen, dass פָּעַל in der Grammatik nur ein Schemen ist, woran die Formen veranschaulicht werden sollen, und dass es nicht als Theil der lebendigen Sprache in Betracht kommt; ferner dass wir, wenn wir so streng verfahren wollten, beim regelmässigen Verb Quttal, beim unregelmässigen aber Qōtal u. s. w. sagen müssten. Indess, es bleibt doch פָּעַל ein überaus schlechtes Veranschaulichungsmittel der regelmässigen Stammbildung. — Seiner Bedeutung nach vertritt Quttal das Passivum zu Qittēl und nur, wo dieses scheinbar, d. h. für unser unvollkommenes Sprachgefühl und nach dem wenigen uns übriggebliebenen Sprachmaterial, in seiner Bedeutung mit dem Qatal übereinstimmt, tritt es das Passivum auch zu diesem.

Dieses war gegen Böttcher § 903—906 zu bemerken, wo er die Spuren des von ihm in ausserordentlichem Umfange postulirten Passivum zu Qal sammelt. Wenigstens soweit er als solche Spuren auch Formen mit verdoppeltem mittlerem Stammconsonanten auführt (לָשְׁכַּב beschlafen werden Jer. 3, 2; הִשְׁפִּיל abgespült werden 3 M 6, 21; הִשְׁפִּיךְ ausgegossen werden 4 M 35, 33 und noch mehrere als

wahrscheinlich), ist sein Beweis von vornherein haltlos, weil er den Punctatoren zutraut, dass sie einen falschen Verbalstamm angenommen haben. Aber auch sachlich ist sein Beweis nicht zwingend; denn aus dem blossen Fehlen eines entsprechenden Qittēl in der übriggebliebenen Literatur lässt sich nicht das Fehlen desselben in der lebenden Sprache erschliessen. Weil aber doch die Erscheinung auffallend ist, dass einerseits das Passivum Qal verschwunden, andererseits zu manchem Passivum Qittēl kein entsprechendes Activ gebräuchlich ist, so erlaube ich mir folgende Hypothese aufzustellen: Das nach aller Wahrscheinlichkeit auch im Hebr. erst vorhandene Passivum zu Qatal, also לִּפְּקַד , drohte mit der Ton- und Vocalverrückung, die das Hebr. im allgemeinen vom Ursemitischen allmählich trennte, nach den oben § 20, 12 betrachteten Spuren in der offenen unbetonten Silbe Schureq zu bekommen, also לִּפְּקֶד . Um nun diese Zerstörung des ursprünglichen Wortkörpers, welche man nicht durch Verflüchtigung des u [wie oben beim Impf. Qal] oder durch Umstellung desselben [wie beim Imperativ Qal] verhindern konnte, unmöglich zu machen, bevorzugte man zur Vertretung des Passivum Qal das Passiv des Intensivstammes. — Es soll dabei noch daran erinnert werden, dass auch sonst vielfach der ursprünglich kurze Vocal durch Verdoppelung des folgenden Consonanten in seiner Quantität geschützt wurde, vgl. zu diesem letzten Puncte S. 55 oben und in „Gedanke, Laut und Accent“ S. 72.

Es ist jedenfalls nicht ohne Lautsymbolik, dass das tiefe u zum Ausdruck des Leidens gewählt wurde. — Dass in קִיבְּחָה Mi. 1, 7 ein Quttal vorliege, ist die Meinung von Qimchi, Wurzelbuch s. v., welcher das Jod [i] mit dem von יִפְּתָחָה (und es werden offen stehen) Jes. 60, 11 vergleicht; von Ewald § 131, d: „Das Passiv ist passender und einige Handschriften lesen wirklich Qibbus“ und von Böttcher § 350, 4, e, und diese Meinung hat für sich, dass wirklich ein vielfacher Uebergang von u durch ü in i vorliegt, vgl. S. 128 f. Dagegen die Ansicht, dass die Form ein Qittēl sei (Buxtorf, Concordanz; Gesen. Thes. s. v.; Olsh. § 246, a, 2; Stade § 402, a), beruht auf der Annahme einer einzigartigen Abweichung des Pausalvocals im Qittēl.

2. Durch Analogie ist der Tempusstamm des Perfects auch im Imperfect gebraucht worden. — Die Präformative sind wieder vocallos. x wird wieder mit Chateph Pathach gesprochen. — Auch im Qu. fällt das Verdoppelungszeichen aus dem vocallos gewordenen p , obschon selten, aus; nur dass die Verdoppelung virtuell bleibt d. h. keine Ersatzdehnung des vorhergehenden

Vocals eintritt. Böttcher führt § 1025 als Beispiel von dem vielgebrauchten Verb **בָּקַשׁ** die Form **יִתְבַּקֶּשׁ** (und du [fm.] wirst gesucht werden) Hes. 26, 21 an (überdiess mit Schewa compositum wegen des langen *û*, Ges. Lgb. S. 77 u. s. w.; oben S. 73; Nebenmoment war aber das Zusammentreffen so vieler Consonanten; Qimchi, Mi. fol. 49 sagt, wie auch bei andern Erscheinungen, bloss „zur Verzierung des Wortes“).

Ein Imperativ kommt von diesem rein passiven Verbalstamm nicht vor.

Ueberhaupt das einzige Beispiel eines Infinitivus absolutus vom Quttal ist **נָגַב גָּנְבָתִי** (wahrhaftig gestohlen bin ich worden) 1 M 40, 25.

Die Verba mit mittlerem **ר** haben auch nicht einmal virtuelle Verdoppelung des **ר** behalten, indem das vorausgehende *u*, das vor ihnen schon zu *o* zerdrückt war, in der offen gewordenen Silbe immer als *ô* sich zeigt. Also **בָּרַךְ**; **יְבָרַךְ** u. s. w. **יְבָרַךְ**; **אֲבָרַךְ**; **יְבָרְכֵנִי** *jebō-rekkû*. Die Tonzurückziehung beim Impf. consec. (§ 20, 11) ist wegen des *a* in Ultima nicht eingetreten, weil dieses eine sorgfältigere Mundöffnung verlangt als *ě*. — Infinitiv vermuthlich **בָּרַךְ**; Particip **מְבָרַךְ**. Ein Particip ohne **מ**, vielleicht wegen der gehäuften Lippenlaute (Bö. II. S. 246; Ges.-Kautzsch § 52, Anm. 6) ist **מִוֶּרֶס** (geglättet, glatt etc., vgl. Stade, De Isaiæ vaticiniis Aethiopicis pag. 100 s.) Jes. 18, 2. 7. So auch Ew. § 169, d; Olsh. § 250, c; Stade § 220. — Die Form ist aber nicht unter den des Mem entbehrenden Participien aufgeführt von Qimchi, fol. 62; aber ist von ihm dazu gerechnet im Wurzelbuch s. v., indem er sagt: Nach der Analogie (**עַל מִשְׁקַל**) von „und der Dornbusch wurde nicht verzehrt (**אֶפְסָל**)“; wieder von Buxtorf, Thes. p. 126 ist die Form nicht als Particip aufgezählt. — Auch von **כָּרַח** heisst das Quttal z. B. **כָּרְחָה** (sie war abgehauen, gefällt) Ri. 6, 28; dort in Pausa. Nur einmal wird uns dieses Verb auf einer Durchgangsstufe gezeigt indem **כָּרַח** (er ist abgeschnitten) Hes. 16, 4 punctirt ist, Qimchi, fol. 62. Dass durch das Schnarren des *r* ein vorwurfsvoller Ton gemalt werden solle (Bö. § 392, b), kann man nicht wohl einsehen; eher liesse sich denken, dass das Ritzen [Razen], Schlitzen des Schneidens abgebildet werden solle.

§ 25. Der Stamm Hithqattel.

Perfectum: 3. sg. m. הִתְקַטֵּל *hithqattēl* (er hat sich get.).

3. sg. fm. הִתְקַטְּלָה *hithqattēlā*

2. sg. m. הִתְקַטַּלְתָּ *hithqattāltā*

Imperfectum: 3. sg. m. יִתְקַטֵּל *jithqattēl*

2. sg. fm. תִּתְקַטְּלִי *tithqattēlî*

3. pl. fm. תִּתְקַטְּלֶנָּה *tithqattālnā*

Imperativ: 2. sg. m. הִתְקַטֵּל *hithqattēl*

2. sg. fm. הִתְקַטְּלִי *hithqattēlî*

2. pl. fm. הִתְקַטְּלֶנָּה *hithqattālnā*

Inf. constructus u. absol.: הִתְקַטֵּל

Particip: מִתְקַטֵּל

1. Hithqattel oder Hithpa³³el bedeutet zunächst das Reflexivum vom Qittel, aber bei Verben, welche im Qal transitive Bedeutung haben, thatsächlich zugleich auch vom Qal. Das Hebräische hat sich eben darum diesen Verbalstamm bewahrt, um dem Bedürfniss der Sprache, die Reflexivbedeutung auszudrücken, Genüge zu thun. Vgl. הִתְמַכַּר (sich verkaufen und verkauft werden), wo gar kein Qittel existirt; מָשַׁח (ausziehen); Qittel ausplündern [Erschlagene]; Hithqattel sich (sibi) ausziehen etwas 1 Sm. 18, 4; הִתְקַשֵּׁר (sich [zu einer Verschwörung] verbünden), was doch eine Bedeutung des Qal ist; vgl. die andern weiterhin angeführten Beispiele. — Sofern Qittel auch ein Causativum des Qal von Zustandsverben ist, so ist Hithqattel von eben diesen Verben ein Reflexiv-causativstamm, indem es bedeutet „sich dasjenige sein lassen, was Qal aussagt“, „sich zu dem machen“, „als das beweisen, zeigen, stellen“, vgl. הִתְהַלַּח (sich anmuthig, gnadenwürdig zeigen Jemandem [mit לְ, אֶל, לְפָנָיו]) = zu Jemandem beten; הִתְהַלַּח (sich huldreich erweisen). Man sieht, wie das Hebr. die Reflexivcausativstämme des Arab. und Aeth. [meine Aeth. Studien S. 79 ff.] hat aufgeben können. — Es ist begreiflich, dass die reflexiv-causative Wendung der Zustandsverba diesen selbst gleich scheinen kann. — Es kann wie bei Ni. das Reflexivpronomen im Dativ stehen. — Auch Hithqattel steht von der gegenseitigen Handlung eines mehrköpfigen Subjectes, vgl. unten ein Beispiel „sich unterreden“. — Seltener hat Hithqattel passive Bedeutung.

2. a) Das **ת** der Verbalstammbildungssilbe **תה** erleidet immer Metathesis hinter einem den Stamm beginnenden Sibilanten und dabei findet noch Assimilation des Stärkegrades ¹⁾ des Dentalen an den des Sibilanten statt, soweit beide nicht schon gleichen Stärkegrad besitzen (**ת** und **ס, ש, שׁ**). α) **הִסְתַּחֲר** (sich verbergen); **הִשְׁתַּחֲר** (sich verdingen); **הִשְׁתַּחֲר** (sich hüten und sibi observare Mi. 6, 16); β) **הִצְטַחֲק** (sich rechtfertigen) 1 M 44, 16; γ) mit **ז** kommt im Hebr. kein Beispiel vor, aber schon Qimchi fol. 69 verglich das chaldäische **הִזְחִיחַ** (unter einander bestimmen, verabreden) von **זִחַח** Dn. 2, 9 Qeri. — b) **ת** wird mit folgendem Dentalen zusammengesprochen. Für Zusammensprechung mit **ת** und **ט** kommt beim regelmässigen Verb kein Beispiel vor, aber mit **ד** ist **ת** zusammengesprochen in **הִתְדַּבֵּר** (sich unterreden), „dessen nach dem äusserlichen Gesetz zu erwartende Form“ (= **הִתְדַּבֵּר**, Qimchi, fol. 68) gewesen wäre; vgl. aber auch **הִתְדַּבֵּק** (unter einander = gemeinschaftlich stossen) Ri 19, 22; bei Buxtorf, Thes. p. 145 erwähnt.

3. In der affirmativlosen Form des Perfects ist das *a* der zweiten Stammsilbe vielfach bewahrt. — Davon dass beim Antritt der Vocalafformative die Verdoppelung ausfällt, giebt es (in unsern Ausgaben) keine Beispiele. — Vor Consonantafformativen haben in tonloser Silbe **ל** und **שׁ** das regelmässige *a* zu *i* erhöht in **וְהִתְגַּדַּלְתִּי** sowie **וְהִתְקַדַּשְׁתִּי** (und ich werde mich gross und hehr erweisen) Hes. 38, 23 und in **וְהִתְקַדַּשְׁתֶּם** (und ihr sollt euch heiligen) 3 M 11, 44; 20, 7 [Qimchi, fol. 69; bei Böttcher sind die Citate in Verwirrung gerathen § 974. 1; 1023].

4. Auch in Formen des Imperfectstammes hat sich durch Analogie das *a* in die 2. Stammsilbe gedrängt. Und vor dem **ה** des Imperfects hat sich *ē* nur in **תִּשְׁתַּכְּנֶה** (sie [fm.] wurden hingegossen, hingeschüttet) Klagel. 4, 1 erhalten. Qimchi, fol. 70 erwähnt diese specielle Form nicht; sondern drückt sich allgemein aus: „**תִּשְׁתַּכְּנֶה**, alle Beispiele mit Sere oder mit Pathach.“ Abraham de Balmis, pag. 196 sagt: „Und im Plural kommt die 3. Person des Feminin auf zwei Arten vor; denn manchmal kommt sie vor mit Segol, wie **תִּשְׁתַּכְּנֶה**, und manchmal mit Pathach etc.“ Jedenfalls ist in KL. 4, 1 das *e* be-

1) Vgl. die lautphysiologische Begründung dieses Ausdrucks in m. Aeth. Studien S. 74 f.

stimmt überliefert. Die übrigen 2 Fälle, welche [vom unregelmässigen Verb] ausser der Pausa vorkommen (Am. 8, 13; Zach. 6, 7; der 3. Fall Am. 9, 13 in Pausa) zeigen *a*. Daher habe ich Pathach in das Paradigma aufgenommen. Diess ist die wahrscheinlichere Aussprache der Mehrzahl der einst in der Sprache vorhandenen Formen dieser Art, weil auch die einzige Form, welche mit *הָ* vom Imperativ der Reflexivstämme vorkommt, ein *a* hat; Jr. 49, 3. — Ein Beispiel von Metathesis des Dentalen und zugleich der alten Endung *în* ist *תִּשְׁתַּכְּרִין* (du [fm.] benimmst dich als Berauschte) 1 Sm. 1, 14 bei Athnach. — Für *תִּחַתֵּל* (du wirst dich verkehrt erweisen) Ps. 18, 27 steht im Paralleltext 2 Sm. 22, 27 *תִּחַתֵּל*, worin zur Herstellung eines Gleichklangs mit 2 vorhergehenden Formen wahrscheinlich eine Umstellung von *ט* und *ח* vorgenommen worden ist und dann die beiden *ח* zusammenfielen. Genaueres siehe § 34, 4. Hier vergleiche nur die Worte von Qimchi, fol. 68: „*תִּחַתֵּל*; sein nächster Vorgänger (*עֲקָרִי*) ist *תִּחַתֵּל* und die eigentlich zu erwartende Form (*מִשְׁכֵּרִי*) ist *תִּחַתֵּל*; und es ist verdreht der 2. Stammbuchstab des Verbs mit dem ersten, wie bei *יֵשֶׁב יִשְׁבְּרִי* 2 Sm. 15, 8 [, wo das *ר* von *שֶׁב* als *י* vor *ש* gestellt sein soll (!)] und bei *כָּבֵשׁ* und *כָּשֶׁב* 3 M 5 [vielmehr 3, 7] sowie bei *שְׁמֵלָה*, *שְׁלֵמָה* 2 M 22, 8.“

Alle Pausalformen vom Verbum finitum dieses wie der übrigen Reflexivstämme mit *הָ* zeigen Qames, also *הִתְקַטֵּל* etc. etc. Qimchi, fol. 70. Die einzige Ausnahme unten § 34, 4, b (Pred. 7, 16). Bö. II. S. 294 sagt, man dürfe dieses pausale *a* nicht mit dem ausserpausalen *a* zusammenbringen, welches in den reflexiven Intensivstämmen noch mehr als im Qittel sich zeigt, weil das ausserpausale *a* in jedem einzelnen Fall durch die lautliche Nachbarschaft motivirt sei. Aber das pausale *a* hängt sicher mit dem ausserpausalen zusammen, weil sich letzteres nicht immer durch die Consonantenumgebung begründen lässt. Und beide Arten von *a* (das pausale und ausserpausale) sind ein Nachklang von dem *a*, welches ursprünglich im Perfect in der letzten Stammsilbe stand (und aus Analogie auch in Imperfect und Imp. eingedrungen ist).

5. Particip. Es ist nicht möglich, mit Böttcher § 297, g; 500, 10 *מִדְּבַר* 4 M 7, 89; 2 Sm. 14, 13; Hes. 2, 2; 43, 6 als bloss des Nachdrucks halber (= wirklich redend) umgebildete Form von *מִדְּבַר* aufzufassen. Denn es kann kein giltiger Beweis dafür gebracht werden, dass durch ein (virtuelles oder ausdrückliches) Dagesch f. orthoconsonanticum (z. B. *קָמְלִי* sie sind ver-

welkt, Handschr. Jes. 19, 6; יִצְתִּי sie werden lodern, 33, 12 u. s. w.) ein Schewa simplex in *i* verwandelt worden sei. Es kann diess auch bei den von Böttcher angeführten Nominalformen (צִפּוֹר, צִפּוֹרִן, צִפּוֹיָה, שְׂכָלִים, שְׂפָלָה, שְׂפָה) nicht angenommen werden, obgleich beim 2. Wort das Chaldäische und das Arabische nur ein פ zeigt. Denn der Vorgang hätte, wenn er eingetreten wäre, weitere Dimensionen annehmen müssen.

6. Die Verba mit mittlerem ר haben immer Ersatzdehnung, also *ā*, vor ר, z. B. הִתְבָּרַךְ (sich segnen); הִתְפָּרַק (sich [sibi] abreissen; zerbrochen werden). — הִתְבָּרַכְתָּה und הִתְפָּרַכְתָּה sind nach Nr. 4. berechtigter, als die Formen mit Sere, welche Böttcher im Paradigma bietet.

7. Die Formen הִתְפַּקְדִּי (sie werden gemustert) Ri. 20, 15. 17; וְהִתְפַּקְדִּי v. 15; וְהִתְפַּקֵּד 21, 9 [mit Ton auf Ultima; also § 20, 11 ist nicht angewendet worden] sind auf 3fache Weise aufgefasst worden: a) Sie sind zu Hithqa. ohne Begründung gestellt worden von Qimchi, fol. 68 mit der bloss referirenden Einleitung „Wir haben in dieser Conjugation den 2. Stammconsonanten des Verbs auch raphirt, welches ungesetzmässig ist, gefunden;“ (Abraham de Balmis übersah diese Formen, wenn er pag. 208 schrieb: „Der 2. Buchstabe der Wurzel steht, wenn er nicht ein Guttural ist, immer mit Dagesch“); Ges. Lgb. § 71, 3, a, indem er sogar הִתְפַּקֵּד schrieb; Ewald § 132, d bemerkend: „die Verdoppelung ist aufgegeben, weil im Begriffe die Steigerung nicht mehr lebendig genug war“ [da hätte die Verdoppelung öfter beseitigt sein müssen]; Olshausen § 267, a bemerkend: „ohne sichtbaren Grund“ mit *ā*; Bö. § 1025; Land § 243; Müller § 220: „mit aufgehobener Verdoppelung“. — b) Aber Olshausen hat es § 274 für möglich erklärt, dass das Qames auch ein ursprüngliches *ā* sei, obgleich, wie er vorsichtig hinzufügt, sonst überall sich für *ā* nur *ô* hinter dem 1. Stammcons. zeige. — c) Nöldeke (Merx' Archiv S. 458) hat die Form zu einem Reflexivstamm vom Qatal gemacht; ebenso Kautzsch § 54; Stade § 162. — Für die erste Ansicht fällt entscheidend ins Gewicht, dass gerade aus dem vocallosen *p* wegen dessen gutturalartiger Schwierigkeit die Verdoppelung oft ausgefallen ist. Und wenn nun dabei auch immer im Qi. die Verdoppelung virtuell blieb, also keine Ersatzdehnung eintrat, so kann doch in der längeren Wortgestalt des Hithqa.

Ersatzdehnung in der drittletzten Silbe eingetreten sein, damit ein kräftigerer Gegenton gewonnen werde. Von diesem Falle aus, wo das *q* vocallos geworden war, kann sich dann die Ersatzdehnung auch in die Fälle hineingezogen haben, wo *q* einen Vocal hinter sich hatte. — Die 1. Ansicht erscheint mir also näher liegend als die 2. (jetzt ganz abgesehen von Wesen und Annehmbarkeit von Stämmen mit *ā-ō*, vgl. § 26, 1 darüber), weil das Qi. und Qu. von *קָדַר* die gewöhnliche Intensivbildung *קָדַרְתִּי* (genau besichtigen, mustern) Jes. 13, 4 und *קָדַרְתָּ* (gemustert sein) 2 M 38, 21 zeigen. — Die 3. Ansicht hat das Missliche, dass sie nur diese éine Spur von äthiopisch-aramäischem Reflexiv-Passiv zu Qal im Hebr. aufzeigen könnte, wie denn das moabitische Beispiel, worauf Kautzsch verweist, uns auch in der Nähe Israels doch Nachahmung der eigenthümlichen VIII. arab. Form verräth, indem der Dental hinter den Stammanlaut gesetzt ist, ohne dass dieser ein Sibilant ist.

8. Vom Passivum des besprochenen Verbalstammes findet sich: *הִתְקַדֵּר*. Vielmehr statt jener Form liest man mit virtueller Verdoppelung *הִתְקַדֵּרְתָּ* (sie [Jehovas Schwert] ist eingefettet w.) Jes. 34, 6. Die Vorletzte ist betont, weil wahrscheinlich (Olsh. § 271) beim schwindenden Sprachbewusstsein die Imperfect- und Imperativform auf *קָדַר* nachgeahmt wurde. — *הִתְקַדֵּרְתָּ* (gewaschen sein) 3 M 13, 55 f.; Inf. cstr.; *ē* nicht vom arab. *i*; sondern Imāla des *a* (5 M 24, 4), Nachahmung des *كَبَّ*. — *הִתְקַדֵּרְתָּ* (sind gemustert w.) 4 M 1, 47; 2, 33; 26, 62; 1 Kg. 20, 27.

Vgl. arabisches *tuqūttila*, wo das *u* des Stammes in rückwärtsgehender Assimilation auch auf *t* übergegangen ist, während umgedreht im Hebr. der Passivcharacter der Form bloss beim Stammbildungselement bemerkt worden ist. Diese Beziehung der arab. und hebr. Bildung ist angenommen bei Ges. Lgb. § 71, 4. Olsh. § 271; Bi. § 119; Land § 247; Mü. § 226 sprechen nicht über diesen Zusammenhang. — Aber Ew. § 132, a nimmt keinen directen Zusammenhang dieser Passivformen mit dem Passiv der arab. V. Form an, sondern erklärt die hebr. Formen aus einer Uebertragung des passiven *u* auf das hebr. Reflexivum. So auch Bö. II. S. 106; St. § 165. Die 1. Ansicht möchte aber trotz der angegebenen Verschiedenheit der arab. und der hebr. Bildung vorzuziehen sein, weil im Hebr. nur das *u* als Charactervocal des Passivs festgehalten wurde, sonst aber die Stammconsonanten nach dem Genius des Hebr. vocalisirt worden sind, vgl. Quttal mit arab. *qūttila*. — Nöldeke a. a. O.: *הִתְקַדֵּרְתָּ* *huth-gattal*; aber *קָדַרְתָּ* Passiv der VIII. arab.; diess auch Kautzsch.

§ 26. Nebenformen der Intensivstämme.

1. **זָרְמוּ** Ps. 77, 18 wird von Hupf z. St. und Stade § 15S. Anm. 1 als Qu. gefasst (= sie wurden ausgeschüttet). Aber dies ist weniger wahrscheinlich, weil im parallelen Gliede ein actives Prädicat folgt; also ist vielmehr zu übersetzen: „es haben im Gewitterregen ergossen Wasser die Haufenwolken (eig.: Dicht-, Dickwolken)“. — **מִלִּישָׁנִי** Ps. 101, 5 = „der die Zunge gebraucht [im Versteck gegen seinen Nächsten].“

Dieses **מִלִּישָׁנִי** ist jedenfalls folgendermaassen zu beurtheilen.

a) Dass die Masoreten die Aussprache ihres Qeri mit *ō* beabsichtigten, kann nach meiner Ansicht nicht zweifelhaft sein. Denn es fehlt Metheg, und dessen Setzung war eine Sache der Aufmerksamkeit für die Masoreten, vgl. die Verschiedenheit der Lesart **לְמִיִּי** und **לְמִיִּי** (iis [feminis], quae delent) Spr. 31, 3 cf. Mühlau, De Proverbiorum quae dicuntur Aguri et Lemuelis origine et indole, pag. XIII. Und wenn man denken könnte, dass bei der Punctuation eines Kethib etwas von den Puncten, die strenggenommen zum Qeri gehören, eben ein Metheg, weggelassen worden sei, so werden wir eines Besseren belehrt, sobald wir **יִרְדֵּי** (mein Hinabsteigen) Ps. 30, 4 und **מְקַלְלִי** (mein Verflucher) Jer. 15, 10 betrachten. Da also Ps. 101, 5 kein Metheg steht (auch bei Baer-Del. nicht), so soll das Qeri mit *ō* gelesen werden. Diese Aussprache giebt auch ausdrücklich Olsh. § 207, d. — b) Aber welches ist die Entstehung dieses *ō*?

α) Das Kethib weist uns auf die Ableitung aus der Form **לִישָׁן** und dieser Hinweis wird stets die stärkste Beweiskraft behalten. Und man darf nach meiner Ansicht nicht sagen, dass kein aus *ā* (vgl. darüber unten) entstandenes *ō* habe zu *ō* verkürzt werden können. Denn langes *o* war für den Volksmund und für die Punctatoren, die nur die gewordene Aussprache markirten und doch keine sprachvergleichenden Etymologen waren, langes *o*. Und es wird wohl auch ein Anlass ausfindig gemacht werden können, wesshalb ein *ō* ausnahmsweise sich verkürzt hat. Ew. § 211, b hat den Grund in der Anfügung der alten Endung des Status cstr. *ī* gesucht, welche eine stärkere Verkürzung herbeigeführt habe. Das ist wohl ebenso wenig erweisbar, wie die Vermuthung von Bō. I. S. 621, welcher die Aussprache mit *ō* eine „mimisch beschleunigte, verächtliche“ nennt. Olsh. § 207, d nennt aber trotzdem die Form mit *ō* unrichtig eine aus den Bildungsgesetzen der Sprache unerklärliche; denn in der leichten Verbindbarkeit des *schn* scheint mir die Verkürzung begründet zu sein. Man wird deshalb die Ableitung des *ō* aus *ō*

folgender 2. Ableitung vorziehen müssen. — β) Ges. im Lgb. S. 251 und Thes. s. v. meinte, das Qeri sei mit α zu lesen und setze ein Qittel קִי־לֵךְ voraus, und aus der Form קִי־לֵךְ sei קִי־לֵךְ und durch Ersatzdehnung קִי־לֵךְ entstanden. So auch Mühlau-Volck s. v., welche ebenfalls ein Metheg hinzusetzen. [Ges.-Kautzsch erwähnt die Form nicht mit § 55, 1; Stade § 282 nur das Kethib]. Sofern diese 2. Ableitung das Qeri mit α spricht, ist sie nach dem Obigen von vornherein zu verwerfen; aber man kann auch von ihr aus zur Aussprache des Qeri mit δ kommen, indem man annimmt, dass das aus Ersatzdehnung stammende α aus Versehen ohne Metheg geblieben und daher als Qames chatuph gesprochen worden sei. Dieser Vorgang kann sehr wahrscheinlich gemacht werden. Denn schon Ges. Lgb. S. 251 hat auf Jes. 62, 9 aufmerksam gemacht, worüber wir jetzt auch bei Baer-Del. eine instructive Bemerkung haben: „Triplex exstat huius vocis punctatio: קִי־לֵךְ [seine Einsammler], קִי־לֵךְ [gewöhnlich קִי־לֵךְ] et קִי־לֵךְ [siehe die Uebersetzung der Worte Qimchi's unten § 35, 3]“. Ein anderes Beispiel desselben Processes siehe unten § 30, 6. Aber da nach dem Kethib קִי־לֵךְ existirte, ein קִי־לֵךְ aber sonst nicht vorkommt, so wird, wie gesagt, die erstere Ableitung des δ hier den Vorzug verdienen.

Der nächste Vertreter dieses Stammes ist wieder ein Ptc. קִי־לֵךְ „den als Richter über mich auftretenden [flehe ich an]“ Hi. 9, 15. Bö. hält diese Form für einen Pluralis fractus extensivus von קִי־לֵךְ , auf Gott bezogen, I. S. 459. Ganz unwahrscheinlich. — Qimchi, fol. 67 hat auch קִי־לֵךְ Ri. 4, 4 hierher gerechnet; auch Buxtorf, Thes. pag. 117; aber die Neueren halten die Form für das Feminin des Ptc.; es fragt sich aber, ob mit Recht, weil einmal die Form aus Hiob existirt. קִי־לֵךְ (Wurzel schlagen) Jes. 40, 24; קִי־לֵךְ (sie sind eingewurzelt) Jr. 12, 2. Nach dem Index stünde diess bei Bö. in Band II. S. 348, Anm. 1; es ist aber S. 384 gemeint, und da ist die Form für Passiv vom Qötel erklärt.

Ges. Lgb. § 72; Ew. § 125, a, der besonders deutlich darüber spricht; Olsh. § 254, indem er dem \hat{o} ein \hat{a} zu Grunde liegen lässt; Ges.-Kautzsch § 55; Stade § 158 (Müller § 227 sagt bloss „mit Einschiegung eines \hat{o} hinter dem ersten Radical“) haben die aufgezählten Formen für Reste des Einwirkungsstammes (der III. Form) im Arabischen erklärt. Ich habe einige Bedenken dagegen: Denn wenn die Form im hebr. Sprachbewusstsein gelebt hätte, wesshalb dann so wenige Bei-

spiele? Ferner lässt sich nachweisen, dass Consonantenschwere durch Vocalschwere im Hebr. ersetzt wurde und insbesondere auch durch *o* § 30, 4; 38, 7, a. Dieselbe Form muss nach jener Ansicht bei den Verben, deren 2. u. 3. Stammconsonant gleich ist, anders als bei dem regelmässigen Verb erklärt werden, und zwar so, wie es mir unmöglich erscheint, vgl. § 34, 4 und die dort aus Bickell § 132 citirte Stelle, die auch keine solche Ableitung der fraglichen Formen aus der III. arabischen Form annimmt. — Und für die Uebersetzung der obigen Stellen ist die Bedeutung des Einwirkungsstammes nicht gerade nöthig. Es scheint mir desshalb plausibler, dass in den aufgezählten Formen die Intensivstamm-bildung einiger Classen der unregelmässigen Verba nachgeahmt worden ist. Qimchi, fol. 67 spricht sich nicht über das Verhältniss dieser Form Poel zum Piel aus; Abraham de Balmis, pag. 176 stellt diese Form nur desshalb hinter Piel, weil die alten Grammatiker auch dieses „מְרַבֵּעַ“ genannt hätten, wie er seinerseits das Poel nennt; aber Buxtorf, Thes. p. 111 sagt mit voller Deutlichkeit: „זִירָם etc. His peculiare conjugatione attribuit, quasi aliquid novi contineant. At nihil aliud habent, quam anomaliam huius conjugationis Pihel, ob ejectum Dagesch, quod in Cholem conversum est, ut etiam fit in Defectivis secundâ radicali.“ — Es ist auch wahrscheinlicher, dass die letzte Form aus Jr. 12, 2 bloss die Pausalform und nicht das Passivum ist. — Bei Böttcher habe ich keine Aussprache über das Verhältniss dieser Formen zu den arabischen gefunden.

2. Wie in den besprochenen Formen die Verdoppelung der mittleren Stammconsonanten durch einen langen Vocal, so ist sie anderwärts durch einen liquiden Consonanten ersetzt, vgl. über diese im Semitischen weit domnrende Erscheinung Stade, Ueber den Ursprung der mehrlautigen Thatwörter im Ge'ez (1871) S. 21 ff.; meine Aethiop. Studien S. 101 f. — So ist es bei יִרְבֵּעַ (es [das Schwein] trisst ab Ps. 80, 14 für יִרְבֵּעַ; (durch Ausbreiten) Hi 26, 9 zunächst aus Dissimilation יִרְבֵּעַ, und dieses für יִרְבֵּעַ. Passivum: מְרַבֵּעַ 1 Chr. 15, 27.

3. Verdoppelung des dritten Stammconsonanten, die Form dasteht, vor in מְרַבֵּעַ von מְרַבֵּעַ „sie haben mich zum Schweigen gelassen.“ Erleichterung der Aussprache ist das.

& gesprochen worden. Ewald meint sogar § 120. 4. dass die
 Wortgestalt durch absichtliche Wiederholung des 1. Stamm-
 consonanten sammt dem Affirmativ zu Stande gekommen sei,
 wozu in Hos. 4, 18 kein genügender Grund liegt. Die Ein-
 setzung dieses Qibbus ist im Verhältniss zum Tausendfach
 Schureq jedenfalls auffallend, zeigt überlegte Wahl und das
 Dagesch im ם kann nicht als das gedankenlos stehende -ה-
 Verdoppelungszeichen des Qittel, sondern muss mit חסד
 als Dag. dirimens (vielmehr: orthoconsonanticum) betrachtet
 gesehen werden. -- Einen seltsamen Nebengedanken enthält
 die Aussprache von Qimchi, fol. 60: „Es giebt ein Wort, das
 zusammengesetzt aus dem Plural der 3. pers. und den Plural der
 2. pers., nämlich ך. Wenn es dem Plural der 3. pers. ange-
 hörte, so wäre es ך׳, und ebenso die 2. Pluralis wäre
 ך״. Und es ist möglich, dass die Verdopplung eingetreten
 ist, um den Sinn zu verstärken, und dass es auch
 zusammengesetzt ist; denn so ist die Art der Hebräer: ך וך
 etc. Dies ist das Sichere in meinen Augen: denn wenn
 habe ich einen Sinn in dieser [der oben angegebenen] Ein-
 sammensetzung gefunden. Und so ist es auch bei den
 Hebräern, zu verdoppeln die Wörter, um den Sinn zu verstärken.
 z. B. ןקרב ןקרב 4 M 17, 28 etc. etc.“ Aber da von einer
 verworfene Erklärung, dass ך zusammengesetzt sei aus ך
 und ך״, trägt ganz genau so vor Abraham de la Roche
 p. 201; dagegen Buxtorf nimmt die von Qimchi gegebene
 Erklärung an, indem er Thes. pag. 120 kurz bemerkt: „ratio
 natio est ad augendam significationem.“ Man kann noch
 bedenken, dass das Qibbus in Schobera vorkommt
 (Ges. Lgb. II, 1 oder vielmehr das ganze 1. Buch)
 Wiederholungen (Ausnahme) der letzten Silbe eines Wortes
 Müller § 227; Stade § 121; die erste Wiederholte letzte Stammsilbe
 ist angehängt: ך׳ ך״, nicht, saftig, nicht zum Ende
 77 etc. etc. b: B; X. seines Nigdal i

spiele? Ferner lässt sich nachweisen, dass Consonantenschwere durch Vocalschwere im Hebr. ersetzt wurde und insbesondere auch durch *ô* § 30, 4; 38, 7, a. Dieselbe Form muss nach jener Ansicht bei den Verben, deren 2. u. 3. Stammconsonant gleich ist, anders als bei dem regelmässigen Verb erklärt werden, und zwar so, wie es mir unmöglich erscheint, vgl. § 34, 4 und die dort aus Bickell § 132 citirte Stelle, die auch keine solche Ableitung der fraglichen Formen aus der III. arabischen Form annimmt. — Und für die Uebersetzung der obigen Stellen ist die Bedeutung des Einwirkungsstammes nicht gerade nöthig. Es scheint mir deshalb plausibler, dass in den aufgezählten Formen die Intensivstammbildung einiger Classen der unregelmässigen Verba nachgeahmt worden ist. Qimchi, fol. 67 spricht sich nicht über das Verhältniss dieser Form Poel zum Piel aus; Abraham de Balmis, pag. 176 stellt diese Form nur deshalb hinter Piel, weil die alten Grammatiker auch dieses „מְרִיבֵם“ genannt hätten, wie er seinerseits das Poel nennt; aber Buxtorf, Thes. p. 111 sagt mit voller Deutlichkeit: „זִירָה etc. His peculiare conjugationes attribuunt, quasi aliquid novi contineant. At nihil aliud habent, quam anomaliam huius conjugationis Pihel, ob ejectum Dagesch, quod in Cholem conversum est, ut etiam fit in Defectivis secundâ radicali.“ — Es ist auch wahrscheinlicher, dass die letzte Form aus Jr. 12, 2 bloss die Pausalform und nicht das Passivum ist. — Bei Böttcher habe ich keine Aussprache über das Verhältniss dieser Formen zu den arabischen gefunden.

2. Wie in den besprochenen Formen die Verdoppelung der mittleren Stammconsonanten durch einen langen Vocal, so ist sie anderwärts durch einen liquiden Consonanten ersetzt, vgl. über diese im Semitischen weit dominirende Erscheinung Stade, Ueber den Ursprung der mehrlautigen Thatwörter im Ge'ez (1871) S. 21 ff.; meine Aethiop. Studien S. 101 f. — So ist es bei יִכְרֶסֶם (es [das Schwein] frisst ab) Ps. 80, 14 für יִכְרַס; פָּרַשׁ (durch Ausbreiten) Hi. 26, 9 zunächst aus Dissimilation für פָּרַשׁ, und dieses für פָּרַשׁ. Passivum: מְכַרְבֵּל (umgürtet) für מְכַבֵּל 1 Chr. 15, 27.

3. Verdoppelung des dritten Stammconsonanten liegt, wie die Form dasteht, vor in צָמַתְחִי von צָמַת (stumm sein), also „sie haben mich zum Schweigen gebracht“ Ps. 88, 17. Zur Erleichterung der Aussprache ist das erste ת mit ׀ statt mit

ẽ gesprochen worden. Ewald meint sogar § 120, a, dass die Wortgestalt durch absichtliche Wiederholung des 3. Stammconsonanten sammt dem Afformativ zu Stande gekommen sei; wozu in Hos. 4, 18 kein genügender Grund liegt. Die Einsetzung dieses Qibbus ist im Verhältniss zum folgenden Schureq jedenfalls anfallend, zeigt überlegte Wahl und das Dagesch im ם kann nicht als das gedankenlos stehengebliebene Verdoppelungszeichen des Qittēl, sondern muss mit Bö. § 1021, 4 als Dag. dirimens (vielmehr: orthoconsonanticum S. 69 f.) angesehen werden. — Einen seltsamen Nebengedanken enthält die Aussprache von Qimchi, fol. 60: „Es giebt ein Wort, zusammengesetzt aus dem Plural der 3. pers. und dem Plural der 2. pers., nämlich ׳ז. Wenn es dem Plural der 3. allein angehörte, so wäre es צִמְחֵיךָ, und ebenso die 2. Pluralis allein wäre צִמְחֵיךָ. Und es ist möglich, dass die Verdoppelung eingetreten ist, um den Sinn zu verstärken, und dass es nicht zusammengesetzt ist; denn so ist die Art der Hebräer, z. B. יִרְקֶק etc. Dies ist das Sichere in meinen Augen; denn nicht habe ich einen Sinn in dieser [der oben angegebenen] Zusammensetzung gefunden. Und so ist es [auch] die Art der Hebräer, zu verdoppeln die Wörter, um den Sinn zu verstärken, z. B. הִקְרַב הִקְרַב 4 M 17, 28 etc. etc.“ Aber die von Qimchi verworfene Erklärung, dass ׳ז zusammengesetzt sei aus צִמְחֵיךָ und צִמְחֵיךָ, trägt ganz genau so vor Abraham de Balmis, p. 201; dagegen Buxtorf nimmt die von Qimchi vorgezogene Erklärung an, indem er Thes. pag. 120 kurz bemerkt: „Geminatio est ad augendam significationem.“ Man kann nicht unbedenklich sagen, dass das Qibbus in Schewa zu verwandeln (Ges. Lgb. § 73, 1) oder vielmehr das ganze ם als nachlässige Wiederholung (Vorausnahme) der letzten Silbe zu streichen sei (Olsh, § 251, a; Müller § 227; Stade § 155, a: „Schreibfehler“).

Nicht der wiederholte letzte Stammconsonant, sondern ein anderer leichter Laut ist angehängt in רִמְשׁ (er ist aufgegrünt, aufgelebt, vgl. רִמְבֵּי feucht, saftig sein) Hi. 33, 25; überdies mit Schewa compositum nicht zum Ersatz für weggelassenes Dagesch forte, wie Ges. Lgb. S. 77 ein רִמְשׁ voraussetzte, auch weniger des ן wegen [Ew. § 31, b; Bö. § 205], sondern hauptsächlich des schwierigen ם und seines Ueberganges zu ם wegen.

Eine Verschmelzung des Niqtāl u. Hithqattēl haben wir in נִימְרֵי (gesühnt sein) 5 M 21, 8.

§ 27. Der Stamm Hiqtıl.

Perfectum:	3. sg. m.	הִקְטִיל <i>hiqtī'l</i> (er hat töten lassen)
	3. sg. fm.	הִקְטִילָהּ <i>hiqtī'lā</i>
	2. sg. m.	הִקְטַלְתָּ <i>hiqtāltā</i>
Imperfectum:	3. sg. m.	יִקְטִיל <i>jaqtīl</i>
	2. sg. fm.	תִּקְטִילִי <i>taqtīlī</i>
	[1. sg. com.]	אֶקְטִיל <i>'aqtīl</i>
	3. pl. fm.	תִּקְטְלנהּ <i>taqtēlnā</i>
Jussivus	3. sg. m.	יִקְטֵל <i>jaqtēl</i> (er mögetöten lassen)
Imperativ:	2. sg. m.	הִקְטֵל <i>haqtēl</i>
	2. sg. fm.	הִקְטִילִי <i>haqtīlī</i>
	2. pl. fm.	הִקְטְלנהּ <i>haqtēlnā</i>
Inf. constr.:		הִקְטִיל <i>haqtīl</i>
Inf. absolut.:		הִקְטֵל <i>haqtēl</i>
Particip:		מִקְטִיל <i>maqtīl</i>

1. Die Bedeutung dieses Stammes, der gewöhnlich Hiph³ıl heisst, ist die causative und zwar a) die indirect causative, wenn das Subject eine Person zur Vollbringung der im Qal ausgedrückten Handlung oder zur Versetzung in den vom Qal bezeichneten Zustand veranlasst; b) die direct causative, wenn das Subject das Eintreten der durch Qal bezeichneten Handlung oder des dadurch bezeichneten Zustandes veranlasst.

Ad a) sind die Beispiele häufig. Ich will nur darauf hinweisen, dass auch beide Bedeutungen bei demselben Verb vorhanden sein können. Denn הִפְקִיד heisst 1) Jemanden beaufsichtigen lassen (jubere) = ihn zum Aufseher machen; 2) Jemanden oder Etwas beaufsichtigen lassen = zur Aufsicht übergeben. Bei diesem letztern Fall, wo ein persönliches oder sächliches Object der Beaufsichtigung hinzugefügt ist, könnte man meinen, dass jene Mittelsperson durch eine Ellipse verschwiegen sei; aber diese Erklärung wird durch die Mehrzahl der Beispiele verboten. Denn zwar Jr. 37, 21 könnte man eine solche Ellipse statuiren: „und sie liessen beaufsichtigen (Jemanden) den Jeremia u. s. w.“; aber nicht ist eine solche Ellipse dem Gedanken entsprechend bei הִפְקִיד אֶת־וְאֶת־רֹגְלֵי 40, 7.

Denn wollte man übersetzen „er liess beaufsichtigen (Jemanden) bei ihm [Gedaljah] Männer u. s. w.“, so wäre, ganz dem Sinn der Stelle zuwider, ein Jemand als durch die Babylonier zum Aufseher neben dem Gedaljah bestellt angenommen, während doch eben der Gedaljah der von den Babyloniern bestellte Aufseher sein soll [der seinerseits Unteraufseher erwählen konnte; aber dies war dann nicht Maassregel der Babylonier]. So ist eine Ellipse der beaufsichtigenden Person auch nicht vorhanden in **בְּיָדְךָ אֶפְקֹד רִיחִי** Ps. 31, 6, wo es widersinnig wäre zu übersetzen „durch dich lasse ich (Jemanden) beaufsichtigen meinen Geist.“ Ebensowenig bei **הַפֶּקֶד עַל־יָד רֹג'** 2 Chr. 12, 10; denn nicht möglich ist „er liess beaufsichtigen [die Schilde] (Jemanden) auf Grund der Hand der [= durch die] Anführer der Läufer, welche die Wache hielten am Eingange zum Hause des Königs.“ Da hat wieder Rehabeam nicht Jemanden neben den Anführern, sondern eben diese selbst zu Aufsehern ernannt, mochten diese nun ihrerseits Unteraufseher wählen oder nicht. Vielmehr ist in diesen Beispielen und in **יִפְקֹד כָּלִיר** Jes. 10, 28 die Bedeutung schon eine direct causative, nämlich „das Beaufsichtigen ausüben“. Der dabei stehende Accusativ der Sache ist ein Accusativus relationis, in Bezug auf welchen das Subject das Beaufsichtigen ausübt. Dass man dann statt „das Beaufsichtigen ausüben in Betreff einer Person oder Sache“ auch kürzer sagen kann „zur Aufsicht übergeben“, „in Verwahrung geben“ und einen Ort des Gewahrsams hinzufügen kann, wie Jer. 36, 20, — diess thut nichts zur gegebenen Ableitung der eigentlichen Bedeutung, aber beeinträchtigt auch nicht deren Richtigkeit. — Indirect causativ ist aber die Bedeutung in den Fällen, welche Nägelsbach § 18, III, 3 zunächst als Belege der direct causativen Bedeutung angeführt hat: **הִכְבִּיד** (schwer sein lassen, nämlich Jemanden); und von unregelmässigen Verben führt er noch an „heraus gehen lassen“ und „zu Grunde gehen lassen“.

Ad b) direct causativ ist:

α) von Thatverben **הִבְדִּיל** das Scheiden ausüben; **הִגְבִּיל** das Abgrenzen ausüben in Bezug auf das Volk 2 M 19, 12 und in Bezug auf den Berg v. 23; — **הִדְבִּיר** Ps. 18, 48 „und er übte aus das Antreiben von Völkern in meinen Spuren“; ebenso 47, 4; — **הִדְרִיךְ** 1) Jemanden treten lassen; 2) das Treten ausüben in Bezug auf ein Object Hi. 28, 8; Jr. 9, 2; Ri. 20, 43; —

הִזְכִּיר 1) Jemanden sich erinnern lassen; 2) das Sicherinnern selbst ausüben in Bezug auf; — הִסְתַּמֵּין das Verbergen an sich selbst bewirken 2 Kg. 7, 8; — הִכְבִּישׁ das Unterwerfen ausüben an Jemandem Jr. 34, 11 Kth.; — הִכְלִים das Verwunden (durchs Wort) ausüben in Bezug auf Jem. = Jemanden beschämen u. s. w.; — הִכְרִית das Schneiden, Fällen 'ausüben in Bezug auf Jemand oder etwas; — vgl. noch z. B. הִרְדִּיף das Verfolgen ausüben in Bezug auf Jemand Ri. 20, 43.

β) von Zustandsverben vgl. הִגְבִּיר 1) Jemanden stark sein lassen; 2) das Starksein selbst ausüben Ps. 12, 5; — הִגְדִּיל 1) Gross sein lassen Jemanden oder Etwas; 2) das Grosssein zur Erscheinung bringen = Grösse erweisen, im Thun לַעֲשׂוֹת und dann auch mit Weglassung dieses Mittels; הִזְקִין das Ältsein an sich selbst zur Erscheinung bringen = alt werden; — הִכְבִּיד 1) Jemanden schwer u. s. w. sein lassen; 2) das Geehrtsein an sich selbst eintreten lassen = sich geehrt machen 2 Chr. 25, 19; — הִכְשִׁיר das Tauglichsein, Nützlichsein in Bezug auf sich selbst eintreten lassen = sich Vorthail erringen Pred. 10, 10; — vgl. noch z. B. הִשְׁקִיף das Sichvorneigen ausüben = sich vorneigen; — הִשְׁקִיט das Sichruhigverhalten ausüben = Ruhe halten; — dagegen bei הִקְשִׁיב „aufmerken“ ist bloss das אָזְנוֹ (sein Ohr), welches ja auch zuweilen ausdrücklich dabei steht, elliptisch unterdrückt.

Man sieht, dass diese direct-causativen Bedeutungen des Hiqtıl bisher im Lexicon unter „intransitiv“, „wie Qal“ erschienen; — eine Entwicklung dieser Bedeutungen aus dem Qal ist aber bis jetzt nicht gegeben worden. — Der Gedanke der Unterscheidung einer indirect- und einer direct-causativen Bedeutung des Hiqtıl stammt von Nägelsbach a. a. O., und er hat in seinem Commentar zu Jesaja öfter darauf hingewiesen; die Durchführung des Gedankens ist aber bei ihm theils falsch, wie oben angegeben, theils so dürftig, dass sie nur das bis dahin schon Bekannte enthielt. Ich hoffe aber angedeutet zu haben, welches reiche Licht diese Unterscheidung auf die Ableitung der Bedeutungen des Hiqtıl aus dem Qatal wirft, und wie sie gradezu der Schlüssel zu lexicographischen Schwierigkeiten ist, welche jetzt ungelöst dastehen, wie in Mühlau-Volck bei einzelnen der angeführten Verben. — Stade kennt den Ausdruck indirect-causativ nicht und hat § 160, b für „direct-

causativ“ den weniger deutlichen Ausdruck „innerlich causativ“ und als Belege giebt er nur das altbekannte Material (הַשְׁקִיט, הַזְקִין, הַלְבִּין) d. h. nur Beispiele von Zustandsverben.

Wie die causative Bedeutung in die declarative übergeht z. B. הַצְדִּיק gerecht sein lassen durch die That und durchs Wort, ist beim Qittēl § 23, 1 auseinandergesetzt.

2. Die causative d. h. hinweisende, anregende Bedeutung wurde durch das Stammbildungselement ה dargestellt, welches mit den Deutewurzeln zusammenhängt und welches in andern Dialecten zwar als schwächerer Spiritus lenis erklingt, aber doch auch als *s* und im Hebr. selbst als *t* erscheint, vgl. § 28 Anhang.

Dieses ה wurde ursprünglich mit *a*, jetzt beim regelmässigen Verb immer mit leichterem *i* gesprochen, welches in הַכְלִמְנוּ (wir haben sie [eos] beschimpft) 1 Sm. 25, 7 durch das gutturalverwandte Kaph (oben S. 37) zu *e* zerdrückt ist.

Dass auch das *i* der zweiten Stammsilbe aus *a* geworden ist, lässt sich nicht auf zwingende Art dadurch beweisen, dass die Formen mit Consonantafformativen ein *a* in der zweiten Stammsilbe zeigen. Denn bei diesem Hinweis vergisst man, dass auch das ursprüngliche *i* von קָבַד u. s. w. vor Consonantafformativen in doppelt geschlossener Silbe als *a* erscheint. Die Behauptung, dass die zweite Stammsilbe zuerst *a* enthielt, kann sich also nur auf die Wahrscheinlichkeit berufen, dass auch das Hiqtāl sich historisch aus einem der IV. arab. Form entsprechenden *haqtala* entwickelt habe. Der Uebergang ist dann so zu denken, dass aus imälirtem *a*, also *ä*, erst unter dem Druck des Accentus geschlossenes *e* [*e fermé*] geworden sei.

Zunächst: dieser Uebergang, vgl. zum St. cstr. קָטַל (Nest) 5 M 22, 6 den St. abs. קָטַל; zu קָטַל etc. קָטַל (Stelle) muss als möglich angenommen werden. Sodann erinnere ich an folgende Worte aus „Gedanke, Laut und Accent“ S. 136 f.: „Wenn für die Ableitung des *ē* im Perfect Qittēl und Hithqattēl aus dem arab. Imperfect allerdings der Umstand spricht, dass dem hebr. Quttāl und Hoqtāl das Impf. der arab. II. und IV. Form zu Grunde zu liegen scheint; so doch dagegen, dass dem Perf. Qattāl wie Niqtāl auch im Arab. das Perfect entspricht. Also scheint es sicherer auch das Perf. Qittēl und Hithqa. vom arab. Perfect abzuleiten und dann kann deren *ē*

nur aus imälirtem α , also $\bar{\alpha}$, entstanden sein“. Aus dem \bar{e} muss dann im Hiqtıl das verwandte i geworden sein. Dass nun beim Uebergang des \bar{e} in i der 2. Stammsilbe eine Assimilation an das eben erst gewonnene i der 1. Stammsilbe thätig gewesen sei, ist nicht anzunehmen, weil solcher assimilirender Einfluss beim Qıttel nicht wahrgenommen wird. Trotz dieser Schwierigkeit, das i des Perfects zu erklären, kann man nicht beim Hiqtıl den Perfectstamm aus dem Imperfect ableiten. Denn wenn beim Qıttel, wie schon besprochen, solche Herleitung unannehmbar ist, so kann man das Hiqtıl nicht von der allgemeinen Analogie, dass die hebr. Perfecte aus dem arab. Perfect [ausser den selbständigen Bildungen Qıttal und Hoqtal] entstanden sind, isoliren. Es muss aber diese allgemeine Analogie aller activen und medialen Perfectstämme umsomehr festgehalten werden, als bei Herleitung der Formen Qıttel und Hiqtıl aus dem Imperfect das i der ersten Silbe unerklärt bliebe. Da würde also die letzte Silbe aus dem Imperfectstamm abgeleitet; aber angenommen, dass die vorletzte Silbe sich dann wieder vom Imperfect differenzirt hätte. Also: da man nicht alle beide Silben des Perfect Qıttel und Hiqtıl aus dem Imperfect ableiten kann, so muss man diese Ableitung, gegen welche ohnehin jene Analogie spricht, überhaupt verwerfen. — Stade aber nimmt das i des Perfects als Nachahmung des i vom Imperfect § 91.

3. Das einmal gewählte \bar{i} der letzten Stammsilbe hat bewirkt, dass im Hiqtıl auch die Vocalafformative ausser dem alten η , den Accent auf der letzten Stammsilbe lassen und diese Betonung auch beim Perfectum consecutivum bleibt, ausser bei $\eta\eta\eta\eta$ (und sie soll trennen) 2 M 26, 33. Böttcher sagt § 308: „weil es das erste überhaupt vorkommende Beispiel war“; und er scheint auf etwas Richtiges aufmerksam gemacht zu haben. Wenigstens ist es auffallend, dass diese Tonverrückung bloss noch bei der nächsten vorkommenden Form auf \bar{a} vorhanden ist, vgl. § 42, 10, e. Die Berufung auf die beide Male folgende Gutturalis gilt nicht, weil an andern Stellen trotz folgender Gutturalis der Ton geblieben ist. Als Beispiel von Zusammensprechung der beiden η und zugleich der regelmässigen Betonung des Perfectum consecutivum vgl. $\eta\eta\eta\eta$ (und ich werde ausrotten) 3 M 20, 3; 26, 30; $\eta\eta\eta\eta$ (und ich werde zur Ruhe bringen = verschwinden lassen) 26, 6; Hes. 23, 48.

4. Das Imperfect der IV. arab. Form heisst *júqtıl*; die hebr. Form *jaqtı'l*. Das u und das a unter dem Praeformativ scheinen

eine unübersteigbare Schranke für die historische Erklärungsmethode zu bieten. Doch hat, glaube ich, der Einzige, welcher die Frage berührt, Olshausen § 257, a den richtigen Weg der Erklärung gezeigt, indem er schreibt: „Das η , womit die Wurzel vermehrt worden [bei der Bildung des Stammes Hiqtıl], ist hinter der Subjectsbezeichnung mit wenigen Ausnahmen durch Syncope ausgefallen und der darauf folgende Vocal a , nachdem der ehemalige Vocal der Subjectsbezeichnung, nämlich u , ebenfalls unterdrückt worden, auf diese übertragen worden“. Die Discrepanz zwischen der arab. und der hebr. Bildung scheint auch so noch vorhanden zu sein; denn beim Zusammenwachsen des Präformativs mit dem Imperfectstamm ist doch auch im Arab. der den letzteren anlautende Spiritus syncopirt worden und dabei hat sich das u des Präformativs gegenüber dem a der ersten Stammsilbe behauptet, während im Hebr. eben dieses a gesiegt hat und das u verschwunden ist. Um diese Verschiedenheit der Entwicklung zu erklären, muss man hinzunehmen, dass beim Zustandekommen der erwähnten Syncope im Arab. das Präformativ sein u noch besass, im Hebr. aber schon mit dem unbestimmten ϵ vertauscht hatte. So ist es erklärlich, dass im Arabischen auch beim Imperfect der IV. Form das u siegte, welches auch unter dem Präformativ der Imperfecte der II. und III. Form gesprochen wurde; im Hebr. aber an die Stelle des ϵ das a der Imperfectstammsilbe trat. — Ges. Lgb. § 94; Ew. § 141; Land § 227 schweigen; Bickell § 120 u. Ges.-Kautzsch § 53 stellt bloss $\eta\eta\eta\eta\eta$ und *juqtıl* nebeneinander. Stade § 478. 492. 498 meint, dass sein Präformativum *ja* im Ursemitischen auch beim Intensiv-, Tendenz- und Causativstamm gesprochen worden sei. Soll also das arab. *ju* eine secundäre Bildung, etwa, wie Böttcher § 1013 Anm. sagt, eine Nachahmung des passiven Imperfects sein? Solche Nachahmung des Passivs durchs Activ scheint nicht annehmbar. — Auch Müller § 207 nennt das hebr. a in der ersten Silbe „ursprünglich“; sagt aber nicht, woher das arab. u in eben dieser Silbe rühre.

Dass in der zweiten Stammsilbe des Imperfects für das i der arab. Form zunächst ein vom Accent zerdrücktes \bar{e} stand, ist nothwendig anzunehmen, vgl. den entscheidenden Beweis am Schluss dieses §. — Wie diess \bar{e} zu \bar{i} wurde, ist wieder die Frage. Am nächsten liegt es, auch im Imperfectstamm einen Uebergang des geschlossenen i -artigen \bar{e} in \bar{i} anzunehmen. —

Olsh. scheint eine Analogiewirkung des Perfects-*î* anzunehmen, vgl. § 257, a: „In der Silbe nach dem zweiten Radical hat früher *î* vorgeherrscht, jetzt ist seit langem auch hier, wie im Imperativ und zum Theil im Perfect, fast überall *î* an dessen Stelle getreten“. Dies halte ich nicht für so wahrscheinlich, wie meine Erklärung. Bickell § 47, remark hat erklärt: „The remarkable transition of *î*, which has arisen from *a*, to *î* in the hiphil has perhaps originated according to an erroneous analogy from the conjugation of the verbs mediae *v*, *y*, where this *î* is phonetically legitimate“. Stade erklärt ganz ebenso § 91: „Verlängerung des *î* zu *î* ist eingetreten im Imperfect Hiphil aller Wurzeln, ausser ע"ע ע"י und ל"ה. Es ist das eine Analogiebildung nach dem Muster der Wurzeln ע"י. יִפְקִיד und danach יִפְקִיד richten sich nach יִקְרִי“. Das scheint mir aber zu gewagt, wenn man die Bildung des regelmässigen Verb von einer einzigen Art des unregelmässigen Verb herleitet. Da scheint mir die Basis zu schmal. — Land § 227; Kautzsch § 53 spricht sich nicht darüber aus, wie das *i* wurde. — Endlich Müller § 207 und § 69 nennt das *i* „ursprünglich lang“, wie alle *î* und *û* ursprünglich lang seien. Damit verzichtet man einfach auf irgendwelche historische Ableitung der hebräischen Form aus der arabischen; aber ich meine: „ursprünglich“ können solche lautliche Discrepanzen der semitischen Schwestersprachen nicht sein.

Mag meine Erklärung des *î*, oder die von Olshausen richtig sein, so fordert immer noch die Form mit *ê* eine Erklärung, welche für den Indicativ Imperfecti bei Dichtern und sonst nicht selten vorkommt, und welche nicht erst von den Punctatoren, wenn wir ihnen überhaupt eine solche Verkenennung der hebr. Eigenthümlichkeit zutrauen dürften, nach aramäischer Art bei der scriptio defectiva angebracht, sondern eben durch die scriptio defectiva als altes Sprachgut gesichert erscheint. Ist das *e* dieser Formen, wie z. B. von יִדְבֵק (er wird sich heften lassen) 5 M 28, 21, eine Spur der alten Bildung wie sie vor dem auf irgend eine Weise eingedrungenen *î* war, oder des Strebens nach Verkürzung der Form? Für die erstere Auffassung spricht, dass auch vor Vocalafformativen (und Suffixen) die zweite Stammsilbe vocallos erscheint: יִדְבֵקִי (und sie hefteten sich an = setzten nach) 1 Sm. 14, 22; 31, 2; 1 Chr. 10, 2; יִדְרְכֵי (u. sie traten = spannten [den Bogen]) Jr. 9, 2. Doch könnte auch diese Erscheinung eine weitergehende Folge davon sein, dass in den

afformativlosen Formen die Aussprache mit \bar{e} anstatt der Aussprache mit \bar{i} angewendet wurde.

Die Form mit \bar{e} wird regelmässig für den Jussiv gebraucht. Diese Form unterscheidet sich nicht durch die Silbenzahl von der Indicativform und, wie es scheint, auch nicht durch die Vocallänge. Aber in der That, dem Schicksale (wenn auch nicht dem Ursprunge) nach, ist das \bar{e} bloss tongedehnt und darum beim Weichen des Accentus der Verkürzung zu \bar{e} (Segol) unterworfen. Die leichtere Form, wie man besser für „kürzere“ sagt, hat der Jussiv des Gedankens wegen, weil bei Befehl wie Anrede der Accent natürlicherweise auf den Wortanfang gelegt wird, vgl. „Gedanke, Laut und Accent“ S. 43. 117. Ist diese leichtere Form nun die alte noch nicht durch \bar{i} beschwerte, oder eine erleichterte? Jene Annahme erscheint als die naturgemässe; diese als ein unmöglicher Umweg (von \bar{i} durch \bar{e} über \bar{i} zu \bar{e} zurück); aber nicht nur erscheint bei einigen Arten des unregelmässigen Verb der Jussiv als die aus der Indicativform erleichterte Form, sondern der Umstand, dass manchfach bei Verbis tertiae gutturalis, insbesondere א"ל , die Indicativform als Jussiv u. Impf. consec. [u. die schwerere Form als Imperativ] vorkommt, ist nur erklärlich, wenn die Form mit \bar{i} als gewöhnlich, zunächst gebrauchte, die mit \bar{e} [a] als davon abgeleitete gedacht wurde.

Ueber Imperfectum consecutivum gilt § 21, 11, also וַיִּקְטֹל u. s. w. aber וַיִּקְטֹל und wieder וַיִּקְטֹל , vgl. 4 M 31, 50. So beim regelmässigen Verb ohne Ausnahme, wenn auch Bö. II. S. 198 f. vermuthet, dass die Formen der ersten Pers. Sing., welche nur mit defectivem Chireq punctirt sind (3 M 20, 26; 5 M 9, 21; Hes. 31, 15), nach der Intention der Schriftsteller oder wenigstens der Consonantenschreiber vielmehr mit Sere zu sprechen seien, weil ausser bei Wav consecutivum die 1. Sing. Impf. nicht defectiv geschrieben sei. Aber den letzten Satz kann Böttcher nur durch eine neue Hilfsannahme vertheidigen. Jene Vermuthung hat allerdings noch diess für sich, dass bei der 1. Sing. hinter Wav consec. zwar bei einigen Arten des unregelmässigen Verb immer die unerleichterte Imperfectform, bei einer Art (den א"ל) aber doch neben der langen auch die apocopirte Form erscheint.

5. Imperativ: **הִקְטִיל**, aber verstärkt: **הִקְטִילָהּ**.

Der Infinitivus constructus hat bei sechs Verben statt *a* unter ה ein *i*.

Qimchi fol. 65_b zählte auf **וְהִקְטִילָהּ** (et eripiet) Jes. 31, 5; dann Jer. 50, 34, „und es ist möglich, dass hier das Perfectum steht für **לִקְטֹץ**“; dann Jer. 51, 33; Jos. 11, 14. Gesenius hatte im Lgb. § 94, Anm. 4 vom starken Verb zuerst genannt Jes. 31, 5; aber da ist wahrscheinlicher das Perfect gemeint; so Ew. § 350, a, und es kommt diese Stelle in keiner Grammatik seitdem bei den Inff. Hi. mit *i* vor. Weiter hatte Ges. (V) Jer. 50, 34 als unsicheres, aber (VI) 5 M 7, 24 wegen des Suffixes als unzweifelhaftes Beispiel genannt. Ewald hat aufgeführt § 238, d (I) Jer. 51, 33; (III) 3 M 14, 46; (V) Jr. 50, 34; (VI) 5 M 7, 24; 28, 48; Jos. 11, 14, 1 Kg. 15, 29; 2 Kg. 10, 17. Olshausen hat § 192, f als besonders deutliche Beispiele aufgeführt: (III) 3 M 14, 46; (V) Jer. 50, 34; (VI) 5 M 7, 24; 28, 48; 1 Kg. 15, 29. Böttcher führt II. S. 226 ausser den bei Ew. erwähnten noch auf: (II) **עַד-הִקְטִילָהּ** (bis zum Ausrotten) 1 Kg. 11, 16. Das haben Ew. und Olsh. jedenfalls weggelassen, weil da **וְהִקְטִילָהּ** oder **וְהִקְטִילָהּ** ergänzt und die Form als Perf. gefasst werden könnte. Und diese Möglichkeit ist anzuerkennen, da **עַד** in der That mit dem Perfect in der Bedeutung „bis“ steht, vgl. Jos. 2, 22 etc. (Ges. Thes. pag. 992). Ferner hat Bö. noch als Nr. IV. eingefügt **בְּיוֹם הַקְטִילָהּ** 3 M 7, 35. Das haben Ew. und Olsh. jedenfalls aus demselben Grunde weggelassen. Aber v. 36 steht ganz in derselben Construction **בְּיוֹם הַקְטִילָהּ**. Desswegen habe ich schon § 23, 4 die Ansicht ausgesprochen, dass hinter **בְּיוֹם** die Verbalform wahrscheinlicher Infinitiv ist. Diess ist überdiess auch die Consequenz aus dem Beispiel III. — Die römischen Ziffern beziehen sich auf meine Anordnung der sechs Verba nach dem Alphabet: I **הִדְרִיקָהּ**; II **הִכְרִיתָהּ**; III **הִסְבִּירָהּ**; IV **הִקְרִיבָהּ**; V **הִרְגִּיבָהּ**; VI **הִשְׁמִידָהּ** Ges.-Kautzsch § 53, Anm. 2 will nur Beispiele geben und giebt (V) Jr. 50, 34; (VI) 5 M 7, 24; 28, 48; Jos. 11, 14. Stade § 247 nennt: vielleicht 3 M 14, 46 u. a; bestimmt 5 M 7, 24; 28, 48; Jos. 11, 14. — Ueber den Ursprung dieses *i* hat wahrscheinlich Ges. im Lgb. § 94, Anm. 4, ohne dass er sich dessen bewusst war, das Richtigste gesagt, indem er schrieb: „Noch häufiger als im Piel finden sich hier Formen des Inf., die mit dem Praeterito gleichlautend sind“. Die Analogie der Perfectvocalisation schien mir schon, ehe ich diese Aeusserung las, der einzige mögliche Erklärungsgrund dieser Aussprache. Ewald § 238, d hat auch an das Perf. erinnert und wollte der Sache so zu Hilfe kommen, dass er meinte, es wäre diese Vocalisation nur eingetreten, wo die Setzung eines verbum finitum sehr nahe gelegen

wäre. Da hat er nur das auch von ihm anerkannte Beispiel (V) Jr. 50, 34 vergessen, wo die Form von הָשִׁיב abhängt, hinter welchem sonst kein Perfect steht, vgl. darüber § 42, 10, d über Jos. 4, 24. Olsh. und Stade a. aa. OO.; ebenso Müller § 211 haben die Erscheinung als einen Fall der Abschwächung des a zu i bezeichnet d. h. eine besondere Ausnahme durch eine allgemeine Regel erklären wollen. Bö. und Ges.-Kautzsch haben nichts zur Erklärung bemerkt. Bickell und Land haben die Sache nicht erwähnt. — Beim Inf. constr. hat die letzte Stammsilbe einige Male auch \bar{e} behalten, ohne dass sich ein einleuchtender Grund angeben lässt. Vom regelmässigen Verb gehört dazu הָסִיף (verbergen) Spr. 25, 2; auch הָשִׁיב (Ruhe halten) Jes. 57, 20; Jer. 49, 23. Ew. hat die Sache § 238, d, aber nicht diese beiden Fälle gegeben; aber diese stehen bei Olshausen § 258, b. Ges.-Kautzsch § 53, Anm. 2 erwähnt Jes. 57, 20; Stade § 621, a hat beide Beispiele. Bei Bö. habe ich sie nicht gefunden. Seine Erklärung aus gutturalischer Umgebung, die er aber andeutet II. S. 226, lässt sich nicht bei allen Beispielen anwenden. Vgl. Ew. unten § 33, 9, a. Allerdings bei לַלֵּךְ Dn. 11, 35 (um weiss zu machen) folgt wenigstens γ .

Der Infinitivus absolutus hat herrschend Sere mit und ohne γ . הָ ist auf aramäische Art zu Spiritus lenis geschwächt in אֲשַׁכֵּם (mit Sichfrühaufmachen = auf eifrige Art) Jr. 25, 3 Vgl. auch אֲבִירָה 1 M 41, 43, was als Inf. absolutus Hiqtıl als Vertreter des Imperativ aufgefasst werden konnte, also = „Kniebeugen!“. — הָסִיף (direct-causativ; das Ausüben des Bestürmens, des Angreifens; das aggressive Verhalten) 1 Sm. 15, 23 ist nicht sowohl Infinitivus, weder constructus noch absolutus, als infinitivartiges Nomen. Was das Pathach anlangt, so ist anzunehmen, dass sich der Einfluss des γ auf das (vgl. S. 209 f.) in der zweiten Stammsilbe stehende \bar{e} geltend gemacht hat, ehe dieses zu i überging. Zu dieser Auffassung nöthigt eine Form mit Suffixum, in welcher sich auch beim Inf. constructus vor γ ein a zeigt, vgl. § 29, 11. —

Das Verhältniss des arab. Particip *múqtıl* zum hebr. *maqṭıl* muss wieder so, wie beim Imperfect, erklärt werden.

§ 28. Der Stamm Hoqtal.

Perfectum:	3. sg. m.	הִקְטַל <i>hoqtál</i> (er ist getötet worden)
	3. sg. fm.	הִקְטְלָה <i>hoqtelā'</i>
	2. sg. m.	הִקְטַלְתָּ <i>hoqtáltā</i>

Imperfectum: 3. sg. m. יִקְטֹל *joqtál*
 2. sg. fm. תִּקְטְלִי *toqteli*
 3. pl. fm. תִּקְטְלנָה *toqtálnā*

Infinitivus constructus: הִקְטֹל *hoqtál*
 „ absolutus: הִקְטֵל *hoqtél*

Particip: מִקְטֵל *moqtāl*.

1. Dieser Stamm (Hoph3al) bedeutet „zum Object der indirect- oder direct-causativen Bedeutung des Hiqtıl gemacht werden“. Nehmen wir als Beispiel הִפְקֵד, so bedeutet es 1) „zum Aufseher gemacht werden“, also Passiv zum indirect-causativen הִפְקִיד; 2) „zur Beaufsichtigung niedergelegt werden“ oder auch „zur Heimsuchung übergeben sein“ Jr. 6, 6, also Passiv zum direct-causativen הִפְקִיד. Ist Hoqtal Passiv des indirect-causativen Hiqtıl, so kann man sich die Bedeutung veranschaulichen durch „Befehligtwerden (iuberi), Veranlasstwerden, die im Qal ausgedrückte Handlung zu vollbringen“. So ist es beim Hoqtal zu allen indirect-causativen Hiqtıl, also: מִדְבֵּק „veranlasst zum Sichankleben“, Passiv zu הִדְבִּיק I Ps. 22, 16; מִכָּשַׁל „gebracht zum Wanken“ Jr. 18, 23; הִמְלִךְ zum Königsein bewegt werden; הִקְטֵר veranlasst werden zum Duften, angenehmen Rauch zu entwickeln; הִשָּׁכַב veranlasst werden oder sein, sich zu legen. — Bei dem Hoqtal zum direct-causativen Hiqtıl wird dasjenige, was beim Hiqtıl die Sphäre der Einwirkung, also ein Accusativ-object im weiteren Sinne, bildet, zum Subjecte gemacht, welches die Realisirung des vom Qal bezeichneten actus oder status erfährt. Also: מִבְדֵּל Jos. 16, 9 „das Trennen (הִבְדִּיל) erleidende Subjecte“; הִכָּלַם das Beschämen (הִכָּלִים) erleiden; הִכְרִית das Ausrotten (הִכְרִית) erleiden; הִשְׁלִיךְ das Hinwerfen (הִשְׁלִיךְ) erleiden. Bei הִשָּׁלַם Hi. 5, 23 kann man zweifelhaft sein, ob es Passiv zu einem indirect-causativen הִשָּׁלִים, also = „veranlasst werden, befriedigt, freundschaftlich zu sein“, oder ob es Passiv zu einem direct-causativen הִשָּׁלִים, also = „das Frieden-, Freundschaftstiften erleiden“ ist.

Nun existirt zu drei Hoqtalstämmen des regelmässigen Verbs kein direct-causatives Hiqtıl. Diese sind: הִשָּׁבַר das Brechen erleiden = gebrochen werden Jer. 8, 21 (הִשָּׁבַר [bloss Jes. 66, 9] ist da, wie הוֹלִיר, indirect-causat.); מִרְבָּץ oder vielmehr die Femininform מִרְבָּצִית „gemengt“, 3 M 6, 14 u. s. w.; מִצָּר „gezwirnt“ 2 M 26, 1 u. s. w. — Da ist ein direct-causatives Hiqtıl voranzu-

setzen, also **הִפְּגִי** „das Brechen ausüben“ wie z. B. **הִכְרִיחַ** „das Schneiden ausüben“; **הִרְבִּי** „das Mengen ausüben“; **הִפְּזִי** „das Zwirnen betreiben“. Obgleich also zu diesen drei Beispielen kein entsprechendes d. h. direct-causatives Hiqtal existirt, so sind sie doch selbstverständlich keine Spuren des Passivum Qatal, für dessen Existenz, wie schon § 24, 1 erwähnt ist, besonders Böttcher gekämpft hat. Denn **הִפְּגִי** ist ja eben das Perfect der passiven IV. arab. Form und nicht der passiven I., und das zweite und dritte Beispiel sind das eigenthümliche Particip der nämlichen passiven IV. arab. Form und nicht der passiven I., welches letztere ja *maqtá'l* heisst. — Das regelmässige Verb bietet überhaupt keine Spuren von dem postulirten Passivum Qatal. Denn ich sehe alle Spuren dieses fraglichen Passivum als nicht beweiskräftig an, welche erst durch die Behauptung gewonnen werden, dass die Punctatoren einen falschen Verbalstamm angenommen hätten. Also wo Böttcher meint (§ 906), dass die Punctatoren irrthümlich einen Niqtalstamm punctirt hätten, wo Passivum Qatal zu punctiren gewesen wäre, wie **יִפְּצֵר** (abgeschnitten, verwehrt sein) 1 M 11, 6 statt **יִפְּצֵר**, da muss ich widersprechen. Denn das klingt ganz so, als hätten die Punctatoren ein fremdsprachiges, ausländisches Buch zugeschickt bekommen, zu dessen Consonanten sie die Vocale hätten schreiben sollen. Die Punctatoren haben sich aber die Aussprache nicht ausgesonnen, sondern die durch lebendige Tradition überlieferte nur fixirt.

Da das regelmässige Verb keine Spuren des Passivum Qatal liefert, so verlieren auch diejenigen Formen des unregelmässigen Verb an Beweiskraft, welche allerdings solche Spuren sein können, vgl. § 34, 7. 9, c.

2. Was die Vocalisation anlangt, so hat sich der alte Passivvocal *u* noch erhalten beim Perfect viermal neben elfmal *o*; beim Imperfect zweimal neben einmal *o*. Das einzige Beispiel von Imperativ beim starken Verb **הִשְׁכַּבְהָ** „sei doch veranlasst oder dazu gebracht zu liegen; erleide doch das Zumliegenbringen“, also Passiv vom indirect-causativen **הִשְׁכִּיב**, zeigt also *o*; Hes. 32, 19; das zweite Beispiel siehe § 41, 1, e (Jr. 49, 8). Das Particip hat wegen des Lippenlautes **כ** zwölfmal den homorganen *u*-laut, einmal das aus *u* erhöhte, zuge-spitzte *i* in dem schon aus Jos. 16, 9 angeführten **מִבְּדָלוֹת** und nur dreimal *o*. Die Formen selbst, welche das regelmässige Verb bietet, giebt Böttcher § 1014. — Während bei **מִבְּ** Jos. 16, 9 wegen der Adjectivconstruction die Annahme Böttchers,

dass die Form Particip Hoqtal sei, zu billigen ist, ist diess bei מְגַבְלוֹת (Schnuren) 2 M 28, 14 unnöthig.

Anhang. Vom Causativstamme giebt es die folgenden

§ 29. Die Objectsbezeichnung

קָטְלָנִי er hat ge- tötet mich	קָטְלָךְ dich [m.]	קָטְלָךְ dich [f.]	קָטְלוֹ ihn	קָטְלָהּ sie (eam)
קָטְלָנִי sie hat ge- tötet mich	קָטְלָךְ dich [m.]	קָטְלָךְ dich [f.]	קָטְלָהּ קָטְלָהּ	קָטְלָהּ
קָטְלָנִי du [m.] hast get. mich	—	—	קָטְלָהּ קָטְלָהּ	קָטְלָהּ
קָטְלָנִי du [f.] hast get. mich	—	—	קָטְלָהּ קָטְלָהּ	קָטְלָהּ
—	קָטְלָךְ ich habe g. dich [m.]	קָטְלָךְ קָטְלָךְ	קָטְלָהּ קָטְלָהּ	קָטְלָהּ
קָטְלָנִי sie haben get. mich	קָטְלָךְ	קָטְלָךְ	קָטְלָהּ	קָטְלָהּ
קָטְלָנִי ihr [com.] habt getöt. mich	—	—	קָטְלָהּ	קָטְלָהּ
—	קָטְלָנִי wir haben g. dich [m.]	קָטְלָנִי	קָטְלָנִי	קָטְלָנִי

zwei Formen mit t: חָרַגְלָתִי (ich habe die Füße setzen lassen) Hos. 11, 3 und passiv מְחַרְגָּם „das Uebersetzen erlitten habend“ = übersetzt Esra 4, 7.

am Verb oder die Verbalsuffixe.

קָטַלְנוּ uns	קָטַלְתֶּם euch [m.]	קָטַלְתֶּן euch [fm.]	קָטַלְתֶּם sie (eos)	קָטַלְתֶּן sie (eas)
קָטַלְתִּנִּי	—	—	קָטַלְתֶּם	קָטַלְתֶּן
קָטַלְתִּנִּי	—	—	קָטַלְתֶּם	קָטַלְתֶּן
קָטַלְתִּנִּי	—	—	קָטַלְתֶּם	קָטַלְתֶּן
—	קָטַלְתֶּם	קָטַלְתֶּן	קָטַלְתֶּם	קָטַלְתֶּן
קָטַלְתִּי	—	—	קָטַלְתֶּם	קָטַלְתֶּן
קָטַלְתִּי	—	—	קָטַלְתֶּם	קָטַלְתֶּן
—	קָטַלְתֶּם	קָטַלְתֶּן	קָטַלְתֶּם	קָטַלְתֶּן

1. Ich füge auch hier das Paradigma bei, weil ohne vorausgesetzte mechanische und ganz exacte Kenntniss desselben sich gar nicht operiren lässt. — Es handelt sich nun darum, eine durchsichtige Analyse des Paradigma's zu geben. Dabei geht man nach meiner Ansicht am besten von der Verbalform zu den Suffixen fort. Nach dieser Methode ist über das Perfect der Thatverba dieses zu bemerken:

a) Weil der Accent, ausser bei den ohnehin schon auf Ultima betonten beiden Formen (קָטַלְתָּ und קָטַלְתְּ), bei Anfügung der Suffixe um eine Stelle nach dem Wortende hincückt, so ist der vorhandene Vortonvocal verschwunden, aber ein anderer in der Silbe vor der neuen Tonstelle entstanden, falls diese Silbe offen ist. Das kann man sich nun an dem memorirten Paradigma durchgehen.

b) Die Endungen sind vor Suffixen zum Theil andere: statt תָּ ist das alte תִּ bewahrt; statt תְּ meist das alte תִּ, nur dass es defective geschrieben ist, ausser Jer. 2, 34 und Hes. 16, 19 (bei Böttcher § 1042); statt תָּ und תְּ das alte תִּ.

c) Von den so entstandenen beiden consonantisch auslautenden Formen (קָטַלְתָּ und קָטַלְתְּ) zeigt קָטַלְתָּ vor dem Suffix den alten Auslaut *a*, und zwar als *ā* vor dem spitzen *nî*, wie Böttch. II, S. 323, Anm. 2 wohl richtig vermuthet, oder *ā*. Nur bei תְּ (dich [fem.]) ist durch das dem תּ ursprünglich folgende *ê* (תִּ) ein assimilirender d. h. hier, erhöhender Einfluss ausgeübt worden, sodass *ē* gesprochen wurde und nur, wenn doppelte Gutturalis vorausging, zweimal diese retrogressive Einwirkung aufgehalten wurde. So Qimchi, fol. 27, a; Abraham de Balmis S. 243, Zeile 18. Böttcher hat § 881, a, *γ* alle vorkommenden Fälle aufgeführt (Hes. 27, 26; Mi. 4, 9; Ri. 4, 20; 1. Sm. 25, 32; — Jes. 60, 9; 54, 6). Aber auch Ewald § 249, c hat das Richtige; ebenso Olshausen S. 231, c; Kautzsch aber erwähnt § 58, 3 Anm. 1 תְּ nur als Ausnahme Ri. 4, 20; Stade § 634, a richtig; und nur er giebt die richtige Erklärung dieses *e* § 108, obgleich er nicht gerade von Epenthese des *i* hätte sprechen sollen. Richtig bei Müller § 235 und Land § 196; falsch קָטַלְתְּ bei Bickell § 139. — Vor תָּ, תְּ und תִּ erscheint hier, wie überhaupt, der ursprüngliche Vocalauslaut nur als Schewa mobile (wenn langer Vocal vorhergeht) oder als Schewa medium (wenn kurzer Vocal vorhergeht). (In Pausa תָּ, wovon

es nur wenige Ausnahmen giebt; vgl. unten Nr. 7, ferner § 31, 8; ferner mehrmals bei den תָּב § 41, 4; endlich einmal bei den אָב § 42, 9).

Die andere Form תָּבַב soll nun durchaus schon ursprünglich einen consonantischen Auslaut gehabt haben, vgl. Ewald § 248; Stade § 628, a. Ges.-Kautzsch § 58, Anm. unt. d. Texte 2 spricht sogar positiv davon, indem er arab. *qatalani* und *qatalatni* als Gegensätze auführt; ebenso positiv Olshausen § 231, b „Unter allen Verbalformen ist nur eine, welche, jetzt wie früher auf einen Consonanten ausgehend, einen Theil der Suffixe ohne Bindelaut anfügt, nämlich die 3. fm. sg. im Perfect“. Bickell § 110: „The form *qatalat* even in primitive Semitic has lost the vowel, and ended in the consonant *t*“; ebenso Müller § 170; Land § 211, d. Indess Olshausen selbst sagt S. 34 „Es muss auffallen, dass die 3. sg. fm. hinter der Geschlechtsbezeichnung auf *at* keinen Vocal aufweist.“ Nun zeigt das Aethiopische auch hinter *at* durchgehends ein *a*, also *qatalatáni* (sie hat mich getötet) u. s. w., wie ja auch im Hebräischen vor zwei Suffixen an dieser 3. sg. fm. ein *a* erklingt, und diess ist einer von den Gründen, welche ich in meinen Aethiopischen Studien S. 141—143 gegen die alte Theorie vom Bindevocal aufgeführt habe. — Wenn nun auch die 3. sg. fm. ursprünglich auf ein *a* ausging, wie erklärt es sich dann, dass sie diess *a* vor den meisten Suffixen verloren hat? Ich meine so: Die 3. sg. fm. hat ihren vocalischen Auslaut verloren, wo beim Festhalten desselben die beiden ersten Stammconsonanten vocallos hätten werden müssen, also eine unhebräische, aramäische Wortgestalt hätte entstehen müssen, nämlich תָּבַבְתָּ , תָּבַבְתְּ , תָּבַבְתִּי u. s. w. Und dass diese Scheu wirklich den Sprachgenius des Hebräers geleitet hat, erkennt man daraus, dass aus eben jenem Grunde das *at* überall betont ist. Und weil eben diese Betonung des *at* vor בָּ , בַּ nicht möglich gewesen wäre, weil also vor בָּ und בַּ jene unhebräische Bildung trotz Wegwerfung des *a* hätte eintreten müssen (תָּבַבְתָּ , תָּבַבְתְּ), ebendaraus und nur daraus erklärt es sich, dass die 3. sg. fm. nie mit בָּ und בַּ verbunden auftritt, sondern den Accusativ mit אֶת hat. (Eben desshalb existirt nicht תָּבַבְתָּ und תָּבַבְתְּ ; gegen Qimchi 28b; Abr. de Balmis 244.) — Da die Betonung des *at*, wenn es mit andern Suffixen als בָּ verbunden ist, feststeht, so hat die Meinung, dass das *at* auch vor בָּ betont gewesen sei und zwar aus demselben Grunde, wie vor den andern Suffixen, das erste Recht. Also die Meinung von Böttcher II. S. 323, dass gerade vor בָּ allein das *at* nur in Pausa betont worden sei, ist eine willkürliche. Ausserdem tragen von den fünf Beispielen, welche überhaupt vorkommen, nur zwei das

Silluq HL. 8, 5; Hi. 42, 5; zwei aber das Zaqeph qaton Hes. 28, 18; Jr. 22, 26, also einen Accent, der doch nur ausnahmsweise Pausa macht, und an diesen beiden Stellen auch desshalb wahrscheinlich diess nicht thut, weil der kurze Vocal bleibt. Endlich, wenn das 5. Beispiel HL. 8, 5 (הִתְלַחֲתָהּ, sie hat dich gekreisst) nicht auf *at* betont ist, so waltete in diesem Beispiel auch nicht der diese Betonung fordernde Grund.

Die Reste des ursprünglichen Vocalauslauts darf man auch, nachdem die Sache erkannt ist, nicht Bindevocal nennen, denn sonst wird die Coordination dieser Auslautsreste mit den andern Auslautvocalen im Bewusstsein zerstört. Man kann ja „Vocalstammauslaut“ sagen. Er trägt, ausser bei קָטַלְתָּהּ, קָטַלְתָּם, קָטַלְתָּן, den Accent. Bei den übrigen Verbalformen ist es ebenso.

d) Die Verbalsuffixe heissen: אֲנִי mich; אַתָּה dich (m.), auch plene אַתָּה; אַתָּה dich (fm.), [אֲנִי nur einmal bei einer Imperfectform Ps. 137, 6; — Ps. 103, 4 und die übrigen von Ges.-Kautzsch angedeuteten Stellen § 58, 3 Anm. 1 haben אֲנִי nur an Nominalformen]; הוּא ihn; הִיא sie (eam); das von Ges.-Kautzsch angegebene הֵם Hes. 41, 15 steht an einem Nomen plurale; אֲנֵנוּ uns; אַתְּמָן euch (m.); אַתְּמָן euch (fm.); הוּא (eos), הוּא nur in gehobener Rede, ausser 2 M 23, 31; הֵן sie (eas). — Es werden aber diejenigen Fürwörter nicht angehängt, welche zu der betreffenden Person des Verbs die Reflexiva wären, weil die Reflexivbedeutung durch besondere Verbalstämme ausgedrückt ist. Ausgenommen ist Hes. 29, 3; und auch da bezeichnet das Suffix den Dativ des Reflexivpronomens „ich habe (ihn) mir gemacht“. Um so weniger Nöthigung liegt vor, mit Olshausen § 231, a, der עֲשִׂיתִיו vorschlägt, und Smend z. St., der nach den LXX עֲשִׂיתִים lesen will, die Lesart zu ändern. — b), c) und d) gelten für alle Verbalstämme, mit wenigen Ausnahmen.

e) Ueber das Schicksal des Vocals der letzten Stammsilbe und einzelne Erscheinungen, die beim Antreten der Suffixe sich zeigen. — Schon aus der Form קָטַלְתָּהּ können wir eine Regel von grosser praktischer Bedeutung abstrahiren: Ein *a* in der letzten Stammsilbe bewahrt sich, und zwar ausser vor אֲנִי und אַתָּה in gedehnter Gestalt, soweit es im Qatal ursprünglich oder der Vertreter eines *ō* ist. In קָטַלְתָּהּ hat das Suffix wegen geringerer Wucht

des Haupttones dem Gegenton seine vocalverlängernde Kraft gelassen; aber כֶּ and כֵּ haben dies nicht gethan. — Die Verwandlung des הֶ in הֵ beruht auf Uebergehung des Hauches und Monophthongisirung des entstandenen Diphthong *au*. Die Form הֶ— kommt am regelmässigen Verb nicht vor. — Das Mappiq des ה in קִטְּלָהּ zeigt an, dass nach dem Wegfall des auslautenden *a* von הֶ das ה noch seine Consonantenpotenz bewahrt hat.

Aber das Mappiq ist ausgefallen in שָׁמְרָהּ (er hat sie, seine וְשָׁמְרָהּ, Wuth, bewahrt, festgehalten) Am. 1, 11. Denn wollte man die Form als suffixlose 3. sg. fm. ansehen, so müsste das Verb objectslos stehen, während sonst nur שָׁמְרָהּ (Seele) bei der Redensart „sich hüten“ und eben das Wort Zorn (Jr. 3, 5) weggelassen wird, welches hier Object ist, und nur beim Partc. „Hüter, Wächter“ selbstverständlich das Object fehlt. Ferner, wenn jene Form die 3. sg. fm. sein sollte, könnte man zwar das Gesetz (Delitzsch, praef. ad Jobum Baerianum pag. VI), dass vor vornbetontem Worte eine offene Paenultima den Accent bekommt, geltend machen; aber wie wollte man erklären, dass desswegen die drittletzte ihren Vocal verloren hätte? Zu jener Auffassung kann ferner auch nicht der Gedanke bewegen, dass שָׁמְרָהּ entsprechend dem vorausgehenden הֶ Subject sein müsse; sondern, da dieses nachgestellt und jenes vorangestellt ist, so scheint angedeutet zu sein, dass der Prophet im letzten Satze zum allgemeinen Subjecte des Verses (Edom) zurückgekehrt ist und שָׁמְרָהּ bedeutsam als absolutes Object vorausgeschickt hat. Es kommt dazu, dass הֶ sein Mappiq oft verloren hat. Viele solche Fälle zählt Qimchi, fol. 26, b auf, indem er beginnt: „Und manchmal wird das ה des Pronomens ruhend“ und nun eben die hier behandelte Stelle zuerst aufzählt, also dieselbe als 3. sg. m. mit dem Suffix auffasst, wie es hier vertheidigt worden ist. So auch Abraham de Balmis S. 243, indem er das Wegfallen des Mappiq eben auf die Mitlelbetonung der besprochenen Form zurückführt; Ges. Lgb. S. 267; Ew. § 249, b; Bō. I. S. 243; Ges.-Kautzsch § 58, 3. Es ist also auch unnöthig, mit Ols hausen § 226, b die Lesart in שָׁמְרָהּ לְנֶפְשָׁהּ (und seine Wuth, er hat sie bewahrt für immer) zu ändern. Stade allerdings nimmt diese Lesart an § 384.

קִטְּלָהּ beruht auf rückwärtsgehender Assimilation, sagt man gewöhnlich. Man sollte aber sagen: Die Kraft des Sprechorgans, welche zur Aussprache des Hauches nöthig gewesen wäre, hat sich durch Verstärkung des *t* kundgegeben. — Dass

man ausser der Pausa קטלתני sagt, kann nur in Nachahmung des קטלני seinen Grund haben. — Aus קטלתיהו (ich habe ihn getötet) entstand קטלתיו, indem sich bei Uebergang des ה

2. Imperfect Qatal der Thatverba

יקטלני	יקטלה	יקטלה	יקטלה	יקטלה
	<i>jiktölekhá</i>			
er wird t.	dich (m.)	dich (fm.)	ihn	sie (eam)
mich				
יקטלני u. s. w.				
sie wird				
t. mich				
יקטלני u. s. w., nur mit Weglassung der Pronomina				
du [m.] wirst				
t. mich				
יקטלני	—	—	יקטלה	יקטלה
du [fm.] wirst				
t. mich				
—	יקטלה u. s. w. wie bei	יקטלה		
	ich werde t.			
	dich (m.)			
יקטלני	יקטלה	יקטלה u. s. w. wie bei	יקטלה	
sie werden				
t. mich				
יקטלני	sie [fm.] werden t. mich; ihr [com.] werdet			
	יקטלה wir werden t. dich [m.] u. s. w.			

Bei der Analyse schlage ich der Uebersichtlichkeit wegen denselben Weg, wie beim Perfect, ein.

a) Ein Vortonvocal konnte beim Rücken des Accentus nicht mit rücken, weil keiner da war.

b) Die beiden Formen auf ursprüngliches ה erscheinen in gehobener Rede noch mehrmals vor Suffixen mit ihrem alten ה, vgl. ילכדנו (sie werden ihn fangen) Spr. 5, 22, auf dem Suffix, nicht, wie bei Böttcher § 1047, f steht, auf dem Qibbus betont, und mit ה, welches beim Impf. selten vorkommt, vgl. unten.

Und eben weil diess ה angehängt ist, trägt das ו nicht den Accent, wie es thut, wenn es, nach seiner Gewohnheit, die Suf-

von *u* der verwandte Semivocal *v* ablöste. Zwischen *הי*—musste aber *ה* bleiben, weil sonst die beiden *u* in einander geflossen und die Form suffixlos geworden wäre.

יִקְטְלֵנוּ	יִקְטְלֵכֶם	יִקְטְלֵכֶן	יִקְטְלֵם	יִקְטְלֵן
	<i>jiqtölekhém</i>	<i>jiqtölekhén</i>		
uns	euch (m.)	euch (fm.)	sie (eos)	sie (eas)

der 2. Person.

תִּקְטְלֵנִי	—	—	תִּקְטְלֵם	תִּקְטְלֵן
--------------	---	---	------------	------------

töten mich. Wie bei יִקְטְלֵנִי
wie תִּקְטְלֵנִי.

fixe ohne Bindevocal hat. Qimchi, fol. 35, b stellt diess „Nun mit י“ nur als der Regel widersprechend hin (פֶּלֶא מִקְדָּה); ebenso Abraham de Balmis, pag. 250, Z 27; aber die Endung *ûn* haben in dieser Form gefunden Ges. Lgb. § 100, Anm. 13; Olshausen § 231, c; Böttcher a. a. O.; Ges.-Kautzsch § 60, Anm. 3; Stade § 628, e; Müller § 236; Land § 198, b. Nur Ew. hat § 250, b die Endung *û* und vielmehr das Nun epentheticum vor dem Suffix angenommen und so bei allen Beispielen, wo die Endung *ûn* vor Suffixen erscheint. Ewalds Meinung lässt sich, wie bei unserm Beispiel, überall nicht durchführen.

Die beiden Formen auf *הי* erscheinen vor Suffixen bloss mit der allgemeinen Pluralendung *û*, also תִּקְטְלֵנִי.

Darüber, dass die Form, wenn sie auch ohne Suffixe zweimal so erscheint Hes. 37, 7; Jer. 49, 11, nicht aus Nachahmung der Form geflossen ist, welche vor Suffixen gebraucht wurde, vgl. oben S. 170. Es ist hier an die Gewalt der Analogie des Masculinum zu erinnern, mit Ewald § 191, b; Stade § 534. 571, indem letzterer seine eigene Vermuthung, dass die Erscheinung aus einem unterschiedslosen Gebrauch von *taqtulâna* und *taqtulna* in einer älteren Sprachperiode stamme, bekämpft. — Hier, bei einer regelmässig auftretenden, also wirklich der alten Sprache angehörenden Erscheinung kann man diese Erklärung annehmen; anders war es oben bei einer Erscheinung, deren Aechtheit wegen ihrer Seltenheit zweifelhaft war, vgl. S. 170.

c) Die fünf affirmativlosen Formen bewahren ihren ursprünglichen Endvocal *u* als *ē*, welches sich vor הָ zu *ä* assimiliert, nach der positiven Verwandtschaft, welche zwischen *ā* und *ä* sich zeigt, vgl. „Gedanke, Laut und Accent“ S. 90 f.; meine Aethiopischen Studien S. 124. Nur Nachahmung der kürzeren Perfectsuffixform ist es, wenn für הָֿ erscheint וּ in הַלְכֶדוּ (sie wird ihn fangen) Ps. 35, 8; יִרְדְּפוּ (er wird ihn verfolgen) Hos. 8, 3 trotz der Pausa; יִתְקַפוּ (er überrumpelt ihn) Pred. 4, 12. וַתִּצְפְּנוּ (und sie verbarg ihn) Jos. 2, 4 geht auf die beiden Kundschafter; aber vielleicht in Folge einer Breviloquenz auf den Ort, wo Rahab die Beiden wie vergraben hatte; deshalb nicht mit Böttcher § 881, λ in וַתִּצְפְּנָם zu ändern. — Ebenso der Kürze wegen erscheint für הָֿ— das perfectische הָֿֿ, aber nach Böttcher § 881, η nur an לָכַד (fangen, einnehmen, erobern) von den regelmässigen Verben z. B. וַיִּלְכְּדֶהָ (und er nahm es [Lachis] ein) Jos. 10, 32 u. s. w. Vgl. Qimchi fol. 35.

Der Vocalstammauslaut des Perfects, also *a*, erscheint auch sonst mehrmals, aber nicht der Kürze wegen, sondern wegen gutturalischer Umgebung, oder zum Gleichklang mit benachbarten Formen, oder wegen der Pausa; vgl. *ānī*, *ānā* an Imperfectformen nach der Reihenfolge, in welcher sie unten erwähnt werden, 1 M 19, 19; Jes. 56, 3; Hi. 9, 18; Jes. 63, 16; 1 M 29, 32; 1 Kg. 2, 24 Qeri; 2 M 33, 20; 4 M 22, 33. — *ā'm* für *ēm* steht 2 M 29, 30; 5 M 7, 15; Ps. 74, 8; 4 M 21, 30. — Das Streben zwischen *i* und *ē* zu dissimiliren scheint auch ein Factor gewesen zu sein. הָֿֿ erscheint gar nicht im Codex (Böttcher II. S. 31), sondern dafür die Form mit dem Vocalstammauslaut des Perfects; aber diess wahrscheinlich nur, weil die betreffenden Formen gerade in kleiner oder grosser Pausa stehen; vgl. 2 M 2, 17; Hab. 2, 17.

d) Als Verstärkung der Suffixform (hauptsächlich in der Pausa) erscheint ein wahrscheinlich altes *an* und (erhöht) *än*, vgl. das einmalige יִכְבֹּדֵנִי, also eine Qittelform (er ehrt mich), mit Verlängerung des *a* durch den Satzton Ps. 50, 23; öfter contrahirt יִקְטִלֵנִי (er wird mich morden) nach 1 M 27, 19; seltener mit *e*, also יִקְטִילֵנִי (er wird mich töten lassen) nach Jer. 49, 19. — Ferner יִקְטִלֶנְךָ jiqṭelénkā (er wird dich [m.] töten) nach Jer. 22, 24 (Pausa); öfter contrahirt תִּשְׁמְרֶנְךָ tischmerékkā (sie wird dich [m.] behüten) Spr. 4, 6. Da auch diese Form bei Athnach steht, so kann nicht mit Ges.-Kautzsch § 58, 4 hervorgehoben werden, dass in Pausa נָה— stehe Spr. 2, 11. Die letztere Form ist vielmehr nur Pleneschreibung, wie dieselbe auch bei הָ vorkommt, vgl. S. 130. 220. — Ferner mehrmals יִקְטִלֶנְהוּ (er wird ihn töten) nach 5 M 32, 10; viel öfter mit Verstärkung des נ bei Verschluckung des folgenden ה, also נָה—, יִקְטִלֶנְהוּ. — Ferner bloss contrahirt נָה— sie (eam). — Es ist zweifelhaft, ob נָה auch „uns“ bedeutet. Denn Jos. 1, 18 bedeutet es sicher „ihn“; Targum נָה— und LXX αὐτῷ; Hos. 12, 5 heisst es wahrscheinlich „ihn“, wie auch das Targum die 3. sg. (עֲלֹהֵי) setzt, während freilich die LXX eine erste Person (sing.: με) geben, wie wenn sie נָה— gelesen hätten; aber in Hi. 31, 15 ist es unwahrscheinlich, ja unmöglich, dass es nur auf das zunächst vorausgehende הָהֵ, nämlich den עֲבָד (Knecht) von v. 13 zurückweist; wie denn auch die erste plur. vom Targum (יִתְּנָה) geboten wird, während die LXX wieder sich ganz frei bewegen (γεγόναμεν ἐν τῇ αὐτῇ κοιλίᾳ).

Ursprung dieses *an*. Ges. Lgb. § 35, 2; 58, 3 macht auf die Schwierigkeiten aufmerksam, welche die Annahme hat, dass das *an* eine ursprüngliche Endung des Impfs., des modus energicus des Arabischen, sei; weil die Formen mit נ keine andere Bedeutung als die mit den gewöhnlichen Suffixen versehenen Formen haben, und weil die Formen mit נ auch [am Perfect] an Adverbien und Interjectionen vorkämen. Aber in der Anmerkung macht er doch auf die Möglichkeit aufmerksam, dass dieses Nun ursprünglich zum Verb [und zwar zum Imperfect] gehörte, aber bedeutungslos geworden sei und durch Missverstand, nachdem es einmal mit dem Suffix verwachsen gewesen wäre, auch an andere Wörter gehängt worden wäre. Diese Auffassung scheint mir die richtigste zu sein, und der für dieselbe ausschlaggebende Grund ist noch nicht erwähnt: dieser ist: der *a*-laut, welcher vor diesem *n* bei Imperfect-König, Lehrgebäude d. hebr. Spr. 15

suffixen erscheint und höchstens zu *ā* übergeht, während sonst vor Imperfectsuffixen das aus *u* gewordene geschlossene *ē* gesprochen wird. Und ich glaube auch erklären zu können, wesshalb gerade die Formen des Imperfectsuffixes vorzugsweise an Adverbien u. s. w. erscheinen, nämlich weil das Imperfect, dessen Tempusstamm auch im Infinitiv erscheint, überhaupt mehr als das Perfect dem Nomen verwandt ist, und die Adverbien u. s. w. ursprünglich Nomina sind. Daher schlage ich als den, Ursprung und Bedeutung der Erscheinung am deutlichsten bezeichnenden Namen „Nun energicum“ vor. — Ges.-Kautzsch giebt keine Entscheidung, sondern erinnert bloss § 58. 4, Anm., wie an die Einschreibungen des Aramäischen, so an den Modus energicus des Arabischen. Müller § 238 spricht sogar ausdrücklich gegen die angegebene Ableitung, vgl. „Man hat diese Formen mit dem Cohortativ [dessen *a* aus *an* stammt] in Verbindung gebracht; da sie aber bisweilen auch am Perfect (bezw. Infin.), häufig an Partikeln vorkommen, so ist diese Erklärung sehr zweifelhaft.“ Aber Stade § 480, c vertritt die Ableitung des *n* vom Modus energicus des arabischen Impf. und Imp. (und weiter zurück von einem Pronominalstamm *an* § 177, b).

Ewald nimmt § 105, f; 123, a nicht nur, mit Erinnerung an das Sanskrit, eine ursprüngliche Verwandtschaft zwischen dem Stammbildungselement *t* (לְתַּתֵּן) und *n* (לְנַתֵּן), sondern auch § 247, a Zusammenhang zwischen diesen und לִי, לָךְ, לָנוּ, dem Zeichen des Accusativ und dem Nun vor Suffixen an § 250, a, welches ihn auch beiläufig an die Nunation des Arabischen erinnert. — Die ersten zwei Zusammenstellungen will ich nicht bestreiten, denn einen logischen Zusammenhang scheinen auch mir die beiden Elemente haben zu müssen, welche beide ursprünglich zur Bildung des Reflexivs dienten. Aber לִי lässt sich nicht als Verlängerung des einfachen *t* auffassen, vgl. oben § 15 Schluss; und wenn das Nun vor Suffixen Zeichen des Accusativ sein sollte, so müsste es gleichmässig an den Suffixen des Perfects und des Imperfects stehen. — Also nicht: Nun demonstrativum. — Ich weiss nicht, ob durch Ewald angeregt worden ist Bickell, vgl. § 140: „In the future the suffixes can also be appended to a future form, which instead of the nominative ending *i* = *u* had the indefinite accusative ending *an* = *am*, Hebrew *ān*. For in the verb the indefinite form can remain before the suffixes, since the verbal suffixes are accusative, while the nominal suffixes, as genitive, must always have the noun before them in the definite form of the status constructus.“ Darin scheint mir die fragliche Imperfectendung, die ja im allerletzten Grunde mit der alten Accusativendung zusammengehangen haben mag, unrichtig als Accusativendung noch in ihrer Function am Imperfect und in ihrer Verwendung

vor den Suffixen betrachtet. Es scheint aber die vollere Imperfectform, die also nur eine ursprüngliche Verwandtschaft mit dem nominalen *an* des Hinstrebens auf ein Ziel hat, nur aus lautlichen Gründen auch vor Suffixen gebraucht worden zu sein, damit ein vollerer Klang der Form entstehe. (Wenn Bickell in seinen Worten die angebliche Accusativform des Verbs in demselben Athem auch die unbestimmte Form desselben nennt, so ist das ein sehr kühner Sprung). — Eine ähnliche, zu nahe Beziehung zwischen der fraglichen Imperfectendung und der alten Accusativendung nimmt auch Land § 195 an, vgl. „De rol van en bindvocaal wordt niet zelden door de klankverbinding *an* vervuld, die, behalve vóór den ersten pers. enk., onder den klemtoon in *en* verandert. Dat dit *ān* oorspronkelijk ostensief, en met de oude casusuitgangen en de bindvocalen van het genitiefsuffix verwant is, is niet onwaarschijnlijk.“

Olshausen § 97, c giebt die Vermuthung, dass *an* mit dem נָ zusammenhänge, welches in נָנִי u. s. w. erscheine, bekämpft sich selbst aber mit einer Reihe von Bedenken und, wie ich glaube, siegreich. — Diese Aufstellung hat Böttcher nicht gekannt, indem er § 869, 2 schrieb: „Dass das נָ— dieselbe, nur lautlich erschlaffte Reflexivsilbe נָ ist, welche den Separaten der 1. und 2. Person vortritt, liegt so auf der Hand, dass es unbegreiflich ist, warum es die Lehrbücher nicht längst haben.“ Gegen ihn bemerke ich: Gerade reflexiv ist ja das angehängte Pronomen nicht; es scheint also auch nicht durch ein altes Bildungselement verstärkt worden sein zu können, welches das „selbst“, die Rückbeziehung der Handlung auf das Subject, ausdrückt. — Alle seine Verweisungen auf die weite Verbreitung dieses *in* oder *î* im Chaldäischen erklären sich so, wie es schon Gesenius im Lgb. angedeutet hat, vgl. oben. Ferner ist es zwar richtig, dass im Aramäischen auch ein נ vor Suffixen eingeschoben ist, und überhaupt ist, vgl. oben § 26, 2, die Einsetzung von Buchstaben unbestimmteren Lautes weit im Semitischen verbreitet: indess aus allem ergibt sich nicht, dass jenes *an*, *ān*, welches zunächst an Imperfectformen des Hebräischen erscheint, aus eben solcher Lautwucherung stamme. Also nicht: Nun epentheticum.

b), c) und d) gelten im allgemeinen von allen Verbalstämmen.

e). Das tongedehnte *ō* der letzten Stammsilbe hat sich als dumpfer, gedrückter Vocal nicht im Vorton erhalten, sondern ist zu *ö* (Schewa) verklungen. Es hat aber öfter in einem Vererbungschataph-qames [S. 74] eine Spur von sich zurückgelassen, vgl. אֶכְתֶּבְמָה (ich werde sie schreiben) Jr. 31, 33

bei Athnach; יִרְדֹּפֶךָ (er wird dich verfolgen) Hes. 35, 6 bei Athnach; אֲשַׁחֲלֶנּוּ (ich werde ihn pflanzen) Hes. 17, 23 bei Zaqeph qaton; vgl. Qimchi fol. 35, a. Stade verweist § 574, b falsch auf seinen § 104, als läge hier kein Vererbungschateph-games vor. Nur vor ה, כּ und כֶּן hat *ō* sich als unbetonter *o*-laut d. h. als Qames chatuph erhalten.

3. Imperativ Qatal der Thatverba.

קַטְלֵנִי	קַטְלֵהוּ	קַטְלֵהָ
<i>qōṭelē nî</i>	<i>qōṭelē hû</i>	<i>qōṭelā hā</i>
töte mich!	töte ihn!	töte sie (eam)!

קַטְלֵנוּ	קַטְלֵם	קַטְלֵנָּה
<i>qōṭelē nû</i>	<i>qōṭelē m</i>	<i>qōṭelē n</i>
töte uns!	töte sie (eos)!	töte sie (eas)!

קַטְלֵנִי *qīṭel' nî*, töte [fm.] mich! u. s. w. mit הָ הַ הִּי u. כּ כֶּן כֵּן. קַטְלֵנוּ *qīṭel' nû*, tötet [com.] mich! u. s. w. mit denselben Suffixen.

a) Die 2. pers. sg masc. zeigt vor Suffixen ihr altes (*u*) *ō* hinter dem ersten Stammconsonanten in halbgeschlossener Silbe, wie die Transcription veranschaulichen soll.

b) Die Form auf נָה erscheint wieder ersetzt durch die nächstliegende Masculinform.

c) und d) Vocalstammauslaute und Suffixformen sind wie beim Imperfect, nur dass für *āhā* das kürzere *āh*, ausser bei לָכֶּה vgl. לָכֶּה, (nimm sie ein!) 2. Sm. 12, 28, auch bei כָּתַב vgl. כָּתַבָּה Jes. 30, 8 vorkommt. — b), c) und d) gelten im Allgemeinen bei allen Verbalstämmen.

e) Die Bemerkung über den Vocal der letzten Stammsilbe liegt hier schon mit in a).

4. Infinitivus.

קַטְלִי	קַטְלֵךְ	קַטְלֵךְ	קַטְלֹ	קַטְלֵה
<i>qōṭeli'</i>	<i>qōṭlekhā'</i>	<i>qōṭelē' kh</i>	<i>qōṭelō'</i>	<i>qōṭelā' h</i>
mein Töten	oder	dein [fm.]		
קַטְלֵנִי	קַטְלֵה	קַטְלֵנִי	קַטְלֵנִי	קַטְלֵנִי
<i>qōṭelē nî</i>	<i>qōṭelē h</i>	<i>qōṭelē nî</i>	<i>qōṭelē nî</i>	<i>qōṭelē nî</i>
das mich	dein Töten [fm.]	Töten und	u. s. w.	
Töten.	und das	das dich		
	dich Töten	Töten		

קָטַלְנִי <i>qōṭelē nû</i>	קָטַלְכֶם <i>qōṭlekhém</i>	קָטַלְכֶן etc.	קָטַלְמֶם <i>qōṭelā'm</i>	קָטַלְנֶם <i>qōṭelā'n</i>
oder				
קָטַלְכֶם <i>qetōlekhém</i>				

Dafür, dass der Infinitiv auch vor Suffixen sein *u-o* zwischen dem zweiten und dritten Stammconsonanten hatte, ist Beleg das Kethib רדופי (mein Verfolgen) Ps. 38, 21, über dessen muthmassliche Aussprache *redūphī* (*redōphī*) oben § 20, 12 im Zusammenhang gehandelt worden ist. Nach der spätern Entwicklungsstufe hatte aber der Infinitiv gleich dem Imperativ, wie die Transcription andeutet, vor Suffixen sein *ō* hinter dem ersten Stammconsonanten in halbgeschlossener Silbe. — Beim Suffix der ersten pers. sg. wird zur Bezeichnung des Subjects der Handlung das Nominalsuffix *i*, aber zur Bezeichnung des Objects der Handlung das Verbalsuffix *nî* angehängt; über 2 Chr. 35, 21 und Hes. 47, 7 vgl. § 31, 8; 38, 6. Bei den Suffixen der übrigen Personen wird Subject und Object durch das Nominalsuffix bezeichnet; die einzige Ausnahme Jr. 39, 14 siehe unten § 42, 10, d. Diese Regel gilt für den Infinitiv aller Verbalstämme, soweit an denselben ein Object angehängt werden kann. — Vor ה, כ, כן ist ausser der Pausa, bei unbetontem Vocalstammauslaut, zur Vermeidung der beiden vocallosen Consonanten und eines sich daraus bildenden Hilfschireq entweder straffer Silbenschluss eingetreten, wie er also auch in תפסכם (euer Erfassen, Erobern) Jos. 8, 8 und in קצרכם (euer Ernten) 3 M 19, 9; 23, 22; Qimchi 32, b vorauszusetzen ist, oder der Silbenvocal hat seinen Platz hinter dem zweiten Stammconsonanten; vgl. das Paradigma. Qimchi, fol. 32, b führt 2 M 23, 20 und 1 Sm. 25, 29 als Belegstellen an. Aber in der Pausa, bei betontem Vocalstammauslaut, konnte sich und hat sich die Halbgeschlossenheit der Stammsilbe erhalten; daher in Pausa קטלֶהָ *qōṭelékha*, vgl. קצרה bei Zaqeph qaton 3 M 23, 22; Qimchi 32, b. — Neben dem aus *ũ* zerdrückten *o* zeigt sich zugespitztes *i* bei מכר, vgl. מכרם (ihr [eorum] Verkaufen) Am. 2, 6 und bei שבר, vgl. שברי (mein Zerschlagen) 3 M 26, 26; Qimchi 33, a. Bloss *i* zeigt שטן in לִשְׁטְנוֹ (um ihn anzuklagen) Zach. 3, 1.

5. Die Participia werden in die Declinationen eingereiht.

6. Das Qatal der Zustandsverba. Diejenigen, welche in der affirmativlosen Form des Perfects \bar{e} und a zeigen, haben ihr \bar{e} , wie in der Pausa, so vor Suffixen allemal bewahrt, vgl. die einzigen Beispiele vom regelmässigen Verb גָּדַלְנִי (er ist mir grossgewachsen) Hi 31, 18 und לְבַשָּׁם (er hat sie [eos] umkleidet) 3 M 16, 4. Daraus ergibt sich die Regel: Das \bar{e} in der letzten Stammsilbe der Zustandsverba erhält sich vor Suffixen als Vortonvocal.

Auch לְבַשָּׁה hat es nach der Analogie des unregelmässigen Verb geheissen und לְבַשְׁכֶּם , לְבַשְׁכֶּן ist mir sicherer, weil Formen mit ebenfalls ursprünglichem \bar{e} [wie הִזְכֶּרְכֶּם (euer zur Erinnerung Kommen [Smend]) Hes. 21, 29] als Analogie herangezogen werden müssen, als die Aussprache mit Pathach, wofür sich nur Analogien mit ursprünglichem a [wie בִּישְׁכֶּם (euer Schändlichhandeln) Am. 5, 11] bringen lassen; gegen Böttch. § 1043, 2.

Beim Imperfect gilt die Regel über das a der letzten Stammsilbe, oben 1, e, ohne Ausnahme. Also z. B. יִלְבֹּשֵׁנִי (er wird mich umkleiden) Hi. 29, 14; יִלְבֹּשֶׁה (er wird dich [m.] umkleiden) u. s. w. Und es ist יִלְבֹּשְׁכֶם , יִלְבֹּשְׁכֶן nach der Analogie zu erwarten. Ja, es erhält sich nicht bloss das a der letzten Stammsilbe, sondern es haben sogar die drei Formen mit Vocalafformativen vor Suffixen immer ihr altes a als Vortonqames bewahrt: also תִּלְבֹּשֵׁנִי (du [f.] wirst mich umkleiden), יִלְבֹּשְׁנִי (sie [m.] werden mich umkleiden); תִּלְבֹּשְׁנִי (sie [f.] und ihr [com.] werdet mich umkleiden). Nur vor כֶּם und כֶּן , die doch betont gewesen wären, hätte die 3. pl. m. und fm. das a nicht behalten können, weil es da nicht mehr vor der Tonsilbe gestanden wäre. Vgl. noch תִּדְבֹּקְנִי (es heftet sich an mich) 1 M 19, 19 (Qimchi 35, a) und יִלְבֹּשָׁם 2 M 29, 30 „verbunden nach der Weise des Fürwortes [כִּנְיִי] des Perfects“ (Qimchi 35, b), mit Vocalstammauslaut des Perfects.

Was vom Imperfect gilt, gilt auch vom Imperativ. Das a zeigt sich nämlich immer als Vortonvocal hinter dem 2. Stammconsonanten, also לְבַשְׁנִי (umkleide mich!) u. s. w. Und wieder zeigt sich in den vocalisch afformirten Formen das ursprüngliche a , also לְבַשְׁנִי (umkleide [fm.] mich!), לְבַשְׁנִי (umkleidet [com.] mich!). — Ich habe diesen Gegenstand so ausführlich dargestellt, weil nach meiner Erfahrung hier ein

breiter Grund gelegt werden muss, wenn ein klares und bestimmtes Bewusstsein entstehen soll.

Beim Infinitiv haben die Zustandsverba auch vor Suffixen gewöhnlich *o*, und es gelten über den Silbenschluss dieselben Regeln, wie bei den Thatverba. Dabei zeigt sich einmal in קָרְבָּכֶם (euer Nahen) 5 M 20, 2 eine Voraussnahme des *ō* unter dem schwierig producibaren ק, also *qörōbekhém*. Freilich kann man auch das *o* hinter dem ר als das secundäre ansehen, und dann hätte Qimchi auch ein innerliches Recht gehabt, das Verb fol. 32, b zu den Verbis mediae gutturalis zu stellen. — Aber *o* und *i* zeigen שָׁכֵן (wohnen) und שָׁכַב (liegen) vgl. שָׁכַבְהָ 5 M 6, 7 (Qimchi 32, b) [über das Dagesch lene vgl. Nr. 4] und שָׁכַבָּה 1 M 19, 33. 35; bloss *i* zeigt בָּגַד (verdeckt handeln) 2 M 21, 8.

7. Am Verbum finitum des Niqtal kommt beim regelmässigen Verb kein Suffix vor. — Vom Infinitiv vgl. als Vorbilder: הִקְבִּירִי (das mich Geehrtmachen, -erweisen) 2 M 14, 18 und הִשְׁמַדָּה (dein [m.] Vernichtetwerden) 5 M 28, 20. (In diesem Capitel hat die Pausalform ausnahmsweise drei Mal הִשְׁמַדָּה v. 24. 45. 51); הִקְבִּירָה Hes. 21, 29; Qimchi 55, b. — Also: Das *ē* im Imperfectstamm Niqtal erhält sich nicht als Vortonvocal, sondern verhält im Allgemeinen zu Schewa und verkürzt sich vor ה, כָּ und כֵּן zu Segol.

8. Das *ē* in der letzten Stammsilbe des ganzen Qittel hat dasselbe Schicksal vor Suffixen, wie das *e* des Imperfectstamm Niqtal. Also: קִטְלָנִי = *qittelanî*, קִטְלָה = *qittēlehā'* u. s. w. u. s. w. Bemerke noch das poetische Suffix in וַיִּגְרֶשְׁתָּמוּ 2 M 23, 31. Aber neben וַיִּשְׁרָשֶׁה (und er wird dich entwurzeln) Ps. 52, 7 heisst es immer בִּרְכָה 5 M 2, 7 etc. (8 Mal nach der Concordanz). Das kann nur als Wirkung des gutturalartigen כ betrachtet werden, vgl. S. 37 f. — בִּרְכָה 5 M 24, 13 mit Athnach; „nach falscher Analogie“, Stade § 633, b.

Beim Imperfect bemerke mit dem kürzeren Perfectsuffix וַיִּסְפָּרָה Hi. 28, 27; Qimchi 35, a. Ferner ist, weil wegen des נסוג אחר der Ton auf die Silbe gelegt wurde, das Sere einmal geblieben in תִּכְבְּדָהּ (mit Rebia mugrasch) Spr. 4, 8; Qimchi 60, a. — Hier seien vom regelmässigen Verb einige

Beispiele mit Suffix energicum erwähnt: אֶקְבֹּץ (ich werde dich zusammenbringen) Jes. 43, 5; vgl. תְּבַרְכֵּנִי mit dem ursprünglichen *an* 1 M 27, 19. 31. Mit dem jüngeren *en* und zwar uncontrahirt: יְבַרְכֶּנִּי Ps. 72, 15, Qimchi 35, a; contrahirt öfter z. B. 4 M 23, 25. Im Imperfect hat auch בִּרְךָ vor ה immer Segol, also den *e*-laut bewahrt, vgl. יְבַרְכֶּה 1 M 27, 10 u. s. w. — וְאֶבְרַכֶּם (und ich werde sie [eos] s.) 1 M 48, 9 bei Silluq (auch Baer-Del.) muss nicht ein Versehen (Olsh. S. 469, Anm.) sein. — Beachte noch יִשְׁרְתֶּנָּה (sie werden dich [fm.] bedienen) Jes. 60, 7. 10 (Qimchi 35, b), wo das alte *ûn* seinen Vocalauslaut bewahren musste.

Hierher gehört Dikduke ha-teamim § 52 „Merkmal des Wortes „„Vertreiben““ (נִדְּשָׁה). Das ganze Verb „Vertreiben“, unter dessen Schin der Dreipunct [Segol] ist, hat Pathach [d. h. Chateph-Pathach], z. B. אֶנְדֹּשׁ 2 M 23, 29; ebenso 4 M 22, 6. Und das ganze übrige Wort „Vertreiben“ in der Schrift hat nicht Pathach, z. B. נִדְּשָׁה Ri. 11, 2; גִּדְּשָׁנִי 1 Sm. 26, 19; abgesehen von einem Pathach d. h. einer mit Chateph-Pathach versehenen Form, in der doch nicht der Dreipunct [unter dem ש] ist, nämlich נִדְּשָׁה Ps. 34, 1“. Baer bemerkt aber in einer Nota, dass dieser Fall nicht die einzige Ausnahme bilde.

Ebenso gehört hierher § 53: „Merkmal des Wortes „„Segnen““, welches in der Schrift richtig disponirt[?], mit einem Gesundheitsmittel und Verband immer verknüpft ist. Wenn das Wort „Segnen“ beim כ gedehnt ist [d. h. hinter כ einen langen Vocal hat] und bei diesem כ der Accent angebracht ist, so ist es immer gebunden [zusammengebunden d. h. kurz ausgesprochen, vgl. die Stelle, welche Levy, Chald. WB. s. v. כָּרַךְ ganz zuletzt anführt: כִּי-כָרַךְ אֶת-שֵׁמֶט = sie lesen „das Schema“ ohne Pausen oder Absatz, eig. abgerundet]. Z. B. הִתְבַּרְכֵּה Jr. 4, 2 [mit Merkha beim כ]; ebenso in Ps. 72, 17 [beide Male mit Accent beim כ wegen אֲחֵרֵי]; ebenso 1 Chr. 29, 20 [mit Merkha beim כ als Vertreter des Metheg]. — Aber wenn beim כ sein Accent ist, so wird es pathachirt in seinem Klange, und man lässt es mit der Zunge lautbar werden [d. h. man giebt durch Chateph-Pathach dem Worte einen volleren Lautkörper]. Z. B. אֶבְרַכֶּה 1 M 12, 3 [mit Paschta]; vgl. 27, 34; 4 M 6, 27; 1 M 22, 18; Ps. 103, 20; — ausser einem, welches in der Schrift vereinzelt ist, weil beim כ sein Accent ist, und es doch nicht in seinem Laute pathachirt wird: בִּרְכֵּה (ich pries) Dn. 4, 31“.

Hier bietet das regelmässige Verb zwei Beispiele davon, dass die Imperativform auf כָּה durch die auf ה ersetzt wird:

סִמְכֵנִי (stützet, kräftiget mich!) und רַפְּדֵנִי (erquicket mich!) Hohesl. 2, 5, weil nach dem Zusammenhang die Jerusalemerinnen des 7. V. aufgefordert sind. Und so ist zu urtheilen, obgleich von diesen Femininis auch sonst V. 7 das Masculin gebraucht ist. — Infinitiv: קָטַלְי (mein Morden) und קָטַלְנִי (das mich Morden). — לְבָרְכִי steht 1 Sm. 13, 10 ohne Metheg und so auch 1 M 28, 6; 2 Sm. 8, 10; 1 Chr. 18, 10 in manchen Ausgaben, wie Ges. Thes. s. v., Bö. II. S. 399 angeben (bei Buxtorf 1 Sm. 13, 10 und 1 Chr. 18, 10; bei Mich. und Baer-Delitzsch nicht). Es haben daher Manche, hauptsächlich Fürst *bō* ausgesprochen. Es fragt sich zwar kaum noch, ob diess auch wirklich die Schreiber gewollt, welche das Metheg weggelassen. Aber möchte diess auch sein; da die Bedeutung ganz so wie bei den mit Metheg versehenen Formen ist, so ist das Metheg nachzutragen und *bā* auszusprechen. — Für das gewöhnliche Segol in der letzten Stammsilbe vor ה, כּ, בּ steht, vielleicht unter Begünstigung des Sibilanten, auch Chireq in בְּפָרְשָׁכֶם (bei eurem Ausbreiten) Jes. 1, 15, Qimchi 59, b. Und diess ist das einzige Beispiel eines Inf. von Vb. mediae ר vor ה, כּ, בּ. Mit Femininendung: צִדְקָתְךָ (dein Rechtfertigen) Hes. 16, 52.

9. Im Quttal kommt nicht einmal der Infinitiv, sondern nur das Particip mit Suffixen vor, und das gehört in die Nominalflexion.

10. Beim Hithqattel kommt wieder vom regelmässigen Verb keine Form des Verbum finitum mit Suffixen vor. — Der Infinitiv lautet wie הִתְקַטְּלִי (mein mich Töten; הִתְקַטְּלֶה (dein dich Töten); also *ē* ist behandelt, wie im Imperfectstamm Niqtal und im ganzen Qittel. — Die selteneren Intensivstämme verhalten sich vor Suffixen wie ihre herrschenden Verwandten. Die vorkommenden Formen sind gleich oben in § 26 mit aufgeführt worden.

11. Beim Perfect und Imperfect Hiqtıl hat das *ī* der letzten Stammsilbe sich unveränderlich erhalten, also הִקְטִילְנִי (er hat mich töten lassen), הִקְטִילְהָ *hiqtī-lekhá* (er hat dich [m.] töten lassen) u. s. w. u. s. w. In הִכְלִמְנוּם (wir haben sie verletzt) 1 Sm. 25, 7 (Qimchi 63, b) hat das gutturalverwandte כּ, vgl. S. 37 f., das *ī* zerdrückt. — הִרְדִּיפוּהָ (sie haben sie verfolgt) Ri. 20, 43 mit Dagesch medium orthoconsonanticum der

1. Art [S. 69 f.]. Inconsequent haben Buxtorf, Michaelis, Hahn zwar kein Dagesch lene im ך, aber auch keinen Punct im ך, während sie ihn 1 Sm. 1, 6 haben. — Bemerke יבדילני (er wird mich absondern) Jes. 56, 3 mit Vocalstammauslaut des Perfects (Qimchi 35, a).

In Bezug auf den Jussiv ist schon bemerkt, dass es (fast ausnahmslos) vor Suffixen keine besondere Form desselben giebt. Man kann diess praktisch auch so ausdrücken: Das ē des Jussiv wird vor Suffixen wieder zu ī. Also heisst יקטילני nicht bloss „er wird mich töten“, sondern auch „er möge mich töten!“, letzteres, wenn die Optativbedeutung irgendwie durch eine Beifügung (נא; אל) bemerkbar gemacht wird; sonst wird auch der Jussiv für sich gesetzt und das Pronomen mit אה hinzugefügt. — Folglich auch ויקטילני „und er liess mich töten“ u. s. w. Auch das ē des Imperativ wird, wie vor dem verstärkenden ה, so auch vor Suffixen zu ī, also הקטל (lass töten!), הקטילה (lass doch töten!), הקטילני (lass mich töten!). —

Beim Infinitiv wieder הקטילי (mein Tötenlassen) und הקטילני (das mich Tötenlassen). הצפינו (ihn verstecken) 2 M 2, 3 mit Dagesch dirimens [Dagesch medium orthoconsonanticum S. 69 f.]. Hier kommt nun הזכרکم (euer Sicherinnernlassen d. h. euere Einwirkung, dass man sich erinnert; indirect-causativ) Hes. 21, 29 vor, und dieses a ist aus ē geworden und zwar als diess noch vorhanden war. Es ist also ein Beweis dafür, dass der Imperfectstamm des Hiqtıl einmal ein [aus ī zerdrücktes] ē besass. Denn die letzte Möglichkeit, durch welche man der Annahme eines solchen ē als der Zwischenstufe zwischen [arabischem] ı̄ und hebräischem ī entgegen gehen könnte, nämlich dass [arabisches] ı̄ unmittelbar durch den Einfluss des ך in a übergegangen wäre, ist ja ausgeschlossen.

Qimchi 65, a erwähnt diese Form hinter den Imperativen Hiqtıl, welche bei Verbis mediae (und tertiae הִשִּׁי Ps. 5, 9) gutturalis (ausser Pausa הִנֵּחַ Joel 4, 11 und) in Pausa statt Sere ein Pathach haben, vgl. darüber § 31, 7. Er sagt: „הִנֵּחַ 1 Sm. 15, 23; Infinitiv (מִקֵּי) und zwar mit Pathach bei Athnach; und ebenso הִנֵּחַ Hes. 21, 29 mit Pathach“.

12. Beim Hoqtal kommt nicht der Infinitiv, sondern nur das Particip mit Suffixen vor.

13. Was die Bedeutung der Suffixe anlangt, so bemerke ich nach Böttcher § 875 diess: a) Das Suffix bedeutet auch seltener den Dativ, vgl. מְשַׁכְּתִיךָ (ich habe dir [fm.] hinausgezogen d. h. lang dauern lassen [Huld]) Jer. 31, 3; den Dativ bei einem Zustandsverb vgl. schon oben Nr. 6 dieses § aus Hi. 31, 18. — b) Das Suffix steht auch, wo eine nicht durch Suffix ausgedrückte Ergänzung des Verbs durch Praeposition angeknüpft 'wäre. Vgl. das schon oben Nr. 6 aus anderm Grunde gebrachte Beispiel הִדְבַּקְנִי (es heftet sich an mich) 1 M 19, 19; denn דָּבַק wird sonst mit בָּ oder אַחֲרַי construiert etc.

B. Unregelmässiges Verbum.

Diess ist dasjenige Verbum, welches durch die Beschaffenheit, oder (in éinem Falle) durch die gegenseitige Beziehung der Stammconsonanten zu Abweichungen in der Flexion Anlass giebt. Man nennt dieses Verbum auch „schwaches“ Verb und die Stammconsonanten, welche Abweichungen herbeiführen, „schwache“. Und diese Bezeichnung ist gegen Ges. Lgb., Olshausen und Böttcher § 998 auch auf die Gutturalen auszudehnen; denn a parte potiori fit denominatio. — Es war etwas anderes, wenn Qimchi im Mikhlol, fol. 2—70 die Formen der gutturalen Verba zugleich mit bei den מְלִיץ מְלִיץ (verba integra) behandelte; denn da sollten nach der praktisch-mechanischen Art der Alten die Verba zusammengenommen werden, von denen kein Stammconsonant in der Flexion verschwand.

I. Verba gutturalia.

Vorbemerkung: Die Literae gutturales zeigen drei Eigenthümlichkeiten:

1) Die Eigenschaft, bloss virtuell (wenn vor der allerdings einfach gebliebenen Gutturalis keine Ersatzdehnung eingetreten ist), oder gar nicht verdoppelt zu werden (wenn der vorhergehende Vocal gedehnt wird). Diese Eigenschaft besitzen sie in folgender absteigenden Reihe: א, ה, ו, מ, die ich darum immer einhalte, wenn es sich um diese Eigenschaft handelt, vgl. schon § 16 beim Artikel und § 19 bei מָן.

2, a) Eine mehr oder weniger grosse Vorliebe für den ihnen homorganen Vocal א, und zwar in der Reihe ו, ה, א, מ abwärts, und

darum wende ich immer diese Reihenfolge an, wo die Vorliebe der Gutturalen für den *a*-laut in Betracht kommt.

2, b) Einen zerdrückenden Einfluss auf die ihnen nicht homorganen Vocale *i* und *u*.

3, a) Durchgreifende Unfähigkeit, ein Schewa mobile, oder medium simplex,

3, b) Theilweise Unfähigkeit ein Schewa quiescens simplex unter sich zu haben. Letztere Unfähigkeit beruht auf der grösseren oder geringeren Schwierigkeit, die Gutturalen mit dem folgenden Consonantencomplex zu verbinden. Und da ist die Reihe *ח, ע, ה, א*.

§ 30. Verba primae gutturalis.

Dieses sind Verba primae [literae radicalis] gutturalis d. h. Verba von (oder mit) einem gutturalischen ersten [Stammconsonanten]. Aber alle Verba primae *א*, in denen das *א* der Quiescierung, oder der Syncope unterliegt, werden § 35 behandelt. Das Verzeichniss dieser Verba siehe dort über dem §.

1. Qatal der Thatverba.

Perfectum: 3. sg. m. עָמַד (er ist gestanden).
 3. sg. fm. עָמְדָה
 2. sg. m. עָמַדְתָּ
 2. pl. m. עָמַדְתֶּם

Imperfectum: 3. sg. m. יַעֲמֹד *ja-amō'd*
 2. sg. fm. תַּעֲמִדִי *ta-ʔamedî*
 [1. sg. com. אֶעֱמֹד]
 3. pl. fm. תַּעֲמִדְנָה

Imperativus: 2. sg. m. עָמַד
 2. sg. fm. עָמְדִי *ʔimedî*
 2. pl. fm. עָמְדְנָה

Infinitivus constructus: עָמַד
 „ absolutus: עָמֹד

Participium activum: עָמֵד
 „ passivum: עָמִיד.

a) Perfect. Wie עָמַדְתֶּם, haben alle, auch die mit dem schwächeren *א* beginnenden, Chateph-Pathach; also Eigenthümlichkeit 2, a und 3, a.

b) Beim Imperfect handelt es sich zunächst um den Vocal des Präformativs; also um die Eigenthümlichkeit 2, a. Da gilt: die Verba mit פ haben alle das ursprüngliche *a* unter dem Präformativ bewahrt; nur hat bei diesen Verben, wie bei den mit andern Gutturalen beginnenden, das א des Präformativs, also in der 1. sg., fast ohne Ausnahme seinerseits die Erhöhung des *a* zu *i* bewirkt. — Ebenso *a* unter dem Präformativ haben die mit ה beginnenden, ausser וַיִּחַשֶׁה (und er schälte ab, entblätterte) Ps. 29, 9 und נִחְמְדֵהּ (wir begehren seiner) Jes. 53, 2. — Von den mit ה beginnenden hat immer *a* הִפֵּךְ (wenden) und הָרַג (töten) und hier sogar in der 1. sg. neben dem zu erwartenden אֶהָרַג (ich werde töten) אֶהָרֶג *'a-hare-gā'* (ich will töten) 1 M 27, 41; *a* und *e* haben הָרַס (niederreißen) und הָלַם (hämmern, schlagen); bloss *e* hat הָדָה (stossen). — Die mit א als erstem Stammconsonanten haben immer *a* unter dem Präformativ in allen Formen, wo der Accent über dem letzten Stammconsonanten hinaus liegt: also zunächst die Formen mit Vocalafformativen, so lange diese nicht in der Pausa den Ton auf der letzten Stammsilbe tragen, wie Böttcher II. S. 374 einen Fall anführt תִּצְרִי (du [fm.] wirst weben) Ri. 16, 13¹⁾, aber יִצְרִי (sie werden weben) Jes. 59, 5; dann die fünf afformativlosen Formen mit Suffixen. Bei der angegebenen Betonung ist das *e* selten, vgl. נִצְרָה (wir werden dich binden) Ri. 15, 13; zwei weitere Fälle vgl. § 35, 1 (Olsh. § 236, c). Aber regelmässig steht bei denen mit א *e*, wenn der Ton vor dem letzten Stammconsonanten liegt: also bei den fünf afformativlosen Formen und bei den zwei consonantisch afformirten Formen, so lange dieselben keine Suffixe haben.

Ferner handelt es sich um die Eigenthümlichkeit der Gutturalen 3, b. Ein Beispiel sei uns יִחַמַּד (er wird begehren) und תִּחַמְדִּי (du [fm.] wirst begehren) und תִּחַמְדִּי. Von jedem dieser beiden Paare heisst die erstere Form, wo die Gutturalis ihr silbenschiessendes Schewa (Schewa quiescens) als simplex

1) So mit א auch bei J. H. Michaelis; aber bei Buxtorf und Hahn das א mit Dagesch lene, weil wegen des leichten Zusammensprechens von *rg* aus der halbgeschlossenen Silbe eine geschlossene wurde. Qimchi erwähnt nichts im Mikhlol 19, a; im Wurzelbuch haben aber Biesenthal und Lebrecht die Form mit Dagesch geboten. Im Mikhlol 37, a ist נִהַרְגָה 1 M 37, 20 geboten.

hat: die Form mit straffem Silbenschluss (die straffe Form); die andere, wo die Gutturalis ein Schewa compositum resp. wegen der Vocallosigkeit auch des zweiten Stammconsonanten einen kurzen Vocal hat: die Form mit lockerem Silbenschluss (die lockere Form).

Nach der auf Zerdehnung der Wortkörper gehenden Gesamttendenz des Hebräischen gegenüber dem Arabischen sind die straffen Formen im Allgemeinen die älteren. — Die Veranlassungen zur Auflösung des straffen Silbenschlusses in den lockeren sind verschiedene. Böttcher hat darüber § 1059. 60 vollständige Beobachtungen angestellt. Dieselben hier zu reproduciren, hat keinen Zweck. Denn beim Uebersetzen aus dem Hebräischen nimmt Niemand Anstoss daran, ob eine Form straffen oder lockeren Silbenschluss besitzt, nachdem er überhaupt ein deutliches Bewusstsein vom Unterschied der beiden Bildungsarten bekommen hat. Für das Uebersetzen in das Hebräische aber muss man das Lexicon, oder die Concordanz zu Hülfe nehmen. — Ich habe nur das Resultat aus den Beobachtungen Böttchers gezogen, indem ich schon oben in der Vorbemerkung zu diesem § sagte, dass die Adaptationsfähigkeit der Gutturalen an den zweiten Stammconsonanten nach der Reihenfolge ט, ז, נ, ס abnimmt. Ich habe aber über diesen Punct auch selbständige Sammlungen von Beispielen gemacht und lautphysiologische Untersuchungen darüber angestellt und das Ergebniss derselben in „Gedanke, Laut und Accent“ S. 102 mitgetheilt. Im III. Haupttheile dieser Schrift werde ich auf die Frage zurückkommen.

Praktisch wichtiger als die Angabe aller einzelnen Fälle ist die Aufstellung einer Regel, wonach man sich jede straffe Form, die einem bei der Lectüre begegnet, in eine lockere umdenken kann, und umgedreht. Sie heisst: Aus straffem Silbenschluss macht man lockeren, indem man das Schewa simplex bei den fünf affirmativlosen und den zwei consonantisch affirmirten Formen in ein mit dem kurzen Vocal der vorausgehenden Silbe zusammengesetztes Schewa compositum, bei den drei vocalisch affirmirten Formen aber in diesen kurzen Vocal selbst verwandelt. Umgedreht aus lockerem Silbenschluss macht man straffen, indem man bei den fünf affirmativlosen und den zwei consonantisch affirmirten Formen das Chateph des Guttural, bei den drei vocalisch affirmirten aber den kurzen Vocal des Guttural in ein Schewa simplex verwandelt. Die bei dieser doppelten Umwandlung nöthig werdende Weglassung

und umgedreht Hinzusetzung eines Dagesch lene beim mittleren Stammconsonanten, falls dieser eine litera בגדכפר ist, ergibt sich von selbst.

Ueber תַּעֲבֹדִי Ruth 2, 3 ausser Pausa vgl. schon § 20, 12. — Neben תַּעֲמִידָה (sie [fm.] werden erstehen) steht, ebenfalls auf ein weibliches Subject bezogen, תַּעֲמִידָה Dn. 8, 22. Qimchi 19, b hat nur diese Form mit den zwei anderen, gleich beschaffenen einfach zusammengestellt, und in einer beigefügten Nota des א' א' [אֶלֶּיָּהוּ אֲשַׁנְּנוּ d. h. Elia der Deutsche, Levita vgl. Buxtorf, de abbreviaturis Hebraeorum, s. v.] wird nur bemerkt, dass die Masoreten. (בְּגִלִּי הַמְסִיחָה) diese drei Formen „androgyn“ genannt hätten. Abraham de Balmis führt die Form nicht unter den zusammengesetzten auf, aber Buxtorf, Thes. p. 108 sagt „Mixtam formam habet ex masculina et feminina nota“. Diese haben nichts zur Erklärung gesagt. — a) Ich möchte allerdings nicht mit Bö. II. S. 134 stimmen, der die Form zwar nicht als blosse Verschreibung des י vom vorausgehenden יָ, aber als Assimilation an תַּעֲמִיד v. 23 ansieht, ich möchte sie vielmehr als Wirkung des Gedankens ansehen, dass auch unter den vier Königreichen (v. 22) Könige zu verstehen sind. Denn darauf weist das ם, (eorum) statt ך, (earum) hin. Wegen des Zusammenstehens der normalen und der anormalen Form in demselben Verse ist mir keine der beiden folgenden Erklärungen wahrscheinlich. — b) Durch den Einfluss des Aramäischen [genauer Westaramäischen oder Chaldäischen, vgl. oben S. 170] auf das spätere Hebräisch ist die Form erklärt worden von Ges. Lgb. S. 276; [Ew. § 191, b lässt unsere Form weg und erwähnt sie auch sonst nicht]; Olsh. § 226, c „Analogie anderer verwandter Sprachen“; Ges.-Kautzsch § 47, Anm. 3 „wie stets im Westaramäischen, Arabischen, Aethiopischen, Assyrischen“. Daran erinnert auch Bickell § 114. — c) Stade § 534 hält dieses für möglich, wagt aber auch die Vermuthung, dass in der Form eine Spur vom einstigen Vorhandensein einer allgemein semitischen Form *jakʔulnā* auch im Hebräischen vorliege. Müller § 248 giebt kein Urtheil; bei Land § 190. 208 findet sich die Frage nicht erwähnt. — Vgl. darüber weiter § 36, 7, b. 8, f.

c) Beim Imperativ haben in der 2. sg. m. und pl. fm. alle mit ׀, ך, ך Chateph-Pathach; aber alle mit א Chateph-Segol. Also neben עֲמִיד steht אֲמִיד (binde; schirr an!) 1 Kg. 18, 44. — Bei der verstärkten 2. sg. m., der 2. sg. fm. und 2. pl. m. kann'sich höchstens die Eigenthümlichkeit der Gutturalen 2, b geltend machen. So zeigt sich bei der verstärkten 2. sg. m. neben dem regelmässigen עֲזְבָה (verlass doch!) Jr. 49, 11

auch mit Segol עָרָה (mach doch Schlachtordnung!) Hi. 33, 5, wo das ursprüngliche *u* ausnahmsweise, vielleicht zum Anklang an das Nomen עָרָה, עָרָבִי (Schlachtordnung) zu *e* zerdrückt wurde. Bei Andern habe ich keinen Versuch einer Erklärung gefunden. — In der 2. sg. fm. mit dem zerdrückten ursprünglichen *u* עָלִי (frohlocke!) Zeph. 3, 14 neben dem regelmässigen עָלֶיךָ Ps. 68, 5. Anstatt mit Schewa medium vielmehr mit Schewa quiescens wegen der leichten Zusammensprechbarkeit von *sp* steht הִשְׁפִּי (entblösse!) Jes. 47, 2, wo auch noch ausnahmsweise *i* durch den Guttural zerdrückt ist. — Bemerke noch הָרַב (vertilge!) Jr. 50, 21 und הָרַבִּי (vertilget!) v. 27 von einem Verb, welches sonst nur intransitive Bedeutung und Vocalisation zeigt, vgl. Nr. 2 dieses §. — הִגְרָה (gürtet um!) Jr. 49, 3.

d) Beim Infinitivus constructus haben wieder ע (ausser בָּעֶזֶר [beim Helfen] 1 Chr. 15, 26 neben dem oftmaligen לָעֶזֶר), ה und ח Chateph-Pathach. א hat wieder Chateph-Segol. — Mit Femininendung הַמָּלָה (schonen) Hes. 16, 5, also mit dem alten *u* (wegen des מ), und mit Zuspitzung dieses *u* zu *i* und Zerdrückung desselben durch den Guttural הַמָּלָה 1 M 19, 16; Jes. 63, 9. — Für den Infinitiv steht מִהִפְכָּה (Umkehrung) mit folgendem Accusativobject (אֶת) in derselben Redensart dreimal Am. 4, 11; Jes. 13, 19; Jr. 50, 40. Dieses findet sich zwar noch nicht erwähnt bei Ges. Lgb. S. 304; aber bei Ew. § 239, a; Bö. II. S. 235.

e) Beim Particip einmal für עָרָה ein עָרִיךָ (st. cstr; in Schlachtordnung aufgestellt) Joel 2, 5. Es beruht wohl nicht auf Dissimilation vom vorausgehenden עָצִים [stark] (Bö. I. S. 219); auch nicht auf Dissimilation der Vocalquantität (Ew. § 68, a; 108, c); auch wohl nicht auf einreissender Schwächung der Gutturale und damit parallel gehender Begünstigung des bequemen *e*, woran man denken könnte; sondern wahrscheinlicher auf Assimilation an das oben c) erwähnte Nomen עָרָה (acies). — Ges. Lgb.; Olsh.; Stade erwähnen die Form nicht.

2. Qatal der Zustandsverba.

a) Beim Perfect verlangt eine Besprechung das הִתְקַלְתִּי Ri. 9, 9. 11. 13. Die Form kann nicht für Schreibfehler erklärt werden, wie Ges., der im Lgb. die Form nicht erwähnt, im Thes. s. v. meinte. α) Man kann nicht einfach sagen mit Mühlau-Volck im analytischen Anhang, die Form sei Qal und sei mit

dem dunkleren *o*-laute statt mit dem *a*-laute gesprochen worden zur Erleichterung der Aussprache der aufeinanderfolgenden Gutturale. Denn dann hätte diese Erleichterung öfter eintreten müssen; während doch sonst 'הָהָ ruhig nebeneinander stehen. Der Grund, welchen die beiden Gelehrten für Verwerfung der folgenden Deutungen anführen, nämlich dass weder Hi. noch Ho. dieses Zeitwortes vorkomme, kann nicht den Ausschlag geben. Uebrigens ist die Angabe, Ewald handele § 51, c über diese Frage, aus den früheren Auflagen stehen geblieben (Thes. im Index analyticus steht richtig „5. editio“ dabei). Jetzt in der 8. Auflage seines Lehrbuchs handelt Ewald anderswo über diese Form, vgl. unter β).

Für Qal ist übrigens die Form von Abraham de Balmis gehalten worden, vgl. S. 181, Z. 29 „Und es giebt von dieser Conjugation [Hi.] auch eine solche Bildung nach der Ansicht der meisten Grammatiker, dass das ה mit Segol und der erste Stammbuchstabe mit Chateph-Qames versehen ist, z. B. 'הָהָ; aber nach meinem Wissen ist es nicht von dieser Conjugation, sondern vom Qal und das ה ist das ה der Verwunderung“.

β) Eine Begünstigung des Chateph-Qames durch ה, welche Bö. I. S. 219 behauptet, kann nicht vertheidigt werden. Denn es machte sich überhaupt, vgl. oben S. 74. 189, eine Neigung zu dunklerer Aussprache des Chateph, also zur Bevorzugung des Chateph-Qames vor dem Chateph-Pathach in der Aussprache und bei Schreibern geltend; also ist es nicht auffallend, dass diese Bevorzugung auch bei ה mehrmals vorkommt. Denn die von Olsh. § 64, d citirte Aussprache des Eigennamens חֲרֵהָה neben חֲרֵהָה Neh. 3, 8 hält der Aussprache חֲרֵהָה Neh. 7, 63 neben חֲרֵהָה (derselbe Mann) Esra 2, 61, welche Böttcher zunächst zum Beweise seiner Behauptung anführt, das Gegengewicht. Ferner das חֲרֵהָה (die wüsten) Hes. 36, 35. 38 erklärt sich wohl als Anklang eines seltenen Wortes an ein häufiges, nämlich חֲרֵהָה, חֲרֵהָה (die Wüsteneien), חֲרֵהָה, in welchen substantivischen Formen ja das *ö* ganz normal ist (vgl. Dikduke ha-teamim § 45). Bei חֲרֵהָה, welches Bö. weiter anführt, spielt aber diese Neigung vollends keine Rolle, vgl. darüber Olsh. § 206, c. Der Fall חֲרֵהָה (du [fm.] schenkst) wird ja, was er hier vergessen hat, von Bö. selbst II. S. 365 aus Assimilation an ein folgendes *o* erklärt, vgl. unten 31, 1. Aber

wenn diess auch nicht richtig wäre, so stünde doch diese Form neben der endlich noch übrig bleibenden אַחֲרַי (erfasse [fm.]! vgl. unten § 35, 6) neben andern Formen, wo bei andern Gutturalen statt Chateph-Pathach ein Chateph-Qames steht. Ist nun diese Neigung des ח zu Chateph-Qames unerweislich, so ist auch die Deutung der fraglichen Form unmöglich, wonach sie aus dem Hiqtıl entstanden wäre. Nämlich für הִחַדְלֵתִי (sollte ich aufhören lassen = aufgeben?) sei nach Syncope des einen ח anstatt הִחַדְלֵתִי gesprochen worden mit Assimilation הִחַדְלֵתִי und dafür eben wegen jener Neigung des ח zu חֵ dann הִחַדְלֵתִי und zur besseren Abhebung des Frageworts schliesslich הִחַדְלֵתִי . So Ew. § 70, c; Ges. Thes. s. v.; Bö. I. S. 239 Schluss. Bö. fügt hinzu, dass diese Deutung nöthig sei wegen des dreimal folgenden Accusativobjectes mit אֶת . Das ist nicht der Fall; denn dieses אֶת ist auch bei folgender einfacheren Deutung berücksichtigt. — γ) Die Consonanten sind von den Punctatoren als Hoqtal für הִחַדְלֵתִי (sollte ich veranlasst sein aufzugeben?) aufgefasst worden, indem dieselben meinten, dass das zweite ח syncopirt worden sei. So Olsh. § 89; Stade § 175, a, bei welchem letzteren die Form nicht im Index steht. Aber den Zusatz, welchen Beide machen, dass ursprünglich das Hi. הִחַדְלֵתִי beabsichtigt gewesen sei, vor welchem das Fragewort wegen des Wohllautes weggeblieben sei, halte ich für unnöthig und unzulässig, weil auch die Punctatoren das Fragewort nicht missen mochten.

Für Hoqtal hielt die Form auch Qimchi 63 s.: „Man hat gesagt dass diese drei Formen seien ausgeschmückt mit Chateph-Qames für הִחַדְלֵתִי ; aber das Sichere ist, dass sie zur Conj. Ho. gehören, und wenn nicht das ח ein Guttural wäre, würden sie הִחַדְלֵתִי gelautet haben, aber wegen des ח wurde das Qames gewandelt, dass es auch unter ח wäre, wie in הִחַדְלֵתִי . Wenn nun auch das ח von הִחַדְלֵתִי mit Qames und das ח von הִחַדְלֵתִי mit Segol steht, so braucht man sich darüber nicht zu bekümmern; denn der Vocal des ח dient nur zur Verlängerung und Verbreiterung der Lesung des ח , und wenn er verlängert und verbreitert die Lesung des ח , was kümmert es uns, wenn diess geschieht wegen des Vocals Qames oder wegen des Vocals Segol“ (!). Buxtorf, Thes. p. 138 s. stellt ebenfalls die Form zu Hoqtal, bringt aber nicht selbst eine Erklärung, sondern beruft sich nur auf die, wonach die Form ihr ח vom Hiqtıl, die übrigen Theile vom Hoqtal haben soll.

חִלְלֵי Ri. 5, 7; 1 Sm. 2, 5 mit Dagesch forte orthoconsonanticum pausale (nach den besten Auctoritäten, vgl. Michaelis z. St., Olsh. § 83, b).

b) Beim Imperfect haben Verba mit allen Gutturalen im Anlaut das ursprüngliche *a* unter dem Präformativ vielfach bewahrt, so lange der Accent über dem letzten Stammconsonanten hinaus liegt, aber haben Segol, soweit dieses nicht der Fall ist, vgl. יִעֲצְמוּ (und sie waren stark, zahlreich) 2 M 1, 7. 20 von einem vorauszusetzenden יִעֲצֹם; יִחַפְּצוּ (sie werden Gefallen haben) Jes. 13, 17, aber יִחַפֵּץ Ps. 37, 23, auch יִחַפְּצוּ Ps. 68, 31 in Pausa, vgl. sogar יִאָּחֲזוּהָ Hi. 16, 6; יִאָּרְכוּ (sie werden lang sein) Hes. 12, 22, aber תִּאָּרְכֶנָּה 31, 5.

Es gilt also hier bei Verben mit allen Gutturalen weithin dieselbe Regel, welche bei den transitiven Verben nur die mit *א* beginnenden traf. Angedeutet ist diese Erscheinung schon von Ges. Lgb. § 97, Anm. 6; in bestimmterer Fassung bei Ew. § 193, a „der Laut *e* verschwindet in der Umbildung vor den betonten Nachsätzen“. Dieses Moment der verschiedenen Betonung der Formen mit *a* und *e* ist scharf hervorgehoben bei Olsh. § 236, c. Böttcher aber hat II. S. 374 über den Einzelheiten das allgemeine Gesetz auszusprechen fast vergessen. Bei Ges.-Kautzsch ist das Gesetz hinreichend angedeutet § 63, 2, Anm. Stade § 81 verweist auf den Sprachgebrauch und auf das Verhältniss der Lautgruppen *א, ח, ע* und *א, ח, ע* zur Betonung. Auf eine äusserliche Weise hat Müller § 247 das Gesetz ausgesprochen, vgl. „Statt des Chateph muss ein (ebenfalls mit dem Präfixvocal übereinstimmender) Hilfsvocal eintreten, wenn demselben ein weiteres Schewa (mobile) folgt. Im Imperfect Qal mit *ō* aber schlägt hierdurch entstehendes Doppel-Segol fast stets in Doppel-Pathach um“. Genau ebenso § 134.

Aber wie das Gesetz bei den transitiven Verben mit *א* drei Ausnahmen hatte, so erleidet es auch bei den intransitiven Verben mehrere, vgl. Jes. 28, 22; 58, 2; Hes. 26, 18; Hos. 11, 10 f.; 1 Chr. 19, 12.

In Bezug auf den straffen und lockeren Silbenschluss gilt wieder als Directive durch das Wirrsal der Einzelheiten die Wahrnehmung, dass nach der Reihenfolge *א, ח, ע, א* die Gutturalen des Schewa quiescens simplex im absteigenden Maasse fähig sind.

Von יִתְּהַיֵּךְ (du sollst ehrfurchtsvoll sein in Bezug auf = ehren Jm.) 2 M 23, 3 [wo nicht mit Knobel vorher anstatt יִתְּהַיֵּךְ (Trg.

חֲסִינָה; LXX: τὸν νένητα) ein חֲסִינָה zu lesen ist], auch 3 M 19, 15; von חֲסִינָה (verschliesst) Ps. 69, 16 und חֲסִינָה (gleichsam als Opferrauch aufsteigen = beten) nahm Bö. II. S. 357 an, dass das *a* nicht durch die intransitive Bedeutung, sondern durch das ח erzeugt sei. Aber solche Einwirkung müsste, wenn sie angenommen werden sollte, allgemein sein, und das ist sie nicht. Und ausserdem müsste man ja hier annehmen, dass infolge der fraglichen Erzeugung des *a* durch ח in der Stammsilbe auch der Vocal des Präformativs wenigstens bei dem letzten Beispiel sich geändert habe, und das ist nicht wahrscheinlich. Also ist festzuhalten, dass das *a* durch eine zuständige Wendung in der Bedeutung der drei Zeitwörter bedingt sei.

c) Beim Imperativ haben wieder die mit ח, ה und ה Chateph-Pathach, aber die mit ח Chateph-Segol, vgl. חֲסִינָה (sei stark und muthig!) Jos. 1, 6 f. — Pausalform ganz nach Erwartung z. B. חֲסִינָה Zach. 11, 12. — Wie oben § 21, 3 unter den regelmässigen Verben sich bei einem Intransitivum ein Fall von verstärktem Imperativ mit *o* fand, so auch hier חֲסִינָה (starret! [gleichsam wie die Einöde dürr, leblos]) Jr. 2, 12. Die Form bei Qimchi 15, a; aber nicht bei Ges. Lgb. § 91 oder 97; Ew. § 226; Olsh. § 234, e; Ges.-Kautzsch § 46 oder 63; bei Stade nicht nach dem Index, weil da Metheg dabei steht, aber wohl § 93; ebenso bei Bö. II. S. 376. Das *o* dieser Form erklärt sich, kann man sagen, ganz natürlich aus Nachahmung des transitiven Verb; aber es muss doch ein Anlass vorhanden gewesen sein, wesshalb diese Nachahmung gerade bei diesem Zeitwort eintrat. Diesen Anlass finde ich, wie oben bei חֲסִינָה vgl. unter a), im Streben nach Assonanz an das häufige Wort חֲסִינָה. Die Berechtigung zu dieser Annahme wird bei der Pausalform חֲסִינָה (vertrockne!) Jes. 44, 27 noch mehr Licht erhalten, denn da ist חֲסִינָה v. 26 genannt. Das Chateph-Qames dieser Pausalform scheint mir also nicht mit Böttcher auf einer unbeweisbaren (vgl. oben unter a)) Neigung gerade des ח zu Ch-Qames zu beruhen, aber auch nicht ein freisteigendes (S. 74) Vocaltrübungschateph-qames zu sein mit Qim. 15, a „Ch-Qames חֲסִינָה = zum Zierrath“; Buxtorf, Thes. p. 105; (bei Ges. Lgb. fehlt es); Ew. § 68, b; Olsh. § 234, e; Stade § 599, a, indem er auf seinen § 104 zurückweist. Mü. § 132 sagt bloss „ח ist eine stark vereinzelte Ausnahme“.

d) Beim Infinitiv haben wir wieder dasselbe Verhältniss der Gutturalen zum *a*-laute, soweit Formen vorhanden sind, vgl. **לִּיטֹן**. Einen Fall mit *u* giebt es § 35, 6, b. — Mit Femininendung **לִּיטְנוּ** (das Säuern, Hos. 7, 4 mit dem *u* wegen des *ו*) und mit Erhöhung des *u* zu *i* und Zerdrückung desselben durch die Gutturalis in **לִּיטְנוּ** (Starksein, Starkwerden) Jes. 8, 11; Dn. 11, 2; 2 Chr. 12, 1; 26, 16 (Bö. II. S. 224).

e) Particip. Dass **אֲבִיבִי** [Eigennamen eines Ismaeliten, des Kameelhirtens Davids (1 Chr. 27, 30)] ein Deminutivum sei (Bö. § 994, 3), ist nach der Untersuchung oben § 20, 14 eine unberechtigte Annahme. Die Erklärung, dass die Form nicht hebräisch sei (Olsh. § 179) ist von fraglicher Genügendheit, weil die Form ihr *o* doch nicht aus dem Arabischen haben könnte, sondern darin arabisches *o* getrübt oder *au* zusammengezogen wäre, also unarabischen [hebräischen] Lautwandel erfahren hätte. Auch die arabische Etymologie bei Mühlau-Volck (— 'abbāl) ist dem Gedanken nach künstlich, weil dieser Kameeltreiber auch mit seinem Eigennamen so geheissen haben würde, den Lauten nach aber selbstverständlich gar nicht als eigentliche Etymologie gemeint. Trotzdem braucht die Form nicht mit Ges. Thes. ein Part. act. = **אֲבִיבִי** (trauernd) zu sein, sondern ist nach meiner Ansicht, da ja (vgl. Olsh. S. 617) auch erste Personen Sing. als Eigennamen verwendet wurden, die 1. sing. Impf. Hi. von **אֲבִיבִי**, also = „ich führe, bringe“ = Führer, Bringer. Ewald und Stade erwähnen die Form nicht. — Dass **קָטַן** (im Unterschied von **קָטַן**) ein wirkliches Particip sei (nomen actionis), muss mit Bö. II. S. 237 behauptet werden; obgleich an der zweiten der Stellen (2 M 19, 19; 2 Sm. 3, 1) ein Adjectivum im parallelen membrum steht, vgl. S. 177 f.

3. Niqtal.

a) Im Perfect hat das *ו* beim einfach schwachen Verb ausnahmslos Segol. — Beim straffen und lockern Silbenschluss waltet wieder die Eigenthümlichkeit 3, b: z. B. **נִחְשַׁב** (wurde gerechnet), **נִחְשַׁבְתָּ**, **נִחְשַׁבְתָּ**; aber **נִצְטַד** (wurde gestellt), **נִצְטַדְתָּ**, **נִצְטַדְתָּ**.

b) Das Imperfect hat ohne Ausnahme bei *ח*, *ה*, *ע*, *א* wegen unterbliebener Verdoppelung Ersatzdehnung. Dass dieser Ausdruck, nebenbei bemerkt, nicht neu ist, beweist Qimchi 47, b, wo er vom Artikel spricht und sagt: „**הַקָּטָן** הוּא הַשְּׁלֵמִים הַקָּטָן“ =

und das Qames ist der Ersatz für das Dagesch^a. Also: יְהִישֶׁב u. s. w. gerade so wie יִשְׁבֹּב u. s. w. Und so bei allen vom Imperfectstamm abgeleiteten Formen.

Bei יִשְׁבֹּב (ihr verschliesst [enthaltet] euch; von שָׁב) Ruth 1, 13 mit dem ursprünglichen Sere ist in Pausa nach dem lang ausgehaltenen Vocal die Verdoppelung des *ı* nicht zur Aussprache und desswegen nicht zur Schreibung gekommen. Ebenso bei יִשְׁבֹּב (sie werden getragen werden) Jes. 60, 4 in Pausa mit dem gewöhnlichen Vocal der Form, Pathach. Ew. § 93, d; Olsh. § 82, b; B5. § 494; Ges.-Kautzsch § 51, Anm. 2; Müller § 120; Stade § 137, a. Es bleibt diess eine Inconsequenz gegenüber dem Dagesch forte orthoconsonanticum pausale (oben S. 53), welches doch auch (Hes. 27, 19) bei *ı* steht. — Bei יִשְׁבֹּב (sie wird geschlossen) 4 M 17, 13 etc. kann das *a* nicht auf das schliessende *ı* zurückgeführt werden, weil dieser Einfluss wie im Ni., so im Qi. und Hithq. auch oftmals fehlt. — Für das Sere der Ersatzdehnung erscheint Segol in יִשְׁבֹּב (beim Vollbrachtwerden von Tötung) Hes. 26, 15 in Folge der bekannten und dem Mund wie Schreibrohr geläufigen positiven Verwandtschaft zwischen *ā* und *ā*, die aber regelrecht nur bei Pathach vor Qames eintritt. In den Handschriften ist diese Erscheinung noch öfter, wie bei יִשְׁבֹּב (beim Verschmachten) KL 2, 11. Man kann diess Segol nicht als das des Artikels gemeint auffassen, indem man annähme, die Punctatoren hätten die ungewöhnliche Syncope des Infinitiv-*ı* verkannt. Denn dasselbe Segol kommt, wie unter dem *ı*, so auch unter dem Präformativ des Ni. vor, vgl. 41, 5, a. — Qimchi erwähnt nichts von dem Segol auch nur in יִשְׁבֹּב Mikhlol fol. 54, b oder im Wurzelbuch s. v. Während aber Rittenberg die Form mit Sere giebt, haben Biesenthal und Lebrecht *ı* geboten, und Elias Levita bemerkt in den Zusätzen zum Wurzelbuch: „Ich habe ein Bedenken wegen des Segol beim *ı*, und es sollte mit Sere nach der Analogie von יִשְׁבֹּב punctirt sein, und ich werde noch einmal darüber sprechen in der Anmerkung bei יִשְׁבֹּב“. Aber da verweist er, was das Segol anlangt, nur auf seine Bemerkung zu יִשְׁבֹּב zurück.

c) Der vom Perfect abgeleitete Infinitivus absolutus hat unter *ı* immer *a*, vgl. mit straffem Silbenschluss: יִשְׁבֹּב (gesiegelt werden) Esth. 8, 8, יִשְׁבֹּב (sich erbitten lassen) 1 Chr. 5, 20; mit lockerem Silbenschluss: יִשְׁבֹּב (sich wenden) Esth. 9, 1.

d) Im Particip steht unter *ı* meist Segol, aber *a* in יִשְׁבֹּב (furchtbar) Ps. 89, 8, wie einige Male bei dem Plural und dem Feminin; siehe die Lehre vom Nomen.

4. Bei den Intensivstämmen sind diese Verba regelmässig. Bemerke den Infinitivus constructus mit Perfectvocalisation הִלָּךְ (herausreissen) 3 M 14, 43; Qimchi 58, b; Ges. Lgb. § 93, Anm. 2; Ew. § 238, d; Olsh. § 182, e; Bō. II. S. 226; Ges.-Kautzsch § 52, Anm. 3; Stade § 221 „falls der Text richtig ist“. — Bei denen mit mittlerem ה zeigt sich selbstverständlich Ersatzdehnung, vgl. אַרַּשׁ (festmachen, erfreien) 5 M 20, 7. וַיִּהְרַהֵר (und er schmähte) 2 Sm. 21, 21. — Ausfall der Verdoppelung aus dem Sibilanten bemerke in הִתְעַשְׂרִים ([hier] die den Zehnten Erhebenden) Neh. 10, 38, vgl. oben S. 72. — Zerdrückung des u (Eigenthümlichkeit der Gutturalen 2, b): מֵאָרֶם (rothgefärbt) 2 M 25, 5 etc. — Wie bei dem obigen אַרַּשׁ will Bō. II. S. 366 das Pathach der letzten Silbe auf ein folgendes א zurückführen in וַיִּתְעַרֵּב (mischt sich) Spr. 14, 10 [nicht הָרַחֵק , wie bei Bō. steht.] Und er scheint Recht zu haben, wenn man mit ihm וַיִּתְעַרֵּב Jes. 36, 8 vergleicht. Aber wenn man וַיִּתְעַלֵּם (sich verhüllen) Ps. 55, 2 u. $\text{וַיִּתְעַלֵּם-שָׁלֹמֹה}$ Hi. 6, 16 vergleicht und bedenkt, dass auch sonst oftmals a in der letzten Stammsilbe der Intensivstämme vorkommt, so wird man immer wieder zu dem Satze kommen, dass der Wechsel des a und e in der Schlussilbe des Qi. und Hithq. nicht wohl in Regeln gefasst werden kann. — אֶתְחַבֵּר (er verbündete sich) 2 Chr. 20, 35 mit aramäischem Sp. lenis, vgl. § 27, 5.

Von seltenen Intensivstämmen kommt vor das Passivum des Qitlél אֶמְלֵל (verwelken).

Dieselbe Form steht in אֶמְלֵל Ps. 6, 5 als Nomen mit dem kurzen Vocal; nicht wie Stade § 230 meint „wegen zurückgezogenen Tones“. Dazu ist er jedenfalls von der Stellung des Mahpakh aus gekommen, weil es davon bei Baer-Delitzsch, Psalmi, p. IX heisst, dass dieses Mahpakh des Olewejored bei Voranbetonung des zweiten Wortes über den letzten Consonanten des vorausgehenden Wortes gesetzt werde, falls dieses auf Paenultima betont sei. Wir hätten ja aber dann נָכַח אֶמְלֵל bei geschlossener Paenultima. Und schon J. H. Michaelis bemerkt z. St.: „ מְלֵל cum Makkeph, quod secundum nostros accentus subintelligi debet, expresso [im Codex] 2“, und Herr Prof. Delitzsch hat mir auf meine Befragung gütigst mitgetheilt, dass er dieselbe Auffassung vertrete. Dieselbe war mir deshalb zweifelhaft gewesen, weil nach Baer-Del. a. a. O. Mahpakh bloss dann das Maqqeph vertreten soll, wenn die beiden mit Olewejored versehenen Wörter „einen Zusammenhang haben“, wie מִלֵּי יָמַי Ps. 1, 3

Diese Bestimmung muss also etwas erweitert werden. — Die Erklärung des also vom Maqqeph bedingten $\dot{\alpha}$ ist ohne Bedeutung für die Beantwortung der Frage, ob die Form Ps. 6, 3 Adjectivum, oder Participium ohne η (§ 24, 2) sei. Das erstere nehmen Ew. § 157, b; Olsh. § 187, a; Ges.-Kautzsch § 84, Nr. 21. 22; Stade § 230 an, indem sie das Wort mit Adjectiven wie יָרֵחַ (grün) und dem Substantiv פְּרוֹלֵס (flor., proles) Hi. 30, 12 zusammenstellen. Aber immerhin bleibt es die einzige Form mit α , und da nun das η gerade beim Participium Quttal öfters unterdrückt ist, so ist mir die letztere Ansicht wahrscheinlicher mit Ges.-Lgb. S. 316; Thes. s. v.; Mühlau-Volck s. v.

Ein Pealal [Qetaltal] liegt wahrscheinlich dem Kethib מְחִצְרִים 1 Chr. 15, 24; 2 Chr. 5, 13; 7, 6; 13, 14; 29, 28 zu Grunde. Denn wie das allemal dahinter, oder in der Nähe stehende חֲצֹצְרָה (Trompete) wegen seiner Zusammengesetztheit nicht mit Ges. Thes. und Mü.-Volck s. v. als ein nomen onomatopoeicum, sondern nach älterem Vorgang mit Ew. § 158, c; Olsh. § 188 a; Müller § 100; Stade § 124, b als umgewandelt aus חֲצֹצְרָה (vgl. § 26, 1) anzusehen ist, so ist jenes Kethib מְחִצְרִים auszusprechen und für entstanden aus מְחִצְצְרִים zu halten; Olsh. § 252; Stade § 280. Wahrscheinlicher aber noch ist das Verb unmittelbar vom Nomen abzuleiten (so Ew. § 126, b) und hat es nicht auch seinerseits jenen Process der Umsetzung einer Liquida in ein vocalisches Aequivalent durchgemacht. Die Masora lässt immer das zweite $\dot{\alpha}$ unpunctirt und bemerkt יְחִיר (superfluous $\dot{\alpha}$), und sie punctirt die übrigbleibenden Consonanten מְחִצְרִים also als Hi. (nicht erwähnt von Qimchi 64, b), aber 2 Chr. 5, 13 מְחִצְרִים also als Qi. — 2 Chr. 5, 12 steht vor demselben בְּחֲצֹצְרוֹת (mit Trompeten) vielmehr מְחִצְרִים , also statt mit doppeltem $\dot{\alpha}$ vielmehr mit doppeltem η . Aber schon die Masoreten haben es mit ihrem יְחִיר als Schreibfehler anerkannt. So auch Ges. Thes.; und es hat vollends nach der von uns gebilligten Ableitung des Substantivs für „Trompete“ und des Verbs für „trompeten“ keinerlei Wahrscheinlichkeit für sich, dass nach diesem Kethib ein Pilel מְחִצְרִים als wirklich gebrauchte Form voranzusetzen sei, wozu Mühlau-Volck geneigt erscheinen.

Derselbe Stamm mit dem passiven Vocal ist חִמְרָר (in Gähren, Brausen versetzt; erhitzt, geröthet sein; denn dieser Zusammenhang der Bedeutungen ist mit Ges. Thes. gegenüber

Mühlau-Volck festzuhalten, und nicht ist die Bedeutung activ anzugeben, wie überall geschieht) Klagel. 1, 20; 2, 11; Hi. 16, 16. Das Chataph-Qames ist als Zeichen der passiven Bedeutung angesehen worden von Qimchi 135, sofern er diese Bildung vom כָּשַׁל ableitet; Ges. Lgb. S. 253; Thea. s. v.; Ew. § 131, g; Olsh. § 252; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 55, 3; Stade § 417, wenn auch die Bedeutung activ angegeben ist. Und da jenes כָּשַׁל ebenfalls in zuständlicher Bedeutung den u -laut zeigt, so ist an dem Passivvocal von כָּשַׁל auch weiter kein Anstoss zu nehmen. Nur Bō II. S. 105 will den o -laut auf die Einwirkung der Consonanten כָּשַׁל zurückführen, indem er auf seinen § 383 zurückweist, mit dessen Widerlegung wir uns schon oben Nr. 2 beschäftigten bei Besprechung der Form כָּשַׁל . Eine solche Beeinflussung der Charactervocale durch zufällige Consonanten kann an sich angenommen werden (כָּשַׁל).

כָּשַׁל (Abgeschupptes, Schuppenartiges) 2 M 16, 14, das doch jedenfalls mit כָּשַׁל (abschälen, abblättern) zusammenhängt und von כָּשַׁל [vgl. כָּשַׁל (Scherbe) Dn. 2, 33] abzuleiten ist, ist in seiner Bildung nicht beanstandet worden von Ges. Lgb. § 73, 6.

Auch Olsh. § 214 und 276 nimmt keinen Anstoss und stellt unsere Form mit כָּשַׁל (vgl. oben § 26, 2) zusammen. So auch Stade § 291. Das nun beruht auf Verkennung der Eigenartigkeit beider Formen; denn bei כָּשַׁל ist doch nicht das ב der Bildungsbuchstabe. Und wenn diess auch wäre, wovon gar nicht die Rede sein kann, so wäre doch in כָּשַׁל das schliessende o nicht ein unorganischer Sibilant (ein Mittel der Quadriliteralstambildung, wie es allerdings factisch vorkommt, vgl. das Beispiel § 26, 3), weil es zu auffällig wäre, dass gerade dieses zur Weiterbildung eines Stammes verwendet wäre, welcher o zum mittleren Stammconsonanten hat. Olshausen und Stade haben auch kein quadriliteres Nomen angeben können, wovon diese Verbalform denominirt wäre. Dieselben haben also die Schwierigkeit nicht erklärt, sondern ignorirt. — Ew. § 131, g, Anm. sagt: „Es ist eine Form wie כָּשַׁל etc., nur dass der dritte Wurzellaut an zweiter Stelle abgefallen ist.“ Ja, aber das Abfallen des dritten Stammconsonanten in der Reduplicationssilbe ist eben das Characteristische der Form und ist derjenige Umstand, um dessen Möglichkeit und Erklärung es sich eben handelt. — Bō. II. S. 284 f. hat die Möglichkeit dieses Abfallens nicht zugegeben und hat darum die überlieferte Form nicht als gesichertes Sprachgut gelten lassen und mit Erinnerung an כָּשַׁל [Sammelaurium; zusammengelaufenes Gesindel 4 M 11, 4] כָּשַׁל her-

stellen wollen, dessen Endbuchstabe in der Consonantenschrift abgefallen gewesen und darum die noch vorhandenen Consonanten nach לָלַךְ punctirt worden seien, wie eben dasteht. — Dieser Annahme Böttchers wäre es gleichgeordnet, wenn ich לָלַךְ als die ursprüngliche Form voraussetzte und das schliessende ו als fehlerhafte Zuthat betrachtete. Vielleicht lässt sich aber auch noch die Form vertheidigen, wie sie dasteht. Nämlich wenn die Form dem לָלַךְ gleich sein sollte, so hätte sie לָלַךְ heissen müssen. Vielleicht nahm Mund und Ohr an dem doppelten ל irgend welchen Anstoss; oder vielmehr: vielleicht hat sich die Form im Volksmunde für die letzte Silbe denselben Auslaut gegeben, welchen die mittlere Silbe hat. Und so wäre eben die dastehende Form לָלַךְ entstanden; die dann also nicht ein verstümmeltes *Qutalal*, sondern ein mundgerechter gemachtes *Qulal* [*Pulal*] wäre.

5. Hiqtıl, bald mit straffem Silbenschluss, bald mit lockerem:

Perf.	הָחֵמִיד (weise machen)	הָעֲמִיד (zum Stehen bringen)
	הָחֵמִימָה	הָעֲמִימָה
	הָחֵמִימָה	הָעֲמִימָה
Impf.	הָחֵמִיד	הָעֲמִיד
	הָחֵמִימִי	הָעֲמִימִי
	הָחֵמִימָה	הָעֲמִימָה
Imp.	הָחֵמִיד	הָעֲמִיד
	הָחֵמִימִי	הָעֲמִימִי
	הָחֵמִימָה	הָעֲמִימָה
Inf.	הָחֵמִיד	הָעֲמִיד
	הָחֵמִיד	הָעֲמִיד
Partc.	מְחַמֵּד	מְעַמֵּד

Eben das Particip kommt beim ersteren Paradigma Ps. 19, 8 in straffer Aussprache vor und gestattet uns einen Schluss auf die straffe Aussprache des ganzen Hiqtıl dieses Verbum הָחֵמִיד zu machen.

a) Beim Perfect ist Ausnahme הָעֲבִירָה (du hast herübergehen lassen) Jos. 7, 7. Dieses ist das erste Beispiel davon, dass bei der Aufeinanderfolge eines kurzen Vocal und seines entsprechenden Chateph vor der Production des Guttural sich der kurze Vocal verlängert und dann der Guttural mit dem ihm homorganen Chateph, also Ch.-Pathach, aufgetreten ist. Es ist mir aber wahrscheinlich, dass bei allen den hierher

gehörigen Fällen von einer Form mit straffem Silbenschluss auszugehen ist. Dann wäre also die Dehnung des Vocals z. B. in וְיִצְבֹּרֶךְ vor dem Uebergang dieser Form in den lockeren Silbenschluss eingetreten, und zugleich hätte sich das dem Guttural homorgane Chateph erzeugt. — Beim Perfectum consecutivum zeigt sich das alte α unter dem Stammbildungsbuchstaben, wenn, wie es Regel ist, der Accent über den letzten Stammconsonanten hinausrückt, vgl. 2, b dieses §. Daher Segol allerdings beim Perfectum copulativum וְיִצְבֹּרֶךְ (und ich fasste an), was 1 Sm. 17, 35 nicht bloss scheinbar, sondern wirklich vorliegt (gegen Bö. II. S. 380 ex.). Ebenso steht Segol beim Perfectum consecutivum, wenn wegen Zusammenstoss von Tonsilben der Ton doch seine Stelle behält וְיִצְבֹּרֶךְ (und du sollst ihn anfassen) 3 M. 25, 35; aber sonst Pathach ohne Ausnahme z. B. וְיִצְבֹּרֶךְ (und ich werde anfassen) Hes. 30, 25 und so bei allen Verben. — Bei וְיִצְבֹּרֶךְ (und du wirst weihen; Targum וְיִצְבֹּרֶךְ [und du wirst den Garaus machen], LXX: $\kappa\alpha\iota\ \alpha\nu\alpha\theta\eta\sigma\epsilon\iota\varsigma$) Mi. 4, 13 ist von den Punctatoren die 2. sing. fm. mit der alten Endung \hat{e} (vgl. § 20, 5) jedenfalls verkannt und fälschlich für die 1. sing. gehalten worden, weil sie das Jod punctirt und kein Qeri dazu geschrieben haben. So auch Bö. II. S. 132; Stade § 438, b.

b) Beim Imperfectum einmal וְיִצְבֹּרֶךְ (und ich werde reich machen) Zach. 11, 5; also Verschluckung des Spiritus lenis. — וְיִצְבֹּרֶךְ (ihr erregt Erstaunen) Hi. 19, 3 ist mit Ges. Lgb. § 94, Anm. 8; Thes. s. v.; Bö. II. S. 278, der ein ? dazu setzt; Mü.-Volck der Bedeutung wegen für das Hi. zu nehmen. Denn wenn das Imperfectum auch sonst bloss bei γ consec. ohne \hat{e} in der letzten Stammsilbe vorkommt, so ersetzt vielleicht hier die Enttonung durch Maqqeph diese Bedingung. Ew., Olsh., Stade erwähnen die Form nicht. — וְיִצְבֹּרֶךְ (und sie drängten ihn [zur Erklärung]) 1 Kg. 20, 33; vgl. § 27, 4. — Umgedreht \hat{e} beim Impt. consec. in וְיִצְבֹּרֶךְ (und es dunkelte; direct-causativ) Ps. 105, 28 in Pausa und וְיִצְבֹּרֶךְ Neh. 4, 3. Der erstere Fall wird auf den Einfluss des Satztones, der letztere auf die Eigenheit der 1. plur. zurückzuführen sein, welche in der Bewahrung des Indicativs hinter γ consec. ein wenig der 1. sing. ähnlich ist, vgl. den Fall § 38, 1. Der zweite Fall ist also nicht mit Bö. II. S. 197 auf Assimilation ans folgende וְיִצְבֹּרֶךְ (Wache) zurückzuführen. Beide Beispiele sind nicht von Ges. Lgb. S. 321

erwähnt; bei Ew. § 231, a ist das erste, aber nicht das zweite Beispiel, auch nicht § 224, b erwähnt; beide nicht bei Olsh. S. 467 oder 570; auch Stade erwähnt nichts § 498, c. Bei Ges.-Kautzsch bezieht sich wohl auf die letztere Ausnahme der Ausdruck § 49, 2: „Nur bei der ersten Person, zumal im Sing., ist die Zurückziehung des Tones und selbst die Reducirung des langen Vocal in der zweiten Silbe nicht gewöhnlich“. Dieser Ausdruck ist aber auch zu unbestimmt, weil bei der 1. pluralis die Umwandlung der Indicativform, soweit dieselbe hinter ך consec. überhaupt möglich und üblich war, nur in zwei Fällen unterblieben ist: Neh. 4, 3 und v. 9 und zwar an letzterer Stelle bloss im Kethib, vgl. § 38, 1.

c) Beim Imperativ einmal Perfectanalogie: הִעֲמִיקִי (macht Tiefe; direct-causativ) Jer. 49, 8. 30.

d) Ebenso beim Infinitiv Perfectvocalisation: הִחְזִיקִי (mein Erfassen) Jr. 31, 32. So selbstverständlich wegen des Suffixes Alle, die die Form erwähnen: Ew. § 238, d; Olsh. § 192, f; Bō. II. S. 226; Stade § 247. — ē in der letzten Stammsilbe zeigt לָעֲשֹׂר (um zu verzehren; überdiess mit syncopirtem ה und Dagesch lene orthosyllabicum) 5 M 26, 12; בָּעֲשֹׂר Neh. 10, 39. Beide Formen [falsch punctirt u. citirt] bei Ges. Lgb. § 94, Anm. 3; Ew. § 131, b, Anm.; 238, d; Olsh. § 258, b; Bō. II. S. 279 oben.

e) Drei Participia מְחַלְמִים (träumende) Jr. 29, 8; מְחַצְרִים (trompetende) 1 Chr. 15, 24 etc., vgl. oben Nr. 4; מְעֻזְרִים (hülfeleistende) 2 Chr. 28, 23 sind ausnahmsweise im Plural zu erwähnen, weil sie auf die Entstehung des Hiqtıl-ı aus ē hinweisen, vgl. § 27 ex.; 29, 11. — Ew. § 131, b sieht in der Punctuation mit Schewa unter dem mittleren Stammconsonanten einen Aramaismus. Aber weswegen wären dann nicht alle Fälle der Scriptio defectiva im Hiqtıl mit Sere oder Schewa ausgestattet worden? Auch Stade § 285 will für das erste und dritte Beispiel einfach Formen mit Chireq, beim zweiten Beispiel das Kethib lesen.

Wenn die Formen des Hoqtal straffen Silbenschluss haben, sind sie von Formen des starken Verbs nicht verschieden, vgl. den Infinitivus absolutus הִתְחַל (in Windeln eingewickelt werden) Hes. 16, 4. — Mit lockerem Silbenschluss lauten sie wie הִעֲמִיד (er ist zum Stehen gebracht worden); הִעֲמִידָה; in Pausa הִתְחַבֵּה (sie ist verödet) Hes. 26, 2, wo die masoretische

Lesart den Sieg behalten wird (vgl. Smend z. St.); denn das Targum **הָיָה מְלֵאָה חֲרוּבָה** [quae fuit plena, vastata est] und die LXX-übersetzung **ἡ πληρης ῥοήσεται** sind, blosse Erleichterungen. — Die 2. sg. masc.: **הָעֵמֶדָה**. — Das Imperfect **יַעֲמֵד** 3 M 16, 10; **תַּעֲמִדִי**; **תַּעֲמִדְנָה**; Infinitivus absolutus: **הָעֵמֶד** nach 2 Kg. 3, 23; Particip: **מַעֲמִיד** 1 Kg. 22, 35.

6. Vor Suffixen haben diese Verba wenig Eigenthümliches. Vgl. beim Perfect Qal **עָזָרְנִי** (er hat mir geholfen) etc.; bemerke **עֲנִקְחָמוֹ** (sie umgiebt sie [eos] als Halsband) Ps. 73, 6; Dann beim Imperfect Qal vgl. **יַעֲזָרְנִי** (er wird mir helfen). **יַעֲזָרָה**; **יַעֲזֹרָה** etc. Mit Suffixum energicum bemerke **יַעֲבֹרְנָהוּ** (es [das Meer] überschreitet ihn [seine ewige Grenze nicht] Jr. 5, 22. — Man erinnere sich aber an oben Nr. 1, b, um neben **יֹאסֵר** (er wird binden) das **וַיֹּאסִרָהוּ** (und er band ihn) 2 Kg. 17, 4; **וַיֹּאסִרְהוּ** (und sie band ihn) Ri. 16, 8 ff. zu verstehen! — Ausser dem Wechsel zwischen Segol und Pathach ist der Wechsel zwischen Chateph und kurzem Vocal unter dem Guttural zu beachten, je nachdem der mittlere Stammconsonant seinen vollen Vocal behält oder Schewa bekommt. — Bemerke **יִהְיֶהֱפֹעַר** (er stösst ihn) 4 M 35, 20 mit Vererbungschateph-qames (oben S. 74); bei demselben Verb auch in **יִהְיֶהֱפֹם** Jos. 23, 5; aber nicht in **יִהְיֶהֱפֹדִי** Hi. 18, 18. Da haben die zwei folgenden *u* den *ö*-laut des Schewa unmöglich gemacht. Zu beachten ist, dass auch oben S. 227 f. dieses Vererbungschateph-qames hinter einem (scharfabgestossenen) Dentalen, resp. vor einem Labialen sich zeigte. — Beachte noch **יַעֲבֹרְנָהוּ** (sie überschreiten ihn) Jr. 5, 22 mit der alten Endung *ún*; oben S. 222 f. — **וַתַּחֲמֶרְהָ** (und sie verpichte es) 2 M 2, 3 mit Perfectsuffix und noch dazu ohne Mappiq in demselben; Qimchi 26, b. — Beim Infinitiv findet sich nichts Abweichendes. Bemerke nur **לְהַרְגָהּ** 1 Sm 24, 10 [vgl. überdiess S. 109] ausser Pausa, aber **לְהַרְגָהּ** 1 M 27, 42; Neh. 6, 10 in Pausa; vgl. S. 229. Von denen mit *א* gehört hierher **לֹאֲסֶרָהּ** Ri. 15, 12. —

Qittel. Ueber **חִבְּלָתְךָ** (sie hat dich gekreisst) HL. 8, 5 mit Ultimabetonung vgl. schon S. 219 f. — Beachte **וַתִּצְרֶהוּ** (und sie drängte ihn) Ri. 16, 16; vgl. wegen des Chateph-Pathach S. 71, unten. — **אֶאֱמָצְכֶם** (ich werde euch stärken) Hi. 16, 5 mit Chireq statt des gewöhnlichen Segol, jedenfalls unter Einwirkung des Sibilanten, vgl. S. 233.

1 Chr. 23, 6 und 24, 3, wo von der Eintheilung der Leviten durch David die Rede ist, kommt — a) neben andern Lesarten auch נִיטָל , also ohne Metheg, vor. Da kann nun nicht mit Ges. Lgb. S. 251 Streit darüber sein, ob nach der Meinung der Masoreten und Grammatiker \bar{o} zu lesen ist — b) Es fragt sich nur, wie dieses \bar{o} entstanden ist. Ist es ein Hinweis darauf, dass das Qōṭāl von diesem Zeitwort gebräuchlich war, also נִיטָל , vgl. oben § 26, 1 über Ps 101, 3? Dieses zu vertheidigen, haben wir hier keinen solchen Anlass, wie dort. Es kommt ja auch jener seltene Verbalstamm sonst von dem genannten Zeitwort nicht vor. Darum auch, wenn Qames mit Metheg gelesen wird, so „kann sich nicht darin eine Spur vom ursprünglichen \bar{a} des fraglichen Verbalstammes erhalten haben“, wie Olsh. § 254 für möglich hält. Da hätten wir gar eine Ruine von Ursemitismus noch im Hebräischen! Ebenso wenig kann die Meinung, welche Ewald in der Anm. zu § 83, c für möglich hält und Bö. I. S. 237 vertheidigt, gebilligt werden, dass nämlich die angeführte Lesart mit \bar{o} ein alter Schreibfehler für נִיטָל sei. Denn diese letztere Bildung ist selbst unerhört im Hebräischen und beruht nur auf der Anschauung Ewalds über נִיטָל , welche gleich nachher in ihrer Grundlosigkeit nachgewiesen werden soll, und wo Böttcher das \bar{o} herbekommt zu der „sicher normalsten Ableitung von נִיטָל “, sagt er gar nicht. — Vielmehr die Entstehung des \bar{o} durch Weglassung des Metheg bei Qames erklärt sich, wie oben § 26, 1 nach Jes. 62, 9 gezeigt wurde. — Aber wie ist dieses Qames selbst entstanden? Darüber herrschen zwei Meinungen. a) „Vor dem \bar{b} der regelrechten und auch als Lesart vorkommenden Imperfectform Qal נִיטָל (und er theilte sie) (vgl. J. H. Michaelis z. St.), bildete sich, weil es seiner Natur nach wie ein Doppellaut klingt, gleichsam als Ersatzdehnung ein \bar{a} aus, also נִיטָל und dafür (vgl. beim Artikel) נִיטָל und daraus in falscher Correctur, als läge ein Niqtal zu Grunde, נִיטָל .“ Davon aber, dass diese etwa wirklich zu Grunde liege, kann gar keine Rede sein. Und es ist geradezu sinnlos, wenn Mühlau-Volck s. v. sagen: „Niphal bedeutet 3) unter sich theilen; so viel als Hithp.; 1 Chr. 23, 6“. Denn es kommt das Hithq. allerdings in der reciproken Bedeutung vor Jos. 18, 5, aber im Plural: נִיטָל (et diviserunt inter se). Aber wer ist denn 1 Chr. 23, 6 der bei „unter sich“ verstandene? David?! — Die Niqtal-lesart hat Böttcher II. S. 310 so fassen zu können gemeint „et distribuit sibi eos.“ Das muss als möglich zugegeben werden; vgl. נִיטָל (sibi petere 1 Sm. 20, 6. 28; Neh. 13, 6; Ges. Lgb. S. 239) und das Beispiel mit Suffix am verbum finitum Niqtal unten § 31, 8; aber diese Auffassung ist ganz und gar unwahrscheinlich, weil das „sibi“ zwar bei jenem נִיטָל , aber gar nicht hier, wo es sich um eine öffentliche Einrichtung, eine Institution für die ganze Ge-

meinde handelt, verständlich ist. Böttcher selber sagt I. S. 237 von der Niqtal-lesart „wobei ein Pronomen unrichtig mit einem Reflexiv verbunden wurde“; das ist nun wieder, wie gesagt, an sich falsch. Die nun unter α) erwähnten Lesarten sind die gewöhnlich 1 Chr. 23, 6 vorkommenden und die oben gegebene Erklärung [mit der jetzigen Spracherkenntnis vermehrt] ist die von D. Qimchi [Mikhlol 36, b „Und das Wort עָבְרָה kommt vor mit Kleinpathach (Segol) anstatt Grosspathach (wie beim Artikel nach der Anmerkung), und wegen des Segol vom Jod (das auch als Sere erscheint, und dann die Form als Niphal) wurde עָבְרָה gamesirt; aber seine normale Form wäre עָבְרָה], vgl. Ges. Thes. und so auch Stade § 631, e. Und jene Erklärung von Qimchi hat dieses für sich, dass das Qal עָבְרָה von der Eintheilung der Leviten wirklich gebraucht ist, vgl. 1 Chr. 24, 3, wo die gewöhnliche Lesart eben das Impf. Qal עָבְרָה ist, und 2 Chr. 23, 18. Ferner nach der von mir bei der Erklärung angedeuteten besondern Natur des ל , wonach es an sich wie doppelt klingt, kann man nicht mit Olsh. S. 501 sagen, „dass diese Ableitung den Lautgesetzen der Sprache durchaus widerspricht.“ Und unsere Lautgesetze wurden erst später geschrieben, nachdem die Spracherscheinungen im lebendigen, unbewussten Flusse entstanden waren, und sie können auch eine Lücke haben, weil hier die Sache sich durch die Natur des ל -lautes begründen lässt. Es ist daher immerhin möglich, dass die angegebene Umbildung des Impf. Qal in der mündlichen Tradition des unpunctirten Textes zu Stande gekommen ist. Vgl. noch Abraham de Balmis pag. 249: „Und manchmal ist vorgekommen das עָבְרָה [vox memorialis der Imperfectpraeformativen] mit Segol und das עָבְרָה der Wurzel mit Qames, wie עָבְרָה und das עָבְרָה ist gamesirt worden in Folge des Segol vom Jod, obgleich die normale Aussprache beider Consonanten mit Pathach gewesen wäre.“ — β) Indess die Ersatzdehnung ist doch sonst nur vor ursprünglich zu verdoppelndem Consonanten eingetreten, vgl. den Fall, welchen Ew. § 83, c, Anm. aus dem codex Stuttg. zu 4 M 1, 18 anführt עָבְרָה (und sie meldeten sich als Geborene an) statt mit Pathach. Auch führt die vorkommende Lesart עָבְרָה auf Qittel. Und es ist nun jetzt die Ansicht der Meisten, dass daraus עָבְרָה und dafür in Unkenntniss עָבְרָה und dafür auch עָבְרָה sich gebildet habe. So Ges. Lgb. S. 251; Thes. a. v.; Ew. § 83, c; Olsh. S. 501. Mü.-V. s. v. bei Niqtal. Ges.-Kautzsch schweigt § 61 und 63. — Wie man auch über diese beiden Erklärungen entscheiden mag; jedenfalls liegt hier keine forma mixta vor, wie Aeltere, vgl. Ges. Lgb., annahmen, indem sie glaubten, dass man mit der anormalen Punctuation habe darauf hinweisen wollen, dass die Form als Qi. oder als Ni. aufgefasst werden könne. Denn die letztere Auffassung konnte einem Leser und Abschreiber, welcher überhaupt

Hebräisch kannte und die Gedanken beim Lesen und Schreiben hatte, nicht in den Sinn kommen. Ganz kenntniss- oder gedankenlose Leser und Abschreiber aber, wie deren ja bei der Fortpflanzung der äthiopischen Literatur gewirkt haben und wirken, die wollten wenigstens nicht eine kritische Andeutung in jene Punctionen legen.

Der Imperativ קִינֵּה Spr. 20, 16; 27, 13 wird allgemein als Qal aufgefasst, vgl. Qimchi, Wurzelbuch s. v.; Ges. Thes. s. v.; Ew. § 251, f; Olsh. § 234 ex.; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 63, Anm. 1. Alle haben auch die Einzigkeit dieses Imp. Qal. mit α anerkannt; nur der letztgenannte Gelehrte glaubt eine Analogie in der Lesart קִינֵּה Ps. 9, 14 gefunden zu haben. Aber diese Form ist ganz andersartig; denn da beruht das α , wie nicht auf einer ausnahmsweisen Färbung des o durch den Guttural [so muss es doch Ges.-Kautzsch meinen], so auch nicht auf der intransitiven Bedeutung, welche auch sonst bei קִינֵּה intransitive Vocalisation hervorgerufen hat, vgl. darüber § 34, 7, a; denn da müsste die Form קִינֵּה heissen (Böttcher II S. 528, Anm.), sondern auf der, wegen der ausnahmsweisen Uncontrahirtheit der Form [jedenfalls mit Unrecht] vermutheten, Abstammung derselben vom Piel.

Warum hat man also immer die Form mit dem unerklärlichen α für Qal gehalten? Der Bedeutung wegen; wie Umbreit zur erstgenannten Stelle sagt: „ קִינֵּה ist der übliche Ausdruck für pfänden“. Da hat er Recht; aber er musste Hi. 22, 6 als Belegstelle zunächst bringen, weil da das Verb mit einem persönlichen Object in der That steht, während es sonst, ausser unsern beiden fraglichen Stellen, mit sächlichem Object gebraucht wird. Aber ist die Bedeutung des „Pfändens“ in den Stellen der Sprichwörter nöthig? Dies ist nicht der Fall wegen des Parallelismus; sondern es kann auch eine gradatio ad maius im zweiten Membrum beabsichtigt, also das Qittel gemeint sein, wie es gerade auch in der Bedeutung „verderben Jm. durch richterliche Sentenz“ vorkommt Jes. 32, 7. Kurz, indem sich die Aussprache mit α überlieferte, muss das Qittel gemeint sein. Dagegen kann der Einwand erhoben werden, dass dann nicht das Dagesch forte intensitatis ausgefallen wäre. Aber gerade bei der Consonantenverbindung bl konnte aus *chabbélêhu* ganz naturgemäss entstehen *chablêhu*, wie auch sonst kurze Zwischenvocale bei Herstellung eines leicht sprechbaren Consonantencomplexes unterdrückt wurden, vgl. oben 1, c dieses § statt des zu erwartenden *ches pi* vielmehr *chept*; ein anderer allgemein anerkannter Fall wird gleich jetzt

bei Quttal erwähnt werden; vgl. ferner § 35, 1, Imperativ. — Stade hat die Form nicht § 628 und sonst.

Quttal. In den Worten **הִתְחַבְּרָה כִּסֵּא הַיָּהוָה** Ps. 94, 20, welche den Sinn haben müssen „Ist vereinigt dir [Gott] ein Stuhl des Unheils [zunächst: Richterstuhl]?“ bildet das erste Wort wieder einen Fall, vgl. § 26, 1 und vorhin beim Qittel, wo —

a) die Aussprache des Qames als *ō* beim Fehlen des Metheg nicht zweifelhaft sein kann. Diess hat in diesem Falle auch Ges. Lgb. S. 251 zugegeben. — b) Es fragt sich nur wieder, wie das *ō* entstanden ist. α) Auch hier ist die Meinung ausgesprochen worden, wie Ges. bemerkt, dass das *ō* ein ausnahmsweise verkürztes *o* der Form Qotel, also **חָבַר**, sei. Dafür liesse sich sagen, dass das Wort Denominativ von **חָבַר** (Genosse) sein könnte, auch dass die Form ausnahmsweise wegen der leichten Zusammensprechbarkeit von *br* kurzen Vocal erhalten habe. Indess jener Verbalstamm ist nicht weiter anzuerkennen, als wir müssen, und dazu liegt hier kein Grund vor. — β) Ewald hält die Form § 89, d für entstanden aus dem Imperfect Qal **חָבַרְתָּ**, indem er meint, dass der Vocal *ō* unter die Gutturalis *ṭ* gerückt sei. Um diese Vermuthung zu erweisen, stellt er a. a. O. unsere Erscheinung mit **חָבַרְתָּ**, **חָבַרְתָּ** zusammen (vgl. das Genauere darüber oben § 29, 4), welche aber gar nichts für Ewalds Meinung beweisen; denn in der ersteren Form ist nur die beim Inf. Qal mit Suffixen ganz normale Metathesis des Silbenvocals eingetreten, in der letzteren Form aber ist diese Metathesis aus lautlichen Gründen unterblieben. Ferner stellt er zu unserer Form die Parallele **חָבַרְתָּ** statt **חָבַרְתָּ** auf; aber diess beruht auf einem anerkannten hebr. Lautgesetze, dass die Gutturalis den Vocal, welchen sie hat, öfters an einen vorausgehenden vocallosen Consonanten abgibt, vgl. die Form in ihrem Zusammenhang § 34, 7, a, und über das Gesetz § 31, 7; 42, 1. Endlich bringt er § 251, d noch **חָבַרְתָּ** zum Beweise, weil er auch dafür annimmt, dass das *ō* vor die Gutturalis gerückt sei; vgl. darüber nachher beim Hoqṭal. Die Vermuthung von Ewald hat also gar keine Basis. Trotzdem hat sie die Zustimmung von Bb. I. S. 237 und Mühlau-Volck s. v. gefunden. γ) Aber wirklich begründen zu können glaube ich die Ansicht von Ges. Lgb. S. 251; Thes. s. v., dass die Form Pual sei. So Qimchi 62, b: „Und das Wort **חָבַרְתָּ** gehört zu dieser Conjugation, und seine Erklärung ist **חָבַרְתָּ**. Und bei seiner Vereinigung [nämlich des Verbs und des Pronomens] fiel das Dagesch weg, und das Qames Chatuph ist gleich dem Schureq [Qibbus].“ Für Pual hält die Form auch Buxtorf, König, Lehrgebäude d. hebr. Spr.

Thes. p. 128. Auch nach Olah. § 250, b „soll die Form wohl zum Pual gehören — יִשְׁמְרֶנִּי erhält er dich zum Genossen? Das Wort ist aber auf abnorme Weise abgeändert durch die Aufhebung des letzten Vowels der Verbalform, wozu sich kein zweites Beispiel aus der Verballehre nachweisen lässt.“ Aber der letzte Satz ist eben falsch; denn da hat Olshausen יִשְׁמְרֶנִּי [für יִשְׁמְרֶנִּי] 3 M 26, 15 vergessen, und das war um so leichter, weil er in der Erklärung dieser Form in seinem Lehrbuch schwankte, vgl. den Nachtrag von ihm und die Besprechung unten § 34, 8. In der Form 3 M 26, 15 haben wir aber genau dieselbe Erscheinung, wie die, welche wir erklären wollen: nämlich die Verschluckung eines Vowels zwischen zwei zu einem Consonantencomplex zusammenstrebenden Consonanten. Und auch in unserm Fall ist ein so gern zusammengesprochenes *br* entstanden. Die Zerdrückung des *a* zu *o* durch den Guttural lief jenem Prozesse parallel. — Allerdings kommen keine allgemein anerkannten Beispiele von Quttal mit Suffixen vor (worauf auch Elias Levita in seiner Nota zu Qimchi a. a. O. hinweist); aber da auch Zustandsverba Suffixe erhalten und für den Dativ wie für präpositionale Ergänzung ausnahmsweise das Suffix eintritt, vgl. oben § 29, 13, so liegt wohl im Suffix kein Hinderniss, die Form als Qu. aufzufassen. Pual ist sie auch nach Müller § 248. — Gesenius-Kautzsch und Stade schweigen. — [Mit dieser Begründung kann man aber selbstverständlich nicht der Ansicht Ewalds zu Hülfe kommen; weil ja in der vorausgesetzten Qalform יִשְׁמְרֶנִּי der dem *b-r* vorausgehende Consonant keinen Vocal hat, also die Sprechorgane gar nicht die Neigung hätten bekommen können, auf diesen eben fehlenden Vocal einen Consonantencomplex folgen zu lassen.]

Beim Hiqtıl haben wir hier zwei Fälle ohne *i*: $\text{יַעֲשֶׂה לְךָ$ („den wird [der König] reich machen“, Luth.) 1 Sm. 17, 25 und $\text{יַעֲשֶׂה לְךָ$ („du machst es [sehr] reich“ Luth.) Ps. 65, 10. Vgl. Qimchi 66, a: „Obgleich nicht über sie [diese zwei Formen] das Pathachirtsein des Praeformativconsonanten aufklärt, weil auch in der Conjugation Qal der Praeformativconsonant pathachirt wird wegen des Kehlbuchstaben z. B. יַעֲמִיד , so klärt doch sein Object darüber auf, weil es ein transitives Verb ist.“

Hoqtal. Von עָבַד (dienen) lautet das Impf. Qal יַעֲבֹד ganz regelmässig mit Suffixen z. B. יַעֲבֹדֵנוּ (wir werden ihm dienen) Ri. 9, 28; יַעֲבֹדְךָ (wir werden dir dienen) 1 Sm. 11, 1. Der Lernende muss also eine falsche Vorstellung bekommen, wenn es bei Mühlau-Volck s. v. heisst: „Kal impf. mit Suff. יַעֲבֹד 2 M 20, 5 etc.“ — Neben jenen Formen von Qal kommt

nun die eben aus Mühlau-Volck citirte Form [bei Stade § 549, g steht falsch Chateph-Qames unter חָ , aber richtig im Index] vor 2 M 20, 5; 23, 24; 5 M 5, 9 und חָבַרְתָּ 13, 3 [bei Stade § 588, e richtig, aber falsch im Index].

Es ist nun eben die Frage, welchem Verbalstamm diese letzteren Formen angehören. Was nun der erste Augenschein lehrt, dass an dasselbe Qal nicht auf zweifache Weise die Suffixa angehängt worden sein können, dass also die Formen mit חָ vielmehr zum Hoqtal gehören, das muss und kann vertheidigt werden. So Ges. Thes. s. v.; Olah. § 261; Müller § 248; Stade § 549, g; 588, e. Ich habe mir selbst dagegen eingewendet 1) dass die Formen nicht Hoqtal sein können, weil dieser Verbalstamm sonst keine Suffixe habe; aber vgl. darüber vorhin unter Quttal. 2) Ich habe mir weiter eingewendet, dass doch nicht anzunehmen sei, dass mitten unter den Qalformen ein paar Hoqtalformen stünden und zwar mit der nämlichen Bedeutung. Jedoch ersteres würde nichts ausmachen, und letzteres ist gerade nicht der Fall; denn die Formen mit חָ stehen bloss in Bezug auf die Götter, also von dem Sichzueigengeben an die Gottheit, und da sollte ein stärkerer Ausdruck „zu Knechten gemacht werden [durch die eigene, innere Sucht nach Vielgötterei]“ gebraucht werden. 3) Man kann einwenden, dass die Formen auch aus dem Qal erklärt werden können. Nun selbst, wenn diess der Fall wäre, würde es bei der thatsächlichen Verschiedenheit der wirklichen Qalformen mit Suffixen von diesen angeblichen nichts ausmachen; indess die fraglichen Formen lassen sich auch gar nicht aus dem Qal erklären. Einen Versuch dieser Erklärung hat Ewald gemacht. Schon § 66, b stellt er die Formen mit חָבַרְתָּ zusammen, welches sich aber nach einem anerkannten Gesetz der Sprache für חָבַרְתָּ gebildet hat, vgl. § 34, 7, a; und über das Gesetz unten § 31, 7; 42, 1. Ewald sagt aber: „So ziehen die schwereren ח , ז vor dem Tone statt des א auch wohl ein ו an sich, wenn es durch eine stärkere Bewegung (!) und Umbildung (!) des Wortes in ihre Nähe kommen kann“. Aber bei Formen, wie חָבַרְתָּ , hätte oftmals ein ו in die Nähe des Guttural kommen können, vgl. nur חָבַרְתָּ (und er rechnete es) 1 M 15, 6, wenn das ו nicht ganz selbstverständlich bei der Anfügung von Suffixen ansiele und gar nicht etwa wanderte. An den übrigen Stellen fügt Ewald nur ebenso Unhaltbares zur Vertheidigung seiner Ableitung hinzu. Vgl. § 89, b: „Doch bemerkt man, dass in dem Gebilde חָבַרְתָּ von חָבַרְתָּ das verschwindende ו sogar in die vorige Silbe gedrungen und hier sich festgesetzt hat, aber nach § 66, b nur unter Begünstigung des Hauchlautes vorher, und weil diese Silbe an sich keinen wesentlichen Vocal hat.“ Der letzte Satz ist also das Neue;

aber es ist eine aus der Luft gegriffene Behauptung; denn das *a* des Praeformativ von *יָצַב* ist ein ebenso wesentlicher Vocal wie irgend-einer, ja bei der Suffixanfügung der bleibende gegenüber dem verschwindenden tongedehnten *ō*. Endlich § 251, d bringt er nur noch einmal die Zusammenstellung mit *יָצַב*. Also ist diese Meinung, dass die Formen mit *o* zu Qal gehörten, zu verlassen, obgleich ihr auch Böttcher I. S. 237 und Mühlau-Volck zugestimmt haben. Ges.-Kautzsch schweigt. — Qimchi 37, a rechnet die fraglichen Formen zu Qal, vgl.: „Und der zugefügte Consonant [das Praeformativ] ist mit Qames punctirt wegen des Qames chatuph, welches hinter ihm steht [unter *ז*, als wenn nicht eben dieses der zu erklärende Punct wäre]“.

§ 31. Verba mediae gutturalis.

1. Qatal. Paradigma: שָׁחַט (schlachten).

Perfect:	שָׁחַט	Imperfect:	יִשְׁחַט	Imperativ:	שַׁחֵט
	שָׁחַטָה		תִּשְׁחַטֵּי		שַׁחֲטֵי
	שָׁחַטְתָּ		תִּשְׁחַטְנָה		שַׁחֲטְנָה
	שָׁחַטְתֶּם				

Inf. cstr. שֹׁחֵט, abs. שְׁחוּט. Ptc. act. שֹׁחֵט, pass. שְׁחוּט.

Beim Perfect hat die Gutturalis ihre Eigenschaft 3, a (vgl. oben vor § 30) walten lassen, also Chateph statt Schewa mobile simplex. — Nach dem Arabischen und Aethiopischen hat שָׁאַל (verlangen, bitten, fragen) erst transitives *a* in der zweiten Silbe besessen, wie dieses die Pausalformen שָׁאַלָה und שָׁאַלָי noch haben. Dann aber hat es durch eine Vereinigung von lautlichen Factoren *ā* bekommen und dieses ist auch durch *ā* zu *ē* zerdrückt, daher שָׁאַלְתָּ z. B. 1 Sm. 12, 13, daher auch שָׁאַלְתִּיהָ Ri. 13, 6 oder שָׁאַלְתִּירי 1. Sm 1, 20, und dann nach der Festsetzung des *i*-e wurde auch vor Suffixen das *ē* gesprochen, vgl. שָׁאַלָה 1 M 32, 18 und שָׁאַלָה Ri. 4, 20, und auf demselben Wege ist die Aussprache dieses Verbs mit *e* im Chaldäischen und Syrischen entstanden. Diese Anschauung von Ew. § 67, c; Bö. § 1145; Ges.-Kautzsch § 44, Anm. 2; Müller § 249; Stade § 82, 2 ist der entgegengesetzten von Ges. Lgb. § 91, 2 und Olsh. § 232, i vorzuziehen. Die Entwicklung ist jedenfalls, wie angegeben; die Ursachen aber, weswegen *a* in das höhere, bequemer und flüchtiger zu bildende *ā* übergegangen ist, sind nicht so leicht zu fixiren. Es muss eine combinirte Wirkung

verschiedener Factoren angenommen werden: das unbestimmte Articulationsgebiet des *l*; die Schwäche des Spiritus lenis; assimilirender Einfluss eines benachbarten *i* und die Häufigkeit des Gebrauches. Auf eine feste Basis dieser Anschauung, nämlich eine Hiqtilform, glaube ich unten aufmerksam gemacht zu haben; vgl. schon oben § 25, 3; weiter § 36, 2. 6; 38, 1.

Die Intransitiva zeigen ihr Sere in Pausa: *טָהוּר* (rein sein); *רָעָב* (hungern).

Beim Imperfect ist statt des *u* als ursprünglichen Stammvocal der Transitiva gewöhnlich der homorgane Vocal *a* erzeugt worden, vgl. z. B. *יִצְחָק־לִי* 1 M 21, 6, wo überdiess Schewa compositum wegen das Zusammentreffens schwerer Consonanten sich gebildet hat; vgl. Ges. Lgb. S 77; Ew. § 68, b; Ges.-Kautzsch § 64, Anm. 3; demnach Ersatz für Dagesch medium orthoconsonanticum S. 69. 71. — *תִּצַּקְתְּ* 2. sg. fem. ohne *i* Jr. 30, 15; Ew. § 232, e. — Das tongedehnte *ō* haben nur behalten *יִצְרָן* (zürnen) 4 M 23, 8 neben *יִצְרֹן* Spr. 24, 24; *יִמְלֹל* (er handelt verdeckt) 3 M 5, 15; 4 M 5, 27 neben *יִמְלַל*; *תִּשְׁלַח־בִּי* Hi. 35, 6, sonst *יִשְׁלַח*. *תִּשְׁלַח־בִּי* (du [fm.] beschenkst) Hes. 16, 33 neben *יִשְׁלַח־בִּי* v. 21 will sich Bö. II. S. 365 aus dem *o*-laut erklären, welcher folgt und welcher den Punctatoren in dem häufigen *וַיִּשְׁלַח* vor der Seele schweben konnte. Vielleicht hat er das Richtige getroffen. — Ew. § 68, a und Olsh. § 64, d erwähnen die Form nur; Ges. Lgb. § 98 und Stade § 555 f. thun auch diess nicht.

Beim Imperativ ist in der 2. sg. m. wieder statt des tongedehnten *ō* ein *a*; ebenso in der 2. pl. fm. — Bei den zwei vocalisch afformirten Formen hat die Gutturalis sogar den vorausgehenden kurzen Vocal (*u-i*) durch den homorganen Laut *a* verdrängt und sich für Schewa medium simplex ein Chateph-Pathach erzeugt. — Die 2. sg. m. behält *o* bei *תִּצַּקְתְּ* (stütze = stärke) Ri. 19, 8 und so auch vorher v. 5 *תִּצַּקְתְּ* mit demselben *o*, weil Darga eine engste Verbindung herstellt, das Maqqeph vertritt, vgl. oben S. 95 f. Da die beiden dort angegebenen Beispiele mit verbindendem Accent Qames chatuph haben müssen, so kann uns auch Qimchi's Auctorität, welche Ges.-Kautzsch § 64, 2 für die Aussprache mit *ā* anführt, hier nicht zur abnormen Pausalaussprache bewegen. Qimchi 15, a führt erst *תִּצַּקְתְּ* als mit *ō* unter den unfraglichen Beispielen

auf (wie זָרַחְתָּ etc.); dann sagt er, die Formen nach שָׁלַח hätten in Pausa (שָׁלַחְתָּ) ein Qames, wie שָׁכַב 1 Sm. 3, 5; dann fährt er fort: „Und es kommt auch ohne Pausa Qames vor in שָׁרַח Ri. 19, 5, ohne dass es nach der Norm wäre.“ Mit *ō* spricht die Form auch Ew. S. 89; Olsh. § 57, b; 234, e; Bö. § 250 er Stade erwähnt die Form nicht § 591 f.

Beim verstärkten Imperativ hat *o* שָׁמַח (zürne doch!) 4 M 23, 7. In einem vorauszusetzenden שָׁמַח ist also da dieselbe Erscheinung eingetreten, welche oben § 30, 5, a erklärt ist. — שָׁמַח Jes. 7, 11 ist gemäss dem Versanfang שָׁמַח [wozu es eine Tautologie bilden würde] und dem Verschluss „nach oben“ [wozu es keinen Parallelismus bilden würde] nach meiner Ansicht nicht einmal von den Punctatoren als verstärkter Imperativ „bitte doch!“ gemeint, wie Qimchi 15, a, der aber dieselbe Form 14, b beim Inf. anführt; Olsh. S. 490; Müller § 250; Bö. I. S. 298, Anm. 3 annehmen. Es steht vielmehr für שָׁמַח (ad orcum). Es kann aber auch die Form nicht einfach als Beleg für die Bevorzugung des langen *ā* vor *o* in Pausa (vgl. oben § 21, 2, welche anzuerkennen ist (Ew. § 93, a; Bö. § 492), gelten. Vielmehr scheint mir, wie Ew. a. a. O., die Form schon von den Punctatoren mit Bewusstsein als eine Assonanz zum folgenden שָׁמַח aufgefasst zu sein, wie sie in einem solchen geflügelten Worte sich leicht bilden konnte. So ja auch wahrscheinlich das Targum mit seinem שָׁמַח in terra und die LXX mit ihrem εἰς βάθος; bestimmt Aquila, Symmachus und Theodotion. [Stade erwähnt die Form nicht]. — Ob bei שָׁמַח (und stärke dich doch!) 1 Kg. 13, 7 von dem *ū* aus das Chateph-Qames durch vorwärtsschreitende Assimilation eingetreten ist (Ges.-Kautzsch § 10, 2), ist mit Olsh. S. 490 zu bezweifeln. Denn, wie oben S. 73 angegeben ist, kommt oft die Erscheinung vor, dass hinter *ū* und *ī*, *ē*, *ō* doch Chateph-Pathach eingetreten ist. Andererseits giebt es neben unserer Form noch שָׁמַח (und ein Seah Feinmehl) 2 Kg. 7, 18, an welches Bö. § 386 erinnert. Also kann man zur Erklärung des Chateph-Qames nur an den mehr sausenden, mehr emphatischen Laut des *ō* appelliren, welcher sich auch in שָׁמַח („im Wetter“, Luther) 2 Kg. 2, 1. 11 zeigt. Chateph-Qames der dritten Art, vgl. S. 74 f., ist es also auch nicht. Stade § 592, c sagt nichts zur Erklärung.

Die Pausalform von שָׁעַר (schrei [fm.]!) hiess regelrecht שָׁעַר. Wenn nun שָׁעַר Jr. 22, 20 gelesen wird, so kann man nicht mit Stade § 104 sagen, dass hier Qames statt eines ursprünglichen *a* eingetreten sei; denn eine Pausalform ist nicht aus der Nichtpausalform abzuleiten. Aber abgesehen davon ist das Chateph-Qames wieder nicht als vorwärtsschreitende Assimilation vom vorhergehenden *a* aus zu erklären (Ges.-Kautzsch § 10, 2); vielmehr es ist als Wirkung des emphatischen *z* zu betrachten, vgl. שָׁעַר oder שָׁעַר (ist Balsam?) Jr. 8, 22; Ew. § 40, b. Es ist also auch wieder nicht ein freisteigendes Chateph-Qames. — Bei der zweiten pl. m. ist Ausnahme שָׁעַר (schenkt!) Hi. 6, 22. Qimchi 15, a: „Mit Chireq, obgleich שָׁ eine Gutturalis ist; aber es ist zerdehnt durch den Accent, um [wenigstens] beim שָׁ einen breiteren Laut [als bei שָׁ, nämlich das Chateph] eintreten zu lassen“ (?). Ew. § 65, b sagt: „Nur vor dem härtesten שָׁ und in sehr lose geschlossener Silbe bleibt שָׁ“. Davon ist eher das Gegentheil der richtige Grund dieser Erscheinung, vgl. über die Anschlussfähigkeit des שָׁ oben § 30 Vorbemerkung. Bö. II. S. 367 ruft zur Erklärung den Gegenton zu Hilfe [der doch bei allen diesen Imperativen gleich ist]. Ges. Lgb. S. 333 und Olsh. S. 490 schweigen über das *cur?* dieser Bildung. Stade § 605 f. hat die Form ganz weggelassen. — Die Stelle Jr. 49, 3 liefert uns auch hier eine 2. pl. fem.: שָׁעַר.

Der Infinitiv zeigt bei That- und Zustandsverben gewöhnlich *o*; auch vor der Femininendung, vgl. שָׁוֶה (waschen) z. B. 2 M 30, 18; שָׁוֶה (entferntsein) Hes. 8, 6 [richtig locker Bö. II. S. 225; richtig so, aber auch falsch straff S. 363]; Qimchi 14, b, wo aber bei der ersteren Form unrichtig von Rittenberg Chateph Pathach unter שָׁ gesetzt ist; vgl. richtig im Wurzelbuch s. v. — Der *a*-laut zeigt sich nur in שָׁוֶה (Weitsein des Herzens) Spr. 21, 4 und vor der Femininendung in שָׁוֶה (verschmachten) Jr. 31, 12.

Auch שָׁוֶה Hos. 5, 2 kann von den Punctatoren nur als Inf Qal mit der Femininendung gemeint sein. Denn im Infinitiv sind die transitiven und die intransitiven Verba einander gleich, halten beide *o* fest; und so gut nun ein intransitives Verb nicht wegen seiner Bedeutung, sondern wegen der Gutturalis den *a*-laut bekommen konnte, ebensogut ein transitives. Und zum Ueberfluss zeigt sich neben שָׁוֶה auch vor Suffixen שָׁוֶה (mactare eorum, vom Schlachten

der Kinder als Opfer für die Götzen) Hes. 23, 39.¹⁾ So als Infin. Qal ist die Form gefasst von Qimchi 14, b; Wurzelbuch s. v. und ebenso auch im Commentar zur Hoseastelle. So auch Gesenius, wie Röd. bezeugt s. v. Olsh. 245, d erwähnt קָטַח Hos. 5, 2 bei den Infinitiven Qal; es scheint ihm aber auf einem Fehler zu beruhen; bei den Feminininfinitiven Qi. erwähnt er ihn nicht § 249, b. — Ferner das Verb war sonst nur im Qal gebräuchlich und seine Qalbedeutung (schlachten, nämlich Opferthiere) passt hier vortrefflich in den Zusammenhang; denn die Rede wendet sich zunächst an die Priester v. 1 und gegen das äusserliche Opfer Schlachten v. 6. Um so weniger ist es nöthig, für das Zeitwort ein einziges Mal eine andere Bedeutung zu suchen, als die es gewöhnlich hat. Am wenigsten durfte der Zufall, dass dasselbe Hilfszeitwort קָטַח 9, 9 bei einem ähnlich klingenden Zeitworte קָטַח (verderben) steht, dazu verleiten, das קָטַח 5, 2 als Piel aufzufassen und ihm dieselbe Bedeutung wie קָטַח zu geben. Und doch hat sich diese Hypothese Ewalds (nicht im Index, aber § 238, d) viele Freunde erworben: Rödiger in Ges. Thes. s. v.; Bō. II. S. 224 „verderben“ Qittell; ebenso S. 364. Mühlau-Volck haben als Anhänger der Hypothese ein hebräisches קָטַח II. nach dem syr. ܩܬܚ (verderbt sein) aufgestellt, während dieses doch neben ܩܬܚ nur das hebräische קָטַח vertritt. Bei Stade finde ich die Form weder § 191, d, wo doch קָטַח erwähnt ist, noch § 221, wo die femininen Inf. Piel besprochen werden, noch § 619, g oder 620, a, wo ebenfalls die femininen Inf. Qa. und Qi. behandelt werden.

Particip. Auch von קָטַח Ps. 73, 27 kann mit Bō. II. S. 237 behauptet werden, dass es wirkliches Particip sei.

2. Niqtal.

Perf.	קָטַח	Impf.	קָטַח	Imp.	קָטַח
	קָטַח		קָטַח		קָטַח
	קָטַח		קָטַח		קָטַח
Inf. cstr.	קָטַח	abs.	קָטַח	Ptc.	קָטַח

Beim Perfect bemerke קָטַח (ich bin erschrocken) Dn. 8, 17 und קָטַח (wir haben uns gestützt) 2 Chr. 14, 10.

Der Imperfectstamm hat in der letzten Stammsilbe, wenn sie am Wortende steht, durchaus Sere behalten, vgl. z. B. קָטַח (er führt Krieg) 2 M 14, 14. Das Impf. consecutivum wieder (S. 183) mit doppelter Betonung, vgl. z. B. קָטַח (und sie

1) Aber die Worte bei Bō. II. S. 399 „ קָטַח etc. Inf. Qittell Hes. 22, 30; 1 M 19, 13 u. a.“ involviren einen Druckfehler für קָטַח .

wurde gepocht = beunruhigt) 1 M 41, 8. Also die vorausgehende Gutturalis macht nicht einmal das folgende Segol zu *a*, und so immer, wo bei diesen Verba mediae gutt. die letzte Stammsilbe Segol bekommt, wie bei נסוג אחריו und bei Maqqeph. — Die andere Betonung beobachtet man z. B. in נחמתי (und sie wurde gedrängt) 4 M 22, 25.

Hierher gehört auch eine auffallende Form von נחם II (= נחל), verwerflich, befleckt sein. Nämlich neben dem normalen Ptc. fem. נחמתי Zeph. 3, 1 findet sich נחמתי Jes. 59, 3; KL. 4, 14. Diese Form ist von Älteren für eine forma mixta angesehen worden, vgl. oben § 20, 8. Vgl. Qimchi 56, a: „Es ist zusammengesetzt aus zwei Conjugationen, aus dieser [= Niqtal, die er eben behandelt] und aus der 4. [Qu.]; und man hat es so gemacht, weil so in dem Worte dargestellt wird die Meinung der beiden Conjugationen: die Meinung dieser [des Ni.], weil sie befleckt wurden mit dem Blute [KL. 4, 14] durch sich selbst ohne einen Urheber ausser ihnen, und die Meinung der 4. Conjugation [des Qu.], weil es richtig ist, dass ihre Feinde sie mit dem Blute befleckt haben (נחמתי), und siehe, sie wurden befleckt an ihrer Hand (נחמתי). Und ebenso ist es Jes. 59, 3: das Schwert des einen war gegen den andern; ein jeder vergoss das Blut seines Genossen; und siehe [also]: ein jeder von ihnen wurde befleckt mit dem Blute seiner selbst (נחמתי) und [zugleich] befleckt mit dem Blute seines Genossen (נחמתי)“ (Abraham de Balmis aber zählt die Form nicht unter den Zusammensetzungen pag. 202 a., sondern unter den Eigenheiten des Ni. pag. 207 auf. Auch Elias Levita erinnerte in seiner Anmerkung zur angeführten Stelle Qimchi's an die Niqtal mit Cholem von den נחמתי). Ges. Lgb. 8. 462 setzte die Form in die 1. Classe der f. mixtae, weil nur die Früheren sie für eine Mischung aus dem Ni. נחמתי und dem Qu. נחמתי gehalten hätten. Ich halte aber diese ältere Meinung in dem Sinne für richtig, dass die Punctatoren absichtlich auf die Möglichkeit hindeuteten, anstatt des Ni. könne auch das Qu. gelesen werden. Denn dieses letztere kommt in derselben Bedeutung wie das Ni. wirklich mehrmals vor, vgl. נחמתי Ezra 2, 62; Neh. 7, 64; das Ptc. Mal. 1, 7. 12 und das dazu gehörige Qi. Mal. 1, 7; also der Intensivstamm dieses Verbs war in der späteren Zeit gebräuchlicher als das Niqtal. — Diese Auffassung scheint mir der Wirklichkeit näher zu kommen, als die schon von Gesenius a. a. O. bevorzugte Ansicht, dass die Form einen Ueberrest des Passivs von Niqtal d. h. der arabischen VII. Form darstelle (so Mühlau-Volck s. v. und Ges.-Kautzsch § 51, 2); — oder „dass sich die Aussprache von Pual als dem nächsten Passivum auf das Nifal übertragen habe“ (so Ew. § 132, b); — oder „dass Ni. bei passiv düsterem

Sinn gleich Qu. vocalisirt sei“ (Bö. II. S. 106); — oder „dass sich : auch vor Pual gestellt habe“ (Olah. § 275; Land § 248; Mü. § 250). Diese neueren Anschauungen kann ich nicht billigen, weil ich die alte durch Hinweis auf den späteren Sprachgebrauch ganz hinreichend motivirt zu haben glaube; während bei den neueren durchaus das Motiv fehlt, wesshalb eine sonst unerhörte Spracherscheinung gerade bei diesem Verb und wesshalb sie nicht öfter aufgetreten ist. Auch Olshausen aber postulirt etwas Unerhörtes, weil das : zwar thatsächlich vor das Hithpael getreten ist (oben S. 203 und in der Mischna), aber nicht vor Pual. — Stade § 169, a erklärt sich auch nicht mit diesen neueren Auffassungen der Form einverstanden, aber nicht weil er, wie ich, zur alten Anschauung zurücklenken will, sondern weil er „die Form für wohl fehlerhaft“ hält.

Auch נִשְׁמַעְתִּי Hes. 9, 8 ist forma mixta, vgl. oben § 20, 8 und ist von Ges. Lgb. S. 463 richtig in die zweite Classe gesetzt worden, weil die Consonanten der Form wahrscheinlich aus zwei Lesarten entstanden sind und die Punkte darauf hindeuten sollen. Die Consonanten sind aus dem Ptc. נִשְׁמַעְתִּי (mit Bö. II. S. 364; wegen des folgenden נִשְׁ ; nicht Perf, was Qimchi im Com. z. St. „dies ist zusammengesetzt aus נִשְׁמַעְתִּי , welches ist Niqtal Perfect, und aus נִשְׁמַעְתִּי , welches ist נִשְׁ [— Impf.] vom Qal“ und Gesenius meinte) und (nicht aus נִשְׁמַעְתִּי , Böttcher, sondern wegen der Punkte der dastehenden Form) aus נִשְׁמַעְתִּי , was Ges. meinte und Bö. für möglich hält, entstanden; oder man las auch, wie mir das sonst unerklärliche Chateph-Pathach andeutet, נִשְׁמַעְתִּי , gleich dem unmittelbar folgenden נִשְׁמַעְתִּי . Buxtorf, Thes. p. 112 leitete die Form vom Propheten selbst her, vergl. „Mens utramque linguae formam simul suggessit; consternatio autem et perturbatio ingens ipsi confusam vocem expressit“. Es ist aber vielmehr zu sagen: abgeändert hat man im Laufe der Ueberlieferung das Particip, nicht sowohl weil man die Fortsetzung der Rede hinter נִשְׁ mit dem Particip als ungewöhnliche oder gar unmögliche beseitigen wollte, denn vgl. § 32, 5; Jes. 23, 15, sondern weil man den Nachsatz nicht erst mit נִשְׁמַעְתִּי beginnen zu dürfen glaubte. — Im Mikhlol 54, a, worauf er auch im Wurzelbuch s. v. als auf die längst von ihm gegebene Erklärung hinweist, hat Qimchi eine unmögliche Deutung gegeben: „Man hat gesagt, dass es [die fragliche Form] zum Niqtal gehöre, und dass das Aleph hinzugefügt sei, und dass die normale Form davon sei נִשְׁ ; und die Deutung davon „und ich selbst wurde übrig-, zurückgelassen“. Aber das Sichere ist, dass es zu dieser Conjugation [Qal] gehört und dass es zusammengesetzt ist aus dem „Nun der Verzierung“ z. B. נִשְׁמַעְתִּי [lasst uns machen!] 1 M 1, 26 und aus dem Aleph der ersten Person, obgleich das eine [von diesen Beiden, : und *] genügt.“ So auch Abraham de Balmis pag. 200. — Gesenius meinte

selbst, die gewöhnliche Punctuation sei aus der noch in einzelnen Codices vorliegenden שחח erweitert worden. Aber letzteres kann nicht mit Gesenius nach שחח (Hab. 1, 15, vgl. darüber § 41, 5; er hätte auch שחח oben § 30, 5 nehmen können) verglichen werden, weil ja die Gutturalis zur Erklärung des ח fehlt und überhaupt auch nicht die Vocalefolge „da“ war. Also kann diese seltene Schreibart nur umgedreht aus jener gewöhnlichen als Verkürzung abgeleitet werden. — Neuere haben freilich meist die wahrscheinliche syntactische Entstehung der Consonanten und das Hinweisende der vorliegenden Punctuation nicht zu erklären versucht, sondern die Consonanten einfach als Schreiberversehen und die Punkte als Verlegenheitsact aufgefasst und lesen wollen entweder שחח (Hitzig z. St.; Röd. im Index analyticus zu Ges. Thes.; Olah. S. 539; Mühlau-Volck im analytischen Anhang; Stade § 397, a) oder שחח (Ew. z. St.; Smend z. St.).

3. Qittel. Paradigmen: שחח (verderben); שחח (sich weigern).

שחח	שחח	—	שחח	שחח	—	שחח	שחח
שחח	שחח		שחח	שחח		שחח	שחח
שחח	שחח		שחח	שחח		שחח	שחח

Inf. שחח ; שחח . Ptc. שחח ; שחח .

Die zweite Stammsilbe von Qittel [und Hithq.] hat a und e , wie beim festen Verb. — Im Perfect Qi. haben ח , ח und ח immer virtuelle Verdoppelung; ח aber nur in שחח (und sie bettelten) Ps. 109, 10; Pausalform überdiess. — Bei Formen vom Imperfectstamm haben ח ¹⁾ und ח immer virtuelle Verdoppelung (Qimchi 60, a); ח überwiegend; Qimchi 60, a; 59, a erwähnt als Ausnahmen שחח (verabscheuen) Ps. 5, 7; שחח Ps. 106, 40; שחח Am. 5, 10; שחח Jes. 49, 7^a; ausserdem noch שחח (brennen) Jes. 4, 4 etc.; שחח (entzweigend) Jes. 10, 33; שחח (schreiend; Lesart) 2 Kg. 2, 12. ח nur in der gewöhnlichen Lesart שחח (eingraben) 5 M 27, 8. Nicht diese Lesart erwähnt Qimchi 60, a oder im Wurzelbuch als Ausnahme; aber שחח die Zweige durchsuchen, stoppeln 5 M 24, 20) Mikhlol 60, a und bemerkt im WB. s. v.: „Mit Pathach, um die Bedeutung

1) Nur in שחח 1 M 18, 15 steht in Handschr. ein Qames. Elias L. in seiner Nota zum Wurzelb. s. v. — Bō. I. S. 224 wohl richtig. „Mimisch gedehnt für vergeblich Bemühn“; vgl. die Lesart שחח 1 M 39, 14, 17 (J. H. Michaelis z. St.); allerdings bei שחח , worauf Bō. I. S. 298 die Dehnung zurückführen will.

zu unterscheiden [vom gewöhnlichen **נָאֵר**, schmücken etc.], nämlich „du sollst nicht wegtragen, was übrig geblieben ist an Zweigen (**נָאֵר־רִי**)“. [Die Fortsetzung gehört ins Wörterbuch]. — Bemerke noch die Pausalform z. B. **לָקַחָהּ** (sie leckte) 1 Kg. 18, 38; Zusammensprechung der beiden **ר** 4 M 32, 15; Mal. 2, 8; das Sere in **הִמְהָרְתָּהּ** (sie [fm.] werden eilen) Jr. 9, 17.

Zu Zephania 1, 14. Anerkanntermaassen ist bei Participiis Pual, vgl. oben § 24, 2, mehrmals das **נ** verschluckt worden. Die Vocallosigkeit des **נ** war der allgemeine Anlass; Häufung von Lippenlauten an einer betreffenden Stelle ein besonders begünstigendes Nebenmoment. Anerkannt ist auch, vgl. unten § 34 und 38, dass das vocallose **נ** mehrerer Participia Poel, Poal, Polel und Polal verklungen ist. Ewald § 169, d und Stade § 277, a haben sogar auch anerkannt, dass **נָאֵר** (welches Ges. Thes. s. v. für Adjectivum verbale, Olsh. § 182, d für ein Adjectivum [ohne Analogie unter den Adjectiven] erklären, Bö. II. S. 246 gar nicht als Particip in Erwägung zieht) in der Redensart **נָאֵר־נָאֵר־נָאֵר** 2 M 7, 27; 9, 2; 10, 4; Jr. 38, 21 aus **נָאֵר־נָאֵר** abgekürzt sei, „aber offenbar nur wegen der vielen zusammentreffenden *m*“, wie Ew. hinzusetzt. [Qimchi 59, a: „Adjectivum statt des Particips“, und dazu Elias Levita: „**נָאֵר** steht dort, wie **נָאֵר־נָאֵר**“]. — Trotzdem sagt Ewald: „Der Fall Zeph. 1, 14 gehört nicht hierher“. Nun heisst es aber dort: „Nahe ist der grosse Tag Jehovas, nahe und sehr eilend **נָאֵר־נָאֵר־נָאֵר**“. Treffen denn da nicht auch mehrere *m* zusammen? Sind also nicht auch Zeph. 1, 14 alle Bedingungen gegeben, welche die Uebergang eines *m* begünstigten? — Dazu kommt ein negatives Argument. Denn erklärt man die Form für den Infinitiv, wie es Ges. Thes. s. v.; Ew. § 240, e; Olsh. § 249, a; Bö. II. S. 246 thun [Ges.-Kantzsich und Stade erwähnen die Form nicht]: dann muss man so construiren, wie es Ewald § 240, e thut, wo er unsere Form mit **נָאֵר־נָאֵר** zusammenstellt. Seine Worte sind so charakteristisch, dass ich sie ganz hersetzen muss. Es heisst: „Ferner ist **נָאֵר־נָאֵר** schon so sehr unser eilends geworden, dass es auch als einfache Aussage gilt Ssef 1, 14 und wie ein gemeines Nennwort sogar einem Adjectiv gleich im St. cstr. verbunden werden kann Jes. 8, 1. 3; während von diesem Piel aus **נָאֵר־נָאֵר** (Schnelligkeit, aber lieber untergeordnet schnellst) nach § 153, h [er meint: a] neugebildet ist“. Gehen wir die einzelnen Punkte dieses Citates durch!

Was zunächst Zeph. 1, 14 anlangt, so ist das eben die Frage, ob da **מָדַר** wahrscheinlicher Particip, oder Infinitiv ist. Es spricht aber für die erstere Auffassung ausser allem schon Angeführten diess, dass Jes. 8, 1. 3 das **מָדַר** in Parallele mit einem Particip **שָׁחַ** (sich beschleunigend) steht und also gar nicht Inf. und St. cstr. ist. Das **ל** Jes. 8, 1 ist = für, als Umschreibung des Genetivs; also heisst die Stelle: „die Tafel, welche Bezug hat auf [das Kind Namens] Eilendebeute-sichbeschleunigenderraub“. So heisst der Name des Kindes noch einmal ohne **ל** v. 3. Das **מָדַר** ist also auch v. 1 nichts anderes als ein zu **שָׁחַ** paralleles Particip. Es ist nach meiner Ansicht schon allein auf Grund von Jes. 8, 3. 1 [so absichtlich geordnet] ausser allem Zweifel, dass **מָדַר** nicht bloss bei zufällig zusammentreffenden Lippenlauten, sondern seines häufigen Gebrauches wegen auch ausserdem sein **מ** verloren hat. Und in dieser Beweisführung werden mir wohl Mühlau-Volck beistimmen, welche schreiben: „**מָדַר**, Adjectivum eilend Zeph. 1, 14“. [Für **מָדַר** = Adjectivum hatte auch Qimchi, Wurzelbuch s. v. das **מָדַר** in Zeph. 1, 14 erklärt]. — Was endlich in jenem Citat aus Ewald die horrende Ableitung des **מָדַר** von der Pielform **מָדַר**, dessen erste Silbe doch eine geschärfte (mit *hh*) ist, anlangt, so ist das jetzt Nebensache. — Es ist nicht bloss unnöthig, sondern nach dem vorausgehenden **קָרַב** sogar ganz inconcinn, wenn Olsh. § 249, a als wahrscheinliche Lesart für Zeph. 1, 14 **יָמַדַר** vorschlägt.

4. Quttal. Paradigma: **רָחַץ** (waschen); **רָחַץ** (verlöschen).

רָחַץ	—	יָרַחַץ	Imp. vacat.
רָחַץ		etc.	etc.
רָחַץ		etc.	

Irf. **רָחַץ**; Ptc. **רָחַץ**.

Im Quttal hat **ח** immer virtuelle Verdoppelung, also Qibbus vor sich [Qimchi, 62, b „Bei **ח** tritt keine Veränderung ein“, nämlich an dem Qibbus des starken Verb]; **ה**, **ע**, **א** gar nicht, also immer **ו** vor sich.

Unter der Voraussetzung, dass die Vermuthung eines Schreibfehlers unerlaubt ist, ist **מִיֶּעָרַח** bei Athnach Spr. 25, 19 für das Fem. des Ptc. act. Qal erklärt worden von Ges. Lgb. § 91, Anm. 15; Thes. s. v.; Bö. I. S. 299, und letzterer hat auf andere Verwandlungen von **ו** zu **א** vor verstärkter Tonsilbe aufmerksam gemacht, wie ich meinerseits noch auf den Parallelismus

„brechender Fuss“ hinweisen möchte, welcher auch für diese Ableitung zu sprechen scheint. Dann also = wankend. — Andere erklären die Form für abgekürztes Partic. Qu. Vgl. Qimchi 62, a: „Es schrieb der weise Abraham Aben Ezra im Namen des Rabbi Mose ha-kohen, dass das Schureq an Stelle des Cholem stehe, und dass es wie שָׁרַח von der Conjugation Qal sei“. Aber Qimchi selbst hält die Form für ein Partc. Qu., das zum Adjectiv geworden ist (בִּינֹנִי חֹרֵר); wie er diese Auffassung auch im Wurzelbuch s. v. vorzieht. — Nun hat allerdings, während Ew. § 169, d, Anm. und nach ihm Mühlau-Volck s. v. gegen die erstere Ableitung bemerken, dass solche Umwandlung von *o* zu *u* beim Ptc. act. Qal sonst unbelegbar sei, umgedreht Böttcher gegen die andere Ableitung eingewandt, dass vor ש zur Ersatzdehnung immer *o* gesprochen werde und dass der Fall nicht mit יִקְשִׁים (vgl. § 36, 4) sich decke, insofern die letztere Form keine eigentliche Gutturalis in der Mitte habe. Die Argumentation von Böttcher gegen die zweite Ableitung ist aber nicht haltbar; vgl. auch noch יִקְדֹּ Ptc. § 36, 4. Daher ziehe ich die zweite Ableitung vor. So auch Ges. Thes. s. v., Ew. § 169, d; Olsh. § 182, c; 250, c; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 52, Anm. 6; Stade § 617, b. Und da ein Hiqtıl vorhanden ist, kann es um so leichter ein Passiv dazu von diesem Verb gegeben haben. Also: „zum Wanken gebracht“.

Aber רָחַח (לָא) Hos. 1, 6. 8; 2, 3. 25 ist nicht Ptc. [Ges. Thes. s. v.], oder ein Ptc., welches in vb. fin. übergeht [Ew. § 320, c], sondern Perfect [Olsh. § 250, a; Bö. II. S. 246, Anm.], weil die Form sonst nicht auf der Paenultima in Pausa betont sein könnte.

שָׁרַח (schauerlich) Jr. 29, 17 von den schlechten (24, 8) Feigen gesagt, haben Röd. in Ges. Thes. s. v.; Ew. § 169, d; Bö. II. S. 364 für ein abgekürztes Partc. Qu. erklärt. Allein da die passive Bedeutung fehlt, welche die andern abgekürzten Participia Qu. [auch מִרְחָ § 24, 2 ursprünglich] haben: so halte ich das Wort für ein Adjectivum mit Qimchi, Wurzelbuch s. v. (חֹרֵר); Olsh. § 166, a [vielleicht]; Mühlau-Volck s. v. Wie Ges. Lgb. § 93, Anm. 6, erwähnt auch Stade § 617, b die Form nicht unter den abgekürzten Prtcc. Qu., und weil nach der von ihm gebrauchten Ausdrucksweise Stade diese vollständig aufzählen will, so scheint er für die zweite Auffassung zu stimmen.

Auch Ges.-Kautzsch führt die Stelle nicht § 52, Anm. 6 mit an, obgleich er sonst alle Fälle von abgekürzten Particc. Qu. aufführt. Also scheint auch er der zweiten Ansicht zu sein.

5. **Hithqattel.** Paradigma: הִתְפַּאֵר (sich verherrlichen).

Perf.	הִתְפַּאֵר	Impf.	יִתְפַּאֵר	Imp.	הִתְפַּאֵר
	הִתְפַּאֲרָה		יִתְפַּאֲרִי		הִתְפַּאֲרִי
	הִתְפַּאֲרָה		יִתְפַּאֲרֶנָּה		הִתְפַּאֲרֶנָּה
Inf.	הִתְפַּאֵר	Ptc.	מִתְפַּאֵר		

Im Hithqattel hat die zweite Stammsilbe *a* und *e*, wie beim festen Verb. — Ferner: ה immer virtuelle Verdoppelung, ausser bei הִתְרַחֵץ (ich habe mich gewaschen) Hi. 9, 30, ebenso ה immer, ausser bei הִתְקַדְּדוּ (sie reinigten sich) sowie הִתְקַדְּדוּ (und sie reinigten sich) Esra 6, 20; Neh. 12, 30. Aber wie die 1. plur. Perf. mit Pathach Jos. 22, 17, so der Imp. הִתְקַדְּדוּ mit Pathach 1 M 35, 2. Da hatten Baer-Delitzsch zwar in der Anmerkung richtig Pathach, aber im Texte Qames; doch sie haben den Fehler schon selbst bemerkt, vgl. Praefatio ad Liber Jesaiae pag. V., nota. — Bemerke noch הִתְקַדְּדוּ (und sie sollen sich reinigen) 4 M 8, 7; 2 Chr. 30, 18, wo in der Pausa nach Erwartung das alte *a* der letzten Stammsilbe bewahrt ist, und davor das Pathach in virtuell geschärfter Silbe zu *ä* sich dissimiliert hat. — Aber umgedreht ה hat keine virtuelle Verdoppelung, also immer vor sich, ausser bei einem Falle von einem doppelt schwachen Zeitwort, vgl. unten § 33, 9, a. — Endlich א zeigt gar keine virtuelle Verdoppelung.

Zu allen Intensivstämmen: Wo Ersatzdehnung eingetreten und damit die vorletzte Silbe eine offene geworden war, konnte die Regel (oben § 20, 11; 22, 3; 23, 3) in Anwendung kommen, dass das Impf. consec. bei offener Paenultima und kurzer oder verkürzbarer Ultima auf Paenultima betont sein kann. Aber man findet הִתְקַדְּדוּ (und er betrachtete als Greuel) Ps. 106, 40 (Bö. II. S. 369), und auch Ges. Lgb. § 98, Anm. 1 verweist auf הִתְקַדְּדוּ als auf der Ultima [z. B. 1 M 37, 38] betont. Andere Beispiele habe ich in der Concordanz nicht gefunden. — Und was das Hithqattel anlangt, so habe ich nicht bemerkt, dass die Regel noch in einem andern Beispiele zur Anwendung gebracht worden ist, ausser in dem von Bö. II. S. 198 angeführten: הִתְקַדְּדוּ (und sie wurde gepocht = beunruhigt) Dn. 2, 1. — Wo keine Ersatzdehnung eingetreten war, also virtuelle

Verdoppelung ist, konnte die Regel gar nicht angewendet werden, vgl. **יִבְהוּל** (erschrecken) Esth. 2, 9; **וַיִּבְהוּן** (das Priesteramt verwalten) 4 M 3, 4; 5 M 10, 6; **וַיִּתְּכֶנּוּ** (verleugnen) 1 M 18, 15. Also **וַיִּטְהַר** 1 M 18, 6 etc. durfte von Ges. a. a. O. gar nicht als auffällig angeführt werden. — Bei **נָסִיב אַחֲרָי** aber ist der Accent auch auf die virtuell verdoppelte Silbe zurückgegangen: **וַיִּתְּכֶנּוּ בָהּ** (und er verleugnete es) 3 M 5, 22; Hi. 8, 18; **וַיִּתְּכֶנּוּ בָהּ** Hos. 9, 2.

6. Von seltenen Intensivstämmen kommt vor; **יִטְעַר** (er zerstört, verweht; intrans.) Hos. 13, 3. Qimchi 61, b rechnete die Form zum Quttal; aber man sieht, mit welcher Willkür, vgl. „Wie z. B. **יִבְהוּל**, so auch **יִטְעַר**; denn das Sere darin steht an Stelle des Pathach, und seine normale Form wäre **יִטְעַר** mit Pathach“. Genau so im Wurzelbuch s. v. — Aber die Form ist nach jetziger allgemeiner Anerkennung ein Qotel, vgl. oben § 26, 1; wahrscheinlich Denominativ von **טָעַר** (Sturm). Zwar Ewald, welcher § 125, a allein etwas über die Quelle dieser Beziehung sagt, meint, es habe sich diese Form von **טָעַר** (zerstören, auseinandertreiben; trans.) Sach. 7, 14 abgesondert. Aber wenn es sich bloss um die Gewinnung eines Intransitivums gehandelt hätte, so hätte das wirklich vorkommende Qal genügt. Es sollte also nach meiner Ansicht das Sturmartige dieses Verwehens der Spreu ausgedrückt werden.

Hithqotel. Neben dem Hithqa. **וַיִּתְּעֹשׂוּ** (sie werden bewegt; sie schwanken) 2 Sm. 22, 8 ex.; Ps. 18, 8 ex.; Jr. 5, 22; 46, 7 [aber nicht v. 8, wie Ges. Thes. und Mühlau-Volck a. v. haben] steht

וַיִּתְּעֹשׂוּ Jr. 25, 16 und **וַיִּתְּעֹשׂוּ** 46, 8; und man kann wohl nicht sagen, dass dieses bloss zufällig in diesem Zusammenhang aus Anlass des **וַיִּתְּעֹשׂוּ** (unsinnig sich erweisen; rasen) geschrieben sei, welches an der ersteren Stelle unmittelbar, an der andern in der nächsten Zeile folgt. — Aber mag man die Existenz dieser Formen für bloss zufällig in diesem Zusammenhang oder für dauernd im Sprachleben halten, jedenfalls kann man fragen, ob auf das Hithqattel „die Aussprache von Pual als dem nächsten Passivstamme übertragen worden sei“, wie Ew. § 132, b und Stade § 165 sich die Sache vorstellen, sodass also ein Hithquttal vorauszusetzen wäre. Aber auch wenn die Form **וַיִּתְּעֹשׂוּ** (vgl. unter Niqtal) eine Form der lebendigen Sprache darstellen sollte und dort die Erklärung Ewalds von der Ueber-

tragung des Passivvocals richtig wäre: würde doch in unserm Falle diese Anschauung Ewalds unwahrscheinlich sein, weil hier die Erklärung viel näher liegt, dass ein Qotel von עָנָה vorauszusetzen und dazu sich gerade so ein Reflexiv gebildet habe, wie zu Qittel. So Ges. Lgb. § 72, 3; Olsh. § 274; Bō. II. S. 367, Anm. 3; Ges.-Kautzsch § 55, 1.

Qitlel. — Einem עָנָה (grün) HL. 1, 16 mit Silluq steht gegenüber עָנָה ebenfalls mit Silluq Hi. 15, 32. Diesen Unterschied der Betonung hat Olsh. nicht bemerkt, indem er hinter dem auf Paenultima betonten Worte bei den Stellen citirt § 251, a. So auch Stade § 404, a, indem er die Form als Milel giebt und kein ֿ dazu setzt, welches sonst bei ihm das einmalige Vorkommen einer Form anzeigt. — Die Form im HL. hat also die Nominalbetonung in Pausa d. h. wie wenn sie auch ausser der Pausa einen vollen Vocal in vorletzter Silbe hätte; die Form im Hiob hat die Verbalbetonung in Pausa d. h. wie wenn sie ausser der Pausa in vorletzter Silbe ein Schewa hätte, also עָנָה hiesse. Jene steht im Parallelismus mit zwei Adjectiven; diese mit einem Verb. Jene kann aber trotzdem nicht ohne Bedenken für ein Adj. erklärt werden, weil sie nicht die Verdoppelung des letzten נ zeigt [Dagesch forte orthovocalicum S. 53], welche im Plural des Adjectivs עָנָהִים Ps. 92, 15 gelesen wird. — Beide Formen zum Verb zu nehmen, was Ges. im Thes. bevorzugt und Olsh. [jedenfalls auch Stade] giebt, ist unerlaubt, weil da die Betonung im HL. durch keine Analogie gedeckt werden kann; denn es kommt zwar vor, dass bei Verbalformen das Schewa der Paenultima bleibt, weil die Ultima den Ton behält (יִתְעַבְּרוּ [sie werden eingehauen] Hiob 19, 24 bei Silluq; Bō. I. S. 304), aber dass das Schewa der Paenultima durch den ursprünglichen Vocal ersetzt wird, obgleich die Ultima den Ton behält, das kommt sonst nur bei den alten Verbalendungen an und in vor; Olsh. § 230, 3. — Beide Formen nun zu den Adjectiven zu stellen, was Ges. im Thes. für möglich hielt, ist ein erlaubter Ausweg, weil die Milelbetonung im Hiob dann mit den bekannten Beispielen עָנָה etc. gedeckt werden kann. — Aber der sicherere Weg ist: die erstere Form ist Adjectiv und bloss die letztere ist Verb. So ausdrücklich Qimchi, Wurzelbuch s. v.: „ נ Hi. 15, 32 ist Verbum im Perfectum; denn es ist Milel; נ HL. 1, 16 ist Adjectivum; denn es ist Milra“; — so auch Ewald jedenfalls, in dem er § 120, a bloss die Hiob-

stelle citirt; Mühlaus-Volck ausdrücklich, indem sie die Stelle aus dem HL. beim Adjectivum, die aus Hiob beim Verb citiren.

Nicht solcher Zweifel ist über die Verbalnatur von שָׁנָה (ruhig sein) Jr. 30, 10; 46, 27; Spr. 1, 33, weil es schon durch sein Pathach vom Adjectiv, welches Qames hat (z. B. Jes. 33, 20) unterschieden wird; abgesehen davon, dass es an den drei genannten Stellen im Parallelismus mit einem Verb steht. Ebenso Verbalform ist שָׁנָה Jr. 48, 11, obgleich es parallel mit einem Particip steht. So auch Qimchi, Wurzelbuch s. v.: „Jr. 48, 11; 30, 10; Spr. 1, 33, alle diese drei sind Verbalformen im Perfect; denn sie haben Pathach und auch der erste Stammbuchstabe hat Pathach“. [Die Stelle Jr. 48, 11 steht nicht bei Ges. Thes., Ew., Olsh. § 251, a; B5.]. — Dazu gehört auch שָׁנָה Hi. 3, 18 bei Athnach, also für die Nichtpausalform שָׁנָה. Wenn sich nun dabei auch in den Texten vielfach, weil man den Reduplicationsstamm nicht erkannte und ihn mit einem Qatal zusammenwarf [diess ist wahrscheinlicher, als dass Dehnung des *a* durch * und den Gegenton Statt gefunden hätte], ein Qames unter שָׁ findet: so ist doch die Schreibung mit Pathach selbstverständlich vorzuziehen, vgl. Baer-Delitzsch z. St. — Die Bemerkung bei Stade § 80: „שָׁנָה Hi. 3, 18; Andere: שָׁנָה“ beruht auf Irrthum; denn es handelt sich nicht in der Athnachsilbe um Pathach, oder Qames, sondern in der ersten Silbe.

In beiden Verben ist das ursprüngliche *a* in der ersten Stammsilbe des Intensivstammes durch den mittleren Guttural geschützt worden.

Qetaltal. — שָׁנָה ((mein Herz] hat heftig gestossen, sich bewegt) Ps. 38, 11; Qimchi 135, b. — Diese Form von שָׁנָה ist also Pealal zu benennen; so richtig Ew. § 120, a; Land § 186; Ges-Kautzsch § 55, 3; Müller § 227; Stade § 156. Olsh. giebt § 252 bei diesen Stämmen keine Benennung vom alten שָׁנָה und überhaupt nicht, während er sonst alle Stämme mit der alten üblichen Bezeichnung versieht. Das ist noch besser als „Pilp.“ zu schreiben mit Ges. Thes. s. v. Das ist selbstverständlich einfach falsch. Und doch findet es sich noch bei Mühlaus-Volck s. v.

7. Hittl. Da ist kein Paradigma nöthig, weil dieser Stamm, soweit er *i* unter dem mittleren Stammconsonanten hat, von vornherein den Gutturalen keine Gelegenheit bietet, ihre Eigen-

thümlichkeiten geltend zu machen. Es ist nur Folgendes zu bemerken:

יִבְלַעַם (ich habe befleckt; also von בָּלַע II) Jes. 63, 3 mit Spiritus lenis für Spiritus asper auf aramäische Art, vgl. oben § 27, 5; 30, 4; Qimchi 64, b. So Ges. Lgb. § 94, Anm. 1; Ew. § 122, a; Bō. § 1015; Ges.-Kautzsch § 53, Anm. 6. Und zwar halte ich es für wahrscheinlich, dass die Form der lebenden Sprache angehört hat, also vom babylonischen Verfasser des zweiten Jesaja selber gesprochen und geschrieben worden ist. Diess hält auch Olsh. § 255, b für möglich; doch hält er es andererseits für „naheliegend, einen blossen Schreibfehler darin zu vermuthen“, Stade vollends sagt kurz § 159, b „Auf Schreibfehler beruht es etc“. Das muss man geradezu für eine unerlaubte Vermuthung erklären, weil sich sonst solcher Umschreibungen des hebr. נ in aram. א mehr finden müssten. Und warum käme solche Verschreibung nur in Schriften seit der Zeit des Jeremia vor? Denn Micha 7, 15 ist gar nicht daran zu denken, dass א für נ steht, vgl. darüber § 41, 5, b.

Zusammensprechung der beiden נ bemerke in הִשְׁחָתִים 5 M 4, 25 von הִשְׁחָתָה (direct-causativ: verderbt handeln; diess ist sicherer, weil auf allgemeiner Analogie beruhend, als bei der ersteren Bedeutung allemal eine Ellipse von הִשְׁחָתָה [Weg, Handlungsweise] anzunehmen, wie Rödiger in Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v. wollen; indirect-causativ: verderben ein Object).

Einen Indicativ Imperfecti mit Sere, vgl. § 27, 4, setzt es voraus, wenn wir 2 M 22, 4 vor Maqqeph ein Segol lesen: וְיִבְלַעַם אִישׁ (wenn abweiden lässt Jemand etc.). Es ist nicht nöthig, mit Bō. II. S. 365 die folgende Gutturalis zu Hilfe zu rufen, um diese Aussprache mit ē zu erklären; und א zeigt auch so wenig gutturalische Kraft, dass ihm ohnehin eine solche Wirkung nicht zuzutrauen ist; überdiess hat א bei den Verben אָל das längere ī oft geschützt, wo dies beim Fehlen des א nach der Analogie zu ē erleichtert worden ist, vgl. § 42, 10, a. — Wie das eben erwähnte Segol, so hat [weil hinter dem Guttural] das Sere des Jussiv der Umwandlung in α widerstanden, vgl. אֲלֵהֶם 5 M 9, 26 und in der Ueberschrift von Ps. 57—59. 75. — Impf. consecutivum אֲלֵהֶם Hes. 23, 11. Für beide Fälle hatte selbst Bō. II. S. 365 keine Beispiele gegeben.

Der Imperativ heisst **הָרֵחָק** (lass fern sein!) Spr. 4, 24; 5, 8; Bō. II. S. 365 hat (nach der Concordanz) noch 30, 8 hinzugefügt; und erst in Pausa **הָרֵחָק** Hi. 13, 21 und **הִמָּעַר** (lass wanken!) Ps. 69, 24; beide Pausalformen bei Qimchi 65, a. Den Fehler, welchen Ges. Lgb. § 98, 2 hierbei gemacht hatte, dass er nämlich aus den beiden ersten Stellen der Sprüche eine Form mit *a* aufführte, hat schon Ewald vermieden § 226, c; Olsh. § 256, a; Bō. II. S. 365, Anm.; Stade § 595, a. Bei Ges.-Kautzsch würde § 64, 3 die ausdrückliche Erwähnung der Nichtpausalform mit Sere wesentlich zur Belehrung des Lesers beitragen.

Infinitivus cstr. mit Perfectvocalisation: **הִשְׁמָעִי** hinter **עַד-בְּלִי** 4 M 21, 35; 5 M 3, 3; Jos. 8, 22; 10, 33; 11, 8; 2 Kg. 10, 11; hinter **בְּלִי** 5 M 28, 55; hinter blosser **עַד** 2 Kg. 3, 25.

Diese bei Bō. II. S. 226 ohne Angabe der Praeposition nach der Reihenfolge der biblischen Bücher gegebenen Stellen habe ich nach den Praepp. geordnet, hinter welchen der Inf. stehen soll. Böttcher vergleicht noch die normale Form **הִשְׁמָעִי** Eara 9, 8. — Qimchi 60, b erwähnt diese Stellen, auch die mit **עַד** nicht, wie er auch nicht analoge Infinitivi vom festen Verb hinter **עַד** auführt, vgl. § 27, 5. Gerade die Stelle mit **עַד** hat auch Ges. Lgb. § 94, Anm. 4 schon gegeben; hat aber allerdings bemerkt, dass man **עַד** oder **עַד** ergänzen könne. Ew. § 238, d hat: 4 M 21, 35; 2 Kg. 10, 11; — 5 M 28, 55. Aber 2 Kg. 3, 25 erwähnt er, wie wir nach § 27, 5 schon erwarten können, nicht und hat die Stelle auch sonst nicht wegen des **עַד**. Olsh. sagt § 192, f: **הִשְׁמָעִי** 4 M 21, 35 u. ö. Ges.-Kautzsch § 53, Anm. 2 und Stade § 247 erwähnen die Form nicht.

Eine quadrilitere Nebenform des Hiqtal bildet hier das Denominativ von **שָׂמַל** (linke Seite, linke Hand), welches in folgenden Formen vorkommt: **הִשְׁמָעִי** (ihr geht nach links) Jes. 30, 21; **אֶשְׁמָלָה** (ich will nach links gehen) 1 M 13, 9. Aber der Spiritus lenis ist auch zwischen einem vocallosen Consonanten und seinem Vocal übergangen [syncopirt] und dann, als unausgesprochen, zum Theil nicht mehr geschrieben worden [vgl. das weite Gebiet dieser Erscheinung § 42, 1]: **הִשְׁמָלִי** (wende dich links!) Hes. 21, 21; **לְהִשְׁמָלִי** (sich nach links zu wenden) 2 Sm. 14, 19; **הַשְׁמָלִים** (solche, die [auch] mit der linken Hand thätig sind) 1 Chr. 12, 2.

Hoqtal bietet der Gutturalis nur Gelegenheit, statt Schewa simplex ein Schewa compositum erklingen zu lassen.

רָעַבְתִּי Jes. 52, 14 wird von Bð. § 1014 und 350, e für den St. cstr. des Ptc. Ho. mit *i* für *u* erklärt. Diess *i* kommt nun allerdings vor, vgl. oben § 28, 2; aber bei diesem Verb ist diese Ausnahme ganz unwahrscheinlich, weil davon das Particip רָעַבְתָּ (verderbt) Spr. 25, 26 und im Femin. Mal. 1, 14 und dieselbe Form als Substantiv 3 M 22, 25 vorkommt. Trotz des *ן* scheint deshalb die Auffassung jenes Wortes als eines Substantivs (= Verderbniss; Entstellung) vorzuziehen mit Rðd. in Ges. Thes.; Mühlau-Volck s. v. — Qimchi erwähnt die Form nicht bei der Conjugation Hophal fol. 66. 67; nicht bei den Nominibus לִבְרָא 164; nicht im Wurzelbuch s. v.; auch im Commentar zur Stelle geht er mit einfacher Repetition des Wortes vorüber. Auch Ew. erwähnt die Form nicht; aber Olsh., obgleich nicht im Index, so doch § 198, b, obwohl bloss mit dem Bemerken, dass sie „wahrscheinlich“ Verbindungsform sei; so auch Stade § 271, b „vielleicht“.

8. Vor Suffixen zeigt das transitive Perfect Qal keine Abweichung. Intransitive Perfecte mit nur einem schwachen Consonanten kommen vor Suffixen nicht vor, sie hätten aber nach der Analogie, wie in der Pausa, so vor Suffixen ihr *ē* gezeigt. — Imperfect z. B. יִסְעֶרְנִי Ps. 94, 18 nach § 29, 6.

Es fragt sich hierbei, wie אֶרְדָּמְךָ (ich liebe dich) Ps. 18, 2 auszusprechen ist. Nach meiner Ansicht haben diejenigen, welche das Metheg weggelassen haben, ein *o* gesprochen; da doch das Metheg als Zeichen des Qames non-chatuph eine bekannte Sache war. So Ges. Thes. s. v. und mit ausdrücklicher Transcription Olsh. § 236, d; „wofür jedoch אֶרְדָּמְךָ (ich erhebe dich) zu lesen sein wird“. So ist es auch, wenn אֶבְרָכְךָ (ich werde dich prüfen) Ps. 81, 8 gelesen wird, [auch Baer-Del.] Olsh. § 238, a; Bð. aber setzt II. S. 394 ohne Bemerkung ein Metheg. — Unwahrscheinlich ist es aber, wenn Bð. II. S. 314, Anm. meint, „אֶרְדָּמְךָ sei auch ohne Metheg mit *ā* zu sprechen“. Nach der Lesart bei Baer-Delitzsch mit Metheg, welche auch schon Stade § 633, a aufgenommen hat, kann über die Aussprache mit *ā* kein Streit sein; und diese Lesart ist nach der Analogie vorzuziehen. — Ferner in אֶמְאַסְךָ (so verwerfe ich dich) Hos. 4, 6 meinte Ges. Lgb. S. 287 möglicherweise eine Spur davon finden zu können, dass auch der Cohortativ mit Suffixen versehen worden sei. Aber davon haben wir sonst keine Spur; denn über Hi. 22, 21 vgl. § 42, 10, e; ja es kann kurzweg für unmöglich erklärt werden. Ew. § 247, e sah in dem *א* ein Anzeichen der Suffixform אֶ, welche auch bei Verben אֶבְרָכְךָ leicht erscheine; aber vgl. darüber § 41, 4; nämlich sie ist bloss im Perfect. Und doch hält auch Bð. II. S. 17 diese Erklärung für richtig („ein vereinzelt erhaltener aramaisiren-

der Ephraimism“). Da liegt es doch wirklich näher, mit den Masoreten anzunehmen, dass wegen der 2 * noch ein drittes sich eingeschlichen habe. So auch Olsh. § 96, e; Röd. im Index analyt. zum Thes. — Unbestimmt Mü.-V. im analyt. Anh.

Ebenso nach § 29, 6 immer mit Rückkehr des *a*, z. B. *יִשְׁאַלְנִי* Jes. 58, 2. — Imperativ z. B. *בְּחִנֵּנִי* (prüfe mich!) Ps. 26, 2; *בְּחִנֵּנִי* (prüfet mich!) Mal. 3, 10. — Infinitiv *בְּחִנֵּנִי* (mein Erwählen) Hes. 20, 5; *לִשְׂאֹלָה* (dein Loskaufen) Ruth 3, 13; *מִשְׁאַסְתֶּם* (euer Verwerfen) Jes. 30, 12; *מִשְׁאַסֶּם* Am. 2, 4. Die Gutturalis hat sich aber sonst vor Suffixen den homorganen *a*-laut erzeugt: *זַעֲמוּ* (sein Aufbrausen) 2 Chr. 26, 19; *זַעֲקָה* (dein Schreien) in Pausa Jes. 30, 19, vgl. 57, 13; *מַעֲלֵם* (ihr Untreuhandeln) Hes. 20, 27; *לְסַעֲדָהּ* (um sie zu stützen) Jes. 9, 6; *סַעֲמוּ* (sein Stossen) Ri. 13, 25; *זַעֲדָה* (dein Schreiten) Ri. 5, 4; Ps. 68, 8; *רִחַצִי* (mein Waschen) Ps. 60, 10; 108, 10; überdiess mit Dagesch lene orthosyllabicum bei Baer-Delitzsch [oben S. 63]; *שְׂחַתְתֶּם* (ihr Schlachten) Hes. 23, 39.

Vom Niqtal bemerke *וַיִּלָּחֲמֵנִי* (und sie führten Krieg gegen mich) Ps. 109, 3 als den einzigen Fall, wo sicher, vgl. S. 254, ein Suffix an das Verbum finitum Ni. gefügt ist. — *הִשְׁעֵנָה* (dein Dichstützen) 2 Chr. 16, 7; also auch da ist Segol geblieben nach der oben Nr. 2 dieses § gegebenen Regel.

Beim Qittel im Perfect wie *שִׁחַתְתִּי* etc. Vgl. noch *בִּעְרָתָהּ* (sie hat ihn erschreckt) 1 Sm. 16, 14. — Vor ה [כח, כן] steht neben ה *רָחַמְתָּ* (er hat dich geliebt) 5 M 13, 18, wo also die Regel über das Beharren des Segol, oben Nr. 2, verletzt ist, aber *הִחַדְתָּ* Hos. 13, 9, welches im Perfect auch wieder das einzige Beispiel ist. Jede Punctuation hat also ein Beispiel für sich; aber die letztere ist als der allgemeinen Regel entsprechend wahrscheinlich die häufigere gewesen und deshalb bei vorkommendem Bedürfniss im Uebersetzen zu bevorzugen.

הִתְקַדְּשָׁתָּ (er hat dich [masc.] verherrlicht) Jes. 55, 5 bei Silluq mit abweichendem Pausalvocal nach falscher Analogie. — Dagegen dieselbe Form 60, 9 hat ה, für „dich [fm.]“ und ist der eine von den beiden Fällen, wo vor ה der Vocalstammauslaut *a* geblieben ist (§ 29, 1, c).

Beim Imperfect bemerke *תִּבְעַרְתִּי* mit dem ursprünglichen *an* energicum als 3. sg. fem. Hi. 9, 34; 13, 21 [wahrscheinlich];

als 2. sg. m. 7, 14 [bei Bō. II. S. 398 ist 9, 34 falsch für die 2. sg. m. angegeben].

וְיִדְרֹכְךָ (und ich werde sie aneinander treiben) Zach. 7, 14. Da ist zuerst die Meinung abzulehnen, dass in dieser Form „ zu Sere geworden sei, wie Ges. Lgb. S. 152 annahm, indem er sich auf die Form וְיִדְרֹכְךָ Jes. 33, 10 berief; aber dieses ist Hithqatlel, vgl. § 38, 4. Trotzdem hat Bō. § 427 ebendasselbe für möglich gehalten. Es ist vielmehr „ voranzusetzen, wie in וְיִדְרֹכְךָ 3 M 26, 53, und dann ist unsere Form mit וְיִדְרֹכְךָ [§ 41, 3, d] zusammenzustellen, wie bei Bō. § 427 ex.; Olsh. § 87, b; Stade § 103. b geschieht. Vielleicht ist aber auch die ganze Form וְיִדְרֹכְךָ zu Grunde zu legen, wie bei Ew. § 62, b. Und dann ist hier die Erscheinung eingetreten, dass bei der Lautfolge *e-e* *u* scharf eingesetzt hat. Ich erinnere nur an וְיִדְרֹכְךָ. Diese Erscheinung ist eine Parallele zu dem oben § 30, 5 zuerst besprochenen Vorgang [וְיִדְרֹכְךָ].

Vor ה, כ, נ, ך erscheint beim Impf. nur Segol, vgl. וְיִדְרֹכְךָ (es erschreckt dich) Hi. 22, 10. Ebenso ist es beim Inf. וְיִדְרֹכְךָ Jes. 30, 18 und וְיִדְרֹכְךָ Hes. 5, 16. — Vgl. mit der Endung *an* וְיִדְרֹכְךָ (sie werden mich suchen) Spr. 1, 28.

In וְיִדְרֹכְךָ 2 Chr. 35, 21 erkennt man richtiger das Suffix als Objectsbezeichnung an (= um mich aufzuscheuchen, τοῦ κατασπένσαι με, LXX) mit Olsh. § 132; Bō. II. S. 32, als dass man es für Subjectsbezeichnung nimmt (gegen § 29, 4) mit Ew. § 261, b.

Jes. 44, 13. — Wenn an dieser Stelle neben וְיִדְרֹכְךָ in demselben Verse auch וְיִדְרֹכְךָ steht, so ist bekannt, dass auch für die letztere Form in manchen Handschriften die Lesart mit Chateph-Pathach unter *u* vorkommt. Aber die gewöhnliche Lesart steht nicht bloss in den meisten und besten Handschriften, sondern es ist auch wahrscheinlich, ja sogar nöthig, dass beide Verbalformen in verschiedener Bedeutung und deshalb verschiedener Aussprache neben einander gebraucht sind. — Ferner ist bekannt, dass „ gewöhnlich *ō-ō* zu lesen ist. Diese Aussprache kann man nun auch in der zu erklärenden Form für von den Punctatoren beabsichtigt halten, indem man voraussetzt, dass neben jenem וְיִדְרֹכְךָ (umschreiben, vorzeichnen) ein Denominativ von וְיִדְרֹכְךָ (Umriß, Form), nämlich ein Qotel וְיִדְרֹכְךָ gebildet, und in diesem wieder anstatt וְיִדְרֹכְךָ in Nachahmung der Formen וְיִדְרֹכְךָ und וְיִדְרֹכְךָ [wo aber die Entstehungsreihe umgedreht ist; und so noch öfter beide Vocalfolgen nebeneinander] ausnahmsweise das *ō* verkürzt und *jethō-ōrēhu* gesprochen und daher auch geschrieben worden sei. Und zur Unterstützung dieser Ansicht kann man den allgemeinen Satz anführen, dass die Punctatoren doch

nicht grammatische Erwägungen angestellt und sich gefragt haben, ob sie ein von *d* (abgesehen von meinem Zweifel § 26, 1) stammendes *δ* auch zu *δ* verkürzen dürften, sondern dass sie nach der überlieferten Aussprache die Vocale gesetzt haben. Bei dieser Ansicht ist das Nebeneinanderstehen der beiden Verba in demselben Verse am besten erklärt. Und die Annahme eines Denominativum Qōtel wird auch dadurch begünstigt, dass dieser Stamm auch bei *קָטַל*, *קָטַל* (§ 26) und *קָטַל* (Nr. 6 dieses § 31) denominirt ist. — Aber jetzt ist eine andere Auffassung der fraglichen Form herrschend. Nämlich es ist bekannt, dass aus etymologischem Grunde auch von den Punctatoren in gewissen Fällen *קָטַל* als *ā-δ* gemeint ist, vgl. § 13, 2. Und ein Fall dieser Art könnte hier vorliegen, wo die Existenz eines *קָטַל* mit aus Ersatzdehnung stammendem *ā* durch die erstere, in demselben Verse gebrauchte Form bezeugt ist. So sprechen *jethā-δrāhu* Ges. Lgb. § 72, 2, Anm. 2; Rōd. in Ges. Thes. s. v.; Ew. § 68, b; Olsh. § 64, d; B5. § 250 und 492; Müller § 132. (Mühlau-Volck; Ges.-Kautzsch; Stade erwähnen die Sache nicht). Da nimmt man also an, dass die Unterscheidung der beiden Verbalformen bloss durch das verschiedene Chateph der zweiten Stammsilbe bewirkt werde. Aber was wollte man damit? Wie kam man darauf? Und war es genügend zur Unterscheidung? Eine Antwort auf die ersten beiden Fragen sehe ich bloss bei Rōdiger im Thes. versucht, indem er schreibt „cum Chateph-Kames [nämlich erscheint die zweite Form], cuius soni obscuri occasionem dedit sonus antecedentis vocalis „, quippe qui ad *o* inclinaret“[!]. Darnach müsste ja die Form in beiden Fällen gleichmässig in der Tradition mit Chateph-Qames gesprochen worden sein. Oder, habe ich selbst mich

§ 32. Verba

Von Verben mit *קָטַל* (קָטַל mappiqatum) bemerke als hierher gehörig *קָטַל* (hoch sein) Jes. 52, 13 etc.; *קָטַל* (bedeckt, umdunkelt, ohnmächtig sein, schwachen) Ps. 63, 2; *קָטַל* (starren, staunen, vgl. *קָטַל* in Pausa Ps. 48, 6.

Perf.	קָטַל;	קָטַל;	קָטַל;
In Pausa:	קָטַל;	קָטַל;	קָטַל;
	קָטַל etc.		
	קָטַל etc.		
	קָטַל;	קָטַל etc.	

gefragt, hat vielleicht die Aussprache der zweiten Form mit δ die verschiedene Bedeutung der zweiten Form „gestalten, formen“ (nach $\text{נָחַ$) ausdrücken sollen? Das war natürlich das Motiv der Erscheinung, aber ich weiss nicht, ob eine solche Unterscheidung bloss durch die verschiedene Vocalisation einer Nebensilbe genügend bewirkt werden konnte. — Ein letzter Ausweg wäre die Annahme, dass auf die Form $\text{נָחַ$ die Vocalisation δ - δ übertragen worden sei, um dem Zeitworte die Bedeutung des „Formen“ zu geben. Aber dieser Ausweg darf wohl nicht eingeschlagen werden. Denn wie hätte man ein diesem Impf. entsprechendes Perfect von $\text{נָחַ$ unterschieden? Dieser Ausweg würde uns also wohl auf die erste Annahme eines Qotel $\text{נָחַ$ zurückleiten.

Beim Hiqtıl begegnet uns $\text{וַיִּשְׁאַלְתִּיךָ}$ 1 Sm. 1, 28 (ich habe in Bezug auf ihn das Bitten ausgeübt; also hier direct-causativ, während es 2 M 12, 36 indirect-causativ ist = zum Bitten veranlassen, drängen). Diese Form ist ein entscheidender Beweis für die Verwandlung des a durch ב und andere Factoren in unbetonter Silbe. — Beim Jussiv geht nach der allgemeinen Regel auch hier dem Suffix י voraus: אֲשַׁלְּחֶיךָ 1 Sm. 26, 9. — Ebenso beim Imp., vgl. הִלְעִיטָנִי (lass mich schlingen!) 1 M 25, 30; הִרְחִיקָהּ Hi. 11, 14. — Beim Inf. bemerke וְהִצַּעְתָּהּ ([um sie] in Aufregung zu versetzen) 1 Sm. 1, 6 mit Dagesch medium orthoconsonanticum der ersten Art, S. 69.

9. Von **doppelt schwachen** Verben gehört hierher nur וַיִּתְּחַדֵּךְ (vereinige dich [fem.]) Hea. 21, 21.

tertia $\text{ח}, \text{ה}, \text{ע}$.

Paradigma: שָׁלַח (senden); Ni. gesendet w.; Qi. hauptsächlich: entsenden; Qu.: Passiv davon; Hithq. kommt nicht vor; Hiq.: hereinbrechen lassen; Hoq. kommt nicht vor, aber es wäre Passiv vom Hiqtıl.

שָׁלַח ;	הִשְׁתַּלַּח ;	הִשְׁלַח ;	הִשְׁלַח .
שָׁלַח ;	הִשְׁתַּלַּח ;	הִשְׁלַח ;	הִשְׁלַח .

Impf.	יִשְׁלַח;	יִשְׁלַח;	יִשְׁלַח;
In Pausa:		יִשְׁלַח	יִשְׁלַח
Jussiv.			
3. plur. fem	יִשְׁלַחְנָה etc. immer mit <i>a</i> vor ח.		
Imp.	שְׁלַח;	הִשְׁלַח;	יִשְׁלַח;
In Pausa:		הִשְׁלַח;	יִשְׁלַח
3. plur. fem.	יִשְׁלַחְנָה etc. immer mit <i>a</i> vor ח.		
Inf. constr.	שְׁלַח;	הִשְׁלַח;	יִשְׁלַח;
In Pausa:		הִשְׁלַח;	יִשְׁלַח
Inf. abs.	שְׁלַח;	הִשְׁלַח u. הִשְׁלַח;	יִשְׁלַח;
Partc.	שְׁלַח;	הִשְׁלַח;	יִשְׁלַח;
	שְׁלַח.		

Allgemeine Erläuterungen:

1. Beim Perfect hat die 2. sg. fem. zur Vermeidung der schweren Consonantenverbindung ein Hilfspathach erzeugt; aber diess soll nicht eine kurze Silbe bilden, wie die Beibehaltung des Dagesch lene und des Schewa quiescens lehrt. So in allen Verbalstämmen. Ausnahme: שְׁכַחְתְּ (du [fm.] hast vergessen) Jr. 13, 25, wo aber auch andere Ausgaben das Hilfspathach unter ח haben. Diess steht nicht bloss am Rande, sondern ist auch von Delitzsch in der Praefatio zu Baer's Kleinen Propheten hervorgehoben, pag. III.

2. Anstatt der tongedehnten Vocale ist das homorgane *a* gesprochen worden, wie das Paradigma zum grössten Theil lehrt: a) Beim Impf. und Imp. Qal statt *ō* ausser und in Pausa; vgl. z. B. יִגְבַּהּ 1 Sm. 10, 23; אֶלְהִימוּנָה Pred. 5, 7; ausgenommen: אֶשְׁכַּח (ich werde vergeben) Jr. 5, 7 Kth. und שְׁכַח (schlachte!) 1 M 43, 16, vielleicht zur Dissimilierung vom folgenden שְׁכַח (Bö. II. S. 357). Ebenso statt *ē* ausser und in Pausa beim Jussiv und Imp. Hiq. Und diess Pathach bleibt auch in Pausa, vgl. הִשְׁלַח 1 Kg. 22, 12, 15, weil das den Sinnvocal *e* vertretende Pathach überhaupt in Pausa bleibt, wie Bö. I. S. 297 beobachtet hat. Daher sei auch 1 Chr. 29, 23 die Lesart mit Pathach die richtige, fügt er hinzu. — b) Aber statt *ē* nur ausserhalb grosser (und

יָשַׁלְח;	יִשְׁתַּלַּח;	יִשְׁלִיחַ;	יִשְׁלַח.
	יִשְׁתַּלַּח		
		יִשְׁלַח	
—	הִשְׁתַּלַּח;	הִשְׁלַח;	—
	הִשְׁתַּלַּח		
שָׁלַח;	הִשְׁתַּלַּח;	הִשְׁלִיחַ;	הִשְׁלַח.
	הִשְׁתַּלַּח		
	הִשְׁתַּלַּח	הִשְׁלַח;	הִשְׁלַח.
מִשְׁלַח;	מִשְׁתַּלַּח;	מִשְׁלִיחַ;	מִשְׁלַח.

kleiner) Pausa: beim Perfect der Zustandsverba, vgl. von שָׁלַח (glücklichen Fortgang haben) bei Zaqeph qaton שָׁלַחְהָ Jer. 12, 1; von שָׂבַע (satt sein) שָׂבַעִי bei Athnach Jes. 9, 19; von שָׂמַח (sich freuen) שָׂמַח bei Silluq Spr. 29, 6; von שָׁמַע (hören) שָׁמַעַי z. B. Ri. 2, 17. — Ebenso ist es beim Impf., Imp. und Inf. cstr. Niqtal, beim Perf., Impf., Imp. und Inf. cstr. Qittel und Hithqattel. Bei den letzten drei Verbalstämmen steht nur bei wenigen Impff. consec. ein Pathach bei grösserem Accentus distinctivus; umgedreht bei dem zu nominaler Länge geneigten Infinitiv ein ē mit folgendem Pathach furtivum auch bei Accentus coniunctivus; Bö. II. S. 357. — Zur Dissimilation des Tonfalles vom vorausgehenden Worte, wie mir scheint, und zugleich in Nachahmung der Pausalform der Nomina segolata steht אוֹ-הִשְׁבַּע (oder schwören = schwört) 4 M 30, 3. — Man kann nicht mit Knobel z. St. sagen: „Man wird indess besser יִשְׁבַּע lesen“. Denn wie sollte aus dieser leichten Lesart jene schwere entstanden sein? — Beim Impf. Qi. ist Ausnahme יִזְבַּח (er opfert) 2 Kg. 16, 4; 2 Chr. 28, 4; Hab. 1, 16; Qimchi 60, a; jedenfalls zur Erzielung eines Gleichklangs mit dem ē des folgenden יִקְטֹר (er räuchert). So ausdrücklich schon Ges. Lgb. S. 338; Ew. § 232, a; Bö. II. S. 359. Olsh. erwähnt § 248, a die Ausnahme, aber er widerlegt weder jene Begründung, noch versucht er eine neue. Stade verweist von § 492, a auf § 90, 1

zurück; aber da spricht er im Allgemeinen von der Steigerung des *i* zu *ē*, während doch zu erklären ist, wesshalb ausnahmsweise ausser Pausa das *ē* geblieben ist. § 106, worauf er auch verweist, spricht er vom Pathach furtivum.

3. Wie beim Inf. cstr. Qal das tongedehnte *ō* seinen Platz behauptet (ausser **וַיִּפָּדֶה** [verscheiden] 4 M 20, 3 und **וַיִּפָּדֶה** Jes. 58, 9, beide im Status cstr.; das erstere von Qimchi, Wurzelbuch s. v.; das letztere im Mikhlol 14, a bemerkt), — so auch das tongedehnte *ē* im Ptc. act. Qal und im Ptc. Qi. und Hithq. — **וַיִּפָּדֶה** Jr. 17, 23 Kethib ist schon von den Masoreten als Schreibfehler erkannt worden.

4. Wie das *ō* des Inf. abs. Qal und des **וַיִּפָּדֶה** beim Niqtal Esth. 3, 13 und das *ū* des Ptc. pass. Qal, hat sich auch das *ē* in allen Inff. abs. behauptet, und es hat sich nur Pathach furtivum zur Erleichterung des Uebergangs vom nichthomorganen Vocal zur Gutturalis gebildet.

5. Einzelne Bemerkungen zu allen Verbalstämmen der Reihe nach.

וַיִּפָּדֶה (sie war hoch) Hes. 31, 5; von Qimchi, 8, a sowie im Wurzelbuch s. v. nur erwähnt; „nichts als aramäische Orthographie“ Ges. Lgb. § 78, Anm. 1; so richtig auch Ew. § 173, b, indem er auf § 16, b zurückweist; Olsh. § 38, f.; Bō. II. S. 130 „mit aramäisch geschriebenem *ā*, um das wiederholte *n* zu vermeiden, vgl. dagegen Zeph. 3, 11*“; Ges.-Kautzsch § 44, Anm. 4. — Stade sagt § 31: „Es lässt sich nicht mehr ausmachen, ob hier [wo *n* am Ende oder in der Mitte von Wörtern zur Anzeige eines *a* dient] Reste aus jener Periode einer regellosen Orthographie vorliegen, in welcher man sich etwa an diese Uebertragung des *n* gewöhnte, oder ob nur die Fehler eines späteren Abschreibers vorliegen, welchem jene Orthographie aus dem Aramäischen oder Arabischen geläufig war.“ Die Fälle sind aber zu sondern in solche, welche aramäisch [und arabisch] und in solche, welche bloss [**וַיִּפָּדֶה**, **וַיִּפָּדֶה**] arabisch sind. Und bei den aramäisch [-arabischen] *n* müssen wenigstens die in den späteren Büchern von den Schriftstellern selbst herrühren; denn warum sollten Abschreiber dieselben fast nur in die späteren Schriften gebracht haben?

וַיִּפָּדֶה (und ich hörte) Dn. 8, 13 und **וַיִּפָּדֶה** (ich will schreiten) Jes. 27, 4 (Qimchi, 17, b; im Wurzelbuch s. v. **וַיִּפָּדֶה** fügt er hinzu „in einem Theile der Handschriften“). Darin kann man nicht ein Vererbungschateph-games annehmen, weil ja in diesem Cohortativ und am allerwenigsten beim intransitiven **וַיִּפָּדֶה** niemals ein *o* in der letzten Stammsilbe gesprochen worden ist. Man kann in ihnen nur ein

mehr freisteigendes Chateph-Qames der allgemeinen Trübung des *a* erkennen, vgl. S. 74 und 189. So auch Ew. § 68, b; 228, b; Olsh. § 65, c; Bö. § 386; Stade § 104.

חָזַקְתָּ Obad. v. 13. — Da in der Weissagung des Obadja die angeredete Person oft auf das Deutlichste als Masculinum bezeichnet ist, erst noch v. 11 ausdrücklich חָזַקְתָּ steht, auch v. 12 immer die 2. sg. masc. z. B. חָזַקְתָּ לֹא (du solltest dich nicht freuen) gelesen wird, ebenso v. 13 und wieder v. 14: so kann dazwischen eine feminine Form „auf keine Weise“ stehen (so richtig Ew. § 191, c, Anm.), auch nicht die 2. plur. fem., etwa weil die angeredete Person eine Nation ist, was Ges. Lgb. S. 800 für möglich hält. Ein feminines Subject muss auch Caspari z. St. voraussetzen, wenn er an das *na* der 2 sg. fm. (arab. *taqtulīna*) erinnert. Aber dieses *ina* erscheint sonst im Hebräischen nur als יָ, weil das *a* nicht mehr gesprochen wurde. Nun könnte man zwar dieses יָ als ursprünglich für חָ: gesetzt ansehen, wie bei den Pluralformen auf חָ. Indess bei den letzteren (*tiqtolna*) wissen wir aus vielen Beispielen, dass da *a* noch gesprochen wurde, aber bei der Endung *in* wissen wir das nicht. Ausserdem fehlt das Jod. — Also nach dem ganzen Tenor des gegenwärtigen Textes kann die Form חָזַקְתָּ v. 13 nur eine 2. sg. masc. sein. Was sich nun die Punctatoren unter dem angehängten חָ gedacht haben, ist schwer zu sagen. Ob das optative חָ, welches ausnahmsweise in der Zusammensetzung חָחָ auch mit חָ, also חָחָ geschrieben ist? An diese Möglichkeit denkt nicht nur Ew. § 246, a; sondern er zieht sie den andern Auffassungen vor. Aber diese Annahme ist unerlaubt, weil diess חָ [חָ] niemals mit dem vorausgehenden Worte zusammengeschieden ist; und die Berufung Kleinert's z. St. auf חָחָ etc. Jes. 32, 9, als wäre dieses ein Singular, weil die Töchter Jerusalems als Repräsentanten des ganzen Volkes singularisch angeredet seien, mit angefügtem optativen חָ = חָ, ist einfach ein Versehen. — Auch mit Rosenmüller (bei Ges. Lgb. S. 801) das חָ für Zusammensetzung aus חָ, cohortativum und חָ epentheticum zu erklären, war nur auf dem alten Standpunct der mechanischen Sprachbetrachtung möglich. — Es liegt aber diesen Erklärungen (von Ewald und Rosenmüller) die Anschauung zu Grunde, dass die Masoreten bei der vorliegenden Lesart sich etwas gedacht haben müssen, dass sie derselben ein Verständniss abgewonnen haben und also doch ein solches חָ an der 2. sg. masc. für möglich gehalten haben. Obgleich man diess zugiebt, macht man doch den Zusatz, dass ursprünglich eine andere Aussprache beabsichtigt war, m. a. W., dass die Punctatoren die vorgefundenen Consonanten falsch punctirt haben, oder vielmehr dass also schon vor ihnen in der Tradition die richtige Aussprache der dastehenden Consonanten verloren gegangen war. Diess konnte nur

geschehen, wenn die Consonanten eine Form andeuteten, welche später aus der Sprache verschwunden war. Darauf beruht es, wenn man sagt, dass hier eine Spur vom Modus energicus der Araber auf *anna* vorliege. Das liesse sich, wie schon Ges. Lgb. S. 801 sagt, vergleichen, und so punctirt denn auch Bð. § 966 ex. sowie § 967 ex. (II. S. 190) *נָתַתְּ לִי בָּרֶכְתְּ* und übersetzt „strecke ja nicht!“ [Nach dem Zusammenhange vielmehr: Du hättest ja nicht strecken sollen!]. Man muss geneigt sein, diese Ansicht für unmöglich zu halten, weil die Spur so vereinzelt wäre und weil die vorausgehenden Verba keine solche Endung tragen. Auch Ges.-Kautzsch S. 106 hält diese Annahme kaum für berechtigt. — Allerdings diess könnte man nicht gegen die vorgeführten Ansichten geltend machen, dass doch überhaupt *נָתַתְּ* nicht absolut gebraucht hätte werden können, wie alle diese Ansichten voraussetzen. Denn die LXX haben auch bloss *μή συρεπίζῃ*, und *נָתַתְּ* ist in der That für sich gebraucht worden, wie auch Bðd. in Ges. Thea. und Mühlau-Volck s. v. unsere Stelle Obadja v. 13 zu 2 Sm. 6, 6 und Ps. 18, 17 fügen, wo *נָתַתְּ* wirklich absolut steht. Aber so wenig wie diese beiden Umstände kann zur Billigung der Ansicht von Ewald-Böttcher die Schwierigkeit der Annahme bewegen, welche nach Ablehnung jener Ansicht bloss noch übrig bleibt, nämlich dass die [wie von den LXX, so] von den Punctatoren vorgefundenen Consonanten schon falsch waren und von ihnen punctirt worden seien, ohne dass sie eine Harmonie der von ihnen punctirten Consonanten mit dem Context für möglich gehalten, oder vielleicht auch nur ernstlich ins Auge gefasst hätten. Denn die Punctatoren und Masoreten haben auch sonst nicht geändert, wo eine Verschreibung auf der Hand liegt, vgl. *נָתַתְּ* für *נָתַתְּ* Hes. 47, 13. Mit Recht sagt darum Olsh. S. 452. „Die vorgefundenen Consonanten waren für *נָתַתְּ* verschrieben.“ Und wenn auch *נָתַתְּ* ohne *נָ* gebraucht werden konnte, wie vorhin angegeben wurde, so schliesst doch dieser Gebrauch eine Härte in sich. Das sieht man aus dem Targum „*נָתַתְּ מִיָּדְךָ* (du strecktest aus deine Hand)“. Und Raschi sagt ausdrücklich z. St.: „*נָתַתְּ מִיָּדְךָ*“; so das Targum Jonathan; und [der masoretische Text] ist eine kurze Ausdrucksweise, und es ist nöthig zu ihr hinzuzufügen *מִיָּדְךָ*.“ Diess fügt auch Qimchi im Commentar hinzu mit Berufung aufs Targum. Sonst erwähnt Qimchi die Stelle weder im Mikhlol noch im Wurzelbuch. — Stade sagt § 545, c bloss: „*נָתַתְּ* Obad. 18 beruht auf einer Entstellung des Textes“. Man weiss also nicht, ob er sich für die vocalische Aenderung Böttchers oder die consonantische Olshausens entscheidet, oder ob er selbst noch eine andere vorschlagen will.

Es wirkt verwirrend, wenn die eben besprochene 2. sing. masc., welche wegen des voranstehenden *בָּ* ein Modus energicus sein

könnte, zusammengenannt wird mit einer Reihe von dritten pers. sg. fem., bei denen nach dem Sinn gar nicht an einen Modus *energicus* zu denken ist, und von denen wir schon drei oben S. 182 f. besprochen haben, eine eben jetzt besprochen werden soll, und die übrigen (Spr. 1, 20; 8, 3; Hi. 17, 16; 2 M 1, 10) unten folgen werden. Trotzdem haben diese Zusammenstellung Ges. Lgb. S. 800; Olsh. § 226, c; Ges.-Kautzsch § 47, Anm. 3; — aber nicht Ewald, indem er Obad. 13 § 246, a, die andern Stellen § 191, c behandelt, und noch weniger Böttcher, welcher Obad. 13 in § 966 bespricht und auch nicht einmal, wie Ewald, in einer Anmerkung mit den andern zusammenbringt, welche er § 929 behandelt.

תִּקְרָאָהּ Ri. 5, 26. — Hier ist es immerhin möglich, dass die Punctatoren die von ihnen punctirte Form als 3. pl. fem. angesehen haben. — Wenigstens hat auch Qimchi (während das Targum für den hebräischen Vers 26 einen ganz andern giebt und Raschi den Anfang desselben gar nicht erwähnt) diess „ungewöhnliche“ תִּקְרָאָהּ (Commentar z. St.) nach einer Auslegung seines Vaters als auf die beiden Hände, die linke und die rechte, bezüglich aufgefasst (לְשׁוֹן תִּקְרָאָהּ [?]). Es kann aber diese Meinung, welche möglicherweise die der Punctatoren [und Masoreten] war, keine entscheidende Auctorität besitzen, weil sie nun einmal manches für möglich gehalten haben, was unmöglich in der lebenden Sprache existirt haben und von den Schriftstellern beabsichtigt sein kann, vgl. nur wieder Hes. 47, 13. — Was also war vom Schriftsteller Ri. 5, 26 beabsichtigt? Wie schon vorhin angedeutet wurde, nach dem Sinn kein Modus *energicus*. — Aber wahrscheinlich das Verb mit dem Suffix *enna*. Nun haben zwar die Punctatoren diese verstärkte Suffixform sonst nicht verkannt; aber an unserer Stelle kann, obwohl nicht das vorausgesetzte Object תִּקְרָאָהּ [denn diess kommt auch sonst vor z. B. 1 M 47, 21; Bö.], aber doch das auf die Verbalform folgende zweite Object וְיָמִינָהּ [LXX: *χειρὰ αὐτῆς ἀριστερὰν εἰς πάσσαλον ἐξέτεινε καὶ δεξιὰν αὐτῆς*] sie zur Verkenning des תִּקְרָאָהּ veranlasst haben. So תִּקְרָאָהּ zu lesen, hat schon Ludovicus de Dieu (bei Ges. Lgb. S. 801) vorgeschlagen und Gesenius selbst es nicht für unmöglich gehalten, und dem haben zugestimmt Olsh. § 226, c; Ges.-Kautzsch § 47, Anm. 3; Stade § 510, c. — Gesenius a. a. O. empfahl, wenn keine der angeführten Auffassungen angenommen werde, die, dass wirklich die dritte plur. fem. vorliege, nur dass diese durch irgend einen Gebrauch oder Missbrauch für die dritte sing. gesetzt sei, wie im Vulgararabischen der Plural *nekul* für „ich esse“ und *antina* (ihr, fem.) für *anti* (du, fem.) und dieses für *anta* (du, masc.). S. 276 des Lgb. und S. 263 erinnert er an j'avons bei Molière. Aber dieser Gebrauch des Plurals für den Singular im Munde der Leute, welche von sich selbst sprechen oder

welche Andere anreden, kann nicht erklären, weshalb die dritte pers. plur. für die dritte sing. gebraucht worden wäre. — Endlich, wie Andere früher, haben sich Ew. § 191, c und Bö. § 929 zu der Annahme entschlossen, dass zur Unterscheidung der dritten sing. fem. Impf. von der doch gleichlautenden zweiten sing. masc. ein ו angefügt worden sei. Ich halte diese Annahme aber für durchaus unzulässig. Denn wenn die Sprache das Bedürfniss solcher Unterscheidung gehabt hätte, so hätte sie nicht in hundert Fällen dieselbe verschmährt und in allerhöchstens acht Fällen dieselbe angewendet; vgl. § 22, 3; 34, 1; 36, 1; 42, 1.

וְיִצְטָח (sie sollen vertrauen) als 3. plur. fem. Jr. 49, 11; Ewald § 191, b; Olsh. 226, c; Bö. II. S. 134; Ges.-Kautzsch § 60, Anm.; vgl. über diese Erscheinung schon oben S. 170 und 223 f. den andern noch vorkommenden Fall. — Hier bei diesem Fall scheint mir eine Verstümmelung des Afformative ו und Umwandlung desselben in י zu Grunde zu liegen, die dann durch Nachahmung allmählich in alle Handschriften eingedrungen ist.

וְיִצְטָח (und sie waren hochmüthig) Hes. 16, 50 („unregelmässig“, Qimchi 19, b) steht bei Ges. Lgb S. 463 als forma mixta der dritten Art (vgl. oben § 20, 8), weil nämlich in der Sprachbildung selbst eine Vermischung der Flexionen der Vb. tertiae gutturalis und der ו (diese vergleicht Qimchi, Wurzelb. s. v.) sowie ו stattgefunden habe. Ist aber nun anzunehmen, dass die Hes. 16, 50 stehende Aussprache überhaupt im Sprachleben existirt habe? Dies will Bö. I. S. 231; II. S. 361 vertheidigen (und dazu scheint Gesenius-Kautzsch § 47, Anm. 3 zu neigen), indem er meint, dass ו mappiqatum im Gegensatz zu ו und ו vor dem ו „ein verdeutlichendes Erhaltungsmittel bedurft habe“. Wir haben aber dafür keinen Beweis, und im Gegentheil steht auch וְיִצְטָח HL 3, 11 (§ 42, 10, d), worauf er sich beruft, gerade vor einer Form ו . Ja, wir haben einen positiven Gegenbeweis gegen die Vermuthung von Böttcher, nämlich וְיִצְטָח (wir verwunderten uns) 1 M 43, 10; denn diese Nichtpausalform ist dort nur gedehnt, hat aber keinen vocalischen Einschub erhalten. Also ist die sicherste Annahme, dass die Form nur in diesem Zusammenhange zum Gleichklang mit dem folgenden וְיִצְטָח entweder vom Propheten selbst (Ew. § 198, b „zugleich aber durch Gleichklang befördert“), oder von einem Abschreiber (Olsh. § 237, a „blosser Schreibfehler“; Stade § 536, b) gebildet worden ist.

וְיִצְטָח 4 M 23, 18; 5 M 5, 24 in kleiner Pausa bemerke wegen des Chataph-Pathach hinter ו ; oben S. 73.

Die verstärkte Form heisst וְיִצְטָח (sende doch!) nach Erwartung z. B. 1 Sm. 16, 11, 19. So auch וְיִצְטָח z. B. Ps. 17, 1. Aber neben dieser Lesart findet sich Ps. 39, 13 auch וְיִצְטָח oder וְיִצְטָח (Baer-

Delitzsch), mit Chateph-Qames der allgemeinen Trübung des *a*, vgl. S. 74. 189; und gleich vorhin über Dn. 8, 13; Jes. 27, 4. — In Pausa erscheinen hier nach Erwartung וְהִשְׁתַּחֲוִי und וְהִשְׁתַּחֲוִי (vergieb doch!) Dn. 9, 19. — Die 2. sg. fem. heisst abweichend קְרִי (mach dir eine Glatze!) Mi. 1, 16 vielleicht in Assimilation an das folgende וְאִ (scheer ab!). Weil diese Bildung des Imperativ mit dem alten *ũ-õ* auch sonst vorkommt, bedarf sie keine Motivierung, wie auch keine gegeben ist bei Qimchi, Wurzelbuch s. v. (Mikhlol, 16 a erwähnt er es nicht); Ges. Lgb. S. 305; Olsh. § 234, b; Stade § 598, a, und Böttcher mit seiner Verweisung von § 1052 auf 351^b nur an die allgemeine Natur der Consonanten dieses Verbs erinnern zu wollen scheint; aber das folgende Wort kann doch eine Veranlassung zur Bevorzugung dieser seltenen Bildung gewesen sein. Ew. § 226, d erwähnt die Form nicht mit.

וְהִשְׁתַּחֲוִי (hört [fem.]!) 1 M 4, 23; von Qimchi 16, b; Wurzelbuch s. v. einfach erwähnt; bei Abraham de Balmis pag. 162 s. geschieht auch diess nicht. — Diese Form hat Bö. § 931 als eine solche aufgefasst, in welcher auch die Punctatoren noch eine Kunde von einem Dual verrathen hätten. Aber so wenig stichhaltig sein Beweis aus dem „sichtbar dualischen“ וְהִשְׁתַּחֲוִי (vos ambae) 1 M 31, 6, ist jeder Beweisgrund für seine These, und so auch der aus dem vorliegenden Imperativ gezogene. Denn Böttcher muss ja selbst § 929 zugeben, dass וְ sehr oft der Abkürzung wegen für וְ geschrieben ist. Folglich kann er doch nicht das Fehlen des וְ, wenn nun vorher gerade zwei weibliche Subjecte gehen, für eine Spur des Dual aufführen; und auch 1 M 4, 23 ist ja von denselben beiden Frauen eine Imperativform mit וְ gebraucht. — Abgesehen von der angegebenen Behauptung Böttchers fragt es sich nun, ob die Aussprache וְהִשְׁתַּחֲוִי dem wirklichen Sprachleben angehört habe. So Ges. Lgb. S. 290; Ew. § 226, d; Olsh. § 226, d; Böttcher, nur mit seiner besonderen Deutung; Ges. Kautzsch § 46, Anm. 3; Müller § 252; Stade § 612, a. Zur Erklärung erinnert Gesenius a. a. O. daran, dass die arabische Form *taqtulna* auch vulgär zu *taqtuln* abgekürzt gesprochen werde. Aber solche Abkürzung des Imperfects ist eben nach dem Zeugnis der Punctatoren bei den Hebräern nicht geübt worden, weil sie beim Imperfect die Formen mit וְ immer mit Qames versehen haben. Es kann auch nicht mit Ewald § 226, d darauf hingewiesen werden, dass gerade die den Verbalstamm schliessende Gutturalis die Verschweigung des auslautenden *a* und die Zerdehnung der vorhergehenden Silbe veranlasst habe. Denn diese Erscheinung kommt ja sonst bei den Formen von Verben *tertiaie gutturalis* auf וְ nicht vor. Ja, es wird doch sogar וְהִשְׁתַּחֲוִי Jes. 32, 9 und Jr. 9, 19 gelesen! Man kann sich eben dieser beiden Stellen wegen, und weil sonst überall ausser 1 M 4, 23; 2 M

2, 20; Ruth 1, 9 12 20 das m auch beim Imperativ steht, nicht wohl darauf berufen, dass der Imperativ wegen der Raschheit seiner Aussprache diese Verkürzung der Form begünstigt habe. Ich habe deshalb in *De Criticae Sacrae argumento ex linguae legibus repetito* pag. 40 nota 1 die punctirten Formen 1 M 4, 23 und 2 M 2, 20 für falsch erklärt. Dieses Urtheil scheint festgehalten werden zu müssen, wenn man bedenkt, dass auch beim Imperativ an drei von den oben genannten fünf Stellen, nämlich Ruth 1, 9. 12. 20, das y mit Qames versehen worden ist und dass beim selteneren Imperativ und insbesondere bei der Seltenheit der Imperativform auf m die beiden obigen Formen auf y in der Tradition eine falsche Aussprache erhalten konnten. Ich glaube nicht, dass gegen diese Gründe ein hinreichendes Gegengewicht in folgender Erwägung liegt: Die Punctatoren müssen gerade beim Imperativ diese Verkürzung des m für möglich gehalten haben, weil sie nie beim Imperfect, sondern eben nur zweimal beim Imperativ das y ohne Qames gelassen haben. Vielmehr halte ich diese Aussprache der beiden Imperativformen, weil es eben nur zwei sind, bloss für ein Product der verkennenden Tradition; ich halte es für unmöglich, dass in der lebenden Sprache die Silbe mā auch nur beim Imperativ verklingen konnte. Vgl. den Anlass zur Verirrung der Tradition unten bei 2 M 2, 20.

Als Infinitive mit Femininendung bemerke: מִשְׁכָּנָה ; מִשְׁכָּנָה ; מִשְׁכָּנָה ; מִשְׁכָּנָה (sich niederkauern, legen) 3 M 20, 16. Die erste Form (= sich erheben, Zeph. 3, 11) wird von Qimchi weder Mikhlol, fol. 14, noch im Wurzelbuch s. v. erwähnt; aber die drei andern Formen an der genannten Stelle des Mikhlol. So in Bezug auf die letzte Form auch Ew. § 238, a; Olsh. § 245, d; Bött. z. B. II. S. 60, Anm.; Stade § 619, c. Nur Ges. Thea. s. v. wollte nach 3 M 18, 23 den Wegfall eines Mappiq annehmen. Das ist nicht unmöglich; aber nicht wahrscheinlich, weil dann 18, 23 nur das Object, aber 20, 16 Subject und Object bezeichnet wäre. Was Böttcher in Bezug auf beide Stellen sonst vermuthet, ist hier nicht zu discutiren.

Niqtal. מִשְׁכָּנָה Am. 8, 8 Kth. hat nach dem Parallelismus und nach der entsprechenden Stelle מִשְׁכָּנָה 9, 5 den Sinn „und wird sich senken“. Also kommt die Form von שָׁכַן [von שָׁכַן würde sie ja מִשְׁכָּנָה lauten, Ges. Thea. s. v.]. Ist nun schon in der lebenden Sprache das v nach der S. 276 bei den Formen von שָׁכַן besprochenen Erscheinung syncopirt worden? Im Hebräischen wäre diess, wie Ew. § 73, b bemerkt, der einzige Fall, weil בָּא für בִּיא Jes. 46, 1 aus dem Chaldäischen stamme. Obgleich nun diese Behauptung in Bezug auf v nicht ganz richtig ist, indem (gegen Olsh. § 79, e) jedenfalls schon vom Schriftsteller בָּא Mi. 1, 10 des Wortspiels wegen für בִּיא gebildet ist und בָּא (Bitte) doch vielleicht von בָּא stammt (Gesenius Lgb.

S. 137 und noch Einiges bei Bð. § 263): so ist doch die Syncope des ׀ eine so seltene Erscheinung, dass man besser mit den Masoreten ein irrthümliches Ausfallen des ׀ annimmt. Auch Qimchi führt im Wurzelbuch s. v. nur die Form mit ׀ an. Dazu neigen auch die genannten Gelehrten, ausser Ges. Lgb. a. a. O. und Böttcher.

רָפָּץ Jes. 23, 15 ist mit Bött. II. S. 362, Anm. für das Feminin des Particip Niq̄tal zu halten. — Denn seine Berufung auf Jes. 2, 2 ist freilich eine unglückliche, weil da nicht das Particip allein, sondern das Particip mit dem Hilfsverb יָרָא folgt. Auch war das Particip wegen der Zeitangabe „70 Jahre“ nicht gerade nöthig. Auch wenn er die Fortführung der Rede hinter יָרָא mit ׀ und dem Particip eine zufällige nennt, so ist das kein Beweis, weil es sich eben fragt, ob wir diese Fortführung anerkennen dürfen. — Indess er hat Beweismittel vergessen. Er hätte nämlich nicht diese Anknüpfung eine einzigartige nennen, sondern an 1 M 20, 16 erinnern sollen, wo er doch S. 361 richtig mit den Punctatoren das Ptc. Niq̄tal findet. Ferner, wenigstens vom Standpunct der Punctatoren aus, muss auch an רָפָּץ זֶרַע (Zeit, wo du [fm.] zerscheitert bist) Hes. 27, 34 erinnert werden; vgl. über diese Stelle oben S. 181. Und ebenfalls noch unbeachtet ist רָפָּץ Hes. 9, 8, vgl. S. 266, wo hinter יָרָא die Rede mit dem Particip רָפָּץ ursprünglich fortgesetzt war, und diese Fortführung nicht sowohl als eine ungewöhnliche, sondern, weil der Nachsatz schon mit רָפָּץ beginnen sollte, verschmährt wurde. Das Ptc. steht hinter יָרָא auch 1 M 41, 1. Endlich auch die angelegentliche Beziehung auf das Particip in „vergessene Hure“ scheint mir für die Auffassung der Form als Particip zu sprechen. — Die Form ist nicht für die dritte sing. fem. Perfecti zu halten, worin die alte Endung at in רָפָּץ ihr a an den vorausgehenden vocallosen Consonanten abgegeben [über den Process vgl. S. 276] und dann, damit nicht רָפָּץ entstehe, ein Hilfspathach sich erzeugt hätte. Für die dritte sg. Pfi. hält die Form Qimchi, Mikhlol 57, a; Wurzelbuch s. v. („Das r ist eine Abwechselung für ׀, wie das ׀ von רָפָּץ [und sie wird zurückkehren] Hes. 46, 17“); Röd. in Ges. Thea. s. v.; Ew. § 194, b; Olsh. S. 449; Müller § 252; Stade § 410, a. Diese Erscheinung wäre so einzigartig, dass gar kein Ausweg vorhanden sein müsste, wenn sie anerkannt werden sollte.

Intensivstämme. Dass in רָפָּץ (ihr zerstoßt) Ps. 62, 4 beim Fehlen des Metheg ׀ zu sprechen ist, kann nicht mit Gesenius Lgb. S. 251 in Zweifel gezogen werden. Aber wie ist dieses o entstanden? — Dass darin nicht deshalb keine Spur von Qoṭel (der arab. III. Form) ¹⁾ stecken könne, weil es unerhört wäre, dass ein

1) Irrelevant ist dabei, dass ich diese Grundlage des hebräischen

ursprüngliches *a* und hebräisches *o* sich verkürzt hätte, darüber siehe S. 200 und 279 f. Aber diese Herleitung des *o*, welche Olsh. § 254 „nicht für ganz unmöglich hält“, ist unwahrscheinlich, weil dieser angebliche Verbalstamm von *רָחַץ* sonst nicht vorkommt. Aber das Qittel erscheint in *רָחַץ* Ps. 94, 6; dieselbe Form ausser Pausa Hos. 6, 9 und das Part. 2 Kg. 8, 32; Jea. 1, 21. Dass nun auch die in Frage stehende Form ein Imperfect Qittel ursprünglich war, dafür spricht auch die Lesart des Ben Naphtali *רָחַץ* [„Getheilte Meinung sind bei diesem Worte Ben Naphtali und Ben Ascher. Denn Ben Naphtali liest es mit Pathachirung des *ר*, und Ben Ascher liest das Wort mit Qamesirung des *ר*“, sagt Qimchi, Wurzelbuch s. v.] Da ist nun in der Entwicklung der Aussprache Dehnung und Trübung eingetreten. Nämlich wie bei *רָחַץ* etc., vgl. S. 198. 200. 254. 257. 279 f., ist nach Vereinfachung des Consonanten Ersatzdehnung eingetreten, aber bei der dunklen Aussprache des Qames verkannt und desswegen ohne Metheg *רָחַץ*, ja sogar *רָחַץ* geschrieben worden (Baer-Delitzsch). Diese Auffassung findet man mit mehr oder weniger Entschiedenheit bei Ges. Lgb. S. 251; Thes. s. v.; Ew. § 53, c und Anm.; Olsh. § 248, a ex; Mühlau-Volck s. v.; Müller § 195; Stade § 566, c. — Böttcher will § 353, b die Lesart mit Qames und ohne Metheg als eine Assimilation an das vorausgehende *רָחַץ* (ihr stürzt ein) auffassen. Aber das lässt sich weniger plausibel machen, als jene von uns angenommene Ersatzdehnung, welcher Böttcher „Ursache und Analogie“ mit Unrecht abspricht. Man vergleiche die hier gebotene, eingehende Würdigung aller einzelnen Fälle.

Dafür, dass in *רָחַץ* Pred. 4, 2 ein abgekürztes Particip vorliegt, vgl. § 31, 3, liesse sich nur die Seltenheit der Construction geltend machen, dass zu einem Inf. abs., welcher die Rede fortsetzt, ein Pronomen als Subject gefügt ist, während diess eben beim Ptc. der Fall ist. — Aber schon Gesenius, welcher Lgb. § 99, 2, c mit „landando ego sc. laudo“ übersetzt, hatte S. 783 unsern Fall mit einem andern zusammengestellt, wo ebenfalls das Subject beim Inf. abs. genannt ist: Hes. 1, 14. Und da ist der Syntax wegen die Lesart nicht mit Smend anzugreifen, weil, wenn auch nicht Hi. 40, 2 von den bei Ges.-Kautzsch § 131 ex. genannten Beispielen, so doch Spr. 17, 12 *וְהָיָה כִּי יִשָּׁאֵל* ganz gleich ist. — Indess auch zu Pred. 4, 2 ist von Ew. § 351 ex. ein ganz gleicher Fall aufgeführt: Esth. 9, 1 *וְהָיָה כִּי יִשָּׁאֵל* (entweder „da wurde er umgewandelt“ nämlich der Tag [Bertheau z. St.], oder auch wohl „da wandte es sich“). So heisst

Qotet überhaupt bezweifle § 26, 1; denn es bliebe immer ein längerer Vocal als Grundlage.

auch unsere Form als Fortsetzung zu dem $\text{וַיִּשְׁבַּח וַיְהַלֵּל}$ (und ich sah wieder an etc.) v. 1: „und ich lobte die Toten etc.“ — Als Infin. ist die Form ausser von Ges. Lgb. und Ewald gefasst von Bö. II. S. 246; Ges.-Kautzsch § 131 ex. Als Particip ist die Form gefasst von Qimchi, 58, b „es ist Adjectivum anstatt des Particips“; — in neuerer Zeit auch von Knobel im Commentar z. St. im Jahre 1836, und das ist zu erwähnen, weil er (denn ich habe dessen Qohemothcommentar im Thesaurus p. 564 etc. erwähnt gefunden) bei Gesenius bewirkt zu haben scheint, dass derselbe 1842 im Thesaurus s. v. zur anderen Ansicht übertrat. So auch Mühlau-Volck s. v.

וַיִּשְׁבַּח (sie wurden gesäet) Jes. 40, 24 (bei kleiner Pausa) ist Quttal (so auch Qimchi, Wurzelbuch s. v.) und ist nicht mit Bö. II. S. 103 als eine Spur des von ihm postulirten Passivum Qal anzusehen (vgl. oben § 24, 1). Ich habe gerade bei dieser Form die Sache noch einmal erwähnt, weil die Stelle zeigt, dass die Tradition und die Punctatoren nicht beliebig die Verbalstämme angenommen haben. Denn unmittelbar vorher in demselben Verse ist das Niqtal punctirt.

Von מִשְׁבַּח (starren, staunen) stammt וַיִּשְׁבַּח oder vielmehr der Imperativ וַיִּשְׁבַּח (wundert euch!) Hab. 1, 5. Diess ist der Vergleichung (mit einer unten auf S. 378 f. besprochenen Form) wegen zu erwähnen.

Causativformen. — Infinitiv Hiqtıl וַיִּשְׁבַּח (beruhigen) Jr. 50, 34 mit Perfectvocalisation, hinter וַיִּשְׁבַּח . So Qimchi 65, b; Gesenius Lgb. § 94, 4; Ew. § 238, d; Olsh. § 192, f; Bö. II. S. 226; Ges.-Kautzsch § 53, Anm. 2. Stade § 247 begreift vielleicht die Form mit unter den andern, welche „vielleicht“ Infinitiv mit י in der ersten Silbe sind.

וַיִּשְׁבַּח (und sie werden stinken; direct-causatives Hiqtıl) Jes. 19, 6. Qimchi 64, b: „Bei dem Worte וַיִּשְׁבַּח ist das כ hinzugefügt; denn seine rechtmässige Form wäre וַיִּשְׁבַּח ; so ist das Wissen der Grammatiker; aber mein Wissen ist, dass das כ hinzugefügt ist und das כ eine Abwechslung für ח ist. . . . Und es giebt welche, die da sagen, dass das כ sei nach der Gewohnheit der aramäischen Sprache, welche hinzufüge כ am Anfang des Wortes etc., und es sei darin geschrieben כ nach der aramäischen Sprache und das ח nach der heiligen Sprache etc.“ Es ist also eine alte Anschauung, wonach das Wort eine forma mixta sei. Ges. Lgb. S. 463 setzt das Wort unter die zweite Classe, weil schon Faber, wie Gesenius erwähnt, die wahrscheinliche Vermuthung gegeben habe, dass ursprünglich die chaldäische Form וַיִּשְׁבַּח (vgl. oben S. 213. 247. 275) geschrieben gewesen und diese durch die hebräische וַיִּשְׁבַּח erklärt worden sei. [Wie wir gesehen haben, sagte man diess schon zu Qimchi's Zeit].

So auch im Thes. s. v., und dort giebt er auch zwei Beispiele, wo die aramäische und die hebräische Orthographie in demselben Worte nebeneinander stehen, vgl. Esra 2, 44. 50 mit Neh. 7, 47. 52 (so auch Bertheau z. ersteren Stelle). Diese Erklärung hat auch B5. II. S. 281 für „höchst wahrscheinlich“ gehalten. — Ges. Lgb. a. a. O. hatte die Vermuthung ausgesprochen, dass die Form auch von einem Adjectiv רַיִיחַ (stinkend) kommen könne, hatte aber, wie auch im Thesaurus, diese Ableitung für unwahrscheinlicher erklärt. Aber Ewald hat diese festgehalten [dass er רַיִיחַ schreibt, ist gleichgiltig, weil die Form auf beide Arten gelautet haben kann, vgl. Olsh. § 211] § 126. b und führt dieses conjicirte Adjectiv sogar § 162, b als vorhandene Form mit auf; und so auch Mühlau-Volck im analytischen Anhang. Aber erstens existirt jenes Adjectiv nicht; zweitens haben wir kein Beispiel von genau solchem Hiqtıl; drittens existirt רַיִי sonst nicht, dagegen רַיִי 1 Chr. 28, 9; 2 Chr. 11, 14; 20, 19. — Olsh. § 254, b: „ רַיִי Jes. 19, 6 beruht „sicherlich“ nur auf einem Versehen; man hat dafür רַיִי herzustellen“; Müller § 248: „ist ein Textfehler“; Stade § 420, a: „ רַיִי Jes. 19, 6 ist Schreibfehler für רַיִי “.

Dass רַיִי (zu Winkeln gemacht — an die Ecken gesetzt) Hes. 46, 22 wegen seiner losen Verbindung mit dem vorausgehenden Worte, wegen des Schweigens der LXX und der Puncta extraordinaria der Masoreten als Glosse zu betrachten ist, das kann nicht wohl streitig sein. — Aber die Form kann nicht mit B5. I. S. 286 als verschriebene Glosse angesehen werden. — Das Wort ist also nur unter die späteren Bildungen der hebräischen Grammatik gesetzt, nicht aus ihr ganz entfernt und muss deshalb erklärt werden. Es ist für uns das erste Beispiel davon, dass das ר des Imperfectstammes beim Vortreten des Praeformativs nicht syncopirt ist. Vgl. Qimchi 64, a: „Die Participia [der Causativstämme werden gebildet] durch Hinzufügung von ר , und es verschwindet das bei den Perfectformen hinzugefügte ר , weil es für die Zunge schwer ist, zwei Zusatzbuchstaben wie einen [ausszusprechen]; und einmal erscheint es, in רַיִי ; und die Participia activa und passiva sollten alle so sein, und wenn das ר verschwunden ist, so ist der Vocal des ר auf das ו geworfen“. — Diese Nichtsyncopirung findet nun selten in alten Eigennamen, wie רַיִי , vielfach aber in den jungen Schriften statt. Es ist nun sicher, dass diese Nichtzusammenziehung aus dem Alterthum sich erhalten hat; denn wäre keine Spur vom ר des Imperfectstammes in Imperfectbildungen vorhanden gewesen, so wäre eine von der damaligen Zeit nicht zu erwartende Reflexion über die Sprache nöthig gewesen, damit aus dem Imperfect der Imperfectstamm abgeleitet, oder im Imperativ etc. erkannt worden wäre. Also so ist es einzuschränken und zu verstehen, wenn Stade § 113 sagt: „Auch hier

[ausser beim Artikel] kommen in Folge der schlafferen Aussprache der späteren Zeit uncontrahirte Formen wieder auf“. Ferner wahrscheinlich ist es, dass auch im Hebräischen solche Nichtzusammenziehung sich im Munde des Volkes immer erhalten und diese Neigung durch den Einfluss aramäischer Dialecte später nur eine neue Kraft empfangen hat. Denn ohne jene Voraussetzung wäre es auffallend, dass gerade diese Erscheinung vielfach und früh in die Literatur sich eingedrängt habe. Und noch ist hinzuzufügen, dass die späteren nichtsyncopirten Formen nicht alle aus dem Alterthum sich erhalten, sondern zum Theil nach der neuen Mode neu gebildet sind. Also nur in diesem beschränkten Sinne ist von einem späteren „Sichauflösen“ der Sprache (Ew. § 192, d) zu reden.

6. Vor Suffixen:

Qal, Perfect. Hier kommt פָּרַעַה (er hat ihm [dem Volk, עַם] die Zügel schiessen lassen) 2 M 32, 25 vor. Diese Endung ist immer mit Recht als eine nur orthographische Abweichung vom gewöhnlichen י aufgefasset worden. Ges. nennt [beim Nominalsuffix] die Schreibung mit ה die ältere Lgb. S. 212. Ew. § 249, b stellt sie jedenfalls nur als die seltenere an zweite Stelle; ebenso Olsh. § 231, c; Ges.-Kautzsch § 58, 2; Müller § 40. Vgl. besonders Stade, welcher § 28, a es schon verwerthet hat, dass auf dem Mesastein das Suffix der 3. sg. m. immer durch ה bezeichnet ist. — Nur Böttcher hat § 872 diese Suffixform zunächst im vorliegenden Falle als Irrthum beseitigen wollen, indem er dafür הָ (eam) schreiben wollte. Denn er meinte, diese Suffixform sei überhaupt ein verkanntes הָ, oder ein aramäischartiges הָ, welches die Punctatoren im Hebräischen zu setzen sich gescheut hätten. Indess jene Identificirung mit הָ ist z. B. an unserer Stelle unmöglich; denn vorher geht das sonst immer masculine עַם [auf עַמָּה kann man sich nicht berufen, weil es im Pentateuch generis communis war], und diess soll nun hier einmal generis feminini sein! Und wie kann bewiesen werden, dass die Punctatoren sich gescheut haben, etwas Aramäischartiges im Hebr. anzuerkennen?

קָבַעַנָה (wir haben dich beraubt) Mal. 3, 8 ist ein Beispiel davon, dass in der 1. plur. mit dem Tonloswerden der zweiten Stammsilbe das Schewa quiescens simplex sich immer in Chateph-Pathach auflöst; vgl. noch Ps. 44, 18; 132, 6 dieselbe Erscheinung.

Die Intransitiva haben ihr *ē*, wie in der Pausa, so vor Suffixen bewahrt, vgl. שָׁכַחְתִּי (er hat mich vergessen) Jes. 49, 14; שָׁכַחְתִּי Jr. 2, 32 etc.

Imperfect z. B. יִשְׁחָחֶנּוּ mit *a* 1 Sm. 15, 17; vgl. תִּבְלַעְנָהּ (sie verschlingt sie [eos]) 2 M 15, 12; יִבְלַעְנָהּ Hos. 8, 7 nach § 29, 6 und so immer mit Rückkehr des *a*; vgl. noch besonders תִּחַבְּלֵנָהּ Hes. 16, 20. — Imperativ z. B. שְׁחַחְתִּי Jes. 6, 8; שְׁחַחְתִּי 2 Chr. 29, 5 nach § 29, 6 und so immer.

Bei שָׁחַח (und verwunde sie [eos]!) Amos 9, 1 ist die richtige Erklärung noch nicht vollständig vorgetragen. α) Wie das Targum die Imperative dieses Verses שְׁחַח (schlage!) etc. in die 3. Person des Passivum שְׁחַחְתָּ (er soll getötet werden) etc. verwandelt hat, während die LXX richtig *πάταξον* und *διάσωσον* übersetzten: ebenso hat auch Qimchi die zu erklärende Form als 3. sg. Perfecti gefasst, vgl. Mikhlol 26, b: „Mit Pathach der 3. Stammconsonant, weil das Wort Milal ist.“ Wie aber dort Elia Levita bemerkt, dass ihm die Form als Imperativ erscheine mit Hinzufügung eines Mem, so hat Qimchi selbst im Wurzelbuch a. v., wo er seinerseits wieder die Form als 3. sg. Perfecti fasst, hinzugefügt, dass Rabbi Jona [Abulwalid Merwan ibn Gannach] die Form als שְׁחַח und das Pathach als Stellvertreter eines Sere ansehe, weil der Prophet [vorher] sage: שְׁחַח. Aber auch Abraham de Balmis p. 243 fasst die Form als 3. sg. Perfecti. — Ein auffallendes Versehen steht bei Olsh. § 96, f, dass nämlich für *a*, hier *a*, sich zeige. Aber wenigstens wiederholt Olsh. § 231, c diese Aeusserung nicht und er bezeichnet hier die Form ausdrücklich als Imperativ. Es ist selbstverständlich, dass vielmehr eine Form mit *a*, also שְׁחַח, der Erklärung zu Grunde zu legen ist. β) Wie ist nun die Betonung der vorletzten Silbe zu erklären? Stade § 631, e spricht richtig vom Zurückweichen des Tones, giebt aber keine Ursache davon an. Olsh. hat am erstgenannten Orte שְׁחַח (sie hat sie [eos] gestohlen) 1 M 31, 32 als Parallele aufgestellt; ebenso Ges.-Kantach § 61, 2. Aber da sind zwei vollständig heterogene Dinge zusammengebracht. Ew. § 253, a: „Zu beachten ist, dass auch an Gutturale sich die Suffixe tonlos anhängen können, ähnlich wie an Vocalendungen; so beim Imperativ, der überhaupt Verkürzung liebt: Am. 9, 1 und 1 M 48, 9 [wo aber Maqqeph folgt, vgl. unten S. 320]“. Man sieht also, dass er mit einem Seitenblick auf die Gutturale zur Erklärung von Olshausen noch eine andere hinzufügt; nämlich dass der Imperativ auch sonst nach dem Wortende hin erleichtert werde. Dieses Moment hat nun Böttcher stark hervorgehoben, indem er I. S. 215 unsere Form „als rednerischen Imperativ mit Tonzurückziehung“ bezeichnet und durch Zurückver-

weisung auf S. 166 auf die vielfache Betonung von Imperativen und Jussiven auf Paenultima aufmerksam macht. Indess in keinem dieser Beispiele hat die Verbalform ein Suffix. Darum kann als richtiger Grund der Tonzurückziehung in unserm Falle nur נָסִיג אַחֲרַי wegen des folgenden שָׂרָא gelten; denn dabei ist ja ein folgendes Wort mit Schewa unter dem ersten Consonanten als einsilbig betrachtet worden, vgl. z. B. לָחֶרֶץ לֵךְ 1 M 15, 7; oben S. 132. — γ) Warum ist nun nicht die zu erwartende Form בָּצַעְתָּ שָׂרָא gesprochen worden? Das lässt sich mit Bö. S. 215 aus Nachahmung der Analogie der Segolatformen נָצַי etc. erklären.

Infinitiv. — שָׂמַעַי Dn. 10, 9; שָׂמַעַי 2 Chr. 34, 27 oder לְמַשְׁחָה mit ö 1 Sm. 15, 1; vgl. wegen des ö S. 101. 108; in Pausa שָׁלַחַה 1 M 38, 17. — Mit α רָקַעַה (dein Stampfen) Hes. 25, 6; mit i , wie בְּטַחַה (dein [fm.] Vertrauen) Jr. 48, 7 auch von בָּלַע Hi. 7, 19; aber zu בָּצַע (Gewinn machen) Hes. 22, 27 ist jedenfalls auch nicht einmal בָּצַעַה Jer. 22, 17 zu ziehen, obgleich Infinitivi folgen, sondern wahrscheinlich gehört auch diess zu בָּצַע (Gewinn); aber Infin. ist בִּקְעָם (diffindere eos) Am. 1, 13; פָּנְעוּ (sein Stossen auf ihn) 4 M 35, 19. 21; פָּתַחַי (mein Oeffnen) Hes 37, 13 und פָּתַחוּ Neh. 8, 5; לְרַבְעָה (ut coeat cum ea) 3 M 18, 23. Die beiden Stellen von פָּתַח sind auch von Qimchi 33, a beispielsweise angeführt.

Qittel. — שָׁלַחַי etc. Hier kommt auch שָׁמַחַה Jr. 20, 15 in Pausa mit der alten uncontrahirten Suffixform vor. — שָׁלַחַה 1 Sm. 20, 22. — בִּקְעָנִיהוּ (wir haben ihn verschlungen) Ps. 35, 25. — Impf. יִשְׁלַחַי etc., und so beim Imp. שְׁלַחַי etc. Aber vor ה bleibt bei Formen vom Imperfectstamm immer Sere: יִשְׁלַחַה nach 1 M 26, 29; 31, 27; 32, 27; בִּשְׁלַחַה 5 M 15, 18. Vor כֵּן und כֵּן vermuthet Bö. II. S. 398 Anm. ein Pathach und so jedenfalls richtig wegen der Gutturalis, vgl. § 42, 9, Qittel. — Da in $\text{מִן־שָׁלַחוּ אֹתָם}$ 1 Chr. 8, 8 der Sinn des Fortschickens, Entlassens, also der des Qittel liegt (LXX: $\alpha\pi\sigma\sigma\tau\epsilon\iota\lambda\alpha\iota$), wie auch Bö. II. S. 232 anerkennt, so ist es nicht mit ihm S. 316. 396 zu Qal zu rechnen; zumal wir Inff. Qi. mit i ja sonst haben. So auch Ew. § 238, d; Olsh. § 182, e; Ges.-Kautzsch § 52, Anm. 3. Stade erwähnt diesen Fall nicht mit § 222 oder sonst.

Hiqtil. — Statt des α des Jussiv und Imperativ steht nach § 29, 11 vor Suffixen i . — Bemerke noch יִשְׂבַּעַנִי (er wird mich sättigen) mit Vocalstammauslaut des Perfects Hi. 9, 18.

7. **Doppelt schwache Verba.** — a) Verba primae gutturalis und tertiae gutturalis. נָאֲלָחוּ (sie sind verdorben) Ps. 14, 3; 53, 4 in Pausa; Ptc. נֹאֲלָחוּ Hi. 15, 16. — נִאֲנָחוּ (sie seufzte) KL. 1, 8; pl. Jes. 24, 7; Impf. יִאֲנֶה Spr. 29, 2 mit Tonzurückziehung zufällig; plur. 2 M 2, 23. — Imp. נִאֲנֶה Hes. 21, 11 mit Pathach bei Athnach. Da ist nicht mit Stade § 597, a darauf (bei ihm § 107, a) zu verweisen, dass Pathach überhaupt öfter für *ē* in Pausa steht; auch nicht mit Böttcher I. S. 305 auf das parallele נִאֲנֶה; sondern mir scheint das zweimalige *e-a* vermieden zu sein. — Ptc. נֹאֲנָה mit straffem Silbenschluss Hes. 21, 12, aber mit lockerem Silbenschluss das Femin. KL. 1, 21; Joel 1, 18 und der Plural KL. 1, 4. 11. — אָרַח (wandern) Hi. 34, 8; Ptc. אֹרֵחַ z. B. Ri. 19, 17.

יִשְׁלַח (sie schlürfen; Targ. שִׁמְעִין [sind] schlürfende) Hi. 39, 30 würde ein עלע voraussetzen; aber eine solche Ersetzung einer Semivocalis (hebr. לִיחַ; arab. وَلَعَ, *walaza*) durch ע ist beispiellos in der hebr. Stammbildung. Vgl. Buxtorf, Thes.

II. Verba

§ 33. Verba

Paradigma: נָפַל (fallen); נָגַשׁ (sich nähern).

	Qal	
Perfectum:	נָפַל	—
	etc.	
Imperfectum:	יִפֹּל,	יִגֹּשׁ
	etc.	etc.
Imperativ:	נָפֹל,	נָגֵשׁ
	etc.	נָגִישׁ
		נָגִישָׁה
		נִשְׁתַּחֲוֶה
Infinitiv:	נָפֹל,	נָגֵשׁ
abs.:	נָפֹל,	נָגֵשׁ
Participium:	נָפֹל,	

p. 214: „Pro ילועַעַר, ne duplex ע ad maiorem pronuntiationis difficultatem concurreret. Thema enim est לַרַע, non עַלַע; nullo enim Verbum perfectum et primitivum reperitur in Bibliis Hebraicis, cuius prima et tertia radicalis sit eadem“. Wenn nun auch die Conjectur Buxtorf's nicht richtig ist, so ist doch vielleicht anzunehmen, dass die überlieferte Form aus יַעַלַעַר (Pilpel von עַלַל), wie in einem Codex steht [vgl. Schultens bei Ges. Thes. s. v.], umgebildet, im Munde der Leute verstümmelt worden sei, wie es bei einem solchen auf Säuglinge bezüglichen Worte nicht unmöglich ist. Andere haben einen Schreibfehler vermuthet, und zwar Gesenius selbst hat die Form für verschrieben gehalten mit י für ל, also für [יַעַלַעַר] (Perfect Pilpel von לַרַע [oder besser von עַלַע, vgl. S. 375 f.]); aber Olsh. § 253; Mühlau-Volck s. v.; Stade § 528 für das Impf. davon, also für יַלַעַלַעַר [richtiger, vgl. S. 378, locker: יַלַעַלַעַר].

b) Verba, welche mediae gutturalis und zugleich tertiae ה, ח, ע wären, habe ich nicht gefunden.

contracta.

liquida.

Niqtal	Hiqtil	Hoqtal
נָגַשׁ	הִגִּישׁ	הִגִּישׁ.
etc.	etc.	etc.
[יִנְגַּשׁ]	יִגִּישׁ	יִגִּישׁ.
etc.	etc.	etc.
[הִנְגַּשׁ]	הִגִּישׁ	—
etc.	etc.	
	הִגִּישׁ	הִגִּישׁ.
	הִגִּישׁ	הִגִּישׁ.
נָגַשׁ	מִגִּישׁ	מִגִּישׁ.

1. Beim Perfect lässt nur das mit zwei Nun versehene und oft gebrauchte נתן (geben) sein zweites Nun vor den Consonantafformativen assimiliren: also נתן oder oft zur Vervollständigung der Wortgestalt plene geschrieben נתן; נתן; נתן; נתן; נתן. In der 1. plur. fallen die beiden Nun zusammen: נתנו KL. 5, 6; 1 Chr. 29, 14; נתנו Perf. consecutivum und doch auf Paenultima betont (vgl. S. 156) 1 M 34, 16; [mit Suffixen Ri. 15, 13; 2 Chr. 25, 16]. — Einzelnes: Für נתן (sie ist versiegt) Jr. 51, 30 steht nicht die regelmässige Form נתן in Pausa Jes. 41, 17, sondern das נ hat Dagesch forte orthoconsonanticum pausale [S. 53]. So Qimchi 3, b und Wurzelbuch s. v.; Ges. Lgb. S. 85; Thes. s. v.; Olsh. 232, e; Mühlau-Volck s. v.; Müller § 170. — Die Formen sind sammt einer S. 306 besprochenen Niqtalform wegen des vorkommenden Verb נט (versiegen) nicht mit Hitzig zu Jes. 19, 5 von נתן abzuleiten, obgleich auch Stade § 399, a diese Möglichkeit offen lässt. Auch stammen diese Formen nicht mit Bö. I. S. 300 [nach dem Vorgang Früherer] von נתן. — Ebenso steht für die regelmässige Pausalform von נתן, nämlich נתן, vielmehr Hes. 27, 19 נתן (sie haben gegeben; Targum: יתנו; LXX, codex Alex.: ἔδωκαν); also mit demselben Dagesch orthoconsonanticum pausale [S. 53]. Und da ist es allgemein anerkannt, vgl. Qimchi 3, b; Ges. Lgb. S. 85; Ew. § 93, d; Olsh. § 83, b; Bö. I. S. 299; Stade § 138. In der Concordanz von 1632 steht die Form als 1. pers. plur. — Für נתן Ps. 18, 41 steht in der Parallelstelle 2 Sm. 22, 41 נתן. „Es fehlt das נ [der erste Stammbuchstab] des Verbs, was gegen die Gewohnheit ist bei den Formen des Perfects“, Qimchi im Commentar z. St.; ebenso im Wurzelbuch s. v. Diess ist als aus der lebenden Sprache stammend anzuerkennen. Die Gründe, welche mich zu diesem Urtheil bewegen sind: α) Es sind zuviel Beispiele, wo ein Consonant mit vollem Vocal im Texte fehlt (n hier; l Hes. 17, 5 vgl. Hos. 11, 3; j Ri. 19, 11 und Jr. 42, 10, vgl. unten über die Stellen nach dem Register). β) es wäre unerklärlich, weshalb der überlieferte Text solche Aphaeresis gerade bei den schwachen Consonanten unbestimmteren Lautes zeigte, bei den starken Consonanten aber keine, wenn sie nicht wirklich gesprochen worden wäre. In unserm Fall ist diese Aphaeresis auch als richtig anerkannt worden von Ges. Lgb. S. 139; Röd. in Ges. Thes. index analyt.; Ew. § 195, b; Bö. I. S. 136; Mühlau-

Volck s. v. „poetisch“; Bickell § 128. Aber Olsh. § 89 sieht in allen diesen Fällen eine „zufällige Beschädigung des Textes“; Ges.-Kautzsch § 19, 3 „חזה 2 Sm. 22, 41 ist eine Abnormität“, und er erwähnt keinen andern von den drei fraglichen Fällen; Müller § 257 „wohl Textfehler“; Stade § 127, b „חזה 2 Sm. 22, 41 ist ein Schreibfehler“.

2. Beim Imperfect unterblieb Assimilation in **הִנְגִּשׁוּ** (ihr drängt) Jes. 58, 3, (sonst **יִגֹּשׁוּ**); **הִנְדִּחוּ** (auseinandertreiben) Ps. 68, 3, vgl. darüber unter Nr. 6 (sonst **יִדְחוּ**); **יִנְסִיחוּ** (bewachen) Jr. 3, 5 (sonst **יִסְרוּ**); **יִנְצִחוּ** (behüten etc.) öfter neben **יִצֹּחוּ**; **יִנְקִחוּ** (bohren etc.) Hi. 40, 24 (sonst **יִקְחוּ** [26]); **יִנְקִסּוּ** (kreisen) Jes. 29, 1; ohne Grund Stade § 126, c „Niphal“; denn Activ geht voraus; Trg. **יִנְקִיבוּ**; LXX: *τηρήσει*; auch andere Vb. ja mit und ohne נ. — Rückwärtsschreitende Assimilation in **אֶסְקֶה** (ich werde hinaufsteigen) für **אֶסְלֶק** Ps. 139, 8. So richtig Ges.-Kautzsch § 19, 2. — Ges. Thes. s. v.; Olsh. § 237, a; Bö. II. S. 114; Müller § 257; Stade § 576, a sprechen nicht über den Modus der Entstehung. — Ewald § 78, c nimmt eine unbegründete Metathesis des *l* und *s* an. — In **הִנְסִקָהּ** Dn. 6, 24 ist das נ ebenso wenig Stammconsonant, wie in **אֶנְדַּע** 2, 9; **חִנְדַּע** 2, 30; **יִנְדַּעוּן** 4, 14; **הִנְעַל** 2, 25. Vgl. über die Liquidae als consonantische Compensation der Verdoppelung oben § 26, 2 und die dort angeführten Schriften. Also ist nicht wegen dieser Form im Daniel die Form des 139. Psalm von einem נִסֵּק abzuleiten, welches sonst nicht existirt (während סִלֵּק im Aram. gewöhnlich ist), wie Qimchi, Wurzelbuch s. v. geschieht. — In **וַיִּתְחַצֵּר** (und ihr risst nieder) Jes. 22, 10 hat das vocallose ח ausnahmsweise sein Dagesch forte verloren; wahrscheinlich, wie Bö. I. S. 136 sagt, wegen der aufeinanderfolgenden Dentale.

3. Stammvocal des Imperfects ist meist *o*, wie selbst von **נָבַל** (verwelken) Jes. 40, 7 **יִבֹּל** Ps. 1, 3. — *o* und *a* zeigt sich von **נָדַר** (geloben), also **יִדֹּר** und **יִדָּר**; von **נָשַׁךְ** (beissen), also **יִשְׁכֹּךְ** und **יִשְׁכָּךְ**. Obgleich letzteres 5 M 23, 20 bei Silluq und Spr. 23, 32 bei Athnach steht, ist wahrscheinlich nicht die Pausa als Erklärung des langen *a* zu verwenden, obgleich diese Wirkung der Pausa allerdings nachgewiesen werden kann, vgl. S. 172. Der Wechsel zwischen *o* und *u* im Imperfectstamm eines Verbs liegt als Erklärungsgrund für dieses Qames viel näher. — Von **נָשַׁק** (küssen) findet sich **אֶשְׁקֶה** 1 Kg. 19, 20 oder auch mit Wegfall des Dagesch forte aus dem vocallosen Sibi-

lantent: **אָשָׁקָה**. Diese Form hat kein Vererbungschateph-qames, wie Ew. § 40, b lehrt; weil das Impf. dieses Verbs sonst immer *a* zeigt. Diese Annahme muss aber auch Olsh. § 238, a für möglich halten, indem er dort das Verb unter denen aufführt, welche Impf. mit *o* haben. Die Form hat auch kein Assimilationschateph-qames, wie Bö. I. S. 207 meint: „eines Nachbarconsonanten wegen“. Sie hat vielmehr das Chateph-Qames der allgemeinen Trübung des *a* [S. 74]. So Olsh. § 65, c, wo er die Form zu denjenigen stellt, „in denen weder vormals ein *u* oder *o* gehört worden ist, noch auch einer dieser Laute vorhergeht“. So auch Stade § 574, b, indem er auf seinen § 104 verweist. — Bloss *a* haben **יָגַשׁ**, welches im Perfect durch das Perfect Niqtal ersetzt wird; **יָרַל** (fliessen); **יָשַׁל** (ausziehen); **יָשַׁק** (küssen); **יָרַח** (sich ergiessen). — Den Vocal *e* zeigt nur **יָרַח**, **יָרַח** etc. Für **יָרַח** Ben Aschers sprach Ben Naphtali **יָרַח** 1 M 27, 28; 28, 4, vgl. Baer z. St.; unten § 36, 7, b (Hi. 29, 21) und 42, 6 (Hi. 5, 4; 34, 25).

4. Beim Imperativ haben die mit *o* keine Aphaeresis. Vgl. z. B. die verstärkte Form **נִקְבֵּה** (bezeichne doch!) 1 M 30, 28 und mit Verdünnung des alten *u* zu *i* **נִצְרֵה** (blicke doch!) Ps. 141, 3, wo überdiess noch Dagesch medium orthoconsonanticum der zweiten Art steht [S. 69 f.]. — Aphaeresis des Nun beim Silbenvocal *o* zeigt sich nur in **נָשִׂי** Ruth 2, 14 (woraus Bö. II. S. 456 falsch ein **נָשִׂי** entnommen hat, welches also überhaupt, wo es citirt wird z. B. Qimchi 74, a; Ges.-Kautzsch § 66, 1 nur richtig erschlossen ist) und in **נָשִׂי** Jos. 3, 9; 1 Sm. 14, 38; 2 Chr. 29, 31. Ges. Lgb. S. 354 giebt diese Formen ohne Bemerkung; ebenso Ges.-Kautzsch § 66, 1; Stade § 125, a. Olsh. § 235, b und Müller § 257 bemerken nur, dass die Formen auffallend sind. Dagegen Ewald sagt § 227, b: „נָשִׂי Jr. 46, 3 (bei ו [und]) lautet durch grössere Verkürzung (wie bei **הִנָּבֵה** § 228, a) bei zurückstrebendem Vocale (§ 100, a) נָשִׂי Jos. 3, 9; Ruth 2, 14; aber auch schon ohne diese Veranlassung 2 Chr. 29, 31“. Lassen wir nun ganz die „grössere Verkürzung wie bei **הִנָּבֵה**“ [wofür doch das gerade Gegentheil gesagt sein müsste] bei Seite, so will also Ew. nach seiner Verweisung auf seinen § 100, a, wo er vom **אָחֹרֶר** spricht, das *o* als durch die Tonzurückziehung wieder hervorgerufenen Vocal betrachten. Diess ist bei Ruth 2, 14 und 1 Sm. 14, 38, wo **הִלָּכָה** (hierher) folgt, sowie Jos. 3, 9, wo **הִנָּבֵה**

(hierher) folgt, als möglich zuzugeben, und schon Ges. Lgb. S. 178 hat bei Jos. 3, 9 diese Erklärung angewendet. Es muss aber Ew. zugeben, dass 2 Chr. 29, 31 seine Erklärung nicht anwendbar ist, weil da das folgende Wort keine Veranlassung zum נסוג א' gab. Ferner Bö. will I. S. 188 das o vom Gaumenlaut ableiten; S. 288 die abweichende Betonung bei [Ruth 2, 14 lässt er also wieder weg] Jos. 3, 9 und 1 Sm. 14, 38 aus Tonzurückziehung und bei 2 Chr. 29, 31 aus der ausnahmsweisen Betonung des Imperativs auf Paenultima nach seinem § 311 und 497 erklären. Indess, wenn auch diese Zurückschiebung des Tones bei Imperativen nachgewiesen werden kann (vgl. הִשְׁמַר oben S. 184), so erregt mir doch diese Erklärung Bedenken, weil die besondere Betonung gerade bei einer Form stattgefunden haben soll, die ohnehin ganz gegen die Erwartung ist. — Bei allen diesen Unerklärlichkeiten kommen mir diese Formen sehr verdächtig vor, und es liesse sich erklären, dass die Tradition auf eine falsche Aussprache gerathen sei, da gerade das ו verführen konnte, ein *osch* zu sprechen. Vgl. zwei Formen des Imperativs mit o und Aphaeresis, welche jedenfalls auch erst durch die Tradition geschaffen worden sind, S. 329. 357. — Dagegen ist die Aphaeresis immer eingetreten, wo der Silbenvocal *a* oder *e* ist: שָׁ; שָׁ; שָׁ 1 M 45, 4; Jr. 46, 3; שָׁ 2 M 3, 5; Jos. 5, 15; יִשְׁקָה (und küsse doch!) 1 M 27, 26 mit Schewa compositum zum Schutz für die Quantität des *u*; S. 73. — שָׁ 1 M 19, 9 ist vielleicht nur Dissimilation des ohnehin imälirten [*ä*-artigen] *a* von שָׁ wegen des folgenden *a*. — הָ; הָ; הָ; הָ; הָ.

Da הָ, wie Ges. Thes. s. v. betont, 23 Mal als verstärkter Imperativ vorkommt, so hat die Meinung das erste Recht, welche die Form auch Ps. 8, 2 so fasst. So Ges. a. a. O.; Bö. II. S. 176 und zwar mit der Nebenbemerkung, dass es permissiven Sinn habe. So auch Raschi z. St., indem er umschreibt הָ. — Dagegen Abenesra z. St. hat die nächste mögliche Auffassung vertreten, indem er sagt: „Das Wort הָ ist dort der Infinitiv, wie הָ [1 M 46, 3 „vom Hinabziehen nach Aegypten“], wie wenn er sagte: הָ.“ Indess diese Auffassung der Form als Infinitiv ist wegen der Constructionsschwierigkeit unmöglich. — Als 3. sg. msc. (= הָ) ist die Form gefasst von Ew. § 87, a, Anm., indem er sich wegen Verlust des *a* auf Ri. 5, 13 [vgl. unten § 36, 1] und Hi. 39, 8 [vgl. § 38, 1] beruft. Aber auf diese beiden Fälle kann man sich nicht wegen

Wegfall des *a* berufen, weil in ihnen die Entstehung des *ä*-lautes ihre besondere Begründung hat. Nicht unmöglich aber wäre es, dass durch die aramäische Punctuation der aramäische Character des gebrauchten Zeitwortes „weil man wiederholt = erzählt, lobt“ angedeutet werden soll. Diess halte ich für die wahrscheinlichste Auffassung. Es ist mir überdiess [auch wegen לַי st. לַי] unwahrscheinlicher, dass נָתַן die Bedeutung „sich erstrecken“ (Delitzsch, Riehm z. St.) habe nach Hos. 8, 10, wo es „porrigere“ und „porrigendo conducere“ heisst; weil mir die Vorstellung ungreifbar, künstlich vorkommt, dass der Ruhm Jehova's sich von der Erde durch die Luftsphäre bis zum Firmament erstrecke. Die LXX (ὅτι ἐπὶ ἡφθιμη, quia elatum est) können nicht dieses Bedenken heben. — Olsh. § 89 meint, dass die Form aus der 3. sg. fem. verschrieben sei. Ebenso Müller § 257. Nehmen wir nun statt dieser „zufälligen Beschädigung“ die Möglichkeit einer Aphaeresis für נָתַן an, so würde sich dieselbe nicht, wie S. 300 bei der Form aus 2 Sam. 22, 41, begreiflich machen lassen, weil hier die verkürzte Form mit einer andern [eben dem verstärkten Imperativ] zusammengefallen wäre, dort aber der Character der 2. sg. masc. Pfi. trotz der Aphaeresis gewahrt blieb. Dass die Form aber eben aus dieser 2. sg. masc., also נָתַן, corrupt sei, muss für unmöglich erklärt werden, obgleich das Targum (נָתַן, quia dedisti) die Form so gefasst hat. — Stade erwähnt unsere Frage nicht.

5. Beim Infinitivus cstr. zeigt von den Verben, welche *a* und *e* im Imperfectstamm haben, (soweit sie überhaupt im Inf. cstr. vorkommen) keine Aphaeresis לִנְשֹׁק 2 Sm. 20, 9, aber immer נָשָׂא (also mit der alten Femininendung für נָשָׂא, nach *malk*, *mā'lekh*) und ebenso meist נָתַן. Dieses steht für נָתַן, נָתַן und mit Ersatzdehnung נָתַן, nach *siphr sē'pher*. Also es hat sich nicht gebildet für נָתַן, wie Ges. Lgb. § 102, Anm. 1 und 11; Mü.-V. s. v. steht; richtig Ges.-Kautzsch § 19, 2 „für נָתַן“; und § 66 Anm. 3 wehrt er die alte falsche Anschauung richtig ab, wenn es heisst „נָתַן nicht zu נָתַן erweitert, vgl. נָשָׂא“; denn das ist doch ἄλλο γένος, nämlich *malk* und *siphr*; — aber nur halb richtig bei Stade § 127, b „נָתַן aus *tint* (נָתַן)“. — Ziemlich richtig Ew. § 79, b „נָתַן 'tet für *tett* aus *tent*“; denn da ist nur der Vocal des letzten Wortes falsch; richtig Olsh. § 77, f.; Bickell § 35 „נָתַן for *netint*“; Müller § 118 „נָתַן st. *titt*“. — Was oben S. 132 gelegentlich nach Dikduke ha-teamim § 40 erwähnt wurde, daran soll hier nach Qimchi 76, b erinnert werden; vgl. „Wenn נָתַן mit Maqqeph steht und einem kleinen Worte oder einem Worte mit Paenultimabetonung vorausgeht,

so steht Segol: לָחַרְחֹרֵךְ Esth. 2, 9; לָחַרְחֹרֵךְ 1 M 15, 7 etc“. — נָחַר steht nur 1 M 38, 9; 4 M 20, 21.

1 Kg. 6, 19 und 17, 14 findet sich die Form נָחַר. Nur an der ersteren Stelle haben die Masoreten die Form gelten lassen, indem sie die Form als zweite sing. masc. Impfi. und לְ als Conjunction (also = „damit man lege“) fassten; an der letzteren Stelle aber haben sie den gewöhnlichen Infinitiv נָחַר als Qeri bemerkt. Darum hat Qimchi 76, b nur die erstere Stelle bemerkt, vgl. „Und wir haben es [נָחַר] gefunden mit Hinzufügung von Nun am Ende: נָחַרְחֹרֵךְ 1 Kg. 6“; ebenso Wurzelbuch s. v.: „Infinitiv mit Hinzufügung von Nun“. Die masoretische Ansicht ist an beiden Stellen gebilligt von Mühlau-Volck im analytischen Anhang. Das Qeri ist 1 Kg. 17, 14 acceptirt und 6, 19 [auch] ein Schreibfehler angenommen von Olsh. § 224, d; während Rödiger im Index analyticus nur über die verschiedenen Meinungen referirt, und Stade unsere Frage nicht berührt hat. — Sowenig aber das Urtheil der Masoreten ausschlaggebend sein kann, wo sie uns eine Schwierigkeit bereitet, kann es maassgebend sein, wo sie eine beseitigt haben. Also ist die Sache unabhängig von ihnen zu betrachten. — Da kann nun dieselbe Form nicht zufällig zweimal verschrieben sein. Ferner beide Formen sind, da der conjunctionale Gebrauch des blossen לְ vor dem verbum finitum 6, 19 für das Hebräische mehr als fraglich ist (obgleich Ges.-Kautzsch § 155, 2, e ihn anerkennt), gleichmässig als Inf. zu betrachten. So Ew. § 238, c, welchem Gesenius im Thes. pag. 733, col. B zuzustimmen geneigt ist, und Bö. II. S. 535. Während aber Beide die Form aus Reduplication ableiten (= נָחַרְחֹרֵךְ), halte ich das נָ bloss für ein parasitisches Anhängsel, welches das Volksbedürfniss angebracht hat, da in der Form נָחַר die Erinnerung an נָחַר fast ganz verwischt war. Und diese Form finden wir nur angewendet, wo eine Verwechslung mit der zweiten sing. masc. Impfi. ausgeschlossen war. Ueberhaupt ist aber das lautliche Zusammenfallen zweier Formen kein Hinderniss der Sprachbildung, wie wir in unseren modernen Sprachen sehen.

6. Das Perfect Niqtal kann äusserlich nicht vom Perfect Qittel unterschieden werden, wo dieses das alte *a* bewahrt hat. Es ist darum erklärlich, dass immer Streit über die Conjugation von נָחַר (man blickte; nur Jes. 5, 30) gewesen ist; vgl. Qimchi, Wurzelbuch s. v.: „Das Nun ist Radical, und es ist Verbalform im Perfect vom Intensivstamm; aber es giebt Leute, welche sagen, es sei Niphal“. Ihm stimmen bei Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v.; aber Buxtorf in der Concordanz und Bö. II. S. 452 erklären die Form für Niphal. Aber ich sehe nicht, wie Böttcher

sagen kann, dass für das Qittel weder das Pathach statt Sere, noch eine Sinnverstärkung, noch die impersonale Stellung motivirt erscheine. — Vgl. noch von dem im Qal nicht existirenden נגר das Ni. נָגַר (sich ergiessen, hinwerfen). — Wie נָגַשׁ das Perfect zum Imperfectstamm Qal ist, so ist das Sinnverhältniss noch anderwärts. (Bö. II. S. 453.) — נָשְׁתַּי (sie sind versiegt) Jes. 19, 5 gehört hierher; so Ges. Thes. s. v. נָשַׁת und Mühlau-Volck; auch diese Form, vgl. (S. 300) unter Nr. 1, gehört nicht mit Hitzig z. St. zu נָשַׁת; aber auch nicht mit Bö. II. S. 452 zu נָשַׁת (wovon נָשַׁת [sie versiegen] Jr. 18, 14), sodass Metathesis eingetreten wäre, während umgedreht gegenüber den drei Formen von נָשַׁת die eine Form von נָשַׁת auf vorzeitlicher Metathesis beruhen muss [so Ges.-Thes. und Mühlau-Volck]. Ew., Olsh., Stade erwähnen die Form nicht. — Neben נָשַׁת (sich verschmaufen = erholen) 2 M 23, 12 (Merkha) und נָשַׁת (Tiphcha) 2 Sm. 16, 14 steht נָשַׁת (Silluq) 2 M 31, 17. — Als Infinitivus abs. bemerke נָשַׁת (geschlagen werden) Ri. 20, 39. So richtig plene bei Olsh. S. 364 und 600; falsch defective im Index und so auch bei Stade § 626, c und im Index.

Da in נָשַׁת Ps. 68, 3 das verbum finitum, obgleich vorher Jehova nicht angeredet ist, doch wegen des lebhaften Personenwechsels im Hebräischen auf ihn bezogen werden kann, so ist diese Auffassung festzuhalten: „gleich dem Sichzerstreuen von Rauch zerstreust Du [die Gottlosen]“. Nicht ist נָשַׁת 3. sing. fem.: Ewald § 174, b. Denn dann muss dem Verb ausnahmsweise intransitive Bedeutung [so aber auch Stade, indem er § 126, c נָשַׁת vermuthet, was dann bloss נָשַׁת zum Subjecte haben könnte] und dem נָשַׁת ausnahmsweise genus femininum gegeben und endlich der allerdings „sehr merkwürdige Fall eingetreten sein, dass ein Inf. absol. zugleich Inf. cstr. und von נָ regiert wäre“ Ew. § 240, c; so aber auch Mühlau-Volck s. v., indem sie schreiben „נָ aus נָשַׁת“. — Wahrscheinlich um Gleichklang mit dem verbum finitum „du treibst auseinander“ zu erzielen, ist nun statt נָשַׁת die dastehende Form gesprochen worden, die also immerhin Inf. constr. blieb und also ganz richtig vor dem Substantiv steht. So Ges. Lgb. § 92, Anm. 2: Thes. s. v.; [Ew., was die Umwandlung der lautlichen Form anlangt]. Vgl. Qimchi, Wurzelbuch s. v.: „Was die Form נָשַׁת anlangt, so sagen Manche, dass es Inf. vom Stamm Niphal und dass die eigentliche Form נָשַׁת sei; aber Manche sagen, dass es Infinitiv vom Stamm Hiphil sei; aber ich habe davon geschrieben im Abschnitt von den Verben: Es ist Nomen verbi von dem Stamme Hiphil“; fast

ganz dieselben Worte stehen an der Stelle des Mikhlol, worauf er sich bezieht (fol. 65, b); vgl. 75, a. Dagegen Olshausen erkennt eine solche Absicht der Tradition, nämlich Assonanz herzustellen, nicht an, sondern sagt § 266, b: „Man wollte nicht das regelrechte **הִתְנַחֵם** und konnte nicht das ebenfalls regelrechte **הִתְנַחֵם** sprechen“. Weshalb aber soll man das erstere nicht gewollt haben? Das Niqtal in Vergleich zu bringen mit einem Qal, davor konnte sich doch niemand scheuen. Und weshalb soll man das letztere [**הִתְנַחֵם**] erstrebt haben, das doch gar nicht erstrebenswerth war, weil dann entweder es intransitiv genommen und auf **עַן** als Subject hätte bezogen, oder transitiv hätte genommen werden müssen, wobei dann das Auseinandertreiben des Rauches Gott beigelegt wäre? Trotzdem schreibt auch Stade § 253: „für **הִתְנַחֵם** Ps. 68, 3 lies entweder **הִתְנַחֵם**, oder **הִתְנַחֵם**“; Müller § 190: „**הִתְנַחֵם** statt **הִתְנַחֵם** ist ganz abnorm“. — Böttcher wollte vermeiden, dass mit Ewald **הִתְנַחֵם** als dritte sing. fem. zu dem ausnahmsweise femininen **עַן** gefasst würde, vgl. I. S. 453; aber auch, dass **הִתְנַחֵם** als zweite sing. masc. auf Gott bezogen würde, weil derselbe doch eben vorher nicht angeredet ist. Darum nahm er **הִתְנַחֵם** als Substantivum II. S. 235 = „das Fortstossen“, welches im Accusativ adverbialis stehe, also „stossweise“ bedeute. Das ist originell; aber ein solches Substantiv von **הִתְנַחֵם**, welches mit **הִתְנַחֵם** (Most) Olsh. § 213, d verglichen werden müsste, würde jedenfalls nicht sein : behalten haben.

Qittel. In **הִתְנַחֵם** Jr. 2, 20 scheint mir die 2. sg. fem. (du hast zerrissen) von den Punctatoren verkannt, vgl. S. 151 und gegen das Targum **הִתְנַחֵם** (ich habe zerhauen) vgl. LXX: **διέσπασας**.

Hes. 28, 23 steht **וְנִפְלְלוּ** (und fallen werden Erschlagene); vgl. Qimchi, Wurzelbuch s. v. „mit Verdoppelung des **ל**; so das Targum **וְהִתְנַחֵם** [sie werden hingeworfen]“; was er mit dieser Verweisung besagen will, weiss ich nicht. — Das sieht doch an sich schon wie ein Fehler wegen **ὁμοιοτέλετον** aus. Ausserdem ist längst bemerkt, dass 30, 4 und 32, 20 in derselben Redensart das einfache **נָפַל** steht. Ueberdiess weiss man nicht, welche Nüance des Begriffs durch diesen seltenen Steigerungsstamm Pilel bei diesem Verb ausgedrückt hätte werden sollen. Ges. im Thes. s. v. führt zur Vertheidigung der Form an: „Apud Ezechielem, qui formis minus usitatis abundat“; Mühlau-Volck s. v. „bei Ezechiel, der an ungewöhnlichen Formen so reich ist“; indess seltene Verbalstämme haben wir bei Hesekiel nicht mehr, als anderswo. — Als Schreibfehler ist die Form

gefasst von Röd. in Ges. Thes. index analyt.; Ew. § 120, a; Olsh. § 251, a; Stade § 155, a.

7. Causativstämme. Vom Perfect vgl. z. B. **הִסִּיחַ** (ausgiessen) Jr. 32, 29. — Bei **וְהִתְרַחֵם** (und ihr sollt sich entfernt halten lassen etc.) 3 M 15, 31 hat der Samaritaner **הִתְרַחֵם**, ebenso der Syrer, und die Vulgata übersetzt: docebitis; und desswegen haben schon Aeltere, vgl. Ges. Thes. s. v. **נָזַר**, gemeint, auch die Form des masoretischen Textes sei von **זָרַר** mit rückwärtsgehender Assimilation des **ה** [vgl. **קָטַלְתִּי** etc. S. 221] gebildet worden. — Da ist ein auffallendes Versehen in Ges. Thes. zu beobachten: nämlich unter **זָרַר** steht **הִתְרַחֵם** mit dem Citat 3 M 15, 31 ohne ein Wort der Erläuterung einfach als Textlesart, als wenn die Form wirklich so dort stünde; ausserdem: unter **נָזַר** wird die Ableitung der 3 M 15, 31 wirklich stehenden Form von **זָרַר** verworfen und die von **נָזַר** vertheidigt. Und so ist die Sache noch in der achten Auflage des Handwörterbuchs bei Mühlau-Volck. — Die Ableitung der Form von **זָרַר** hat Böttcher II. S. 517 erneuert; aber sie ist zu verwerfen; denn sie ist bloss eine erleichternde Etymologie, die aus einer Zeit und aus einem Kreise stammt, wo das mehr aramäische als hebräische **זָרַר** geläufig war. In andern Kreisen leitete man das Wort richtig von **נָזַר** ab, vgl. Targum **וְהִתְרַשֵּׁן** (und ihr sollt absondern); LXX: *ἐνλαβεῖς ποιήσετε*.

Beim Jussiv vgl. z. B. **יִתָּר** (liesse er doch aufspringen!) Hi. 6, 9. — An **אַל-תִּבֵּיט** (nicht blicke!) 1 M 19, 17 haben die Punctatoren keinen Anstoss genommen und nicht einmal Sere magnum punctirt. Der Gebrauch der schwereren Form des Indicativ für den Jussiv ist ziemlich weit verbreitet bei Verben mit schwerem Endconsonanten; die vorkommenden Fälle werden angeführt; vgl. zunächst S. 211. — Wie **וַיָּבֵשׁ** (und brachte [es] dar) Ri. 6, 19 in Pausa, steht ausser derselben (bei Tiphcha) vor **וַיַּקֵּה** (und liess einen Kreis machen) KL. 3, 5 „wegen des harten **ק**“ Olsh. S. 570; Bö. § 348, c; Stade § 498, c. — Nach Erwartung: **וַיֹּאמֶר** (vortragen, melden) Jes. 48, 5 etc.; **וַיִּצַּל** (erretten) Jos. 24, 10; Ri. 6, 9; plene 1 Sm. 10, 18. — Beim Imperativ steht neben der regelmässigen Form **הִבֵּט** (blicke!) Ps. 84, 10 (sechsmal) [vgl. **הִבֵּט-נָא** zweimal (1 M 15, 5 und Jes. 64, 8)] auch **הִבִּיט** Ps. 142, 5; aber **הִבִּיט** KL. 5, 1, welches auch mit Sere magnum oder Chireq magnum hätte gelesen werden können, haben die Punctatoren selbst als Hinweis auf den fehlerhaften

Ausfall eines ה angesehen, obgleich kein ה folgt, und darum **הַבִּיטָה** gelesen, wie 1, 11; 2, 20 in derselben Verbindung (ausserdem noch 3, 63; Ps. 13, 4) steht.

Beim Infinitiv steht **לְהִיטִיף** (hingiessen, ausschütten) Hes. 22, 20, wegen י nicht mit Stade § 126, c: „Niphal“; aber richtig sagt er: Für **לְנַסַּל** 4 M 5, 22 war **לְנַסַּל** beabsichtigt. — **בְּיוֹם הַצִּיל** 2 Sm. 22, 1; Ps. 18, 1 ist von Bö. II. S. 226 als Inf. mit Perfectvocalisation gefasst, und ich stimme ihm darin bei aus den oben S. 191 und 212 angegebenen Gründen; also „am Tage des Errettens“. Wir erwarten auch schon, dass Ew. § 238, d; Olsh. § 192, f nicht beistimmen. Auch Ges. hat im Lgb. § 94, Anm. 4 den Fall nicht mit aufgezählt und erklärt im Thes. p. 584 die Form für Perfect. Ges.-Kautzsch und Stade erwähnen die Form nicht als Infinitiv. Auch Qimchi hat die Form nicht 65, b; 74, a; 76, a; Wurzelbuch s. v.; Commentar z. St. — **הִטִּיף** (ausgiessen, spenden) Jr. 7, 18 hinter Inf. cstr. mit לִּ ist als Inf. cstr. mit ē gefasst von Olsh. § 258, b. Aber nach den andern von Ew. § 351, c gegebenen Beispielen [2 M 32, 6; 1 Sm. 25, 26. 33] ist es als Inf. absol. zu fassen. Genau so auch **וְהִטִּיף** Jr. 44, 17 und wieder ohne י (also defectiv) v. 18 f.; und so auch endlich **וְהִטִּיף** hinter dem Perfect Jr. 19, 13. — Dagegen **לְהִטִּיף** Jr. 44, 19. 25 ist selbstverständlich Inf. cstr.; Ew. a. a. O.; Bö. II. S. 455. Wenigstens in diesen beiden Stellen kann Böttcher doch keine gutturalische Umgebung beschaffen, um daraus das Erscheinen des e für ī zu erklären. — Infinitivus cstr. liegt auch in **הִכָּרֶתְפָּנִים** (anerkennen Gesicht = Person) Spr. 24, 23; 28, 21 vor; Olsh. § 258, b; Bö. II. S. 455; Stade § 621, a.

Beim Hoqtal hat sich in geschärfter Silbe das alte u bewahrt, vgl. nur **יִטֵּף** (es wird gegossen) 2 M 25, 29; aber **הִנָּתְקוּ** (sie wurden abgerissen) Ri. 20, 31; Stade § 126, c sagt trotz des ה: „Dürfte durchs Niphal zu ersetzen sein“. — **יִתֵּץ** (wird niedergerissen) nur 3 M 11, 35; **יִתֵּשׁ** (wird ausgerissen) nur Hes. 19, 12 und **יִתֵּן** (wird gegeben) 3 M 11, 38 etc. sind von Bö. II. S. 104 für Passiva Qal erklärt worden, weil ein Hiqtil fehlt. Hier wäre diese Aufstellung ohne Angriff auf die überlieferte Form möglich; vgl. § 28, 1.

8. Vor Suffixen haben die Vocale der letzten Stammsilbe ihr bekanntes Schicksal. — Beim Perfect Qal bemerke nur **וְנִתְקַנְיָהּ** (und wir werden ihn losreissen) Ri. 20, 32 mit Dagesch

medium orthoconsonanticum der ersten Art, vgl. S. 69 f. — Beim Imperfect bemerke **אַתֶּקֶנְךָ** (*etteqénka* = ich werde dich losreissen) Jr. 22, 24 mit Silluq neben dem Segol; also mit unassimilirtem *en* energicum; ebenso **יִצְרֶנְהוּ** (er wird ihn bewahren) 5 M 32, 10. Ferner zeigen **יִגְמֹעוּ** (er wird ihn schlagen) 1 Sm. 26, 10 bei Athnach, **יִקְבְּנוּ** (er wird ihn bestimmen) Jes. 62, 2 bei Silluq und ebenso **אֶצְרֶנָּה** (ich behüte sie) Jes. 27, 3 ein Vererbungschataph-qames; S. 74. Stade verweist § 574, b in Bezug auf das letzte Beispiel falsch auf seinen § 104; denn darnach hätten diese Formen ein Chataph-Qames der allgemeinen Trübung des *a*. — Das *ē* in der letzten Silbe von **יִתֵּן** verhält sich, wie beim Qittēl, vgl. z. B. **תִּתְנוּ-לִי** 2 M 22, 29 mit der kürzeren Suffixform des Perfects; **יִתְּנָהּ** 5 M 28, 25 etc. — Beim Imperativ bemerke **נִצְרָהּ** (bewahre sie!) Spr. 4, 13 mit ausnahmsweisem *i* und Dagesch medium orthoconsonanticum der zweiten Art [S. 69 f.]. — Infinitiv z. B. **נִגְמֹו** 2 M 12, 27, Bö. II. S. 316. 470; wo Hahn allein **נִגְמֹו** bietet; aber neben **נִסְלוּ** 1 Sm. 29, 3 auch **נִסְלוּ** 2 Sm. 1, 10 und **נִסְלוּ** Jr. 49, 21. — **נִשְׁתִּי** etc. — **תִּתֵּי** 1 M 29, 19 etc.

In den andern Verbalstämmen verhalten sich diese Verba vor Suffixen wie feste Verba. Nur zeigt sich hier einmal ein Jussiv vor dem Suffix: **וַיִּנְדְּרָהּ** (und er möge dir [es] verkündigen = damit er es dir verkündige) 5 M 32, 7. — Bemerke **יִכְיֶרְנִי** (er kennt uns) Jes. 63, 16 mit Perfectsuffix, vielleicht wegen des *ר* und der Pausa; vgl. S. 224.

9. **Doppelt schwach.** a) Verba **נ"ס** und mediae gutturalis.

Beim Imperfect Qal unterbleibt die Assimilation meist und zwar bei Stammvocal *o*, den nur **יִנְהֹם** (er knurrt) Jes. 5, 29 f. zeigt, wie auch Stammvocal *a*, den alle andern haben. So auch von **נִחַת** (heruntersteigen) **תִּנְחַת** 3. sg. fem. Ps. 38, 3 (Qimchi 75, a und Wurzelbuch s. v.), und man braucht nicht mit Bö. I. S. 225 zu vermuthen, dass nach dem vorausgehenden Perf. Niqtal auch hier das Impf. Niqtal beabsichtigt sei; denn nichtassimilirte und assimilirte Form kam ja auch bei den einfach schwachen **נ"ס** mehrfach vor [Nr. 2 dieses §].

Hierneben heisst es nun auch **יִרַח** (descendet) Jr. 21, 13 (Qimchi 75, a und WB. s. v.) und **תִּרַח** Spr. 17, 10, ein **יִלְכֵּל**, wie die Masora bemerkt. An der letzteren Stelle hat das Targum: **קָא** (es tritt ein.

kommt über); Abenesra z. St. „von ך'׀׀׀׀“. Gesenius verweist im Thesaurus s. v. auf sein Lgb. § 51, 1, Anm. 1, wo er vom ך'׀׀׀׀ spricht. Davon kann aber hier nicht die Rede sein, weil ך'׀׀׀׀ (das Schelten), also kein vornbetontes Wort, folgt. Ew. § 139, c: „an letzterer Stelle [Spr. 17, 10] hat das Wort gar den Ton vorn, welches allerdings nach § a nicht sehr auffällig wäre“. In Abschnitt a) dieses § 139 spricht er nun von den Imperfecten ך'׀׀׀׀ etc.; man sieht nun nicht, wie aus der Verweisung darauf die besondere Betonung des ך'׀׀׀׀ erklärt werden soll, denn jene Imperfecte haben ja alle den Accent auf der Letzten. Olsh. § 237, a: „Spr. 17, 10 mit einer ganz ungewöhnlichen Betonung, die incorrect erscheint, aber auf der Annahme einer andern Ableitung beruhen wird.“ Was er mit dem letzten Satze meint, sagt er nicht; jedenfalls aber sollen die Punctatoren, da die Ableitung von ך'׀׀׀׀ nichts helfen würde, an Ableitung von ך'׀׀׀׀ gedacht und dann z. B. nach ך'׀׀׀׀ Hi. 3, 6 [vgl. unten § 41, 5, a] eine Mielbetonung vorausgesetzt haben. Von dieser Voraussetzung können aber die Punctatoren nicht ausgegangen sein, weil ך'׀׀׀׀ nicht in der Bedeutung „heruntersteigen“ oder „brennen“ existirt, und die Bedeutung „wegraffen“ nicht passt; auch die LXX jedenfalls mit ihrem *συντρίβει* [conterit] nur eine Auslegung des „descendit“, nicht eine Ableitung von ך'׀׀׀׀ beabsichtigt haben. Qimchi freilich hat Mikhlol 113, a und Wurzelbuch s. v. ך'׀׀׀׀ diese Ableitung vorgetragen, vgl. an der letzteren Stelle: „nach der Norm (׀׀׀׀) von ך'׀׀׀׀ [und sie verirrte sich 1 M 21, 14], und seine rechtmässige Form wäre ך'׀׀׀׀, und seine Bedeutung ist die des Nehmens“ (׀׀׀׀׀); und [aber] es passt [auch], dass ך'׀׀׀׀ von der Wurzel ך'׀׀׀ komme, wie wenn man sagen wollte: sie steigt herab (׀׀׀׀) etc.“ Auch wäre, weil das Verb ך'׀׀׀ und primae ך'׀ ist, das Sere [anstatt Chireq] dabei eine einzigartige Ausnahme, wenn auch nicht das ך' dann Dagesch lene und Schewa quiescens [wie bei ך'׀׀׀] hätte bekommen müssen. — Bö. I. S. 302 giebt die Erklärung, dass die Form von ך'׀׀׀ stamme, aber der Ton des Nachdrucks halber auf die vorletzte Silbe gelegt worden sei, wie sonst manchmal im Jussiv und Imperativ. Das bleibt zwar prekär, ist aber als letztes Auskunftsmittel unanfechtbar, weil wenigstens ein analoger Fall (2 Chr. 24, 11; vgl. § 41, 5, a) mit Wahrscheinlichkeit nachgewiesen wird. Der Sinn wäre also; Es dringt wirklich [tiefer] ein; es macht in der That [mehr] Eindruck etc. — Stade erwähnt weder § 126, b noch 510, b, dass die Form ausnahmsweise auf der Vorletzten betont ist, giebt überhaupt die Betonung nicht an. — ך'׀׀׀׀ Hi. 21, 13 mit Dagesch forte orthoconsonanticum pausale [S. 53]; Qimchi 76, a; vgl. Wurzelbuch s. v.: „Es scheint mir, dass von dieser Wurzel (׀׀׀׀) stamme ך'׀׀׀, und das Dageschirtsein des ך' ist wegen der Pausa zur Verzierung“. Ein solches Dagesch forte

affectuosum nahm auch an Ges. Lgb. S. 85; Bö. I. S. 299; auch Ew. § 139, c; Olsh. § 237, a, nur dass die beiden letzten Gelehrten meinen, dass die Masoreten an ein anderes נָחַם , nämlich von נָחַם (§ 34, 7, a), gedacht hätten. Da indess das genannte Dagesch auch gerade in dem scharf abgestossenen נָחַם noch Jes. 33, 12; Jr. 51, 58 erscheint, so ist jene Vermuthung überflüssig. — Stade erwähnt § 523 unsere Form נָחַם nicht; auch nicht § 39 beim Dagesch affectuosum.

Imperativ: נָחֵם (und verriegele!) 2 Sm. 13, 17; aber נָחֵם (führe!) 2 Kg. 4, 24.

Infinitivus cstr.: לְנַחֵם 4 M 34, 18 (um erben zu lassen; zufällig eine von den wenigen Stellen, wo das Verb causativ ist).

Niqtal. נִנְחַמְתִּי (ich bin abgeschüttelt worden) Ps. 109, 23; aber נִנְחַמְתִּי (sie senkten sich herab) Ps. 38, 3; Qimchi 75, b; vgl. WB. s. v.: „Seine gesetzmässige Form wäre נִנְחַמְתִּי , wie wenn er sagen wollte: sie steigen herab nach mir und lagern sich auf mich“. נָחַם (sich trösten oder sichs gereuen lassen) etc.; Impf. יִנְחֶם , יִנְחֶם etc.

Qittel. נָחַל (erben lassen); נָחַם (trösten); נָחַשׁ (wahrsagen etc.) 2 Kg. 21, 6; נִחְחָהּ (sie hat niedergedrückt = gespannt [den Bogen]) Ps. 18, 35; das Targum übersetzt ganz frei; die LXX rathen auf נִחְחָהּ mit ihrem $\epsilon\theta\sigma\upsilon$; Qimchi leitet es von נָחַח ab = gebrochen ist. Im Imperfectstamm haben alle Pathach; vgl. z. B. נָחַח (drück nieder = ebne!) Ps. 65, 11; diess leitet Qimchi wieder von נָחַח ab; WB. s. v. — Mit mittlerem ה : נָהַג (führen), aber נָהַל (führen) 2 M 15, 13, aber beim Imperfectstamm hat auch dieses Pathach, vgl. Ps. 23, 2. — נָצַר (schütteln) Ps. 136, 15; ebenso יִנְצֶר . — נִאָּחַזָהּ (verabscheuen) Ps. 89, 40, aber נִאָּר KL. 2, 7, und so auch נִאָּה (ehebrechen) und נִאָּךְ (schmähen); aber im Impf. haben diese beiden Verba theils Qames Ps. 74, 10 [Bö. II. S. 368 falsch v. 13; auch da hat Baer-Delitzsch Pathach] und Hosea 4, 13 f., theils Pathach 4 M 14, 11 und Jr. 29, 23, wo aber auch Andere א lesen. Also das „stets נִאָּךְ “, was Ew. § 141, b, Anm. schreibt, muss irreführen. Im Particip hat נִאָּח immer Qames; aber נִאָּךְ theils Qames 4 M 14, 23, theils Pathach Jes. 60, 14; Jr. 23, 17. — נִאָּךְ 2 Sm. 12, 14 mit Perfectvocalisation Inf. abs., vielleicht zum Gleichklang mit dem folgenden Perfect; Qimchi, WB. s. v.; Ew. § 240, c; Olsh. § 182, e; Bö. II. S. 227; Ges.-Kautzsch § 52, Anm. 3; Stade § 221 „falls der Text richtig ist“.

Quttal. Bloss נָחַם Jes. 66, 13. Die Meinung von Ges. Thes. s. v., dass נָחַם Jes. 54, 11 ein Particip ohne נ sei, hat keine Anhänger gefunden; obgleich diese Auffassung sehr gut zu dem vorausgehenden Adjectiv und Particip passt; und selbstverständlich nicht mit Nägelsbach z. St. zu sagen ist: „נ' ist Perfect, denn als Particip müsste es נָחַם heißen“; indess wenigstens die Punctatoren haben die Form als Verbum finitum betrachtet, weil sie dieselbe in Pausa auf der Paenultima betont haben. Vgl. oben S. 270 über נָחַם. — Kein Verb mit anderm Guttural in der Mitte bietet Quttalformen.

Hithqattel. נָחַל und נָחַם zeigen Pathach; bemerke aber נָחַל 4 M 33, 54. Neben נָחַל erscheint auch einmal (denn נָחַם Jes. 1, 24 wird richtig von Qimchi, WB. s. v. gegenüber dem Rabbi Jona für Niphal erklärt) mit Assimilation des נ נָחַל Hes. 5, 13, wo überdiess in der Pausa das alte *a* der letzten Stammsilbe nach Erwartung bewahrt und das vorhergehende Pathach in der virtuell geschärften Silbe sich zu *ä* dissimilirt hat, vgl. oben S. 271 über 4 M 8, 7; dieselbe Erscheinung noch in נָחַם Ps. 119, 52; 4 M 23, 19; 5 M 32, 36. — Ebenso Pathach findet sich in נָחַל (ich will dahin gehen so für mich) 1 M 33, 14. — נָחַל (entschütte dich!) Jes. 52, 2 ist der einzige Fall, wo überhaupt נ als mittlerer Stammconsonant keine Ersatzdehnung im Hithq. hat.

נָחַץ (geschmäh) Jes. 52, 5 ist immer als Ptc. von Hithpoel aufgefasst worden: Qimchi 62, b: „Es giebt ein Wort, zusammengesetzt aus dieser Conjugation [Qotel] und der achten, welche Hithqattel ist: נָחַץ; in welchem das Dagesch für den Mangel des נ ist, und es sollte sein נָחַץ; und es ist zusammengesetzt aus dem Particip der achten נָחַץ und dem Ptc. Qotel = נָחַץ etc.“; Ges. Thes. s. v.; Ew. § 132, b; Olsh. § 274; Mühlau-Volck s. v. [wo aber das Pathach zu corrigiren ist]; Ges.-Kautzsch § 55, 1; Stade § 165. — Nur Bö. will I. S. 159, wie bei נָחַץ, das Chireq unserer Form als „emphatisch und pausal“ auffassen, demnach die Form als Ptc. Pual ansehen. Ich habe aber schon oben § 25, 5 (S. 197 f.) die Unmöglichkeit dieser Annahme nachzuweisen gesucht.

Hiqtil. נָחַץ (erben lassen); נָחַץ (beschuh) 2 Chr. 28, 15. — Imperfectum נָחַץ etc.

Wenn נָחַץ für wirklich aus נָחַץ, als direct-causativem Hiqtil, entstanden erklärt wird [Ges. Lgb. S. 411; Thes. s. v.

נָצַח mit vielen Andern]: so ist nicht so sehr auffallend, dass נ seinen Vocal an den vorausgehenden vocallosen Consonanten abgegeben hätte [denn diess kommt oft vor, vgl. S. 276 und § 35]; aber es müsste auch e für ī angenommen werden. — Glaubt man aber, dass die Form, wie sie dasteht, als Impf. von נָצַח (blühen) gemeint sei [Ew. § 141, b; Olsh. § 257, f „soll nach der jetzigen Aussprache hieher zu den נ"ע gehören“; Mühlau-Volck s. v. נָצַח nach Delitzsch z. St.; Ges.-Kautzsch § 73, Anm. 3]: so ist auffallend, dass ein נ zur Anzeige eines e gebraucht worden sein soll. Und dieses kann man nicht hinreichend mit Ew. § 15, e durch Hinweis auf נָצַח Spr. 6, 11; 30, 8 oder נָצַח Hes. 6, 6 (nach Ew. § 138, b = נָצַח von נָצַח) und gar nicht mit Mühlau-Volck durch Hinweis auf נָצַח Hos. 10, 4 [gemeint ist v. 14] erklärlich machen, denn zur Anzeige von a dient נ öfter und naturgemäss. Dieselbe Schwierigkeit ist, wenn Qimchi, WB. s. v. die Form von einem נָצַח ableitet, welches er auch dem נָצַח, נָצַח (Blüthe) zu Grunde legt; denn seine einfache Bemerkung hilft nicht „das Aleph ist darin an Stelle des Jod“. — Beiden Schwierigkeiten entgeht man, wenn man mit Böttcher I. S. 251, Anm. meint, dass unserer Punctuation ein „unangemerkttes Qeri“ נָצַח zu Grunde liege, dass also die Punctatoren wohl gewusst hätten, das Kethib sei נָצַח auszusprechen. Daran ist nun der Satz, dass es auch „unangemerktte Qeri“ gebe, welchen Böttcher öfter verwendet, nicht richtig; aber richtig ist der Gedanke von der ursprünglich beabsichtigten und der später vorgezogenen Auffassung. Diesen Gedanken hat auch Olsh. a. a. O. und Stade § 492, a. — Beabsichtigt war also auch nach meiner Ansicht ursprünglich נָצַח (verächtlich ist) und נָצַח war als Euphemismus für ein menschliches Glied gemeint, das man nicht gern mit dem richtigen Namen benannte. — Es konnte ja auch die Stumpfheit der Zähne nicht noch einmal hervorgehoben werden nach v. 3, und gegen den Mandelbaum als Bezeichnung des Greisenhaares ist schon genug gesagt worden. — Weil man den Euphemismus nicht verstehen konnte oder wollte, las man das Verb so, als wenn נָצַח Mandelbaum bedeute.

Imp. הִנְחֵה (lass hinabsteigen!) Joel 4, 11, also mit Pathach, obgleich ausser Pausa; Abweichung von § 31, 7. Ew. § 226, c; Stade § 595, a erwähnen die Form nicht. Olsh. § 256, a erwähnt sie, aber nicht als auffallend. Nur Böttcher versucht

eine Erklärung, aber schwankt, ob er den Nasenlaut [§ 348], der aber doch nicht in derselben Silbe steht, oder den folgenden Guttural [§ 378] die Ursache des *a* sein lassen soll. Letzterer mag die Veranlassung zur Wahl der Aussprache gewesen sein; denn dass im Leben der Sprache diese Imperative Hiqtıl von Verbis mediae gutt. mit *e* und *a* gelautet haben, ersieht man daraus, dass sie in der Pausa das *a* haben.

בְּהִנָּחֵל ע' ג' בִּה' ב' א' 5 M 32, 8 (als erben liess der Höchste die Völker, als er zertheilte die Menschenkinder: da setzte er fest etc.); also Inf. constr. mit *ē*, Ew. § 238, d. Wenn dieser ihn mit dem leichteren, auch für den Indicativ gebrauchten *e*-Imperfect (oben S. 210) zusammenbringen will § 233, a, so hat er dadurch auf die richtige Analogie hingewiesen, indem beiderlei *ē* Spuren von der früheren Vócalisation des Imperfectstammes Hiqtıl sind. Bö. II. S. 365 will die beiden Gutturale (ח und das folgende ע) als Ursache auffassen; aber da diess nicht überall giltig ist, vgl. oben S. 309, so ist es überhaupt nicht zur Erklärung zu verwenden. Olsh. § 258, b; Ges.-Kautzsch § 58, Anm. 2: keine Deutung; Stade § 621, a: viell. = הִנָּחֵל.

Hoqtal. הִנָּחֵל; vgl. הִנָּחֵחַ Dn. 5, 20.

Vor Suffixen verhalten sich diese Verba, wie die verba mediae gutturalis überhaupt. Ausnahme: וָאֶנְעַלְךָ (und ich beschuhete dich) Hes. 16, 10. Ohne Erklärung steht es bei Ges. Lgb. § 100, Anm. 12. Bö. I. S. 304 will die Kürze des *a* aus der Lebhaftigkeit der Darstellung ableiten. Ich glaube vielmehr, dass man die Form als Denominativ von נָעַל darstellen wollte, damit sie nicht als Form von נָעַל (verriegeln) erscheine. Ew., Olsh., Stade erwähnen die Form nicht. — Beim Qittel vgl. z. B. יִנְהַלֵּנִי (er führet mich) Ps. 23, 2. — Nach Erwartung, vgl. oben § 31, 8, heisst es יִנְהַגֵּךָ 5 M 28, 37 und אֶנְהַמְכֶם Jes. 66, 13.

Da ausgemachterweise auch schon im biblischen Hebräisch Spuren davon vorkommen, dass das anlautende Jod in den Vocal übergang (vgl. יָאֵשׁ für יֵשׁ 2 Sm. 14, 19 und Mi. 6, 10; יָאִשִּׁי für יֵשִׁי den Vater Davids 1 Chr. 2, 13), so kann principiell nicht geleugnet werden, dass auch das Jod der 3. sg. msc. Ipfi. wie *i* ausgesprochen werden und auch diese Aussprache in der Orthographie sich geltend machen konnte. Und auch Verwechselung mit der ersten sing. konnte im Qal nicht eintreten, weil letztere durch ihr Segol noch gesondert

blieb. Wenn also Context und Versionen irgendwo diese Schreibweise der dritten sing. masc. an die Hand geben, so ist das Zugeständniss nicht zu verweigern. Und diess scheint mir bei אֵין אִיךְ Jes. 51, 19 der Fall zu sein (Bö. I. S. 271). Denn im parallelen Glied steht die dritte sing. masc.; ferner lässt sich אֵין mit der ersten sing. nicht construiren, das ist formal (weil אֵין nicht ergänzt werden kann) und sachlich unmöglich; endlich die LXX bieten $\tau\acute{\iota}\varsigma \pi\alpha\rho\alpha\kappa\alpha\lambda\acute{\epsilon}\sigma\epsilon\iota \sigma\epsilon$; und auch das Targum hat die dritte singularis „es ist keiner, der dich tröstet, ausser ich“.

וְהָיָה לָהֶם (und sie theilen sie sich als Erbtheil aus) Jes. 14, 2 bemerke als zweites Beispiel [vgl. § 31, 8], wo an das verbum finitum eines reflexiv-passiven Verbalstammes ein Suffix gehängt ist.

b) Verba נָחַץ und *tertiaie gutturalis*.

Imperfect Qal יִנָּחַץ (er strahlt) Hi. 18, 5; יִנָּח (stössig sein) 2 M 21, 28. 32; יִנָּע (berühren) etc. 3 M 5, 3 etc.; יִנָּח (stossen) 2 Sm. 14, 14; יִנָּע (pflanzen) etc. 1 M 2, 8 etc., in $\text{נִחַץ$ Jes. 17, 10 haben Editionen kein Dagesch forte; vgl. unter Nr. 2 dieses § den Fall aus Jes. 22, 10; J. H. Michaelis z. St.; יִנָּח (ausreissen) Spr. 15, 25; יִנָּע (die Zeltpflöcke herausreissen = aufbrechen) von 1 M 12, 9 an. Die Formen dieses Verbs mit Vocalafformativen verlieren ihr Dagesch forte, z. B. auch נִסְעָה (wir wollen aufbrechen) 1 M 33, 12; יִנָּח (blasen) 1 M 2, 7.

Imperativ: נָחַץ Ps. 144, 5; נָחַץ 5 M 2, 24; נָחַץ Hes. 37, 9; aber auch נִסְעָה 2 Kg. 19, 29 etc.

Infinitivus cstr.: נִחַץ und נָחַץ ; 5 M 20, 19; נִחַץ und נָחַץ ; נָחַץ ; נָחַץ Hes. 22, 20. — Für den Inf. steht auch נִסְעָה (aufbrechen) 5 M 10, 11; aber diese Form hat 4 M 10, 2 nicht Qal-Bedeutung, wie Ew. § 239, a; Bö. II. S. 234; Mü.-V. s. v. angeben, sondern Hiqtıl-Bedeutung, wie Sinn und Construction fordern, wie auch das Trg. (לִאֲפָסֶהָ , aufbrechen lassen) sowie die LXX ($\epsilon\acute{\xi}\alpha\iota\rho\epsilon\iota\nu$) es geben und Ges. Thes. s. v. vorziehen möchte.

Niqtal. נָחַץ ; נָחַץ Jes. 40, 24; נָחַץ 5 M 28, 63; נָחַץ Jes. 38, 12; נָחַץ (dauernd, fem.) Jr. 8, 5; נָחַץ (ausgeschlagen werden) Hi. 4, 10. — Obgleich vom Ptc. נָחַץ die Formen נָחַץ 2 Sm. 14, 13 und נָחַץ Jr. 49, 36 ihr Dagesch forte behalten haben, und obgleich aus dem Dentalen Jes. 17, 10; 22, 10 nur bei vorhergehendem Dentalen das Dagesch forte ausnahmsweise

verschwunden ist: so glaube ich doch, dass man bei נָדַחִי Jes. 11, 12; 56, 8; Ps. 147, 2 an das häufig gebrauchte נָדַח, nicht jedoch [was Ges. Thes. s. v. דָּחָה für möglich hält und Bö. II. S. 457 bestimmt behauptet] an das seltene דָּחָה gedacht habe. Von נָדַח leitet die Formen auch Qimchi, WB. s. v. ab, nur dass er hinzufügt: „Und es ist möglich, dass die Form Adjectivum vom Qal nach der Analogie von שָׁמַחִי Jes. 24, 7 ist“. Daran ist nicht zu denken, weil נָדַח ein transitives Verb ist.

Hiqtil — הִגִּיעַ etc., הִנֵּעָה Esth. 4, 14; הִדִּיחַ 2 Sm. 15, 14; הִפִּיחַ — Impf. יִבִּיעַ (aussprudeln, verkündigen; אֲבִיעָה Ps. 78, 2; תִּבְעָנָה Ps. 119, 171. — Die leichtere Form des Imperfects, wenn auch nicht in Jussivbedeutung: יִסַּע Ps. 78, 26; Impf. cons. z. B. יִיגַע Jes. 6, 7. — Imperativ ohne Suffix kommt nicht vor, müsste aber z. B. הִנֵּעַ gelautet haben; הִגִּיעַ, הִנֵּיעַ, הִדִּיעַ, הִפִּיעַ. — Infinitivus cstr. הִגִּיעַ Esth. 2, 12. — Ptc. מִגִּיעַ Pred. 8, 14. etc. — Hoqtal z. B. Ptc. מָדַח Jes. 13, 14.

Vor Suffixen verhalten sich diese Verba, wie die verba tertiae gutturalis. Bemerke: נִגַּעְנִיָּה (wir haben dich verletzt) 1 M 26, 29; תִּטְעֵמִי (du pflanzt sie [eos]) 2 M 15, 17; נִטְעֵם (ihr Aufbrechen) 1 M 11, 2; mit ם zeigt sich nur נִטְעָךְ (dein [fm.] Pflanzen) Jes. 17, 11.

c) Verbum ל' und tertiae gutturalis: לָקַח (nehmen).

Ist es möglich, dass לָקַח Hes. 17, 5 für לָקַח aus dem Leben der Sprache stammt? Ja; bei einem so vielgebrauchten Worte konnte der erste liquide Laut auch verschluckt werden; vgl. oben Nr. 1 dieses §. Während Ges. Lgb. S. 139 diesen Fall der Silbenaphaeresis nicht mit erwähnt, nahm er die Form als richtig überliefert an dort S. 356, Anm. und im Thes. s. v.; ebenso Röd. im Index analyt. und Mä.-V. im analyt. Anhang. Qimchi, Mikhlol, 77, a „denn so haben wir es gefunden“, und im WB. s. v. fügt er hinzu: „Und es ist mit Qames versehen, um eine Trennung zwischen ihm und dem Imperativ zu bewirken“. — Das Urtheil von Olsh. § 89 über alle diese Fälle, dass sie „zufällige Beschädigungen“ seien, steht oben Nr. 1; auch dass Ges.-Kautzsch § 19, 3 unsern Fall nicht mit erwähnt; Stade § 384: „Statt לָקַח [sic] Hes. 17, 5 lies לָקַח“. — Wie Ewald, der unsere Form im Lehrbuch gar nicht erwähnt, in seiner Erklärung der Propheten zu unserm לָקַח ein Substantiv von לָקַח verglichen hat [von Smend z. St. acceptirt]: so will Bö. I. S. 137, Anm. unsere Form als Ptc. von diesem לָקַח fassen und übersetzen „wuchernd [an grossem Wasser]“. Aber wenn er diess wegen des am Versan-

fange stehenden וַיִּקַּח thun will, dann muss ich sagen, dass mir dieses gerade ein Grund dafür ist, das קָח als Perfect für קָחַל festzuhalten; weil wir dann einen vollkommenen Parallelismus zwischen 17^a (nahm und setzte ihn) und 17^b (nahm ihn an grosses Wasser, zu einer wasserliebenden Pflanze machte er ihn) haben. Gerade als Wiederaufnahme des vorausgehenden וַיִּקַּח konnte das קָח , das im Targum mit „setzte ihn“ wiedergegeben wird, von den LXX übergangen werden.

לָקַחְתָּ (du [fm.] hast genommen) Hes. 22, 12, aber einmal לָקַחְתָּ 1 Kg. 14, 3. Ges. Lgb. S. 336 hatte unrichtig gerade aus dieser Stelle die regelmässige Form citirt; im Thes. s. v. hat er die Form ohne Hilfsathach bei 1 Kg. 14, 3, aber unrichtig Hes. 22, 12 hinzugefügt.

Imperfectum יִקַּח etc.; aber vor Vocalafformativen verliert ק sein Dagesch forte, also יִקַּחְתָּ Zeph. 3, 7; יִקַּחְתָּ , יִקַּחְתָּ ; אִקַּחְתָּ [אִקַּחְתָּ], mit א beim ה cohortativum steht Jes. 56, 12 in einem Theil der Codices; vgl. § 23, 3 über Ps. 20, 4; Qimchi erwähnt nichts von einer besondern Form in Jes. 56]; יִקַּחְתָּ

Imperativ קַח ; verstärkt קַחְתָּ ; קַחְתָּ , קַחְתָּ ; aber לָקַחְתָּ , לָקַחְתָּ 2 M 29, 1; Hes. 37, 16; Spr. 20, 16; 1 Kg. 17, 11.

Infinitiv קַחְתָּ . Das einmalige קַחְתָּ 2 Kg. 12, 9 erwähnt Qimchi 77, a mit den Worten: „Mit Schewa das ק , um das Wort hineilen zu lassen zu dem כָּסָה , welches Milel ist“. Es ist von Ges. Lgb. § 102, Anm. 10 ohne Erklärungsversuch bemerkt; von Ew. § 62, a und Olsh. § 147, e als ein Fall der öfter vorkommenden Versetzung des Silbenvocals hinter den zweiten Stammconsonanten aufgeführt. Während diese Begründung zu allgemein ist, auch wenn man die Beobachtung hinzu nimmt, dass Gutturale diese Metathesis begünstigen (vgl. § 31, 8 über die Form aus Zach. 7, 14): scheint die von Bö. § 1107, b „um die eintönigen zwei Milel zu vermeiden“ der Rücksicht auf den Ton zuviel Macht zuzuschreiben. Aber dieses zufällige Zusammentreffen der Betonung kann die Veranlassung zur Wahl dieser auch sonst im Sprachleben möglichen und vielleicht gebräuchlichen Wortgestalt gegeben haben. — Mit לָ heisst es לָקַחְתָּ . So als Infinitiv ist auch וַיִּלְקַחְתָּ 1 M 30, 15 nach der feststehenden Regel der Punctuation gemeint. So auch Olsh. § 232, h, wenn er auch mit Unrecht diese Auffassung der Punctatoren eine unrichtige nennt; Bö. II. S. 361; Stade § 439, a [Delitzsch und Dillmann z. St.]. Dagegen, dass auch

die Punctatoren die Form als 2. sg. fem. Perfecti gemeint hätten, diess ist die Ansicht von Ew. § 195, b [Tuch z. St.]. — Dass die Function des Inf. auch durch קָלַף verwaltet wird 2 Chr. 19, 7, hat nur Bö. II. S. 235 hervorgehoben. — Inf. abs. קָלַף; Ptc. קָלַף.

Niqtal: קָלַף 1 Sm. 4, 11. 17. 22; Hes. 33, 6; קָלַף 2 Kg. 2, 9; קָלַף Esth. 2, 8 etc. Inf. קָלַף 1 Sm. 4, 19 ff.; 21, 7. [Qimchi 77, b sagt: „קָלַף und so ganz durch, und zu den unversehrten Verben gehört die Form קָלַף Hes. 33, 6 und zwar qamesirt bei Zaqeph qaton“. Aber Formen vom Perfectstamm Niqtal, welche das ל assimilirt hätten, sind uns nicht überliefert].

Quttal. Das Perf. Quttal und Impf. Hoqtal, die sich im Sprachgebrauch einander ergänzen, nimmt Bö. II. S. 104 wieder als Passivum des Qal. Hier ist diese Aufstellung wieder möglich. — קָלַף; קָלַף 1 M 2, 23. Nicht begründet war dieses Chateph-Qames bei Ges. Lgb. S. 78. — Es kann natürlich kein Vererbungschateph-qames sein, weil kein o in dieser Silbe gestanden hat; aber es kann wohl ein Assimilationschateph-qames genannt werden, insofern das u und das emphatische p zusammen den Schewalaut verdunkelt haben mögen [Ew. § 41, c; Olsh. § 65, c; Bö. I. S. 221; Ges.-Kautzsch § 10, 2]. Weniger richtig dürfte es sein, mit Stade § 104 unser Wort zu denjenigen Beispielen zu stellen, wo ein Chateph-Qames der dritten Art d. h. der allgemeinen Trübung des a-lautes vorliegt [S. 74]. — קָלַף 2 Kg. 2, 10 ist als Ptc. ohne ם gefasst von Ges. Lgb. S. 316; Ew. § 169, d; Olsh. § 250, c; Ges.-Kautzsch § 52, Anm. 6; Stade § 220. — Bö. II. S. 246, Anm. 8 stimmt nur desshalb nicht bei, weil er, wie angegeben, überhaupt קָלַף als Passivum vom Qal ansieht, dem ein Ptc. nach Art des verbum finitum, wie קָלַף, gegeben sei. — Hoqtal: קָלַף 1 M 18, 4 etc.

Vor Suffixen wie ein Verbum tertiae gutturalis.

Bemerke nur: קָלַף Hos. 11, 3. Obgleich da die erste ps. sg. vorhergeht und nachfolgt auch die LXX (ἀνέλαβον) und das Targum [קָלַףִּי (ich hob sie auf)] die 1. sg. übersetzen [also die ursprüngliche Lesart, wenn auch nicht קָלַףִּי, so doch קָלַףִּי gewesen zu sein scheinen könnte]: so muss es doch noch als eine leichtere Annahme erscheinen, dass diese Uebersetzer die Rede gleichförmiger gemacht haben, als dass sich aus der gleichförmigen Rede eine schwierige durch eine dreifache Veränderung gebildet hat, nämlich Weg-

lassung des Präformativ א und Verwandlung des Suffix א in א , sowie des darauf folgenden י in י . Es scheint also auch hier, wie Hes. 17, 5, gerathen, eine Verschluckung der ersten Silbe anzunehmen, sodass die Form für אָקָה stünde. So nicht Ges. Lgh. S. 454, wie Wünsche zur Hoseastelle angiebt, denn dort steht nichts davon und Ges. hatte überhaupt eine andere Meinung; aber Mühlau-Volck im analyt. Anhang. — Aber אָקָה will herstellen Ew. z. St., Olsh. § 77, i; Stade § 384. — Für den Inf. — אָקָה ist die Form genommen von Ges. Thes. s. v. „eos sumendo“, während er im Lgh. S. 356, Anm. die Wahl zwischen der 1. und der 3. Auffassung liess; Bð. I. S. 531; [Bðd. im index analyticus referirt bloss.]. Diese Ansicht ist die unwahrscheinlichste.

Der Imperativ mit Suffix ist einmal vor Maqqeph gestellt; daher קָחֵם-נָא (nimm = hole sie doch!) 1 M 48, 9. — Infinitivus cstr. קָחָי etc.

§ 34. Verba ע"ע

d. h. Verba, deren ע oder mittlerer Stammconsonant doppelt ist; m. a. W.: Verba, derer zweiter und dritter Stammconsonant identisch ist.

Paradigmata: סָבַב (umgeben); קָלַל (leicht sein).

Perfectum:	סָבַב ;	קָל
	סָבְבָה ;	קָלָה
	סָבְבוּ ;	קָלוּ
Imperfectum:	יָסֵב ;	יָקַל
	תִּסְבֵּי ;	תִּקְלֵי
	תִּסְבִּינָה ;	תִּקְלִינָה
Imperativus:	סֵב ;	
	סְבִי	
	סְבִינָה	
Infinitivus cstr.:	סֵב ;	קָל
„ abs.:	סְבוֹב	
Participum:	סֹבֵב	
	סְבוֹב	

1. Transitives Qal. — Im Perfect herrscht die uncontrahirte Aussprache bei der affirmativlosen und den mit

Vocalafformativen versehenen Formen, vgl. z. B. צָרַר (zusammenbinden, einengen) Hos. 4, 19; גָּלְגְּלוּ (sie wälzten) 1 M 29, 3. 8 mit Schewa compositum wegen Aufeinanderfolge desselben Consonanten; Ges. Lgb. S. 77 u. A. Und so bei diesen Verben nach der S. 71 aus den Dikduke reproducirten Regel. Ausnahme שָׁמַר (schweigen, still sein) Hi. 30, 27 in Pausa, wie auch Ps. 35, 15. Die contrahirte Aussprache herrscht bei den mit Consonantafformativen versehenen Formen, vgl. z. B. mit Ersatzdehnung בָּרַחְתִּי (ich trenne) Hes. 20, 38; ausser bei זָמַחְתִּי (sinnen) Zach. 8, 14 f. und בָּזַחְתִּי (plündern) 5 M 2, 35, welches nicht mit Bö. II. S. 478 wegen בָּזַחְתִּי 3, 7 als Schreibfehler betrachtet werden kann.

Dass dieses von Böttcher II. S. 478 durch Vorführung aller Beispiele bewiesene Gesetz noch nicht Verwerthung gefunden hat, hat Mühlau in seiner Recension von Ges.-Kautzsch in Schürer's Theol. Literaturztg. 1879, Nr. 16 hervorgehoben. Olsh. § 233, c hatte allerdings die doppelte Flexionsweise dargestellt, hatte aber nicht die Beziehung derselben zum transitiven und intransitiven Imperfectstamm bemerkt.

Das o, welches vor den Consonantafformativen erscheint, ist — a) aus der Zuhilfenahme einer litera quiescens erklärt worden (Ges. Lgb. S. 358). Das ist der äusserlichste Standpunct der Betrachtung, wo man den Vocalbuchstaben für den Vocallaut nahm — b) Dieser Vocal sollte aus der Nachahmung der ו"ו (welche Gesenius schon verglichen hatte) stammen. So Bö. II. S. 477. Diese Erklärung kann sich auf das Arabische berufen, weil da der Zwischenvocal gewöhnlich ai, é heisst; aber kaum auf das Hebr. Denn hier haben die ו"ו eben kein ô als Bindevocal, obgleich sie es allerdings „gehabt haben könnten“ (Ew. § 196, a, Anm.), soweit sie ו"ו waren, vgl. שָׁלַחְתִּי Hi. 3, 26. Und im Hebr. haben ferner umgedreht die ו"ו kein ai, é. Denn wenn בָּרַחְתִּי Jr. 11, 20; 20, 12 von Hitzig und Graf z. St. von בָּרַח abgeleitet wird, weil der Prophet doch Gott seinen Rechtsstreit nicht zu offenbaren בָּרַח brauche, so ist diess kein Grund, weil ja die Männer des Alten Testaments sehr oft Gott ihre Anliegen vortragen, und wenn Bö. II. S. 479 ihnen wegen der Präposition בָּ beistimmt, so steht doch diess sehr oft für לָ zur Bezeichnung des Dativs, vgl. ein besonders deutliches Beispiel 1 M 37, 10. Wenn ferner Bö. a. a. O. mit Hitzig und Graf Jr. 33, 6 בָּרַחְתִּי von בָּרַח wegen des Objectes „einen Uberschwall von Heil“ herleiten wollte, so ist diess unnöthig und daher unannehmbar. Und ebenso wenig braucht endlich מָלַחְתִּי Spr. 24, 28 von מָלַח abgeleitet zu

werden, was schon Qim. 133, a bekämpft. Da also der Zwischenvocal bei den $\pi''\text{ב}$ und den $\pi''\text{ז}$ nach der uns überlieferten Sprachentwicklungsstufe thatsächlich verschieden ist, so müsste zur Vertheidigung der Erklärung b) vorausgesetzt werden, dass der von den $\pi''\text{ב}$ auf die $\pi''\text{ז}$ übertragene Vocal au , δ bei den $\pi''\text{ב}$ selbst zwar, indem sie sich immermehr zu $\pi''\text{ב}$ entwickelten, zu ai , ϵ , i geworden, bei den $\pi''\text{ז}$ aber geblieben wäre. Das ist nicht unmöglich. — c) Trotzdem kann man vielleicht diese immerhin befremdliche Annahme einer Nachahmung der $\pi''\text{ב}$ entbehrlich machen. Denn es kann der Vocalstammauslaut a bei diesen Verben, damit der Doppelconsonant am Ende hörbar blieb, beibehalten und betont und dadurch gedehnt worden sein. Diess dadurch entstandene \bar{a} kann die gewöhnliche Trübung zu δ erfahren haben. So meint es jedenfalls Bickell § 129, vgl. „An δ is inserted , which has probably arisen through the lengthening of the a after its transposition“. — Ew. § 196, a, Anm.; Olsh. § 233, c; Ges.-Kautzsch § 67, 4, Anm.; Stade § 428, b sagen wohl, dass das δ aus \bar{a} entstanden sei, aber nicht, wie dieses auch im Arabischen sich zeigende \bar{a} selber entstanden sein möge; und ebensowenig Müller § 268. 276. Land § 212, c sagt, man habe den Nominativausgang u bei dem Stamm stehen lassen, der das n verloren hat. Indess von „Nominativ“-Ausgang kann man beim Verb [Imperfectum] überhaupt nicht wohl sprechen; jedenfalls hat das Perfect nie einen Auslaut un gehabt. — Ebenso scheint es am einfachsten, das e , welches bei den Formen des Imperfectstammes vor Consonantafformativen erscheint, als aus u , \bar{e} differenzirt aufzufassen. Diesen Zwischenvocal haben Ew. § 196, c und Stade § 535, b aus Nachahmung der $\pi''\text{ב}$ erklärt, also auf eine gleichmässige Erklärung beim Perfect und beim Imperfect verzichtet. Olsh. § 222, c: 243, a [244, a; 257, f. g] hat nichts über den möglichen Ursprung dieses \bar{a} ; ebensowenig Ges.-Kautzsch § 67, 4, Anm. — Ich nenne daher δ und \bar{a} immer „Vocalstammauslaut“, wie ich diess Wort schon § 29 bei den Suffixen anstatt Bindēvocal gebraucht habe.

An den contrahirten Stamm ist das Consonantafformativ ohne Vocalstammauslaut, wie es im Aramäischen geschieht, angehängt bei $\pi''\text{מנני}$ (sollten wir alle [verscheiden]?) 4 M 17, 28 und Jr. 44, 18 mit Qames bei Silluq. An diesen beiden Stellen kann kein Zweifel über die Zahl der Person aufkommen. Man könnte nur fragen, ob gerade bei diesem Verb die Analogie der $\pi''\text{ז}$ gewirkt habe, da eine solche beim Hiqtıl mit Suffix bemerkt wird, vgl. S. 360 über Jes. 33, 1 und das Adjectiv $\pi''\text{מ}$, welches sogar bei folgendem Maqqeph sein Qames hat (Olsh. § 139, a); es muss aber immerhin der Dauerlaut m den Anlass

gegeben haben, dass gerade bei diesem häufigen Verb die Analogie zur Geltung kam. — Ebenfalls als 1. plur. wird תַּמְנִי (so bei Baer mit Dagesch medium orthoconsonanticum [S. 69 f.]) Ps. 64, 7 gefasst von Qimchi 128, a; Ges. Lgb. S. 373 und Mühlau-Volck s. v. „wir sind fertig“. Die Form ist aber nach dem Zusammenhang vielmehr die 3. plur. [LXX: ἐξέλιπον], und so Ew. § 83, b „sie sind zu Ende“ und so auch „fortassis“ Rödiger im index analyt. zum Thes.; Bö. II. S. 488 „wahrscheinlich“. Olsh. erwähnt Ps. 64, 7 nicht. — Und für diese Auffassung von Ps. 64, 7 als 3. plur. kann man um so leichter stimmen, weil die 3. plur. תַּמְנִי auch KL. 3, 22 heisst, wie man nach der zweiten Hälfte des Verses nicht bezweifeln kann [Targum לֹא אֶתְמַנִּיעוּ (sind nicht zurückgehalten worden [seine Barmherzigkeitserweisungen]; LXX: οὐκ ἐξέλιπε]. So Ges. Lgb. S. 135, allerdings mit dem Zusatze „sehr zweifelhaft“; bestimmt Rödiger im index analyt.; Ew. § 83, b. Mühlau-Volck erwähnen KL. 3, 22 nicht. Wenn man aus ihrem Schweigen ihr Urtheil erschliessen darf, nehmen sie die Form KL. 3, 22 für die 1. plur., wie Qimchi 128, a; und dasselbe kann man vielleicht bei Stade annehmen, weil er die Form תַּמְנִי zwar als 1. plur. § 472, b, aber nicht bei den 3. plur. § 413, b erwähnt. — Haben wir nun Ps. 64, 7 und KL. 3, 22 die 3. plur. zu verstehen, woran ich wie gesagt nicht zweifele, so haben wir hier consonantische Compensation der Verdoppelung anstatt תַּמְנִי. So Qimchi, WB. s. v., wo er freilich 4 M 17, 28 für 1. pl.; aber Ps. 64, 7; KL. 3, 22 aus תַּמְנִי erklärt, also sich selbst bekämpfend. Vgl. S. 332 über Spr. 26, 7.

Die letzte Stammsilbe, auch vor Vocalafformativ, oder vor Consonantafformativen der Vocalstammauslaut trägt den Accent. So durch die ganze Flexion dieser Verba hindurch; doch kommen vor Vocalafformativ nicht wenige Ausnahmen vor.

Das Imperfect hat unter dem Präformativ in offener Silbe das alte *a* erhalten, vgl. z. B. auch יָצַר (einengen) Jes. 11, 13; auch יִגְדֹּעַ (sie schneiden = dringen ein) Ps. 94, 20; vgl. S. 356.

Der Pluralis intensivus תַּמְנִי steht Spr. 24, 7 mit dem Plural des Adjectivs und steht Ps. 49, 4 im Parallelismus mit einem Plural, wird aber meist mit dem Singular des Verb verbunden. Aber wo er zum ersten Male als Subject auftritt Spr. 1, 20 folgt das erste Verb in der Form תַּמְנִי, während dann weiter vom Subject entfernt יָרָע etc. folgt. Liegt nun da die Auffassung jener Form als der 3.

plur. fem. [ohne Vocalstammauslaut wegen der zusammenfließenden beiden *n*] nicht nahe genug? So Qimchi, WB. s. v. weil 'n einfach erwähnend; Ges. Lgb. S. 286, Anm. Deshalb: — a) Die Form ist kein Beleg dafür, dass die 3. sg. fem. zur Unterscheidung von der 2. sing. masc. (vgl. auf S. 182 f., sowie auf S. 287) unter andern Mitteln auch die Pluralendung *ן* verwendet habe, oder dass die 3. plur. fem. für die 3. sing. fem. gebraucht worden sei. Olsh erwähnt wenigstens unsere Form da, wo er von den angeblichen Erweiterungen der 3. sg. fem. spricht, § 226, c. — b) Es ist nicht die zu erwartende Form *תִּתֵּן* mit der weiblichen Endung *ת* (dem *n* femininum) versehen worden. So Ew. § 191, c; Bō. § 929. Bei dieser Annahme bleibt doch wenigstens die Indicativbedeutung der Form bewahrt, welche auch diejenigen zugeben müssen, welche — c) an der Form das *n* cohortativum erblicken. So Ges.-Kautzsch § 48, 3, Anm.; Mühlau-Volck s. v. *תִּתֵּן*; Stade § 480, c; 506, d. Das Bewusstsein, dass die Form doch keinen cohortativen Sinn besitzt, welcher Jes. 5, 19 vorhanden ist [gegen Ges.-Kautzsch a. a. O.], hat vielleicht Mühlau-Volck a. a. O. zur Prägung eines neuen terminus technicus veranlasst „*תִּתֵּן* ist die emphatische Form der 3. sg. fem. impf. von *תָּתַן*“. — d) Olsh. § 226, c vermuthet, dass ursprünglich eine Form von *תִּתֵּן* beabsichtigt gewesen sei, und so auch Stade § 506, d „doch könnte auch eine Ableitung von *תִּתֵּן* vorliegen“. Diese Form müsste *תִּתֵּן* gelautet haben und würde allerdings die Schwierigkeit wegschaffen, und sie steht wirklich Hi. 39, 23 vom Klirren des Köchers beim Anschlagen der Pfeile. Indess mir scheinen die Punctatoren mit Recht das oft gebrauchte *תִּתֵּן* festgehalten zu haben. — Auch Spr. 8, 3 am Schluss scheint mir *תִּתֵּן* 3. plur. fem. in ideellem Bezug auf den Pluralis intensivus *תִּתֵּן*. Denn wenn dieser auch nicht dort steht, sondern v. 1 *תִּתֵּן* verwendet ist, so scheint mir doch der Verfasser an die Form *תִּתֵּן* in der sich die Personification der Weisheit sprachlich ausdrückt, zu denken, ehe er v. 4 die Rede dieser personificirten Weisheit beginnen lässt. Die Andern haben über diese Form 8, 3 so geurtheilt, wie über die 1, 20. J. D. Michaelis hat zu 8, 3 *תִּתֵּן* gelesen, indem er ein *תִּתֵּן* mit der Bedeutung des arabischen *رَآ* (spectavit) annahm und übersetzte „sie lauert“. Aber diess ist richtig von Früheren zurückgewiesen, vgl. Umbreit z. St., weil vor der directen Rede ein Verb des Rufens verlangt wird.

In *תִּתֵּן* (jauchzen) Spr. 29, 6 ist *תִּתֵּן*-Analogie zu erkennen. So Ges. Lgb. S. 369; Ew. § 138, a; Olsh. § 243, a; Bō. II. S. 518. Nur Stade § 95 sieht in dieser Form und den nachher

aufzuführenden, „falls der Consonantentext in Ordnung ist“, Aussprache des gemeinen Lebens. Da aber in die Flexion der ע"ו anerkanntermaassen die ע"ו-Analogie hineingewirkt hat, so kann man wohl nicht diese einzelne Annäherung an die ע"ו von den andern Annäherungen loslösen und aus einer andern Ursache erklären; vgl. noch S. 328 bei der Form **תָּחַם**. — Davor, dass die Entscheidung, ob neben einem wirklich und gewöhnlich vorkommenden ע"ו oder ע"ו auch ein ע"ו resp. ע"ו anzunehmen sei, willkürlich ausfalle, werden folgende Grundsätze behüten: a) Zu einem wirklich und gewöhnlich vorkommenden Verb der einen Art kann nicht deswegen allein ein Verb der andern Art hinzugefügt werden, weil auch Bildungen nach der Flexion der andern Art sich finden. — b) Steht die Existenz eines Verb von der andern Art aber, abgesehen von solchen Flexionsübergängen, durch ein Sprachgebilde fest, so wird man es besser auch für die Verbalformen annehmen. — Solche ע"ו-Analogie zeigt auch **רָצַץ** (zerbrechen), indem es Jes. 42, 4; Pred. 12, 6 Impf. mit *u* aufweist. Auch zu **יָשַׁד** (tritt gewaltthätig, verwüstend auf) Ps. 91, 6 kann kein besonderes Verb **שָׁד** angenommen werden, vgl. insbesondere mit demselben Adverbiale **שָׁד בְּצִדְדֵי** Jr. 15, 8. Beide Stellen sind verglichen von Röd. Thes. p. 1364, obgleich gerade er noch die Möglichkeit der Ableitung jener Form von **שָׁד** angenommen hat.

Verdoppelungswegfall. Da die Doppeltheit des zweiten Stammconsonanten in den affirmativlosen Formen verschwand, so konnte für das Sprachbewusstsein die Abstammung einzelner Formen überhaupt verloren gehen und die Doppeltheit des zweiten Stammconsonanten nicht mehr gesprochen werden. Es scheint mir aber dabei die leichte Zusammensprechbarkeit der betreffenden Consonanten die Veranlassung gegeben zu haben und daher nenne ich diese erste Art: Verdoppelungswegfall wegen Consonantenverbindung. So in **יָזְמִי** (sie sinnen) 1 M 11, 6 und **נִבְלָה** (wir wollen durcheinander mengen) v. 7. — Eine andere Art von Verdoppelungswegfall ist nur scheinbar, nämlich wo hinter dem langen, betonten Vocal die nicht gesprochene und unhörbare Verdoppelung auch äusserlich nicht angezeigt ist. Nicht die „Weichheit“ der folgenden Consonanten wirkt dabei mit, wie Bö. II. S. 488 meint, sondern die Eigenschaft der betreffenden Consonanten als „Dauerlaute“.

Darum sage ich „Verdoppelungswegfall in Dauerlauten“: נָבִיזָה (wir wollen plündern) 1 Sm. 14, 36.

Da bei den affirmativlosen Formen die Verdoppelung des zweiten Stamminconsonanten für Ohr und Mund verloren ging, so hat sich die Sprache einen Ersatz durch doppelte Aussprache des ersten Stammconsonanten geschaffen. Vgl. Qim. 128, b: הָיָה לְחַשְׁלֵיהֶם אֹזֶן הַקָּמָל. Ges. Lgb. S. 370 bezweifelt zwar diese Begründung; aber nicht Ew. § 112, e; Bō. II. S. 486. — Olsh. § 105, b sagt: „Manche Derivate von Wurzeln פֿ״פ sind der Bildungsweise, die bei starken Wurzeln Statt hat, wenn auch nur äusserlich ähnlich gemacht, indem man die Wurzeln auf zwei Consonanten zurückführte, dagegen den ersten Radical ohne irgend einen andern Grund verdoppelte, als um sich dem Silbenbau der Derivate starker Wurzeln genau anzuschliessen“. War denn aber der Stamm nicht schon in der gewöhnlichen Bildung פֿ״פ auf zwei Consonanten zurückgeführt? Wie hätte man da das Bestreben haben sollen, den Stamm nun erst auf zwei Consonanten zu reduciren und פֿ״פ zu bilden? Also das Moment von der Reducirung der Wurzeln auf zwei Radicale ist in der Erklärung Olshausens falsch. Ist nun das andere Moment richtig, dass die Verdoppelung des ersten Radicals eingetreten sei, damit die Form einem Derivat von starker Wurzel [Müller § 277: dem Impf. der פֿ״פ] ähnlich werde? Zu solcher Behauptung scheint mir viel weniger Anhalt vorhanden zu sein, als zu der alten Erklärung der Verdoppelung als einer compensirenden. — Etwas von dieser neuen Erklärung Olshausens scheint auch in den Worten bei Ges.-Kautzsch § 67, 5. Anm. zu liegen: „Diese künstliche Schärfung des ersten Stamminconsonanten dient offenbar nur dem Zweck, den biliteral gewordenen Stamm wieder zum triliteralen zu erheben“. — Noch eine andere neue Erklärung hat Stade § 484, a vorgetragen, indem er auf § 82, 1, wo er vom Uebergang mancher *a* in *i* handelt, und auf § 71, 3 zurückweist, wo er von dem Dagesch forte spricht, welches die Sprache häufig angewendet habe, um den Ausfall oder die Dehnung eines kurzen Vocal zu vermeiden. Das Dagesch forte von פֿ״פ soll also nach ihm ein solches Dagesch forte orthovocalicum sein, wovon ich oben S. 53 gesprochen habe. Aber auch diese neue Erklärung ist abzuweisen, weil jene zum Schutz eines kurzen Vocals eingetretene Verdoppelung [Dagesch forte orthovocalicum] sonst nur im Stamm-

auslaut erscheint, und weil dieselbe im Aramäischen nicht vorhanden ist, während doch jene Vorderverdoppelung der ע"ו im Aram. gerade heimisch ist. — Stade kann dagegen einwenden, dass ich den Kern seiner neuen Erklärung nicht erfasst habe. Er meint nämlich jedenfalls, dass das *a* des Präformativs von יטב ebenso in *i* verwandelt worden sei, wie das vom arab. *jaqtulu* in יקטל und dass das Streben, eine solche Gleichheit zwischen starkem und schwachem Impf. Qal herzustellen, der erste treibende Factor bei der Umwandlung von יטב in יטב gewesen sei. Indess diess kann nicht zugegeben werden, weil dann unerklärt bleibt, wesshalb gerade bei den ע"ו dieses Streben (den Vocal des Bildungsbuchstabens wie beim starken Verb zu gestalten) so stark sich gezeigt hat und nicht ebenso wie bei den ע"ו etc. Vielmehr war der erste Factor das Streben, die verlorene Verdoppelung wieder zu Gehör zu bringen; und nur nebenher geschah es, dass nicht יטב gebildet wurde, sondern יטב.

Demnach bleibe ich bei der alten Erklärung und nenne jene Vorderverdoppelung immer **Ersatzverdoppelung**. Sie zeigt sich z. B. in ידום (schweigen) etc. z. B. auch der Cohortativ נדמה (wir wollen schweigen) Jr. 8, 14. So Qimchi 129, a; Ges. Thes. s. v.; [Ew. § 193, c]; Olsh. § 243, d; Bö. II. S. 487; Mü. § 279. h. Nicht ist es Niq. mit Qim. WB.; Mühlau-Volck s. v.; Kautzsch § 67, Anm. 11. Und da (S. 353. 355) beim Hiq. und Hoq. ganz sicher diese Ersatzverdoppelung auch ausnahmsweise angewendet worden ist, wo die Verdoppelung des zweiten Stammconsonanten vorhanden war, so ist zum Qal auch יתאמר (du [fm.] sollst schweigen = der Existenz verlustig, vernichtet sein) Jr. 48, 2 zu ziehen; so Qim. 107, b; Olsh. § 243, d. Nicht ist es für ein nach ע"ו-Analogie gestaltetes Niqtal zu halten mit Ges. Lgb. S. 367 und Thes. s. v.; Bö. II. S. 519; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 67, Anm. 5. — Die Formen יטב und יטב (oder auch beide plene geschrieben) sind von Ges. u. s. w. für Qal gehalten worden. Nur Bö. II. S. 519 hat die Meinung [Qim.'s WB.] erneuert, dass sie Niq. seien. Man wird aber besser bei jener Meinung bleiben, weil der Bedeutungsunterschied von יטב und יטב nicht ganz bestimmt ist. — Die Formen, wie יקב, muss man zum Theil von קב (verfluchen) ableiten, weil man nicht mit Bö. II. S. 560 soweit gehen kann, anzunehmen, dass sich nur aus Versehen der Sprache, die bloss קב

besessen hätte, aber die Imperfectformen von קרב abgeleitet hätte, auch ein Imperativ קב gebildet hätte.

In תהם (sie soll alle werden) Hes. 24, 11 liegt Ersatzverdoppelung und י"ע-Analogie vor. Denn das *u* ist nicht mit Bö. II. S. 487 auf Einfluss des folgenden ת zurückzuführen; da ja von diesem eher eine Begünstigung des *o* abzuleiten wäre. Es wird auch kein anderer lautlicher Einfluss ausfindig gemacht werden können, etwa das vorausgehende 'ט. Man kann aber auch nicht diesen Fall von *u* beim Impf. mit denjenigen Fällen von altem *u-o* zusammenbringen, welche oben § 20, 12 besprochen worden sind, wie Ges. Lgb. S. 369 gethan hat und Stade § 95 wieder thut, vgl. darüber schon S. 325 bei ירד. Richtig also aus י"ע-Analogie haben das *u* erklärt Ew. § 139, c; Olsh. § 243, d. Und überdiess sind beide Abweichungen auch in einer Form des Hiq. aus Jr. 49, 20 vereinigt, was zu vergleichen man bis jetzt vergessen hat (S. 353).

Imperfectum consecutivum wie וַיִּסֹּב *wajjā'sōb*. — וַיִּסֹּב (und er war Fürst) Ri. 9, 22 hat sein Pathach nach י"ע-Analogie. Denn bei den י"ע ist das tongedehnte *o* des Impf. Qal nicht wegen eines folgenden ׀ oder Gutturalen dem homorganen *a* gewichen, vgl. darüber unten S. 376. Eine Begründung, weshalb die Form Ri. 9, 22 zu den י"ע gestellt worden ist, habe ich nicht gefunden; aber wenigstens thatsächlich ist die Form (auch Hos. 12, 5) zu וַיִּסֹּב gestellt bei Qimchi WB.; Ges. Thes. s. v.; Olsh. § 244, a; Müh.-V. s. v. — Bö. hat die Form einfach zu den י"ע gestellt II. S. 489 und hat das Pathach durch Verweisung auf § 378, 5 auf Einfluss des ׀ zurückgeführt. Er hat aber dabei übersehen, dass eben bei den י"ע das ׀ und die Gutturalen diesen Einfluss nicht ausüben. Er hätte also die Form II. S. 518 erwähnen sollen, wo er von den Uebergängen der י"ע in die י"ע handelt.

Ueber וַיִּדָּר (und er drückte aus) Ri. 6, 38 glaube ich dasselbe Urtheil fällen zu müssen; also ich leite es von דר, einer schwächeren Gestalt des צר, ab. Die Annahme eines דר (Qimchi WB.; Ges. Lgb. S. 404; Thes.; Olsh. 244, a; Mühlau-Volck; Stade § 484, d) halte ich nach S. 325 trotz דרד (zerdrückt) Jes. 59, 5 für inconsequent. Bei Ew. und Bö. finde ich die Form nicht.

וַיִּדָּר. So heisst die Form 2 M 16, 20 und nicht וַיִּדָּר, wie Ew. § 232, c schreibt, was er, nebenbei bemerkt, „es wurde

faul“ übersetzt. Dass jene Form von *רמם* (kriechen, wimmeln), dem Stammwort von *רמה* (Wurm), auch durch die Punctatoren gemeint sei, kann man mit Sicherheit behaupten. Denn nur so erklärt sich die abweichende Aussprache, wodurch die Form von der des Verb *רים* (hoch sein) unterschieden werden sollte (Qimchi 128, b), und ausserdem hat Onkelos *רמיש* (kriechen, wimmeln) und ebenso die LXX *ἐξέζεσε*, welches letztere gerade beim „Sichbewegen, Wimmeln“ von Würmern gebraucht wird, vgl. Herodot 4, 205 von der *Φερσιμη* „ζῶσα ἐνλέων ἐξέζεσεν“ = *etiamnunc vivens vermibus ebullivit sive scatuit*. Also diese Ableitung jener Form von *רמם* ist anzunehmen mit Ew. a. a. O.; Olsh. § 243, a.; Bö. II. S. 480; Dillmann z. St. Nicht ist sie zu beweifeln mit Ges. Thes. s. v. und Stade § 484, d, oder ganz zu übergehen mit Knobel z. St. und Mühlau-Volck s. v. *רמם*.

Imperativ. *כב* 1 Sm. 22, 18 etc. — Auch *כל* (beschneide!) Jos. 5, 2 ist von *כלל* abzuleiten, weil dieses nun einmal neben *מיל* existirt hat; nicht ist es mit Bö. II. S. 499. 519 zu diesem Verb zu ziehen, vgl. unten S. 344.

קבתי (verfluche mir doch!) 4 M 22, 11. 17. Ueber die Aussprache *qōbā-llī* ist schon S. 104 gehandelt. — Die Form *kañn* von *קב* (verfluchen) abgeleitet werden; obgleich Aphaeresis der Imperative *ק"ב* mit *o* nur in dem zweifelhaften *קב* und *קב* vorkam und der Imp. dieses Verb *קב* (allerdings in anderer Bedeutung) ohne Aphaeresis wirklich gebraucht ist, vgl. oben S. 302 f. Die Form ist aber, wie sie dasteht, vielfach von *קב* abgeleitet worden. Die Aussprache Qimchi's Mikhlol 132, b über die Form siehe unten in ihrem Zusammenhang unten Nr. 7, a (S. 364) bei *קבתי*! — Röd. im Index analyt. zum Thes. entscheidet sich nicht für eine der beiden Ableitungen. Olsh. hatte § 77, h die Form von *קב*, aber § 235, f im Widerspruch mit sich selbst von *קב* abgeleitet und hat sich im Nachtrag S. 626 für letztere Ableitung entschieden. — Weshalb aber ist, wenn man die Form, wie sie dasteht, von *קב* ableitet, das *ב* nicht verdoppelt? Darüber habe ich nichts gefunden bei Ges. Lgb. oder Thes., wo die Form ausdrücklich von *קב* abgeleitet wird, bei Olsh. a. aa. OO.; Mühlau-Volck im analyt. Anh.; Ges.-Kautzsch § 67, Anm. 2. Auch Land § 207, f sagt bloss: „Verwaarloosd vinden wij de verdubbeling (vgl. § 56, h) in de voorbeelden *קב* und *קבתי*“. Und § 56, h schliesst er diese Fälle an die bekannte Erscheinung an, dass am Wortende die Verdoppelung weggefallen ist, indem er fortfährt: „Ook tusschen bepaalde vocalen is de verdubbeling meermalen verwaarloosd; b. v. *קב* in pl. v. *קבתי*; *קבתי* in pl. v.

מִצְוָה". Da wird also ganz Heterogenes vermischt; vgl. über die von ihm mit verglichene Pausalform aus Ruth 1, 13 oben S. 246. — Ewald stellt unsere Form § 82, b mit der Lesart מִצְוָה (nach Gath) 1 Kg. 2, 40 und weiter mit dem Wegfall des Dagesch forte in der Pausa, vgl. oben § 30, 3 (S. 246), zusammen. Aber wenn auch die Lesart 1 Kg. 2, 40 richtig wäre, so wäre doch diese Form wenigstens auf der Silbe betont, hinter welcher die Verdoppelung weggefallen sein soll, und es wäre also diese Lesart mit den erwähnten Pausalfällen zusammenzustellen; unsere Form ist aber unbetont auf dieser Silbe und mit den Pausalfällen ist sie also nicht zusammenzubringen. Ein tauglicheres Moment zur Erklärung der Nichtverdoppelung des α bringt Ewald auch § 90 und 228, b nicht hinzu. Und ganz dieselbe Erklärung hat auch Bö. I. S. 160. Wenn dabei מִצְוָה von Beiden erwähnt wird, so ist ja die Ableitung dieser Bildung von בִּצְוָה gerade wegen des Fehlens der Verdoppelung fraglich, wenn auch, weil bei ihm das Dagesch forte in der betonten Silbe fehlen würde, vielleicht möglich. Und wenn von Beiden מִצְוָה (bergwärts) 1 M 14, 10 mit Vergleichung von מִצְוָה (nach der Wüste) 1 Kg. 19, 15 erwähnt wird, so sind da die betreffenden Silben nicht nur wieder betont, sondern es liegt auch virtuelle Verdoppelung vor, nur dass γ , wie auch sonst, das Dagesch forte nicht hat. — Aus eben diesem Grunde darf durchaus nicht, wie von beiden Gelehrten geschieht, die fragliche Form mit מִצְוָה, vgl. unten auf S. 364, auf die gleiche Stufe der Anomalie gestellt werden; weil ja in letzterer Form nicht der Mangel der Verdoppelung, sondern nur die trotz der etymologischen Verdoppelung des γ ausnahmsweise [aber wegen des folgenden Metheg erklärlicherweise] eingetretene Verkürzung des o -lautes auffallend ist. Und doch hat auch Stade § 591, e die beiden Formen einander ganz gleich gestellt, indem er hinzufügt: „Sie erklären sich nur aus der Aussprache des γ als δ “. Was meint er mit diesem Zusatz? Er muss damit die verdunkelte Aussprache des Qames meinen, welche in den späteren Zeiten eintrat. Ich habe aber § 12 erwiesen, dass bei der Festsetzung der Punctuation die Verdunkelung des Qames zu (wirklichem) \bar{o} noch nicht (wie in der jetzigen poln.-deutschen Aussprache) eingetreten gewesen sein kann. Folglich hätten auch die Punctatoren nicht das Dagesch forte aus diesem Grunde aus dem α weglassen können. Und wenn die Punctatoren das Dagesch forte im α gesetzt gehabt hätten, dann wäre es gewiss später nicht weggefallen. — Aber ist vielleicht unsere Form dem gleichbedeutenden, ihm vorausgehenden (22, 6) sowie nachfolgenden (23, 7) מִצְוָה nachgebildet worden? Das würde immerhin auf eine beim מִצְוָה wegen des dageschscheuen γ leichter, beim מִצְוָה aber schwer erklärliche Verkennung der Etymo-

logie zurückgeführt werden müssen; und für diese Zusammenstellung spricht auch nicht die gleichmässige Schreibung des Qames chatuph mit blossem Qames in beiden Formen, weil wir diese Schreibung auch in עָרַפְיִם haben. — Es bleibt also als Erklärungsgrund für die Nichtverdoppelung des כ nur der Gedanke, dass die Punctatoren die Form von dem synonymen כָּב abgeleitet, der Form wegen des פ ein Vererbungschateph-qames gegeben und dieses entweder wegen des פ oder wegen des אֶרֶב mit einfachem Qames geschrieben haben. — Dass aber ursprünglich diese Ableitung der Form nicht gemeint war, kann man wohl mit Bestimmtheit sagen, weil Aphaeresis des כ bei Imperativen ע"ו mit ו nur in den oben S. 302 f. angeführten und bestrittenen Fällen uns entgegentritt.

עָרַפְיִם (verheert!) Jr. 49, 28 uncontrahirt; man weiss nicht, ob aus besonderm Grunde, etwa des starken Worttons wegen, wie Bö. II. S. 481 meint. Qimchi 16, a; nicht 128, a.

Jedenfalls haben wir keinen Imperativ mit א von einem einfach schwachen ע"ו. Denn es bleibt immerhin unwahrscheinlich, dass

עָרַפְיִם Ps. 80, 16, dessen Betonung auf Ultima allerdings manche Analogie bei diesen Verben hätte, von den Punctatoren als verstärkter Imp. von עָרַפְיִם (decken) gemeint sei [Ges. Lgb. S. 365; Mühlau-Volck s. v.]; denn die Fortsetzung der Rede mit וַיַּעַרְפֵּם macht dabei wenigstens ebensoviel Schwierigkeit, wie bei andern Auffassungen. — Die LXX mit ihrem κατάρτισαι haben vielleicht die Form anders ausgesprochen und an עָרַפְיִם gedacht; jedenfalls passt ihre Form nicht zum folgenden וַיַּעַרְפֵּם, obgleich auch sie sinnlos mit ἐνί fortfahren. — Andere nehmen mit dem targumischen וַיַּעַרְפֵּם („und [עָרַפְיִם suche heim!] den Zweig, das Reis“) das Wort = Setzling, Pflanze. So Ges. Thes. s. v. Und da erklärt sich das folgende וַיַּעַרְפֵּם am leichtesten als Variation der Construction des vorausgehenden עָרַפְיִם, indem bei der Ausdehnung des Objectes aus diesem Verb leicht der allgemeinere Begriff „wach sei über!“ herausgenommen wurde. Für diese Auffassung spricht auch das unmittelbar vorausgehende „diesen Weinstock“ und das unmittelbar folgende „welchen gepflanzt hat deine Rechte“. Aber diess alles spricht gegen die Auffassung von Qimchi, welcher im Wurzelbuch von עָרַפְיִם auf עָרַפְיִם verweist und dort an עָרַפְיִם, עָרַפְיִם (Stelle, Platz) auch die hier fragliche Form mit den Worten anreihet: „Und mit dem He feminini עָרַפְיִם Ps. 80, 16“. Ebenso spricht das „pflanzen“ gegen die Auffassung von Bö. I. S. 448, wonach die Form für עָרַפְיִם „ihr [des Weinstockes] Gestell“ gesetzt sein soll. — Ew., Olsh., Stade erwähnen die Form nicht.

Infinitivus cstr. wie עָרַפְיִם 5 M 2, 3 oder עָרַפְיִם 4 M 21, 4. — Einmal ע"ו-Analogie in עָרַפְיִם (zu prüfen) Pred. 9, 1. Qimchi

128, a „Und [der Inf.] kommt vor mit Schureq“; WB. s. v. „Mit Schureq wie mit Cholem“.

Particip שֹׁרֵק Esth. 1, 22; plene סָבִיב 2 Kg. 8, 21.

2. **Intransitives Qal.** Perfect. In der affirmativlosen und den vocalisch afformirten Formen herrscht hier die contrahirte Aussprache; vgl. z. B. צָר (eng sein) und von דָּל (schlaff herunterhängen; schlaff, schwach sein) steht דָּלָה Hi. 28, 4. Und davon kommt auch

דָּלִיָּה Spr. 26, 7. Denn a), wie es eine consonantische Compensation der Verdoppelung giebt, wo der unbestimmte Laut vor dem eigentlich verdoppelten Consonanten sich erzeugt (§ 26, 2; 33, 2; S. 202. 301), ebenso giebt es eine solche, wo derselbe nach dem eigentlich verdoppelten Consonanten sich einstellt. Nach den Beispielen, welche Ges. Lgb. S. 135; Thes. s. v. דָּלָל; Röd. im index analyt. zum Thes. pag. 12 gegeben haben, kann man die Erscheinung nicht für unbewiesen erklären. Sie wird als wirklich zugegeben ausser von Ges. u. Röd. auch von Ew. § 84, b; Bö. § 300b. Für unbewiesen hält die Erscheinung Olsh. § 82, d, weil der Text an den betreffenden Stellen corrupt sei. Das war nun, vgl. oben § 23, 5 (S. 191), wirklich der Fall bei Esra 10, 16; aber nicht kann solche Corruption auch angenommen werden Ps. 64, 7; KL. 3, 22, vgl. oben S. 323; Spr. 26, 7 und Jes. 23, 11. Für unbewiesen halten die Erscheinung auch Mühlau-Volck s. v. דָּלָל sowie Müller § 120, und, wie von Bickell § 22—36; Land § 44—56; Ges-Kautzsch § 20, wird sie auch von Stade in dem auf die Consonanten bezüglichen Theile der Lautlehre nicht erwähnt. — Also nach meiner Ansicht heisst unsere Form „schlaff hängen herab“; und diese Uebersetzung giebt den zur Beschaffenheit der Beine eines Lahmen einzig passenden Sinn. So Ges. Thes. s. v.; Bö. I. S. 162; II. S. 488. — b) Das Targum „Wenn du gäbest [geben könntest] das Gehen [die Fähigkeit des Gehens] dem Gelähmten etc.“ ist nur eine freie Wiedergabe des Sinnes. Die Uebersetzung der LXX ἁφελού ist aber auch nur errathen aus der folgenden Präposition ἐν. Sie giebt sachlich einen unpassenden Sinn; denn darnach würde aufgefordert, dem Lahmen seine Beine zu nehmen, die, wenn auch keinen vollständigen, so doch einen theilweisen und genügenden Werth für ihn haben. Ausserdem müsste angenommen werden, dass das דָּלָה nicht „schöpfen“, sondern „wegnehmen“ bedeute, und

dass ganz ausnahmsweise der dritte Stammconsonant geblieben wäre, ohne dass der Ton voranging, oder die alte schwere Endung *ûn*, oder ein Suffix folgte. Freilich so auch Qimchi, WB. s. v.: „דָּלִי (דָּלִי). So schrieb es Rabbi Juda Chajug bei den Perfectformen in der Conjugation Qal. Und ich habe gefunden pathachirt das ד. Und so hat es geschrieben Rabbi Jacob ben Elasar [Zeitgenosse Qimchi's; Einleitung zum WB. p. XXVIII]; und wenn so, dann ist es Imperativ vom Intensivstamm mit Raphirung des ל, und seine normale Form wäre zu dageschiren. Und seine Erklärung ist „Nehmt weg (דָּרִימָה) die Schenkel vom Lahmen; denn was nützen sie ihm (יִרְעִילָהּ); und ebenso ist der Spruch im Munde von Thoren““. Kurz Buxtorf, Thes. p. 270: „Est et unum, in quo ה in י commutatum est: ד, tollite, Prov. 26, 7“. Ebenso Ges. Lgb. S. 431 „ד, eigentlich haurite sive tollite Spr. 26, 7“; Olsh. § 247 ex.: „ד, Spr. 26, 7 soll vielleicht als Imperativ Piel mit Beibehaltung des dritten Radical angesehen werden: ob aber eine solche Form hier ursprünglich beabsichtigt war, ist sehr zweifelhaft“. — c) Mit diesen letzten Worten hat Olsh. vielleicht darauf hingedeutet, dass דָּלִי ursprünglich beabsichtigt war. So Ewald [im Lehrbuch finde ich nichts], Dietrich bei Mühlau-Volck s. v. דָּלָל, welche selbst für diese dritte Auffassung sind; Stade § 413, a. Aber man darf gar nicht mit Mühlau-Volck a. a. O. sagen: „Die nicht elidirte Form דָּלִי für דָּלָל ist zwar in Pausa heimisch, kommt aber auch ausser Pausa vor“. Denn wo der dritte Stammconsonant der ל"ה ausser Pausa vorkommt, nämlich nur 1) hinter betontem Vocal. 2) vor der alten Endung *ûn* und 3) vor Suffixen, das siehe bei Ps. 122, 6 nach d. Register. Ausserdem hat das Verb דָּלָה im hebr. Sprachgebrauch nur die Bedeutung „schöpfen“ und nicht die Bedeutung „schlaff herabhängen“.

Ausnahmen von der obigen Regel über die Contraction der beiden gleichen Consonanten sind: דָּלָל Jes. 19, 6 und צָלָל (sie klangen, schwirrten, klirrten) Hab. 3, 16; Neh. 13, 19.

Bei den consonantisch affirmirten Formen haben diese Intransitiva den Vocalstammauslaut, wie die Transitiva.

Intransitiva mit Cholem.

דָּרָה Jes. 1, 6. — a) Schon die Bedeutung „sie sind ausgedrückt“, welche der Context fordert und im Gegensatz zum Targum „לא שִׁבְקִין, nicht ablassende) sowohl die LXX (οὐκ

ἔστι μάλαγμα ἐπιθεῖναι) als auch Qimchi und Raschi z. St. annehmen, führt uns auf das זרר, wovon schon oben S. 328 ריִר Ri. 6, 38 abgeleitet wurde. Und dagegen, dass die Form von einem intransitiv vocalisirten זר mit Ges. Lgb. S. 401 und Thes. abgeleitet werde, spricht auch entscheidend, dass eben dieses die Bedeutung „abweichen“ hat Ps. 58, 4; vgl. unten § 38, 2. Auch Qimchi, der, wie angegeben, der Form die Bedeutung „sind ausgedrückt“ giebt, stellt sie doch zu זרר, vgl. WB. s. v.: „Pual ist die Form nach dem Wissen des Grammatikers Rabbi Juda. Aber nach meinem Wissen ist es Perfectform von der Art פִּעֵל nach der Analogie von טָבַר [obgleich er dort, wo er dessen Verwandte behandelt, Mikhlol 100, unsere Form nicht erwähnt], und es ist intransitives Verb etc.“ — b) Aber welche Form von זרר steht nun Jes. 1, 6? Die Form kann ein intransitiv vocalisirtes Qal sein. So Kautzsch § 67, Anm. 1. Sie kann aber auch eine Spur vom Passivum Qal sein. Dieses findet am natürlichsten Olsh. § 245, 1; Mühlau-Volck s. v.: Müller § 279. Dagegen lässt sich nicht mit Böttcher, der doch sonst dem Passivum Qal am meisten nachspürt, II., S. 414. Anm. 5 sagen, dass die Punctatoren solche Passiva nicht gefunden hätten. Denn die Punctatoren haben vocalisirt, wie die Aussprache überliefert war, mochte nun die Form einer grammatischen Bildung angehören, welcher sie wollte. — c) Trotz des Accentus auf der vorletzten Silbe, der vollends ausser Pausa doch nicht verschoben sein könnte, ist die Form für Pual von einem sonst nicht existirenden זרה = זרר erklärt worden von Ew. § 138, b, Anm.; Bö. I. S. 296 und Anm.; II. S. 414 und Anm.; Stade § 385, b.

Bei רָבַר I M 49, 23 mit Athnach fragt es sich zuerst, ob es von רִיב (רִיב) [hadern, befehlen] hervorkommt. Diese Ansicht hat Ges. Thes. s. v. für passend gehalten, „modo scribas רָבַר“. Gesenius hat also ganz richtig die Schwierigkeit hervorgehoben, welche diese Ableitung besitzt. Böttcher aber, welcher dieselbe Ableitung vertheidigt hat, glaubt auch die Punctuation mit derselben in Einklang bringen zu können. Er nimmt nämlich I. S. 300 und 307 zunächst an, dass das Dagesch forte der Pausa zuzuschreiben sei. Dagegen lässt sich nichts sagen, weil solche Verdoppelung sonst vorkommt, vgl. S. 53. Nachdem er so רָבַר gewonnen hat, nimmt er I. S. 299 Zeile 1 an, dass das Qames in der Pausa zu Cholem geworden

sei. Dass dieses eine unbeweisbare Annahme sei, ist schon oben S. 171 f. nachgewiesen worden. — Da wir nun ein רִבִּי (hadern, befehlen) neben der sonst gebräuchlichen Form nicht annehmen können, so steht es uns nur frei, ein רִבֵּב (mit dem Pfeil schiessen) nach Früheren anzunehmen mit Ges. Lgb. S. 364, wo er auch noch hinzufügt: „zum Unterschiede von רִבִּי (sie sind viel)“; Ew. § 138, b „ רִבֵּב jaculari“; Olsh. S. 482 ex.; Land § 212; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 67, Anm. 1; Müller § 279. Stade § 385, b verwirft nicht gerade diese Ableitung; „doch die Bedeutung passt nicht zu der Form; ausserdem findet sich Ps. 18, 15 רִבֵּב in transitiver Aussprache“. Beide Bedenken sind, wie eben Stade mit seinem Endurtheil selbst bewiesen hat, nicht gewichtig. Denn das erstere hat gar keinen Grund; die Form aus dem Psalm beweist aber nur, dass das Verb in intransitiver und transitiver Aussprache vorhanden war, je nachdem es absolut oder mit einem Object gebraucht wurde. Darüber, dass Qimchi unsere Ansicht vertreten hat, vgl. seine Worte am Schluss des Absatzes über רִבִּי .

Wenn für רִבִּי (sie sind hoch) (was also zu § 38 gehört und hier nur der Untersuchung wegen genannt wird) auch רִבִּי Hi. 22, 12 bei Silluq erscheint, so ist diess als Pausalwirkung erklärlich. Wenn aber Bö. I. S. 307 bei

רִבִּי Hi. 24, 24 auch dem Versanfang diese Kraft der Verdoppelung beilegen will, so ist diess eine ebenso willkürliche Annahme, wie die (S. 194 und 305 bei ihm), dass auf eben diese Stellung im Versanfang auch die Umwandlung des a in o zurückzuführen sei. Auch Ew. § 114, a legt ein רִבֵּב zu Grunde; leitet die Verdoppelung aus der Verwandtschaft der ע"י und ע"י ab, spricht aber über das o nicht. Olsh. S. 486: „In der Form רִבֵּב Hi. 24, 24 ist das Dagesch forte aus § 83, b [wo er vom Dagesch pausale spricht] zu erklären, wenn nicht etwa ein Uebergang in die Bildung von ע"י anzunehmen ist.“ Also in Bezug auf die Verdoppelung in unserer Form lässt er die Wahl zwischen der Erklärung von Böttcher und der von Ewald. Das o leitet er aus intransitiver Bedeutung [wie in רִבֵּב] ab. Stade § 413, e „ רִבֵּב Hi. 24, 24 würde sich nach §§ 39, b; 138, b [wo er vom Dagesch pausale spricht] erklären; doch liegt wahrscheinlich wie in רִבֵּב falsche Punctuation eines ע"י vor“. Ich habe nun schon gegen Böttcher bemerkt, dass sich die Verdoppelung eben nicht als pausale auffassen lässt, weil unsere

Form nicht in Pausa steht. Ferner: Das vorausgesetzte **רָמַי** sollte wohl **רָמִי** punctirt sein? Aber wie hätte nur die Punctuation auf die Aussprache mit *o* kommen sollen? Das erklärt Stade nicht. — Es bleibt kein anderer Ausweg, als die Form von **רָמַי** abzuleiten mit Ges. Lgb. § 103, Anm. 1; Thes. s. v.: Mühlau-Volck s. v.; Ges-Kautzsch § 67, Anm. 1. Qimchi 127 s.: „Nach der Form **רָמַי** [gehen] **רָמַי** und **רָמַי**; ihre normalen Formen in ihrer Integrität [Uncontrahirtheit] wären **רָמַי**, **רָמַי**, wie **יָכֻלוּ** [potuerunt]. Und Rabbi Juda schrieb, dass **רָמַי** vom quadriliteren Intensivstamm **רָמַי**, und dass seine normale Form **רָמַי** sei.“

Imperfecta: **יָמַר** (bitter sein) Jes. 24, 9; **יָצַר** Spr. 4, 12: **יָקַל**; **יָרַךְ** (zart sein); **יָשַׁם** (wüste sein) nach Hes. 12, 19. Auch **אֵיחָם** Ps. 19, 14 gehört hierher. Denn der Sinn der Stelle verlangt „ich werde unversehrt sein“, und wenn nun auch **יָחַם** in **יָחֻם** (der Verwaiste) etc. existirt und von der Bedeutung „fertig sein im negativen Sinne“ ausgegangen ist, so scheint doch diese Bedeutung zu sehr aus dem Bewusstsein gewichen, als dass man jene Form darauf zurückführen könnte. Diess zur Abwehr der Ableitung von **יָחַם**, welche bei Schick, Hebräisches Uebungsbuch (Leipzig, Teubner), 2. Abtheilung (1862) S. 44. Anm. steht. — Richtig von **רָמַי** wird die Form abgeleitet durch Ges. Lgb. S. 366; Röd. im Thes. s. v.; Ew. § 138, b; Olsh. § 243, b; Bö. II. S. 480; Müller § 279; Stade § 576, c. So auch Mühlau-Volck im analytischen Index; nur haben diese dabei eine abweichende Theorie über die Bildung dieses intransitiven Imperfects überhaupt aufgestellt. Denn richtig wird gelehrt, dass, wie das transitive Impf. von *jasubbu*, so das intransitive von *jiqallu* ausgehe und dabei sich *i* in offener Silbe zu Sere zerdehnt habe, von Ges. Lgb. S. 366 u. s. w. bei allen den vorhin citirten Gelehrten [über Stade aber siehe nachher bei **יָחַם** Nr. 7, a; S. 365] und auch bei Ges.-Kautzsch § 67, 6. Nur Mühlau-Volck lehren, dass unsere Form für **אֵחָם** stehe und das Sere Ersatzdehnung für den verdoppelten Consonanten sei. Das beruht aber bei den beiden Gelehrten vielleicht nur auf einer Breviloquenz, weil sie bemerken wollten, dass einige Codices **אֵחָם** [also ohne Jod] hätten. Meinen sie es aber im Ernst so, so ist zu sagen, dass unsere Form Ps. 19, 14 doch nicht desswegen eine besondere Erklärung [aus **אֵחָם**] finden kann, weil gerade neben ihr Formen mit Ersatzverdoppelung

stehen [יִתְחַמֵּר]. Qimchi 128, b: „Rabbi Jona [vgl. oben S. 296] schrieb, dass אִתְחַמֵּר zur Conjugation Qal gehöre“. Er selbst aber rechnet die Form zu Niqtal fol. 130, a und WB. s. v.; so urtheilt Qimchi über alle Imperfectformen, die Sere unter dem Präformativ haben.

תִּצְלִינָה (sie werden klingen) 1 Sm. 3, 11. Es ist daran festzuhalten, dass diese Form zum Qal gehöre, zumal auch in derselben Redensart 2 Kg. 21, 12; Jr. 19, 3 das Qal gebraucht ist; vgl. das Qal in derselben Bedeutung S. 333. Zum Qal ist die Form gerechnet von Ges. Thes. s. v.; Ew. § 197, a; Olsh. § 243, b; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 67, 5; Müller § 279; Stade § 536, d. Und zwar ist wahrscheinlich diese Umwandlung des *a* in *i* nicht als Ausnahme gerade bei diesem Verb anzusehen, wie es vielleicht Olshausen und jedenfalls Stade durch Verweisung auf § 82 meint, sodass wie bei שָׁאֵל etc. in der tonlosen Silbe unter dem Einfluss des *l* dieser Wandel eingetreten wäre; sondern wahrscheinlich ist bei den Intransitiven ein Lautwechsel parallel zu dem bei den Transitiven üblichen (*δ* und *ũ*) angewendet worden, oder, worauf Ew. a. a. O. hindeutet, das *e-i* der Intransitiven ist in der Stammsilbe wieder zum Vorschein gekommen, wo es unter dem Präformativ verschwunden war. Darnach ist auch im Paradigma תִּקְלִינָה angenommen. — Man kann also nicht mit Qimchi 131, a und Bö. II. S. 484 die fragliche Form für Hiqtıl nehmen. Der Umstand, dass die Form mit ihrer Vocalisation wie ein Hiqtıl klang, kann kein Gegengrund sein; da solche Lautidentität bekanntlich in weitem Umfange existirte [z. B. יִצֵּל; יִיָּסַר etc.] — Qimchi, WB. s. v. schrieb, nachdem er als Niqtal תִּצְלִינָה aufgeführt: „תִּתְחַבֵּר תִּצְלִינָה“. Nun haben Biesenthal und Lebrecht selbst in dem von ihnen vorausgeschickten Glossar der grammatischen Termini gesagt, dass כָּבַר die Conjugation „Piel et Hiphil“ bezeichne. Trotzdem haben dieselben bei der oben angeführten Form כָּבַר als Piel gedeutet, und so die ausdrückliche Angabe Qimchi's im Mikhlol ignorirt.

Verdoppelungswegfall wegen פ"ו-Analogie haben wir in תִּצְרִי (du [fm.] bist eng) Jes. 49, 19; יִצְרִי (sie werden eng sein) Hi. 18, 7 und יִרְעִי (sind schlecht = traurig) Neh 2, 3.

Ersatzverdoppelung: יִגַּר (kät wieder) 3 M 11, 7; יִדָּל (sinkt zusammen); יִמָּל (verwelkt) Hi. 14, 2 etc. Ges. Thes. hält 1

und 4 für Qal; 2 und 3 für Niq.; Ew. erwähnt nur das 3. § 193, c und zwar als Qal; Olsh. § 243, d hält wohl richtig alle vier für Qal; Böttcher die drei ersten für Niqtal, das vierte für-Qal II. S. 483. 487. Mühlau-Volck: 1 = Qal; 2 und 3 = Niq.; 4 schwankend; Ges.-Kautzsch § 67, Anm. 3 erwähnt als Qal יִדֹּל und sagt: u. s. w.; Stade 490, a erwähnt 1 und 3 als Qal; Bickell § 129: יִדֹּל = Qal; ebenso Land § 210; Müller § 279: יִמַּל. Ein solches Imperfectum kann von einem Imperfect Niqtal ununterscheidbar werden. Denn a) trotz jener Ersatzverdoppelung kann die Verdoppelung auch im zweiten Stammconsonanten bleiben; daher das Schwanken bei יִמַּל 4 M 14, 35 etc. b) Auch bei einer wirklichen Niqtalform kann ja in Pausa die Verdoppelung des zweiten Stammconsonanten nach S. 246 wegfallen; daher das Schwanken bei יִמַּל, wie es neben der Form mit Dagesch forte als andere Lesart Ps. 102, 28 erscheint. — Qimchi 129. 130 rechnet alle Formen, wie יִדֹּל, zum Niqtal. Diess erweist sich durch die Bedeutung und zum Theil das Perfect dieser Formen als unrichtig. Nur eine stellt er zum Qal, nämlich יָמַס 5 M 20, 8; „weil es transitiv ist wegen des [folgenden] Wortes אָס, so sage ich, dass es zur Conjugation Qal gehört“. Aber dieses אָס zeigt nur das, beim Passiv eines hebräischen Transitivum stehen bleibende Object [erstes Beispiel 1 M 4, 18] an, und desswegen ist das angeführte יָמַס gerade so Niqtal, wie es auch sonst nur im Niqtal vorkommt.

Mit Consonantafformativ תִּצְלֶנָּה (sie sollen klingen) 2 Kg. 21, 12; Jr. 19, 3. Das kann nicht Niqtal sein, wie Ges. Lgb. S. 373 meinte; weil die andern Formen mit derselben Bedeutung Qal sind (S. 333). Als solches wird unsere Form angesehen von Ges. Thes. s. v.; Ew. § 197, a; Olsh. § 243, d; Bö. II. S. 487; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 67, 5, Anm.; Müller § 279; Stade § 536, d. Ist nun unsere Form Qal mit Ersatzverdoppelung, bei welcher doch regelrecht die Verdoppelung des zweiten Stammconsonanten fehlt, so kann sie auch nicht unter dem Gesichtspunct betrachtet werden, dass wie im Aramäischen auch im Hebräischen einigemale Consonantafformative ohne Vocalstammauslaut angehängt werden. Bei Gesenius, welcher im Lgb. a. a. O. unsere Form, wie gesagt, als Niqtal betrachtete, hatte diese Bemerkung ihr Recht. Zu Niqtal gehört die Form auch bei Qimchi 130, a; WB. s. v.

Impf. consecutivum. יִצַּר Ri. 2, 15 etc. beruht auf י"ד-Analogie, die wir ja bei diesem Verb weiter haben wirken sehen. Also ist diese Form nicht mit Ges. Thes. auf ein יָצַר (pressit) zurückzuführen. Andererseits darf man nicht mit Bö. II. S. 480 einen Einfluss der Lautgruppe צָ hervorheben. — וַתִּשָּׁבֶה Hes. 19, 7; nur וַתִּקַּל (und sie war leicht, gering) 1 M 16, 4 ist Milra. Bö. II. S. 480 meint, indem er auf § 497, g verweist, die Form habe den Ton auf der letzten Silbe, „um den Wortsinn deutlicher zu machen“. Aber der Wortsinn war doch auch Hes. 19, 7 sehr bedeutsam. Vielleicht lässt sich sagen, dass die zu enge Verbindung der Laute k-l vermieden werden sollte.

Imperativ kommt vom einfach schwachen Verb nicht vor. Ein Verb, das zugleich primae gutturalis ist, zeigt o, vgl. S. 366. Aber es ist desswegen nicht mit Bö. II. S. 480 zu meinen, dass alle Intransitiva zur Unterscheidung vom Perfect beim Imp. den transitiven o-laut besessen haben.

Infinitivus cstr. wie יָרַךְ Jes. 45, 1 „zu Boden strecken“. Qimchi 128, a; WB. s. v.: „Es ist Infinitiv vom Qal nach der Analogie von יָשַׁב“; Ges. Lgb. S. 365; Thes. s. v.; Ew. § 238, e; Olsh. § 245, c.; Mühlau-Volck s. v.; Müller § 279. Und so scheint es richtig nach der activen Fortsetzung der Rede. „Sich unterwerfen“ übersetzt Bö. II. S. 481. Stade § 619, b giebt nicht die Bedeutung an. Es wird eine neutrale Bedeutung „niedertreten“ zu wählen sein.

Das Pathach aber ist nicht ohne Analogie; denn neben יָשַׁב (sich senken) Esther 2, 1 zu יִשְׁבֹּרַי 1 M 8, 1 findet sich ebenfalls יָשַׁב (sich bücken) Jr. 5, 26; Qimchi 128, a.

Böttcher hat II. S. 225 als Inf. noch בָּרַ (prüfen) Pred. 3, 18 anerkannt; aber II. S. 226 Anm. gegen Ew. § 238, b; Olsh. § 245, c; Müller § 279; Stade § 619, b behauptet, dass das בָּרַ und צָ Hi. 7, 11 substantivisch gebrauchte Adjective seien. Doch diess ist ganz unwahrscheinlich. Ferner יָרַךְ 2 Kg. 22, 19 soll nach Böttcher Perfect sein, und das ist trotz des יָרַךְ nicht bloss möglich, sondern sogar wahrscheinlich, weil dadurch das folgende Impf. consec. erklärlich wird. Und für das Praeteritum erklärt die Form auch Ges. Thes. s. v. Auch in בָּשַׁב 1 M 6, 3 sieht Bö. keinen Inf., und diess ist auch meine Ansicht, weil ich das בָּשַׁב als „auch“ für nöthig halte.

In הָיָה לְהִלָּךְ Hi. 29, 3 ist der Infin. Qal לְהִלָּךְ gefunden worden von Qimchi 132, a: „Und [der Infinitiv mit Suffixen] kommt vor mit Chireq in הָיָה nach der Art des festen Verbs; denn in seiner Integrität [Uncontrahirtheit] wäre es לְהִלָּךְ nach der Analogie von הָיָה Neh. 8, 5 (oben S. 297).“ Genau ebenso WB. s. v. Ebenso Ges. Lgb. S. 365; Thes. s. v.; Ew. § 255, a; Mühlau-Volck s. v. Da muss das Suffix als logisches Subject, als Voraussage des Subjects aufgefasst werden, und davon finden sich, vgl. Ew. § 309, c, im Hebräischen mannichfaltige Analogien. Zu übersetzen ist also: „Als sie hell war, seine Leuchte“. Die Umwandlung des α zu i in tonloser Silbe erklärt sich dann nach der oben S. 337 besprochenen Form aus 1 Sm. 3, 11. Ueberdiess aber haben wir auch beim starken Verb im intransitiven Infin. i beobachtet, vgl. oben S. 231. — Theils die syntaktische, theils die lautliche Schwierigkeit, theils der Gebrauch des Hiqtıl mit folgendem Object כִּי (Jes. 13, 10; Hi. 41, 10) könnte bewegen, die Form für Hiqtıl zu nehmen = יְהִי־לְךָ = „als er hell sein liess seine Leuchte“. Diese Auffassung Buxtorfs in der Concor- danz hat Bö. II. S. 532 erneuert. Jedoch eine Syncope des η beim Hiqtıl hinter Praepositiones praefixae kommt wohl sonst, aber nur nicht bei den כִּי vor. Und wenn sich Böttcher auf יְהִי־לְךָ 5 M 25, 4 beruft, so beweist schon die unmögliche Uebersetzung „bei seinem Dreschenlassen“, dass die Berufung falsch ist. Denn die Form heisst „bei seinem Dreschen“ und könnte also höchstens direct-causatives Hiqtıl sein. Ferner wenn auch יְהִי ein abgekürztes Hiqtıl wäre [vgl. darüber § 39, b und f]: so wäre doch der Inf. eben יְהִי gewesen, und es könnte nicht von einer Syncope des η in der vorliegenden Form die Rede sein. — Olsh. § 245, c; „ יְהִי־לְךָ Hi. 29, 3 gehört nicht hierher [zu den Inff. Qal] und ist vermuthlich fehlerhaft“; Stade lässt die Form weg.

הָיָה Hes. 36, 3 war für den Leser zunächst der Plural eines häufigen Substantivs = „Verwüstungen“. So Rödiger in Ges. Thes. Aber bei dieser Auffassung kann man nicht stehen bleiben. Die Form muss Infinitiv sein, welcher durch den Inf. absol. richtig fortgesetzt wird (Smend z. St.). Es hat allerdings diese Auffassung ihre Schwierigkeiten. Denn entweder muss man dem הָיָה ausnahmsweise die transitive Bedeutung „verwüsten“ geben. So Ges. Lgb. S. 365 und Mühlau-Volck s. v. und im analytischen Anhang. Das ist nicht unmöglich. Oder man muss mit Bö. II. S. 481 die Bedeutung intransitiv lassen, aber eine weitere, ungewöhnliche Ableitung von „Starr sein“ annehmen, nämlich „den Mund aufreissen“, also die „Mime“ bezeichnet sein lassen, welche beim höchsten Verwundern eintreten pflegt. Daran schlosse sich dann die Fortsetzung jener Form „schnaufen, schnappen nach“ הָיָה an. Das liegt alles näher.

als mit Hitzig und Smend z. St. ein sonst nicht vorkommendes Zeitwort **נָסַב** anzunehmen, indem man sich auf **נָסַבְתָּ** Jes. 42, 14 beruft. Denn wenn auch dieses **נָסַב** nicht, wie **נָסַב** von **נָסַב**, von **נָסַב**, sondern [vgl. über die Ungewissheit dieser Entscheidung aber schon Ges. Lgb. S. 371] wegen **נָסַבְתָּ** von einem **נָסַב** abzuleiten wäre: so folgt doch daraus nichts für die Wahrscheinlichkeit, dass auch ein **נָסַב** existirt habe. — Für den Inf. nimmt die Form auch Qimchi 128, a; WB. s. v.; Ew. § 238, e; aber Olsh. § 165, k und 245, f; Müller § 279; Stade § 619, b zaudern, dieses Urtheil auszusprechen, weil sie überhaupt nicht anerkennen mögen, dass die Infinitivendung **ֹת** von den **נ"ל** auf die ו"ו übertragen worden sei. Nämlich Olshausen meint, dass die schon von Ges. Lgb. S. 365 zusammengestellten und von Ew. § 238, e sowie Mühlau-Volck s. vv. und im analytischen Anhang anerkannten Beispiele [**נָסַבְתִּי** mein Denken Ps. 17, 3; **נָסַבְתִּי** mein Durchbohrtsein Ps. 77, 11; **נָסַבְתִּי** das Gnädigsein v. 10; die letzten beiden Stellen auch Qimchi 128, a] und das von Andern hinzugefügte **נָסַבְתִּי** „das Kanzig-, Stinkendsein“ Hi. 19, 17 nicht hinreichend sicher als Inff. zu erweisen seien. Olshausen hat aber keine Andeutung darüber gegeben, wie er diese Formen auffassen will. Stade hat die Vermuthung ausgesprochen, dass auch die Endung **ֹת** gemeint gewesen sein könnte, die also von den Punctatoren verkannt worden sei. Bö. II. S. 481 will Ps. 17, 3 das Perfect finden (so jedenfalls auch Qimchi, da er im Mikhlol nichts besonderes erwähnt und im WB. s. v. die Form ohne Nebenbemerkung aufführt); aber das ist unwahrscheinlich; denn dann müsste das folgende **לֹא** im Unterschied vom vorausgehenden **לֹא** einen verneinten Heischesatz einführen und überdiess hätte das folgende Verb kein Subject. Ps. 77, 11 soll nach Böttcher das Piel von **נָסַב** vorliegen = „das Michkrankmachen“. Aber trotz der Verweisung auf 5 M 29, 21 bleibt diess eine unverständliche Kürze. Ps. 77, 10 und Hi. 19, 17 sollen nach Böttcher Substantiva im Plural vorliegen. Diess wäre an der ersteren Stelle am leichtesten möglich; aber da das Wort **נָסַב** sonst nur als Eigennamen vorkommt, so ist es auch dort unwahrscheinlich. Hiob 19, 17 findet Qimchi 128, a die Perfectform.

3. Niqtal.

Perf.	נָסַב	Impf.	יִסֵּב
	נָסַבְתָּ		תִּסְבֶּי
	נָסַבְתָּ		תִּסְבִּינָה
Imp.	הִסֵּב	Inf.	הִסֵּב
	הִסְבֵּי	abs.	הִסְבֵּי
	הִסְבִּינָה	Ptc.	נָסַב

Das Perfect zeigt hinter נ immer das alte *a* von einem vorauszusetzenden *nasabba*. Aber in der Stammsilbe steht aus Nachahmung intransitiver נ"ע [wie נָבַל S. 301] auch Sere: נָחַס zerschmelzen) Ps. 22, 15 etc., aber Plural נָחַסוּ Ps. 97, 5 etc.: נָקַל 2 Kg. 3, 18, aber auch נָקַל 2 Kg. 20, 10 etc. Und da diese Bildung nun einmal üblich war und jene Nachahmung der נ"ע die Ursache derselben war, so hat man keinen Grund, sie mit Bö. II. S. 482 in נָסַבָּה Hes. 26, 2 zu leugnen und den Punctatoren eine Verkennung der Form für נָסַבָּה Schuld zu geben, weil sie die Form als Cohortativ vom Hiqtıl gefasst hätten. Die gewöhnliche, richtige Auffassung der Form als Niqtıl beim Targum אֶסְתַּחֲרַת (hat sich auf die Wanderung gemacht); LXX: ἐπεστράφη; Qimchi 129, a; WB. s. v.; Ges. Lgb. S. 367; Ew. § 193, b; Olsh. S. 592; Land § 238, g; Ges.-Kautzsch § 67, Anm. 5; Stade § 410, b.

נָבַדָּה (geplündert werden) Am. 3, 11; נָגַדָּה (abgeschoren = vertilgt werden) Nah. 1, 12; נָגַלָּה (gerollt werden) Jes. 34, 4; נָרַץ (zerbrochen werden) Pred. 12, 6 sind von Qimchi 129, b (im WB. bei den vier Verben bemerkt er nichts); Ges. Lgb. S. 367; Ew. § 140, a; Olsh. § 263, b; Ges.-Kautzsch § 67, Anm. 5; Stade § 425, b als Nachahmung des intransitiven Qal z. B. קָטַן erklärt worden. Müller § 279 giebt keine Vermuthung. Aber Bö. II. S. 518 f. scheint mir mit Recht auf Gegengründe aufmerksam gemacht zu haben, nämlich dass diese Perfecte im Unterschied von נָחַס etc. ihre passive Bedeutung behalten und in Formen vom Imperfectstamm (S. 345) doch nun einmal נ"ע-Analogie offen vorliegt. Man kann doch nicht, obgleich das wenigstens consequent wäre, mit Ges. Lgb. a. a. O.: Ew. § 140, b das *o* der Imperfectformen auch aus Nachahmung des intransitiven *o* erklären, weil im Imperfectstamm jenes *o* von קָטַן nicht vorhanden ist; sondern man muss bei den Imperfectstammformen die נ"ע-Analogie anerkennen (Olsh. § 265, e; Stade § 552, b). Da scheint es einfacher, auch beim Perfect jene Formen mit *o* aus נ"ע-Analogie zu erklären.

Vor Consonantafformativen bleibt in der tonlos gewordenen Silbe das *a*, vgl. נָקַלְתִּי 2 Sm. 6, 22.

נָחַסְנוּ (wir sind verheert) Mi. 2, 4 mit *u* für *o* zum Ausdruck der Klage, wie Ew. § 197, a, Anm. und Bö. II. S. 483 vermuthen. Während Olsh. S. 592, wie auch Ges.-Kautzsch § 67, Anm. 5, nur

die Ungewöhnlichkeit der Form hervorhebt, stellt Stade 78, a die Bildung mit denjenigen Fällen zusammen, in denen, wie er selber angiebt, tonloses δ zu א geworden ist. Diese Zusammenstellung ist natürlich unrichtig, wie auch, nebenbei bemerkt, aus den von Stade § 78, a gegebenen Beispielen לִיְהִי (gestern) Mi. 2, 8; Jes. 30, 33 auszuschneiden ist, in welchem jedenfalls das ל mit seinem unbestimmten Articulationsgebiet die Umwandlung des gepressten o in schlafferes u bewirkt hat. Dass Mi. 2, 4 die fragliche Verbalform die 1. plur. ohne Suffix sei, ist nach dem Zusammenhang selbstverständlich, und diese haben auch das Targum $\text{אֲנִימָא$ (wir sind ausgeplündert) und die LXX $\epsilon\tau\alpha\lambda\alpha\iota\pi\omega\rho\acute{\eta}\sigma\alpha\mu\epsilon\iota$ wiedergegeben. So auch Qimchi 129, b und WB. s. v.; aber er berichtet an beiden Stellen: „Und der weise Rabbi Juda [Chajug] schrieb, dass das נ und das י seien Anzeichen der Subjecte [also Suffix] und seine Deutung sei נִשְׁחַדְתִּי , wie נִשְׁחַדְתִּי Jr. 10, 20 = נִשְׁחַדְתִּי . Das ist ein willkürlicher Einfall. Vgl. wegen des u noch יִשְׁחַדְתִּי 2 M 15, 5.

Verdoppelungswegfall nach נ"ד -Analogie ist eingetreten in נִזְלִי Ri. 5, 5; denn es heisst dort nicht, dass die Berge fliessen, tröpfeln werden, wie etwa Joel 4, 18, sodass die Form von נִזְלִי kommen könnte. Allerdings so Qimchi, WB. s. v. נִזְלִי ; vgl. s. v. נִזְלִי „Rabbi Jona hat hierin die Wurzel von נִזְלִי Jes. 64, 2 [gefunden], aber das Sichere ist, dass es von der Wurzel נִזְלִי ist“. Darum hat auch Qimchi beide Formen nicht im Mikhlol 129, b, wo er die nächstbesprochene Form erwähnt. Auch ist nicht zu übersetzen, dass „sie zerrinnen werden“ [Ew. § 193, c, der aber richtig נִזְלִי zu Grunde legt], sondern dass „sie erschüttert werden“. So das Targum נִזְלִי und LXX $\epsilon\sigma\alpha\lambda\epsilon\upsilon\theta\eta\sigma\alpha\iota$; Ges. Lgb. S. 372, Anm. „vielleicht“, aber bestimmt im Thes. s. v.; Mühlau-Volck s. v. Also ist die Form = נִזְלִי Jes. 63, 19; 64, 2 bei Silluq, und so auch Olsh. S. 592; Bö. II. S. 488; Land § 238; Stade § 425, b. — Unbestritten ist diese Erscheinung bei

נִבְקָה (und sie wird ausgeleert) Jes. 19, 3 für נִבְקָה Ges. Lgb. S. 372; Ew. § 193, c; Olsh. S. 592; Bö. II. S. 488; Ges.-Kautzsch § 67, Anm. 11; Müller § 279; Stade § 410, b. Ebenso bei

נִסְבָּה (sie wandte sich) Hes. 41, 7 a. aa. (O). ausser bei Müller; aber bei Land § 238. Qimchi hat diese Form im Mikhlol 129, a und im WB. s. v., vgl. „und die normale Form des Wortes wäre נִסְבָּה , wie Hes. 26, 2“.

וְנִמְלְתֶם (und ihr sollt beschnitten w.) 1 M 17, 11 erwähnt Qimchi 129, b nicht, denn er leitet es von נָמַל ab im WB., wovon er auch das oben S. 337 erwähnte יָמַל Ps. 37, 2; Hi. 14, 2; 18, 16; 24, 24 ableitet. Aber da 1 M 17, 11 von מָלַל abgeleitet werden kann, ist es gegen d. Targ. (תַּגְזִירִין) mit d. LXX (περιτμηθήσεσθε) passiv zu fassen; also können wir kein נָמַל (abschneiden) im Wörterbuch ansetzen. — Von מָלַל leiten die Form ab Ges. Thes. s. v.; Ew. § 234, e; Olsh., Bö., Ges.-Kautzsch, Müller a. aa. OO.; Mühlau-Volck s. v. und Stade § 452, b. So ist es richtig, weil מָלַל existirt hat, vgl. 329. Also ist die Form nicht zu מָלַל zu stellen, wie es Bö. auch thut II. S. 520.

Auch נָפַץ (es hat sich zerschlagen, zerstreut) 1 Sm. 13, 11 und נִפְצָה 1 M 9, 19 sowie נִפְצָה Jes. 33, 3 sind von נָפַץ abzu-leiten, da es diess nun einmal gegeben hat, wie man aus dem Eigennamen נָפַץ 1 Chr. 24, 15 sieht. So Ew. § 193, c; Olsh. S. 592; Mühlau-Volck S. 681; Müller § 279. Schwerlich können die Formen von נָפַץ abgeleitet werden, wie Bö. II. S. 519 f. thut. Möglich, aber weniger wahrscheinlich ist es, dass die Formen von einem Qal נָפַץ stammen, indem diess neben seiner transitiven Bedeutung „zerstreuen“ auch eine intransitive „sich zerstreuen“ besessen hätte. So Qimchi, der die Formen im Mikhlol 129, b nicht aufführt, weil er sie im WB. zum Verb נָפַץ stellt; Ges. Thes. s. v. und vielleicht Stade, weil er die Formen gar nicht erwähnt.

Aber נִקְטָה (sie fühlt sich abgestossen) Hi. 10, 1 gehört nach S. 325 nicht hierher. Denn die Existenz eines קָטַח ist trotz des Impf. יָקוּט Hi. 8, 14 und der Lesart נִקְטָה Hes. 6, 9 unsicher. Also gegenüber Olsh. S. 592; Stade § 410, b leiten richtig von קָטַח die Form ab Qimchi, WB. s. v. קָטַח; Ew. § 193, c; Bö. II. S. 520. Nicht anzunehmen ist Abstammung von נִקָּט. So Ges. Thes. s. v. und vielleicht Mühlau-Volck; denn diese führen zwar נִקָּט nicht mit auf, aber bringen es bei קָטַח als bekannte und sichere Grösse in Vergleich und erwähnen unsere Form weder unter קָטַח noch unter קָטַח. Ges. a. a. O. beruft sich darauf, dass נִקָּט im Chaldäischen existire; aber es hat da eine ganz andere Bedeutung, nämlich: halten, fassen, ergreifen.

Imperfectum. Die 1. sg. zufällig nur in אֶפְכָּה (ich werde mich beugen) Mi. 6, 6; Qimchi nicht 130, a, aber WB. s. v. — Wenn in Pausa יִרְמִי 1 Sm. 2, 9 (J. H. Michaelis z. St.; Ges.

Thes. s. v.) und יִתְחַמֵּר Ps. 102, 28 (J. H. Michaelis z. St.; Bö. II. S. 483), falls man letzteres für Niqtal hält, ohne Dagesch forte erscheinen, so erklärt sich diess nach § 30, 3 (S. 246).

ע"ו-Analogie in תִּבְרוּ (ausgeplündert w.); תִּבְרוּק (ausgeleert w.) Jes. 24, 3. Mit Ersatzdehnung wegen des ר auch תִּרְוֶה (du zerbrichst [intr.]) Hes. 29, 7. So Ges. Thes. s. vv., auch Lgb. S. 367; Ew. § 140, b; Olsh. § 265, e; Bickell § 130; Land § 237, e; Bö. II. S. 519; Mühlau-Volck s. vv.; Müller § 279, t; Stade § 552, b. Ges.-Kautzsch reiht § 67, 5 an die Formen des Perfectums mit o, die er aus Nachahmung von קָטַן erklärt, unmittelbar die Formen vom Imperfectstamm mit o an; also scheint er diese aus der Analogie jener Perfectformen erklären zu wollen.

Verdoppelungswegfall in תִּמְקַנָּה (sie werden zerschmelzen, sich auflösen) Zach. 14, 12. Diese Form stellte Ges. Lgb. S. 373 zum intransitiven Qal und fügte nur hinzu, dass sie auch Niqtal sein könne. Etwas ähnliches sagt Ew. § 197, a, indem er vermittelnd meint, dass die Form „aus Nif. erst ins intransitive Qal trete“. Aber da dieselbe Bedeutung sonst mit dem Niqtal bezeichnet wird, so ist auch diese Form zum Niqtal zu ziehen mit Qimchi 130, a (im WB. s. v. erwähnt er diese Form nicht); Olsh. § 265, e; Bö. II. S. 488; Stade § 542, b. Diese Form muss auch noch unter dem Gesichtspunct betrachtet werden, dass wie im Aramäischen das Consonantafformativ ohne Vocalstammauslaut angefügt worden ist, vgl. schon Ges. Lgb. a. a. O., obgleich nach dessen Auffassung der Form die Bemerkung unrichtig war: vgl. S. 338 bei תִּצְלִיחָה.

Volle Flexion nur in יִלְבֹּב (Verstand annehmen) Hi. 11, 12, weil es als Denominativ von לָבַב kenntlich sein sollte; vgl. Qimchi WB. s. v: „Seine Erklärung ist: Der Mensch ist hohl und ausgebohrt am Anfange, aber darnach יִלְבֹּב, sodass er לָבַב und Wissen hat“.

Imperativ: הִבְרִי (läutert euch!) Jes. 52, 11, wo wegen des ר die Verdoppelung durch Ersatzdehnung ausgeglichen ist. — Aber wahrscheinlich ist nicht mit Bö. II. S. 486 הִבְרִי (reinigt euch!) Jes. 1, 16 von זָכַר abzuleiten; da diese Form ausnahmsweise den Accent auf dem Vocalafformativ besässe. Freilich kann zur Begründung dieser Betonung das Streben, gleichen Tonfall mit dem vorausgehenden Imperativ herzu-

stellen, geltend gemacht werden. Und ein Grund, diese Ableitung vorzuziehen, ist, dass gewöhnlich nicht Zusammensprechen des ר mit dem folgenden Sibilanten, sondern Umstellung und Ausglei chung des Härtegrades Statt gefunden hat. Weil aber doch in einem sichern Beispiele Pred. 7, 16 (vgl. die Form unten S. 350) solches Zusammensprechen des ר und des Sibilanten vorliegt, so bleibt die gewöhnliche Ableitung unserer Form wahrscheinlicher, vgl. darüber § 41, 1, c.

Der Infinitiv kommt zufällig nicht in der Form הַסֵּב vor; sondern nur הָסֵם (zerfliessen, sich auflösen) als cstr. Ps. 68, 3 (Qimchi 129, b), als absol. 2 Sm. 17, 10. — Inf. abs. nach ר"ע -Analogie הַבִּיר und הַבִּיק Jes. 24, 3 zur Verstärkung der oben angeführten Imperfecte. Qimchi 129, b giebt als Paradigma הָסֵם , welches selbst nicht in der Sprache existirt.

Particip, ausser (wie im Paradigma steht) mit \bar{a} , auch mit \bar{e} : נָסֵם 1 Sm. 15, 9. — Mit Ersatzverdoppelung: נָסֵם (Zusammengezogenes, -gerafftes) Hi. 20, 28 von נָר ; also: „das Zusammengeraffte am Tage seines Zornes“. So Ges. Thes. Additamenta pag. 81; Olsh. § 261, a; Bö. II. S. 487. Das ist wahrscheinlicher, weil so das parallele membrum ein Subject bekommt, als dass die Form von נָר komme, „Zusammenrinnendes“ übersetzt werden müsse und Apposition zum vorausgehenden Subjecte sei, wie Qimchi, WB. s. v. und Mühlau-Volck s. v. wollen. Die Bedeutung „rinnen, dahinfließen“ hat allerdings auch das Targum in der Form gefunden, indem es mit willkürlich ergänztem Subject übersetzt: „sein Oel und sein Wein sind dahinfließende מִן־הַלֵּל “. Die LXX zerhauen den Knoten mit $\text{ῥμέρα ὀργῆς ἐπέλθοι αὐτῷ}$.

4. Intensivstämme.

- | | |
|---|---------------------------|
| a) סֵב , סֵבֵב , הִסְתֵּב | } wie קָטַל etc. |
| b) סִיב , סִיבֵב , הִסְתִּיב | |

Bei den drei Intensivstämmen konnte wegen Verdoppelung des mittleren Stammconsonanten nicht ein Zusammensprechen desselben mit dem dritten Stammconsonanten eintreten.

a) Qittel. — Ich erlaube mir hier aus praktischen Gründen ein Beispiel mit Gutturalis zu nehmen, weil in den Intensivstämmen die Gutturalis keine Abweichung hervorgerufen hat. Vgl. הִלֵּל (hell sein lassen = verherrlichen, loben); הִלְלֵה ; קָנֵה .

(nisteten) Hes. 31, 6 mit ausgefallenem Dagesch forte, während diess sonst auch in dem *n* blieb. — Impf. z. B. הִלְלֵה, אֶהְלֵל ohne Dagesch forte wegen der Häufigkeit des Wortes, während sonst Dagesch forte auch in *l* meist blieb; אֶהְלֵלָה. Ausfall des Dagesch forte aber auch in נִשְׁטַח (wir wollen tasten) Jes. 59, 10. Solcher Wegfall des Dagesch forte noch im Plural des Ptc. bei einem andern Verb 1 Sm. 3, 13; bei ע Ri. 5, 11; bei ק Ri. 7, 6 f. — Bei ה mit Ersatzdehnung z. B. אֶמְרֶה (bitter machen) Jes. 22, 4. — Imp. z. B. הִלְלֵה.

Quttal. — שִׁדְדָה Jr. 4, 20; auch plene הִלְלֵה = *hullā'lu* Ps. 78, 63 bei Silluq. Bö. I. S. 274 f. spricht die Vermuthung aus, dass durch das ה die Lesart הִלְלֵה (sie haben gewehklagt) für הִי angezeigt werde, weil הִלְלֵה Ps. 137, 3 von ילל vorkomme und der Parallelismus v. 64 es verlange. Das ist unsicher. — Nur einmal in geschärfter Silbe mit nachfolgendem Schewa ö in שִׁדְדָה (sie ist verheert) Nah. 3, 7. — Particip: הִלְלָה Hes. 26, 17 bei Rebia ist als Ptc. ohne ה aufgefasset von Ges. Lgb. S. 316; Ges.-Kautzsch § 52, Anm. 6, ohne dass diese die Betonung auf der Vorletzten in kleiner Pausa als dagegen sprechend erwähnt hätten. Olsh. § 250, c hat bemerkt, dass nach dieser Betonung die Form von den Punctatoren als 3. sg. Pfi. und der Artikel als Stellvertreter des Relativpronomens aufgefasst worden sei, wie auch Elias Levita in seiner Nota zu Qimchi's WB. erklärt. Olsh. ist aber wohl mit Recht geneigt, diese Auffassung für unrichtig zu halten, und so auch Bö. II. S. 77. Stade § 220 sieht in der Form ein „feminines Particip mit Vortonqames“. Man sieht nicht, was er damit sagen will. Denn soll es bedeuten, dass dieses Wort vor der Femininendung sein *a* zeigt, so ist dieses nichts Hervorzuhebendes, weil diess überhaupt die Regel ist. Soll es aber etwas Besonderes in Bezug auf unsere Form bedeuten, so steht das fragliche Qames eben nicht in der Vortonsilbe, sondern in der Tonsilbe. — Bei ה tritt Ersatzdehnung ein: מִצְרָרִים (zusammengebundene) Jos. 9, 4.

Hithqattel. — Z. B. הִתְפַּלֵּל (sich als Entscheider, Vermittler κατ' ἐξουσίαν d. h. als Beter erweisen). הִתְמַם (sich als vollkommen, redlich erweisen) Ps. 18, 26, also von תָּמַם (in sich gesammelt sein). — Bei mittlerem ה Ersatzdehnung: z. B. הִתְפַּחֵר (du benimmst dich als Fürst) 4 M 16, 13, worin auch

noch Metathesis des Dentalen und des Sibilanten zu beobachten ist. Auch der Inf. abs. **הִשְׁתַּחֲוֶה** folgt.

An das Ps. 18, 26 bei Silluq stehende **תִּתְּנֶה** schliesst sich v. 27 **תִּתְּנֶה** (du erweist dich als rein) bei Athnach, wie dort ja auch das schon § 25, 4 (S. 197) erwähnte regelmässige **תִּתְּנֶה** (du erweist dich als verdreht) steht bei Silluq. Im Paralleltex. 2 Sm. 22 steht v. 26 gleichfalls zu Ende **תִּתְּנֶה**. Darauf folgt aber v. 27 **תִּתְּנֶה** (als Nicht-pausalform ist kaum mit Ges. Lgb. und Mühlau-Volck eine Form mit Pathach, sondern eine mit Sere anzusetzen). Es scheint doch diese Form mit Ges. Lgb. S. 374 als eine Spur der Erscheinung erklärt werden zu müssen, dass die aramäische Bildung des Ethpeal [und des Ittaphal] **תִּתְּנֶה** [und **תִּתְּנֶה**] auch im Munde der Israeliten möglich war oder wenigstens mit dem Vordringen des Aramäischen möglich wurde. So auch Röd. im Index analyt. z. Thes.; Ew. § 132, d; Olsh. § 269, e; Land § 248; Mühlau-Volck im Anh. Aber Stade § 550, b urtheilt: „Die Uniform **תִּתְּנֶה** 2 Sm. 22, 27 verbessere nach Ps. 18, 27!“. Nun abgesehen davon, dass Stade selbst eine Uniform geschrieben hat, indem er in den hebr. Text eine aramäische Form eingetragen hat, kann ich mir sein Urtheil nicht aneignen, weil 1) in dem **תִּתְּנֶה** ein Anlass zu solch abweichender Bildung vorliegt, weil 2) das Chaldäische eben eine ähnliche Bildung bei den **תִּתְּנֶה** hat, und weil 3) das schon § 25, 4 erwähnte **תִּתְּנֶה** folgt. Denn diese letzte Form lässt sich doch nur als Nachbildung der beiden vorausgehenden Formen **תִּתְּנֶה** und **תִּתְּנֶה** verstehen (Ges. Lgb. S. 374). Dafür habe ich mich schon oben entschieden und ich füge hier hinzu: Es scheint mir die „Verdrehtheit“ des Benehmens Jehovas, welche in Aussicht gestellt wird, durch die Umstellung der Buchstaben veranschaulicht zu sein. Diese Ansicht ist der vorzuziehen, dass an Stelle des im Psalm verwendeten **תִּתְּנֶה** bei Sam. **תִּתְּנֶה** (fade, geschmacklos sein) gesetzt sei (Röd. im Index anal. und Mühlau-Volck). Dass endlich auch diese Form auf einem „Schreibfehler“ beruhe, also zwei zufällige Schreibfehler hinter einander vorlägen (Olsh. § 269, a) und auch diese „Uniform“ nach dem Psalm zu verbessern sei (Stade § 550, a), ist schwer vorstellbar. — Qimchi WB. s. v. bemerkt nur, dass die zu Grunde liegende Form **תִּתְּנֶה** sei.

Ausführlicher erklärt sich Qimchi im Mikhlol S. 132, b: „**תִּתְּנֶה**; es giebt ein schweres Wort von dieser Wurzel, und das ist **תִּתְּנֶה** und seine normale Form wäre **תִּתְּנֶה**. Und wenn beim Wegfallen des Zeichens der Verdoppelung wir sagen würden **תִּתְּנֶה**, so wäre diess einer Form gleich, deren Wurzel **תִּתְּנֶה** wäre, wie **תִּתְּנֶה** [und er entblösste sich] 1 M 9, 21 von **תִּתְּנֶה**, und in Folge dessen warfen sie die Laute von **תִּתְּנֶה** in **תִּתְּנֶה**. Und das Dagesch im **ת** soll lehren, dass an dem

Worte mangelhaft ist das Fehlen der Verdoppelung [er sieht also in dem Doppel-ת eine Ersatzverdoppelung]“.

b) Die Doppeltheit des zweiten Stammconsonanten ist durch den langen Vocal *ô* ersetzt, mag das diesem zu Grunde liegende *a* aus zur Ersatzdehnung verlängertem *ǎ* [was nach § 26, 1 mir das wahrscheinlichste ist], oder aus der III. arab. Form stammen. Wie ich, sieht diese Formen auch Bickell an, vgl. § 116: „These verbs mediae geminatae seldom form a Piel and its related conjugation, but most commonly a Poel, of which the *ô* = *â* is probably to be regarded as a compensative lengthening for the doubling which has fallen out, thus avoiding the triple repetition of the same consonant“. Auch Land schliesst § 55 diese Formen an כִּוְּב (כְּבֻּב) an, indem er sagt: „De eerste helpt van dien dubbelen klank gaat dan over in ו b. v. עוֹלְלָה (עוֹלְלָה) in pl. v. עוֹלְלָה“.

Pōzēl. — Z. B. יְהוֹלֵל (er erklärt für prahlerisch) Hi: 12, 17; vgl. יִזְוֹר (und er nieste; eig. streute aus) 2 Kg. 4, 35 von זרר I. die einzige Form. — Cohortativ: אֶסְבְּהָ (ich will umgehen) Ps. 26, 6.

סָם Dn. 8, 13; 9, 27; 12, 11 mit Bō. II. S. 491 als Inf. aufzufassen, ist unmöglich. Auch dass es Ptc. Qal sei [Mühlau-Volck s. v.] ist unwahrscheinlich, weil es ja überhaupt unsicher ist, ob סָם transitive Bedeutung hat, vgl. Nr. 2 (S. 340) über Hes. 36, 3. Wahrscheinlicher ist es Partic. Poel ohne מ. So Rōd. in Ges. Thes. s. v.; Olsh. § 190; Stade § 233. — Dagegen

סָם (Pauken schlagend) Ps. 68, 26 ist wahrscheinlicher Ptc. Qal [Rōd. Thes.; Mühlau-Volck s. v.], als Ptc. Poel [Olsh. § 254], da von letzterem Verbalstamm מָס Nah. 2, 8 in abgeleiteter Bedeutung (auf die Brust schlagen) gebraucht ist. Auch הוֹלֵל (Prahler, Uebermüthige) Ps. 5, 6 etc. ist wahrscheinlich Ptc. Qal, da das Qal הוֹלֵל (prahlend, übermüthig sein) mit jenem Ptc. in demselben Verse Ps. 75, 5 steht. So Ges. Thes.; Bō. II. S. 482; Mühlau-Volck gegen Olshausen § 254.

Neben מוֹזֵן (Wahrsager) ist auch מוֹזֵן im Femin. und Plur. Particip Ew. § 179, a; Olsh. § 187, a; Bō. II. S. 491; Stade § 233; Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v.

Pōʾal. — Z. B. Ptc. מְהוֹלֵל (für Scheinbares, äusserlich Glänzendes erklärt = blosser Schein, innerlich Hohles, Scheinvergnügen) Pred. 2, 2.

Hithpōzēl. הִתְהַלְלָה (sich als prahlerisch, unsinnig erweisen) Jr. 46, 9 etc. — Auch mit Spiritus lenis und Metathesis אֲשִׁחוּלְלִי (sie wurden ausgezogen, geplündert) Ps. 76, 6, vgl. S. 213. 247. 275. 293. — Neben יִשְׁתַּחֲוֶה (erstarren) Jes. 59, 16 etc. (worin also die Metathesis vorliegt) findet sich einmal mit Assimilation des Dentalen הִשְׁחַחֵם (du verwüdest, zerstörst dich) Pred. 7, 16. Diess ist zugleich die einzige reflexive Form, welche in Pausa nicht Qames zeigt; jedenfalls, wie Bö. II. S. 294 sagt, weil durch die Assimilation der Reflexivcharacter verwischt war.

c) Seltener Intensivstämme. Pilpel: גָּלַגַּל (rollen, wälzen) Jr. 51, 25; כָּרַכַּר (stark kreisen = tanzen) 2 Sm. 6, 14. 16: סָלַסַּל (in der Schwebe halten = hochhalten) Spr. 4, 8; צָרַצַּר (zertrümmern) Hi. 16, 12; צָצַצַּח (pipen, zirpen) Jes. 29, 4; 38, 14: קָלַקַּל ([als leicht behandeln] = schütteln; [leicht = glatt sein lassen] = schärfen) Hes. 21, 26; Pred. 10, 10.

Hithpalpel. הִתְגַּלְגַּל (sich einherwälzen) Hi. 30, 14; הִתְקַלְקַל (erschüttert werden) Jr. 4, 24; vgl. noch יִתְמַרְמַר (erbittert werden) Dn. 8, 7; 11, 11. Mit Metathesis יִשְׁתַּקְשְׁקוּ von שָׁקַק (laufen) = „sich einander überrennen“ Nah. 2, 5.

5. Causativstämme.

Perfectum:	הִסֵּב	הִיִּסֵּב
	הִסְבָּה	הִיִּסְבָּה
	הִסְבֹּת	הִיִּסְבֹּת
Imperfectum:	יִסֵּב	יִיִּסֵּב
	תִּסְבִּי	תִּיִּסְבִּי
	תִּסְבִּינָה	תִּיִּסְבִּינָה
Imperativ:	הִסֵּב	
	הִסְבִּי	
	הִסְבִּינָה	
Infinitiv:	הִסֵּב	הִיִּסֵּב
Particip:	מִסֵּב	מִיִּסֵּב.

Hiqṭil. Perfect. Das ē hinter ה ist als Dehnung des i erklärt worden, in welches das alte a [von *hasabba*] wie bei den starken Verben übergegangen war, von Ges. Lgb. S. 359; Olsh. § 255, h; (Bickell § 131 stillschweigend durch seine Transcription); Bö. II. S. 474; Ges.-Kautzsch § 67, 6. Und das

ist auch die richtige Erklärung; denn *i* ist auch sonst in offener Vortonsilbe in *ē* übergegangen, vgl. Stade § 90. Ew. sagt nichts über die Entstehung dieses ה, vgl. § 122, e; 131, e; ebenso wenig Land § 228; Müller § 273—281. — Nur Stade hat eine andere Erklärung aufgestellt § 159, a, indem er auf seinen § 108 zurückweist, wo er von der rückwärtswirkenden Kraft eines folgenden *i* auf vorhergehendes *a* spricht [vgl. oben § 29, 1, c; S. 218]. Aber in unserm Fall hat die folgende Silbe gar kein *i*, und ausserdem kann Stade nicht erklären, weswegen dieselbe Wirkung nicht im Imperfectstamm eingetreten wäre, wenn sie überhaupt in dieser Hiphilbildung thätig gewesen wäre. — Das *ē* der Stammsilbe ist nicht mit Ges. Lgb. S. 357 daraus zu erklären, dass man für *i* das kürzere *e* gewählt habe (! alte Erklärungsweise), damit überhaupt die Contraction der beiden gleichen Stammconsonanten möglich würde. Richtig Ew. § 131, e: Vor dem eigentlich doppelten letzten Wurzel-laute hat sich der Vocal hier nicht zum *i* dehnen können. Dann sind also die *i* in den Formen mit Consonantafformativen Verkürzungen aus jenem *ē*. So auch Bö. II S. 473; Bickell § 131. — Olsh. § 255, h lässt vielmehr das ursprüngliche *a* zu *i* und aus diesem nach dem allgemeinen Gesetz durch den Accent *ē* werden. Ebenso Land § 228, f: „De eerste stamvocaal, hoewel thans in een open lettergreep staande, wordt toch in analogie met de sterke wortels geregeld tot *i* (thans *ē*) gewijzigd“; Ges.-Kautzsch § 67, 6; Müller § 274. Da dieser Entwicklungsgang nicht beim starken Verb Statt gefunden zu haben scheint, vgl. § 27 (S. 207), ist er auch hier zu verwerfen. — Endlich Stade § 159, b lässt, wie ja überhaupt, vgl. § 27 (S. 210), in das Perfect Hiqtıl den Vocal des Imperfectum eindringen und dieses *i* zu *ē* werden. Dagegen oben S. 210.

In der Stammsilbe steht öfters das alte *a*, z. B. זרמל (zermalmen) 2 Kg. 23, 15; זקל (gering sein lassen) Jes. 8, 23; Qimchi 130, a. b; זקל Hes. 22, 7. Wenn also זמר (bitter sein lassen) Hi. 27, 2; Ruth 1, 20 sowie זמר (einengen) 5 M 28, 52 erscheint, so kann dies um so weniger auf Einfluss des ז zurückgeführt werden, als auch זמר immer (sechsmal) gesprochen wird z. B. Jes. 33, 8, und nur zweimal זמר in Pausa erscheint 1 M 17, 14; 4 M 15, 31. Die beiden letzten Hiqtılformen hat Qimchi unrichtig von זמר und זמר abgeleitet, darum fol. 104, a erwähnt. — Dagegen bewirkt das folgende ז Ersatzdehnung

für $\dot{\text{y}}$; daher הִצְרִיחַ Jr. 10, 18; Zeph. 1, 17. In der letzteren Stelle hat das Perf. consec. keine abweichende Miledbetonung, wie Delitzsch besonders hervorgehoben hat, Praefatio zu Baer-Kleinen Propheten, pag. IV. Vgl. noch הִפְרִי (sie haben gebrochen) Ps. 119, 126, Qimchi 104, a. — הִשְׁרִי (Fürsten einsetzen) Hos. 8, 4; ע"ר -Analogie; vgl. Esth. 1, 22; Ri. 9, 22; Hos. 12, 5; 4 M 16, 13; Jes. 32, 1; Spr. 8, 16; also שִׁר liegt zu Grunde; ein שִׁר kann nicht mit Qimchi, WB. angesetzt werden.

Ohne Vocalstammauslaut: וְהִפְרַחְתָּהּ (und du sollst mir zerbrechen = vernichten) 2 Sm. 15, 34; וְהִתְלַחְתָּ (du hast betrogen) Ri. 16, 10. 13. 15. Bei Bö. II. S. 488 steht unrichtig וְהִתְלַחְתָּ aus Verwechslung mit וְהִתְלַחְתָּ Jr. 16, 13; 22, 26, wo dieselbe Erscheinung bei einer Form von טַל sich findet.

Imperfectum. $\text{וְהִתְלַחְתֶּינָהּ}$ (ihr haltet lange hin = täuscht. Hi. 13, 9 mit [gebliebenem oder] wiederhergestelltem Anlaut des Imperfectstammes; vgl. oben S. 294. In $\text{וְהִתְלַחְתֶּינָהּ}$ Jr. 9, 4 bei Zaqeph qaton kann der Ausfall des Dagesch forte nicht der kleinen Pausa zugeschrieben werden, sondern muss als Verdoppelungswegfall im Dauerlaute betrachtet werden. In $\text{וְהִתְלַחְתֶּינָהּ}$ 1 Kg. 18, 27 haben wir Ersatzverdoppelung.

וְהִמְשִׁיכָהּ (direct-causativ: das Tasten ausüben = tasten) Ps. 115, 7 nach ע"ר -Analogie. Bö. II. S. 518 stellt die Form richtig zu מִשְׁשׁ , aber meint, י stehe für י , und die Form sei Qal. — Von einem מִשְׁשׁ leiten die Form ab Qimchi, WB.; Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v.

Impf. consecutivum z. B. וְהִתְרַקְּתָהּ 2 Kg. 23, 6 (Qimchi 131, a). וְהִתְרַקְּתָהּ (und sie zerschmetterte) Ri. 9, 53 wahrscheinlich [vgl. oben S. 328 die Form von רַמַּם 2 M 16, 20] zum Unterschied von der entsprechenden Form des Verb רָקַץ (laufen): Ew. § 232, c; Bö. II. S. 484. Olsh. § 257, f und Ges.-Kautzsch § 67, Anm. 7 versuchen keine Erklärung; Stade erwähnt die Form nicht. — Es ist unverständlich, wie Qimchi 105, b („das Dehnungs-jod ist weggefallen, weil das Wort ein Miled ist“) und WB. s. v. die Form von רָקַץ ableiten konnte, das doch sonst nur die Bedeutung „laufen“ hat. Während Buxtorf ihm in Bezug auf das oben erwähnte הִצְרִיחַ und הִפְרִי gefolgt ist, ist er in dieser unlebendigen Betrachtung der Spracherscheinungen nicht gefolgt, sondern hat in der Concordanz die Form richtig zu רָצַץ gestellt.

Mit Ersatzverdoppelung nicht bloss **יִפְּחוּ** (und sie zerstießen) 5 M 1, 44, sondern auch mit Verdoppelung des zweiten Stammconsonanten **יִפְּסוּ** Ri. 18, 23 etc.; Qimchi 131, a. — **יִפְּסוּ** („entsetzt sich“ wahrscheinlicher als „man verwüstet“) Jr. 49, 20 zugleich mit ע"ו-Analogie; aber trotzdem nicht mit Stade § 499, d zu lesen **יִפְּסוּ**; die Scriptio plena will den Vocal *i*, nicht *e*; aber **יִפְּסוּ** (und wir verwüsteten) 4 M 21, 30; vgl. über die Richtigkeit der masoretischen Auffassung gegenüber den LXX unten § 41, 5, e Qal Imperf. consec. — Die Vermuthung von Bö. II. S. 552, die Form stehe für **יִפְּסוּ**, ist unnöthig. Ebenso die Ewalds § 252, a: von **נָפַח** = **נָפַח** Jr. 4, 7. Die richtige Ableitung von **שָׁמַח** bei Qimchi 131, a; Ges. Lgb. S. 369; Röd. Thes. s. v.; Olsh. § 257, f, Schluss; Mühlau-Volck im analytischen Anhang. Stade § 588 erwähnt die Form nicht.

Infinitiv: **לִפְּחוּ** Jr. 4, 11 mit *a* jedenfalls wegen des *r*; mit Pathach aber trotz des Silluq gemäss der oben § 32, 2 (S. 282) mitgetheilten Beobachtung Böttchers.

Particip. Dass es hinter **ח** nicht den Vocal des Imperfectstammes, sondern den des Perfectstammes zeigt, wird nur erwähnt von Olsh. S. 581; vgl. den naiven Ausdruck der Verwunderung bei Bickell § 131 „The participle prefixes singularly enough the vowel *i*“; Ew. § 169, c betrachtet *e* als eine aus der nominalen Natur des Particips erklärliche grössere Dehnung des *a*. Bö. II. S. 474 sagt, das Participium behalte das *e* des Perfects zum Unterschiede von gleichgebildeten Nominibus z. B. **מִנֵּן** (Schild). Das lässt sich hören. Stade § 285 verweist auf seinen § 108, wie oben bei der Erklärung des *e* hinter **ח** im Perfect. Aber wesshalb diese angebliche regressive Steigerung des *a* wie im Perfect auch im Particip eingetreten, und dieses nicht vielmehr wie sonst an das Imperfect sich angeschlossen hat, — das bleibt eben unerklärt. — Wieder eine andere Erklärung aufzustellen versucht Land, welcher § 152, n sagt: „Vormen als **מִסֵּב**, **מִבִּיא** zijn uit *mahisibb*, *mahibij* te verklaren; de voorlaatste stamvocaal *i* is echter uit *a* ontstaan in analogie met vormen van sterke wortels“; und da verweist er auf **מִחֲסוֹר** (Mangel), aber **מִזְמֹר** (Gesang). Aber es bleibt ja auch dabei unerklärt, wesshalb bei **מִקְטִיל** etc. diese Analogie nicht gewirkt hat, dagegen aber in **מִסֵּב** [und **מִקֵּים**] sie gewirkt haben soll. — Müller § 276 lässt die Analogie der ע"ו wirken; aber wenn auch hier diese Erklärung nicht so gewagt ist, wie oben

beim Impf. Hiqtal überhaupt (S. 210), so scheint sie mir doch auch hier unannehmbar; weil zwar die Analogie der ״ע stark in die Flexion der ״ע eingegriffen hat, aber doch immer nur neben den eigenen Bildungen der ״ע abweichende Formen hervorgerufen hat. Hier hätte aber diese Analogie die eigene Bildung der ״ע ganz verdrängt. — Einmal mit א צל (Schatten spendend) Hes. 31, 3 bei Tiphcha. (צל, welches Qimchi 130, b noch anführt, ist nicht Particip). — Nach ״ע-Analogie צל (bedeckend) Ri. 3, 24. So Olsh. S. 581, Bö. II. S. 519. Es kann kein besonderes צל angenommen werden mit Qimchi, WB.; Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v.

Uncontrahirt zeigen sich nur alle Formen von צל, wahrscheinlich, wie Bö. II. S. 484 sagt, damit das Schallnachahmende stärker hervortreten sollte; auch צל Mi. 6, 13, vielleicht damit der Begriff des „Verwüstens“ [so wahrscheinlicher mit Ges. Lgb. S. 370 u. Andern, als „starr sein“ mit Röd. im Thes. und Mühlau-Volck s. v.] stark in die Ohren fallen sollte; צל (starr seiend) Hes. 3, 15.

Hoqtal. Das ū dieses Verbalstammes ist als Verlängerung des ursprünglichen und bei diesen Verben in offene Silbe getretenen u [von *husabba*] erklärt von Ges. Lgb. S. 359; Olsh. S. 585; Bö. II. S. 474; Ges.-Kautzsch § 67, 6. Nur Ewald § 131, e: „Wie bei den ״ע“; Bickell § 131 „perhaps after the analogy of the *primae vav*“; auch Müller § 276 verweist auf die Aehnlichkeit der ״ע; und Stade sagt § 159, a: „Bei den ״ע und ״ע wie bei den ״ע“. Das scheint mir eine unerlaubte Anwendung der Analogie zu sein. Im Hintergrunde dieser Theorie steht aber die Scheu vor der Annahme, dass ein ursprüngliches u in offener Silbe sich erhalten und zu ū gedehnt hätte. Das ist aber nach ausdrücklicher Ueberlieferung vorgekommen, vgl. meine obige Auseinandersetzung § 20, 12. Wenn aber diess auch nicht der Fall wäre, würde doch hier bei diesem passiven Verbalstamm genug Grund vorhanden gewesen sein, das u festzuhalten, weil beim Verschwinden dieses u dieser Stamm gar nicht hätte gebildet werden können. Man vergesse auch nicht bei der Betrachtung dieser Umwandlung, dass bei der Ersatzdehnung in vielen Nominibus z. B. צל neben צל (Kebsweib) das i in offen werdender Silbe als i geblieben ist. — Eine eigene Erklärung hat endlich Land § 233, b gegeben „היבם [היבם]; dit kan verklaard worden uit

een onregelmatige verdubbeling van den eersten radical (gelijk wij eens **הִמְכָּה** van **מָכָה** „verzakken“ vinden), die later volgens wordt opgelost“. Da ist eine offenbar abweichende Bildung (die mit Ersatzverdoppelung) zur Quelle der regelmässigen gemacht. — Mit Ersatzverdoppelung: **הִמְכָּה** (gedrückt werden, zusammensinken) Hi. 24, 24.

Imperfect. Bemerke **הִתְפַּר** (und sie wurde zerbrochen) Sach. 11, 11, also das *ā* in Ultima behielt den Accent, obgleich die Paenultima offen war; vgl. S. 162. Bei **יִשָּׁד** Hos. 10, 14 und der 2. sg. Jes. 33, 1 haben wir nicht mit Ges. Lgb. S. 371; Ew. § 131, e; Olsh. § 261; Bö. II. S. 487 Ersatzverdoppelung oder mit Stade § 516, b Dagesch forte orthovocalicum [zum Schutze des kurzen Vocals] anzunehmen. Denn dann wäre die Plenarschreibung nur eine zufällige, willkürliche. Sondern wir haben Verkürzung der nach der Analogie langen Silbe wegen des folgenden Sibilanten, also Dagesch forte orthoconsonanticum, vgl. S. 53. So auch in **יִפְּסוּ** Jes. 28, 27. Aber Ersatzverdoppelung haben wir z. B. in **יִפְּחוּ** (sie werden zerstoßen) Jr. 46, 5; Mi. 1, 7; Qimchi 131, a. b.

Imperativ. Wie **הִשְׁמַר** Perfect Hiqtal Jer. 10, 25 bei Silluq, so steht der Imp. Hiqtal **הִשְׁמַר** (starret!) bei Athnach Hi. 21, 5. Nur aus Verkennung dieser pausalen Vocalisation sind die Schreibweisen **הִשְׁ**, **הִשְׁ**, **הִשְׁ** zu erklären (Qim. 134; Michaelis z. St.), wonach hier ein Imp. Hoqtal vorläge. So Qimchi, WB. s. v.: „Das *ש* ist nicht dageschirt, und das *ה* wird gelesen mit breitem Qames (**ק' הָהָה**); so wird es gefunden in correcten Manuscripten, und es ist Imperativ, und das Pathach des *ש* steht anstatt eines Sere, und seine normale Form wäre **הִשְׁמַר**. Und Rabbi Jona schrieb, dass das *ש* dageschirt und das *ה* gelesen werde, wie wenn es mit **ק' הִשְׁהָה** versehen wäre; aber er erklärte es auch so für den Imperativ und sagte, dass es sein sollte nach der Analogie von **הִשְׁמַר** HL. 6, 5“; ebenso Röd. Thes.; Bö. II. S. 485; Olsh. § 260; Land § 226, d; Baer-Del.; Stade § 609, b; während Mühlau-Volck diese passive Vocalisation als richtig anführen.

6. **Vor Suffixen** richten die affirmativlosen und die vocalisch affirmirten Formen sich in der Punctuation der Stammsilbe nach den consonantisch affirmirten Formen.

Also Perfect Qal קָטַף etc. Bemerke קָטַף (er hat ihn verflucht) 4 M 23, 8. Von uncontrahirten Formen sei ein Beispiel קָטַף (er hat ihn gemessen) Hes. 42, 20.

Imperfect Qal קָטַף (er wird mich betasten) 1 M 27, 12; vgl. v. 22. Zu demselben קָטַף ist auch zu rechnen קָטַף v. 21 mit weggefallenem Dagesch forte und mit u trotz des Metheg vgl. oben § 13, Anh. S. 107. Das Metheg gerade bietet also nicht, wie Olsh. S. 520 sagt, einen Grund, in der Form die קָטַף -Analogie wirken zu sehen (Olsh. a. a. O.) oder sie von einem קָטַף abzuleiten (Mühlau-Volck s. v.). — Aufgeben oder Verkennung der Verdoppelung, also Ableitung von קָטַף ist in קָטַף (er wird in ihn einschneiden — eindringen) 1 M 49, 19; Hab. 3, 16 angenommen von Bö. II. S. 518. Und man kann dafür sagen, dass nicht bloss an der erstern Stelle ein Derivat von קָטַף davor steht, sondern auch sonst keine Derivate von קָטַף vorkommen. Und da nun einmal das Verschwinden der Verdoppelung bei קָטַף unfraglich ist, so kann wegen solcher Formen nicht ein besonderes Verb angenommen werden. — Eine solche Erklärung hält selbst Qimchi für naheliegend, vgl. WB. s. v. קָטַף : „יגורנו; längst haben wir daran erinnert, dass es die Bedeutung von קָטַף hat, obgleich es nicht zu seiner Wurzel gehört; und es ist קָטַף und קָטַף derselben Bedeutung, und ihresgleichen giebt es viele [Verba]. Und vielleicht ist auch קָטַף von der Wurzel des קָטַף und der quiescirende Buchstabe ist ein Ersatz für das Zeichen der Verdoppelung“. — Ein Verbum קָטַף ist aber angenommen von Ges. Thes.; Mühlau-Volck s. v.; Stade § 484, e. — Ebenso glaube ich über קָטַף (sie zerdrückt sie) Hi. 39, 15 urtheilen zu müssen, vgl. darüber oben S. 328 bei קָטַף . — קָטַף Jr. 50, 44 Kth ist nach 49, 19 verschrieben für קָטַף (ich werde sie zum Laufen bringen); vgl. Graf z. St. — Mit Ersatzdehnung קָטַף (er zog ihn) Hab. 1, 15, [und von demselben קָטַף (trahere) jedenfalls auch קָטַף (es zieht sie nach) Spr. 21, 7 mit Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v. Nicht ist wegen der Pleneschreibung mit Ew. § 138, a an dehnenden Einfluss des ק zu denken (denn es gab nichts zu dehnen), oder mit Bö. II. S. 528 an Ableitung von קָטַף („einkehren“, oder, was es gar nicht bedeutet, „schrecken“). — קָטַף (du sollst ihn verfluchen) 4 M 23, 25 hinter dem als Inf. absol. fungirenden קָטַף gebraucht, kann nur von קָטַף mit Annahme der Ersatzverdoppelung abgeleitet werden (Olsh. § 243, d; Stade § 544, c). Weder kann ein Einfluss der קָטַף -Analogie des synonymen קָטַף angenommen (Bö. II. S. 527) noch die Form geradezu von diesem Verb קָטַף hergeleitet werden (Ges. Thes., Mühlau-Volck s. v.). Die Form besitzt überdiess Vererbungschataph-qames [S. 74]. — Uncontrahirt: קָטַף (er wird sie verheeren) Jer. 5, 6 (Qimchi 132, a); aber contrahirt Spr. 11, 3

Qeri. — Neben פקדו (sie bedecken ihn) Hi. 40, 22 auch פקדו (sie werden dich ausplündern) Hab. 2, 8 und ebenso פקדו Zeph. 2, 9.

Imperativ Qal mit ו in der Stammsilbe, wie man daraus ersieht, dass selbst bei einer Gutturalis einmal ו steht, vgl. S. 364. Andererseits auch ohne Concurrenz einer Gutturalis ו in פקדו (schüttet es auf!) Jer. 50, 26.

פקדו (verfluche ihn!) 4 M 23, 13. Einfach angeführt ist die Form bei Ges. Lgb. § 103, Anm. 4. Anerkannt, wenn auch „merkwürdig“, oder „höchst auffällig“ genannt ist die Form bei Olsh. § 97, b; Ges.-Kautzsch § 67, Anm. 2. Ew. § 250, b hat bemerkt, dass die Verdoppelung unterblieben sei, wie wenn das פ noch in der Stammsilbe laute. Er meint: wie wenn es noch am Wortende stehe. Das ist selbstverständlich keine Erklärung. Bö. II. S. 35 weist darauf hin, dass dies Verb im Impf. und Imp. seine hintere Verdoppelung aufgegeben hatte. Aber beim Imp. soll es doch eben erst erklärt werden. Er hätte also sagen sollen: Weil diess Verb im Imperfect bei Ersatzverdoppelung seine hintere Verdoppelung eingebüsst hatte, konnte man sich auch beim Imperativ eine Aussprache ohne hintere Verdoppelung leicht angewöhnen. Ich glaube, dass auch hier der Einfluss des synonymen פקדו gewirkt hat, indem auch diese Form durch die Tradition und die Punctatoren von פקדו abgeleitet worden ist. Dass diese Aussprache nicht schon vom Consonantentext gemeint ist, sondern dass in diesem eine Form von פקדו beabsichtigt ist, lässt sich wohl bestimmt behaupten. Diess meint auch Stade § 591, e, indem er schreibt, dass פקדו zu lesen sei. Auch die Suffixform ו mag im Leben der Sprache nicht am Verb existirt haben; bei פקדו (er ist vorhanden) 5 M 29, 14 etc. lässt sich noch darüber streiten. — Qimchi behandelt die Form zunächst fol. 33 s., vgl. „Der Imp. heisst פקדו oder פקדו, obgleich nicht gefunden wird das Fürwort mit ו allein. So ist die Erkenntniss des Rabbi Juda Chajug, welcher sagte, dass von פקדו sei die Wurzel פקד und dass es nach der Analogie von פקדו gehe. Und Rabbi Mose hakohen griff ihn an und sagte, dass man nicht sagt פקדו von פקדו, sondern פקדו. Aber das ist kein siegreicher Angriff, denn wenn es einmal so [פקדו] gefunden wird beim Infinitiv, warum soll man nicht auch so beim Imperativ sagen? Und man muss sagen, dass ו das Suffix der 3. Person sei, obgleich das ו raphirt [ohne Dagesch forte] und mit Cholem gegen die Regel auftritt. Aber so, wie es, kommt vor פקדו [oben S. 222] und פקדו. — Auf fol. 133, a fügt er hinzu, dass die Wurzel פקד nicht vorkomme, und sehr sicher sei, dass das ו so hinzugefügt sei, wie er fol. 34, a geschrieben habe; — oder dass das ו an Stelle des Verdoppelungszeichens ist, wie in פקדו Jes. 23, 11 und פקדו KL. 3, 22 [vgl. oben S. 332]. Auch ist es erlaubt zu sagen,

dass : u. י Verbalsuffix seien, wie es beim Impf. ist: יִשְׁפֹּט, und dass so es auch beim Imp. aufgetreten sei und dass die normale Form davon mit dem Dagesch יִשְׁפֹּט sei, und dass das Wort erleichtert wurde und das Dagesch aus dem identischen Stammconsonanten und dem : ausgefallen, und es mit Cholem aufgetreten sei, wie יִשְׁפֹּט.

Infinitiv zeigt in der Stammsilbe u, vgl. nur יִשְׁפֹּט (ihr Vielsein) Hos. 4, 7. Nur von בִּיר (aussondern, reinigen, prüfen) kommt יִשְׁפֹּט (um sie zu prüfen) vor Pred. 3, 18 neben dem auf S. 331 erwähnten suffixlosen Inf. mit Schureq. Aber da auch sonst transitive und intransitive Aussprache im Inf. neben einander auftritt, so ist um so weniger an eine Erklärung zu denken, wie sie Qimchi 132, b giebt: יִשְׁפֹּט sollte sein יִשְׁפֹּט, indem das a chatuphirt und das י dageschirt wäre nach der Analogie von יִשְׁפֹּט. Denn das Schureq und das Qames chatuph sind dieselben Laute, wie ich dich habe sehen lassen, und weil das י nicht sollte dageschirt werden, so wurde das Qames gedehnt und das a wurde mit breitem Qames anstatt mit Kurz-Qames vocalisirt, wie ich geschrieben habe bei יִשְׁפֹּט (unten S. 364). — יִשְׁפֹּט 1 M 6, 3 heisst nicht „durch ihr Irren“, sondern „insofern auch“.

Particip. יִשְׁפֹּט (deine [fm.] Zerreisser, Plünderer) Jr. 30, 16 bei folgendem יִשְׁפֹּט von יִשְׁפֹּט, indem nach aramäischer Gewohnheit beim Ptc. activum Qal der יִשְׁפֹּט nach dem Muster der יִשְׁפֹּט eine **Umbildung mit mittlerem ׀** sich einstellte. Diess wird wahrscheinlich der Process gewesen sein. Die Vermeidung der beiden gleichen Consonanten, welche Ew. § 114, b als Motiv erwähnt, kann nicht als solches angenommen werden. So, wie vorher angegeben, haben die Form nach dem Vorgange Früherer abgeleitet Ges. Lgb. S. 373 f.; Thes. s. v.; Ew. a. a. O.; Bö. II. S. 521. Olsh. und Stade erwähnen weder diese noch eine andere der hierher gehörigen Formen. — Unmöglich ist die Auffassung von Qimchi, WB. s. v. יִשְׁפֹּט: „Es ist geschrieben mit ׀ an Stelle des Dehnungs-י“; also anstatt eines יִשְׁפֹּט. Denn es kommt einerseits solche Ersetzung der mater lectionis י bei Cholem durch ׀ sonst nicht vor, und andererseits ist die aramäische Zerdehnung gerade der Participia von den יִשְׁפֹּט in dieser Auffassung Qimchi's nicht berücksichtigt. Und da diese aramäische Zerdehnung dieser Participia zu dreibuchstabigem Bestande eine natürliche Grundlage hat, so sind Spuren derselben um so eher im Hebr. vorauszusetzen, und diese Erscheinung also bei der Erklärung der fraglichen Form zu berücksichtigen. — Von der richtigen Erklärung jener Participialform aus haben dann Ges. im Lgb., Ew. und Bö. a. aa. OO. auch יִשְׁפֹּט (er zerschmilzt) Hi. 7, 5 und יִשְׁפֹּט Ps. 58, 8 so erklärt, als ob sie aus יִשְׁפֹּט [Ges.] oder יִשְׁפֹּט [Ew. und Bö.] unmittelbar umgebildet worden wären. So schon ausdrücklich auch Qimchi 130, a: „Es kommt das ׀ anstatt des Verdoppelungszeichens

vor, wie עָמַץ statt עָמַץ etc."; ebenso im WB. s. v. עָמַץ: „Das ׀ ist Ersatz für die Verdoppelung“. Es ist aber richtiger, mit Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v. anzunehmen, dass sich, wie es im Aramäischen vorkam, neben עָמַץ ein Verb עָמַץ in der Bedeutung „zerschmelzen etc.“ ausgebildet hat, und davon die erwähnten Formen stammen. — Von demselben Verb scheint mir auch עָמַץ Hi. 42, 6 abgeleitet werden zu müssen, welches Ges. im Thes. übergangen hat, mag man nun das Qal belassen, oder das Niqtal punctiren, wie Bö. will. Es scheint mir jedenfalls die Bedeutung „ich zerschmelze“ haben zu müssen, und das von den LXX für das folgende עָמַץ gesetzte ἐτάπην scheint mir auf diese Bedeutung irgendwie hinzuweisen. Die Uebersetzung „ich verwerfe“, nur hier ohne Object gesetzt [Mühlau-Volck s. v.], scheint mir nicht möglich zu sein. Diese Unmöglichkeit hat das Targum gefühlt, indem es ein Object ergänzte und übersetzte: עָמַץ עָמַץ = ich verachtete meinen Reichtum. Wegen dieser Objectslosigkeit des עָמַץ umschreibt auch Abenesra z. St. mit עָמַץ עָמַץ = ich bin verachtet. Aber diese Unmöglichkeit der objectslosen Setzung des gewöhnlichen עָמַץ (verwerfen) nöthigt uns, wie gesagt, zur Annahme eines secundären עָמַץ = עָמַץ = zerfließen. — Auch עָמַץ (Schmerz erregend) Hes. 28, 24 und עָמַץ 3 M 13, 51 f. [nicht „ff.“, wie bei Bö. steht]; 14, 44 haben Ges. im Lgb. und Böttcher direct von עָמַץ etc. abgeleitet. Da hat sich also auch Bö. entschliessen müssen, die uncontrahirte Form der Erklärung zu Grunde zu legen. Ewald erwähnt diese Form nicht. Aber auch hier hat sich ein עָמַץ neben עָמַץ gebildet, [so Qimchi, WB. s. v. „seine Bedeutung ist wie עָמַץ“; Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v.] wie im Arabischen. — Nach dem Vorgange von Simonis hatte Ges. Lgb. auch עָמַץ (ihr macht schlecht) 2 Kg. 3, 19 von עָמַץ abgeleitet. Aber er hat selbst im Thes. die Nichtnothwendigkeit dieser Erklärung bemerkt. So auch Thenius z. St.

Bei allen Intensivstämmen hat das e der letzten Silbe sein bekanntes Schicksal. — Bemerke עָמַץ (er umgiebt es) 5 M 32, 10 mit uncontrahirtem ׀. — Der Fall Jr. 15, 10 gehört in die Nominalflexion.

Hiqtıl. Perfect. Z. B. עָמַץ (er hat uns zum Schweigen gebracht = der Existenz beraubt, vernichtet) Jr. 8, 14; Qimchi 131, a. Mit Ersatzdehnung steht עָמַץ (er hat sie [die Gelübde] gebrochen) 4 M 30, 13.

Imperfect wie עָמַץ (und er liess mich herumgehen) Hes. 47, 2. Mit Ersatzdehnung עָמַץ (er kann es brechen) 4 M 30, 14. — ע"ו-Analogie findet sich in der für עָמַץ (ich werde sie dünn machen [LXX: λεπτύνειν] = zermalmen) 2 Sm. 22, 43 sich findenden Lesart עָמַץ. So Ges. Lgb. S. 369; Bö. II. S. 531 durch Verweisung auf

S. 519; doch verweist er auch unrichtigerweise auf I. S. 161, wo von den Fällen mit Ersatzdehnung die Rede ist [Bei Qimchi 141, a; WB. s. v. קָק; Ew., Olsh., Stade nicht bemerkt]. Und erst aus jener Lesart nach ו"ו-Analogie erklärt sich das קָק־הִם der Parallelstelle Ps. 18, 43 als weitere Verschlimmbesserung. — יִנְהֲרוּ (sie lassen ihn fliehen) Hi. 18, 18.

Imperativ. קָמֵץ (lass mich tasten!) Ri. 16, 26 (Qeri) von קָמַץ nach ו"ו-Analogie, vgl. oben S. 352 bei der Form aus Ps. 115, 7 und S. 356 über die Form aus 1 M 27, 21. ו"ו-Analogie hat in dieser Form richtig angenommen Bö. II. S. 519. Qimchi, WB. s. v., welcher der Form unrichtig die Bedeutung des Entfernens giebt; Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v. haben diese Form als dritte zu dem von ihnen angenommenen קָמַץ gestellt. Ew., Olsh., Stade haben dieses Qeri nicht erwähnt. Auch das Kethib קָמֵץ ist nur bei Olsh. § 256, b bemerkt, welcher es, wie auch Bö. I. S. 278, für einfaches Versehen erklärt. Aber mir ist es wahrscheinlicher, dass diese Umsetzung des ׀ als grammatischer Fingerzeig verstanden sein will, damit die Form von קָמַץ abgeleitet werde.

Infinitiv wie קָמַץ, קָמַץ etc., obgleich solche ganz regelmässige Beispiele zufällig nicht vorkommen. Vielmehr nach ו"ו-Analogie lautet קָמַץ (wenn du vollendet hast, fertig bist, aufgehört hast) Jes. 33, 1. Qimchi 130, b: „Leicht ist das ׀“; WB. s. v. קָמַץ: „Leicht [nämlich das ׀], und es sollte das ׀ dageschirt sein“. So auch Ges. Lgb. S. 369; Ew. § 114, a; Bö. II. S. 519; Müller § 280, a. Unrichtig ist dieser Fall unter die Beispiele der Ersatzdehnung gerechnet von Olsh. § 191, c durch Verweisung auf § 82, c; Ges.-Kautzsch S. 306 durch Verweisung auf § 20, 3, Anm.

Zur Bildung einer leicht sprechbaren Consonantengruppe ist gesprochen worden לִהְיוּכֶם (sodass ihr brechet) 3 M 26, 15 für לִהְיוּכֶם, indem unter dem ׀ ein Segol [Röd. im Index analyt. des Thes.], nicht wahrscheinlich ein Pathach [wie Bö. II. S. 532 meint] und daraus dann ein Schewa sich bildete. Wie Böttcher da aber I. S. 236 von einer „Zurückwerfung des Vocals zum vordern Guttural“ sprechen kann, begreift man nicht, und diess ist mit Recht auch von Ew. § 89, d, Anm. abgelehnt. Was nun die Veranlassung zu dieser Bildung anlangt, so ist sie einfach als ein Fall von Verdoppelungswegfall, wie die S. 343 angeführten קָמַץ, קָמַץ angesehen worden von Ew. § 112, f; Bö. I. S. 198; Mühlau-Volck im analyt. Anhang. Diess scheint mir aber nicht ausreichend zu sein. Vielmehr muss die Geeignetheit der Laute ׀, einen Consonantencomplex zu bilden, als Motor betrachtet werden; vgl. S. 256 f. bei den Formen aus Spr. 20, 16 und Ps. 94, 20. Etwas ähnliches hat jedenfalls schon Qimchi gemeint, wenn er Mikhlol 105, a sagt: „לִהְיוּכֶם; es ist das

Pathach des Lamed zum ה hingewendet worden, und das Schewa des ה zum Lamed, um eine Erleichterung zu bewirken; denn die normale Form davon wäre לְהַצִּיחַ [er leitet ja, vgl. oben S. 351, diese Formen, die wir zu צִיחַ ziehen, von צִיחַ ab]“. — Olshausen hat über unsere Form eine doppelte Ansicht, eine im Texte und eine andere in den Nachträgen, ausgesprochen. Nämlich S. 360 stellt er die Form mit צִיחַ zusammen und meint, es liege wie § 167 ein Uebergang in die Segolatbildung z. B. צִיחַ St. cstr. צִיחַ vor. Aber vor Suffixen kommt diess gerade nicht vor. In den Nachträgen stellt er die Form mit צִיחַ zusammen und verweist auf § 61, wo er im Allgemeinen von der Metathesis des Silbenvocals gesprochen hat. Es handelt sich aber hier ja gar nicht um eine Metathesis, sondern um die Ausstossung eines Vocals zwischen zwei zu einem Consonantencomplex zusammenstrebenden Consonanten. Bei Stade steht die Form nicht.

Hoqtal. צִיחַ (ihr Verwüstetsein) 3 M 26, 34 f. Ich denke mir die Form so entstanden, dass in צִיחַ wegen des folgenden Sibilanten eine Verkürzung des Vocals eingetreten ist, also Dagesch forte orthoconsonanticum sich bildete, vgl. beim suffixlosen Hoqtal (S. 355), und dass in צִיחַ eine oftmals beobachtete Zerdrückung des ū durch den Guttural zu ö eintrat, oder auch dass diess ö nach der Analogie des sonstigen Hoqtal gesprochen wurde. Diese Erklärung der Vocalkürze und des Dagesch forte erscheint mir richtiger, als die Annahme einer Ersatzverdoppelung mit Ges. Lgb. S. 371; Ew. § 131, e; Olsh. § 191, d durch Verweisung auf § 105, b; Müller § 280, m; 277. Stade § 246 sagt „Mit ursprünglichem ū in erster Silbe“. Nun, dass die Vocalkürze ursprünglich sei, könnte man ja gelten lassen; aber es fragte sich dann, wesswegen dieser kurze Vocal gerade in diesem Beispiel geblieben wäre. — Wesshalb dieser kurze Vocal nun nicht ū, sondern ö lautet, darüber findet sich bei diesen Gelehrten nichts. Nur Bö. II. S. 484 f. hat gemeint, es sei überhaupt das Hoqtal der צ"ו hinter dem ה [auch] mit Cholem gesprochen worden, denn, wie צִיחַ dem צִיחַ, und צִיחַ dem צִיחַ entspreche, so sei auch צִיחַ neben צִיחַ zu erwarten. Welcher Mangel an Einsicht in die Umbildung der ursprünglichen Vocale in die hebräischen! Denn bei צִיחַ steht Cholem in betonter Silbe; bei צִיחַ ist es in der Ersatzdehnung gefärbt durch den folgenden Guttural. Beide Fälle treffen bei unserm Hoqtal nicht ein. — Ohne Raphä steht die obige Form 2 Chr. 36, 21. Und daraus, dass auch vielfach צִיחַ = *höschammāh*, vgl. צִיחַ, gelesen und geschrieben wurde, erklärt sich צִיחַ (bei ihrem Verwüstetsein) 3 M 26, 43. Da hat der Spiritus asper hinter dem vocallosen Consonanten seinen Vocal nicht selbst behauptet, sondern ihn an den vorausgehenden vocallosen

Consonanten abgegeben. Vgl. über diese Erscheinung oben § 31, 7 (S. 276). Also steht jene Form für 'קָ (Rödiger im Thes. s. v.). Diess ist einfacher, als ein 'קָ mit Olsh. S. 588 und Bö. II. S. 485 vorauszusetzen. — Qimchi, WB. s. v. sagt: „Und der Infinitiv von der Conjugation, dessen Nomen actionis nicht erwähnt wird [= passiver (Causativ-)stamm] heisst קָטַח, worin das ט und das ח dageschirt sind. קָטַח; da ist das Qames chatuph hin zu dem Servilbuchstaben ח gewendet worden zur Erleichterung. Und längst habe ich die grammatische Erklärung dieser Formen gegeben [Mikhlol 133, b, wo er noch einschaltet „Vor der Verbindung mit Suffixen = קָטַח, wie קָטַח; aber bei der Verbindung mit Suffixen kehrte das Dagesch ins ח zurück wegen des Mangels des doppelten Buchstaben Und in beiden Worten steht das ח femininum [dem Anschein nach], aber beurtheile es als mit Mappiq versehen [d. h. sieh es als ח suffixi an]“.

7. Doppelt schwach.

a) Verba primae gutturalis und ע"ע.

Transitives Qal. Z. B. אָרַר (fluchen). Mit Suffix z. B. הִמָּטְמַתִּי (er hat uns in Bestürzung versetzt) Jr. 51, 34 Kth.; הִמָּטְמַתִּים 2 Chr. 15, 6. — Perf. consec. וְאָרַרְתִּי (und ich werde verfluchen) Mal. 2, 2. — Impf. תֵּאָרַר (du wirst fluchen) 2 M 22, 27 etc.; אֶאָרַר (ich werde fluchen) 1 M 12, 3. — Impf. cons. z. B. וַיִּהְיֶה (und er verwirrte) 2 M 14, 24, und so lässt die vorausgehende Gutturalis immer den nicht homorganen Vocal bestehen. — Vor Suffixen hat ח ũ nur, wenn zwei Doppelconsonanten folgen: also יִחַנֶּנְךָ (er sei dir gnädig) in Pausa 4 M 6, 25, vgl. Jes. 27, 11; Hi. 33, 24 [Bö. II. S. 527 falsch: Capitel 23]. Dagegen יִחַנֶּנִּי Ps. 67, 2 etc., auch 5 M 7, 2.

In יִחַנֶּנִּי für יִחַנֶּנִּי hat die Gutturalis wieder ihren Vocal an den vorausgehenden vocallosen Consonanten abgegeben 1 M 43, 29; Jes. 30, 19; vgl. über diese Erscheinung oben § 31, 7 (S. 276) und vorhin S. 361 f. So Ges. Lgb. S. 171 und 366. — Qimchi 132, b: „Es sollte יִחַנֶּנִּי sein; doch man machte das ח ruhend, und es fiel das Dagesch aus dem י, und es wurde der Vocal des ח auf das י geworfen“. Ew. § 66, b spricht hier von der Anziehung des ם durch ח, während doch umgedreht das ח erst das ם besass und an den vocallosen Consonanten abgegeben hat; vgl. darüber schon § 30, 6 bei der Besprechung der Formen aus 1 Chr. 23, 6; Ps. 94, 20 und von יִחַנֶּנִּי (S. 254. 257. 259). — Olsh. S. 520 betrachtet unsere Form durch Verweisung auf § 61 zu allgemein als einen Fall von Metathesis des

Silbenvocals; er bringt also die Gutturalis und die Vocallosigkeit des vorausgehenden Consonanten nicht in Rechnung. Ebenso Müller § 279, e durch Verweisung auf § 83. — Bö. I. S. 237 zieht einen starken Wortton zur Erklärung herbei; aber das ist willkürlich. Ges.-Kautzsch § 67, Anm. 2 erwähnt bloss das Factum; Stade hat auch diess nicht. — Zur Sicherung der gegebenen Erklärung bemerke ich, dass in Fällen, die man vielleicht gegen dieselbe ins Feld führen könnte [קָמַרְתָּ und er drückte dich nieder 5 M 8, 3; אֶמְצָאֲךָ ich werde dich schrecken Jr. 1, 17; אֶמְצָאֲךָ ich will dir anzeigen Hi. 15, 17] theils wegen Doppeltheit des ׀ und ך, theils wegen des ׀, das nicht vocallos am Silbenanfang hätte bleiben können, das Vorrücken des Vocals vom Guttural auf das Präformativ unterbleiben musste. Die Vermuthung, dass die Form Hoqtal sei, hat schon Ges. Lgb. S. 366 zurückgewiesen.

Aber ה hat immer ׀ hinter sich, vgl. יִרְמְּם (und er verwirrte sie) Jos. 10, 10 etc.

Imperativ Qal: עֲרַרְךָ (sei doch stark [Ges.-Thes.] in Bezug auf das, was etc. Qimchi 128, a „mit Schureq“; WB. s. v.: „Es ist mit ׀ und mit Dagesch geschrieben, und es ist Imperativ. Erklärung: sei doch stark, o Gott, um unsertwillen gegenüber dem Feind, wie du es uns viele Male gethan hast [Elias Levita bemerkt: Die Form sei ein Nomen, wie חֲקָה 4 M 9, 14, und die Erklärung sei: Du, Gott, bist Stärke, die du uns oft bewiesen hast]“. — Land § 207, f.: „wees doch sterk!“ — Man braucht nicht mit Mühlau-Volck die transitive Bedeutung „befestige!“ anzunehmen) Ps. 68, 29. — Die Form ist plene geschrieben; jedenfalls [wegen des Verb עָרַר seine Zuflucht suchen] nach ע"ו-Analogie [gegen Bö. II. S. 486 „emphatisch, daher auch mit gedehntem ׀ gesprochen]. Die Form ist auf der Letzten betont wegen des folgenden ׀. Das hat Ges. Lgb. S. 365 unbemerkt gelassen. Wie Stade seine Conjectur § 591, e עֲרַרְךָ begründen und übersetzen will, hat er nicht beigefügt. Targum: zeige dich mächtig, Gott (אֶמְצָאֲךָ אֱלֹהִים); die LXX: *δυναμῶσον ὁ θεός*. — עָרַרְךָ (entblöße doch!) Jes. 32, 11. Dass diess Imperativ und nicht nach Böttcher Infinitiv mit ה locale ist, habe ich schon § 20, 12 (S. 163) zu begründen gesucht. So auch Ges. Thes. s. v.; Olsh. § 235, f., mit dem aber nicht in vier Beispielen hintereinander die Richtigkeit des Textes zu bezweifeln ist; Stade § 591, e. Aber mit Qimchi, vgl. schon oben S. 174, Anm., und Ew. § 226, a anzunehmen, dass ׀ für

na stehe, ist für das Hebräische ganz unmöglich. — אָרַהּ = ör[r]ah (fluche doch!) 4 M 22, 6; 23, 7. Ueber die Aussprache dieser Form, die nur Ges. Lgb. S. 365 nach den angeblichen Imperativen aus Ps. 119, 22 und 80, 16 (S. 331) mit *ā* sprechen wollte, vgl. schon oben § 13, 2 (S. 104). — Qimchi 132, b: „Es schrieb Rabbi Juda, dass אָרַהּ vom Intensivstamm, und dass seine normale Form אָרַהּ sei. Aber es scheint mir vom Qal zu sein und ohne Zusatz des ה zu lauten אֹר nach der Analogie von כֹּב, und wenn man das ה zu כֹּב hinzufügt, so sagt man כֹּבָה mit Qames chatuph. Weil nun das ר nicht verdoppelt werden sollte, so verbreiterte man den Vocal des א, und er wurde in אֹרָה anstatt des אֹרָה verwandelt. Und ebenso ist es bei קָבָה. Indem man das Dagesch ausfallen liess, obgleich das ב keine Gutturalis ist, so verbreiterte man das Qames und es wurde quiescirend als Ersatz für das Dagesch, denn die Normalform davon wäre קָבָה mit Dagesch und mit Qames chatuph“. — Plural: אֹרָה Ri. 5, 23. — Mit Suffixen: אֹרָהִי Ps. 4, 2 etc.; einmal uncontrahirt אֹרָהִי Ps. 9, 14, wenn diese Lesart, wie wahrscheinlich, richtig ist, vgl. bei den Intransitiven (S. 366). Bei diesem Verb immer *ō*; aber אֹרָה (grabe es ein!) Jes. 30, 8, überdiess mit kürzerem Perfectsuffix.

Infinitiv: ohne Suffix wie אֹרָה (feiern [das Fest]) Zach. 14, 16, oder אֹרָה (stark sein) Spr. 8, 28; — vor Suffixen immer mit *u*, vgl. אֹרָה (ihr Verwirren) 5 M 2, 15 etc.; אֹרָה (sein Warmsein) Hi. 6, 17 etc. Neben אֹרָה (sein Eingraben, Festsetzen) Spr. 8, 27 steht nach *ע*-Analogie אֹרָה v. 29; Qimchi 132, a. So Ges. Lgb. S. 369; Bö. II. S. 518; Ges.-Kautzsch § 67, Anm. 3; Müller § 279. Es ist unrichtig, diese Form unter den Fällen der Ersatzdehnung aufzuführen, wie bei Ew. § 84, a; Olsh. § 82, c geschieht, obgleich letzterer im Widerspruch mit sich selbst S. 531 auch die *ע*-Analogie in der fraglichen Form walten lässt. Die Lesart v. 27 mit Raphä über dem *p* ist jedenfalls erst aus der v. 29 stehenden entstanden und nach dem Consonantentext für falsch zu erklären, mag sie bezeugt sein, wie sie will. Bei Stade ist unsere Form nicht erwähnt.

Intransitives Qal. Perfect: Hier finden sich uncontrahirt als Ausnahmen von der unter Nr. 2 (S. 332) gegebenen Regel: אֹרָה (durchbohrt, verwundet sein) Ps. 109, 22, bei Mühlau-Volck weggelassen; אֹרָה (ausgedörret werden) Ps. 6, 8; 31, 10 und אֹרָה v. 11.

Imperfect: Neben יָחַם (warm sein), יִחַם findet sich auch יִחַם, pl. יִחַמוּ Hos. 7, 7. Die Lesart יִחַם 1 Kg. 1, 1 kann von יִחַם abgeleitet werden und zwar als intransitives Impf. Qal mit Ersatzverdoppelung, welche aber wegen des ח nur eine virtuelle sein konnte. Denn bei den ע"ו kommt auch von צָלַל und חָמַם die Form mit *e* und *i* unter dem Präformativ d. h. ohne und mit Ersatzverdoppelung nebeneinander vor. So Ges. Lgb. S. 366; Thes. s. v.; Ew. § 138, b; 193, a; Olsh. vgl. § 242, c mit 243, d; Mühlau-Volck s. v.; Stade § 490, a. Dieser giebt dabei eine eigenthümliche Bemerkung, indem er sagt: „יִחַם etc. Ferner pflegt man hierher zu rechnen יִחַם, יִחַח etc. In ihnen wäre an Stelle der verstärkten Aussprache des ersten Wurzel-lauts Steigerung des Vocals des Präfixes eingetreten. Für diese Erklärung spricht die Form יִחַם 1 Kg. 1, 1, falls dieselbe auf einer richtigen Ueberlieferung beruht. Doch können diese Formen, welche sämmtlich an der zweiten oder dritten Stelle einen Hauchlaut, resp. ein ח, haben, auch von Imperfectis mit *i* abgeleitet werden“. Darin sind zwei Punkte zu beanstanden. 1) Stade will also, wie wir es oben Nr. 2 (S. 336 f.) bei Qimchi und Mühlau-Volck in Bezug auf אִיחַם Ps. 19, 14 gefunden haben, das Sere von יִחַם etc. auf Ersatzdehnung für die vorausgesetzte Ersatzverdoppelung zurückführen, also ein *jichcham* etc. voraussetzen. Woher kommt diese Scheu, die gewöhnliche Erklärung dieser Formen wie יִחַם, אִיחַם [denn auch für diese beiden beruft sich Stade § 576, c auf seinen § 490, a zurück] zu billigen, also dieselben auf *jigallu* etc. zurückzuführen? Man weiss es in diesem Falle nicht, weil Stade selbst § 90, 2, c richtig angiebt, dass ursprüngliches *i* in offener, unbetonter Silbe auch zu *ē* geworden sei, vgl. לֵבָב. Und was soll die positive Veranlassung zu dieser Aufstellung sein? Die Lesart יִחַם. Es kann aber doch diese vereinzelte Form, welche in der That Ersatzverdoppelung zeigt, uns nicht veranlassen, diese Ersatzverdoppelung als die regelmässige Erscheinung aufzufassen und allen jenen Formen, die Sere unter dem Präformativ haben, zu Grunde zu legen. 2) Welcher Grund ist vorhanden, das Pathach in der Stammsilbe von יִחַם etc. anders, nämlich aus der Einwirkung des Guttural oder des ח auf ein von Stade vorausgesetztes *i-e* [cf. יִחַח] zu erklären, als bei יִחַם etc.? — Freilich kann unsere Form יִחַם auch von dem ebenfalls existirenden יִחַם abgeleitet werden, weil diess neben dem Impf. יִחַ 1 M 30, 38 (welche

Form freilich auch von חָמַם stammen könnte) auch wegen v. 39 das mit *i* gehabt haben muss, wie ja auch andere Verba יָקַר beide Bildungen nebeneinander haben: יָקַר; יִקָּר; vgl. über die beiden zuletzt citirten Stellen das Genauere § 36, 7, b.

Neben dem oftmaligen יִחַן steht auch einmal יִחַנֵּן (erbarmt sich) Am. 5, 15. —

יָחַח (gebrochen = erschreckt sein) Jes. 7, 8 etc.; vgl. אֶחָחָה (ich will erschreckt sein) Jr. 17, 18; יִחַחִי 1 Sm. 2, 10 etc. Wegen des gleichbedeutenden Perfect Qal sind mit Recht diese Formen zu Qal gerechnet von Ges., der sie zwar im Lgb. S. 366 nicht mit unter den Intrans. aufzählt, im Thes. s. v.; Ew. § 138, b; Olsh. 243, b; Bö. II. S. 480; Stade § 490, a. Nur Qimchi 130, a und Mühlau-Volck ziehen diese Formen zu Niqtal.

Imperativ. חֲחִי (seid erschreckt!) Jes. 8, 9. Diess Beispiel ist nicht mit Bö. II. S. 480 als allgemein maassgebend für die Vocalisation des Imperativs der intransitiven ע"ע anzusehen; sondern es ist wahrscheinlich *a* zu erwarten. — Diess liegt allerdings nicht in der wahrscheinlich zu verwerfenden Lesart חֲחִנִּי Ps. 9, 14 vor. Die drei Möglichkeiten, diese Form zu erklären, sind: a) Das zu erwartende *o* ist ausnahmsweise durch die Gutturalis in *a* umgewandelt (Ges.-Kautzsch; oben S. 256). — b) Die Form hat intransitive Vocalisation. So Ew. § 251. c: Olsh. S. 630; Müller § 279. Aber da müsste es חֲחִנִּי heißen. — c) Die Form ist Imp. Piel. So Ges. Thes. s. v.; Bö. II. S. 528. Anm. und S. 530. Vgl. Qimchi 132, b: „Es schrieb Rabbi Juda, dass ח' vom Intensivstamm sei, und man habe ח' raphirt, wie in חֲחִנִּי 1 M 42, 21. Aber auch in Bezug darauf ist das Sichere, zu sagen, dass es zum Qal gehöre. Vielleicht ist das ח' die Ursache, dass es pathachirt ist, und dieser Vocal hat den Rabbi Juda veranlasst, zu sagen, dass es zum Intensivstamm gehöre; aber es wird in einem Theile der Bücher mit Qames gefunden“. — Während Ew. a. a. O. [die Andern sprechen nicht darüber] die Lesart mit Pathach für richtiger hält, als die mit *ö*, kann sie nach meinem Ermessen nur als eine unbegründete Vermuthung angesehen werden, welche man aus der Uncontrahirtheit der Form zog. So vielleicht auch Mühlau-Volck, weil sie diese Lesart, die auch Baer-Delitzsch angenommen haben, gar nicht erwähnen.

Infinitiv. לְחַמֵּם (zu erwärmen) Jes. 47, 14 mit Dag. forte orthosyllabicum [S. 63]. Diess ist ein Fall, vgl. § 30 Vor-

bemerkung, wo wir beobachten, dass die relativ grosse Fähigkeit des ה, sich an den folgenden Consonanten anzuschliessen, das Verschwinden des kurzen Vocals vom Chateph bewirkt hat. Denn auch wo sonst hinter der Präp. ל und hinter ה, vgl. Ew. § 245, b, der straffe Silbenschluss eintritt, ist der treibende Factor die Leichtigkeit, mit welcher der folgende Guttural mit dem ihm folgenden Consonanten in éinem Zuge zusammengesprochen werden kann.

Von הִנֵּה kommt beim Inf. nur die intransitive Vocalisation vor: לְהִנָּכֶם (sich eurer zu erbarmen) Jes. 30, 18 [bei Bö. steht § 1118, 3 und 1155, 4 „Jer.“].

הִנָּה (ihr Erbarmungfinden) Ps. 102, 14. Diese Form für Inf. Piel mit Aeltern zu halten, ist nicht einmal Veranlassung, geschweige denn Möglichkeit. Allerdings vgl. Qimchi 132, b: „In הִנָּה kommt Kleinpathach [Segol] statt Grosspathach vor, und seine Normalform wäre הִנָּה; denn das Wort gehört zum Intensivstamm, und es ist erleichtert worden, wie viele Formen des Intensivstammes erleichtert [ihres Doppelconsonanten beraubt] wurden, wie ich es beschrieben habe“. — Wie aber ist das Segol zu erklären? Darüber habe ich nichts gefunden bei Ges. Lgb. und Thes.; Ew., Stade. Die blossе Thatsache der „Abschwächung“ oder „des Umlauts“ ist erwähnt bei Olsh. § 245, c und Ges.-Kautzsch § 67, Anm. 10. Bö. I. S. 221 stellt die Erscheinung mit Formen wie, הִרְדָּה (Zittern) von הִרְדָּה, zusammen, wo nach seiner eigenen Angabe durch die Gutturalis dem Pathach ein Segol vorgezogen sei. Darnach würde er also meinen, dass auch in unserer Form das Pathach und zwar durch die Gutturalis zu Segol umgelautet worden sei. Jene Erklärung der Formen, wie הִרְדָּה, ist aber nun unrichtig; denn es liegt denselben eine Zwischenform, wie הִרְדָּה, zu Grunde, worin dann das i durch die Gutturalis zerdrückt ist. Folglich muss der Umlaut in unserer Form anders erklärt werden. Ich glaube, wir haben darin eine Dissimilation des Pathach vor Qames zu ä, wie wir sie sonst beobachten. — Da jene Form Jes. 30, 18 existirt, so ist der auch mögliche Gedanke, dass unserer Form eine Form mit Chireq, wie es ja auch in den Infinitiven mit Suffixen vorkommt, zu Grunde liege, wohl abzulehnen. — Ueber הִנָּה Hi. 29, 3 vgl. schon oben S. 340.

Niqṭal. — Jedenfalls wegen Neigung des ה zu virtueller Verdoppelung heisst es הִנָּה (sich profaniren, profanirtsein) Hes.

25, 3; וְנִחַלְתָּ Hes. 22, 16 [falsch bei Bö. II. S. 490 die 2. sg. masc.], und וְנִחַלְתָּ Hes. 7, 24. Zugleich war aber auch ein Factor bei der Entstehung dieser Formen das Streben, bei diesen Formen dieselbe Umwandlung des ursprünglichen a unter נ zu i eintreten zu lassen, welche beim starken Verb vorhanden war. Neben נִחַר Jr. 6, 29 etc auch נִחַר (verbrannt, vertrocknet sein) in Pausa Ps. 69, 4; נִחַר: Ps. 102, 4; נִחַח (erschreckt sein) Mal. 2, 5.

נִחַחֲתִי Jr. 22, 23 ist als Niq. von נִחַח gefasst durch Qimchi 129, b: „Es tritt diess in der Art seiner Ersatzdehnung auf, indem es bei seiner Flexion als festes Verb נִחַחֲתִי hiesse, und das Sere des נ ist der Ersatz für das Dagesch, denn oftmals tritt ein ruhender [langer Vocal] als Aequivalent (נִחַחֲתִי) für Dagesch auf“; ebenso im WB. s. v. und im Commentar z. St. Ebenso Ges. Lgb. S. 371 „wie bist du [fm.] mitleidswürdig“: Thes. s. v. „quam miseranda tu es!“; Mühlau-Volck s. v. „bemitleidet werden oder mitleidswürdig sein“. So jedenfalls auch Stade § 445, b; wenigstens hat er die Form bei den נִחַח und sagt nichts von einer andern Ableitung. [Dass er im Gegensatz zu den andern Gelehrten, welche mit grösserer Wahrscheinlichkeit das י als Endung der 2. sg. fm. Perfecti fassen, dies י vielmehr als alte Endung des St. cstr. und die Form demnach als Particip fasst § 343, e, ist jetzt gleichgiltig]. Gegen die formale Möglichkeit dieser Ableitung lässt sich nicht mit Olsh. S. 593 sagen, dass sich nur in dieser Form keine virtuelle Verdoppelung vor ה finde; denn da hat er das auf S. 371 erwähnte Ptc. aus Jes. 57, 5 vergessen, das doch auch vom Perfectstamm gebildet ist. Auch der Umstand, dass das Niq. dieses Verbs נִחַח sonst nicht vorkommt, kann nicht gegen diese Ableitung entscheiden. — Aber freilich (das Targum ignorirt die specielle Form und übersetzt „was wirst du thun?“) LXX, Vulg., Syr., vgl. Graf z. St., übersetzen κατασπενάξεις. Kann man nun nicht vermuthen, dass sie das נִחַח in der Bedeutung des häufigen Hithqa. הִתְחַנֵּן „bitten, flehen“ genommen haben? Weist ihre Uebersetzung durchaus auf das häufige Niq. נִחַח (seufzen) hin? Mir scheint die erstere Möglichkeit angenommen werden zu müssen, während Ew. § 197, a, Anm.; Olsh. S. 593; Bö. II. S. 490, Anm. die andere vorziehen. Bei dieser letzteren Auffassung muss man weiter annehmen, dass aus נִחַח ein נִחַח, נִחַח und zur Vermeidung der beiden „am

Wortanfänge נִתְּ entstanden sei. Bö. a. a. O. nimmt aber nicht eine „lautliche Umstellung der beiden n“, sondern eine blosse Verderbung der Form aus נִתְּ an. Er meint also, dass nicht ein auch sonst geltendes Lautgesetz die Umstellung veranlasst habe, sondern dass eine zufällige Umschreibung gerade nur in unserer Form stattgefunden habe. Das ist weniger wahrscheinlich, denn mit dem Zufall lässt sich nicht operiren. Es könnte vielmehr (obgleich ich, wie gesagt, diese Auffassung nicht für die wahrscheinlichere halte) immerhin das seltene Zusammentreffen zweier n am Wortanfang zur Metathesis veranlasst haben hier, wo dieselbe möglich war. Bei Formen, wie sie Bö. anführt, z. B. נִתְּ, war die Metathesis freilich nicht möglich.

Imperfect: יִתְּ Jes. 48, 11 und יִתְּ Hes. 22, 26; daneben aber auch einmal mit e in der Stammsilbe in Nachahmung des ē vom Perf., Inf. und Ptc. יִתְּ (sie entweicht sich) 3 M 21, 9; Targum: יִתְּ (sie wird entweicht); LXX: ἐὰν βεβηλωθῇ. So Ges. Thes. s. v.; Röd. im index analyticus; Olsh. § 265, e ex.; Bö. II. S. 490; Mühlau-Volck s. v. und im analyt. Anhang. Ewald erwähnt die Form nicht. — Qimchi im WB. s. v. hat die Form ausdrücklich für Niqtal erklärt; aber im Mikhlol 130, b hat er die Form als Hiqtıl gefasst, vgl.: „Und es [das Hi. von יִתְּ] kommt mit Kleinqames [Sere] anstatt Grossqames vor in dem Worte יִתְּ; seine Normalform wäre יִתְּ. Und es giebt Leute, welche sagen, dass es zur Conjugation Niphal gehöre, und das Sere unter dem ת in dem Worte יִתְּ an Stelle des Pathach sei“. Neuere haben nun zum Theil die überlieferte Form in eine regelrechte Hiqtılform umändern wollen. Denn Olsh. a. a. O. meint: „doch ist dafür wohl יִתְּ (Hiqtıl) zu lesen“. Das würde dann bedeuten „sie fängt an“, und so übersetzt Knobel z. St. ohne eine gram. Bemerkung, als wenn diese Form im Texte stünde (Von Dillmann z. St. berichtigt). Auch Stade § 515, e „Für יִתְּ 3 M 21, 9 wird יִתְּ zu lesen sein“. Er fügt aber etwas Neues hinzu, indem er fortfährt: „Doch erklärt sich die Form auch nach § 108“. Das ist nun der §, in welchem Stade über die rückwärts gehende Einwirkung eines folgenden i-e auf vorausgehendes a handelt; oben S. 218. 351 etc.). Da muss er also annehmen, dass die Form in der ersten Silbe eigentlich kein e haben sollte, sondern dieses e in der ersten Silbe erst durch den rückwirkenden Einfluss der zweiten Silbe

bekommen hat, wie er ja in demselben § 108 יָשַׁב aus *jaschib* erklärt, vgl. darüber unten S. 400 f. Also muss er meinen, dass unsere Form ein Hiqtıl = תִּחַל sei, wie er auch unsere Form beim Causativstamme anführt (also wie Qimchi im Mikhlol). Aber dies Hiqtıl hat sonst activen Sinn „profaniren“, und ausserdem darf man jenes Erklärungsmittel, die rückwärts wirkende Kraft eines folgenden *i*-*e*, nur da anwenden, wo eine andere Erklärung unmöglich ist. Eine andere Erklärung liegt aber in unserer Form viel näher: nämlich, wie angegeben, dass man das *ē* des Präformativs für das Sere hält, welches auch in den beiden andern Imperfectformen Jes. 48, 11; Hes. 22, 26 steht; als das zu Erklärende demnach nur das *ē* der Stammsilbe betrachtet und diess aus Nachahmung jenes Sere erklärt, welches wir im Perfect, Inf. und Ptc. Niqtal der ע"ע S. 342 gefunden haben. — Dass Bö. II. S. 482 von zwei Imperfectformen mit *e* in der Stammsilbe spricht, während er doch selbst S. 490 nur die eine eben besprochene erwähnt, ist irrthümlich; denn die Concordanz zeigt nur eine solche Form.

יָהַר Hes. 15, 5 und יִהָרֵר 24, 10 bei Silluq (verbrannt w.).

תִּעֹר (sie wird entblösst) Hab. 3, 9. Da wir beim einfach schwachen ע"ע im Impf. Niq. (S. 345) Formen nach ע"ר-Analogie haben, so erscheint es als inconsequent, wenn Ges. Thes. und Mühlau-Volck; Stade § 519, b wegen dieser einzigen Form ein besonderes Verb עֹר (nackt sein) annehmen. So allerdings auch Qimchi, bei dem die Form weder im Mikhlol fol. 104. 130 noch im WB. s. vv. עֹר, עָר steht, der aber im Commentar z. St. sie von עֹר ableitet, indem er sagt: „תִּעֹר hat auch die Bedeutung des Aufdeckens [wie das vorausgehende תִּפְתֹּחַ], nur dass es nicht von seiner Wurzel [עָרָה] stammt; denn עֹרָה gehört zu den [Verbis] quiescentibus Lamed und תִּעֹר ist das Niphal von den [Verbis] quiescentibus Ajin“. — Richtig leitet auch diese Form von עָר ab Bö. II. S. 519.

Infinitiv. — תִּחַל (profanirt werden) Hes. 20, 9; mit Suffix יִתְחַל (um sich zu entweihen) 3 M 21, 4. — Hieran schliesse ich mit Qimchi 130 s. eine Besprechung des לִהְדֹק 2 Chr. 34, 7. Er hat dort geurtheilt, dass die Form, wie תִּחַל, ein Hiphil sei, obgleich andere die Form für Niphal erklärten. Bei diesem Urtheil bleibt er [anders als bei תִּחַל] auch im WB. s. v., vgl. „Es schrieb Rabbi Jacob ben Eleasar, das Niphal hiervon [von דִּקַּק] sei לִהְדֹק mit Sere und Pathach nach der Analogie von

יְהַחֲלוּ. Aber es scheint vom Hiphil und seine Normalform לְהַחֲלוֹ zu sein". (Die Worte von Qimchi im Com. z. St. פָּתַח לְהַחֲלוֹ beziehen sich auf das erstere Wort). Aus den LXX: κατέκοψε λεπτά ersieht man nichts über die Conjugation der Form. Sie scheint mir aber Niqtal zu sein, weil einerseits der Inf. Niq. dieses הִי thatsächlich in andern Beispielen zeigt und weil andererseits der Inf. Hi. von דָּק in der regelrechten Form דָּק (comminuendo) 2 M 30, 36 existirt. Dagegen Olsh. § 258, b erwähnt die Form (wie Qimchi) als Inf. Hiqtal. Böttcher endlich, der die Form noch erwähnt, II. S. 484 meint, die Form enthalte ein unangemerktes Qeri וְהִי. Diess kann nicht angenommen werden.

Particip. — נִאָּרִים (Verfluchte) Mal. 3, 9 und נִחָמִים (Sicherhitzende) Jes. 57, 5. Bei beiden Formen lässt sich bestimmt folgende Ableitung aufstellen: Zu Grunde liegt נָאָ und נָחָ, also mit vorgeschobener, Ersatzverdoppelung. Denn wenn man diess nicht annähme, hätte man in der ersten Silbe gar kein i, welches wegen der Offenheit der Silbe ē hätte werden können; weil man die beiden Formen doch nicht unmittelbar nach נִקְטָלִים gebildet sein lassen kann, sondern sie nach der Analogie der ע"ע erklären muss. Ausserdem müsste ohne Annahme jener Ersatzverdoppelung das folgende מ bei der zweiten Form verdoppelt sein; die Formen müssten also nach נִמְקִים Hes. 33, 10 lauten נִאָּר, נִחָר; נִאָּרִים, נִחָרִים. Ersatzverdoppelung setzen in den beiden Formen auch Olsh. § 266, a; Müller § 279, w voraus. — Dass nun nicht נִאָּרִים geblieben ist, erklärt sich aus dem Verhalten des א zu virtueller Verdoppelung von selbst; dass aber auch nicht נִחָמִים mit virtueller Verdoppelung wie im Perfectstamm [wenn man von Jr. 22, 23 absieht] geblieben ist, kann man ebensowohl mit Ew. § 169, b auf die nominale Natur des Particips, als mit Bö. II. S. 490 auf das Streben, die Form von נִחָמִים (Bereuende) zu scheiden, zurückführen. Die Polemik von Böttcher gegen Ew. a. a. O., weil dieser, wie angegeben, das ה zur Unterscheidung des Particips hatte eintreten lassen, hat also keinen Grund. — Es ist wohl nur der Vergleichung wegen, wenn Stade § 249, a schreibt: „Von ע"ע: נִאָּב, aber נִחָב und Jes. 57, 5 נִחָמִים, נִאָּרִים Mal. 3, 9“, während er dann bei den Participiis Niqtal von den ע"ע die beiden fraglichen Formen nicht erwähnt. Denn Stade will doch nicht die beiden fraglichen Formen von נָחָ und נָאָ ableiten. Bei

נחמיה Jes. 57, 5 ist ja der Bedeutung wegen gar nicht an solche Ableitung zu denken, wenn sie auch Mal. 3, 9 möglich wäre. Bei der ersteren Form hat ja auch Qimchi im WB. s. v. נחם die Ableitung von diesem Verb gegeben, nur die von יחם für möglich erklärt, aber an die von נחם gar nicht gedacht; bei der zweiten Form allerdings ist er nicht abgeneigt, der Ableitung von נחם die von נחם vorzuziehen. Dasselbe Schwanken Mikhlol 132, b.

Intensivstämme. — Vgl. הִתַּחַתִּי (du hast mich erschreckt) Hi. 7, 14 mit Vereinigung zweier חת; אָרַרָהּ (er verfluchte sie) 1 M 5, 29; עָנֵנִי (mein Wolkensammeln) 1 M 9, 14 mit Schewa compositum zum Ersatz für weggefallene Verdoppelung und wegen Aufeinanderfolge gleicher Consonanten, Ges. Lgb. S. 77 etc. vgl. oben S. 71 f. — מִאֲרָרִים 4 M 5, 18 etc. — הִתְחַנְּנוּ (sein für sich das Gnädigsein Veranlassen [causativ-reflexiv] = flehen) 1 M 42, 21. — Die Poelformen habe ich schon beim einfach schwachen ע"ע besprochen. — Von seltenen Intensivstämmen bemerke: לִחְרֹחַר (sich entzünden) Spr. 26, 21; Inf. abs. יָעַר (entblößen) zur Verstärkung vor הִתְעַרְעַר (sie soll entblösst = bis auf den Grund niedergerissen werden) Jr. 51, 58.

Causativstämme. — הִחֵל (anfangen), הִחֲלָה etc. — Verdoppelungswegfall im Dauerlaut bei הִעֲזָה (sie machte stark = frech) Spr. 7, 13; so von עָזָה bei Qimchi 130, b; WB. s. v. „mit Erleichterung des ז, und es sollte dageschirt sein“. Ges. Thes. s. v. und Ges.-Kautzsch § 67, Anm. 11 erklären nicht den Verdoppelungswegfall; Ew. § 82, b: „als ob der mitlaut am ende des wortes stünde“; Olsh. § 82, b: „hinter einem langen Vocal“; Bö. II. S. 488: „in weichen Lauten“; Stade § 136 f. hat allein richtig die Natur der Dauerlaute als Erklärungsgrund angegeben. — הִחֲלִיתָ 5 M 3, 24, also mit vollem Pathach vor dem Guttural und so immer. — Hier kommt eine uncontrahirte Form יִהְיֶה (und ich will zerbrechen) Jr. 49, 37 vor, weil hier der dritte Stammconsonant eine andere Contraction eingegangen war. — Imperfect. יִחַל (er wird anfangen) etc. Verdoppelungswegfall im Dauerlaut zeigen Ausgaben in יִחַלְלִי Hos. 8, 10 (J. H. Michaelis z. St.). — יִחַלְלֵנִי etc. und so immer mit Segol hinter dem Guttural. — Zum Unterschied von diesem Imperfectum steht mit virtueller Verdoppelung יִחַל (er wird entweihen) 4 M 30, 3 und אִחַל Hes. 39, 7. So Qimchi 130, b; WB. s. v.; Ges. Lgb. S. 371 etc.

לְאֹהֲלֵי Hi. 25, 5 bedeutet scheinbar nach dem Parallelismus („die Sterne sind nicht rein, durchscheinend vor Gott“) „hell sein, scheinen“ (sogar der Mond ist nicht klar vor Gott). Es haben auch die LXX übersetzt: ἐπιφανέσκει; auch Abenesra z. St. bemerkt: „Es giebt auch welche, die sagen, dass das ׀ hinzugefügt sei“; und Qimchi, WB. s. v. לָלֵי sagt: „Es giebt Leute, die von dieser Bedeutung [der des Helleins] erklären לְאֹהֲלֵי, und es sei darin geschrieben der ruhende [lange Vocal], welcher in לָלֵי ist, obgleich es [׀] nicht wurzelhaft ist, wie er geschrieben ist in לָלֵי Ps. 19, 14“. — Aber der Parallelismus zwingt an jener Stelle nicht zur Annahme der Bedeutung „ist hell“. Es kann der Ausdruck doch ein variirender sein; es kann also immerhin der Dichter haben sagen wollen, Gott senke sich nicht auf den Mond herab, wie auch die Sterne nicht rein seien vor ihm. Die Ableitung von לָלֵי (zelten) hat auch frei zum Ausdruck gebracht das Targum „giebt es eine Zahl für seine Schaaren“, und Qimchi, WB. s. v. לָלֵי hält dieses als Etymon der fraglichen Form fest. Es ist nicht wahrscheinlich, dass neben dem Verb לָלֵי ein anderes לָלֵי in derselben Bedeutung existirt habe, wie Gesenius im Thes. und Mühlau-Volck annehmen. Noch weniger aber kann לְאֹהֲלֵי als Zerdehnung des לָלֵי angenommen werden; denn bei den oben S. 358 besprochenen Zerdehnungen hat sich der zerdehnende Hiatus zwischen den Stammconsonanten erzeugt.

Bei לָלֵי und לָלֵי Spr. 27, 17^a und 17^b ist von der Betonung auf der Vorletzten auszugehen. Und es handelt sich dabei nicht um ausnahmsweise Vorrückung der Betonung in der Pausa, wie sie allerdings vorkommt, vgl. mit Böttcher § 499 den Fall Ps. 37, 20; denn die Form hat ja in 17^b auch ausserhalb der Pausa den Ton auf der vorletzten Silbe. — Ist nun wegen dieser Betonung die Form von den Masoreten als das Nomen לָלֵי „Vereinigung“ = „zusammen“ gemeint, wie Ew. § 217, h; Olsh. § 243, d; Bō. II. S. 490 wollen? Es wird keine andere Wahl bleiben, und Ewald versucht, bei dieser Auffassung der Form einen Sinn in den Vers zu bringen und vergleicht v. 19, welcher zu jener Auffassung hätte veranlassen können. — Ist aber die angegebene Auffassung der fraglichen Form wirklich die der Masoreten gewesen, so hat es eine andere daneben gegeben, denn das Targum sagt: „Eisen wird an Eisen geschärft, geglättet, und der Mann schärft das Gesicht seines Genossen“ und die LXX übersetzen: σίδηρος σίδηρον ὀξύνει, ἄνθρωπος δὲ παροξύνει πρόσωπον ἑταίρου. Können nun die fraglichen Formen, wie sie dastehen, die Bedeutung des „Schärfens“ gehabt haben, welche ihnen Targum und LXX geben? Nun, in 17^a müsste wenigstens wegen der Praeposition ׀ die Bedeutung intransitiv gewesen sein. Diess vorausgesetzt, könnte eine Form לָלֵי mit der Bedeutung „wird scharf“ als Qal für 17^a und

„macht scharf“ als Hiphil für 17^b beschafft werden, wenn man ein חָרַר (scharf sein) annehmen dürfte. Darüber sagt Qimchi, welcher im Mikhlol 113, a beide Formen als Qal von חָרַר auführt, im WB. s. v. חָרַר „es scheint von dieser Bedeutung zu sein חָרַר Spr. 27, 17, obgleich es nicht von dieser Wurzel ist“ und s. v. חָרַר „es scheint von dieser Wurzel zu sein חָרַר Spr. 27, 17, aber sie sind von der Bedeutung, welche ich schon bei der Wurzel חָרַר angegeben habe.“ Ein חָרַר = scharf sein nahm an Gesenius in der ersten Auflage seines grösseren Lexicons und Rödiger im index analyticus zum Thesaurus. Und so in Bezug auf 17^a auch Mühlau-Volck. Da müsste man auch annehmen, dass die Rede optativ gemeint sei, oder die verkürzte Form des Imperfects „nothwendig Entschiedenes aussagt“ in gehobener Rede, wie es Bð. II. S. 179. 183 durch Beispiele belegt. — Man kann freilich auch annehmen, dass die richtige Vocalisation und damit Accentuation der Consonanten verloren gegangen ist. Man kann also annehmen, dass die richtige Aussprache gelautet habe: Qal חָרַר [nicht zu erwarten ist bei einem intransitiven Verb חָרַר] oder weniger wahrscheinlich Hoqtal חָרַר (Ewald früher; Olshausen a. a. O. jetzt) für 17^a; Hiqtıl mit Ersatzverdoppelung חָרַר für 17^b von dem gewöhnlichen Zeitworte des Scharfseins חָרַר . So für 17^b Ges. Lgb. S. 367, Anm.; Thes. s. v. חָרַר ; Bð. a. a. O.; Mühlau-Volck s. v. חָרַר . Ein solches Verlorengelien der richtigen Aussprache kann nicht für unmöglich erklärt werden. Die beiden letztgenannten Gelehrten meinen aber, dass, sowenig wie in 17^a, wo sie (wie angegeben) ein חָרַר zu Hilfe rufen, auch in 17^b die richtige Aussprache verloren gegangen sei, sondern zur masoretischen sich umgebildet habe. Sie nehmen an, dass für חָרַר in 17^b ausnahmsweise zunächst חָרַר entstanden und weiter in Pausa der Accent ausnahmsweise auf die Vorletzte gelegt worden sei, sodass dann die masoretische Lesart חָרַר entstanden wäre. Das ist eine sehr künstliche Position: also Ausgangspunkt von zwei Verben (חָרַר 17^a und חָרַר 17^b) und ausserdem eine anormale Umbildung der Form in 17^b. — Olshausen a. a. O. giebt nicht an, was nach seiner Ansicht in 17^b wohl gelesen worden sein mag. Stade aber erwähnt unsere Formen überhaupt nicht.

Neben חָרַר (hätte mich erschreckt) Hi. 31, 34 findet sich חָרַר (erschreckte sie [eas]) Hab. 2, 17. Darin ist חָרַר -Analogie erkannt worden von Ges. Lgb. S. 369; Bð. II. S. 519. Bei Ewald finde ich die Form nicht. Principiell unrichtig ist es, wenn die Form unter den Fällen der Ersatzdehnung aufgeführt wird von Qimchi 131, a [Es kommt vor die litera quiescens als Aequivalent des Dagesch]; Olsh. § 82, c; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 20, 3, Anm. — Man kann auch nicht bei diesem Falle ausnahmsweise das חָ als incorrectes Zeichen des ח betrachten, wie Olsh. § 257, f für möglich hält. — Für

ēn, welches in der That im Codex gar nicht vorkommt, Bð. II. S. 31, steht bei Athnach das hellere an, vgl. oben § 29, 2, c (S. 224) — Dass dieses Suffix überhaupt ein Schreibfehler sei und dafür ursprünglich ה gestanden habe, wie Olsh. § 257, f und Stade § 632 für ausgemacht halten, scheint mir aus dem Parallelismus, dem Targum הִתְחַלֵּץ (bricht, knickt dich) und dem προήσσει σε der LXX nicht erwiesen werden zu können; vielmehr scheint mir die Uebersetzung des Targums und der LXX aus dem Streben nach Erleichterung und Gleichmachung des Textes hervorgegangen zu sein.

הִתְחַלֵּץ (ihr Anfahren) 1 M 11, 6, also wieder mit vollem Pathach, nicht mit Chateph-Pathach.

Hoqta! — הִתְחַלֵּץ (es wurde angefangen) 1 M 4, 26 etc. — Impf. יִתְחַלֵּץ (verflucht werden) 4 M 22, 6; יִתְחַלֵּץ (verdunkelt sein) K.L. 4, 1; יִתְחַלֵּץ (begnadigt sein) Jes. 26, 10. Dass da gerade vor ח bloss Qibbus steht, könnte man auf die Neigung dieses Guttural zu virtueller Verdoppelung zurückführen, sodass man denselben Vorgang annähme wie oben (S. 355) bei יִתְחַלֵּץ etc. Ebendasselbe könnte man sagen bei יִתְחַלֵּץ (eingegraben werden) Hi. 19, 23 in Pausa für die Nichtpausalform יִתְחַלֵּץ. Aber es ist richtiger, auch bei jenem Beispiel das Qibbus aus Ersatzverdoppelung zu erklären, weil im zweiten Beispiel das Fehlen der Verdoppelung im פ die Annahme der Ersatzverdoppelung verlangt. So richtig Ges. Thes. s. v.; Ew. § 193, c; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 67, Anm. 8; Stade § 530, b. Es ist also kein Grund vorhanden, mit Olsh. § 261 zu sagen, dass die Verdoppelung aus dem פ wegen der Pausa [vgl. oben § 30, 3; S. 246] weggefallen sei.

b) Verba mediae und tertiae gutt. und ע"ו.

Qal. Perfect. Z. B. das intransitive שָׁחָח (sie ist geduckt) Ps. 44, 26. Aber nur in dieser Form hat ח [vielleicht nach ע"ו-Analogie] ein Qames vor sich, wie die andern Gutturale immer. Sonst hat ח virtuelle Verdoppelung, also Pathach vor sich; und es findet sich auch uncontrahirt als Ausnahme von der Regel (oben S. 332) שָׁחָח Hi. 9, 13.

לָעַי (sie stammeln, sind stammelnde, sind geschwätzig) Hi. 6, 3 bei Silluq stammt wahrscheinlich nicht von לָעַי [Ges. Thes. s. v.; Ges.-Kautzsch § 29, 4, c], weil da eine ausnahmsweise Zurückschiebung der Betonung in Pausa angenommen werden muss, wie sie auch beide Gelehrte annehmen. Und die Form גִּלַּע Spr. 20, 25 (er schwätzt) bei אֲחֹרֶיךָ, welche doch

eine gleiche Ableitung finden möchte, könnte ja nicht einmal als Jussiv Hiqtil von לַעַה abgeleitet werden, sondern müsste davon יִלַּע heissen. — Eben dieser zweiten Form wegen ist auch zu verwerfen die Ableitung der Form Hi. 6, 3 von לִיַּע [Qimchi, WB.; Mühlau-Volck s. v.]; denn da müsste wieder für Spr. 20, 25 der Jussiv angenommen werden. — Beide Formen kommen vielmehr von לַעַע. So auch Bö. I. S. 296, Anm. Olsh. S. 480 führt bloss die drei Möglichkeiten der Ableitung auf. Ewald und Stade erwähnen unsere Form nicht. — Von demselben לַעַע, von welchem ja auch לַעַ (Schlung, Kehle) Spr. 23, 2 kommt, kann dann auch וְלַעַ (und sie werden schlucken, schlingen) Obad v. 16 abstammen (Qimchi, WB. wieder von לִיַּע); vgl. noch die Form § 32, ex. (S. 299). — Danach braucht also im Wörterbuch bloss ein לַעַע und weder ein לִיַּע noch ein לַעַה angesetzt zu werden.

Das הָעַר (sie taumeln, irren) Jes. 16, 8 mit Munach und ohne אָ נָסוּג auf der Vorletzten betont, wie auch die Masora anmerkt, muss nicht von הָעַע [oder הָעַר] abgeleitet werden, sondern kann von הָעַה stammen. Die Stelle ist auch bei Röd. im Thes. und Bö. nicht erwähnt. Auch Qim., WB. s. v. הָעַר erwähnt nur הָעַר Jes. 28, 7. Aber Del. z. St. richtig: „הָעַר Milel Consonanz mit הָעַר“; vgl. [das Gegenstück] Ps. 37, 20“ [S. 373].

Imperfect. — Z. B. יִרַע (er zerschmettert) Hi. 34, 24; יִשָּׁחוּ Ps. 10, 10 und יִשָּׁחוּ (sie werden sich ducken) Hi. 38, 40. Also bei den ע"ע ist das tongedehnte *ō* nicht durch die folgende Gutturalis in das homorgane *a* verwandelt worden. Und das lässt sich nicht mit Bö. II. S. 489 damit begründen, dass man das lautliche Zusammenfallen der Form mit Hiqtil gescheut habe. Von solcher Scheu ist die Sprache nicht beherrscht worden, vgl. z. B. יִיָּסַר und יִיָּעַל. Es ist daher diess Bleiben des *ō* bei den ע"ע als ein Regulativ dafür zu betrachten, dass Formen mit Pathach in der letzten Silbe nicht von ע"ע, sondern von den entsprechenden ע"י abgeleitet werden, oder dass wenigstens bei solchen, die von ע"ע stammen und jenes Pathach besitzen, der Einfluss der ע"י-Analogie anerkannt werde.

Intransitiv: יִרַע (schlecht sein) 1 M 21, 12 etc.

Imperativ: שָׁעַר (seid verklebt [an den Augen] = seid blind!) Jes. 29, 9.

Infinitiv cstr.: שָׁחוּהוּ Jes. 60, 14 in der Function des Infinit. abs. — Als Infin. abs. fungirt auch הָעַה (zerbrechen) Jes. 24, 19,

für dessen Betonung auf der Vorletzten ich den Grund darin sehe, dass bei diesem פ'ו auch das Femininafformativ ה, tonlos angehängt wurde. Wesshalb freilich von den vier an jener Stelle in gleicher Function aufeinanderfolgenden Inff. von פ'ו nur der erste ein ה hat, sieht man nicht ein; es hat aber auch wieder seine Schwierigkeit, mit Olsh. § 245, i eine Verschreibung wegen des folgenden ה anzunehmen, da solches ה auch den beiden nächsten dieser vier Inff. folgt.

Niqtal. יָשַׁח Jes. 2, 9; 5, 15; יָשַׁח 29, 4; יָשַׁח Pred. 12, 4 werden, weil schon ein Imperfectum Qal von diesem Verb existirt [obgleich dieser Grund nicht zwingend ist], weniger richtig für Imperf. Qal mit Ersatzverdoppelung gehalten von Olsh. § 243, d; Ges.-Kautzsch § 67, Anm. 3; Stade § 490, a, als für Impf. Niq. von רָחַץ. Thes.; Bö. II. S. 483, der übrigens die Pluralform gar nicht erwähnt; Mühlau-Volck s. v. Bei beiden Auffassungen besitzt überdiess das ה virtuelle Verdoppelung. — Hierher gehört auch יָדָחוּ (sie werden gestossen) Jr. 23, 12, und zwar nicht wegen der Kürze des a (vgl. die masoretische Note בְּמָקוֹם קָמָץ), denn diese Kürze des a könnte aus der Neigung des ה zu virtueller Verdoppelung erklärt werden, sondern wegen der Mitlelbetonung, die bei Ableitung von רָחַץ, vgl. § 41, 5, b יָדָחוּ Spr. 14, 32, unerklärlich ist. Ganz oder halb Unrecht haben desshalb Bö. § 1078, I (Ableitung von רָחַץ); Ges. Thes., der da meinte, die Form könne von רָחַץ abgeleitet werden, wenn man nur Qames schriebe; ebenso Graf z. St.; Mühlau-Volck s. v. רָחַץ „Die Form ist metaplastisch von רָחַץ entlehnt“; — Recht haben Olsh. § 265, e „von רָחַץ mit Dag. f. implicitum“; Stade § 533, b.

יָרַע (in schlechten Zustand gerathen) Spr. 11, 15; 13, 20 mit Ersatzdehnung in der ersten Silbe und mit פ'ו-Analogie in der zweiten Silbe. Da beim einfach schwachen פ'ו (S. 345) im Impf. Niq. die פ'ו-Analogie sicher ist, so darf man nicht mit Ges. Thes. und Mü.-Volck für diese Form allein ein Verb יָרַע annehmen. Qim. freilich setzt im WB. überhaupt kein יָרַע an.

Intensivstämme.

Ist Hithqattel von יָרַע mit Metathesis יָרַעָה (so wollen wir wie verblindet sein, oder damit wir wie verblindet sind, gleichsam die Augen zudrücken) Jes. 41, 23? Bei dieser Ableitung ist die Betonung auf der Vorletzten erklärlich. Denn die beiden ר konnten vor dem ā des Cohortativs zusammengesprochen werden, und da nun diese

Form in die Flexionsweise des Qal, Niq., Hiq., Hoq. der נִּי־נִי übergegangen war, musste auch die Betonungsweise dieser Verbalstämme eintreten d. h. das Vocalafformativ musste den Accent auf der Stammsilbe lassen. — Die Form würde also statt נִי־נִי־נִי entstanden sein unter Begünstigung der scheinbaren Einfachheit des 1. נ. So würde dann auch נִי־נִי v. 10 für נִי־נִי־נִי erklärlich sein unter Begünstigung der beiden α im Gegensatze zu der Form, welche gleich nachher aus Jes. 24, 19 angeführt werden wird. Irgendwelche Verdunklung des Sprachbewusstseins in Bezug auf die erstere Form aus 41, 23 wäre ja wegen der abnormen Betonung allemal anzunehmen. Meine Ableitung ist eben nur ein Versuch zur Erklärung dieser Schwierigkeit. — Ueberdiess lässt sich eine passendere Bedeutung für die Formen schaffen, indem man dieselben von demjenigen נִי ableitet, von welchem der Imperativ Qal und Hiq. Jes. 29, 9 und Ps. 39, 14 kommt, als wenn man sie von נִי־נִי ableitet, wie auch Qimchi, WB. s. v. thut. Vgl. darüber § 41, 5, b.

נִי־נִי־נִי (sie bricht in sich zusammen) Jes. 24, 19; mit Metathesis נִי־נִי־נִי (du [fm.] duckst dich) Ps. 42, 6. 12; 43, 5; vgl. die dritte sing. 42, 7.

Pilpel. נִי־נִי־נִי (streicheln, schmeicheln, Liebkosung treiben, sich vergnügen) Jes. 11, 8 vgl. Ps. 119, 70; in transitiver Bedeutung das Imperfectum נִי־נִי־נִי (sie streicheln = thun wohl) Ps. 94, 19. Ptc. נִי־נִי־נִי (mit der Zunge anstossend = auspottend) 1 M 27, 12. — Beide sind von Qimchi 135, a als von נִי und נִי־נִי abgeleitet betrachtet.

Pulpal. נִי־נִי־נִי mit נִי־נִי (ihr werdet gestreichelt = geliebkost werden) Jes. 66, 12; dort in Pausa (von Qimchi nicht erwähnt).

Hithpalpel. — נִי־נִי־נִי wahrscheinlich von נִי־נִי vor innerer Gluth schnappend = hundstoll, toll seiend Spr. 26, 18. So Qimchi, WB. s. v.; Ges. Thes. s. v.; Olsh. § 273, nur dass er dabei die Verstümmelung der Wurzel [sagter] נִי־נִי unbegründeter Weise für möglich hält; Bö. II. S. 405; Mühlau-Volck s. v.; Stade § 291 „Wiederholung der zweilautigen Wurzel“; also legt er ein נִי zu Grunde. Ewald erwähnt die Form nicht.

נִי־נִי־נִי , — Neben der oben § 32, 5 (S. 293) erwähnten, von נִי abstammenden Form נִי־נִי (starr werden etc.), vielmehr Imperativ נִי־נִי Hab. 1, 5, erscheint öfter die diesem Absatz vorgesetzte Form (sich verwundern), vgl. נִי־נִי־נִי bei Athnach Ps. 119, 60; נִי־נִי־נִי Ri. 19, 8; נִי־נִי־נִי 1 M 43, 10 bei Athnach; נִי־נִי־נִי Hab. 2, 8; נִי־נִי־נִי

1 M 19, 16 (mit Schalscheleth und Paseq; oben S. 76); Imperativ **הִתְחַמְּדָה** Jes. 29, 9; Infinitiv **לְהִתְחַמֵּד** 2 M 12, 39; **עִירְהֶם** Ri. 3, 26; Participium **מִתְחַמֵּד** 2 Sm. 15, 28. Ich habe die vorhandenen Formen hierher gesetzt, damit der Verbalstamm zur vollen Anschauung komme. Diese Formen können nicht unmittelbar mit **חָמַד** zusammengebracht werden, wie Olsh. § 273 es für möglich hält, dass eine Verstümmelung der genannten starken Wurzel [sagt er] zu Grunde liege. Sie können nur von einer Wurzel **חָמַד** oder einem Stamm **חִמְדָּה** abgeleitet werden. So Ges. Thes. s. v. So auch Ewald; nur hat sich bei ihm in Bezug auf diese Formen ein böser Fehler eingeschlichen. Nämlich er lässt überall **חִמְדָּה** drucken § 75, c; § 116, a, Anm.; § 124, d und im Index. Und diese Weglassung des Mappiq ist kein blosses Versehen, sondern an der erstgenannten Stelle erwähnt er ausdrücklich die Form unter den wenigen Fällen, wo das **ח** am Ende des Wortes seinen Hauch aufgegeben habe. Worauf beruht dieser Fehler? Vielleicht auf 1 M 19, 16, weil er diese Stelle citirt: **וַיִּתְחַמְּדָה**. Aber da ist ja nur bei kleiner Pausa ganz regelrecht der Vocal gedehnt worden (wie Qimchi bemerkt 135, a), aber das Mappiq geblieben. Der Fehler kann doch nicht darauf beruhen, dass das **ח** natürlich innerhalb des Wortes sein Mappiq aufgegeben hat. Aber auch da steht, selbst bei Pausaldehnung des Pathach zu Qames Ps. 119, 60, im folgenden Consonanten ein Dagesch lene zum Zeichen, dass das **ח** nicht quiescirt. — Auch Bö. behandelt die Formen bei den ש״ג II. S. 492; ebenso Mühlau-Volck s. v.; Stade § 166, c. Qimchi giebt 135, a kein Etymon an; aber im WB. p. 204 setzt er **חִמְדָּה** voran.

Mit Metathesis: **הִשְׁתַּעֲשַׂע** (sich streichen = sich vergnügen) Ps. 119, 16. 47; (sich streichen [die Augen] = sich verblenden) Jes. 29, 9. Qimchi 106, b leitet es von **שַׁעַע** ab; ebenso WB. s. v.

Mit Contraction der beiden **ח** bemerke **מִתְחַתְּחִים** (sich als Spötter Erweisende) 2 Chr. 36, 16. Das ist der dritte und letzte Fall, vgl. § 25, 5; 33, 9, a (S. 197 f.; 313), wo Bö. II. S. 247 das **ח** als bloss emphatische Verstärkung des **ח** nimmt, durch welche der Wegfall des **ח** habe verhindert werden sollen. Ich habe schon oben zu erweisen versucht, dass eine solche Annahme, so verlockend sie auch insbesondere beim ersten Fall ist, unmöglich scheint. Qimchi leitet es 135, a von **חָתַח** ab.

Hiqtil. **הִרַע** (zerbrechen; schlecht, unglücklich sein lassen); **הִרְעוּתָה** etc.; immer mit Ersatzdehnung *ē* für *i*. — Imperfectum **יִרַע** etc., in Pausa **יִרַע** Zeph. 1, 12. — Impf. cons. **יִרַע** 1 Kg.

16, 25 etc. — Imperativ **הָשַׁע** direct-causativ: das Bestreichen ausüben = bestreichen Jes. 6, 10 mit beigefügtem Object **עֵינַיִם** (Augen). Hier bleibt trotz des Athnach das Pathach nach der Beobachtung Böttchers, welche oben § 32, 2 (S. 282) mitgetheilt ist. (Qimchi leitet diese Form von **שָׁעַ** ab im WB. s. v; ebendavon diese und die nächste Form im Mikhlol 105, a).

הָשַׁע Ps. 39, 14 scheint mir dieselbe Form, nur absolut, ohne **זָרֵי** gebraucht, in der Bedeutung „drück zu deine Augen!“, also in der Bedeutung des S. 376 beim Qal angeführten Imperativ aus Jes. 29, 9. Und eben diese Stelle beweist, dass das Verb absolut, ohne sein Object „die Augen“, verwendet wurde. — Diese Form wird ja sonst von **שָׁעַ** abgeleitet durch Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v., ohne dass diese über die abweichende Betonung sprächen; Bö. II. S. 414, welcher willkürlich die Form „mimisch accentuirt“ sein lässt. Olsh. § 256, b sagt: „Auch Ps. 39, 14 ist die Form auf der Letzten betont, schwerlich mit Recht“. Stade § 595, c. d. erwähnt die Form aus Jes. 6, 10, aber nicht die aus Ps. 39, 14. Ewald § 63, d. hat wenigstens sich bemüht, die [bei der Ableitung der Form von **שָׁעַ**] abweichende Betonung auf der Letzten zu erklären, indem er sich auf **נָטַע** (Pflanzung) für **נָטַע** beruft. Ja, aber bei diesen Segolatformen haben wir auch sonst Umstellung des Vocals zwischen den zweiten und dritten Stammconsonanten. Ferner verweist er auf **הָיָא** oder vielmehr nach Baer-Delitzsch auf **הָיָא** mit Munach bei der letzten Silbe 1 M 41, 33; sowie darauf, dass auch sonst der Anfangsguttural des folgenden Wortes den Accent auf die letzte Silbe des vorausgehenden Wortes gezogen hat. Es scheint mir aber immer gewagt, einen Fall wie 1 M 41, 33, der nun einmal nur als unerklärliche Abweichung betrachtet werden kann, zur Erklärung eines Falles zu benutzen, welcher eine andere Erklärung zulässt. Endlich von einem Einfluss des Anfangsgutturales kann Ps. 39, 14 nicht die Rede sein, weil keiner da ist. — Desswegen schlage ich die obige Ableitung der Form Ps. 39, 14, nämlich von **שָׁעַ**, vor und übersetze „Drück zu deine Augen von mir weg = Lass ab deine [Zornes]blicke auf mich zu richten, damit ich meinerseits wieder froh die Augen aufschlagen kann!“ Nach der Ausarbeitung meiner Schrift sah ich, dass mir Müller mit dieser Ableitung zugekommen ist, indem er § 289, nn sagt: „**הָשַׁע** Ps. 39, 14 ist **שָׁעַ**“.

Infinitivus constr. **הָרַע** Ps. 54, 7 etc., in Pausa **הָרַע** Spr. 24, 8 etc. Inf. abs. **הָרַע** 1 Sm. 12, 25 etc.; auch **הָרַעַתָּה** (in Schlingen legen) für das verbum fin. Jes. 42, 22.

Particip. **מַרְעֵ** (Uebelthäter) z. B. Jes. 9, 16; auch in Pausa

nicht mit *ēa*, vielleicht zur Unterscheidung von יָרֵעַ (Freund) Bö. II. S. 490. Die Wahrscheinlichkeit dieser Vermuthung wird nicht dadurch aufgehoben, dass letztere Form in unsern Texten nicht ohne Suffixe vorkommt, wie Olsh. § 210 bemerkt.

c) Verba י"ע und י"ע.

יָרַע (bewegen, sich bewegen etc.); Impf. יָרַע und יָרַע. — Hiq. יָרַע (verscheuchen) Hi. 18, 18. — Hoq. יָרַע (verscheucht werden) Hi. 20, 8. Dies ist die einzige Form vom Hoq. der י"ע, welche uncontrahirte Flexion zeigt, weil hier der *u*-laut behalten werden konnte, ohne dass er sich dehnen musste. — Particip: יָרַע (weggeworfen) 2 Sm. 23, 6; auch יָרַע geschrieben, also mit Ersatzverdoppelung (Qimchi leitet es von יָרַע ab im WB. s. v.).

יָרַע (glänzen und blühen); Hi. יָרַע (sie haben Blüthen angesetzt) HL. 6, 11; 7, 13 mit Verdoppelungswegfall im Dauerlaut.

יָרַע Jes. 64, 5 mit dem Sinn „und wir verwelkten [wie Laub]“ kann nur von einem vorauszusetzenden יָרַע oder יָרַע verstanden werden. So auch Ges. Thes. s. v.; Olsh. § 236, e; Mühlau-Volck im analytischen Anhang. — Es kann die Form nicht von יָרַע abgeleitet werden. So Qimchi, 75, a: יָרַע wie יָרַע. Und beim Niphal von demselben haben wir eine etwas schwere Form gefunden: יָרַע. Und es ist daraus das י der Wurzel herausgefallen, und seine Normalform ist יָרַע; und bei seinem [des י] Verlust wurde sein Vocal auf das Zusatz-י geworfen, wie es recht ist. Und manche sagen, dass die Form zur Conjugation Hiphil gehöre; und dass seine Normalform יָרַע mit Dagesch sei, und es trete der lange Vocal als dessen Aequivalent auf“. So auch im WB. s. v. [Aber richtig bemerkte Elias Levita im Mikhlol: Es scheint, dass seine Wurzel יָרַע ist]. Diese Ableitung hält auch Olshausen für möglich, obgleich er die Art der Entstehung der Form für undurchschaubar erklärt. Auch diesen Process erklären zu können, meinte zunächst Ew. § 232, c. Er geht vom Hiq. יָרַע aus und stellt unsere Form mit יָרַע (neben יָרַע) etc. zusammen. Aber da ist doch nur umgedreht ein unregelmässiges und zwar ein nach einer bestimmten und bei den י"ע auch sonst wirkenden Analogie unregelmässiges Perfect neben dem regelmässigen Imperfect in Gebrauch gewesen. Ferner Bö. I. S. 307; II. S. 455 setzt ebenfalls יָרַע, Imperfect יָרַע voraus und vergleicht יָרַע Spr. 7, 13 etc. (oben S. 372). Aber in allen diesen Fällen ist das Dagesch forte verschwunden, während der Accent auf der Silbe lag. Jedoch in der von Böttcher vorausgesetzten Imperfectform יָרַע wäre der Accent gar

nicht auf der vorletzten Silbe gelegen. — Ges. Lgb. S. 456 hatte noch einen andern Versuch der Ableitung gemacht, indem er die Form von בלה = נבל ableitete und meinte, dass die Form nun eben einfach eine Anomalie für das zu erwartende נבל sei. Aber setzen wir auch voraus, dass die Form den Jussiv des Hiq. enthalte, so müsste sie נבל heißen, und das Qames bliebe unerklärt. — Bei Stade finde ich die Form nicht im Index oder § 588.

III. Verba quiescentia.

§ 35. Verba א"ד quiescentia.

Die Bezeichnung rührt daher, dass nach dem alten Paradigma בלע, dessen erster Stammconsonant eben ein ב, dessen zweiter ein ל, dessen dritter ein ע war, die drei Stammconsonanten der Reihe nach die Namen ב, ל, ע erhielten. Ein Verb א"ד ist also ein solches, dessen א d. h. erster Stammconsonant ein א ist. Diese Verba gehören nun im allgemeinen zu den Verba primae gutturalis. Aber in einigen Verben mit anlautendem א quiescirt dieses d. h. es verliert seine Consonantenpotenz, wird stumm und übt dabei einen dehnenden Einfluss auf den Vocal aus, welcher nach der Analogie der Verba primae gutturalis vorausgegangen wäre. Die Trübung dieses neu entstandenen langen Vocals zu o und das orthographische Verschwinden des stumm gewordenen א sowie seine Ersetzung durch den das o sonst gewöhnlich anzeigenden Vocalbuchstaben ו kommt öfter oder seltener hinzu.

Die Verba sind in der Ordnung, in welcher sie im Verlaufe des § auftreten, diese: אסא; — אכל, אבר, אמר; — אזל, אור, אלה; — און, אצל, ארב, אצר; — אחז, אהב, אחר.

1. Transitives Qal. אסא, dessen Bedeutungen ich in „zusammenraffen, wegraffen“ zusammenzufassen pflege, hat im Imperfect Qal zum Theil regelmässig יאסא etc. nach allen Regeln, welche § 30, 1 (S. 237) über die Verba primae gutturalis mit anlautendem א aufgestellt worden sind. Aber daneben steht auch תסא (du raffst zusammen) Ps. 104, 29 bei Munach, also ausser der Pausa; אסא (ich will zusammenraffen) Mi 4, 6; יאסא (und er raffte zusammen) 2 Sm. 6, 1.

אסא (ich werde dich wegraffen) 1 Sm. 15, 6; 2 Chr. 34, 28 ist wegen des Metheg von Ges. Lgb. S. 377 und Bō. II. S. 311. 436 für

Hiq. erklärt worden. Diess ist vom Standpunkt der Punctuation aus einzig richtig; denn man macht die Beobachtung, dass von den Punctatoren sonst vor dem Suffix ך und ם beim י das Metheg beharrlich weggelassen wird, vgl. 2 Kg. 22, 20; 2 M 23, 4; 2 Sm. 4, 8; 2 M 31, 13; Jes. 52, 12. Qim. 85, b: „Und in der Conjugation Hiphil davon [heisst es] ךֿיִפְּחִי 1 Sm. 15, 6, und es geht nach der Art von ךֿיִפְּחִי Jr. 46, 8.“ Ebenso zu Hiphil rechnet er die Form im WB. s. v. Dagegen Ges. Thes. s. v.; Ew. § 139, b; 251, b; Olsh. § 241, a; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 68, 1; Müller § 254, c; Stade § 479, c haben die Form für Qal erklärt. — Darüber ist so zu urtheilen: Hält man die Form für Qal, indem man die Methegsetzung für gleichgiltig oder incorrect erklärt, so ist dieses richtig, weil auch nach meiner Ansicht dieses Metheg nur aus der lautlichen Aehnlichkeit und daraus fliessenden orthographischen Verwechselung des Qal ךֿיִפְּחִי und des Hiq. יִפְּחִי (hinzufügen) stammt; vgl. über letzteres S. 409. Erklärt man aber die Form für Qal gerade mit ausdrücklicher Berufung auf analoge Fälle, wo kein Metheg steht [wie Ges.-Kautzsch a. a. O. auf § 60, 4 zurückweist, wo doch lauter Fälle genannt sind, in denen bei fehlendem Metheg י zu sprechen ist]: so ist diess unrichtig.

Ich habe dieses Verb ךֿיִפְּחִי vorangestellt, weil es im Qal beide Bildungsweisen des Imperfectums hat.

Die beiden Bildungen sind nicht auseinander entstanden; sondern sind ganz unabhängig von einander aus der ursprünglichen Form hervorgegangen. Dieser negative Satz ist mit besonderem Nachdruck vorzutragen. Also: aus demselben ךֿיִפְּחִי hat sich a) ךֿיִפְּחִי; b) ךֿיִפְּחִי und zur Dissimilation, oder wahrscheinlicher, damit der Vocal der Stammsilbe ebenso, wie der der Praeformativsilbe, zerdrückt würde: ךֿיִפְּחִי gebildet.

Die Entstehung der letzteren Bildung ist nicht erklärt bei Ges. Lgb. § 104; Nägelsbach § 32. Richtig, obgleich sehr kurz, ist der Process in Bezug auf die Präformativsilbe angegeben von Ewald § 139, b; Olsh. § 241, a; Bō. II. S. 434 „sie lassen das מ in einem aus α vertieften o quiesciren“; Bickell § 124 „Five verbs primae elide their first consonant in the future qal and in this way receive δ = d“; besser Land § 49, c; 210, c; Müller § 254; Stade § 77, a; 491, b. Gut geht auf die Sache ein Ges.-Kautzsch § 68, 1.

Von den beiden in der Stammsilbe erscheinenden Vocalen (gewöhnlich in der Pausa¹⁾ Sere; ausserhalb derselben Pathach) ist Sere

1) Man kann nicht sagen mit Ges.-Kautzsch § 68, 1 „sowie vor dem betonten schweren Afformativ ךֿי“; denn bei diesem kommt es nur in grosser und kleiner Pausa 5 M 4, 26; 8, 19. 20; 30, 18; 18, 1; Jes. 13, 8 vor;

als der relativ ursprünglichere angesehen worden von Ges. Lgb. S. 376; Bō. II. S. 434; Bickell § 124; Land § 210; Ges.-Kautzsch § 68, 1. indem das Pathach als „leichterer Vocal“ bezeichnet ist; Stade § 491, b. Diess ist auch nach dem allgemeinen Gesetze, dass in Pausa der relativ ursprüngliche Vocal einer hebräischen Form sich erhalten hat, das Richtige. Unrichtig ist es also, mit Ew. § 139, b; Müller § 254 umgedreht das Sere als die Umbildung des Pathach aufzufassen.

Als absolut ursprünglicher Vocal der Stammsilbe ist *u* stillschweigend vorausgesetzt von Ges. Lgb. § 104, da er diese Verba den andern *primae gutturalis* ganz gleich stellt; ausdrücklich angenommen von Bō. I. S. 285, indem er sagt, dass das *o* des Präformativs kein *o* in der Stammsilbe geduldet habe. Diese Ansicht halte ich nach dem Arabischen durchaus für richtig, und die Umbildung des ursprünglichen *ū* auf die oben angegebene Weise von der Präformativsilbe aus zu *e*, welches sich unter dem schwereren Satzton als geschlossenes *é*, im Redeflusse als offenes *è*, *ã*, ganz helles *ä* dem Ohre kundgab, halte ich für wohl begründet. Wenigstens die arabischen Verba, welche dem *אכל* und dem *אמר* entsprechen, haben im Imperfectum nur *u*; und wie bei letzterem Verb diess auch durch die nicht-quiescirende Form *יאמר* bezeugt ist, so ist es auch noch der Fall bei *אמר*. — Ich kann also nicht den Neueren beistimmen, welche jenes geschlossene *ē* aus ursprünglichem *i* ableiten (Olsh. § 241, a; Land § 49, c; 210, c; Ges.-Kautzsch § 68, 1; Stade § 491, b; Müller § 139 „Eintritt eines andern Grundvocals in der Pausa“ [diese Annahme halte ich in allen Formen, wo sie gemacht wird, für unrichtig; denn der Pausaeinfluss ist ein vom Accent und den Sprechwerkzeugen bewirkter Vorgang; die Grundvocale hängen vom Gedanken ab]). — Dass ich Ewald nicht beistimmen kann, welcher ein ursprüngliches Imperfect mit *a* zu Grunde legt § 139, b, liegt schon darin eingeschlossen, dass ich seine Erklärung über Pathach als ursprünglicheren Vocal gegenüber dem Sere zurückgewiesen habe.

Die zweite Bildungsweise ausschliesslich hat zunächst *אָבַד* (zu Grunde gehen): *יֵאבֹד* etc.; aber z. B. *וַיֵּאבֹדֶיךָ* 5 M 4, 26 bei Zarqa. Das Impf consec. kommt nicht vor, würde aber *וַיֵּאבֹד* heissen nach Hi. 3, 3. — *וַיֵּאבֹדְנָה* 1 Sm. 9, 3.

אָכַל (essen): *יֵאָכַל* etc.; bemerke *הֵאָכַלְתִּי* (esse ich?) mit Cholem magnum Ps. 50, 13; Ges. Lgb. S. 377; auch bei Baer-Delitzsch. Ebensolches *י* in der 1. sg. hat das Qeri 2 Sm. 1, 8;

ausserhalb derselben aber nicht: 5 M 4, 28; 4 M 11, 19; 1 M 32, 5; 1 Sm. 11, 9; 2 Kg. 18, 22; 19, 6. 10; Jes. 8, 12; 37, 6. 10; Jr. 21, 3.

ferner Ps. 42, 10; Neh. 2, 7 etc.; auch יֹאכֶלֶן 5 M 4, 28 und תֹּאכֶלֶן 4 M 11, 29, beide Male bei Tiphcha. Aber in kleiner und grosser Pausa selten יֹאכֶל etc., gewöhnlich יֹאכֶל etc. Imperfectum consec. יֹאכֶל, תֹּאכֶל (2. sg.) 1 M 3, 17, aber auf der Letzten betont יֹאכֶל 1 M 27, 33. In Pausa aber wieder mit Sere, vgl. יֹאכֶל 1 M 3, 12 f.

Auch יֹקֵל Hes. 42, 5 ist als Qal von אָל festzuhalten in der Bedeutung „wegraffen, beseitigen“. So Qimchi 85, a; WB. s. v. „Er will sagen, dass sie wegnahmen die Ecken von ihnen; und so das Targum Jonathan „siehe es wurden weggenommen die Ecken von ihnen“, und so bei dieser Form nach den Worten unserer Vorfahren in Baba bathra 14, a; Ges. Thes.; Mühlau-Volck s. v.; Müller 254, b. Also ist weder mit andern Editionen יֹקֵל, welches bloss auf Verkennung der späteren Orthographie i beruht, noch mit Ewald wegen יֹקֵל v. 6 zu lesen, obgleich auch Röd. im Index analyt. z. Thes. urtheilt „quod confirmari videtur v. 6.“; obgleich ferner auch Olsh. § 241, a ein anderes Verb gelesen haben will und Smend z. St. die Lesart Ewalds billigt. — Ges. Lgb. S. 378 hielt die Form für Hoq̄al = יֹקֵל = „sie wurden abgeschnitten d. h. kürzer, kleiner“. Das ist in lautlicher Hinsicht unnöthig; in sachlicher Hinsicht eine Verkennung des Inhalts. Auch das ἐξείλετο (ragte hervor) der LXX scheint nur gerathen zu sein.

אָמַר (sagen, sprechen): vgl. nebenbei יֹאמְרֵנוּ (und wir werden sagen) 1 M 37, 20, also Perf. consec. ohne Tonveränderung nach S. 156. — „Jedes אָמַרְתִּי hat Pathach in der ganzen Schrift sowohl in der Mitte [des Satzes] als bei Athnach und bei Soph Pasuq, abgesehen von einem einzigen: אָמַרְתִּי bei Athnach Ps. 40, 11“, Dikduke § 49. — יֹאמַר etc.; später auch mit י geschrieben z. B. Ps. 42, 10 und ganz ohne mater lectionis יֹמַר Ps. 139, 20; תֹּמַר 2 Sm. 19, 14; bemerke auch תֹּאמְרוּן 1 M 32, 5 (bei Zaqeph qaton) und noch achtmal, vgl. auf S. 384, Anm. — In Pausa יֹאמַר bei Athnach 4 M 10, 36; aber תֹּאמַר (sie spricht) Spr. 1, 21; = du [m.] sprichst 1 Kg. 5, 20; wieder אָמַר, wenigstens auch bei Zaqeph qaton Jos. 7, 8; יֹאמְרוּ Jr. 5, 3; תֹּאמְרוּ mit Segolta Jr. 23, 38; יֹאמַר kommt in Pausa nicht vor. — Imperfectum consec. יֹאמַר; תֹּאמַר (und sie sprach) 1 M 3, 2 etc., z. B. auch 25, 22. [Qimchi 85, a: Ausnahme לִי תֹאמַר Spr. 7, 13, am Versende; wie Elias Levita bemerkt „ist für Pausalform gerechnet wegen des Wortes לִי“; von keinem Neueren bemerkt]; = und du [m.] sprachst 1 M 44, 21 etc.; aber immer יֹאמַר 1 M 20, 13 etc.; dagegen wieder

וַיֹּאמֶר 1 M 26, 28 etc. In Pausa **וַיֹּאמֶר** bei grossen und kleinen Trennern. Aber bei Letzteren ohne Consequenz, vgl. **וַיֹּאמֶר** 1 M 27, 24a mit Zaqeph gadol, aber **וַיֹּאמֶר** v. 36b mit demselben Accente. Auch v. 22b und 25a **וַיֹּאמֶר** mit Rebîa, also hat dieses keine kleine Pausa bewirkt. Nur im Buche Hiob 3, 2 ff. ist **וַיֹּאמֶר**, also die Pausalform auf Paenultima betont. So Qimchi 85, a und Alle, z. B. Ew. § 232, b; Olsh. § 241, a; Ges.-Kautzsch § 68, 1. Unrichtig aber sagt Stade § 491, b, die angeführte Form mit Pathach und mit Accent auf Paenultima stehe für [die Nichtpausalform] **וַיֹּאמֶר** im Hiob 3, 2 ff. [Vgl. aber 32, 6 und die Accentregel bei Baer-Delitzsch, Psalmi (1880), p. XI] **וַיֹּאמֶר** (und sie sprach) Esth. 5, 7 etc.

Ob in **וַיֹּאמֶר** für **וַיֹּאמֶר** 2 Sm. 1, 8 [hier das Qeri mit ו]; Zach. 4, 2; Neh. 5, 9; 7, 3 (Kethib) das ׀ zur Beseitigung des Hiatus, wie es thatsächlich vereinzelt im Hebräischen (vgl. nur 1 Sm. 22, 18. 22: 1 Chr. 27, 8; Zach. 11, 13), vielfach aber im Aramäischen (vgl. nur Winer, Grammatik des bibl. und targ. Chaldaismus § 22, 1; Luzzatto Grammatik der biblisch-chaldäischen Sprache § 78) in ׀ verwandelt worden ist, wie Ewald § 45, d meint; — oder ob es 2 Sm. 1, 8 aus Versehen wegen des vorausgehenden ׀, in den Stellen der späteren Bücher aber aus dem Leben der Sprache selbst stammt (Bö. I. S. 254); — oder ob es auch in den jüngeren Büchern nur Verschreibung für das geläufigere ׀ ist (Bertheau zu Neh. 5, 9), — das lässt sich nicht mit Bestimmtheit sagen.

Imperativ: **אִסְבֵּה** 4 M 21, 16; so auch bei den andern Zeitwörtern. — Verstärkt **אִסְבֵּה** (iss doch!) 1 M 27, 19. — Bei **סַבֵּה** (sammle doch!) 4 M 11, 16; vgl. eine gleich abweichende Form § 30, 1, c (S. 240). Darin ist wahrscheinlich die Entwicklung vom ursprünglichen ũ zu ĭ fortgegangen, welches uns zweimal begegnet ist § 20, 12 gegen Ende (S. 166); § 33, 4 am Anfang (S. 302). So Olsh. § 234, a. Formell unverständlich ist, wie Bö. II. S. 174 sagen kann, die Form hätte das Segol behalten neben **סַבֵּה**; er meint aber jedenfalls, dass die verstärkte Form unmittelbar von der unverstärkten aus gebildet sei und deren Segol nachgeahmt habe. Das ist möglich. Materiell unverständlich ist aber, wie Ew. § 228, b die Form wegen des ĭ mit den Intransitiven auf gleiche Stufe stellen kann; denn bei den Transitiven ist das ĭ für o im Imp. mit ה, Ausnahme, bei den Intransitiven ist es der regelrechte Vocal. — **סַבֵּה** Jr. 10, 17 ausnahmsweise mit engem Silbenverbande wegen der leichten

Zusammensprechbarkeit von *sp* (S. 240). — אָלְלָהּ ist von Bö. Tabelle XLIV im 2. Bande angegeben, und das scheint mir allein berechtigt, obgleich kein Beleg vorkommt. So auch mit Chateph-Segol bei Abraham de Balmis pag. 163, Zeile 8. (Ew.; Land und Müller lassen die Form im Paradigma aus). Denn da der Accent in dieser Form nicht über den letzten Stammconsonanten hinausgerückt ist, ist kein Grund vorhanden, mit Ges.-Kautzsch, Nägelsbach und Seffer in den Paradigmatabellen die Form mit Chateph-Pathach anzusetzen. Denn auf den singulären Fall יִהְיֶה, vgl. unten Nr. 4 (S. 390), darf man sich nicht mit Nägelsbach § 32, 6 berufen, um die Umwandlung des *e* in *a* zu begründen.

Infinitivus cstr.: אָבֵד nur 5 M 7, 20; אָכַל 5 M 12, 23, und so mit Chateph-Pathach auch bei folgendem Maqqeph 1 M 3, 11; aber anders ist es hinter Praepositio praefixa, wo nur בִּאָבֵד Spr. 11, 10 (überhaupt aber von diesem Verb der einzige Fall); בִּאָכַל 4 M 26, 10, מֵאָכַל Ps. 102, 5 gesagt ist und sonst Chateph-Segol erscheint, was bei אָסַף und אָמַר (ausser Spr. 25, 7; Hi. 34, 18) überhaupt steht. — Die Complicirtheit der Verhältnisse drückt sich in der Schwerfälligkeit der Regel aus; aber ich glaube wenigstens erreicht zu haben, dass diese ein getreues Abbild der von der Concordanz dargebotenen That-sachen giebt. — Infinitivus abs. regelmässig, vgl. אָבֵד (pereundo) 5 M 4, 26; הָאָכַל 2 Sm. 19, 43 (edendone?); הָאָמַר Hes. 28, 9 (dicendone?); אָסַף Jr. 8, 13 (tollendo) etc.

2. Intransitives Qal. Von אָזַל, wovon אָזְלָה (sie ist weggegangen) 5 M 32, 36, also mit der alten Femininendung vorkommt, erscheint הָזַלְי (du [fm.] gehst bei Seite) Jr. 2, 36.

Niqtal. Bemerke neben dem gewöhnlichen יָאָמַר auch יֵאָמַר 1 M 10, 9 bei Zaqeph qaton; ebenso 4 M 21, 14; bei Rebia Ps. 87, 5 und neben dem einmaligen לֹ יָאָמַר Jes. 4, 3 das ebenfalls einmalige יֵאָמַר mit Zaqeph qaton auf der Letzten Jos. 2, 2. Bei dieser Gelegenheit erlaube ich mir an drei Imperfecte Niqtal mit dem breiteren Pathach (S. 184) zu erinnern, welche Qimchi 56, a erwähnt: יֵהְיֶה Hi. 18, 4; יֵהָאָשׁ (krank werden) 2 Sm. 12, 15; יֵהָרָק (sich erdrosseln) 2 Sm. 17, 23.

3. Intensivstämme. Qittel zeigt Verschluckung des Spiritus lenis, vgl. יִתְאַדְרֵנִי (und du gürtetest mich) Ps. 18, 40, aber in der Parallelstelle יִתְאַדְרֵנִי 2 Sm. 22, 40, wo also auch das Dagesch forte aus dem vocallosen Sibilanten weggefallen

ist. — וְאַבְדָּהּ (und ich liess dich zu Grunde gehen) Hes. 28, 16 für וְאַבְדָּהּ. — מִלֵּךְ (lehrend) für מִלֵּךְ Hi. 35, 11.

Nebenbei zu erwähnen ist hier מִסְפֵּר (seine Sammler) Jes. 62, 9 von מִסְפֵּר, dessen verschiedene Schreibweisen und dessen grammatische Bedeutung schon § 26, 1 bei Besprechung der Form aus Ps. 101, 5 erörtert worden ist. Hier füge ich noch die Worte Qimchi's fol. 58, a hinzu: „מִסְפֵּר. In dem einen Theile der Handschriften ist das ם mit Qames, und in dem andern mit Pathach versehen. Und in der Masora ist man getheilter Meinung darüber: es giebt Leute, die mit Gaja lesen מִסְפֵּר, und es giebt Leute, die mit Chateph lesen מִסְפֵּר.“ — Die Erinnerung an dieses Particip, in welchem beim Vergessen der Ersatzdehnung durch Weglassen des Metheg ein ם entstanden ist, ist uns wichtig für die Besprechung der Form

מִסְפֵּר Hi. 20, 26. Dass diese Form beim Fehlen des Metheg mit Qames chatuph zu sprechen ist, ist, wie bei den fünf schon besprochenen Fällen § 26, 1 (Ps. 101, 5); § 30, 6 (1 Chr. 23, 6; Ps. 94, 20); § 31, 8 (Jes. 44, 13); § 32, 5 (Ps. 62, 4) [S. 200. 254. 257. 279. 291 f.] so auch bei diesem letzten nicht zweifelhaft. — Aber wie ist das ם unter dem ם entstanden? α) Auch bei dieser Form ist von Früheren die Meinung ausgesprochen worden, dass sie Poel sei. So Qimchi 85, a: „Und das „quadrilitere“ hiervon [von מִסְפֵּר] ist ם. Denn die suffixlose Form davon ist מִסְפֵּר mit Cholem; und bei seiner Verbindung mit dem Fürwort ist es zu Qames chatuph zurückgekehrt nach der Norm, wie מִסְפֵּר von מִסְפֵּר.“ So als מִסְפֵּר auch WB. s. v. Dieselbe Ansicht vertreten Mühlau-Volck s. v. Aber es bleibt immer gewagt, diesen Verbalstamm anzunehmen, wo er uns nicht ganz deutlich vorliegt. — β) Die Form soll eine Umgestaltung der regelmässigen Form des Impf. Qal מִסְפֵּר sein. So Ew. § 75. d; 253, a, indem er sich auf מִסְפֵּר (und er liess schwören) 1 Sm. 14, 24 statt מִסְפֵּר beruft, während dieses selbst doch nur aus der Verwechslung mit einer häufigen und gleichgeschriebenen Form zu erklären ist, vgl. unten § 41, 5, d. Denn davon kann gar nicht die Rede sein, dass ein quiescirendes ם noch eine Consonantenpotenz irgendwie entwickelt und eine Zerdehnung der Form veranlasst haben könnte. Und doch haben eben dieselbe Erklärung Bö. I. S. 249 und Stade § 102, a, welche letzterer die regelmässige Form ם to_exelēhu ausgesprochen wissen will, während sie doch einfach tō-x_e-lēhu auszusprechen ist, insofern ein quiescirendes ם nun eben quiescirend d. h. für den consonantischen Lautbestand gar nicht mehr vorhanden ist. Das der Erklärung einer einzelnen Form zu Liebe, also ad hoc. erfundene o-ě soll weiterhin in der Tradition zu ě-ō umgedreht worden sein. Nicht besser wird die Erklärung unserer Form aus dem Impf.

Qal, indem Rödiger im Index analyt. zum Thesaurus an die der regelmässigen Form 'ם״ע zu Grunde liegende Form 'ם״ע erinnert; denn dass sich die Urform des Impf. Qal in unserer Form einmal erhalten habe, ist ebenso unglaublich, als dass sich die spätere Form 'ם״ע einmal zerdehnt habe. — γ) Die Form ist aus dem Piel erklärt worden. Durch Wegfall der Verdoppelung, welcher zwar sonst bei ם nicht beobachtet wird, aber wie bei ם auch bei ihm ausnahmsweise eintreten konnte, entstand gedehnte Aussprache des a von ם״ע und aus ā bei der allgemeinen Verdunklung dieses Vocals ein o, dessen Laut nun durch Weglassung des Metheg fixirt wurde. So Ges. Thes. s. v.; also: „verzehren soll ihn“; Targum ם״ע (consumet); LXX: κατέδεσται. Diess bleibt die wahrscheinlichste Erklärung, weil Beweise vorliegen, dass auf dem angegebenen Wege aus Pathach ein Qames chatuph geworden ist. — δ) Die Ableitung des ם aus Zerdrückung des ū des Pual ם״ע (Olsh. § 250, b) halte ich nicht für möglich. Denn wenn Olshausen übersetzt „es — das Feuer — wird ihn zu essen bekommen“, so müsste es deutlicher heissen „zum Essen veranlasst wird in Bezug auf ihn (= genährt mit ihm wird) Feuer“. Diese passive Vorstellung, welche Targum und LXX nicht haben, halte ich für zu künstlich. Die Meinung von Ges. Lgb. S. 170. 322, dass die Form ein Hiqtıl ohne ך sei, wie es ja allerdings welche giebt, wird Niemand erneuern wollen; denn da bleibt die Schwierigkeit in Bezug auf die Entstehung des ם, abgesehen davon, dass dieses Hiqtıl ם direct-causativ [das Essen ausüben in Bezug auf Jemanden] sein müsste, was es sonst nicht ist.

ם״ע 2 M 3, 2 ist Particip Qu. ohne ך; nicht bei Ges. Lgb. S. 316; aber bei Qimchi 62, a; überdiess nach ihm (WB. s. v.) plene zu schreiben (ם״ע ם״ע); Ew. § 169, d etc.

ם״ע Hes. 27, 19 soll nach der Punctuation ein Particip Qu. sein. Und wenigstens die Pleneschreibung des ū kann kein Gegengrund dagegen sein, dass diess Particip auch vom Schreiber des ך beabsichtigt war; denn solche kommt auch sonst vor, vgl. bei Olshausen § 39, e. Ich sehe bei Olshausen nichts von einer Andeutung, wie sie Smend z. St. findet, dass nämlich schon die Orthographie des Wortes auf die ursprüngliche Auffassung des ם als eines selbstständigen Wortes hinwiese. Auch Ges. Lgb. § 93, Anm. 5 führt die Form mit unter den plene geschriebenen Participien Pual auf. Böttcher führt II. S. 352 bei Besprechung der obigen Form noch zwei Beispiele von Pleneschreibung des ū vor Sibilanten an. Diese hatte nicht den Zweck, welchen ihr Böttcher giebt, dass sie anzeigen sollte, dass das ū hinter ם nicht [wie in dem ם״ע, vgl. oben § 30, 4; S. 247] wie ם gesprochen werden sollte; denn diese Aussprache haben wir bei ם etc. trotz des fehlenden ך auch nicht. — Jedenfalls aber kommt

unsere Form, wenn sie auch nach der Meinung des Propheten ein Particip sein soll, nicht von dem hier behandelten **איל** (weggehen), sondern von einem **איל = ציל** (spinnen). — Von **איל** (weggehen) aber hat die Form Qimchi, der sie nicht Mikhlol 84, a bei **איל** aufführt, abgeleitet im WB. s. v. „מ׳“, darin ist geschrieben **י** mit Dagesch, wie um zu sagen „gehend von Ort zu Ort“, und so hat das Targum gesagt **בשיירי**.“ Dieses Targum soll also nach Qimchi bedeuten „mit Caravanen“, wie auch Levy, Chald. WB. II. S. 477 bemerkt, indem er diese Deutung zugleich als unwahrscheinlich bezeichnet und den Ausdruck des Targums durch „mit seidenen Stoffen“ übersetzt.

4. Hiqtıl. Von **האזין** (Ohren machen = horchen) erscheint **והאזין** (und er wird horchen) Ps. 77, 2 als die einzige affirmativlose Form des Perf. consec. Hi. primae gutt. mit *a* (§ 30, 5, b; S. 251), indem der Accent zwar nicht dem Orte, aber dem Gewichte, der Idee nach gerückt ist, vielleicht aber auch nur eine Nachahmung der afformirten Formen mit Wav consecutivum vorliegt. Davon kommt vor **אזין** (ich horchte) Hi. 32, 11 für **אזין**. Bemerke noch nebenbei den Imp. **האזנה** 1 M 4, 23 und in der ganz ähnlichen Stelle Jes. 32, 9. — Ebenso mit einfacher Dehnung des *a* erscheint **להכיל** (essen zu lassen) Hes. 21, 33. — Ebenso bei zwei Formen von **אצל** (bei Seite thun) und **ארב** (im Hinterhalt liegen), von welch letzterem Verb die weiteren Ausnahmen der Regel § 30, 1, b (S. 237) stammen: **והארבו** Ri. 9, 34 und **נארבה** Spr. 1, 11. Die beiden hierher gehörigen Formen

והארבו 4 M 11, 25 und **והארבו** 1 Sm. 15, 5 sind für Hi. erklärt worden von Qimchi 85, b; WB. s. vv., nur dass er bei der Form von **ארב** an beiden Orten bemerkt „oder es ist vom Intensivstamm“; Ges. Lgb. S. 378; Ew. § 232, b; Olsh. § 257, b; Ges.-Kautzsch § 68, Anm. 1; Stade § 498, c. Nur meint Olsh., dass die zweite Form schwerlich so viel als **והארבו** sein solle und die überlieferte Gestalt des Textes 1 Sm. 15, 5 überhaupt kaum als hinreichend gesichert angesehen werden dürfe. Aber zu solchem Zweifel bietet, da auch die LXX **ἐνῆδρασε** haben, weder die verallgemeinerte Uebersetzung des Targums **מִשְׁרִיחָהּ** „und schlug sein Lager auf“, noch das Schweigen von einem Hervorbrechen aus dem Hinterhalte, was Thenius z. St. nöthig findet, einen ausreichenden Grund. — Böttcher allein II. S. 436 hat beide Formen für Qal erklärt, weil das erstere Verb in derselben Bedeutung sonst im Qal vorkomme (4 M 11, 17

und z. B. 1 M 27, 36), und weil er für die andere Form die Qalbedeutung für richtig hält; weil ferner das *o* hinter dem Präformativ des Qal doch auch erst aus *a* entstanden sei und auch in der Stammsilbe des Qal (וַיֹּאמֶר) ein Segol sich gebildet habe. Aber dem allem steht gegenüber, dass beim Impf. Qal die Verwandlung des ursprünglichen *a* zu *o* durchgängig und sogar vor der Gutturalis ט eingetreten ist, und es lässt sich nicht annehmen, dass diese Analogie in zwei Fällen nicht befolgt worden sei. Anders ist es, um auch diesen möglichen Einwand zu berühren, wenn beim Hiqtil neben *a* sich *o* zeigt, denn die Tendenz der Lautumwandlung ging nun einmal von *a* zu *o* hin und hat selbst da Eroberungen gemacht, wo die allgemeine Analogie noch *a* zeigt, wie eben im Hiqtil.

Mit erhöhtem *a* (vgl. aram. וַיֹּאמֶר aus *jä-ämar*) finden wir nur מִזִּין (horchend) Spr. 17, 4.

Mit verdunkeltem *a* haben wir אֶבְיָדָה (ich will zu Grunde richten) Jr. 46, 8 und וַאֲנִי־עָצָרָה (und ich machte zum Schatzmeister), also, nebenbei bemerkt, ohne *i* in der Stammsilbe Neh. 13, 13.

Als Qal ist die letztere Form angesehen worden von Qimchi 85, b, indem er sagte „nach der Analogie von וַאֲנִי־עָצָרָה“ und so auch Buxtorf in der Concordanz. Aber es ist nicht wahrscheinlich, dass von אֶבְיָדָה (thesaurus) ein Denominativ gebildet worden sei, welches mit אֶבְיָדָה (thesaurum colligere) zusammenfiel. Es ist wahrscheinlicher, dass die Form Hiqtil sei — und ich befehligte, Schätze zu sammeln. So als Hiqtil ist die Form gefasst von Qimchi, WB. s. v., „obgleich er hätte sagen sollen וַאֲנִי־עָצָרָה. Aber wir haben als seinesgleichen gefunden וַיִּדְבֹּק 1 Sm. 14, 22“; vgl. oben S. 210. Hiqtil ist die Form auch nach Ges. Lgb. S. 377; Thes. s. v.; Ew. § 117, c; Olsh. § 257, b; Bō. II. 436. Stade § 580, b: „lies וַאֲנִי־עָצָרָה!“, weil er überhaupt meint (§ 529), dass die Hiqtilformen, welche gegen die Norm kein *i* zeigen, von den Masoreten irrthümlich wegen des Mangels eines *i* in der vorgefundenen Consonantenschrift ohne *i* ausgesprochen worden seien. Aber wesshalb hätten denn dieselben Masoreten וַאֲנִי־עָצָרָה (5 M 9, 21) etc. vocalisirt? Stade sagt freilich in Bezug auf die Imperfecta consecutiva, wie das angeführte, § 580, b, dass man an der Richtigkeit des *i* zweifeln müsse. Er meint also über וַיִּדְבֹּק etc., die Punctatoren hätten unrichtig das *i* weggelassen, aber über וַאֲנִי־עָצָרָה etc., sie hätten unrichtig das *i* hinzugesetzt. Solche Beurtheilung der Masoreten richtet sich selbst. Sie können 1) nicht willkürlich die Aussprache gesetzt haben; 2) dieselbe nicht nach der herr-

schenden Analogie gewählt haben, weil sie dann, wie bei יִאֱכַל , auch bei יִיִדְבֹקֵי das i gesetzt hätten; sie können 3) nur in beiden Reihen von Fällen einer festen Tradition gefolgt sein.

אֹכֵל Hos. 11, 4 ist als Impf. Hiqtıl angesehen worden von Qimchi 85, a; Ges. Lgb. S. 377 „ich speise“; Thes. s. v.; Röd. im Index analyt.; Ew. § 192, d „ich lasse essen“; Olsh. § 257, b; Land § 227, d; Mühlau-Volck s. v. und im analytischen Anhang „ich reiche Speise“; Ges.-Kautzsch § 68, Anm. 1 „ich gebe zu essen“; Müller § 254, d; Stade § 77, a. Der Sinn der vorliegenden Punctuation ist jedenfalls so, wie diese Gelehrten ihn annehmen „und ich reichte ihm dar. gab [ihm] zu essen“. Und nicht ist in dieser Punctuation mit Qimchi, WB. s. v. und Commentar z. St. ein Nomen (אֶכֶל), wie אֶכֶלֶת , oder mit Bö. II. S. 436, Anm. ein Deminutiv zu sehen, vgl. über diese angebliche Deminutivbildung im Hebräischen oben S. 167. 245. — Dass aber das אֹכֵל ursprünglich nicht in der Form gestanden habe, sondern אֹכֵל (= אֶכֶל , Speise; auch das Targum übersetzt „zum Essen“; geschrieben gewesen sei, zeigt die Uebersetzung der LXX (δυνήσομαι), welche jene Form ebenso falsch אֹכֵל lasen, wie Andere durch Einfügung des א eine schwierige Asyndese in den Satz brachten.

5. Vor Suffixen. Beachte den Fall אֶכְלֶהָ mit Zaqeph qaton Hes. 28, 18, also nach Erwartung (vgl. S. 219 f.) mit Paenultimabetonung. Es erweist sich das Pathach des Impf. Qal als nicht direct für o gesetzt oder als selbständiger intransitiver Vocal dadurch, dass es verschwindet. Es bewährt sich also die praktische Regel, welche oben S. 220 gegeben wurde. — Vgl. Dikduke § 51: „Erkennungszeichen des Wortes „Essen“. Das ganze Wort „Essen“, wenn es mit dem Dreipunct [Segol] angethan ist, so ist mit Pathach seine Aussprache, vgl. Hes. 4, 12; 1 M 3, 17, und so verläuft die ganze Schrift; abgesehen von אֹכְלֶיהָ [ihre Esser] Pred. 5, 10“. — Zur Illustrirung der oben S. 229 gegebenen Regel bemerke ich: אֶכְלֶהָ 5 M 28, 20 und אֶכְלֶהָ Jos. 23, 13 ausser Pausa, aber אֶכְלֶהָ 5 M 28, 22 in Pausa; ebenso ausser Pausa אֶכְלֶהָ 1 M 2, 17 und noch 3, 5; 4 M 15, 19; אֶכְלֶהָ Hes. 35, 10 und noch Jr. 23, 38; בְּאֶכְלֶהָ Mal. 1, 7. 12; 2, 17; und die erstere von den beiden ausser Pausa möglichen Silbengestaltungen zeigt sich in אֶכְלֶהָ 2 M 23, 16; 5 M 16, 13; אֶכְלֶהָ 3 M 23, 39. Bei allen vier Verben sind alle Fälle angeführt, wo der Infinitiv mit dem Suffix der 2. Person vorkommt.

6. Doppelt schwache Verba.

a) Transitiv. — Von אָחַז (ergreifen) kommen neben den

Formen mit gesprochenem א יֵאָחֵז Ri. 16, 3; 1 Kg. 6, 10; und יֵאָחֵז Pred. 7, 18 nur solche mit quiescirendem א vor und zwar immer mit Sere יֵאָחֵז Jes. 5, 29 etc.; יֵאָחֵז 5 M 32, 41, יֵאָחֵז Jes. 13, 8, aber יֵאָחֵז Ri. 12, 6 etc.; Cohortativ אֶחֱזֶה HL. 7, 9. Impf. consec. יֵאָחֵז 2 Sm. 6, 6; יֵאָחֵז Ruth 3, 15; יֵאָחֵז 2 Sm. 20, 9; יֵאָחֵז Ri. 20, 6, auch יֵאָחֵז 2 Sm. 4, 10. Bemerke. noch יֵאָחֵז 2 M 15, 15 und die Lesart יֵאָחֵז Jr. 13, 21 (Qimchi 84, b).

Imperativ: אֶחֱזֶה 2 M 4, 4; אֶחֱזֶה Ruth 3, 15, wo sich eine Spur des alten u hinter dem zweiten Stammconsonanten erhalten hat; also mit Vererbungschateph-qames [S. 74]. So richtig Ew. § 65, b; Ges.-Kautzsch § 64, 2. Das Chateph ist nicht besprochen bei Ges. Lgb. S. 330. Olsh., der es § 64, d erwähnt, betrachtet es § 234, e als „Abnormität, da der ursprüngliche Vocal ũ in Formen dieser Art dem ersten Radical zu folgen pflegt, hier aber in e abgeschwächt erscheint“. Aber ganz abnorm ist die Erscheinung nicht. Denn wenn auch das u in der Nichtpausalform קָטַלִּי hinter ק steht, so muss es doch im Sprachleben auch hinter ט noch gesprochen worden sein, wie die Pausalform zeigt; abgesehen von den Imperativen mit י hinter dem zweiten Stammconsonanten § 20, 12 (S. 163 f.). Also von diesem in der Pausa thatsächlich hinter ט erscheinenden Cholem muss das Chateph-Qames ein Nachklang sein. Desswegen kann es auch nicht mit Bö. II. S. 376 aus Absimilation erklärt, und kann nicht die Form mit Stade § 598, a durch Verweisung auf § 104 zu denjenigen Fällen von Chateph-Qames gestellt werden, wo demselben kein o in derselben Form vorangegangen ist. — אֶחֱזֶה HL. 2, 15; in Pausa אֶחֱזֶה Neh. 7, 3

Infinitiv: אֶחֱזֶה 1 Kg. 6, 6; aber בִּאֶחֱזֶה Ps. 56, 1; לֵאֶחֱזֶה Hi 38, 13 etc. Das Participium passivum (חֹזֵה) אֶחֱזֶה HL. 3, 8 ist zu bemerken, weil es activen Sinn „sich befassend mit“ hat Ges. Lgb. S. 309 u. A. Es ist nicht geradezu passiv, wie Qimchi WB. s. v. angiebt, wenn er חֹזֵה Ri. 18, 11 und לְבִישׁ Hes. 9, 2 vergleicht.

Niqtal: נִאֶחֱזֶה (sie ergriffen für sich [sibi] Besitz) 4 M 32, 30; Jos. 22, 9 neben נִאֶחֱזֶה 1 M 22, 13; vgl. נִאֶחֱזֶה 1 M 47, 27.

b) Intransitiv. — אֶחֱזֶה in grosser Pausa; bei Zaqeph qaton 1 Sm. 1, 5; Mal. 2, 11; im Worte vor der Pausa 1 M 27, 14; aber sonst אֶחֱזֶה 1 M 37, 3. 4; 5 M 4, 37; 1 Kg. 11, 1. — אֶחֱזֶה 5 M 7, 13; 15, 16; 23, 6 und so immer vor Suffixen (S. 230)

mit dem intransitiven Sere; vgl. noch **אַתְּבִיחַ** Ruth 4, 15, wie richtiger, anstatt mit Pathach unter **ב**, zu lesen ist. So auch immer bei der 3. plur.; 1 Sm. 18, 22 etc. Hier, im Unterschied von § 29, 6 (S. 230), ist wegen der Gutturalis **אַתְּבִיכּ** richtiger mit Bö. II. S. 393 vorauszusetzen, als Segol unter dem **ה** mit Ew. pag. 14 und § 251, a.

Imperfect: **יֵאָהֵב** etc. (straffen Silbenschluss liest man neben lockerem 2 Chr. 19, 2); nur existirt die 2. sg. fem. nicht, sondern könnte nur erschlossen werden. Aber in der 1. sg. erzeugte sich, als noch straffer Silbenschluss vorhanden war, **אָהֵב** Spr. 8, 17; „mit Sere“, Qimchi 84, a. Die Analogie hat bewirkt, dass dafür auch die transitive Aussprache entstand: **אָהֵב** Mal. 1, 2 und mit Suffixen Hos. 11, 1; 14, 5; Ps. 119, 167. Weiter kommt die 1. sing. nicht vor. Im Plural existirt nur **תֵּאָהֱבִי** Spr. 1, 22, wo zur Vermeidung der drei mit Schewa versehenen Silben in dem vorauszusetzenden **תֵּאָהֱבִי** [vgl. **תֵּאָהֱבִי** mit *ûn* Ps. 4, 3 und die Pausalform **תֵּאָהֱבִי** Zach. 8, 17] der Spiritus lenis stark eingesetzt und dadurch den vorausgehenden kurzen Vocal unterdrückt hat. Vgl. über den Vorgang § 31, 8 bei der Besprechung der Form aus Zach. 7, 14 (S. 279); § 33, 9, c über **קָחֵה** (S. 318); unten § 42, 1 bei Besprechung von **קִרְאֵן** 2 M 2, 20. Mit solchen Erscheinungen ist unsere Form schon zusammengebracht von Ges. Lgb. S. 170; Ew. § 60, c. Auch Olsh. § 237, c verweist auf § 61, wo er von der Metathesis des Silbenvocals im Allgemeinen spricht. Ebenso Bö. I. S. 239 mit Verweisung auf S. 249. Einfluss des Gegentons braucht nicht mit Stade § 102, a zu Hilfe gerufen zu werden. Vgl. Qimchi 84, a „Die Normalform davon war **תֵּאָהֱבִי**, mit Schewa das **א** und das **ה**, und es war schwer das Zusammenstossen zweier Buchstaben der Kehle mit zwei Schewa. Oder vielleicht war das **א** mit Segol [**תֵּאָהֱבִי**], und es war das **ה** chatuphirt („er will sagen mit Schewa quiescens“ heisst es in der Nota), und um einen breiteren Laut beim **ה** entstehen zu lassen, verwandelte sich ihr [des **ה**, **א** und **ה**] Vocal, [und es entstand] das Schewa unter **ה** und Sere unter **א** und Schewa mit Pathach unter **ה**. Und Rabbi Jona schrieb, dass die Form gehöre zum Intensivstamm und dass das Sere auftrete anstatt Pathach“. Und so Qimchi selbst im WB. s. v. — Mit Suffixen z. B. **יֵאָהֱבִי** 1 M 29, 32 mit dem Perfectsuffix: ebenso in **יֵאָהֱבִי** 1 Sm. 18, 1 Kth. Aber die Punctuation des Stammes ist immer so.

Imperativ: אֶהֱבָה Hos. 3, 1; mit Suff. אֶהֱבֶהָ Spr. 4, 6. Die 2. fem. kommt nicht vor. Die 2. plur. אֶהֱבֵי Am. 5, 15; Ps. 31, 24; in Pausa אֶהֱבֵי Sach. 8, 19.

Infinitivus: אֶהֱבֶה 1 M 29, 20 etc. — Transitive und ohne Femininendung אֶהֱבֵי nur Pred. 3, 8 nach Analogie von anderen dabeistehenden Infinitiven. In אֶהֱבֶם Hos. 9, 10 kann man ebensogut diesen Inf. (Ges. Thes.) als den Sing. (אֶהֱבֵי, wie אֶהֱלֵי, Qimchi, WB. s. v.) von dem אֶהֱבֵי, Liebkosungen (Mühlau-Volck) erkennen.

Particip: אֶהֱבֵי; אֶהֱבֵי. Niq. נֶאֱהָבֵי einmal 2 Sm. 1, 23 im Bogenliede.

Intensivstämme: מֵאֶהֱבֵי (Freund; gewöhnlich: Götzenliebhaber).

אֶהֱבֵי Hos. 4, 18. Der zweite Theil kann und soll nicht irgendwie ein Substantiv sein, sondern ist als Verbalform gemeint. Das Targum übersetzt „sie lieben, dass komme (יִרְחֹמוּ דְחִיָּי) über sie die Schande“; LXX: ἡγάγησαν. Und zwar haben die Punctatoren nicht an abgekürztes אֶהֱבֵי (dederunt) gedacht, vgl. Ges. Thes. s. v. אֶהֱבֵי; denn dies Verb hat auch in den Dialecten keine intransitive Aussprache. Sie haben auch nicht mit Qimchi Mikhlol 91, b; WB. s. v. אֶהֱבֵי; Commentar z. St. (— אֶהֱבֵי) und Raschi z. St. „אֶהֱבֵי ist ein Ausdruck des Planens, wie אֶהֱבֵי 2 M 1, 9“ an den Imperativ von אֶהֱבֵי denken können, denn sonst hätten sie die Consonanten אֶהֱבֵי wie 5 M 1, 13 etc. punctirt. Sie können aber die Worte als Verkürzung des intransitiven אֶהֱבֵי verstanden haben. — Eine andere Frage ist, ob diese Bildungsweise dem Leben der Sprache angehört hat. α) Ew. § 120, a hält diess auch hier für richtig, wie bei der Form aus Ps. 88, 17, vgl. oben § 26, 3 (S. 203). Ebenso Böttcher, welcher II. S. 367 die Form ohne jede Nebenbemerkung giebt, aber nach einer Anmerkung auf S. 286 das 4 des ersten Theiles als vorausgenommenes Afformativ betrachtet. Mühlau-Volck im analyt. Anhang sagen: „Mit spottender Wiederholung des hinteren Theiles des vollständig gebildeten Verbums mit der Verbalperson als selbständiger Form“. Und das soll doch „Pealalbildung“ sein. Es ist ja eben die Frage, ob eine solche Wiederholung des zweiten Theiles vom verbum finitum denkbar ist. — β) Es ist die dastehende Form als Verkennung eines regelmässigen Qetaltal für die beabsichtigte Form אֶהֱבֵי angesehen worden von Ges. Thes. s. v., wie ja auch die Quadriliteralbildung verkannt worden sei Jes. 2, 20; 61, 1; Jr. 46, 20 (Lgb. S. 118). So auch Stade § 156 mit halber Entschiedenheit („falls“ אֶהֱבֵי zu lesen ist). Man kann für diese Deutung noch anführen, dass mit

den besprochenen Formen ein starker Ausdruck des Verbalbegriffes gegeben werden solle, weil im parallelen Gliede der Inf. abs. mit dem verbum finitum stehe. Man kann ferner für eine Intensivbildung anführen, dass, wie mit dem Piel gewöhnlich, so auch hier die abtrünnige Liebe zu den Götzen gemeint sei, also übersetzt werden müsse „sie haben mit dem Schandgötzen geliebelt“. — γ) Aber Gesenius selbst hat im Thes. s. v. הִבִּי die Entstehung des ganzen zweiten Theiles als einfaches Schreiberversehen kennen gelehrt. Nämlich ein Schreiber habe zufällig die zwei letzten Silben des vorausgehenden Wortes wiederholt gehabt, habe aber, um die Eleganz der Handschrift nicht zu verderben, die falsche Wiederholung הִבִּי nicht ausradirt, sondern nur durch ein Zeichen bemerklich gemacht, und Spätere hätten mit Vernachlässigung dieses Zeichens die Consonanten als eine zum Texte gehörige punctirt. Diess hielt auch Röd. im Index analyt. zum Thes. s. v. הִבִּי für wahrscheinlich; ebendafür hat sich auch Olsh. § 252 mit voller Entschiedenheit erklärt. Wie sich Gesenius die Verbreitung dieses Versehens in alle Handschriften gedacht hat, hat er nicht bemerkt. Ich habe aber in *De Criticae Sacrae argumento e linguae legibus repetito* pag. 28 schon auseinander gesetzt, dass man sich die Verpflanzung der einzelnen Auffälligkeiten in alle Handschriften denken könne, ohne dass man mit Olshausen, de Lagarde und Wellhausen die Meinung von dem éinen Muttercodex aller unserer Handschriften hegt. Es wird richtig sein, was ich dort geschrieben habe, „*miras manuscriptorum nostrorum notas in variis exemplaribus paulatim ortas, tum a masoretis collectas et postea secundum eorum regulas in omnibus codicibus retentas esse*“.

Neben יִצְהַל (er zeltet) 1 M 13, 12. 18 findet sich יִזְהַל mit לֹא hinter andern Imperfecten Jes. 13, 20 = „nicht soll zelten (dort ein Araber)“. Es steht für יִצְהַל , also das Impf. Qi. So Ges. Lgb. S. 378 „wahrscheinlich“; bestimmt Thes. s. v.; Röd. im Index analyt. So auch Olsh. § 248, a; nur dass er ohne hinreichenden Grund einen Fehler für יִנְהַל (er leitet) annimmt; Bö. II. S. 436; Ges.-Kautzsch § 68, Anm. 2; Müller § 254, d; Stade § 154, a. Die gewöhnliche Lesart mit Pathach kann nicht mit Ew. § 75, a als Hiqtıl aufgefasst werden, weil da die Kürze des *a* unerklärt bleibt; aber auch die seltenere Lesart יִזְהַל soll man nicht als Jussiv Hiqtıl für יִצְהַל , sondern als Annäherung unserer Form an das regelmässige יִזְהַל (er lässt hell sein) betrachten, welches gerade in demselben Capitel Vers 10 vorkommt. Qimchi spricht aber nur von der gewöhnlichen

Lesart und erklärt sie für Hiphil (während Elias Levita hinzufügt, dass ihm die Form zum Piel zu gehören scheine); „das י sei mit Pathach versehen, um das Wort zu scheiden von יָהֵל, welches eine andere Wurzel und eine andere Bedeutung hat“. Genau so im WB. s. v.

יָאָחַר (und ich zögerte) 1 M 32, 5 ist Impf. Qal (Qimchi, WB. s. v.) Im Mikhlol 84, b sagt er „Wir sagen darüber, dass es zum Piel gehöre; obgleich wir bei der Wurzel אָחַר gefunden haben, dass die Imperfectformen des Qal auf zwei Arten vorkommen, liegt es hier bei dieser Form doch sehr nahe, dass sie zum Piel gehöre“. — אָחַר (er zögerte) 1 M 34, 19 ist Perfect Qittel. Diess fügt Elias Levita Mikhlol 84, b hinzu, weil Qimchi im Mi., obgleich nicht im WB., es weggelassen hatte. Jedenfalls ist die Doppeltheit der Gutturalis die Ursache gewesen, dass hier vor ח (gegen S. 267) Ersatzdehnung ist. Der Process wird so zu denken sein, dass im ursprünglichen אָחַר durch den gutturalischen Stimmeinsatz das *i* zu *ě* zerdrückt und dann dieses per Syriasmum gedehnt wurde. — Der Plural אָחַרְיָ (sie haben gezögert) Ri. 5, 28 kann nur durch Annahme einer Zerdrückung des *i* aus אָחַרְיָ abgeleitet werden. Dieses als Grundform aufzustellen, ist einzig richtig; denn jede Form muss organisch aus ihrem nächsten Typus erklärt werden; vgl. meine Aethiopischen Studien S. 83—85. Und nur aus dieser Grundform konnte jene werden; also wird meine Theorie hier durch die Praxis bewährt. Jene richtige Grundform ist angenommen von Ew. § 70, b; Olsh. S. 539; Ges.-Kautzsch § 64, Anm. 3; Stade § 414, a. Röd. im Index analyt. zum Thes. schwankt zwischen der richtigen und der unrichtigen Grundform, vgl. „pro אָחַרְיָ vel אָחַרְיָ“. Nur letztere Form ist als zu Grunde liegende betrachtet von Ges. Lgb. S. 170; Thes. s. v.; Bö. II. S. 367; Mühlau-Volck im analyt. Anhang.

יָיָחַר (und er übte Verzögerung; direct-causativ) 2 Sm. 20, 5 Qeri. Die Form ist als Hiqtıl von אָחַר abgeleitet durch Qimchi, WB. s. v.¹ (im Mikhlol 84 erwähnt er die Form nicht); Ges. Lgb. S. 377; [Ewald erwähnt die Form nicht]; Bö. II. S. 436; Stade § 498, c. Freilich könnte die Form auch ein Impf. Qal (Olsh. § 241, c) sein, weil nun einmal auch von אָחַר eine intransitive und eine transitive Bildung des Imperfect Qal vorhanden ist. — Jedenfalls ist kein Grund, für diese Form ein Verb יָחַר anzunehmen, wie Ges. Thes. und Mühlau-Volck gethan haben. Wie

ist man darauf gekommen? Durch das Kethib **יִיחַר**. Aber diess scheint mir, wie eben auch den Masoreten, einer von den vielen Fällen der Verschreibung eines י für ך et vice versa zu sein. Ich sehe keinen Grund, von dem Urtheil der Masoreten abzuweichen. Sie scheinen mir mit Recht in **יִיחַר** keine aramäische Schreibweise (die zu erkennen ihnen doch sehr nahegelegen hätte) für **יִיחַר**, wie Olsh. a. a. O. und Stade § 112, c das Kethib aussprechen, gefunden zu haben; denn wozu wäre ausnahmsweise scriptio plena beim Präformativ י noch dazu hinter ך gewählt? Und wesshalb sollten die Masoreten ein **יִיחַר**, wie das Kth. von Ges. Thes. s. v., oder das Piel **יִיחַר**, wie dasselbe von Bö. II. S. 461 und Mühlau-Volck gelesen wird, nicht erkannt haben; falls diese Formen von dem angeblichen יחַר vorhanden gewesen wären? Ich kann also das Urtheil von Stade § 112, c „Es liegt gar kein Grund vor mit dem Qeri zu lesen“ nicht billigen.

§ 36. Verba ך״י.

Das sind Verba, deren erster Stammconsonant ursprünglich ך war, aber im Hebr. am Wortanfang [und Hithqa.] als das bequemere י erscheint. „Ob ein Verbum wirklich ך״י sei, zeigt sich an der Bildung von Hiphil, den Derivaten und häufig in dem Arabischen, wiewohl zuweilen auch ein Verbum im Hebr. ך״י sein kann, im Arab. aber ך״י, und umgekehrt“. Ges. Lgb. S. 383.

Paradigmata: **יָשַׁב** (sitzen, wohnen, bewohnt werden) und **יָרַשׁ** (Besitz ergreifen und haben von etwas).

Perfectum:	יָשַׁב	יָרַשׁ
	יָשְׁבָה	יָרְשָׁה
	יָשְׁבֹתָ	יָרְשֹׁתָ
Imperfectum:	יֹשֵׁב	יֹרֵשׁ
	תֹּשְׁבִי	תִּירְשִׁי
	תֹּשְׁבָנָה	תִּירְשָׁנָה
Imperativ:	שֵׁב	רֵשׁ, יִרְשָׁה
	שְׁבִי	רְשִׁי
	שְׁבָנָה	?

Inf. constr.: יָבֹשׁ; יָרָשׁתָּ

„ absolutus: יָרוּשׁ יָשׁוּב

Particip: יָשָׁב

1. Qal nach der Analogie von יָשָׁב. Darnach gehen יָלַד ([erzeugen] gebären) und יָרַד (herabsteigen).

יָרַד Ri. 5, 13 und יָרַד 19, 11. Für יָרַד hatte sich seines häufigen Gebrauches wegen auch die Form *jārād* Ri. 5, 13 gebildet und es fiel auch das *j* ganz weg, Ri. 19, 11. Denn jene erstere Form soll nach dem Context nichts anderes sein, als das יָרַד des Targum und das κατέβη der LXX, und die zweite kann nichts anderes heissen als das יָרַד (hatte abgenommen) des Targums und das προβεβήκει der LXX. Und man muss sich doch bedenken, zwei Schreibfehler anzunehmen. Was insbesondere die Aphaeresis bei der zweiten Form anlangt, so ist beachtenswerth, dass gerade bei drei so viel gebrauchten Wörtern wie יָרַד [S. 300]; לָקַח [S. 317. 319 f.] und unserm יָרַד der unbestimmtere Laut fehlt. Vgl. noch die Aphaeresis des *j* einmal (S. 402) beim Inf. absolutus und die dort stehende Bemerkung aus Ges. Lgb. Die Andern haben so geurtheilt: Qimchi: 1 = Impf. apocopatum Piel verbi יָרַד „die Bedeutung ist die des Herrschens“; 2 = Perf. Qal verbi יָרַד; WB. s. vv.; Ges. Lgb.: 1 = Imperativ S. 384; 2 = Perf. S. 139; — Ew.: 1 = Perf. § 87, a, Anm.; 2 ist nicht erwähnt; — Olsh. § 232, a: beide Formen sind Schreibfehler für יָרַד; — Bö. II. S. 412: יָרַד = יָרַד, aber für diesen Vorgang haben wir keinen gesicherten Beweis; S. 442: Ri. 19, 11 = Perf.; — bei Mühlau-Volck finde ich 1 nicht erwähnt; 2 = Perf. im analyt. Anhang; Stade § 384 wie Olshausen.

Imperfect. יָשָׁב. Ges. Lgb. S. 379 sagte über die Bildung dieses Imperfects: „Das Futur hat in sehr vielen Verben in der letzten Silbe Zere und dann quiescirt auch prima Jod in Zere, fällt aber zugleich aus“. Er hat also für die Stammsilbe wie für die Präformativsilbe nur den Thatbestand angegeben; bei der letzteren aber noch unrichtig vom Ausfallen eines Jod geredet, während es sich doch um י handelt. — Ewald § 139, a lehrt: „Ein י־ה hält unter den beiden zusammentreffenden Lauten *i-u* [damit meint er י] folgerichtig den ersten als das Qal bezeichnend fest, dehnt dann aber sofort unter völliger Ausstossung des י das *i* zu *ê*; . . . und es hält dann hinten das *ê* fest als Wiederhall des *ê* und als die rechte Senkung nach einem solchen Vocale“. Er geht also, was die Präformativsilbe anlangt, vom Impf. des starken hebräischen Verb, demnach von dem

Chireq in יִקְטִיל aus, legt also יִשֹׁב zu Grunde, lässt das *i* Syncope erleiden und das *i* in offenwerdender Vortonsilbe zu langem *e* sich dehnen. Wesshalb dieses lange *e* mit Circumflex geschrieben wird, während es doch nur ein gedehntes *i* sein soll, sieht man nicht ein. Ferner betrachtet Ew. das *e* der Stammsilbe, welches er als tongedehntes richtig mit dem Balken bezeichnet, als Wiederhall vom langen *e* der Präformativsilbe. — Bö. II. S. 440 f. geht von dem Satze aus, dass das *e* der Präformativsilbe thatsächlich nicht ein bloss tongedehntes, sondern ein festes ist, weil es sich in der drittletzten Silbe vor dem Ton immer erhält. Mit diesem Satze hat er Recht, und es ist unrichtig, wenn Ges.-Kautzsch § 69, 1 schreibt: „יִשֹׁב mit tonlangem Sere in beiden Silben. Statt des ursprünglichen *a* erscheint als Vocal des Präformativs bereits *i* (aus *a* verdünnt); nach der Elision des Waw musste diess *i* in offener Silbe nothwendig in tonlanges *ē* übergehen. [Also so mit Ewald]. In zweiter Silbe haben diese Verba ursprünglich *i*, welches in der Tonsilbe gleichfalls zu tonlangem *ē* wird“. — Jenem thatsächlichen Beharren des Präformativ-*e* dieser Verba auch beim Fortrücken des Accentus lässt sich kein willkürlicher Grund unterschieben: etwa der, dass sich die Sprache davor gescheut habe, diese Präformative vocallos werden zu lassen. Es kann also das *e* des Präformativs dieser Verba nur als ursprünglich langes betrachtet werden. — Dieser Thatsache wird nicht durch die Erklärung von Olsh. § 242, d Rechnung getragen, welcher die hebr. Bildung von der arabischen ableitet, wie sie dort gewöhnlich ist [*jāthībū*, *jālīdū*, *jārīdū*], und nun meint, die Bildung יִשֹׁב etc. sei vermieden worden, weil dieselbe schon für andere Nominalformen in Anspruch genommen gewesen wäre. Mit Olshausen gehen Bickell § 133 „יִשֹׁב = *yischib* = *ya[v]schibu*“; Land § 210. b „אִלִּיק = *'ilik*“; Müller § 261 „Das *i* des Präformativs *ji* wird in *ē* verlängert“. — An Stelle jenes willkürlichen Grundes, durch den Olsh. die Vertauschung des *a* hinter *j* durch *i* erklären wollte, hat Stade in seinem § 108 die Erklärung gesetzt, dass das *e* des Präformativs aus rückwärtsgehender Einwirkung des in der Stammsilbe ursprünglich stehenden *i* entstanden sei. Aber auch dadurch bekämen wir bloss ein tonlanges *e*. Wenigstens in הִקִּים und מִקִּים, worin nach Stade derselbe Einfluss gewirkt haben soll, ist das durch angebliche Rückwirkung

eines *i* auf *a* entstandene *e* ein tonlanges, beim Fortrücken des Accentus verschwindendes. Ich halte es daher überhaupt nicht für richtig, jener rückwärtswirkenden Assimilation im Hebräischen eine weitere Bildung zuzuschreiben, als die Umwandlung des *aki* in *ēkh* [ךְ], vgl. S. 218; vgl. noch § 34, 5 [חִסְבִּי] auf S. 351 und S. 484 f. [הַקִּיָּם].

Aber jener richtige Satz von Böttcher über das thatsächliche Beharren des Präformativ-*e* hat ihn eine Folgerung ziehen lassen, die zu weit zu gehen scheint. Nämlich er hat nicht die Entstehung dieses *ē* aus *ai*, also aus יִשֵּׁב, sondern aus *au*, *ô*, also aus יִשֵּׁב unmittelbar angenommen. Aber mit der Berufung auf אִוָּה, אִוָּה lässt sich die Umwandlung des *ô* zu *ē* nicht decken. Es scheint also, dass Böttcher vielmehr bei der Ansicht hätte stehen bleiben sollen, dass zwar יִשֵּׁב zu Grunde liege, dass aber daraus יִשֵּׁב und schliesslich יִשֵּׁב = *jêschēb* geworden sei. Der Umstand, dass die Pleneschreibung jenes *e* hinter י nicht geübt wurde, kann uns von dieser einzig der Wirklichkeit entsprechenden Erklärung nicht zurückhalten. [Vgl. aber überdiess scriptio plena Ps. 72, 14; auch in dem Kethib תִּשְׁבְּנָה (sie sollen bewohnt sein) Hes. 35, 9, weil dieses nach dem vorherrschenden Sprachgebrauch Qal (Ges. Thes. und Olsh. § 242, d), nicht Ni. תִּשְׁבְּ (Bö. II. S. 461) ist; auch Mi. 1, 8, vgl. Nr. 7, a (S. 415). — Uebrigens erlaube ich mir noch eine Andeutung zu geben, wie das *ē* mehr unmittelbar (also im Sinne Böttcher's) aus *au* entstanden sein dürfte, so dass nicht unser *e* aus derjenigen Sprachstufe stammte, wo das anlautende Wav schon in Jod übergegangen war. Nämlich das chald. תִּימָה ('Staunen') scheint mir Levy richtig von *ṭāṣma* abzuleiten, und nicht ist mit Fleischer im Nachtrag ein *ṭéma* voranzusetzen, denn wie sollte diess dem chald. Worte die Bedeutung „Staunen“ geben? *ṭāṣma* ist nun aber nur durch *täuma*, *taima*, *terma* hindurch zu תִּימָה geworden. So kann auch aus *jauschib*, *jäuschib*, *jeischib* endlich *jêschēb* geworden sein. — Dass überdiess auch im Wüstenarabisch Imperfecte ohne Syncope des *w* gesprochen werden, hat schon Böttcher erwähnt.

Imperfectum consecutivum יִשֵּׁב etc.; aber יִשֵּׁב 5 M 9, 9; dagegen wieder יִשֵּׁב 4 M 20, 15. יִשֵּׁב und יִלֵּד und auch mit י consec. behalten ihr zweites Sere auch in Pausa; aber יִלֵּד Ps. 18, 10 in grosser, Spr. 30, 4 in kleiner Pausa.

Zu den Formen mit Vocalafformativen bemerke noch die

kurze Notiz in § 50 der Dikduke: „אַרְדָּה־נָּא 1 M 18, 21. Dieser Cohortativ der 1. sing. kommt nicht weiter vor; der Cohortativ der 1. plur., welcher nach der Concordanz dreimal (1 M 11, 7; 43, 4; 1 Sm. 14, 36) vorkommt, zeigt dieses Chateph-Pathach nicht; ebensowenig zeigt es sich in einer anderen Form mit Vocalafformativ.

תְּרִידָה Hi. 17, 16 bei Athnach ist dritte plur. fem., bezogen auf die beiden vorhergehenden תְּקֵה (Hoffnung, Gehofftes), welche nach v. 15 als subjectiv (Gefühl der Hoffnung) und objectiv (Gegenstände der Hoffnung) aufgefasst werden nicht bloss konnten, sondern gewissermassen mussten. Daher setzten die LXX ἡ ἐλπίς und τὰ ἀγαθὰ und v. 16 den Plural καταβήσονται. Also auch diese Form [vgl. oben S. 182 f.; 239; 285–287; 322 f.] ist mir kein Beleg dafür, dass die dritte sing. fm. durch תָּ von der zweiten sing. masc. unterschieden worden sei, wie Ew. § 191, c; Bö. § 929 meinen. Ges. Lgb. S. 800 und Ges.-Kautzsch § 47, Anm. 3 geben kein bestimmtes Urtheil ab; Olsh. und Stade erwähnen diese Frage nicht.

Imperativ. — 2. sing. m. verstärkt יִשְׁבָּה. — 2. sing. fm. einmal יִשְׁבִּי (bleib sitzen!) Jr. 48, 18; wo aber doch wahrscheinlich mit den Masoreten Verschreibung eines י für י anzunehmen ist. Böttcher allerdings, welcher allein die Form erwähnt II. S. 444, will wegen 50, 8, wo dieselbe Verschreibung von den Masoreten angenommen wird, das י als ächt betrachten.

Infinitivus. — z. B. auch לָרֶדָה ohne und mit Praepp., zusammengezogen in לָרֶד = *lätt* 1 Sm. 4, 19; aber auch [mit Praepp.] einige Male mit der späteren Femininendung לָרֶדָה Jr. 13, 21 in Pausa, mit לִ in Pausa 2 Kg. 19, 3; Jes. 37, 3; מְרִדָה Hos. 9, 11. — מְרִדָה (vom Hinabsteigen) 1 M 46, 3, wo zwischen Gegenton und Hauptton das ē als Vortonvocal verklungen ist. Ges. Lgb. S. 384; Ew. § 238, c; Olsh. § 245, d; Ges.-Kautzsch § 69, Anm. 1 haben nichts zur Erklärung bemerkt; Bö. II. S. 445: „Mit י für י wegen der Quetschung durch מִר für מִר“ [?]; Stade § 619, h: „Kann aus *ridat* erklärt werden. Vielleicht ist jedoch ein Textfehler anzunehmen.“

Inf. absol. Bemerke יִרְדָּה mit Aphaeresis des ja Jr. 42, 10. Vergleiche über solche Aphaeresis (S. 399) am Anfang des §. So Ges. Lgb. S. 139 „habitando“. Und er macht dabei eine Bemerkung, die nach meiner Ansicht ganz der Wirklichkeit abgelauscht ist: „Es scheint fast, als ob man beim Leben der Sprache den Vocal in offener Silbe

sehr kurz gesprochen habe, etwa wie im Arabischen کتب öfter nur wie *k'tab*, wodurch dann die Aphaeresis leichter herbeigeführt wurde.“ Ebenso Rödiger im Index analyticus zum Thesaurus; Ewald § 240, b; Mühlau-Volck im analytischen Anhang. Qimchi 96, b: „Rabbi Juda hat gesagt, dass der erste Stammbuchstabe in den zweiten verwandelt sei, denn die normale Form sei י"ב. Und das Sichere ist, dass es seiner eigenen Normalform entspricht und dass das י in י"ב das י der Dehnung ist, wie das י von י"ב M 5, 12, und dass das Jod, der erste Stammbuchstabe, Aphaeresis erlitten hat, obgleich es nicht die Gewohnheit so ist beim Infinitiv. Siehe wir haben gefunden ל"ב Hi. 42, 1, welches ist Inf., wie י"ב. [Diese Berufung ist freilich sehr irrthümlich, denn ל"ב ist = omnia; Targum י"ב; LXX: πάντα. Freilich, wie Qimchi, auch Aben Esra zu Hi. 42, 1 „wie י"ב“, obgleich er das ל"ב richtig vom Allumfassenden des Könnens Gottes ausdeutet.] Qimchi giebt dieselbe Auffassung von י"ב auch im WB. s. v. י"ב, fügt aber nicht die Berufung auf Hi. 42, 1 hinzu; aber er wiederholt seine Deutung von ל"ב Hi. 42, 1 im WB. s. v. י"ב, indem er ausdrücklich sagt, es sei Inf. mit Verlust des ersten Stammconsonanten, also — י"ב. — Olsh. hält § 89. 245, h wie alle solche Aphaeresis auch Jr. 42, 10 für ein Versehen. So auch Bö. II. S. 227, indem er zur Erklärung bemerkt: „Weil auch das verbum finitum mit י anfängt.“ Aber das ist schon an sich nicht richtig, weil das verbum finitum י"ב heisst, und dann kann auch der angegebenen Rücksicht nicht die bezeichnete Wirkung zugeschrieben werden. Bei Stade ist die Frage nicht erwähnt.

Particip. — Von י"ב (hinzuraffen, hinzufügen), welches nur im Perfect Qal gebraucht wird [vgl. die Vervollständigung dieses Verbs durch das gleichbedeutende Hiqtıl in Nr. 5 (S. 409); im Imperativ § 41, 1, e] hat das Particip Qal, wie man aus dem Plural י"ב M 5, 22 erschliessen kann, ganz regelmässig י"ב gelautet. Aber wahrscheinlich sagte man auch י"ב, vgl. Jes. 29, 14; 38, 5. Denn nach י"ב steht sonst, wenn eine Aussage von der Zukunft gegeben werden soll, immer das Particip. Ferner das an י"ב angehängte Suffix und das folgende Zeitwort haben, wenn dieses bei Beziehung der Aussage auf die Vergangenheit ein verbum finitum ist, dieselbe Person; vgl. „siehe, ich habe euch gegeben“ 1 M 1, 29, und die Person wechselt sicher nur ein Mal, nämlich Jes. 28, 16 „siehe, ich bin es, der gegründet hat“; vgl. Ges. Thes. s. v. י"ב. Obgleich nun dieser Fall mit Stade's Anm. § 214 „Jes. 28, 16 ist zu emendiren“ noch nicht beseitigt ist, so kann er uns doch nicht veranlassen, weiterhin auch in 29, 14 und 38, 5 denselben Wechsel der Person anzunehmen, also die fragliche Form für die dritte sing. Impf. Hiqtıl zu halten; weil sich

in diesen beiden Stellen eben noch die Möglichkeit bietet, dass **יָסַף** Partc. Qal sei. So Qimchi. 9, a; WB. s. v.; Ges. Thes. s. v.; Ewald § 169, a; Olsh. § 177, a; Mühlaus-Volck s. v.; Stade § 214, b. Auch **יָסַף** Pred. 1, 18 ist wahrscheinlicher Ptc. Qal, als dritte sing. masc. Impf. Hiqtıl, wovor **יָסַף** zu ergänzen wäre; so Knobel z. St. Vgl. noch über **יָסַף** oben S. 167. — Es ist aber **יָסַף** auch nicht Ptc. Hiq., wie Bö. § 994, 9 will; denn ein Particip Hiq. mit **י** lässt sich überhaupt nicht erweisen durch Heranziehung von **יָסַף** (schnaubend) Ps. 27, 12 und **יָסַף** (Widersacher) Jes. 49, 25; Jr. 18, 19; Ps. 35, 1. Diese sind keine Participia, sondern andersartige Nominalbildungen. Und überdiess das wirkliche Particip. Hiq. **יָסַף** steht ausdrücklich Neh. 13, 18.

יָסַף 1 M 16, 11; Ri. 13, 5. 7 ist von Aelteren zu den *formae mixtae* [vgl. S. 160] gerechnet worden, weil die Form aus dem Particip und dem Perfect gemischt sei d. h. weil die Punctatoren durch ihre Punctuation einen exegetischen Fingerzeig geben wollten. Vgl. Qimchi 53, a. b: „Wir haben in dieser Conjugation Qal ein Wort gefunden, das zusammengesetzt ist aus dem Perfectum und dem Participium: **יָסַף** Jr. 22, 23, welches zusammengesetzt ist aus **יָסַף** und **יָסַף**; es will besagen, dass sie gewohnt hat und bis dahin wohnt. Und ebenso **יָסַף** [eingenistet], welches ist zusammengesetzt aus **יָסַף** und **יָסַף**; es will besagen, dass sie [die (vornehme) Nation Israel] sich ein Nest gebaut hat und noch bis dahin ein Nest [aus Cedernbalken] besitzt. . . . Und ebenso **יָסַף** 1 M 16. Denn an den Ausdruck, welchen er erwähnt hat, **יָסַף**, schliesst sich an die Form **יָסַף**; und mit ihr hat man zusammengesetzt die Form **יָסַף**, denn das Gebären fällt in die Zukunft, weil sie bis dahin noch nicht geboren hatte. Und manche sagen, dass diese Wörter, deren wir gedachten, nicht zusammengesetzt, sondern das Perfect von der Intensivconjugation **יָסַף** seien. [Da wirft Elias Levita gleich ein: Aber was werden sie in Bezug auf **יָסַף** sagen?] Und Rabbi Jona der Grammatiker hat gesagt, dass das Schewa diene, um das Wort hineilen zu lassen, und dass [die genannten Formen] nichts anderes seien als Participia [also keine Mischformen], und dass sie sein sollten **יָסַף** etc., und um das Wort hineilen zu lassen zu dem, welches vor [hinter] ihm ist, habe man das Segol in Schewa verwandelt.“ WB. s. v. referirt Qimchi bloss über die beiden Ansichten, dass **יָסַף** eine Zusammensetzung sei, oder dass es vom Poel stamme. — Ich halte die Auffassung Qimchi's für die richtige. Denn zunächst 1 M 16 konnte und musste es stören, dass das Schwangerwerden, dessen Eintritt schon v. 4 erzählt ist, und das Gebären, welches noch zukünftig ist, durch gleichmässige Construction v. 11 in dieselbe Zeit verlegt werden sollte. Die Punctatoren wollten also nach meiner Ansicht

ausdrücken, dass das Schwangersein gegenwärtig, das Gebären aber zukünftig sei; „siehe, du bist schwanger und du wirst gebären“. So ausdrücklich das Targum (אַתָּה מְעַרְבָּה וְיִלְדִירִין) sowie die LXX: ἐν γαστρὶ ἔχεις καὶ τέξῃ. Ri. 13 ist zwar v. 3 gesagt, dass die Frau des Manoah früher noch nicht schwanger gewesen sei und geboren habe; aber von dem Schwangerwerden mit Simson ist auch nicht im weiteren Verlauf des Capitels die Rede, sondern gleich von seinem Geborenwerden v. 24. Also ist auch da das Schwangersein schon v. 5 und 7 vorausgesetzt. — Scheinbar dasselbe, aber in der That etwas ganz verschiedenes der Grundlage, dem Ausgangspunkte nach sagt Ew. § 189. b, Anm.: „Da sich diese Aussprache [*jôlâdt*] nicht findet, wo nicht von der zweiten Person die Rede ist (Jes. 7, 14), so haben die Punctatoren wahrscheinlich bloss wegen der Aehnlichkeit mit der zweiten sing. fem. יָלַדְתְּ in einem Zusammenhang so ausgesprochen, wo man beinahe [!] auch diese erwarten könnte.“ Aber solche Aeusserlichkeit der Betrachtung sollte man sich nicht gestatten, um sie den Punctatoren an Stellen aufzubürden, wo es eine gar nicht irrationale Erklärung für deren Verfahren giebt. — Bð. II. S. 248 sagt: „Im Schwanken zwischen Participium und Perfectum consec. sei die Punctation gewählt worden.“ — Ges. Lgb. S. 462 stellte die Form in die erste der von ihm gemachten drei Classen von *formae mixtae*, indem er meinte, dass die Form, wie sie dastehe, also *jôlâdt*, als Particip von den Punctatoren gemeint sei. Aber was hätte denn diesem Particip die ganz besondere Aussprache verschafft? Ich habe erst selbst gemeint, daran denken zu können, dass bei diesem Verb wegen der beiden Dentalen, wie oben (S. 402) beim Infinitiv יָלַד, die Zusammensprechung eingetreten sei; aber das ist eine willkürliche Annahme, weil dasselbe Particip an andern Stellen (vgl. 1 M 17, 19; 3 M 12, 7; Jes. 7, 14; Jr. 15, 9; 31, 8) uncontrahirt steht. Trotzdem urtheilt ebenso, dass die dastehende Participialform *jôlâdt* dem Sprachleben angehört habe, Olsh. § 68, g; 109, a. Ges.-Kautzsch will dieser Ansicht zu Hülfe kommen, indem er § 80, 2, b; 94, 2 hervorhebt, dass die Form als Status constr. so kurz laute. Aber erstens lässt sich nicht sicher sagen, dass die Form vor יָלַד als Status constr. gedacht sei [= Gebälerin eines Sohnes]; zweitens steht doch Jes. 7, 14 vor demselben יָלַד die uncontrahirte Form; drittens haben doch überhaupt die Segolata im Status constr. dieselbe Form wie im Status absol. Und dieser Gedanke, dass die Punctatoren in der That das Particip, aber eine kürzere Aussprache desselben gemeint hätten, lässt sich auch nicht durch Hinweis auf das oben angeführte יָלַדְתְּ Jr. 22, 23 und das ebenfalls von Qimchi 53, b erwähnte יָלַדְתְּ Jer. 51, 13 vertheidigen, indem man etwa meinte, die Punctatoren hätten auch mit diesen Formen wirklich bloss Participia in

verkürzter Aussprache bieten wollen. Diess lässt sich nicht sagen, weil dieselben das Jod des Status constructus auch stehen gelassen haben in אִקְבְּחִי Hos. 10, 11 (Qimchi 12, a; Olsh. § 176, a). Sie können also, wo sie das Jod des Status constr. beseitigten und scheinbar eine verkürzte Form des Particips geboten haben, nur die Absicht gehabt haben, das Perfect in den betreffenden Formen anzudeuten. — Stade § 213, b: „Die Punctuation יִלְדָּה Gen. 16, 11; Ri. 13, 5. 7 ist falsch“. Das ist kurz und bündig; aber das nennt man keine Erklärung; und das beruht auf der Voraussetzung, dass alles Auffallende der masoretischen Textüberlieferung auf Willkür, Blindheit und Schreiberversehen beruhe.

2. Qal nach der Analogie von יָרַשׁ.

Perfect. — יָרַשְׁתֶּם 5 M 4, 1 etc. mit ausnahmsweise bewahrtem *i*; jedenfalls unter dem Einfluss des Sibilanten; vgl. darüber Nr. 6 dieses § am Anfang (S. 411).

Imperfect. — יִירַשׁ; auch defective. In יִירַשׁ hat sich wegen des *a* der Stammsilbe, d. h. wegen des zu schützenden Charaktervocal des intransitiven Imperfects, das ursprüngliche *a* des Präformativs vor der Bildung eines *au*, *ô* oder *ai*, *e* zu *i* erhöht. Und in יִירַשׁ hat sich *r* wegen des vorausgehenden *i* in *r* verwandelt und ist dieses quiescirt, sodass *jî-rasch* entstand. — Von יָרַשׁ; in Pausa Ps. 90, 6, wie ausser Pausa 22, 16 mit Sere. Plur. in Pausa Jr. 50, 38; Hes. 19, 12; Joel 1, 12; (trocken sein) [allerdings arab. يَبَسَ; Impf. *jaibäsü*] heisst es יִירַשׁ; von יָשָׁן (schlafen), so mit Sere gemäss dem Ptc. יָשָׁן 1 Sm. 26, 7 etc., יִירַשׁ; יָשָׁנִי Spr. 4, 16. יָקַד (brennen) mit *e* Jes. 10, 16 und mit *i* 5 M 32, 22; ebenso von יָקַר (werth sein): *e* Ps. 49, 9; 72, 14, *i* 1 Sm. 18, 30; 2 Kg. 1, 13 f.

Das Impf. consec. behält immer den Accent auf Ultima.

Imperativ. — יָרַשׁ 5 M 1, 21; 1 Kg. 21, 15; in Pausa יָרַשׁ 5 M 2, 24. 31; ebenfalls in Pausa יָרַשְׁה 5 M 33, 23. Sonst findet sich nur noch יָרַשְׁ 5 M 1, 8; 9, 23.

Infinitiv. — יָרַשׁ 3 M 20, 24 etc. Aber יָרַשׁ Jes. 27, 11; mit Femininendung יָרַשְׁה 1 M 8, 7; יָרַשׁוּ Pred. 5, 11.

Intransitiva mit *ô*. — יָגַרְתִּי und יָגַרְתָּ (sich scheuen); יָכַל (können), z. B. יָכַלְתָּ 2 M 18, 23 mit Qames non-chatuph hinter *j*, vgl. darüber S. 169, יָקַשְׁתִּי (eine Schlinge legen), neben welchem im Ptc. Qal Ps. 9, 17 ein נָקַשׁ existirt. Denn יָקַשׁ scheint mir, als subordinirt dem vorhergehenden עָשָׂה mit

Ges. Thes. und Mühlaus-Volck s. v.; Land § 238 Ptc. Qal; es ist kein Zwang, in der Form ein Perfect Ni. (Ew. § 140, a; Olsh. § 263, b; Bö. II. S. 461; Müller § 263), oder ein Ptc. Ni. (Ges. Lgb. S. 385) zu sehen. St. § 397, a hält es ebenfalls für zweifelhaft, ob die Punctatoren ein Perf. Ni. gemeint haben. Allerdings passiv ist die Form übersetzt vom Targum אֶתְקַל (Levy s. v. אֶתְקַל) = „ist gestürzt“ und von den LXX συνεληφθη. Aber Qimchi, WB. s. v. נָקַשׁ scheint mir mit Recht zu sagen: „Der Heilige lässt zu Grunde gehen (מֵאֲבָד) den Frevler durchs Werk seiner Hände; und das Werk seiner Hände, das ist der Fallstrick für ihn auf dem Wege“. Unzweifelhaft existirt ein נָקַשׁ im Impf. Niqtal, Impf. Qittel und Ptc. Hithqattel; das letzte 1 Sm. 28, 9, wofür bei Mühlaus-Volck unrichtig das „Hiph.“ angegeben ist.

Das Impf. יִרְכַּל kann aus *jaukal*, *jôkal* vermittels einer Verdampfung des *ô* zu *û*, vielleicht zur Unterscheidung von יֹאכַל (essen) hergeleitet, demnach als Impf. Qal angesehen werden. Qimchi 93, a: „Die Futurformen wurden vocalisirt mit Schureq und nicht mit Cholem, damit keine Vermischung einträte mit אֹכַל, und auch wurden sie nicht vocalisirt mit Sere, damit keine Vermischung einträte mit יִרְכַּל 2 M 39, 32“. So auch WB. s. v. Arabisches *jaudschal*, *jôdschal* hat schon Ges. Lgb. S. 385 citirt. Für diese Auffassung haben sich Bö. II. S. 439; Bickell § 33; Ges.-Kautzsch § 69, Anm. 3; Stade § 486 entschieden. Der Beweis dafür, dass die Form Hoqtal sei, kann nicht stringent dadurch geführt werden, dass der Eigennamen יִרְכַּל Jr. 37, 3 für יִרְכַּל 38, 1 erscheine (Ges. Lgb. S. 385; Thes. s. v.; Ew. § 127, b; Olsh. § 261). Denn die Imperfectformen mit unsyncopirtem ה sind nicht alle sicher alte Bildungen, sondern jedenfalls zum Theil Imitationen (S. 295). Und wenn allerdings sonst solch unsyncopirtes ה nur im Hiqtal und Hoqtal vorkommt, kann nicht bei יִרְכַּל das ה eingeschoben sein, weil jene Form den Schein eines Hoqtal hatte? Für Hoqtal aber erklären die Form auch Land § 232, b; Müller § 263, s. — יִרְכַּל in Pausa für יִרְכַּלִּי Jr. 3, 5, unter Begünstigung des Umstandes, dass das Subject als 2. sg. feminini schon hinreichend bezeichnet ist; Ew. § 232, e; Bö. II. S. 134.

Inf. cstr. יִרְכַּל; abs. יִרְכֹּל; auch defective. Ueber die falsche Auffassung des יִרְכַּל Hi. 42, 1 von Seiten Qimchi's, als sei כֹּל der Infinitiv, also = יִרְכֹּל, vgl. schon oben S. 403.

3. Niqtal.

Perf.	Impf.	Imp.	Inf.
נִשָּׁב;	יִשָּׁב;	הִשָּׁב;	הִשָּׁב;
נִשְׁבָּה	תִּשָּׁבִי	הִשְׁבִּי	הִשָּׁב
נִשְׁבַּח	אִשָּׁב	הִשְׁבַּח	Ptc.
	תִּשְׁבַּחַה		נִשָּׁב.

Perfect. — Das alte *a* hat sich mit *ı* zu *au*, *ô* vereinigt. נִשָּׁב; נִשְׁבָּה; נִשְׁבַּח (übrig gelassen werden = übrig bleiben): יִשָּׁב (schlaff werden = austrocknen vom Getreide; etwas altes werden als Einwohner); נִשְׁבַּח.

Bei נִשְׁבַּח 1 Chr. 3, 5; 20, 8 denke ich mir den Vorgang so: *ı* ist doppelt gesprochen worden und dann hat sich der gewöhnliche Vocal der geschärften Silbe *ı* eingestellt. Vielleicht enthält den richtigen Grund die Betrachtung bei Qimchi 93, b „Das Dagesch ist Aequivalent für das Cholem von נִשָּׁב; obgleich nicht *ı* beim Dagesch geschrieben wird, ist es doch zu Grunde gegangen [d. h. hat nicht die Länge des Vocals schützen können] wegen des Luftstroms [? wegen der starken Aussprache des folgenden *ı*]“. Ges. Lgb. S. 355 giebt nichts zur Erklärung; Ew. § 117, e weiss nicht, ob er *ı* oder *ô* der Verkürzung zu Grunde legen soll; Olsh. § 263, b: „*ı* für *ı*“: beruht auf einer verhältnissmässig jungen Corruption im Munde des Volkes; aus den allgemeinen Lautgesetzen konnte eine solche Form nicht hervorgehen“. Bö. II. S. 445 sagt, die Form enthalte ein *Qa* נִשָּׁב. Dazu aber ist kein Anhalt vorhanden. Stade § 425, a: „Die Richtigkeit dieser Punctuation steht dahin“.

Das Impf. behält in der 1. sg. immer sein *i* unzerdrückt. z. B. אִשָּׁב (ich werde besetzt. occupirt d. h. der Güter beraubt) Spr. 30, 9.

4. Intensivstämme. Bemerke: יִשָּׁב (er wird besetzen, mit Beschlag belegen, in Anspruch nehmen) 5 M 28, 42.

יִשָּׁב ist Particip ohne *ı* Ri. 13, 8; Qimchi 62, a. — Dieselbe Erscheinung liegt vor in בָּהֶם יִקָּשִׁים (gleich ihnen [sind, in der Schlinge Gefangene) Pred. 9, 12, wo ausserdem vor dem *q* Ersatzdehnung eingetreten ist. So Qimchi 62, a; Ges. Lgb. S. 316; Ew. § 169, d; Olsh. § 250, c; Bö. II. S. 449 oben; Ges.-Kautzsch § 52, Anm. 6; Stade § 220 „falls man nicht aus dem vorhergehenden Worte ein *ı* ergänzen will“. Aber wie soll man in diesem éinen Beispiel ein *ı* ergänzen, weil es da einmal gerade möglich ist?

Hithqattel hat beim einfach schwachen Verb immer als Stammanlaut י; vgl. יִתְחַלְּדוּ (und sie erklärten sich für Geborene d. h. liessen sich in die Geburtsregister eintragen) 4 M 1, 18.

Ueber יִתְחַלְּדוּ Jes. 61, 6 vgl. unten S. 457 f.

Nithqattel. יִנָּסְרוּ (und sie werden sich erziehen lassen d. h. sie werden Zucht annehmen) Hes. 23, 48; vgl. über diesen Verbalstamm oben S. 203 am Ende.

5. Causativstämme.

Perf.	Impf.	Imp.	Inf.	Ptc.
הוֹשִׁיב	יוֹשִׁיב	הוֹשִׁיב	הוֹשִׁיב	מוֹשִׁיב.
הוֹשִׁיבָה	תוֹשִׁיבִי	etc.	הוֹשִׁיב	
הוֹשִׁיבָהּ	תוֹשִׁיבָנָהּ			
הוֹשִׁיב	יוֹשִׁיב	—	הוֹשִׁיב	מוֹשִׁיב.
הוֹשִׁיבָה	etc.		(הוֹשִׁיב)	
הוֹשִׁיבָהּ				

Hiqtil. Perfect. Das alte *a* hat mit dem י erst *au*, dann *ô* gebildet. — Das *ô* ist auch defective geschrieben, vgl. הוֹשִׁיב Esra 10, 14; ebenso das הוֹלִיד 4 M 26, 58; הוֹרִיד 2 Kg. 16, 17. Neben dem gewöhnlichen Perfect יָסַח (hinzufügen) tritt seltener das Perfect הוֹסִיחַ auf in derselben Bedeutung; z. B. 2 Kg. 24, 7. Sonst noch הוֹרִישׁ; הוֹבִישׁ; הוֹתִיר (übrig sein lassen).

Imperfect. — Von den genannten Perfecten z. B. יוֹסִיחַ; auch in einer der beiden oder in beiden Silben defective, vgl. אֶסַח (ich werde hinzufügen) 1 M 8, 21 (zweimal); einmal mit תִּאֶסְפוּן (ihr sollt hinzufügen) 2 M 5, 7; vgl. über den Grund dieser Schreibweise § 35, 1 S. 382 f. — Vgl. noch als Impff. אוֹקִיר Jes. 13, 12; יוֹבִיל (wallen lassen = bringen) Ps. 68, 30 etc.; יוֹשִׁיחַ (ausstrecken [das Scepter]) Esth. 4, 11; 5, 2; 8, 4.

Jussiv. — Z. B. יוֹסֶחַ oder auch defective (= er möge hinzufügen!) 1 M 30, 24; in Pausa mit Pathach in der betonten Ultima Hi. 40, 32; אֶל-תוֹסֶחַ 5 M 3, 26, oder auch defective 2 M 10, 28; auch mit Herstellung einer bequemen Consonantenverbindung אֶל-תוֹסֶחַ *tôsp* Spr. 30, 6.

Imperfectum consec. — Z. B. יוֹסֶחַ, יוֹסֶחַ (und er fügte hinzu) 4 M 22, 26 etc.; 1 Sm. 3, 8; einmal mit א, also יוֹאֶסַח 1 Sm. 18, 29 (Umschreibung des Adverbs „weiter, ferner, mehr“); vgl. wegen des א oben S. 382 f. So nach Erwartung auch in der 1. plur. יוֹשִׁיחַ mit Verkürzung der letzten Silbe. Aber

man findet auch: **וַיִּשָּׁב** 1 M 47, 11 und **וַיִּחָר** 2 Sm. 8, 4 [Bö. II. S. 448 falsch „1 Sm. 8, 3“]; 1 Chr. 18, 4. — **וַיִּחָר** Ruth 2, 14 bei Silluq ist die richtigere Lesart (oben S. 282), als die mit Qames. So auch J. H. Michaelis.

Imperativ. Neben **הוֹרֵר** Ps. 79, 11 steht **הוֹקֵר** Spr. 25, 17. Mir scheint dieses *a* nicht durch das am Anfange des nächsten Wortes stehende **ר** (so Bö. II. S. 448), sondern durch das concurrirende **ק** erzeugt zu sein.

Im Hoqtal erscheint öfter z. B. auch **יִבֵּל** (er wird veranlasst zu wallen, wandern = er wird geführt, gebracht) Jes. 18, 7; 53, 7 etc. — Dass **מִוִּלְדָּתָהּ** 3 M 18, 9. 11 nach dem Zusammenhange Ptc. Ho. sei (Ew. § 131, f.), ist nach v. 9. scheinbar richtig, aber schon v. 11 streitet dagegen, weil es hier nicht heissen kann „eine Erzeugte deines Vaters“, sondern den allgemeineren Sinn „Familie, Familienglied“ haben muss, wie 1 M 48, 6. Das Targum hat also auch unrichtig 3 M 18, 9. 11 **וּלְיָדָא** übersetzt; richtig die LXX in v. 9 *ἐνδογενῆς ἢ γεγεννημένη ἔξω*, aber auch ungenau v. 11 *ὁμοπατρία*. Unrichtig nennt auch Qimchi, WB. s. v. **מִוִּלְדָּתָהּ** ein **תוֹצֵר**, also Adjectivum.

6. Vor Suffixen.

Qal. Perfect. — **יִלְדָּתְךָ** (sie hat dich geboren) Jr. 22, 26 bei Zaqeph qaton kann nicht mit Bö. II. S. 323 als Pausal- aussprache angesehen werden; denn da müsste das Pathach in Qames gedehnt sein, wie bei Silluq **יִלְדָּתְךָ** HL. 8, 5 wirklich steht. Vgl. vielmehr über den wahren Grund, wesshalb in den beiden Formen *at* betont ist, S. 249 f. — **יִלְדָּתִי** (du hast mich hervorgebracht) Jr. 2, 27, also wieder mit *i* für *a* vor *l* in tonlos gewordener Silbe. Und so auch in der 2. sg. fem. und in der 1. sg. Für die angegebene Begründung habe ich oben S. 196. 260. 281 einen haltbaren Beweis beigebracht. Dieselben Factoren haben die Erhöhung des *a* [arab. *wálada*] zu *i* im Aramäischen so weit getrieben, dass **יִלְד**, syr. *iléd* entstand. — Uebrigens ist die Form Jr. 2, 27 auf ein feminines Subject bezogen, ja steht hinter **אָתָּה**, also für das erwartete **יִלְדָּתִי**. Diess ist einer von den Fällen, um deretwillen oben S. 218 gesagt wurde, dass vor Suffixen sich nur „meist“ die alte Endung *i* bewahrt hätte, vgl. dass auch **הִשְׁבַּעְתָּנוּ** (du hast uns schwören lassen) HL. 5, 9; Jos. 2, 17. 20 von einem weiblichen Subjecte ausgesagt wird. Die Fälle sind wahrscheinlich so, wie angegeben (mit Kautzsch § 59, Anm. 4) zu beurtheilen, dass also die Suffixe

seltener auch an die gewöhnlich ohne Suffixe gebrauchte Form קטלה gefügt wurden. Denn zu sagen, man habe die 2. sg. masc. auch beim femininen Subjecte gebraucht, würde jedenfalls die Idee der Sprache nicht erfassen; Qimchi 27, b.

Das Intransitivum zeigt auch vor Suffix das alte *i* oder das gedehnte *ē* in יִרְשָׁתָהּ (und du wirst es besetzen) 5 M 17, 14, יִרְשָׁתָם 19, 1; 31, 3; יִרְשָׁתָהּ Jes. 34, 11 etc., siehe die fünf Stellen dieser Form ausser in der Concordanz auch bei Mühlau-Volck. Dass dieses Verb ursprünglich intransitive Vocalisation gehabt habe, nehmen an Ges. Lgb. S. 302; Olsh. § 232, i; Ges.-Kautzsch [§ 44, Anm. 2] § 69, Anm. 4. Diese Ansicht hat wegen des arabischen *wā'rūthā* [chald. יִרְתָּ, syr. *irēth* kann nicht in die Wagschale fallen] mehr Wahrscheinlichkeit, als die andere, dass auch in diesem Verb, wie in שָׁאֵל und יָלַד (S. 260. 410), urspr. *a* durch die lautliche Umgebung zu *i* zugespitzt worden sei (Ew. § 53, d; Bö. § 1110; Land § 211, c; Müller § 263, a; Stade § 82). Die Letzteren könnten sich darauf berufen, dass unter Begünstigung des שׁ aus *a* ein *i* geworden ist oben S. 196 und unten S. 441 (Mal. 3, 20), dass also auch hier unter Begünstigung desselben שׁ und eines sich leicht anschliessenden *t* [denn bei schwererer Consonantenfolge steht יִרְשָׁתָהּ Hes. 35, 10 bei Athnach] derselbe Lautwandel eingetreten sei. Auf den Einfluss des allemal vorausgehenden י oder יי kann man sich aber nicht mit Bö. a. a. O. berufen, weil wir von solchem Einfluss keine sichere Spur haben.

Imperfect. — a) יָלַד kommt zufällig nicht mit Suffixen vor. — b) יִרְשׁ mit allen Formen geht ganz nach יִלְבֹּשׁ (S. 230); über Hiob 16, 11 vgl. § 41, 4.

Imperativ kommt nicht mit Suffixen vor.

Infinitiv z. B. שָׁבְתִי Ps. 27, 4; לִדְבֹרִי 1 Kg. 3, 18, vgl. noch לִדְבַרְתָּ (parere earum) Hi. 39, 2 mit vollerer Form des Suffixes; רָדַתִּי Ps. 30, 10.

יִרְדִּי Ps. 30, 4. Ueber die Aussprache des Qeri vgl. schon S. 101. 109, und obgleich Qimchi auch im WB. s. v. bemerkt, die Form sei gedehnt beim Qames durch den Accent [das Metheg], so kann doch auch seine Auctorität dem Metheg nicht diese Function, die Silbe zu einer offenen zu machen, verleihen. — Der Consonantentext beabsichtigte die Form יִרְדִּי und den Sinn „du hast mich am Leben erhalten aus der Zahl [= sodass ich nicht käme unter die Zahl] derer, die in die Grube hinabsteigen“. Und genau diesen Text geben die

LXX wieder mit ihrem „ἀπὸ τῶν καταβαινόντων“. Für die schwierigere Construction des קָ mit dem Particip haben die Masoreten die leichtere mit 'dem Infinitiv gesetzt, wie schon das Targum קָטִיבָּ קָ (vom Hinabsteigen). Man denkt, dass über den Sinn des Kethib und des Qeri kein Streit sein könne; und doch will Ew. § 29, d. Anm. und § 211, b. Anm., im Eifer, die Masoreten vor dem Vorwurf der Unkenntniss zu schützen, behaupten, dass die Masoreten das Qeri wie nicht als Inf. Qal, so nicht als Inf. Piel, sondern als Partc. Qal gemeint hätten. Aber wenn die Masoreten diess gewollt hätten, dann hätten sie die Form mit Wav stehen lassen. — Also abgesehen von Ew., fragt es sich bei den übrigen Gelehrten nur, ob die Masoreten ein Recht gehabt haben, einen solchen Infinitiv קָטִיבָּ anzunehmen. Dieses Recht spricht ihnen ab Olsh. § 245, d. B5. II. S. 470 redet nur von einem Rückfall in die volle Form. Ges.-Kautzsch § 69, Anm. 1 nennt die starke Bildung höchst auffällig. Nach meiner Ansicht bleibt dieses Recht fraglich. — Stade § 619, h erwähnt die Form nicht.

Neben z. B. קָטִיבָּ (damit du besetzest) 1 M 28, 4 steht קָטִיבָּנוּ (um uns zu besetzen [occupiren] d. h. arm machen?) Ri. 14, 15. Und auch nach dem Theile der Codices, welche ein Metheg beim Qames haben, soll doch Qames chatuph, also Qal, und nicht das sonst nur einmal, vgl. oben S. 408, vorkommende Qittel gelesen werden; vgl. über die Aussprache S. 101.

Qittel. — Verschluckung des anlautenden Jod liegt vor in קָטִיבָּ (und er machte es trocken) Nah. 1, 4 für קָטִיבָּ. Vgl. über diese Syncope Qimchi 88, b „Das Jod der Wurzel ist weggenommen, und sein Vocal ist auf den Zusatzbuchstaben Jod geworfen, und mein Herr Vater segensreichen Andenkens sagte, dass es zur Conjugation Hiphil gehöre, und dass seine Normalform קָטִיבָּ sei“; [eine unbegründete und unfruchtbare Vermuthung]; Ges. Lgb. § 105, Anm. 9; Ew. § 232, f.; auch Olsh. § 78, e erkennt, obgleich er an mögliche Verschreibung erinnert, die Möglichkeit solcher Verkürzung an; B5. II. S. 448; Ges.-Kautzsch § 69, Anm. 6; Stade § 123, a.

Hiqtil.

אָפֶּר הוֹרְדָנָה בּוֹ (mit welchem du [fm.] uns hast niedersteigen lassen) Jos. 2, 18. Wie schon S. 218 bemerkt wurde, dass die 2. sg. fem. Pfi. nur meist mit ihrer alten Endung ם vor Suffixen erscheine, und wie S. 410 durch Beispiele bewiesen wurde, dass an dieser Form auch der Vocalstammauslaut des Masculinum sich zeige, so haben wir hier die einzige Form, wo die 2. sg. fem. vor dem Suffix auf Sere ausgeht. Darüber sagt Qimchi 27, b, wo er diese Frage bespricht: „Das Sere steht anstatt Chireq, denn das Sere und das Chireq sind nahe [d. h. verwandte Vocale] und Zeugniß dafür

ist זָכַר und זָכַר [er denkt dabei, wie Elias Levita bemerkt, an זָכַר , oben S. 167; er hat jedenfalls auch an זָכַר S. 403 gedacht] und זָכַר und זָכַר [vgl. den Gebrauch der ersteren Form als Indicativ S. 210]*. Die Form ist nicht erwähnt bei Ges. Lgb. S. 347 und Ew.; nur erwähnt bei Olsh. S. 469; Ges.-Kantzs. § 59, Anm. 4. Bð. II. S. 324 hat allein einen Erklärungsversuch gemacht, nämlich das Sere entspreche den Nachbarlauten; ein Qames habe zu stark geklungen; ein dünnes ז habe für „den wie bei Ligatur gehobenen Milelton“ weniger getaugt; es habe die Möglichkeit der Uebersetzung „demisi nos“ beseitigt werden sollen. Da bleibt Qimchi's Begründung immer die einzig mögliche. — Stade § 637, d: „Diese Form steht ausserhalb aller Analogie. Es wird dafür זָכַר herzustellen oder das Masculin zu schreiben sein“. Freilich kann die Möglichkeit einer Verirrung der Tradition nicht geleugnet werden.

זָכַר Zach. 10, 6 ist forma mixta [S. 160]. Ich halte diess für die einzig haltbare Ansicht, dass mit Absicht die Form so gestaltet sei, weil man auf die Möglichkeit einer doppelten Exegese hinweisen wollte. Ueber die Möglichkeit dieser Annahme kann kein Zweifel sein. Denn Köhler z. St. sagt unrichtig: „Zwar kommen solche zwiefache Vocalisationen in Einem Worte vor (vgl. Ex. 20, 3. 4. 13; Olsh. 37, b); dass man aber zu dem Ende gewagt habe, die traditionellen Consonanten zu vermehren, ist nicht wohl anzunehmen“; weil es sich bloss um Vocalbuchstaben handelt, die in einem gewissen Grade dem Gutdünken der Abschreiber unterlagen. — Es hat ferner die Meinung Hitzig's z. St. die meiste Wahrscheinlichkeit, dass die beiden ז zuerst fehlten, also זָכַר dastand. Denn nähme man an, dass α) das zweite ז vorhanden gewesen wäre, also זָכַר gelesen worden wäre, so konnte, da auch der Zusammenhang den Sinn „und ich werde sie zurückführen“ begünstigt [so das Targum זָכַר זָכַר (und ich werde versammeln ihre Exulantenschaft); Hitzig z. St.; Röd. im Index analyt. z. Thes.; Köhler z. St.], schwerlich Jemand auf die Idee kommen, eine andere Lesart zu suchen. Anders aber war es, wenn β) keines von beiden ז vorhanden war; da konnte man leicht mit den LXX meinen, dass die Worte auch $\text{καὶ κατοικίω αὐτοῖς}$ bedeuten und von זָכַר stammen könnten, also זָכַר zu lesen seien. [Ich weiss nicht, aus welchem Grunde die zweite Ableitung als die den passenderen Sinn darbietende begünstigt wird von Ges. Thes. s. v. זָכַר ; Olsh. § 255, e; Mühlau-Volck im analyt. Anhang; St. § 631, b]. Wäre endlich γ) diese letzte Ansicht durch Vorhandensein des ersten ז schon fixirt gewesen, so wäre auch schwerlich Jemand darauf verfallen, noch ein zweites ז einzusetzen. — Der von mir vorgezogenen Ansicht ist dem Resultate nach gleich die von Bð. I. S. 278 „Mit zweifach gelassener[!], gleich zulässiger

Ergänzung von **וַיֵּשְׁבוּ**. — Ausser der oben vertheidigten Ansicht, dass die Punctuation in exegetisch-kritischer Absicht so gestaltet sei, sind noch zwei Ansichten möglich, von denen aber keine begründet werden kann: — a) dass die Form einem Schreiberversehen ihr Dasein verdanke. So Ges. Lgb. S. 464; Thes. s. v. **יָשַׁב**; Röd. im Index analyt. z. Thes.; Olsh. § 255, e; Mühlau-Volck im analyt. Anhang. — b) Die andere mögliche Ansicht ist, dass die dastehende Form wirklich im Sprachleben von **שָׁב** oder **יָשַׁב** so gebildet worden sei. Auch dieses hielten für möglich Ges., Röd., Mühlau-Volck a. aa. OO., und nur dieses Ew. § 196, b, Anm.; Köhler z. St. Man hat sich, um diese Auffassung weniger grotesk erscheinen zu lassen, immer so ausgedrückt, dass dem Concipienten eine Form des andern Verb „vorgeschwebt habe“ (obversari). Welche Vorstellung vom Sprachleben! Oder hat der Prophet das Hebräische so geschrieben, wie bei uns ein unsicherer Lateiner? — Stade sagt nichts über die wahrscheinliche Entstehung der dastehenden Form, sondern schreibt nur: „Für **הוּ** Zach. 10, 6 l. **וַיֵּשְׁבוּ**“ § 631, b. — Auch Qimchi 96, b constatirt nur, dass die Form so aus einer regelrechten Form von **יָשַׁב** und von **שָׁב** gemischt sei, wie oben angegeben, und dass deswegen auch die Bedeutungen beider Verba in der Form gemischt seien, und er glaubt behaupten zu können, dass **יָשַׁב** und **שָׁב** auch in einander übergegangen seien in **שִׁיבָה** (das Wohnen) 2 Sm. 19, 33 sowie in **יָשִׁיב יְשִׁיבָה** Qeri 2 Sm. 15, 8; allein jenes Nomen ist nur durch Aphaeresis des *je* dem **שִׁיבָה** (Rückkehr) Ps. 126, 1 gleich geworden, und über 2 Sm. 15, 8 siehe S. 470 f.

וַיֵּשְׁבֵנִי (und er hat mich sitzen lassen) 1 Kg. 2, 24 Qeri mit dem Vocalstammauslaut des Perfects; oben S. 224.

7. Doppelt schwache **וַיֵּשְׁבֵנִי**.

a) Gewissermaassen primae gutt. und **וַיֵּשְׁבֵנִי** ist **הִלָּךְ** (gehen). Das Perfect Qal wie bei einem Verbum primae gutturalis. — **וַיֵּלְכֵנִי** Jos. 10, 24. Ueber solch schliessendes **נִי** im allgemeinen ist vierfach geurtheilt worden: α) Ew. § 16, c will dieses **נִי** physiologisch erklären, indem er meint, dass der Hauch damit bezeichnet werde, welcher einem Schlussvocal nachlaute; so auch § 190, b. Aber das lässt sich nicht halten. β) Es ist als „Elif der Wahrung“ d. h. als graphischer Abschluss aus dem Arabischen erklärt worden von Ges. Lgb S. 78, Anm. 2; Ges.-Kautzsch § 23, 3, 3; § 32, Anm. 6. Wegen der Seltenheit, mit welcher diese arabische Orthographie verwendet wäre, scheint die Verwendung überhaupt fraglich. Daher ist γ) mit Böttcher II. S. 131 zu urtheilen: „Arabische, auch

hebräisch mögliche Schreibung; doch kritisch höchst verdächtig".
 δ) Ebenso, nur entschiedener ist das Urtheil von Olsh. § 38, g: „א ist Schreibfehler, soweit es nicht auf incorrecter Versetzung des א beruht“ und Stade § 31, Anm. „Diese א sind Schreibfehler, und es liegt in ihnen keine Einwirkung der arabischen Orthographie vor“. — Was nun insbesondere Jos. 10, 24 anlangt so mag das folgende א den Anlass zur Setzung eines Schluss-א gegeben haben.

Impf. Qal. — הִלֵּךְ Jr. 9, 3 bei Silluq; sonst diese Form nur Ps. 91, 6; Hi. 14, 20; 16, 6; 20, 25; אֶהְיֶה Hi. 16, 22; 23, 8 und יִהְיֶה Hi. 41, 11 bei Athnach. — הִלֵּךְ 2 M 9, 23 von dem Laufen des Feuers, Ps. 73, 9 von dem zischelnden Schritte der Verleumderrzunge gebraucht, scheint mit dem spitzen (dünnen, hohen) ם diese Bewegung abbilden zu wollen. Zu solcher Verwendung scheint sich die intransitive Imperfectbildung und zwar mit bewahrtem (nicht: neuem) ם in straffem Silbenschluss geltend gemacht zu haben. — Gewöhnlich הִלֵּךְ etc.; einmal plene הִלֵּךְ Mi. 1, 8 in Nachahmung eines vorausgehenden Verbs, vgl. noch הִלֵּךְ 3. pl. fm. 1 M 24, 61 etc.; 2. pl. fm. Ruth 1, 11. — הִלֵּךְ Hi. 27, 21 bei Athnach; הִלֵּךְ, in Pausa הִלֵּךְ 1 M 24, 61 etc.; aber ohne Tonzurückziehung steht הִלֵּךְ Ri. 19, 18 etc.; aber הִלֵּךְ 5 M 1, 19 (nur hier). — Was § 50 der Dikduke ha-teamim über die Bedingung sagt, unter welcher das כ ein Chateph-Pathach empfängt, steht schon oben S. 73.

Imperativ. — הִלֵּךְ Jr. 51, 50; da auch der Inf. cstr. mit ה existirt, ist kein hinreichender Anlass vorhanden, mit Hitzig z. St. das ה zum vorausgehenden Worte zu ziehen. — Gewöhnlich הִלֵּךְ; verstärkt לֵךְ; dreimal הִלֵּךְ 4 M 23, 13; Ri. 19, 13; 2 Chr. 25, 17; alle drei Stellen von Qimchi, WB. s. v. genannt; הִלֵּךְ Ri. 9, 10 etc.; לֵךְ 1 M 29, 7 etc.; לֵךְ Ruth 1, 8, לֵךְ v. 12.

Infinitiv. — הִלֵּךְ 2 M 3, 19; 4 M 22, 13. 14. 16; Hi. 34, 23; Pred. 6, 8. 9. — Gewöhnlich לֵךְ. — Inf. abs. הִלֵּךְ 1 M 8, 3 etc. oder הִלֵּךְ 31, 30 etc. — Ptc. הִלֵּךְ 1 M 2, 14 etc. oder הִלֵּךְ Jes. 30, 29 etc. — Ni. הִלֵּךְ (ich bin zum Gehen gebracht worden) Ps. 109, 23; bei Athnach mit Qames. — Qi. הִלֵּךְ; — הִתְהַלֵּךְ.

Hiqtil. — הִלֵּךְ (gehen lassen; führen); — הִלֵּךְ; — Jussiv הִלֵּךְ 5 M 28, 36, auch defective הִלֵּךְ Pred. 5, 14; als Jussiv, Finalsatz richtig gefasst von den LXX: ἵνα πορευθῇ. — הִלֵּךְ 2 M 14, 21; aber viermal defective; aber הִלֵּךְ 3 M 26, 13 etc.;

also zwar mit der erleichterten Form, aber nicht mit Tonzurückziehung; vgl. S. 162. 211. 252. 385. 401.

Imp. הוֹלֵךְ nur 4 M 17, 11; הֹלִיכִי nur 2 Kg. 17, 27; einmal הִיִּלְיִכִי 2 M 2, 9, vielleicht (mit Bö. II. S. 461) dem folgenden Worte הִיִּנְיָקִי assimilirt, vielleicht auch blosses Versehen. — Ptc. מוֹלִיךְ Jes. 63, 12 etc.

מהֹלֵכִים Zach. 3, 7 ist für Ptc. Hiqtıl ohne *i* und zwar in indirect-causativer Bedeutung (= Führende), oder in direct-causativer Bedeutung (= Wandelnde, wie מהֹלֵכִין Dn. 3, 25; 4, 34) gehalten worden. So ist es gefasst worden, und zwar mit der ersteren Bedeutung von Ges. Thes. s. v. „duces, comites“; mit der letzteren Bedeutung von Ges. Lgb. S. 322 „gehende“ [Ew. erwähnt die Frage nicht] sowie von Bö. II. S. 438. Aber Qimchi, WB. s. v.: Plural von מהֹלֵךְ Jona 3, 4 [St. cstr.]; daher auch von ihm nicht Mikhlol 64, b mit unter den Hiqtılparticipien ohne *i* aufgezählt; Olsh. § 258, a: „Schwerlich“ Ptc.; und so auch Köhler z. St.: Ein Substantiv; Plural von מהֹלֵךְ; so auch Mü.-Volck s. v.; auch Stade § 285, nur dass er מהֹלֵכִים gelesen haben will. — Von der 1. Deutung „Wandelnde“ [LXX: ἀναστρεφόμενους] kann uns aber nicht der Umstand abbringen, dass der hebr. Ausdruck dafür zu Gebote gestanden hätte. — Die 2. Deutung ist schon vom Trg. vertreten: רַגְלֵיךְ מִהֹלֵכִין [pedes ambulantes]; von Raschi z. St. abgeändert in „Füsse von solchen, welche wandeln“; und Qimchi sagt, seiner oben erwähnten Fassung des Wortes treu bleibend, im Com. z. St.: „Die Stehenden sind die Engel, und bei der Auferstehung in Ewigkeit sollst du unter ihnen gehen“. Aber dagegen, dass die Form Substantiv sei, spricht mir hauptsächlich die Pluralform; dann auch die zu grosse Dunkelheit des Ausdruckes für den Gedanken, welchen Köhler in der Stelle findet „Ich werde dir mit deinen Bitten freien Zutritt zu meinem Thron gewähren“.

Vor Suffixen: לִכְתִּי (mein Gehen), und so mit Segol vor allen Suffixen, indem das *i* durch das gutturalartige aspirirte ה, vgl. S. 37 f., zerdrückt wurde. — הוֹלִיכָה 5 M 8, 2; S. 71.

b) Verba mediae gutt. und פִּי“רִי.

α) Impf. nach יִשָּׁב. — יִתְחַד (sie vereinigt sich) 1 M 49, 6. — Bei יִתְחַמֵּה 1 M 30, 38 fragt es sich zuerst, ob es von חָמַם oder יָחַם (warm sein) stammt. Da nun das letztere Verb 1 M 30, [39.] 41; 31, 10; Ps. 51, 7 existirt und die specielle Bedeutung „brünstig sein“ besitzt, so ist es am sichersten, die genannte

Form von יחם herzuleiten. — Von חמם abgeleitet durch Olsh. § 243, b; Müller § 279, l; Stade § 536, d; von יחם durch Qimchi, WB. s. v.; Ges. Thes. s. v.; Bö. II. S. 443; Mühlau-Volck s. v. — Die Form selbst ist von Qimchi 19, b; 92, a, vgl. oben S. 239, [im WB. s. v. erwähnt er bloss die Form] für forma mixta erklärt worden, indem die Alten meinten, dass in der Form die Bildungselemente des masculinen und des femininen Genus gemischt seien. Anders ist die Anschauung Böttcher's II. S. 138, indem er in der Form einen sexuellen Dual, also eine wirklich gebräuchliche Sprachform, sieht, weil es ihm zu auffällig ist, dass v. 38 f. erst das Präformativ ח richtig von den weiblichen Thieren, dann י von den männlichen, dann wieder ח von den weiblichen gebraucht ist. Obgleich nun das בָּבֶאֱרָא (in veniendo earum) hinter unserer Form von Bö. unerwähnt geblieben und für seine Erklärung störend ist, so glaube ich doch an der alten Anschauung festhalten zu müssen, dass man durch Lesen und Schreiben eines י anstatt des ursprünglich vorhandenen ח habe ausdrücken wollen, dass das יחם sich eigentlich nur auf die männlichen Thiere bezogen habe. — Gesenius hat aber Lgb. S. 276. 462 (vgl. oben S. 239 über Dn. 8, 22) die Form aus dem Aram. und Arab. erklären wollen, und so Ew. § 191, b; Olsh. § 226, c; Ges.-Kautzsch § 47, Anm. 3. Mir ist auch hier diese Erklärung nicht einleuchtend. Denn wie soll man sich einen solchen vereinzelt Einfluss der verwandten Sprachen vorstellig machen? — Stade § 534 nimmt auch hier seine oben S. 239 angegebene Doppelstellung ein. Und so sagt auch Müller (über den ich oben S. 239 bemerkte, dass er kein Urtheil abgebe, weil er bei יעמדה § 248, d mit seiner Verweisung auf § 174, b sich selbst falsch citirt hat) § 279, l durch Verweisung auf § 174, f, dass als Praefix der 3. pl. fm. Impf. vielleicht ursprünglich י üblich gewesen sei, wie in der 3. masc., und sich in vereinzelt Fällen erhalten habe. Aber ich kann das Fortleben einer solchen ursemitischen Bildung nicht wahrscheinlich finden.

β) Impf. nach יִרְשׁוּ. — Für יִרְשׁוּ (und sie wurden brünstig) 1 M 30, 39 ist wahrscheinlich ein Impf. יִרְשׁוּ voraussetzen. Diess könnte gemäss der Neigung des ח zu virtueller Verdoppelung mit kurzem i gesprochen und anstatt יִרְשׁוּ dann die uns überlieferte Form mit Zerdrückung des i zu ě gesprochen worden sein. Es könnte aber dieses voraussetzende יחם auch

von חמם mit Ersatzverdoppelung herkommen; vgl. darüber S. 365. Diese Ableitung von חמם haben angenommen Ges. Thes. s. v.; Ew. § 193, a; Olsh. § 243, b. Ich zögere nur deshalb die fragliche Form direct von חמם abzuleiten und nehme lieber eine indirecte Beeinflussung eines ירחם (von ירח) durch ein ירחם (von חמם; vgl. oben auf S. 365) an, weil in demselben Zusammenhang 1 M 30, 41; 31, 10 das Verb ירחם thatsächlich gebraucht ist. — Eine unbewiesene Annahme ist es aber, dass unsere Form aus ירחמי geworden sein soll, mag man nun dieses von ירחם (Qimchi 92, a „von ירחם; nach der Analogie von ירחמי; aber Jod bekam Segol, weil das ח mit Chateph-Segol punctirt war“; Ges. Lgb. S. 170; Röd. im Index analyt. z. Thes.; Bö. I S. 222; II. S. 367; Mühlau-Volck im Analyt. Anhang) — oder von חמם (Müller § 279, k; Stade § 523, d) herleiten. Nur das י kann durch den Guttural zerdrückt sein; dieses ist uns durch Thatsachen (Imp. ארחמי und ארחמי; vgl. oben beim Perf. Pi. ארחמי S. 397) bewiesen; aber die Lautfolge ירחמי hätte nicht durch die Gutturalis verändert werden können; vgl. noch S. 419f. die Form aus Ps. 51, 7 beim Piel. — Schon Olsh. a. a. O. hatte hinzugefügt: „Durch dieses abnorme Verhalten bekommt die Form das Ansehen eines Imperfects von einer Wurzel ירח. Stade a. a. O. sagt nun, es sei die Umwandlung „nach Analogie der ירח“ geschehen. Das ist ein unbegründeter Zusatz, weil bei den andern Beispielen der nämlichen Umwandlung dieser Factor nicht geltend gemacht werden kann.

Von ירחם (ermatten) ירחם Jes. 40, 28, ירחם v. 30; ferner ירחם (festsetzen, bestimmen); ירחם (rathen), z. B. auch ירחם (ich will rathen) Ps. 32, 8.

Imperativ: רחם (gieb!); verstärkt רחם, zunächst als Zuruf (wohlan!) so vorn betont und in Folge dessen dann auch überhaupt, und nur einmal Milra 1 M 29, 21 wegen folgender Gutturalis; רחם Milra Ruth 3, 15, denn der dort stehende Accent Grosstelicha giebt als Praepositivus [S. 81] nicht die Tonstelle an; רחם Milra und nur bei רחם מילא Hi. 6, 22. So richtig Olsh. § 235, a; Bö. II. S. 444. 465. Ew. § 227, a sagt erst, dass רחם den Ton so zurückgezogen habe, wie רחם, dann aber, es sei erklärlich, wesshalb im Laufe des Satzes der Endvocal dennoch zunächst betont wurde. Richtig aber Ges.-Kautzsch § 69, Anm. 2; nur war kein Grund zu sagen, dass die Form Ruth 3, 15 bloss „wahrscheinlich“ Milra sei.

Niqtal. — נוֹאֵל (sich thöricht zeigen); נוֹאֵשׁ (er verzweifelte) 1 Sm. 27, 1; נוֹחֵלָה (sie wurde warten gelassen) Hes. 19, 15; נוֹעֵד (sich [sibi] gegenseitig festsetzen; an einem verabredeten Orte mit Jemand zusammentreffen); נוֹעֵץ (sich rathen lassen; berathschlagen; beschliessen). — Impf. z. B. אָנַעַד 2 M 29, 42; נָנַעַד Neh. 6, 10. — נִיחַחֵל (und er harrete) 1 M 8, 12 mit Assimilation des ו an י. Und es ist um so weniger dieser Vorgang zu bezweifeln, da noch ein Beispiel vorkommt, vgl. § 41, 5, e (2 M 19, 13). So Ges. Lgb. S. 385; Ew. § 140, b; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 69, Anm. 5. Es ist also kein Grund vorhanden, mit Bö. II. S. 461 anzunehmen, dass das Pi. נִיחַחֵל (so auch Stade § 504, a), oder mit Olsh. § 265, b, dass das Hiq. von נוֹחֵל zu lesen sei, welches v. 10 stehe. Müller § 263, v: „Die Verwandlung des ו in י ist auffällig, und die Lesart bedenklich“. Aber bei der Form aus 2 M 19, 13 zweifeln doch auch Bö. I. S. 258 und Olsh. § 265, d nicht an der Wirklichkeit jener Umwandlung; Stade freilich und Müller bieten die Form aus 2 M 19, 13 nicht. Qimchi 92, a lehnt die Erklärung seines Vaters, 1 M 8, 12 stehe das Hithpael, ab, will aber auch nicht mit Rabbi Juda und Jona die Form mit ו schreiben; das Qames passe nicht zur Form, wenn sie wegen des י Hithpael zu sein scheine. Zu Ni. zählt er die Form auch WB. s. v. — 1 Sm. 13, 8 war den Masoreten der Consonantentext נִיחַחֵל nicht so bezeugt, und daher lasen sie nicht wie 1 M 8, 12, sondern nahmen eine Verschreibung des ו für י an und lasen נִיחַחֵל, also das Hiqtal. — Ueber das Kethib Hes. 35, 9 vgl. oben S. 401. — Das Segol der vorigen Form entspricht der Regel [S. 265 in.]; aber abweichend davon ist Pathach in נִיחַחֵץ (Milra) 1 Kg. 12, 6; Qimchi 56, a; 11 Mal nach der Concordanz; vielleicht ist der emphatische Laut des ׀ bei der Entstehung des breiteren „Pathach gadol statt des Pathach qaton“ [= Segol] die Ursache gewesen. — Ptc. z. B. נוֹעֵז (ein sich frech zeigendes [Volk]) Jes. 33, 19.

Qittel. — יִחַחֵל (sie warteten) Hi. 29, 21 mit Dagesch forte orthoconsonanticum pausale [S. 53]. Ueberdiess für יִיחַ Ben Aschers sprach Ben Naphtali יִיחַ; vgl. Baer z. St.; oben S. 302 (1 M 27, 28); unten § 42, 6 (Hi. 5, 4). — יִחַחֵתִּי (sie ist in Bezug auf mich brünstig geworden) Ps. 51, 7, mit Zerdrückung des י für יחַח [vgl. S. 417 f. über 1 M 30, 39], wie (Qimchi 92, a; WB. s. v. giebt keine Normalform an) Röd. im Index analyt.

z. Th.; Ew. § 193, a; Olsh. § 246, a; Bö. II. S. 367; Mühlau-Volck im analyt. Anhang; Ges.-Kautzsch § 64, Anm. 3; Müller § 250, f sagen; nicht für 'יָחַם, wie Ges. Lgb. S. 170; Thes. s. v. hatte. — הִתְרַשְׁטוּ (sie wurden einregistriert) 1 Chr. 5, 17; 9, 1; über den Vorgang vgl. S. 366 f. bei Jes. 47, 14. — Vgl. ferner יִתְרַצּוּ (sie berathschlagen sich) Ps. 83, 4, also mit י.

Hiqtil. — הוֹאִיל (sich vornehmen); הוֹחִיל (harren; direct-causativ); הִיעִיל (emporkommen lassen = nützen; emporkommen = Nutzen von etwas haben).

Jussiv. — יֵאָל Hi. 6, 9; תוֹחֵל 1 Sm. 10, 8 (du mögest harren!); Impf. consec. יִוָּחַל 2 M 2, 21 etc.; יִוָּחַל 1 Sm. 13, 8 Qeri. Imp. הוֹאֵל 2 Sm. 7, 29 etc.

Vor Suffixen: z. B. אֶרְצֶנָּה (ich werde dir rathen) 2 M 18, 19.

לִּי־חֲמָנָה 1 M 30, 41. So mit Chateph unter ח bei Hahn, Baer, Müller, Stade; Dillmann z. St.; während bei J. H. Michaelis, bei allen gleich zu erwähnenden Grammatikern und auch bei Delitzsch z. St. Schewa simplex unter ח steht. Ueber diesen (wahrscheinlichen) straffen Silbenschluss vgl. S. 420 Zeile 4 f. und oben S. 366 f. — Die Form bedeutet „damit sie brünstig werden sollten“. Das Suffix נָה für נָה, נֶ, ist nicht in Zweifel zu ziehen, da nun einmal נָה für diese gebräuchlicheren Formen vorkommt 1 M 41, 21. Qimchi 92, b: לִי־חֲמָנָה; das נָה ist Zeichen des Sg. Fem., obgleich sonst dabei nicht Sere, sondern Segol steht, oder es ist Zeichen des Plur. Femin., vgl. אוֹרְנָה 3 M 35, 26 [vielmehr 2 M 35, 26], und das Sere steht, wie bei שִׁמְנָה das Qames; denn es stehe ja anstatt לִי־חֲמָנָה [oben S. 230] auch eine Form mit Qames, folglich könne umgedreht für נֶ am Inf. auch נָה stehen, und das Dagesch diene zur Verzierung. — Es kam den Punctatoren nur auf Darstellung des Lautes an. Dass sie also bei der Form mit doppeltem ח nur an das fem. sing. hätten denken können (Ew. § 247, d, Anm.), oder dass das Dagesch forte zu streichen sei (Stade § 352, b), oder vielleicht לִי־חֲמָנָה zu lesen sei (Olsh. § 224, d) ist unbegründet. Müller § 240, a „ist sehr unsicher“. Keinen Anstoss haben am Suffix gewonnen Röd. im Index analyt. z. Thes. und Bö. II. S. 22.

הִתְרַשְׁטוּ (ihre Einregistrierung) Esra 8, 1; 1 Chr. 4, 33 etc. mit straffem Silbenschluss; vgl. oben Z. 4. 18; S. 366 f. Straffen Silbenschluss zeigt auch das Ptc. Neh. 7, 64; aber lockeren הִתְרַשְׁטוּ Esra 2, 62, wie מְהִירָם (sich für Juden erklärend) Esth. 8, 17.

c) Verba tertiae gutt. und יִרִי.

α) Mit Imperfect nach יָשַׁב. — יָדַע (merken, wissen): vgl. יָדַעַת 1 Kg. 2, 15; יָדַעִין 5 M 8, 3. 16. Beim Impf. findet

sich neben יִדַּע einmal יִידַּע Ps. 138, 6 bei Silluq. Das ist die erste von den Formen, welche **doppeltes Präformativ** zeigen. Am ausführlichsten hat darüber Ges. Lgb. S. 388 f. gehandelt. Er erwähnt, dass α) ältere Grammatiker eine unsyncopirte Form zu Grunde gelegt und gemeint hätten, dass ה wie א zwischen den beiden Vocalen in י verwandelt worden sei. [Er denkt dabei jedenfalls an Qimchi 93, a, wo dieser von einem Theile dieser Formen spricht, von יִיטִיב Hi. 24, 21 und von der jetzt hier fraglichen, und sagt, sie lauteten so „mit Mobilität [Nichtquiescirung] des Jod, weil das Zugrundeliegende in den Formen sei יִיטִיב und יִידיע, worin sich das ה der Conjugation zeige und quiescire das י, welches erster Stammconsonant des Verbums ist, wie es vorliege in יִידילך Jes. 52, 5“. Für ה lässt sich aber diese Verwandlung nicht erweisen]. Ges. entgegnet darauf, dass ja gerade bei unserer Form, da sie nicht Hi. oder Ho. sei, keine unsyncopirte Form mit ה vorausgesetzt werden könne; hält aber doch zuletzt diese Erklärung für die vorzüglichste, nur dass er die Aussprache bloss den Punctatoren zuschreibt. — β) Ges. erwähnt ferner, dass man einen Verbalstamm קִיטִיל, קִיטִיל vorausgesetzt habe, wie er z. B. in שִׁיזִיב, שִׁיזִיב Dn. 3, 15 etc. vorliege. Dagegen sagt er nichts; aber das angeführte Beispiel eines solchen Verbalstammes ist ja wahrscheinlich Schaphel von יזִיב. — γ) Endlich erwähnt Ges. die Erklärung, dass, da diese Bildung nur bei Verben מ'י vorkomme, das י ein Ersatz für das ausgefallene Jod sei, wie etwa im Deutschen gegessen für essen, gessen nach De Wette zu Ps. 138, 3. Dieser Erklärung folgen, auch mit Erwähnung der deutschen Parallele, aber ohne Citirung eines Gewährsmannes, Ew. § 192, d; Bö. II. S. 450; sie wird auch vertreten von Ges.-Kautzsch § 70, Anm. Diese Erklärung scheint auch mir die richtige. Und der erwähnte Process scheint mir nicht so unnatürlich zu sein, dass man mit Olsh. § 242, d einen Anlass hätte zu sagen, sie vertrage sich mit den Gesetzen der Sprache auf keine Weise. Er will aber auch die Form nicht aus Missverständniss einer scriptio plena erklärt wissen. [Das wäre auch nicht möglich, wie schon Ew. a. a. O. Anm. hervorhob; denn die scriptio plena war sonst nicht üblich, oder ist nicht so missverstanden worden]. Olsh. sagt nicht, was er positiv meint; jedenfalls aber meint er entweder dasjenige, was Müller § 259, c sagt „eine schwer zu

erklärende Unregelmässigkeit“, oder auch dasjenige, was St. § 491, c sagt: „יִי Ps. 138, 6 ist Schreibfehler und יִידֶע zu punctiren“. Aber die Form wird durch die (S. 437) § 37 anzuführenden Formen geschützt; weil diese, obgleich sie im Unterschied von der jetzt besprochenen Qalform zum Hiqtıl gehören, von der Qalform nur getrennt werden könnten, wenn von den obigen drei Erklärungen die unter α) richtig wäre, aber eine solidarische Einheit mit derselben bilden, wenn (wie es nothwendig ist) die Erklärung unter γ) gebilligt wird, also wie bei unserer Qalform so auch bei den Hiqtılformen von einer Form mit anlautendem י auszugehen und das י als Vorschlagssilbe zu betrachten ist. — Was, um diess gleich noch hier mit zu erwähnen, die hier in Frage kommenden Hiqtılformen S. 437 anlangt, so urtheilt Olsh. § 257, c, „dass die gegenwärtige Aussprache auf einer eigenthümlichen Entartung in jüngerer Zeit beruhen möge“, bemerkt aber nicht, was er sich dabei denke; und St. sagt § 498, a; 499, d; 529, b, dass dafür Formen mit plene geschriebenem Sere zu lesen seien. Aber es kann nicht angenommen werden, dass gerade in diesen Fällen die scriptio plena von der Tradition verkannt worden sei.

Neben dem Perfect Qal נִקְעָה (sich loslösen, entfremden) Hes. 23, 18. 22. 28 [eine Wurzel נִקַּע erkennt auch Qimchi. WB. s. v. יִקַּע an, indem er die Deutung des נִקַּע als Niphal von קָעַע verwirft] findet sich von einem vorauszusetzenden Perf. יִקַּע das Impf. יִתְקַע (sich lösen, verrenken) 1 M 32, 26; (sich entfremden) Jr. 6, 8 [יִתְקַע] und Impf. cons. wieder Hes. 23, 17 f. — יִידֶע 1 M 4, 17 etc.; aber יִאֲדַע Jes. 50, 7; Jer. 32, 8; Hes. 10, 20.

β) Imperfect nach יִירָשׁ. — Von יָגַע (müde werden), vgl. יִגְעֶה Jes. 47, 12. 15; 57, 10; 62, 8. Impf. יִיגַע Jes. 40, 28; z. B. auch יִגְעִי v. 30 in Pausa oder plene v. 31; vgl. 65, 23; Hab. 2, 13 ausser Pausa.

Imperativ. — יִדַּע; verstärkt יִדְעָה [andere יִדְעֶה] Spr. 24, 14; und es folgt Qames chatuph darauf, vor welchem der Artikel nicht ä hat [יִדְעֶמָה]; aber ה cohortativum zeigt auch sonst ä, vgl. S. 190. 318 und unten § 41, 1, e über Ri. 9, 29. Qimchi 91, a bemerkt, es zeige sich ja auch umgedreht Qames gadol statt Pathach qaton in אֲשַׁעֲהָ Ps. 119, 117; so stünden die Vocale in Wechselbeziehung unter einander; und speciell unsere

Form habe unterschieden werden sollen von יָאָה etc. [Ueber Ps. 119, 117 aber vgl. § 41 nach dem Register]. — יָעִי; יָעִי.

Infinitiv. — יָעִי 1 M 3, 22 etc.; auch לְיָעִי 2 M 2, 4.

Niqtal. — נִיָּח 1 M 41, 21 etc.; נִיָּח (geschlichtet und gerichtet, gerechtfertigt sein) Hi. 23, 7 (Ptc.) etc., woneben in den Nominibus נִיָּח (das gerade vor Jem. Liegende) und נִיָּח (gerade) ein Verb נִיָּח sich zeigt; נִיָּח (in den Zustand der Weite versetzt werden = befreit werden) 4 M 10, 9 etc. — Impf. יָיָח 1 M 41, 31 etc.; aber, wie zu erwarten, in Pausa ēu, vgl. יָיָח Jr. 30, 7 etc.; — יָיָח Esth. 2, 22; יָיָח Hes. 20, 5; bemerke noch נִיָּח (wir wollen mit einander rechten) Jes. 1, 18.

יָיָח 1 M 20, 16 bei Silluq ist Participium mit den Punctatoren, welche die 2. sg. fem. Pfi. auch in der Pausa immer mit Dagesch lene und Schewa quiescens versehen haben, wie Bö. II. S. 361 durch 30 gesicherte Beispiele beweist, vgl. oben S. 318 f. über 1 M 30, 15. Als Fem. des Particips fasst die Form auch Ges. Thes. s. v. mit dem Zusatz, dass er die andere Auffassung (als 2. sg. fem. Pfi.) vorziehen würde, wenn gesicherte Belege dafür vorhanden wären, dass in der 2. sg. fem. Pfi. ohne Dagesch lene und Schewa punctirt worden sei. So auch Delitzsch z. St.; Mühlau-Volck s. v. — Aber Ew. § 195, b; Tuch z. St.; Röd. im Index analyt. z. Thes. sehen trotz der Punctuation des ך die Form, wie sie dasteht, als zweite sing. feminini Pfi. an. — Olsh. § 263, b: „Als 2. sg. fem. Pfi. ist vielleicht יָיָח Gen. 20, 16 in Pausa zu betrachten, mit Weglassung des Dagesch lene im ך. Doch beurtheilten die Punctatoren diese Form vielleicht anders“. Das ist verwirrend, denn es handelt sich um gar weiter nichts zunächst, als um die Frage, wie eben die Punctatoren die Form aufgefasst haben; wie die Form abgesehen vom Urtheil der Punctatoren zu betrachten sei, ist aber eine ganz andere Frage. Sieht man nun eben von der Richtigkeit der Punctuation ab, dann kann man mit Dillmann z. St. und Stade § 445, a יָיָח gelesen haben wollen. Darüber lässt sich streiten. Doch vergleiche für die Erträglichkeit des Particips oben S. 291 über Jes. 23, 15; vgl. noch das יָיָח (und sie goss) 2 Kg. 4, 5. Und zwar ist es dann als Fortsetzung der Rede Abimelechs mit einem יָיָח, nicht als Rede (Abimelechs oder) des Erzählers mit יָיָח zu ergänzen. — Nicht ist daran zu denken (vgl. S. 291 meine Gründe gegen diese Möglichkeit), dass die dastehende Form von den Punctatoren als dritte sing. feminini Pfi. mit der alten Endung at gemeint sei. So sieht es allerdings Qimchi 7, b an, indem er die Form mit den

ändern 3. sg. fem. Pfi., welche *at* haben, zusammenstellt, zunächst אָזְזָה (vgl. oben S. 387) u. s. w. So jedenfalls auch im WB. s. v., weil er אָזְזָה dafür setzt und hinzufügt, das ז sei wie das Wav in אָזְזָה 1 M 22, 4. Und so sagt auch Müller § 252, b: „ אָזְזָה und אָזְזָה [oben S. 318 f.], die einmal ohne Schewa und Dagesch vorkommen, sollen nach Absicht der Punctuationen Perf. fem. Nif., bezw. Inf. sein“.

Intensivstämme. — Bemerke: הִתְרַחֵץ (sich zu erkennen geben) 1 M 45, 1; 4 M 12, 6; אֶתְרַחֵץ (sich gegenseitig auseinandersetzen) Mi. 6, 2 in Pausa.

יִדְעֵתִי (ich habe wissen lassen, Weisung ertheilt) 1 Sm. 21, 3. Die Form ist als richtig überliefert und darum als Poel aufgefasst von Qimchi 91, b: „Man hat gesagt, dass das Jod ein Vertreter des He von הִידְעֵתִי sei; aber es gefällt mir, dass das Jod Wurzelbuchstabe sei, und dass das Wort zur Conjugation פִּיעַל gehöre nach der Norm von מִשְׁפָּטִי [oben S. 201]“. Im WB. s. v. ist er aber nicht so entschieden, indem er sagt: „wie הִידְעֵתִי oder es gehört zum Intensivstamm“. Ebenso unentschieden sagt er im Commentar z. St.: „ מִן הִידְעֵתִי oder es gehört zu denen, die ähnlich dem Quadrilateralstamm sind, und die Erklärung ist: ich habe sie wissen lassen, dass sie mir vorausgehen sollen, und ich werde sie treffen an einem gewissen Orte“. Als Poel fasst die Form auch Ew. § 125, a; Bō. II. S. 359, Anm.; Kautzsch § 55; Müller § 227. Auch mir scheint kein triftiger Grund vorzuliegen, mit Olsh. § 254 zu schreiben, „dass die Richtigkeit des Textes bezweifelt werden kann“. Die constructio praegnans des Verbs mit אֶל ist kein solcher Grund. Das διαμαρτυρῆσαι der LXX verlangt ein Verb des Kundgebens; also könnte die Aenderung bloss הִידְעֵתִי heissen, vgl. Ges.-Kautzsch § 55, 1 „wenn nicht הִידְעֵתִי zu lesen ist“. — Eine haltlose Vermuthung war es, wenn Dathe (bei Ges. Thes. s. v.) aus diesem griechischen Worte die Aenderung הִידְעֵתִי ableiten wollte, weil es an יד erinnere; er hätte sagen sollen: an עִיד , הִעִיד , welches die LXX mit διαμαρτυρῆσαι 5 M 8, 19; 2 Kg. 17, 15; Mal. 2, 14; Neh. 9, 34 etc. oder ähnlich 1 M 43, 3 übersetzen. Trotzdem schien diese Meinung „nicht übel“ Ges. Thes. s. v. Etwas anderes ist es, wenn man wegen der Construction des Verbs mit אֶל sagt, dass הִידְעֵתִי ursprüngl. gelesen worden sein möge, wie Ges. a. a. O. sagt, weil יד im Niphal mit אֶל verbunden werde 4 M 10, 4; Neh. 6, 10. Desshalb wahrscheinlich fügen auch Mühlau-Volck s. v. hinzu: „Sonst הִידְעֵתִי “. Allerdings hat das Hiphil von יד an den drei Stellen, wo es überhaupt vorkommt (Jr. 49, 19: 50, 44; Hi. 9, 19), die Bedeutung „bestellen“. Aber auch die Construction giebt keinen hinreichenden Grund, eine solche Verschreibung anzunehmen, die an drei Stellen nicht bei הִידְעֵתִי eingetreten wäre.

Jedenfalls ist Qimchi kein Gewährsmann für die Annahme des Hiphil von יד, wie Ges. Thes. s. v. schreibt: „Kimchius הוֹדִיעַ“; denn was Qimchi über die Form geurtheilt hat, ist oben verzeichnet. — Stade § 158 „י 1 Sm. 21, 3 ist Schreibfehler“; § 465 „Es ist entweder ein Poel הוֹדִיעַ oder Hi. הוֹדִיעַ zu lesen“.

Causativstämme. — הוֹגִיעַ (müde machen) Jes. 43, 24 etc.; הוֹדִיעַ (wissen lassen) 2 M 18, 20 etc.; הוֹכִיעַ (schlichten, richten) 1 M 21, 25 etc.; הוֹפִיעַ (hervorbrechen lassen, erglänzen lassen [indirect-causativ]; erglänzen [direct-causativ] 5 M 33, 2 etc.; הוֹשִׁיעַ (befreien) Ri. 2, 18 etc. — Impf. z. B. יִשִּׁיעַ Ps. 72, 4, welches nicht „deutlich“ Jussiv ist, wie Ew. § 224, b annimmt. Es geht v. 2 יִדִּין voraus, und auch die LXX übersetzen σωσαι; für Impf. nimmt die Form auch Bö. II. S. 171, Anm. — יִהוֹשִׁיעַ 1 Sm. 17, 47; Ps. 116, 6 mit unsyncopirtem ה; vgl. darüber S. 294 f. Jussiv: יִדַּע (am Morgen, da möge er kund thun!) 4 M 16, 5; es ist nicht Perfect von jenem Poel, welches 1 Sm. 21, 3 steht, wie Bö. II. S. 359, Anm. für am nächsten liegend hielt; יוֹכַח Hos. 4, 4 etc. Dass 1 Chr. 12, 17 bei Silluq das Pathach die richtigere Lesart ist, hat Bö. I. S. 297 nach der oben S. 282 mitgetheilten Regel gelehrt; aber diese Regel ist von der Tradition zum Theil nicht eingehalten worden. הוֹפִיעַ (sie erglänze) Hi. 3, 4; יִשַׁע Spr. 20, 22. — יִדַּע Ri. 8, 16; יוֹכַח 1 M 31, 42 etc.; יִהוֹשַׁע Hi. 10, 22; Michaelis; יוֹשַׁע 2 M 14, 30; seltener defective. Imperativ: הוֹדַע Hes. 16, 2 etc.; הוֹכַח Spr. 9, 8; הוֹפַע 4 M 25, 4; הוֹשַׁע Jer. 31, 7; Ps. 86, 2. — הוֹכִיעַ Spr. 19, 25 könnte als Infinitiv festgehalten werden, wenn man das folgende יבין indirect-causativ (= wird verstehen lassen) auffasste. Aber der Parallelismus macht nöthig, dass man יבין direct-causativ oder als Qal (= er wird verstehen; LXX νοήσαι) auffasst. Also scheint die Fassung jener Form als Imperativ nöthig (Ew. § 224, b; Olsh. § 256, b; Ges.-Kautzsch § 69, Anm. 7). So auch das Targum: אָפִיס, weise zurecht; denselben Sinn drücken die LXX mit ἐὰν ἐλέγχῃς aus. Es hätte also die Gutturalis das *i* festgehalten, vgl. S. 211, wie diess ja das א bestimmt gethan hat, vgl. unten § 42, 10, a über 2 Kg. 6, 29 etc.; insbesondere Jes. 43, 8; 1 Sm. 20, 40; Jr. 17, 18 nach dem Register. Weil aber die andern Gutturale ausser א sonst nicht das *i* festgehalten haben, so ist es besser, die Analogie des Jussiv und Imperativ der Verba tertiae gutt. auch hier nicht verletzt sein zu lassen und die Form als Inf. cstr.

anzusehen, welcher die Function des Inf. abs. als Imp. verwaltet. An eine Aenderung der Form in הוֹכִיחַ (Bö. II S. 358 f. „unbedenklich“) ist freilich nicht zu denken. — הוֹפִיעַ (brich leuchtend hervor!) Ps. 94, 1 ist, wie es dasteht, als Imperativ gefasst von Ew. § 224, b. Targum: הוֹפִיעַ (strahle!); die LXX freilich fassten die Form als Perfect: ἐπαρόρησάσαιο; aber die folgenden Imperative, welche auch von den LXX wiedergegeben werden (ὕψωθῆτι etc.) verlangen auch für v. 1 einen Imperativ. Da aber hier das folgende Wort mit ה beginnt, so kann angenommen werden, dass ein ה ausgefallen sei, sodass der verstärkte Imp. הוֹפִיעָה aus Ps. 80, 2 beabsichtigt gewesen wäre. So Olsh. § 256, b; Bö. II. S. 170. 358; Ges.-Kautzsch § 69, Anm. 7; Stade § 595, a. Müller § 263, q „soll Imp. sein, ist aber bedenklich“. Bemerke als verstärkte Form des Imperativs noch הִפְעָה z. B. Ps. 118, 25.

Infinitivus cstr. הוֹדִיעַ 1 M 41, 39 etc. Neben הוֹכִיחַ Hab. 1, 12 kommt הוֹכִיחַ in Verbindungen vor, wo man den Inf. cstr. erwartet. Spr. 15, 12 heisst es „Nicht liebt der Spötter לֹא הוֹ“. Ew. § 156, c scheint es als Nomen zu fassen, aber nach § 283, c muss er es als Verb fassen, weil er da von ל in לֹא als dem Dativ bei „Verben“ spricht. Als Inf. abs. fasst es Bö. II. S. 460, und unzweifelhaft kommt ja der Inf. abs. hinter solchen Hilfszeitwörtern vor, vgl. Ges.-Kautzsch § 131, 1. Aber da wir einmal zahlreiche Infinitivi cstr. Hi. mit ē in der Stammsilbe haben und hier gerade auch eine Gutturalis das ē bewahrt haben kann: so kann man die Form auch für den Inf. cstr. erklären mit Olsh. § 258, b; Stade § 621, a. Ebenso ist es Hi. 13, 3 „Und klar zu legen meine Sache gegenüber Gotte, bin ich geneigt“. Und von der Annahme einer solchen Form des Inf. cstr. mit ē aus lässt sich verstehen, dass derselbe einmal mit a in der letzten Silbe erscheint bei הוֹכִיחַ (um zurechtzuweisen?) Hi. 6, 26. Ew. § 131, b erinnert an das ē des erleichterten Imperfects, welches auch oft für den Indicativ steht; oben S. 210. Bö. II. S. 226 „die Form scheint als Gerund., dem Jussiv sinnverwandt, auch der Jussivform genähert“ (!); Stade § 107, a bringt die Form damit in Parallelismus, dass im Inf. cstr. Pi. שָׁלַח ausser Pausa, שָׁלַח in Pausa stehe; aber die Sache ist doch beim Infinitiv Hiqtıl ganz anders, da muss doch erst erklärt werden, wesshalb das Pathach erklingen

konnte. — Inf. absolutus: z. B. הוֹכַח Hi. 6, 25. — Particip: z. B. מוֹשִׁיעַ 5 M 22, 27. etc.

Hoqtal. — Neben הוֹכַח Hi. 33, 19 muss als Ho. anerkannt werden הוֹדַע 3 M 4, 23. 28 mit Targum (אֲחִירַע); LXX (γωσθῆ); Qimchi 87, b, der das Nebeneinanderbestehen des *u*- und des *o*-lautes in diesen Hoqtalformen von מ"י so erklärt: „Denn auch bei den unversehrten Verben ist es [Hoqtal] mit Schureq [Qibbus] oder mit Qames chateph [chatuph], welches an Stelle des Cholem ist; und das ה [in der Form] ist der erste Stammconsonant, und das Zugrundeliegende ist הוֹדַע, הוֹדַח, und so bei allen“. WB. s. v.: „Das Cholem ist eine Variante [המורה], was ich auch manchmal mit Aequivalent übersetzt habe] von Schureq“. Es ist als Hoqtal anerkannt worden von Ges. Lgb. S. 386; Thes. v. v.; Ew. § 131, f; Olsh. 259, b; Bö. I. S. 274, der Assimilation ans vorausgehende א annehmen wollte, ohne dass sich der Einfluss solcher zufälliger Nachbarschaft beweisen liesse; Ges.-Kautzsch § 69, Anm. 7. Stade § 394, a sagt: „Es spottet jeder Erklärung und ist wahrscheinlich ein Fehler“. Dem gegenüber ist aber doch zu bedenken, dass der *o*-laut bei Ho. von מ"י noch einmal vorkommt, vgl. § 41, 5, e Spr. 11, 25 (wird freilich von Stade nicht erwähnt § 500), und dass der *o*-laut sich vom starken Verb auf das schwache in der Aussprache übertragen konnte. — Trotzdem (wenn auch jene Aussprache mit *o* als richtig traditionirte anerkannt wird) kann das Qeri מוֹדַע Jes. 12, 5 richtig mit *u* ausgesprochen sein, weil ja im Unterschied vom Verbum finitum beim Particip Ho. des starken Verbs das alte *u* häufiger als das spätere *o* war, vgl. § 28 (S. 215).

Vor Suffixen: יוֹדַעְנִים Hos. 8, 2; יוֹדַעְנִים Jes. 59, 12 (S. 295). — יוֹדַעְהָ 2 M 33, 13 und so bleibt das *e* unter dem Präformativ allemal beim Impf. von יוֹדַע, siehe v. 17; Ri. 19, 22; Jr. 17, 9; Hos. 14, 10; Ps. 78, 3; יוֹדַעְהָ Jes. 43, 19. — יוֹדַעְהָ Spr. 3, 6. — יוֹדַעְתִּי (5 M 9, 24) etc. — יוֹדַעְנִי Jr. 11, 18; יוֹדַעְתִּי Jes. 43, 24; הוֹכַחְתִּי 2 Sm. 7, 14; bemerke besonders הוֹכַחְתִּי (wir haben sie ausgerenkt d. h. aufgehängt) 2 Sm. 21, 6 (S. 295). — יוֹדַעְנִי Jes. 40, 13 f; יוֹדַעְהָ 1 Sm. 16, 3; aber selbstverständlich in Pausa יוֹכַחְהָ Hi. 22, 4; wieder regelmässig weiter יוֹשַׁעְהָ 2 Kg. 6, 27; aber auch einmal יוֹשַׁעְנִי (et adiuvit eas) 2 M 2, 17 mit dem Vocalstammauslaut des Perfects; S. 224. 374 f. — Jussiv hier wieder einmal

mit Suffix: **וַיִּשְׁעֲכֶם** (und er helfe euch!) Jes. 35, 4, vgl. den ersten Fall S. 310. — Imperativ: **הוֹדְעֵנִי** (2 M 33, 13) etc.

d) Verba **ע"ע** und **ע"י**.

וַהֲרִיבָה (und sie rief laut) Ri. 5, 28.

וָהָה (sie warfen), allemal mit folgendem **וָהָה** (Loos) Joel 4, 3; Obad. v. 11; Nah. 3, 10. Dieses Perfect ist nicht erwähnt von Ges. Lgb. § 110, 2, e, denn das **וָהָה** im Index bezieht sich bloss auf das Impf. § 105; und da ist unsere Form auch nicht erwähnt; auch nicht bei den **ע"ע** § 103, Anm. 1; aber im Thes. hat er die Form zu **וָהָה** gestellt. Auch Olsh. hat sie bei den **ע"ע** S. 483 Z. 2. Und der Zurückführung der Form auf **וָהָה** steht nicht entgegen die Betonung auf der Letzten, weil diese auch bei andern **ע"ע** vorkommt, ohne dass die Ausnahme immer begründet werden könnte; aber wohl macht Schwierigkeit, dass sonst ein Verb **וָהָה** in der Bedeutung „werfen“ nicht vorkommt. Bö. § 1166 hat deshalb die Form von **וָהָה** abgeleitet, indem er sich zur Erklärung des **א** auf das § 41, 5, c erwähnte **וָהָה** (1 M 41, 51) beruft, welches doch bloss zur Begründung einer Etymologie mit **א** gesprochen worden ist. Auf Dissimilation des Vocals hätte er sich eben so wenig berufen sollen; denn es kommt z. B. **וָהָה** (du hast wissen lassen) Hi. 33, 12 vor. Man kann auch nicht, woran ich zur Erklärung erinnern wollte, sagen, dass das alte **א** sich in einer solchen Redensart erhalten konnte. Also bleibt es nicht möglich, dass die Form von **וָהָה** stammt. Und so haben auch Mühlau-Volck die Form von **וָהָה** abgeleitet. So auch Qimchi, WB. s. v. **וָהָה**: „So haben es geschrieben Rabbi Juda und Rabbi Jona segensreichen Gedenkens, dass die Wurzel davon **וָהָה** sei und dass es gehe nach der Analogie von **וָהָה** Jr. 4, 13; **וָהָה** (weich sein) Ps. 55, 22; und Qimchi selbst citirt noch **וָהָה** Ps. 69, 5. Und mein Herr Vater segensreichen Gedenkens schrieb, dass die Wurzel davon **וָהָה** sei, und dass es gehöre zu Hiphil, wie **וָהָה** KL. 3, 53 [vgl. über diese Angabe unten § 41 bei KL. 3, 53 nach dem Register]“. Ewald hat die Form weder § 141, a noch § 193 bei den **ע"ע**; Ges.-Kautzsch nicht § 67, Anm. 2 und nicht § 76, 2, e. Auch Bickell, Land, Müller haben die Form nicht. Stade hat dieselbe nicht im Index, aber auch nicht § 413, b; 414, b; auch nicht unter den Imperfecten § 525, b, wenn man den Fall annähme, dass er die Form für verkürzt aus **וָהָה** hielte, was Böttcher als die Meinung mancher Leute erwähnt, wovon ich aber in den angeführten Werken keine Spur gefunden habe. Auch ist solche Aphaeresis des vocallosen Jod beim einfachen Impf. Piel unerhört; es kommt vielmehr bloss hinter dem **י** consecutivum die erwähnte Syncope vor; wie wir sie gerade auch bei einem Impf. cons. Qittel verbi **וָהָה** haben KL. 3, 53, vgl.

in § 41 nach dem Register. Diese Gelehrten halten jedenfalls alle die Form für Perfectum Qal verbi פ"י, weil sie dieselbe nicht besonders hervorheben.

8. Verba פ"י assimilantia; besser: Verba mit Schärfung des mittleren Stammconsonanten.

a) Das Perf. Ni. נָצַב (gestellt sein) 1 M 18, 2 etc., Hi. הִצִּיב (stellen), יָצַיב 1 M 21, 28 f. etc. und Ho. הִצִּב 1 M 28, 12 und Ri, 9, 6 könnten zwar von einem Verb נָצַב kommen, von welchem das Nomen נָצִיב (Säule; Posten; Vorgesetzter) 1 M 19, 26 etc. stammt; aber, da נָצַב gar nicht als Verb erscheint, dagegen יָצַב, welches in seinem Consonantenbau Aehnlichkeit mit wirklichen verbis פ"י assimilantibus hat, wenigstens im Hithqattel auftritt von 2 M 8, 16 an: so werden jene Formen besser von יָצַב abgeleitet. Neben den oftmals vorkommenden, ganz regelmässigen Formen des Hithq. von יָצַב, also neben dem regelmässigen יִתְיָצַב (und er stellte sich) 2 M 34, 5 etc. (vgl. noch die 2. sg. m. 2 Sm. 18, 13), erscheint einmal

יִתְיָצַב 2 M 2, 4. Qimchi 95, a sagt: „Es kommt ein Wort von dieser Wurzel, das ein wenig schwer ist, nämlich in der Conjugation הִתְיָצַב von ihr: יִתְיָצַב. Und wisse, dass bei den Verbis mit quiescirendem ersten Stammconsonanten die Quiescirung nicht im Piel und nicht im Hithpael gefunden wird wegen der Dageschirung des zweiten Stammconsonanten, weil nicht Dagesch forte in einem Consonanten beliebt, ohne dass ein anderer mit einem Vocal ausgesprochener Consonant ihm vorangeht. Als man nun [ausnahmsweise] an dem Verlustiggehen des י von יִתְיָצַב, dessen Normalform יִתְיָצַב ist, Gefallen fand, da hat man den langen Vocal, welcher der Stellvertreter des י ist, zwischen den beiden ת vorausgehen lassen; und das Dagesch des צ weist nicht hin auf das [verschwundene] י, denn es dient zum Hinweis auf die Conjugation [es ist Dagesch forte intensitatis, oben S. 52]. Und auch der lange Vocal [das Sere] beliebte nicht zwischen dem ת und dem צ wegen des Dagesch im צ; desshalb hat man den langen Vocal vorausgehen lassen“. Darauf beruft sich Qimchi, WB. s. v. Aber man sieht, dass seine Auseinandersetzung nur eine Beschreibung des überlieferten Thatbestandes, nicht aber eine Erklärung der Entstehung desselben ist. — Schultens und Vater hatten, wie Ges. Lgb. S. 386 f. berichtet, zur Erklärung der Form eine Umstellung des י vor ת angenommen, woran nicht zu denken ist. Dem gegenüber erinnerte Ges. an die Aphaeresis des anlautenden י, die aber eben für das Innere des Wortes nichts zur Erklärung beiträgt; ferner an das aramäische יִתְיָצַב neben יִתְיָצַב (wird gesagt)

vgl. Levy, Chald. Wörterbuch s. v.; also er meinte rückwärtsgehende Assimilation des \aleph , \aleph ; vgl. oben S. 221 ex.; aber vom Schicksal jenes \aleph lässt sich nicht auf das des \aleph schliessen. — Obgleich deshalb diese Vertheidigung der Form als einer der Sprache angehörenden gebilligt wurde von Röd. im Index analyt. zum Thes. und Mühlau-Volck im analyt. Anhang; obgleich Ew. § 54, c von einem Zurückwerfen des \aleph in die vorausgehende Silbe sprach, und Bö. I. S. 284 an הָרִיחַ (deine Schwangerschaft) 1 M 3, 16 von הָרִיחַ Hos. 9, 11 und Ruth 4, 13 und an andere Beispiele von Syncope des \aleph erinnerte: so scheint doch die Form nicht aus der lebenden Sprache zu stammen, weil man vor folgenden drei Möglichkeiten steht: entweder war die Form gebräuchlich, und dann müsste sie öfter erscheinen; oder die Form war wenig gebräuchlich, und dann müsste 2 M 2, 4 ein Anlass zu ihrer Verwendung vorliegen; oder die Form war gar nicht gebräuchlich, und dann müsste 2 M 2, 4 ein Anlass zu dieser ausnahmsweisen Behandlung des \aleph vorliegen. Davon findet sich nun 2 M 2, 4 keine Spur; anders liegt die Sache 2 Sm. 22, 26 f., vgl. oben S. 197. 348. Also wird nichts anderes übrig bleiben, als mit Olsh. § 79, b und Stade § 517, a eine Beschädigung des Consonantentextes anzunehmen, welche von den Punctatoren, so gut es ging, zur Herstellung einer neuen Form verwendet wurde.

Als Hinweis auf die Wechselbeziehung der beiden Laute unbestimmteren Articulationsgebietes \aleph und \aleph bemerke, dass neben נָפַח (anblasen, wegblasen), welches wirklich im Qal (vgl. Jes. 54, 16; oben S. 316) sowie Qu. Hi. 20, 26 vorkommt und von welchem darum auch das Hi. הָפִיחַ (indirect-causativ: aushauchen lassen Hi. 31, 39; direct-causativ: das Anblasen als Mime des Geringschätzens ausüben Mal. 1, 13) abzuleiten ist, ein תְּהַפִּיחַ (sie athmet ängstlich) Jr. 4, 31 bei Tiphcha vorkommt.

b) Es ist wahrscheinlich, dass הָצִיג (hinstellen) 1 M 30, 38 etc. und הָצַג bloss 2 M 10, 24 von einem allerdings nicht vorkommenden יָצַג abstammen, weil von יָצַק (hingiessen) 3 M 2, 6 etc. ein Hi. הָצִיק Jos. 7, 23 in der Bedeutung „hinstellen“ vorkommt. Davon auch מָצַק Ptc. Ho. Hiob 11, 15, wo ich wegen der Bedeutung (hingestellt = standhaft; Vulg. „stabilis“) die Schreibung mit Dag. f. für vorzüglicher halte. In den Worten „Die zarte [Dame] unter dir und die verweichlichte, welche nicht versucht hat, die Sohle ihres Fusses zu setzen auf die Erde עַל הָאֲרֶצֶת “ 5 M 28, 56 ist die Infinitivform so zu beurtheilen, wie oben S. 426 הִזְכִּיתָ . Ich habe eine Erwähnung der Form bloss bei Olsh. § 258, b und Stade § 621, a gefunden.

und diese fassen sie richtig als Inf. cstr. — יִצֵּק zeigt im Qal in der Bedeutung „sich ergiesen“ die Formen יִצֵּק 1 Kg. 22, 35, wo freilich Andere (J. H. Michaelis) יִצֵּק lesen; Inf. בִּצְקָה Hi. 38, 38; — „schütten“ יִצְקִי, also von einem vorauszusetzenden יִצֵּק, 2 Kg. 4, 40; Imp. צֵק v. 41; — „giessen“ יִצֵּק 1 M 28, 18 etc.; יִצֵּק 3. sg. 2 Sm. 13, 9; Imp. יִצֵּק Hes. 24, 3 und יִצְקִי 1 Kg. 18, 34; Inf. לִצְקָה 2 M 38, 27; Hi. Ptc. מוֹצֵקָה 2 Kg. 4, 5 Qeri; Ho. הוֹצֵק Ps. 45, 3, יוֹצֵק 3 M 21, 10; Hi. 22, 16; מוֹצֵק, einmal מִצֵּק 1 Kg. 7, 16, wo man wegen der Bedeutung, vgl. Baer zu Hi. 11, 15, richtiger eine scriptio defectiva annimmt, als צ mit Dag. f. schreibt. Diese Hoqtalformen können freilich auch vom synonymen צִיק herrühren, welches § 38 besprochen wird (Jes. 26, 16; Hi. 28, 2; 29, 6; 41, 15 f.); S. 440 f.

c) יִצֵּר (bilden) 1 M 2, 8 etc. gehört zu den פִּי'י, und es zeigt sich auch keine arabische Form mit י. Neben יִצֵּר nur יִצְרָהוּ Jes. 44, 12, יִצְרָהוּ Jes. 49, 8 und Jr. 1, 5 Qeri. Ni. נוֹצֵר Jes. 43, 10; Qu. Perf. יִצֵּר Ps. 139, 16 [Qimchi, WB. s. v.; Ges. Thes. s. v.; Ew. § 135, a; Mühlau-Volck s. v. Bö. II. S. 103 findet hier wieder sein Passivum Qal]; Ho. Impf. יוֹצֵר Jes. 54, 17.

d) Von יִצֵּר (entbrennen) bemerke הוֹצֵר Jes. 9, 17; יִצְתִּי mit Dag. forte orthoconsonanticum pausale (S. 53), indem der Druck des Satztones sich leichter in der Verstärkung des scharf abgestossenen *t* als in der Dehnung des Vowels kund gab, Jes. 33, 12; Jr. 51, 58; הוֹצֵרָהוּ Jr. 49, 2. — Ni. נִצֵּר etc. 2 Kg. 22, 13 etc. Hi. z. B. יוֹצֵרָי (und ich werde entbrennen lassen) Jr. 17, 27 etc.

הוֹצֵרָי mit dem Sinn „zündet es an!“ 2 Sm. 14, 30 halte ich mit den Masoreten nur für eine Verschreibung statt הוֹצֵרָהוּ. (So jedenfalls auch Stade, weil er die Form nicht erwähnt.). Denn es könnte sich eine Form הוֹצֵרָי nicht bloss einmal neben dem oftmaligen הוֹצֵרָהוּ erhalten haben und hauptsächlich könnte auch die Form הוֹצֵר nicht neben הוֹצֵרָהוּ existirt haben, weil die Verdoppelung des *z* vor der Bildung des Diphthongs *ô* eingetreten sein muss (gegen Ges. Thes. s. v.; Ew. § 114, c; Bö. II. S. 459; Mühlau-Volck s. v.).

אֶצְרָהוּ (ich werde es entbrennen lassen) Jes. 27, 4 ist hierher zu ziehen mit Ew. § 114, c; Olsh. § 257, c; Bö. II. S. 471 f.; Müller § 264, b. Und zwar scheint mir die Punctuation nicht, wie diesen Gelehrten, einen Uebergang der Flexion von הוֹצֵרָי in die von פִּי'י zu beweisen, sondern nur ein bei der gleichen Aussprache leicht erklär-

licher Irrthum der Punctuation zu sein; — gegen Qimchi, WB. s. v.: „א, obgleich es von dieser Bedeutung [nämlich des Brennen **הבסיד**, welche **א** besitzt] ist, so ist es doch nicht von dieser Wurzel; sondern es ist von der Wurzel **אצ**“; Ges. Thes. s. v., der aber auch bemerkt: „Vestigium eius [אצ] in linguis cognatis non repperi“, und Mühlau-Volck s. v.; vgl. den Fall aus 2 M 2, 9 S. 437.

e) Von **יצע** (als Lager hinschütten), dessen Existenz durch **יציעי** (mein Lager) 1 M 49, 4 etc. erwiesen wird, bildet sich nach dieser Analogie **הציע** Jes. 58, 5 und Ps. 139, 8; **הצע** Jes. 14, 11 und Esth. 4, 3.

f) Spuren solcher Schärfung des mittleren Stammconsonanten finden sich auch bei Verben mit einem andern Sibilanten als **צ**. Nämlich von **יסד** (gründen) existirt im Qal ausser dem Perf. (Jes. 23, 13 etc.) und dem Ptc. (Jes. 51, 13 u. Sach. 12, 1) nur noch der Inf. **יסוד** in **וליסוד** Jes. 51, 16; aber dafür findet sich auch geschrieben **ליסוד**, also *lissōd* ausgesprochen 2 Chr. 31, 7. Qimchi 94, a „Das **י** ist geschrieben, wie bei **לילד**; vgl. S. 433 unter g). Vgl. noch den Inf. **יסדי** (mein Gründen) Hi. 38, 4 und Esra 3, 12; Ni. **ניסד** (sich zusammensetzen) Pa. 2, 2, welches Perf. bei Qimchi 94, a und WB. s. v. fehlt; **תיסד** (sie wird gegründet werden) Jes. 44, 28; Inf. **התסדה** (ihr Ge-gründetwerden) 2 M 9, 18; **התסדום** (ihr Sichzusammensetzen) Pa. 31, 14; Qi. **יסד** (setzen, gründen) z. B. Jes. 28, 16; Qu. **יסד** 1 Kg. 6, 37 etc.; vgl. noch **מיסד** 7, 10; Ho. Inf. **היסד** (das Ge-gründetwerden) Esra 3, 11 und 2 Chr. 3, 3; aber beim Particip **מיסד** (gegründet), also *mussād* Jes. 28, 16, und man kann nicht sagen, dass das Vorausgehen des Substantivums **מיסד** jene Verdoppelung des **ס** geschaffen hat, sondern nur, dass dieses Vorausgehen die Wahl einer auch an sich möglichen und vielleicht gebräuchlichen Verdoppelung angeregt hat.

יסר (in Zucht nehmen); Impf. Qal mit Suff. **יסרני** Jes. 8, 11 (Qimchi 94, b sieht in dieser Form richtig das Qal, zieht aber dann die Meinung vor, dass sie Piel sei mit Sere statt Pathach; so auch im WB. s. v., nur dass da die Reihenfolge der beiden Ansichten umgedreht ist). — **אסרם** Hos. 10, 10 mit Vererbungschataph-qames (S. 74) beim Dauerlaut *s*. — Bemerken den Inf. cstr. mit Femininendung **יסרה** (= Qal) 3 M 26, 18; ferner **יסר** Ps. 118, 18 als einen der vier Fälle, in denen der Inf. abs. Qi. nicht *e*, sondern *o* hat; vgl. § 41, 5, f (Ps. 42, 2); § 42, 4. — Ni. **ניסר**, **היסר**, **היסר** (Zucht annehmen, sich warnen.

belehren lassen, vgl. Ps. 2, 10). — Aber in אִסְיִרִּים Hos. 7, 12 ist das י noch nicht durch die Schärfung des mittleren Stammconsonanten übertönt worden, sondern zeigt sich noch und zwar in der Umwandlung zu bequemerem י. Qimchi 94, b; WB. s. v.; Ew. § 131, c und Ges.-Kautzsch § 24, 2, Anm. geben nichts zur Erklärung. Bö. I. S. 258 sagt: „Zur deutlicheren Erhaltung eines Sinnvocal“, als wenn nicht א in so vielen Fällen genügt hätte, um den alten Sinnvocal des Hi. zu repräsentiren. Olsh. § 257, c und Stade § 120 halten die Form für einen Schreibfehler statt אִסְיִרִּים, weil Hi. sonst nicht vorkomme. Indess wie wären die Punctatoren darauf verfallen, das nicht vorkommende Hiq. zu setzen, wenn sie nicht eine bestimmte Tradition besessen hätten; und wie hätte die Tradition die häufige Pielform verkennen können, da sie doch vom Hiq. in der Aussprache so sehr verschieden klang? — Vgl. noch zwei Formen mit solcher Schärfung in § 37 (1 Kg. 3, 15; 1 Sm. 6, 12); S. 434 f.

g) Neben נוֹלֵד (ist geboren) Pred. 4, 14; 1 Chr. 2, 3 etc. kommt im Perfectum bloss noch die 3. plur., und zwar (Olsh. § 263, b führt unrichtig auch נוֹלְדָה auf) folgendermaassen vor: נוֹלְדָה = *nulledû* 1 Chr. 3, 5; 20, 8. Qimchi 93, b: „Das Dagesch ist Aequivalent für den langen Vocal in נוֹלֵד. Obgleich das י geschrieben ist, ist es doch in der Aussprache verloren gegangen“. Da hat das schon an sich doppelt lautende ל den Process der Umwandlung begonnen, und wegen der Schärfung der Silbe hat sich das mit strengerer Zusammenpressung des Mundes gesprochene o in das schlaffer gesprochene u verwandelt. Ges. Lgb. S. 385: „Dagesch euphonicum“; Ew. § 140, a: „Nur vor einer neuen betonten Personenendung“; Olsh. § 263, b: „Verhältnissmässig junge Corruption im Munde des Volkes“; Stade § 425, a: „Die Richtigkeit dieser Punctuation steht dahin“. — הוֹלֵדָה (das Geborensein) = *hullèdet* Hes. 16, 4 und auch defective הוֹלְדָה v. 5 und 1 M 40, 20. Das ist der Inf. cstr. Hoq. (Qimchi 93, b) mit Femininendung. Da ist die Schreibung mit י die zu Grunde liegende, und es hat sich nur, weil der Dauerlaut ל schon als einfacher nach seiner Natur wie doppelt klingt, eine kurze Aussprache des û ausgebildet, und ist daher auch Qibbus geschrieben worden. Anders ist es bei הוֹלֵדָה Ri. 13, 8. Da ist der kurze u-laut das Normale, Zugrundeliegende, und die Pleneschreibung gehört zu den Fällen, wo im alttestl. Codex die später herrschend werdende Sitte sich anbahnt, auch הוֹלֵדָה

durch die mater lectionis zu bezeichnen, vgl. S. 389 über Hes. 27, 19; dieselbe Orthographie bei ילד noch Ri. 18, 29; Hi. 5, 7. — Die Form aus Ri. 13, 8 ist überdiess Ptc. Qu. ohne ך nach Qimchi 62, a; Ew. § 169, d; Olsh. § 250, c; Ges.-Kautzsch § 52. Anm. 6; Stade § 617, b; aber Bö. II. S. 224 „Passivum Qal“.

Von hier wird ein Licht auf die Bildung der ם״י zurückgeworfen. Denn nicht das ״י, sondern der mittlere Stammconsonant hat wegen der Dauer [oder Stärke] seines Lautes einen Theil der ם״י abgetrennt; vgl. schon oben bei der Einteilung der Dag. forte S. 53. — Ebenso hat Mühlau gegen die Annahme einer „Assimilation“ in diesen Verben sich ausgesprochen in der Recension von Ges.-Kautzsch (Schürer's Theol. Literaturztg. 1879, Nr. 16), nur dass er Quelle und Verlauf des Processes umgedreht und, wie mir scheint, unrichtig darstellt, vgl. seine Worte: „Ich halte es für bedenklich, hier [bei ם״י] von Assimilation zu reden, da Formen wie יצ׳ nicht zunächst aus *jiošor* oder *jijšor* entstanden sind, sondern die Mittelformen *jīšor* voraussetzen, deren erster Radical aus rein euphonischen Gründen (zum Zweck bequemerer Aussprache) verkürzt worden ist, was wiederum die Schärfung des folgenden Consonanten nach sich gezogen hat“.

§ 37. Verba ם״י.

Qal. Impf. Von dem ungebräuchlichen Perf. יטב (gut sein) wird gebraucht ייטב 1 M 12, 13 etc.; ferner gehören dazu von ינק (saugen) 4 M 11, 12 etc. יינק 5 M 33, 19 etc; dann יקץ (erwachen; vgl. *jákiza* يَقِظُ) 1 Kg. 18, 27 und יקצי Hab. 2, 7, während im Perf.; Imp.; Inf. das Hi. יקיע (direct-causativ: „das Regesein ausüben“, daher „sich regen“) gebraucht wird, welches auch im Impf. vorkommt Jr. 51, 39 etc., sodass also das Impf. von beiden Verben existirt. Auch ייקץ (und er erwachte) zeigt sich einmal 1 Kg. 3, 15, weil das ק mit seinem starken Laute doppelt klang und daher i sich verkürzte. — Ferner von ישר (gerade sein; vgl. *jásara* يَسِّرُ; Impf. *jáisiru*) wird gebildet יישׂר. Die Verschärfung des Sibilanten hat aber auch Verkürzung des i bewirkt (Qimchi 97, a „Das י ist verschluckt durch Dagesch“; so auch WB. s. v.); denn es wird einmal

gelesen נִשְׁרָקָה (und sie [fm.] blieben auf geradem Wege)
1 Sm. 6, 12.

נִשְׁרָקָה — a) Obgleich die Subjecte ausdrücklich als säugende Jungkühe v. 10 bezeichnet sind, so scheint mir die Form bloss auf einer Ueberwucherung der männlichen Analogie zu beruhen, wie sie sich aus dem Hebr. selbst erklärt. Und dazu berechtigt die Erscheinung, dass in demselben v. 10, wo die weibliche Natur der Thiere so ausführlich beschrieben ist, unmittelbar dahinter zweimal das masculine Suffix steht. Diess die dritte „androgyn“ Form (Qimchi 19, b) neben Dn. 8, 22 und 1 M 30, 38. Nicht ist mit Bö. II. S. 138 auch hier, vgl. oben S. 417 sexueller Dual anzunehmen; denn das einheitliche Geschlecht der Thiere war zu genau beschrieben, und die LXX geben $\alpha\iota \beta\acute{o}\epsilon\varsigma$ und eben nicht $\tau\acute{\alpha} \beta\acute{o}\epsilon$, was Böttcher zum Vergleich heranzieht. b) Dieses ist die dritte Form, vgl. S. 239. 417, in welcher Ges. Lgb. S. 276; Ew. § 191, b; Olsh. § 226, c; Ges.-Kautzsch § 47, Anm. 3 Einwirkung einer aramäischen (und allgemeiner semitischen) Bildung erkennen. c) Stade § 534 giebt auch hier die oben dargestellte doppelte Möglichkeit. Auch Müller § 264, c urtheilt hier wieder so, wie S. 417 angegeben. — Die geringere Wahrscheinlichkeit dieser Anschauungen, welche die Sache von auswärts und aus dem Alterthum erklären wollen, habe ich schon oben angedeutet.

Impf. consecutivum: יִיטֹב 1 M 41, 37 etc.; יִתִּיטֹב Esth. 2, 9; יִיטֹב 1 M 28, 16 (5 mit, 2 mal ohne י): aber auch יִיטֹב 1 M 9, 24 findet sich neben der regelmässigen Form; יִיטֹב 1 Sm. 18, 20. 26, plene 2 Sm. 17, 4; יִתִּיטֹב Ri. 14, 7.

יִיטֹב finden wir 1 M 24, 33 als Kethib, aber dazu יִיטֹב als Qeri; יִיטֹב 50, 26 Kth. und kein Qeri dazu bemerkt; יִיטֹב Ri. 12, 3 Kth., aber יִיטֹב Qeri. Wenn wir nun nicht annehmen dürfen, dass die Nichtbemerkung eines Qeri 1 M 50, 26 ein Versehen der Masoreten ist, oder dass sie die Correctur von 24, 33 auch auf 50, 26 bezogen wissen wollten, so ist von ihnen ein Verb יִטֹב anerkannt worden. Die active Form kann aber nicht mit Delitzsch z. 1 M 24, 33 durch Berufung auf 43, 34 (wo im Unterschied von dem die Diener betreffenden Plural v. 32 der Singular den Joseph zum Subject hat, wie auch das יִטֹב gegen die LXX erweist) vertheidigt werden; sie behält auch bei Verweisung auf 1 M 11, 9; 48, 1f. (Kautzsch § 137, 1) ihre Härte; und die Annahme einer Zuspitzung des $j\mu$ vom Hoqtal zu $j\dot{i}$ in der lebenden Sprache (Ew. § 131, d; Tuch und Dlm. zu 1 M 24, 33) kann nicht gebilligt werden, vgl. S. 436 bei 2 M 30, 32. Daher möchte ich annehmen, die Masoreten hätten die Correctur von

24, 33 auch auf 50, 26 ausgedehnt wissen wollen. Auch Ri. 12, 3 halte ich die masoretische Annahme einer Verschreibung für richtig.

Ebenso scheint יִצֵק 2 M 30, 32 (fehlt im Thes. von Ges. und bei Stade § 487 f.) weder zur Annahme eines sonst nicht existirenden Verb יִצֵק [= יָצַק und יָצַק] (giessen) [so Mühlau-Volck s. v.], noch zur Annahme einer Zuspitzung des *u* beim Praeformativ Hoq. zu *i* [so schon ausdrücklich Qimchi 94, a. b; 97, a; Ew. § 131, d; Bō. § 460 Schluss], sondern nur zur Anerkennung eines verschriebenen *u* [Olsh. § 242, d] zu berechtigen. Denn so unleugbar auch *u* durch *ü* hindurch sich vielfach zu *i* erhöht hat, vgl. oben S. 128 f. 193. 215, so ist doch יִצֵק 1 M 24, 33 von den Masoreten selbst nicht anerkannt und also an dieser Stelle eine Verschreibung des *u* für *u* angenommen worden. Ferner von den zwei weiteren durch Bō. § 460 angeführten Beispielen ist יִצֵק (bedeckter Gang) 2 Kg. 16, 18 gleichfalls von den Masoreten für Fehler erklärt worden und ist auch an sich eine ganz unwahrscheinliche Bildung, und ebenso ist es bei יִצֵק (Grundlagen) Hes. 41, 8. Und es ist unbegreiflich, wesshalb wir die Correcturen der Masoreten in einer solchen Sache nicht respectiren sollen, worin doch wirklich viele Fehler vorgekommen sind (Verschreibung des *u* für *u*, wie oben S. 128 f. nachgewiesen ist) und worin sie doch hätten geneigt sein müssen, eine gute Lesart zu erkennen wegen der herrschenden Tendenz das *u* als *ü* zu sprechen. Also halte ich es für das richtigste, in יִצֵק eine von den Masoreten übersehene Verschreibung für יִצֵק zu erkennen.

Bei יִצֵק (sie [fm.] werden wüste sein) Hes. 6, 6 liegt die Sache anders, weil die Existenz eines Verb יִצֵק durch die Nomina יִצֵק (Wüste) etc. ohnehin feststeht. Da kann jene Form eher als Spur davon angesehen werden, dass auch das Verb יִצֵק noch in Gebrauch war. So Qimchi 96, b; Ges. Lgb. S. 384 und Thes. s. v.; Olsh. § 242, c, „falls der Text richtig ist“; Bō. II. S. 560; Mühlau-Volck s. v. Ew. § 138, b will unbegreiflicherweise mit Berufung auf יִצֵק 1 Kg. 1, 1, worin doch [wenn es von יִצֵק kommt, wie Ewald mit dieser Berufung voraussetzt] Ersatzverdoppelung liegt (vgl. oben S. 365) unsere Form von יִצֵק ableiten. Stade § 536, d: יִצֵק ist zu lesen.

Imperativ und Infinitiv existiren von keinem dieser Verba; ebensowenig ein Niqtal. — Qi. zeigt die Abweichung יִצֵק (und er leitete sie gerade) 2 Chr. 32, 30. Da lassen zwar viele Codices das Dagesch aus dem Schin aus, aber die Masora fordert es (J. H. Michaelis z. St.). Qimchi 97, a: „Seine Normalform ist יִצֵק mit Mobilität der beiden Jod, und beim Quiesciren des ersten Stammconsonanten würde sein Vocal auf

das Jod praeformativum geworfen“. Es ist aber gar nicht sicher, dass das Qittel vom Consonantentext gemeint war, weil das Hiqtıl. **הַיָּשִׁיר** existirte, vgl. nachher; also scheint vielmehr **הַיָּשִׁיר** vom Consonantentext beabsichtigt. — Die punctirte Form aber muss als *forma mixta* auf die Möglichkeit, Hiqtıl oder Qittel zu lesen, hindeuten wollen. — Nicht erwähnt von Ges. Lgb. u. Thes. Ew. § 83, b, Anm. „Das doppelte Jod steht im Kethib“; § 232, f.: Das Qeri hat Syncope des Jod, ist also Piel; bei Olsh. nicht; Bö. I. S. 284 wie Qimchi; ebenso Stade § 123, a.

Hiqtıl. Perfect. **הִיטִיב** 1 M 12, 16 etc.; **הִיטִיב** 1 M 21, 7 etc.; auch **הִילִיל** (wehklagen) Jes. 13, 6 etc. vom ungebräuchlichen **יָלַל**. — Imperfect **יִטִּיב** 1 M 4, 7 etc. Die Form **הִיטִיבִי** Nah. 3, 8 (von Qimchi weder 93, a noch im WB. s. v. bemerkt) hat den Sinn „Bist du (fm.) besser?“; Trg.: **הָאָהָרָא טָבָא**; [LXX ganz frei: *ἐτοιμάσαι μερίδα Ἀμμών*]. Darum ist es richtiger, die Form mit Ges. Lgb. S. 388; Thes. s. v.; Ew. § 139, a, Anm.; Olsh. § 242, a; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 70 [Stade erwähnt die Form nicht] für Qal, als mit Bö. II. S. 561 für Hiq. ohne *i* [= **הִיטִיבִי** Jr. 2, 33] zu halten. — Ueber **יִטִּיב** Hi. 24, 21 siehe oben S. 421 f. — **הִיטִיב** 2 M 2, 7. — Mit unversehrtem Diphthong findet sich noch **הַיָּשִׁיר** Spr. 4, 25; **הַיָּשִׁיר** Jes. 45, 2 Kth. ist nur Versehen, wie das Qeri **הַיָּשִׁיר** anerkennt. — Mit unsynocopirtem **ה** (S. 294 f.) **הַיָּלִיל** Jes. 52, 5; regelmässig nur **הַיָּלִיל** Mi. 1, 8. — Ueber **הַיָּלִיל** Jes. 15, 2 f.; 16, 7; **הַיָּלִיל** Jr. 48, 31; **הַיָּלִיל** Hos. 7, 14 und **הַיָּלִיל** Jes. 65, 14 siehe oben S. 421 f. — Qimchi 93, b. 94, a: „So mit schewairtem Präformativ nach der Lesung Ben Aschers; aber nach der Lesung Ben Naphtali's quiescirt das **י**, der erste Stammconsonant, und das **י** praeformativum in Sere“. — Jussiv **יִטִּיב** (er möge gut sein lassen!) 1 Kg. 1, 47, also plene auch in der Stammsilbe geschrieben. — Cohortativ: z. B. **אֵימָנָה** (ich will zur Rechten gehen) 1 M 13, 9. — Imperfectum consecutivum: z. B. **הִיטִיב** 2 M 1, 20. So auch ganz normal **הִיטִיב** 1 Sm. 1, 23 und **הִיטִיב** (und er liess ihn saugen) 5 M 32, 13. Aber daneben findet sich **הִיטִיב** (und sie säugte ihn) 2 M 2, 9. Diess ist von **יָנַק** abgeleitet bei Ew. § 15, c; 253, b; Olsh. § 257, c; Bö. II. S. 471; Ges.-Kautzsch § 70, Anm. „nach Art der **יָנַק**“; und auch Ges. Thes. und Mühlau-Volck, welche ein Verb **יָנַק** aufführen, scheinen geneigt, eine unrichtige Punctuation der Form für **הִיטִיב** anzunehmen. Qim. nimmt 95, b zwei Wurzeln, **יָנַק** und **יָנַק**, an. Bei Stade finde

ich es nicht erwähnt. — Imperativ: z. B. הִלֵּל Sach. 11, 2, etc.: הִימִינִי Hes. 21, 21. — Infinitiv z. B. לְהִמָּיֵן 2 Sm. 14, 19. — Particip z. B. מִימִינֵיב 1 Sm. 16, 17, auch in einer oder beiden Silben defective geschrieben; aber mit unversehrtem Diphthong מִימִינֵיב (solche, die mit der rechten Hand thun) 1 Chr. 12, 2.

הִימִינֵיב Jes. 30, 21. — Weil die Formen von הִימִינֵיב (glauben) wahrscheinlich auch, obgleich in der Punctuation keine Spur vorkommt, gesprochen wurden, so trat eine Verwechselung zwischen diesem Verb und dem הִימִינֵיב (zur Rechten gehen) ein. Und nur so erklärt es sich, dass für „ihr geht nach rechts“ einmal eine Form von הִימִינֵיב entlehnt ist: eben die, welche an der Spitze dieses Absatzes steht. Qimchi bemerkt die Form nicht Mikhlol 94, a bei הִימִינֵיב: aber im WB. unter diesem Worte sagt er nach Aufzählung der regelmässigen Formen: „Und es kommt ם mobile als Aequivalent für das ך vor in dem Worte 'ה'“. Von den Gelehrten, welche neuerdings diese Form überhaupt erwähnt haben, haben Ges. Thes. s. v. und deutlicher Ew. § 106, c, Anm. an den etymologischen Zusammenhang des Verbums הִימִינֵיב mit הִימִינֵיב erinnert. Dieser ist nicht zu bestreiten, vgl. das Arab. u. Aram., thut aber nichts zur Erklärung unserer Form, weil doch nicht angenommen werden kann, dass neben den uns überlieferten Formen von הִימִינֵיב, also הִימִינֵיב etc. auch solche von הִימִינֵיב in der Bedeutung „nach rechts gehen“ einhergegangen seien. oder dass ausnahmsweise der Prophet im Bewusstsein von jenem etymologischen Zusammenhang einmal die Form von הִימִינֵיב gebildet habe. Der dritte, welcher die Form erwähnt hat, Böttcher, erinnert § 441 an Uebergang eines ך in ם. Dieser ist wieder an sich unzweifelhaft. thut aber nichts zur Erklärung unserer Form, weil dieser Uebergang nur zwischen zwei Vocalen eingetreten ist, hier aber höchstens eine Form הִימִינֵיב, aber nicht ein unmögliches הִימִינֵיב angenommen werden könnte. Höchstens am Wortende ist aber ך in ם übergegangen, vgl. הִימִינֵיב 1 Chr. 6, 10 etc. und הִימִינֵיב 2 Sm. 17, 25 etc. [Ew. § 16, b: Bō. § 471]. Es liegt also ausser aller Möglichkeit, dass (mit Böttcher) hier ein הִימִינֵיב beabsichtigt und diess nur falsch so, wie es oben citirt ist, punctirt worden sei. Mühlau-Volck s. v. הִימִינֵיב sagen bloss: „In derselben Bedeutung steht auch 'ה' Jes. 30, 21“.

§ 38. Verba ע"ר quiescentia.

Vorbemerkung: Einige Verba ע"ר, welche zugleich Verba primae gutturalis [הִימִינֵיב (weiss werden, erblassen) nur יִתְחַיֵּיב Jes. 29, 22], oder zugleich Verba tertiae gutturalis sind, zeigen ihr

als festen Consonanten: קָרַע (hinschmachten, hinscheiden), z. B. 1 M 6, 17; קָרָא (schreien) nur יִקְרָא Jes. 42, 11 in Pausa; קָרִיחַ (luftig, daher weit sein) 1 Sm. 16, 23, יִרְחַח Hi. 32, 20. — Die andern Verba, welche Bö. § 1131 anführt (עָרַל, עָרַר, עָרַח, עָרַע), gehören, weil bloss im Qittel gebräuchlich, auf S. 453. — Diejenigen Verba nun, deren mittlerer Stammconsonant ו [oder י] quiescirt, pflegt man nicht in der 3. sg. Pfi., sondern im Inf. estr. Qal zu citiren, weil dieser das ו [oder י] enthält.

Paradigma: קָוַם, aufstehen.

1. Transitives Qal.

Perf.	Impf.	Imp.	Inf.	Ptc.
קָם	יָקִים	קִים	קִים	קָם
קָמָה	תִּקְוִמִי	קִוְמִי	קִוֵּם	קִוֵּם
קָמָהּ	תִּקְוִמֶינָהּ	קִמְנָהּ		

Das *ā* von קָם ist auch einmal plene geschrieben Hos. 10, 14. Aber diese Form sollte vielleicht קָאָם gelesen werden, weil bei diesen Verben, vgl. bei den ע"ע S. 358 f., zur Herstellung der Dreiconsonantigkeit eine Umbildung mit mittlerem א sich zeigt. Sie ist von den Punctatoren anerkannt in יִרְאָמָה (und sie wird sich erheben) Zach. 14, 10. (Von Qimchi, WB. zu רָיָם gezogen, als eine Umbildung von רָמָה betrachtet). Aber beim Particip ist sie wieder nicht anerkannt in שָׂאָם (mit Wegwerfung behandelnd; verachtend) Hes 16, 57; 28, 24; obgleich bei diesem Verb sich die Zerdehnung im Hauptworte שָׂאָם (Verachtung) Hes. 25, 6. 15; 36, 5 gezeigt hat. Es zeigt sich freilich auch שָׂאִים Hes. 27, 26 und darum haben jedenfalls die Punctatoren, wie Qimchi gedacht, der zwar im WB. ein Verb שָׂאָם ansetzt, aber sagt: „[die aufgezählten Formen sind] Mittelwort nach der Analogie von קָמִים“.

בָּזָא (er hat niedergetreten, verachtet) Zach. 4, 10 nach ע"ע-Analogie; Anlass dazu gab בָּזָא (plündern); ebenso טָחָא (er hat übertüncht) Jes. 44, 18; Anlass dazu gab die Neigung des ח zu virtueller Verdoppelung.

Wegen der Schwere des Stammvocalen haben, wie im Hiqtal des regelmässigen Verbs, auch die Vocalafformative den Accent auf der Stammsilbe gelassen; und so auch beim Niqtal und Hiqtal. Aber im Perfect und Imp. Qal ist einige Male auch das Vocalafformativ betont; manchmal, damit das Sprechorgan für die Production eines folgenden Guttural aus-

ruhe, manchmal, damit gleicher Tonfall, wie in der Umgebung hergestellt werde, einmal, damit Tonwechsel eintrete; vgl. beim Imperativ.

Während beim Hiqtal des regelmässigen Verb im Perf. consecutivum der Accent der vocalisch afformirten Formen nur in einem Beispiele (oben S. 208) fortgeschoben wurde, wird er hier im Qal und Niqtal fast ebenso oft fortgeschoben als er bleibt; also וְקָמָה oder וְקָמָהּ. Bemerke noch וְשָׁבָה (und sie wird zurückkehren) Hes. 46, 17 mit der alten Endung *at*.

צָקוּ Jes. 26, 16; Trg. הָיוּ מְלִמִּין (fuerunt docentes); danach hat man es erklärt = „sie haben ausgegossen“ und Qimchi 95, a leitet es von יָצַק (vgl. oben S. 431) ab, indem er mit Berufung auf רָד Ri. 19 (oben S. 399) eine Aphaeresis des *ayin* annimmt. Er erwähnt aber auch, dass Rabbi Jona die Form von einem צִיק abgeleitet habe. Für das יָן beruft er sich auf יָדְעִין (oben 420). Er giebt der Ableitung von צִיק den Vorzug im WB. s. v. und fügt hinzu, die Bedeutung sei = יָסַח. Diese Ableitung ist die richtige nach Ges. Lgb. S. 265; Olsh. S. 485; Ges.-Kautzsch § 44, 1; Müller § 271, e; Muhlau-Volck s. v. — Die LXX übersetzen aber: ἐν ὀλίψει μικρῇ. Sie haben also צִיק in seiner gewöhnlichen Bedeutung „enge sein“ genommen. Das entspricht dem Parallelismus בָּצָר. Ich übersetze desshalb: „Sie sind bedrängt, so ist [ihr] Geflüster Deine Züchtigung für sie“. — Bö. II. S. 132, Anm. „צָקוּ zu punctiren“ [unnöthig: Ew. § 190, b „Gehört nicht hierher“ (?]; Stade § 411, a „Ist verdächtig“.

רָמָה (sie sind hoch) Hi. 22, 12 mit Dag. f. orthoconsonanticum pausale (S. 53). So insgemein; vielleicht ist es aber principiell richtiger, die Verdoppelung auf טִי-טִי-Analogie zurückzuführen mit Bö. II. S. 519.

Von den consonantisch afformirten Personen bemerke z. B. גָּרָתָהּ (du hast als Fremdling gewohnt) 1 M 21, 23, plene vielleicht damit die Wortgestalt auf vier Consonanten gebracht werde. — Die Vermuthung, dass קָמָהּ ([bis] ich aufstand) Ri. 5, 7 vielmehr als 2. sg. fm. hätte gefasst und punctirt sein müssen (Bö. II. S. 132), also: קָמָהּ, ist erlaubt, wird aber von den LXX mit ἕως οὗ ἀνέστη δευβώρα nicht unterstützt, indem diese bloss anstatt der 1. pers. die bei der namentlichen Auf-führung des Subjectes leichtere 3. pers. gesetzt haben (richtig hat also Wellhausen [4. Aufl. von Bleeks Einl. in das A. T.

S. 633] nur mit Unentschiedenheit conjicirt: קָמַת; vergl. das Trg. עַד דְּאַשְׁתַּלְחִית אָנָּה דְּבוֹרָה (bis ich, Debora, gesandt wurde).

In וַיִּשְׁפָּקוּ (und ihr werdet aufspringen) Mal. 3, 20 ist durch den Einfluss des folgenden Sibilanten und des leicht sich anschliessenden Dentalen Erhöhung und zugleich Erleichterung des *a* zu *i* eingetreten; vgl. einen sichern Beweis für diese Einwirkung des *v* oben S. 196; vgl. weiter S. 406. 411. Vgl. als etwas ähnliches die Lesart Zach. 14, 5 וַיִּנְצְחוּ (und ihr werdet fliehen) neben וַיִּנְצְחוּ (und verschlossen wird sein); J. H. Michaelis; Köhler und Baer z. St. Nach dem Targ. וַיִּנְצְחוּ und den LXX (*καὶ φραγθήσονται*) ist das Niqtal von נָצַח gemeint. Wie aber ist nun die letztere Lesart וַיִּנְצְחוּ zu erklären? Nun, man kann denken: aus solcher Umbildung der normalen Aussprache וַיִּנְצְחוּ, wie dieselbe Mal. 3, 20 vorliegt, sodass erst וַיִּנְצְחוּ entstanden wäre und dann in וַיִּנְצְחוּ umgeändert worden wäre, weil diess hier wegen נִצַּח möglich schien.

Imperfect. — Das *u* wird auch defective geschrieben, vgl. יָסַר (er soll weggehen) 2 Kg. 4, 8; denn nach יָסַר v. 10 soll auch jene Form Indicativ, nicht Jussiv sein. — Erwähnt seien noch zur Vergleichung mit den oben S. 431 genannten Formen von יָצַק die beiden Imperfecte von dem S. 440 Jes. 26, 16 besprochenen יָצַק (giessen): יָצַק Hi. 28, 2; 29, 6; 41, 15 (LXX: *καταχέει*); v. 16 (feststehen; LXX: *πέπηγεν*).

יָרַר Hi. 39, 8 ist nicht bloss wegen des parallelen יָרַר eine 3. sg. Impfi.; sondern für das von den Meisten [Röd. in Ges. Thes. s. v. „pervestigatio“; Olsh. § 212; (Bö. erwähnt die Form nicht); Mühlau-Volck „das was einer erspäht, aufsucht“; Stade § 259, b] bevorzugte Nomen lässt sich auch keine vom Imperfect abgeleitete Bedeutung finden, wie sie doch auch in dem immer verglichenen יָרַר „das was besteht, der Bestand“ vorliegt. Für die 3. sg. Impfi. hält die Form auch Ew. § 87, a, Anm. und stellt es als einen Pendant zu יָרַר, vgl. oben S. 399, hin.

יָרַר (ist abgeschnitten) Hi. 8, 14 von יָרַר, wegen des *o* nach ע"י-Analogie; vgl. S. 344 und 447 f.

Den vor Consonantafformativen erscheinenden Laut *ä* betrachte ich als Vocalstammauslaut, wie bei den ע"י, S. 322. Wo er vorhanden ist, trägt er den Accent. Bemerke die Schreibart תַּפְיִצְיָה (sie [fm.] werden sich ausbreiten, zerlassen [vor Reichthum an Gütern] Zach. 1, 17. — Ohne Vocalstammauslaut findet sich תַּשְׁבְּנָה (sie [fm.] werden zurückkehren) 1 Sm.

7, 14; oder auch mit ך Hes. 16, 55 (zweimal), während dort die 2. pl. mit Vocalstammauslaut folgt (תִּשְׁבִּינָה). Die kurze Form steht auch Hes. 35, 9 Qeri; über das Kethib siehe S. 401. Es ist sicherer Anhalt zu der Behauptung vorhanden, dass die leichte Zusammensprechbarkeit des Stammendconsonanten mit dem Afformativanlaut die Hauptbedingung für die Unterdrückung des Vocalauslautes gewesen ist; vgl. S. 449. 462 beim Niq. und Hiq., auch S. 498 und § 42, 10, e die Formen von בּוֹא. — In den Formen ohne Vocalstammauslaut hat sich durch die doppelte Schliessung der Silbe und durch den Druck des Accentus *û* zu *o* und *î* zu *e* zerdrückt, wenn sich nicht für dieses *e* vielmehr *a* als Vocal der entsprechenden starken Formen, oder endlich beim Fortrücken des Accentus *î* einstellte.

Jussiv. — Ausser in der regelmässigen Form mit tongedehntem *ô* (יָקֻם, er möge aufstehen!) kommt er auch öfter mit defective oder selbst plene geschriebenem *u* vor, z. B. יָקֻם אָבִי 1 M 27, 31; vgl. die andern Beispiele nach Bö. II. S. 171 Jr. 46, 6; Ps. 18, 47; Spr. 3, 30 Kth.; 9, 4. 16; Ri. 6, 18; die Stelle 1 Kg. 13, 6 ist aber falsch citirt, weil da richtig *ô* steht. — Die Begründung, welche Bö. § 1132, 3 in folgendem א, ה, ע, מ sucht, könnte bei den ersten drei Lauten nicht so, wie es Bö. II. S. 171, meint, indem er jenes erste Beispiel *jaqu-mabi* umschreibt, aufrecht erhalten werden. Denn das ה könnte doch nicht ebenfalls in der Aussprache übergangen worden sein, und ebensowenig folgendes ע. Vielmehr können die folgenden Gutturale nur insofern zur Erklärung dienen, als sie einen schweren Laut in der vorausgehenden Silbe begünstigten, vgl. S. 143 f. 425. Dass das folgende מ den *u*-laut begünstigte, versteht sich von selbst. — אַל-תִּצַּר (nicht mögest du bedrängen!) 5 M 2, 9; nach v. 19 von צַר, Bö. § 1138. *ô* ist durch ך in *a* verwandelt.

Impf. consecutivum. — יִקָּם 1 M 4, 8 etc. Z. B. auch יִקָּץ (und er trieb vorüber) 4 M 11, 31; so Qimchi, WB. s. v.: „קָץ Ps. 90, 10 ist intransitiv; aber transitiv ist 4 M 11, 31; alle Formen haben die Bedeutung des Entferns der Sache von ihrem Orte“; Ges. Thes.; Bö. II. S. 500; Mühlau-Volck s. v.: Stade § 484, a; Knobel z. St., „wenn man nicht lieber יִקָּץ lesen will“. In der 3. sg. m. und fm. giebt es nur zwei Fälle, wo der Consonantentext ך hat. Hes. 18, 28 und 2 Sm. 13, 8; aber die Punctatoren haben beide Male *ô* gesprochen. Die 1. sg. behält immer ihr *û*, plene oder defective; vgl. יִקָּם Neh. 2, 12.

Aber die 1. pl. hat wieder וַיָּשָׁב Neh. 4, 9, wenigstens im Qeri, während das Kethib ו , also \hat{u} zeigt. — וַיִּסָּר (und er wich) 2 M 8, 27 etc. und so bei allen mit schliessendem ו ; vgl. noch וַיִּצַּר (und er formte) 2 M 32, 4 (Qimchi, WB. pag. 310, b;) 1 Kg. 7, 15; ausser bei וַיִּנָּח (und er wohnte als Fremdling) 1 M 20, 1 etc. (Qimchi, Mikhlol 103, a); auch das Feminin 2 Kg. 8, 2.

Imperativ. — Die 2 sg. m. öfter defective: קָם Jos. 7, 10. 13; רָץ (lauf!) 1 Sm. 20, 36 und Sach. 2, 8; שָׁב 2 M 4, 19 und 1 Kg. 18, 43. Aus diesen wenigen Fällen neben קָם 42mal (רָץ allerdings auch nur zweimal: 2 Sm. 18, 23 bei Athnach; 2 Kg. 4, 26 vor Maqqeph) und שָׁב 27mal kann man nicht mit Bö. II. S. 499 schliessen, dass jene defective geschriebenen Formen fälschlich mit Qibbus punctirt seien, und beim Leben der Sprache dieser Imperativ auch mit \bar{o} gesprochen worden sei. Nur dieses vielleicht lässt sich sagen, dass das \hat{u} beim Imperativ auch kürzer gesprochen worden sei; also wie im Arab. — Die verstärkte Form קָמָה ist auf der Letzten vor Gutturalen betont (obgleich nicht ohne Ausnahmen; vgl. Jr. 40, 5 vor ס ; Ps. 44, 27 vor ע ; Bö. II. S. 503); vgl. Ri. 4, 18; 4 M 10, 35 f. etc.

Wie bei הָשִׁיב , vgl. oben S. 143 f., hat Hupfeld auch in Bezug auf diese Imperative den Einfluss der Gutturalen, wie ihn Elias Levita zu Qimchi 101, b lehrt, in Abrede gestellt; aber die Ableitung der Milrabetonung aus der Stärke der Aufforderung hat wieder mehr Ausnahmen, als die Ableitung aus dem Gutturaleinfluss gegen sich vgl. insbesondere Ps. 35, 2 und 7, 8, wo קָמָה und שָׁבָה , obgleich auch in Bezug auf Gott gebraucht, doch nicht Milrabetonung haben, weil keine Gutturalis folgt. [Qimchi 101, b „Jedes קָמָה der Psalmen ist Milra, ausser Ps. 35, 2]. — Also kann die Milrabetonung nicht in der Bedeutung des Gottesnamens (m. a. W. in der daraus angeblich dem vorausgehenden Imperativ zufließenden besondern Stärke), sondern nur aus dem gutturalen Anlaut der Gottesnamen folgen. Und überdiess, wenn wir jene inhaltliche Beziehung der Gottesnamen zu dieser Milrabetonung annehmen wollten, so würden dagegen sprechen Beispiele wie שָׁבָה (kehre doch zurück!), welche Gott durch den Propheten seinem Volke Israel zurufen lässt (Jr. 3, 12; Hos. 14, 2); denn kann es eine stärkere Aufforderung geben, als diesen Zuruf Gottes an sein Volk? — Ueberdiess hat der gutturale Anlaut der Gottesnamen seinen Einfluss nur auf die beiden am häufigsten damit verbundenen Imperative ausgeübt; nicht auch z. B. auf רָמָה (sei doch hoch!) Ps. 21, 14, vor אֶל־יָרֵךְ ; vgl. רָמָה אֶל־יָרֵךְ (rege dich doch

in Bezug auf mich!) Ps. 7, 7. — שָׁבָה vor הָעִיר 2 Sm. 15, 27 bemerkt Qimchi 101, b als Ausnahme, obgleich er es nicht in correcten Exemplaren gefunden habe.

Die 2. sg. fm. hat Milrabetonung zur Herstellung gleichen Tonfalls mit der Umgebung Jes. 21, 2; 51, 9; 52, 1; Zach. 13, 7 und zur Herstellung einer Tonabwechselung Ri. 5, 12; vgl. noch dieselbe Erscheinung § 39, k. — Die 2. pl. fem. קָמְתָה steht Jes. 32, 9.

Der Infinitivus constructus selten defective: לָזֶם (um zu fliehen) 4 M 35, 6; auch רָם (sich erheben) Ps. 12, 9. Es kann nicht wegen der scriptio defectiva mit Bö. II. S. 501. 519 die Aussprache mit Cholem als beabsichtigt angenommen werden. — Wenn auch plene geschriebenes *o* im Inf. cstr. erscheint, so wird man darin wohl ע"ע -Analogie zu sehen haben; vgl. עַד-שָׁב (bis zum Zurückkehren) Jos. 2, 16; מִיָּס (wanken) Ps. 38, 17; 46, 3 und neben רָם (sich erheben) Hes. 10, 16 auch רִים v. 17. Hierher ziehe ich auch עִוָּז (Zuflucht suchen) Jes. 30, 2 mit Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v. עִוָּז ; gegen Bö. II. S. 481, der es von עִוָּז nach ע"ע -Analogie ableitet. Die Andern erwähnen die Form nicht. Stade hat sie im Index und verweist auf S. 339, wohin die Form allerdings gehört, aber da steht dieselbe nicht.

Inf. absolutus, wie z. B. קִים Jr. 44, 29.

Dass אָדַשׁ Jes. 28, 28 durch * prostheticum vermehrt sei, lässt sich wohl behaupten, da dieses vor ד sich findet, ein Stamm אֶדַשׁ (dreschen) aber sonst nicht existirt. Auch Qimchi Mikhlol 107, b, ebenso WB s. v. דִּישׁ sagt: „Das * ist Zusatzbuchstabe und es ist Infinitiv“. So auch Ges. Thes. s. v. אֶדַשׁ : „Haec radix in incertis ponenda“; Ew. § 240, c; Bö. § 256, 2; 253, 3; 528, β : 988, 1; Mühlau-Volck setzen zwar ein אֶדַשׁ an, verweisen aber auf Böttcher. Dagegen Olshausen § 245, k: „Dass * nicht Inf. abs. von דִּישׁ sein kann, versteht sich von selbst; wenn nicht ein blosser Schreibfehler vorliegt, ist als Wurzel $\text{אֶדַשׁ} = \text{דִּישׁ}$ zu betrachten“. Von אֶדַשׁ scheint auch Stade die Form abzuleiten, weil er sie nicht erwähnt. — רָצָא Hes. 1, 14 scheint aber als leicht möglicher Schreibfehler für רָצָא mit Olsh. § 245, h angesehen und nicht von einem sonst nicht existirenden $\text{רָצָא} = \text{רָצָא}$ (Ges. Thes.; Mühlau-Volck s. v.; Bö. II. S. 227 „bloss zur Ausdehnung“) abgeleitet werden zu müssen. Qimchi im Commentar z. St. sagt bloss, dass רָצָא vom „auf- und absteigenden Blitz“ hergenommen sei; ebenso Raschi z. St. „wie die Flamme des

Schmelzofens, welche ununterbrochen aus der Mündung desselben herausgeht“. — מִנִּיט vor dem verbum finitum, wie sonst der Inf. absolutus Jr. 46, 5. — מִנִּיט zur Verstärkung des Hiq. von מִנִּיט Jr. 8, 13; Zeph. 1, 2 kommt vom synonymen מִנִּיט (zusammenraffen, wegraffen). Qimchi, WB. s. v. מִנִּיט „מִנִּיט ist nicht von dieser Wurzel, sondern von מִנִּיט, aber es ist von derselben Bedeutung „enden“; so auch Ges. Thes. s. v. מִנִּיט; Bö. II. S. 227; Mühlau-Volck s. v. מִנִּיט; nur Ew. § 240, c hält das מ für erzeugt, um Gleichklang mit dem folgenden Impf. zu bewirken.

Participium activum, wie קָם, auch plene רָאֵשׁ (occupirt = besitzlos seiend) 2 Sm. 12, 1. 4; Spr. 10, 4; aber wahrscheinlich nach dem Consonantentexte mit mittlerer Zerdehnung durch א, wie im Aramäischen. = *rā'ēsch*, *rājēsch*; vgl. oben S. 439 beim Perfect. — Mit getrübtetem א קוֹמִים (Aufstehende) 2 Kg. 16, 7; (Qimchi 101, a); בּוֹסִים (Niedertretende = Kelternde) Zach. 10, 5; auch גּוֹרֵם (herausführend) Ps. 71, 6; לוֹט (verhüllend) Jes. 25, 7.

Partc. passivum mit neutraler Bedeutung: סֵיט (zurückgewichen seiend [לֵב im Herzen]) Spr. 14, 14; סֵיט (abgewichen seiend) Jes. 49, 21; Jr. 2, 21; Jr. 17, 13, hier bloss Qeri, während das Kethib eine der vielen Verschreibungen des י für ו ist, und gar nicht mit Bö. II. S. 501, Anm. daran zu denken ist, eine Nominalbildung יסֵיט als existirend vorauszusetzen; שֵׁיט (zurückgekommen, abgekommen) Mi. 2, 8, nämlich vom Kriege. Alle diese Stellen, ausser der ersten, sind von Qimchi 101, a genannt, und er erinnert auch an solche adjectivische Participia vom festen Verb, zunächst an Ri. 8, 11; oben S. 176 f

2. Intransitives Qal. Mit e bloss מֵט (er starb) = *mēt*; מֵטָה, מֵטָה, מֵטָה, [מֵטָה oder מֵטָה ?], מֵטָה. — Mit o בּוֹשׁ (sich schämen, beschämt werden) = *bōsch*; בּוֹשֵׁה, בּוֹשֵׁה, בּוֹשֵׁה, [jedenfalls בּוֹשֵׁה, בּוֹשֵׁה]. Neben זָרָה (sie sind gewichen) Ps. 78, 30; Hi. 19, 13 findet sich auch זָרָה (sie sind abgewichen) Ps. 58, 4. Und von diesem ע"ו kann auch זָרָה (sie drückt sich weg, ist fremd, widrig) Hi. 19, 17 abgeleitet werden; also braucht nicht mit Bö. § 1142 wegen der letzten Form ein eigenes Zeitwort זָרָה angenommen zu werden; obgleich diess vielleicht sicherer ist. — טוֹב (gut sein) ist das Perfect für das ungebräuchliche יטב; nur טוֹב 4 M 24, 5; HL. 4, 10.

Imperfect. — יִמִּיט, also nach der Analogie der Transitiva; vgl. תִּמִּיטָה Hes. 13, 19.

יִקְשִׁין Jes. 29, 21 mit Athnach bei Ultima; Trg. ganz frei: Worte des Gesetzes erfragen sie zum Fallstrick für ihn; LXX: *πρόσκομμα θέσουσιν*. Qimchi im Commentar z. St. leitet es von *שִׁק* her im Unterschied von Anderen, die es von *שִׁשׁ* ableiteten. Im WB. s. v. *שִׁק* billigt er aber die letztere Ableitung. Die Ableitung von *שִׁק* als einem Synonymum von *שִׁקַּי* (oben S. 406 f.) ist mit Recht vertreten worden von Ges. Thes. s. v.; Ew. § 117, d; Olsh. § 244, b; Mühlau-Volck s. v.; Stade § 411, a; Müller § 271, g. Aber dieser ist auch nicht abgeneigt von der letzten möglichen Deutung, dass nämlich die Form Perfect von *שִׁקַּי* sei § 263, a, und dafür ist Bō. II. S. 132. Aber Delitzsch z. St. sagt dagegen richtig: Als Perfect müsste die Form *יִקְשִׁין* lauten.

Nur *שִׁבַּי* etc. zeigt das *e* der Zustandsverba. An der Form ist nicht das *o* das zu Erklärende, denn dieses haben auch *יָבַי*, *יָבַי*. Das *o* der Stammsilbe ist auch nicht zum Object der Erklärung gemacht von Ges. Lgb. § 106, Anm. 6; Ew. § 138. b, und Bō. II. S. 493 hat nur nebenbei darauf aufmerksam gemacht, dass in das intransitive *a* von *יָבַי* das *i* als verdunkelndes Ingredienz sich einmische. Nur Olsh. § 244, d; Ges.-Kautzsch § 72, 4; Stade § 486 nehmen eine unmotivirte [weil ohne Concurrenz eines *i* eintretende] Trübung eines *a* an. — Also dieses *o* der Stammsilbe hat *שִׁבַּי* nicht als Eigenthümlichkeit für sich allein; bei ihm ist vielmehr nur das *e* des Präformativs zu erklären. Ges. Lgb. a. a. O. hat das *e* als Dehnung eines *i* angesehen, welches ausnahmsweise wie beim starken Verb [*יָבַי*] sich bei diesem Verb eingestellt und in der offenen Silbe gedehnt habe. So auch Bō. a. a. O. [§ 1128, 1]; Land § 210, g „de vocaal van het praefix staat in open lettergreep en blijft *ä* (*o*); bei ihm = *ā*) of wordt door de analogie de sterke wortels *i* (*e*): *שִׁבַּי jänwes*, aber *שִׁבַּי jibäwesch*“; Ges.-Kautzsch a. a. O. Olshausen giebt eine arabische Parallele; aber es wird richtiger sein, die Erklärung aus dem Hebräischen zu holen. Stade a. a. O. erklärt das *i*, welches dem *e* zu Grunde liegt, aus Dissimilation. Das richtigste scheint mir, mit Ewald a. a. O. eine Nachahmung der intransitiven *יָבַי* etc. anzunehmen; so auch Bickell § 135, weil er betont: The intransitives have ex. gr. *יָבַי* *יָבַי*. — Müller § 271, g sagt: „Bemerkenswerth ist, dass *יָבַי* sein Impf. *יָבַי* bildet (= *jī* —; vgl. § 261, b)“. An dieser Stelle nun handelt er von *יָבַי*, *יָבַי*. Jedenfalls will er damit nur sagen, dass das *jī* in beiden Fällen in der offenen Silbe sich zu *ē* verbreitert hat; nicht will er die fragliche Form mit *יָבַי* zusammenbringen. Diess hat aber Qimchi gethan, vgl. Mikhlol 88, b:

„יָׁׁ; und es kommt ein Futur von ihm vor nach der Form יָׁׁ und das Jod praeformativum mit Sere: יָׁׁׁׁ [und es wird versiegen sein Born]“, Hos. 13, 15. Aber nicht bloss für diese eine Stelle leitet er die Form von יָׁׁ ab, weil sie da in der Bedeutung ganz zu diesem Verb gehört (wie es Buxtorf in der Concordanz gemacht hat, indem er nur die Hoseastelle zu יָׁׁ, die andern zu יָׁׁ gestellt hat), sondern Qimchi leitet alle Formen dieses Impfs., wie z. B. Jes. 29, 22; Ps. 25, 2; 31, 2, von יָׁׁ ab; denn im WB. s. v. sagt er: „Und eine andere Bedeutung [nämlich als „versiegen“] hat das Wort יָׁׁ Jes. 29, 22 etc.“. So sagt Buxtorf, Thes. p. 206: „Habet Tzere, forma hinc [a יָׁׁ] et a יָׁׁ composita“; und noch Nägelsbach § 36, Anm. 1: „Ohne Zweifel eine Combination aus יָׁׁ von יָׁ und יָׁׁ von יָׁׁ“. Aber obgleich im Hiqtal, vgl. unten 463 f., beide Verba wegen ihres Bedeutungszusammenhanges ohne Zweifel schon beim Leben der Sprache in einander übergegangen sind, so kann man diese alte Erklärung doch schwerlich billigen, weil יָׁׁ gerade יָׁׁ gebildet hat; also sich יָׁׁ hätte bilden müssen.

Imperativ: מָׁ (stirb!) nur 5 M 32, 50. Hi. 2, 9. — מָׁׁ Jes. 23, 4; Hes. 16, 52; מָׁׁ nur Hes. 36, 32.

Infinitiv cstr.: מָׁ 1 M 25, 32 etc.; aber מָׁׁ Ri. 3, 25, מָׁׁ 2 Kg. 2, 17; 8, 11; abs. מָׁ 1 M 2, 17 etc; abs. auch מָׁ nur Jer. 6, 15; 8, 12; aber von מָׁׁ Jer. 32, 39 kann man nicht mit Bö. II. S. 502 sagen, dass es Inf. sei; es ist das gewöhnliche Adjectiv; denn Graf z. St. verweist mit Recht auf מָׁׁ 7, 6; 25, 7, wo also auch das Adjectiv steht.

Particip: מָׁ (sterbend und gestorben 1 M 20, 3; 2 M 12, 30); מָׁׁ (sich schämende) nur Hes. 32, 30.

3. Niqtal.

Perf.	Impf.	Imp.	Inf.	Ptc.
נָקַם	יָקַם	הָקַם	הָקַם	נָקַם
נָקַמָה	תָּקַמִּי	הָקַמִּי	הָקַם	
נָקַמְתָּ	[תָּקַמִּינָה]	הָקַמְתָּ	נָקַם	
[נָקַמְתֶּם]				

Perfect: Hierher gehört נָקַרְי (sie haben sich abgewendet) Jes. 1, 4 und Hes. 14, 5 von dem unter Nr. 2 (S. 445) erwähnten נָקַרְי (cedere) = נָקַרְי. So Qimchi, WB. s. v.; Ges. Thes. s. v.; Bö. II. S. 503; Mühlau-Volck s. v.; — Buxtorf in der Concordanz hat ein Verb נָקַרְי geschaffen. — נָקַרְי (abstossend = ekelhaft sein) Hes. 6, 9 mit Dag. f. nach נָקַרְי-Analogie. Qimchi, WB. s. v. קִיבֵּׁׁ sagt: „Es hat Rabbi Juda נָקַרְי als Conjugation

Niphal hergeleitet von den Verbis mediae נ silentis, weil er in Handschriften die Form raphirt [ohne Dagesch] gefunden hat. Und Rabbi Jona schrieb, dass er sie dageschirt gefunden hat. Und so habe ich sie in correcten Handschriften gefunden. Und die Masora in Bezug auf dieselbe lautet: $\alpha\pi\alpha\chi\ \gamma\epsilon\gamma\alpha\mu\mu\acute{\epsilon}\nu\omicron\nu$ dageschatum. Und wenn sie so [geschrieben] ist, so gehört sie zu den Verbis נ"ע . Dieser Schluss ist aber nicht richtig. Denn schon S. 344 ist nach den S. 325 aufgestellten Grundsätzen geurtheilt worden, dass die Annahme eines $\text{נפ$ unstatthaft sei. Denn die Existenz eines נפ ist durch die ganz regelmässige Form נפיק Ps. 95, 10 und durch die gleich jetzt zu erwähnende Form aus Hes. 20, 43; 36, 31 gesichert; also können gemäss S. 325 die Formen נפיק Hi. 8, 14; נפיק Hes. 6, 9 und נפיק Hi. 10, 1 nur aus Nachahmung der נ"ע erklärt werden. So in Bezug auf die jetzt fragliche Form gegenüber Ew. § 140, a; Olsh. S. 592, welche ein נפ annehmen, richtig Ges. Thes. s. v.; Bö. II. S. 520; Mühlau-Volck s. v.

Von der 2. pl. kommen nur נפיתם (ihr seid zerstreut w.) Hes. 11, 17; 20, 34 (doppelt plene) und v. 41 (doppelt defective) und נפיתם (ihr seid zum Ekel geworden) 20, 43; 36, 31 vor. Wäre nun das \acute{o} beim ersten Stammconsonanten geblieben, weil der Gegenton darauf liegt, wie Ew. § 197, a sagt, so wäre es in allen Verben geblieben, also auch bei נפ im Paradigma zu setzen gewesen. Wäre es aber geblieben, weil gerade bei diesen beiden Verben emphatische Consonanten darauf folgten, so wäre es bei Verben, bei denen nicht ein emphatischer Consonant folgte, nicht vorauszusetzen. Die Frage kann nicht wohl entschieden werden. Darum muss im Paradigma diese 2. plur. in Klammern gesetzt werden. Bö. II. S. 504 nimmt an, dass das \acute{o} aus beiden eben angegebenen Möglichkeiten abzuleiten sei und hat darum die Form mit \acute{o} ins Paradigma gesetzt (so auch Ew., Müller § 271 und Land). Aber das ist ebenso unsicher, wie wenn Buxtorf, Thes. p. 208 und Ges.-Kautzsch ohne Reserve die 2. plur. mit \acute{u} im Paradigma hat. Man darf aber endlich auch nicht mit Stade § 78, a sagen: „Für Niphal der נ"ע lässt sich keine Regel [über die Verwandlung des \acute{o} in \acute{u}] aufstellen, da es sehr selten ist und sich in der 2. sing. und der 1. plur. überhaupt nicht findet“. Denn da die 1. sg. Jes. 10, 13; Ps. 35, 9 mit \acute{u} in der Stammsilbe existirt, so dürfen und müssen wir mit Qimchi 103, b auch für die gleichbetonten

2. sg. und 1. pl. die Form mit *u* voraussetzen. Am wenigsten dürfen wir mit Land die 1. sg. mit *o* im Paradigma ansetzen.

נָמַר Jr. 48, 11 bei Silluq Perfectum von נָמַר (wechseln) nach ״ו״-Analogie. Bei Qimchi habe ich es nicht gefunden, wie nicht bei Ewald; richtig von נָמַר Ges. Thes. s. v.; Olsh. S. 593; Bö. II. S. 520; Mühlau-Volck s. v.; Stade § 397, b.

Imperfect. Formen mit נָ kommen nicht vor. Aber es ist nicht mit Bö. § 1135 nach תִּשְׁבְּנָה, vgl. oben S. 441 f. und unten S. 498 bei אָרַר, zu urtheilen, dass die fehlenden Formen den Vocalstammauslaut nicht besessen haben, weil auch die Niqtalformen von vornherein ein *o* in der Stammsilbe gehabt haben. Denn nicht die Art des dem נָ vorausgehenden Vocals kann entschieden haben, ob im Qal, Ni., Hi. vor נָ der Vocalstammauslaut zu sprechen war, oder nicht; denn sonst hätte man doch im Qal und Hiqtal entweder alle Beispiele verkürzen und mit *o* resp. *e* sprechen können, oder keines. Und überdiess ist (S. 441 f.) im transitiven Qal nicht das *o*, als wenn es schon existirt hätte, eine Veranlassung zur Verschluckung des Vocalstammauslauts gewesen, sondern ist umgedreht erst in Folge dieser Verschluckung aus *u* ein *o* geworden. — Auch nicht die Fähigkeit des dem נָ vorausgehenden Consonanten, mit dem נ eine leicht sprechbare Consonantenverbindung zu bilden, kann ohne jede andere Rücksicht die Verschluckung des Vocalstammauslauts bewirkt haben; denn sonst hätte man lautphysiologisch auch für תִּעֲרִיפְנָה (sie fliegen) Jes. 60, 8 die verkürzte Form [taʔóphna] erwartet. — Vielmehr die Raschheit des Ausdrucks im gewöhnlichen Leben kommt als Nebenfactor bei dieser Ausstossung des Vocalstammauslauts hinzu, und die uns erhaltenen Beispiele sind Proben von dieser Verkürzung der Formen; und sie stammen in der That von den gebräuchlichsten Verben. Ich sehe darum keinen Grund, mit Buxtorf, Thes. p. 209; Ges. Lgb. S. 398; Ew. S. 9; Bö. Tabelle XLVII; Ges.-Kautzsch S. 352 die Formen mit נָ ohne sogenannten Bindevocal anzusetzen; — oder auch mit Land und Müller diese Form aus dem Paradigma wegzulassen.

יָרָו Hes. 10, 15 ff. (sich erheben), wie auch Imp. יָרְוּ 4 M 17, 10 beruhen auf ״ו״-Analogie. Einfluss jenes יָרָו, welches angenommen werden musste S. 335 f., kann die Nachahmung der ״ו״ angeregt haben; es kann aber auch der Dauerlaut *m* Anstoss zu solcher Nachahmung gegeben haben. Wir sind aber gar nicht genöthigt, einen König, Lehrgebäude d. hebr. Spr. 29

solchen besondern Anlass dieser Nachahmung aufzusuchen, weil wir ihn nicht überall nachweisen können; sondern weil die allgemeine Aehnlichkeit der נ"ן und נ"י diese Nachahmung erklärt. Bei der Annahme, dass die Formen von jenem נ"ן selber kämen, würde נ"י -Analogie wieder anzunehmen sein; wenn aber einmal eine falsche Analogie als wirksam angenommen werden muss, dann leitet man sicherer die Formen vom gebräuchlichen נ"ן ab. Trotzdem von diesem נ"ן Ew. § 127, c; von נ"ן Qimchi 109, b; WB. s. v; Ges. Thes. s. v.; richtig von נ"ן Olsh. § 264; Bö. II. S. 520; Mühlau-Volck s. v.; Stade § 533, b.

נ"ן (bewegt sich zurück) Mi. 2, 6 von נ"ן nach נ"י -Analogie. Die Form mit Mühlau-Volck s. v. für Ni. (= נ"ן vgl. Ps. 35, 4) zu erklären, liegt, weil das Ni. öfter gebraucht wird, näher, als sie mit Ges. Thes. s. v. נ"ן und Bö. II. S. 520 für intransitives Qal mit Ersatzverdoppelung anstatt eines vorauszusetzenden נ"ן zu nehmen. Qimchi, WB. leitet sie von einem נ"ן ab, dessen Existenz nicht erwiesen werden kann. Die Andern erwähnen die Form nicht.

נ"ן (wurde beschnitten) 1 M 17, 26, נ"ן v. 27 und נ"ן 34, 22 nach נ"י -Analogie mit Ersatzverdoppelung, vielleicht angeregt durch das daneben existirende נ"ן ; vgl. נ"ן (entweiht werden) etc. S. 367 f. Ein נ"ן , welches Qimchi 75, b und im WB. annahm, existirt nicht.

Diese Erklärung der Formen hat ja eine principielle Basis und lässt sich auf alle in Betracht kommenden Formen der נ"י anwenden. Aber betrachtet man alle Beispiele, so fällt es auf, dass die Verdoppelung in Liquidae, Sibilanten, [einmal in dem scharfen ק und צ], also in solchen Lauten Statt hat, welche ihrer Natur nach doppelt klingen, und welche schon bei den נ"י und sonst Schärfung und vorausgehenden kurzen Vocal zeigen, vgl. S. 355 über נ"י und 434. Darnach entspricht es vielleicht mehr der Wirklichkeit, wenn man alle die Formen der נ"י , bei denen man נ"י -Analogie mit Ersatzverdoppelung anzunehmen pflegt, aus der Verdoppelungsneigung des anlautenden Stammconsonanten erklärt. Indess da wir auch Nachahmung der נ"י durch die נ"י finden, die nicht aus besonderem lautlichen Anlass sich herleiten lässt, so bleibt man am sichersten bei der Annahme der נ"י -Analogie überhaupt stehen.

נ"ן Inf. cstr. 1 M 34, 15 etc.; abs. 17, 10 etc.; abs. mit נ S. 473.

4. Intensivstämme.

a) ק"ם , ק"ם , ק"ם etc.

b) ק"ם , ק"ם etc.; Passiv: ק"ם , ק"ם etc.; Reflexiv: ק"ם , ק"ם etc.

Sie flectiren sich nach der Analogie der Intensivstämme vom starken Verb.

Die Neigung des vocalartigen ו im ursprünglichen וַו, trotz seiner Doppeltheit vocalisch ausgesprochen zu werden, also mit dem *a* einen Diphthong *au* und dann *o* zu bilden, hat zu mehrfachen Bildungen geführt, durch welche der Intensivcharacter der Form, also die Doppeltheit eines Stammconsonanten, aufrecht erhalten wurde. Denn einerseits hat man eine Verdoppelung des 3. Stammconsonanten zu Hilfe gerufen, damit der Intensivcharacter gewahrt würde: im Hebr. gewöhnlich; im Aram. selten. Andererseits ist das ו nach der Zuspitzung des vorausgehenden *a* zu *i* geblieben: éin Fall im Hebr.; oder es hat sich vielmehr in das leichter zu sprechende und zu verdoppelnde ו verwandelt: selten im späteren Hebr.; herrschend im Aram. So erklären sich alle in Betracht kommenden Formen aus der ursprünglichen Intensivform.

Man bedarf also wenigstens nicht der Annahme, dass sich von vornherein ein *a* zwischen die beiden Stammconsonanten eingedrängt habe und dann der zweite Stammconsonant wiederholt worden sei. Man sagt, dass dieses geschehen sei, „weil bei den ו"ו und ו"ו nur zwei constante Stammconsonanten seien“ (Ges. Lgb. S. 253), oder „wegen der grossen Schwäche des zweiten Wurzellautes“ (Ewald § 121, a), oder „nach Zurückführung der Wurzel auf zwei Consonanten“, wie es Olsh. § 254 ex. für eine mögliche Entstehungsweise hält, oder „nach Elision des ו“ (Ges.-Kautzsch § 72, 7). Stade § 155, c. d sagt „Qatlal war der den Wurzeln ו"ו von Natur eignende Steigerungstamm. Dieser den ו"ו natürliche Steigerungstamm ist auch auf die Wurzeln ו"ו übertragen worden“. (Dieses Letztere im geraden Gegensatz zu Ew. § 121, a.) Genau durchschaue ich nicht, wesshalb dieser Steigerungstamm „mit Wiederholung des letzten Wurzellautes“ (155, a) Qatlal von Stade als den ו"ו „von Natur eignend“ genannt wird. Es wird aber damit zusammenhängen, dass er § 143, c die ו"ו und ו"ו als Verba bezeichnet, bei denen die Sprache durch vocalische oder consonantische Vermehrung nur den „Schein dreier Laute erzeugte“. Vgl. darüber gleich jetzt und S. 453. 479 f. in der Schlussbetrachtung. Wie ich schon S. 202. 349 bemerken konnte, vertritt mit mir Bickell die alte Auffassung, wenn auch hier in Bezug auf die ו"ו nur durch beredte Transcription, vgl. § 135: „ק"מ = *qômēm* = *qawmima'*. Ebenso Land § 217, d: „כ"נ = *kāw-nin*“; Müller § 269: „*qawmēm* = ק"מ“. So auch Bö. II. S. 282: „כ"נ für כ"נ“.

Man hat auch keinen Anlass zu solcher Ableitung. Denn dass dem bewusstlosen Sprachtrieb die ursprüngliche Zweilautigkeit dieser Wurzeln lebendig gewesen sei, geht nicht daraus hervor, dass wie von ו"ו so von Verben mediae semivocalis Qilqel- (Pilpel-)bildung vorkommt; vgl. im Chald. רָמַם (erheben); אָרָמַם (gewunden werden

= Wehe empfinden); נִשְׁכָּרְסָה (betäubt werden); die einzigen Beispiele, die ich in Levy's Chald. Wörterbuch gefunden habe. Vielmehr waren für den Sprachtrieb die ש"ש und die י"י in nicht höherem Grade biliteral und in nicht geringerem Grade triliteral, als die andern Verba. Für die Sprache war die Verdoppelung des zweiten Consonanten (bei den ש"ש) und die Einschiegung einer Semivocalis (bei den י"י etc.) ein eben solches Mittel, die Dreiconsonantigkeit herzustellen, wie jedes andere Mittel. Darum scheint mir die Anschauung, als seien die genannten Verbalclassen der Stufe der Biliteralität näher geblieben als die andern Verba, innerlich unberechtigt, weil sie der Sprache eine Halbheit in ihrem Fortschritt zumuthet, und äusserlich unbewiesen. Denn die Bildung von Pilpel-formen beweist nur, dass die ש"ש und י"י leichter verkürzbar schienen, weil der identische dritte Consonant und die eingeschobene Semivocalis weniger schwer beseitigt werden zu können schien. Nicht aber beweist diese Bildung, dass diese Verba weniger die Stufe der Dreiconsonantigkeit erreicht hatten, als die andern Verba.

a) Die Formen mit verdoppeltem mittlerem Stammconsonanten sind: עָיִר (umgeben) Ps. 119, 61; קָיִם (bestätigen; feststellen; im Stand erhalten) ebenfalls in Ps. 119, 28. 106; Esther 9, 21. 27. 29. 31. 32; Hes. 13, 6; Ruth 4, 7; וְהִיבַתֶּם (und ihr werdet schuldig machen) Dn. 1, 10. — וְהִצִּיטֵנוּ (wir haben uns mit Reisekost versorgt) Jos. 9, 12 und וְהִצִּיטֶם (und sie versorgten sich mit Reisekost) v. 4 in Pausa.

Ganz unabhängig von der obigen Frage über die Entstehung des קָיִם und seine innere Beziehung zu *qáwama* ist die Antwort auf die Frage, ob diese Bildung des Intensivstammes bei den Hebräern alt oder jung war. Denn oben handelte es sich um ein Urtheil darüber, ob im Semitischen überhaupt das *qáwama* der Vorgänger des *qōmēm* gewesen ist; jetzt aber um ein Urtheil darüber, ob im Hebräischen selber auch äusserlich d. h. in der Verwendung das *qiwoem*, *qijjem* der Vorgänger des *qomem* war. — Mir scheint das erstere richtig zu sein, so dass also diese Art der Intensivbildung bei den Hebräern von je gebräuchlich, nur aber nicht so herrschend war, dass sie früher beim schriftlichen Ausdruck verwendet worden wäre, sondern in diesen erst eindrang, als man bei den Aramäern gerade diese Verdoppelung des mittleren Stammconsonanten herrschend fand. So sagt auch Olsh. § 251, b: „Häufiger ist die Verdoppelung des dritten Radicals nur bei den Derivaten hohler Wurzeln, bei welchen diese Bildungsart die verwandte mit Verdoppelung des zweiten Radicals fast ganz verdrängt hat“.

Aber die Ansicht, dass ך״ן etc. aus dem Aramäischen entlehnt sei, hat Ges. Lgb. S. 396; Ew. § 121, a; Bō. II. S. 508; Ges.-Kautzsch § 72, 7; Müller § 272, 1; Stade § 143, b. — Davon dass ich die zweite Meinung billige, hält mich dieses ab, dass es sich in unserm Falle nicht um Verwendung lexicalischen Materials oder einfache Aneignung einer grammatischen Eigenthümlichkeit, sondern um Nachbildung handelt, indem das dem Hebräischen eigene Qittel-י mit der aramäischen Verdoppelung des mittleren Stammconsonanten verbunden worden wäre. Solche Nachbildung scheint mir gerade in diesem Falle fern zu liegen, weil sie ein Bewusstsein von dem י oder י׳ als dem mittleren Stammconsonanten voraussetzt, das doch bei dem Hebräer [gerade nach der zweiten Meinung] nicht vorhanden gewesen sein könnte. — Ja, man muss überhaupt daran festhalten, dass, wie das schon S. 438 f. angeführte ך״ן etc., so auch ך״ל (mit Verdrehung handeln) Jes. 26, 10; Ps. 71, 4; ך״ע (blenden) 2 M 23, 8; 5 M 16, 19; 2 Kg. 25, 7; Jr. 39, 7; 52, 11; ך״פ (verdrehen, umkehren) Am. 8, 8; Ps. 119 und 146; Hi. KL. Pred.; ך״ש (schreien) Jes. 58, 9 etc.; ja auch ך״א 4 M 11, 34 etc. etc. (vgl. § 41, 5, f) nicht von ך״ן etc. getrennt werden dürfen. Denn, wenn man einwendet, jene kämen doch von Verben, worin das י consonantisch sei, diese von Verben, worin nur װ existire und das י höchstens als latent gewordener Semivocal gelten könne: so ist zu erwidern, dass diese zweite Classe von Verben nur eine spätere Entwicklungsphase der ersteren Classe darstelle. Und wollte man gegen diese Erwiderung endlich sagen, sie könne nicht gebilligt werden, weil die beiden Classen eben durch ihre gegenwärtige verschiedene Gestalt sich als ursprünglich verschieden darstellten: so dürfen wir antworten, dass jene Verba mit consonantischem י alle noch einen andern sog. schwachen Radical besitzen, und dürfen uns auf das Gesetz berufen, dass die Sprache in mehrfach schwachen Stämmen nicht alle Schwächen hat zur Geltung kommen lassen, damit die Wortgestalt nicht zu sehr verkümmert werde. Und dem Hinweis endlich darauf, dass es auch Stämme, wie ך״א etc., gebe, begegnen wir mit dem Satze, dass die Sprache den Quiescierungsprocess der ך״ן nicht vollendet hat, und dass keine Verba mit zwei festen Consonanten ihr װ behalten haben. Diess ist die Wahrnehmung, welche mich zu dem angegebenen Urtheil nöthigt.

b) Die Formen mit accessorischer Verdoppelung des dritten Stammconsonanten sind zahlreich; vgl. wegen besonderen Interesses: מ״ת (totmachen); מ״תתי (ich habe totemgemacht) 2 Sm. 1, 16. ב״ש (Beschämung hervorbringen = warten lassen) 2 M 32, 1; Ri. 5, 28. ת״ק (sie [fm.] werden

wehklagen) Hes. 32, 16. Baer-Strack haben in den Dikduke § 55 die Form mit Segol punctirt. Die Dikduke selber sagen aber direct nur, dass die Form mit Dagesch geschrieben werde, und höchstens indirect könnten sie lehren, dass vor dem Dagesch ein Segol stehen solle, weil alle übrigen in jenem § besprochenen Formen vor dem Dagesch ein Segol haben. Aber in unserm Falle fordert die Analogie ein Sere, welches ja in betonter Silbe vor Dagesch ganz wohl stehen kann, und ich habe auch in keiner Ausgabe die Form mit Segol gefunden. Qimchi, WB. s. v. „Das Dagesch wegen des Mangels der Verdoppelung“. — Passiv z. B. **תִּרְמְמָהּ** (sie [fm.] werden erhöht w.) Ps. 75, 11, also mit *a*. — **לִצְעַן** (Spötter) Hos. 7, 5 ist jedenfalls Participium ohne *מ*; Qimchi, 108, b; Olsh. § 251, b. Bö. II. S. 246. 519 will **רִמְמָהּ** Ps. 118, 16 für Ptc. Qal nach **עֲלֵעַ**-Analogie halten, weil die Form intransitive Bedeutung habe, während die Form als Ptc. vom Polel „exaltans“ bedeuten müsse. Indess dieses Polel ist nur direct-causativ verwandt = „Hoheit, Grösse entfaltend“. Qimchi 106, a; WB. s. v.: Adjectiv. **שׁוֹרֵב** (abtrünnig) Jes. 57, 17 etc. ist passives Ptc. ohne *מ* nach der wahrscheinlichen Vermuthung von Olsh. § 251, b; Bö. II. S. 246; ebenso das Activ Jr. 31, 22; 49, 4.

Reflexiv z. B. **יִתְבַּשְׁשִׁי** (sie schämten sich) 1 M 2, 25, ganz normal (S. 197) mit *a* in Pausa. — Neben **יִתְכַּבֵּן** (es wird in Stand gesetzt werden) Spr. 24, 3 findet sich mit Zusammensprechung des *ת* und *כ* **תְּכַבֵּן** (sie soll in Stand gesetzt w.) 4 M 21, 27, ebenso **תְּכַבְּנִי** und **יְכַבְּנִי** Jes. 54, 14; Ps. 59, 5. — Eben solches Zusammensprechen und zugleich Ersatzdehnung ist eingetreten in **אֶרְמָם** (ich werde mich erheben) Jes. 33, 10; dort in Pausa mit *a*. Es steht also nicht für **אֶרְמָם**, wie Ges. Lgb. S. 152 lehrte, indem er meinte, dass auch Chateph Pathach wie Chateph Segol durch den bekannten Syriasmus zu Sere gemacht werden könne; vgl. über den andern von ihm beigebrachten Fall oben S. 279 Zach. 7, 14. Die richtige Erklärung der Form aus **אֶתֶר** hat, wie Qim. 109 b, so Ges. im Thes. s. v.; Ew. § 124, e; Olsh. § 272, a; Bö. II. S. 509; Mühlau-Volck im analyt. Anhang; Ges.-Kautzsch § 54, 2, b; Mü. § 272, k; Stade § 581, c. — Hier kommt auch die 3. pl. fem. Impfi. vor in **תִּתְמוֹגְגָהּ** (sie werden sich zerlassen, auflösen [die Hügel vor Most]) Am. 9, 13 (Qimchi 106, b); auch die 2. pl. fem. Imperativi in **תִּשְׁוִטְטְנָהּ** (durchpeitscht = durchschweift nur [mit Dativus

commodi]!) Jr. 49, 3 (Qimchi, WB. s. v.), wo die Metathesis des ך unterblieb, weil sonst drei *t*-laute auf einander gefolgt wären. — In יבֿהֿקֿוֹמֿמֿיָה (und [soll ich nicht] an denen, die sich gegen dich erheben [Ekel empfinden?]) Ps. 139, 21 ist vielleicht wegen des Zusammentreffens der drei Labialen ein ך übergangen, syn-copirt. Nicht aber ist nun mit Ges. Thes. s. v., Ew., § 160, a; Bö. § 264, Mühlau-Volck s. v. eine Participialform קֿוֹמֿך ohne ך ausserhalb jener Verbindung anzunehmen. Eher scheint, weil die Bildung ganz vereinzelt dasteht, mit Olsh. § 213, e; Mü. § 323, d; Stade § 267 eine Restituierung des ך auch in jener einzelnen Verbindung, m. a. W., ein fehlerhaftes Ausfallen des ך auch in jener Stelle angenommen werden zu müssen. Vgl. Qimchi, WB. s. v. „Es ist Adjectivum mit Hinzufügung des ך, oder es ist aus ihm das ך des Particips ausgefallen“.

c) Seltene Intensivstämme. — Hier begegnet uns כִּל (fassen), dessen Qal nur in כָּל . . . מִי (wer hat gefasst?) Jes. 40, 12 vorkommt.

Diese Form ist ganz mechanisch mit denjenigen beiden Fällen von כִּל (mit verbindendem Accent anstatt mit Maqqeph) Ps. 35, 10; Spr. 19, 7, vgl. oben S. 95, zusammengestellt in Dikduke ha-teamim § 47. Wohl hat diese Zusammenstellung von äusserlich gleichen, innerlich ganz verschiedenen Formen dazu beigetragen, dem כִּל in Ps. 35; Spr. 19 die Aussprache mit Qames non-chatuph zu geben. Dass davon nach dem Ursprung dieses כִּל aus *kull* nicht die Rede sein kann, ist oben S. 95. 109 angegeben. Vergl. hier noch Qimchi 192, b: „כִּל mit Cholem, und bei Maqqeph mit Qames chatuph; aber zwei sind mit Qames ohne Maqqeph: Ps. 35; Spr. 19“. Ob Qimchi wohl gemeint hat, dass in diesen beiden Stellen Qames non-chatuph gelesen werden solle? Oder hat er gemeint, dass man zu dem Worte „Qames“ das קִל aus dem vorhergehenden ergänze? Elias Levita z. St. nimmt das Letztere an. Aber diese Ergänzung ist doch fraglich, weil man diese beiden כִּל mit dem aus Jes. 40, 12 zusammengestellt hat. Aber die Meinung Qimchi's mag gewesen sein, welche sie wolle, jedenfalls ist Qames chatuph in Ps. 35 und Spr. 19 zu lesen. So auch mit eingehender Begründung Delitzsch im Commentar zu den beiden Stellen, und ebenso Baer; vgl. besonders zu Spr. 19, 7: „כִּל non makkephatum nec tamen *kāl* sed *kol* pronuntiandum“. Ich erwähne diess auch desshalb, weil das *kāl* uns Baer im Widerspruch mit sich selbst zeigt; vgl. oben S. 92.

Von dem angeführten Verb existirt das Qilqel (Pilpel) אֶכְלֶכֶל, יִכְלֶכֶל, כִּלְכֵּל; כִּלְכֵּלְתִי, כִּלְכֵּלְתִי (fassen; erhalten; aushalten),

Inf. כָּלַל; Ptc. מְכַלֵּל. Von dem zu Grunde liegenden Verb ist immer schon bekannt gewesen, dass es im Arab. mittleres *י* hat. Trotzdem hat man immer im Hebr. ein כָּלִי angesetzt; so Qimchi, WB., während er doch כִּיִּי hat; Ges. Thes.; Ew. 121, b; Olsh. § 190, c; Bickell § 73; Mühlau-Volck s. v.; Stade § 157, b.. Aber nur Böttcher hat § 1132 in., Anm. eine Rechtfertigung dieses Verfahrens versucht. Er führt an, dass noch die Form מְכַלִּין (Opferschalen) 2 Kg. 23, 7 im Targum existire. Das ist aber nur ein halber Beweis; denn nach Levy's Chald. Wörterbuch s. v. מְכַלִּיא ist jene Form nur eine Lesart von Qimchi, der Venetianischen Bibel von 1568 und Buxtorf, während im Aruch und in anderen Ausgaben מְכַלִּין stehe. Ausserdem macht Böttcher auf die nahe Verwandtschaft des Verbum mit כָּלַל (umfasst, abgeschlossen, ganz sein) und die häufige Geminata כָּלְכָל aufmerksam, die wohl von einem ächten ע"י nicht vorkomme. Das sind aber alles keine entscheidenden Gründe für Ansetzung eines כָּלִי. Levy hat desshalb wenigstens neben כָּלִי ein כִּיִּי gesetzt, und, wie Olsh. vgl. die angeführte Stelle mit § 233, d, hat auch Ges.-Kautzsch § 72, 7 Schluss ausdrücklich כָּלְכָל von כָּלִי abgeleitet, aber, von sich selbst abweichend, § 73, 2 כָּל Jes. 40, 12 unter die ע"י gesetzt, „weil im Arab. mediae Jöd“. Ich meinerseits glaube vorderhand genug gethan zu haben, wenn ich die Aufmerksamkeit auf diese Frage deutlich gelenkt habe.

Von כָּלִי kommt כָּלַל (hinschleudern) Jes. 22, 17; das Ptc. und מְכַלְכֵּל (Hinschleuderung) dahinter zur Verstärkung im Parallelismus mit einem Inf. absolutus. Vielleicht wird besser das ה zum folgenden נָבֵר als Artikel beim Vocativ gesetzt. — Von כָּרַק kommt כָּרַק (zerschmettern) Hi. 16, 11, obgleich dieses auch von dem anzunehmenden (S. 344) כָּרַק kommen könnte. — Von קִיר kommt יִקְרַק (und er wird herausdrehen, von oberst zu unterst kehren; untergraben, vertilgen) 4 M 24, 17. Da ist das erste *a* durch *י* consecutivum (wie in Ps. 77, 2; S. 390) und zugleich das gutturalartige *ק* erhalten worden, wie ja das *ק* allein in Bezug auf das letzte *a* gewirkt hat in מְקַרַק Jes. 22, 5.

So Ew. § 234, e; Bö. § 974, 2; Olsh. § 253: „Mit *ä* in der ersten Silbe wird alte Aussprache gewesen sein“. Aber man kann doch nicht in einer einzelnen Form ein unmotivirtes Fortdauern der ursemitischen Aussprache annehmen. Er hat hinzugesetzt: „Doch ist

die Richtigkeit der Lesart hier überhaupt zweifelhaft“. Stade § 391, c schreibt nun: „Statt ק, Nu. 24, 17 l. וְקָרָר“. Nach dem Context ist diese Lesung nahe gelegt; denn es heisst im masoretischen Texte „und wird zerschmettern die Seiten Moabs und umstürzen alle Söhne des Getümmels“. Den „Seiten“ würde der „Scheitel“ mehr entsprechen. Aber weder das Targ. (יְשִׁלוּת בְּכָל-בְּנֵי) und er [der Messias] wird herrschen über alle Menschenkinder), noch die LXX (προνομεύσει πάντας υἱοὺς Σήθ) kennt die Lesart, welche Stade [nach Knobel z. St.] vorzieht. Kn. hatte die Lesart nach Jr. 48, 45 gewählt, weil es da von dem aus Hesbon hervorgehenden Feuer heisst „und es verzehrte die Seite Moabs und den Scheitel der Söhne des Getümmels“. Indess Jr. 48 ist die masoretische Lesart auch vom Targ. (וְיִקְרִיר וְהַאֲרִיז) und die Angesehenen) wiedergegeben (LXX hat den Vers nicht); also lässt sich aus Jr. 48 kein gültiger Schluss auf 4 M 24, 17 machen.

Von שָׁרַב (umzäunen) kommt שָׁרַבָּ (dicht umzäunen), Jes. 17, 11 vor.

Das Passiv davon lautet בְּלִבְלִי (sie wurden verproviantirt) 1 Kg. 20, 27.

5. Causativstämme.

Perf.	Impf.	Imp.	Inf.	Ptc.
הָקִים	יָקִים	הָקֵם	הָקִים	מָקִים
הָקִימָה	תָּקִימִי	תָּקִימִי	הָקֵם	
הָקִימוּהָ	תָּקִימִינָה	תָּקִימִנָה		
und	und			
הָקִימוּהָ	תָּקִימִנָה			
הִיָּקֵם	יִיָּקֵם	—	הִיָּקֵם	מִיָּקֵם.
הִיָּקֵמָה	תִּיָּקֵמִי		[הִיָּקֵם]	
הִיָּקֵמָה	תִּיָּקֵמִינָה			

Hiqtıl. Perfect. Dass הִיָּמִיר (vertauschen) Jr. 2, 11 neben הִמִּיר steht, kann nicht scriptio plena sein, aber, wie Bö. II. S. 505 meint, aus Verkennung der Lesart הִיָּמִיר geflossen sein, sodass es nicht zur Annahme eines Verb יָמַר (vertauschen) führt, wovon sonst keine Spur vorhanden ist.

Denn es giebt zwar ein יָמַר in der Form תִּיָּמֵר Jes. 61, 6, aber da ist יָמַר eine Parallelbildung zu אָמַר, was ja eigentlich heisst „hervorrufen, emporstreben“, und was z. B. in יִתְאָמְרוּ (sie überheben sich) Ps. 94, 4 diese seine Grundbedeutung noch bewahrt hat. Im

Zusammenhang mit 'א ist 'ח Jes. 61, 6 nach dem Context „Ihr werdet Priester Jehovas genannt werden, Ministranten unseres Gottes wird man auch nennen, und das Vermögen der Heiden werdet ihr essen und mit ihrer Herrlichkeit werdet ihr euch gross machen“. In diese messianische Verheissung passt nicht „und ihre Herrlichkeit werdet ihr euch eintauschen“. Den natürlichen Sinn, welchen das Wort nach dem Context hat, hat auch ausgedrückt das Targum (תרגומא ihr werdet euch ergötzen) und die LXX (ἐν τῷ πλούτῳ αὐτῶν θαυμασθήσεσθε). Diesen Zusammenhang von 'ח mit 'א hat auch ausdrücklich angegeben Qim. im Com. z. St. „Das 'ח ist anstatt 'א, und es ist wie תְּחַלֵּץ הָאֱלֹהִים 5 M 26, 18“. Darin fand er also die Bedeutung „und Jeh. hat dich heute hoch sein lassen, dass du ihm seiest das Volk des Eigenthums etc.“. Aber 5 M 26, 18 ist freilich nach v. 17 auszulegen „Du hast heute Jehova sagen lassen, dass er dir Gott sei“. Indess Qimchi hat im WB. s. v. auch die Parallele Ps. 94, 4 citirt, an das Trg. von Jes. 61, 6 erinnert und den תְּחַלֵּץ (Deutung) gegeben: תְּחַלֵּץ הָאֱלֹהִים. Raschi z. St. sagt: „Ihr werdet sammeln (תְּחַלֵּץ) an ihrer Statt von der Herrlichkeit, welche sie bisher fortgetragen haben“. Man kann nicht wohl mit Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v. sagen, dass er damit die andere Deutung des 'ח von Jes. 61, 6 vertrete. Die etymologische Beziehung des 'ח zu תָּחַל halten auch richtig fest Mühlau-Volck s. v. und haben an die Parallelen יָשַׁם und אָשַׁם etc. erinnert, vgl. noch יָחַד und אָחַד. Die andere Deutung „in splendorem eorum substituemini“ vertrat Ges. Thes. s. v. יָמַר; aber dieser Ausdruck „ihr werdet eingetauscht werden anstatt ihrer Herrlichkeit“ ist schon an sich nicht natürlich. Sollte יָמַר mit תָּחַל (tauschen) in Jes. 61, 6 zusammenhängen, so könnte nur übersetzt werden „ihr werdet euch (vobis) eintauschen etwas von ihrer Herrlichkeit (אֶת partitivum)“. — Mit dem in Jes. 61, 6 liegenden יָמַר hat nun Qim. das יָמַר Jr. 2, 11 zusammengebracht im WB. s. v. יָמַר: „Das יָמַר ist geschrieben zwischen dem ה des Hiphil und dem ersten Stammconsonanten des Verbs, und es ist der lange Vocal, welcher in יָמַר, und in jenem Worte ist er geschrieben gegen die Gewohnheit. Und vielleicht ist es so, um das Wort aus zwei Bedeutungen zu mischen: der des Wortes יָמַר, welches das Wort für „vertauschen“ ist, um auszudrücken, ob ein Volk Götter mit andern Göttern vertausche, obgleich sie nicht Götter sind; und die zweite Bedeutung stammte dann von תְּחַלֵּץ Jes. 61, 6, und יָמַר wäre nach der Analogie von יָשַׁם, und seine Deutung wäre: hat gross gemacht d. h. verherrlicht ein Volk einen andern Gott, der nicht sein Gott war, obgleich sie [beide] nicht Gott waren, weder dieser noch jener“. Dieser Nebengedanke kann aber nicht in der Form gefunden werden, weil unmittelbar תְּחַלֵּץ darauf folgt. Auch übersetzt

das Trg. beide Formen ganz gleichmässig mit רָאָה „Siehe, die Völker haben nicht verlassen den Cultus der Götzen, die doch Götzen sind, in denen kein Nutzen ist; aber mein Volk hat verlassen meinen Cultus, durch den ich ihm Ehre bringe, und ist denen nachgegangen, welche ihm nicht nützlich sind“. Auch die LXX übersetzen das רָאָה und das רָאָה gleichmässig: *Εἰ ἀλλάσσονται* (cod. Alex.: *ἀλλάσσονται*) *ἔθνη θεοῖς αὐτῶν, καὶ οὗτοι οὐκ εἰσὶ θεοί· ὁ δὲ λαός μου ἠλλάξατο τὴν δόξαν αὐτοῦ, ἐξ ἧς οἱ ἀὐφελήσονται*. Aus diesem Wechsel der Tempora, den wir bei den LXX beobachten, lässt sich die masoretische Lesart erklären. Denn es scheint erst רָאָה beabsichtigt gewesen zu sein, daraus dann zur Ausgleichung der parallelen Sätze das Perfect רָאָה geworden, und endlich diesem ein neues Fragewort vorausgeschickt worden zu sein. Diess wird, weil die defective Schreibart gleich darauf folgt, also die Pleneschreibung nicht für gleichgiltig erklärt werden kann, die einzige Lösung sein. Denn auch die Lesart רָאָה, die sich in vielen Codices findet (J. H. Michaelis z. St.), erklärt die Sache nicht, kann vielmehr nur als Gleichmacherei angesehen werden; denn, wenn man annähme, im ersten Satze hätte auch רָאָה anfänglich gestanden, so wäre unbegreiflich, warum man eine Correctur bloss beim ersten רָאָה und nicht auch beim zweiten angebracht hätte. — Ges. Thes.: „Ab רָאָה = רָאָה“; ebenso Mühlau-Volck. — Ges. Lgb. S. 52: רָאָה ungewöhnliche scriptio plena für רָאָה; ebenso Olsh. § 39, f; „nur verschrieben für רָאָה“ § 255, e; „beruht nur auf einem Versehen“ § 255, i; Stade § 393, a: „ist für רָאָה verschrieben“.

Wie wahrscheinlich der Inf. abs. Qal פָּרַר Jes. 24, 19, wird (das Brechen ausüben, also direct-causativ = brechen) Hes. 17, 19; Ps. 33, 10 richtig mit Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v. von einem neben פָּרַר im Volke wirklich gebrauchten פָּרַר abgeleitet, da nun einmal dessen Existenz wegen פִּירָה (Kelter) Jes. 63, 3; Hag. 2, 16 sicher ist. Von פָּרַר auch nach Qimchi, WB., der freilich falsch überhaupt kein פָּרַר ansetzt; Olsh. § 258, b nach seiner Bemerkung über פִּירָה Sach. 11, 10, vgl. unten S. 471 beim Infinitiv; Mühlau-Volck s. v. Es ist weniger wahrscheinlich, dass diese Formen mit Bö. II. S. 518 f.; Stade § 245 von dem gewöhnlichen פָּרַר stammen. — Von פָּרַר auch פָּרַר Ps. 89, 34. Zu der Conjectur פָּרַר (ich werde entfernen; Stade § 580, d) lockt allerdings stark das folgende מַעַם, und man könnte hinzufügen, dass der Blick auf פִּירָה in der nächsten Zeile zur Wahl des פָּרַר verleitet haben kann. LXX: οὐ μὴ διασχεδάσω. Trotzdem halte ich die Con-

jectur für unnöthig; denn es kann die Wahl des auffallenden **אָפִיר** auch dadurch veranlasst sein, dass Jehova im Gegensatze zu dem bundbrüchigen Volke versichern will, er seinerseits werde dem Volke nichts von seiner Huld abbrechen. Diese Auffassung wird durch die Fortsetzung der Rede sehr begünstigt. — Das Targum **אָפִיר** (ich werde aufhören lassen = vernichten etc.) scheint so allgemein zu sein, dass daraus kein Rückschluss auf die Lesart gemacht werden zu können scheint, welche übersetzt worden ist. Ich glaube aber beweisen zu können, dass **אָפִיר** vorgelegen hat. Denn gerade **הָפִיר** wird mit **בָּטַל** übersetzt 3 M 26, 15; 4 M 15, 31; 30, 9. 13. 14. 16; Ps. 33, 10; 89, 34 und nur bei folgendem Object **קִימִי** (meine Festsetzung = **בְּרִיתִי**) wird **הָפִיר** constant mit **אַשְׁחִי** (er veränderte) übersetzt: 1 M 17, 14; 3 M 26, 44; 5 M 31, 16. 20; Ri. 2, 1. — Dagegen **הָסִיר** wird constant mit **אַעֲדִי** (weggehen lassen) übersetzt: 1 M 8, 13; 30, 32. 35; 38, 14; 41, 42; 48, 17; 3 M 1, 16; 3, 4. 10. 15; 5 M 7, 15; Jos. 7, 13; 1 Sm. 17, 26. 39. 46; 2 Sm. 4, 7; 5, 6; 7, 15. Nur für **הָסִיר** = „vernachlässigen ein Wort“ steht **בָּטַל** Jos. 11, 15, weil da **הָסִיר** eine ganz abweichende Bedeutung bekommen sollte. Vgl. die principielle Auseinandersetzung darüber, dass die genannten Formen nicht nach **ע"ו**-Analogie von **פִּיר** abgeleitet werden können, oben S. 325.

Die vocalisch afformirten Personen haben auch mit **Wav consecutivum** immer den Accent auf der Stammsilbe, vgl. S. 208 und die einzige Ausnahme § 42, 10, e (3 M 15, 29).

הִקְטָהּ (sie hat verführt) 1 Kg. 21, 25, welches bei Olsh. S. 565 als 2. sg. masc. steht, ist richtig nach der Person erkannt vom Trg.: **אַטְעִיָּאתָ** (sie liess abirren); den LXX: *μετέθεξας* Qimchi 109, a: „Das Dagesch ist ohne Nothwendigkeit, denn die Normalform davon wird mit Raphirung gesprochen „**הִקְטָהּ**, **הִקְטָהּ** etc.“. Und so hat Rabbi Juda und Rabbi Jona geschrieben, dass das Dagesch des **ה** hinweise auf ein anderes **ה**, dem **ה** der Wurzel, und dass das geschriebene **ה** das Kennzeichen des Femininum sei, wie auch das **ה**, und die Form also mit zwei Kennzeichen des Femininums ausgestattet sei, wie in **הִקְטָהּ** Jos. 6, 25 [vgl. § 42 nach dem Register]. Und so schrieb auch mein Vater. Und es scheint, dass das **ה** ein Aequivalent für den langen Vocal von **הִקְטָהּ** oder **הִקְטָהּ** ist“. Ebenso 3. sg. fm. nach Ges. Thes.; Ew. § 114, a; Bō. II. S. 520; Ges.-Kautzsch § 72, Anm. 6. In der That muss aber zur Er-

klärung der Einfluss solcher Bildungen wie הִמָּתָה (du tötetest) angenommen werden; denn ע"ע-Analogie, welche Ges. Thes. s. v. erwähnt, führt uns nur von הִסִּיתָה zu הִסָּתָה.

Die consonantisch afformirten Formen haben meist ihr ה behalten, seltener ה, im Parallelismus mit der Verdünnung des *a* zu *i* beim regelmässigen Verb, bekommen. Hinter dem *a* des 1 consecutivum hat sich immer *a* erhalten, z. B. וְהִקִּימָתִי (und ich werde auftreten lassen) 2 Sm. 7, 12; also gegenseitige Schützung der Nachbarlaute. — Mehrmals steht auch für *i* in der Stammsilbe ein *e*, meist unter dem Gegenton, wie וְהִקְמֵתָ (und du sollst aufstellen) 2 M 26, 30; seltener ohne Gegenton, vgl. וְהִקְמִנֵּנוּ (und wir werden aufstellen) Mi. 5, 4. Vgl. noch das von Qimchi 104, b angeführte הִשְׁבַּחְתָּם 1 Sm. 6, 8 und Hes. 34, 4.

Ges. Lgb. S. 405 „Unbedeutendere Abweichung vom Paradigma“; Olsh. S. 565: „Erheblicher ist die Abweichung, vermöge welcher an die Stelle des *i* inmitten der Wurzel ein *e*, entstanden aus *i*, erscheint, während in der offenen Silbe eine Verkürzung des schon frühzeitig eingeführten langen Vocals nicht erwartet werden konnte“. Auch Müller § 272, c giebt keine Vermuthung über die Ursache; ebensowenig Stade § 433, d: „Verkürzung und nachherige Steigerung des früher dort stehenden *i*. Ueberdiess fragt es sich wegen der defectiven Schreibart, ob nicht vom Schreiber des Consonantentextes Formen wie הִמָּתָה [vielmehr plene 2 Kg. 19, 22; Ps. 89, 43] oder הִמָּתָה gemeint sind“. — Nun 1) kommt aber auch וְהִפְצִיחְתָּם 1 Sm. 6, 7 vor (Bö. II. S. 506); also müsste auch diese Form nach Stade's Vermuthung vielmehr mit *i* punctirt sein; 2) warum wäre z. B. nicht הִנָּחָה 2 M 20, 25 etc. punctirt? — Einen Versuch zur Erklärung hat zunächst Ewald gemacht, vgl. § 88, a: „מִתְקִים, מִתְקִים beim Weichen des Accentus. Umgekehrt aber verfärbt sich *i* in das weniger spitze und scharfe *e*, in Fällen wie הִקְמֵתָ von הִקִּימָתִי und הִפְצִיחְתָּם von הִפְצִיחְתָּם“. Diese Begründung fügt auch Ges.-Kautzsch § 72, 5 zu der Vorstellung Olshausen's „normale Dehnung des urspr. *i*“, indem er sagt „das Fortrücken des Tones zieht eine stärkere Enttonung des *i* nach sich“; aber er deutet auch durch Verweisung auf die oben angeführte Form aus Mi. 5, 4 auf den Mangel der Erklärung Ewalds hin. Ausserdem lässt sich nicht sicher behaupten, dass הִפְצִיחְתָּם, wozu allerdings kein Singular existirt, der Plural zu הִפְצִיחְתָּם war, weil auch הִפְצִיחְתָּם existirt Jr. 44, 28; Hes. 6, 8 f. etc. etc. — Böttcher II. S. 505: „Mit Ausnahme von zwei Beispielen steht dieses Sere immer nur im Nebenton, niemals aber, wo kein Suffix zutritt, vor הִ“. Diess wird wohl die richtige Vorstellung sein; weil da der gepresste *e*-laut beim Druck des Gegentones sich verstehen lässt.

Der Vocalstammauslaut ist verschluckt worden, wahrscheinlich wegen leichter Verbindung des dritten Stammconsonanten mit dem Anlaut der Consonantafformative (und Häufigkeit des Gebrauchs), vgl. oben S. 441 f. und 449, in הִנַּפְתָּ (du hast geschwungen) 2 M 20, 25 (vom Steinmetzen) neben הִנֵּיפְתִּי (ich habe geschwungen) Hi. 31, 21 und wieder הִנַּפְתָּ 2 M 29, 24. 26; 4 M 8, 13. 15 vom Priester, der das Webeopfer darbringt² (Bö. II. S. 505: technisch); וְהִטַּלְתִּי (und ich werde schleudern) Jr. 16, 13; 22, 26. — Dass die leichte Verbindbarkeit des Consonantstammauslautes mit dem Afformativanlaut in erster Linie zur Verschluckung des Vocalstammauslautes geführt hat, ersehen wir daraus, dass neben הָכִינוּנִי (wir haben zu Stande gebracht) 1 Chr. 29, 16 auch הִכְנוּ 2 Chr. 29, 19 steht, und hauptsächlich aus den Formen von הָמִית (töten), [הִמִּיתָ 2 Chr. 22, 11 mit Suffix], וְהִמַּתָּ (und du sollst töten) 4 M 14, 15; 1 Sm. 15, 3, [הִמַּתִּי], Jes. 14, 30; Hos. 9, 16; הָמִיתוּ 1 Sm. 30, 2 etc.; וְהִמַּתָּ 4 M 17, 6, ebenso וְהִמַּתָּ 2 Sm. 13, 28 und וְהִמַּתֶּן 2 M 1, 16; [וְהִמַּתֶּנִּי]; vgl. weitere Belege für die obige Behauptung § 42, 10, e bei den Formen von בּוֹא.

וְהִטַּבְתִּי (und ich werde gut sein lassen) Hes. 36, 11. — Zu dem oben S. 445 erwähnten טָב (gut sein) existirt das regelmässige Hiqtıl הִטִּיבָהּ 1 Kg. 8, 18; 2 Kg. 10, 30 und plene הִטִּיבוּהָ 2 Chr. 6, 8; daneben aber auch die an der Spitze dieses Absatzes stehende Form. — Es ist natürlich, diese Form zu טָב zu stellen, weil sie zu den regelmässigen Hiqtılformen dieses Verbs nur eine geringe Abweichung bietet. So Qimchi 104, b: „Und diese Bildung [des Hiqtıl der ע"ו] kommt nach zwei Analogien wie eine einzige vor: Hes. 36, 11. Und es ist möglich, dass man so gesagt hat, weil יָטַב und טָב in derselben Bedeutung vorkommen, [dass deshalb] man gemischt hat in dem Worte zwei Wurzeln, wie eine“. So bei טָב auch Ges. Thes. s. v.; Ew. § 122, e, der freilich ganz willkürlich auch הִיטִיב etc. anstatt von יָטַב von טָב ableitet; Bö. II. S. 561; Mühlau-Volck s. v. — Nicht dem einfachsten Werden der Erscheinung entspricht es, die Form zu יָטַב zu stellen, weil sie von dessen regelmässigen Formen mit Consonantafformativen (nur überhaupt הִיטַבְתָּ Jr. 1, 12; Ruth 3, 10; 4 M 10, 29. 32) weit stärker abweicht. Aber bei יָטַב hat unsere Form Qimchi zwar nicht im Mikhlol 93, a, aber im WB. s. v. (Deutung: ich werde besser sein lassen eure Endzeiten, als eure Anfangs-

zeiten); Olsh. § 255, f: „Ursprünglich war wohl das regelrechte **הִתְבַּחֵי** beabsichtigt“ [indess, wie wäre man durch die scriptio defectiva des Sere, die doch auch 4 M 10, 29. 32 steht, vom **יָטַב** abgelenkt worden; und wesshalb hätte man 4 M 10, 29. 32 nicht auch eine Form wie von **טִיב** punctirt?]; ebenso Ges.-Kautzsch § 70, Anm. und Stade § 466, a: „Statt **וְהִתְבַּחֵי** wird **וְהִי** zu lesen sein“. — Abraham de Balmis hat für solche Formen, wie die eben besprochene, einen besondern Abschnitt „Von denen, die zusammengesetzt sind aus mehreren Wurzeln“ pag. 203. Da zählt er die jetzt besprochene Form zuerst auf; dann die oben S. 413 besprochene aus Sach. 10, 6.

Neben **הִבִּישׁ** (beschämen, zu Schanden werden lassen), welches Perfect nur in den beiden Formen **הִבִּישׁוּךָ** Ps. 44, 8 und **הִבִּישָׁהּ** Ps. 53, 6 vorkommt, existirt im Perfect, und zwar nur in diesem, auch **הִוִּבִישׁ** (beschämen 2 Sm. 19, 6; gewöhnlich direct-causativ „eine Schandfigur machen“, wie Nägelsbach § 18, 3 treffend übersetzt hat, d. h. zu Schanden werden). Dieses letztere Perfect ist richtig von **יָבַשׁ** (vertrocknen, gleichsam des Blutes verlustig gehen, erblassen, erbleichen, absterben) hergeleitet worden durch Qimchi 90, b: „**יָבַשׁ** und **בִּישׁ** sind von derselben Bedeutung, und so kommt von der Conjugation Hiphil **הִוִּבִישָׁהּ** 2 Sm. 19, 6“; Ges. Thes. s. v. mit Vergleichung des Arabischen; Ew. § 122, e; Olsh. § 255, i Schluss; Mühlau-Volck s. v. Nur Bö. § 1136 meint, das **ו** habe sich hier, anstatt zwischen den ersten und dritten Stammconsonanten, vor den ersten eingedrängt. Das ist eine unmögliche Auffassung, die selbst dann nicht gebilligt werden könnte, wenn nicht jene erstere möglich wäre.

הִבִּאִישׁ (ist zu Schanden geworden; Trg. „sie alle gehen dahin zum Sichschämen“; LXX lassen dies Wort weg) Jes. 30, 5 ist forma mixta. Qimchi 90, b und WB. s. v. **יָבַשׁ** hat aber nur an die Bedeutungsverwandtschaft von **יָבַשׁ** und **בִּישׁ** erinnert und hat die Form nicht bei **בִּאִישׁ** erwähnt. Er hebt auch im Commentar z. St. hervor, dass es mit zwei literae quiescentes geschrieben sei, und erklärt: Alles steht in Schanden von ihm [Israel] und ist beschimpft, weil sie zu einem Volke [als Hilfesuchende] gegangen sind, das ihnen nicht nützen wird“. Auch Raschi z. St. schreibt einfach „**כָּל הַיִּבִּישׁ**“. Und die Form ist jedenfalls nicht zu erklären, wie es Ges. Lgb. S. 464 thut, indem er sagt: „Der Consonantenschreiber verwechselte orthographisch

הַבַּיִשׁ und הַבִּישׁ, הַרְבִּישׁ, und der Punctator half nach, so gut es ging“. Aber הַבַּיִשׁ kann wegen des א nicht auf orthographische Verwechslung zurückgeführt werden, da es ein Verb (stinken) giebt. Zu solcher Behauptung, dass unsere Form aus הַרְבִּישׁ verschrieben sei, wäre Grund vorhanden, wenn hinter ה ein ך stünde. — Vielmehr הַבַּיִשׁ ist die vom Consonantenschreiber mit voller Absicht geschriebene Form, weil er ausdrücken wollte „alles dünstet Gestank aus; stinkt; ist stinkend = verderbt geworden“. — Es fragt sich also auch nicht, ob die Punctuation so aufgefasst sein will, als ob in die Form הַרְבִּישׁ irgendwie eine andere Aussprache (mit eingeschobenem Hiatus) sich eingeschlichen habe. Dieses haben angenommen Röd. im Index analyt. z. Thes., aber er beruft sich mit Unrecht auf 2 Sm. 11, 24, denn die dort stehenden Formen mit א fallen in das Gebiet des Ueberganges von ל"ה in א"ל und umgedreht; und Mühlau-Volck s. v. בִּישׁ, indem sie von einem Metaplasma reden. Von einer solchen Veränderung der Aussprache von הַרְבִּישׁ oder von einer solchen Ineinsbildung des Hiqtıl von בִּישׁ und בַּישׁ wissen wir sonst nichts, und die Punctuation veranlasst uns nicht zu ihrer Annahme. — Die Punctuation ist jedenfalls nur so aufzufassen, dass sie ein Hinweis auf ein Qeri הַרְבִּישׁ sein will. So Bö. II. S. 521 und Jesaja, ed. Baer-Delitzsch, indem da das „הַרְבִּישׁ קָרִי“ an den Rand gesetzt ist, so auch Delitzsch im Commentar z. St. Bei Ew., Olsh., Ges-Kautzsch, Müller, Stade finde ich die Form nicht.

Imperfect. — Z. B. יִמִּית (er wird töten) 4 M 35, 19 etc. — הַרְבִּישׁ (ihr lasst zu Schanden werden) Ps. 14, 6 (die einzige suffixlose Form, die vom regelrechten Impf. Hi. vbi. בִּישׁ vorkommt). — Cohortativ z. B. אֶשִׁיבָה (ich will zurückkehren lassen = wieder wenden) 2 Sm. 17, 3 etc.; אֶהֱיָמָה (direct-causativ: ich muss toben; Trg. אֶתְרַעַם = ich donnere; Levy: ich murre; LXX: ἐταράχθην) Ps. 55, 3. So Qimchi, WB. s. v. הָיָה; Ges. Thes. s. v. הָיָה: „nostrum ich möchte toben“; Ew. § 228, a: „Ich muss etc.“; Mühlau-Volck s. v. הָיָה „ich muss stöhnen“. Mit welchem Rechte Olsh. § 244, e die ähnliche Form aus Ps. 77, 4 (vgl. unten nach dem Register) auch in Ps. 55, 3 setzen will, sehe ich nicht. — Mit Consonantafformativ giebt es drei Formen (alle drei bei Qimchi 105, b): a) הַהִימָה (sie werden toben) Mi. 2, 12; Trg. abrupt „daselbst Vielsein von Menschen(?)“; LXX: ἐξαλοῦνται (werden herausspringen, sich aufbäumen) ἐξ

(vor) *ἀνθρώπων*“; Qimchi im Com. z. St. „Wegen der Menge von Menschen, welche sich an einem Punkte versammeln, werden sie toben; wegen des Feindes werden sie toben“. Wesswegen sagt Olsh. S. 526, dass der Text schwerlich unversehrt sei? Und es lässt sich (vgl. die zwei gleichgeschriebenen Formen oben S. 441. 445 [Sach. 1, 17; Hes. 13, 9]) nicht sagen, dass die Form wegen des fehlenden י vielleicht ohne Vocalstamm-
auslaut gesprochen werden sollte. Qimchi erwähnt die Form auch im WB. s. v. *הים*, wozu es auch Olsh. a. a. O. ohne Grund stellen will. — b) *תְּקִימָנָה* (ihr [fm.] bringt zu Stande) Jr. 44, 25.

Keinen Anstoss an dem י vor *mn* nimmt (ausser denen, welche die Form nicht erwähnen) Ew. § 89, g; 196, c; er schreibt es der lebenden Sprache selbst zu, hält also die Tradition für irrthumsfrei. und Ewald ist der Einzige, welcher S. 9 die Form ins Paradigma gesetzt hat (wie schon Buxtorf, Thes. gram. p. 217, haben alle von mir verglichenen Neueren *תְּקִימָנָה* im Paradigma; nur Müller, der die jetzt fragliche Form nicht erwähnt, hat davor auch *תְּקִימָנָה* gesetzt § 272 und in den nachgelieferten Tabellen). Ebenso Bð. II. S. 506: „Eine dem Nachdruck dienliche Härte, die bei den bequem gepaarten *mn* noch am leichtesten durchging“. — Dass aber der Consonantencomplex *mn* nicht zur Erklärung verwendet werden darf, zeigt die Form aus Mi. 2, 12. Nun kann man sagen, dass doch die doppelte Aussprache von *תְּקִימָנָה* Mi. 2, 12 und *תְּקִימָנָה* Jr. 44, 25 aus der lebenden Sprache stammen müsse, weil, wenn die Punctatoren von sich aus selbständig diese Consonanten vocalisirt hätten, sie dieselben doch gleichmässig behandelt hätten. Aber leichter als dass die Consonantenschreiber, die der lebenden Sprache näher standen mit der gleichen Schreibweise verschiedene Wortkörper gemeint hätten, lässt sich annehmen, dass die dem Leben der Sprache immer ferner tretende Tradition die gleichen Consonanten verschieden vocalisirt haben. Darum haben sich nach meiner Ansicht mit Recht gegen die Richtigkeit der vorliegenden Punctuation erklärt Olsh. § 257, g; Ges.-Kautzsch § 72, 5; Stade 572, d. Nur muss ich hinzufügen, dass vom Consonantenschreiber, wenn wir einmal auf dessen Tendenz uns zurückziehen, bloss *תְּקִימָנָה* beabsichtigt gewesen sein kann; dass wir ihm also nicht mit den genannten drei Gelehrten eine aussergewöhnliche Scriptio plena zur Anzeigung der Aussprache *תְּקִימָנָה* zu-
trauen dürfen. Davon hält mich auch die jetzt gleich zu erwähnende Form ab, weil sie kein י zur Anzeige des e-lautes zeigt, und weil auch Jr. 44, 25 nicht etwa das י zur Anzeige des Hiqtilcharacters der Form nöthig war; denn dieser ergab sich aus dem Context.

c) **תִּשְׁבְּנָה** (sie lassen zurückkehren) Hi. 20, 10.

יָמַר hinter **לֹא** Hes. 48, 14 (nicht soll man vertauschen) ist von Bö. II. S. 520 richtig aus **ע"ע**-Analogie erklärt worden.

Denn die Punctatoren haben die Form ausdrücklich als Indicativ gefasst, weil sie das sich anschliessende **Qeri יָמַר** mit Chireq und nicht mit Sere punctirt haben. In **לֹא יָמַר** Ps. 15, 4 (so Buxtorf, J. H. Michaelis und Baer-Delitzsch) weist die Scriptio defectiva auf die beabsichtigte Aussprache **יָמַר** hin (Bö. II. S. 506, Anm. 1), welche auch bei Hahn steht und hier als Indicativ noch ausdrücklich durch die gewöhnliche Aussprache mit **i** documentirt wird. Mühlau-Volck s. v. **מַר** haben nicht ganz genau aus Ps. 15, 4 die Form **יָמַר** citirt; denn die scriptio defectiva ist durch die Masora bezeugt. Auch vgl. die Wirksamkeit derselben Analogie oben S. 449 in der Form aus Jr. 48, 11. Diese dort stehende Form hat, was ich jetzt nachtrage, Qimchi unter **מַר** (bitter sein) aufgezählt, indem er aber ganz richtig sagt, die Form habe andere Bedeutung, als die übrigen Formen von **מַר**, nämlich: **לֹא נִחַלְתָּ** = wechselt nicht. Buxtorf freilich, der in der Concordanz ebenfalls die Form unter **מַר** aufzählt, übersetzt „*amarus factus est*“. Davon könnte allerdings nach dem Sinn der Stelle die Rede sein, weil **רִיחַ** als Duft und nicht als Geruchssinn gemeint ist; aber „hat gewechselt“ entspricht dem vorausgehenden **קָמַר** (hat Stand gehalten). So auch das Trg. **לֹא קָמַר** = hat nicht nachgelassen, ist nicht erschlaft; die LXX: *οὐκ ἐξέλιπε*; Qimchi auch im Com. z. St.; ebenso Raschi: **לֹא נִחַלְתָּ**. — Qimchi, WB. s. v. **יָמַר** stellt die fragliche Form einfach hinter die regelrechte Form **יָמַר** 3 M 27, 10. Ebenso wenig sagt etwas zur Erklärung Ges. Thes. s. v. — Olshausen § 257, g, welcher allein noch die Form erwähnt, stellt sie unter die Jussivformen; denn er muss mit **יָמַר** die Form Hes. 48, 14 (Ps. 15, 4) meinen, weil sie nach Ausweis der Concordanz nirgends sonst steht (weder von **מַר**, wovon Olsh. seine Form herleitet, noch auch von **מַר** [bitter sein]).

Jussiv: z. B. **יָסַר** (er möge weichen lassen) 2 M 8, 4 etc.; also **ר** hat keinen Einfluss ausgeübt. — Einmal **אֶל-תִּשְׁבְּ** (nicht mögest du zurückweisen!) 1 Kg. 2, 20. — **אָסַר** (ich will weg-
raffen) Zeph. 1, 2 f. wird von Qimchi im Commentar z. St. einfach ein **אִיִּתֵּן** d. h. Imperfect genannt; ebenso von Ew. § 240, c; 312, b. Aber es ist richtig von Olsh. § 257, g und Stade § 580, e für Jussiv der **ע"ע**, unrichtig von Bö. II. S. 520 für Imperfect nach **ע"ע**-Analogie erklärt worden. Denn da wir das Sere aus dem Sinn der Form erklären können, vgl. **וְאֶחָזְקָה** (und ich will erfassen) Jes. 42, 6 [die andern Jussive der 1. sg.

u. plur. Jes. 41, 23. 28; 1 Sm. 14, 36; Hi. 23, 9. 11; Bö. II. S. 172]: so brauchen wir keinen lautlichen Factor anzunehmen.

Impf. consecutivum z. B. **וַיִּרָם** (und er machte eine Erhebung, führte einen Schwung aus [mit dem Stab]) 2 M 7, 20 etc. Aber **וַיִּסָּר** (und er entfernte) 1 M 8, 13 etc., und so allemal bei schliessendem **ר**. — Die 1. sg. gewöhnlich wie **וָאֶסִיר** (und ich entfernte) Hes. 16, 50; so der Regel gemäss auch **וָאֶשִׁיב** (und ich erwiderte) Neh. 2, 20; 6, 4; aber auch einmal **וָאֶשֶׁב** Jos. 14, 7; aber wieder **וָנָשֶׁב** (und wir brachten zurück) 1 M 43, 21.

Imperativ z. B. **הִסֵּר** (entferne!) 1 Kg. 20, 24 etc. Einmal **הָשִׁיב אָח** plene (erstatte zurück!) 2 Kg. 8, 6; zwar könnte dieses auch Inf. abs. sein; aber dieser kommt ebenso selten plene geschrieben vor. Es ist möglich, dass mit Ew. § 227, c das **י** als spätere Orthographie zu betrachten ist. Bö. II. S. 171 meint, durch die Schreibung mit **י** sei die Imperativform **הָשִׁיב** beabsichtigt gewesen; weil man in „zugartig verbindender Aussprache“ *haschibeth* gelesen habe, also das **י** in einer offenen Silbe sich habe ausbreiten können. Von den Fällen, die er dazu rechnet, sind aber 1 M 19, 17 und KL. 5, 1 schon oben S. 308 f. so erklärt, dass der schwere Endconsonant die Erleichterung der Form verhindert hat, und zu solcher Erklärung bekommen wir durch die **א"ל** die Erlaubniss, weil bei ihnen das **א** diese Wirkung in ziemlichem Umfang hervorgerufen hat; vgl. § 42 bei 2 Kg. 6, 29 nach dem Register. Ueber die Fälle von Nichterleichterung des **א** und **י** der ע"ו durch die Veränderung des Modus siehe schon oben S. 442. Es ist mir das Wahrscheinlichste, dass gerade bei den ע"ו der unerleichterte Vocal auch zum Theil blieb, weil ein Stammconsonant in ihm ruhte. Ich kann desshalb auch nicht die Vermuthung, die ich zuerst hegte, vertheidigen, dass in **הָשִׁיב** ein Infinitivus beabsichtigt gewesen sei, wie wir nachher einen besprechen werden (Hes. 21, 31). — In Pausa steht Jes. 42, 22 **הָשֶׁב** mit dem breiteren *a-ä*; vgl. S. 184. — Verstärkt lautet er z. B. **הָשִׁיבָה** (erstatte doch zurück!) Ri. 11, 13. — Die 2. pl. fem. fehlt.

Infinitivus constructus z. B. **הָסִיר** und **הָרִים** Hes. 21, 31, welche in der Concordanz als Imperative stehen. Sie sind aber als Inff. mit dem Subjecte Gott richtig gefasst vom Targum (**אֶעֱרִי** = ich werde vergehen lassen und **אֶבְטֵל** = ich werde aufhören lassen), und während Qimchi die Stelle im WB. s. v. **סִיר** ohne eine Bemerkung citirt, sagt er im Commentar

z. St. ausdrücklich, beide Formen hätten die Bedeutung des Infinitiv (עֲנִין מְקוֹר), wie auch Raschi sich auf das Targum beruft, also mit demselben die Formen als Inff. fassen muss. Als Inff. sind dieselben auch verstanden von den LXX ἀφείλον [τὴν κίδαριν] καὶ ἐπέθου [τὸν στέφανον]), nur dass sie falsch eine zweite Person zum Subjecte machten, auch das הָרִים הֶעֱטָה („abheben“ [Smend z. St.] die Krone) unrichtig verstanden. Auch sind die Formen als Inff. verstanden von Ew. § 328, c. — Vgl. ferner הָמִית (töten) 1 M 18, 25 etc. — Als Inf. absolutus verwendet findet sich הָכִין Jos. 4, 3; Jr. 10, 23; Hes. 7, 14 neben der regelmässigen Form הָכָן (indem sie Posto fassten, Aufstellung nahmen) Jos. 3, 17. — Einmal der Inf. absolutus neben הָקָם 5 M 22, 4 und Ri. 7, 19 plene הָקִים Jr. 44, 25. Es ist als ungewöhnliche Scriptio bemerkt bei Olsh. S. 584; Bō. II. S. 507. Und es wird sich auch kein besonderer Grund für diese Orthographie angeben lassen, obgleich gerade das oben S. 465 erörterte הָקִימָה folgt.

Von הָשִׁיב 2 Sm. 15, 8 ist α) der erste Theil schon von den Masoreten richtig durchschaut worden, indem sie הָשִׁיב als Randlesart anmerkten, als wenn der zweite Theil הָשִׁיב hiesse und das Ganze bedeutete „wenn er mich festen Wohnsitz gewinnen lässt“, wie denn wirklich הָשִׁיב (mein Wohnen) vorangeht. Sie hätten nur den 2. Theil auch von הָשִׁיב ableiten sollen. — β) Es ist nicht deshalb, weil der zweite Theil kein ם besitzt, mit diesem das Hi. von הָשִׁיב gemeint, vgl. LXX „ἐὰν ἐπιστρέφω ἐπιστρέψῃ με κύριος“, und das vorausgehende הָשִׁיב als Vorausnahme des verbum finitum zu fassen (Bō. II. S. 227); denn das ist syntactisch unannehmbar. Die Aussage des „Zurückkehrenlassens“, welche ja auch durch die Masoreten in der Aussprache des zweiten Theiles festgehalten worden ist, hat freilich auch das Targum (אָם אֶתְּרָא יִיבֹנִי הָ = wenn zurückkehren, ja zurückkehren mich lassen wird Jehova) ausgedrückt. — Von Qimchi ist eine gelegentliche Aeusserung über die Stelle aus Mikhlol 68, b, wonach er הָשִׁיב als הָשִׁיב und das ם als transponirte Semivocalis von הָשִׁיב fasst, schon oben S. 197 angeführt. So geschrieben wird die Stelle von ihm auch kurz fol. 96, b erwähnt; aber ausführlich handelt er über dieselbe fol. 109, b so: „Es schrieb Rabbi Juda, wie er schrieb bei יִיבֹנִי [die mit mir hadern] Ps. 35, 1, dass der zweite Stammbuchstabe zum ersten Stammbuchstaben gemacht worden sei. Es gefällt auch zu sagen, dass das ם ein Zusatzbuchstabe sei, obgleich ich nicht das ם als Zusatzbuchstaben beim Infinitiv gefunden habe; es könnte diess aber hinzugefügt sein, wie es bei Nominibus hinzugefügt ist“. Im WB. erwähnt er die Stelle weder unter הָשִׁיב noch unter

יָשׁוּב. Im Commentar z. St. sagt er: „יָשׁוּב ist das Kethib, und das Qeri ist יָשׁוּב. יָשׁוּב ist ein Wort des „Zurückkehrens“; und das Qeri יָשׁוּב ist ein Wort des „Wohnens“, und es ist der Infinitiv und will besagen: „Wenn er mich zurückkehren lassen wird nach Jerusalem, damit ich in demselben wohne“. Er hat also, wie die Masora, zwei Zeitwörter in der Stelle gefunden. Es kann aber nur eines ursprünglich in der Stelle gelegen haben. Ich habe nun schon gesagt, dass mir das Verb יָשׁוּב in beiden Formen beabsichtigt gewesen zu sein scheint, weil es sich leichter erklärt, dass aus יָשׁוּב ein יָשׁוּב nach der oftmaligen Verschreibung eines ״ für ״ geworden sei, als dass aus יָשׁוּב ein יָשׁוּב geworden wäre. Und wenn man annähme, dass das erstere Wort absichtlich so gestaltet sei, wie es jetzt da steht, (aus יָשׁוּב ein יָשׁוּב gemacht worden wäre, um auch dem ersteren Worte die Bedeutung des Zurückführens zu geben): so würde man nicht im Sinne der Masoreten handeln, welche doch sonst solche scripturae mixtae vertreten. — γ) Endlich eine zweimalige Verschreibung anzunehmen und mit Olsh. § 258 Schluss קָצַב herzustellen, scheint zu gewagt zu sein.

לִקְרַע (um zu brechen [meinen Bund]) Sach. 11, 10 ist α) richtig von Olsh. § 258, b so gefasst: „Die Schreibart beruht auf einer Umwandlung des Inf. von קָרַע (= קָרַע) in den von קָרַע“; ebenso von Stade § 245: „Hier meint der Consonantentext eine Form auf ך, welche die Punctatoren nicht anerkannt haben“. Diess ist die einfachste Erklärung, weil da der Consonantentext als normal anerkannt und der Punctuation eine Maassregel zugeschrieben wird, die sehr nahe lag, weil das Verb קָרַע das herrschende war. — β) Ges. Thes., welcher allerdings ein Verb קָרַע anerkennt, setzt doch den fraglichen Inf. zu קָרַע. Er meint also (da er nichts von ״-Analogie erwähnt), die fragliche Form sei nur ungewöhnliche scriptio plena. Diess ist als weniger einfache Erklärung zu missbilligen. — γ) Ebenso wenig ist zu billigen die Auffassung von Bō. II. S. 519: „לִקְרַע Zach. 11, 10 Kth. (Q. unangemerkt: לִקְרַע)“. Da nimmt nämlich Böttcher, welcher überhaupt nur ein Verb קָרַע anerkennt, an, dieses Verb habe beim Leben der Sprache seinen Inf. Hiq. auch nach ״-Analogie gebildet, und die daraus entstandene Bildung sei dann von den Punctatoren nicht anerkannt worden.

קָקַר Jer. 6, 7 leite ich mit Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v. von קָרַע (quellen) ab; also „quellen lassen“. So jedenfalls auch die Punctatoren, indem sie das קָרַע (Grube, Cisterne) umändern wollten und konnten, weil, wenn קָקַר (Brunnen) קָקַר und קָקַר gesprochen wurde, doch auch umgedreht קָקַר die Bedeutung „Brunnen“ erlangt hatte. Diese Ableitung von קָקַר scheint mir deshalb richtiger, als die von קָרַע (kalt sein), also „kalt sein lassen“, weil mir 1) von einer

Cisterne nicht gerade ausgesagt werden zu können scheint, dass sie ihr Wasser kühl halte, und 2) weil ich den Satz nicht verstehe „dass Jerusalem seine Bosheit kühl gehalten habe“, vielmehr weil mir das Bild „kühl = frisch. beständig“ von der Bosheit zu unnatürlich erscheint. — Von demselben Verb kommt nach נָחַם -Analogie נִחַם . So auch das Targum („gleich der Cisterne, welche in Stand erhält d. h. beständig sein lässt ihr Wasser, so haben sie lang ausgehalten und sich beständig gezeigt in Thaten der Schlechtigkeit“); so auch Raschi kurz: „ נִחַם ein Wort des Quellens; $\text{נִחַם} = \text{נָחַם}$; so sprudelte ihre Bosheit beständig, indem sie fortfuhren und continuirlich handelten“; so auch Qimchi, WB. s. v. und Com. z. St.: „Gleich dem Hervorquellen aus dem Quellort eines Brunnens; wie der Brunnen sein Wasser hervorsprudelt beständig ohne Unterbrechung, so hat sie quellen lassen ihre Bosheit“. — Die gegentheilige Ansicht haben Hitzig und Graf z. St.; Bð. II. S. 489. 519. So nach der LXX: $\omega\varsigma \psi\acute{\upsilon}\chi\epsilon\iota \lambda\acute{\alpha}\chi\chi\omicron\varsigma \upsilon\delta\omega\rho, \omicron\upsilon\tau\omega \psi\acute{\upsilon}\chi\epsilon\iota \kappa\alpha\chi\iota\alpha \alpha\upsilon\tau\eta\varsigma$ = wie eine Cisterne kühl sein lässt Wasser, so ist kühl ihre Schlechtigkeit. — Der Einzige, welcher sonst noch die Formen erwähnt, Ewald § 114, a, spricht bloss von einem Uebergang der נָחַם und נִחַם , aber sagt nicht, was er für das zu Grunde liegende hält.

$\text{לְנַחֵם} \text{גִּיּוֹת}$ (um in Schwingungen zu versetzen Nationen) Jes. 30, 28. Qimchi. WB. s. v. נִחַם : „Und der Infinitiv vom Hiqtıl ist לְנַחֵם ; oder es ist Nomen“. Es muss aber nothwendigerweise als Inf. angesehen werden, weil es nicht im Status cstr. steht, also das folgende גִּיּוֹת als Object regiert. Und es sagte richtig -Ges. Lgb. S. 405: „Vom Infinitiv kommt einmal die chaldäische Form mit Femininalendung vor: נִחַם (mit Qames impuro); vgl. נִחַם [übermüthig handeln] Dn. 5, 20“. So auch Ew. § 156, d: „Die Bildung erscheint theils dichterisch theils in späteren Schriften mit unwandelbarem נִחַם und gilt allmählich in der Bedeutung eines blossen Infinitivs: נִחַם Jes. 3, 9 [„das Anerkennen = Berücksichtigen der Person; aber diess ist kein Inf., weil es im Status cstr. steht]; נִחַם Jes. 30, 28; נִחַם Esth. 2, 18 [Ruhenlassen, Beruhigung; ist auch nicht durch die Rection als Inf. erwiesen]. Auch von Olsh. S. 582 f. werden die Formen aus Jes. 3, 9 und Esth. 2, 18 unrichtig als Infinitive aufgeführt und dazu noch נִחַם Esth. 4, 4 [Rettung], aber auch dieses ist als Substantiv gebraucht. Böttcher wiederum begeht den umgedrehten Fehler, indem er I. S. 585 zwar die Formen נִחַם , נִחַם , נִחַם richtig als Substantiva auffasst, aber נִחַם Jes. 30, 28 nicht von denselben sondert, während diess doch nach seiner Rection Infinitiv ist. Auf diese „Verbalrectionskraft“ von נִחַם haben auch Mühlau-Volck hingewiesen. Auch Müller § 272, g erwähnt richtig נִחַם als Infinitiv. Stade § 621, c aber giebt wieder alle vier Formen als Infinitive.

Particip z. B. מְמִיחַ 1 Sm. 2, 6 etc.; מְבִישׁ Spr. 10, 5 etc. Ueber die wahrscheinlichste Ableitung des ē vgl. oben das, was bei מִסֵּב gesagt ist; S. 353 f.

Das seltene Causativum mit ח, dessen beide Beispiele vom starken Verb oben § 28 Anhang erwähnt (und vgl. ein drittes Beispiel unten § 41, 5, a), scheint mir auch Jr. 25, 34 in der Form חָחִיצוּחֵיכֶם (und ich werde euch zerschmeissen) vorzuliegen. So mit Hitzig und Graf z. St. Denn nur so bekommt die Stelle natürlichen Zusammenhang. Und aus dem Anstoss an jener seltenen Form lässt sich ח nach ח und das יָכֶם erklären. Auch Olsh. § 213, d hält eine Textänderung für nöthig; Stade § 159, b erwähnt nur die Ansicht jener beiden Exegeten. Schon Ges. Lgb. S. 254 hat bestimmt eine Verbalform gefordert; ebenso Thes. s. v. — Bö. II. S. 33 Anm. und Mühlau-Volck s. v. schützen das Substantivum.

Hoqtal. Defective חָחֵן (und in Stand soll gesetzt w.) Nah. 2, 6; sonst plene: z. B. חָחָה (getötet werden) 5 M 21 22 etc.; auch חָחָהּ 2 Sm 21, 9 ohne Metheg und trotzdem mit ח. — Imperfect z. B. יִחָחַ 1 M 26, 11 etc. Jussiv אֶל־חָחָהּ (nicht werde sie getötet!) 2 Kg. 11, 15. Impf. consecutivum חָחָהּ (und sie wurde getötet) v. 16; also Milra, vgl. oben S. 162. Infinitivus cstr. nur חָחָהּ (das Beseitigtwerden) Dn. 12, 11. Inf. abs. kommt nicht vor. Particip z. B. מִחָחָהּ (getötet) 1 Sm. 19, 11; zur Vergleichung mit den oben aus Ps. 78, 30; Hi. 19, 13; Ps. 58, 4; Jes. 1, 4; Hes. 14, 5 genannten Formen bemerke ich מִחָחָהּ (entfremdet) Ps. 69, 9.

Hi., Ho. nach ע"ע-Analogie. Von חָחָהּ (ausschütten, wegwerfen [חָחָהּ Jes. 46, 6]) kommt חָחָהּ KL. 1, 8. — Ferner חָחָהּ (direct-causativ = abbiegen, abweichen) Spr. 4, 21. — Ferner neben חָחָהּ 1 Sm. 26, 19 und Hi. 36, 16 sowie חָחָהּ 5 M 13, 7 etc. auch חָחָהּ Jr. 38, 22, חָחָהּ 2 Kg. 18, 32; Jes. 36, 18 und 2 Chr. 32, 15; חָחָהּ Jr. 43, 3 und 2 Chr. 32, 11 (verführen). — Endlich חָחָהּ (wegschaffen; das ganze Hiq. kommt nicht in der regelmässigen Gestalt vor, und das Perf. Hi. auch nicht mit verdoppeltem ח) 5 M 19, 14; Mi. 6, 14; Spr. 22, 28; Ptc. 5 M 27, 17; Hos. 5, 10 und חָחָהּ Jes. 59, 14 können principiell richtig nur aus ע"ע-Analogie mit Ersatzverdoppelung erklärt werden; wenn es auch dem Leben der Sprache mehr zu entsprechen scheint, sie von der Verdoppelung des anlautenden Stammconsonanten abzuleiten; vgl. S. 450 über חָחָהּ

1) Qimchi 107, b: „ויל; es wird gesprochen bei dieser Wurzel ein Wort, welches fern ist von dem allgemeinen Wege ויליח KL. 1, 8. Denn auf dem allgemeinen Wege [wäre es geworden zu] ויליח; weil, ehe das Wort mit dem weiblichen Fürwort verbunden wurde, es וילי war, indem der lange Vocal [das Sere] als Hinweis auf den zweiten Stammconsonanten stand, wie ich dich es kennen gelehrt habe. Und als man das Wort [mit dem Suffix] verband, liess man den langen Vocal ausfallen wegen der Menge der [langen] Vocale bei der Vergrösserung des Wortes. Und in ויליח ist das Dagesch ein Aequivalent für den langen Vocal, und das Wort ist zubereitet für die Zunge [Aussprache], damit wir nicht beim Lesen des ויל lang aushalten, sondern es beim ויל mit Dagesch verkürzen“. Ueber וילי sagt er nichts im Mikhlol; aber im WB. s. v.: „Das Dagesch ist Aequivalent für den langen Vocal“. Ueber ויליח sagt er 109, a: „Das Dagesch ist Aequivalent des langen Vocals in ויליח, ויליח, obgleich der lange Vocal in ihnen nicht wurzelhaft ist“. Bei וילי bezieht er sich 109, a auf das zurück, was er bei וילי gesagt habe. Also schon Qimchi hat die meisten der genannten Formen richtig so aufgefasst, wie wir es bis jetzt thun.

2) Nur die Formen von ויל ausser dem genannten Hoqal hat er von einem ויל abgeleitet Mikhlol 75, b; WB. s. v. Er hat das nicht gethan, weil er וילי Jes. 59, 13 bestimmt von ויל abgeleitet hätte, denn darüber ist er schwankender Meinung, vgl. WB. s. v. ויל: „Und es ist möglich, dass von dieser Wurzel in einer andern Bedeutung וילי Jes. 59, 13 stammt. Und es ist Inf. vom Qal“; so auch im Com. z. St.; aber s. v. ויל führt er doch beim Niphal diese selbe Form mit Citirung der Stelle wieder auf. Jedenfalls aber hat er geglaubt, das Ni. וילי Mi. 2, 6 (es weichen zurück = hören auf nāml. die Beschimpfungen der Propheten; so mit Ges.-Kautzsch § 147 besser, als „die Schande des Volkes“; Trg. aus Missverständniss: nicht nehmen sie [den Rath] an, dass sie sich demüthigten; ebenso falsch die LXX, das Hiphil וילי lesend, οὐκ ἀπώσεται ὀνειδῆ [ὁ λέγων κτλ.]) — von ויל ableiten zu müssen, weil neben dem Perfect von ויל z. B. Jes. 50, 5 auch das regelmässige Impf. וילי steht Ps. 35, 4 etc.; wenigstens hat er וילי nur unter ויל im WB. angeführt und ist sich über diese Form nicht klar gewesen, weil er im Commentar z. St. sagt, wegen des ויל gleiche sie der Hiphilform וילי 5 M 27, 17, während doch ויל auch als regelmässiges Impf. Ni. von ויל ein ויל haben würde, wie וילי.

3) Fast so, wie Qimchi, hat die Formen auch Buxtorf in der Concordanz angesetzt; nur hat er nicht bloss ויל Jes. 59, 13 und וילי Mi. 2, 6 sondern auch וילי und וילי von einem ויל abgeleitet.

4) Wie ist über וילי Jes. 59, 13 zu urtheilen? Die Form steht

unter lauter Infinitivi; also muss auch sie ein Inf. sein. Und dagegen streitet auch nicht das Targ. אָנְחֵנּוּ = „wir haben uns [zurück] begeben“, weil es auch die andern Infinitivi des Verses ins Verbum finitum umsetzt, wie auch die LXX (ἀνέστημεν [ἔπισθεν]) thun. Sie ist aber ein Inf. abs. Niqtal. Und Bō. II. S. 504 weist auch noch ein anderes Beispiel nach: אָנְחֵנּוּ Jes. 14, 31 („hinschmelzen müssest du!“, Del. z. St.); und es ist auch ganz der Analogie von אָנְחֵנּוּ, אָנְחֵנּוּ entsprechend, dass, wie im Perf. אָנְחֵנּוּ, sich bei dem vom Perfectstamme Niqtal abgeleiteten [zweiten] Inf. abs. das ursprüngliche *a* hinter ה bewahrt hat. Also ist wegen Jes. 59, 13 kein אָנְחֵנּוּ anzusetzen. Und so hat Ges. Thes. geschrieben: „אָנְחֵנּוּ radix incerta; vide אָנְחֵנּוּ“; Bō. a. a. O.; Mühlau-Volck s. v. אָנְחֵנּוּ mit ausdrücklicher Hervorhebung, dass Jes. 59, 13 der Inf. abs. Ni. stehe. Ewald und Stade erwähnen die Form aus Jes. 59, 13 nicht. Olsh. § 267, c sagt sogar, von ו'ו komme kein Inf. abs. Ni. vor, und so auch Müller § 271. — [Ueberdiess das אָנְחֵנּוּ אָנְחֵנּוּ Ps. 80, 19 wird am richtigsten mit Ew. § 229, a; Delitzsch z. St. als „plene geschriebener Voluntativ“ (Del.) gefasst. Man kann dabei auf die Jussive der ersten Pers. sg. und plur. hinweisen, welche ich S. 466 f. nach Böttcher aufgezählt habe. Vgl. noch was Abenesra im Com. z. St. sagt: „wie אָנְחֵנּוּ אָנְחֵנּוּ; denn das Cholem und das Schureq wechseln unter einander wie אָנְחֵנּוּ אָנְחֵנּוּ [1 M 27, 31] und אָנְחֵנּוּ אָנְחֵנּוּ [Pred. 12, 4]“; denn nach der Beziehung auf 1 M 27, 31 scheint auch er in der Form den Jussiv gesehen zu haben. Nicht ist die Form [Indicativ] Imperfectum (Buxtorf in der Concordanz „retrocedemus“; Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v.) mit intransitiver Aussprache (Olsh. § 244, b); auch nicht Ptc. Niqtal (Hupfeld z. St.); auch nicht Perfect Niqtal. wie schon Abenesra z. St. hinter den citirten Worten fortführt „oder die Form אָנְחֵנּוּ ist Perfectum des Verbs (אָנְחֵנּוּ אָנְחֵנּוּ)“, und wie Bō. II. S. 503 es fasst (? Stade, weil er § 397, b bloss als Perf. Niq. ein אָנְחֵנּוּ auf führt?). Qimchi erwähnt die Stelle nicht.]

5) Auch wegen אָנְחֵנּוּ Micha 2, 6 kann kein אָנְחֵנּוּ angenommen werden, weil die ו'ו-Analogie zur Erklärung ausreicht. So auch Ges. Thes. s. v.; Bō. II. S. 520; Mühlau-Volck s. v. Und diese beiden Gelehrten fassen, während Ges. und Bō. die Form für Impf. Qal erklärten, richtig dieselbe als Impf. Niqtal. Denn das Qal kommt nur Ps. 53, 4; 50, 19; Spr. 14, 14, das Niqtal aber 11 Mal vor, und überdiess wäre aus אָנְחֵנּוּ (vgl. Ps. 80, 19) unsere Form nur durch eine doppelte Umwandlung, aus אָנְחֵנּוּ aber durch eine einfache geworden.

אָנְחֵנּוּ (es wird geschleudert) steht Hi. 41, 1, also mit defectiver Schreibart, welche, vgl. Baer z. St., auch von der Masora bezeugt wird. Es fragt sich nun, ob diese scriptio defectiva a) eine gleichgiltige ist, welche nicht auf Verkürzung des Vocals

hinweist, oder ob sie b) eine kurze Aussprache dieser Silbe anzeigt, m. a. W., ob das ט a) raphirt zu schreiben, oder b) mit Dagesch forte orthovocalicum zu versehen ist. — Die Beweismomente für jede von beiden Möglichkeiten scheinen mir sich einander die Wage zu halten. Denn für a) spricht, dass die übrigen Hoqtalformen dieses Verbs Jr. 22, 28; Ps. 37, 24 und Spr. 16, 33 mit ט geschrieben sind, sodass also nicht überhaupt bei diesem Verb eine aussergewöhnliche Schärfung der u -silbe durch heftiges Hervorstossen des Dentalen (vgl. drei Fälle S. 53) bewirkt worden ist. Für a) spricht auch, dass einige Hoqtalformen der ט"ט ausnahmsweise ohne ט geschrieben werden und doch keine Schärfung der Silbe durch Dagesch f. angezeigt worden ist. Da kann zwar nicht טפּר , welches überall nur defective geschrieben ist (Jes. 8, 11; Jr. 33, 21; Sach. 11, 11 vgl. S. 355) in Betracht kommen, weil bei ihm durch Einsetzung eines Dagesch f. überhaupt die Aussprache in *tuppar* umgeändert worden wäre; aber in Betracht kommt מַטְּבִּיר 2 M 28, 11; 39, 6 neben מִטְּבִּיר v. 13; 4 M 32, 38; Hes. 41, 24. Freilich für b) spricht, dass nur 3 andere Hoqtalformen der ט"ט mit defectivem u geschrieben sind, also jene ausnahmsweise scriptio defectiva des יטל doch irgendwie auf eine Verkürzung des u durch doppelte Aussprache des t hinzudeuten scheint. Es hat also ebensoviel für sich, das ט mit Baer-Delitzsch raphirt, als mit Buxtorf, J. H. Michaelis etc. dageschirt zu schreiben, wie auch schon die Codices die eine oder andere Schreibweise vorgezogen haben. — Qimchi erwähnt nichts über die Orthographie des ט ; ebensowenig Gesenius; Ewald. Olsh. § 261 sagt: „Es wird einmal יטל gelesen Hi. 41, 1 mit willkürlicher Verdoppelung des ersten Radicals; doch findet sich daneben die regelrechte Lesart יטל “. Er stimmt also für die Schreibung, die oben mit a) bezeichnet wurde. Dagegen Bö. II. S. 520 bevorzugt die mit b) benannte Schreibweise und erklärt sie principiell richtig durch ט"ט -Analogie. Auch Stade zieht diese Schreibung des Wortes mit ט vor, indem er § 500, b sagt „nach § 71, 3 יטל “. § 71, 3 heisst es nun bei ihm: „Die Sprache vermeidet die Verkürzung oder Verlängerung [eines Vocals] häufig dadurch, dass sie den auf den unbetonten Vocal folgenden Consonanten verstärkt ausspricht und so die offene Silbe beseitigt“. Aber die Ursache der Verdoppelung des Consonanten ist nicht das Streben, die Vocalkürze zu schützen; sonst hätten alle kurzen Vocale

geschützt werden müssen; sondern die Qualität der verdoppelten Consonanten selber.

Dass **הָקָם עַל** 2 Sm. 23, 1 ohne Dag. f. wegen der Regel über **נָסִיג אַחֲרָי** zu schreiben ist, ist nicht ganz sicher. Qimchi, WB. s. v.; Buxtorf, Thes. p. 224; Ges. Lgb. § 106, Anm. 25; Ew. § 131, d; Müller § 272, i; Stade § 394, b haben keinen Einwand gegen die Verdoppelung aus diesem Gesichtspuncte gemacht; aber Olsh. § 259, b; Bö. II. S. 521. 523. — In Betracht kommt: Das Wort hat Munach bei der vorletzten Silbe, ist also auf jeden Fall vornbetont und keiner von den Fällen, wo das **נָסִיג אַחֲרָי** nicht eingetreten ist, worüber Qimchi, Mikhlol 4, b berichtet. — Nun ist die Regel, dass **נָסִיג אַחֲרָי** nur bei offener Paenultima eintritt, vgl. oben S. 83 und 247; Ges. Lgb. S. 175; Bö. I. S. 288; Delitzsch in Bickell's Outlines § 18 und Commentar zu Jesaja, 3. Aufl. S. 7, Anm. 1; Ges.-Kautzsch § 29, 3; Müller § 135. Also scheint auch die fragliche Form mit offener Paenultima gesprochen werden zu müssen. Indess habe ich S. 272 (vgl. noch Jr. 40, 15 n. d. Reg.) belegt, dass **נָסִיג אַחֲרָי** auch bei virtuell verdoppelter d. h. also nicht-offener Paenultima des ersteren Wortes eingetreten ist. Also kann vom Gesichtspuncte des **נָסִיג אַחֲרָי** aus auch kein Veto gegen die ausdrückliche Setzung eines Dagesch eingelegt werden, welches in jenen virtuell verdoppelten Silben doch factisch, obgleich latent enthalten ist.

Schlussbetrachtung über die Flexion der ע"ו.

Nachdem die einzelnen Formen vorgeführt sind, kann nun eine Betrachtung über die Grundlage und die Entstehung dieser Formen folgen.

1, a. Es war die frühere Anschauung, dass die hier behandelten Verba zwischen zwei starken Consonanten wirklich die labiale Semivocalis als mittleren Stammconsonanten haben, m. a. W., dass bei der Bildung dreiconsonantiger Stämme auch das ו in einer Reihe von Stämmen zur Verwendung gekommen sei, und diese seien eben die ע"ו. Von diesem Standpunct aus hat Gesenius im Lgb. § 106 die existirenden Formen im Grossen und Ganzen durch Quiescirung und Verwandlung des ו in die dem *a*, *e*, *i* homogenen Quiescibiles (א und י) erklärt. So sei קָאָם für קָוָם [wie Qimchi 99, a]; מִיָּת für מִוִּית [Qimchi 100, b „und seine Normalform wäre מִוִּית“]; קִים für קִוִּים (die letzte Silbe vom Hiphil); בָּרַשׁ für בָּרוּשׁ entstanden, und nur dann

â und ê defective geschrieben worden. Ausserdem sei wegen des in der Stammsilbe liegenden o-, u-lautes die Stammsilbe mit ô gesprochen worden in נָקוּם, יָקוּם etc. Drittens sei der durch Vermischung mit einer Quiescibilis erzeugte unreine Vocal der Stammsilbe doch nicht vor Verkürzung (beim Zusammen treffen mehrerer Consonanten z. B. קָמָה; zur Darstellung der Jussivbedeutung z. B. יָקָם, und durch Tonwechsel z. B. יִקָּם) geschützt gewesen. Viertens hätten die Bildungselemente vor dem Stamm lange Vocale erhalten, die zum Theil die Verlängerungen der im starken Verb noch im überlieferten Hebr. auftretenden Vocale (יָבוּשׁ für יְבוּשׁ; יִהְיוּם für יְהִיוּם; הִיָּקָם für הִיָּקוּם), zum Theil eines ursprünglich in der Form liegenden Vocals seien (יָקָם für יָקוּם; נָקָם für נָקוּם). [Qimchi 102, a meinte freilich in äusserlicher Auffassung: „Der lange Vocal, welcher zwischen den Zusatzbuchstaben [des Impf. Qal] und dem ersten Stammbuchstaben steht, ist Ersatz für den [verschwundenen] zweiten Stammconsonanten, und die Wav, welche in den Formen stehen, sind Dehnungs-ו, wie das ו von יִשְׁמוּ etc., welche manchmal mit ו geschrieben sind, und nicht hat man fehlen lassen das ו in יָקָם, wie man es gethan hat in יִשְׁמוּ an vielen Stellen; weil man vertauscht hat das Cholem mit Schureq, um zu erleichtern das Lesen für die vielen Fälle, wo man sich ihrer bedient; und das Schureq ist nicht ohne ו etc.; nur an wenigen Orten kommt vor יָקָם etc.“].

b) Denselben Ausgangspunct hat bei der Betrachtung dieser Verba Olshausen gehabt, vgl. § 103, e: „Die ע"ו [und ע"י] führen zum Zwecke der Entwicklung der Grundformen die trilitären Wurzeln grösstentheils auf zwei Consonanten zurück, indem sie den schwachen mittleren Radical austossen“. Nur hat er bei der Ableitung der einzelnen hebräischen Formen zum Theil von der mit Gesenius gemeinsamen richtigen Grundlage aus einen verkehrten Weg eingeschlagen. Nämlich § 233, d lässt Olsh. die erste Form קָם aus קָם mittels einer „Austossung“ entstehen. So auch Bickell § 135. Mir scheint aber die von Ges. Lgb. angenommene Quiescirung richtiger den tatsächlichen Process zu bezeichnen. Denn es scheint mir das Verhalten der mittleren Semivocalis am richtigsten beschrieben zu werden als ein Zusammenwachsen derselben mit dem in der betreffenden Form liegenden charakteristischen Vocal, wobei sie zum Theil einen mehr ideellen, als

lautlich mechanischen Einfluss auf die Gestaltung der betreffenden Form ausübte. Schon wegen der Betonung קָמָה, קָמָה, קָמָה lässt sich bestimmt behaupten, dass das ו mit dem *a* zusammengewachsen sei, weil es ihm eine solche Länge und Bedeutung verliehen hat, dass dasselbe den Accent festgehalten hat. Bei Ausstossung der Semivocalis und Zusammenfluss der beiden *a* erwächst sonst kein solcher längster Vocal, vgl. bei den ו״ו § 41, 1, b, wonach aus *galajat* wurde *gālāt* und dann *gālētā*.

Wegen dieser beherrschenden Stellung, die das *a* von קָ etc. in Bezug auf den Accent einnahm (wie beim Hiqtıl des starken Verbs), ist es auch unrichtig, wenn Ges.-Kautzsch § 72, 2, obgleich er mit Olsh. „Elision des Waw“ annimmt, doch nicht das *a* von קָ wie Olsh. aus *a* + *a*, sondern aus Dehnung durch den Ton erklärt. Durch den Accent wäre eben bloss ein tonlanger Vocal entstanden. Aber freilich Ges.-Kautzsch meint, das Qames von קָ sei wirklich bloss *ā* und kein *ā̄*, weil dieses Qames in קָמָה etc. als Pathach erscheine, und das Cholem von ו״ו sei bloss *ō* und kein *ō̄*, weil es bei ו״ו in doppelt geschlossener Silbe erscheine. — Nun ja, Ges.-Kautzsch kann daran zweifeln, dass die Sprache auch ein längstes *ā̄* und ein aus *a*-*u* entstandenes *ō̄* wegen doppelter Consonantenfolge habe kurz erschallen lassen, und er kann in Folge dessen annehmen, dass auch in קָ und ו״ו nur tongedehntes *ā* und *ō* vorliege; aber dann muss er überhaupt einen andern Erklärungsstandpunct, nämlich den von Böttcher und Müller, vgl. Nr. 2, einnehmen und darf nicht von Elision des Waw sprechen; denn wohin ist nach dieser Elision das eine von den beiden *a* gekommen, sodass bloss das andere durch den Ton gedehnt worden wäre? Nun ist aber der Ausgangspunct von Ges. Lgb., Olsh. [und auch Ges.-Kautzsch], dass קָ von קָמָה komme, sicher gegenüber dem von Böttcher-Müller, wie unten gezeigt werden wird: also müssen wir uns auch in die Thatsache fügen, dass *ā̄* und *ō̄* bei mehrfacher Consonantenfolge als kurze Vocale gesprochen wurden. Ueberdiess braucht Ges.-Kautzsch bloss mit Ges. Lgb. an arabisches *aqāma*, *aqāmta* zu denken, um eine Analogie zu dieser Verkürzung radical langer Vocale zu haben. — Endlich aber: es ist gar nicht correct, קָמָה etc. direct von קָ, קָמָה abzuleiten; vielmehr sind die consonantisch afformirten Formen von ihren eigenen nächsten Typen abzuleiten. Es bringt

uns diese richtige Ableitung allerdings in unserm Fall materiell nicht über die Schwierigkeit weg; aber sie beseitigt doch den formell unrichtigen Gedanken, dass unmittelbar aus dem längsten \hat{a} ein \check{a} geworden wäre. Leitet man nun z. B. קָמַת von קִמַּת ab, so muss man einfach zugestehen, dass z. B. in dieser Form wegen der verdoppelten Consonantenfolge nicht bloss das \imath , sondern auch das folgende a übergangen worden ist; dass ferner in קָמַת der dem starken Verb (קָבַח) entsprechende kurze Vocal gesprochen worden sei; und ebenso ein vorauszusetzendes בָּשַׁח nach קָטַח gestaltet worden sei.

Land hat theils den Standpunct von Gesenius, theils den von Olshausen vertreten. Denn über das Perfect Qal sagt er § 212, d: „De middelste radicaal gaat verloren. De beide stamvocalen $\hat{a} + \check{a}$ vormen dan een \bar{a} ; b. v. *qām* uit *qāwām*. Ebenso wordt uit $\check{a} + \check{u}$ een *au* (\acute{o}); b. v. *bawuṣti* = *bauṣti*, thans בָּשַׁח; מִיט, *mit* uit *māwīt*“. Das ist also wie bei Olshausen. Aber beim Impf. Qal sagt er 210, g: „De stamvocaal wordt vóór den middelsten radicaal geplaatst, en deze daarin opgenomen“; b. v. יָנַס [aus] *jānūs*; ebenso beim Imp. Qal § 207, g „מִיט [aus] *muwīt*“. Das ist also eine Verbesserung der Erklärung, welche Gesenius gab.

c) Ehe wir nun weiter die einzelnen Formen erklären können, müssen erst die übrigen Standpuncte characterisirt werden. — Unwesentlich verschieden von Gesenius's Ausgangspunct ist derjenige Ewalds, vgl. § 113, a: „In vielen wurzeln vertritt ein langer vocal, z. b. \hat{u} , die kraft und stelle des zweiten wurzellautes. Der wurzelvocal \hat{u} kann nun zwar 1) wenn die bildung es erzwingt, in seinen mitlaut v übergehen und die wurzel dadurch den starken gleich werden; aber nur ungern entschliesst sich die sprache dazu, da dieses vom ursprunge soweit abliegt. Die bildung betrachtet solche wurzeln vielmehr 2) als wurzeln mit umgebenden festen mitlauten, in deren mitte ein blosser langer vocal \hat{u} schwebt, der nun mit der vocalaussprache der stämme zusammenstossen und sich irgendwie vertragen muss. Die Arabischen grammatiker nennen desshalb diese wurzeln nicht unpassend hohle wurzeln. Wo also ein betonter und wenigstens nicht unwandelbarer stammvocal nach dem zweiten wurzellaute seinen siz hat (und dahin gehören die meisten bildungen), da vereinigt er sich entweder mit dem u oder v , oder er verdrängt es, falls er nicht nur ein

abweichender sondern auch ein gewichtiger und unterscheidender ist, dieses jedoch nur só, dass er selbst ebenso unwandelbar lang wird wie der vocal, an dessen stelle er tritt“. Mir scheint Ewald den richtigen Gesichtspunct hervorgehoben zu haben, dass das י dieser Verba, wie es thatsächlich beim semitischen י und י is, zwischen der consonantischen und der vocalischen Natur in der Mitte steht und nach seiner vocalischen Natur eben jene freie Beeinflussung des betreffenden Silbenvocals ausübt, von der ich S. 476f. sprach. Aber er scheint mir diese seine Entdeckung, wodurch er der mechanischen Formenerklärung entgegen arbeiten wollte, übertrieben zu haben, indem er in der Mitte dieser Verba ein *u* [oder *i*] stehen lässt. Und zu dieser Annahme hat er kein Recht. Die von ihm sogenannten seitenvocaligen Verba [פ"י, פ"י, ל"י, ל"י, vgl. nur שְׁלִיחַי] beweisen, dass die von der Sprache zur Bildung der dreibuchstabigen Stämme verwandten Elemente eben Semivocales und keine Vocales waren. Denn die hebr. Sprache hat (abgesehen von der immer neu sich bildenden Umwandlung des י zu *u*) kein Wort mit einem Vocal angehen lassen, ohne den Spiritus lenis voranzuschicken; also kann sie nicht von vornherein die Idee gehabt haben, dass *wátaba* etc. vocalisch anlauteten. Und überhaupt forderte das Gesetz, wonach der einfachste hebr. Verbalstamm aus drei Consonanten besteht, dass auch diese Verba aus drei Consonanten bestehen.

Aber Stade § 143, b hat sich mit Entschiedenheit zu der neuen Auffassung des alten Ausgangspunctes bekannt, wonach das in der Mitte dieser Verba vorhandene dritte Element ein vocalisches sei, vgl. „Die Wurzeln י"ע [so schreibt er] oder die mittelvocaligen nennt man gewöhnlich י"ע. Das ist falsch. Diese Wurzeln haben niemals an zweiter Stelle einen Consonant י gehabt. Solche besitzt die Sprache z. B. קָדַח, גָּרַע; sie sind aber sowohl nach Ursprung als nach Abbeugung von den Wurzeln י"ע verschieden“. Indess der Umstand, dass einzelne Verba mit mittlerem י dieses nicht quiesciren lassen, ist kein Beweis dafür, dass in קָ etc. nicht ein quiescirendes י liegt; oben S. 451—453. Es liegt aber der Gegenbeweis gegen Stade's Annahme schon in dem, was gegen Ewald angeführt wurde. Und das, was Stade selbst in der Fortsetzung der citirten Worte berührt hat, empfiehlt seine Annahme nicht. Er erwähnt nämlich, dass bei der Bildung des Steigerungsstammes der

zwischen beiden Consonanten stehende Vocal der mittelvocaligen Wurzeln sich in einen Spiranten verwandle. Hierdurch würden die Wurzeln im Steigerungsstamme wirklich dreilautig. So bilde sich vom arab. *kâma* ein *káwwama*, im Aram. קָיַם. Das Hebr. aber habe in alter Weise קוּיַם, erst später träten in ihm solche Analogiebildungen auf. Aber abgesehen davon, dass (vgl. oben S. 450) die Form קָיַם als der allgemeinen Art das Qittel zu bilden entsprechend für älter als קוּיַם gehalten werden muss; man kann aus *káwwama* etc., mag man diese Intensivbildung für alt oder für jung erklären, weder die ursprünglich consonantische noch die ursprünglich vocalische Natur des mittleren Bestandtheils von קוּיַם erweisen.

2. Wesentlich verschieden von den bisher beschriebenen Ausgangspunkten ist derjenige Böttchers, vgl. II. S. 492: „Die Verba יָצַע streben ihren wesentlich zweilautigen Stamm dreilautig zu verstärken oder einem dreilautigen anzunähern, aber nicht, wie bei den יָצַע durch Consonantvermehrung, sondern durch Vocaldehnung. Dazu wird a) in den Formen, deren Stammvocal dazu stimmt oder als noch kenntlich nicht widerstrebt, ein י eingeschoben; b) in den Formen, deren Sinnvocal als *a*, *e*, *i* widerstrebt, derselbe vielmehr selbst zur festen Länge gedehnt: *qâm*, *mêt*. Ohne alle eigenthümliche Dehnung bleibt קָמַי etc., יָקַי etc., יָהִיקַי“. Während also die bisher besprochenen Ausgangspunkte die Ansicht vertraten, dass bei den zu erklärenden Verben von vornherein und überhaupt ein (semivocalisches oder vocalisches) drittes Element existirte, will Böttcher bei jeder einzelnen Form dieser Verba aus einer biliteralen Bildung eine den triliteralen analoge sich erzeugen lassen. Zur Widerlegung dieser Anschauung scheint es mir zu genügen, die Frage aufzuwerfen: Wie ist die Sprache darauf gekommen, z. B. *jaqûm* zu *jaqûm* zu verlängern, m. a. W. zur Verstärkung des Vocals ein י zu verwenden, wie es nach Böttcher sein soll? Die Antwort kann nur lauten: Weil sie die Stämme von *qáwwama* aus bildete. Dieser Standpunkt widerlegt sich also selbst durch innern Widerspruch.

Aber Müller (vgl. S. 4) hat in der Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, Band XXXIII (1879) S. 698—700 den Standpunkt Böttchers consequent fortbilden zu wollen erklärt. Er sagt S. 699: „Ich möchte darauf aufmerksam machen, dass die Formen der יָצַע, wie sie uns im Hebr. jetzt vorliegen,

genau dieselben sind, welche man erhält, wenn man aus der zweiradicaligen Wurzel mit den sonst üblichen Functionsvocalen Formen mit einsilbigem Stamme bildet, dann den Vocal der Stammsilbe einfach verlängert und die so entstandenen Formen nach den Tongesetzen des Hebr. behandelt. Dass dabei *ā* im Qal als *ā*, im Nifal als *ô* erscheint, ist natürlich ohne Anstoss“. Aber diese zuletzt von Müller selbst angegebene Differenz ist schon ein Hinderniss, woran die ganze Theorie scheitert; denn sie ist nach der alten Anschauung wohl erklärt, nach dieser neuen aber ein reiner Zufall. Ferner auch Müller kann nicht erklären, weswegen z. B. *jaqūm* zu *jaqûm* geworden ist. Man kann nicht sagen: Nun das ist eben die Eigenthümlichkeit dieser Verba, dass bei ihnen der Stammvocal gedehnt und nicht dabei abgelautet worden ist. Denn hätte bloss ein „Vocal“ im Stamme existirt, so hätte er auch dem für die „Vocale“ im Hebr. giltigen Gesetze unterworfen sein müssen. Und Müller macht sich S. 700 selbst noch Einwände, die seine Anschauung widerlegen, vgl. „Die Analogie von Substantiven wie יַרְוֹ and יַרְוִי, die doch von *malk* nicht zu trennen sind und gewiss zu den ältesten der Sprache gehören, ist allerdings geeignet, Zweifel [nämlich an der Richtigkeit seines Erklärungsstandpunctes] zu erwecken; und י״ו von י״ו und י״ו zu trennen, könnte in manchen Beziehungen auch nicht räthlich erscheinen“.

3. Weitere Analyse der einzelnen Formen. — Beim Impf. Qal sagt Olsh. § 244, a wieder, dass י ausgestossen, und an Stelle des kurzen Vocals der entsprechende lange getreten sei. Aber aus *jaqūm* hätte nicht *jaqûm*, sondern nur *jaqōm* werden können, wenn nicht der mittlere Stammconsonant י als quiescirender oder mehr ideell einwirkender Factor jene Verlängerung des *ū* zu *û* bewirkt hätte. Da zeigt sich also wieder ganz deutlich, dass die neue Theorie Olshausens, wonach er Elision statt Quiescirung setzt, unrichtig ist. Und es nützt nichts, wenn Ges.-Kautzsch diese Dehnung eine „abnorme“ nennt; es handelt sich doch eben um Erklärung dieser Abnormität.

Und der Jussiv Qal kann nicht als Rückkehr der normalen Dehnung des *ū* bezeichnet werden, oder wenigstens nützt diese Bezeichnung nichts zur Aufhellung des zwischen Indicativ Imperfecti und Jussiv waltenden Sinnverhältnisses; sondern das *ô* des Jussiv kann nur als eine zum Ausdruck des Befehlssinnes,

welcher im Jussiv liegt, dienende Verkürzung aufgefasst werden. Ausser auf S. 211, verweise ich auf die Verba **ה"ל**, deren Jussivbildung uns die sichere, unmissverständliche Basis bietet, von der aus wir die von der hebr. Sprache in der Modusbildung befolgte Tendenz zu erkennen vermögen. Dieselbe ging dahin, aus dem Indicativ, dem Modus der Behauptung, den Jussiv, den Modus des Wunsches, durch Erleichterung resp. Verkürzung der Form zu bilden. Diese in einer Verbalclassen offenbare Tendenz der Sprache müssen wir auch in den Verbalclassen wirksam sein lassen, wo sie ganz oder theilweise verborgen ist und eine andere Beziehung des Indicativs zum Jussiv möglich wäre. — Das Qames unter dem Präformativ ist die Dehnung des ursprünglichen *ā* in der offen gewordenen Silbe.

Dasselbe gilt von der Erklärung des Imperativ Qal bei Olsh. § 235, g weil er wieder von Ausstossung des *י* und ursachloser Dehnung des *ū* spricht. Auch der besondere Zusatz, welchen Olsh. hier macht, dass nämlich aus der Nichtverkürzung des **קִים** zu **קִם** der einstmalige Gebrauch einer vocalisch auslautenden Form, vermuthlich *quma*, sich ergebe, hat keinen Grund. Vielmehr ist in der einfach geschlossenen Silbe das *ū* gesprochen worden, aber in der doppelt geschlossenen Silbe **קִמָּה** nicht. — So erklären sich auch der Infinitivus cstr. **קִים** aus dem verlängernden und der abs. **קִים** aus dem umlauterzeugenden Zusammenwachsen des *י* mit den Vocalen in **קִים** und **קִים**.

Vom Participium activum Qal **קִם** sagte Qimchi 100, b: „Die Participia sind Adjectivum in der Mehrzahl; darum sind sie nach der Analogie des qamesirten Adjectivs aufgetreten: **הָקִים**, **רָשָׁע**; denn die Normalform von **קִם** wäre **קִים**“. Ebenso leitete Ges. Lgb. S. 394 es von einer Form **קִים**, entsprechend dem Adjectivum verbale **קָטַל**, her; ebenso Olsh. § 164, a; 245, a aus *qāwām*; ebenso Ew. § 151; Bö. II. S. 501; Bickell § 135; Land § 214; Müller § 266; Stade § 615, c. Dagegen Ges.-Kautzsch § 72, 4 legt arabisches *qātīl* zu Grunde, lässt also *qāwīm* zu *qāīm* und *qām* werden. Gegen jene Ableitung scheint mir entscheidend zu sprechen, dass das Adjectivum verbale **קָטַל** sonst nur intransitiven Sinn hat. Und was für dieselbe sprechen soll, dass die 3. sg. m. Pfi. und das Ptc. auch bei den transitiven Verben ursprünglich dieselbe Form gehabt hätten (Stade a. a. O.), ist unbewiesen; vgl. darüber S. 177 f. sowie unten S. 537 f. Für diese Ableitung spricht die Analogie aller andern tran-

sitiven Verba; ferner das Arabische und Aramäische; und gegen dieselbe kann nicht die Abnormität der Contraction geltend gemacht werden, weil diese aus dem Streben, den Stamm einsilbig zu machen, erklärlich ist. Und das ursprünglich dastehende ך hat gewöhnlich nicht Trübung des *â* herbeigeführt, damit nicht Gleichheit der Form mit dem Inf. abs. hergestellt werde.

Beim Partc. passivum Qal קִים aus קִיִּם sollte der *u*-laut als charakteristischer bewahrt werden, und ist desshalb nicht *ô* entstanden.

Ueber מֵת *mêt* aus מֵוֹת [*mäjüt, mäüt*] ist schon S. 478 nebenbei gesprochen; ebenso über בּוֹשׁ und יְבוֹשׁ S. 446 f.

Beim Perfect Niqtal sagt Olsh. § 263, b: „Die Derivate von hohlen Wurzeln nehmen unter Ausstossung des mittleren Radicals in der zweiten Silbe *o* an, welches aus *â* entstanden ist“. Aber woher soll dieses *â* stammen? Denn mag er נִקְרַם oder ein nach dem Arab. انْقَام vorauszusetzendes *inqā'wāmā* zu Grunde legen, er kann kein *â* deduciren. Ges.-Kautzsch schreibt „*naqām*“, will also ein tongedehntes *a* zu Grunde legen; aber auch in diesem Falle wäre die Umwandlung des *ā* zu *ô* [während doch im Qal *qām* bleibt] ein Zufall. So auch bei Stade § 77, a. Vielmehr ist nur aus Transposition des ך hinter *a* und seine Verschmelzung mit demselben das *ô* erklärbar. So desswegen ausser Ges. Lgb., wie S. 476 angegeben ist, auch Ew. § 54, a: „Wo hinter ך ein *a* lauten würde, kann sich dieses mit ך als *û* so vereinigen, dass es vortritt und so aus *a* + *u* gesetzmässig *ô* entsteht, wie נִסְוָר aus נִסְוֵר *nisvar* oder *nasvar*. Es kommt auf dasselbe zurück, wenn man sagt: das *a* erhält sich, aber so, dass das ursprüngliche *u* noch durchlaute, also *ô* für *â* gesprochen werde“. Desswegen sagte auch Böttcher trotz seines verschiedenen Ausgangspunctes II. S. 493: „*ô* ist aus ך oder ך gemischt“. So auch Bickell § 135; Land § 238, h „Een semi-vocaal als middelste radicaal neemt den laatsten stamvocaal vóór zich en smelt [schmilzt] daarmede zamen“; Müller § 266. — Ueberdiess ist der Streit zwischen den beiden Erklärungsweisen nicht jung, sondern liegt bei Qimchi 103, a. b fast mit derselben Schärfe, wie heute, vor; vgl.: „Das Niphal: נִכְוֵן; und es scheint angemessen, dass wir bei ihm die Meinung sagen, welche wir bei den Futurformen des Qal [oben S. 476] gesagt haben,

dass der lange Vocal Ersatz für den zweiten Stammconsonanten und das ך ein Wav der Dehnung sei und dass es auftrete in der Gestalt des םעל wie םהחום [oben S. 246] und םשלוה [S. 284]. Aber weil die ganze Conjugation immer so mit Cholem auftritt und nicht eine Form von ihnen entschlüpft ist, um in der Gestalt des םעל oder םעל aufzutreten: so ist es gut, dass wir sagen, dass die ך in ihnen [den Formen des Niqtal] der zweite Stammconsonant des Verbs ist, wie der weise Rabbi Juda in Bezug auf sie alle geschrieben hat, und dass die Normalform von םכוך sei םכום. Und obgleich wir sagen, dass das ך [in diesen Niqtalformen] der zweite Stammconsonant ist: so sagen wir, dass der lange Vocal, welcher zwischen dem ן des Niqtal und dem ersten Stammconsonanten ist, auf denselben [den zweiten Stammcons.] hinweist, weil derselbe [in dem Cholem magnum] verborgen ist“. Abgesehen von dem falschen Schlusssatze, sind die Worte Qimchi's eine schöne Vertheidigung der zweiten Erklärung.

Ueber die Stammsilbe des Perfect Hiqtıl sagte Qimchi 104, a: „Das ך ist das ך der Dehnung in ihnen [den Hiqtılformen], wie das ך von םשליך etc.“ Olsh. § 255, i sagte, dass sie unter Ausstossung des mittleren Radicals in der Regel ם habe, wie bei den starken Verben. So auch Ges.-Kautzsch „durchaus nach der Analogie des starken Verb“; Ew. § 131, c „In ם״ר dringt das ם von Hifıl ungehindert ein: םהקים“; Stade § 159, b. Böttcher sagt aber II. S. 492, so sehr auch dadurch der innere Widerspruch seines Standpunctes aufgedeckt wird, richtig: „םהקים (vgl. dagegen םהשיל, םהשלף); diese Zusammenstellung zeigt, dass bei םהקים das ך als solches zwar auch nicht eingedrungen, aber, in ך umgeschlagen, das vorhandene ם fester als sonst gedehnt hat“. So auch Bickell § 135; Land § 227, g: „Een semivocaal als middelste radicaal neemt ook hier den laatsten stamvocaal ם vóór zich; smelt daarmede zamen, en gaat niet verloren tenzij [es sei denn] in den verkorten vorm of [oder] bij aanhechting van -nă“; Müller § 266. Die Thatsache, gegen welche jene ersteren Erklärer das Auge verschlossen haben, ist, dass, wenn in םהקים nur dasselbe ם läge, welches in םהשיל liegt, dann םהקם etc. die Flexion lauten müsste. — In Bezug auf das ם unter dem ם hat Qimchi 104, a dieselbe willkürliche Begründung, wie über das Qames unter ך in םקים und unter ן in םקום, nämlich „Der lange Vocal, welcher hinter dem Conjugationscharacter des Hiqtıl, dem ם, steht, ist Ersatz

für den zweiten [hier: verschwundenen; nicht bloss, wie er beim Niqtal sagte, „verborgenen“] Stammconsonanten“. Das ist gerade so, wie er fol. 130, a von הִסֵּב sagt: „Der lange Vocal, welcher hinter dem ה der Conjugation steht, ist Ersatz für den [d. h. die Vereinfachung des 2. und 3.] identischen Stammconsonanten“. Indess, wie in הִסֵּב, so ist in הִקִּים das Sere des ה ein eben solches in der offenen Silbe gedehntes ē, wie in לֵבָב (Herz) etc. — Dieses Sere unter ה ist darum richtig als Dehnung des i betrachtet von Ges. Lgb., Olsh. a. a. O., Ges.-Kautzsch; [Ew. sagt nichts darüber]; Bö. II. S. 493; Bi. § 135; Land § 228, g; Mü. § 266. Aber Stade wendet hier zum letzten Male seinen § 108 an [vgl. oben S. 218. 351. 353 400 f.], indem er das ē aus assimilirender Rückwärtswirkung des folgenden i auf das ursprünglich hinter ה stehende a erklärt. Aber diese Erklärung ist nicht bloss unwahrscheinlich, sondern involviret auch einen innern Widerspruch. Nämlich während in betreff der Stammsilbe die Entwicklung des Hebr. vom Ursemitischen schon bis zur Umwandlung des a in i fortgeschritten gewesen sein soll, soll ה noch sein ursemitisches a besessen haben.

Ueber die Stammsilbe im Hoqtal הִקֵּם hat sich nicht ausgesprochen Ges. Lgb. und Ges.-Kautzsch. — Qimchi 105, b sagt: „Das zu Grunde Liegende in ihnen [den vorher genannten Formen] in ihrer Unversehrtheit wäre הִקִּים etc. Und הִקֵּם das Perfect ist mit Pathach, um einen Unterschied zu bewirken zwischen ihm und dem Particip, welches Qames hat, wie ich es bei den starken Verben erklärt habe“. — Olsh. § 259, b hat nur das Factum berichtet, dass trotz der Ausstossung des zweiten Radical das ā unverlängert beibehalten worden sei. Dafür hat er vielleicht den Grund angeben wollen, indem er hinzufügte, dass jetzt das Lautverhältniss des Activs הִקִּים zum Passiv הִקֵּם ganz dasselbe sei, wie bei den Derivaten starker Wurzeln. Diese Analogie des starken Verb scheint mir aber auch zur Erklärung jener Vocalkürze in der Stammsilbe auszureichen. Und das hinter ה stehende ū ist dann mit Ges. Lgb., Olsh. und Ges.-Kautzsch als Dehnung des ursprünglichen ū in offener Silbe anzusehen. Und ich glaube nicht, mit Ew. § 131, d und Bö. II. S. 493 sagen zu müssen, dass der mittlere Radical ו von dem hinter ה stehenden u angezogen und zur Verstärkung desselben benutzt worden sei. Möglich ist diess aber. Jedoch nicht kann man mit Bickell § 135 („after the analogy of the

verbs *primae v*“) und Stade § 394, b einfach die Analogie der *ו"י* bei diesem Hoqtal walten lassen. Auch kann man nicht mit Land § 233, b die schon oben S. 354 f. bei den *ע"ע* zurückgewiesene Erklärung auch hier geben: „Alleen merke men op, dat bij gelijke laatste radicalen en bij een semivocaal als middelsten radicaal de *u* verlengd wordt. Dit kan verklaard worden etc.“; vgl. oben! So gut wie keine Erklärung ist auch, was Müller § 266 sagt: „Im Hof. wurde bei Wegfall des *ו* statt des zweiten der erste Vocal verlängert: *hūqwām*, *hūqam*“.

6. Vor Suffixen.

Qal. Am Vocalismus der Stammsilbe wird nichts geändert. Vgl. als seltenen Beleg *צִמְתִּי* (ihr habt mir gefastet) Zach. 7, 5.

וְהָיָה (und er wird sie bestürzt machen [mit einer grossen Bestürzung *וְהָיָה ג'*]) 5 M 7, 23; vgl. Qimchi, WB. s. v. *וְהָיָה*: „seine Normalform: *וְהָיָה*; und das hintere Mem ist Kennzeichen des Plurals; und das Anzeichen dafür ist, dass das erste Mem gamesirt ist nach der Art aller [Formen] *וְהָיָה*; und wenn es [das hintere Mem] Radical wäre, so wäre es [das erste Mem] pathachirt nach der Art aller [Formen] *וְהָיָה*“. Diess ist von den Punctatoren richtig von *וְהָיָה* abgeleitet. So Ges. Thes. s. v.; Bö. II. S. 527; Muhlau-Volck s. v. Es kann mit Ew. § 114, a die Richtigkeit dieser Aussprache bezweifelt (als wäre *וְהָיָה* richtiger gewesen) und vermuthet werden, dass nur des folgenden *ו* wegen sich die Aussprache mit langem *a* gebildet habe; weil sonst von diesem Verwirren der Feinde *וְהָיָה* steht 2 M 14, 24; 23, 27; Jos. 10, 10 etc. Jedoch ein hinreichender Gegengrund ist wohl der, dass von *וְהָיָה* [sonst] nur uncontrahirte Formen vor Suffixen erscheinen, vgl. oben S. 362 f., wo wegen dieser Frage dem *וְהָיָה* eine besondere Beachtung geschenkt worden ist.

Die Vortonvocale weichen; vgl. nur *יִשְׁמַחְךָ* (er wird dich zermalmen) 1 M 3, 15.

וְהָיָה 1 M 3, 15. — Wellhausen schreibt in der 4. Aufl. von Bleeks Einleitung in d. A. T. § 296: „Aleph findet sich bei Mesa ausserhalb des Anlautes in *וְהָיָה* 6. 7. *וְהָיָה* 30 und in *וְהָיָה*; in allen diesen Fällen ist es radical, *וְהָיָה* 8 ist undurchsichtig. Dagegen ist radicales Aleph ausserhalb des Anlautes ausgelassen nicht bloss in *וְהָיָה* 20. 24, wo es mit dem *א* der 1. Sing. Impf. zusammentrifft, sondern auch in *וְהָיָה* 24. 25 = *וְהָיָה*, *וְהָיָה* 20 = *וְהָיָה*, *וְהָיָה* 14, während *וְהָיָה* 32 unsicher bezeugt ist. Nach der masorethischen Or-

thographie soll Aleph überall beibehalten werden, wo es etymologisch berechtigt ist, wenn es auch phonetisch nicht mehr zur Geltung kommt. Aber diese Regel ist von der älteren Zeit nicht streng befolgt. in Israel so wenig wie in Moab. Es findet sich מצרי für מצארי [4 M 11, 11; da giebt es noch anderes. vgl. alle Fälle unten § 42], גי für גיא [Jos. 8, 11; Mi. 1, 10], שי für שוא [Hi. 15, 31]; חמה für חמא [„spaltnasig“; Nomen proprium, Neh. 3, 10]; חמא für חמא [Hi. 29, 6 einmal חמא = חמא dicke Milch]; משרת für [habe ich nicht gefunden]; וקלאה Gen. 47, 13 für וקלאה; ולמר Jr. 32, 33 für ולמר; וישל Hi. 27, 8 für וישל (Lag.); איש בשער העיר 2 Kg. 23, 6 für איש בשער העיר (zur Linken des zur Stadt Eingehenden), 2 Kg. 6, 32 für 2 Kg. 6, 32; אסא אסא Zeph. 1, 2. Die stete Verwechselung von ויסקא und ויסקא, von ביי und באר erklärt sich aus der ursprünglich identischen Schreibung ויסקא und ביי; in Ezech. 5, 6 findet die LXX in καὶ ἐρεῖς, wie Mesa וימר schreibt für וימר. In Gen. 3, 15 stand ursprünglich יספך... יספך geschrieben, das eine von יסף, das andere von יסף = er wird dir den Kopf zertreten und du ihm nach der Ferse schnappen“. — Wellh. hat zwei Behauptungen verknüpft, 1) dass man in älterer Zeit das א, wenn es quiescirte, in der Schrift übergang, 2) dass man es auch da beim Schreiben vernachlässigte, wo es seine Consonantenpotenz besass. Diese zwei Behauptungen sind aber zu trennen. Denn dass man 1) das א da, wo es nicht mehr gesprochen wurde, auch in phonetischer Orthographie nicht mehr schrieb, oder durch andere Vocalbuchstaben ersetzte, diess ist natürlich. Nur diese Erscheinung finden wir auf dem Mesastein. Denn wenn ביי in der Bedeutung von באר (Brunnen) gelesen wird, so ist zu behaupten, dass auf dem Mesastein (wie auch in der Literatur Israels) aus dieser Schreibweise nicht eine Vernachlässigung des lautbaren א folgt, sondern dass das Wort ביי die Bedeutung des באר bekommen hatte, und darum im Sprachgebrauch das באר vielfach verdrängte, vgl. oben S 469 f. über Jr. 6, 7. — Diese erste, rein orthographische Vernachlässigung des א zeigen auch von den hebr. Beispielen Wellhausens diese: מצרי; גי; שי. Wegen der LXX zu Hes. 5, 6 hätte er sich nicht auf den Mesastein zu berufen gebraucht, sondern Imperfectformen von אמר finden wir ohne quiescirendes א oder י auch im Hebr. vgl. oben S. 385, und ebenso bei אסא S. 382. Was die Behauptung Wellhausen's, die stete Verwechselung von ויסקא und ויסקא erkläre sich aus der ursprünglichen identischen Schreibweise, anlangt, so ist die Verwechselung erstens keine stete (denn vgl. oben S. 382. 409 die vorkommenden Fälle) und zweitens ist diese Verwechselung in der Orthographie nicht auf einstmalige Weglassung der matres lectionis zurückzuführen. Das ist gerade so, wie wenn Jemand sagt: „Viele Leute

verwechseln im Deutschen den Imp. *lies* und das Impf. *liess*, oder vielmehr *dreien* und *dräuen*, weil beide einstmals auf dieselbe Weise, speciell die letzteren zwei Wörter gleichmässig *drn* geschrieben wurden“. Es war vielmehr die Verwechslung der Wörter in der Orthographie die Folge davon, dass man kein Bewusstsein von der verschiedenen Herkunft der gleichlautenden Wörter hatte. Als quiescirendes wäre das *κ* auch weggelassen in *כָּבַד* für *כָּבַד* *κ* 2 Kg. 23, 8. Aber dass das *κ* von *כָּבַד* weggelassen wurde, kann man wohl getrost a priori für unmöglich erklären; denn das wusste doch jeder Schriftsteller und Schreiber, dass das hebr. Wort für „er trat ein; er kam“ nicht so geschrieben wurde, wie das für „in“; und das *κ* konnte nicht weggelassen werden, weil dann *כָּבַד* mit *כָּבַד* zusammengefallen und wie dieses zum Präfixum geworden wäre. Etwas anderes war es, wenn von Hiqtılformen dieses Verbs das quiescirende *κ* weggelassen wurde, vgl. unten § 42, 10, e; denn da verlor mit dieser Weglassung das Wort nicht seinen Character. Ich sage darum 2 Kg. 23, 8 lieber mit Thenius „Die linke Seite ist natürlich von dem zur Stadt *Eingehenden* zu verstehen“. — 2) Bei den Fällen, wo *κ* als nichtquiescirender Consonant weggelassen worden sein soll, ist zu bedenken, dass der silbenanlautende Spiritus lenis in vielen Fällen durch die Aussprache übergangen, syncopirt worden sein mag, wo er von den correcter Sprechenden noch zu Gehör gebracht wurde. Diese Uebergangung des *κ* ist am wahrscheinlichsten beim Eigennamen *נְחֻמְיָאֵל* Neh. 3, 10 und Wellh. hätte dieses Beispiel gar nicht aufführen dürfen, weil die Eigennamen über die Regeln der sonstigen Sprachbildung und Schreibweise erhaben sind. Ebenso wird man vielfach in Israel *chēm'á* gesprochen haben *chemá*, und nur diese Aussprache ist von der Schrift Hi. 29, 6 nachgeahmt. Aber die Annahme, dass Jer. 32, 33 *כָּבַד* für *כָּבַד* jemals absichtlich geschrieben worden wäre, muss man für unmöglich erklären, weil das Präformativ als ein wesentlicher Bestandtheil der Wortgestalt nicht fehlen konnte und in den vielen Hunderten von Fällen ebensowenig wie ein anderes Präformativ weggelassen worden ist. Soll nun angenommen werden, dass in allen andern Fällen dieses Präformativ richtig ergänzt, aber Jr. 32, 33 übersehen worden ist? Darf die Anerkennung des Inf. abs. pro verbo finito hier verweigert werden, wo nun gerade die fragliche Theorie von der einstmaligen Vernachlässigung des *κ* angewendet werden könnte? Graf z. St. scheint mir ganz richtig auf 8, 15 verwiesen zu haben, wo die 1. plur. mit dem Inf. abs. fortgesetzt wird. Auch die Conjectur zu Hi. 27, 8 ist nach meiner Ansicht unannehmbar, vgl. unten § 41, 3 nach dem Register. Ferner bin ich so wenig wie Thenius von der Nothwendigkeit überzeugt worden, mit Ewald 2 Kg. 6, 32 f. das *כָּבַד* als falsche Auf-

fassung eines ursprünglich gemeinten קָלָה anzusehen. Ich kann auch nicht zugeben, dass in קָלָה קָלָה Zeph. 1, 2, vgl. oben S. 445, das zweite קָלָה nach der Ansicht des Consonantenschreibers קָלָה bedeuten sollte, so sehr ich auch diese Vermuthung durch Hinweis auf die gerade nur in der 1. sing. vorkommende Quiescirung des Aleph in קָלָה und קָלָה , קָלָה etc. (oben S. 390. 391. 394. 397) stützen könnte, wenn ich vermuthete, dass diese quiescirenden Formen der falschen Auffassung eines früher anders gemeinten Consonantentextes zuzuschreiben wären. Aber nicht bloss ist nach meinem Dafürhalten (S. 126. 128) überhaupt die Annahme einer solchen unüberlegten Fortpflanzung des Consonantentextes unstatthaft; nicht bloss ist die Voraussetzung jener Annahme, dass schon bei Feststellung des masoretischen Consonantentextes die hebräische Sprache erstorben gewesen wäre, sodass man Formen nach den Consonanten ohne Befragung der lebendigen Wirklichkeit angenommen hätte, falsch; nicht bloss erklärt sich die Häufigkeit der Quiescirung gerade in der 1. sg. beim Zusammentreffen zweier Spiritus lenis; sondern wir finden auch sonst das Präformativ קָ vor dem קָ als erstem Stammconsonanten geschrieben, vgl. nur 1 M 12, 3; Jes. 45, 5; 48, 9; Hi. 6, 11; 9, 16; 16, 5; 33, 33 und wir finden gerade auch קָלָה קָלָה Mi. 2, 12. Es ist also eine grundlose Annahme, dass nur Zeph. 1, 2 das Präformativ קָ in der ursprünglichen phonetischen Orthographie weggelassen und bei der Einführung der etymologischen Orthographie in Israel nicht erkannt worden sei. — So kann endlich auch nicht eingeräumt werden, dass 1 M 3, 15 zuerst zwei verschiedene Verba gemeint und beide ohne ihre unterscheidenden mittleren Stammconsonanten geschrieben gewesen und dann falsch beide mit ו versehen worden seien. Wir haben ja überhaupt keinen Anhalt zu der Meinung, dass Verba mediae קָ bei den Hebräern mit Vernachlässigung des קָ als eines silbenanlautenden Consonanten gesprochen worden wären, so sehr sich auch solche Syncope z. B. in קָלָה (oben S. 276) und קָלָה (deine Bitte) 1 Sm. 1, 17 findet und so sehr auch das Syrische sie zeigt, vgl. קָ (schlecht sein), Aph. קָ (male afflixit, Act. 7, 6). Wir können überdiess nicht annehmen, dass an allen andern Stellen der richtige mittlere Stammconsonant קָ geschrieben oder (nach Wellhausen's Annahme) später ergänzt, aber gerade 1 M 3, 15 verkannt worden sei. Es bleibt viel wahrscheinlicher, dass 1 M 3, 15 in beiden Vershälften von vornherein dasselbe Verb קָ und zwar beide Male in der Bedeutung „schnappen nach“ (Dillm. z. St.) beabsichtigt und der Gegensatz in den beiden charakteristischen und naheliegenden Angriffspunkten der beiden Gegner gesucht worden ist.

וְאַסְכֶּכָּהּ (und ich [begoss] salbte dich [fm.]) Hes. 16, 9. — אֶצְרָהּ (ich formte dich) soll wahrscheinlich das Kethib Jr. 1, 5 gelesen werden mit Ges. Thes. s. v.; Bö. II. S. 527; Mühlau-Volck s. v.; weil die Existenz eines צִיר (formen) uns durch zwei Stellen gesichert ist (oben S. 443; anders war es bei der Annahme eines צִיר S. 431 f. und eines נִיק S. 437). Freilich die Masoreten haben jenes Verb nicht erkannt, sondern in dem Kethib nur eine ungewöhnliche scriptio plena des Imperfects von יָצַר gefunden. So auch Qimchi 95, b und so vielleicht auch Ew. § 139, a; Olsh. § 242, b; Ges.-Kautzsch § 71; Müller § 264; Stade § 479, b; 633, a, weil sie das fragliche Kethib nicht erwähnen.

וַיַּכְנֶנִּי (und er hat uns zu Stande gebracht, hergestellt) Hi. 31, 15. Selbst wenn diese Lesart bei Baer-Delitzsch nicht bloss die älteste, sondern auch die richtigste ist, liegt darin kein unzweifelhafter Grund zu der Annahme, dass das Qal כִּין mit Object gebraucht sei. Vielmehr auch bei dieser Lesart kann die Meinung, dass an jener Stelle [gewöhnlich וַיַּכְנֶנִּי (J. H. Michaelis) oder וַיַּכְנֶנִּי oder auch mit Cholem hinter כִּין] das Qittel וַיַּכְנֶנִּי contrahirt worden sei, vertheidigt werden, weil wir auch bei וַתִּמְוֶגֶנִּי (und du hast uns zerfliessen lassen) Jes. 64, 6, wenn es für וַתִּמְוֶגֶנִּי steht, kein Verdoppelungszeichen im ו haben. Man kann in der That schwanken. Es lässt sich nicht die Möglichkeit leugnen, dass die beiden Qal auch mit Object verbunden worden seien. Denn vgl. nachher den Imp. שׁוּב mit Objectssuffix. Und auch wenn man nicht das Kethib Qal אֶנְיָעָה (ich lasse dich umherschweifen) 2 Sm. 15, 20, sondern die Ersetzung desselben durch Hiqtıl billigt, weil in dieser Stelle die Verschreibung wirklich leicht eingetreten sein kann: so ist man noch nicht a priori verhindert, Hi. 31, 15 das Qal anzunehmen. Und nimmt man diess wirklich an, dann kann die Lesart mit Dagesch forte im ersten ו und mit Cholem Hi. 31, 15 als Versuch erklärt werden, dieses auffallende Qal mit Object zu beseitigen. Aber es kann freilich auch eine ausserordentliche Contraction eingetreten sein; nur hat man keinen haltbaren Grund, diese zweite Ansicht zu vertheidigen; denn mehrere gleiche Laute folgten sich oft und sind nicht contrahirt worden. Die Auffassung beider Formen als Qal findet sich bei Qimchi, WB. s. vv., und ihr neigen zu Mühlau-Volck s. vv. Aber die Contraction ist beim ersteren Verb anerkannt

von Ges. Lgb. § 106, Anm. 21; Thes. s. v. [Röd. im Index analyt.], während Ges. die zweite Form für Qal nimmt. Die Contraction ist bei beiden Formen anerkannt von Ew. § 81, a. Aendern die Lesart, das Pilel herstellen wollen Olsh. § 244, a; Bö. I. S. 157; II. S. 35. 528; Stade § 484, e in Bezug auf die erste Form, während er die zweite nicht erwähnt. Obgleich die Aenderung in zwei Fällen angenommen werden müsste, ist doch auch diese Auffassung möglich, weil eben auch zwei Mal dieselbe Veranlassung zu fehlerhafter Uebergang eines Consonanten vorlag.

Ps. 85, 5 ist als Qal in der Bedeutung „lass uns zurückkehren!“ nicht zu beanstanden, weil nun einmal שׁוּב nach 4 M 10, 36; Nah. 2, 3 die causative Bedeutung hat. Ebenso hat es diese in der Verbindung mit שְׁבוּרָה (Gefangene) Am. 9, 14 etc. und gerade auch Ps. 85, 2; obgleich in dieser Redensart, aber jedenfalls unrichtig, das Qal, wo die Aenderung bloss in ו' für ו' bestand, in Hiqtıl umgewandelt worden ist Joel 4, 1 etc. Nicht Buxtorf, Thes. p. 505 „reduc nos!“; Röd. Thes.; Mühlau-Volck s. v.; sondern nur Olsh. § 235, g hat שׁוּבָנוּ lesen wollen. — Indess ist es gar nicht wahrscheinlich, dass die angegebene Form die causative Bedeutung mit den LXX (ἐπιστρέψον ἡμᾶς) habe. Denn nach dem Zusammenhang ist die Gefangenschaft Israels schon gewendet (v. 2 שְׁבוּרָה); in v. 5 wird gebeten, dass Jehova sich innerlich zu Israel wende (5, a) und breche seinen Aeger (5, b). Daher übersetzt das Targum richtig חַיִּיב לְחַזְרָא = redi ad nos! — Unrichtig verbindet also auch Raschi z. St. die beiden Auffassungen „kehre du zurück und lass uns zurückkehren“ und vertritt Abenesra bloss die erstere: „Wie du hast zurückkehren lassen unsere Exulantschaft, so lass auch uns jetzt zurückkehren!“.

Vom Infinitiv bemerke wegen der seltenen defectiven Schreibart und der Suffixform וְיִבְנֶה (und bei seinem Sichniederlassen oder Ausruhen) 4 M 10, 36.

בְּשׁוּבָנוּ (bei meinem Zurückkehren) Hes. 47, 7 verstösst gegen die Regel S. 229, wonach am Infinitiv das Subject auch in der 1. pers. immer durch das Nominalsuffix bezeichnet wird. Es ist dieser Fall als einzige Ausnahme (über 2 Chr. 35, 21 vgl. S. 279) schon bezeichnet von Qimchi 33, a; WB. s. v.; Ges. Lgb. S. 299, und, wie diese Beiden, hat die Richtigkeit der Lesart anerkannt Ew. § 261, b. Es wird aber richtiger

sein, eine Verschreibung wegen des vorausgehenden **יִשְׁכְּנִי** anzunehmen mit Olsh. § 132; Bö. II. S. 528; Stade § 359, b. Müller § 271, m: „**שִׁכְנִי** Ps. 85, 5 wohl falsche Lesart“; er meint die Form aus Hes. 47, 7, hat aber derselben einen falschen Fundort gegeben.

Niqtal: **בְּהִמְלִי** (bei seinem Beschnittenwerden) 1 M 17, 24 f.

Die Intensivstämme verhalten sich vor Suffixen, wie beim regelmässigen Verb. Bemerke nur: **שׁוֹבְבָתְךָ** (sie hat dich [fm.] umgewendet, abgewendet, abtrünnig gemacht) nur Jes. 47, 10 (ohne Suffix diese Form nur Jr. 8, 5); **יִרְוַמְךָ** (und er wird dich erhöhen) Ps. 37, 34 mit *i* für *e* jedenfalls des doppelten Lippenlautes wegen; **אֶרְוַמְךָ** (ich werde dich erhöhen) Jes. 25, 1; Ps. 30, 2; 145, 1, vgl. in Pausa **אֶרְוַמְךָ** Ps. 118, 28; **אֶרְוַמְכֶהוּ** (ich werde ihn erhöhen) 2 M 15, 2. — **וְאֶמְלִיחֶהוּ** 2 Sm. 1, 10 statt **וְאֶלִּיחֶהוּ**; Qim. 49, a; oben S. 190; unten 546. — Imperativ: z. B. **קִיְמָנִי** (richte mich auf!) Ps. 119, 28.

בּוֹשְׁסֶכֶם Am. 5, 11. Da diess nicht fraglich sein kann, ob wir einen Infinitiv vor uns haben, so ist — a) die erste Frage, ob die Urheber des Consonantentextes einen Inf. Qal gemeint haben. Diese Frage kann aber wegen des **ו** einfach verneint werden. Denn wir haben zwar einen Fall, wo der *o*-laut des Inf. Qal vor dem Suffix **כֶּם** lang gesprochen ist (1 M 32, 20; Qimchi 32, b; unten § 42, 9); aber da wurde die Dehnung des Vocals durch die eigenthümliche Schwere der folgenden Consonanten erzeugt, und es ist darum nicht die Form aus Am. 5, 11 mit der aus 1 M 32, 20 zusammenzustellen, wie es bei Buxtorf, Thes. gram. p. 498 geschieht: „Duo retinent Cholem facilioris et commodioris pronunciationis causâ: **בּוֹ** pro **בּוֹשְׁסֶכֶם** vel **בּוֹשְׁסֶכֶם** et **מִצְאָכֶם** 1 M 32, 20“. Nachdem Ges. Lgb. S. 347 diese Zusammenstellung ablehnte, habe ich sie nicht weiter gefunden. Also es haben die Consonantenschreiber nicht an ein Qal **בּוֹשֵׁס** gedacht. — b) An welchen Intensivstamm, einen mit Sere oder einen mit Pathach in der Ultima, hat die traditionelle Aussprache gedacht, indem sie die Silbe vor **כֶּם** mit Pathach sprach? Es kommt nun zwar mehrmals vor, dass zu Status absoluti mit Sere Status constructi mit Pathach sich finden (vgl. die Fälle bei Bö. I. S. 563); aber kein Wort mit Sere in Ultima zeigt vor Suffixen ein Pathach, sondern nur Segol oder Chireq, soweit nicht eine Gutturalis concurrirt (Bö. II. S. 49). Qimchi sagt zwar WB. s. v. **בּוֹשֵׁס** über die frag-

liche Form „nach der Norm von כִּנְנֶכָּם“; aber dieses existirt selbst nicht. Trotzdem ist nicht daran zu denken, dass die traditionelle Aussprache einen passiven Intensivstamm im Sinne gehabt habe; wir müssen uns vielmehr darein finden, dass in der fraglichen Form anstatt des Kleinpathach (Segol) das Grosspathach d. h. anstatt des mehr *i*-artigen Lautes *e* ein dem *a* näher stehender (ein imälirtes *a*, ein *ä*) sich gebildet hatte. Ew. § 255, c sagt zur Erklärung dieses Pathach, es trete „als der Ähnlichkeit der Verbalbildung folgend“ ein und verweist mit § 195, a auf כִּתְּבָהּ, כִּתְּבָהּ. Er meint also, wie vor dem Consonantafformativ sich Pathach zeige, so auch Am. 5, 11 vor dem Suffix. Damit sind selbstverständlich Heterogenea zusammengebracht, und wird nur in so fern ein Schimmer von Licht auf Am. 5, 11 geworfen, als daran erinnert wird, dass ursprünglich auch bei den activen Intensivstämmen die letzte Stammsilbe Pathach hatte, wie dieses noch vor den Consonantafformativen erklinge. Es fragt sich aber, wesshalb der Infinitiv eines solchen activen Intensivstammes gegen seine Analogie Pathach vor dem Suffix zeige. Olsh. § 187, a; 251, b hat Am. 5, 11 mit שְׁאֲנִיָּהּ (dein Ruhigsein etc.), wie 2 Kg. 19, 28 und Jes. 37, 29 wegen des vorausgehenden Infinitivs mit Qimchi, WB. s. v. und Baer-Delitzsch zu lesen ist, zusammengestellt. Und da diese Form 2 Kg. wahrscheinlich von der Tradition als Infinitiv gedacht ist (obgleich Qimchi im WB. sie wegen der Bedeutung mit שְׁאֲנִיָּהּ, שְׁאֲנִיָּהּ verbindet), so kann sie uns allerdings ein Hinweis darauf sein, dass in den selteneren activen Intensivstämmen der ursprüngliche *a*-laut der zweiten Stammsilbe mehr als im gewöhnlichsten activen Intensivstamm erhalten ist, wie auch das Hithqattel das *ä* der zweiten Stammsilbe durch Analogie in die Formen des Imperfectstammes getragen hat, vgl. oben S. 196. Es ist wegen des vorausgehenden Infinitivs nicht wahrscheinlich, dass mit Bö. II S. 49 das שְׁאֲנִיָּהּ 2 Kg. 19 und Jes. 37 ein Substantiv (= Trotz) sein soll. Die Form Am. 5, 11 vergleicht endlich Bö. I S. 189; II S. 286 311 mit dem הִזְכִּירָהּ, welches oben S. 234 besprochen ist. Er meint, durch die Zahnlaute שׁ, שׂ, ז sei der *a*-laut ebenso begünstigt worden, wie durch das gutturalverwandte ה, wenn sie von benachbarten Lingualen durch breiteren Vocal zu sondern gewesen seien. Ein solcher Einfluss der Zahnlaute lässt sich schwerlich nachweisen. — c) Was bedeutete der in Am. 5, 11

enthaltene active Intensivstamm? Das Targum übersetzt: **חֲלָהּ** **דְּמִבְּזִיזִין מִסְכְּנֵיהֶם** = zur Vergeltung für euer Ausplündern der Armen; daraus lässt sich schliessen, dass man in dem **יֵצֵן** **בְּיָדָם** ein **בִּיט** = **בָּיַד** suchte; und ein **בִּיט** in seiner eigentlichen Bedeutung „niedertreten, mit Füßen treten, conculcare“ (vgl. oben S. 445) fanden in der hebr. Form noch bestimmter die LXX: **ἀνθ' ὧν κατακονδύλιζον** [mit Fäusten zerschlagen] **πτωχοῖς**. Den Sinn der gewaltthätigen Behandlung muss die fragliche Form auch nach dem Context haben. — d) Stammt nun der active Intensivstamm **בִּישׁ** = „gewaltthätig behandeln“ von einem Qal **בִּישׁ**? Ein solches nahm Buxtorf, Thes. pag. 498 und in der Concordanz an; scheinbar auch Mühlau-Volck im analyt. Anhang, indem sie schreiben: „**בִּ**; inf. Po. von **בִּישׁ**“; aber dieser Schein beruht nur auf starker Breviloquenz, denn im WB. s. v. **בִּישׁ** sagen sie: „**בִּישׁ**, nur Po. **בִּישׁ** (eine durch Dissimilation entstandene dialectische oder vulgäre Form für **בִּיט**)“. Es sollte aber deutlicher gesagt sein, dass ein Qal **בִּישׁ** gar nicht für sich existirte. Ein solches Verb **בִּישׁ** ist auch verworfen worden von Qimchi im WB. s. v. und wie Raschi im Com. z. St. sagte „**כְּמִי בִיטְסָם**, indem ihr herumtretet und Schmutz bringt auf seinen [des Armen] Kopf“, so hat auch Qimchi im WB. s. v. **בִּיט** und mit denselben Worten im Com. z. St. die fragliche Form als Variante von **בִּיט** angesehen. So auch Ges. Thes. s. v. **בִּישׁ**; Röd. im Index analyt. z. Thes.; Ew. § 49, d; 121, a; Olsh. § 251, b. Nur Bö. I. S. 146 sagt: „**בִּישׁ** f. **בִּישׁ** (v. **בִּישׁ** = chald. **בִּישׁ**)“, und zum Vergleich bringt er **כַּעַשׁ** für **כַּעַשׁ** etc., lauter Beispiele, wo bloss **שׁ** für **ס** steht, wo also nicht die Schreibung mit **שׁ** bestimmt eine Verschiedenheit des Lautes anzeigt. Bö. hätte seine Annahme besser vertheidigen können, wenn er an **פִּישׁ** (Hi. 26, 9; oben S. 202) erinnert hätte, weil darin in der That eine Vermeidung der beiden breiten *sch* vorliegt (Bö. freilich leitet diess I. S. 144 von **פִּישׁ** ab). Aber wenn auch **בִּישׁ** lautlich mit **בִּישׁ** zusammengebracht werden kann, so ist doch die gewöhnliche Bedeutung des **בִּישׁ** (beschämen = warten lassen) für den Context Am. 5, 11 zu matt, und davon dass **בִּישׁ**, wie Bö. will, nach dem Chald. **בִּישׁ**, Aphel **אַבִּישׁ** „Schlechtes zufügen“ bedeute, haben wir keine Spur, und dazu stimmt auch die Praeposition **עַל** nicht, weil das chald. Aphel mit **ל** oder mit **ב** construiert wird. Die Andern erwähnen die Form nicht.

Hiqtil. — Z. B. הִכִּינֵנִי (er hat mich bestellt) 1 Kg. 2, 24 und וְהָמִיתָנִי (und er wird mich sterben lassen) 2 Sm. 14, 32; הִמִּיתָהוּ (sie tötete ihn) 2 Chr. 22, 11 bei Silluq, הִמִּיתָהוּ Jer. 26, 19, und so bei der affirmativlosen und den beiden vocalisch afformirten Personen immer mit e-laut, ausser bei וְהָשִׁיבָהּ (und er wird dich zurückkehren lassen) 1 M 40, 13. Aber die consonantisch afformirten Personen haben ohne und mit ו consec. vor Suffixen immer den a-laut, vgl. וְהָמִיתִי (und ich habe ihn getötet) 1 Sm. 17, 35, wo das erste ו nur als Schreibfehler angesehen werden kann; vgl. וְהָמִיתָהּ (und [damit] ich [nicht] töte sie) Hos. 2, 5.

Imperfect wie יִשְׁבְּנִי (er wird mich zurückkehren lassen) 2 Sm 15, 8, nur gewöhnlich mit Chireq magnum, wie z. B. in אֶמִּיתָהּ (ich werde dich töten) 1 Kg. 2, 8; אַל־תִּשְׁנִי (lass mich nicht zu Schanden werden) Ps. 119, 31. 116 (die einzige suffixirte Form des regelrechten Impfs. Hi. vbi. בּוֹשׁ). — אֶמִּילָם (ich werde sie zerhauen) Ps. 118, 10—12, wo nicht die Bevorzugung des breiteren, helleren Pathach vor Sere in Pausa sogar beim Suffix eingetreten ist; sondern Vocalstammauslaut des Perf. S. 224.

Imperativ z. B. הָמִיתָנִי (töte mich!) 1 Sm. 20, 8 und so immer mit Chateph-Pathach. — Infinitiv: הַפִּיצִי (mein Zerstreuen) Hes. 12, 15; הָמִיתָנִי (das Michtöten) 1 Sm. 5, 10 und so immer mit Chateph-Pathach.

7. Doppelt unregelmässig.

a) Verba primae gutt. und ע"ו quiescentia.

Transitives Qal. Z. B. חָרַם ([gestreift], afficirt, gerührt sein); Impf. יָחַם. יָחַם Ps. 72, 13 ist nach dem Contexte Indicativ Impfi., also ע"ע-Analogie; auch plene 10 Mal hinter לָא. — Jussiv יָחַם 1 M 45, 20; יָחַם Hes. 9, 5. — Impf. consec. וַיִּחַם 1 Sm. 24, 11. — Nur zum Unterschiede von וַיִּצַּק (und er flog) Jes. 6, 6 ist וַיִּצַּק (und er wurde eingehüllt, ohnmächtig) Ri. 4, 21; 1 Sm. 14, 28. 31; 2 Sm. 21, 15 gebildet. Dieses Zustandsverbum hätte nicht, wie Bö. § 1142, Anm. 3 fordert, וַיִּצַּק heissen müssen denn vergleiche die Formen von אָזַר; und man kann nicht mit Böttcher für jenes וַיִּצַּק ein eigenes Zeitwort עִיר annehmen, obgleich עִיר und יָעַר (müde sein) existirt, weil im Syrischen

das Verb für „matt sein“ mediae י ist, Matth. 15, 32 Peschitto; weil im Hebr. die gleich nachher genannte Verbalform (Hi. 11, 17) existirt; weil מַעֲרָה und מִדְּעָה (Dunkelheit) Jes. 8, 22. 23 dem עִרְמָה (Finsterniss) Am 4, 13 die Wage hält, und weil עִרְפִּי (ermüdet, lechzend) Eigenname Jr. 40, 8 als Kethib älter zu sein scheint, als das Qeri עִרְפִּי. So Qimchi 103, a: „יִרְעָה mit Qames [chatuph], um einen Unterschied zwischen ihm und יִרְעָה hervorzubringen, welche zwei Bedeutungen haben“; ebenso WB. s. v. עִרָה; Ges. Lgb. § 106, Anm. 9; Thes. s. v.; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 72, Anm. 4. Aber Ew. § 232, c „Wurzel עִרָה“; Olsh. § 244, e Schluss; Bö. a. a. O.; Müller § 271, l haben ein Verbum עִרָה angenommen. Stade erwähnt die Form nicht.

Ob תַּעֲרָה Hi. 11, 17 3. sg. fm. (mag es dunkeln) oder 2. sg. msc. (magst du [jetzt] im Dunkeln sein) ist, das ist weniger wichtig; jedenfalls aber ist die dastehende Form von den Punctatoren für eine Verbalform mit ה cohortativum gehalten worden. Daran haben auch keinen Anstoss genommen Qimchi, WB. s. v. עִרָה beim Qal: „Und mit anderer Bedeutung [als das vorhergenannte עֲרָה (fliegende) Zach. 5, 1] ה' Hi. 11, 17, was heissen soll: wenn es jetzt dunkelt, so wird es werden wie der Morgen“; Ges. Lgb. § 84, 2, Anm. 1; Ew. § 173, h, Anm.; 357, b; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 48, 3; Stade § 480, c; 506, e. — Auch mir scheint diess den Zusammenhang lebendiger zu machen, als wenn man, wozu Ges. Thes. s. v., Olsh. § 228, b; Bö. II. S. 172, Anm. 4 geneigt sind, in Anlehnung an einige alte Zeugen ein Substantiv תַּעֲרָה (Dunkelheit) liest. So vielleicht das Targum, indem es frei übersetzt „denn das Dunkel der Finsterniss wird wie ein Vogel sein“. Die LXX umschreiben ganz frei mit theilweiser Umdrehung der beiden Vershälften: ἡ δὲ εὐχὴ σου ὥσπερ ἑωσφόρος, ἐκ δὲ μεσημβρίας ἀνατελεῖ σοι ζωή.

תַּעֲרָה (du sollst es als Brodlaib backen) Hes. 4, 12. So das Targum: תַּחַרְרָה, du sollst es als Kuchen rösten (Levy, Chald. WB. s. v. חַר hält für wahrscheinliche Aussprache תַּחַרְרָה); ebenso die 2. sg. masc. ist in der Form erkannt von den LXX: ἐγκαύσεις αὐτά, du sollst es als Aschkuchen backen; und an eine andere Form als die 2. sing. m. ist nach dem vorausgehenden תֹּאכְלָה (du sollst es essen) auch gar nicht zu denken. Nach Dikduke § 55 soll es aber nicht bloss mit einfachem

Gimel (so gegen Buxtorf auch Michaelis), sondern auch mit einfachem Nun geschrieben werden. Nachdem nämlich die Formen auf נָה aufgezählt sind, wird mit den Worten geschlossen „ausser תִּקְרְאָנָה 2 M 1, 10 [nicht „4“] und תַּעֲנֶנָה Hes. 4, 12; sie sind raphirt“. Trotz dieser Zusammenstellung ist die Form Hes. 4, 12 von den Dikduke nicht als 3. plur. fem. angesehen worden. Allerdings, so unwahrscheinlich sie auch ist, treffen wir die letztere Anschauung bei Qimchi. Denn Mikhlol 102, b zählt er die Form unter den 3. plur fm. auf und setzt ausdrücklich hinzu „Erklärung: die Weiber sollen backen“. Im WB. s. v. עִוָּג erwähnt er erst die richtige, dann die falsche Auffassung, vgl.: תַּעֲנֶנָה; das Zugrundeliegende davon ist תַּעֲוִיגָה, mit Dagesch das נ, denn die Form mit abgetrenntem Pronomen ist תַּעֲוִיג אִתָּהּ, und es kommt der lange Vocal als Variante für das Dagesch [in נ] vor“. Biesenthal und Lebrecht bemerken: „Legit scilicet תַּעֲנֶנָה seu תַּעֲוִיגָה“; sie hätten aber bei Segol bleiben sollen, wenn auch Qimchi von einem „langen“ Vocal spricht; denn er meint damit jedenfalls nur das gedehnte ä. Diess zeigt die Fortsetzung seiner Worte: „Und es gab manchen, der sagte, dass auf diese Weise vorkomme תִּקְרְאָנָה. Denn diess sollte sein תָּ mit Dagesch und dem weiblichen Pronomen, auf die Stadt bezüglich, wie um zu sagen: wann ein Krieg hereinbricht über die Stadt [עַל הָעִיר]. Und es ist zu erklären: Es sollen backen die Weiber“. Diese letztere Deutung ist die von Qimchi bevorzugte gewesen. Denn im Com. z. St. sagt er: „Es sollen backen die Weiber“. Und manche sagen, dass das נ und das ת auf das Object gehen, und das נ dageschirt werden solle, und die Erklärung sei: du in eigener Person sollst es zu Aschkuchen backen; und so das Targum Jonathan“. — Die neueren Grammatiker erwähnen die Form nicht. — Uebrigens weist die defective Schreibung der Stammsilbe nicht auf ף״ו-Analogie; denn wir fanden sie auch oben S. 442. — Die Form gehört hierher, weil sich im Hebr. bei den Ableitungen nur ך in der Mitte zeigt; im Arabischen ist es freilich mediae Jod.

Nicht ist חֹב Hes. 18, 7 Ptc. act. mit o, wie Hitzig z. St. und Bö. II. S. 501 annehmen. Denn die Uebersetzung der LXX ἐνεχυρασμὸν ὁφείλοντος ἀποδώσει von חֹב יְשִׁיב kann nur als Erleichterung betrachtet werden; denn, wenn חֹב als Explication des vorausgehenden Suffixes betrachtet werden sollte, müsste es den Artikel haben, vgl. das von Ew. § 291, b

citirte Beispiel Esra 2, 62; Neh. 7, 64. — Das חֹב kann nach dem Tenor des ganzen Verses nur so gefasst werden, dass dasselbe Subject (אִישׁ) bleibt. So das Targum מִשְׁכּוֹן יְחֻבָּתָא (das Pfand der Schuld); so auch Raschi z. St. „wenn er abgepfändet hat das Kleid seines Nächsten für seine Schuld (בְּחֻבוֹ); so soll er es ihm zurückgeben, sowie die Sonne untergeht“; Qimchi z. St. „Das Pfand, welches ihm war für seine Schuld (בְּחֻבוֹ), er soll es dem Armen zurückgeben, wie die Thora befohlen hat, zurückzugeben das Pfand [5 M 24, 13]; und חֲבוּלָה ist das Pfand und von חֹב ist bekannt, dass es das Darlehen ist“; WB. s. v. „חֹב, ist das Darlehen, und unsere Vorfahren s. G. haben über dieses Wort viel geforscht“. Als „Schuld“ haben חֹב auch gefasst Ges. Thes. s. v.; Ew. § 291, b; Mühlau-Volck s. v.; Smend z. St.

Intransitives Qal. אָר (licht sein), 1 M 44, 3 etc.; יִרְאָרְקוּ (da waren, wurden sie [fm.] licht) 1 Sm. 14, 27; also ohne Vocalstammauslaut; darüber dass nicht das o der Stammsilbe den Ausfall desselben veranlasst hat, vgl. oben S. 449. Das Kethib יִרְאָרְקָה (v. 26) kann trotz des vorausgehenden יִרְאָה (v. 26) nicht die ursprünglich beabsichtigte Schreibweise sein; denn das Präformativ entbehrt der mater lectionis י und v. 29 steht von demselben Zustand der Augen Jonathan's אָר (sie leuchten); aber ich möchte auch das יִרְאָרְקָה nicht als zufällige Verschreibung, sondern als Hinweis auf ein יִרְאָרְקָה (da funkelten im Feuer der Furcht), demnach als eine versteckte Glosse betrachten. Trg.: וַיִּתְרָא עֵינָיו = und es wurden hell seine Augen; LXX: ἀνέβλεψαν οἱ ὀφθαλμοὶ αὐτοῦ. — Imperativ: אָר (werde licht!) Jes. 60, 1.

Niqtal. Beim Perfect beruht נִעֹר (er hat sich geregt) Zach. 2, 17 auf ע"ע-Analogie mit Ersatzverdoppelung, vgl. נִחַל (entweicht werden) etc. S. 367 f.; nur dass hier diese Verdoppelung wegen ע durch Ersatzdehnung ausgeglichen ist. So Ew. § 140, a; Bö. II. S. 520; Ges.-Kantzs. § 72, Anm. 5, indem er das Impf. zum Vergleich heranzieht, worin eben auch das ē Ersatzdehnung ist. — Keine principielle Basis hat es, vgl. darüber S. 326 f. über Ersatzverdoppelung gegen Stade, wenn man in unserer Form einfach ausnahmsweise eine Abschwächung des ursprünglichen *a* zu *i* eintreten lässt, wie sie beim starken Verb eingetreten ist [נִקְטַל]. So schon Ges. Lgb. § 106, Anm. 11 (= נִעֹר, ähnlich dem יִבוֹשׁ); wahrscheinlich Olsh. § 263 Schluss, weil er einfach sagt „mit *e* für *i*“, und ausdrücklich Stade

§ 397, b „nach Abschwächung des α des Präfixes zu i ist dieses weiter zu \hat{e} geworden“ [könnte jedenfalls nur \bar{e} sein als Vortonsere.]. — Am allerrichtigsten aber erscheint es mir, wenn man sagt, dass unsere Form aus mechanischer Nachahmung des sechsmal vorkommenden Imperfects יַעֲזֹר (Jr. 6, 22 etc.) zu erklären sei. — Da die Alten der vollen Einsicht in die Wechselbeziehungen der schwachen Verba entbehrten, haben sie sich mit der Erklärung der vorliegenden Form gequält, vgl. Qimchi 103, b: „Und es kommt das נ [des Niqtal] mit Sere vor: נַעֲזֹר; denn das Sere und das Qames sind gleich [geeignet], dass der quiescirende [Consonant] hinter ihnen auftritt. Und es haben Rabbi Juda und Rabbi Jona und die übrigen Grammatiker geschrieben, dass das נ von נַעֲזֹר mit Sere wegen des ע stehe, ohne dass sie über die Conjugation des Wortes gleicher Meinung waren; denn Rabbi Juda bezeichnete es als Niqtal von den Verbis mit quiescirendem mittlerem Stammconsonanten, und Rabbi Jona bezeichnete das נ als Radical von נַעֲזֹר Jr. 51, 38. Aber beide haben gesagt, dass das Sere an Stelle des Qames wegen des ע stehe; und ich weiss keinen vernünftigen Grund dafür, denn das א ist auch ein Kehlbuchstabe, und es tritt [doch] bei ihm das נ mit Qames auf: נֶאֱזֹר“. Im WB. bezeichnet Qimchi das נַעֲזֹר wieder als Niqtal von עֲזֹר und verweist darauf, dass „Rabbi Jona und ausser ihm ein Theil der Erklärer“ die Form von נַעֲזֹר ableite. — Beim Imperfectstamm haben alle Ersatzdehnung, vgl. ausser dem erwähnten יַעֲזֹר noch נֶאֱזֹר (und sie wurde bestürzt) 1 Sm. 4, 5 etc.; auch יִאֲזֹר (sich erhellen) 2 Sm. 2, 32. So mit Qimchi 104, a; WB. s. v.; Buxtorf Thes. p. 210; Ges. Thes. s. v.; Olsh. § 265, f; Mühlau-Volck s. v.; Müller § 271, s. Denn mir scheint es nicht richtig, mit Bö. II. S. 502 und Stade § 486 diese Form für Qal zu nehmen und also ein doppeltes Impf. Qal von אֲזֹר aufzustellen, während dann Inf. und Ptc. Ni. eines Imperfects entbehren würden. Hierher gehört auch יִאֲזֹר (sich vereinigen) 1 M 34, 22; 2 Kg. 12, 9 sowie נֶאֱזֹר, נִאֲזֹר 1 M 34, 15. 23. So Ges. Lgb. S. 403, obgleich schwankend zwischen Qal und Niqtal; Thes. s. v. (Niqtal); (Ew. und Bö. erwähnen die Formen nicht); Olsh. § 265, f; Tuch z. St. ausführlich „von אֲזֹר sich willfährig zeigen, verwandt mit אֲזֹר etc.“; Delitzsch z. St. „von אֲזֹר, verwandt mit אֲזֹר, also Ni. sich in etwas zusammenfinden“; Dillmann z. Stelle „Impf. Ni. von אֲזֹר, da נֶאֱזֹר im Rabbinischen als Ptc. vorkommt“; Mühlau-

Volck s. v.; Müller § 271, s. Stade § 585, a hat die Meinung von Hitzig festgehalten, dass die Formen Impf. Qal seien. Das ist aus dem von Dillmann angegebenen Grunde nicht wohl möglich. Ganz unmöglich ist es aber, die Formen mit Qimchi 88, a; WB. s. v.; Buxtorf, Thes. p. 187 und Conc. von einem angeblichen יָאֵר (Jr. 10, 7) abzuleiten, vgl. § 41, 6, g. Infinitiv לְאֹר (damit erleuchtet werde) Hi. 33, 30 mit Syncope des ה. Particip נֹאֵר Ps. 76, 5.

Intensivstämme. Ich ziehe die Ableitung des עֹלֵל (Knabe, Kind) von עָל (nähren), sodass es eigentlich ist „einer der es nur mit dem Sichnähren zu thun hat“ der Ableitung von עָלָל (sich über etwas hermachen etc.) bei Buxtorf, Concordanz; Mühlau-Volck; Stade § 233 vor. Ebenso ist Ptc. ohne ׀ das gleichbedeutende עֹלֵל; Qimchi, WB. s. v. עָל; Ges. Thes. s. v.; Olsh. § 251, b.

Von עָר (rege sein) und einem vorauszusetzenden עֲרֵר, Impf. יַעְרֵר stammt יַעְרֵר (sie erregen = erheben [ein Geschrei]) Jes. 15, 5 in Pausa. Da Umwandlung von Consonantenschwere in langen Vocal vorkommt, vgl. S. 200 f. 248, so ist die Möglichkeit der angegebenen Entstehung unserer Form anzuerkennen und ist zugegeben worden von Qimchi 109, a; WB. s. v.; Ges. Lgb. S. 870; Thes. s. v.; Röd. im Index analyt. z. Thes.; Ew. § 121, b; Olsh. § 253; Bö. I. S. 146; Mühlau-Volck s. v. und im analyt. Anhang; Mü. § 272, l; Stade § 124, b; § 528. Von diesen Gelehrten haben aber zugleich Ges. Lgb. S. 255; Thes. s. v.; Röd. und Olsh. a. aa. OO. die Vermuthung ausgesprochen, dass die Form aus einer Verschreibung des יַעְרֵר durch Verkürzung des ר zu ׀ entstanden sei, wie denn die scriptio plena יַעְרֵר vielfach vorkomme. Diese Vermuthung wird immer unwahrscheinlich bleiben. — Eine blosse Beschreibung des Factischen sind die Worte von Buxtorf, Thes. p. 213 s. „יער׀ר pro יַעְרֵר“; er legt überdiess statt Pilpel ein Pilel zu Grunde.

Hiqtil. הִעִידָהּ (du hast bezeugt) Neh. 9, 34; הִעִידָהּ 2 M 19, 23; הִעִידָהּ 5 M 4, 26 etc.; הִעִירוֹתִי (ich habe aufgeweckt) Jes. 41, 25 und 45, 13, also mit vollem Pathach wegen der schweren Production des folgenden Guttural. — Beim Imperfect vergleiche הִתְעִיָּה Spr. 23, 5 Kethib (fliegt? näml. dein Auge), welches jedenfalls wegen der Incongruenz zwischen dem Sing. des Verbs und dem folgenden Dual des Nomens in das Hiqtil הִתְעִיָּה vom Qeri umgewandelt worden ist. Trg. עִיָּהּ

אֵין הִצֵּר (wenn hinblickt = gespannt ist dein Auge), also für das Kethib; aber LXX: ἐὰν ἐπιστήσης τὸ σὸν ὄμμα (wenn du richtest, hinlenkst dein Auge), also für das Qeri. Es ist die Form nicht mit dem הִצֵּר Hi. 11, 17 (S. 496) zu verbinden, wie es Abenesra z. St. thut „es scheint zu הִצֵּר zu gehören und sein Sinn zu sein: wenn du licht werden lässt dein Auge, um nach dem Reichthum zu blicken“; und wie auch Qimchi, WB. s. v. sagt, die beiden Formen seien theils von Rabbi Juda in der Bedeutung des Finsterseins, theils von der Mehrzahl der Ausleger in der Bedeutung des Blitzens und Leuchtens zusammengebracht worden. — Jussiv mit Sere: יִצֵּר (er lasse licht s.) 4 M 6, 25 und יִצֵּר Dn. 11, 25. — Impf. consecutivum: וַיִּצֵּר (und er liess licht sein) 2 M 14, 20; Ps. 118, 27; aber וַיִּצֵּר (und er bezeugte) 2 Kg. 17, 13 und Zach 3, 6; auch die 2. sg. m. Neh. 9, 29 f. sowie וַיִּצֵּר (und er weckte auf) Hag. 1, 14; 1 Chr. 5, 26; 2 Chr. 21, 16. In der 1. sg. ist das e geblieben, welches wir (S. 467) einmal beim einfach schwachen Verb fanden: וָאֵצֶר (und ich bezeugte) 1 Kg. 2, 42; Jr. 32, 10 [bei Bö. II. S. 507 steht unrichtig die Form mit ו] neben וָאֵצֶר Neh. 13, 15 und וָאֵצֶר v. 21.

b) Verba tertiae gutturalis und ע"ו quiesc.

Qal. Perfect. Von נִיחַ (sich niederlassen, ruhen) bemerke z. B. וַיִּנַּח 2 Sm. 17, 12; Impf. יִנַּח etc. 2 M 23, 12 etc.; Jussiv kommt gerade nicht vor; Impf. cons.: וַיִּנַּח 2 M 10, 14 etc.; וַיִּנַּח (und er wankte, bebt) Jes. 7, 2. Imperativ kommt gerade nicht vor. Infinitivus cstr. auch mit ו in וַיִּנַּח 4 M 11, 25; Jos. 3, 13; Neh. 9, 28 und וַיִּנַּח Jes. 7, 2, während auch von beiden Verben hinter ל der Inf. cstr. mit ו vorkommt; 2 Sm. 21, 10; Ri. 9, 9. 11. 13; wie וַיִּנַּח 1 Chr. 29, 4. Vgl. noch וַיִּנַּח 4 M 10, 36.

Niqtal. Impf. יִנּוּעַ (wankend gemacht werden) Am. 9, 9; Nah. 3, 12; Inf. וַיִּנּוּעַ (übertüncht werden) 3 M 14, 43. 48 [hier ohne ו].

Intensivstämme. Von זָע (geschüttelt werden, zittern) Esth. 5, 9, יָזַע Pred. 12, 3 findet sich das Ptc. Pilpel מַזְעִיעַ (einer welcher erschüttert, erzittern lässt) Hab. 2, 7.

Hiqtil. Z. B. הִנִּיחַ (zur Ruhe bringen) 2 M 33, 14 etc.; יִנִּיחַ 2 M 17, 11 etc.; aber neben אָפִיחַ Hes. 21, 36 etc. ist auch יִפּוּחַ (schnaubt = keucht, hastet) Hab. 2, 3 Indicativ Impf. nach ע"ו-Analogie. Denn die Existenz eines פִּיחַ (wehen, blasen etc.) steht fest, vgl. das Impf. Qal HL. 2, 17; 4, 6; Imp. Hiq. 4, 16;

also können wir nicht ein פוח in der Bedeutung „blasen, schnauben“ annehmen. Von פוח leitete die fragliche Form ab Ges. Thes s. v.; Bō. II. S. 520; Mühlaus-Volck s. v. Auch Qimchi sagt im WB. s. v. פוח: „Und vielleicht kommt von dieser Wurzel פוח Hab. 2, 3, und schon habe ich es geschrieben bei der Wurzel פוח; und die Bedeutung [von פוח und פוח] ist dieselbe“. Von פוח hat er die Form nicht bloss im WB. unter dieser Wurzel, sondern auch Mikhlol 95, a abgeleitet, und so noch Buxtorf in der Concordanz s. v. פוח. Nach Qimchi sollte die Form פוח [Adjectiv] von dem פוח sein, dessen Hithqattel (Jr. 4, 31) oben S. 430 erwähnt wurde. Auch Olsh. § 167, b sieht Hab. 2, 3 ein Nomen von פוח. Aber da im Parallelismus Imperfecte stehen, so ist auch die fragliche Form für ein solches zu halten. Dagegen kann nichts entscheiden, dass das Trg. (פוח = festgestellt ist das Ende) ein Partc. setzt. LXX: καὶ ἀνατελεῖ εἰς πέρας (wird aufsprossen etc. zum Ziel) haben also ein Verbum finitum. Ueber פוח an den andern Stellen siehe S. 504. — Jussiv פוח (er möge riechen) 1 Sm. 26, 19; פוח Jos. 21, 42 etc. und so immer wegen der Gutturalis mit א. Infinitiv: פוח 5 M 25, 19 etc.; Ptc. פוח Jos. 1, 13.

Daneben פוח (hinwerfen, hinlegen) 3 M 16, 23 etc.; פוח 3 M 7, 15 etc.; Jussiv פוח Pred. 7, 18 etc.; פוח 4 M 17, 22 etc.; Imp. פוח 2 M 16, 33 etc.; פוח 2 M 32, 10 und Ri. 16, 26; Inf. פוח 4 M 32, 15; Ptc. פוח Pred. 5, 11; Hoq. פוח (und sie wurde hingelegt) Zach. 5, 11 sowie das Ptc. פוח nach ע"ע-Analogie mit Ersatzverdoppelung; oder vielleicht wegen Verdoppelungsneigung des anlautenden Stammconsonanten, vgl. S. 450 bei פוח. Diese Formen sind von פוח abgeleitet durch Ges. Thes. s. v.; Ew. § 114, c; Olsh. § 255, i am Ende; Bō. II. S. 520; Mühlaus-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 72, Anm. 9; Müller § 272, a; Stade § 393, b. Ges. Thes. s. v. פוח sagt: „Radix spuria, unde ducunt פוח“. Damit zielt er jedenfalls zunächst auf Qimchi, welcher Mikhlol 94, a und WB. s. v. die Formen von פוח herleitete. Diess that auch Buxtorf, Thes. p. 194 sowie in der Concordanz, aber auch noch Gesenius selbst im Lgb. S. 389 ausdrücklich und ohne Erwähnung der neueren Etymologie. Ein פוח existirt aber sonst nicht und es können פוח etc. nicht von פוח etc. getrennt werden, welche oben S. 471 f. besprochen sind. — Was insbesondere פוח anlangt, so sagte Qimchi 94, a „das Wort ist gemischt [zusammen-

gesetzt] aus דַּמְחָה und דַּמְחָה und im WB. s. v. יָנַח erwähnte er die Form nur. Gesenius hat im Lgb. S. 389 auf die einzige Form hingewiesen, welche der fraglichen an die Seite gestellt werden kann [die oben S. 199 besprochenen sind verschieden], nämlich דַּמְחָה Dn. 7, 4; so auch Thes. s. v. נִיחָ. Ew. § 131, d scheint mir ferner richtig auf das Kethib דַּמְחָה Dn. 8, 11 aufmerksam gemacht zu haben, weil diess ebenso unmittelbar mit einem parallelen Passivum דַּמְחָה zusammen steht, wie es Zach. 5, 11 der Fall ist. Dagegen scheint die Ewald'sche Annahme eines דַּמְחָה 2 Sm. 15, 31 mir nicht begründet, obgleich Targ. דַּמְחָה (et David, nuntiatum est) und die LXX καὶ ἀνγγέλην Δαυὶδ (et nuntiatum est Davidi) die Form passivisch übersetzen. Ich glaube für 2 Sm. 15, 31 die Auffassung des דַּמְחָה als eines Nominativus absolutus und für דַּמְחָה die unpersönliche Fassung (man meldete, vgl. 1 M 48, 1. 2) vorschlagen zu dürfen. — An die beiden Danielstellen erinnert auch Olsh. § 259, b Schluss als an Parallelen für Zach. 5, 11. Aber Bö. I. S. 106 will bloss Dn. 7, 4 und 5 (wo schon Ges. Thes. s. v. chald. קִים die Lesart 'קִי vertheidigte) gelten lassen, während er für Dn. 8, 11 das Kethib als Activum vertheidigt, indem er es an דַּמְחָה anknüpfen will. Da hat er nicht beachtet, dass mit dem דַּמְחָה die passive Construction beginnt. Mühlau-Volck sagen nichts zur Erklärung. Stade schreibt: „Zach. 5, 11 ist zu emendiren“. Vielleicht meint er, dass für das seltene Passivum aus Versehen das geläufige Activum geschrieben worden sei. Das wäre an sich nicht unmöglich; aber die Formen aus dem Daniel rathen doch, dass man diese Emendation unterlässt.

Zwar דַּמְחָה (und ihr sollt Lärmsignale geben) 4 M 10, 9 kann sein Sere nach der oben S. 461 beschriebenen selteneren Bildung der ע"י haben; aber bei דַּמְחָה (sie lärmten; Trg. יָבִיבוּ = sie machten Lärm etc.; LXX: ἡλάλασαν) 1 Sm. 17, 20 muss das Sere aus ע"י-Analogie erklärt werden. Denn man kann nicht sagen, dass die Tradition sich verirrt habe, weil die Form an dieser Stelle im Gegensatz zu Ri. 15, 14 und Esra 3, 11 defective geschrieben war; da auch die beiden einzigen Formen, die vom Imperfectstamm defective Schreibart haben (דַּמְחָה 1 Sm. 4, 5; 10, 24), trotz derselben mit i gesprochen worden sind. Man kann in jener Form 1 Sm. 17, 20 zwar auch das Sere der ersten Silbe als Factor geltend machen, sodass Assimilation eingetreten wäre, aber das hat keinen principiellen

Hintergrund. Qimchi ist das Abweichende der genannten Form nicht zum Bewusstsein gekommen, weil er überhaupt kein רַעַע für „schlecht sein“ annimmt, sondern alle Formen von רַעַע ableitet, Mikhlol 104, a; WB. s. v. So auch auffallenderweise Ges. Lgb. § 106, Anm. 23: „רַעַע übelthun, von רַעַע, die Form von רַעַע“; richtig im Thes.: „רַעַע, Hi. רַעַע, semel רַעַע 1 Sm. 17, 20“; [Ew. § 193, b erwähnt nicht die fragliche Form; ebensowenig Stade § 420, b]; Olsh. § 255, i; Bö. II. S. 520, nur dass er auch die Form aus 4 M 10, 9 auf ע-ע-Analogie zurückführt; Mühlau-Volck s. v. רַעַע; Mü. § 272, b.

Das יַפִּיחַ (blasend, athmend, schnaubend), dessen St. cstr. Ps. 27, 12 gelesen wird und welches nach ע-ע-Analogie mit יַפִּיחַ wechselt (z. B. Spr. 6, 19), ist kein Participium Hi. mit Bö. II S. 246. 520 zu nennen; vgl. dagegen schon oben S. 404 bei יוֹסֵף. So von יַפִּיחַ, dem für die angegebenen Bedeutungen gebräuchlichen Verb, ist die Form Ps. 27, 12 abgeleitet worden auch von Stade § 259, b, nur hat dieser § 90, 1 im Unterschied von Böttcher das Sere als Steigerung eines aus dem *i* von יַפִּיחַ verkürzten *i* erklärt, also einen besonderen Fall auf eine allgemeine Regel zurückgeführt. — יַפִּיחַ stammt weniger wahrscheinlich von dem nur einmal (Jr. 4, 31) vorkommenden Verb יַפִּיחַ. Davon ist es aber abgeleitet worden durch Qimchi, 95, a; WB. s. v.; Buxtorf, Concordanz; Ges. Thes. s. v.; Ew. § 169, a; Olsh. § 167, b; Mühlau-Volck s. v.; Müller § 182. — Das יַפִּיחַ ist als Nomen und zwar Nebenform des von יַפִּיחַ stammenden Adjectivs angesehen von Ew. § 169, a (*i* gedehnt aus *e*); Olsh. § 245, a (*i* gedehnt aus *z*, wie in יוֹסֵף; vgl. oben S. 403) und Müller § 182. — יַפִּיחַ ist aber gar nicht als Nomen, sondern überall als 3. sg. m. Impf. Hiqtıl gefasst von Qimchi, WB. s. v. יַפִּיחַ; Buxtorf, Concordanz; Ges. Thes.; Mühlau-Volck s. v. Es ist aber die Form Verbum finitum zwar, wie im Plural יַפִּיחוּ Spr. 29, 8, so auch im Sing. Hes. 21, 36; Ps. 10, 5; 12, 6; jedoch der Ausdruck יַפִּיחַ כְּזָבִים Spr. 6, 19; 14, 5. 25; 19, 5. 9 sowie יַפִּיחַ אֲמִינָה 12, 17 ist zu häufig, als dass man ihn als verkürzten Relativsatz mit weggelassenem אֲשֶׁר fassen könnte.

§ 39. Verba ע-י quiescentia.

a) Von בִּין (unterscheiden, merken, einsehen) finden wir: בִּנְתָה (du merkst; perf. graecum) Ps. 139, 2; aber auch בִּין (er

merkte) Dn. 10, 1 [nicht mit Bö. II. S. 511 Inf. cstr.] und בִּינְתִי (ich merkte) 9, 2. — Impf. יִבִּין (er merkt) Ps. 19, 13 etc. Jussiv: יִבֵּן (er merke) Jr. 9, 11 etc. Impf. consec. יִבְּנֶן (und er merkte) 1 Sm. 3, 8. Doch könnten diese Imperfectformen auch als direct-causatives Hiqtıl betrachtet werden (= das Unterscheiden, das Bemerken ausüben) und brauchten also nicht von denjenigen getrennt zu werden, welche als Hiqtıl angesehen werden, weil in ihnen die indirect-causative Bedeutung „Jemanden einsehen lassen“ vorliegt. — Imperativ בִּין Dn. 9, 23. — Als Inf. abs. ist בִּין gebraucht Spr. 23, 1. Es braucht aber deshalb nicht als Form des Inf. abs. angenommen zu werden, weil auch sonst die Form des Inf. cstr. in der Function des Inf. abs. erscheint. — Participium activum בִּן (einsichtig) Jr. 49, 7. — Niqtal נִבְנוֹתִי (ich bin gescheidt [geworden]) Jes. 10, 13; Ptc. נָבוֹן (gescheidt) sehr oft z. B. Jes. 3, 3. — Pilel יְבוֹנֶהוּ (Aufmerksamkeit beweist er ihm; also direct-causativ) 5 M 32, 10. Hithpalel הִתְבּוֹנֵן (sich aufmerksam zeigen; bemerken). — Hiqtıl הִבִּין theils direct-causativ, also in den Bedeutungen des Qal (Mi. 4, 12 etc.), theils indirect-causativ „Jemanden aufmerksam, einsehen lassen“ (Ps. 119, 27 etc.); יִבִּין, יִבְּנֶן, יִבְּנֵן; הִבִּין; הִבְּנֵן; הִבְּנֵן.

b) Auch גִּוַּח gehört hierher, von welchem vorkommt das Impf. יִגִּיחַ (es bricht hervor) Hi. 40, 23, וַתִּגִּיחַ (und du brachst hervor) Hes. 32, 2; der Imp. גִּיחַ (transitiv: treib hervor; von der Gebärenden) Mi. 4, 10 mit o und zwar hinter einer Form mit u; also wie zur Dissimilation; das ist wahrscheinlich, weil in einem zweiten Falle, vgl. unter f), das Verhältniss genau dasselbe ist. Inf. בִּגְיָחוֹ (bei seinem Hervorbrechen) Hi. 38, 8 [auch wieder in Verbindung mit dem „Mutterschoos“]. Eben wegen dieser Form muss dieses Verb hierher gezogen werden; denn man kann nicht mit Bö. II. S. 511, Anm. 6 diese Form als Verkürzung aus בִּגְיָחוֹ betrachten; vgl. über den parallelen Fall unter f) und schon S. 340. Weil sich also in diesem Infinitiv der Uebergang von ע"י in ע"י zeigt, sind auch die angeführten Imperfectformen, die auch Hi. sein könnten, zum Qal zu ziehen. Das Ptc. act. zeigt hier wieder einmal o in גִּוַּח (hervorbrechen lassend oder hervortreibend) Ps. 22, 10. — Das Hi. kommt vor in מִגִּיחַ (direct-causativ: das Hervorbrechen ausübend = einen Hervorstoss machend [von Kämpfenden]) Ri. 20, 33. — Böttcher sagt a. a. O., um seine Anschauung über

בְּגִיחוֹ zu vertheidigen, in גִּיחַ habe das י gar nicht in י übergehen können; aber gerade bei diesem Verb zeigt sich der Uebergang in den Nominibus propriis גִּיחַ 2 Sm. 2, 24 und גִּיחוֹן 1 M 2, 13 etc.

c) וְגִלְתִּי (u. ich w. Freudentanz aufführen) Jes. 65, 19; גִּיל Spr. 23, 24 Kth.; aber wie dort das Qeri zweimal י einsetzt [also wieder גִּיל in der Function des Inf. abs.], so auch יְגִיל z. B. Ps. 21, 2 Kth., wo das Qeri den Jussiv mit zurückgezogenem Accent מִזֶּה-יְגִיל meint. Hiervon kommt auch רָגְלָהּ Ps. 48, 12 etc. vor (sie führen Freudentanz auf), während keine Form mit Vocalstammauslaut, auch nicht רָגְלִינָה, vorkommt.

d) Von דָּג (fischen) auch דִּיג Jr. 16, 16.

e) Die sinnliche Bedeutung von דָּוָן (unten sein) geht in die causative „unterwerfen, herrschen“ über, vgl. אֲדוֹן (Herrscher, Herr). Darum kann יִדְוֹן 1 M 6, 3 wie „er wird erniedrigt sein“, so auch „er wird herrschen“ heissen. Noch zeigt sich דָּן, דָּן; Ptc. דָּן; Imp. דִּין, Inf. דִּין Ps. 50, 4; Niq. Ptc. נִדְוֹן (gegenseitig richtend d. h. rechtend, streitend) 2 Sm. 19, 10.

f) דָּרַשׁ (dreschen); דָּשׁ 1 Chr. 21, 20; דָּשָׁה Ri. 8, 7; Impf דָּרַשׁ vgl. Hi. 39, 15. Imperativ 2. sg. fm. דָּרֹשׁ, vgl. den andern Fall oben bei b), Mi. 4, 13 und zwar hinter einer Form mit ו, also wie zur Dissimilation. Inf. בְּדָרְשׁוֹ (bei dem Dreschen lassen ihn) 5 M 25, 4. Es ist nicht bloss inconsequent von Böttcher, wenn er II. S. 511, Anm. 6 diese Form als abgekürzten Inf. Hiqt. ansieht, sondern die Abkürzung aus בְּדָרְשׁוֹ ist auch trotz בָּעִיר Ps. 73, 20 u. a. unwahrscheinlich. Die Bedeutung freilich würde keine unüberwindliche Schwierigkeit machen, weil דָּרַשׁ dir.-caus. bedeuten könnte „das Dreschen verrichten = dreschen“; vgl. oben unter b) und S. 340. Niq. Inf. cstr. ausnahmsweise mit ו statt ו, also דָּרַשׁ (gedroschen werden) Jes. 25, 10, vielleicht unter dem Einfluss des folgenden שׁ und נ, wie Bö. II. S. 504 meint.

g) דָּוָל (sich drehen, winden etc.); דָּוָל etc. Impf. Qal דָּוָל und דָּוָל (wegen des Imp. dürfen wir diess annehmen). Und davon kann דָּוָל (und er machte Drehungen = er wartete) 1 M 8, 10 ebensogut stammen (Ges. Thes.), wie vom Hiq. (Bö. II. S. 512), welches in דָּוָל Ps. 29, 8 indirect-causativ bedeutet „in Drehungen versetzen = erzittern lassen“. Also das Segol ist hinter der vorausgehenden Gutturalis geblieben; vgl. S. 264. 419. 501. Nur Bö. I. S. 258 meinte ohne Grund, es sei דָּוָל,

also Impf. Pi. von יחל mit Syncope des י zu lesen. יחל Ps. 97, 4; Nachahmung von חבל? Imperativ: חילי (empfinde Wehen!) Mi. 4, 10, aber auch חילי Ps. 96, 9; 1 Chr. 16, 30. Infinitiv לחיל Ri. 21, 21; חיל auch in der Function des Inf. abs. Hes. 30, 16. Particip. act. mit ו חיל Jr. 4, 31. — Hiq. אוֹחִילָה Jr. 4, 19 ist Vermischung aus אוֹחִילָה (Wehe empfinden muss ich) und אוֹחִילָה (harren will ich). — יחל (und du kreisestest) Ps. 90, 2 ist wegen נסוג אחר auf der Paenultima betont, hat aber sein Sere durch ein Metheg (העמדה S. 86) geschützt bekommen, jedenfalls damit die beiden ל auseinandergehalten werden. Hithpael: יחל (und sie empfand Wehe; betrubte sich) Esth. 4, 4, wo das א in der letzten Silbe nach § 25, 4 (S. 196) nicht auffallend ist; also nicht mit Bō. II. S. 288 aus dem folgenden ה erklärt zu werden braucht.

h) Auch חיש (eilen) gehört hierher. Denn zwar יחש (eile doch!) Ps. 71, 12 Kth. könnte neben siebenmaligem יחש (1 Sm. 20, 38 etc.) ein Schreibfehler sein. Aber es bleibt immer noch חיש (eilend) Ps. 90, 10, und dieses wird doch sicherer [zwar nicht für Infinit. abs. mit Mühlau-Volck s. v.] für Ptc. passivum mit activem Gebrauche wie חשים (eilende) 4 M 32, 17, als für Adjectivum wie מְחִיר gehalten, was Bō. II. S. 514 für möglich hält. Qimchi, WB. s. v. nennt es ein Nomen (חש); Trg.: בְּסִרְיָוֹבָא = (sie gehen hin) in Erregtheit, Eile; Raschi etwa: im Eifer des Eilens; Abenesra: eilig. LXX: ὅτι ἐπὶ ἡμῶν καὶ παύσονται πρᾶξις ἐφ' ἡμῶν καὶ παύσονται πρᾶξις; das kann nur als Umdeutung der etwas dunklen Worte aufgefasst werden. Bei den Andern, selbst bei Ges. Thes., fehlt die Form; nur nebenbei bei נא übersetzt Ges. mit „cito“. — יחש Jes. 5, 19 bedeutet „es beschleunige sich doch!“, also Qal oder direct-causatives Hiq., wie Jes. 28, 16; Ri. 20, 37; nicht „er beschleunige doch!“ (z. B. Ges. Thes.; Mühlau-Volck s. v.), weil da nicht dasselbe Subject wie im vorausgehenden יחש (es eile!) bleiben könnte und auch der Parallelismus mit dem Folgenden zerstört würde. Trg. frei: „Wann wird er eilen und offenbaren sein Besonderes (seine eigenthümlichen Pläne), damit wir es sehen etc.“; ebenso mit Vereinigung der beiden Verba des Eilens die LXX: τὸ τάχος ἐγγισάτω ἃ ποιήσει. Raschi und Qimchi sprechen im Com. nicht über die Form, aber der letztere hat sie im Mikhlol 18, b als Cohortativ erwähnt. — Da ist also ה cohortativum an die 3. sg. gehängt, vgl. oben S. 190; Buxtorf, Thes. p. 222;

Ges. Lgb. § 84, 2; Ew. § 228, a; Olsh. § 228, b; Bö. II. S. 172; Ges.-Kautzsch § 48, 3; Stade § 480, c; 499, g.

וַיִּתְּחַשׁ (und sie eilte, stolperte, stiess an) Hi. 31, 5 kann, da ein Impf. Qal וַיִּתְּחַשׁ vorausgesetzt werden kann, Impf. Qal für וַיִּתְּחַשׁ sein, indem das ת mit seiner Neigung zu virtueller Verdoppelung [vgl. nur z. B. אָחַז, אָחַז, אָחַז] einen kurzen Vocal *ä* vor sich hat erklingen lassen. So Qimchi, WB. s. v. וַיִּתְּחַשׁ; Ges. Thes. s. v.; Ew. § 232, c [der aber wie auch Buxtorf, Thes. p. 207, falsch Verwandlung eines *o* in *a* annimmt, die vom vorausgehenden Guttural nicht gewirkt wird, vgl. oben S. 495]; Olsh. § 244, e; Ges.-Kautzsch § 72, weil er keine besondere Conjugation angiebt. — Da aber das Hiq. וַיִּתְּחַשׁ genau in derselben Bedeutung (direct-causativ = stolpern, anstossen) Jes. 28, 16 vorkommt, so halte ich es für richtiger, die Form als Imperf. Hiq. anzusehen, wie Bö. II. S. 520 thut, der übrigens wegen Verkürzung des *a* die ע"ע-Analogie zu Hilfe ruft. Diese ist mir unwahrscheinlich, ganz abgesehen von dem unbegründeten Einwand wegen der bei virtueller Verdoppelung doch gebliebenen Mitlebetonung, welchen sich Böttcher selbst gemacht hat. — Olsh. erwähnt die Form wie bei Qal a. a. O. so bei Hiq. § 257, g, ohne sich über diese doppelte Ansetzung auszusprechen. Die Kürze des *a* hat bewirkt, dass Mühlau-Volck und Stade § 515, d die Form von einem sonst nicht vorkommenden וַיִּתְּחַשׁ (eilen) ableiten. Zur Annahme eines besondern Verb scheint die Form aber nicht zu zwingen. Schon Qimchi 103, a sagte allerdings: „Vielleicht gehört die Form zu den Verben mit quiescirendem drittem Stammconsonanten [ל"ה]; obgleich nicht das ע"ע [d. 2. Stammcons.; richtig aber sagt die Nota „es ist hier ein Irrthum, und man muss sagen: obgleich nicht die Bedeutung (ע"ע)] darauf hinweist, giebt es zwei Wurzeln mit éiner Bedeutung, denn viele werden so gefunden, wie ich bei der Wurzel יבשׁ [fol. 88. 89] geschrieben habe. Und bei den Wurzeln ל"ה allen haben die Zusatzbuchstaben [hier = Praeformativa] nach dieser Art ein Pathach“.

i) Von ל"ה (übernachten) bemerke וַיִּלְנָח (und sie wird übernachten) Zach 5, 4; einziges Beispiel davon, dass die Endung *ä* der 3. sg. fm. Pfi. in *ä* verändert worden ist; (über *ä* für *a* am Fem. vgl. Jes. 59, 5; am Cohortativ und Imp. S. 190. 318. 422); וַיִּלְנָח (und wir wollen übernachten) Ri. 19, 13; Impf. וַיִּלְנָח u. s. w.; Jussiv: אַל-תִּלְנָח (übernachte nicht!) 2 Sm. 17, 16; aber

in der Pausa auf der Letzten betont und mit Pathach Ri. 19, 20; und Hi. 17, 2 das bloße תָּלַן auf der Letzten betont und mit Pathach für Sere, vielleicht wegen des folgenden ע (Bö. II. S. 512), vielleicht wegen der nahen Pausa (Olsh. § 244, e). Imperativ לִיץ etc. Inf. לִיץ 1 M 24, 25 etc., aber einmal לִיץ v. 23; Particip לָיִם (Uebernachtende) Neh. 13, 21. — Niqtal nur „sich beharrend, halsstarrig, widerspenstig zeigen“ 2 M 15, 24 etc. Hiqtal. Perf. 4 M 14, 29 הִלִּינָהוּ (direct-causativ: Halsstarrigkeit zeigen). Impf. einmal = „übernachten lassen“, also indirect-causativ, וְלִיץ 2 Sm. 17, 8; sonst nur direct-causativ „Halsstarrigkeit zeigen“ und zwar einmal וְלִיץ (und es zeigte Halsstarrigkeit), sonst aber in dieser Bedeutung וְלִיץ 2 M 16, 2, v. 7 Qeri, מְלִיץ 4 M 14, 27 etc. Die Verdoppelung kann für ע"ע-Analogie mit Ersatzverdoppelung erklärt werden; aber richtiger scheint die Ursache in Verdoppelungsneigung des anlautenden Stammconsonanten gesucht werden zu müssen, vgl. S. 450 bei נִמְוֹל.

k) Von רִיב (hadern, processiren) רִיב etc., aber auch רִיבֹתָ Hi. 33, 13; Impf. הָרִיב Spr. 3, 30 Kth.; aber sonst וְרִיב etc. Imp. רִיב etc. רִיבָה mit Milrabetonung theils vor einem Guttural (Ps. 35, 1), theils zur Herstellung gleichen Tonfalls (43, 1; 74, 22; 119, 154); vgl. oben S. 443. Inf. לָרִיב Ri. 21, 22 Kth., sonst aber mit *î* und einmal wegen Zusammensprechens zweier ב mit *î* Am. 7, 4; so jedenfalls richtig Bö. II. S. 513. רִיב wieder als Inf. abs. Jr. 50, 34; aber nicht ist mit Bö. § 994, 9 neben רִיב und מְרִיב (Haderer) 1 Sm. 2, 10; Hos. 4, 4 auch וְרִיב Particip; vgl. S. 403 f. bei יוֹסֵף und S. 504 bei יִסֵּף.

l) שִׁיחַ (bei sich sinnend etc.), nicht im Perf.; beim Impf. nur יִשְׁיַח etc. Imp. שִׁיחַ etc. Inf. לְשִׁיחַ 1 M 24, 63; Trg. Onk.: לְצִלָּהּ (ad orandum); LXX: τοῦ ἀδολεσχεῖν (um zu plaudern); Vulg.: ad meditandum; jedenfalls nicht mit Bö. II. S. 508 = τοῦ φρυγανίζεσθαι, was ich im Lexicon nicht finde, aber jedenfalls von φρύγανον (Reisig) ebenso denominirt sein soll, wie Bö. jene hebr. Form als Denominativ von שִׁיחַ (Strauch) 1 M 2, 5; 21, 15 etc. ansieht. Auch לְשִׁיחַ (ad meditandum) Ps. 119, 148. יִשְׁוּחַ („ausreden“ Luther) Jes. 53, 8; אִשְׁוּחַ (ich contemplire) Ps. 143, 5; beide Male in Pausa.

m) Von שִׁים (stellen, legen, lenken, zu etwas machen) bemerke z. B. שָׁמַהּ Hes. 7, 20 mit dem uncontrahirten Suffix;

Impf. einmal יָשִׁים 2 M 4, 11, sonst יָשִׁים etc. Bemerke יָשִׁימָם (er wird sie legen) 5 M 7, 15 mit dem Verbalstammauslaut des Perfects, vielleicht zum Gleichklang mit dem folgenden Perfect (Bö. II. S. 31); vgl. oben S. 224. Vom Jussiv bemerke אַל-תָּשִׁם (nicht stelle d. h. richte!) 1 Sm. 9, 20. Imp. יָשִׁם etc. Inf. cstr. שִׁים fast immer und nur 2 Mal mit י (2 Sm. 14, 7 Qeri und Hi. 20, 4). Ptc. act. שֹׁם; passivum שִׁימָה 2 Sm. 13, 32 Qeri; Kethib שִׁימָה.

n) שִׂישׁ (hüpfen vor Freude): שִׂשׁ etc. Impf. mit *u* nur in יִשְׂשִׁים Jes. 35, 1. Das *m* kann nicht für den älteren Vertreter des *n* in *un* gehalten werden oder, wie man früher sagte, für *m* paragodicum; auch nicht für das Suffix (= „dass freue sich“) Ges. Lgb. S. 279. Diese zweite Auffassung vertritt Qimchi WB. s. v.: „י“; Erklärung: sie freuen sich unter ihnen oder mit ihnen (בָּם אֵין עִמָּהֶם), und so ist בָּשָׁלָם הַבָּשָׂר 1 Kg. 19, 21 soviel wie „er kochte ihnen“. [Dieses hatte Raschi z. St. angeführt, um seine Zustimmung zur zweiten Auffassung zu begründen]. Und es giebt welche, die erklären, dass das ם sei an Stelle des ן und es sei = יִשְׂשִׁין. Im Com. z. St. entscheidet er sich nicht. Diese zweite Auffassung ist unmöglich, weil nicht ein greifbarer Gegenstand vorher genannt ist, worauf sich das angebliche Suffix beziehen könnte. Auch das Targum (יִחְדְּדִין = laetentur!), die LXX (ἐὺφραίνονται) haben in dem ם kein Object gesehen. Man kann das *m* nur aus Assimilation des alten *n* an den folgenden Labialen (Ew. § 91, b; Bö. II. S. 514) erklären, denn die Beweise für diesen Vorgang sind mannichfaltig, vgl. vorderhand bei Ewald a. a. O.; der auch den umgedrehten Fall von Assimilation (Hes. 33, 26) allein erwähnt, vgl. unten § 41, 5, a; — einen Schreibfehler kann man nicht mit Olsh. § 244, a annehmen. — Sonst das Impf. יִשְׂשִׁי etc. Imp. שִׂישׁ etc. Inf. cstr. לְשִׂישׁ 5 M 30, 9. Ptc. act. שֹׂשׂ.

o) שָׁר (singen). Vom Perfect überhaupt nur שָׁר Ps. 7, 1. Vom Imperfect mit *u* zeigt sich nur vielleicht eine Spur in יָשָׁר (er singt = erhebt seine Stimme, LXX ἀπομέμψεται) Hi. 33, 27; erleichtertes Impf., gebraucht als Indicativ; daher kein Einfluss von ע"ע-Analogie anzunehmen. Aber die Ableitung Böttchers II. S. 183, Anm. 12 und S. 519 von שָׁר (blicken) kann nicht als unmöglich bezeichnet werden, wenn sie auch

noch nicht anerkannt ist. Olsh. § 244 Schluss hält die Ableitung von שיר (singen) für ungenügend, sagt aber nicht, welches Wort er gelesen haben will. Targum: יתריק = er macht gerade, weist zurecht (Variante יתריק, also Pael, bei Levy, Chald. WB.). Abenesra z. St.: „ישור; er umgiebt (יסוב), wie in der Stelle [Jr. 5, 26] „er geht herum, wie Vogelsteller sich ducken“; darum ist auch die Mauer שיר genannt vgl. „die Töchter steigen über die Mauer“ [1 M 49, 22], weil sie die Stadt umgeben“. — וְהָשִׁירָה (und sie sang) Ri. 5, 1 kann ebensowohl von einem Impf. mit *u-o* kommen, wie von dem sonst nur vorkommenden יָשִׁיר etc. z. B. 2 M 15, 1. — Imperativ שִׁיר 2 M 15, 21 etc. Inf. cstr. לְשִׁיר (um zu singen) nur 1 Sm. 18, 6 Kth. und mit *i* nur im Qeri dieser Stelle. Ptc. act. שֹׁר oft. Pilel יְשִׁיר (er singt) Zeph. 2, 14; Ptc. מְשִׁיר oft.

שָׁחַ (gleichbedeutend mit שָׁחַ); Perfect שָׁחַ; שָׁחַ; שָׁחַ Ps. 8, 7, aber auch שָׁחַ bei folgendem ע Ps. 90, 8; שָׁחַ Ps. 73, 28, ohne dass sich ein Grund für die Milrabetonung angeben liesse; שָׁחַ 2 M 33, 4, aber auch שָׁחַ Ps. 49, 15; 73, 9 nach ע-ע-Analogie bei Ew. § 114, a; Olsh. § 223, d; Bö. II. S. 519; Stade § 413, d; — richtiger, wie mir scheint, in Nachahmung der Singularformen mit Doppel-ח; — nicht von einem sonst unnachweisbaren שָׁחַ mit Ges. Lgb. S. 364; Röd. Thes.; Mühlau-Volck s. v. Qimchi 110, a: „Das Dagesch darin ist Aequivalent des |langen Vocals; und manche sagen, dass sie [die beiden Stellen] zu den Verben mit verdoppeltem Radical gehören“; schwankend zwischen beiden Ansichten Buxtorf, Thes p. 203; er führt aber doch auch in der Concor-danz die beiden Stellen bei שָׁחַ auf und setzt kein שָׁחַ an. — Imperfect nur יִשָּׁח etc. Jussiv z. B. אֶל-נָא תִשָּׁח 4 M 12, 11, aber אֶל-תִּשָּׁח 2 M 23, 1. Imperativ שִׁח etc. Inf. cstr. nur לְשִׁח Hi. 30, 1; in der Function des Inf. abs. im Qeri zu Jr. 13, 16, wenn dieses nicht wahrscheinlicher 3. sing. masc. Pfi. sein soll.

[שָׁחַ (weichen) hätte Bö. II. S. 512 f. nicht mit aufzählen sollen; denn es könnte nur wegen des mit יִמִּיחַ in derselben Bedeutung vorkommenden Imperfects יִמִּיחַ zu den ע"י gerechnet werden. Das Imperfect allein aber ist, wie S. 505 bei בִּיחַ gesagt wurde, ein unsicheres Merkmal dafür, dass ein Verb ע"י und nicht reines ע"י sei, selbst wenn die Bedeutung dieses Imperfects mit *i* nur intransitiv wäre. Denn dann könnte

immer noch angenommen werden, dass das Hiq. zufällig nur im Impf. vorhanden wäre und eben nur direct-causative Bedeutung hätte. Es hat aber auch **יָצִיט** wenigstens Mi. 2, 3 indirect-causative Bedeutung „weichen lassen“].

Schlussbetrachtung über die **ע"י**.

1, a handelt es sich zuerst um die Frage, ob die Formen des Perfects Qal **בָּיַט**, **בָּיַטְי**; **הָיַט**; **הָיַטְי**; die Imperative z. B. **בָּיַט**; die Infinitive z. B. **בָּיַט** ursprüngliche, ächte Flexionen des Qal sind, durch welche das *j* als eigenthümlicher Mittelconsonant dieser Verba zur Anschauung gebracht werden sollte. oder ob sie Abkürzungen aus dem Hiqtıl sind. Gegen jenes kann aber gesagt werden, dass, wenn das Bestreben der Sprache vorhanden gewesen wäre, die Eigenthümlichkeit der **ע"י** im Unterschiede von den **ע"י** zu veranschaulichen, sie dieses in mehr Fällen hätte thun müssen. Und für dieses kann noch angeführt werden, worauf Ew. § 127, a hingewiesen hat, dass nicht bloss thatsächlich im Neuarabischen und Syrischen der Spiritus des Causativstammes unterdrückt worden ist, sondern dass auch dieses Stammbildungselement gerade bei den Verbis mediae semivocalis wegfallen konnte, weil es da in offener Silbe steht. Abgekürzte Hiqtılformen sind die jetzt fraglichen Formen für Qimchi 104, b. vgl. „Es giebt welche, deren Conjugationscharacter **י** abgefallen ist: **בָּיַטְי** **הָיַטְי**“; so auch über **הָיַט**, was er im Mikhlol nicht erwähnt, im WB. s. v. **הָיַט**; ebenso in Bezug auf die Imperative fol. 105, a „Und es fehlt von ihnen das **י** der Conjugation in zahlreichen Fällen“; und ebenda sagt er in Bezug auf die fraglichen Infinitive: „**בָּיַט** wie **הָיַט** etc.“ Ebenso urtheilt Buxtorf, Thes. p. 218—220 und deshalb bringt er die jetzt fraglichen Formen in der Concordanz unter dem Hiqtıl. — Wenn sich also das Urtheil dahin neigen zu müssen scheint, dass die angeführten Formen Abkürzungen aus dem Hiqtıl seien, so muss aber doch eingewendet werden, wesshalb denn diese Abkürzung, wenn sie stattgefunden haben soll, so selten eingetreten sei. Dieser Einwand kann nicht mit der Bemerkung zurückgewiesen werden, dass die Gleichheit der Bedeutung bei Qal und Hiq. hinzukommen musste, wenn die Abkürzung Statt finden sollte; denn vgl. nur **בָּיַט**; **בָּיַטְי** Spr. 9, 12; Ps. 119, 51; **הָיַט** Ps. 35, 20. — Zwar der Umstand spricht nicht entscheidend gegen die Herleitung dieser Formen vom Hiqtıl, dass bei **בָּיַטְי** nur eine intransitive Bedeutung vorhanden ist, die also nur als direct-causative des Hiq. früher vor der fraglichen Abkürzung existiren hätte können; während doch auch unabgekürzte Hiqtılformen die direct-causative Bedeutung neben der indirect-causativen zeigen. Denn es ist immerhin möglich, dass man das Hiq. nicht in allen denjenigen Fällen abgekürzt

sprach, in denen seine Bedeutung [eben die direct-causative] zu der des Qal zurückkehrte, also das Bildungselement des Causativstammes nicht mehr zur Unterscheidung nöthig gewesen wäre. — Wenn aber auch die Bedeutung keinen Entscheidungsgrund gegen die Ableitung dieser Formen aus dem Hiq. bildet, so liefert auch die Bedeutung keinen Entscheidungsgrund dafür, weil keine von den möglicherweise abgekürzten Formen indirect-causative Bedeutung hat, vgl. zu י"ו § 40, g. — Also es bleibt immer die Frage, wesshalb wir bei andern Zeitwörtern mediae י keine solche fragliche Abkürzung des Hiqtil finden, und wesshalb gerade bei Zeitwörtern, welche auch in Formen, die nicht vom Hiqtil kommen können, eine Hinneigung zu י zeigen, vgl. das Ptc. act. יָן; pass. שָׁן (gelegt); הָן (Gericht). — Also scheint es, dass die genannten Formen nicht als Abkürzungen aus dem Hiq. aufzufassen sind, obgleich auch Stade sie so auffasst, vgl. § 143, c „Die sogenannten Verba mediae י der hebr. Sprache sind nur abgekürzte Causativstämme von Wurzeln י"ו. י"ו entstand aus י"ו. Ähnlich bilden in vulgärarabischen Dialecten Wurzeln mediae י die Causativstämme zu Wurzeln י"ו. Vgl. diesen Standpunkt in seiner ganzen Entschiedenheit auch bei Schick, Übungsbuch zu Nägelsbachs Grammatik II. § 23; Seffer, Elementarbuch § 47. Auch für Ges.-Kautzsch § 73, 1 hat es „mehr Wahrscheinlichkeit, dass wir es thatsächlich mit verkürzten Hiqtilformen zu thun haben“. Auch Bö. II. S. 510 nimmt, was von den jetzt fraglichen Formen die wenigen Perfecte anlangt, „eine Uebertragung der abgekürzten Hiqtilformen auf das Perfect“ an.

1, b. — Die angeführten Formen sind also wahrscheinlicher directe Umbildungen aus dem Qal י"ו etc. Ich knüpfe an folgende Worte von Ges. Lgb. S. 408 „Das im Stamm befindliche [nach Ges. ursprüngliche] Jod hat dahin gewirkt, dass unter mehreren möglichen Formen die mit dem E- und I-Tone gewählt wurde, wie im Inf. cstr., Fut. u. s. w.“ und an die von Olshausen § 233, d Schluss an: „Endlich sind hier einige Perfecte mit ursprünglichem י zu erwähnen, die bei ursprünglichem י nach dem zweiten Radical anders behandelt sind, als die übrigen bisher aufgeführten Formen. Bei Ausstossung des zweiten Radicals ist nämlich nicht eine Verschmelzung der Vocale ä und i vollzogen, sondern das i, verlängert, jedoch in î, auf den ersten Radical übertragen. So in der 3. pers. י"ו etc.“ Bickell § 136 sagt nichts über die Herkunft der fraglichen Formen, die auch er für Qal erklärt; ebenso wenig Land § 213, b. Müller § 271, d sagt: „eine andere, wie es scheint, spätere Bildung [des Qal] mit demselben î, welches die betreffenden Verba im Impf. etc. zeigen“; also er leitet das î aus Analogie-
wirkung des Imperfectstammes her. Einen solchen Einfluss der Analo-
König, Lehrgebäude d. hebr. Spr. 33

gie des Imperfectstammes auf den Vocal des Perfectstammes kann man wohl nicht anerkennen. Muss man nun auch, vgl. Nr. 2, zugeben, dass בָּיַב , בָּיַב , בָּיַב wie kein aus dem Hiq. stammendes, so auch kein ursprüngliches, sondern ein aus der allgemeinen Zuspitzung des u zu i hervorgehendes i besitzen; aber woher sollen sie hinter diesem i auch ein i d. h. neben ihrem transitiven Vocalismus (*bajan*, *bân*), auch einen intransitiven (wie *māwīt*, *māt*) besessen haben? Abgeleitet wenigstens kann dieses i aus intransitiver Bedeutung nicht werden: es kann dieser i -vocal aber wohl aus dem Einfluss des j hergeleitet werden, welches, nachdem es eben infolge jenes allgemeinen Ueberganges von i in i entstanden war, sich, um sich zu bewahren und geltend zu machen, auch den homorganen Vocal i erzeugt hat, so dass בָּיַב , *bîn* etc. entstand. Meine Ableitung des i der fraglichen Formen ist also verwandt mit der von Ges. im Lgb., nur dass er sagt, das Jod habe die Auswahl unter mehreren möglichen Formen [während doch für die Sprache die unmotivirte Existenz mehrerer möglicher Formen eine unbekannte Grösse war] beeinflusst; aber von mir die Anschauung empfohlen wird, dass das entstandene Jod zu seiner Selbstbehauptung im Perfect sich gedehnt, im Impf., Imp. und Inf. aber sich das u , welches nach der Analogie des starken Verbs mit ihm zusammentraf (*jābjunu* etc.) assimiliert hat. Bō. II. S. 510 brauchte nicht über den Einfluss des Jod auf den Character-vocal der Impff., Impp., Inff. zu sprechen, weil er den Vocal u in בָּיַב als einheitliche Grösse ansieht, also meint, es habe sich בָּיַב u. s. w. gleich als Einheit in בָּיַב etc. verwandelt. Dagegen gilt das, was oben bei den בָּיַב S. 480 bemerkt ist. Was das Impf., Imp., Inf. anlangt, so spricht sich nicht Olsh. § 244, e; 235, g; ebensowenig Bickell § 136; Land § 207 g; 210, g aus; aber Müller § 266 transcribirt richtig: *jābjun* = *jābîn*; *b'jun* = *bîn*.

1, c. — Wesshalb die angeführten Formen nicht von Verben mit ursprünglichem mittlerem i stammen, wie Ges., Olsh., Bickell Land, Müller annehmen, siehe unter Nr. 2.

2, a. — Es handelt sich jetzt zweitens um בָּיַב , בָּיַב etc.; kurz um alle Formen, welche von den in diesem § behandelten Verben die Flexion der בָּיַב zeigen. Doch kommen dabei alle diejenigen Formen der בָּיַב nicht in Betracht, welche ohne Mitwirkung eines i erklärlich sind. Also nicht die Infinitivi absoluti Qal mit o ; auch nicht der Inf. cstr. Qal und das Ptc. pass. mit u , weil da auch ein ursprüngliches j einen ideellen (vgl. oben S. 476 f.) verlängernden Einfluss auf den charakteristischen Vocal der Form ausgeübt haben könnte; auch nicht das Hiq., weil sich dessen i vielmehr leichter bei den ursprünglichen בָּיַב als bei den בָּיַב erklären würde. Die Hoqtaformen sind nur dann ein Beweis für בָּיַב -flexion, wenn man

annimmt, dass das א hinter ה etc. durch das י der י"ו verstärkt sei. Weil dieses aber unnöthig, jedenfalls zweifelhaft ist, vgl. oben § 38 Schlussbetrachtung S. 485, so habe ich die Hoqtalformen nicht bei den einzelnen Verben bemerkt. Auch die Intensivformen mit ו werden diejenigen nicht aus י"ו-flexion ableiten, welche dieses ו nicht aus או erklären. Ein fester Anhalt für י"ו-flexion ist aber das Niqtal, vgl. unter 2, b. — Es fragt sich, ob die angegebenen Formen von angeblich abgekürzten Hiqtalformen, oder von ursprünglichen י"ו, oder von ursprünglichen י"ו stammen. — Man kann zunächst sagen, die Erscheinung der Abkürzung von Hiqtalformen habe die Sprache weiter zu solcher Selbstvergessenheit geführt, dass sie diese abgekürzten Hiqtalformen, wie zunächst z. B. יָבִין zu יָבִין gemacht, also nach י"ו-Analogie flectirt habe, endlich auch Formen wie יָבִין gebildet habe. Das ist die Vorstellung von Ewald § 127, a; obgleich er in unklarer Halbheit die י"ו-Analogie zwar ins Qal eindringen lässt, aber von den abgeleiteten Verbalstämmen (יָבִין , יָבִין) sagt, dass sie von י ausgingen, wie auch Stade § 249, a יָבִין von י"ו herleitet. Auch Ges.-Kautzsch sagt § 73, 2 „Die angeführten Hiphilformen יָבִין etc. lassen sich eben so leicht auf Verba י"ו zurückführen und mögen zum Theil wirklich zu solchen gehören. Dasselbe gilt vom Niph. יָבִין , Pil. יָבִין und Hithpal. יָבִין (von יָבִין oder יָבִין).“ Diese Anschauung Ewalds ist unannehmbar. Er scheint auch zu seinem, nunmehr nach Ausgangspunct (1, a) und Consequenzen (2, a) beschriebenen Standpunct nur gekommen zu sein, weil er einem andern Extrem entgehen wollte. Nämlich er tadelt es § 127, a, Anm., dass

2, b — seit Schultens die neueren Grammatiker bei יָבִין etc. ursprüngliche Verba י"ו angenommen hätten. Das hat allerdings Gesenius Lgb. gethan, indem er § 107, 2 schrieb: „Es erhellt hieraus, dass diejenigen Formen, in welchen hier das radicale Jod, dort das radicale Vav weggefallen ist, mit einander zusammentreffen z. B. יָבִין für יָבִין und יָבִין für יָבִין ; so im Inf. abs. Kal; ganz Hiphil. Dazu kommt aber noch, dass diese Verba wirklich von jenen in gewissen Formen das Vav entlehnen z. B. in יָבִין und יָבִין , יָבִין .“ Dieses zweite Extrem ist ebenso zu verwerfen. Denn wir beobachten nicht bloss im Allgemeinen eine Tendenz des א zum bequemeren י hin, vgl. S. 128 f. 193. 215. 398. 436; sondern wir bemerken auch bei den Verbis tertiae י ganz deutlich einen Uebergang in verba tertiae י § 41.

Aber lässt sich nicht die Anschauung, dass z. B. in יָבִין ein Verb mit ursprünglichem mittlerem י vorliege, so festhalten, dass trotzdem in יָבִין etc. kein Uebergang dieser Verba in die Flexion der י"ו Statt findet, wie es Olshausen § 233, d; § 263 Schluss an-

sieht? Wir wissen schon aus der Schlussbetrachtung über die Flexion der נ"י , oben S. 476. 480, wie Olshausen dieser Standpunkt möglich geworden ist. Er nimmt ja an, dass zur Bildung von נִקַּם nicht die Mitwirkung des י von קִים nöthig gewesen sei, sondern dass δ einfach Trübung eines langen α sei; folglich braucht er auch bei נִבֵּן und נִדָּן nicht die Mitwirkung eines י ; folglich beweisen ihm diese Niqtalformen nicht den Uebergang der angenommenen נ"י in die Flexion der נ"ז . So auch hier wieder Bickell (vgl. oben S. 476), indem er § 32 sagt: „ נִבֵּן, נִקַּם from *naqvam, nabyan*“. Land spricht von den in diesem § fraglichen Verbis nicht bei den Verbalstämmen ausser Qal. Müller § 266 sagt bloss: „Die abgeleiteten Stämme zeigen keinen Unterschied zwischen נ"י und נ"ז “. — So sicher aber nun in נִקַּם das δ nicht ohne Concurrenz eines י entstanden sein kann, so sicher beweist auch das δ von נִבֵּן und נִדָּן Uebergang von angeblichen נ"י in die Flexion der נ"ז ; oder vielmehr diese Formen führen uns überhaupt zu einer andern Anschauung über den ursprünglichen mittleren Bestandtheil dieser Verba.

2, c. — Es bleibt nur die Auffassung übrig, dass diejenigen Verba, bei denen anerkanntermaassen Bildungen wie von נ"י vorkommen, auch ursprünglich י als mittleren Bestandtheil besessen haben, dass aber das י als mittlerer Bestandtheil ebenso wie als erster und letzter Bestandtheil (bei den נ"י und נ"ז) dem bequemeren י in einer Anzahl von Bildungen gewichen ist. Das ist der Standpunkt, der von Böttcher II. S. 510—516 vertheidigt worden ist. Und da auch ich auf Grund der vorhergehenden Erwägungen dieser Anschauung zustimmen muss, so habe ich derselben durch Bezeichnung dieser Verba als נ"י Ausdruck gegeben. — Zur Anerkennung dieses Standpunctes ist nur noch das Zugeständniss nöthig, dass das Arabische nicht in allen Stücken die ältere Gestalt des Hebräischen darstelle, sondern dass, ebenso wie *jábisa* mit dem durchgängigen *j* gegenüber יָבֵס , הוֹבִישׁ , auch z. B. *bána mediae* Je eine jüngere, völliger Durchdringung des *i-j* anstatt des *u-w* enthalte. — Ueberdiess entsprechen den meisten zu den נ"י gehörenden Verben auch im Arab. solche, welche *w* als mittleren Laut haben; vgl. גָּחַח , arab. *gâcha* (abrupit fluxus terrae partem); גָּלָה , *gâla* med. י (saltavit); דָּנָה *dâna* med. י (inferior fuit); דָּסָה *dâsa* med. י (calcavit pedibus; trivit); חָלָה *châla* med. י (conversa fuit res etc.); חָסָה *châsa* med. י (traxit humi syrnam, den Boden streifen, pervasit); לָה vgl. mit *lâna* med. י (lenis, mollis fuit); רָבָה *râba* med. י (coagulatum fuit lac; mentem turbatam habuit vir; etc.); zu שָׂרָה vgl. syrisches *schwâch* (pullulavit); שָׂחָה *schâsa* med. י , was auch bedeutet „commotus fuit [in utero foetus]“; שָׂרָה hängt zusammen mit *sâra* med. י adscendit und circumivit, vgl. arab. *sârun* (murus);

siwārun (armilla); mit שׂוּר lässt sich kein arabisches Verb unmittelbar verbinden, wenn man nicht *sāda* med. י (princeps fuit) mit der Bedeutung von שׂוּר „dirigere, lenken“ zusammenbringen will.

§ 40. Verba ע"י quiescentia.

Nicht quiesciren lassen ihr אָיַבְתִּי (anfeinden), vgl. רָאִיבְתִּי 2 M 23, 22; עִיַּבְתִּי (ermatten), vgl. עִיַּבְתִּי Jr. 4, 31.

Aber ihr יִיַּבְתִּי lassen quiesciren:

a) יִיַּבְתִּי (sieden, aufwallen, übermüthig sein). Es fragt sich, ob ein יִיַּבְתִּי anzunehmen sei wegen der Verwandtschaft mit יִיַּבְתִּי (Topf). So Mühlau-Volck, welche auch יִיַּבְתִּי (Liebe) vergleichen. Aber Böttcher II. S. 510, Anm. 2 hat wenigstens insoweit Recht, wenn er kein יִיַּבְתִּי im Wörterbuch angesetzt wissen will, als keine hebr. Verbalform sicher ע"י-flexion zeigt; denn es existirt nur das Pf. Qal יִיַּבְתִּי 2 M 18, 11; Jr. 50, 29; Impf. יִיַּבְתִּי 2 M 21, 14 etc.; Hi. יִיַּבְתִּי (direct-causativ: Uebermuth zeigen) Neh. 9, 10. 16. 29; יִיַּבְתִּי (indirect-causativ: und er liess siedend) 1 M 25, 29. Diese letzte Form ist von יִיַּבְתִּי auch abgeleitet bei Olsh. § 244, e; von „יִיַּבְתִּי vel יִיַּבְתִּי“ abgeleitet durch Ges. Thes.; Mühlau-Volck s. v. Aber von einem Verb יִיַּבְתִּי ist die Form hergeleitet bei Qimchi 75, a. b „für יִיַּבְתִּי; der lange Vocal ist Aequivalent für das Dagesch“; ebenso WB. s. v. יִיַּבְתִּי; Buxtorf, Thes. p. 157, und in der Concordanz steht darum diese Form unter יִיַּבְתִּי. Man glaubte, das 1 M 25, 29 folgende Nomen יִיַּבְתִּי nicht von יִיַּבְתִּי oder יִיַּבְתִּי herleiten zu können. Die Andern haben die Form nicht.

b) עִיַּבְתִּי (losstürmen, anfahren), vgl. עִיַּבְתִּי (Stösser). Davon steht עִיַּבְתִּי 1 Sm. 25, 14; aber עִיַּבְתִּי 14, 32 Qeri, עִיַּבְתִּי 15, 19; so nach der Neigung des ע zu virtueller Verdoppelung. Dieses ist die Ableitung von Qimchi 103, a; WB. s. v.; Buxtorf, Thes. p. 207 und in der Concordanz, die aber über das Pathach unter dem Präformativ nicht sprechen; Ges. Thes. s. v.; [Ew. erwähnt die Form nicht]; Olsh., der die Form bei Qal § 244, e und bei Hiq. § 257 erwähnt [zu letzterer Ansetzung liegt kein Grund vor; vgl. dasselbe Verfahren von ihm oben S. 508]; Bö. II. S. 520, der unwahrscheinlicher Weise die Verkürzung des α aus ע"י-Analogie ableitet; Mühlau-Volck im analyt. Anhang, die also hier eine andere Position einnehmen, als bei עִיַּבְתִּי S. 508; Ges.-Kautzsch § 72, Anm. 9,

nur dass er die Wahl zwischen „עִיר oder עִיר“ lässt. Stade § 499, b legt ein ע"י zu Grunde und erklärt darum die Form für Hiqtıl; überdiess urtheilt auch er hier anders als bei יִתְחַשׁ, obgleich doch bei letzterer Form das kurze *a* hinter dem Präformativ sich bei der grösseren Neigung des ה zu virtueller Verdoppelung leichter erklärt als bei unserm יִתְעַשׂ. Da überdiess die Form mit Pathach nur einmal als Qeri für יִתְעַשׂ und das andere Mal unmittelbar vor יִתְעַשׂ erscheint, so kann man vermuthen, dass eine Art Assimilation in der Aussprache beider Formen stattgefunden hat. So sagt auch Müller § 271, 1 „vermuthlich nach der Analogie der häufigen Form von den לִי“.

c) עִיר (heiss sein). In מַעִיר Hos. 7, 4 ist zwar nicht mit Qimchi z. St. „wie מַחֲעִיר“; Ges. Thes. s. v. עִיר und Böttcher § 1142 der Inf. עִיר mit der Präposition מִן zu suchen, sondern es ist Ptc. Hi., Ew. § 298, b. Dieses Ptc. Hi. ist aber weniger wahrscheinlich mit Mühlau-Volck s. v. עִיר von diesem abzuleiten (wie es schon manche zu Qimchi's Zeit thaten, WB. s. v. עִיר) in der gewagten Bedeutungsentwicklung „den Backofen anregend, aufweckend, schürend“; vielmehr ist es Ptc. Hi. von עִיר (heiss sein), wovon bei demselben Hosea 11, 9 עִיר (Hitze, nämlich des Zornes) steht.

d) שֵׁיב (graue Haare haben); vgl. שֵׁיב und שֵׁיבָה (graues Haar etc.); Ptc. שֵׁב Hi. 15, 10.

e) שֵׁין, vgl. שֵׁין, vielmehr Plural שֵׁינִים (Urin). Denn davon ist jedenfalls, obgleich nicht unmittelbar als Ptc. Hithpael = מִשְׁתִּין abzuleiten das מִשְׁתִּין (pissend) 1 Sm. 25, 22 etc. Als wenn die vorhandene Form unmittelbar von שֵׁין käme, spricht darüber Ew. § 132, d; vgl. den für mich undurchsichtigen Ausdruck bei Stade § 162 „es könnte eine Spur eines Reflexivs vom Causativstamme sein“. Gegen unmittelbare Ableitung der vorliegenden Form von שֵׁין spricht, dass man dabei annehmen müsste, aus מִשְׁתִּין sei vom Volke, weil es fast wie Ptc. Hi. klang, vielmehr מִשְׁתִּין gemacht worden. — Vielmehr stammt das vorliegende Particip nur mittelbar von שֵׁין, insofern der Hithpaelstamm מִשְׁתִּין überhaupt zu מִשְׁתִּין wurde, dieses als Hiqtıl aufgefasst und darum das Particip unter dem מ mit *a* gesprochen wurde. So Röd. in Ges. Thes. s. v. שֵׁין; Mühlau-Volck s. v.; vielleicht auch Olsh. § 258, a, obgleich er vom Hithpael als Vermittler einer Secundärbildung aus שֵׁין nichts sagt. — Eben erst aus dem verkannten Hithpael kann

das nachbiblische Qal עָתָן abgeleitet werden, wovon unsere Form bei Qimchi, WB. mit ausdrücklicher Citation einer Mischnastelle und bei Buxtorf in der Concordanz abgeleitet ist. Böttcher erwähnt unsere Form nicht.

f) Von עָתָן nach ע"ע-Analogie עָתָן, in Pausa עָתָן (abschneiden) Jes. 18, 5. Dies ist, da es im Arab. *tāza* mediae Je wirklich giebt und im Talmud עָתָן, עָתָן (abschneiden) gebraucht ist, eine sicherere Ableitung, als wenn man mit Röd. in Ges. Thes. ein Verb עָתָן aufstellt. Die erstere Ableitung wird auch ausser von Ges. selbst von Mühlau-Volck s. v.; Olsh. § 255, i „vermuthlich“; Bö. § 1142. 1147; Müller § 272, a; — die zweite jedoch von Ewald § 141, b Schluss; Stade § 393, b, β vertreten; wie es scheint, auch von Ges.-Kautzsch § 29, 4, c, Anm. Die erstere Ableitung hat auch Qimchi vorgezogen. Denn er führt zwar Mikhlol 130, b die Form bei den ע"ע auf, aber fügt hinzu: „Und es scheint zu den Verben mit quiescirendem mittlerem Radical zu gehören, wie עָתָן [was er ja unrichtig von עָתָן ableitet; oben S. 351]“; und so stellt er auch im WB. die Form unter עָתָן, sagt aber nach Erwähnung der Mischnaformen: „Und es gefällt, noch zu sagen, dass עָתָן zu den Verbis mit quiesc. mittl. Rad. gehört; aber Rabbi Juda hat es zu den Verben mit verdoppeltem 2. Radical gestellt“. Buxtorf, Thes. p. 175 erwähnt aber nur die Ableitung von עָתָן und darnach in der Concordanz.

g) Denominativa:

עָתָן (pflügt einen Neubruch!) Jr. 4, 3; Hos. 10, 12. Diese Verbalform ist, weil sie, mit dem Substantiv עָתָן zu einer Redensart verknüpft, auftritt, wahrscheinlicher erst von diesem עָתָן abgeleitet, als dass umgedreht עָתָן als Verkürzung des indirect-causativen Hiq. עָתָן (lasst leuchten, nämlich den Acker d. h. macht urbar!) den Anlass zur Entstehung des Substantivs עָתָן gegeben hätte. Es konnte auch ein zum ersten Male umgeackertes Stück Land, als ausgelichtet und hellerscheinend, eher eine „Leuchte“ genannt werden, als dass man zu dem allgemeinen Verb עָתָן gerade das Hauptwort „Land, Acker“ ergänzte. Endlich giebt es auch wirklich, abgesehen von diesem עָתָן (Auslichtung), das Hauptwort עָתָן (Leuchte) im Hebr. gegenüber dem arab. und aram. *nūr*. So hoffe ich den wahrscheinlicheren Denominativcharacter der Form עָתָן erwiesen zu haben, den auch Bö. § 1142 behauptet gegen Ges. Thes.

und Mühlau-Volck s. v.; Stade § 609, b (Ew. § 127; Olsh. § 235, g; Ges.-Kautzsch § 73 erwähnen die Form nicht). Ges. Thes. s. v. נִיר hat dabei in Abweichung von seinem Standpunct (oben S. 513) geschrieben „fortassis radix secundaria ducta a Hiphil verbi נִיר“; so auch Mühlau-Volck s. v. נִיר in Inconsequenz, weil auch sie (wie hier nachträglich bemerkt werden soll) die Perfecte בִּין, רִיב, רִיג nicht als Abkürzungen des Hiqtıl erklären; Stade a. a. O. aber in Consequenz seines oben S. 513 beschriebenen Standpunctes. Als abgekürzte Hiqtılform ist נִירי auch gefasst von Qimchi 105, a; WB. s. v. נִיר. Vielleicht meinte Buxtorf in der Concordanz das נִירי als Denominativum, weil er gleich die ganze Redensart נִיר נִי be-
sonders aufführt.

נִי Jes. 18, 6 hat Ges.-Kautzsch § 73, 2 richtig hierher gestellt; denn es ist Denominativ von נִיץ (Sommer), und es wäre

§ 41. Verba

(Gewöhnlich: Verba ל"ה).

Paradigma: גָּלָה, entblößen; und „[ein Land] entblößen“ heisst: auswandern; Ni. sich entblößen, enthüllen; enthüllt

Perf.	גָּלָה	נִגְלָה	גָּלָה
	גָּלְתָּה	נִגְלְתָּה	גָּלְתָּה
	גָּלִיתָ	נִגְלִיתָ (וְתָ)	גָּלִיתָ (וְתָ)
Impf.	יִגְלֶה	יִגְלֶה	יִגְלֶה
	תִּגְלֶי	תִּגְלֶי	תִּגְלֶי
	תִּגְלִינָה	תִּגְלִינָה	תִּגְלִינָה
Imp.	גָּלֵה	הִגְלֵה	גָּלֵה
	גָּלִי	הִגְלִי	גָּלִי
	גָּלִינָה	הִגְלִינָה	גָּלִינָה
Inf. cstr.	גָּלוֹת	הִגְלוֹת	גָּלוֹת
„ abs.	גָּלָה	נִגְלָה	גָּלָה
Ptc. act.	גָּלָה	נִגְלָה	מִגְלָה
„ pass.	גָּלוּי		

auch, wenn es unmittelbar vom arab. *qāza* (ferbuit, aestatem transegit; vgl. Stade, *De Isaiæ vaticiniis Aethiopicis*, p. 125) käme, hierher zu ziehen, weil das arab. Verb *mediae* Je ist. So auch Buxtorf, *Concordanz* „et aestivabit“; *Ges. Thes.* s. v.; *Ew.* § 114, c; *Mühlau-Volck* s. v. (Olsh. und Stade erwähnen die Form nicht). Wie *Qimchi* im *WB.* s. v. קרץ, hat auch *Böttcher* die Form unrichtig zu den פ"ל gestellt § 1132 Anf.

שִׁדָּה (und du sollst überkalken) 5 M 27, 2 gehört hierher, mag es nun Denominativ von שִׁד (Kalk) [so *Ges. Thes.* „videtur“ und *Bö.* § 1142; *Stade* § 433, e] sein, oder mag es unmittelbar mit dem arab. *schâda* *mediae* Je (mit Kalk überziehen) zusammenhängen [so *Mühlau-Volck*]. *Qimchi* im *WB.* und *Buxtorf* in der *Concordanz* führen die Form unter שִׁד auf. *Ewald* § 146, e erwähnt das Nomen; *Olsh.* § 151. 233 weder Verb noch Nomen.

ל"י und ל"י.

werden; weggeführt werden; Qi. entblößen; Qu. entblösst werden; Hithq. sich entblößen, enthüllen; Hi. auswandern lassen, wegführen; Ho. weggeführt werden.

גָּלָה	הִתְגַּלָּה	הִגָּלָה	הִגָּלָה.
גָּלְתָה	הִתְגַּלְתָּה	הִגָּלְתָּה	הִגָּלְתָּה.
גָּלִיתָ	הִתְגַּלִּיתָ (יָתָ)	הִגָּלִיתָ (יָתָ)	הִגָּלִיתָ.
יִגָּלָה	יִתְגַּלָּה	יִגָּלָה	יִגָּלָה.
תִּגָּלִי	תִּתְגַּלִּי	תִּגָּלִי	תִּגָּלִי.
תִּגָּלִינָה	תִּתְגַּלִּינָה	תִּגָּלִינָה	תִּגָּלִינָה.
—	הִתְגַּלָּה	הִגָּלָה	—
—	הִתְגַּלִּי	הִגָּלִי	—
—	הִתְגַּלִּינָה	הִגָּלִינָה	—
גָּלוּת	הִתְגַּלוּת	הִגָּלוּת	הִתְגַּלוּת.
(גָּלָה)	(הִתְגַּלָּה)	הִגָּלָה	הִתְגַּלָּה.
מִגָּלָה	מִתְגַּלָּה	מִגָּלָה	מִתְגַּלָּה.

1. Flexion im allgemeinen.

Die Verba, welche jetzt im Hebräischen mit ך non-mappiqatum als drittem Stammconsonanten erscheinen, haben dieses ך im Wortauslaut nur als Vocalbuchstaben für ein verlorengegangenes ך oder ך; vgl. noch ך׃ und ך׃ (ruhig sein). — Abgesehen von diesem fast gänzlichen Verschwinden der ursprünglichen Semivocales am Wortende, ist im Wortinnern das ך, gemäss der allgemeinen Tendenz nach Vermeidung des schwierigeren ך zu Gunsten des bequemerem ך (vgl. S. 128 f. 193. 215. 398. 436. 515), auch hier bis auf wenige Spuren dem ך gewichen. — Weil bei diesen Verben die Analogie des Qal einen beherrschenden Einfluss auf die Gestaltung der andern Verbalstämme ausgeübt hat, empfiehlt es sich bei diesen Verben, alle Verbalstämme zusammen gleichsam in horizontaler Richtung zu überschauen.

a) Dritte Person Sing. masc. Perfecti. Der ursprüngliche dritte Stammconsonant ך oder ך ist zwischen *a* und *a* übergegangen worden. Daher ist aus *gālawa* und *gālaja* geworden *gālā*, *niglā* etc.

Ueber die Entstehung dieser 3. sg. msc. sagte α) Qimchi 111, a nichts, sondern diese Form nahm er als gegebene Grösse hin; auch Buxtorf, Thes. p. 251 sagte nur, dass ך darin quiescere. — β) Noch Ges. Lgb. S. 421 sagte, indem er einen Versuch zur Erklärung machte: „ך׃ steht für ך׃ zur Vermeidung des Diphthongs“. Dieser Grund zielt also wahrscheinlich darauf, dass am Wortende ך in ך übergegangen ist, vgl. oben S. 438; da aber sonst die Endung *aj* am Wortende im ächten Hebräisch gegenüber dem Aramäischen meist geblieben ist, so ist jene Motivierung von ך׃ zu verwerfen. Diese Motivierung hat auch Bö. I. S. 266 nicht, sondern er sagt: „*a* hat als Sinnvocal einer ohne eigene Vorsilbe gebildeten Tempusform die Stammendlaute ך, ך verschlungen und statt *ai*, *au* nur einfach *a* übriggelassen“; so auch II. S. 400 „mit blosser Dehnung zu *a*, bei erloschenem *i*-laute“. Aber der *a*-laut wäre auch in ך deutlich genug gewesen. Auch Land § 212, d geht noch von der hebräischen, also der consonantisch auslautenden 3. sg. masc. aus (ך׃ = *ra'aj*) und sagt § 50, b einfach „Aan het slot van een woord gaan de semivocalen in den regel verloren“. So auch Ges.-Kautzsch § 75, 1 „Das Jod oder Waw wird abgestreift“; „ך׃ für (ך)׃“; Müller § 285 „sämmliche Perfecte gehen auf *a* aus (§ 101 E)“ und dort heisst es: „In einem Falle fällt ך hinter *ä* am Ende des Wortes einfach weg, und der Vocal wird in *ā* verlängert (§ 285, 1)“; also er macht

eine Regel *ad hoc*. Vom alten hebr. Standpunct ging auch Ewald aus, welcher überdiess ebenso falsch den semivocalen Character des 3. Stammconsonanten bei diesen Verben leugnet und ihn für einen Vocal erklärt, wie oben bei den $\nu''\text{ל}$, S. 478 f. Er sagt § 142, a: „Die $\pi''\text{ל}$ behalten ihr ursprünglich schliessendes α , in ϵ abgeschliffen, überall treu bei; und nur zur allgemeinen Unterscheidung des perf. vom imperf. lassen sie im perf. das ϵ in α übergehen, da α ursprünglich recht eigentlich den Ausgang des perf. aller Stämme unterschied“. Aber das Perf. ist aus sich selbst zu erklären. — γ) Es ist der grosse Fortschritt der hebr. Sprachwissenschaft seit Olsh., dass er auch bei $\pi\text{ל}$ von der vocalisch auslautenden ursemit. Form ausging. Aber freilich hat er hier gerade einen unmotivirten Wegfall des 3. Radicals und des folgenden Vocals angenommen, vgl. § 233, b „Der 3. Radical ist schon frühzeitig sammt dem Vocal, der ihm folgen sollte, abgefallen“. Ebenso Bickell § 137: „ $\pi\text{ל}$ *gālā* = *gā-la[ya]*“; Stade § 385, a „Der letzte Wurzellaut wird nebst dem Wortauslaute zu Gunsten des betonten transitiven α der zweiten Silbe übergangen, worauf sich dieses zu α dehnt“. Aber was berechtigt uns, für jene Zeit, wo noch der vocalische Auslaut gesprochen wurde, eine Betonung der Paenultima anzunehmen? Vielmehr ist auch bei der 3. sg. msc. Pfl. diejenige Uebergangung des j zwischen α und α anzunehmen, welche doch Olsh. § 165, h—l so vielfach zur Erklärung verwendet.

Doch beim Hiqtıl ist zu bemerken, dass zwei Factoren, das unmittelbar folgende lange α und der zerdrückende Einfluss der Gutturalis, anstatt $h\tilde{\alpha}$ mehrmals $h\ddot{\alpha}$ haben erklingen lassen: $\pi\text{ל}$ 2 Kg. 17, 11 etc.

Die $\pi''\text{ל}$ haben vielfach die $\pi''\text{ל}$ -Analogie angenommen, und zwar lassen sich alle Fälle in folgende drei Abtheilungen bringen: a) Die $\pi''\text{ל}$ nehmen ohne Veränderung ihrer normalen Flexion die Schreibweise mit π an; b) die $\pi''\text{ל}$ behalten, obgleich sie die Flexion der $\pi''\text{ל}$ annehmen, doch ihre Schreibweise; c) die $\pi''\text{ל}$ nehmen Schreibweise und Flexion der $\pi''\text{ל}$ an. Kürzer: Die $\pi''\text{ל}$ ahmen nach die $\pi''\text{ל}$

- a) nicht in Flexion, aber in Schreibweise;
- b) in Flexion, aber nicht in Schreibweise;
- c) in Schreibweise und in Flexion.

Ich werde darnach die einzelnen Fälle mit a, b, c bezeichnen. — Die Fälle, wo $\pi\text{ל}$ (begegnen) auch in $\pi''\text{ל}$ -Analogie übergegangen zu sein scheint, nehme ich aber nicht alle auf, weil wegen $\pi\text{ל}$ (obviam) der Uebergang in so frühe Zeit

hinaufreicht, dass auch ein קָרָא (begegnen) angesetzt werden muss. Dieses Urtheil ist entsprechend dem allgemeinen Grundsatz, welcher oben S. 325 aufgestellt wurde. Ebenso ist es bei נָשָׂא und נָשָׂה; שָׁנָא und שָׁנָה; נָכָא und נָכָה.

שָׁנָה (er änderte) 2 Kg. 25, 29, אֲלֵ-Anal., a (Qimchi 127, a).

b) Die vocalisch afformirten Formen des Perfects. — In der 3. sing. feminini gab es zuerst *galawat* oder dann *galajat*. Aber nur in höherer Stilart hat sich der auslautende Consonant zwischen den beiden *a* als י erhalten und zwar indem das vorhergehende *a* betont wurde, also wie in גָּלְיָהּ, gebildet nach Ps. 57, 2 ausser Pausa; vgl. unten 5, a. — Für gewöhnlich wurde aus *galawat* oder *galajat* zunächst *gālāt*. Dieses findet sich noch in הִתְרַצְתָּ (und sie soll zufriedenstellen, bezahlen) 3 M 26, 34, הִתְגַּלְתָּ (sie ist weggeführt worden) Jr. 13, 19; vgl. die andern Beispiele unten 5, a (3 M 25, 21); 5, b (Hes. 24, 12); 6, d (2 Kg. 9, 37). — Aber die Sprache hatte das Bestreben, die alte Femininendung *at*, welche sie fast überall bei den suffixlosen Formen getilgt hat, auch hier zu beseitigen und eine Uniformität der 3. sg. fem. dieser Verba mit der 3. sg. fem. der andern Verba herbeizuführen. Hätte die Sprache nun das auslautende *t* einfach, wie sonst, unausgesprochen gelassen, so wäre die 3. sg. fem. der 3. sg. m. gleich geworden. Daher musste die jüngere Femininendung *ā* noch an jene Form *gālāt* angefügt werden, und es entstand in Pausa *gālā'tā*, ausser Pausa *gālētā'*.

Qimchi 111, b sagte: „Das Femininum בָּנִיָּהּ tritt auf mit ך als Aequivalent des ך, des 3. Stammconsonanten; denn man war genöthigt, es [den 3. Stammcons.] sehen zu lassen; denn wenn man verborgen hätte den 3. Stammconsonanten im Femininum, wie man es that in בָּנִי, so wäre das Fem. dem Masculinum gleich gewesen [in der 3. sg.], denn wir würden sagen בָּנִיָּהּ beim Fem., wie בָּנִיָּהּ beim Masc.; und nicht wäre in ihnen eine Unterscheidung, dass das ך von dem בָּנִי, welches Femininform [sein würde, das ך femininum wäre] und dass das ך von dem בָּנִי, welches Masculinform ist, der dritte Stammconsonant ist. Desswegen waren sie genöthigt in allen Stämmen an der 3. sg. fem. den 3. Stammconsonanten sehen zu lassen, und das ך [selbst nun, der vermeintliche 3. Stammconsonant für Qimchi] war zu schwer, um es sehen zu lassen [בָּנִיָּהּ wäre zu schwer gewesen]; darum musste man es mit ך vertauschen, und man sagte בָּנִיָּהּ, und einige Male wird das ך [fem.] vermisst und es ist

übrig [am Wortende] das תִּ". Genau so Buxtorf, Thes. p. 253: „Tertia radicalis תִּ mutatur per omnes conjugationes in ת, ne duae aspirationes concurrentes difficultatem pronuntiationis pariant“. — Das Richtige hat hier im Wesentlichen schon Ges. Lgb. S. 422: „Vielleicht liesse sich der Ursprung der Form so erklären, dass es

תִּ"ב wie רָמִית, גָּרִית (f. תִּ"ב, גָּרִית) mit dem He parag. war. Eine ähnliche Erklärung giebt Vater (S. 285)“. Nur ist das ת, das תִּ femininum. Aber noch Bö. I. 169; II. S. 401 nimmt das ת, als blosse „Verlängerung“. Das ת, ist als zweite Femininendung angesehen von Ew. § 194, a „an die Vocalendung ā des Stammes [unhistorische Ableitung, vgl. S. 523] trat das harte t“; Olsh. § 233, b „nach dem Abfallen des letzten Radicals [unhistorisch, vgl. S. 523] tritt zunächst die Endung at an die Masculinform hinan“; so auch Müller § 288. — Die ganz richtige historische Erklärung gaben: Bickell § 137 „aus gala[y]a-t“; Land § 212, a; Ges-Kautzsch § 75, 4; Stade § 400.

Vor dem andern Vocalafformativ ū ist das ת, תִּ gewöhnlich einfach übergegangen worden. Als Beleg vergleiche: תִּ"ב בְּעֶשֶׂן Ps. 37, 20, LXX: ἐκλείποντες ὡσεὶ καπνὸς ἐξέλιπον, wo also das zweite Verb auch von תִּ"ב stammt, aber doch Mitlebetonung hat. Bö. § 499 hat aber darauf hingewiesen, dass bei Wiederholung desselben oder sinnverwandter Wörter mehrfach solche Abwechselung in der Betonung vorhanden sei, vgl. Delitzsch oben S. 376; wir haben dieses Gesetz auch S. 443 f. bei der Betonung des Imperativ der תִּ"ב kennen gelernt. — Aber in höherer Stilart hat sich der dritte Stammconsonant mehrfach als ת erhalten, indem das vorausgehende a betont wurde, auch wo diese Betonung keinen andern Grund hat; also wie תִּ"ב, vgl. die Beispiele unten 5, a (5 M 32, 37); 5, c (Ps. 73, 2; 4 M 24, 6); 5, d (Jes. 21, 14).

Schon Qimchi 111, a gab die beiden Belege aus Ps. 37, 20 und Jes. 16, 8, welches oben S. 376 besprochen worden ist, sagt aber zur Erklärung nur: „Und die Normalform von תִּ"ב ist תִּ"ב“. Damit hat er einen richtigen Schritt zur historischen Erklärung gethan; denn die Consequenz aus seiner unhistorischen Anschauung des ת von תִּ"ב als dritten Stammconsonanten zog Buxtorf, Thes. p. 254: „Tertia radicalis תִּ per omnes conjugationum formas hic abjicitur, factâ contractione facilioris pronuntiationis causâ, pro תִּ"ב, quomodo ad analogiam est תִּ"ב Extulerunt se, Jesa. 3, v. 16“. — In Consequenz ihrer S. 523 bei Besprechung der 3. sg. masc. characterisirten Erklärungs-

weisen sagen Ew. § 194, a „in der echtHebräischen bildung fällt der endlaut *é* oder *a* vor andringendem vocale der nachsätze ohne spur aus“; Olsh. § 233, b „die Endung *û* verdrängt nach dem Abfallen des letzten Radica's den Vocal des vorletzten“; Bö. II. S. 401 „die Vocalafformative haben die Vocalendungen der ledigen [afformativlosen] Formen elidirt“; so auch Ges.-Kautzsch § 75, 3; Müller § 276 ähnlich: „Vor vocalisch beginnenden Endungen, sowie unmittelbar vor allen Suffixen, ist der schwache Consonant nebst dem ihm vorangehenden Vocal einfach ausgefallen“. — Die noch vorhandenen Formen mit bewahrtem *ˆ* müssen uns aber, wie schon Qimchi, zur richtigen historischen Erklärung von *בָּא* durch Uebergehung (Syncopirung) des *ˆ* zwischen den beiden Vocalen führen. So Bickell § 137 „*gālā* = *gala[y]ā*“; Land § 212, g „*בָּא* mit *3äsājū*“; Stade § 413, a.

Auslaut anstatt auf *a* vielmehr auf *i*, wie im Aramäischen, in *בָּאָהָם* (sie liessen zerfließen = machten verzagen) Jos. 14, 8; einen zweiten, aber fraglichen Fall vgl. unten 5, a (Jes. 53, 10). Schon Qimchi 121, a sagt: „Es schrieb Rabbi Juda, dass *הָ* auftrete nach der Art der aramäischen Sprache, nämll. *בָּאָהָם* [sie tranken] Dn. 5, 3 f.; *בָּאָהָם* [sie warfen] 3, 21; *בָּאָהָם* [sie brachten] 5, 3. Aber mein Bruder, der Rabbi Moses segensreichen Gedenkens, schrieb, dass *הָ* jüdische Sprache sei, und dass es nach der Analogie von *בָּאָהָם* gehe, und das *ˆ* ein Aequivalent für das *הָ*, den 3. Stammconsonanten, sei, und das *ˆ* zur Dehnung diene“. Für die Erklärung aus dem Aramäischen hat sich Buxtorf, Thes. p. 276 und die Neueren entschieden, welche die Form erwähnen: Ges. Lgb. S. 431 f.; Ew. § 194, a; Olsh. § 255, g „doch ist es möglich, dass nur ein Schreibfehler vorliegt“: Bö. II. S. 406; Mühlau-Volck s. v. Es wird dem Moses Qimchi nur das Zugeständniss wahrscheinlich gemacht werden müssen, dass die fragliche Form nicht von einem späteren Abschreiber in den Text gebracht sei, dass auch nicht der Redactor des Josuabuches den Aramaismus als bewusst angelernte, fremdsprachliche Ausdrucksweise geschrieben habe, sondern dass auch bei den Hebräern in den nördlichen Landschaften und im Volksausdruck vielleicht diejenige Bildung von *בָּאָהָם* bekannt war, wonach das *ˆ* soweit dominirte, dass schon in der 3. sg. msc. *בָּאָהָם* oder *בָּאָהָם* entstand und nun die Pluralendung *ˆ* sich hinter *ˆ* zu ihrem Semivocal dissimilirte: das ist eben die aramäische Bildung.

בָּאָהָם Jes. 18, 2. 7 (sie spalten, durchlaufen spaltend); vgl. besonders Stade, De Isaiæ vaticiniis Aethiopicis, pag. 108 s. Es wird von Qimchi im WB. s. v. *בָּאָהָם* behandelt: „Und eine andere Bedeutung [nämlich als *בָּאָהָם* hat „verachten“, zeigt sich in] *בָּאָהָם* Jes. 18. Denn es ist nach meiner Erkenntniss von dieser Wurzel [*בָּאָהָם*], und

das \aleph ist Aequivalent für das פ, den 3. Stammconsonanten [der פֿל nach seiner Anschauung], wie vorkommt das פ in der Form פֿל (5 M 32, 37) als Aequivalent für פ, den 3. Stammcons. Und seine Bedeutung ist die des Raubes und der Beute, und es giebt [also] zwei Wurzeln mit derselben Bedeutung [פֿל in dieser einzigen Form und sonst פֿל]. Und die Mehrzahl der Grammatiker sagt, dass das \aleph Aequivalent für den mit dem 2. identischen dritten Stammconsonanten, und dass es gleich פֿל sei. Diese haben also geglaubt, hier die Erscheinung der Ersetzung des einen identischen Stammconsonanten der פֿל, oben S. 358 f., finden zu können. Auf die Seite dieser Grammatiker stellte sich aber Qimchi selbst ausdrücklich, indem er im WB. s. v. פֿל sagt: „פֿל Ps. 58, 8 [oben S. 358] mit \aleph als Aequivalent des identischen 3. Stammconson. wie פֿל = פֿל; und ebenso פֿל Hi. 7, 5“. Dieselbe Meinung, dass die einzelne Form פֿל zu der Jes. 18 stehenden umgewandelt worden sei, hat noch Buxtorf, Thes. pag. 162 vertreten und darum die Form bei פֿל aufgeführt. Aber eine solche Umbildung der פֿל, wonach der eine identische Stammconsonant vermieden und durch einen Spiritus lenis ersetzt wird, finden wir bloss so im Hebr. und Aramäischen, dass der Hiatus innerhalb des Stammes eintrat. Darum haben die neueren Grammatiker die Form nicht mehr erwähnt (bei Stade § 110, a dient sie nur als zufälliges Beispiel für den Spiritus lenis). Die Form zu erklären, ist Sache des Lexicons. Und da hat Ges. Thes. noch פֿל als umgebildet aus פֿל genommen (parallel dem angeblichen פֿל aus פֿל Hes. 1, 14, vgl. oben S. 444); aber richtiger ist פֿל als schwächere Potenz des aram. פֿל gefasst von Knobel und Delitzsch z. St.

c) Die consonantisch afformirten Formen des Perfect. Vor Consonantafformativen hat sich das ursprüngliche פ nur in einer Form פֿל (ich bin ruhig gewesen) Hi. 3, 26 erhalten. — Im übrigen hat das aus פ entstandene und das ursprüngliche פ mit dem vorausgehenden α zunächst einen Diphthong gebildet, also *galaita* etc.

Qimchi 111, a: „פֿל; das פ darin ist der 3. Stammconsonant, nämlich als Aequivalent für das פ; denn so ist es das Normale, dass die Consonanten פֿל als Aequivalent für einander auftreten in der ganzen Schrift und die [für פֿל] zunächst vorauszusetzende Form (פֿל) ist mit Sichtbarsein des פ in der Aussprache פֿל nach der Analogie von פֿל, und manchmal fehlt das פ in der Schreibweise, wie פֿל 1 Kg. 8 [v. 44]“. Das ist also im Ganzen die richtige Anschauung. Dagegen Buxtorf, die starre Consequenz des Grundsatzes,

dass das ך von ך׀ wirklich der 3. Stammconsonant sei, ziehend, sagte Thes. p. 254: „Ad analogiam est ך׀: *Extulisti te Ezech. 31, v. 10.* At haec pronuntiatio incommoda et ambigua est. Unde communiter tertia radicalis ך in secunda et prima persona utriusque numeri, per omnes conjugationum formas, mutatur in ך, nunc in Chirek, nunc in Tzere quiescens, propterea quod ך in media voce raro soleat vel quiescere, vel cum quiescente Scheva usurpari“. Dagegen die schon von Qimchi geahnte richtige historische Erklärung bei Ges. Lgb. S. 421 f.; Ew. § 198, a; Olsh. § 233, b; Bö. II. S. 401; Bickell § 137; Land § 212, a; Ges.-Kantzsich § 75, 2; Müller § 286; Stade § 428, a. — Vgl. meine Anschauung auch schon oben S. 321 f.

Bei der Monophthongisirung dieses Doppellautes hat sich die positive Verwandtschaft der Vocale geltend gemacht.

α) Nur neben dem *u-o* der rein passiven Verbalstämme Qu. und Hoq. hat sich die gewöhnliche Contraction des *ai*, nämlich *ê* bewahrt.

β) Ni., Qi., Hithq. und Hi. zeigen neben *ê* auch *î*. Vgl. hierbei גָּלִיָּה Jes. 57, 8 bei Baer-Del.; vgl. andere Beispiele von dieser Orthographie unten 5, a (Jes. 57, 8); 6, d (2 Sm. 14, 2). — Bemerke noch שׁוּשְׁתִּי Jes. 10, 13, Poel von שָׁשׂ, welches hier einmal für das gewöhnliche שָׁשׂ steht, also = ich plünderte. So Qimchi 117, b; WB. p. 398; Ges. Thes. p. 1455; Olsh. § 254; Bö. I. S. 86; Mühlau-Volck s. v. Ew. § 125, a bemerkt ohne Grund, dass die Form aus שָׁשׂ geworden sei. Stade § 158: „Zu dem „Zielstamme“ würde auch שָׁ Jes. 10, 13 gehören, falls der Text richtig ist“. — Bemerke noch וְהִשְׁתַּחֲוִיתָ (und du [fm.] sollst dich verstellen) 1 Kg. 14, 2, mit Metathesis der Sibilanten. — Dabei hat Bö. II. S. 410 hauptsächlich noch beobachtet, dass vor ך immer und ebenso vor ך׀ fast immer *i* steht.

γ) Qal zeigt hinter seinem *a* immer *i*. — Bemerke dabei וְהִצְאֵתִי (und ich werde Wohlgefallen haben) Hes. 43, 27 nach אֲלֵא-Analogie, a (Qimchi 127, a).

d) Imperfectum. Bei der Form יִגְלֶה geben Qimchi 112, b und Buxtorf, Thes. p. 258 keine Erklärung; da hat also die Anschauung vom ך als ursprünglichem Endradical ein Hinderniss geboten. Nach der neuerdings herrschenden Anschauung ist ein Einfluss des auslautenden ך auf die Wahl des Imperfectstammvocal's anzunehmen, sodass kein *u* und *i*, sondern immer *a* gewählt wurde. Ges. Lgb. § 109, 1, Anm. 2 dachte sich aus dem für *ai* zunächst zu erwartenden *ê* das *ü* entstanden, indem

er mit der Form קַל die Form קַלִּי verglich. Da sieht man die Unrichtigkeit der Parallele auf den ersten Blick, weil doch dem *ē* der ersteren Form ein *i*, dem *ä* der letzteren Form ein *a* zu Grunde liegt. Ew. § 142, a redet gleich von einem „ursprünglich schliessenden *ae*“, ohne dieses irgendwie erklärt zu haben. Bö. II. S. 400 lässt das *a* vom Perfect her bleiben; vgl. „Als Vocal ist das Jod in dem *a* der Endsilbe, welches bei dieser Verbalclasse, ohne einen Ablaut nach Genus- und Tempuswechsel zuzulassen, voraussetzlich überall *a* geblieben ist, theils aufgegangen etc.“. Auch Müller § 101. 285 und Stade § 489, a nehmen einfach als unbezweifelt an, dass das *ä* aus *ai* entstanden sei. — Die herrschende Anschauung ist aber halb verlassen worden von Olsh. § 240, a, indem er in קַלִּי zwar den Laut *ä* annimmt, aber diesen folgendermaassen entstehen lässt: „Auch hier [wie bei den ק'ל; also über die Herkunft des *a* sagt auch Olsh. nichts] ist der Vocal des Imperfects beständig *a*; bei der Verlängerung tritt aber regelmässig nicht *ä*, sondern *ā* an dessen Stelle, hinter welchem der letzte Radical י oder י, obgleich er mit dem ursprünglichen *ä* einen Mischlaut hätte bilden können, abgeworfen wird“. Denselben Standpunct nehmen Bickell § 137 „קַלִּי = *yagla[yu]*“; Land § 210, d und Kautzsch ein, welcher letzte sich § 75, 1 deutlicher so darüber ausspricht: „Es fragt sich, ob hinsichtlich der Imperfecta die Consequenz nicht darin zu erblicken ist, dass durchweg zunächst *a* als Vocal der Endsilbe zu Grunde gelegt wurde. Bei Pu. und Ho. würde sich dieses von selbst verstehen; aber auch sonst, besonders im Qal [vgl. z. B. קַלִּי] tritt *a* gelegentlich als ursprünglicher Vocal hervor. Darnach wäre das betonte Segol durchweg als Umlaut und Dehnung des *ä* in offener Silbe zu betrachten (wie in קַלִּי für קַלִּי) statt der vollen Dehnung zu *ā*“. Diese Annahme beruht auf der Voraussetzung, dass folgende Theorie von Olsh. § 165, d richtig sei: „Die nach der Grundform *qātūl* gebildeten Derivate der ה'ל werfen gewöhnlich den schliessenden schwachen Radical in der Hauptform [Status abs.] ganz ab und nehmen ה' als orthographischen Vertreter an; das zweite *ä* der Grundform aber wird in der Tonsilbe nicht zu *ä*, sondern zu *ā* verlängert“. „In der Verbindungsform [Status cstr.] ist dagegen das י in *i* umgewandelt und mit dem vorhergehenden *ä* in *é* vereinigt, z. B. קַלִּי, קַלִּי“. Es wird aber stets als eine unnatürliche Vorstellung erscheinen, dass aus dem noch existirenden קַלִּי

die Hauptform יָגַל ohne Concurrency des י entstanden sei, während bei יָגַל das י gewirkt habe. Vielmehr wird man dabei bleiben müssen, dass im Status abs. die Sprache dem ursprünglichen Diphthong ai näher blieb und daher das \bar{a} sprach, im Status cstr. aber sich weiter davon entfernte und das dem i nähere e *fermé* sprach. Darauf, dass sonst ai nur in \hat{e} contrahirt sei, darf man sich nicht berufen, wo eine sichere Ausnahme vorliegt. Und wenn Olsh. (sowie Kautzsch) das \bar{a} von יָגַל ohne Concurrency des י entstehen lassen, nehmen sie ja eine viel unwahrscheinlichere Ausnahme von einem allgemein giltigen Gesetze an, dass nämlich \bar{a} in betonter offener Silbe zu \bar{a} gedehnt worden ist, vgl. $qāṭēlā$ für $qātālūt$. Auf יָגַל darf man sich aber zur Begründung dieser Ausnahme nicht berufen; denn da haben wir es gar nicht mit Dehnung einer ganz offenen Silbe, sondern mit halber Oeffnung einer geschlossenen Silbe zu thun. Und will man sagen, dass eine geschlossene Silbe auch bei $jiglāj$ zerdehnt worden sei, so stehen wir vor einem entweder-oder. Denn entweder war, als die Umbildung eintrat, die Endsilbe von $jigla_j$ geschlossen, und dann musste Diphthong eintreten, oder sie war offen, und dann musste Dehnung zu \bar{a} eintreten. Die neue Aufstellung Olshausens über die Endsilbe von יָגַל ist allerdings zunächst von Land § 143, a acceptirt worden, indem er schreibt „ $\text{יָגַל} = \text{ḡ} sada(j)$ “; und ebenso von Bickell § 101. 106 „ $\text{יָגַל} = ḡāza[yam]$; $\text{יָגַל} = ḡāza[y]i$ “. Aber aus aj hat diese Endung יָגַל erklärt [? Ges.-Kautzsch § 85, V; 93, 3] Müller § 337. Auch Stade § 99 hat jene neue Theorie Olshausens über יָגַל etc. nicht angenommen, wenn auch die Begründung, durch welche Stade seinen Dissensus stützen will, nicht haltbar ist, dass nämlich im Status abs. \hat{a} entstanden sei aus ai , weil da ursprünglich ein Wortauslaut gefolgt, im Status cstr. aber \hat{e} , weil da kein Wortauslaut gefolgt sei. Das liegt historisch nicht vor und braucht wegen Erklärung dieser Nomina nicht postulirt zu werden. — Die herrschende Anschauung, dass in יָגַל ein \bar{a} liege, ist aber ganz verlassen worden von Rödiger, indem er darin das Segol für einen stumpfen, dumpfen Laut [ö] als unbestimmten Vertreter der ursprünglichen Imperfectstammvocale u, a, i , ($jiglu_j, jigla_j, jigli_j$) nahm, weil im Arabischen $jag'lū$ etc. existirt. Indess im Hebr. zeigt sich nun einmal das a als Imperfectstammvocal in allen Stellen. wo derselbe in und ausser der Pausa hervortritt. Und man

kann doch nicht annehmen, dass in diesen Fällen ein unorganisches *a*, etwa in Nachahmung des Perfects, sich zur Stütze des auslautenden ה eingestellt habe. Freilich die unten zu begründende richtige Ableitung des Particips spricht sehr für diese mit dem allgemein Semitischen harmonirende Anschauung Rödigers.

Einzelheiten: z. B. יִרְצֶה (es wird mit Wohlgefallen angenommen werden [das Opfer]) 3 M 22, 23 etc., und so ist vor ה immer Ersatzdehnung eingetreten; vgl. noch אֶזְרָה (ich werde zerstreuen) 3 M 26, 33; Hes. 5, 12; 12, 14; also dieselbe Erhöhung des *a* zu *ä* vor einem Sibilanten, wie oben S. 279 aus Zach. 7, 14. — Hithqa. mit Zusammensprechen der beiden Dentalen in אֶדְפֶּה (ich werde mich gleich machen [dem Höchsten]) Jes. 14, 14. Zusammensprechen des ה mit כ in תִּכְסֶּה (sie wird bedeckt) Spr. 26, 26.

Dass für ה, auch ה am Impf. erscheint (von Qimchi 113, a nur erwähnt; von Müller § 289, f nur als eigenthümlich bezeichnet), ist als Aramaismus, welcher mit der im Aram. eingetretenen Combinirung der ה'ל und א'ל zusammenhänge, betrachtet worden von Ges. Lgb. § 109, Anm. 20. Das ist eine zu oberflächliche Betrachtung der Stellen. — Ew. § 224, c und Bö. II. S. 407 haben aber dagegen richtig geltend gemacht, dass das Sere theils Dehnung in der Pausa (3 M 18, 7—17 bei Athnach; ebenso Nah. 1, 3; bei Tiphcha 3 M 5, 9), theils eine nach Art des Imperativs und Status cstr. beabsichtigte sinnvolle Verkürzung sei (hinter לֹא 2 Sm. 13, 12; Jr. 17, 17; 40, 16 Qeri; hinter כֵּן als Schwurpartikel 1 M 26, 29; hinter dem ausrufenden הִנֵּה Jos. 7, 9; vor einem Imperativ mit Assimilation an denselben Dn. 1, 13; hinter ה consecutivum Jos. 9, 24). Stade § 143, e, Anm. 3 hat unrichtig alle Fälle als von den Punctatoren beabsichtigte Verlängerung in Pausa oder vor Guttural dargestellt, wovon ja keines von Beiden Jer. 17, 17 der Fall ist. — Olsh. § 240, a: „Es ist der letzte Radical als ה mit dem vorausgehenden *a* als Mischlaut verschmolzen, wenn nicht etwa eine blosse Ausartung in späterer Zeit anzunehmen ist“. Da soll also auf ganz unmotivirte Weise das Imperfect so gebildet sein, dass ה concurrirte, während es in der normalen Bildung nach Olsh., vgl. S. 529, nicht concurrirt haben soll. — Ges.-Kautzsch § 75, Anm. 17 combinirt die ersten drei Ansichten, lässt aber die von Olshausen dahingestellt sein.

Das הֵ, ist nach א"ל-Analogie, a auch אֵ, geschrieben in יִשְׁנָא (er verändert sich) KL. 4, 1 und יִשְׁנָא (er verändert sich) Pred. 8, 1. — יִקְרָה (es wird begegnen) Dn. 10, 14 nach א"ל-Analogie, b. Ebenso תִּכְלָה (es wird alle werden) 1 Kg. 17, 14. — יִפְרִיא (er trägt Frucht) Hos. 13, 15 nach א"ל-Analogie, c.

הֵאָזְקָה Mi 6, 11 ist auf Grund der allgemeinen Voraussetzungen, welche S. 315 f. angegeben worden sind, als falsche Auffassung von הֵאָזְקָה = הִיָּזְקָה (ist es rein?) anzuerkennen. Denn diess verlangt der Context, wonach das Subject „das Haus des Frevlers“ ist. Ferner, die Frage giebt auch, bezogen auf Jehova, an und für sich keinen Sinn. Und nur auf Jehova könnte die angebliche 1. sg. bezogen werden, weil dieser der Sprechende ist nach V. 9, wie auch das הֵ durchaus mit den LXX in ἵ zu verwandeln ist. Nicht könnte die 1. sg. auf ein menschliches Subject (= man) bezogen werden. Endlich haben die LXX: εἰ δικαιωθήσεται. Ueberdiess geht v. 10 הֵאָזְקָה = הִיָּזְקָה voraus, also konnte die abweichende Orthographie (א für י) um so leichter angewandt werden. Diese Auffassung bei Ew. § 53, c; Bō. I. S. 271; Stade § 123, b, welche allein von den neueren Grammatikern die Form erwähnen. — Auch das Trg. übersetzt die 3. Pers.: הִיָּזְקוּ = werden sie rein sein? Raschi z. St. erwähnt die Form nicht. Qimchi z. St. sagt: הֵאָ; wie um zu sagen „allen, einem wie dem andern, war es zu Herzen zu nehmen“, und er sagt: bin ich rein. Also auch für Qimchi ist die Wahl der 1. sing. befremdlich. Aber Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v. haben nichts von einer Aenderung der 1. sing. erwähnt.

Die einzigen drei Beispiele von Cohortativ siehe unten 5, a (Ps. 77, 4) und 5, b (Ps. 119, 117 sowie Jes. 41, 23).

Bei den drei vocalisch afformirten Imperfectformen ist das ה, י gewöhnlich spurlos übergangen worden; doch hat sich mehrmals das י erhalten — 1) bei der Endung ū, die dann immer betontes a vor sich hat, vgl. יִשְׁלִי (sie sind ruhig) Ps. 122, 6; Hi. 12, 6, beide Male ausser Pausa; das andere dreimal vorkommende Beispiel siehe unten 5, d (Ps. 68, 32; Hi. 16, 22; 30, 14); ebenso ist es einmal vor dem Cohortativ, vgl. unten 5, a (Ps. 77, 4) in Pausa; — 2) bei der alten schweren Endung ūn, die auch dabei immer den Ton trägt und ausser Pausa keinen Vortonvocal hat, wohl aber in Pausa, vgl. יִרְבִּין (sie werden sich mehren) 5 M 8, 13; תִּרְפִּין (ihr lasst gleich sein) Jes. 40, 18; zwei andere Beispiele unten 5, e (Hi. 19, 2) und 5, f (Ps. 36, 9); nur Jes. 21, 12, vgl. unten 5, b, auch

ausser Pausa mit Vortonqames; — יִבְכִּיֶּיךָ (weinen) Jes. 33, 7; Hi. 31, 38; יִכְלִיֶּיךָ (den Untergang finden) Jes. 31, 3; יִשְׁתִּיֶּיךָ (trinken) Ps. 78, 44; vgl. die andern Beispiele unten 5, a (Jes. 26, 11; Ps. 36, 8; Jes. 17, 12; Ps. 39, 7; 83, 3); 5, d (Jes. 41, 5); — 3) mehrmals vor Suffixen, vgl. die Beispiele unten Nr. 4 dieses § (Jes. 40, 25; 46, 5; 2 M 15, 5); 5, d (Hi. 3, 25); 5, f (Jes. 16, 9).

Vor dem Consonantafformativ נָה ist der Vocalstamm-
auslaut ä mehrmals defective geschrieben, vgl. וַיִּחְדָּלְנָה (und sie
schöpften) 2 M 2, 16; ebenso Hi. 17, 5; Spr. 23, 26 Kethib;
vgl. noch unten 5, a über Hi. 5, 12 und 6, d über Jr. 18, 21; 48, 6.

e) Imperativ. — Auch über das Sere dieser Form gaben
Qimchi 112, b und Buxtorf, Thes. p. 257 keine Erklärung. —
Gegenüber dem ä der Imperfectendung lässt sich das weniger
schallende ē des Imperativs nicht als Dissimilation, aber wohl
als Verkürzung begreifen. — Gerade das umgedrehte Ver-
hältniss gab Ges. Lgb. § 45, 2, Anm. 2 an, vgl. „Auffallend ist
die Verlängerung von הָ am Ende gewisser Wörter und Formen
in הָ, wo man gerade Verkürzung erwarten sollte, als [שָׁהָ, St. cstr. שָׁהָ]. Der Grund der Verlängerung liegt hier wahr-
scheinlich darin, dass sich der Ton im St. cstr. mehr auf die
letzte Silbe neigte und durch Sere diese einen festeren Halt
bekam. Dahin gehört auch יִגְלֶה, vgl. den Imperativ גִּלֵּה, wo
derselbe Grund waltet“. Das ist selbstverständlich falsch; denn
der Status cstr. hat ja überhaupt nur einen halben Wortton,
und der Imperativ zieht, wie der Vocativ, überall den Accent
von der letzten Silbe weg, und wenn nicht der Stelle nach, so
doch dem Gewichte nach; vgl. den Imp. Hi. überhaupt und
die Apocope des Imp. bei den ה'ל insbesondere unten Nr. 3. —
Ebenso, wie ich, hat das Verhältniss von Imperfect- und Im-
perativendung aufgefasst Ew. § 115, b; vgl. besonders Müller
§ 101, a: „Im Allgemeinen findet sich ä vorzugsweise wo die
bezügliche Silbe den Hauptton hat und keine engere Ver-
bindung des Wortes mit dem folgenden die freie Entfaltung
des breiteren ä-Lautes hinderte. Geschieht letzteres (Status
constructus; Imperativ), so tritt sofort ē ein“. Böttcher II. S. 400
hat sich nicht darüber ausgesprochen. Stade § 592, d leitet
durch Zurückverweisung auf § 99 das e des Imperativs im
Unterschied vom ä des Imperfects so ab, wie S. 530 bei der
Besprechung des Imperfects angegeben wurde. Olsh. § 235, e

nimmt hier, im Unterschied vom Impf. vgl. S. 529, Diphthongisirung des *a* und *j* an, ohne dass er dieses verschiedene Verhalten der Sprache zu erklären suchte. Ebenso Bickell § 137 „גַּלַּי = glay“; Land § 207, d, welcher auch noch, treu dem Standpuncte Olshausens, hinzufügt, dass vor dem Consonant-afformativ das *j* verloren gehe, also in גַּלַּיְתָּ das *ä* wieder Umlaut des *a* selbst sei; ebenso Kautzsch § 75, 1, nur dass er unter Nr. 2 bei den Imperfect- und Imperativformen mit תָּ zwischen der alten Auffassung des תּ und derjenigen Olshausens schwankt.

Einzelheiten: יִשְׁבֹּה (und nimm gefangen!) Ri. 5, 12 mit Chateph zur Schützung des langen Vocals vor Dauerlaut S. 73. — יִסְפֵּי (fügt hinzu!) Jes. 29, 1; Jr. 7, 21 kommt sicherer als von יִסֵּי von יִסְפֹּי (wegraffen, hinzuraffen), weil von diesem ein Inf. יִסְפֵּי (addere) Jes. 30, 1 gebildet worden ist. — רַבָּה (mehrere doch!) Ri. 9, 29 hat wahrscheinlich ה cohortativum, weil ein solches an dem damit verbundenen Imperativ ist. Die Form ist wahrscheinlich zum Unterschied von רַבָּה (multa, magna) gebildet worden; vgl. S. 422 und 508. — הִתְחַבֵּי (reinigt euch!) Jes. 1, 16 mit Assimilation des Dentalen an den Sibilanten ist von חִבֵּי abgeleitet (ausser von Böttcher, vgl. oben S. 345 f.) von Allen, vgl. Qimchi 69, b; WB. s. v.; Ges. Lgb. S. 246; Ew. § 80; Olsh. § 68, h; Bickell § 119 (Curtiss); Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 54, 2; Müller § 290, o. Bei Stade fehlt die Form § 610 f. — הִתְחַבֵּי (wendet euch!) Jr. 49, 8 ist das zweite Beispiel von Imp. Hoq., welches existirt, vgl. S. 215.

Auch der Imperativ zeigt den dritten Stammconsonanten als י mit vorher betontem *a*; vgl. die Beispiele unten 5, b (Jes. 21, 12) und 5, d (Jes. 21, 12; 56, 9. 12; Jr. 12, 9).

f) Der Infinitivus constructus, welcher ursprünglich wie קָנָה (beschaffen) Spr. 16, 16 oder שָׁתָּה (trinken) Spr. 31, 4, vgl. die andern Beispiele unten, lautete, hat gewöhnlich die Femininendung ת angenommen, also גָּלַיתָ für גָּלַיְתָ, vgl. die drei Infinitive mit der alten Femininendung שָׁבַת S. 174; יִבְשָׁה, יִקָּלָה S. 406 f., und auch behalten wahrscheinlich zur deutlicheren Unterscheidung vom Infinitivus absolutus. Qimchi 112, b bemerkte bloss nach Aufzählung der Infinitivi absoluti und der wenigen constructi mit o: „Und er kommt vor mit Verwandlung des letzten Stammconsonanten in ruhendes י und mit hinzugefügtem ת“ — Ges. Lgb. § 109, 1 sagte schon: „Der Inf. cstr. hat

die Femininalform הָ for הֵ — z. B. גָּלוּהָ für גָּלוּהָ. Ew. § 238, e „An diese Vocalendung tritt auch sehr leicht und schon sehr häufig das ה des Feminin (schon wegen grösserer Leichtigkeit im Gefüge der Suffixe [aber desswegen ist sonst nicht die alte Endung beibehalten worden])“. So auch Bö. § 1074. Ges.-Kautzsch begnügt sich mit Folgendem § 75, 1 „Der Inf. cstr. hat immer die Endung הָ (mit ה feminini)“ und dazu Anm. 2 „Umgekehrt findet sich statt des Inf. cstr. גָּלוּהָ einige-male auch die Schreibung[?] mit o“. — Olshausen hält § 173, g am Ende diese gewöhnliche Ableitung für möglich, vgl. „Als Femininformen könnten die Infinitive der Verba ה"ל hierher [zu הָרוּר, הָשִׁיחַ etc.] gehören; doch sprechen wohl stärkere Gründe für die Entstehung auf dem oben angedeuteten Wege“. Damit bezieht er sich auf § 165, k zurück, wo er *gālāwāt* als Urform angenommen hat, wie מָנָה (Theil) entstanden sei aus *mānāwāt*. Aber entscheidend dagegen ist wohl der Grund, den Olsh. gleich selbst hinzufügen muss: „In andern Fällen [nämlich ausser מָנָה etc.] sind die nach Ausstossung des letzten Radicals zusammengeflossenen *a* vor dem ה der Femininendung schon frühzeitig in das dunklere *o* übergegangen, z. B. גָּלוּהָ etc.“. Also man kann bei dieser Ableitung das *o* nicht erklären. Wie Olsh. aber auch, und zwar ohne ein Bedenken anzudeuten, Bickell § 137; Land § 213, a; Müller § 285. Ebenso Stade § 201, b; nur dass er, um die von מָנָה etc. mit *a* abweichende Aussprache von גָּלוּהָ etc. mit *o* zu erklären, sich auf § 77, a beruft, wo er von der vielfach herrschenden Tendenz des Hebräischen zur Trübung des *a* zu *o* spricht. Aber für eine besondere Erscheinung kann doch nicht der Grund in einer in andern besondern Fällen wirkenden Ursache gesucht werden. — Was hat nun Olsh. bewogen, jene Erklärung von גָּלוּהָ aus גָּלוּהָ aufzustellen? רָאָה (sehen) Hes. 28, 17 (Qimchi 112, a), wie es scheint, nicht; denn § 245, e sagt er in Bezug auf diese Form: „Statt רָאָה findet sich zwar einmal רָ Hes. 28, 17 (nach der Weise von רָאָה); wahrscheinlich ist aber die gewöhnliche Form dafür herzustellen“. Doch wenn dieses textkritische Urtheil auch nicht berechtigt ist, so kann von dieser vereinzelt Bildung nicht die allgemeine Formation des Inf. cstr. abgeleitet werden. Vielmehr muss diejenige Normalform קָטַל = קָטַל, welche dem Inf. cstr. überhaupt zu Grunde liegt, auch hier zu Grunde gelegt werden. Aus גָּלוּהָ ist dann parallel

mit der allgemeinen Umwandlung des קטל in קטל ein גלית oder vielmehr wahrscheinlich gleich גלית geworden.

הקצות (abkratzen) Inf. cstr. mit Perfectvocalisation 3 M 14, 43, bemerkt bei Qimchi 116, a; Ges. Lgb. § 94, 4; Ew. § 238, d; Olsh. § 258, b; Bö. II. S. 226; Ges.-Kautzsch § 53, Anm. 2; Stade § 244 „wenn der Text richtig ist“.

Der Infinitivus absolutus Qal meist wie גלה, selten wie גלי geschrieben. — Im Niq. kommt nur einmal die Form auf Sere vom Imperfectstamm vor, also wie הגלה, vgl. unten 5, c (Jr. 25, 29); sonst nur die Form mit o vom Perfectstamm, wie im Paradigma steht. — An diesem Inf. abs. Qal und Ni. auf o kommt einige Male das ת vor: שתות Jes. 22, 13 unter lauter Inff. abs., also auch als solcher vom Consonantentext gemeint; aber man kann mit Bö. II. S. 227 sagen, dass ein Anklang an das vorhergehende שת erstrebt sei, obgleich drei Wörter dazwischen stehen. Ebenso in פהגלית בגלות אחד רג (wie sich entblösst ganz und gar einer [von den Lumpen]) 2 Sm. 6, 20; vgl. die andern drei Fälle unten 5, a (Hab. 3, 13); 5, b (Jes. 42, 20) und 5, d (Hos. 10, 4). — Im Qi. hat der Inf. abs. mit einer Ausnahme, vgl. unten 5, f (Ps. 40, 2) seinen regelmässigen Vocal e. — Im Hi. hat der Inf. abs. immer e.

Von רבה kommt neben dem regelmässigen Inf. constructus Hi. הרבה (5 M 17, 16 und noch 5 Mal; darunter 2 Mal [Am. 4, 9 und Spr. 25, 27] in der Function des Inf. absolutus = viel, sehr) auch einmal in der Function des Infinitivus constr., parallel mit להיג, vor הרבה Hes. 21, 20. Diess wird richtig vom Targum (רבה) sowie von den LXX (πληθυνθῶσι) als Inf. (Vertreter des verbum finitum) gefasst und dafür erklärt von Raschi z. St. (= הרבה) und Qimchi z. St. (היג), wie dieser die Stelle auch im WB. s. v. bei den Inff. aufführt. So auch Buxtorf, Concordanz; Ew. § 315, c. Nicht ganz richtig sagen also Ges. Thes. s. v.; Bö. II. S. 408; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 75, Anm. 15; Müller § 289, pp., dass הרבה durchaus, bloss adverbelle Bedeutung habe. Allerdings ausser Hes. 21, 20 ist הרבה nur Nomen in dessen verschiedenen Functionen (mit dem richtigen Kethib Ps. 51, 4 zählt die Concordanz 49 Mal). So steht auch einmal הרבה Jr. 42, 2 (wenig von vielem). Es ist von Rödiger in den Additamenta zum Thes. nachgetragen. Ew. § 240, e hat darauf hingewiesen, dass das Wort „einem vollen nomen gleiche“, [weil das Segol nicht auf den Einfluss der kleinen Pausa: des Zaqeph qaton, zurückgeführt werden könne, denn] „sonst bleibe auch in pausa die form mit Sere Qoh. 12, 9; Neh. 3, 33.“ Olsh. nun §

258, c hat wohl (während Stade § 99. 244 unrichtig die Form mit *ä* als Status absol. zum cstr. mit *ē* fassen will) richtig die Form als Masculinum [also als selbständiges Nomen neben ה'ל] gefasst, dessen Femininform als eine neue Form des Inf. abs. zum Gebrauch vor dem verb. fin. dient: ה'ל 1 M 3, 16; 16, 10; 22, 17. — Von letzterer Form ist im Qeri 2 Sm. 14, 11 einmal ein Status cstr. gebildet ה'ל[ע] (sodass nicht viel sein lässt — sodass nicht noch mehr macht [der Bluträcher das Blut etc.]). Die Form ist so gesetzt, wie sonst der regelrechte Inf. cstr. Die Stelle ist nicht erwähnt bei Ges. im Lgb. und Thes. etc.; aber wohl bei Qimchi 116, a; Ew. § 240, e, Anm.; Olsh. § 258, b; Bō. II. S. 408. Aber man kann wohl mit Olsh. a. a. O. urtheilen, dass das Kethib ה'ל richtiger im Qeri in die regelrechte Form des Inf. cstr. hätte umgewandelt werden müssen; obgleich sich kein Grund absehen lässt, wesshalb die Verschreibung des י für י hier von den Masoreten verkannt worden ist. — א'ל 1 Sm. 1, 9 ist kritisch verdächtig, vgl. die LXX (ἐνώπιον κυρίου). — In ע'ל 2 Kg. 13, 17. 19 und ע'ל 2 Chr. 31, 1 ist der Inf. abs. ein Substantiv (Beendigung) geworden, wie ה'ל, das auch von Präpp. regiert wird, vgl. Hag. 1, 9. Anders aber ist es bei ל'ל (um verschwinden zu lassen) Dn. 9, 24, weil da ein Object [Abfall] davon abhängt; und da ist die Form Inf. constr. und ist nach der ה'ל-Analogie, c gebildet. — Als Infinitivus absolutus Hoqtal erwähnt Bō. II. S. 407 bloss ה'ל 3 M 19, 20. Wenn wir hierbei noch, ausser auf oben S. 252 f., auch auf ה'ל (mit Salzwasser gewaschen werden) Hes. 16, 4 und ה'ל (verkündigt werden) Jos. 9, 24 hinweisen dürfen, dann sind nach Bō. II. S. 229 alle vorkommenden Infinitivi absoluti Hoqtal erwähnt.

g) Beim Participium activum Qal sagte Qimchi 111, b: „Das Mittelwort; die meisten davon mit Segol, um zwischen ihnen und den [Participien von] Verben mit א eine Trennung zu bewirken, welche mit Sere lauten ק'ל etc. Und die geringere Anzahl von ihnen werden mit Sere gesprochen ע'ל 2 M 15 [v. 11]“. Diess ist als richtig anerkannt von Buxtorf, Thes. p. 255, obgleich schon dieser darauf hinweist, dass Qimchi andere Fälle aufführe, wo das Ptc. als Nomen im Status cstr. stehe. Ein Ptc. mit Sere (im St. absol.) ist aber nicht erwähnt von Ges. Lgb. S. 429; Ew. § 169, a; Olsh. § 245, a; Bō. II. S. 409; Ges.-Kautzsch § 75, Anm. 5; Stade § 615, a. Ueber Ps. 64, 9 siehe (S. 561) 5, b. — Unter den Neueren dachte sich Ges. Lgb. § 109, 1, Anm. 2 „das Segol offenbar aus dem normalen Sere vom Particip des regulären Verb entstanden“. Ew.

§ 151 stellt ebenso לָחַב und לָחַץ einfach neben einander; ebenso § 169, a. Erst Olsh. hat § 245, a [vgl. aber über Ges. und Ew. schon S. 177 f.] diese Bildung von *qätäl*, *qätäl* abgeleitet. Und Bickell § 137; Land § 214; Ges.-Kautzsch § 75, 1, Anm. [bei den לָחַץ hat er sich ja ablehnend verhalten; vgl. oben S. 482]; Mü. § 285; Stade § 213 sind ihm gefolgt. Auch Bö. II. S. 235 ist auf dieser Bahn halb mitgegangen, indem er bei den לָחַץ und לָחַץ eine ursprüngliche Form *qätäl*, für die andern Verba aber eine zum Ausdruck des Activs verstärkte Form *qät'* zu Grunde legt, über den ursprünglichen Vocal der letzten Silbe von לָחַץ aber sich nicht ausspricht. Ich kann aber Olsh. in dieser Anschauung nicht folgen. Ich kann also nicht annehmen, dass aus ursprünglichem *qätäl* geworden sei *qätäl*, *qätül*, *qätül*, weil ich eine Umwandlung eines ursprünglich kurzen Vocals in einen allerlängsten Vocal *ä* nicht annehmen kann. Ich glaube also daran festhalten zu müssen, dass von Anfang an verschiedene Typen neben einander bestanden haben: *qätäl* vgl. לָחַץ; *qätül* vgl. לָחַץ; *qätül* vgl. לָחַץ und diese Adjectiva beschreiben alle einen Zustand, sind so zu sagen „Nomina status“, verschieden von dem „Nomen actionis“ *qätül*, vgl. לָחַץ. Ueber die Beziehung dieser Typen zur Participialbildung habe ich schon S. 177 f. gehandelt. — Ich muss wegen der Unmöglichkeit, den Uebergang des *ä* von *qätäl* in das *ä* eines supponirten *qätäl* zu erklären, bei der alten Anschauung stehen bleiben, dass auch in לָחַץ der trans. Participialtypus *qätül* zu Grunde liegt, und dass das Segol nach der Analogie anderer von den לָחַץ abgeleiteten Nomina anstatt eines zu erwartenden Sere im Status absolutus Sing. gesprochen worden ist.

לָחַץ (schlaff machend) Jer. 38, 4 nach לָחַץ-Analogie, c. Ebenso bei dem Feminin לָחַץ (eine widerspenstige) Zeph. 3, 1; ebenso in dem Plural לָחַץ (aufgewogen) KL. 4, 2.

לָחַץ 1 Sm. 15, 9 wird von Qimchi, WB. s. v. לָחַץ einfach mit den Worten erwähnt: „Und von dieser Bedeutung [des Verachtens] ist לָחַץ, mit Zusatz von לָחַץ und לָחַץ“, von Buxtorf im Thes. nicht erwähnt, in der Concordanz einfach unter den Partcc. Ni. von לָחַץ aufgeführt. Es ist forma mixta und ein symbolon [nicht wie Ges. Lgb. S. 463 schreibt „eine symbola“] duarum lectionum. Zunächst liegt die Vermuthung, dass ursprünglich לָחַץ dastand, welches Partc. Ho. (לָחַץ) sein sollte, weil das Hiq. direct-causativ = verachten Esth. 1, 17 vorkommt. Dann wäre aber לָחַץ vorgesetzt worden, weil das Ni. לָחַץ

näher lag. 'Aber Ges. Lgb. a. a. O. und Thes. s. v., ebenso Mühlau-Volck meinten, dass ein Substantiv מְבִיחַ beabsichtigt gewesen sei, aber dieses wird durch das parallele מְבִיחַ (schlappig. verfallen) unwahrscheinlich. Ew. § 126, b, Anm. und Bö. II. S. 406 meinten, dass zuerst מְבִיחַ (= ausgesogen) dagestanden habe. Dieses ist das Wahrscheinlichste, weil ein solches Wort sehr zum Context passt, und weil die Anwendung eines so seltenen Wortes die Entstehung einer erleichternden Lesart erklärlich macht. Nur Olsh. § 266, a und Müller § 289, ee meinten, dass die Form bloss verschrieben sei. Bei Stade nicht.

h) Beim Participium passivum Qal finden sich, wenn dieses noch eines Beweises bedürfte, deutliche Spuren davon, dass diese Verba zum Theil früher auf ה ausgingen, indem das Kethib noch in zwei Fällen das auslautende ה bewahrt hat, vgl. die Formen unten 5, a. c (1 Sm. 25, 18; Jes. 3, 16). Ein negativer Beweis für dieselbe Sache ist מְבִיחַ (erspäht) Hi. 15, 22, indem da das ה hinter ו nicht zur Aussprache gekommen ist; vgl. ein zweites Beispiel Nr. 5, a (Hi. 41, 25). — Sonst hat sich in allen Participia passiva das ursprüngliche ה hinter ו zu ו dissimilirt oder das ursprüngliche ה bewahrt. — מְבִיחַ (gehängt, hängend) 5 M 28, 66 und Hos. 11, 7 wird principiell richtig auf מ"ל-Analogie, c zurückgeführt; denn vgl. 2 Sm. 21, 12 Qeri. So schon Qimchi 127, a; WB. s. v. מְבִיחַ „מ"ל als Ersatz für den 3. Stammconsonanten [ה von מְבִיחַ]“; ebenso Buxtorf, Thes. p. 256; Ew. § 252, a; Bö. II. S. 422; Ges.-Kautzsch § 75, Anm. 22. Principiell unrichtig sagt Stade § 143, e „מ erklärt sich nach § 122“, wo er vom Uebergang eines zwischen zwei Vocalen und zwar hinter a stehenden ה in מ handelt. Dass ה auch hinter u, in מ übergehe, zeigt er nicht. Und was hätte er gesagt, wenn er מְבִיחַ erwähnt hätte? Wie hätte er da aus מְבִיחַ die 2 Sm. 21, 12 im Qeri stehende Form erklärt, um die Wirksamkeit der מ"ל-Analogie bei מְבִיחַ zu leugnen? Principiell unrichtig ist es auch, ein besonderes Verb מְבִיחַ anzunehmen mit Röd. in Ges. Thes.; Olsh. S. 480; Mühlau-Volck s. v.

2. Jussivbildung. Der Trieb des Jussiv gegenüber dem Indicativ, eine leichtere und auf dem Wortanfang betonte Gestalt zu zeigen, konnte bei den vocalisch ausgehenden Imperfecten der ה"ל voll zur Geltung kommen. Der Jussiv hat die Wegwerfung (Vernachlässigung, das Verklingen) des auslauten-

den *ä* bewirkt, und eben von dieser Apocope hiess der Jussiv früher Imperfectum apocopatum.

Allerdings kommt auch bei diesen Verben die unverkürzte Form in der Jussivbedeutung, und beim Impf. consecutivum kommt ebenfalls die unverkürzte Form nicht selten vor (allerdings im Pentateuch nur zwei unverkürzte Beispiele, nach Bō. § 972: 1 M 24, 48; 5 M 1, 16 ff.) z. B. וַיִּבְנֶה (und er baute) Jos. 19, 50 etc. — Hier ist noch an das zu erinnern, was S. 531 1, d über die Imperfectformen auf ה als eine Art Erleichterung der Indicativformen gesagt worden ist.

וַיִּחַרְרֹךְ Jr. 3, 6 steht für „und sie hurte“, wie es der ganze vorausgehende Satz, wo ebenfalls die 3. sg. fem. Subject ist, und die unmittelbare Fortsetzung der Rede, wo wieder die 3. sg. fem. Subject ist, verlangt. Auch indem das Trg. den Satz mit dem Infinitiv abkürzte (לְמַעַן הָרָקָה = um Götzendienst zu treiben), zeigte es, dass es für den Satz dasselbe Subject, wie im Nächstvorausgehenden, also die 3. Person annahm; dieselbe bei den LXX (καὶ ἐπόρνευσαν). Auch Qimchi 112, b sagt „das ך an Stelle des ה in וַיִּחַרְרֹךְ“; so auch im Com. z. St. Die Form ist als richtig überlieferte 3. sg. fem. für וַיִּחַרְרֹךְ angesehen worden von Ges. Lgb. S. 432; Thes. s. v. und s. v. מִחַרְרֹךְ; Röd. im Index analyt. z. Thes.; Ew. § 224, c; Bō. II. S. 406. Man hat gemeint, dass die Erleichterung des Imperfects von *ä* über *ē* zu *i* fortgeschritten sei. Ich kann mich aber zu dieser Anerkennung nicht entschliessen, weil doch die regelrechte Form וַיִּחַרְרֹךְ gleich im 8. Verse folgt und Hes. 23, 5 steht und weil mit Anfügung dieses *i* die 3. fm. [und 2. masc.] der 2. fem. gleich geworden wäre; vergl. Raschi z. St. „wie וַיִּחַרְרֹךְ; das ך ist überflüssig“. — Und der Vorgang wird nicht dadurch leichter möglich gemacht, dass man dieses an die 3. sg. [oder 2. masc.] angehängte *i* mit dem ך, dem dritten Stammconsonanten, zusammenbringt; denn es war nun einmal die ganz und gar herrschende Analogie, dass dieser 3. Stammconsonant bei den 5 affirmativlosen Formen des Imperfects in *ä* [*ē*] sich auflöste und verschwand und darum kann auch nicht dieses ך als Vocalbuchstabe für *ē* gemeint sein. Man hat auch kein Recht, mit Bō. a. a. O. und Mühlau-Volck im analyt. Anhang das *i* als Aramäismus zu betrachten, weil im Aramäischen gerade das Imperfect der Verba ח״ב auf *e* ausgeht. Endlich die Berufung auf Jr. 18, 23 ist unten 5, b, die auf 5 M 32, 18 unten 5, f (welche beide Stellen schon Qimchi im Com. z. St. als Parallelen citirt) als unrichtig erwiesen; die Berufung auf den Imperativ Jes. 26, 20 (vgl. § 42, 10, a) gilt nicht, weil zwar beim Imp. Peal die Endung *i* im Aramäischen üblich ist, aber, wie gesagt, nicht beim Impf. (Péal). — Wahrschein-

licher hat sich, wenn auch nicht schon der Prophet, so doch ein Späterer mit einem schnellen Subjectswechsel am Ende des Satzes anredend an die abtrünnige Nation gewandt, und ist die dastehende Form für die 2. sg. fem. zu nehmen. — Olsh. § 240, a: „Es beruht sicherlich auf einem Fehler irgend welcher Art“; Stade erwähnt die Frage nicht.

Der Jussiv Qal erscheint in vier Formen:

a) וַיִּסֶּף (und es war einfältig) Hi. 31, 27; וַיִּשְׁבּ (und er nahm gefangen) 4 M 21, 1; Jr. 41, 10.

b) וַיִּבֶּךְ (weinen); וַיִּרֶד (niedertreten) 4 M 24, 19; Ps. 72, 8; וַיִּשָּׁח (er weiche ab!) Spr. 7, 25; וַיִּשָּׂא (er trinke!); indem unter dem Druck des Wortaccentes der kurze Vocal gedehnt worden ist.

c) Aber öfter hat der Trieb, die schwierige Consonantenverbindung aufzulösen, das unbestimmte *ə* als Hilfsvocal erzeugt; daher וַיִּקְבֹּץ (und er verachtete); וַיִּבְנֶה (er baue!), וַיִּבְנֶה (und er baute) und so auch von גָּלָה, זָרָה, זָרָה (3. sg. m.), מָצָה (3. sg. m.), פָּנָה (3. sg. m.), רָפָה (3. sg. m.), קָשָׁה, קָרָה, קָנָה, צָפָה (3. sg. m.).

d) וַתִּכָּל (vollendet werden) 2 M 39, 22, und so auch von פָּנָה (sich wenden; ausser der 3. sg. m.), רָבָה (viel sein; in der 3. sg. fm.), שָׁלָה (herausziehen) Hi. 27, 8.

וַיִּשָּׁל Hi. 27, 8. — Der masoretische Text heisst „denn was ist die Hoffnung des Gottlosen, wenn er Gewinn macht, dann wann Gott seine Seele herausziehen wird [aus ihm, seinem Körper]“; das Trg. „denn was ist die Hoffnung des Unheilstifters, wenn er Mammon des Betrugs sammelt, wann Gott seine Seele hinfallen lässt“. Also da werden וַיִּשָּׁל und וַיִּשָּׁל übersetzt, und die LXX: *τις γὰρ ἐστὶν ἐλπίς ἀσεβείῃ ὅτι ἐπέχει* [dass er sich geduldet]; *πεποιθώς ἐπὶ κύριον ἄρα σωθήσεται*; setzen mit dem letzten Verb nicht etwas anderes als וַיִּשָּׁל voraus. Es hat aber Wellhausen, Einleitung in das A. T. S. 615, vgl. oben S. 487, die Conjectur von de Lagarde acceptirt, dass וַיִּשָּׁל zu lesen sei. Aber durch unsere ältesten Zeugen ist das וַיִּשָּׁל und das וַיִּשָּׁל gestützt. Und dass וַיִּשָּׁל vom Consonantenschreiber etwa als וַיִּשָּׁל gemeint und nur von der Tradition falsch aufgefasst worden sei, diese Annahme ist als unstatthaft schon oben S. 488 f. nachgewiesen worden.

Jussiv Niqtal: וַתִּגַּל (sie werde aufgedeckt) Jes. 47, 3; וַאֲפָחָה (und ich wurde überredet) Jr. 20, 7; וַיִּקְרָא (und er liess sich herbei zu begegnen) 4 M 23, 4. 16.

Jussiv Qittel: וַתִּגַּל (mögest aufdecken!) Spr. 25, 9 [andere Zeugen: וַתִּגַּל; וַיִּגַּל 4 M 22, 31 etc. etc. Und so z. B. וַתִּקְשָׁה

(und sie hatte es schwer) 1 M 35, 16 (Qimchi 117, a) und nicht ist dieses mit Bö. II. S. 412 für umgestelltes Hi. (= **וְהִקְשָׁה**) zu nehmen, weil im 17. V. von derselben Sache das Hiq. allerdings gebraucht ist. Denn das Hi. hat, wo es verändert wird, wie das Qal zur Beseitigung der harten Doppelconsonanz am Ende ein Hilfssegol eingeschoben, und wir haben kein Recht, davon eine einzelne Ausnahme ohne Noth anzunehmen. Und die Form **יִרְדַּ** Ri. 5, 13 ist auch nach Ansicht der Punctatoren nicht, wie Bö. a. a. O. meint, = **יִרְדַּ**, welches Jes. 41, 2 unzerdehnt und untransponirt gelesen wird. Böttcher selbst will übrigens, während er die Aussprache der Punctatoren aus der angegebenen Auffassung ableitet, Ri. 5, 13 **יִרְדַּ** ausgesprochen und „descendit“ übersetzt haben; vgl. oben S. 399.

Jussiv Hithqa. **וְיִתְגַּל** (und er deckte sich auf) 1 M 9, 21 etc.

Jussiv Hiqtil: a) **יִפַּח** (er lasse weit sein!) 1 M 9, 27; **יִרְדַּ** (er lässt niedertreten!) Jes. 41, 2; **וְיִשְׁקַ** (und er tränkte) 1 M 29, 10 etc.; aber gewöhnlich — b) mit Zerdehnung des Präformativ-*a* zu *ä* und Hilfsvocal zwischen dem ersten und zweiten Stammconsonanten, also **וְיִתְגַּל** 2 Kg. 17, 6 etc. Eine Verwechslung mit dem Qal ist also nicht möglich.

3. Verkürzter Imperativ.

Qi. z. B. **גַּל** (deck auf!) Ps. 119, 18 (Qimchi 117, a). — Dieselbe Form sehe ich mit Qimchi, WB. s. v. **גִּלָּה**; Buxtorf in der Concordanz; Bö. II. S. 412 und Stade § 592, d auch in v. 22: lass wegwandern = lass fern sein! Man kann auch die Bedeutung „aufdecken“ beibehalten und übersetzen: „Decke weg von über mir etc. = decke ab die auf mir wie eine Decke liegende Schmach der Verachtung!“ Also es ist keine Nöthigung vorhanden, diese Form als einzigartigen Imperativ Qal mit *a* von **גָּלַל** (wälzen) zu fassen, wie Buxtorf, Thes. p. 164 „devolve!“ (er weicht also von sich selbst ab); Ges. Lgb. S. 365; Thes. s. v.; Olsh. § 235, f; Mühlau-Volck s. v.; Müller § 279, n; Land § 207, f: „גַּל (en eenmal גַּל)“ thun.

Vom Hithqa. kommt die 2. sg. m. Imperativi überhaupt nur in zwei verkürzten Beispielen vor (gewiss nur zufällig; Bö. II. S. 174). Das eine ist **הִתְנַחֵם** (entrüste dich!) 5 M 2, 24, also mit Ersatzdehnung wegen des **ח**. Das andere unten 5, a (2 Sm. 13, 5).

Hiqtil. — Neben dem einmaligen **הִרְבֵּה** Hes. 24, 10 steht **הִרְבֵּה** = *hîrēb* (lass viel sein = gieb Menge, Heftigkeit!) Ri. 20, 38

(sonst bloss noch Ps. 51, 4 im unberechtigten Qeri für den adverbial gebrauchten Inf. absol. הִרְיֵבָה) und neben dem zweimaligen הִרְיֵבָה (lass nach, lass!) Ri. 11, 37; 2 Kg. 4, 27 steht sechsmal הִרְיֵבָה 5 M 9, 14; 1 Sm. 11, 3; 15, 16; 2 Sm. 24, 16 Ps. 37, 8; 1 Chr. 21, 15.

4. **Vor Suffixen:** נָלְנִי nach 1 M 24, 27; aber auch ausser Pausa mit *āni*, vgl. קָנְנִי (er hat mich bereitet) Spr. 8, 22. Qimchi 26, a. b sagt: „פָּקְדִנִי; z. B. auch הִסְרִנִי [er hat mich Frucht tragen lassen] 1 M 41[, 52]; und in Pausa sind sie qamesirt z. B. רָמִיתָנִי [du hast mich getäuscht] 1 M 29[, 25]; und so bei Zaqeph Jos. 15[, 19]; 2 Sm. 12[, 10]; Ruth 2[, 13]; 1 Sm. 17[, 9]; 2 Sm. 14[, 19]; Jes. 49[, 1]. Und es kommen [Formen] mit Qames ausserhalb der Pausa vor, um zu lehren, dass so das Normale sei wegen des verborgenen [am Ausgang der Verbalform stehenden] langen Vocals: 2 Sm. 28[, 12]; Ps. [17, 3]; Spr. 8[, 22]; Ps. 118[, 5]; Hi. 30[, 19]“. Auf diese Worte hat besonders Delitzsch z. Ps. 118, 5 hingewiesen. Von den letzten fünf Stellen enthalten die ersten beiden die 2. sg. masc., und da ist es erklärlich, dass das Qames der suffixlosen Form auch hie und da vor dem Suffix als Vocalstammauslaut gesprochen wurde. Die letzten drei Beispiele sind die 3. sg. masc. von ל'ה; eine Vermuthung über das Qames in ihnen habe ich nach der Aufzählung der suffigirten Beispiele gegeben. — פָּדָךְ (er hat dich [m.] befreit) Hi. 5, 20; vgl. noch קָרָךְ (er ist dir entgegengetreten) 5 M 25, 18; קָנָךְ in Pausa 5 M 32, 6, aber auch פָּדָךְ (er hat dich [m.] befreit) nach Jes. 30, 19; Jr. 23, 37. Von Anfügung des Suffixes für „dich [fem.]“ findet sich kein Beleg. קָנָהּ (erwerben) 3 M 27, 24 und so stets; קָנָהּ (er hat sie [eam] bereitet) nach Hi. 28, 27; קָנְנִי nach Ps. 100, 3 und קָנָם nach 2 M 13, 17. — Also auch vor dem Suffix ist die Semivocalis immer unterdrückt worden. Vielleicht Spuren von diesem Process sind es, dass für „mich“ das *āni* auch ausser Pausa steht, und dass die Pausalform für „dich [m.]“ neben הָ auch הֵ, heisst. Um zu grosse Verkürzung der Form zu verhüten, hat hier *ā'hū* sich immer bewahrt. — Praktisch kann man auch sagen: Die Suffixe treten, wie beim regelmässigen Verb an den dritten Stammconsonanten, so hier an den zweiten, und *ahu* ist immer geblieben. So bei der 3. sg. m. Pfi. aller Verbalstämme.

Die 3. sg. feminini Pfi. hat vor Suffixen das zweite \bar{a} gar nicht angenommen; also *galat* nimmt ganz wie eine Form des regelmässigen Verb die Suffixe an, גָּלַתְּנִי etc., und so bei allen Verbalstämmen; vgl. בָּסַתְנִי (sie hat mich bedeckt) Ps. 44, 16 bei Silluq; וְכָלְתִּי (und sie wird es vernichten) Sach. 5, 4. Die andern vorkommenden Beispiele folgen unten bei den doppelt schwachen Verben (nach Bö. II. S. 432). Auch גָּלִיתְנִי nach Ps. 118, 13 regelmässig, und so weiter und bei allen Verbalstämmen.

Ebenso גָּלִיתְנִי nach 1 Sm. 19, 17, wo das Qittel רָפִיתְנִי (du [fm.] hast mich getäuscht) steht; 1. sg. פָּדִיתִיָּהּ (ich habe dich befreit) nach Mi. 6, 4; 3. plur. wie בָּנִיחֵהּ (sie haben es gebaut) Neh. 3, 13; also das Vortonqames konnte bei diesen Verben bleiben. Von תָּלִי (sie haben gehängt) Jes. 22, 24 steht תָּלִיָּהּ (sie haben sie [eos] gehängt) 2 Sm. 21, 12 im Kethib, aber das Qeri hat תָּלְאָהּ nach ל"א-Analogie, c daraus gemacht. Die Stellung der Grammatiker zu dieser Form ist ganz dieselbe, wie oben S. 539 bei der Participialform aus 5 M 28, 66; Hos. 11, 7. — Die 1. plur. jedenfalls גָּלִיתְנֵנִי, ohne Vortonvocal, obgleich sie im Qal nicht vorkommt.

Auch die Imperfectformen haben die Suffixe mit übergangenem Semivocal gleich hinter dem zweiten Stammconsonanten: וַיֵּגֵלֵם (und er liess sie auswandern) 2 Kg. 15, 29; 1 Chr. 5, 26.

יִרְצֵנִי Hi. 16, 11 ist ohne Metheg geschrieben, und es ist eine vergebliche Forderung von Mühlau-Volck s. v., dass die Form mit Metheg zu schreiben sei. Denn das Fehlen des Metheg ist ja nur ein nebensächliches Hinderniss, die Form — α) für Impf. von dem Perfect יָרַט (so auch Buxtorf, Concordanz) abzuleiten, welches in der Bedeutung „abschüssig sein, verwerflich sein“ 4 M 22, 32 steht. Haupthinderniss ist, dass die Form nicht יִרְצֵנִי heisst, also das α nicht vor dem Suffix bewahrt hat. Und es ist eine grundlose Annahme Böttcher's I. S. 304, dass die beiden Verkürzungen „zum Ausdruck des Lebhaften, Raschen, Ungestümen“ eingetreten seien. — β) Es ist ebenso grundlos, mit Ges. Thes. s. v. יִרַט die Form für Perfect Piel zu erklären, denn mittleres γ hat sonst immer Ersatzdehnung vor sich, und es müsste das Perfectsuffix stehen, also יִרְצֵנִי heissen. (Denn zwar Qimchi 26, b hat יִרְצֵנִי Jes. 8, 11, vgl. oben S. 432, für Perfect Qittel gehalten, und Buxtorf, Thes. p. 489 und in der Concordanz sowie Ges. Thes. s. v. haben beigestimmt; aber

Ew. § 249, d, Anm.; Bð. II. S. 460; Mühlau-Volck s. v.; Stade § 636, b haben mit Recht gemeint, dass die Annahme dieser Anomalie unnöthig sei). Das Streben, unsichere Wurzeln auszuscheiden, darf nicht dazu führen, die festesten Gesetze der hebräischen Sprachbildung umzustossen. — γ) Die Form kann nur als Impf. Qal eines Synonymums von jenem ירש, nämlich ירש „abschüssig sein lassen, stürzen“ betrachtet werden. Diese Auffassung muss auch Qimchi als möglich hinstellen, weil er jedenfalls selbst einsah, dass seine Vertheidigung von Auffassung α) nicht gelungen war. Er sagt Mikhlol 96, b: „ירש ohne ירש [oben S. 86] des י, weil es auftritt nach der Art derer [der Verba], welche verschlingen die ersten Stammconsonanten durch Dagesch, wie ירש Jes. 8, 11 [da sieht er also wieder diese Form als Impf. Qal an], und wenn nicht das י wäre, so wäre es [jene Form aus Hi. 16, 11] dageschirt; — oder es ist die Normalform zu ירש [vielmehr] ירש und es ist seine Wurzel ירש“; vgl. im WB. s. v. ירש : ירש, und wenn nicht das י wäre, so wäre es dageschirt, wie ירש; und manche sagen, dass die Wurzel von ירש sei ירש. — Ew., Olsh., Ges.-Kautzsch, Stade erwähnen die alte Streitfrage nicht.

ירש (es soll dich [fm.] treffen) 1 Sm. 28, 10 mit Dagesch medium orthoconsonanticum der ersten Art (S. 69 f.); Qimchi 121, a; vergl. ירש (es wird dir begegnen) 4 M 11, 23. — Ebendasselbe Dagesch wie in jener Form ist in ירש (und ich kaufte sie [eam]) Hos. 3, 2 von ירש; Qimchi 120, b „Das Dagesch des י ist zur Verzierung“.

Im Qittel hat ל als mittlerer Stammconsonant doch einmal vor dem Schewa sein Dagesch forte verloren:

לך (ich werde dich verschwinden lassen) 2 M 33, 3. Qimchi 120, b: „Es tritt Kleinpathach anstatt Grosspathach auf, und seine Normalform wäre לך, und es wurde erleichtert [des Dagesch im ל beraubt] wie לך Hi. 15, 17“; WB. s. v. לך: „seine Normalform wäre לך, mit Pathach das י und Dagesch das ל“. Mehr als den Thatbestand constatirt auch Buxtorf, Thes. p. 510 nicht. — Parallel mit jenem Verklingen der ausdrücklichen Verdoppelung ist eine ungewöhnliche Imāla des α, ein Uebergang desselben in ä eingetreten. Mit andern Fällen dieses Ueberganges hat die Form schon Ges. Lgb. S. 169 zusammengestellt; es muss aber genauer gesagt werden, dass es ein Fall der Dissimilation des α zu ä vor ā ist, und auch das muss hinzugefügt werden, was Bð. I. S. 190 hervorhebt, dass der „Mittelmundlaut“ l die Entstehung dieses ä veranlasst hat. Ew. § 252, a betrachtet durch Verweisung auf § 115, c das Segol als Ersatz für den Verlust des auslautenden Segol(!); Olsh. § 248, b hebt nur das Auffallende der Bildung hervor; Stade hat die Form nicht.

לך (und er veränderte ihn, seinen Verstand) 1 Sm. 21, 14 kann ja als Form mit dem Perfectsuffix vertheidigt werden, und es können König, Lehrgebäude d. hebr. Spr.

auch Parallelen zu dem Suffix als einer Voransnahme des folgenden Objectes יָבִיטָהּ אֵת beigebracht werden, vgl. Qimchi, WB. s. v. יָבִיט : „Es kommt das genannte Object hinter dem Pronomen, und so bei „und sie sah es, das Kind“ 2 M 2, 6“. Indess haben wir sonst keine Imperfectform der יָבִיט mit dem Suffix י . Darum und zugleich wegen der syntaktischen Schwierigkeit [LXX auch nur: $\text{ἡλλοίωσε τὸ πρόσωπον αὐτοῦ}$] ist die Form als verstümmelt aus יָבִיטָהּ zu beurtheilen. Dazu ist geneigt Ew. § 252, a; dafür bestimmt Bð. II. S. 33; Olsh. § 248 Schluss; Stade § 143, e. Ueber 2 Sm. 14, 6 vgl. S. 574.

יָבִיטָהּ als Impf. consec. statt יָבִיט (und ich bedeckte dich) Hes. 16, 10 wird von den Dikduke § 71 bemerkt. Diess ist die zweite Form (oben S. 190. 492), welche Qimchi 49, b mit der Bemerkung erwähnt „das י ist pathachirt, und die Bedeutung ist perfectisch“.

Der dritte Stammconsonant hat sich bewahrt in יָבִיטָהּ (ihr werdet mich ähnlich sein lassen) Jes. 40, 25; 46, 5 und in יָבִיטָהּ (sie werden sie [eos] bedecken) 2 M 15, 5, wo auch noch das gewöhnliche יָבִיט (eos) aus Assimilation an das vorhergehende ו selbst ein ו bekommen hat. Aethiopische Analogie kann man nicht mit Ges. Lgb. S. 210 heranziehen. Die vorwärtsschreitende Assimilation ist richtig geltend gemacht von Ew. § 247, d. Bð. I. S. 305: „Ton der Wehklage in Pausa“. Olsh. § 98 und Ges.-Kautzsch § 58, 3 heben nur das Factum hervor; Stade hat auch diess nicht. — Merke noch das Qeri יָבִיטָהּ Ps. 140, 10; LXX: καλύψει αὐτούς .

Beim Imperativ wieder יָבִיט nach 2 M 32, 32 und so in allen Verbalstämmen.

Infinitiv z. B. יָבִיטָהּ (mein Abgelebtwerden) 1 M 18, 12; etc. Nur zeigt sich hier: יָבִיטָהּ (bei deinem [fem.] Bauen) Hes. 16, 31, eine forma mixta, die von Ges. Lgb. S. 463 richtig in die 3. Classe (vgl. oben S. 160) gebracht worden ist; denn es ist ein bloesser Mangel des Sprachbewusstseins, dass das Suffixum nominis pluralis an die Infinitivendung י gehängt worden ist. So auch Ew. § 259, b. Olsh. § 131, k; Bð. II. S. 45; Stade § 356, d; 357, d. So auch neben dem regelmässigen יָבִיטָהּ Hes. 23, 30 wieder יָבִיטָהּ (euer Zerstreutwerden) 6, 8, also Inf. Niqtal. — Qimchi constatirt nur 112, b „Und es kommt der Inf. mit dem Jod der Mehrzahl vor: Hes. 16. 6“. — Vergleiche noch יָבִיטָהּ (um mich zu täuschen) 1 Chr. 12, 17 (Qimchi 119, a). — יָבִיטָהּ (und bei ihrem Widerspruche [bringt hin die Nacht mein Auge]) Hi. 17, 2 mit Dag. med. orthoconsonanticum der ersten Art (S. 69 f.).

5. Doppelt schwache יָבִיט .

a) Verba primae gutturalis und יָבִיט .

Ich halte es für aus mehr als einem Grunde lehrreich, sich einmal alle Verba dieser Art vorzuführen: יָבִיט II wehklagen; יָבִיט I

senfzen; II. begegnen; א"ה pflücken; — הנ"ה knurren, murmeln, weg-
scheuchen; nachdenken; ה"ה werfen, strecken; ה"ה phantasiren; ה"ה
dröhnen, brausen, toben; ה"ה schwanger werden; — ה"ה sich freuen;
ה"ה schauen; ה"ה warten; ה"ה krank sein; ה"ה lagern; ה"ה seine Zu-
flucht suchen; ה"ה bedecken; ה"ה halbiren; ה"ה einschneiden; ה"ה
glühen; ה"ה schweigen; ה"ה abschneiden, wegnehmen; — ה"ה dick
sein; ה"ה schreiten, überziehen; ה"ה zusammenwickeln, herumlegen;
ה"ה hinaufsteigen; ה"ה I antworten; II. niedergedrückt sein; ה"ה
festigen, verschliessen; ה"ה nackend sein; ה"ה machen, thun.

Qal. Perfect. — Z. B. von ה"ה finden sich noch zwei
Formen mit dem dritten Stammconsonanten: ה"ה (sie hat ver-
traut) Ps. 57, 2 ausser Pausa und ה"ה (sie haben vertraut) 5 M
32, 37 ausser Pausa, mit der Mitlelbetonung nicht wegen א' נסוג.
Ferner ע"ה (machen). Davon findet sich die alte unverlängerte
Form ו"ה (und sie soll schaffen) 3 M 25, 21; vor Suffix einmal
ע"ה (sie hat mich geschaffen) Hi. 33, 4 bei Athnach; sonst
ע"ה etc. Auch ע"ה 1 M 3, 13 aber nicht bei Baer-Del.;
vgl. ה"ה Jes. 57, 8 bei Baer-Del. und ע"ה (du [fm.] legtest
an [Schmuck ע"ה]) Hes. 23, 40. Für ע"ה steht auch einmal
ע"ה Hes. 33, 26 im Parallelismus mit der Form auf m in
Assimilation an den folgenden Dentalen. Diess hat nur Ew.
§ 91, b bemerkt, vgl. den umgedrehten Fall oben § 39, l. Eine
Aenderung des n in m, welche Smend z. St., der nichts von
Ewalds Erklärung bemerkt, fordert, ist unnöthig.

Imperfect. — Die mit ע haben immer ihr a gewahrt, und
zwar mit straffem Silbenschluss, wie ה"ה Jes. 61, 10; Jr. 4, 30;
31, 3; י"ה Jr. 43, 12, oder mit lockerem Silbenschluss: י"ה;
י"ה, vgl. ה"ה Ri. 5, 29. Diess die eine von den zwei Formen,
welche nach Dikduke § 55 (anstatt mit Jod vielmehr) mit Da-
gesch forte geschrieben werden, vgl. die andere (Mi. 7, 10)
unter 5, b (S. 559 f.). Ueber Qimchi, welcher die Form im WB.
s. v. erwähnt, siehe unten bei Mi. 7, 10. — י"ה, vgl. ה"ה
Hi. 5, 12, wo Baer-Delitzsch nach der Masora das in andern
Ausgaben fehlende י wieder hergestellt haben. Nur die 1. sg.
hat immer e unter dem Präformativ: א"ה etc.

א"ה Hi. 32, 17; Trg. א"ה = ich werde antworten; LXX: ὑπο-
λαβὼν δὲ ῥαλιὸς λέγει· πάλιν λαλήσω; Raschi, Abenesra, Levi
ben Gerson z. St. nichts; Qimchi 116, a sagt beim Impf. Hiqtıl: „Und
wenn der erste Stammbuchstabe ein Guttural ist, so werden die Zu-
satzbuchstaben mit Pathach punctirt, א"ה 2 M 3, 17; und bei

[Praeformativen] אָנָה ist kein Unterschied zwischen dem Qal und dem Hiqtıl, aber beim אָנָה ist ein Unterschied, denn beim Qal ist es mit Segol, und es kommen vom Qal mit Pathach vor אָנָה Hi. 32, 17 und אָנָה Jr. 46, 8; und manche sagen, dass auch diese zum Hiqtıl gehören, obgleich sie Intransitiva sind“ [Bei Jr. 46 ist keine Nöthigung vorhanden, ans Qal zu denken; denn das Object des Emporsteigens, der Nil Aegyptens, ist im Verse genannt]. Es ist als Qal genommen von אָנָה I (= ich werde antworten) von Buxtorf, Concordanz; Ges. Thes. s. v., und Bö. § 380, 1 glaubt das abweichende a als Anklang an die folgenden Wörter אָנָה erklären zu können. Das kann nicht für möglich gehalten werden, obgleich auch die 1. ps. sing. hinter אָנָה consecutivum in Folge von Vocalassimilation ihr altes a zeigt. Olsh. § 240, a hält es für möglich, dass die Form Qal sei, aber auch, dass die Form als Hiq. gelten soll; und Ew. § 192, e, Anm. hat genauer gesagt, wie er sich die Sache denkt. Nach ihm soll die Form wahrscheinlich als Hiq. bedeuten: „Furche auch ich meinen Acker!“ sprichwörtlich; also von אָנָה II. Diess halte ich für richtig, obgleich die Tradition von dieser Ansicht der Punctatoren kein Bewusstsein zeigt. Denn zwar das Targum, aber nicht die LXX nehmen auf das Object אָנָה Rücksicht. Und dieses Wort hat auch den speciellen Sinn „Stück Land“ 2 Kg. 9, 10 etc. Auch nach meiner Ansicht sollte durch die Aussprache mit a das direct-causative Hiqtıl von אָנָה II. (submittam etc.) im Unterschied von אָנָה (respondebo), welches gleich v. 20 (und zwar zum Theil in straffer Aussprache) folgt, angezeigt werden. Eine eben solche vocalische Unterscheidung haben wir bei demselben Verb im Imperativ. So ist das sonst ausnahmslos geltende Gesetz geschützt, dass in der 1. sing. [abgesehen vom Impf. cons.] das a dem e gewichen ist. Und wollte man sagen, das in v. 15. 16 stehende „sie haben nicht mehr geantwortet“ verlange auch in v. 17 für אָנָה die Bedeutung des „Antwortens“; so ist darauf hinzuweisen, dass das אָנָה (auch) s. 17 diesen Vers nicht unmittelbar an v. 15. 16 sich anschliessen lässt, sondern dass schon dadurch, wie durch das Object אָנָה , dem אָנָה in v. 17 eine abweichende Bedeutung vindicirt zu werden scheint.

Von denen mit אָנָה haben a אָנָה (wird er wegnehmen?) Spr. 6, 27 (אָנָה er reisst dich weg Ps. 52, 7) und אָנָה 2 M 14, 2 etc.; dagegen Segol [das aus Eigennamen mit Ew. § 65, d und Bö. II. S. 414 zu erschliessende אָנָה ; vgl. אָנָה , Jes. 26, 11 bei Athnach; אָנָה 2 Chr. 16, 12, אָנָה -Analogie, a]; אָנָה (sechsmal), vgl. אָנָה Ps. 36, 8 bei Silluq, diess auch mit straffen Silbenschluss Ps. 57, 2; 91, 4; אָנָה Jes. 30, 28 etc.; אָנָה 2 M 32, 11 etc.; אָנָה Jes. 62, 1 etc.

Von denen mit ה hat *a* הרה und zwar mit lockerem Silbenschluss, nur תהרה Jes. 33, 11; die andern Verba aber *e*, und zwar immer straff יהנה (er sinnt) Ps. 1, 2 etc. etc. und immer (auch Ps. 42, 6) locker יהמה etc., vgl. ein Beispiel von Cohortativ אהמה (ich will stöhnen, klagen) Ps. 77, 4 mit beibehaltenem י in Pausa; יהמיון Jes. 17, 12 bei Athnach, ebenso Ps. 39, 7; 83, 3. Jene Form ist nicht das einzige Beispiel von Cohortativ, der ל"ה, wie Ges. Lgb. § 101, Anm. 5 schrieb; sondern es giebt drei Beispiele, vgl. unten 5, b; so Qimchi 113. 117, b; Röd. Thes. s. v. שעה; Ew. § 228, c; Olsh. § 228, b; Bö. II. S. 170; Ges.-Kautzsch § 75, 6; Stade § 480, c.

Inbetreff derer, welche mit א anlauten, vgl. unten e); S. 576.

Jussiv und Impf. consec. — Alle mit ע haben Pathach und zwar auch in der ersten singularis; also תעור (und sie zog über als Schmuck) Hos. 2, 15; תעדי Hes. 16, 13; bemerke noch יעט (und er legte sich [sibi] um) Jes. 59, 17, verschieden von der oben § 40, b besprochenen Form; — תעדי Hes. 16, 11; תעל (und ich stieg hinauf) nur 5 M 10, 3; תען (und ich antwortete) Jer. 11, 5; Sach. 4, 4. 11. 12; 6, 4; תעש (und ich that) 5 M 10, 3; Hes. 12, 7; 20, 9. 22; 24, 18; aber auch תעשה Hes. 20, 14; Dn. 8, 27. — Von denen mit ה haben *a* und lockeren Silbenschluss תהו (sie möge schauen) Mi. 4, 11, vgl. תהו Hi. 23, 9 in Pausa; aber תהנה Spr. 24, 32 und תהנה 2 M 24, 11; KL. 2, 14; תהל (und er erkrankte) 2 Kg. 1, 2 in Pausa, vgl. 2 Chr. 16, 12; תהל (und er halbirte) 1 M 32, 8; 33, 1; Ri. 7, 16; aber תהצם Ri. 9, 43. Nur drei haben die spätere Erhöhung des *a* zu *i*: תהי = *jīchad*, mit אל „er freue sich nicht!“ Hi. 3, 6, also mit straffem Silbenschluss, wie das Dag. lene und das Schewa quiescens beweist; noch תהי 2 M 18, 9; — aber mit stärkerer Zerdehnung, weil das Schewa fehlt, תהי (und er lagerte) 1 M 26, 17 etc.; aber alle andern Personen haben auch hinter ו consec. *a*, z. B. תהנה Ezra 8, 15; — תהר (es entbrenne Zorngluth, oder in Zorngluth) mit אל 1 M 18, 30 etc., תהר (und es entbrannte Zorngluth, oder in Zorngluth, je nachdem der blosser Dativ der Person oder אה [Nase] folgt) 1 M 4, 5 etc. — Mit ה: תהר (und sie wurde schwanger) 1 M 4, 1 etc.; sonst nur noch תהרין 1 M 19, 36.

Beim Imperativ haben aber alle *a*, also nicht bloss die mit ע, vgl. עליה (steig hinauf!) 1 M 35, 1 etc. etc.; nur neben עני (antwortet = sagt aus!) 1 Sm. 12, 3 findet sich עני (hebt

an = singt!) 4 M 21, 17; Ps. 147, 7 (Qimchi 112, b; Bö. II. S. 376. 415; Stade § 606, b). Ebenso die mit ח: חָזָה (schau!) Jes. 33, 20; 48, 6; 30, 10; Ps. 46, 9; חָזַן 2 Sm. 12, 28; חָזַי 4 M 31, 19; Jr. 50, 29; חָסַי (flüchtet!) Ri. 9, 15. Nur die einzige hierhergehörige Form mit א hat e: אָלַי (wehklage [fem.]!); Joel 1, 8 von אָלַה II wehklagen, Nebenform von אָלַל, יָלַל.

Beim Infinitiv haben alle a; nicht bloss alle mit ע, vgl. nur bei ע die Beispiele von Inff. cstr. ohne ח: עֲשֵׂה 1 M 50, 20; Ps. 101, 3; Spr. 21, 3; עֲשֵׂי 1 M 31, 28; mit Suffix עֲשֵׂהִי 2 M 18, 18 (facere id); — sondern auch alle mit ח: לְחַזֹּת Ps. 27, 4; בְּחַזֹּת (beim Schauen) Hes. 21, 34; von חָלָה Jes. 38, 9; Ps. 35, 13; von חָנָה 4 M 1, 51; 10, 31; 5 M 1, 33; Ri. 19, 9; לְחַסֹּת (um zu vertrauen) Ps. 118, 8 f.; Ruth 2, 12; לְחַסֹּת Jes. 30, 2; חֲצוֹת (das Halbsein) 2 M 11, 4; Ps. 119, 62; Hi. 34, 20; בְּחַרֹּת (beim Entbrennen in Zornluth) Ps. 124, 3; 2 Sm. 24, 1; לְחַשֹּׂת (um zu schweigen) Pred. 3, 7. Und ebenso das einzige Beispiel mit ח: בְּהִמּוֹת (gleich dem Dröhnen, Brausen etc.) Jes. 17, 12.

מִחֲמָה Hes. 7, 11. Man kann nicht annehmen, dass diese allgemeine Analogie der Infinitivbildung verlassen sei in einem vorauszusetzenden חֲמָה, wie Ewald § 238, e meint, vgl. unten S. 600 über Hes. 21, 15. Das haben auch die hebr. Interpreten nicht angenommen, vgl. Trg.: „nicht von ihren Kindern und nicht von den Kindern ihrer Kinder“; das ist doch blosser Erleichterung, denn die LXX (οὐ μετὰ θορύβου οὐδὲ μετὰ σπουδῆς) verrathen unsere Lesart. Dem Trg. folgt Raschi (וְלֹא מִבְּנֵיהֶם וְלֹא מִחֲמָהּ). Qimchi z. St.: „Von ihnen = nicht wird übrig bleiben einer von ihnen, der nicht ins Exil wandert oder stirbt; — und nicht von ihrer Menge = und nicht von der Vielheit des Mammon, der ihnen ist etc.; — וְלֹא מִחֲמָהּ = מִחָם und er verdoppelte darin das מ und das ח, wie wenn er sagte zweimal מִחָם; er wollte sagen: ihre Kinder und die Kinder ihrer Kinder; oder es ist מִחֲמָה von חָמָה, indem er sagen will, dass der Mensch sei stöhnend darüber, und zwar die Kinder“. WB. s. v.: „Es schrieb der weise Rabbi Jacob ben Eleasar zu dieser Wurzel und Bedeutung [die Qimchi bei חָיִים als die des חָיִים bestimmt hat] חָמָה Hes. 7, 11, und es [ist oder sei?] ein Nomen חָמָה nach der Analogie von חָפָה, חָפָה und mit dem Pronomen der Mehrzahl חָמָה, wie man sagt חָפָה קָשָׁה; — und Jonathan übersetzte „וְלֹא מִבְּנֵיהֶם“. In der That scheint es allein richtig zu sein, mit Ges. Thes. ein Nomen חָמָה oder חָמָה [vergl. חָפָה Feld] anzunehmen und „Hilfsmittel“, „Schätze“ zu übersetzen. So auch Mühlau-Volck. Auch Olsh. § 245, e hält es für befremdlich, dass in jener Form ein Infinitiv liegen soll, und nimmt eine Ent-

stellung des Textes an. Bei Böttcher finde ich auch § 987, 7 nichts darüber; ebensowenig bei Stade.

Beim Particip bemerke עֲשִׂיתָ (gemacht; plur. fem.) 1 Sm. 25, 18 Kth.; עָשִׂי (gemacht) Hi. 41, 25.

Ueber עָשִׂי sagen die Dikduke ha-teamim in § 35, dass alle Formen desselben, welche den Accent beim ע hätten, mit einem Gaja [Metheg] vorher geschrieben würden, wie עָשִׂי 5 M 34, 9; — wenn aber der Accent vom ע weggerissen sei und nicht bei demselben befestigt sei, so würden die Formen ohne das bekannte Gaja gelesen, (sondern durch Munach dieses vertreten).

Niqtal. = נִעָלָה (er erhob sich) 4 M 9, 21 etc., und so haben die mit ע immer das *a* festgehalten, vgl. z. B. auch נִעָשִׂי (er ist zubereitet worden) Ri. 16, 11; aber nur נִעָשְׂתָה (sie ist geworden; es ist geschehen) 4 M 15, 24 etc. — Von denen mit ח hat nur das Ptc. von חָלָה (krank sein) *a* behalten, vgl. נִחָלָה (krank = schlimm geworden) Jr. 10, 19 etc. (Qimchi 114, b), נִחָלָה (Erkranktes = Erkrankung) Jes. 17, 11. Sonst ist vor ח Erhöhung des *a* zu *i* eingetreten, vgl. die einzige Form נִחָרִי (sie sind entbrannt in Zornluth) HL. 1, 6.

Diess ist nach seiner Bedeutung richtig von חָרָה abgeleitet durch Bö. II. S. 379. Die Begründung aus der Form, welche Mühlau-Volck, die auch die Form richtig zu חָרָה stellen, geben, dass nämlich die entsprechende Form von חָרָה hätte חָרָה (mit compensirter Verdoppelung) lauten müssen, ist nicht richtig, wie man oben aus S. 368 (Hes. 7, 24) ersieht. Denn wenn man einmal annähme, dass die Form ein Niqtal von חָרָה mit Ersatzverdoppelung wäre, würde man zu gleicher Zeit angenommen haben, dass das ח bei der Entstehung dieser Ersatzverdoppelung einfach gewesen wäre, also auch keinen langen Vocal besessen hätte, der seine doch nach der Analogie gar nicht vorhandene Verdoppelung hätte compensiren sollen. Also nur der Bedeutung wegen ist die Form unrichtig zu חָרָה gezogen von Ges. Thes.; Ew. § 140, a; Olsh. § 263, b; Stade § 425, b; denn חָרָה von חָרָה heisst „verbrannt, ausgedörrt sein“, vergl. S. 368. Neben dem dort citirten Perfect Niqtal ohne Ersatzverdoppelung aus Jr. 6, 29 existirt ohne Ersatzverdoppelung vom Perfectstamm noch das Ptc. חָרָה (adustum) Hes. 15, 4. Mit Ersatzverdoppelung existiren die beiden Formen aus Ps. 69, 4; 102, 4. Die letztere Form habe ich S. 368 unpunctirt gelassen, weil sie gerade in Pausa steht: חָרָה. Es ist aber kein Zweifel, dass sie nach Hes. 7, 24 ausser Pausa חָרָה gelautet hat. — Auch Ges.-Kautzsch erwähnt richtig

HL. 1, 6 nicht mit da, wo er das נָחַר von חָרַר bespricht, § 67, Anm. 5. Auch Qimchi hat die beiden Formen aus Ps. 69. 102 richtig von חָרַר, die aus HL. 1, 6 von חָרַר abgeleitet, vgl. Mikhlol 115. 129; WB. s. v.

Sonst ist dieses neuentstandene *i* auch noch zerdrückt, wie gleich in dem Particip des besprochenen Perfects: נִחְרָרִים (in Zorngluth gerathene) Jes. 41, 11; 45, 24; aber neben נִחְלִיתִי Dn. 8, 27 auch mit straffem Silbenschluss נִחְלִי Jr. 12, 13; Am. 6, 6 (Qimchi 115, a).

Beim Imperfect Ni. immer Ersatzdehnung, also יַעֲשֶׂה (es wird gethan werden) 1 M 29, 26 etc.

יַעֲשֶׂה 2 M 25, 31 ist als auffallende scriptio plena betrachtet worden von Ges. Lgb. S. 52. 331; Ew. § 15, b, Anm.; Olsh. § 39, f; — aber es hat wahrscheinlich Böttcher II. S. 379 Recht, wenn er die Form als Vereinigung zweier Lesarten, der ursprünglichen יַעֲשֶׂה, wie 31, 15 ebenso unmittelbar vor einem femininen Subjecte (מִלְאָהּ), und der erleichternden Lesart יַעֲשֶׂה, betrachtet. Das masoretische חֲמִשָּׁה חֲמִשָּׁה מִקְשָׁה übersetzen zwar die LXX activ: τορευτῇ κοιήσεις τῇ λυχνῶν; aber das Targum נָגִיד חֲמִשָּׁה חֲמִשָּׁה מִלְאָהּ — als Gedrechseltes soll gemacht werden der Leuchter. Und so passivisch fasste die Form חֲמִשָּׁה auch Raschi: „מִלְאָהּ : חֲמִשָּׁה חֲמִשָּׁה“ (von sich aus); weil Mose sich abmühte (מִלְאָהּ), so sagte zu ihm der Heilige, gepriesen sei er!: Wirf hin den Centner zum Licht, und es soll dir gemacht werden (נַעֲשֶׂה) von sich aus [= von selbst]; darum ist nicht geschrieben חֲמִשָּׁה. Abenesra bemerkt im Com. z. St.: „Ich habe Bücher gesehen, welche ausgebessert haben [בִּרְק 2 Chr. 34, 10] die Weisen von Tiberias, und es haben geschworen fünfzehn von ihren Greisen, dass sie drei Mal sich angesehen jedes Wort und jeden Punct und jede scriptio defectiva und jede scriptio plena, und siehe, es war ם im Worte חֲמִשָּׁה geschrieben; aber ich habe es nicht so gefunden in den Büchern von Spanien und Frankreich und des jenseit vom Meere liegenden Gebietes. Und die früheren haben angedeutet gefunden (הִרְשִׁי), dass die Hinzufügung des ם hinweise (יָרָא) auf die zehn Leuchter, welche Salomo machte; und die Summa [der Auseinandersetzung] ist: wenn dort ein ם steht, so ist es eine fremdartige Form und zwar mit der Andeutung „es soll dir gemacht werden von sich aus“[?]. Was ich wörtlich übersetzt habe, hat auch Buxtorf, Thes. p. 266 s., nachdem er Abenesra's Worte mit Ausschluss des letzten Satzes lateinisch gegeben, folgendermaassen besprochen: „Fieri potest, ut mysterii alicuius causâ interpositum sit, aut ad indicandam lectionem per Tzere ex forma passiva, ne quis, dum puncta abessent,

legeret פָּזָה, quod facile fieri potuisset, cum toto isto capite iubeat Deus Mosen facere, quae ad Tabernaculi instructionem requirebantur, ut et eodem versu dicit פָּזָה *Et facies candelabrum ex auro puro*, (mox locutionem mutans, ait formâ passivâ) *solidum פָּזָה fiet candelabrum istud*. Hic absentibus vocalibus et literâ ׀ Tzere indice, facilis secuta fuisset lectio eodem sermonis genere, פָּזָה *Facies*. Rursus ergo ab Hebraeis quaesitum, quare potius dixerit *Fiet* quam *Facies*? Responsum ab iis, qui mysteria scrutantur et allegoricas expositiones proponunt, Mosi difficiliorem Candelabri istius fabricaturam visam fuisse, quam ut eam praestare posset. Deum itaque dixisse Mosi: Projice massam istam auri in altum, et ex ea decidente *fiet* candelabrum istud a seipso. Meminerunt R. Salomo [Raschi] et Abenesra, aliique. Nugae, quas comminisci istis, quando veras causas ignorant, familiare, ne ipsorum acumen ingenii quidquam subterfugisse videatur.

Für פָּזָה (ich bekomme Antwort) Hi. 19, 7 erscheint פָּזָה vergl. J. H. Michaelis; Baer-Delitzsch z. St.; zur Erklärung oben S. 246. — Nebenbei bemerkt: das oben S. 246 besprochene פָּזָה Ruth 1, 13 leitete man von פָּזָה ab, das nicht existirt (noch Buxtorf, Concordanz); Qimchi 115, a bemerkt aber dagegen: „Ich sage, dass seine Wurzel פָּזָה ist“; aber „es war nöthig, dass das ׀ mit Dagesch stehe“, fügt die Nota hinzu; Qimchi plaidirte für פָּזָה auch ausführlich WB. s. v. פָּזָה; und פָּזָה setzte auch Buxtorf, Thes. p. 115 an.

Neben פָּזָה (und sie wurden weggehoben) 4 M 16, 27 steht פָּזָה (und ihr wurdet gebracht [auf die Lippe der Sprache und in das Gerücht der Leute]) Hes. 36, 3. Aus dem פָּזָה des Targums lässt sich nicht ersehen, ob es die Form als Niqtal gefasst. Die LXX übersetzen aber activ: καὶ ἀνέβητε. Raschi im Com. z. St. hat sich nicht ausgesprochen. Qimchi 115, a führt die Form beim Niqtal auf (Nota: es gehört zum Qal; nur ist das ׀ Futuri mit Sere, und es giebt von ihm viele Brüder); ebenso im WB. s. v. und im Com. z. St.; ebenso Buxtorf, Thes. p. 267 und in der Concordanz; aber Thes. p. 260 betrachtet er die Form als Qal. Man kann aber nur mit dem Adnotanten zum Mikhlol sagen, dass das Sere als ausschlaggebendes Merkmal die Form dem Niqtal zuweist. Die Verkürzung des bei der Niqtalform erwarteten Qames unter ׀ zu Chateph-Pathach lässt sich eher verstehen, als die Umwandlung eines Qal פָּזָה zu פָּזָה. Es ist zu wenig gesagt, wenn Bö. II. S. 415 bemerkt: „פָּזָה ist nur zwischen Qal und Ni. schwankend geblieben“. Eine neue Erklärung hat Ewald, welcher allein noch von den Neueren die Form erwähnt, gebracht § 193, c, wo er von der Ersatzverdoppelung der פ"ל handelt [oben S. 337 f.]. Er sagt: „Eben dahin muss man פָּזָה Hes. 36, 3 ziehen, als intrans. imperf. Qal von פָּזָה,

welches Aramäisch etwa soviel als *eindringen, eingehen* bedeutet und mit dem Hebr. עלה *aufgehen* nichts gemein hat“. Aber hätte die Tradition mitten im Hebr. Texte an ein aramäisches Verb gedacht, so hätte sie dasselbe auch wirklich aramäisch flectirt mit doppeltem ל nach יעלין 4 M 5, 22; 8, 14.

Jussiv Ni. regelmässig, z. B. יתעש (und es werde gethan) Esth. 5, 6 etc. — Imp. יתעלו (erhebt euch!) 4 M 16, 24 (Qimchi 115, a). — Inf. z. B. יתעלו (sich erheben, erhoben werden) 2 M 40, 36 etc. Neben יתעשו Hes. 43, 18 die Lesart ית (Mich. z. St.); vgl. oben S. 246.

Bei den Intensivstämmen können auch diese Verba primae gutturalis keine durchgehende Eigenthümlichkeit zeigen. An Einzelheiten bemerke: ייערו (und sie leerten aus) 2 Chr. 24, 11 (von ערה) mit Miletbetonung ausser נסוג א' kann höchstens mit Bö. I. S. 302 auf Streben nach nachdrücklichem Wortton zurückgeführt werden, demnach als besondere Hervorhebung des Begriffes „leermachen“ (nämlich die Lade) betrachtet werden, sodass die Vollständigkeit des Leermachens hervorgehoben würde. Olsh. § 248, b „ohne erkennbaren Grund für diese Abweichung“. Stade § 525, a erwähnt die Form, aber nicht die abweichende Betonung; ebensowenig Qimchi, WB. s. v. Am Wortende ist in יער Ps. 141, 8 und יער 1 M 24, 20 ein kurzer Vocal gesprochen worden, Qimchi, WB. s. v. ייערו 2 Kg. 17, 9; LXX: ἡμυρίσαντο; א"ל-Analogie, c; Qimchi 120, a: „דסה; es kommt von ihm im intensiven Verb eine Form vor, wie von den Alephbesitzern [א"ל]“. יער (warten, lauern) Hos. 6, 9 ist als Inf. cstr. gebraucht. Das ist das Hervorzuhebende, aber nicht darf man mit Stade § 620, a sagen: „Einmal ist die alte männliche Form noch als gewöhnlicher Inf. gebraucht“; denn diese Worte involviren die Anschauung, dass die gewöhnliche Form des Inf. cstr. Qi. auf ית aus יעית geworden sei; vgl. darüber oben S. 534 f. Der als Inf. cstr. gebrauchte Inf. abs. ist nun ungewöhnlicher Weise anstatt mit (vgl. ענה 2 M 22, 22) ה viel mehr mit dem ursprünglicheren י als Vocalbuchstaben geschrieben. Diess bloss hat hervorgehoben Qimchi 117, a „Das י Vertreter des ה“; Buxtorf, Thes. p. 269; Ew. § 238, e; Olsh. § 249, b; „doch muss die Richtigkeit des Textes bezweifelt werden“; Bö. II. S. 406 „Ephraimism“; Ges.-Kautzsch § 75, Anm. 17 „Aramaismus“; aber der Inf. Pi. heisst im Aramäischen

גָּלָאָה. — עָרֹת (blosslegen) Hab. 3, 13 Inf. abs. Qi. mit der Femininendung; wahrscheinlich nach Bö. II. S. 227 zum Anklang an das folgende יסוד (Grund); von Qimchi, WB. s. v. nur erwähnt; von Buxtorf, Conc. richtig aufgeführt; ebenso Ges. Thes.; Ew. § 240, b; Olsh. § 170, d; Stade § 624, c. — הִתְחַל (stelle dich krank!) 2 Sm. 13, 5 bei Athnach ist das andere Beispiel der 2. sg. m. Impi. Hithq., welches überhaupt zufällig vorkommt; vgl. oben S. 542; ebenso bei Athnach הִתְחַל 2 Sm. 13, 6.

הָרִיזוּ (empfangen [sich schwängern mit] und murmeln) Jes. 59, 13 sind Inff. abs. Qotel (Poel), vgl. S. 528 die Form aus Jes. 10, 13, nach Ges. Thes.; Ew. § 125, a; Olsh. § 254; Mühlau-Volck; Mü. § 290, q; Stade § 229. Nur Bö. § 353, c meint, die Formen seien Infinitive Qal, wie in v. 4 und 11 desselben Capitels, und hätten ihren Vocal der ersten Silbe durch Assimilation dem zweiten gleich gemacht. Aber solche Assimilation lässt sich nicht beweisen; die hätte oftmals eintreten müssen, und warum wäre sie nicht v. 4 und 11 eingetreten? Auch Qimchi, der die Form aus Jes. 10, 13 doch als Qotel anerkannt hat (Mikhlol 117, b), führt dort die Formen aus Jes. 59, 13 nicht mit auf, sondern beurtheilt diese im WB. s. v. הָרִיזוּ so: „Und es tritt mit Cholem das ה auf, um die Wörter zu verbinden (paaren, יָבֵן); denn הָרִיז mit Cholem ist nach der Norm, weil es von יָרִיז kommt und ist = לְהוֹרִיז 3 M 10, 11 [und zu lehren]; und es tritt [nun in Folge dessen] הָרִיז ebenso mit Cholem auf, um die Wörter zu paaren, wie אֶת־מִצְרָיִם וְאֶת־מִצְרָיִם 2 Sm. 3, 25. So hat es geschrieben mein H. Vater s. G.“. Die Berufung auf 2 Sm. 3, 25 ist richtig; denn da will das Qeri wirklich eine Assonanz herstellen; aber Jes. 59, 13 fehlt die richtige Basis eines solchen Wortpaares, weil das erste Glied הָרִיז nicht als Hiqtıl von יָרִיז gelten kann. Daran hat auch die erste Tradition nicht gedacht, vgl. Targum „und Abfall beschleunigend“; ptc. Aqtel von יָרִיז; LXX: καὶ ἐκλύομεν. Aber wie Qimchi im WB., schon Raschi z. St.: הָרִיז vom Verb יָרִיז; andere Auslegung: הָרִיז = der Lehrer und der Schüler; dort ist es der Inf., und הָרִיז ist wie [in der Stelle] 2 Sm. 20, 13 [vgl. darüber unten nach dem Register] und Spr. 25, 4 [wo הָרִיז = wegblasen, wegpusten steht]. Qimchi hat im WB. s. v. הָרִיז eine andere Auffassung vertreten, vgl. „הָרִיז Hi. 15, 35; הָרִיז Jes. 59, 13; Inf. wie הָרִיז Jes. 59, 4, und Cholem ist an Stelle des Qames, und ebenso ist הָרִיז Inf., und mein Herr Vater s. G. [gab die] Erklärung, dass הָרִיז von der Wurzel יָרִיז“. Ebendieselbe Auffassung gab Qimchi endlich im Com. z. Jes. 59, 13. Buxtorf setzt die Formen in der Concordanz einfach mit Qames unter dem ה an. — Bemerke zum Unterschied das Quttal mit Ersatzdehnung הָרִיז (conceptus est) Hi. 3, 3.

Beim Hiqtıl zeigt sich hinter ה das alte *a* fast nur (obgleich nicht immer), wo der Accent über den dritten Stammconsonanten hinausgerückt ist, wie oben S. 237. 243; Qimchi 115, b: „nur wenn sich das ו copulativum mit ihnen verbindet“; Elias Levita „nur bei ו conversivum“; keines von beiden ganz richtig. Also z. B. הִעֲלָה (er hat hinaufgeführt) 4 M 8, 3 etc.; einmal הִעֲלָה Hab. 1, 15 mit Befestigung des *e*, vgl. oben S. 250 f. den ersten Fall dieser Erscheinung; aber auch הִעֲלָה Neh. 9, 18; — die 3. sing. fem. mit Suffix הִעֲלִיתָם (sie hat sie [eos] hinaufsteigen lassen) Jos. 2, 6; aber ohne Suffix הִעֲלִיתָהּ (und sie brachte hinauf) 1 Sm. 2, 19; — wieder הִעֲלִיתָ 2 M 32, 7, aber Pf. consec. הִעֲלִיתָ 2 M 40, 4; nur neben הִעֲלִיתָ 2 M 33, 1; 4 M 14, 13; Ps. 30, 4 hat הִעֲלִיתָ 5 M 27, 6; Ri. 6, 26; Jr. 38, 10 (alle drei Mal ו consec.) gegen die allgemeine Regel den *a*-laut, jedenfalls wegen der positiven Verwandtschaft zwischen *a* und *i* [allerdings auch הִעֲלִיתָ (du hast gedeckt) Ps. 89, 46 und sogar הִעֲלִיתָ 2 M 17, 3; 4 M 16, 13]; aber wieder הִעֲלִיתָ Jes. 57, 6; dann הִעֲלִיתָ Ri. 6, 8 etc., aber הִעֲלִיתָ Am. 8, 10 etc.; aber Mi. 6, 4; הִעֲלִי Jos. 24, 32 etc. und auch הִי Hes. 16, 40; 43, 24, weil da der Accent beim Vortreten des ו consec. nicht rücken konnte; endlich הִעֲלִיתָם 1 M 50, 25 etc., allerdings auch הִעֲלִיתָם (ihr habt uns heraufgeführt) 4 M 20, 5; 21, 5; beachte nebenbei, dass die 2. plur. Pfi. ein *tu* vor dem Suffix zeigt! — In der Endsilbe bemerke mit *i* wie im Aramäischen הִחֲלִי (er liess krank sein) Jes. 53, 10; vgl. den andern Fall oben S. 526 (Jos. 14, 8). Die Form Jes. 53, 10 kann freilich auch durch לִ'-Analogie, c vermittelt sein, indem von einem חִלָּא ein הִחֲלִיא entstand.

Impf. immer *a*, auch in der 1. sg. — Jussiv: יַעַל (er lasse aufsteigen!) 2 Sm. 24, 22, und Hes. 14, 7 für den Indicativ (er macht seine Götzen zu einem Gegenstand seiner Aufmerksamkeit); Smend hat diese Worte übergangen; und so auch יַעַל (und er liess aufsteigen) 1 M 8, 20 etc., also vom Qal nur nach dem Sinne unterscheidbar. So auch יַהֲרֹם (und er liess schweigen, also indirect-causativ) 4 M 13, 30 und יַהֲרֹר (und er liess entbrennen in Zorngluth [seine Nase]) Hi. 19, 11.

Imperativ vgl. unapocopirt mit Suffix הִעֲלֵהוּ (lass ihn aufsteigen [als Brandopfer]!) 1 M 22, 2; mit Apocope הַעַל 2 M 8, 1 etc.; הַעֲלֵי 1 Sm. 28, 8. 11; aber הִתְשִׁי (beobachtet Still-schweigen! also direct-causativ) 2 Kg. 2, 3 ff. — Inf. und Ptc. immer vorn *a*, und zwar das Ptc. mit straffem Silbenschluss in

מִתְשַׁבֵּחַ (sich schweigend d. h. unthätig verhaltend) Jes. 57, 11 [mit Dg. lene orthosyllabicum bei Baer-Delitzsch; oben S. 63 ff.] u. s. w.; ebenso in מְהַגִּים (Murmeln) Jes. 8, 19; bei den andern Verben mit lockerem Silbenschluss (חָלָה; עָלָה; עָמָה; vgl. מַעֲבִיחָה [Ueberwurf] Jes. 61, 3).

Seltener Causativstamm. Hier begegnet uns wieder die Causativstammbildung mit ח, wovon die beiden Beispiele vom starken Verb S. 216 f. mitgeteilt worden sind; vgl. auch eine wahrscheinliche andere Spur davon S. 471 (Jr. 25, 34). Hier kommt von חָרָה, von einem vorauszusetzenden Perfect חָתַח in der Bedeutung „wetteifern“ vor: das Impf. חֹתְחָה (2. sg. m.) Jr. 12, 5 und das Ptc. מְחַחֵה 22, 15. Bei dieser Causativstammbildung kann selbstverständlich nicht das Stammbildungselement beim Vortreten von Präformativen und ח syn- copirt werden, wie sonst gewöhnlich das ה verschluckt worden ist. — Die Formen sind als richtig anerkannt von Ges. Lgb. S. 254, welcher aber falsch sagt „חָתַח wetteifern“; Ges. Thes. s. v.; Röd. im Index analyt.; Ew. § 122, a, der, wie Graf zu Jr. 25, 34, das Perfect richtig angiebt; Olsh. § 255, a; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 55, 5, der das voraussetzende Perfect unrichtig mit חָתַח angiebt; Stade § 159, b „wenn der Text richtig ist“. — Es ist auch, weil wir jene Formen vom starken Verb haben; ferner weil die Punctatoren das Hithqa. „sich zornglühend geberden“ gekannt und punctirt haben, und weil jene Causativformen eine andere Bedeutung als das Hithqa. besitzen, nicht mit Bö. II. S. 406 daran zu denken, dass die Consonanten an unsern Stellen nur falsch anstatt des Hithqa. ausgesprochen seien. — Qimchi, 118, a hat die fragliche Form mit dem Jussiv אֶל-חָתַח Ps. 37, 1. 7. 8; Spr. 24, 19 verbunden, indem er diesen wegen des א [welches doch an den aus 1 M 24, 20; Ps. 141, 8 S. 554 citirten Pielformen Analogien hat] einem Qal wie חָתַח, חָתַח gleichstellte. Das Perfect der fraglichen Form sei חָתַח oder חָתַח und, wenn es vollständig wäre, חָתַח. So ist er wegen des Pathach auch im WB. s. v. חָתַח geneigt, für jene Hithpaelformen eine Wurzel חָתַח anzunehmen, und dazu stellt er die jetzt fragliche Form pag. 416.

Hoqta. Mit straffem Silbenschluss und daraus hervorgegangener Dehnung des Vocals findet sich הִעֲלָה (er ist zum Aufsteigen gebracht worden [in verschiedener Beziehung]) Ri. 6, 28; 2 Chr. 20, 34 und הִעֲלָתָה bei Athnach Nah. 2, 8; vgl.

über die Erscheinung S. 250 f. 262. 556. Mit lockerem Silbenschluss **הָיִיתִי** (ich bin zum Aushalten des Krankseins [zum **הָיִיתִי** im direct-causativen Sinne] gebracht worden) 1 Kg. 22, 34 etc.

b) Verba mediae gutturalis und ה"ל.

Solcher Verba sind folgende vorhanden: **נָחַ** anschwellen, begehren; **נָחַ** hohl sein, sich wölben, sich erheben; **נָחַ** weichen; **נָחַ** brüllen [vom Rinde]; **נָחַ** dahinstossen, dahintreiben, schweben; **נָחַ** stossen; **נָחַ** stossen, schiessen; **נָחַ** irren; **נָחַ** heftig anfahren, kleimüthig machen; **נָחַ** matt sein; **נָחַ** lechzen, müde werden; **נָחַ** ermüdet, erschöpft sein; **נָחַ** I streichen, stossen, abstreichen, abwischen, wegwischen = tilgen; **נָחַ** II markig sein; **נָחַ** abkehren; **נָחַ** laufen, stürzen, reissend sein; **נָחַ** spalten, gespalten sein, eine häufige Spaltung machen, nämlich mit dem Mund, um zu athmen, hauchen, blasen; **נָחַ** klaffen, nach Luft schnappen, keuchen, zischeln; **נָחַ** beugen (= umschütten), gekrümmt sein, sich neigen, mit zurückgebogenem Halse einhergehen; **נָחַ** matt, stumpf werden; **נָחַ** sehen; **נָחַ** beben; **נָחַ** weiden; **נָחַ** schwimmen; **נָחַ** I lärmern, toben, rauschen, krachend zusammenstürzen, verwüstet werden; **נָחַ** II mit den Augen umherstreichen, -streifen, gucken, blicken; **נָחַ** sich bücken; **נָחַ** mit den Augen umherstreifen, gucken, blicken; **נָחַ** bezeichnen; **נָחַ** irren.

Qal. Perfect. — **נָחַ** 5 M 34, 7; **נָחַ** Spr. 30, 20; **נָחַ** 1 M 38, 14 etc.; vgl. **נָחַ** (sie hat dich gesehen) Hi. 42, 5 mit Silluq bei der Vorletzten, also auf dieser betont. — In **נָחַ** Hes. 16, 50 haben die Punctatoren nach Ew. § 190, c, Anm. die 2. sg. fm. verkannt; aber diess ist nicht wahrscheinlich; vgl. dass auch das Trg. „wie es war offenbart vor mir“ und die LXX: ἰδόν die 1. sg. bieten. — Von **נָחַ** I **נָחַ** (sind wüste geworden) Jes. 6, 11.

Imperfect. — **נָחַ** Hi. 10, 16; **נָחַ** Hos. 5, 13; **נָחַ** Hi. 6, 5; **נָחַ** Jr. 48, 40; 49, 22; **נָחַ** Jes. 42, 4; **נָחַ** 2 Kg. 21, 13; **נָחַ**; **נָחַ**; **נָחַ**; **נָחַ**; **נָחַ** — **נָחַ** Jes. 64, 1; **נָחַ** Hi. 4, 2. — **נָחַ** Jes. 60, 5 ist eine falsche Lesart nach Elias Levita z. Qimchi, WB. s. v.; J. H. Michaelis und Baer-Delitzsch z. St. Bei Hahn steht falsch 1 M 18, 21 **נָחַ**; **נָחַ** 1 M 6, 7; **נָחַ** Jes. 42, 14; bemerke noch **נָחַ** 2 M 33, 20 und **נָחַ** 4 M 22, 33 mit dem Vocalstammauslaut des Perfects; oben S. 224. — **נָחַ** ist Ps. 78, 72 mit Baer-Delitzsch (schon 1861) zu lesen

und nicht mit Pathach unter Jod, nach welcher auch vorkommenden Lesart die Stelle zu Hiqtıl gezogen ist von Ges. Thes. und noch Mühlau-Volck. — יִלְאֵי 1 M 19, 11. — תִּרְדֵּה Jes. 44, 8 ist nach seiner scriptio ohne Metheg zu einem רִדֵּה zu ziehen mit Qimchi, WB. s. v.; Hitzig z. St.; Bō. II. S. 444; Mühlau-Volck; vgl. oben S. 544 über Hi. 16, 11; nicht zu einem יִרֵּה mit Ges. Thes.; und mit Olsh. § 240, d תִּרְדֵּבּוּ zu lesen, ist kein Anlass. — Ueber die Abwesenheit des Metheg bei יִרְאֵי vgl. unten § 42, 10, d. — תִּבְעִיךָ Jes. 21, 12 mit bewahrtem י und zwar mit Vortonqames, obgleich ausser Pausa [bei Bō. II. S. 405 steht es falsch mit Silluq]. — 3. plur. fem. תִּקְהִינָה Jr. 31, 29; Hes. 18, 2; aber תִּרְאִינָה Mi. 7, 10, vgl. Baer-Delitzsch z. St., mit Dg. f. orthoconsonanticum nonpausale [S. 53]; — wieder regelrecht תִּשְׁעִינָה Jes. 32, 3, wo שְׁעָה die Bedeutung des „blossen Guckens“ des „Starrblickens“ hat. Es genügt, diesen Bedeutungsübergang anzunehmen, und wegen des Parallelismus ist diess wahrscheinlich. Denn dieser heisst „und die Ohren Hörender werden steif = aufmerksam sein“, also nicht „und die Ohren Hörender werden geöffnet sein“. Wäre der Parallelismus dieser, dann wäre es wahrscheinlicher, dass שְׁעָה hier bedeutete „verklebt sein“.

וַיִּרְאֵיהֶם Mi. 7, 10. — Oben S. 547 ist bei der Form וַיִּרְאֵיהֶם Ri. 5, 29 die Darstellung der Ansicht Qimchi's bei Seite gelassen worden, damit dieselbe hier im Zusammenhang vorgeführt werde. Ueber וַיִּרְאֵיהֶם sagt er WB. s. v. וַיִּרְאֵיהֶם: „Deutung: Die eine von ihren [der Mutter Sissera's] Fürstinnen hob es an, und sie liess ihre Worte zu ihr zurückkehren. Aber es ist zu deuten וַיִּרְאֵיהֶם als Form der weiblichen Mehrheit, und es tritt das ם mit Dagesch auf, wie [in] וַיִּרְאֵיהֶם, und die Deutung „und sie liess ihre Worte zu ihr zurückkehren“ beziehen sich bei dieser Auffassung auf die Person [die vielen weiblichen Subjecte von וַיִּרְאֵיהֶם] selbst“. — Ueber וַיִּרְאֵיהֶם sagt er WB. s. v. bloss „Das ם mit Dagesch, was nicht gemäss der Norm ist“. Im Mikhlol 112. 113 sagt er: „Das ם mit Dagesch, was nicht gemäss der Norm ist; denn es ist nicht Norm beim ם des weiblichen Plurals, dass es immer dageschirt werde; sondern [das dageschirte ם] ist das ם des weiblichen Objectes, wie das ם von וַיִּשְׁמְעִינָה [Jes. 26, 5] etc. Aber das ם des weiblichen Plural ist immer unbeschwert (קָלָה), wie וַיִּרְאֵיהֶם [Jes. 33, 20; die Concordanz führt diese Form zwölfmal, ausser Mi. 7, 10, auf]. Und im übrigen habe ich schon diess alles bei den starken Verben geschrieben“. Damit bezieht er sich auf fol. 34, b zurück: „וַיִּרְאֵיהֶם etc.; und es findet sich in correcten Büchern וַיִּרְאֵיהֶם

1 M 30 [oben S. 420], das ך mit Sere, und es kommt einmal das ך raphirt vor [in] חַסְדִּיךָ Hes. 4 [oben S. 496 f.]. Und das Normale von ihnen allen [allen diesen Formen] wäre, dass das ך quiescirte und das ך gamesirt wäre: חַסְדִּיךָ etc., wie יִסְבְּבוּךָ [oben S. 359], יִצְיִנְךָ [oben S. 310; 5 M 32, 10]“. Endlich ganz deutlich sagt, während Raschi die Worte nicht berührt, Qimchi im Com. z. St.: „Das ך ist dageschirt, was gegen die Gewohnheit ist; sondern wenn es so ist, so ist ך das Object; er hat [also] gesagt: mein Auge sieht auf meine Feindin nach meiner Neigung und meinem Gefallen; denn jetzt, wenn mir der Rächer kommt, so wird sie zum Zertretplatz, wie der Schmutz der Strassen, und so hat mein Auge auf meine Feindin gesehen“. — Er kann aber mit dieser Deutung des Punctes im ך von Mi. 7, 10, so auffallend derselbe auch ist, nicht das Richtige getroffen haben, denn vorher ist עֵינַי punctirt, und das Object zu רֹאֶה folgt unmittelbar in ךָ. Auch hat das Targum übersetzt: עֵינַי יִרְאוּן — meine Augen werden sehen; ebenso die LXX: οἱ ὀφθαλμοί μου ἐπόψονται αὐτήν. — Richtig sagt also § 55 der Dikduke ha-teamim: „Wisse, dass jedes Wort in der Schrift, welches auf ך ausgeht, wenn es lehrt und erscheint bei einer Form des Plurals, stets raphirt ist (auch bei אַנְה); ausser den folgenden erwähnten, welche eine Form des Plurals sind und doch mit Dagesch stehen: חַסְדִּיךָ Ri. 5, 29; חַסְדִּיךָ Hes. 32, 16 [oben S. 453 f.]; תִּרְאוּךָ Mi. 7, 10. Und jede Singularform ist dageschirt: תִּכְלֶנָּה 1 M 6, 16 etc.; ausser תִּקְרָאנָה 2 M 1, 10 [vgl. unten § 42 nach dem Register] und תִּעֲנֶנָּה Hes. 4, 12 [oben S. 496 f.]“.

Jussiv und Impf. consecutivum. יִתְּנָה Ps. 18, 11; יִתְּנָה Hi. 4, 5; יִתְּנָה 2 M 5, 21 etc., יִתְּנָה Obad. 12 etc., יִתְּנָה Jes. 41, 28, [יִתְּנָה]; Impf. consec. aber יִתְּנָה 1 M 1, 4 etc., יִתְּנָה 1 M 3, 6; Neh. 9, 9, יִתְּנָה 1 M 31, 10 etc. [יִתְּנָה]; also nur in der 3. sg. m. wird nicht die regelrechte Form des Jussiv zur Bildung des Impf. consec. verwendet, sondern eine ältere Form des Indicativ mit bewahrtem ursprünglichem *a* beim Präformativ; aber daneben kommt hinter ך consecutivum auch der unveränderte Indicativ vor: יִתְּנָה 1 Sm. 17, 42; 2 Kg. 5, 21; bei den andern Personen öfter; und nur יִתְּנָה 1 Sm. 10, 14 und zwar nur dort. — Die andern mittleren Gutturale haben aber sich ein homorganes *a* erzeugt: תִּתְּנָה Hi. 17, 7; תִּתְּנָה 1 M 47, 13; — תִּתְּנָה 1 M 7, 23 (vgl. Qimchi 113, a; WB. s. v.; Michaelis und Baer-Delitzsch z. St. und Delitzsch, Commentar S. 217 f.) auf der Vorletzten betont, wie der dabei stehende Accent Geresch (Nr. 13 des prosaischen Systems; oben S. 77) angiebt. Also schon der Betonung

nach ist die Form nicht רִיחַז zu lesen, das auf der Letzten accentuirt sein müsste. Also ist die Form nicht Impf. consec. Ni., was allerdings der Construction nach stehen könnte und der Form nach wirklich so vorkommt; vgl. S. 562 beim Ni. — יָרַע Hi. 20, 26; יִישַׁע 1 M 4, 4; יָחַז 2. sg. m. Spr. 7, 25; יִחַז 3. sg. fm. 1 M 21, 14.

Gerade, wo der Jussiv Qal verbi רִאָּה unter den 8 Malen, welche er vorkommt, zum ersten Mal gelesen wird, 1 M 41, 33, wird er auf Ultima betont und in einem Theil der Tradition auch noch in Ultima mit Sere geschrieben; so J. H. Michaelis und Baer-Delitzsch z. St. Qimchi 121, b erwähnt nur die Milrabetonung; diese aber bezeugt er auch von רִאָּה Mi. 7, 10; Sach. 9, 5; nur als Milra bezeichnet er die drei Formen auch im Com. z. Mi. 7, 10 und Sach. 9, 5; vom Sere sagt er nichts.

Der Cohortativ bietet hier wieder ein Beispiel in אֶשְׁעָה Ps. 119, 117. Qimchi sieht Mikhlol 91, a das Qames gadol als einen Verwandten des Pathach qaton [Segol] an, wie es beim Imperativ z. B. יִעָּה Spr. 24, 14 sich zeige, vgl. oben S. 422. 508; also betrachtet er unsere Form als Indicativ. Elias Levita bemerkt aber, dass die Form Cohortativ sei. Als Indicativ zählt Qimchi die Form auch 113, a auf, indem er einfach sagt „mit Qames anstatt Segol“; WB. s. v. „Qames Variante von Segol“.

Beim Imperativ bemerke יִעָּה Jes. 21, 12, wo der Ton durch נִסּוּג אַחֲרָה auf die Vorletzte geschoben sein könnte.

Infinitivus cstr. Bemerke רִאָּה 1 M 48, 11; aber gewöhnlich רִאָּה, wie שָׁחַח Jes. 25, 11; einmal רִאָּה Hes. 28, 17; — absolutus: רִאָּה Ps. 118, 13; רִאָּה 1 Sm. 6, 12; רִאָּה und רִאָּה; einmal רִאָּה Jes. 42, 20 Qeri, vielleicht zum Anklang an das folgende רִבּוֹת.

Participium: z. B. רִאָּה Ps. 35, 5; שָׁחַח Jes. 25, 11; — dass in dem Brunnennamen Beer lachaj roi selber 1 M 16, 14; 24, 62; 25, 11 d. h. in dem vor der Cap. 16 erzählten Geschichte als schon bestehend angenommenen Namen die Form רִאָּה nur alte Form für רִאָּה ohne Suffix sei, wie Bö. II. S. 53. 406 meint, kann nicht angenommen werden, weil sonst hinter dem determinirten *hachaj* auch *haroi* erwartet werden müsste. — Auch רִאָּה בָּם ([jeder,] der auf sie sieht) Ps. 64, 9 ist nicht (vgl. oben S. 537) ein Status absolutus des Particips, also ein Beweis, dass dieser auch mit Sere gesprochen worden wäre (wie Qimchi

111, b meinte), sondern kann als Beispiel von der Erscheinung gefasst werden, dass zwischen Status cstr. und dem regierenden Nomen auch eine Präposition stehen kann. Vgl. zwar nicht unsern Fall, aber ganz parallele bei Ges. Lgb. § 176: Jr. 33, 22; Ri. 5, 10. סָעָה (רִיחַ) = ein daher stürzender, reissender Wind Ps. 55, 9. Es ist nicht mit den LXX (ὀλιγοπιστία) auf psychologische Erschütterung zu beziehen.

Niqtal. — Perf. וְנִכְאָה (und angefahren = niedergedonnert (attonitus), eingeschüchtert wird sein) Dn. 11, 30; נִלְאִיתִי Jes. 1, 14; נִרְאָה 1 M 48, 3 etc., נִרְאָתָה (conspicuum se praebere) 1 M 9, 14; Ri. 19, 30. — Imperfect: יִרְחָה Spr. 14, 32; תִּפְחָה 3. sg. fem. Spr. 6, 33; תִּפְחָה 3. sg. fem. (sie wird in sich zusammenkrachen) Jes. 6, 11; יִפְחָה (sie werden zusammengekracht: krachen in sich zusammen) Jes. 17, 12 in grosser, v. 13 in kleiner Pausa; יִרְאָה mit Ersatzdehnung 1 M 22, 14 etc. — Jussiv und Impf. consecutivum: אַל-תִּפֹּחַ (nicht möge sie ausgetilgt werden) Ps. 109, 14 bei Silluq; während v. 13 יִפֹּחַ (er möge ausgetilgt werden) sein kurzes *a* der Neigung des ה zu virtueller Verdoppelung (vgl. nur אֶחָד, אֶחָדִים) verdankt. — יִרְאָה 2 M 34, 3; 3 M 9, 6, וַיִּרְאָה 1 M 12, 7 etc.; apocopirt bloss noch וַיִּרְאָה und zwar nur 2 M 6, 3. — Imperativus: הִרְאָה (zeige dich!) 1 Kg. 18, 1 ist überhaupt die einzige Imperativform 2. sg. m., welche im Ni. der ל"ה vorkommt (Bö. II. S. 174). — Infinitivus: הִתְעוֹרַח Jes. 19, 14; הִרְאֹחַ 3 M 13, 14 etc.; aber auch zweimal הִרְאָה Ri. 13, 21; 1 Sm. 3, 21. — Participium; נִכְאָה (eingeschüchtert) Ps. 109, 16, dort im Status cstr. mit לָבַב; נִרְאָה 1 M 12, 7; 35, 1.

Intensivstämme: Neben כָּהָה 1 Sm. 3, 13; כָּהָה Hes. 21, 12 (direct-causativ in zweifachem Sinne) nahm Ges. Thes. auch für 3 M 13, 6. 56 ein Piel כָּהָה an und wollte es aus dem Parallelismus erweisen; aber ich glaube nicht, dass der Nachweis zwingend ist, und es bleibt immer unwahrscheinlich, dass in demselben Tempus und bei derselben Bedeutung in einem Verb mediae gutturalis sollte doppelte Aussprache existirt haben. Bö. § 1078 und Mühlau-Volck s. v. haben zwar der Ansicht von Ges. beigestimmt; ja letztere haben das Verb auch für die Verse 21. 26. 28 angenommen, in denen Gesenius das Adjectiv anerkannte, welches v. 39 steht. Aber Olsh. 246, b führt richtig nur כָּהָה auf; ebenso Stade § 387, a. Auch Qimchi, WB. s. v. hat, weil die mit ה in der Mitte Chireq [meist] hätten und gerade auch כָּהָה vorkomme, sich dafür entschieden, dass in כָּהָה

v. 6 das תִּיָּאֵר (Adj.) vorliege, obgleich נָגַע ein masculines Wort sei; es stehe ja vielleicht als Fem. v. 9, wenn da nicht das תִּהְיֶה auf צָרַעַת sich zurückbeziehe. — Mit virtueller Verdoppelung auch וְסִחִיתִי (und ich werde wegkehren) Hes 26, 4; aber mit Ersatzdehnung קָהָה 3. sg. m. (stumpf sein) Pred. 10, 10; וְצִעֲרֶהּ [ich werde schicken (Fass)beuger, -umschütter], und sie werden es beugen = umköpfen, umschütten Jer. 48, 12; רָעָה Ri. 14, 20 ist aber Denominativ von רָעָה (Genosse, Freund), also: sich Jemanden zum Freunde machen. — תִּתְּאוּ (ihr sollt mit Zeichen versehen d. h. mit Marksteinen abgrenzen) 4 M 34, 7 f. stammt von תָּאָה und nicht von תָּוָה III (vgl. dagegen Ges. Thes. pag. 39 s.), wie die Form v. 10, welche unten 6, c erwähnt ist. — Etwas ähnliches erwähnt schon Qimchi, WB. s. v. תָּתְּאוּ: „תָּתְּאוּ; Deutung: ihr sollt abgrenzen; und vielleicht ist das ׀ eine Abwechselung für ׀, wie Rabbi Juda schrieb“. Aber damit ist nur auf den Zusammenhang dieses Verbs תָּתְּאוּ mit תָּוָה hingewiesen. Nur diess will er auch Mikhlol 122, a betonen: „תָּתְּאוּ; wir sagen, dass von diesem Stamm (עָקָר) sei 'ת'; oder es ist dessen Wurzel תָּוָה von תָּוִית Hes. 9, 4, und es tritt ׀ als Abwechselung für ׀ auf“.

Quttal. — Mit virtueller Verdoppelung: מִמְּחִים Jes. 25, 6 von מָחָה II; Ges. Thes. „[pinguedines] emedullatae i. e. e medulla ossium depromptae“; er nimmt also Pual im privativen Sinne; aber Mühlau-Volck bemerken richtig, dass, da Pual sonst nicht privativen Sinne habe, derselbe auch hier nicht angenommen werden könne; daher übersetzen sie „medullosa“, markige [Fettspeisen]. — Die Form hat eine Spur des dritten Stammconsonanten; Bö. § 1073, 2, IV; Ew. § 115, d; 189, e; Olsh. § 206, e „von der Grundform ausgehend“; Ges.-Kautzsch § 93, 3, 3. — Auffallenderweise ist diese virtuelle Verdoppelung geblieben und keine Ersatzdehnung eingetreten vor ׀ in רָאוּ (sie wurden gesehen) Hi. 33, 21. Ich habe schon S. 41 den Punct unter ׀ für einen Hinweis auf die virtuelle Verdoppelung erklärt mit Qimchi, WB. s. v. „und das ׀ ist dageschirt“ und Olsh. § 81, d, also für Dag. f., wie dasselbe auch einige Male im ׀ steht; nicht ist derselbe für Mappiq zu halten mit Ges. Lgb. S. 97 und Thes. s. v. („Dag. f. vel, quod malim, Mappiq“); Ges.-Kautzsch § 14; Stade § 42, b, denn hinter ׀ brauchte der Consonantenwerth des ׀ nicht hervorgehoben zu werden; auch nicht für Zeichen der aramäischen Aussprache des ׀ zwischen zwei Vocalen

wie *j*, was Ew. § 21, e annimmt. — Mit Ersatzdehnung **וָרָחַ** (sie sind niedergestossen) Ps. 36, 13. Olsh. § 250, a hat diese Form auf der Vorletzten betont und bemerkt „Mit zurückgezogenem Accente, wie es scheint, wegen des grösseren Pausalaccentes“; und Müller § 290, k schreibt: „וָרָחַ Ps. 36, 13 in p.“. Aber es trägt Rebia mugrasch auf Ultima bei Mich., Baer (anders Hahn) und es gilt der Satz von Baer, Psalmi 1861, p. 13 (= editio 1880, p. 11): „Si accentus nota duplici constat, semper posterior tonum indicat“, und er zählt unter den Beispielen auch eins auf, das Rebia mugrasch trägt. [Vgl. noch die oben S. 386 über Hi. 32, 6 gemachte Bemerkung]. Ges. Thes.; Bö. II S. 367 etc.; Mühlau-Volck; Stade § 415, b haben daher richtig nichts von einer abweichenden Betonung erwähnt. Und Qimchi, WB. s. v. **וָרָחַ** sagt sogar ausdrücklich: „So haben wir es in correcten Büchern als Milra gefunden. Und Rabbi Juda schrieb es zu den Verben mit ruhendem mittlerem Stammconsonanten“. Aber diess war nur eine Verkennung der Form wegen der Ersatzdehnung.

Hithqattel. — **וְהִתְרָאֵה** (sich umsehen = zaudern) 1 M 42, 1; Cohortativ ohne *ā* **נִתְרָאֵה** „wir wollen uns Auge in Auge sehen = mit einander messen im Kampfe“ 2 Kg. 14, 8; ebenso Impf. consec. **וְנִתְרָאֵה** v. 11. — **אַל-תִּתְרַע** (nicht mögest du dich befreunden [mit einem Zornmüthigen]) Spr. 22, 24, Reflexiv von jenem S. 563 erwähnten Qi. aus Ri. 14, 20; mit virtueller Verdoppelung des *ר*. — Von **שָׂאָה** II ein Hithqa. mit Metathesis des Dentalen und Sibilanten: **מִשְׂתַּאֵה לָּהּ** (er war sich umblickend nach ihr) 1 M 24, 21; mit Sere (Qimchi, WB. s. v. **שָׂאָה**); also falsch mit Segol bei Ges. Thes., obgleich er die ganze Phrase mit dem folgenden **לָּהּ** abdruckt. Olsh. § 209, a erklärt die Form richtig für Status cstr. und ebenso § 270, a; Bö. § 1075, 3; (Müller § 290, p); Stade § 288; Delitzsch z. St., welcher treffend auf die Parallele Ps. 64, 9 [oben S. 561] verweist. Weder Ges. Lgb. § 176, noch Ew. § 289, b, worauf Dillmann z. St. verweist, noch Nägelsbach § 63, 4, c, noch Ges.-Kautzsch § 116, 1 haben diesen Fall in der Syntax erwähnt. Ueber Qimchi's Annahme eines Sere im Stat. absolutus des Particips vgl. oben S. 537. — Als Hithqa. mit Metathesis wird auch gewöhnlich gefasst **אַל-תִּשְׂתַּח** (sieh dich nicht um, nämlich ängstlich!) Jes. 41, 10. Die Schreibweise mit Qames fordert ausdrücklich Qimchi 118, a: „**תִּתְרַע** etc.; desswegen weil sie, als sie unapocopirt waren, waren qamesirt

zur Compensirung des Dagesch in ihnen תִּתְּנָה, so sind sie auch, als si apocopirt waren, qamesirt aufgetreten; und ebenso תִּשְׁתַּח, welches sein sollte תִּשְׁתַּחֲוֶה. Biesenthal und Lebrecht haben also unrichtig im WB. s. v. שַׁח mit Pathach תִּשְׁתַּח drucken lassen. Und davon wird auch gewöhnlich abgeleitet וְנִשְׁתַּחֲוֶה Jes. 41, 23 und übersetzt „damit wir uns einander ansehen, nämlich verwundert, vgl. S. 559 beim Qal die Form aus Jes. 32, 3; so besser als mit Nägelsbach „so wollen wir uns mit einander messen“. Da gilt es aber, [Müller § 290, m betont unrichtig auf Ultima] die abweichende Betonung und Vocalisirung zu erklären. Qimchi, WB. s. v. שַׁח erwähnt sie nicht, sondern sagt bloss gemäss seiner allgemeinen Verkennung des Cohortativs bei den ל"ה: „Mit Qames das ש anstatt Segol“. Olsh. § 228, b notirt bloss die auffallende Betonung; ebenso Stade § 480, c; 589, c. Bö. § 1075, 4 will sie aus „dem Ungewohnten der Form“ erklären. Aber das ist unwahrscheinlich; denn bei אֲשַׁח Ps. 119, 117, vgl. S. 561 beim Qal, ist auch keine auffallende Betonung angewendet. Wegen der formalen Schwierigkeit habe ich oben S. 377 f. eine andere Ableitung in Vorschlag gebracht.

Seltene Intensivstämme. Qitl (Pilel), Ptc. im Status cstr. Plur. von טָחַח ist מִטְחִיחִי (Stossende, Schiessende [des Bogens = mit dem Bogen]) 1 M 21, 16. Nach dem Vorgang von Rabbi Jona hatte auch Qim. die Ahnung eines solchen Pilel, nur dass unrichtig ein טָחַח statt טַחַח vorausgesetzt ist im WB. s. v. — Hithqatlel (Hithpalel) mit Metathesis von שַׁחַח ist הִשְׁתַּחַח (sich verneigen); Impf. יִשְׁתַּחַח, 3. plur. masc. יִשְׁתַּחֲוּ; Jussiv: für יִשְׁתַּחֲוּ, da kein ו vocallos am Wortende stehen kann, יִשְׁתַּחֲוּ; so als die 3. sg. m.; nur ist missbräuchlich oder der Kürze wegen diese Form auch für den Plural geschrieben, aber vom Qeri beseitigt: 1 M 27, 29; 43, 28; 1 Kg. 9, 9; aber die 3. plur. wieder (mit ו consec.) יִשְׁתַּחֲוּ. Bei diesen Formen hatte Qimchi 122, a ein ganz deutliches Bewusstsein von ihrer Entstehung, vgl.: „שַׁחַח; und als Hithpael davon hat man es gesagt mit der Verdoppelung des letzten Stammconsonanten, indem man ihn erst als sichtbaren und dann als quiescirenden auftreten liess“. — Inf. הִשְׁתַּחֲוּ; einmal הִשְׁתַּחֲוּהוּ, vielmehr 2 Kg. 5, 18 steht mit Suffix הִשְׁתַּחֲוּוּהוּ. Qimchi erwähnt es nur im WB. s. v. שַׁח einfach als Nomen (שַׁח). Man kann aber nicht mit Olsh. § 96, b und 195, b dieses als einen Fall der

Erscheinung aufführen, dass das Suffix der 1. sing. tonlos sei; denn es folgt dort ein einsilbiges Wort, also können wir nur sagen, dass נָסוּג אַחֲרָיִךְ vorliege. Abgesehen davon ist aber kein Zweifel, dass die Form aramäisch sei. So Röd. Thes.; Mühlau-Volck s. v.; und man kann jedenfalls nicht mit Bö. II. S. 224 die Form aus dem Sprachleben selbst als einen Ephraimismus, oder mit Ew. § 156, d für Hebr. mit einfacher Femininendung erklären. Vielmehr urtheilt Olsh. § 195, b richtig, dass ursprünglich die regelrechte Form הִשְׁתַּחֲוִיִּיתִי beabsichtigt war, dass aber nach Verschreibung des zweiten ך eine aramäische Bildung punctirt worden sei. — Particip: מִשְׁתַּחֲוִיָּה. — יָהִי מִשְׁתַּחֲוִיָּה Hes. 8, 16 „und sie verneigten sich [nach Osten gegen die Sonne]“ ist forma mixta, wie Qimchi 122, a sagt „zusammengesetzt aus מִשְׁתַּחֲוִיָּה und וְהִשְׁתַּחֲוִיָּה; und der Sinn der Zusammensetzung ist: Es sagte der Prophet, dass er sie, die Männer, fand als sich verneigende nach Osten zur Sonne, und er sagte zu den Versammelten nach Art einer Frage „ihr verneigt euch“, und gemischt ist das Wort aus zwei Wörtern, um den Sinn abzukürzen; und mein H. Vater s. G. sagte, das ך sei der Zusatzbuchstabe ה von הִשְׁתַּחֲוִיָּה und zur Erscheinung gekommen, wie in צִנְה Ps. 8, 8 etc.“. Dieselben Worte über seine eigene Erklärung hat Qimchi im WB. s. v. שָׁחָה. Ges. Lgb. S. 464 hat die Form in die dritte Classe [vgl. oben S. 160] gebracht, weil er die Form für ein Versehen anstatt מִשְׁתַּחֲוִיָּה erklärte, welches durch das vorausgehende Pronomen der dritten Person pluralis verlangt wird. Er hat auch hinzugesetzt, dass die Form nicht aramäische Flexion des Particips sein könne, weil sie sonst מִשְׁתַּחֲוִיָּה heißen müsse. Er hat für möglich gehalten, dass der auch sonst grammatisch incorrecte Prophet Hesekiel selbst die Form geschrieben habe. Ew. aber § 118, d hält es selbst bei einem so kühnen Schriftsteller wie Hes. nicht für möglich und erklärt deshalb die Form für Schreibfehler. So auch Röd. im Index analyt. z. Thes. „Das versteht sich von selbst“, sagt Olsh. § 272, b. Bö. II. S. 404: „Eine durch Glossen verderbte Lesart“. Mühlau-Volck im analyt. Anh.: „Wahrscheinlich Versehen des Concipienten oder der Abschreiber“. Stade § 451 „ist Schreibfehler“; ebenso Smend z. St. Ich erlaube mir aber doch einen Hinweis auf den Uebergang von der besprochenen in die angesprochene Person, welcher oben S. 540 bei Jr. 3, 6 vorkam. Mir scheint die Möglichkeit vorhanden zu sein, dass beim Vor-

lesen dieser Stellen ein Uebergang in die angeredete Person gemacht wurde, damit die Zuhörer die Stellen leichter auf sich bezögen, sich um so mehr in ihren Vorfahren getroffen fühlten. — Es scheint auch in der That der Erwähnung werth, was Raschi z. St. bemerkt: „Im Talmud jeruschalmi [ist es erklärt als] מִשְׁחִיתִים הָיִיכָל וּמִשְׁחִיתִים“, und was auch Qimchi im Com. z. St. zu seiner oben gegebenen Auffassung hinzufügt: „Und Jonathan deutete das Wort als zusammengesetzt aus מִשְׁחִיתִים וּמִשְׁחִיתִים, indem er übersetzte מִתְחַבְּלִין סָגְדִין, und so ist es in den Worten unserer Vorfahren: מִשְׁחִיתִים הָיִיכָל וּמִשְׁחִיתִים לַחֲמָה“. Dann bezeichnete also ה keine Wendung zum verbum finitum.

Causativstämme. Perf. הִסְעִי Hes. 13, 10 (sie haben abirren lassen); הִלְאֲנִי Hi. 16, 7 bei Athnach; הִלְאָה (sie hat müde gemacht) Hes. 24, 12, also eine unverlängerte 3. sg. fm.; הִלְאֲחִיָּה Mi. 6, 3, das *l* scheint bei dieser Form, wo kein Qames folgt, die Erhöhung zu *i* hin veranlasst zu haben; vgl. oben S. 545, Qittel (2 M 33, 3); — הִרְאֲנִי 1 M 41, 28 etc., zwar הִרְאֲנִי 2 Kg. 8, 13 ausser Pausa, aber immer mit *hā*, wenn in der folgenden Silbe Qames steht, wie הִרְאֲנִי Hes. 11, 25 in Pausa und sogar הִרְאֲהָ 5 M 4, 36. — וְהִרְאֲיָתִי Perf. consec. Nah. 3, 5 (Qim. 115, b; WB. s. v. „gegen die Gewohnheit“) kann man nur mit Ew. § 234, e; Olsh. § 255, g; (Bö. II. S. 205 erwähnt die Form nur) zu der Erscheinung stellen, dass bei Hiqtilformen von Verbis I. gutt. hinter Wav consec. sich der alte *a*-laut erhalten hat, vgl. oben S. 237. 243. 251. 556. — Imperfect: vgl. יִלְאֶה Jr. 12, 5; יִרְאֶה etc.; אֶשְׂחָה (ich lasse schwimmen = ich schwemme) Ps. 6, 7; יִתְעָה.

אֶפְחָה (ich werde sie weghauchen) 5 M 32, 26. So Ges. Lgb. S. 433; Thes. s. v.; Röd. im Index analyt.; Ew. § 252, a; Olsh. § 257, e; Bö. II. S. 12. 433; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 58, 1; 75, Anm. 19 (Stade hat die Form nicht). Da hat also das Impf. seine Endung *aj*, *ai*, *ē* vor dem Suffix bewahrt, wie diess die Nomina von ל"ה öfter gethan haben, vgl. נִפְתָּחָם (expansor eorum) Jes. 42, 5, welches ebenso Sing. ist, wie das vorausgehende זִיחָה. Noch deutlicher: Diese Verbalform hat als vocalisch auslautende ebenso das Suffix הָם an sich genommen, wie vocalisch auslautende Nomina z. B. אֲבִיהֶם, und nicht ׁם, welches an consonantisch auslautende Formen tritt. Weil aber unter den Formen des verbum finitum die 5 M 32, 26 stehende den Vocalauslaut allein zeigt, ist sie umgedeutet vom Samaritaner und Onk. in אֶפְחָהּ; Vulgata

מֵאֵי הֵם ubinam sunt? Aber Qimchi leitet die Form richtig von מֵאֵי ab; vgl. 119, a: „מֵאֵיִם oder mit ה und מ, wie 'א 5 M 32 vom Hiqtıl“; WB. s. v. מֵאֵי „und das Hiqtıl hiervon ist 'א; Deutung: ich werde sie zertheilen (מֵאֵיִם) nach jeder Seite (הֵם)“. Von מֵאֵי leitet die Form jedenfalls auch R. Schröter in Merx' Archiv, S. 460—62 ab, nur dass er dem מֵאֵי die Bedeutung nicht des „Blasens“, sondern des „Zerspaltens, Vernichtens“ giebt.

Jussiv und Impf. consec. Von מִחֵי das Hi. direct-causativ „das Wegwischen, Vertilgen ausüben = austilgen“. Davon regelmässig מִחֵי־לֵךְ Neh. 13, 14.

מִחֵי־לֵךְ kommt Jr. 18, 23 in Anrede an Gott vor. Es ist aber an dieser Stelle ohne Zweifel aus Versehen das ם hinangeschrieben worden, welches in der nächsten Form מִחֵי־לֵךְ fehlt (vgl. oben S. 540 über Jr. 3, 6). Auf diese Erklärung leitet bestimmt der Umstand hin, dass in der Tradition sich sogar die Betonung und das ם der regelmässigen verkürzten Form erhalten hat. Denn wäre die Form von vorn herein unverkürzt gewesen (und mit der ungewöhnlichen Endung ם versehen), so hätte sie מִחֵי־לֵךְ heißen müssen, und das ם bei der unverkürzten Form in Pausa hat Bö. II. 424 nur rechtfertigen können, indem er diese eine Form, welcher er das Qal מִחֵי־לֵךְ zu Grunde legte, mit Formen zusammenbrachte, welche nach einer allgemeinen Regel dieses ם haben (מִחֵי etc.). Also in vollkommen bewusster Weise deutet die Tradition durch die Aussprache auf einen Fehler im Consonantentext hin. — Qimchi 120, b: מִחֵי־לֵךְ; das ה, der dritte Stammbuchstabe ist mit ם vertauscht, und seine Normalform ist מִחֵי־לֵךְ. Und Rabbi Juda und die meisten übrigen Grammatiker schrieben, es gehöre zum Qal, obgleich das ה mit Segol stehe, und das Segol sei anstatt Sere, und so sagte man מִחֵי־לֵךְ Neh. 13, welches mit Segol steht. Aber das Sichere ist, dass sie [die beiden angeführten Formen] zum abgeleiteten Verb gehören nach der Regel, dass [im Hiqtıl] Segol bei den Präformativen des Impfs. steht, und so schrieb Rabbi Jacob ben Eleasar. Und so ist מִחֵי־לֵךְ Jr. 3, 6 wie מִחֵי־לֵךְ, indem das ה, der dritte Stammconsonant, mit ם vertauscht ist, oder er redet das Femininum an [= es ist zweite sg. fm.], obgleich der Vers ohne Anrede beginnt, indem es heisst: מִחֵי־לֵךְ. Vielfach findet es sich so in der Schrift, dass in demselben Verse man spricht in der angeredeten Person und nicht in der angeredeten Person z. B. Mi. 7, 15.“ — Anerkannt worden ist die Form als aus dem Sprachleben stammend von Ges. Lgb. S. 432; Thes. s. v.; Röd. im Index analyt. z. Thes. (überdiess von allen dreien richtig als Hiq); aber, wie es scheint, nach der Umgebung, als Qal von Ew. § 224, c „mit zurückgezogenem Tone“ und bestimmt als Qal von Bö. II.

S. 406 und Mühlau-Volck „aramäische Bildung für ח'ל“; aber das Peal geht nicht auf i aus, und woher dann für Chireq unter ח das Segol? — Richtig urtheilt Olsh. § 257, c „Die Form beruht auf einer Verunstaltung des Textes“ [er hat sie überdiess richtig beim Hiq.]. — Stade hat unsere Form bei der 2. sg. feminini § 559, b „mit abnormer Verkürzung und Tonrückgang ח'ל Jr. 18, 23“; aber richtig beim Hiqtil.

ח'ל (und er liess sehen), 2 Kg. 11, 4; also genau so wie im Qal; ח'ל (und er liess abirren) 2 Chr. 33, 9. — Imperativ: ח'ל 2 M 33, 18; ח'ל Ri. 1, 24; Ps. 85, 8; ח'ל HL. 2, 14.

Bei ח'ל Mi. 7, 15 haben wir Imperativ mit Spiritus lenis für Spiritus asper, vgl. oben S. 213 (Jr. 25, 3); S. 275 (Jes. 63, 3); S. 293 (Jes. 19, 6), nach Ew. § 122, a und Stade § 159, b. Aber Olshausen § 255, b sagt nach meiner Ansicht richtig, dass sich diese Annahme eines Ueberganges von ח in ח' Micha 7, 15 nicht erweisen lasse. Es müssen aber auch die andern Gelehrten die Form für 1. sg. Impfi. (= ich werde es sehen lassen) gehalten haben, weil sie die Form nicht als auffallend erwähnen. Und das Targum übersetzt die 1. sg.: ח'ל = ich werde sie sehen lassen; und das ὁψεσθαι der LXX schliesst die Auffassung der fraglichen Form als 1. sg. ein, die als Imperativ ziemlich sicher aus. Und Qimchi führt nicht bloss (vgl. die Verwendung von Mi. 7, 15 Mikhlol 120, b) im WB. s. v. die Form unter den Imperfecten auf, sondern er sagt auch im Com. z. St., wie er sich den Fortschritt der Rede denkt: „Wie in den Tagen deines Ausziehens: Es antwortet [mit diesen Worten] Gott, gepriesen werde er, dem Propheten: sage ihnen: wie in den Tagen deines Ausziehens aus dem Lande Aegypten will ich es sehen lassen Wunder; und der Sinn von „deines Ausziehens“ ist, dass ihre Väter auszogen, wie diese sollen sie ausziehen“. Man kann einwenden, diese Auffassung der Form als 1. sg. Impfi. sei nach dem ganzen Zusammenhange der Stelle, wonach noch v. 14 Jehova angeredet ist nicht haltbar. Der einzige Ausdruck „als du herausgingest“ anstatt „als du herausgehen liessest“ sei gar nicht von der Art, dass man v. 15 als Gegenrede Jehovas auffassen könnte. Da müsste es wenigstens heissen „als es herausging“. Da es aber heisse „als du herausgingst“, so sei auch v. 15 Anrede an Jehova und ח'ל Imperativ, und da einmal ח' für ח beim Hiq. vorkomme, könne es auch hier stehen. Aber sicher nimmt v. 15 mit „wie in den Tagen deines Ausziehens“ eine besondere Wendung, sodass nicht mehr Gott, sondern Israelt die angeredete Person ist, und nach diesem nächsten Context

muss das folgende אִירָאוּ gefasst werden als Gegenrede Gottes, und es ist ohne Belang, dass nicht אִירָאָה steht und v. 17. 18^a Gott wieder angeredet ist; denn 18 b. 19 steht Gott wieder in der 3. Person und v. 20 in der 2., also ist der Personenwechsel sehr rasch.

Infinitiv: הִכְאִיֹּת (einschüchtern; direct-causativ) Hes. 13, 22, auch hier mit לֵב (Herz); הִלְאִיֹּת (ermüden) Jes. 7, 13; לְמַחֹת Spr. 31, 3 ist so, wie es dasteht, Inf. cstr. mit der öfter vorkommenden Syncope des ה = um zu vertilgen; — לְהַשְׁאִיֹּת (zusammenkrachen zu lassen; von שָׂאָה I) Jes. 37, 26; aber in der Parallelstelle 2 Kg. 19, 25 hat nur das Qeri diese volle Form, das Kethib jedoch לְהַשְׁיֹת, wozu sich im Volksmunde jene längere Form sehr leicht umbildete. Da ist der Vorgang, welcher oben bei seinem ersten Vorkommen S. 276 (Formen von שָׂמַל) beschrieben ist, nämlich dass die Gutturalis ihren Vocal an den vorausgehenden vocallosen Consonanten abgibt, zweimal eingetreten: Das ה hat sein *a* an ל, und das ש hat sein *o* an ה abgegeben. So im wesentlichen schon Qimchi 121, b; vgl. im WB. s. v. נָשָׂא: „לְהַשְׁיֹת 2 Kg. 19, 25 mit Pathach das ה und das ש dageschirt. Aber es giebt 'correcte' Bücher [und die] Punctuation ist in ihnen לְהַשְׁיֹת, das ל pathachirt und das ה ruhend nach der Analogie von לְהַשְׁיֹת und nach dieser Lesart ist es von der Wurzel שָׂאָה und seine Norm לְהַשְׁאִיֹּת, wie geschrieben ist anstatt seiner im Buche Jesaja“. — In כְּמִרְעִיתָם (indem sie weideten) Hos. 13, 6 ist ein Nomen mit מ Vertreter des Inf. Noch nicht erwähnt bei Ges. Lgb. S. 304; aber bei Ew. § 239, a; Bö. II. S. 235.

Hoqtal: הִרְאָה etc. entweder „es ist sehen gelassen worden Jemanden“, also ganz richtig mit dem Accusativ der Person, wofür man auch im Deutschen sagen kann „es ist gezeigt worden Jemandem“ z. B. 3 M 13, 49; oder die Person ist Subject und die Sache ist Accusativus der Beziehung z. B. אֲשֶׁר הִרְאִיתָ 2 M 26, 30 „in Bezug worauf du zum Sehen gebracht worden bist“ = welche dir gezeigt worden ist. Auch defective: הִרְאָה 5 M 4, 35: das Particip מִרְאָה 2 M 25, 40 „in Bezug worauf du ein zum Sehen Gebrachter warst auf dem Berge“ = welche man dich hat sehen lassen auf dem Berge; welche dir gezeigt worden ist auf dem Berge.

c) Verba ל"ה und ט"ס.

Solcher Verba kommen vor: ט"ס fortstossen (nur Ptc. Qi. 2 mal und Hi. Impf. einmal); ט"ס springen, aufspringen, sprengen (Qal und Hi.); ט"ס ausstrecken; ausspannen; neigen; ausbiegen (Qal, Ni., Hi., Ho.); ט"ס zerschlagen (Ni., Qu., Hi., Ho.); ל"ה erreichen (nur Hi. einmal Jes. 33, 1); ט"ס aufhebend prüfen (nur Qi.); ט"ס fliegen, flüchten, zerfliegen, zerfetzt werden (Qa., Ni., Hi.); ט"ס ausgestochen, rein, leer sein; Qal nur Inf. abs. einmal Jer. 49, 12 neben Ni., welches für „rein, leer sein“ oft gebraucht wird; Qi. = ungestraft lassen, für unschuldig erklären; erledigen = sühnen mit dem Acc. des Verbrechens Joel 4, 21; ט"ס fortstossen, daher: versäumen, vergessen; drängen, daher: darleihen (Qal, Ni., Qi., Hi.).

Qal. Perfect: bemerke נִטְּרָה Ps. 73, 2 Qeri, ausser Pausa, und ohne dass der Accent hätte auf der Vorletzten liegen müssen. — Imperfect: יִטְּרָה; יִטְּרָה (sie [fm., deine Städte] werden auseinanderfliegen = verfallen, zerstört werden) Jr. 4, 7 ist als Qal angesehen worden von Ges. Thes. s. v. נִטְּרָה; Mühlau-Volck s. v. [Ges. Lgb. erwähnt nichts darüber; Ew. § 252, a nichts ausdrückliches; Olsh. § 240, d; 265, d; Stade § 536, b; 542, b nichts; jedenfalls weil die Zugehörigkeit der Form zu Qal für selbstverständlich gilt]. Aber Qimchi, WB. s. v.; Buxtorf, Concordanz; Bö. § 1172 hat die Form für Ni. = נִטְּרָה erklärt; bloss weil die Form wegen ihrer intransitiven Bedeutung im letzten Resultat zusammentrifft in der Bedeutung mit Niqtalformen desselben Zeitwortes. Aber nicht nur kommt dieses Zusammentreffen der Bedeutungen auch sonst vor, vgl. nur נִכְבֵּד gravis = dives und נִכְבֵּד dasselbe Spr. 8, 24, sondern wenn auch dieses Zusammentreffen sonst nicht vorhanden wäre, könnte wegen dieses Zusammentreffens nicht eine so einzigartige und nach allen Voraussetzungen der Assimilation ganz unmögliche Abnormität von Assimilation des נ im Imperfectstamm Ni. angenommen werden. — Jussiv und Impf. consecutivum. יִטְּרָה Jes. 63, 3, also hinter è der zerdrückte ē-laut. יִטְּרָה steht jetzt nicht mehr bei Ew. § 232, d, wo es Bö. II. S. 540, Anm. 1 getadelt hat [nur dass aus Versehen § 233, d geschrieben ist], sondern die richtige Form; aber die falsche Form, nämlich יִטְּרָה mit ט consec. steht jetzt bei Olsh. § 240, b; Ges.-Kautzsch § 75, Anm. 3, d; § 76, 2, b, richtig Ges. Lgb. § 110, b; Thes. s. v., falsch Mühlau-Volck s. v.; aber richtig bei Mü. § 289, k; Stade § 126, a, nur dass dieser hinzufügt „lies יִטְּרָה!"; richtig auch

§ 489, b, Anm. 2. — Dagegen נִיחַ 2 Kg. 9, 33, also hinter α ist das positiv verwandte i geblieben bei folgendem leisen Sibilanten. Qimchi 122, a giebt richtig der Form aus Jes. 63 ein Sere [nur dass in der Ausgabe von Rittenberg falsch ein γ consec. punctirt ist], der aus 2 Kg. 9 ein Chireq. — זָיַט Zeph. 2, 13, אֶל־הֵט Spr. 4, 5. 27, ebenso זָיַט (und er spannte aus) von 1 M 12, 8 an; נִיחַט (und sie bog aus) 4 M 22, 23. 33; Ps. 44, 19. — Imperativ: נִיחַה 2 M 7, 19 etc.; Inf. נִיחֹה 2 M 7, 5 etc.; נִיחֹא (avolando) Jr. 48, 9 hat schon Qimchi 122, b; WB. s. v. als נִיחֹא־Analogie bezeichnet. Ptc. pass. נִיחֹיָה (ausgestreckt, gereckt; plur. fem.) Jes. 3, 16 Kethib; נִיחֹיָהוּ Qeri; vgl. Ps. 62, 4 etc; 2 M 6, 6 etc.

Niqtal. Perfect. נִיחֵי 4 M 24, 6 in kleiner Pausa mit erhaltenem Jod; נִיחֵה nur 2 Sm. 11, 15; נִיחֵה etc., z. B. 4 M 5, 28; Jes. 3, 26. — Impf. יִנְחֶה Sach. 1, 16; Jr. 6, 4; יִנְחֶי 2 M 21, 22; 5 M 25, 11; יִנְחֶי, mit doppeltem Paschta (oder vielmehr Paschta und Qadma, oben S. 87) steht 3 M 24, 10 bei Hahn, soll also Milel sein, ohne dass נִיחֵי אֲחֵרִי vorhanden wäre. Der Fall ist nirgends erwähnt; auch Qimchi, WB. s. v. bemerkt nichts; aber J. H. Michaelis sagt: „milra per Paschta simplex [in codice] 3. 4. 5. 15. 17. 18, at geminatum Paschta habent reliqui contra analogiam grammaticam“. Aber 2 Sm. 14, 6 hat auch Michaelis das Mahpakh [oben S. 77] bei der Paenultima. — יִנְחֶה Spr. 6, 29 etc.; לֹא תִנְחֶנִי (du sollst mir unvergessen sein) Jes. 44, 21. יִנְחֶה Inf. abs. Jr. 25, 29 einzige Form des Inf. abs. Ni. auf Sere bei den לִיָּה.

Qittel. נִיחֶה kann man in den Formen des Perfectstammes äusserlich nicht vom Ni. unterscheiden (indess steht es bloss Joel 4, 21); aber in den Formen des Imperfectstammes: יִנְחֶה etc., z. B. Jer. 30, 11. — In נִיחֶנִי (er hat mich vergessen lassen) 1 M 41, 51 ist der α -laut der Stammsilbe nicht ursprünglicher Vocal, sondern neu gewählt als Anklang an den Eigennamen מִנְחֶשֶׁה, welcher etymologisch erklärt werden soll. Qimchi 122, b: „Seine Normalform נִיחֶנִי mit Chireq, und es tritt das Pathach als eine Variante davon auf, und es ist noch [möglich?] zu sagen, dass seine Wurzel נִיחֶה sei, und dass es nach der Analogie von נִיחֶנִי 1 M 33, 11“. An diesem unnöthigen Erklärungsversuch hält er auch im WB. s. v. נִיחֶה fest, indem er auf נִיחֶה verweist und unter dieser Wurzel die fragliche Form als einzige aufstellt. Auch Buxtorf ist ihm auf dieser Spur nicht gefolgt Thes. p. 268; obgleich in der Concordanz.

In **נָחַץ** 4 M 22, 6 hat Buxtorf, Concordanz den Infinitiv Qi. erkannt, und so auch Bö. § 1074 Schluss; 1087, b, obgleich er meint, dass man das Segol nicht mit **נָחַץ** 1 M 19, 2 erklären dürfe, und zugiebt, dass schon die Punctatoren die Form als 1. plur. Impfi. Hi. (=wir werden schlagen) verstanden haben. Diese letztere Meinung vertreten auch Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v.; auch Ges.-Kautzsch § 142, 3, c; Ew. 285, c. Diese nehmen also einen Uebergang von der 1. sg. zu der 1. plur. an. Ich halte aber diesen Subjectswechsel in diesem Falle für unmöglich. Denn zunächst ist Jes. 47, 1 „nicht sollst du fortfahren, dass sie dich nennen“, welches Gesenius-Kautzsch citirt [schon Gesenius Lgb. § 222, 2] nicht mit unserer Stelle zu vergleichen, weil im Jes. der abhängige Satz gleich ist dem passiven „genannt zu werden“ [also **נָחַץ**], was man wegen Schwierigkeit des Verständnisses zu sagen vermied. Ausserdem kommt an unserer Stelle unmittelbar hinter dem angeblichen Plural wieder die 1. sg. Desswegen halte ich die Form für den Inf. Qi. und meine, dass das hellere *ä* vor dem Dagesch forte coniunctivum gesprochen worden sei, also wie 1 M 19, 2. Aus dem **נָחַץ** (= wenn etwa ich vermag zu stossen ihn) des Trg. u. dem *ἐὰν συνώμεθα παράξαι ἐξ αὐτῶν* der LXX lässt sich nichts Sicheres über die Verbalform entnehmen. Raschi hat sie als 1. plur. gefasst „**נָחַץ** = ich und mein Volk, wir werden unter ihnen einen Schlag thun“. Aber Abenesra z. St. scheint die Form als Inf. gefasst zu haben, vgl. „Es ist da das Verb, und es ist keine Beschwerde desswegen weil es mit **נָחַץ** ist [er denkt an das Verb **נָחַץ** schlagen], denn siehe, gleich ihm ist **נָחַץ** [Dn. 9, 24]“. Er meint, da sei der entsprechende umgedrehte Wechsel zwischen **נָחַץ** und **נָחַץ**(?). — Olsh. und Stade erwähnen die Form nicht.

נָחַץ (prüfen, versuchen), welches oftmals vorkommt (1 M 22, 1 etc.) hat Bö. § 1168—1172 weggelassen, weil es, als nur im Qi. vorkommend, keine Assimilation oder Aphaeresis des **נָ** zeigt.

Quttal in folgenden beiden Formen, die ich der Praxis wegen erwähne: **נָחַץ** (sie wurde geschlagen) 2 M 9, 31 in Pausa; **נָחַץ** (sie wurden geschlagen) v. 32.

Hiqtil. Perfect: **נָחַץ** (aufspringen lassen; sprengen) 2 M 29, 21 etc.; **נָחַץ** direct-causativ: ausstrecken, ausspannen; indirect-causativ: zum Neigen, Abbiegen bringen = niederbeugen, verleiten; 1 Kg. 11, 4 etc.; vgl. **נָחַץ** (sie hat ihn zum Abbiegen [devertere, einkehren] gebracht) Spr. 7, 21; **נָחַץ** (das ist eben der für „Schlagen“ gebräuchliche Verbalstamm) 1 M

19, 11 etc.; **הָצַח** 4 M 26, 9; **הָשָׁח** ([denn Gott] hat sie [eam] vergessen lassen [die Weisheit]) Hi. 39, 17. — Imperfect: **יָחַד** 3 M 16, 14; Jes. 52, 15; **יָחַד** z. B. Ps. 49, 5; **יָכַח**, bemerke **יָכַח** [er wird dich schlagen] 5 M 28, 22. 27. 28. 35; **יָכַח** Jes. 10, 24 bei Zaqeph qaton; Jer. 40, 15 bei Munach in **נָסַח אַחֲרָיו** [vgl. S. 475]; Ps. 121, 6 bei Rebia; **יָשָׁח** Hi. 11, 6. — Jussiv und Impf. consec.: **יִיחַד** 2 Kg. 17, 21 Kethib = und er entfernte; direct-causativ; anstatt **יָחַד** nach **לֹא**-Analogie, c; **יָחַד** 3 M 8, 11. 30; **אֶל־חַח** Ps. 27, 9; 141, 4; **חַח** Hos. 11, 4; in Pausa **חַח** Hi. 23, 11; **חַח** 2 Sm. 19, 15; Esra 9, 9; **חַח** Jer. 15, 6; — **יָחַד** Hos. 14, 6; **יָחַד** 2 M 2, 12 etc.; **יָחַד** 2 Kg. 15, 16 bei Athnach; bemerke **יָחַד** (und er schlug ihn) 2 Sm. 14, 6 ausnahmsweise mit dem kürzeren Perfectsuffix. Diese Auffassung der Punctatoren kann trotz der Fortsetzung des Satzes „und er tötete ihn“, trotzdem dass 3 M 5, 7; 4 M 6, 24 vor demselben Subject der Sing. steht und trotz Qimchi z. St. nicht geschützt werden [auch die LXX: καὶ ἐπαισε] gegen die Verwandlung der Form in den Plural, welche Targum (**יָחַחוּ**); Ewald § 252, a, Anm.; Böttcher II. S. 33 fordern (**יָחַחוּ**). Allerdings Olshausen § 257, e hat die überlieferte Form nicht angegriffen; auch nicht Müller § 289, kk. **יָחַד** Jona 4, 7 f.; **יָחַד** 5 M 2, 33. — Imperativ nach Erwartung; bemerke **יָחַד** 4 M 8, 7; **יָחַד** 2 Kg. 19, 16 etc. achtmal und **חַח** Ps. 17, 6 etc. sechsmal; **יָחַד** Hes. 6, 11 aber **יָחַד** 2 M 8, 12 etc. sechsmal; mit Suffix **יָחַדְנִי** (schlage mich!) 1 Kg. 20, 35. 37, worin sich ausnahmsweise der 3. Stammconsonant zeigt. — Infinitivus cstr.: **יָחַד** 2 M 23, 2 etc.; **יָחַד** 1 M 4, 15 etc.; **יָחַד** (rixare, certare) 4 M 26, 9; Ps. 60, 2.

יָחַד Jes. 33, 1 (Trg. **יָחַד**, wann du müde wirst; LXX schliesst ganz frei den Vers mit „καὶ ὡς σῆς ἐφ' ἡμαρτου οὕτως ἡττηθήσονται“) gehört hierher, wenn diese Form, wie ich denke, als Inf. Hiq. für **יָחַד** mit syncopirtem **ח** und Dagesch forte orthoconsonanticum der 1. Art [oben S. 69. f.; schon Ges. Lgb. S. 87 führte es als Beispiel dieser Erscheinung auf] von einem Verb **יָחַד** abgeleitet werden kann. So Qimchi 121, a: „יָחַד; es geht aus von dieser Wurzel (**יָחַד** hier) als Inf. in der Conjugation Hiphil **יָחַדְנִי** Jes. 33. Seine Normalform wäre **יָחַדְנִי** nach der Analogie von **יָחַדְנִי**, und beim Abhandenkommen des **ח** wurde sein Vocal auf die litera servilis **כ** geworfen; und dageschirt wurde das **כ** wegen seines [des **ח**] Mangel“. Ebenso im WB. s. v.; nur fügt er hinzu: „Seine Erklärung: Gleich

deinem Vollständigseinlassen (כהשלימד)“; ebenso im Com. z. St. Gegen die Annahme eines solchen Verb erhebt Stade § 151, a. Anm. von vorn herein Protest, weil „sich 2 demselben Organe angehörige Laute in derselben Wurzel schlecht vertragen“. Daher sagt er, unsere Form wie auch ח' ו' Hi. 15, 29 seien verdorbene Lesarten und zu emendiren. Indess haben wir auch ח' ו', ח' ל', ו' ל', und gerade der Umstand, dass zweimal ein und dieselbe Corruption des Textes in Bezug auf dieselbe Wurzel angenommen werden müsste, scheint mir diese Entscheidung unmöglich zu machen, vgl. S. 491. — Als solche Emendation ist für den Inf. Jes. 33, 1 durch Lud. Capellus vorgeschlagen worden ח' ו' [schon Raschi sagte im Com. z. St.: „Und es scheint, dass es ein Wort des Beendens (כליון) ist nach der Bedeutung; ח' ו' ein Wort für ח' ו']. Und indem Ges. Thes. gleich andern Gelehrten diese Conjectur billigte, vermuthete er für die Hiobstelle dieselbe Verschreibung eines ו' für ח'. Eine solche Verschreibung wäre nun wenigstens an sich, wenn sie, wie gesagt, nicht gerade gleichmässig zweimal im nämlichen Worte angenommen werden müsste, möglich; aber unmöglich ist die Verbesserung, welche Bö. § 292, 1, a, β etc. vorschlägt, dass die beiden fraglichen Formen aus ח' ו' und ח' ו' erst durch Assimilation [nämlich Verwandlung des labialen Nasal in den dentalen] entstanden seien. Denn dagegen sprechen drei Schwierigkeiten so stark, dass die Conjectur abgelehnt werden muss: Das Hi. von ח' ו' kommt sonst nicht vor, sondern immer das Piel; wir beobachten in ח' ו' und allen Fällen, wo in Formen dieses Verbs ח' unmittelbar neben einander stehen, keine Assimilation; und vollends ח' ו' mit Verschluckung des ו' vor dem Suffix, während wir Syncope des ו' bei diesem Verb oder vielmehr ח' ל'-Analogie nur im Inf. Qal beobachten. — Das Verb ח' ו' nun, welches wegen des zweimaligen Vorkommens angenommen werden muss, ist schon von Schultens, vgl. Ges. Thes. s. v. aus dem Arabischen = „erreichen“ gedeutet worden; so auch Fleischer bei Delitzsch. Job z. St.; Mühlau-Volck s. v. — Allzu vorsichtig drückt sich Ewald § 244, b aus, indem er sagt: „Es fragt sich hier [Jes. 33, 1], ob die Lesart richtig sei“. Olshausen erwähnt die Frage gar nicht.

Hoqtal. Perf. ח' ו' (geschlagen werden) 4 M 25, 14 etc.; auch einmal plene ח' ו' Ps. 102, 5, aber trotzdem *hūkkā* zu sprechen. — Imperfectum z. B. ח' ו' (ihr werdet [sollt] geschlagen werden) Jes. 1, 5. — Ptc. ח' ו' (perversum) Hes. 9, 9; ח' ו' (Ausdehnungen) Jes. 8, 8; ח' ו' (geschlagen) 4 M 25, 14 etc.

d) Verba א"ו quiescentia und ל"ו.

Diese sind: אבא wollen; אפה backen, kochen; אלה kräftig sein, bekräftigen; איה kommen; diess nur in gehobener Rede.

Qal. Perfect: אביתי Jos. 24, 10; 1 Sm. 26, 23; אבי Ri. 19, 25 etc. achtmal; aber אביא (sie wollten) Jes. 28, 12 mit א; vgl. darüber die Meinungen der Gelehrten im Allgemeinen oben S. 414 f. über Jos. 10, 24. Speciell bei unserer Form ist das א vielleicht mit dem Anfangslaut der Form in Zusammenhang zu bringen; אביתם 5 M 1, 26 etc. — Neben איה 5 Mose 33, 2 kommt איה Jes. 21, 12 vor (ל"א-Analogie, a) und davon leitet sich איה (wir sind gekommen) Jer. 3, 22 ab.

Imperfect: יאבה 5 M 29, 19 etc.; יאפה 2 M 12, 39; Hes. 46, 20. Jedenfalls ist an der Dehnung des ursprünglichen α und Trübung desselben zu o auch hier die Häufigkeit des Gebrauches schuld, während איה als selten gebrauchtes Wort sein α kurz behalten und gemäss der Neigung des א zu e schliesslich e bekommen hat. Denn diese verschiedene Aussprache des איה lässt sich nicht als intransitive bezeichnen, weil sonst bei den ל"ו transitive und intransitive Aussprache nicht unterschieden worden ist. — יאיה Hi. 37, 22; יאיה 3. sing. fem. Micha 4, 8; יאיה ausser Pausa Ps. 68, 32; in Pausa Hi. 16, 22; 30, 14.

Jussiv und Impf. consecutivum: אל-תבא (wolle nicht!) Spr. 1, 10; es ist diess aber nicht wahrscheinlich mit Bö. II. S. 536 verschrieben für תבא, sondern von einem voraussetzenden אבא; vielmehr nach ל"א-Analogie, c, wie schon Qimchi 86, a sagt: „א Variante für ל"; ebenso WB. s. v. und dazu „der erste Stammbuchstabe ist verborgen“. — יתמה (und sie buk es), also mit Weglassung des א, 1 Sm. 28, 24. — יתא (und er kam) Jes. 41, 25 mit Zaqeph qaton, also nicht geradezu, wie Bö. § 1164 sagt, in Pausa. Allerdings schrieb auch Qimchi 119, b, worauf er von 86, a verweist: „Und die Futurformen mit Apocope [des ל] sind mit Quiescirung des ersten Stammconsonanten יתא, יתא, יתא, יתא [vgl.] יתא Jes. 41, 25; denn es war schwer für die Zunge, lautbar werden zu lassen das א nach der Analogie von יסן etc.“ Auch Buxtorf, Thes. p. 261 und in der Concordanz schrieb Qames; und das lange α ist auch naturgemäss bei der Quiescirung des א in diesen

Imperfecten, vgl. oben S. 383. Indess haben wir auch \tilde{a} bei Quiescirung des א gerade vor folgendem Dentalen in אֲדָרָי u. s. w. 1 M 24, 36 etc. Auch ist zu beachten, was Müller § 108, a sagt: „Es ist wohl wegen der Neigung des Jussiv zur Kürze ein \tilde{a} geblieben“. Und es haben bei dem fraglichen Impf. Jes. 41, 25 nur wenige Codices das Qames (J. H. Michaelis z. St.). Dass der a -laut aber überhaupt, abgesehen von seiner Quantität, sich noch einmal zeigt, muss als Wirkung des vorausgehenden *wa* betrachtet werden, wie wir sie S. 549 beobachtet haben. — Daneben אֲדָרָא 5 M 33, 21. Qimchi 86, a: „Und es giebt Parteiungen im Lesen dieses Wortes: Ben Ascher liest es als Milel mit zwei Paschta, und Ben Naphtali als Milra mit éinem Paschta nur. Und es giebt Codices mit éinem Paschta [bei diesem Worte], und sie lassen keinen Wechsel dabei zu“. Von verschiedenen Vocalen spricht Qimchi nicht. Aber wegen der Milelbetonung schrieb man auch die letzte oder beide Silben mit Segol (J. H. Michaelis z. St.). Die Form ist nicht wahrscheinlich mit Bö. II. S. 537 verschrieben für אֲדָרָא, sondern von אֲדָרָא, und die Letzte hat das Sere und den Accent nach der Analogie aller Verba auf א. Spricht man die Letzte mit Segol und ohne Accent, so ist das eine irrthümliche Verwechselung des אֲדָרָא mit einem Verb אֲדָרָא. Ueber Spr. 1, 10 und 5 M 33, 21 noch dieses: Weil zwei Fälle derselben Art gerade von ähnlichen Zeitwörtern vorkommen, kann man nicht ein zufälliges Verschreiben annehmen (S. 491. 575). Auch Ges. Lgb. § 104, Anm. 5 und 5 M 33, 21 § 110, 2, c nimmt nur incorrecte Schreibart des א für ה an, aber nicht, wie Bö. a. aa. OO., willkürliche, unorganische Hinzufügung eines א, wo gar kein Consonant stehen sollte, oder sinnlose Metathesis des א. So, wie Gesenius, auch Ew. § 139, b: „אֲדָרָא Spr. 1, 10 von אֲדָרָא oder nach § 116, c von אֲדָרָא“; so auch Olsh. § 241, a. b; Ges.-Kautzsch § 76, 2, c. So auch Stade § 143, e, Anm. 1; 545, d in Bezug auf אֲדָרָא; aber was den andern Fall anlangt, so schreibt er § 112, c ohne Bemerkung אֲדָרָא; aber § 489, b hinter אֲדָרָא von אֲדָרָא [vgl. oben S. 560 bei 5, b] steht אֲדָרָא, als wenn diess eine gleich richtige und überhaupt probable Aussprache wäre. Es war aber nicht genügend, im Druckfehlerverzeichnis dieses Segol in Sere zu verwandeln, sondern die Form muss überhaupt § 489 gestrichen werden, da sie nicht von אֲדָרָא kommt. — אֲדָרָא Jes.

41, 5 mit Silluq bei Ultima; vgl. noch **וַיֵּאָחֲזִי** Hi. 3, 25 bei Athnach, damit alle Formen dieses Verbs genannt seien.

Imperativ. **אָמַר** (backt!) 2 M 16, 23, also mit gedehntem e; ebenso **אָתִיר** (kommt!) Jes. 21, 12 in Pausa; 56, 9. 12 ausser Pausa.

Infinitiv. **אָלַח** (bekräftigen, beeidigen) Hos. 10, 4 Inf. abs. mit der Femininendung, vielleicht im Anklang an das folgende **בָּרוּחַ** (Bö. II. S. 227).

Hiqtil. Perfect. **וַיִּקְרִי** (sie haben gebracht) Jes. 21, 14 mit erhaltenem י ausser Pausa, aber bei **וַיִּסַּח א'** Qimchi fasste die Form im Mikhlol 119, b als Imperativ Qal: „Und es wurde א mit ה vertauscht“; und im WB. s. v. sagte er nicht bloss eben dieses, sondern fügte hinzu: „Erklärung: er sagt zu den Wassern, dass sie kommen sollten entgegen dem Durstigen, und das ist der, welcher von seinem Orte wegfieht wegen der Trockenheit“. Also er sieht die Form als Imp. Qal an. Ganz so Buxtorf, Thes. p. 258 und Conc. Aber richtig als Perfect Hiqtil steht sie bei Ges. Thes.; Ew. § 141, a, nur dass dieser meint, die Form solle Imperativ sein, und es sei desswegen im Folgenden anstatt **קָדַמִּי** vielmehr **קָדַמִּי** zu lesen; richtig als Perfect bei Olsh. § 256, b; Bö. II. S. 537; Müller § 289, ii; richtig als Perfect bei Stade § 420, b, aber auch unrichtig als Imperativ § 609, b; ebenso unrichtig als Imperativ bei Ges. Lgb. S. 435 und Ges-Kautzsch § 68, 2.

Impf. consecutivum. **וַיֵּאָל** (und er liess bekräftigen, beeidigen) 1 Sm. 14, 24, anstatt **וַיֵּאָל** aus **וַיֵּאָל** (oben S. 383). Qimchi zog diese Form nicht zu **אָלַח** Mikhlol 86, a; WB. s. v., sondern zu **יָאָל**, indem er nach Aufzählung von dessen Hiqtilformen fortfährt: „Und eine andere Bedeutung [ist in] **וַיֵּאָל** [auch bei Biesenthal und Lebrecht steht das Cholem falsch über dem א] 1 Sm. 14; Erklärung: er liess sie schwören“. Aber richtig hat die Form als Impf. Hi. verbi **אָלַח** schon Buxtorf in der Concordanz. — Ges. Lgb. § 110, 2, c giebt keine Erklärung für jene Zweisilbigkeit der Form; aber Ew. § 75, d: „So leicht א seinen hauch auch ganz verhallen lassen kann, so besitzt es doch immer noch die kraft, sogar in denselben wortbildungen ihn neu aufzunehmen, wenn eine neue letzte umbildung des wortes eintritt. [Er meint die Bildung des Jussiv und Impf. consec.]“. Aber das ist ja eben die Frage, ob ein quiescirendes א noch irgendwelche Veränderung hervorrufen könne;

denn ein quiescirendes \aleph ist einfach nicht mehr vorhanden. Ob das \aleph noch dasteht, oder auch weggelassen ist, oder durch γ ersetzt ist (was ja alles in der Orthographie auftritt), das ist für den Lautbestand ganz gleichgiltig; vgl. schon oben S. 382. 388 f. Olsh. § 257, e: „Dem \aleph ist sein Consonantenwerth wiedergegeben“; er deutet aber auch die Möglichkeit einer äusserlichen Gleichmachung mit dem häufigen יָאָץ (et suscepit), vgl. oben S. 420; an; und dieses bleibt der einzige denkbare Grund zur Entstehung der Form, wie auch einige Codices und Ausgaben יָאָץ haben. Auch Land § 227, e sagt: „eenvoudig door verwarring met יָאָץ van יָאָל“; obgleich er doch hinzufügt, dass sich die Consonantenpotenz des \aleph könne erhalten haben. Bö. § 426, g: „Zur deutlicheren Annäherung an יָאָץ“; aber das kann kein Anlass zur Bildung gewesen sein. Ges.-Kautzsch § 76, 2, c giebt keine Vermuthung über die Entstehung der Zweisilbigkeit. Müller § 289, mm: „mit ungewöhnlicher Auflösung der zu erwartenden Form wajjöl = wajjā'al; s. ab. 263, p“; dort erwähnt er das יָאָל von יָאָל. Stade hat § 499 und sonst die Form überhaupt unerwähnt gelassen.

Imperativ: יָרָא (bringt!) mit ursprünglichem Jod ausser Pausa Jer. 12, 9. So richtig als Imp. bei Ges. Lgb. S. 435; Thes. s. v.; Ew. § 141, a; Olsh. 256, b; Ges.-Kautzsch § 68, 2; Stade § 609, b; aber falsch als Perfect bei Bö. II. S. 405. 537.

Infinitivus לְיָאָל (um ihn bekräftigen, beeidigen zu lassen) 1 Kg. 8, 31; 2 Chr. 6, 22.

e) Verba יָרָא und zugleich יָלַד.

Diese sind: יָרָא gedrückt, betrübt sein (nur Ni.; Qi. [indirect-causativ] und Hi.); — יָרָא werfen, niederwerfen (Qal und Qi. selten; aber häufig Hi.: etwas herauswerfen d. h. vorbringen, bekennen, gestehen); — יָרָא weich, schlaff machen, unterdrücken. Gewalt ausüben, und in dieser Bedeutung häufig das Hi.; — יָרָא hervorragend, vollkommen, schön sein (Qal); Qi. indirect-causativ; Hithq. sich schön machen; Qotqatal einmal Ps. 45, 3; — יָרָא werfen, schiessen; den Grund legen; besprengen; Ni. erschossen werden; Hi. direct-causativ, also wie Qal, werfen, schiessen; besprengen; dann, mit Weglassung von יָ (Hand): ein Zeichen geben, zeigen, unterweisen, lehren.

Qal. Imperfect. יָרָא (wir werden sie [eos] unterdrücken) Ps. 74, 8. Bö. § 881, ζ will den α -laut des Suffixes auf den

vorausgehenden Nasal zurückführen; aber das scheint mir keine Begründung. Vielleicht aber hat das folgende Wort mit mittlerer Gutturalis und zwei *a* die Wahl des Perfectsuffixes begünstigt; vgl. oben S. 224. Ges. Lgb. S. 435 nichts über das Suffix; Ew. § 249, b weist aber auf das vorausgehende [dem *a* positiv verwandte] *i* hin. Olsh. § 242, c hatte hinzugefügt: „Wenn nicht der Text hier beschädigt ist“. Stade § 631, d: „Mit נִינֹם Ps. 74, 8 meinen die Punctatoren das Nomen נִינֹן mit Suffix“. Wie ist er darauf gekommen? Das Suffix mit *a* veranlasst keineswegs zu solcher Deutung, vgl. nachher die Form aus 4 M 21, 30 etc. etc., wie richtig schon Qimchi 123, b sagt „nach der Analogie von וְנִירָם 4 M 21“; ebenso WB. s. v. Die LXX haben ihn zu der Behauptung bewogen, weil sie schreiben: *Εἶπαν ἐν τῇ καρδίᾳ αὐτῶν ἡ συγγένεια αὐτῶν ἐπὶ τὸ αὐτό Δεῦτε καταπαύσωμεν τὰς ἐσθλας κυρίου ἀπὸ τῆς γῆς*. Aber es kann bestimmt behauptet werden, dass diese Uebersetzung der LXX vollständig falsch ist. Denn die am Versanfang stehende 3. plur. ist schon vorher im Psalm vorhanden, und sie bezeichnet die Feinde Jehovas selbst und nicht deren Nachkommenschaft; ferner die LXX machen ihre Uebersetzung überhaupt nur möglich durch Einschabung eines im hebr. Texte gar nicht stehenden δεῦτε und Verwandlung des folgenden Perfects, das doch wegen der vorausgehenden Perfecte richtig ist und bleiben muss, in den Cohortativ. Auch das Targum hat diese substantivische Fassung des נִינֹם, näml. „es haben gesagt in ihrem Herzen ihre Kinder zugleich; es haben in Brand gesteckt ihre Väter alle Zusammenkunftsstätten Gottes im Lande“. Weil das Trg. nicht das Verb der zweiten Vershälfte in einen Cohortativ umzuwandeln wagte, ist seine Auffassung der ersten Vershälfte vollends sinn-, weil objectslos. Und zwar Raschi hat die targumische Fassung des נִינֹם vertreten, vgl. „allen ihren [der Israeliten] Beherrschern war ein Gedanke, den früheren wie den späteren, sich zu verbünden zur Fortschickung Israels; früher und später verbündeten sie sich dazu“; aber Abenesra hat trotz des Fehlens der Copula vor אָמְרוּ und der daraus sich ergebenden Unsicherheit über das Subject von אָמְרוּ (wie er sagt) das נִינֹם als Verbalform und zwar als Qal wie וְנִירָם gefasst, weil ja das Ptc. Qal יֹרֵם in der Bedeutung vorkomme, die sonst das Hiqtıl ausdrücke [Jr. 46, 16; 50, 16; vgl. 25, 38; Zeph. 3, 1]. Und wie Qimchi,

Buxtorf, Thes. p. 510 und Concordanz und die oben angeführten Neueren, hat auch Müller § 289, f die Form als eine verbale anerkannt.

וַיִּיָּרָא (und er war schön) Hes. 31, 7, wie Bö. § 1166 hat, nicht, wie bei Ges. Lgb. § 110, 2, e steht „13, 7“; — וַתִּיָּרֵא (und du [fm.] wurdest schön) Hes. 16, 13; auffallenderweise auf der Vorletzten betont, obgleich die Letzte einen langen Vocal hat. Qimchi 124, a: „Es ist nach der Lesung Ben Aschers Milel mit zwei Paschta, und nach der Lesung Ben Naphtalis Milra mit éinem Paschta“; ebenso WB. s. v.; vgl. denselben Gegensatz S. 577 bei 5 M 33, 21. Die auffallende Betonung hat Olsh. § 241, d; 242, c bemerkt; aber nicht Bö. § 1166; ebensowenig Stade § 556, d. Es ist also die Tonzurückziehung, welche sonst nur beim Zusammentreffen zweier Wortaccente eintritt, hier auf das Impf. consec. übertragen; jedenfalls unter Begünstigung der Zweisilbigkeit gerade dieser Verbalform und in Nachahmung von וַיִּקַּל.

וַיִּנָּרֶם (und wir bewarfen, beschossen sie) 4 M 21, 30. Hier kann man an das ך als Veranlassung denken, wesshalb der Vocalstammauslaut des Perfects vorgezogen wurde; vgl. oben S. 224. Stade § 631, d sagt hier stärker, als vorhin S. 580 bei Ps. 74, 8: „Wahrscheinlich liegt ein Textfehler vor“. Damit bezieht er sich jedenfalls wieder auf die LXX, welche καὶ τὸ σπέρμα αὐτῶν ἀπολεῖται κτλ. u. καὶ αἱ γυναῖκες für das hebr. וַיִּנָּרֶם (oben S. 353) haben. Aber die Schwierigkeiten des alexandrinischen Textes scheinen mir, wenn ich alles erwäge grösser als die des palästinischen; und die Alexandriner scheinen bloss durch die 2. Hälfte des 29. Verses auf ihre Umdeutung des 30. geführt worden zu sein. Und obgleich auch das Targum für וַיִּנָּרֶם setzt „und das Königthum hörte auf von Hesbon; es ging vorüber die Herrschaft von Dibon“, so fährt es doch fort „und sie verwüsteten bis Nophach“, hat also „die Weiber“ der LXX nicht für möglich gehalten. Qimchi, WB. s. v. „wir beschossen sie und kämpften mit ihnen, bis zu Grunde ging Hesbon“.

Imperativ: יָרֵם Jr. 50, 14. So Qimchi 123, a; WB. s. v.; Ges. Thes. s. v.; Olsh. zwar nicht im Index, aber doch § 235, e; Bö. § 1166; Mühlau-Volck s. v. Ges.-Kautzsch aber hat § 76, 2, e: יָרֵם. Ist das nun Versehen, oder nimmt er an, dass Jer.

50, 14 so zu lesen sei, weil ירה für „schiessen“ gebräuchlich ist und auch Codices so lesen? Stade hat die Form weder im Index noch im Text § 606. — ירה 2 Kg. 13, 17.

Infinitivus: Neben לִירוֹת Ps. 11, 2 oder ohne ו Ps. 64, 5 kommt vor auch, wie von ירא, לִירוֹא 2 Chr. 26, 15; ל'-Analogie, c, wie schon Qimchi, WB. s. v. sagt; bemerke den Inf. abs. ירה 2 M 19, 13.

Niqtal. Impf. יִיָּרֶה (es soll totgeschossen werden [mit Pfeilen oder Wurfspiessen] vgl. Knobel-Dillmann z. St.) 2 M 19, 13; vgl. oben S. 419. Diese Umwandlung des ו in י ist anerkannt von Qimchi, WB. s. v.; wenigstens hat er da die Form ausdrücklich als Niphal bezeichnet, obgleich er im Mikhlol 123, a sagt: „Es gehört nicht zur Conjugation Niphal, denn [da] wäre es ihm auszusprechen יִיָּרֶה; denn jedes Niphal von den Verben mit quiescirendem 1. Stammconsonanten hat ו [als Aequivalent] für den 1. Stammcons.; sondern es gehört zur Conjugation Hithpael und seine Normalform ist יִיָּרֶה“; Buxtorf, Thes. p. 266, der auch p. 285 anführt, dass manche die Form für Hithpael hielten; auch noch, ausser von den oben S. 419 angeführten Gelehrten, von Ges. Thes.; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 69, Anm. 5; Ew. § 140, b; Land § 237, b. — Participium: נִיָּרֵי [Status cstr. plur. masc.] Zeph. 3, 18, wahrscheinlich mit u für o nach der häufigen Erscheinung eines solchen Umlautes beim Tonloswerden der Silbe; und נִיָּגוֹר (gedrückte, betrübte) KL. 1, 4, wahrscheinlich mit u für o zur Vermeidung der beiden aufeinanderfolgenden ô(?). Keine Erklärung versucht Qimchi 123, a; WB. s. v.; Buxtorf, Thes. p. 265; Ges. Lgb. erinnerte S. 385 an נִיָּלֶדֶי [oben S. 406. 433]; aber ist diess nicht ganz anders? Ew. § 188, d erinnerte an מְחֹק, מְחֹקָה etc.; Bö I. S. 274 an מְחֹקָה etc. „vor Gaum- und Zahnlauten“; Olsh. § 192, a sagt nichts.

Qittel. Impf. consec. יִיָּרֶה (und er drückte, betrübte) KL. 3, 33 mit Verschluckung (Syncope) eines י und in Folge dessen unterbliebener Apocope. Vgl. oben S. 412. Die dort angeführten Meinungen der Gelehrten gelten auch für unsern Fall. — יִיָּרֶה (und sie warfen) KL. 3, 53 mit derselben Syncope. So schon Qimchi, WB. s. v.: „Seine Normalform ist יִיָּרֶה; seine Deutung יִיָּרֶה [et proiecerunt]; und beim Verlustigehen des ersten Stammlautes des Verbs ist zurückgeblieben sein Vocal beim Jod praeformativum; und nach der Ansicht

meines Herrn Vaters segensreichen Gedenkens gehört es zur Conjugation Hiphil und ist seine Normalform יִיָּדֶה; vgl. oben S. 428. — Aber kein Anlass zu solcher Unterdrückung eines *j* lag vor in יִפְסֶה (er macht ihn schön) Jr. 10, 4. — Infinitiv יִדֹּחַ (niederwerfen) Zach. 2, 4.

Hithqattel. הִתְנַחֵה (sich hinwerfen, von sich aussagen, bekennen); aber הִתְנַחֵפִי (du [fem.] machst dich schön) Jr. 4, 30.

יִפְסֶה Ps. 45, 3. Raschi z. St. hatte nichts über die Verbalform bemerkt; aber Abenesra: „Manche sagen, dass es verdoppelt sei wie שִׁחֲחֶה [HL. 1, 6] und סִחֲחֶה [oben S. 274], um einen geringeren Grad des Weiss-röthlichen zu bezeichnen, sodass es nicht menschengemäss war; wenn so, so diene יִפְסֶה zur Herabsetzung. Und die Antwort ist, dass die Verdoppelung des zweiten und dritten Stammconsonanten zur Bezeichnung eines geringeren Grades dient; jedoch wenn der erste und zweite Stammconsonant verdoppelt ist, so dienen sie zur Steigerung“. Qimchi 135, a: „Der erste Stammbuchstabe wird mit Qames chateph gelesen, und es ist eine Verbalform, dessen Nomen agentis nicht erwähnt wird [wie er sonst Pual und Hophal nennt d. h. also eine passive Conjugation], und es ist der Fall, dass sein zweiter Stammbuchstabe einen langen Vocal vor sich hat und verdoppelt ist“; WB. s. v. „Mit Verdoppelung des *h* und des *p*; und der erste Stammbuchstabe mit Chateph-Qames“. Verdoppelung des ersten und zweiten Stammconsonanten ist auch von Buxtorf, Thes. p. 272 angenommen worden. Ebenso ist die Form für Qutqatal (Pu3pa3al) von Ges. Lgb. § 73, 5 gehalten worden d. h. nach seiner Auffassung ist das vorletzte Jod der angeführten Form der wiederholte erste Stammconsonant, wie er auch im Thes. s. v. bei Pual schreibt: „geminatis duabus prioribus radicalibus“. — Gegen solche Erklärung der Form aus Verdoppelung des ersten und zweiten Stammconsonanten hat sich Ewald § 120, a ausgesprochen, indem er auf den Mangel an Belegen für solche Stammbildung hinweist, und er hat § 131, g die Form mit יִפְסֶה, vgl. oben S. 248 f., in Verbindung gebracht, indem er sagt, es habe sich von dem zu erwartenden Activum יִפְסֶה eine neue passive Aussprache so gebildet, dass das *o*, in eine volle Silbe tretend, deutlich werde und das folgende *a* vom Vorton gehalten sei. Nach dieser Erklärung ist also in unserer Form der zweite und dritte Stammconsonant reduplicirt, und das vorletzte Jod ist der ursprünglich das Verb יָפָה (schön sein) schliessende Radical, ebenso wie dann wieder das letzte Jod der vorliegenden Form. Darnach wäre also unsere Form ein Qutaltal (Pu3al3al), Passiv von Pealal. Der Erklärung Ewalds sind gefolgt Mühlau-Volck s. v. „יִפְסֶה mit passiver Umlautung“ [Ges.-Kautzsch

hat die Form weder § 55 noch § 76]. Olsh. § 252 sagt, dass vielleicht רָעָרָ beabsichtigt, wahrscheinlich רָעָ herzustellen, die vorliegende Form ganz abnorm [aber wie?] gebildet sei. Nach ihm Müller § 227 „Auch רָעָרָ Ps. 45, 3 kann eine ähnliche Form (wie רָעָרָ , mit Verdoppelung der beiden letzten Radicale) sein, ist aber ganz abnorm punctirt“. Stade § 156, Anm.; 432, a, Anm.: „Ein Pealal kann in רָעָרָ gefunden werden, falls dafür רָעָרָ zu lesen ist“. Wie die Form Ps. 45, 3 aber zu erklären ist, falls keine andere dafür zu lesen ist, hat er nicht gesagt. — Bö. II. S. 105 will den o-laut, sowenig wie bei רָעָרָ , aus der passiven Stammbildung, sondern aus Ableitung des Wortes von רָעָ erklären. Freilich habe ich nun oben S. 241 bei Gelegenheit der Erklärung von רָעָרָ mich selbst darauf berufen, dass die Aussprache von רָעָרָ auf Einwirkung des häufigen Substantivs רָעָ beruhe; vgl. dieselbe Erklärungsart oben S. 240. 244. Aber hier in unserm Falle brauchen wir keine Einwirkung des רָעָ zur Erklärung des o, und wir dürfen sie nicht annehmen, weil wir nun einmal die Verbalform רָעָרָ besitzen (oben S. 248 f.). An diese Form müssen wir uns anschliessen, wenn es bloss den o-laut zu erklären gilt. — Indess es gilt etwas anderes zu erklären. Nämlich wesshalb hat man nicht רָעָרָ gesprochen, wenn die Form nach רָעָרָ gebildet sein soll? Dass man nicht diese Silbenabtheilung gebraucht habe, diess kann Ewald nicht damit erklären, dass er sagt, das o sei in eine volle Silbe getreten, damit es deutlich werde. Die Silbenabtheilung erklärt sich nur daraus, dass die Form mit רָעָ in Zusammenhang steht und etwa bedeutet „Schönheitsbesitzer bist du“. Also bleibt es bei der Ansicht Abenesra's etc., dass der erste und zweite Stammconsonant reduplicirt sei, und ich denke mir, dass man vor das Qal רָעָ eine Silbe gesetzt, welche an רָעָ (Schönheit) erinnerte. Ich weise auf den Ausdruck des Superlativ durch Wiederholung, wie רָעָרָ etc., hin.

Hiqtil. Perfect: רָעָרָ (bedrücken) KL. 1, 5. 12; 3, 32 und noch das Ptc. Jes. 51, 23. — Und von רָעָ in der Bedeutung „wegdrücken, wegstossen“ stammt auch רָעָ 2 Sm. 20, 13. Denn weder die defective Schreibart kann ein Gegengrund sein, noch das Fehlen des Objectes, welches schon vom Targum (כִּד אֲפִיִּיָּה = als er ihn weggewandt hatte) ergänzt worden ist. So Rabbi Juda und Rabbi Jona, wie Qimchi im Com. z. St. erwähnt; Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v., und auch Bö. II. S. 103 giebt diese Möglichkeit zu. Activ ist auch die Bedeutung, wenn die Form in einer Nota zu Mikhlol 123, a von רָעָ als Qal[!]

nämlich nach der Analogie des ח"ה [1 M 16, 11, was doch, wenn es verbum finitum sein sollte, vielmehr Poel sein müsste] abgeleitet wird. — Passiv ist aber die Form schon von den LXX (ἡνίκα ἐφθασε ἐκ τῆς τρίβου) gefasst worden. Ebenso als Hophal von ח"ה durch Qimchi 117, b. 123, a „nach der Analogie von ח"ה Esth. 2, 6“ [er hätte vielmehr an ח"ה, oben S. 427 erinnern sollen, vgl. Z. 3 v. u. über Spr. 11, 25]; ebenso WB. s. v. ח"ה, wie im Com. z. St. (= ח"ה). Wie dieses möglich wäre, so auch die Meinung von Qimchi's Vater, dass die Form das Passiv des Poel sei (Mikhlol 117, b; WB. s. v), nämlich von dem ח"ה, welches auch Jes. 27, 8; Spr. 25, 4 f. die Bedeutung des Wegblasens, Wegscheuchens hat. Unmöglich ist aber die Meinung von Buxtorf, Thes. p. 272, die Form sei einfach „Pual pro ח"ה, Dagesch praeter necessitatem ejecto“. Endlich der von Bö. a. a. O., wie schon vorher von Olsh. § 245, 1 bevorzugten und von Müller § 289, a acceptirten Auffassung der Form als Passivum von Qal stehen zunächst die Bedenken gegenüber, welche überhaupt in Bezug auf dieses Passivum oben S. 192 f. 214 f. geäußert worden sind. Aber die Erklärung ist ebenso unmöglich, wie die von Buxtorf; denn zwar in ח"ה Jes. 1, 6 [oben S. 334] konnte bei dieser Auffassung das Cholem aus Ersatzdehnung für *zurru* deducirt werden; aber bei ח"ה gar nicht. Ew. und Stade erwähnen die Form nicht, und auch Thenius z. St. verliert kein Wort über die alte Streitfrage. — ח"ה 1 Kg. 8, 33 etc; ח"ה Hes. 18, 12 etc.; z. B. ח"ה (und ich werde lehren) 2 M 4, 15; 1 Sm. 12, 23; ח"ה (er hat mich geworfen) Hi. 30, 19; ח"ה (er hat ihn gelehrt) 2 Kg. 12, 3.

Imperfect: ח"ה Hi. 19, 2 mit beibehaltenem Jod vor der alten Endung *un*. — Z. B. ח"ה Ps. 6, 6; auch mit dem unsyncopirten ח des Imperfectstammes ח"ה Neh. 11, 17; ח"ה Ps. 28, 7 und ח"ה Ps. 45, 18. Vgl. über diese Formen oben S. 294 f. — ח"ה etc. Hes. 18, 7 etc. — ח"ה etc. Ps. 25, 8 etc. — Impf. consecutivum ח"ה 2 Kg. 13, 17; ח"ה (und es schossen die Schützen), wie das Kethib 2 Sm. 11, 24 zu lesen ist, ist nach ח"ה-Analogie, c gebildet für das Qeri ח"ה; so schon Qimchi, WB. s. v. ח"ה.

Ein Hoqtal ist zu erkennen in ח"ה (er wird besprengt) Spr. 11, 25 mit ח, also nach ח"ה-Analogie, a, wie von ח"ה, welches wir, wie eben vorhin 2 Sm. 11, 24, so auch oben S. 582 beim

Inf. Qal gefunden haben. Und der o-laut ist uns schon S. 427 (vgl. S. 585 bei 2 Sm. 20, 13) einmal im Hoq. eines יָרַע begegnet. Hierbei sei nachträglich erwähnt, was Land § 233, b über הִרְדַּע urtheilt: „Een vorm als הִרְדַּע von רָדַע = יָרַע kan door § 50 c verontschuldigd [?; denn dort spricht er von הִרְדַּע en uit het voorbeeld van het activum verklaard worden; vgl. § 222 b“. Da sagt er: „In vormen als יִרְדֹּל „hij wordt gebaard“ (van דָּרַל „draaijen“) *jāhūlāl* is door uitstooting der *w* (§ 50 c) een *ó* (י) ontstaan, waarschijnlijk door verkeerd begrepen analogie met het active יִרְדֹּל, waarvan de *ó* uit *ao* ontstaan is“. Diese Bemerkung ist beachtenswerth (vgl. das passive דָּרַל Ps. 51, 7; Spr. 8, 24. 25; Hi. 26, 5 und = „dolore affectus“ Jes. 53, 5). — So Ges. Thes. s. v. יָרַע; Ew. § 132, f; Olsh. § 261; „doch mag die Richtigkeit des Textes hier überhaupt zweifelhaft sein“; Ges.-Kautzsch § 69, Anm. 7. Weil das passive Prädicat im parallelen Glied auch für 11, b ein passives Prädicat verlangt, kann die Form nicht mit Buxtorf, Thes. p. 279 u. Conc. als Hiqtıl = „jacet“ gefasst werden. Diese Fassung wird aber auch schon durch 11, b allein verboten, weil es keinen Sinn giebt „und ein reichlich Tränkender, auch er wird regnen“. Eben desswegen kann nicht mit Qimchi, WB. s. v. יָרַע gesagt werden, יָרַע sei = יָרַח „Frühregen“, nämlich = „wer die Armen reichlich tränkt, der wird auch ein Frühregen genannt, wie der Regen, welcher die Erde nass werden lässt“; fast ebenso s. v. יָרַח. — Auch das א am Ende, welches doch die herrschende Lesart ist, hält mich ab, denen beizustimmen, welche die Form von יָרַח ableiten. Nämlich Bö. § 1167 will יָרַח herstellen, „als passiver Gegensatz noch durch א verdeckt“. Aber woher das א? Mühlau-Volck wollen im analyt. Anhang die Form stehen lassen, wie sie ist, aber trotzdem von יָרַח ableiten, indem sie eine Metathesis des י annehmen, also die Form für יָרַח ansehen. Aber eine solche Metathesis eines vocalisirten silbenanlautenden י nach Aehnlichkeit der Verba mediae semivocalis, anzunehmen, ist doch zu gewagt.

f) Verba יָרַע oder יָרַע quiescentia und zugleich יָרַע giebt es nicht. Die Sprache hat die mittlere Semivocalis vom Quiesciren zurückgehalten, damit die Wortgestalt nicht zu sehr verstümmelt werde. Die Verba nun, welche als mittleren Stammconsonanten eine Semivocalis mobilis haben und zugleich Verba יָרַע sind, sind folgende:

דרה langsam fließen; matt, siech, krank sein; vgl. דרית 3 M 12, 2.

אדרה Jes. 38, 15 und אדרים Ps. 42, 5 sind durch Qimchi, WB. von דרה abgeleitet worden; ebenso von Buxtorf, Thes. p. 285 und in der Concordanz. Diesen Verbalstamm zurückzuweisen, wäre aber für Buxtorf mehr Grund gewesen, als seinen oben S. 299 citirten Satz aufzustellen. — Um die Form zu erklären, hat Ges. Thes. p. 321 an das arabische ^٤سَلَّ^٥ erinnert, welches auch „tarde venit, vacillavit in incessu“ bedeute, hat aber doch noch ein Verb דרה angesetzt. Davon leitet es noch Müller § 290, m ab. Ebenso hat Ew. § 118, a an jenes arabische Verb erinnert, aber doch richtig einen Reduplicationsstamm דרה aus דרה mit Assimilation des ר (er erinnert § 117, e an יצק) angenommen. So auch Bö. II. S. 404, der דרר als weichere Ausbildung des דרב (sich langsam fortbewegen) betrachtet. Dagegen Mühlau-Volck S. 183 und Stade § 150, a gehen von der Reduplicirung eines דא aus, vgl. bei Letzterem „הרהרה aus הרהרה für דהרהרה“. Aber der Uebergang des ל"ה in ל"ה bleibt dabei störend. Olsh. § 269, d stellt die Entstehung der secundären Wurzel דרר oder דרי als unklar hin. Aber es handelt sich nicht um Entstehung einer neuen „Wurzel“, sondern um das Pilpel דרה = דרה, vielmehr דרה, wovon das Reflexiv הרהרה heissen musste. Ist diese Ableitung richtig, so bedeutet die Form Jes. 38, 15 „ich bewege mich langsam dahin“; Ps. 42, 5 „ich bewegte mich langsam dahin für sie“, als ihr Führer (Mühlau-Volck). Weder Ps. 42, 5 ist wegen des Suffixes Herstellung des Pilpel אדרים nöthig (mit Olsh. a. a. O.), vgl. ein Reflexiv mit Suffix oben S. 316; noch sind beide Formen mit Bö. a. a. O. als Pilpel aufzufassen, indem er die Verdoppelung des ersteren ד so erklärt, wie in מדבר, das er ja, vgl. oben S. 197 f., für bloss mimisch verstärkt aus מדבר hält

זרה zusammendrehen, spinnen; nur Qal Perf.: זרר 2 M 35, 25 f.

כרה brennen; nur Ni. Impf. sich verbrennen, verbrannt werden: תכרה 2. masc. Jes. 43, 2; תכרינה Spr. 6, 28.

לרה winden, sich winden um Jemanden = Jemandem anhängen im schlimmen Sinne; auch: Jemandem abborgen; Ni. sich Jemandem anschliessen; Hi. Jemanden abborgen lassen = darleihen. Vgl. z. B. ילרה Pred. 8, 15; לרה Jes. 24, 2; Ni. נלרה Jes. 14, 1. In Bezug auf

צִירִי כְּבוֹרִי Jer. 50, 5, welches von Qimchi, WB. s. v. „צִירִי כְּבוֹרִי“; Ew. § 226, c; Olsh. § 264; Ges.-Kautzsch § 51, Anm. 3 für Imperativ erklärt wird, bleibe ich bei dem Urtheil stehen, welches oben S. 184 f. begründet wurde, dass ich nämlich mit Ges. Lgb. § 92, 6 und Bö. II. S. 173 diese Form für Perfectum halte, als welche sie 4 M 18, 4; Zach 2, 15; Dn. 11, 34 in der Bedeutung „se adiungent“ steht. Der Subjectwechsel scheint mir in unserer Stelle ganz und gar nahe gelegt zu sein. Denn im ganzen vierten Verse heisst es „sie sollen kommen, gehen, suchen“; v. 5 „sollen nach Zion fragen, den Weg hierher soll ihr Angesicht gerichtet sein, kommt, und sie sollen sich [man soll sich] hängen an Jehova“. Da scheint mir בָּאֵי mehr eine Interjection zu sein. Das Wahrscheinlichste ist mir aber, dass diese Form aus יִבְאֵי verstümmelt sei. Denn das Targum übersetzt einfach יִיתֵינן וְיִתְוַסְפִּין = venient et se adiicient, ebenso die LXX: καὶ ἰξουσιν. Darnach könnte es auch יִבְאֵי geheissen haben. Und Qimchi, welcher auch im Com. z. St. die Form für צִירִי erklärt hat, der nach Art des Perfects auftrete, und an נִקְבְּצִי [Joel 4, 11; denn über Jes. 43, 9 sagt er im Com. z. St. „Perfect an Stelle des Futurs“] erinnert, muss, um den Imperativ ans Vorausgehende anzuknüpfen, einschieben „Ein jeder wird sagen zu seinem Genossen: kommt und hängt euch an etc.“. — Ni. Impf. יִלְוֶה 4 M 18, 2; Ptc. נִלְוֶה Esth. 9, 27; Hi. z. B. מִלְוֶה Jes. 24, 2.

צִירֶה fest, hart sein; nur Qi. צִירֶה feststellen, bestellen, heissen 1 M 6, 22 etc.; צִירֶתה siowetha Esth. 4, 17. Bemerke צִירֶתה (sie hat ihr befohlen) Ruth 3, 6. Qimchi 29, a hat hervorgehoben, dass das ה als Femininsuffix an der 3. sg. feminini immer ohne Mappiq geschrieben sei. Freilich meint er falsch: „Und die Normalform von פִּקְדָּתָהּ ist פִּקְדָּתָהּ, und das letzte ה und das ה sind Zeichen der Verbalwirkung (des Objectes)“. Das Raphirtsein des ה erklärt sich naturgemäss daraus, dass die 3. sg. fem. in Nachahmung des nothwendigen (oben S. 219) קִטְלָתִי etc. auch vor (הִי und) הָ (eam) den alten Vocalstamm-
auslaut verlor, also קִטְלָתָה bildete, darauf die oben S. 221 (am Ende) beschriebene Assimilation erlitt (קִטְלָתָהּ), und dass endlich das auslautende α durch die mater lectionis ה angezeigt wurde, welche selbstverständlich raphirt ist. — יִצְרֶה 1 M 18, 19 etc.; Jussiv יִצְרֶה 5 M 28, 8; יִצְרֶה 1 M 2, 16 etc.; auch יִצְרֶה 5 M 3, 18 neben fünfmaligem יִצְרֶה 5 M 1, 16. 18; Jer. 32, 13; Esra 8, 17

Qeri; Neh. 7, 2. Imp. צִוָּה Jos. 4, 16; 1 Kg. 5, 20; Ps. 44, 5, aber zehnmal abgekürzt צוּ 3 M 6, 2 etc. — Qu. צִוָּה er ist bestellt, befiehlt worden = ihm ist befohlen, geheissen worden 4 M 3, 16 etc. — מִצְוָה mit folgendem Subjects- und Objects-nomen [wie David befahl Salomo, seinem Sohne], also Ersatz des Infinitiv, Neh. 12, 45. Noch nicht erwähnt bei Ges. Lgb. S. 304, aber bei Ew. § 239, a; Bö. II. S. 235; vgl. über die Verwandtschaft des Infinitivs und gewisser Substantiva bei Qimchi 112, b.

קָה gespannt sein, vom Qal nur das Ptc. = harrend Jes. 40, 31 etc.; Ni. sich anspannen d. h. auch sich zusammen häufen, daher נִקְוָה Jr. 3, 17 und יִקְוָה 1 M 1, 9. — Qi. = harren, Perf. z. B. Ps. 130, 5; Jussiv יִקְרָה Hi. 3, 9; יִקְרָה Jes. 5, 2. 7; aber nur unverkürzt וַאֲקָה Ps. 69, 21. Neben קָה Jr. 8, 15; 14, 19 ist קָה Ps. 40, 2 einer der vier Fälle, wo der Inf. abs. Qi. nicht e, sondern o hat; vgl. oben S. 432 (Ps. 118, 18) und § 42, 4 (1 Kg. 19, 10. 14; 2 M 21, 19).

קָה speien muss wegen קִי (speiet!) Jr. 25, 27 angenommen werden. So Olsh. § 236, e und Graf z. St. Vgl. die Besprechung der gegentheiligen Ansicht unten § 42, 10, e.

רָה nass sein, sich benetzen = reichlich trinken: רָה Jr. 46, 10; יִרְהֵן Ps. 36, 9 mit beibehaltenem j vor der alten Endung un ausser Pausa; בָּרָה Spr. 7, 18. — Qi. 1) intensiv: sehr nass, benetzt sein, vgl. רָה Jes. 34, 5. 7; 2) indirect-causativ: netzen, benetzen, letzen: רָה Jr. 31, 14; יִרְהֵן Spr. 5, 19. Und hierher gehört auch

אַרְהֵן (ich benetze dich [fm.]) Jes. 16, 9. Qimchi 117, a: „Und es tritt das Wort אַ auf, indem sich der dritte Stamm-buchstabe zeigt, und das ist das ר, welches ein Aequivalent für das ה; und das י ist Aequivalent für das ר, den zweiten Stamm-consonanten; und es sollte nach der Gewohnheit das י mit Schewa sein, aber es tritt so auf, um zu zieren die Lesart, und es ist Milel mit zwei Paschta“. Ebenso im WB. s. v. und im Com. z. St.; fast ebenso Buxtorf, Thes. p. 270: „Pro אַרְהֵן, ubi media radicalis ר in י commutata et tertia ה in ר, praeter morem: Kametz autem est propter accentum in paenultima“. Das sind nur Beschreibungen des Thatbestandes. — α) Zu erwarten wäre gewesen אַרְהֵן, oder mit beibehaltenem Jod אַרְהֵן, oder, vgl. oben S. 546 beim Suffix am Infinitiv, אַרְהֵן. Und nur aus der Zugrundelegung dieser Form erklärt sich die Betonung

auf der Vorletzten. Da ist nun, was auch sonst im Hebr. vorkommt (vgl. Ges. Lgb. § 36, 2 z. B. גַּאֲרִית [Thäler] Hes. 7, 16; 31, 12; 32, 5 für גַּאֲרִית) eine Metathesis von ך und ך eingetreten. Bö. § 474, 2, α will die Metathesis aus einem Streben nach Sonderung der Gaumenlaute ך erklären, wie bei dem eben angeführten Beispiele ך ך sich sondern. Und das ist richtig, und man würde bei unserer Form besser, als von Metathesis des ך und ך, von Auseinanderstreben der Palatalen ך und ך reden. Zwar kann eingewendet werden, dass solches Streben, wenn es vorhanden gewesen wäre, oftmals sich hätte befriedigen müssen, nämlich so oft das Suffix ך vorhanden war. Indess ein ך, welches mit dem ך transponirt werden konnte, war seltener vorhanden, und wenn es vorhanden war, so wurde nicht durch Ausführung der Transposition eine so wenig analogielose Form geschaffen, wie hier, wo der Uebergang des ך in ך, obgleich diese Form sonst nicht vorkommt, doch an קִים etc. seine Analogie hat. Metathesis haben darum auch angenommen Mühlau-Volck s. v. Ges.-Kautzsch erwähnt zwar ך § 72 Schluss, aber nicht unsere Form. — β) Dagegen Ewald nimmt keine Metathesis von ך und ך an, sondern hält das ך für ein unorganisches, „zur stärkeren Trennung zweier Vocale sich eindringendes v“ § 45, d. Nämlich er nimmt, wie er § 253, a genauer sagt, ein ך an, während doch sonst nur ך vorkommt. (Es sind von mir alle existirenden Qittelformen angeführt). Daran sei die Endung getreten, also אַרְיָ; aber darauf sei das α des Voluntativs an den Stamm getreten, also eigentlich *arajjā-ēkh* entstanden, und zur Trennung der beiden Vocale sei v eingedrungen, also *arajjavekh* geworden. Aber dass in eine suffixirte Form das α des Cohortativs eingedrungen sei, ist ganz ohne Analogie, und vollends bei einem Verb לִי, wovon nur drei Cohortative existiren, und indem אַבְרָם am Versanfang vorausgeht. Freilich könnte jenes Eindringen des Cohortativ-α angenommen werden, dann wäre die Entstehung eines ך zur Beseitigung des Hiatus erklärlich, weil es dem α als näherem Verwandten des o mehr homorgan ist als ך, wie Ewald selbst durch Verweisung auf das Arabische belegt, und wie ich beim Aethiopischen ausführlich dargestellt habe, vgl. meine Aethiop. Studien S. 129 f. — Aber auch die Mitlelbetonung der Form bleibt unerklärt. — γ) Mit Hitzig z. St. einen Intensivstamm ך, also ein Qittalal, anzunehmen, ist monströs. — δ) Olsh.

§ 248, b: „Die Form א' beruht vermuthlich nur auf einem Schreibfehler; die regelrechte Form wäre אַרְיָא gewesen; vielleicht aber auch אַרְיָא zulässig“. Und so ist auch nach Stade § 634, e zu lesen Müller § 290, f; „א' ist wohl einfach in אַרְיָא zu corrigiren“.

Imperativ רִיחַ Ps. 65, 11; Hi. רִיחַ (benetzen, tränken) Jes. 55, 10; 43, 24; Jr. 31, 25; KL. 3, 15.

שָׁחַ gesetz, geebnet, gleich, passend sein. So im Qal an folgenden Stellen Perf. Hi. 33, 27; Impf. תִּשְׁחַח Spr. 26, 4; אֶשְׁחַח Jes. 40, 25; יִשְׁחַח Spr. 3, 15; 8, 11; Ptc. שֹׁחֵחַ Esth. 3, 8; 5, 13; 7, 4.

נִשְׁחַח in Spr. 27, 15 mit Silluq. Qimchi 117, b: „Zusammengesetzt aus Niphal und Hithpael; und es ist Perfectform fürs Masculinum im Singular und ist bezüglich auf דָּלָה שֹׁחֵחַ [die stets rinnende Dachtraufe], welches Masculinum ist; er sagt [dann] aus, dass eine rinnende Dachtraufe und ein zänkisches Weib gleich ist; oder es ist Particip fürs Femininum, obgleich es Milel ist; er sagt [dann] aus, dass ein zänkisches Weib mit einer stets rinnenden Dachtraufe gleich ist. Und es ist das ש, der erste Stammbuchstabe, dem ח des Hithpael vorausgesetzt nach der Norm der Buchstaben שׁו״ט, wie ich geschrieben habe [fol. 69, a], und das ח sollte dageschirt sein, und es wurde erleichtert [vereinfacht], wie andere von dieser Conjugation erleichtert worden sind, wie ich geschrieben habe“ [fol. 68, b]. Zum Nithpael rechnet er die Form im WB. s. v. Auch Ges. Lgb. § 71, 4 nahm sie für Nithqattel (mit Metathesis des Dentalen und Sibilanten), welches ja nach dem Zeugniß der Punctatoren zweimal im A. T. vorkommt, vgl. oben S. 203 am Ende und S. 409. Aber diese Form müsste נִשְׁחַח heißen. Man kann nun nicht mit Buxtorf, Thes. p. 284 das Dagesch „euphoniae causa“ ausgefallen sein lassen, kann aber doch vielleicht trotz des fehlenden Dagesch die Form für Nithqattel erklären; denn bei נִתְחַקֵּד Ri. 21, 9, welches schon Abulwalid (Röd. im Thes.) verglichen hat, ist der Ausfall des Dag. f. bei folgendem Vocal auch eingetreten, und eine ähnliche Stellung wie ק hat auch ח zur Verdoppelung und Ersatzdehnung, vgl. S. 594 die Formen von חָח; auch S. 596 f. von אָח und hauptsächlich die Pausalform von חִי ohne Dag. forte. — Darnach könnte also die Form Nithqattel sein, aber nicht von שָׁחַ als einer Nebenform von שָׂחַ, שָׂחַ (krachen, böse sein), sodass die Form = „beunruhigt, sehr bewegt, rasend“ wäre (Levy, Chald. Wörterbuch s. v. שָׁחַ), weil

wir von diesem Verb im A. T. (vgl. aber S. 593 zu Hi. 30, 22) keine Spur haben, und dieses Verb nicht einmal vom Targumisten gewählt wurde, vgl. Levy s. v. **תִּינֶחָתֵל**. Vielmehr müsste dieses Nithqattel dann vom gewöhnlichen Verb **שָׁחַח** kommen, also „gleichgestellt, gleichgeordnet sein“ bedeuten, wie auch der Targumist **הִיכָנָא** und die LXX **ὡσαύτως** übersetzt haben. Vgl. Land § 248, b: „Mogelijk ook [gehört zum Nithqattel] **וְ** „het weegt tegen elkander op“ Spr. Sal. 27: 15, doch dan met verwaarloosde verdubbeling (§ 243, wo er von **יִרְסַק** handelt)“. — Es ist aber die Betonung auf der Vorletzten, welche die meisten Auctoritäten haben, Hauptgrund gegen die Auffassung der Form als Nithqattel; vgl. Bö. II. S. 404 und Anm. dazu. Olshausen behauptete desshalb § 275, die Form sei fehlerhaft überliefert und müsse vielmehr als 3. sg. feminina Niqtal **נִשְׁחַחָהּ** in richtiger Pausalform für **נִשְׁחַחָה** abgeändert werden. Stade § 410, b „Für **נִשְׁחַחָה** Spr. 27, 15 lies **נִשְׁחַחָהּ**“. Böttcher hat aber a. a. O. die Form nicht auf eine Corruption des Textes, sondern auf eine Metathesis des **ו** im ursprünglichen **נִשְׁחַחָה** mit dem **ח** zurückgeführt. Und diese Meinung hat nicht bloss jene negativen Gründe für sich, dass nämlich die Auffassung der Form als Nithqattel kaum möglich ist, sondern auch viele positive. Denn silbenanlautendes **ו** ist auch in der Flexion der **ע"ו** von seinem Platze weg hinter den folgenden Vocal getreten, und Bö. hat § 474 die andern Transpositionen des **ו** zusammengestellt, vgl. nur dass aus **עֲוִלָּה** (Verdrehtheit, Sünde) ein **עֲלִילָה** geworden ist; silbenanlautendes vocalloses **ו** hat sich am Wortende nicht erhalten. Ausserdem kam bei der hier zu erklärenden Form noch die oftmalige Zusammenstellung des **שח** hinzu. Dieser Herleitung Böttchers haben auch Mühlau-Volck s. v. zugestimmt.

Qittel. — **שָׁחַח** setzen, beschaffen, gleich machen; ebenen; gesetzt machen Jes. 28, 25; 38, 13; Ps. 16, 8; 89, 20; 119, 30; 131, 2; **יִשְׁחַח** Hos. 10, 1; Ps. 21, 6; Ptc. 2 Sm. 22, 34; Ps. 18, 34; Hiqtıl „gleichstellen“: Impf. **אַשְׁחַח** KL. 2, 13; **תִּשְׁחַח** Jes. 46, 5.

In **תִּשְׁחַח** Hi. 30, 22 Kethib ist von den Masoreten ein Schreibfehler für **תִּשְׁחַחָה** erkannt worden und auch die LXX haben „**ἀπὸ σωτηρίας**“ (Röd. im Thes. pag. 1376 „quoad salutem“). Auch Raschi folgt dieser Spur, indem er einfach das Wort plene **תִּשְׁחַחָה** schreibt (und als weibliches Wort zum Subjecte des vorausgehenden Verbs macht, sodass das **ח** von **תִּשְׁחַחָה** nicht

sei wie das ת von תשאני); ausdrücklich so Abenesra: „Und die תושיה, welche ist wie die Quelle der Weisheit, lässt mich zerfließen“; aber nicht so Rabbi Levi ben Gerson, welcher vielmehr Gott als Subject des ganzen Verses betrachtet, indem er umschreibt: „sie zerfließt(?) und Du entfernst von mir die תושיה“. Gott wird richtig als Subject auch von 22, b betrachtet durch das Targum תמסני בתשיתא = „du lösest mich auf in Schwäche“. Denn so ist wahrscheinlich das Substantiv mit Levy, Chald. WB. zu lesen. Denn mit Buxtorf תשיתא zu lesen und etwa zu meinen, das Wort sei eine Nachbildung des masoretischen תושיה, ist unerlaubt, weil das Trg. das hebr. תושיה anders übersetzt, wie eine Vergleichung aller vorkommenden Stellen zeigt. Das Trg. setzt für das genannte hebr. Wort Jes. 28, 28 „seine Weisheit“; Mi. 6, 9 „die Lehrer“; Spr. 2, 7 „Glanz, Herrlichkeit“; 3, 21 „das Wissen“; 8, 14; 18, 1 „der Rath“; Hi. 5, 12 „den Rath ihrer Weisheit“; 6, 13; 11, 6; 12, 16; 26, 3 „die Weisheit“. Aber dem Parallelismus entspricht etwa „in Sturmeskrachen“ (Ew.), oder etwas ähnliches. Aber es ist nicht, wie unter Andern Röd. Thes. p. 1376; Mühlau-Volck S. 452. 911 thun, ein תשיה vorauszusetzen, welches zur Vermeidung des Hiatus aus dem gewöhnlichen תשאה gebildet wäre. Denn dieser Vorgang zeigt sich nicht etwa in תשא Spr. 1, 27 Kethib (als wäre es von תשא und = תשאה), weil dieses vielmehr von תשא stammt und = תשאה war, oder wirklich verschrieben ist für das Qeri תשאה. Vielmehr war Hi. 30, 22 ein תשיה [wie תקה Hoffnung] = „Aufregung, Unruhe“ beabsichtigt (Bö. I. S. 257) von dem Verb תש II = chaldäischem תשי (beunruhigt, betäubt sein). Ein Qittel תשיה von demselben Verb = „du versetzest mich in Unruhe“ mit Ges. u. A. anzunehmen, entspricht nicht dem Parallelismus, hat auch den Mangel eines Suffixes an der Form gegen sich.

Von תשי ist תשי 5 M 32, 18 als Pausalform für תשי abzuleiten, welches aus תשי nach einem oftmals im Hebr. angewendeten Gesetze entstanden ist, dass nämlich ein vocallos am Wortende stehendes י zu i wird und der vorausgehenden Silbe ihren Vocal raubt. Die Form bedeutet also „du vernachlässigtest, vergasdest“. So Röd. im Thes. s. v.; Ew. § 233, a; Mühlau-Volck s. v. Targum: אתנשיתא = du vergasdest; LXX: ἐγκατέλιπες; Raschi תשי = תשבת. — Aber als Hiqtıl von נשח (vergessen), welches oben 5, c (S. 574) behandelt worden ist,

also im direct-causativen Sinne = „Vergesslichkeit übstest du“ ist die Form aufgefasst von Ges. Lgb. § 109, 17, Anm. 1, indem er **תָּשִׁי** lesen wollte und sich wegen des auslautenden *i* und wegen des Segol auf die beiden Formen **תָּזִי** Jr. 3, 6 und **תָּמִי** Jer. 18, 23 berief, welche schon unter Nr. 2 und 5, b S. 540. 68 als beweisunkräftig besprochen worden sind. — Als Qal von **נָשָׂה** hat die Form angesehen Abenesra im Commentar z. St.: „Und sie haben vergessen; das ist das, was geschrieben ist **תָּשִׁי**; vgl. **לֹא תִנְשָׂה** [? bezüglich auf Jes. 44, 21]; und der verborgene lange Vocal hinter **ת** steht anstatt des Dagesch, welches [seinerseits wieder] ist das verschluckte (syncopirte) **א** [? leitete man es von **נָשָׂא** oder **שָׂאָה** ab]; und das **י** steht anstatt **ה**, und so ist **תָּמִי**, und es treten beide Formen als Milel auf, um zu unterscheiden zwischen dem Masculin und dem Feminin bei Verben, deren letzter Stammconsonant ein **ה** quiescens ist; aber das Sichere in meinen Augen ist, dass das **י** hinzugefügt ist, und dass die Form ist nach der Norm von **אֵל תָּזַח** [Spr. 4, 5. 27]“. Ebenso Qimchi 122, b: „**תָּשִׁי**; das **ת** mit Segol, denn seine Normalform bei Unversehrtheit des ersten Stammconsonanten wäre **תָּנִשִׁי** nach der Norm von **תָּמִי**; und nach dem Wissen der meisten Grammatiker gehört es zu Qal, und ist das Segol an Stelle des Sere wie in **תָּמִי**; und das ist sicher, weil es nicht eine Verbalform ist, welche übergeht auf einen Dritten [= ein doppeltes Object hat], wie **תָּשָׂה** Hi. 39, 17“; WB. s. v. **נָשָׂה**: „Das **י** ist an Stelle des **ה**, des dritten Stammconsonanten, und seine Normalform wäre **תָּשָׂה** und sein nächster Vorgänger **תָּנִשָׂה**“. Ebenso hat Bö. § 454, d; 490, 2; 494 die Form aufgefasst, ebenfalls mit Berufung auf die beiden Stellen aus Jer., weil er meinte, dass die Wurzel **שָׂה** für **שָׂהָה** = arabischem *sahā* nicht gesichert sei. Aber diese Etymologie ist viel gesicherter, als seine unmögliche Erklärung der Form aus **תָּשָׂה**. — Eine Entstellung der Textesform für **תָּשָׂה** nimmt Olsh. § 240, b, Anm. an, und Stade schreibt § 545, d „Der Text scheint beschädigt“.

Von **תָּזַח** kommt das Qittel **תָּזַחַי** (und er machte Zeichen = kritzelte) 1 Sm. 21, 14. Also war, wenn auch nur ausnahmsweise beim Verb, die Dehnung des *a* bei folgendem **י** im Volksmunde üblich. Diese Dehnung braucht zunächst als Ersatzdehnung für die am Wortende unterbliebene Verdoppelung keine besondere Begründung; aber bei einer Verbalform

6. Verba mit drei schwachen Stammconsonanten.

b) Aber wir haben ein Verb primae gutt., ע"ע und tertiae Semivocalis (wenn man so sagen will): הָיָה. Es ist besonders von Ges. im Thes. gegenüber Severinus Vater ausführlich begründet worden, dass die Form הָיָה 1 M 3, 22; 5, 5; 11, 12 etc. (wo sie nicht deutlich und nothwendig Nomen ist) die 3. sg. m. Pfi. und nicht das Adjectivum ist. Zugestimmt haben Ewald § 142, b; Olsh. § 233, b, Anm.; Bö. § 1118, 1;

1181, f; Mühlau-Volck, nur dass diese die Formen gleich mit zu **חיה** genommen haben; Ges.-Kautzsch § 76 Schluss; Stade § 385, b. Als Verb nahmen das **חי** an den betreffenden Stellen auch die Alten, nur dass sie in ihrer äusserlichen Art die Form von **חיה** ableiteten; vgl. Qimchi 120, a: „Und es schrieb Rabbi Juda, dass wegen der Häufigkeit des Sichbedienens dieser Wurzel sie haben wegfallen lassen das **ה** in vielen Stellen und gesagt **חי** 1 M 5; 3 M 18[, 5]; ihre Normalform ist **חיה**. Und ebenso haben sie wegfallen lassen das **ה** beim Feminin und gesagt **וחיה** 2 M 1; seine Normalform „**וחיה**“; im WB. setzt er ein besonderes **חי** an, zieht aber freilich nicht alles, was ohne Piel zu sein doppeltes Jod hat, dazu, sondern **חי**, **חיה**, **חיים** auch noch zu **חיה**. — Einmal ist *aj* zu *ai* geworden und dann als *ê* gesprochen: **רחי אחיה** (et vivat frater tuus) 3 M 25, 36 (öfter so das Nomen **חי** 1 M 42, 15 etc.; 16 Mal).

יחיה (so lebe sie) 2 M 1, 16 in Pausa ist als 3. sg. fem. Pfi. aufzufassen. Die Aufhebung der Verdoppelung haben wir bei **ע"ע** S. 325 f. 38. 52 gefunden; also ist sie bei einem vocalartigen Consonanten wie **י** und unter dem Druck des Satztones hinter langem Vocal um so leichter zu verstehen. Daran, dass **יחיה** nachgeahmt worden sei, kann nicht gedacht werden. Ewald, welcher nach Ges. Thes. früher diese Meinung vertrat, hat sie jetzt nicht mehr § 194, a. Olsh. begründet die gewöhnliche Meinung sehr gut § 82, b, indem er auf die übrigen Beispiele aufmerksam macht, in denen hinter langem Vocal die doppelte Aussprache des folgenden Consonanten sich vereinfacht hat. Ebenso Bö. § 1123, 3; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 76, Schluss; Müller § 279, a. b; Stade § 401, a. Nebenbei bemerkt, scheint es mir nur auf einer Nachahmung jener Verbalform zu beruhen, wenn die Tradition in demselben Capitel 2 M 1, 19 ein einziges Mal vom Adjectiv **חי** ein **חיות** (= vivae, vivaces) zeigt. Es scheint mir nicht mit Qimchi 120, a; WB. s. v. etc. von **חיה** zu stammen.

c) Verba primae gutt., mediae **ו** und **ל'ה**.

Von **ארה** sich wohin begeben, nachsuchen, begehren, welches nur im Qi. und Hithq. vorkommt, heisst Qi. **ארה** Ps. 132, 13; **ארה** Hi. 23, 13 etc.; Impf. **הארה** 5 M 12, 20 etc.; Hithq. **הארה** Spr. 21, 26; **הארה** Jer. 17, 16; z. B. auch

וַיִּתְּצֶה 2 Sm. 23, 15; sonst aber Jussiv und Impf. consec. וַיִּתְּצוּ und וַיִּתְּצוּ an fünf Stellen: Ps. 45, 12; Spr. 23, 3. 6; 24, 1; 1 Chr. 11, 17. Qimchi 117. 118: „וַיִּתְּצוּ etc.; der erste Stammbuchstabe mit Pathach, und wenn in Pausa, mit Qames, z. B. וַיִּתְּצוּ [oben S. 555], aber es sind auch einige aufgetreten mit Qames ausserhalb der Pausa: וַיִּתְּצוּ Ps. 45; וַיִּתְּצוּ Spr. 23; וַיִּתְּצוּ, וַיִּתְּצוּ [oben S. 542; 5 M 2, 9. 19. 24]; וַיִּתְּצוּ Jes. 41 [S. 564 f.]. Und der Grund, wesshalb וַיִּתְּצוּ, וַיִּתְּצוּ gamesirt auftreten, ist, weil sie nach der Analogie von וַיִּתְּצוּ ausgehen, und so alle die vielen ו mit verborgenem ו, welche gamesirt sind um des Quiescirenden willen, der in ihnen wohnt. Und der Grund von וַיִּתְּצוּ, וַיִּתְּצוּ ist, dass sie waren ebenso bei ihrem Unapocopirtsein gamesirt zum Ersatz für das Dagesch[, das] in ihnen [sein sollte]. Und ebenso ist es bei וַיִּתְּצוּ, welches sein sollte וַיִּתְּצוּ. — Da der dehnende Einfluss des ו auf vorhergehendes *a* z. B. durch die Segolata וַיִּתְּצוּ etc. gesichert ist, vgl. oben (S. 594 f.); da ferner diese Dehnung auch zur Vermeidung der Diphthongisirung natürlich ist (vgl. auch וַיִּתְּצוּ HL. 2, 11): so halte ich die Aussprache dieser 5 Formen mit Pathach, welche Baer zu Ps. 45, 12 vertheidigt („quae omnia, ut par est[?], pathachata sunt“), nicht für richtig. Die Nota zur angeführten Stelle des Mikhlol „es scheint, dass es [das Qames] wegen des *a* ist“ enthält vielleicht auch ein richtiges Moment.

Von einem andern איה findet sich Hithq. וַיִּתְּצוּ (und bezeichnet euch [vobis]!) 4 M 34, 10. So Qimchi, WB. s. v. איה; während Buxtorf in der Concordanz diese Form zu וַיִּתְּצוּ stellte.

Von היה gähnen, schweben, fallen, vorfallen, sich ereignen, der Fall sein, sein kommt vor der Jussiv Qal

וַיִּהְיֶה (er möge sein!) Pred. 11, 3 mit א as graphischem Abschluss, vgl. oben S. 414. 576, also für וַיִּהְיֶה. Dieses wurde aus וַיִּהְיֶה nach dem Gesetze, dass, ebensowenig wie ו, vgl. S. 593 bei וַיִּהְיֶה, ein ו vocallos am Wortende stehen konnte, sondern in seinen Vocal *u* überging und dadurch den vorausgehenden Consonanten vom Schluss der vorausgehenden Silbe losriss und zum Silbenanlaut machte. — Richtig ist die Form וַיִּהְיֶה als entferntere Grundlage genannt von Buxtorf, Thes. p. 259; Ges. Lgb. § 101, Anm. 3, d; Mühlau-Volck im analytischen Anhang; auch jedenfalls von Ges.-Kautzsch § 75, Anm. 3 nach dem Zusammenhang, in den er die Form gestellt hat. Weniger

י, welches an Stelle des dritten Stammconsonanten ist; aber weil es geschrieben ist mit ה am Ende, so hat es der Masoret nicht unter die *scriptiones defectivae* aufgenommen; und die sichere Masora über 2 Sm. 15, 33 ist [deshalb] „es ist sonst nicht ganz defective“. (auch הָיִיתָ 2 Sm. 14, 2) etc.; הָיִיתָם, aber הָיִיתֶם.

Impf. יִהְיֶה, sodass also ה als fester Consonant auftritt, und so ganz durch wie יִגָּלֶה; über das feststehende leichte Metheg bei diesen Formen vgl. oben S. 86. Bemerke nur הָיִיתָ Jer. 18, 21; 48, 6 wegen der ausnahmsweisen *scriptio defectiva*. — Jussiv und Impf. consec.: יִהְיֶה anstatt יִהְיֶה, nach der Analyse oben S. 593 über שִׁיחַ; יִהְיֶה; יִהְיֶה, יִהְיֶה 3. fem. und 2. masc.; יִהְיֶה; יִהְיֶה. — Imperativ: הָיִי (und sei!) 1 M 12, 2 etc.; הָיִי 1 M 24, 60, diess mit *a* jedenfalls wegen der positiven Verwandtschaft zwischen *a* und *i*, welche hier bei der Betontheit des *i* wirkte; הָיִי (und seid!). — Infinitivus cstr. הֵיטָה (sein) und בְּהֵיטָה (im Sein), לָהּ (zu sein), מֵהּ (vom Sein); הֵיטָהּ (mein Sein), ebenso בְּהֵיטָהּ (bei meinem Sein) etc.

הֵיטָה Hes. 21, 15 in der Verbindung לְמַעַן הֵיטָה לָהּ (damit ihr [der חֶרֶב, Schwerdt] sei [ein blanker Blitzschein]). Targ.: לְמַעַן בְּדִיל לְמַעַבְדֵּי = um zu machen Vergeltung wurde es (das Schwert) geschärft, auf dass sich freuen etc.; LXX: ὥπως γένηται εἰς στίλβωσιν (Glänzen); Raschi = לְהֵיטָה; Qimchi z. St. „הֵיטָה ist Infinitiv wie הֵיטָה und ebenso ist וְרָאָה [Ps. 142, 5; aber diess וְרָאָה ist Imperativ; oben S. 308, folglich auch וְרָאָה]; ebenso Mikhlol 112, a „nach der Analogie des Imperativ“. — Schon Buxtorf, Thes. p. 257; Ges. Thes. hat auf aramäische Analogie hingewiesen; Bö. § 987, 7 hat sogar Dn. 2, 28 ff citirt, wo לְהֵיטָה steht, welches früher für eine Zusammensetzung eines sonst nicht existirenden Inf. הֵיטָה und der Präposition ל erklärt wurde, welches aber für eine Variation der syrischen Imperfectform *něhwœ'* zu halten ist, vgl. Winer, Grammatik § 23, Anm. 2; Luzzatto § 109. Und wir haben auch keinen Grund anzunehmen, dass im Altaramäischen, was Böttcher betont, der Inf. anders von הֵיטָה gebildet worden sei, als im targumischen Aramäisch, wo er ganz regelmässig nach dem Paradigma מְהֵיטָה heisst מְהֵיטָה. — Nun hat Ewald § 238, e daran erinnert, dass auch im Qi. der Inf. cstr. einmal Hos. 6, 9 (vgl. die Form oben S. 554) mit der Endung *e* versehen sei; und diese Angabe ist richtig (bei der andern von ihm angeführten

Form, vgl. S. 599, הָעֵינַי Jer. 9, 4, ist es gerathener, sie für Inf. abs. zu nehmen). Indess im Qi. kommt diese Endung *e* beim Inf. überhaupt als die regelmässige Endung des Inf. abs. in Betracht, und bei diesem Fall im Qi. muss man also sagen, wie es auch oben geschehen ist, dass einmal die Form auf *e* als Inf. cstr. gebraucht sei. Jedoch beim Qal kommt diese Infinitivendung *e*, abgesehen von מִהֵמָּה Hes. 7, 11 [vgl. oben S. 550 u. S. 572 zur Lesart Ewalds Hes. 5, 7 וְהִמְנֵכֶם (euer euch Zählen)] und von unserem Fall, gar nicht in Betracht. — Es scheint mir desshalb kein Ausweg zu bleiben, als die leichte Verschreibung eines ה für ת anzunehmen, und also הִיָּה zu lesen. So Smend z. St. Ferner liegt es, mit Olsh. § 245, e הִיָּה zu lesen. — Mühlau-Volck schreiben aber s. v. הִיָּה „Inf. einmal הִיָּה Hes. 21, 15“; Ges.-Kautzsch, Müller und Stade erwähnen die Form nicht. — [Ewald will a. a. O. erklären, wie anstatt Segol des Imperfects beim Inf. cstr. ein Sere eingetreten sei, und beruft sich da auf die Analogie von שָׁנָה und שִׁנָּה (bei ihm § 213, e). Er schreibt in Bezug darauf: „Die ל"ה behalten nur sehr selten noch das *e* vom Impf. und zwar durch die Bildung wie im St. cstr. in *ē* verändert“. Auf Grund dieser Worte bemerkt Smend zu Hes. 21, 15: „הִיָּה von Ew. § 238, e für einen St. cstr. erklärt“].

Infinitivus abs. הָיָה oder הָיָה; Participium act. fem. הִיָּה 2 M 9, 3; Qimchi, WB. s. v. — Niqtal נִהְיָה (sich zu-tragen, ereignen, vorkommen, geschehen, werden) z. B. 5 M 4, 32; auch Micha 2, 4 mit Qimchi, WB. s. v. נִהְיָה; Dn. 2, 1, נִהְיָה Dn. 8, 27; Participium fem. נִהְיָה (facta, orta) Spr. 13, 19.

Von הָיָה (leben) Jer. 21, 9 etc. הָיָה 1 M 12, 13; Jer. 38, 17; הָיָה 5 M 30, 16; aber auch הָיָה Jr. 38, 17; הָיָה 4 M 4, 19; 14, 38; Sach. 10, 9. Die 2. plur. kommt bloss mit ך consecutivum vor: הָיָתֶם Hes. 37, 5. 6. 14; vgl. über das feststehende leichte Metheg oben S. 86. Wir wissen also nicht, ob sie ohne ך mit Chateph-Segol oder mit Chateph-Pathach gelautet hat. Nach der sonstigen Kräftigkeit des ה gegenüber dem ה von הָיָה und nach der Analogie des Inf. cstr. ist aber wahrscheinlicher Chateph-Pathach gesprochen worden, also הָיָתֶם. — Imperfectum: הָיָה 1 M 17, 18 etc. etc. — Jussiv und Impf. consecutivum: הָיָה (für הָיָה) 5 M 33, 6 etc.; הָיָה 1 M 5, 3 etc.; auch הָיָה 1 M 19, 20 etc.; הָיָה 1 M

45, 27. — Imperativ wieder bloss **חַיֵּה** (und lebe!) 1 M 20, 7; Spr. 4, 4; 7, 2 (**וְחַיֵּה**); die fehlende Form ohne **ו** hat wahrscheinlich **חִיָּה** gelautet; so richtig Böttcher § 1181, Anm.; 2. sg. feminini **חַיִּי** Hes. 16, 6 (zweimal); 2. plur. masc. **חַיִּי** 1 M 42, 18 etc. — Der Infinitivus cstr. kommt nicht ganz allein vor, sondern entweder mit Präfixen **לְחַיּוֹת** (um zu leben) Hes. 33, 12 oder mit Suffixen **חַיּוֹתָם** (reviviscere eorum, ihr Wiederaufleben d. h. Gesundwerden) Jos. 5, 8. Inf. abs. **חִיָּה** 2 Kg. 8, 10 etc. 7 Mal oder **חַיּוֹ** Hes. 3, 21; 18, 28; 33, 16.

Qittel: **חִיָּה** (am Leben erhalten; wiederbeleben) z. B. **חַיֵּתְךָ** (sie [dein Wort] hat mich wieder belebt) Ps. 119, 50 in Pausa; — **יְחִיָּה** etc. 1 Sm. 27, 9 etc., auch **אֶחָיָה** 5 M 32, 39; Jr. 49, 11. Vor Suffixen erhält sich auch mitunter das Jod als dritter Stammconsonant: **יְחַיֵּינוּ** (er wird uns wiederbeleben) Hos. 6, 2; **יְחַיֵּינוּ** Ps. 71, 20; 80, 19; 85, 7. Aber Baer lässt Hos. 6, 2 diesen dritten Stammconsonanten Jod weg. Die dort zu Ps. 143, 11 in Aussicht gestellte Bemerkung steht aber bei Ps. 71, 20. Darnach haben die älteren Texte nur einfaches Jod, und bezeugt die Masora doppeltes Jod nur Hab. 3, 2 und für das Hiqtıl Jes. 38, 16. — Imperativ nur mit Suffixen: **חַיֵּי**, aber auch mit bewahrtem Jod **חַיֵּיהֶם** (belebe es!) Hab. 3, 2. — Infinitivus cstr. **חַיּוֹת** 1 M 7, 3 etc.; Participium **מְחַיֶּה** 1 Sm. 2, 6; Neh. 9, 6.

Hiqtıl: **חַחֵה** (am Leben erhalten; wiederbeleben) Jos. 6, 25 etc.; **חַחֵיָּךְ** 4 M 22, 33, aber **חַחֵיָּם** Jos. 2, 13; Ri. 8, 19; also Segol und Pathach wechseln ganz nach der oben 5, a, Hiqtıl S. 556 wieder bewährten Regel; nur zeigt sich vor dem Suffix die Ausnahme **חַחֵיָּךְ** (du hast uns am Leben erhalten) 1 M 47, 25. Imperfect kommt nicht vor. Imperativ **חַחֵיָּךְ** (lass mich wieder aufleben!) Jes. 38, 16; **חַחֵי** (erhaltet am Leben!) 4 M 31, 18. Infinitivus cstr. **חַחֵיָּם** oder auch ohne **ו** 1 M 6, 19 etc. Inf. abs. **חַחֵה** Jos. 9, 20.

e) Verba **פ"ג**, mediae gutturalis und **ל"ה**.

Von **נָאֵה** giebt es das Qitlel (Pilel) **נֶאֱהָה** (zweckentsprechend, geziemend, hübsch, lieblich sein) Ps. 93, 5. Qimchi, WB. s. v. **נָאֵה**: „Das **נ** wird ausgesprochen mit Chateph-Pathach, und es ist Niphal im Perfect“. Baer giebt **נֶאֱהָה** (schon 1861). Und auch diess soll 3. sg. fm. Pfi. und nicht Femininum des Adjectivum sein; denn der Parallelismus **נֶאֱמָרְךָ** verlangt Ps. 93, 5

eine Verbalform und das Feminin des Adjectivum heisst נָאָה Spr. 17, 7; 26, 1; HL. 1, 5 (gegen Stade § 155, b). Diese Aussprache, die Mühlaus-Volck noch nicht erwähnt haben, ist mit הֶעֱבִירָה etc. oben S. 250 f. zusammenzustellen. — Die 3. plur. masc. נָאָה mit Verlängerung des *a* und gleichzeitigem Stummwerden des *א* Jes. 52, 7; HL. 1, 10. Qimchi a. a. O. „In ihnen allen ist das *א* quiescierend Und es gefällt, dass diese [Formen] sind von der Wurzel נָאָה, indem sich der dritte Stammconsonant zeigt“.

Von נָהָה (er [man] klagt) Mi. 2, 4 steht der Imperativ נָהָה Hes. 32, 18. — Vom Niqtal steht נִיָּהָה 1 Sm. 7, 2 [Olsh. § 265, d ist der Einzige, der die Form erwähnt], und es bedeutet nach der Bedeutung des Qal, die doch eben „klagen“ und nicht einfach „schreien, rufen“ ist, nicht mit Ges. Thes. „und sie wurden zusammengerufen“, sondern „und sie klagten bei sich [Dativus des Interesses]“; vgl. Thenius z. St.; Mü.-V. s. v. Qimchi, WB. s. v. נָהָה lässt freilich die Wahl zwischen beiden Bedeutungen: „wie um zu sagen, dass sie trauerten über ihre schlechten Thaten und sich wieder zur Nachfolge Jehovas wandten; oder es ist = und sie versammelten sich“.

נָהָה richten, leiten, führen. Dass neben dem Perfect Qal, vgl. z. B. נָהָם (duxit eos) 2 M 13, 17, nicht auch das Perfect vom direct-causativen, also mit dem Qal gleichbedeutenden Hiqtıl gebraucht werde, wie Ges. Thes. und Mühlaus-Volck s. v. sagen, ist unrichtig. Denn das Perfect Hiq. הִנְהִיחָם (duxisti eos) steht Neh. 9, 12. Die Concordanz zeigt auch noch הִנְהִיחָנִי (duxit me) 1 M 24, 48 an. Die Imperfectbedeutung wird aber nur durch die Hiqtılform ausgedrückt, nämlich יִנְהִיחָנִי (ducet me) 4 M 23, 7 etc.; הִנְהִיחָנִי (ducet me) Ps. 139, 10 etc. u. = duces me Ps. 31, 4 etc.; אֶנְהִיחֶהּ ducam eum Jes. 57 18, vgl. Hi. 31, 18; יִנְהִיחָנִי Ps. 43, 3. Der Imperativ wird wieder vom Qal genommen, also נָהָה 2 M 32, 34, vgl. נָהָה (duc me!) Ps. 5, 9; 27, 11; 139, 24. Der Infinitivus existirt wieder nur vom Hiqtıl, vgl. לְהִנְהִיחָם (um sie zu führen) Neh. 9, 19 und לְהִנְהִיחָם 2 M 13, 21. — Dass die Assimilation bei diesem Verbum mediae gutturalis unterbleibt, stimmt mit unserer Erfahrung oben S. 310—315.

f) Verba נ"ה, mediae ו und ל"ה.

Von נָהָה (einen Ort erstreben und innehaben, sitzen; zweckentsprechend, angemessen, lieblich sein) kommt vor יִנְהָה

Hab. 2, 5 (er hat einen festen Sitz, er hat Bestand). Qimchi, WB. s. v.: „Deutung: Er wird nicht wohnen (שֹׁכֵן) in einem נֶחֱלָה, und נֶחֱלָה wird genannt eine Wohnung (בֵּית־שֹׁכֵן) des Menschen“. Vom indirect-causativen, genauer: declarativen Hiqtıl: אֶנְיִדְהוּ (ich erkläre ihn für lieblich = ich verherrliche ihn) 2 M 15, 2. Qimchi, WB. s. v., starr an der äusserlichen Grundbedeutung festhaltend: „Deutung: Ich werde ihm einen Sitz (נֶחֱלָה) und eine Wohnung machen“. So auch das Targum „und ich werde ihm erbauen ein Heiligthum“; den Begriff der „Wohnung“ hält auch fest Raschi z. St. und Abenesra sagt kurz אוֹשִׁיבָהּ בְּנֶחֱלָה; aber dem Parallelismus und der augenblicklichen Situation der Worte angemessen übersetzen die LXX: δοξάσω αὐτόν. Qimchi erklärt freilich auch das נֶחֱלָה adj. fem. Jr. 6, 2 von der ersten Grundbedeutung aus: „Und man beschreibt das Weib mit diesem Wort, weil sie beständig im Hause sitzt“. Darin hat er wahrscheinlich richtig geurtheilt. — Die Sprache hat die Assimilation nicht eintreten lassen, damit das Verb nicht unkenntlich werde.

g) Verba פִּי"ר, mediae gutturalis und לִ"ה.

Von יָאָה kommt vor יֵאָהֱרָה (es ist angemessen) Jer. 10, 7 in Pausa. Nicht einfach weil sie diese Pausalstellung der Form verkannten, sondern weil sie eine Wurzel zu den oben S. 499 f. genannten Formen suchten, haben Qimchi 88, a; WB. s. v. und Buxtorf, Concordanz die fragliche Form von einem יָאָה abgeleitet. Nicht bloss existirt nun aber dieser Stamm nicht, sondern das Aramäische zeigt uns auch deutlich ein יָאָה. Darum ist richtig diess zu Grunde gelegt worden von Ges. Thes.; Bö. II. S. 461; Mührlau-Volck s. v.

יָעָה kommt als Perfectum consecutivum vor Jes. 28, 17 „und er wegraffen wird“. So Qimchi 123, b; WB. s. v. = יִסִּיר; Buxtorf, Concordanz; Ges. Thes. etc.

Schlussbemerkung. Dass in Verben mit mehreren schwachen Consonanten diese seltener zu Unregelmässigkeiten Anlass geben, hat seinen Hauptgrund darin, dass der unbewusst schaffende Sprachgenius die Formen der betreffenden Verben nicht allzusehr von ihren Typen abweichen lassen wollte. Als Nebengrund mag mitgewirkt haben, dass die schwachen Consonanten in der Nachbarschaft anderer schwacher Consonanten leichter sich behaupten konnten, als in der Nachbarschaft starker Consonanten.

§ 42. Verba נ"ל.

Vorbemerkung: „quiescentia“ braucht man nicht mit Ges. Lgb. § 108 hinzuzusetzen, weil nicht, wie die נ"ד, sich auch die נ"ל in non-quiescentia und quiescentia theilen, vielmehr alle Verba נ"ל zur dritten Hauptclasse der schwachen Verba, nämlich den Verbis quiescentibus, gehören, deren Darstellung § 35 beginnt. Qimchi 124, a giebt folgende Vorbemerkung: „Und diejenigen, deren letzter Stammconsonant ein נ ist, gehören zu den Verben mit quiescirendem 3. Stammconsonanten. Wisse, dass diese Verba sich mit denjenigen unter den Verben mit quiescirendem drittem Stammconsonanten vermischen, deren dritter Stammconsonant ה ist; denn sie sind verwandt, wie du bei denjenigen sehen wirst, welche ich dir erwähne“. Und nun giebt er in alphabetischer Reihenfolge eine Anzahl Verba נ"ל (und ה"ל).

Paradigma: נָפַץ treffen, erreichen, finden.

1. Transitives Qal.

Perf.	Impf.	Imp.	Inff.	Ptcc.
נָפַץ	יִנָּץ	נָפַץ	נָפֹץ	נִפְּץ
נָפַצְתָּ	תִּנָּצִי	נָפַצְתָּ	נָפֹצִי	נִפְּצִי
נָפַצְתָּ	תִּנָּצְנָה	נָפַצְנָה		
נָפַצְתָּ				

Aus dem Paradigma abstrahirte Regeln:

Dass diese נ"ל ursprünglich Verba tertiae gutturalis sind, zeigt der *a*-laut des Imperfects und des Imperativs. Der **Gutturalcharacter** des נ ist also der **erste Trieb**, welcher in der Flexion dieser Verba waltet.

Der schwache Laut der Gutturalis נ ist aber im Silbenschluss später nicht zur Aussprache gekommen d. h. quiescirt, und indem die Aussprache des Spiritus lenis angestrebt, aber nicht vollzogen wurde, wurde das vorausgehende homorgane *a* zum Ersatz gedehnt (daher נָפַץ, נָפַצְתָּ etc., יִנָּץ etc., נִפְּץ), und am Wortschluss hinter den nichthomorganen Vocalen *e, i, o, u* das Pathach furtivum verschmäh (נָפֹץ, נָפֹצִי, נִפְּצִי etc. etc.). **Quiescirung des נ ist Trieb 2, a.** — Bemerke קָרָאָהּ (rufen) 2. sg. fem. Jr. 3, 4 Kethib mit der alten Endung Jod. Aber gewöhnlich heisst die Form קָרָאָהּ (und du [fm.] sollst nennen)

nach der Lesart von Baer 1 M 16, 11 (1869) und der Bemerkung von Delitzsch zu 1 M 20, 16 (1872). Aber bei derselben Form „und du (fm.) wirst nennen“ Jes. 60, 18 hat Baer (1872) kein Schewa drucken lassen und Delitzsch im Com. z. St. (1879) nichts bemerkt.

Im weiteren Verlauf der Sprachentwicklung hat auch das silbenanlautende \aleph mehrfach seinen Vocal an den vorausgehenden vocallosen Consonanten abgegeben und ist also hinter seinen eigenen früheren Vocal getreten: **Syncope des \aleph** ; **Trieb 2, b**. Vgl. darüber schon S. 276 bei den Formen von מִצְאֵה . War der dabei auf das silbenanlautende \aleph folgende Vocal ein plene geschriebener, so ist der Chireqpunct allerdings unter den dem \aleph vorausgehenden Conson. (z. B. מִצְאֵה(ר)ל 1 Chr. 12, 2), der Cholempunct aber auf die rechte obere Ecke des nunmehr quiescirenden \aleph gerückt (z. B. הַטְּאִירְתָּהּ deine Sünden Jes. 44, 22). War der folgende Vocal aber Schureq, so konnte der Schureqpunct nicht gerückt werden und er blieb daher mit sammt dem \aleph hinter dem syncopirten \aleph (z. B. מִצְאֵה Dn. 1, 4); vgl. oben S. 45. 120; unten S. 612. 629.

Das nach Trieb 2, a oder 2, b nicht mehr ausgesprochene \aleph ist auch öfters nicht mehr geschrieben worden: **Ellipse des \aleph** ; **Trieb 2, c**; beim transitiven Qal: מִצְאֵה 4 M 11, 11; die andern Fälle unten.

Der \ddot{a} -laut von הַמִּצְאָה und מִצְאָה könnte aus Dissimilation der beiden α erklärt werden, welche nach der Erwartung zusammenstossen sollten. So sagt Olsh. § 235, d: „Während sich das ursprüngliche α im Sing. masc. [מִצְאָ] in \ddot{a} verlängert, findet im Plur. fem. nur die schwächere Verlängerung in \acute{a} Statt, vielleicht aus Anlass der lautlich verwandten Formen von הָלָ “. Er will also das Material zur Entstehung des \ddot{a} , welches nicht, wie er sagt, eine Verlängerung, sonder wesentlich ein Umlaut von α ist, aus den Verbis $\aleph\text{ל}$ selbst hernehmen und nur den Anlass der Bildung von den הָלָ herholen. Diese Erklärung wird aber nicht Stich halten; denn הַמִּצְאָה musste, wenn es sich aus sich selbst entwickeln sollte; zu הַמִּצְאָה werden, wie das Perfect מִצְאָה zeigt. Es ist zwar an die häufige Begünstigung des α durch \aleph zu erinnern (S. 237. 243. 394. 397. 576); aber es lässt sich kein verschiedener Einfluss des \aleph in מִצְאָה und הַמִּצְאָה etc. annehmen. Wäre \aleph der Factor gewesen, so hätte es gleichmässig das \ddot{a} zu \acute{a} ge-

dehnt. Also aus sich selbst können diese Verbalformen nicht erklärt werden. Muss man aber die \aleph' zu Hilfe nehmen, dann genügt es nicht zu sagen, dass sie den Anlass zu dieser Dissimilation von \bar{a} und \bar{a} gegeben hätten; sondern man muss sagen, dass sie das Vorbild gegeben haben. — Noch weniger lassen sich also jene Formen erklären, wenn man mit Land § 207, e; 210 e; Bickell § 127. 42; Müller § 293. 76; Gesenius-Kautzsch § 74, 2, Anm. jenen Zusatz Olshausen's von dem durch die \aleph' gegebenen Anlass zur Entstehung des \bar{a} streicht und die \aleph' rein aus sich allein erklären will. — Dieses Streben der genannten Gelehrten nach organischer Erklärung der \aleph' aus ihnen selbst führt also schon beim Qal nicht zum Ziel, führt bei den andern Verbalstämmen, wie wir sehen werden, zu unrichtigen Vorstellungen und widerspricht der thatsächlichen Geschichte der beiden Verbalclassen \aleph' und \aleph' , welche zu einer immer stärker werdenden Vermischung und schliesslichen Vereinigung beider geführt hat. Desshalb muss man bei der alten Erklärung bleiben, dass der **dritte Trieb**, welcher die Flexion der \aleph' bewegte, die **Verwandtschaft derselben mit den \aleph'** ist. So Qimchi, indem er zwar nicht besonders über dieses \bar{a} spricht, aber nach der oben citirten Vorbemerkung die \aleph' überhaupt als nahe Verwandte der \aleph' behandelt, sie auch richtig hinter die \aleph' setzt (und so richtig alle ausser Buxtorf, Ges. Lgb., Olsh., Bickell, Ges.-Kautzsch); ferner ausdrücklich Buxtorf, Thes. p. 234: „ \aleph' Saegol in penultima est ex forma Quiescentium tertiâ \aleph' “; Ges. Lgb. § 108, 2, Anm.; Ew. § 198, b; Bö. § 1079; Stade § 537. Dieses \bar{a} ist nachgeahmt worden in den übrigen Verbalstämmen.

Einzelheiten: Beim Perf. consecutivum ist die 2. sg. m. theils auf der Vorletzten betont geblieben, theils auf der Letzten betont worden; vgl. \aleph' (und du wirst rufen) 1 M 17, 19 etc., aber \aleph' Jr. 2, 2; 3, 12. Die 1. sg. aber ist immer auf der Vorletzten betont geblieben, vgl. \aleph' (und ich werde rufen) 2 M 2, 7; 33, 19; Jes. 22, 20; Hes. 36, 29; 38, 21 (nach der Concordanz; dass zweimal ein ein- oder anderthalbsilbiges Wort folgt, ist gleichgiltig). So Bö. § 974, 3.

Zu \aleph' 2 M 1, 10, vgl. oben S. 182 f. 285—87. 323. 402, ist das folgende \aleph' als Collectivum „Kriege“ gedacht (also = „werden sich ereignen, eintreten“), wie in \aleph'

(die Kriegereignisse, welche ihn umgeben haben) 1 Kg. 5, 17. So Ges. Lgb. S. 800. Aehnlich Buxtorf, Thes. p. 412: „Quum evenerint bellum hoc est, ulla bella“; und vgl. schon Abenesra z. St. „Wenn sich ereignen die Ereignisse eines Krieges (כִּי קִרְרוּ מִן); Raschi z. St. erwähnt die Form nicht; ganz wie Ges. Lgb. auch Müller § 507 „wenn sich erheben Streitigkeit(en)“; und ganz so schon Qimchi, WB. s. v.: „Er will sagen: Krieg und Krieg“, d. h. Krieg auf Krieg [welche unmögliche Deutung der fraglichen Form Qimchi an einem andern Orte gegeben hat, ist oben S. 497 bemerkt; und dass auch die Dikduke § 55 die Form falsch als Singular betrachten, ist im Zusammenhang oben S. 560 erörtert]. Daran können die Punctatoren gedacht haben, und dieses erklärt ihre Punctuation, die doch allemal zuerst zu erklären ist, ganz natürlich. Es ist also auch diese Form kein Beweis dafür, dass an die 3. sg. fem. das הָ gehängt worden sei, wie ausser Früheren Ew. § 191, c annimmt, nur halb von Bö. I. S. 133 secundirt. — Eine ganz andere Frage ist, ob das Schluss-הָ an jener Form ursprünglich und nicht aus וֹ verderbt ist; vgl. solche Verschreibung oben S. 152. 159. Dieses letztere ist sicher, weil der Samaritaner, das Targum (אֲרִי יַעֲרֵעֲנָא קָרֵב) = wenn uns treffen wird Krieg) und die LXX [συμβῆ ἡμῖν] das Suffix für „uns“ an jener Form voraussetzen, und nicht angenommen werden kann, dass umgedreht die fast unerklärliche Lesart der Masoreten in diese natürliche Lesart der Versionen verändert worden sei. So Knobel z. St.; Bö. II. S. 418; Stade § 536, b; Dillmann z. St. Olsh. und Ges.-Kautzsch erwähnen die Stelle nicht.

Der Cohortativ findet sich nur selten: נִסְבְּאוּהָ (wir wollen schlürfen, zechen) Jes. 56, 12 und hinter Wav consecutivum in וְאֶקְרָאוּהָ (und ich rief) 1 Sm. 28, 15, wo ausnahmsweise das *a* der Stammsilbe beibehalten und dem ה cohortativum zur Dissimilation *ä* gegeben ist. Qimchi 18, a: „Weil diese [ausser der jetzt fraglichen Form noch יִדְשְׁנָה, oben S. 190; Ps. 20, 4] nach der Art von וְאֶקְרָאוּ ausgehen, welche in Segol auslauten, lauten diese ebenso aus“; das wäre nicht bloss eine ganz äusserliche Gleichmacherei der Sprache, sondern wird auch durch das Vorhandensein dreier Cohortative der וְאֶקְרָאוּ, S. 532 widerlegt. Richtig schon Buxtorf, Thes. p. 235: „Cum Saegol loco Kametz euphoniae causâ“; Bö. I. S. 194. Ges. Lgb. S. 286; Ew. § 228, c, Anm.; Olsh. § 228, b; Ges.-Kautzsch § 48, 3; Müller § 294, c;

Stade § 132 haben bloss an die andern Fälle erinnert, wo *ä* für *ā* steht; vgl. dieselben, soweit sie die Verballehre betreffen, oben S. 190. 318. 432. 508. 534.

Verstärkter Imperativ nur in רפֹּאֵה (heile doch!) Ps. 41, 5. Qimchi 15, a sagt, nachdem er שאלה, וסעודה oben S. 262, שמעה, סלחה S. 289 und ירשה S. 406 aufgezählt hat: „sie alle sind Milel; und es kommt ein Milra vor: רפֹּאֵה“; im WB. s. v. will er der Form die Bedeutung des Verzeihens (סליחה) zusprechen, sie also zu רפה ziehen; Buxtorf, Thes. p. 234 erwähnt die Form nur; ebenso Müller § 294, e. Bö. II. S. 173 meint, es sei nach Analogie von רפֹּאֵי (Ps. 6, 3) gebildet; aber das ist zu weit hergeholt, und solcher Einfluss ist unbewiesen. Aber behaupten lässt sich mit Ewald § 228, c, dass das א das *a* festgehalten habe, weil diess durch den eben vorher behandelten Cohortativ 1 Sm. 28, 15 bewiesen ist. Olsh. § 235, d erinnert durch Verweisung auf 228, c an קימה [vgl. oben S. 443] vor Gutturalen etc. Doch diese Erscheinung hat keine Beziehung zu unserm Fall, weil in diesem die Betonung auch auf der Letzten gewesen wäre, wenn das ה regelrecht angehängt wäre. Und auch Stade hat kein Recht, unsern Fall § 592, c mit קימה etc. in Verbindung zu bringen, obgleich er im Unterschied von Olsh., der in Betreff jener verstärkten Imperative der herkömmlichen Anschauung folgt, die Ansicht Hupfelds theilt. [vgl. oben S. 143. 443]; denn auch, wenn diese Ansicht richtig wäre, so würde sich doch daraus für unsern Fall keine Aufklärung darüber ergeben, wesshalb das *a* der Stammsilbe als Vortonvocal behalten worden wäre.

Neben מִצָּאן und קִרְאָן Ruth 1, 9. 20 ist קִרְאָן punctirt 2 M 2, 20. Qimchi 126, b: „קִרְאָן Ruth 1, 20; es ist weggenommen das ה femininum aus der Schreibweise, und das א ruht, und das ר mit Sere; und ebenso מִצָּאן Ruth 1, 9; aber קִרְאָן 2 M 2, da zeigt sich das א und zwar mit Segol, und es ist nur mit einem Zeichen des Genus femininum“. Buxtorf, Thes. p. 234 erwähnt nur die Form. Ges. Lgb. S. 290 billigt die Form, und so auch Ew. § 226, c; Stade § 612, a. Man kann sich zur Erklärung der Form auf die Eigenheit des א (und der Gutturalen überhaupt), den Vocal an sich zu reißen, mit scharfem Ansatz einzusetzen, berufen, vgl. darüber S. 279. 318. 394; auch מִרְצָא HL. 8, 10 und שִׁאָּר sowie נִשְׁאָּר unten S. 631 f. Aber in unserm Falle wäre dazu keine Gelegenheit

gewesen, weil das \aleph in der regelrechten Form \aleph schon quiescirte. Daher merkt Olsh. § 235, d die Form als ganz abnorm an; bemerkt Bö. II. S. 139 „ \aleph ist wahrscheinlich herzustellen“ [S. 418 freilich spricht er inconsequent von einem „lebhaft aufgelösten \aleph “], und Ges.-Kautzsch § 46, Anm. 3 sagt: „Es ist vielleicht wie Ruth -1, 20 zu lesen“. So halte auch ich es für richtig, die Form aus einer Verirrung der Tradition zu erklären; vgl. oben über \aleph 1 M 4, 23 § 32, 5 (S. 289 f.). — Ueber den Anlass, aus welchem sich gerade an diesen beiden Stellen die Tradition verirrte, glaube ich eine plausible Vermuthung aussprechen zu können. Nämlich 1 M 4, 23 steht im parallelen Satztheile der Imperativ \aleph (merket auf!). Weil da also in zwei parallelen Sätzen die nämliche Verbalendung erst defective und dann plene geschrieben war, so glaubte man sie verschieden aussprechen zu müssen. Dass aber nicht etwa umgedreht die verschiedene Schreibweise von vornherein eine verschiedene Aussprache anzeigen sollte, liegt auf der Hand, weil das zweite Mal die Endung $nā$ nur wegen der Contraction der beiden n plene geschrieben ist und nicht ebenfalls defective geschrieben werden konnte. In 2 M 2, 20 aber geht der Form \aleph fast unmittelbar vorher \aleph . Da lag es wieder nahe, dass man die folgende Verbalendung auch *en* aussprach. Chald. \aleph ist Nachahmung, wie \aleph ; vgl. chald. \aleph Jes. 32, 9; syr. \aleph führte nur zu \aleph , wenn es herbeizuziehen wäre.

\aleph für den Infinitiv 4 M 10, 2; so Ges. Lgb. S. 304; Ew. § 239, a; Bö. II. 234.

Einzelne Formen folgen der \aleph -Analogie im besonderen Sinne. a) Die \aleph nehmen ohne Veränderung ihrer Flexion die Schreibweise der \aleph an; b) sie nehmen die Flexion der \aleph an, obgleich sie ihre Schreibweise beibehalten; c) sie nehmen Schreibweise und Flexion von den \aleph an. Wie oben bei den \aleph S. 523 füge ich ein Schema dieser \aleph -Analogie bei:

Die \aleph ahmen nach die \aleph

a) nicht in Flexion, aber in Schreibweise;

b) in Flexion, aber nicht in Schreibweise;

c) in Schreibweise und Flexion.

d) Es muss aber noch eine vierte Art der Beziehung der \aleph und \aleph unterschieden werden, nämlich diejenige, wonach einer Form von \aleph die Flexionsendungen der \aleph bloss

äusserlich angefügt sind [vgl. diesen vierten Fall Hes. 23, 49; Ri. 8, 1; Jr. 25, 12 etc.; 2 Sm. 1, 26; Jr. 50, 20; Zach. 13, 4; Jos. 6, 17]. Ich werde die einzelnen Fälle in die vier Classen bringen, indem ich sie mit ה"ל, a, b, c, d bezeichne.

Beim Qal: וְקָרָאתָ (und sie wird nennen) Jes. 7, 14; ohne Schewa unter dem ת zur Unterscheidung von der gleichlautenden 2. sg. fm. (oben S. 606); ה"ל, b und zwar Nachahmung der unverlängerten 3. sg. fem. גָּלָתָה — Dieselbe Form in der Bedeutung „sie wird begegnen“ 5 M 31, 29. Qimchi 126, a; WB. s.v.; er erwähnt aber nichts von der Unterscheidung dieser 3. sg. fem. durch Abwesenheit des Schewa von der regelmässigen zweiten sing. fem. — כָּלַתִּי (ich habe zurückgehalten) Ps. 119, 101; ה"ל, b. — כָּלַתְתִּי (du [fm.] hast mich abgehalten) 1 Sm. 25, 33; ה"ל, c. — כָּלָה (sie haben zurückgehalten) 1 Sm. 6, 10 nach Trieb 2, b und c; aber principiell richtiger nach ה"ל, c. — יִכָּלֶה (er wird verschliessen = vorenthalten) 1 M 23, 6; ה"ל, c. — תִּרְפִּינָה (sie heilen) Hi. 5, 18; ה"ל, a. — רָפָה (heile!) Ps. 60, 4; ה"ל, a; קָרָאתָ (rufen) Ri. 8, 1; ה"ל, d; מוֹצֵא Pred. 7, 26; ה"ל, b; בּוֹטָה (hohler Schwätzer) Spr. 12, 18; ה"ל, c. Diese Einwirkung der ה"ל auch auf einzelne Formen im besondern Sinne ist schon von Qimchi anerkannt worden, vgl. z. B. über die erste der aufgezählten Formen קָרָאתָ. Da verweist er Mikhlol 126, a auf eine andere analoge Form 124, b und sagt da über חָטָאתָ 2 M 5, 16, unten S. 622: „Wie חָטָאתָ, und es wurde vertauscht das ה mit ת, und das א zum Quiesciren gebracht, und es trat auf nach der Analogie von עָשִׂיתָ [oben S. 547]“. So hat er auch 125, a bei כָּלָה gesagt: „Und es kommen vor nach Art der ה-besitzer Ps. 119; 1 M 23“; und er hat auch schon verschiedene Arten von ה"ל-Analogie unterschieden, vgl. 126, a: „Und es wird geschrieben mit ה, aber ausgesprochen wie die א-besitzer רָפָה“. Ausdrücklich sagt auch schon Buxtorf, Thes. p. 229: „Verba in א finita saepe cum altera specie in ה desinentium formam commutant, sicut et illa vicissim horum formam non raro subeunt“. — Die richtige Grenze zwischen den Verben, welche als wesentlich ה"ל, und denen, welche als wesentlich א"ל zu bezeichnen sind, wird durch den Grundsatz oben S. 325. 523 f. gezogen.

2. Intransitives Qal.

טָמֵא unrein sein; מָלֵא voll sein; צָמֵא dürsten; שָׂנֵא hassen. Bloss das Perfect unterscheidet sich in der Flexion vom tran-

sitiven Verb; vgl. מָלֵא 2 M 40, 34 etc.; מִלְאָה 1 M 6, 13 etc.; מִלְאָה Hi. 36, 17; מִלְאָתִי Jr. 6, 11; Mi 3, 8; מִלְאָה mit Silluq Jes. 1, 15 gemäss oben S. 170. 230. 296. Weil also hier der letzte Stammconsonant quiescirte, demnach auch vor den Consonantafformativen die letzte Stammsilbe nicht auf zwei Consonanten schloss, hat sich (im Unterschied vom starken Intransitivum) auch vor Consonantafformativen das aus *i* zerdrückte *e* erhalten; vgl. gegen die falsche Anschauung, als hätte sich bei diesen Verben ausnahmsweise das *e* der 3. sg. msc. in die consonantisch afformirten Formen hineingezogen, unten beim Qittel S. 615. — Bemerke מִלְאָה (er hat ihn erfüllt) Esth. 7, 5. In מִלְאָתִי Hi. 32, 18 und מִלְאָתִי Ri. 4, 19 ist das stummgewordene א ungeschrieben geblieben (Trieb 2, c). — Der Imperfectstamm zeigt bei diesen Verben schon wegen seiner Bedeutung ein *a* in der Stammsilbe und lässt dieses ebenfalls durch silbenschiessendes א verlängern; also entsteht hier dieselbe Gleichheit zwischen transitiven und intransitiven Verben, wie bei den Verba tertiae gutturalis überhaupt. — Infinitivus cstr. mit Femininendung: מִמְלָאָה (unrein sein) 3 M 15, 32 etc. (Bö. II S. 225); also mit beibehaltenem ursprünglichem *u-o* vor מ, wie wir es auch S. 240. 245 bemerkt haben; aber mit Erhöhung des *u* zu *i* in מִשְׁמָלָה 5 M 1, 27 etc. (Qimchi 125, a). — Infinitivus absolutus מִלְאָה Ri. 15, 2 ist eines der wenigen Beispiele, worin der Inf. abs. Qal bei den ל"א defective geschrieben ist — Beim Perf. consecutivum bleibt das *e* immer betont; Bö. § 974, 3. — יִמְצָא (und du dürstest) Ruth 2, 9; ל"ה, c; מָלֵא (sie füllten sich) Hes. 28, 16 nach Trieb 2, b und c, oder principiell richtiger nach ל"ה-Analogie, c; מִלְאָה 4 M 6, 5. 13 etc.; ל"ה, b; oder מִלְאָתִי Jr. 25, 12 etc. [מִלְאָתִי Esth. 1, 5 ist von den Masoreten als Verschreibung corrigirt, wird aber trotzdem von Qimchi 125, a citirt „es ist geschrieben mit ו und mit ל"א, während er sonst nur die Qeri behandelt]; ל"ה, d; מִשְׁמָלָה Spr. 8, 13; ל"ה, b.

3. Niqtal.

Perf.	Impf.	Imp.	Inff.	Ptc.
נִמְצָא	יִמְצָא	הִמְצָא	הִמְצָא	נִמְצָא
נִמְצָאָה	תִּמְצָאִי	הִמְצָאִי	נִמְצָא	
נִמְצָאָתָּה	תִּמְצָאָנָה	הִמְצָאָנָה		

נִמְצָאֲתֶיכֶם (ihr seid verunreinigt) 3 M 11, 43 nach Trieb 2, c. Das ē der consonantisch affirmirten Formen des Perfects ist von Qimchi nicht erklärt worden, und auch Buxtorf, Thes. p. 238 sagt ohne Erklärungsversuch: „נִמְצָאֲתֶיכֶם; hic et in sequentibus Conjugationibus נ fere quiescit in Tzere“. Aber Ges. Lgb. S. 413: „Der Grund des Sere von נִמְצָאֲתֶיכֶם etc. liegt wahrscheinlich nur in der Aehnlichkeit dieser Verba mit den נ"ל, worin dieselbe Punctuation Statt hat“. — Ewald sagt von dem Sere im Niqtal § 198, b, nachdem er wie auch § 116. 142 von der zunehmenden Annäherung der נ"ל und נ"ל gesprochen hat: „Ferner wird das perf. Nif. beständig schon mit ē in der letzten sylbe für ā gesprochen: נִמְצָאֲתֶיכֶם neben der 3ten person sg. נִמְצָאֲתֶיכֶם ohne endung“. So sagt auch Bö. II. S. 416 deutlich „bei dem נ etc. der Perff., ausser dem Qal und den Passiven [vgl. S. 617. 620], nach Vorgang der נ"ל nur Sere“. Bickell § 127 spricht nicht über das Niqtal. — Dagegen will Olsh. § 263, b das ē mit den Worten erklären: „Abschwächung des ā der 2. Silbe in ĩ, jetzt ē“. Ebenso Land § 238, f. Das ist eben ein Machtspruch; aber keine Erklärung. Kautzsch a. a. O. ist vorsichtiger gewesen, indem er eine Erklärung wenigstens gesucht hat. Er will zwar nicht auf Formen wie נִמְצָאֲתֶיכֶם von נִמְצָאֲתֶיכֶם (vgl. oben S. 342) verweisen, und daran hat er auch Recht gethan, weil diese Niqtalbildungen ihren dortstehenden Anlass haben; aber er meint, dass sich nun eben Ni. der durchgreifenden Analogie von Qittel, Hithqattel und Hiqtıl gefügt habe. Da müssen wir also zuwarten, bis wir gesehen haben werden, ob in diesen Verbalstämmen die נ"ל sich aus sich selbst ihre Flexion gesucht haben und auf diesem Wege zufällig mit den נ"ל in vielen Puncten zusammengetroffen sind. — Vor derhand sei bemerkt, dass auch Müller dem Erklärungsversuche Olshausens nicht gefolgt ist, obgleich auch er nicht das fragliche Sere aus der Verwandtschaft der נ"ל und נ"ל ableitet, vergl. § 292: „In allen abgeleiteten Stämmen haben die consonantischen Endungen stets ē vor sich. Der Grund liegt in einer auch sonst dem נ eigenen Vorliebe für den e-Laut“. Dass diese Begründung nicht Stich hält, glaube ich beim Qal S. 606 f. nachgewiesen zu haben. — Stade sagt beim Niqtal § 437, a: „Es haben die נ"ל auch hier Sêrê“, nämlich wie im Hiqtıl § 433, a. e und im Qittel § 429, b, Anm., und diese habe ich unten S. 616 beim Qittel besprochen.

Einzelheiten: Das einzige Beispiel von Perf. consecutivum, welches Bö. § 974, 3 aufführt (וְנִמְצְאוּ Jer. 29, 14), hat also den Ton auf der Vorletzten behalten. — Ueber die Lesart וְנִקְרְאוּ (und sie wurde gerufen) Esth. 2, 14 gilt dasjenige, was oben S. 189 über die Form aus Ruth 2, 2. 7 ausinandergesetzt ist; vgl. die andern Formen S. 284 f. 301 f. — וְנִרְפְּאוּ (und sie wurden heilsam gemacht) Hes. 47, 8; Trieb 2, b; über die Aussprache schon S. 120. — אֶמְלֵא (ich will mich füllen) Hes. 26, 2 ist das einzige Beispiel von Cohortativ Ni., welches vom einfach schwachen א״ל existirt. — Die Verba mit anlautendem ר haben bei den Formen des Imperfectstammes Ersatzdehnung, vgl. וְאֶרְפָּא (so werde ich geheilt) Jr. 17, 14 etc.; Inf. הִרְפֵּא 5 M 28, 27.

ל״ה-Analogie: נִפְלְאוּ (es ist wunderbarlich) Ps. 118, 23; ל״ה, b und zwar Nachahmung der alten unverlängerten 3. sg. fm. — נִרְפְּתָה (sie ist geheilt) Jer. 51, 9 in kleiner Pausa; ל״ה, c. — נִפְלְאוּתָה (sie war ausserordentlich) 2 Sm. 1, 26; ל״ה, d; denn es ist die Endung an das Verb א״ל nur äusserlich angefügt; vgl. Genaueres unten S. 624 f. über Jos. 6, 17. — נִפְלִיתִי (ich bin wunderbarlich gemacht) Ps. 139, 14; ל״ה, a. — נִטְמִינִי Hi. 18, 3 und נִפְלִינִי 2 M 33, 16, ל״ה, c. — וְנִרְפְּוּ (und sie wurden heilsam, gesund gemacht) 2 Kg. 2, 22; ל״ה, c. — תִּמְצְאוּנָה (sie werden gefunden werden) Jr. 50, 20; ל״ה, d. — הִרְפֵּה (geheilt werden) Jr. 19, 11; ל״ה, a.

4. Qittel.

Perf.	Impf.	Imp.	Inff.	Ptc.
מִצָּא	יִמְצָא	מִצָּא	מִצָּא	מִמְצָא
מִצָּאָה	תִּמְצָאִי	מִצָּאִי	מִצָּא	
מִצָּאָתָּה	תִּמְצָאֶנָּה	מִצָּאֶנָּה		

Wir haben nunmehr gesehen, dass über den Vocal *e* vor den consonantischen Perfectafformativen in den Verbalstämmen ausser Qal 1) bei Qimchi, Buxtorf, Bickell sich keine ausdrückliche Erörterung findet. Und es ist hinzuzufügen, dass auch Land beim Piel und Hiphil § 219, c. 228, e die blosse Thatsache constatirt. 2) Gesenius und Böttcher haben das *e* bei allen Verbalstämmen, Ewald wenigstens beim Niqtal, aus Nachahmung der ל״ה erklärt. 3) Ewald sagt § 195, a: „Von wurzeln א״ל erscheint nach § 75, b statt *a* sogleich *e*, וְנִרְאָה intrans. Qal,

פִּיִּל Piel"; § 75, b sagt er nun: „Wo in der tonsylbe \tilde{a} bloss des tones wegen für \tilde{e} aufkommt, da verlängert sich bei den א"ל das ursprüngliche \tilde{e} folgerichtig gleich in \tilde{e} , ohne dass jene umwandlung des lautes [\tilde{e} in \tilde{a}] hier veranlassung hätte, vgl. ausser יִרָא von יָרָא (aber כָּבֵד von כִּבֵּד) noch טִמְאָה = כְּתִיבָה. Da zeigt es sich, wie unrichtig Ewald vom vorliegenden hebr. Lautbestande aus die Erklärung sucht. Er meint also, קָטַל hätte vor Consonantafformativen קִטְלָה etc. werden müssen, und bloss des Accentus wegen sei קִטְלָה etc. entstanden; anstatt dass er in dem Pathach der letztgenannten Form den ursprünglichen (arab.) Vocal der Form erkennt. Ist nun die Vorstellung Ewalds von einem zu erwartenden קִטְלָה unrichtig, so kann auch das Sere in מִצָּחָה nicht als Dehnung des \tilde{e} betrachtet werden. In יִרָא, יָרָא ist überdiess ein i in regelrechter Weise zerdrückt und gedehnt. 4) Müller geht bei מִצָּחָה richtig von מִצָּחָה aus, aber er führt das e auf Vorliebe des א für e zurück. Ebenso richtig gehen Andere von מִצָּחָה mit hamzirtem (nichtquiescirendem) א aus, aber auch ihre Ableitung des e ist unrichtig. Nämlich Olsh. meint § 246, b, dass bei diesen Verben ausnahmsweise das \tilde{e} der 3. pers. Pfi. auch in der 2. und 1. erscheine. Also um die א"ל aus ihnen allein zu erklären, geht man von dem Grundsatz ab, dass jede einzelne sprachliche Form aus ihrem eigenen Typus zu erklären ist, also מִצָּחָה aus קִטְלָה, vgl. die ausführliche Erörterung dieses Satzes in meinen Aethiopischen Studien S. 83—86. Kautzsch stimmt Olsh. bei, indem er § 74, 2, Anm. sagt: „Das \tilde{e} der Perfectformen in Piel, Hi. und Hithp. lässt sich auf ein zu Grunde liegendes \tilde{i} zurückführen (wie die gewöhnliche 3. pers. sing. dieser Conjugationen), mag dasselbe immerhin erst aus ursprünglichem \tilde{a} verdünnt sein“. Er meint also, das zweite a vom arabischen *qáttala* habe sich zu \tilde{i} verdünnt und dieses sei zu \tilde{e} geworden. Dagegen ist im voraus zu bemerken, dass ich diese Erklärung des \tilde{e} von קָטַל aus unmotivirtem Uebergang des ursprünglichen a in i oben S. 187 f. und S. 207 f. durch die Herleitung des \tilde{e} unmittelbar aus imälirtem a zu vermeiden gesucht habe. Sodann ist festzuhalten, dass dieser Uebergang des arabischen \tilde{a} (a) in hebräisches \tilde{e} beim regelmässigen Verb nur in der 3. sing. masc. Statt fand; in der 2. und 1. Pers. aber das regelmässige Verb immer wegen der folgenden Doppelconsonanz das ursprüngliche \tilde{a} bewahrt

hat. Von dieser Gewohnheit, die 2. und 1. Pers. nach deren eigenen Bedingungen [nämlich der dem Vocal folgenden Doppelconsonanz] entstehen zu lassen, soll nun die Sprache hier bei den א"ל abgewichen sein. Das ist nicht annehmbar. Vielmehr ist dieses ē aus der Verwandtschaft der א"ל mit der ה"ל abzuleiten. — Und Stade hat dafür einen neuen Grund gebracht § 429, b; vgl. „Man könnte meinen, dieses ē sei aus imperfectischem i entstanden [Stade leitet, wie oben S. 208 angedeutet ist, den Vocal der Stammsilbe im Perfect des Qi., Hithq., Hi. aus dem arab. Imperfect ab § 154, b; 159, b; 163, b]. Doch folgen hier die א"ל vielleicht nur der Analogie der ה"ל, welche hier früher ē hatten, aus welchem erst î entstand. Hierfür dürfte auch sprechen, dass nach Waw consecutivum der Ton rückt (וַיִּמְצְאוּ), wie bei den ה"ל, während es bei den intransitiven einfachen [= Qal-]Stämmen nicht geschieht“. Er meint mit den letzten Worten Formen, wie וַיִּמְצְאוּ, deren ē thatsächlich aus î geworden und so schwer ist, dass es hinter ו consecutivum nicht den Accent an die letzte Silbe abgegeben hat. Dagegen das ē im Qi. der א"ל hat beim ו consecutivum immer den Accent auf die letzte Silbe rücken lassen, vergl. וַיִּמְלֵא (und du sollst füllen) 2 M 28, 41 etc.; וַיִּמְלֵארוּ 1 Kg. 1, 14 etc. (Bö. § 974, 3).

קָנָא (eifern) 1 Kg. 19, 10. 14 sowie רָפָא (heilen lassen) 2 M 21, 19 sind das 3. und 4. Beispiel (vgl. S. 432 [Ps. 118, 18] und S. 589 [Ps. 40, 2]), in denen der Inf. absol. Qi. nicht e, sondern o hat. — Bei mittlerem ו immer Ersatzdehnung: וַיִּבְרָא (und schneide, haue nieder!) Jos. 17, 15. 18; Imp. בִּרָא (haue ein, grabe ein!) Hes. 21, 24; Inf. absol. als Fortsetzung des Perf. consecutivum וַיִּבְרָא (und sie hauen nieder!) 23, 47.

דָּבַא (zermalmen) Ps. 143, 3 und מָלַא Jr. 51, 34 neben 18 Mal מָלַא 2 M 35, 35 etc. Man kann zweifelhaft sein, ob man darin Beispiele von dem ursprünglichen a der zweiten Stammsilbe, welches auch beim starken Verb sich öfter zeigt, oder ה"ל-Analogie, b sehen soll. Die erstere Ansicht ist die zuerst berechnigte, hat aber keinen Vertreter gefunden; die letztere Auffassung bei Qimchi 124, b: „Und es treten mit Qames nach Art der ה-besitzer auf: [nun nennt er auch die beiden Beispiele vom einfach schwachen א"ל mit]; und Rabbi Jacob ben Eleasar schrieb מָלַא [Jr. 51, 34] mit Sere; aber wir haben es mit Qames in allen correcten Büchern gefunden“;

Buxtorf, Thes. p. 241; Ges. Lgb. S. 418; Ew. § 121, a (nur dass er von Uebergang zwischen ל"ה und ל"א in umgedrehter Weise spricht); Olsh. § 246, b; Bö. II. S. 422; Ges.-Kautzsch § 75, Anm. 21, a; Müller § 294, s; Stade § 143, e, 1, d. — רפאתי (ich habe heilsam gemacht) 2 Kg. 2, 21; ל"ה, b; ebenso רפאתי Jer. 51, 9 (wir haben geheilt); — ימלה Hi. 8, 21; ל"ה, a; — יגמא (er schlürft = rafft weg [den Erdboden]) Hi. 39, 24; ל"ה, b; — ירפוי (und sie heilten) Jer. 8, 11; ל"ה c; — מלאה (füllen) 2 M 31, 5; 35, 33; ל"ה, b; oder מלאה Dn. 9, 2; 1 Chr. 29, 5; 2 Chr. 36, 21; ל"ה, d; קנאו (eifern) 2 Sm. 21, 2; ל"ה, b.

5. Quttal.

Perf.	Impf.	Imp.	Inff.	Ptc.
מצא	ימצא	—	(מצא)	ממצא
מצאה	תמצאי		(מצא)	
מצאת	תמצאנה			

Eine consonantisch affirmierte Form des Perf. Qu. kommt nicht vor, und vom Hoq. nur eine einzige von einem zweifach schwachen Zeitworte: הבראתה (du bist gebracht worden) Hes. 40, 4. Diese zeigt nun vor dem Consonantafformativ ein \bar{a} und nicht \bar{e} . Daraus zieht Böttcher II. S. 418 den Schluss, dass die beiden rein passiven Conjugationen Qu. und Ho. vor den Consonantafformativen den Vocal a bewahrt hätten. Aber aus dieser Form von ברא lässt sich kein Schluss ziehen, weil dieses seine Vocale nach seiner Hauptanalogie קים und nicht nach seiner Nebenanalogie מצא gebildet hat, wie יצא sich hauptsächlich nach ישב (vgl. יצא) gerichtet und nur in zweiter Linie (vergl. יצא mit ישב) durch das Quiesciren des א seine Bildung hat beeinflussen lassen. Also nicht richtig hat Böttcher in seinem Paradigma z. B. מצאת punctirt. Dagegen Ges. Lgb. S. 412 (mit Berufung auf die ל"ה); Ew. S. 7 (ohne Begründung in § 195); Land im angehängten Paradigma (ohne Begründung in § 223. 233) und Kautzsch, der das Vorkommen jener einzigen Form Hes. 40, 4 in § 74, 2, Anm. erwähnt, haben richtig im Perf. Qu. und Ho. vor den Consonantafformativen ein aus der Analogie von ימצא sich ergebendes \bar{e} gesetzt, wenn auch der letztgenannte Gelehrte ebenfalls keine Begründung giebt. Müller hat die Perfectformen Pu. und Ho-

mit Consonantafformativen in den nachgelieferten Paradigmen weggelassen.

Mit mittlerem ך Ersatzdehnung: קָרָא (es ist gerufen worden) Jes. 48, 8; 58, 12; 61, 3; 62, 2; 65, 1 und Ptc. 48, 12; ausser dem Deuterojesaja nur noch Hes. 10, 13.

6. Hithqattel.

Perf.	Impf.	Imp.	Inff	Ptc.
הִתְמַצָּא	יִתְמַצָּא	הִתְמַצָּא	הִתְמַצָּא	מִתְמַצָּא
הִתְמַצָּאָה	תִּתְמַצָּאִי	הִתְמַצָּאִי	הִתְמַצָּא	
הִתְמַצָּאָה	תִּתְמַצָּאָה	הִתְמַצָּאָה		

In יִדְכָּאוּ (sie werden zermalmt) Hi. 5, 4; 34, 25 zeigt sich Assimilation des ך; überdiess für 'יִדְּ Ben Aschers sprach Ben Naphtali 'יִדְּ; vgl. Baer z. St.; oben S. 302 (1 M 27, 28); S. 419 (Hi. 29, 21). — Dieselbe Assimilation ist in יִטְמָא (er verunreinigt sich) 3 M 21, 1 etc. Ueber das Qames, welches sich in dieser Form, wie in תִּתְפַּלֵּא (du wirst dich wunderbar erweisen) Hi. 10, 16, ausser Pausa zeigt, kann wieder eine doppelte Meinung sein: a) es ist dasjenige ursprüngliche *a*, das uns auch beim starken Verb in der letzten Stammsilbe öfter entgegen tritt; b) es beruht auf ל'־ה־Analogie; b; vgl. dieselbe Frage oben S. 616 beim Qi. Hier ist nun die Entscheidung der Gelehrten anders als oben beim Qi.; weil beim starken Verb das *a* in der letzten Stammsilbe des Hithqa. sich öfter zeigt, als in der des Qi. Nämlich die erstere Ansicht haben gebilligt (Qimchi 68; WB. s. vv.; Ges. Lgb. S. 418; Müller § 294, v sprechen nicht über das Qames dieser Formen) Ew. § 141, c; Olshausen § 269, c; Böttcher II. S. 420; Stade § 501, a. Wenn ich schon oben beim Qittel die erstere Ansicht für richtiger zu erklären geneigt war, so bin ich hier um so mehr für dieselbe; also hier in Uebereinstimmung mit den Andern.

Huthqattal: הִתְמַצָּא (sie ist verunreinigt) 5 M 24, 4 in kleiner Pausa; überdiess mit Assimilation des ך. Dieses ist die erste Form dieses Passivstammes, welche uns seit § 25, 8 (S. 199) begegnet, und sie ist vom schwachen Verb überhaupt die einzige. Qimchi hat diese Formen Mikhlol 67, a verzeichnet und als Zusammensetzungen aus Ho. und Hithq. betrachtet; „und es ist nicht fremdartig, wie Viele gedacht haben“.

7. Hiqtil.

Perf.	Impf.	Imp.	Inff.	Ptc.
הִמְצִיא	יִמְצִיא	הִמְצֵא	הִמְצִיא	מִמְצִיא
הִמְצִיאה	תִּמְצִיאִי	הִמְצִיאִי	הִמְצֵא	
הִמְצִאָה	תִּמְצִאָהּ	הִמְצִאָהּ		

Vom einfach schwachen ל"א kommt das Perf. consecutivum, wie beim Qu. und Hithqa., so auch beim Hiq. nicht vor; vom doppelt schwachen Verb hat es mit éiner Ausnahme den Accent auf die letzte Silbe geschoben; vgl. unten S. 641 — פָּדַשָׁא (sie lasse grünen, sprossen) 1 M 1, 11 nicht wegen des Metheg, das die Masora fordert (J. H. Michaelis und Baer-Delitzsch z. St.) erwähnt bei Qimchi, WB. s. v., Buxtorf, Thes. p. 247; Ges. Lgb.; erwähnt als mit schwebender Silbe versehen bei Ew. § 96, a; Müller § 294, o „mit ungewöhnlicher Silbenabtheilung“; — aber die Ursache des Metheg und der schwebenden Silbe hat Olsh. § 257, d angegeben: „es wird die dem Ohre nicht angenehme unmittelbare Verbindung von d und s vermieden“; und so auch Bö. I. S. 133 „z[um] Unt[erschied] vom barbarischen *dsch*“.

וַיְהִי־לָא (und er wird ausserordentlich machen) 5 M 28, 59; ל"ה-Analogie, b. — הִמְצִיאתָהּ (ich habe dich gelangen lassen) 2 Sm. 3, 8; ל"ה, c. — מְקַנָּה (eifererregend) Hes. 8, 3. So das Targum „Eiferbild der zum Zorn Reizenden = דְּמַרְגִּיזִין“, und nur so gefasst giebt der Zusatz als Erklärung des „Eiferbildes“ einen ungezwungenen Sinn. So Raschi z. St.; Qimchi, WB. s. v. und im Commentar z. St. „Es geht nach Art der ל"ה, nach der Analogie von מְשַׁנֵּא [Hi. 12, 23, vgl. mein Urtheil über שָׁנָא oben S. 524], und die Deutung davon ist, dass das Bild Gott zum Eifer anreizt, indem es in seinem Hause ist, an dem Ort, wo seine Ehre wohnt, wie er gesagt hat [5 M 32, 21]: Sie haben mich eifern gemacht gegen etwas das nicht Gott ist“. So Olsh. § 258, a „vielleicht“; Bö. II. S. 422; Mühlau-Volck s. v. — Die Uebersetzung der LXX: τοῦ κραιμένου ist bedeutungslos, und auch die Auffassung von Ges. Thes. „welches zum Verkauf brachte, nämlich die Israeliten“ wäre ein sehr fern liegendes Wortspiel, wenn sich auch die Bedeutung „kaufen lassen = verkaufen“ für הִקְנָה hier Hes. 8, 3 [Zach. 13, 5 ist diess unmöglich; vgl. Köhler z. St.] aufstellen liesse. Hier

wäre dann הִקְנָה indirect-causativ; aber Zach. 13, 5 direct-causativ gebraucht (= das Kaufen vollbringen).

8. Hoqtal.

Perf.	Impf.	Imp.	Inff.	Ptc.
הִמְצָא	יִמְצָא	—	הִמְצָא	מִמְצָא
הִמְצָאָה	תִּמְצָאִי		הִמְצָא	
הִמְצָאָתָּ	תִּמְצָאָנָה			

Wie schon beim Quttal erwähnt ist, kommt vom Perfect Ho. nur die eine Form הִבְאִתָּה vor. Da steht das Qibbus für Schureq, welches die andern Formen dieses Verbs zeigen: הִוְבָּא (er ist gebracht worden) etc. Und dieses *û* ist ganz selbstverständlich, weil das Verb בִּוּא nach קִיב geht, also das Hoq. הִיִּקָּם gebildet werden musste. Folglich war aus dieser Form nicht zu entnehmen, dass das Hoq. aller Verba אֲלִי das ursprüngliche *u* hinter ה besessen habe. Daher ist es ganz richtig, dass Buxtorf, Thes. p. 247; Ewald im Paradigma S. 7; Seffer S. 389; Nägelsbach; Müller § 294 und in den Paradigmen; Hollenberg, Hbr. Schulbuch (1880) auf S. 79 im Gegensatz zu Ges. Lgb. S. 416; Ges.-Kautzsch S. 355; Bö. II. Tabelle XLI; Gelbe S. 141; Land, Tabelle VII die Formen mit *ö* schreiben. Neben *hō* etc. kann und wird allerdings auch *hū* etc. gesprochen worden sein, weil dieses ja beim starken Verb oft vorkommt, vgl. S. 215, und insofern ist es richtig, wenn Seffer, Elementarbuch § 52 hinter *ho* ein *hu* in Klammer setzt; nur nicht etwa aus jener Form Hes. 40, 4 ist ein solches *hu* zu entnehmen. — Dass die Form Hes. 40, 4 auch nicht gegen die Ansetzung des *ē* vor den Consonantafformativen Perfecti zu verwenden ist, habe ich schon S. 617 beim Qu. auseinandergesetzt.

9. Vor Suffixen.

Beim Antreten von Suffixen wird das am Wortende stehende א silbenanlautend und erhält vor ה, כּ, כֶּן ein Chateph-Pathach, also מִצְאָנִי, מִצְאָה nach 5 M 1, 31 etc. — Ob dabei das Qames dasselbe ist, wie in קִטְלָה, oder die beharrende Wirkung der früheren Quiescirung des א, kann nicht ganz ausgemacht werden, weil wir Formen mit כּ und כֶּן nicht besitzen, also auch nicht wissen können, ob sie mit Pathach oder mit Qames vor א gesprochen wurden: ob מִצְאָכָם, oder מִצְאָכֶם. Wegen מוֹרָאֶם (die

Furcht vor euch) 1 M 9, 2 von מורא ist aber das erstere so gut wie sicher, dann ist also die erstere Auffassung über das Qames von מצאה die richtige. — קראך (er hat dich [fm.] gerufen) Jes. 54, 6 ist der andere von den beiden Fällen, wo ק den Vocalstammauslaut *a* vor sich hat; vgl. S. 218. 278. — קראה (es trifft ihn) 1 M 42, 38; Qimchi 126, b. Dieses ist die dritte Perfectform mit *ahu* (S. 297 und 509, Z. 2 v. u.); nämlich abgesehen von den ל"ה S. 543.

Imperfect: Bemerke z. B. ימצאכה (er wird dich finden) 1 Kg. 18, 10. — יקראו (man wird ihn nennen) Jr. 23, 6, Qimchi 35, a; ganz auffallend wegen des Mangels von *a* in der Stammsilbe; zugleich die letzte von den wenigen Imperfectformen mit Perfectsuffix (S. 224. 253. 545 f. 574). — Das Perfectsuffix in ימצאה 1 M 16, 7; 1 Chr. 20, 2 ist nicht auffallend, weil es in vielen Fällen an Impf. und Imp. vorkommt; S. 224. — יקראני (sie rufen mich) und ימצאני (sie finden mich) Spr. 1, 28 mit dem alten *ûn* (S. 222 f.); Qimchi 35, b, woraus ich noch das oben S. 297 unerwähnt gebliebene ישבחוה Ps. 63, 4 (laudabunt te) nachtrage; ebenso ימצאוה Jr. 2, 24; aber gegen die Gewohnheit steht dieses *ûn* mit dem Vocalstammauslaut in תדכאני (ihr zermalmet mich) Hi. 19, 2 (überdiess mit Syncope des א; Qimchi, WB. s. v. „mit Quiescirung des א“; J. H. Michaelis und Baer-Delitzsch z. St.); jedenfalls in Nachahmung der Endung *anni*. Trotzdem ist das erste נ (nicht das zweite) dageschirt, wie Michaelis bemerkt „Nun prius geminant per Dag. [codices] 2. 3. 4. 7. 8. 16“, und desshalb erscheint auch die Form mit Qibbus unter כ geschrieben.

Infinitiv. מצאכם (euer Finden) 1 M 32, 20. Ges. Lgb. S. 347 verglich die Form mit העברת (oben S. 250) etc, indem er meinte, dass das *õ* der eigentlich zu erwartenden Form מצאכם vor dem *z* gedehnt und daher dieses ein Chateph erhalten habe, und die Dehnung, meinte er, sei durch die Plenarschreibung des *õ*, welche sich noch in einigen Codices finde, veranlasst worden. So auch Mühlau-Volck im analyt. Anhang, indem sie העלה (vgl. oben § 41, 5, a) vergleichen; ebenso Müller § 294, f durch Verweisung auf § 133, b. Da hätte also *z* den Anstoss gegeben; diess lässt sich nicht wahrscheinlich machen. — Ew. § 63, a hat nichts zur Erklärung bemerkt; ebensowenig Olsh. § 160, b. — Bö. I. S. 222 will umgedreht die Form vom Ende herein wesentlich vom א aus erklären; vgl.: „Dicht vor

Pausa ist bei dem schwachen א mit dem überlegenen o vor sich der lose Silbenschluss noch mehr aufgelockert, das medium vor , statt auszufallen, wie sonst zu _ geworden, und danach das ö vorher, die offene Silbe mit Nebenton zurückgewichen, zu Cholem verlängert“. Das א erwähnte schon Qimchi 32, b als Erklärungsgrund: „Und es kommt das Wort א vor, was gegen die Gewohnheit ist, welches sein sollte אָ, wie אָ, 5 M 5, 20, und es tritt so auf, um beim א Verbreiterung zu schaffen und das Wort zu zieren [eine bei Qimchi beliebte Zufluchtsclausel]“; WB. s. v. „es ist gedehnt seine Aussprache, um beim א Erweiterung zu bewirken“. Das scheint mir richtiger, als die Erklärung von Gesenius; vgl. noch die Form unten S. 627 aus Hes. 25, 6. Dass Buxtorf die Dehnung des o im allgemeinen „facilioris pronunciationis causâ“ hat entstehen lassen, ist schon oben S. 492 erwähnt worden. Ges.-Kautzsch und Stade haben die Form nicht.

Niqtal. אָ (dein Geschaffenwerden) Hes. 28, 13 und in Pausa אָ v. 15; vgl. oben S. 218, letzte Zeile v. u.

Qittel: אָ (euer Verunreinigen) 3 M 18, 28. Da hat also das א, wie eine andere Gutturalis (vgl. S. 297, Qittel), anstatt des Segol das homorgane a vor sich erklingen lassen.

10. א"ל mit zwei schwachen Consonanten.

a) Verba primae gutturalis und א"ל. Es sind im wesentlichen nur folgende zwei: אָ verstecken und אָ sich verfehlen, sündigen.

Qal. Perfect. אָ viermal 3 M 5, 15 etc. Auch אָ 2 M 5, 16 soll, wie es dasteht, die 3. sg. fem. sein nach א"ל-Analogie, b und zwar Nachahmung der unverlängerten Formen der 3. sg. fem.; oben S. 611. Darüber, dass die Form im Unterschied von der gleichlautenden 2. sg. fem. richtig ohne Schewa unter dem א geschrieben wird, siehe oben S. 611. Was Qimchi 124, b über die Form gesagt hat, ist schon oben S. 611 erwähnt. Im WB. s. v. sagt er „Mit Vertauschung des א femini mit א und Raphirung [hier = Quiescirung, Syncope] des א“. — Bei der Frage, ob diese Form ursprünglich beabsichtigt war, kommt es zunächst darauf an, ob אָ auch genus femininum hat. Diess hat Ges. Lgb., obgleich er S. 417 gesagt hatte „zweifelhaft ist א 2 M 5, 16“, doch S. 718 f. zugegeben, und so auch im Thes. s. v. אָ und s. v. אָ „m. rarius f. (et col-

lect.) Ex. 5, 16; Jud. 18, 7; Jr. 8, 5 (quae quidem tria exempla satis se invicem confirmant)"; ebenso Ew. § 174, b; Bö. I. S. 444. 450, indem er an den drei Stellen das Wort als „Völkchen d. h. armes, kleines, leidiges Völkchen“ fasst; Mühlau-Volck s. v. „selten f., z. B. 2 M 5, 16; Richt. 18, 7“. Mir scheint aber zwar nicht mit Olsh. S. 223 gesagt werden zu können, dass an allen drei Stellen der Text zweifelhaft sei; aber mir scheint, wie schon Ges. Lgb. S. 718, Anm. angab, Ri. 18, 7 das יוֹשְׁבָתָא auf לֵישׁ bezogen zu sein, und ebenso ist Jr. 8, 5 das שׁוֹרְבָה (abtrünnig ist) durch¹ die Apposition יְרוּשָׁלַם veranlasst. Darum scheint mir auch 2 M 5, 16 nicht עָם als Subject vom Consonantentext beabsichtigt zu sein. Vielmehr glaube ich, dass עָם nur zum Subjecte gemacht worden ist (Trg. עֲלִיהוֹן רְחִטָּאן עִמָּךְ), weil das Volk des angeredeten Pharao directer sich an dem geschlagenen Israel (מִכִּיָּם) versündigte, als Pharao selbst. Also scheint mir gemäss den LXX (ἀδικήσεις οὖν τὸν λαόν σου) רְחִטָּאן beabsichtigt zu sein und übersetzt werden zu müssen „und du machst zu Sündern, belädst mit Schuld dein Volk“. Auch Dillmann z. St. zieht die Wendung der LXX vor. Man kann auch, um eine vorkommende Bedeutung von רְחִטָּא anzuwenden, nach 3 M 6, 19; 9, 15; 2 Chr. 29, 24 (Ges. Thes.) übersetzen „und du machst dein Volk zum Sündopfer“. — Jedenfalls aber sind die Aegypter, nicht Israel als das Volk gemeint.

Imperfect. רְחִטָּא etc. nach רִחֶק, was das Vocalzeichen unter ח anlangt; immer aber mit dem e-laute.

Imperativ. In חֲבִי (verstecke dich [m.]!) Jes. 26, 20 liegt erstens ל"י-Analogie vor und zweitens beruht die Endung i für e auf Aramaismus. Bei einem Verb חֲבָה steht die Form bei Qimchi, WB. s. v.; Ges. Thes. s. v.; Röd. im Index analyt.; Mühlau-Volck s. v. Das ist nach S. 325 oben möglicherweise richtiger. Ewald § 224, c stellte die Form wegen des i mit Jr. 3, 6 und 18, 23 zusammen, aber diese Berufung ist oben S. 540 und 568 als unrichtig erwiesen. Auf Aramaismus finde ich zuerst hingewiesen bei Olsh. § 235, e; dann bei Bö. II. S. 406. Stade § 592, a verweist auf § 143, e zurück, wo von der ל"י-Analogie die Rede ist.

Infinitivus cstr. חֲטָא 2 M 9, 34 etc. oder auch plene geschrieben חָטָא Ps. 39, 2 und dann mit Ellipse des א (Trieb 2, c) חָטָו 1 M 20, 6. Auch mit Femininendung nach ל"י-Analogie, b חֲטָאָה (das Sündigen) Hes. 33, 12. Qimchi 125, a:

„Es ist geschrieben, wie die \aleph -besitzer, und gelesen, wie die η -besitzer“.

Particip $\eta\aleph\tau$; Jes. 1, 4 und zum Theil Pred. 9, 2; sonst plene; aber $\eta\aleph\tau$ nach \aleph , b Jes. 65, 20, oder defective Pred. 8, 12 und wieder plene 9, 18.

Niqtal. Perfect. $\eta\aleph\tau$ Ri. 9, 5 etc. Auch $\eta\aleph\tau$ (\aleph , a) = „und versteckt er sich [, so kann er es nicht]“ Jr. 49, 10, soll nach den Punctatoren Perfects ein (Olsh. S. 591), nicht Infinitiv, wie Raschi z. St. „und er sucht sich zu verbergen“; Qimchi 124, a „Inf.“; WB. s. v. „Perf. oder Inf.“; Buxtorf, Thes. p. 240 und Concordanz; Ges. Lgb. § 108, Anm. 10 und Ew. § 240, d meinten (vgl. unten S. 633 über 2 Sm. 19, 43); aber wahrscheinlich ist der Consonantentext als Inf. absolutus zu sprechen (Trg. „wenn er sucht sich zu verstecken“; LXX: $\kappaρυβτναι$) $\eta\aleph\tau$; so Graf z. St.; Bö. II. S. 228. So wird die Construction natürlich. — $\eta\aleph\tau$ Jos. 10, 27, $\eta\aleph\tau$ Hi. 29, 8. 10 in Pausa; aber $\eta\aleph\tau$ 1 M 31, 27; 1 Sm. 19, 2; $\eta\aleph\tau$ Jos. 2, 16; Trieb 2, c. Was den verschiedenen Vocal des η anlangt, so vergleiche dieselbe Unentschiedenheit der Sprache im Festhalten des ursprünglichen a im Perfect Ni. vor η oben S. 521 f.

Imperfect. $\eta\aleph\tau$ etc. Hi. 5, 21; 1 M 3, 10; Jos. 10, 16; Am. 9, 3. Infinitiv $\eta\aleph\tau$ 2 Chr. 18, 24, auch $\eta\aleph\tau$ 1 Kg. 22, 25; 2 Kg. 7, 12; \aleph , a. Particip $\eta\aleph\tau$ Jos. 10, 17, aber $\eta\aleph\tau$ (Entferntes) Mi 4, 7.

Qittel. $\eta\aleph\tau$ (sühnen; als Sündopfer darbringen; entschuldigen) 3 M 14, 52 etc. etc. — Von $\eta\aleph\tau$ kommt mit Suffixum einmal eine syncopirte Form vor $\eta\aleph\tau$ (ich sühnte es) 1 M 31, 39. Man kann diese Form auf Trieb 2, b und c zurückführen, aber auch als \aleph -Analogie, c ansehen. Qimchi 124, b: „Es fehlt das \aleph , der letzte Stammbuchstabe“.

Quttal. $\eta\aleph\tau$ (sie mussten sich verstecken) Hi. 24, 4.

Hithqattel: $\eta\aleph\tau$ (sich verstecken) 1 M 3, 8 etc. — Ueber $\eta\aleph\tau$ (sich entschuldigen) 4 M 19, 12 f. 20 ausser Pausa mit Qames vgl. oben S. 618.

Hiqtil von $\eta\aleph\tau$ hat immer straffen Silbenschluss: $\eta\aleph\tau$ Jes. 49, 2 bei Athnach; $\eta\aleph\tau$ (sie hat versteckt) Jos. 6, 25. Die Form $\eta\aleph\tau$ (sie hat versteckt) v. 17 bei Zaqeph qaton ist so mit Pathach zu schreiben nach der Masora, wie ausdrücklich schon Qimchi 124, b; Ges. Lgb. § 78, Anm. 8 gelehrt

hat, was aber, wie nicht Buxtorf, Thes. p. 244, so nicht die neueren Grammatiker (ausser Olsh. S. 449), auch nicht Mühlau-Volck im analyt. Anh. aufgenommen, und jetzt Delitzsch erst wieder in der Praefatio zu Baer's Kleinen Propheten (1878) pag. III. in Erinnerung gebracht hat. Stade hat Pathach § 406, a, Qames § 143, e. In dieser Form ist die Verlängerung der Endung der 3. sg. fm. Pfi., welche bei den ם'ל Statt hat, bei dem ם'ל in äusserlicher Weise nachgeahmt, insofern das ם nicht dabei syncopirt worden ist, wie es doch in Betreff des ם geschieht. Desshalb haben wir hier ם'ל-Analogie, d. Qimchi 124, b: „Und es kommt das Wort ם'ל mit zwei Zeichen des Femininen vor, wie wir geschrieben haben bei תבארה [fol. 110, a, vgl. seine dort stehenden Worte unten S. 646], und ebenso in den Nominibus ישיערה, עזרה, und dort haben wir den Grund der Doppeltheit geschrieben. Und beim Verlängern [Vermehren] der Vocale in dem Worte ם'ל wegen der Doppeltheit [der Femininendung], kehrte der Vocal des ב zu Schewa zurück [reducirte sich], um Erleichterung [der Aussprache] zu schaffen, denn seine Normalform ist mit Chireq nach der Gewohnheit der ם'ל, und das ם von ם'ל ist mit Pathach, und die Masora darüber lautet „es giebt nicht seines gleichen“; und man hat das ם mit Pathach punctirt, wie wenn es mit dem ם, beim Fehlen des ם, gelautet hätte ם'ל׃ wegen des erklingenden, zur Erscheinung kommenden Lautes, welcher hinter dem ם [steht]“. — Bei der Erklärung der fraglichen Form kann man nun aber nicht mit Ges. Lgb. § 78, Anm. 8 ein ם paragodicum (wie das ם locale) angehängt sein lassen; das ist sinnlos. Man kann auch nicht mit Ew. § 194, a; Bö. II. S. 422 f. von der 3. sg. fm. קרא׃ ausgehen, weil sonst sich die Mobilität des ם nicht erklärt. Es ist auch eine falsche Wirkung der historischen Erklärungsweise, wenn Olsh. § 255, f, Anm. sagt, das ם der Stammsilbe gehe auf die ursprüngliche Bildung des Hi. mit a in der Stammsilbe zurück. Denn im Perfect des Hi. finden wir sonst keinen solchen Rückgang auf die ursemitische Form *haqʿal*; kann derselbe also in einer Form angenommen werden, welche doch gewiss einem spätern Entwicklungsstadium der Sprache angehört? Man kann auch nicht, was ich erst als Erklärung vorschlagen wollte, sagen, dass vor der wuchtigen Endung sich das i der Stammsilbe zu e verkürzt habe; vielmehr wird das Richtige sein, dass das aramäische אגלי, אגלי׃ den Anlass zu

der Aussprache mit *ě* gegeben hat. Die Schwierigkeit der Form ist gar nicht erklärt, wenn Ges.-Kautzsch § 75, 20, a und Stade § 143, e einfach auf ה"ל-Analogie verweisen.

Neben יִתְחַבֵּיָא (und er versteckte sie) 1 Kg. 18, 4 kommt noch יִתְחַבֵּא v. 13 vor. Dessen *i* ist das Herrschende in der 1. sg. und ist gegen Böttcher, vgl. oben S. 211, vor Verwandlung in *e* zu schützen. יִתְחַבֵּא (und sie versteckte) 2 Kg. 6, 29 ist das erste der Beispiele vom Jussiv י"ב mit *i* (Bö. II. S. 171. 197). Im Jussiv ist ja die schwere Endung des Indicativ auch sonst geblieben, vgl. oben S. 308. 442. 467 (bemerke dabei, dass das von mir S. 442 erwähnte falsche Citat bei Bö. II. S. 499 steht, und dass II. S. 171 ebenso unrichtig ein „Spr. 13, 6“ genannt ist); — im Imperfect consecutivum aber haben, ausser den beiden Fällen oben S. 251 f., bloss die י"ב im Hiqtıl das schwerere *i* mehrmals festgehalten. Eben das י hat das *i* vor der sonstigen Erleichterung geschützt, wie es auch in יִתְחַבֵּא etc. etc. eine Verkürzung des Sere zu Segol verhindert hat. — Obgleich nun auch da in den allermeisten Fällen י, ה, ו folgt, hat doch Bö. I. S. 254; II. S. 171. 197 bei den Formen von י"ב mit *i* eine andere Erklärung. Nämlich er meint, dass nicht bloss י mobile eine Neigung zum Uebergang in ה zeige [wir nennen das Mouillirung], sondern auch י quiescens. Er meint also, z. B. obige Form sei *wattachbijjet* ausgesprochen worden. Dagegen ist nun zuerst wieder zu sagen, was schon oben S. 442 in Betreff von יִתְחַבֵּא bemerkt worden ist, dass wenigstens ein Wort mit anlautendem ה nicht als vocalisch anlautend zu denken ist. Und da auch in je einem Falle ein ה, ל, נ, א folgt, so ist dieser Gedanke an die Mouillirung des auslautenden י quiescens ganz zurückzuweisen. Auch der Einfluss des Anlautes des nächsten Wortes auf die Erhaltung des *i* wird geleugnet werden müssen, denn wie sollte z. B. Gimel einen solchen besitzen? — Bei Qimchi finde ich keine Aussprache über diese Frage, ebensowenig bei Buxtorf, Thes.; Ges. Lgb. Aber Ew. § 224, b hat fleissig die Stellen gesammelt; nur ist seine Begründung unrichtig: „Bisweilen behauptet sich merkwürdigerweise gleich das *i* vor einem Gutt. als letztem wzl., als wäre dieser schon überhaupt hier ein zu schwacher mitlaut geworden“. Denn bei den beiden Fällen mit auslautendem ו ist anders zu urtheilen (oben S. 425 f.), und ferner nicht „die Schwäche“ des י, sondern nur eine gewisse Schwierigkeit

seiner Production kann verhindert haben, dass die gewöhnliche Erleichterung des Vocals der Endsilbe eintrat. Olsh. § 257, d sagt: „Die Erscheinung lässt sich daraus erklären, dass das schwache א, seinen Consonantwerth verlierend, das ursprüngliche ĩ in ê umwandeln konnte, ohne die sonst nach den neueren Lautgesetzen eintretende Verlängerung in é abzuwarten“. Das א hat aber nicht das ĩ umgewandelt in ĩ, sondern dieses ĩ des Indicativ geschützt; und das ē von יקטל ist nicht „Verlängerung“, sondern Erleichterung, vgl. oben S. 211. Müller § 272, e; 294, o hat die Erscheinung nur erwähnt. Stade § 481; 498, c; 499, f; 515, c stellt diese Hiphil-fälle mit der Erscheinung zusammen, dass auch bei den א"ל hinter ו consec. die unverkürzte Form erscheint (oben S. 540. 560); aber das sind zwei verschiedene Dinge. Denn die א"ל stehen in Bezug auf die Bildung des Hiqtıl mit den starken Verben auf gleicher Stufe. Wenn aber bei den א"ל die Apocope auch unterlassen wurde, so ist diess daraus erklärlich, dass dieselbe eine sehr starke Veränderung der Wortgestalt war.

Von חטא dagegen hat das Hiq. immer lockeren Silbenschluss, also יהחטיא 1 Kg. 14, 16 etc.; einmal יהחטי 2 Kg. 13, 6 Kethib bei folgendem א; ebenso יהחטי als Inf. Jr. 32, 35 Kethib bei folgendem א; beide Male nicht sowohl Wirkung von Trieb 2, c, als vielmehr Verschreibung. Qimchi 111, a; 124, b einfach: „Es fehlt das א, der dritte Stammconsonant“. — Ueber יחטא גם 2 Kg. 21, 11 und יחטא א 1 Kg. 16, 2; 21, 22 vgl. die eben angestellte Erörterung.

Hoqtal יהחבאי, also mit straffem Silbenschluss Jes. 42, 22; in Pausa; „sie wurden zum Verstecken veranlasst“.

b) Verba mediae gutturalis und א"ל.

Es giebt nur éin Verb: מָחָא schlagen; in der Redensart „die Hand zusammenschlagen“ vor Freude.

Qal. Imperfect: ימחא Jes. 55, 12; Ps. 98, 8; Qimchi, WB. s. v.: „יָכַי כָּה“. Infinitiv

מחאך יד (dein Zusammenschlagen [die Hand]) Hes. 25, 6. Qimchi, WB. s. v. und Buxtorf, Conc. haben die beiden Formen unter מחא behandelt. Qimchi 33, a führt die Form unter den Inff. Qal von Verbis med. und tertiae gutt. auf; und so als Qal führt er auch im WB. die Form auf und bemerkt nur „es tritt das א als Variante für das ה, den letzten Stammconsonanten

auf^a; aber im Com. z. St. rechtfertigt er ausführlich das Pathach unter מ. Buxtorf betrachtet gleichfalls die Form als Qal und schreibt Thes. p. 502: „Speciale est, et extra omnem rationem; מְחַאֵר *Plaudere te*, *Ezech.* 25, v. 6. pro מְחַאֵר vel מְחַאֵר, ut ibidem sequitur רָקַעַר. Primum Chatephpathach omnino pravum videtur, cum duplex Scheva mobile se consequi nunquam possit. Santes [Pagninus] in Thesauro suo habet Pathach et recte. Kimchi in libro Radicum ultimae editionis habet Chatephpathach, sed in Comment. nihil de eo monet“. J. H. Michaelis hat im Text מְחַאֵר und dazu die nota: מְחַאֵר sic ח per Pat. (quasi in Piel) 8. 12. 16. 17. 18. At per Chatephpat. mendose 6. 7. 9. 10. 11. 13. 19. 20. 21. 22. 23“. Ew. § 63, a schreibt מְחַאֵר und sagt in der Anmerkung, dass die Aussprache מְחַאֵר sich nach § 60, c seiner Grammatik [רַעַמַּר, רַעַמַּר etc.] gar nicht ertragen lasse. Das ist eine unrichtige Behauptung, weil das Schewa medium von רַעַמַּר in מְחַאֵר unter א ein Chateph-Pathach werden musste. Und desswegen weil für ein zu erwartendes מְחַאֵר ein מְחַאֵר gesprochen wurde, oben S. 394, lässt sich nicht behaupten, dass מְחַאֵR unmöglich gewesen wäre. Seine Verurtheilung kann sich nur auf מְחַאֵR beziehen, vgl. Buxtorf und Michaelis. So die Form für Qal nimmt Ew. auch § 255, d. Und so schreibt auch Olsh. § 160, b; 245, b מְחַאֵR als Inf. Qal und verwirft die Lesart mit zwei Chateph § 35, g. Bö. I. S. 222 sagt: „Erst Neuere haben ein unerhörtes Qi. מְחַאֵR angenommen“. Nun kommt freilich das Qal auch nur an den genannten beiden Stellen vor, aber ganz in derselben Redensart mit יָד; also scheint das Qal auch Hes. 25, 6 festgehalten werden zu müssen. Was mich aber am meisten zu dieser Ansicht bewegt, ist, dass Hes. 25, 6 רָקַעַר (dein Stampfen [mit dem Fusse]) folgt, also auch ein Inf. Qal mit א (vgl. oben S. 297); da scheint die vorausgehende Form auch als Inf. Qal gemeint zu sein. Ist dieses so, dann ist die Zerdehnung der Form מְחַאֵR eine Wirkung der schweren Verbindbarkeit des חא. Nicht richtig also, wie mir scheint, ist die Form für Inf. Qi. gehalten worden von Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v. [Ges.-Kautzsch und Stade u. s. w. haben die Form nicht]. Als Qittel freilich wäre die Form ganz regelmässig; vgl. oben S. 622 die Form aus 3 M 18, 28. Bö. I. S. 222 schreibt: „Wie מְחַאֵR [oben S. 621], ebenso ist Ez. 25, 6 die schlechtere Lesart מְחַאֵR für מְחַאֵR gebildet“ und Anm. „Für מְחַאֵR haben erst Neuere מְחַאֵR von

einem unerhörten ם״ו. Aber die Lesart mit Qames (und Metheg) unter ך״ו habe ich sonst nicht erwähnt gefunden, so sehr sie sich auch (wenn die Form als Qal gefasst wird) als Wirkung der Silbenöffnung wie bei ם״ו, oder (wenn die Form als Qittel gefasst wird) als Verkennung der virtuellen Verdoppelung des ך״ו erklären liesse.

c) Verba ך״ו und ם״ו.

ם״ו sich hervordrängen, hervorquellen; nur in Ni. (weissagen und in Prophetenweise reden) und Hithq. (dasselbe); — ם״ו schlagen ist gemäss dem allgemeinen Grundsatz, vgl. oben S. 325. 523 f., wegen seiner Ableitungen als existirend festzuhalten; — ם״ו heben, erheben, aufheben; tragen; nehmen; — ם״ו I stossen, vernachlässigen, vergessen; drängen, darleihen, nur Ptc. Qal; ך״ו II nur Ni. überrumpelt, getäuscht sein; Hi. überrumpeln, in Irrthum führen, täuschen. (Die Ansetzung geschieht gemäss dem Grundsatz oben S. 325. 523 f.).

Qal. Perfect regelmässig z. B. auch ם״ו zehnmal 2 M 18, 22 etc.; aber doch auch einmal ם״ו Ps. 139, 20. Diese Form ist zu denjenigen gestellt, welche „Elif der Wahrung“ zeigen, von Ges. Lgb. § 78, Anm. 2 und wieder von Olsh. § 38, q und Stade § 31, nur mit dem für die jetzige Untersuchung unwesentlichen Unterschied, dass diese Beiden in dem fraglichen ם nicht Elif der Wahrung, sondern ein fehlerhaftes ם sehen. Olshausen giebt für seine Auffassung in § 38, b die Begründung, dass im übrigen das Schureq, wenn sein vorausgehendes ם syncopirt worden sei, hinter dem ם stehen geblieben sei (vgl. oben S. 606 bei Trieb 2, b). Da er darin Recht hat, und da bei den andern Fällen, wo in der 3. plur. die ם״ו-Analogie bei den ם״ו eingetreten ist (vgl. oben 1 Sm. 6, 10; Hes. 28, 16; 2 Kg. 2, 22; Jr. 8, 11 und dagegen Hes. 47, 8; Hi. 19, 2), das ם nicht hinter ם sich zeigt: so scheint es unrichtig, in dem ם Ps. 139, 20 den dritten Stammconsonanten zu erblicken, welcher ausnahmsweise bei der Syncopirung hinter Schureq gesetzt worden sei. Das Letztere ist aber die Meinung von Qimchi, weil er seine Worte Mikhlol 125, b „Und das ם ist hinzugefügt“, welche als Zeugniss der ersteren Meinung gedeutet werden könnten, im WB. s. v. durch „und die Normalform davon ist ם״ו“ erläutert (wirklich schwankt aber Buxtorf, Thes. p. 231. 240 zwischen beiden Auffassungen); Ew. § 16, c; 73, b; 194, b; Bö. § 429, B; 928, A, 1; Ges-Kautzsch § 23, 3, 3;

§ 75, 20, a. Wieder schwankt zwischen beiden Ansichten Müller, indem er § 294, a sagt „mit ausnahmsweiser Stellung des א hinter dem ו (oder nach 40, d E)“, und da heisst es: „Es ist jüngerer Gebrauch, hie und da zu einem auslautenden langen Vocal ein bedeutungsloses א hinzuzufügen: נָקִיא [innocens, Joel 4, 19; Jona 1, 14, beide Male Kethib], אַבְרָא [Jes. 28, 12; oben S. 576]“. Für die erstere Meinung spricht, vgl. S. 639, besonders

נָשָׂא Hes. 39, 26 nach Trieb 2, b und c, oder לָהֱ-Analogie, c. So schon Qimchi 125, b „nach Art der auf ה ausgehenden Verba“.

Imperfect יִשָּׂא etc. Mit Suffixen z. B. יִשָּׂאָה 1 Kg. 18, 12; יִשָּׂאֶנּוּ bei Athnach Ps. 91, 12; יִשָּׂאֶהוּ Jes. 46, 7 und so immer nach der Regel mit bewahrtem a. Das vocallos gewordene יִשָּׂ steht immer ohne Dag. forte; vgl. z. B. Hes. 16, 54; 36, 15; 4 M 14, 34, aber Mi. 6, 16; 2 M 28, 43 aber 3 M 20, 19. Statt יִשָּׂא Ruth 1, 9 auch יִשָּׂאֶהוּ Jr. 9, 17; Zach. 5, 9; (diese Stelle fehlt bei Qimchi 126, a; WB. s. v.; Buxtorf, Thes. p. 235; Ges. Lgb. S. 435; Ew. § 198, b; aber sie steht Olsh. § 239); Ruth 1, 14 (Trieb 2, c) und יִשָּׂאֶהוּ Hes. 23, 49; לָהֱ-Analogie, d. Einmal נִסָּה (wir werden, sollen, dürfen anheben) Hi. 4, 2, also mit einem andern Sibilanten und nach לָהֱ-Analogie, a. Diese Auffassung hat in der jetzt gleich zu erwähnenden Form aus Ps. 4, 7 eine hinreichende Parallele und vermeidet die drückende Schwierigkeit der 3. sg., welche bei der Auffassung der Form als Qi. נִסָּה (= versucht man) entsteht. Die erstere Auffassung bei Abenesra z. St. „das נ ist der Ausdruck des Plurals, und das ס ist an Stelle des ש, und das ה ist an Stelle von א, und seinesgleichen ist נִסָּה [Ps. 4, 7]; und manche sagen: מִנִּסָּה [also die zweite Deutung]“, Qimchi WB. s. v. נִשָּׂא „mit Verwechslung des ש mit ס und des א mit ה“, Ew. § 116, b; Bō. II. S. 421; — die andere im Targum הָעֵל נִסִּיּוֹן פְּתִיגָמָא = „etwa wegen Versuchung durch ein Wort (Levy, Chald. WB. s. v.), welches dich trifft, wirst du müde?“; bei Qimchi, WB. s. v. נִסָּה: „Deutung: wenn irgend jemand versucht“ (נִסָּה הַמִּנִּסָּה) zu dir zu reden, so wissen wir, dass du ermüdest; und obgleich es so ist, wer kann sich der Worte enthalten?“; ebenso bei Ges. Thes. s. v. נִסָּה; [Olsh. wahrscheinlich, weil er § 40, i nur die Form aus Ps. 4, 7 anführt; ebenso Stade § 143, e]; Mühlau-Volck s. v. Die Schwierigkeit der zweiten Auffassung lässt sich aus der verzweifelten Uebersetzung der LXX (Μὴ πολλὰ κίς σοι λελάληται ἐν κόπῳ) ansehen.

Imperativ einmal נִשָּׂא Ps. 10, 12 und einmal נִסָּה Ps. 4, 7. Allerdings die LXX (ἐσημειώθη ἐφ' ἡμᾶς τὸ φῶς τοῦ προσώπου σου) haben an נִ (Zeichen, Flagge, Panier) und an נִסָּה gedacht, aber davon kommt nur das (Poel Jes. 10, 18; 59, 19 und) das Hithpoel Sach. 9, 16 (schimmern) und Ps. 60, 6 (sich erheben) vor. Auch Raschi z. St. sagt „erhebe über uns als Panier das Licht deines Antlitzes“; und Müller § 294, e sagt „ob נִסָּה Ps. 4, 7 dasselbe ist wie נִשָּׂא Ps. 10, 12, nur mit ungewöhnlicher Schreibung, ist sehr zweifelhaft“. Aber, wie schon das Targum übersetzte: נִשָּׂא עֲלֵנוּ, so sagt Abenesra z. St.: „Manche sagen, dass das Wort נִסָּה zu den Verben gehöre, die verborgen sind in Bezug auf den dritten Stammconsonant(?), und dass es sein sollte nach der Analogie von נִסָּה und נִשָּׂא und dass es in dēr Art auftrete, dass es sei wie נִשָּׂא [Ps. 119, 117, oben S. 561]; aber das Sichere ist, dass das נִ gleich נ und das ס gleich ש ist“; ebenso Qimchi 125, b; Buxtorf, Thes. p. 234; Ges. Lgb. S. 418; Thes. s. v.; Ew. § 116, b; Olsh. § 40, i; Bö. I. S. 254; Mühlau-Volck s. v.; Stade § 143, e; 592, a. — Oft aber steht נִשָּׂא 1 M 13, 14 etc., vgl. נִשָּׂא 4 M 11, 12; 2 Kg. 4, 19; נִשָּׂא, נִשָּׂא, vgl. נִשָּׂא Jon. 1, 12; Hi. 21, 3.

Infinitiv selten נִשָּׂא oder נִשָּׂא 1 M 4, 13; Jes. 1, 14; 18, 3 und נִשָּׂא (mein Erheben) Ps. 28, 2. נִשָּׂא (das Sicherheben) Ps. 89, 10 ist als Inf. gefasst von Qimchi 125, b; WB. s. v.; Buxtorf, Thes. p. 233; Ges. Thes. und Mühlau-Volck s. v.; und so auch Olsh. § 77, f; 160, b; Müller § 294, f sowie Stade § 125, a, nur dass diese Drei die Richtigkeit des Textes in Frage stellen, weil sonst vor Inf. mit ו-ו die Aphaeresis des ו nicht eintrete. Und obgleich ein נִשָּׂא (Erhebung) Hi. 20, 6 existirt und obgleich נִשָּׂא (Hochmuth) Ps. 89, 10 parallel steht, so wird jene Form nicht mit Ew. § 153, b und Bö. II. S. 545 anders denn als ein in Folge des Gebrauches abgekürzter Infinitiv aufgefasst werden können. Es wäre für die lautliche Entstehung auch gleichgiltig, ob die Form als Infinitiv oder als sonstiges Nomen (wie eben Ew. und Bö. wollen) gedacht sei. — Gewöhnlich aber נִשָּׂא anstatt נִשָּׂא, vgl. über dieses Einsetzen des נ oben S. 609 beim Imp. נִקָּה; ferner S. 394 נִקָּה; S. 318 נִקָּה; S. 279 über נִשָּׂא aus Zach. 7, 14. — נִשָּׂא Ps. 89, 51; Jr. 15, 15; נִשָּׂא 5 M 14, 24 etc.; nur einmal נִשָּׂא (sein Sicherheben) Hi. 41, 17 (Qimchi 126, a); ebenso נִשָּׂא 2 M 27, 7 etc.; aber immer נִשָּׂא 1 M 36, 7 etc. Da-

neben **נִשְׁאָר** als Inf. 4 M 4, 24; 2 Chr. 20, 25; 35, 3 und **נִשְׁאָרוֹ** Hes. 17, 9 [oder auch ohne Dagesch forte bei J. H. Michaelis; Bö. II. S. 235]. So Ges. Lgb. S. 304; Ew. § 239, a; Bö. II. S. 234. Bei diesem ist S. 235 falsch aus 2 Chr. 19, 7 citirt **נִשְׁאָר**, während dort **נִשְׁאָר** steht (auch Qimchi, WB. s. v.), was allerdings auch noch hierher als Vertreter des Infinitiv gehört. — Infinitivus absolutus **נִשְׁאָר** Jer. 10, 5 oder **נִשְׁאָר** 4 M 4, 2. 22; Hos. 1, 6. — **וְנִשְׁכַּחְתִּי נִשְׁאָר** (und ich werde [euch] vergessen ganz und gar) Jr. 23, 39.

Participium activum **נִשְׁאָר** (Feminin **נִשְׁאָרָה** 1 Kg. 10, 22 neben **נִשְׁאָרָה** Esth. 2, 15, ohne dass diese Formen mit Bö. I. S. 597 als Status cstr. und abs. unterschieden werden können). — **נִשְׁאָר** (Dränger, Gläubiger) 1 Sm. 22, 2 nach ל'־Analogie b; aber mit Sere Jes. 24, 2, vgl. Baer-Delitzsch z. St. — Ptc. passivum **נִשְׁאָר** Jes. 3, 3 etc. oder defective Jes. 33, 24; 2 Kg. 5, 1; einmal **נִשְׁאָרִי** (Status cstr.) Ps. 32, 1 nach ל'־Analogie, c.

Niqtal. Perfect **נִבֵּא** (vaticinatus est) Jr. 20, 1 etc.; aber neben **נִבְּאָה** auch **נִבְּיָהּ** Jr. 26, 9; ל'־, a. — **נִבְּאָה** (percussi sunt) Hi. 30, 8. — **נִשָּׂא** (portatus est) 2 M 25, 28 etc. — **נִשְׂאָה** (decepti sunt) Jes. 19, 13. — Imperfect **יִנְבֵּא** Jr. 28, 9 etc. — **יִנְשָׂא** Jes. 40, 4 etc.; neben **יִנְשָׂאֵהּ** Hes. 1, 19 etc. (viernal) und **יִנְשָׂאֵהּ** Jes. 66, 12 einmal **יִנְשָׂאֵהּ** Jr. 10, 5; vgl. oben S. 629 über Ps. 139, 20. — Imperativ **יִנְבֵּא** Hes. 6, 2 etc.; **יִנְשָׂא** Ps. 7, 7 etc. — Infinitivus: Neben **יִנְבֵּא** Sach. 13, 3 etc. einmal **יִנְבֵּאֵהּ** (sein Weissagen) Sach. 13, 4; das ist bloss äusserliche Anfügung der ל'־Endung, also ל'־Analogie, d. — **יִנְשָׂא** Hes. 1, 19. — Participium: **נִבְּאָה** Jr. 32, 3 etc.; **נִשְׂאָה** Jes. 2, 2 etc. Indem daran die alte Femininendung trat, entstand [**נִשְׂאָה** oder vielmehr die syncopirte Form] **נִשְׂאָה**. Dieses feminine Particip steht unangezweifelt Sach. 5, 7, war aber zu erwähnen, weil es an zwei andern Stellen anders aufgefasst worden ist. Indess dieses **נִשְׂאָה** ist nicht 1 Chr. 14, 2 mit Ewald § 194, b für die 3. sg. fem. Perfecti [also für **נִשְׂאָה**; **נִשְׂאָה**] anzusehen, denn das Fehlen der Copula kann nicht dazu nöthigen. Die Form ist vielmehr auch da Ptc. So Buxtorf, Concordanz; Olsh. § 266, a; Bö. § 1178; Mühlau-Volck s. v. Stade § 410, a giebt zu, dass die Punctatoren die Form als Ptc. gemeint haben, will aber unnöthigerweise die Form geändert haben. — Ferner dieselbe Form ist 2 Sam. 19, 43, wo allerdings der Inf abs. mit verbum finitum vorausgeht und nun im andern Theile

der Doppelfrage **נָשָׂא נִשְׂאָה** folgt, von Ew. § 240, d für den Inf. abs. genommen worden [also für **נִשְׂאָה**, **נָשָׂא**]. Es ist von ihm zunächst daran erinnert worden, dass im Inf. abs. der **ל״ה** beim Qal, Ni. und Qi. die Femininendung **ת** vorkomme. Das ist richtig; vgl. oben S. 536. 554. 561. 578 [von ihm weggelassen]. Dagegen seine weitere Berufung auf **נִשְׂאָה** Jer. 49, 10 ist nicht richtig, weil diese Form, wie sie dasteht, nicht Inf. abs. ist, vgl. oben S. 624. Endlich **נִשְׂאָה** KL. 3, 47 ist ein Nomen mit Artikel, vgl. unten S. 636. Aber wenn die fragliche Form für Infinitivus absolutus gehalten werden soll, muss nicht bloss vorausgesetzt werden, dass die Femininendung auch bei **ל״ה** an den Infinitivus absolutus gehängt worden sei [an den Inf. constructus von **ל״ה** ist sie ja mehrfach angefügt, vergl. oben S. 611. 612. 617. 631]. Es müsste auch vorausgesetzt werden, dass die der Form **נִשְׂאָה** und **נָשָׂא** zu Grunde liegende Form mit *a* sich noch erhalten habe und dieses *a* vor der Femininendung in *e* verwandelt worden sei. Dieses anzunehmen, heisst aber erklären, dass die Form **נִשְׂאָה** eben nicht der Analogie der Inf. absol. gefolgt sei. Obgleich desshalb auch Bö. § 988 Anf. und Mühlau-Volck s. v. der Auffassung Ewalds zugestimmt haben, ist doch die Form für das Feminin des Particips zu halten, zu welchem man griff, um dem vorausgehenden Inf. abs. in der andern Hälfte der Doppelfrage eine ähnliche Verstärkung entgegenzusetzen. Als Ptc. sieht auch Olsh. die Form an § 266, a, und Müller § 294, m sagt richtig „Inf. abs. kann die Form 2 Sm. 19, 43 kaum sein, obwohl der Zusammenhang es zu fordern scheint“. Stade hat die Frage übergangen § 249, b; 410, a. — Das Trg. **אִם מָתַן מָתַן לָנוּ** = oder hat er eine Gabe uns zugezählt d. h. festgesetzt, verabreichen lassen?; LXX: ἡ δόμα ἔδωκεν ἡ ἄρσιν ἡρεν ἡμῖν (erst ist ebendasselbe unwörtlich und dann wörtlich übersetzt); Raschi: „ו, wie **מָתַן** hat er ausgetheilt aus dem Hause des Königs?“, Qimchi, Commentar z. St.: „**מָתַן** habe ich empfangen? hat er sie ausgetheilt aus dem Hause des Königs? Und es dient um auszudrücken „**אִם מָתַן מָתַן**“, wie in dem Ausdruck [1 M 43, 34] **מָתַן**, und es [**נִשְׂאָה**] ist ein Nomen nach der Analogie von **מָלַח** [HL. 5, 12]“; im WB. s. v.: „**נִשְׂאָה** ist eine Adjectivbildung für **תְּשׁוּבָה** [Geschenk 1 Sm. 9, 7], welche gebracht worden ist. Aber **נִשְׂאָה** gehört zum Intensivstamm. Und es ist möglich, dass auch ebenso

נשא ein Nomen vom Intensivstamm ist nach der Analogie von **מלאה** HL. 5, 12; so auch Mikhlol 126, a. Und das Nomen für Geschenk ist nach einer andern Analogie **משאה** 2 Sm. 11, 8 u. s. w.“. Diese haben also Alle in **נשא** ein Wort für „Abhub etc.“ gesehen, d. h. mit andern Worten, sie haben in der Form keinen Infinitivus absolutus, sondern eine Participialbildung gesehen (Buxtorf, Concordanz = donativum). Denn das ist nur Nebensache, dass Qimchi auch die Analogie von **מלאה** HL. 5, 12 heranzog; jedenfalls ist dieselbe aber abzulehnen, und **מלאה** ist mit Delitzsch z. St. als „Fassung, Einfassung“ zu verstehen.

Qittel. **נשא** (erheben, unterstützen, wegtragen) 2 Sm. 5, 12; aber auch **נשא** 1 Kg. 9, 11; Am. 4, 2; so Ges. Thes. Olsh. § 246, b; Bö. § 1083, 11; 1178; Stade § 386, c. Ueber die richtige Auffassung des Qames vgl. oben S. 616 f. Das 2 Sm. 19, 43 stehende **נשא** ist als Niqtal ausdrücklich gefasst von Böttcher, indem er § 1178 2 Sm. 19, 43 und Am. 4, 2 für Ni. erklärt, also überdiess in Bezug auf Am. 4, 2 von sich selbst abweicht; ebenso von Stade, indem er § 386, c schreibt „**נשא**, aber 2 mal **נשא**“;? von Olsh. § 246, b und Ges.-Kautzsch § 75, 20, a, indem sie bloss die zwei andern Stellen als Piel nennen. Für Piel ist die Form angesehen, wie vom Trg., LXX, Raschi, Qimchi (auch Mi. 124, b), so von Buxtorf, Concordanz; Ges. Thes.; Mühlau-Volck s. v. — Impf. **ינשא** Jes. 63, 9 etc.; Imp. **נשא** Ps. 28, 9; Ptc. **מנשא** Jr. 22, 27 etc.

Hithqattel **התנבית** 1 Sm. 10, 6 (ל'ה, c; Qimchi, WB. s. v.) neben **התנביתי** Hes. 37, 10, also mit Assimilation des ת. Bei Bö. § 1177 steht falsch **התנ**; richtig § 1081, e. — § 1177 und 1081, e steht auch **התנבא** Jr. 23, 13 als Imperativ, während es doch Perfect ist; richtig so Buxtorf, Concordanz; Olsh. § 267, b; Stade § 422, a; 468, a. — Imperfect. **יתנבא** 1 Sm. 10, 10 etc. Neben **יתנשא** (4 M 23, 24 in Pausa mit Qames) etc. steht auch **ינשא** 2 Chr. 32, 23, so J. H. Michaelis z. St.; **תנשא** 4 M 24, 7 und **ינשא** Dn. 11, 14. — Infinitivus **התנבוח** 1 Sm. 10, 13; ל'ה, c; **התנשא** Hes. 17, 14 etc. — Participium **מתנבא** 4 M 11, 27 etc.; **מתנשא** 1 Kg. 1, 5 etc.

Hiqtil. Perfect nur **השיא** 3 M 22, 16 (indirect-caus.: tragen (büßen) lassen); 2 Sm. 17, 13 (direct-causativ: aufheben, tragen). — **השיא** (decepit) Jer. 49, 16; **השיא** Jr. 4, 10; auch **השיאני** 1 M 3, 13 plene (gegen Bö. § 1178); das Perf. noch

Obad. v. 3. 7. — Imperfect יִשֵּׂא Ps. 89, 23. — Ueber den Jussiv mit יִשֵּׂא Jes. 36, 14, aber plene in den beiden Parallelstellen 2 Kg. 18, 29 und 2 Chr. 32, 15 siehe das Urtheil oben S. 626. Mit Suffix יִשֵּׂאָה Jes. 37, 10 und defective auch in der Parallelstelle 2 Kg. 19, 10. Plural Jer. 29, 8; 37, 9. Indicativ oder Jussiv Hi. von diesem יִשֵּׂא ist auch יִשֵּׂי (es soll oder möge überrumpeln!) Ps. 55, 16 mit Ellipse des ל' nach Trieb 2, c. Diese Schreibweise führte weiter zum Zusammenschreiben mit dem folgenden מָרָה; aber das Qeri hat richtig auf den Ausfall des ל' hingewiesen; Trg. „es erkläre sie für schuldig das Gericht des Tötens“; LXX: ἐλθέτω θάνατος ἐπ' αὐτοίς. So die Ableitung bei Raschi z. St.; Ges. Lgb. S. 435; Thes. s. v., nur dass er hier das Kethib יִשִּׂמֹרַת als richtiger vorzieht; Ewald § 224, b; auch Mühlau-Volck s. v., nur dass auch sie s. v. יִשִּׂמֹרַת das Kethib vorziehen, weil dieses Substantiv gesichert sei. Aber von der unzweifelhaften Existenz dieses Substantivs hängt nicht die Richtigkeit des Kethibs Ps. 55, 16 ab (Müller und Stade haben die Form nicht). — Abenesra z. St.: „Rabbi Moses sagte, der Sinn sei יִשֵּׂי מֹרַת, und der Sinn von יִשֵּׂי, dass der Tod ihnen sein solle ein נִשְׁחָה [Wucherer], welcher ihre Seele nehmen soll; und Andere haben gesagt, es sei nach der Art von נִשְׁחָה אֱלֹהִים [1 M 41, 51], dass sie vergessen sollen den Tod und ihn nicht zu Herzen nehmen, bis sie lebendig in die Scheol hinabsteigen; wenn so, dann wäre die Art von יִשֵּׂי wie die Art von אֵל רִמְחֵי [Jr. 18, 23; oben S. 568], רִשִּׁי [5 M 32, 18; oben S. 593], welches Wort Milra ist; und Manche sagen, dass es ermangelt des ל' von הִשִּׂיאֵנִי [1 M 3, 13], und das liegt nahe, und der Sinn ist, er möge sie täuschen, bis sie nicht mehr lärmten und lebendig in die Hölle fahren“. Qimchi, WB. s. v. נִשְׁחָה: „לֹא יִשִּׂא Ps. 89, 23 [während er die andern aufgezählten Formen auch wie wir bei נִשְׁחָה bringt]; es ist geschrieben und gelesen wie die ל', wie um zu sagen: nicht soll er ihm gleich einem נִשְׁחָה [Wucherer] sein, welcher seinen Mammon nimmt; und ebenso יִשֵּׂי מֹרַת Ps. 55, 16, wie um zu sagen, dass der Tod ihnen wie ein Wucherer sein soll, welcher sie nehmen soll; und es ist mit Mangel des ל' wie יִנִּי Ps. 141, 5 und הִחֲלִי Jes. 53, 10 [oben S. 556]“; ebenso Mikhlol 111, a. — Olsh. § 257, f Schluss: „Wahrscheinlich ist von יִשֵּׂי ein מ' vor dem מ' des folgenden מָרָה weggefallen“; er leitet also die Form von שִׁמַּח ab, vgl. oben S. 353 die Form aus 4 M 21, 30; aber

„er möge verwüsten“ passt nicht zu dem folgenden על. — Bö. II. S. 552: „יִשָּׂא für יִשָּׂאָה“; das ist eine bodenlose Conjectur; vgl. oben S. 353; auch S. 570. 94. — Infinitivus absolutus יִשָּׂא Jr. 4, 10. Also das Wort ist fast nur bei Jeremia gebräuchlich; vgl. andere sprachliche Eigenthümlichkeiten dieses Propheten in meiner Schrift *De Criticae Sacrae argumento e linguae legibus repetito*, p. 61 s. — Nun hat Ewald § 240, d, wie schon S. 633 beim Niq. erwähnt wurde, auch יִשָּׂאָה KL. 3, 47 für den Inf. abs. genommen; aber da zwei Substantiva mit Artikel vorangehen und eins folgt, so kann kein Zweifel sein, dass auch in der genannten Form ein Substantiv (und zwar von יִשָּׂא) mit Artikel vorliegt. So Trg.: יִשָּׂאָה = das Zittern, Beben; LXX: ἔπαραις = das Sicherheben (? Geschwulst, Hitzblattern); Raschi z. St.: ein Ausdruck für שאִייה [Trümmer, Jes. 24, 12]; Abenesra: „ה' wie יִשָּׂאָה [Jes. 22, 2; Hi. 36, 29]; es sollte das י sich zeigen [d. h. nicht quiesciren, sondern silbenanlautend sein]“; Qimchi, WB. s. v. יִשָּׂא: „Und das Nomen יִשָּׂאָה [nämlich kommt von יִשָּׂא in derselben anderen Bedeutung, in welcher davon auch לִישָׂא 2 Kg. 19, 25 durch Qimchi abgeleitet worden ist, oben S. 570]; so auch Ges. Thes. s. v. (pag. 1346); Olsh. § 153; Bö. § 806; Mühlau-Volck s. v. Stade hat das Wort nicht.

d) Verba ע"ע und ל"א kann es nicht geben; Verba א"א quiescentia und ל"א giebt es nicht; also sind die nächste Classe:

d) Verba ע"י und ל"א.

יָצָא herausgehen, Qal, Hiq., Hoq. — יָרָא fürchten, Qal, Ni, Qi. Auch letzteres hat ursprüngliches י, wie aus dem Ni. und dem Substantiv מִוְרָא hervorgeht; und auch im Arabischen kommt *wáraʿa* in seiner Bedeutung dem Hebräischen nahe. So Ges. Lgb. § 105, Anm. 1; Olsh. § 242, c „darf hierher [zu den ע"י] gezogen werden“; Bö. § 1096; Ges.-Kautzsch § 69, Anm. 1; Müller § 294, c; Stade ausdrücklich § 487, c; Hollenberg, Hebr. Schulbuch (1880), S. 35. Nur Ewald rechnet es § 139, c ausdrücklich zu den ע"י und Nägelsbach hat es § 33 zu den ע"י; § 34 zu den ע"י gestellt.

Qal. Perfect. יָצָא etc.; bemerke nur יָצָאָה Hi. 1, 21; Trieb 2, c. — יָרָא etc. immer mit dem auch vor Consonant-afformativen bewahrten *i* (*e*) des Intransitivums, vgl. z. B. die 1. plur. Hos. 10, 3; oben S. 612. Bemerke in Pausa und vor

Suffixen (oben S. 170. 230. 296) 1 M 18, 15; Mal. 3, 5; Ps. 119, 63; Hi. 37, 24. Nur neben יִרְאָתָם 4 M 12, 8; 5 M 5, 5; Hes. 11, 8 steht auch יִרְאָתָם Jos. 4, 24. Dieses erzwingt allerdings vom Standpunkt der Formenlehre aus keine Beseitigung, weil auch von מִלָּא eine Form mit Qames vorkommt, vgl. oben S. 612. Vgl. Qimchi 98, a „mit Qames“; WB. s. v. „mit Qames und es giebt nicht seinesgleichen“; [bei Ges. Lgb. § 108, Anm. 1 übersehen; nicht so bei Ew. § 195, a „überall ē“, weil er Jos. 4, 24 anders fasst, vgl. unten] Olsh. § 233, a; Ges.-Kautzsch § 74, Anm. 1; Stade § 447, a. Diese haben keine Aenderung verlangt. — Aber vom Standpunkt der Syntax aus haben richtig eine Beseitigung oder vielmehr eine andere Auffassung der Form gefordert Ewald § 337, b (schon 1826), Knobel z. St. [was Bö. unerwähnt lässt] und Bö. § 1081, a, indem sie meinten, dass in der vorliegenden Punctuation die Lesart יִרְאָתָם neben יִרְאָתָם versteckt angedeutet sei, und hinzufügten, dass dieser Gebrauch des Inf. יִרְאָה hinter der vorausgehenden Conjunction לְמַעַן einzig richtig sei. Und darin haben die genannten Gelehrten Recht, dass לְמַעַן entweder das Impf. oder im abgekürzten Satz den Inf. hinter sich hat, wie in der ersten Hälfte des genannten Verses selbst; und die Grammatiken und Wörterbücher erwähnen nicht einmal jene Stelle Jos. 4, 24, als wo ausnahmsweise hinter לְמַעַן das Perfect stehe, obgleich sie doch יִרְאָתָם als Perfect anführen, geschweige denn andere Stellen, in denen hinter לְמַעַן das Perfect stände. Auch der Zusammenhang der Stelle verlangt nach meiner Ansicht die ursprüngliche Lesart יִרְאָתָם „damit alle Völker der Erde fürchten Jehova alle Zeit“. Denn nur so entspricht der Absichtssatz dem übergeordneten Satze „damit alle Völker der Erde kennen lernen, dass die Hand Jehova's stark ist“. Und nur weil diese Absicht in Betreff der Heidenvölker zu kühn erschien, wurde diese Absicht auf die Israeliten gewendet und durch Punctirung des ת mit Segol, auch יִרְאָתָם zu lesen erlaubt. — Aus dem Targ. בְּרִיל דְּתַרְחֵלִין (= damit ihr fürchtet) und der LXX ἵνα ὑμεῖς σέβησθε lässt sich nichts über die Auffassung der Form ersehen; Raschi übergeht die Form; aber Qimchi sagt im Commentar z. St.: „יִרְאָתָם nach Art des Verbs, denn יִרְאָתָם [nämlich mit Segol] ist nach Art des Verbs, und es ist Perfect an Stelle des Futurs gleich תִּרְאֵי und vielen seinesgleichen“.

Imperfect: יִצֵּא 1 M 15, 4 etc., vgl. Am. 4, 3 die 2. plur. fem.; יִצֵּא 1 M 8, 7; 14, 8. 17; 19, 6; 24, 63; 25, 25; 26, 10; 31, 33 etc. immer auf der Letzten betont, weil das א die Vocallänge schützte. Nur kann נִסְוֹג אֲחֹרֵי eintreten, vgl. 1 M 4, 16; 8, 18: aber auch 19, 14; 4 M 20, 20; 21, 33; Jos. 18, 11; ob also Ri. 9, 35 auf Paenultima zu betonen sei (während doch Paschta nicht die Tonstelle anzeigt), lässt sich nicht bestimmt sagen. Während nun יִצֵּא im wesentlichen (nämlich abgesehen von der Vocalquantität) sich nach יִשֹּׁב richtete, bildete sich יִרֵּא im wesentlichen nach יִירֵשׁ: also יִירֵא etc. יִירֵא 1 M 28, 17 etc., selten defective 1 Sm. 18, 12; 28, 5; 2 Sm. 6, 9; Jer. 26, 21; 2 Chr. 20, 3; vgl. noch die 3. pl. fem. 2 M 1, 17. Die affirmativlosen Formen sind immer Milra. Ebenso nur plene יִירֵא 1 M 21, 17 etc., denn über Jes. 60, 5 vgl. S. 558. Ebenso immer יִירֵא, auch Jr. 42, 11. Aber statt יִירֵא 1 M 20, 8 etc. häufig יִרֵא־יִרֵא, und so immer durch das Metheg von יִרֵא (sie werden sehen) unterschieden. Vgl. dieselbe Function des Metheg oben S. 406, Z. 14 v. u. (Spr. 4, 16); S. 434, Z. 12 v. u. (Hab. 2, 7); vgl. darüber § 32 der Dikduke ha-teamim: „Das ganze Wort des Fürchtens ist mit Gaja, wie יִירֵא־יִרֵא 1 M 20, 8; יִירֵא־יִירֵא 2 Kg. 10, 4; יִירֵא־יִירֵא 2 Kg. 17, 28 [meist defective, vgl. J. H. Michaelis z. St.]. Und das ganze Wort des Sehens ist mit Chateph [d. h. mit Chireq chateph, entsprechend dem Qames chateph (chatuph); so ist es parallel zu גִּלְיָה construiert], wie יִירֵא־יִירֵא 4 M 17, 24; 2 M 16, 15; 4 M 14, 23; ausser einem Verse, denn er hat das Wort „Sehen“ und hat [doch] Gaja: יִירֵא־יִירֵא Hi. 6, 21; und das ganze übrige Wort „sehen“ ist mit Chateph“. Auch Qimchi, WB. s. v. sagt: „יִירֵא־יִירֵא Hi. 6, 21; beide sind mit י geschrieben, und von dieser Wurzel [יִרֵא] ist die Bedeutung“. Aber die Dikduke geben jedenfalls der fraglichen Form richtig die Bedeutung des „Sehens“, vgl. Trg. תִּמְיִיתִיךְ = ihr schautet: LXX: ὥστε ἰδόντες τὸ ἐμὸν τραῦμα φοβήθητε; Abenesra יִירֵא־יִירֵא = als ihr saht, da fürchtetet ihr euch. Die Pleneschreibung ist ein Versehen wegen des folgenden Wortes. Richtig Olsh. § 39, e. „jedenfalls nur Schreibfehler“.

Imperativ: יִצֵּא 1 M 8, 16 etc., יִצֵּא Ri. 9, 29; יִצֵּא HL. 1, 8; יִצֵּא 1 M 19, 14 etc. יִצֵּא Jr. 50, 8 Kethib lässt nicht mit Bö. § 1174 auf die Existenz einer Imperativform schliessen, welche noch nicht die Aphaeresis erlitten hätte, sondern ist

von den Masoreten richtig als Schreibfehler bezeichnet; daher auch nicht von Ges. Thes.; Olsh. § 235, d; Stade § 607 aufgeführt. — צִיָּה HL. 3, 11; ל"ה-Analogie, c und dort folgt auch gerade ein Imperativ von ל"ה; vgl. Qimchi, 97, b: „Und es tritt so auf, um zu paaren die Wörter, wie 2 Sm. 3, 25; aber um ein wenig zwischen ihnen beiden zu unterscheiden, welche zwei Wurzeln sind, ist das ם von צ mit Segol, und das ם von ר mit Sere“. — יָרָא Spr. 3, 7 etc.; יָרָא = *jérû*; Trieb 2, b; die drei Stellen, wo diess steht, sind schon oben S. 120 gelegentlich der Aussprache genannt; unrichtig Stade § 606, a יָרָא. Vgl. Qimchi 98, a: „Und sie sagten den Imperativ mit Verbergung des ם, damit er nicht mit יָרָא von יָרָא verwechselt werde“; WB. s. v. „damit es nicht gleich sei dem Worte יָרָא von יָרָא“.

Infinitivus cstr. צִיָּה 1 M 12, 4 etc.; יָרָא Jos. 22, 25 und לָרָא 1 Sm. 18, 29 mit Weglassung des quiescirenden י. So Targum לְמַדְּחָל; LXX εὐλαβεῖσθαι; Raschi = לִיָּרָא; Qimchi 98, a; WB. s. v.; Commentar z. St.: „Es ist verborgen das י; daher das ל mit Sere“. Ges. Lgb. § 105, Anm. 3 und Mühlau-Volck ohne Anstoss und ohne Erklärungsversuch. Ewald schreibt § 238, c: „1 Sm. 18, 29 findet sich noch לָרָא[!], indem sich ל mit einem vocale spricht, dessen laut ein rest von dem des ersten wzl. zu sein scheint, vgl. § 243, c“, und hier steht, nachdem von לְשִׂאָה etc. gesprochen ist: „In לָרָא dient aus der § 238, c angegebenen ursache ē als vorton“. Da meint er also, dass das ursprüngliche ā von ל sich mit dem י des folgenden Infinitiv zu ai, ē verschmolzen habe. Aber eine solche ausnahmsweise Bewahrung des la vor einem Infinitiv, welcher den Accent nicht auf der ersten Silbe trägt, lässt sich nicht annehmen. Olshausen § 69, a sagt: „In der Form לָרָא aus *lā-j'ró* haben die Punctatoren höchst wahrscheinlich eine Assimilierung des י angenommen“. Er denkt dabei jedenfalls an לִיסוֹד, vgl. oben S. 432 = *lissod*, nimmt also eine Form *lirro* an, setzt dann weiter voraus, dass das ר Ersatzdehnung hervorgerufen habe und so *léró* entstanden sei. Aber dass die Punctatoren diese Meinung gehabt hätten, ist nicht wahrscheinlich; denn solche Assimilation des י an den zweiten Stammconsonanten [um jetzt diese alte Anschauung einmal zu befolgen, vgl. S. 434] ist nur bei den scharfen Sibilanten und dem heftigen p und dem Dauerlaute ל vorgekommen, konnte also bei

dem fast gar nicht der Verdoppelung fähigen ך den Punctatoren nicht in den Sinn kommen. Olsh. hat aber Zustimmung gefunden bei Land § 51, a, wo er von der „assimilatie“ spricht und sagt „Ook met semivocalen; b. v. יצע in pl. v. יציע: לרא in pl. v. לירא“; ebenso bei Müller § 294, f: „לרא st. לירא [beachte den Cholempunct] § 124, b [wo er von לירא u. s. w. spricht] siehe § 92, a“, und hier heisst es „In לרא 1 Sm. 18, 29 ist, wenn die Lesart richtig, das ך der ך dem ך assimilirt (= lirro 129)“, wo er von der Ersatzdehnung für Doppelresch spricht. Ebenso wenig wahrscheinlich ist, was Böttcher § 463, γ gegeben hat, indem er an ירחו neben ירחו sowie מרחו erinnert, also meint, dass unter dem Einfluss des gutturalartigen ך und wegen der positiven Verwandtschaft zwischen e und o sich ê zu e umgebildet habe. So auch Stade § 123, c. Freilich diese Erscheinungen sind an sich richtig; aber es bleibt sehr unwahrscheinlich, dass bei לרא diese Wirkung eingetreten sei, während doch bei dem ebenfalls sehr gebräuchlichen ירח vielmehr לירח, לירח, לירח gesprochen worden ist, oben S. 582. Es ist also anzunehmen, dass das zufällige Fehlen des ך die Tradition zur Aussprache eines Sere anstatt eines Chireq verleitet habe. Und dass doch die Tradition trotz fehlenden ך oft Chireq festgehalten habe, kann gegen diese Kritik nicht eingewendet werden (vgl. oben S. 391 f): es kann nur diess gesagt werden, dass bei den Fällen ausser 1 Sm. 18, 29 die Tradition sich selber besser geleitet hat. Also ist mit Olsh. § 69, a; 160, b als wahrscheinlichste Form der lebenden Sprache לרא zu lesen. — Ausser jenen beiden Stellen aber heisst der Inf. cstr. ירא 5 M 4, 10 etc. (im Deuteronomium 9 Mal; ausserdem 2 Sm. 3, 11; 1 Kg. 8, 43; Jr. 32, 39; Ps. 86, 11; Neh. 1, 11; 2 Chr. 6, 33), wie schon bei der Besprechung von Jos. 4, 24 angedeutet wurde. — Inf. absolutus ירא 1 M 8, 7 etc. und ירא 1 M 27, 30 etc. — Participium ירא 2 M 8, 16 etc. oder ירא 1 M 2, 10 etc.: Verbaladjectivum = Participium: ירא 1 M 32, 12 etc.

Niqtal nur ירא (Luther: [dass] man dich fürchte) Ps. 130, 4 und Ptc. ירא 1 M 28, 17 etc.

Qittel יראני 2 Sm. 14, 15; ליראני Neh. 6, 19; ליראם 2 Chr. 32, 18; Ptc. מירא Neh. 6, 9. 14 (alle indirect-causativ: in Furcht versetzen).

Hiqtil. Perfect הוֹצִיא 1 M 14, 18 etc.; [הוֹצִיאָה], הוֹצִיאָה 2 M 32, 11 etc.; auch Hi. 15, 13, vgl. Baer-Delitzsch z. St.; הוֹצִיאָה 1 Kg. 17, 13; vgl. wegen des Schewa oben S. 606 und S. 528. Das Perf. consecutivum hat mit Ausnahme von Hi. 15, 13 den Accent auf die Letzte geschoben in der 2. sg. m. und 1. sg. (Bö. § 974, 3); vgl. oben S. 619. Was ist Hi. 15, 13 früher gewesen: das Weglassen des Qames unter ה, oder diese ausnahmsweise Accentuation, und stehen überhaupt beide Erscheinungen in Wechselbeziehung zu einander? — Imperfect יוֹצִיא 3 M 16, 27 etc. — Jussiv הוֹצֵא (sie lasse hervorgehen!) 1 M 1, 24. — Impf. consecutivum יִיוֹצֵא 1 M 15, 5 etc. wegen des א auf der Letzten betont; aber vier [denn Ri. 19, 25 ist die erleichterte Form zu sprechen] Mal mit יִיוֹצֵא 5 M 4, 20 und 2 Kg. 11, 12 vor א; Ps. 105, 43 vor ע; aber Ps. 78, 16 vor נ; also ist der Anlaut des folgenden Wortes nicht die Ursache, vgl. oben S. 626 f. In der 1. sg. ist das י nach Erwartung: יִיוֹצֵא Jos. 24, 6; Ri. 6, 8 und ohne י Hes. 28, 18. — Imperativ. Neben dem oftmaligen הוֹצֵא von 1 M 8, 17 Kethib an ist das dort stehende Qeri הוֹצֵא die letzte der Spuren, welche in der Verballehre die Neigung des ה zum Uebergang in das bequemere י beweisen. So richtig Ew. § 122, e; Bö. II. S. 461. Allerdings Olsh. S. 568 sagt: „Der Grund ist nicht klar“. Stade hat die Form nicht im Index, aber wohl § 595, a, wo er auf § 120 zurückweist. Da nun sagt er, die Form sei bedenklich, erkennt aber an, dass über diese Form, wie die andern vier Formen mit aj (drei im Kethib und eine im Qeri; vgl. oben S. 433. 437. 438, wo die richtige Correctur der Masoreten הוֹצֵא Ps. 5, 9 für Kethib הוֹצֵא weglassen ist) eine „feste masoretische Tradition“ bestanden haben müsse; vgl. oben S. 391 f. 640. Ich meinerseits aber möchte trotzdem nicht glauben, dass diese Formen (weder die von ursprünglichen מ"י noch auch die von ursprünglichen ל"א) schon der lebenden Sprache angehört haben; syrisches au, ai (Nöldeke, Syr. Gram. § 175; Winer § 20) scheint mir bei der späteren Aussprache dieser Formen eine Rolle gespielt zu haben. — Auch הוֹצֵא Jes. 43, 8 ist am besten als Imperativ aufzufassen [so auch Buxtorf, Concordanz; Ges. Thes. (und zwar gegen Hitzig, der das Pf. annahm, sich auf Ps. 94, 1 berufend; vgl. oben S. 425 f.); Ges.-Kautzsch § 69, Anm. 7; Stade § 120] und zwar, ohne mit Bö. II. S. 543 den Wegfall eines verstärken-

den \bar{a} anzunehmen. Da im Jussiv Hiq. der ל das i unter dem Einfluss des א so oft bewahrt erscheint: so ist nicht mit Olsh. S. 568 zu urtheilen, dass die Form auf einem Versehen beruhe. Vgl. noch die beiden Fälle nachher S. 651 unter e. Das Targum sagt freilich erleichternd הַאֲמִיק = welcher hat herausgehen lassen; LXX sogar mit Gleichmachung der Person $\kappa\alpha\iota\ \epsilon\acute{\xi}\eta\gamma\alpha\gamma\omicron\nu$; Raschi „wie לְהוֹצִיא “, also Inf.; Qimchi z. St.: „Infinitiv, wie um zu sagen: ich habe befohlen herauszuführen u. s. w.“; Buxtorf, Thes. p. 246 „Inf. = educere“, also von sich selbst abweichend. — הוֹצִיאָה Ps. 142, 8.

Infinitivus: הוֹצִיא . In לְהוֹצִיאָהוּ Jer. 39, 14 liegt der einzige Fall vor, dass ausserhalb der 1. pers. sing. das Object am Infinitiv durch ein anderes Suffix als das Subject bezeichnet wird; Bö. II. S. 32. Diess ist nicht so, wie die analoge Ausnahme oben S. 494, bei Qimchi 32, b bemerkt, weil er im Gegentheil sagt, an den Inf. werde י oder הוּ angehängt, indem er sich für letzteres auf עֲשֵׂהוּ 2 M 18, 18 [oben S. 550] beruft, das doch nur ganz ausnahmsweise am vocalischen Auslaut das consonantisch anlautende Pronomen besitzt. Auch Buxtorf, Thes. erwähnt nicht den fraglichen Fall, aber einen andern p. 503: „Speciale est; לְהוֹצִיאָנוּ *Ad educendum nos*, Exod. 14. 11 cum Kametz loco Tsere, ut recte observavit Aben Esra“.

Participium: מוֹצִיא 2 Sm. 5, 2 etc. Kann man in מוֹצִיא רוּחַ (der herausführt den Wind [aus seinen Schatzkammern]) Ps. 135, 7 (von Qimchi nicht aufgeführt; von Buxtorf, Thes. p. 246 und Concordanz; Ges. Thes. einfach erwähnt) eine Form erkennen, die allerdings nicht der lebenden Sprache angehörte, aber doch sich im Vortrage der Psalmen lautphysiologisch erzeugte und dann sich durch Weglassung des י im Texte fixirte? Böttcher thut es II. S. 543, indem er meint, dass nach der Enttonung der letzten Silbe א und י um so leichter ihren zerdrückenden Einfluss auf das i hätten ausüben können. Er hätte dabei an das oben S. 639 f. besprochene לִרְאֵה 1 Sm. 18, 29 erinnern können. Trotzdem ist es mir unwahrscheinlich, dass die Enttonung und der Einfluss des י ausnahmsweise einmal diese Wirkung gehabt haben. Eher ist es wahrscheinlich, dass die zufällige defective Schreibart, die der Singular nur an dieser Stelle zeigt, zur Aussprache mit e den Anlass gegeben hat. Olsh. schwankt zwischen beiden Auffassungen § 208, b und § 258, a. Ew. § 131, b sieht auch in der eben besprochenen

Form einen Aramaismus, vgl. aber dagegen schon die Bemerkung oben S. 252. Stade hat die Form nicht im Index, aber wohl im Texte § 285 mit den Worten „מִיָּצָא Ps. 135, 7 ist nach מִיָּצָא Jer. 10, 13; 51, 16 punctirt worden“. Dieses hatte Olshausen in seinem Psalmencommentare (1853) z. St. bemerkt, wie Bö. II. S. 543 erwähnt. Nun steht allerdings מִיָּצָא an den beiden genannten Stellen in ganz derselben Redensart, wie Ps. 135, 7. Trotzdem ist nicht anzunehmen, dass die ganz regelmässige Punctuation der Jeremiastellen eine unregelmässige Punctuation der Psalmenstelle veranlasst hat. Müller § 294, q „Ps. 135, 7 מִיָּצָא [falsch von ihm betont] unsicher weshalb“.

Hoqtal. Perfect הִיָּצְאָה (educta est) in kleiner Pausa Hes. 38, 8. Particip מִיָּצָא Hes. 14, 22 etc.

e) Verba ו"ו quiescentia und ל"א.

קִיָּא eintreten, kommen; (הִיָּצְאָה? hin- und hergehen); קִיָּא speien; שִׁיָּא steigen.

Qal. Perfect: בָּא 1 M 6, 13 etc., בָּאָה 1 M 15, 17 etc. und so auch meist als Perf. consec. betont; bemerke בָּאֵתָנוּ (evenit nobis) Ps. 44, 18, Milel (das Dechi, vgl. oben S. 80 f., zeigt nicht die Tonstelle an); בָּאֵתָהּ 2 Sm. 3, 7 oder gewöhnlich בָּאתָ Jos. 13, 1 etc. und beim Perf. consec. ebenso oft auf der Vorletzten (5 M 6, 18; 12, 5 [נִסְרָג א']. 26; 1 Sm. 10, 3; 2 Sm. 5, 23; 1 Kg. 19, 15; 2 Kg. 9, 2 [נ' א']; Hes. 38, 15; 1 Chr. 14, 14) wie auf der Letzten (1 M 6, 18; 2 M 3, 18; 5 M 17, 9; 26, 3; 1 Sm. 20, 19; [22, 5]; Jr. 36, 6) betont; בָּאתָ und einmal בָּאתָ 2 Sm. 14, 3. Auch Michaelis hat das Schewa nur an dieser einen Stelle, aber nicht 1 M 16, 8; 1 Kg. 14, 3; 2 Kg. 4, 4; Mi. 4, 10; Ruth 2, 12; 3, 4; aber Baer-Delitzsch haben es 1 M 16, 8; Mi. 4, 10; vgl. oben S. 641. 606. 528. בָּאֵתָנוּ, auch als Perf. consecutivum auf der Vorletzten betont 1 Kg. 17, 12; 18, 12, wie Dn. 10, 14. Ebenso ist es bei בָּאתָ 2 M 7, 28; (4 M 5, 22. 24. 27); 5 M 28, 2. 15. 45; Ri. 6, 5; Jes. 2, 19 etc. Ebenso wenig wie bei בָּאתָם 1 M 26, 27; 45, 19 u. s. w. kann bei בָּאתָ 1 M 32, 7 etc. auch im Perf. consec. (2 Sm. 17, 12) die Betonung fraglich sein. Für diese 1. plur. steht einmal בָּנִי 1 Sm. 25, 8; Trieb 2, c; Qimchi 110, a; WB. s. v. — קָאָה (sie hat ausgespien) 3 M 18, 28 auf אָרָץ bezüglich, von welchem in demselben Verse das feminine Verb steht,

also jedenfalls 3. sing. feminini, und die vocalisch affirmirten Perfectformen der ע"ו sind ja ausnahmsweise als Milra betont, vgl. noch בָּהָר 2 Kg. 19, 21; Jes. 37, 22 etc.; Qimchi 100, b. Darum hat auch Qimchi 110, b die Form von קָרָא abgeleitet; aber sagt auch, wie im WB. s. v. קָרָא: „ק' nach Analogie von עָשָׂה etc., und er hat benannt הָאָרֶץ mit der männlichen Form und ebenso ist נָשָׂא 1 M 13, 6“; aber dieser Fall ist anders. Trotzdem hat auch Buxtorf, welcher Thes. p. 232 die Form als fem. Particip ansieht, in der Concordanz dieselbe Form s. v. קָרָא, demnach als 3. sg. msc. Von קָרָא die Form bei Ges. Thes.; Bö. II. S. 503; Mühlau-Volck; Stade § 401, c.

Imperfect: יִבְרָא 1 M 32, 9. 12 etc. oder יִבְרָא 1 M 49, 10 u. s. w. Die 99 Mal normal vorkommende 3. sing. fem. תִּבְרָא 1 M 41, 50 etc. soll einmal mit dem Afformativ der 3. sg. fem. Pfi. versehen sein in der Form

תִּבְרָאָהּ Hi. 22, 21, sodass die Form bedeutete „wird dir kommen [nämlich Gutes]“. Targum עֲלֵיִךְ טִיבָא = obvēnit tibi bonum; Abenesra תִּבְרָא לְךָ ט' Qimchi 110, b „es ist zusammengesetzt aus תִּבְרָא und בָּאָהּ, oder vielleicht ist das ך ein Aequivalent für das ה, welches hinzugefügt ist in dem Worte Jes. 5, 19; vgl. S. 645. Anerkannt ist das Wort als Verbalform auch von Buxtorf, Thes. p. 236 und Concordanz. So auch Ew. § 191, c, welcher es erklärlich findet, dass zur Unterscheidung der 3. sing. fem. Impfi. von der 2. sing. msc. Impfi. im Laufe der Zeit verschiedene Mittel angewendet worden seien, und unter diesen auch die Anfügung der Femininendung ה. So auch Bö. II. S. 133 f.; Mühlau-Volck im analyt. Anhang. Aber wenn die Sprache in vielen Hunderten von Fällen solche Mittel der Unterscheidung nicht gebraucht hat, dann muss man sich besinnen, ob nicht die wenigen Fälle, in denen sie ein י oder הָ oder הִ fm. angewendet zu haben scheint, Verderbnisse des Textes sind. Vergl. nun die Reihe von Stellen, an denen darüber gehandelt ist: S. 159. 182 f. 285 ff. 323 f. 402. 607[? 645 unt. 646]. — Ges. Lgb. S. 464 lässt ה cohortativum zu Grunde liegen und meint, dieses sei verkannt und dann das Suffix angehängt worden. Da soll wohl die Stelle erst gar keine Angabe dessen enthalten haben, welchem das Gute angewünscht wird? Er behandelt die Form unter den formae mixtae. Weswegen sollen wir eine so ganz unnatürliche Vermischung annehmen, während z. B. die LXX

[\acute{o} $\alpha\alpha\rho\eta\acute{o}s$ $\sigma\alpha\iota$] ein Nomen in der Form erkannt haben? So Olsh. z. St. im Hiobcommentare; dann Röd. im Index analyt. zu Ges. Thes.; Olsh. § 226, c. Stade erwähnt die Form nicht.

תבואי 2. sg. fem. HL. 4, 8; Ruth 3, 17.

In לבלתי-בואי (damit sie nicht kommen) Jr. 27, 18 liegt ein leicht erklärlicher Schreibfehler für יבואי . Targ. בדיל דלא יחובלן = damit nicht gebracht werden. Freilich die Alten sahen die Form als Perfect an: Qimchi 110, a; WB. s. v.; Commentar z. St.: „von der Art des פעול nach der Analogie von טבר [4 M 24, 5, oben S. 445] und ארי [1 Sm. 14, 29; oben S. 498], und es ist Perfect an Stelle des Futurs; und er hat gesagt „kommen“ in Bezug auf die Gefässe, obgleich es sich bei ihnen nicht um ein Nichtkommen [um die eigentliche Ausübung dieser Thätigkeit] handelt, wie אפוד ירד [1 Sm. 23, 6] und שבי כליהם [Jr. 14, 3]“; Buxtorf, Thes. p. 232 und Concordanz. Von den Neueren sah nur Ges. Lgb. § 106, Anm. 2 die Form als Perfect an; aber die Verschreibung ist anerkannt von Ew. § 337, b, Anm.; Olsh. § 233, d mit dem bei ihm bemerkenswerthen Zusatze „durch die ungewöhnliche Punctuation des scheinbaren Perfects hat man sich der ursprünglich beabsichtigten Form einigermaassen zu nähern gesucht“; da hat also Olsh. den Punctatoren auch einmal einen Gedanken zugeschrieben; Bö. I. S. 241; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 72, Anm. 1; Stade § 23, b.

תבאן heisst die 3. plur. fem. einmal 1 M 30, 38 oder תבאנה (1 Sm. 10, 7 Qeri; 1 Kg. 3, 16; Jes. 44, 7; 47, 9), auch תבואנה Jer. 9, 16; 2 Chr. 9, 21 und die Form ohne Vocalstammauslaut steht öfter als die Form mit solchem תבאינה (1 Sm. 10, 7 Kethib; Ps. 45, 16; תבואינה Jr. 9, 16), weil das Ausfallen des Vocalstammauslautes bei diesem Verb durch die Abwesenheit eines Consonantenzusammenstosses begünstigt war, vgl. oben S. 442.

Jussiv: יבא oder auch יבוא etc. Cohortativ אבא Ri. 15, 1 oder אבואה 1 M 29, 21; 2 Kg. 19, 23; Ps. 43, 4; 2 Chr. 1, 10; נבא 2 Kg. 7, 9 oder נבואה Jr. 4, 5; Ps. 132, 7. Und hier ist wieder einer von den Fällen, wo das cohortative \bar{a} auch in einer andern als der ersten Person erscheint: תבואה (sie komme!) Jes. 5, 19; vgl. alle Fälle oben S. 159 Z. 3 v. u. 190. 243, wo nachzutragen ist ותענבה (und sie war liebesbegierig) Hes. 23, 20, dessen ה [? ה fm.] und Pathach mir

auf v. 16 und v. 5 zurückgetragen erscheint; ferner S. 496. 507. Auf dieser Thatsache fusst die Erklärung, welche die Meisten von der Form

תְּבוֹאָתָה 5 M 33, 16 geben. — α) Targum יִחוּן בְּלִיאָלִין = kommen sollen alle diese Dinge; Raschi z. St. wiederholt einfach die Form und ergänzt nur als Subject זו בְּרַכָּה = dieser Segen; Abenesra z. St.: „זו“, nämlich הַזֶּה הַזֶּה dieser Segen, und es sind zwei Zeichen, das ה und das ז verbunden, wie in יִשְׁעָתָה, עֲזָרָתָה. Diese haben sich also nicht genau über die Bedeutung der beiden Endungen erklärt. — β) Knobel z. St. übersetzt „es kommt“ also den Indicativ, als wenn die Form eine doppelte Femininendung ה, besässe. Er hat das aber nicht genau überlegt, weil die Form den Accent auf der Vorletzten trägt und weil er sich dabei auf Gelehrte beruft, welche eine andere Erklärung der Form geben, z. B. auf Ges. Lgb. S. 464. — γ) Dieser übersetzt ausdrücklich „sie komme!“ und ist ein Antipode von Knobel in der Auffassung der Form, indem er meinte, dass die Form eine doppelte Cohortativendung ה, besässe (vgl. den Optativ der LXX: ἔλθοισαν), indem die Sprache gleichsam vergessen habe, dass sie schon einmal das ה cohortativum angehängt gehabt habe. Aber das ist unannehmbar, dass die Hebräer, wenn die Form תְּבוֹאָתָה dagestanden hätte, darin nicht, wie sie doch Jes. 5, 19 gethan haben, das cohortative ה erkannt hätten. Und überdiess, indem Gesenius annimmt, dass die Hebräer das ה, welches eigentlich Cohortativendung sein sollte, als Femininendung angesehen hätten, leitet er zu der Erklärung über, welche jetzt diejenigen Gelehrten von der Form geben, die sie überhaupt für einen Theil der hebräischen Sprachbildung halten. — δ) Diese meinen, der Form liege jene Femininform תְּבוֹאָתָה (Milel) zu Grunde, welche dieselben Gelehrten in Hi. 22, 21 annehmen und an diese Form sei das Cohortativ-ה, angefügt und dabei das Ganze verkürzt worden. So schon Qimchi 110, a: „זו; es scheint[?] das Wort תְּבוֹאָתָה, und das ה ist das Zeichen des Feminins der 3. singularis; es will besagen: aller Segen über Segen soll kommen auf das Haupt Josephs; und das ה ist hinzugefügt am Ende des Wortes, wie das ה von תְּבוֹאָתָה Jes. 5 und אֲשֶׁמְרָה Ps. 39, 2; und das ה ist hinzugefügt wie das ה von נִפְלְאוֹתָה 2 Sm. 1, 26 u. הִזָּה Jos. 6, 17 [S. 614. 624], u. den Nominibus יִשְׁעָתָה Ps. 3, 3, עֲזָרָתָה 44, 27; und meinem Wissen gemäss

ist es, dass jede Hinzufügung zur Verdoppelung der Bedeutung dient, und wie **עזרתה**, **ישועתה** besagen will „viel Heil, viel Hilfe“, ebenso dient **נפלאתה**, um als gross darzustellen die Liebe, und [eben] um dieselbe als ausserordentlich darzustellen ist in dem Worte die Hinzufügung verdoppelt; und ebenso heisst **כי ההבאתה** weil sie sie aufs schönste verborgen hatte, sodass man ihren Ort nicht erkannte, wenn man sie auf dem Dache suchte; und ebenso will **תבאתה** besagen: es soll kommen, ja kommen in Menge“. Die Unklarheit, welche hier waltet, weil die zweite Endung bald als Cohortativ- bald als Femininendung betrachtet wird, findet sich auch bei Buxtorf, Thes. p. 236; aber nicht bei Ew. § 191, c; Bö. II. S. 134; Mühlau-Volck im analyt. Anhang. Sollte diese Ansicht acceptirt werden, so müsste nicht bloss die Voraussetzung über Hi. 22, 21 gebilligt, sondern auch eine ganz ausnahmsweise Verkürzung der nach jener Zusammensetzung eigentlich resultirenden Form **תבואתה** zur dastehenden Form **תבואתה** angenommen werden. Auf **קראת** (3. sg. fem.; oben S. 611) kann man sich zur Erklärung dieser Verkürzung, dieser Streichung des Vocals unter א, nicht berufen, weil bei **קראת** das Wegrücken des Vocals von א unter den vorausgehenden vocallosen Consonanten ganz normal ist, hier aber dem א kein vocalloser Consonant vorausgegangen wäre, wie auch in Hi. 22, 21, falls die Form eine verbale wäre, keine solche Syncope des א sich zeigt. Ich halte es daher für richtiger — ε) anzunehmen, dass bei der Entstehung dieser Form das **תבואת** v. 14 mitgewirkt hat. So Olsh. § 226, c; Röd. im Index analyt. z. Thes.; Stade § 510, h [S. 284; nicht 289, wie im Index steht]. Ges.-Kautzsch § 48, 3 trifft keine bestimmte Entscheidung über die einzelnen Möglichkeiten der Auffassung. Ich denke mir also, dass **תבואת** (es komme!) dastand, und dass durch Abirren des Auges auf v. 14 ein ת eingeschaltet wurde. Mit **ימקד תבואת** 14 beginnt nun 16, a. b.

Imperfectum consecutivum: **תבוא** oder auch mit ו etc.; selbstverständlich wegen des א immer auf der Letzten betont 1 M 7, 7 etc.; einmal **תבוא** 1 Kg. 12, 12; Trieb 2, c. — **תבוא** Hes. 22, 4 steht, wo das Subject als 2. sing. feminini vorher schon mehrmals bezeichnet ist, für **תבואי** Hes. 16, 7; vgl. über den Cholempunct, der auch bei J. H. Michaelis über dem א steht, oben S. 45.

1 Sm. 25, 34 Kethib ist zwischen **תבואת** (du [fem.]

bist geeilt) und לְקַרְאֲתִי (mir entgegen) doch nur Schreibfehler, obgleich die Masoreten das תִּי als Affirmativ der 2. sing. Pfi. ansehen und deshalb תִּי, also תִּיבֹאָתָא lesen wollen. So Olsh. z. Hi. 22, 21; dann mit besonderm Nachdruck Röd. im Index analyt. z. Thes.; Olsh. § 226, c; 244, b; Bö. II. S. 134, der sich also in Bezug auf diese Form mit auf der negativen Seite findet; Müller § 271, g „unerklärliche und falsche Form“; Stade § 556, d. Freilich Ges. Lgb. § 114, 3; Thes. s. v.; Ew. § 191, c und Mühlau-Volck im analyt. Anhang halten die Entstehung einer solchen Form im Sprachleben für möglich. Qimchi 110, a: „Das Wort ist zusammengesetzt aus zwei Zeichen des Femininen, dem des Perfects und dem des Futurs; denn wenn es ganz zum Futur gehörte, so wäre es תִּבֹאָתָא, weil so das Kethib ist וְתִבֹאָתִי mit Jod; und wenn es zum Perfect gehörte: תִּבֹאָתָא; und wegen der Grösse ihrer Hurligkeit im Kommen hat man so gesagt“; dieselben Worte im Commentar z. St. — Darnach wären also alle drei auffallenden Formen von בֹּאָ als Fehler anzusehen, während doch Ges. Lgb. S. 464 sagt, dass diese drei Formen, weil sie einander so ähnlich sind, „sich gegenseitig kritisch sichern“. Allerdings frappirt dieser Umstand, dass drei abweichende Formen gerade bei demselben Zeitwort vorkommen, und Ew. § 191, c („das äusserst kurz klingende, häufige Verb etc.“) sowie Bö. II. S. 134 („der stumpfe und kurze Stamm“) haben darauf hingewiesen, dass gerade dieses Verb durch seine Kürze und Häufigkeit zur Annahme von Affirmativen einlud. Aber diesem Umstand steht gegenüber, dass doch dieses Zeitwort an Hunderten von Stellen ganz normal gebildet ist und keinen Anlass zur Zerbrechung der sprachlichen Formen bietet. Also ist das Vorkommen der drei auffallenden Formen nicht durch dieses Zeitwort, sondern durch die angegebenen Umstände angeregt.

Imperativ: בֹּאָ 1 M 7, 1 etc.; בֹּאָ 2 Sm. 16, 21; Jes. 2, 10; 30, 8; בֹּאָה 1 Sm. 20, 21; 1 Kg. 13, 7; über die Orthographie oben S. 45; בֹּאָי 1 M 19, 34 etc., בֹּאָי 1 M 45, 17 etc.

Von בֹּאָ müsste also diese Form קֹאָ lauten. Wie soll nun, während בֹּאָ niemals abgeändert worden ist, diese Form zu קִי Jr. 25, 27 [vgl. die richtige Ableitung schon oben S. 589] geworden sein, wie Buxtorf Thes. p. 235; Ges. Thes.; Bö. § 1188; Mühlau-Volck annehmen? [Ew. und Stade haben die Form nicht]. Böttcher meint, es habe ein gleicher Tonfall mit den

zwei vorausgehenden Imperativen שתי ושתרי (trinkt und be-
rauscht euch!) hergestellt werden sollen; indess dieser Rück-
sicht kann an sich keine so stark umgestaltende Kraft zuge-
standen werden, denn sonst hätte sie sich häufiger äussern
müssen, und dann hätte sie auch nicht zur Bildung von קאי
und weiter קיי, sondern nur eben zur Veränderung des Accentus
geführt, die doch bei den ע"י nicht so selten gewesen wäre.
Der Fall ist gar nicht mit צאינה וראינה HL. 3, 11 [oben S. 639]
zu vergleichen; denn in dem letzteren Falle wirkt ein Trieb,
welcher auch sonst in vielen Fällen sich wirksam erwiesen hat,
die ל"א-Analogie. — Da also קיי nicht accentuelle und voca-
lische Umgestaltung des קאי ist, so ist es auch kein Beleg für
die consonantische Umgestaltung des ל"א zur Vermeidung des
Hiatus in י, und man kann nicht mit Qimchi, WB. s. v.; Bux-
torf, Thes. p. 258; Bö. § 430 die Form von einem קאה (vgl.
oben S. 644) ableiten, sodass die Form doch ein Symptom des
angegebenen Processes wäre. Vgl. Qimchi 110, b: „Und es
tritt auf gegen die Regel קיי, und seine Normalform wäre וקאי
nach der Analogie von באי, und der zweite Stammconsonant
fiel aus, und es trat י als Ersatz für das ל"א von קאי auf; und
sicherer, als diess, ist, dass die Wurzel von קיי ist קאה oder קיה,
und dass es auftritt nach der Art der Verba mit quiescirendem
drittem Stammconsonanten nach seiner Norm“.

Infinitivus cstr. באי oder בוא 1 M 37, 10 etc.; auch ein-
mal mit der Femininendung באה 1 Kg. 14, 12 (über dessen
Orthographie oben S. 45). Bemerke neben באן 1 M 30, 38,
plene Hes. 42, 12, auch באנה (venire earum) Jr. 8, 7 und de-
fective sowie plene Ruth 1, 19; Qimchi 110, a erinnert an
Stellen mit demselben verlängerten Pronomen für „earum“:
1 M 21, 29; 42, 36; 41, 21. — Inf. absolutus בוא Dan. 11,
10. 13 oder בא Jr. 36, 29; Hab. 2, 3; Ps. 126, 6. Participium
בא 1 M 32, 14 etc.; femin. באה 1 M 29, 6 etc. (18, 21, welches
Buxtorf, Concordanz zum Ptc. stellt, ist wegen der Mitleb-
tonung 3. sg. fem. Pfi.).

Hiqtil. Perfect: הביא 1 M 4, 4 etc.; הביאה 1 Sm.
25, 35 etc.; הביאה (und sie soll bringen) 3 M 15, 29 ist die
einzige vocalisch afformirte Form vom Hiqtil ע"י, bei
welcher der Ton hinter י consecutivum fortgerückt ist;
vgl. S. 208. 440. 460. — הביאה 1 M 20, 9 etc., also ohne Vo-
calstammauslaut, und nur zweimal ist die Form mit Vo-

calstammauslaut durch die Consonantschrift beabsichtigt, also **הִבִּיאָהּ** 2 Kg. 9, 2; Jes. 43, 23, wo aber die Punctatoren auch **הִבִּיאָהּ** vocalisirt haben; vor Suffixen aber, wo ebenfalls die kurze Form 5 M 21, 12; 2 Sm. 14, 10; Ps. 66, 11 steht, haben sie die längere Form anerkannt 4 M 16, 14; 2 Sm. 7, 15; 1 Chr. 17, 16; wie denn vor Suffixen ein Mal durch eingeschaltetes **ו** die längere Aussprache vom Consonantentext gefordert wird: Jr. 35, 2. — **הִבִּיאָהִי** 1 M 27, 12 etc.; nur zweimal ist durch **י** (4 M 14, 31) oder **ו** (Jr. 25, 13) die Form mit Vocalstammauslaut angedeutet, also **הִבִּיאָהִי** und **הִבִּיאָהִי**. Vor Suffixen aber, vor denen auch die kurze Form Jes. 37, 26; Hes. 23, 22; HL. 3, 4 (ohne **י** und **ו**; Michaelis) steht, erscheint die längere Form öfter als die kürzere, und zwar ohne und mit **ו**. — **הִבִּיאָהִי** auch mit **ו** consec. nach Erwartung Milel 3 M 4, 14 etc. — Für das gewöhnliche **הִבִּיאָהֶם** 4 M 20, 4 etc. ist auch von den Punctatoren einmal 1 Sm. 16, 17 die Form mit Vocalstammauslaut vocalisirt worden **הִבִּיאָהֶם**. An dieser 2. plur. kommen überhaupt keine Suffixe vor. — Die 1. plur. kommt nicht ohne Suffix vor, aber einmal mit Suffix in der längeren Form **הִבִּיאָנָהּ** 4 M 32, 17 mit Chateph-Pathach, wie in den Formen der 2. und 1. Person immer hinter **ו** consecutivum und vor Suffixen. So richtig die Form 4 M 32, 17 in der Concordanz; bei Olsh. § 255, i und Stade § 475, b; aber falsch mit Chateph-Segol bei (Qimchi 110, b und) Bö. § 1187. Die 3. sg. masc. [z. B. Ri. 18, 3 (fm. kommt nicht mit Suffix vor)] und die 3. plur. [z. B. Hes. 27, 26] haben vor Suffix unter **ה** ein Chateph-Segol. — **וְהִקְאָחֻ** (und du in Bezug auf ihn das Ausspeien ausübest; direct-causativ) Spr. 25, 16. Die als daneben bestehend auch von J. H. Michaelis; Olsh. § 255, i und Bö. II. S. 555, aber nicht Qimchi, WB. s. v. und Stade § 433 erwähnte Lesart ohne Vocalstammauslaut **וְהִקְאָחֻ** ist nun auch von Baer-Delitzsch edirt worden; vergl. Baer. z. St.

Imperfect: **יִבִּיאַ** 3 M 4, 32 etc., auch selten defective geschrieben 4 M 6, 10 etc. Für **אִבִּיאַ** zweimal 1 Kg. 21, 29; Mi. 1, 15; Trieb 2, c. Auch die 3. plur. fem. kommt einmal vor: **תִּבִּיאֵינָהּ** ([seine Hände] sollen tragen) 3 M 7, 30; Qimchi 111, a. — **תִּקְיַא** (sie wird ausspeien) 3 M 18, 28; 20, 22.

Jussiv existirt nicht, wie Bö. 1187 richtig gegen Ew. § 224, b bemerkt; wenigstens nicht suffixlos.

Impf. consecutivum gewöhnlich הִבִּיא 1 M 2, 19 etc.; einmal הִבִּיא Hes. 40, 3, wo also von den Punctatoren die Form mit *i* nicht anerkannt worden ist, während dieses Neh. 8, 2 in הִבִּיא geschehen ist. Ueber diese schwereren Formen mit *i*, vgl. oben S. 626 f. הִבִּיא (et attulit) Hes. 8, 3; 11, 1; aber nach Erwartung הִבִּיא Jos. 24, 8 etc., auch הִבִּיא 2 M 19, 4; Jr. 35, 4; die 1. plur. kommt nicht mit ו cons. vor. — Ebenso neben הִקָּא (und er spie aus) Jon. 2, 11 steht הִקָּא (und sie spie aus) 3 M 18, 25.

Imperativ: הִבֵּא 1 M 43, 16; 2 M 4, 6, aber auch הִבִּיא 1 Sm. 20, 40. Bö. meint § 956, d, da sei ursprünglich הִבִּיאָה beabsichtigt gewesen und nur aus Versehen das verstärkende ה, wegen des folgenden Artikels weggeblieben und dann der Fehler von den Punctatoren nicht erkannt worden. Das ist ja möglich. Aber Jer. 17, 18, wo nach Bö. I. S. 241 ebenfalls (wie Jes. 43, 8; oben S. 641 f.) ein ה vor ע weggeblieben sein soll, steht הִבִּיא und ist auch von den Masoreten anerkannt, und zwar jedenfalls einfach als Imperativ (nicht mit der künstlichen Auffassung als Inf., die ich oben S. 425 f. vorschlug), denn vgl. das Targum אֵיִתָּא = lass kommen; LXX: ἐνάγαγε; Qimchi z. St.: הִבֵּא = lass kommen über sie! Man kann desshalb in Zweifel sein, ob nicht auch 1 Sm. 20, 40 die Form הִבִּיא beabsichtigt war. Dazu neigt sich auch Olsh. S. 569. Ew. § 224, b und Stade § 595, e haben an der Form Jr. 17, 18 als Imp. keinen Anstoss genommen, und zu dieser Anerkennung der Form neigt auch Graf zur Stelle. Ges.-Kautzsch enthält sich § 72, Anm. 7 einer Entscheidung, vergl. „Abnorm ist הִבִּיא Jr. 17, 18; vielleicht ist הִבִּיא gemeint (wie 1 Sm. 20, 40), oder es stand ursprünglich הִבִּיאָה. Buxtorf, Thes. p. 246 führt Jer. 17, 18 als Imp. auf = *Adduc*; in der Concordanz hat er die Form unter den Infinitiven, und auch Ges. Thes. führte bloss 1 Sm. 20, 40 als auffälligen Imp. auf. Vgl. nunmehr oben S. 308 f. 425 f. 467. 641 f. — Die verstärkte Form nach Erwartung הִבִּיאָה 1 M 27, 4 etc.; dann הִבִּיאִי 2 Sm. 13, 10 etc.; הִבִּיאִי 1 M 42, 19 etc.

Infinitivus constr. הִבִּיא 1 M 18, 19 etc. — לְפָנֵי הִבִּיאָה 2 Sm. 3, 13 ist mit Ew. § 238, d; Bö. II. S. 226 gegen Thenius z. St. zu schützen. Das überflüssige כִּי־אֵם erkläre ich mir als eine vom ursprünglichen Schreiber oder von einem späteren Leser hineingesetzte stärkste Hervorhebung, dass nur

beim Kommen und nicht vor dem Kommen des Abner mit Michal David einen Bund mit ihm schliessen will. Bei den andern Grammatikern habe ich nichts darüber gefunden. Trg.: קָדַם מִיְחִיאלָהּ = vor deinem Bringen; LXX: οὐκ ὄψει τὸ πρόσωπόν μου ἐὰν μὴ ἀγάγῃς; Raschi: vor deinem Sehen mein Angesicht soll sein dein Bringen die Michal; Qimchi z. St.: vor irgend einem Ding soll sein dein Bringen die Michal. — Inf. absolutus הֵבֵא nur Hag. 1, 6. — Particip מְבִיא; viermal ist wegen eines darauf folgenden א der Endconsonant א vom Schreiber weggelassen: 2 Sm. 5, 2; 1 Kg. 21, 21; Jr. 19, 15 (Qimchi 110, b); 39, 16. Die Masoreten haben immer darauf aufmerksam gemacht.

Hoqtal. Perfect הֵבֵא (er ist gebracht worden) 2 M 27, 7 etc.; הֵבְאָה (sie ist gebracht worden) 1 M 33, 11; לִיָּהּ - Analogie, b und zwar Nachahmung der unverlängerten 3. sg. fem. Qimchi 111, a „Mit ה an Stelle des ה von הֵבְאָה, und ebenso ist וקראת 5 M 31 [oben S. 611] und andere ausser diesen, wie ich geschrieben habe in der ersten Abtheilung bei der Form מַעֲלֶה [fol. 7. 8]“; vgl. die analogen Formen von לִיָּהּ ausser S. 611 noch 614. 622. (5 M 31, 29; Jes. 7, 14; Ps. 118, 23; 2 M 5, 16). — הֵבְאָתָה (du [m.] bist gebracht worden) Hes. 40, 4 (Qimchi 111, a; WB. s. v.); vgl. die Besprechung wegen des α-lautes vor dem Consonantafformativ oben S. 617. 620. הֵבְאָה 1 M 43, 18. — Imperfect יֵבֵא 3 M 6, 23 etc.; יֵבְאָה Jer. 27, 22 in kleiner Pausa. — Particip מֵבִיא 2 Kg. 12, 10 etc.

יִטְאֵתָהּ Jes. 14, 23 ist vielleicht von dem mit angeführten Verb טָאָה das Qilqel (Pilpel) = fortschaffen, zum Weggehen bringen. Jene Schreibung steht bei Qimchi 135, a; ist vielfach bezeugt (J. H. Michaelis) und ist von Baer-Delitzsch aufgenommen. Gewöhnlich schrieb man das erste ט mit Chireq. Bö. § 1188 wollte dieses Chireq mit der Form טֵעֵשׁ aus Jes. 11, 8, vgl. oben S. 378, begründen. Aber das ist ein ganz anderer Fall, weil in der Form Jes. 11, 8 die folgende Gutturalis nicht quiescirt, in der Form aus 14, 23 das א aber quiescens ist. Wie sehr die Form Jes. 14, 23 mit Chireq eine Ausnahme wäre, hat Ew. § 75, a besonders scharf hervorgehoben, hat aber gemeint, es erkläre sich vielleicht daraus, dass gerade nur die Form יִטְאֵהּ vorkommt, weil da im Gegentheil vielleicht der scharfe Vocal i gewählt worden

sei. Ein solches Gesetz scheint mir aber von ihm § 88, d nicht begründet worden zu sein, und es wird dieses mein Urtheil in der Allgemeinen Bildungslehre motivirt werden. Stade erklärt § 110, b, worauf er § 464 zurückverweist, das Sere unter dem zweiten ט, welches sich nach טצצאָ von selbst versteht, aber nicht das Chireq, welches er unter dem ersten ט schreibt und welches eben zu erklären gewesen wäre. — Was nun die Herleitung der fraglichen Form betrifft, so ist die obige von Gesenius im Commentar z. St. gegeben, während er im Thesaurus die Form in undurchsichtiger Weise mit טיט (Lehm, Koth) zusammenbringt; von Olsh. § 253 „von einer hohlen Wurzel“ und von Bö. § 1188 „von טרא“; ebenso hat es Müller § 272, k bei den Verba mediae semivocalis; und es giebt ja auch ein arabisches طاء ivit venitque. — Bei der fraglichen Verbalform lässt sich aber nicht sicher eine andere Ableitung verwerfen. Qimchi, WB. p. 131: „Wenn die Wurzel des Wortes טרא ist, so ist in ihm der erste und dritte Stammconsonant verdoppelt, und es ist sein Paradigma וּפְלַחְתִּיהָ; oder es ist das letzte א an Stelle eines ה als letzten Stammconsonanten, und es ist die Wurzel des Wortes טאה, und es ist in ihm der erste Stammconsonant allein verdoppelt, und sein Paradigma ist dann וּפְלַחְתִּיהָ; oder es ist das Wort eine Quadriliteralbildung von den טע. Und seine Deutung ist: ich werde es entfernen von seinem Orte. Und in den Worten unserer Väter s. G. (ראש השנה fol. 26, pag. 2): Es wussten nicht die Rabbinen, was sei וּפְלַחְתִּיהָ [וג]; eines Tages [dieses וּפְלַחְתִּיהָ hat Qimchi weggelassen] hörten sie es von einer Magd im Hause Raschi's, dass sie sagte zu ihrer Nebenmagd: Nimm den Besen und kehre das Haus“. Ew. § 121, b redet bloss von einer sehr kurzen Wurzel und vergleicht in der Anmerkung arabisches طاء, womit verwandt sei טאטא, ebenso wie auch ساء (laufen)

= سعى. Ausdrücklich eine Wurzel טע legt zu Grunde Stade § 464, und auch Mühlau-Volck geben S. 310 bloss eine zweilautige Wurzel טא an, von welcher auch טיט stamme, während sie doch S. 316 bei eben diesem טיט das arabische Wort für coenum, lutum طاء erwähnen, welches ja auf ein Verbum mediae semivocalis zurückgeht. — Abgesehen nun von diesem Widerspruch haben also, wie Gesenius im Thes., auch Mühlau-

Volck das fragliche hebräische Verb und טיט in Zusammenhang gebracht, ohne dass man durchschauen könnte, wie von jenem (mag es auf טיט oder טא zurückgehen) dieses abstammen soll. Es sind aber vielmehr die Verbalform 'טא und das Substantiv טיט in der Etymologie zu scheiden, indem jenes auf טיט (oder טא) und ebendarauf auch טיט; dieses aber auf eine Wurzel טיט zurückgeht, wie das Arabische und Aethiopische bezeugt.

וְשִׁטְאֲתִיךָ (und ich werde dich zum Steigen bringen) Hes. 39, 2. Zunächst stammt diese Form nicht von einem angeblichen שִׁט (in sechs Theile theilen), welches in וְשִׁטְתָּם 45, 13 vorliegen soll, wo aber ohne Zweifel das ט falsch aus der Nachbarschaft hinzugekommen ist; so Röd. Thes. p. 1369 und Olsh. § 246, b [Ew. und Stade haben die Form nicht] gegen Bö. II. S. 422 und Mühlau-Volck s. v. Vgl. Qimchi, welcher die Form Hes. 39, 2 im Mikhlol 125, a nur neben andern Pielformen erwähnt, im WB. pag. 362: „Und eine andere Bedeutung [als in dem vorher erwähnten וְשִׁטְתָּם 45, 13 ist in] וְשִׁבְבִיתִךָ וְשִׁטְאֲתִיךָ; seine Deutung entsprechend seinem Orte [Context] ist: ich werde dich verwüsten (אֲחִירִיבְךָ). Und Jonathan verdolmetschte: וְאֲשַׁדְּלִיתְךָ וְאֲטַעֲתְךָ [= und ich werde dich überreden und dich irre gehen lassen], d. h. אֲטַחֲתְךָ; und das ist es, was er eben dort gesagt hat וְהִבִּיאֲוֹתֶיךָ אֶל הָרִי י' [nicht genau citirt]. Und es giebt Leute, die es von der Bedeutung שִׁט deuten, wie wenn er sagen wollte, dass von ihnen nur der sechste Theil übrig bleiben sollte. Und mein Herr Vater s. G. erklärte, dass er uns richten wird mit sechs Gerichten, wie er in dem Verse 38, 22 gesagt hat“. Nicht viel besser ist die Bemerkung Raschi's z. St.: „וְשִׁט = ich werde dich hereinbrechen lassen (וְהִשְׁטֵאֲתִיךָ [mit עַל construiert wie Ps. 55, 16, oben S. 635]) über mein Volk, wie nicht hereinbrach (וְהִשְׁטִיחַ) ein Feind über dasselbe“. Die richtige Uebersetzung geben die LXX: καὶ κα-θόδηγῆσω σε. — Unsere Form ist für ein Pilpel von „einer hohlen Wurzel“, also שִׁט erklärt worden durch Olsh. § 253. — Freilich durch die Anwesenheit des ט ist nicht geradezu unmöglich gemacht, dass die Form von einem שִׁט stamme, wie Ew. 118, a „aus שִׁט, einfache Wurzel שִׁט oder [!] שִׁט“, Bö. II. S. 422 und Mühlau-Volck s. v. annehmen, indem sie voraussetzen, dass das Verbum ל'ה die Orthographie der ל'א an-

genommen habe. (אֲלִי-Analogie, a wäre dieses). Wie gesagt, ist diess nicht geradezu unmöglich, nur muss man bei der Voraussetzung einer Wurzel שׁוּ und eines Pilpel שׁוּשׁוּ stehen bleiben und darf nicht einen Stamm שׁוּ mit Mühlau-Volck in Klammer setzen, wie auch bei שׁוּ [S. 587] Bö. II. S. 404 ein שׁוּ geschrieben hat. Denn der Reduplicationsstamm Pilpel kommt von den אֲלִי nicht vor, sondern ist nur von Verben עֲעֵ und עֲעִי oder עֲעִי vorhanden. Und das einzige קִרְקִי Jes. 18, 2. 7, welches von einem אֲלִי käme, ist von den Punctatoren, und nach meiner Ansicht mit Recht, nicht als Pilpel anerkannt, sondern nach meiner Meinung richtig für „harre, harre!“ gehalten worden, vgl. LXX: ἀνέλπιστον, ἐλπίζον und das הָבָה (gieb, gieb!) Spr. 30, 15. — Was aber bewegt überhaupt dazu, eine Wurzel שׁוּ zu Grunde zu legen? Die äthiopische Form [saosdwa, sôsdwa] ansôsdwa (einerschreiten). Auch Röd. in Ges. Thes. s. v. pag. 1485 verweist auf das äthiopische Wort, scheint also שׁוּ zu Grunde zu legen. Indess bleibt es immerhin misslich, gerade bei dieser einzelstehenden Form die אֲלִי-Analogie wirken zu lassen. Es ist deshalb gerathener, der oben angegebenen Ableitung Olshausens zu folgen. Das Aethiopische aber verhindert uns nicht an der Ansetzung eines solchen Stammes, weil es uns bloss auf die beiden Bestandtheile der zweilautigen Wurzel aufmerksam macht, aus welcher einerseits das äthiopische Verb, andererseits das hebräische שׁוּ, שׁוּשׁוּ hervorgewachsen ist. — Stade (vgl. dessen Schrift „Ueber den Ursprung der mehrlautigen Thatwörter in der Ge‘ezsprache“ 1871, S. 12. 17; Lehrbuch § 112, a; 150, a) geht bloss auf ein שׁוּ zurück, aber damit entfernen wir uns von der Richtung, welche uns das äthiopische Wort anweist.

Endlich fragt es sich noch, ob in

בִּסְאָהָה Jes. 27, 8 eine hierher gehörige Verbalform enthalten ist. Darin ist das Nomen סָאָה (der dritte Theil eines Ephä) gesehen worden vom Targum: בִּסְאָהָה קִדְרִיתָא כְּאֵל בָּהּ = mit dem Seah (Maasse), mit welchem du gemessen [vgl. oben 455 f.] hast, werden sie dir messen [und es fährt fort:], der du fortschicktest und Drangsal ihnen bereitetest; er sprach zu ihnen mit mächtigem Worte am Tage der Verwünschung“; das Targum hat also nicht Gott als die angeredete Person erkannt, welche dann in die besprochene Person umschlägt. [Wie soll מִנִּי Ptc. Aphel sein, wie Levy, Chald. WB.

s. v. **הָגִי** sagt? Soll **ה** syncopirt sein?). Das Targum hat die Verdoppelung des Nomens nicht erkannt; hat aber jedenfalls gerade durch diese Verkennung die Bahn gebrochen für die Anschauung, dass in der fraglichen Form überhaupt das Nomen **סָאָה** stecke, sodass dann die genaueren Uebersetzer Aquila, Symmachus, Theodotion und nach ihnen Hieronymus jene Form für die Verdoppelung des genannten Nomen ansahen. Und dieses ist auch die Auffassung der Punctatoren, weil sie das **ה** nicht mit Mappiq versahen (vergl. dagegen das folgende **בְּשִׁלְחָהּ**), demnach dasselbe ganz deutlich nicht als **ה** suffixi betrachteten, und weil auch das **ה** nicht als **ה** fem. d. h. Verlängerung des Infinitiv von ihnen gemeint sein kann. Raschi: **בְּאִוְרָהּ מִזֶּה** = mit eben demselben Maasse; Qimchi, WB. s. v. **סָאָה**: „Und das Wort **בֵּס** Jes. 27, 8 ist von dieser Bedeutung [des Seah]. Und es ist möglich, dass es ein Nomen an Stelle von **סָאָה** ist, und dass in ihm der erste und zweite Stammconsonant verdoppelt wurde, und das **ה** am Ende der dritte Stammconsonant ist, wie in **יִסְפִּיָּהּ** Ps. 45, 3, welches eine Verbalform von dem Sprachtheil **יָסָה** ist, und in welchem der erste und zweite Stammconsonant verdoppelt ist [oben S. 583], und wo das zwischen **ס** und **ה** stehende **י** der dritte Stammconsonant ist. Und noch kann man sagen, dass es [**סָ** Jes. 27, 8] zur Intensivconjugation gehört, indem es besagen will: **בְּמִדָּהּ** [?] = durch Messen [Hi. 7, 4 etc.], und darin der erste Stammconsonant allein verdoppelt wurde, wie er in dem Worte **זִרְזִיָּה** [Regenguss Ps. 72, 6] verdoppelt ist, welches von der Wurzel **זָרָה** stammt, wie ich es an seinem Orte geschrieben habe, und das erste **ז** ist [dann, bei dieser letzten Ableitung von **סָאָה**] der zweite Stammconsonant, und das letzte hat sich vertauscht mit **ה** als drittem Stammconsonanten, und das Paradigma des Wortes ist [dann] **בְּמִסְפָּהּ**. Im Commentar z. St. giebt er aber bloss die allererste Erklärung: „**בֵּס**; seine Bedeutung ist **סָאָה**, und es ist der erste und zweite Stammconsonant verdoppelt; er sagt: nicht hat Gott mit Israel gehandelt, wie er mit seinen Feinden gehandelt hat, auf welche er seine Zorngluth ausgegossen und welche er von Ewigkeit her verderbt hat; nicht hat er so Israel gethan, sondern als sie vor ihm sündigten, hat er sich mit Maassen von ihnen losgesagt, nicht über das Maass hinaus, dass es eine Zorngluthausgiessung gewesen wäre, sondern mit Maassen, in kleinem Maasstabe

[קר לקר Jes. 28, 10, vgl. Qimchi zu dieser St.] hat er sich von ihnen losgesagt“. — Dass nun in der Form das Nomen סאסא liege, ist auch noch die Anschauung von Ges. Thes. s. v. סאסא; Mühlau-Volck; Delitzsch und Nägelsbach z. St. — Mir ist aber nicht sowohl die Möglichkeit fraglich, ob die Form בסאסא, wenn sie dastünde, „mit Maass = mässig, gelinde“ bedeuten könne, und auf den Nachweis dieser Möglichkeit durch Citation von Jr. 10, 24; 30, 11; 46, 28 bei Ges. Thes., Mühlau-Volck und den Auslegern scheint mir ein unnützer Nachdruck gelegt zu werden. — Es handelt sich ja nicht um die Erklärung dieser Form בסאסא, sondern um die Frage, ob eine Verdoppelung dieser Maassbezeichnung überhaupt denkbar ist, also „Maassmaass“. Die Wortstellung allerdings spricht nicht gegen diese Auffassung, wonach der Satz hiesse „Nach dem Dritteldrittelmaass [bloss], durch Fortschicken derselben [nämlich der Nation Israel, der Ehegemahlin Jehova's] processirtest du mit ihr“; denn die Worte „durch Fortschicken derselben“ können als erklärende Apposition zur vorausgehenden Angabe des Maassstabes aufgefasst werden. — Also nach meiner Ansicht ist, obgleich die mitgetheilte Uebersetzung ganz wohl zum Zusammenhang zu stimmen scheint, jene Verdoppelung der Maassbezeichnung zu einem neuen einheitlichen Worte undenkbar, und sie ist nur angenommen worden, weil die Herkunft des Wortes wegen dessen Seltenheit nicht erkannt wurde. Wir haben aber oben S. 501 das Verb צר mit seinem Pilpel Ptc. מצר מצר kennen gelernt, und neben einem ganz entsprechenden Verb kommt im Arabischen auch eine Form mit زَاوَا (movit, terrefecit) vor. Es muss nun im Hebräischen auch von צר ein Pilpel existirt haben, und davon ist unsere Form der mit dem Suffix versehene Infinitiv סאסאסא. Die Verdoppelung des mittleren ס können wir aus der Punctuation, die doch für die Zusammensetzung von סאסא berechnet ist, auch für unsere Ableitung beibehalten in Nachahmung anderer Formen mit quiescirendem א und folgender Sibilans; vergl. vorderhand darüber z. B. Land § 51, a, wo er von der „assimilatie“ spricht: „Nog zeldamer [tritt sie ein] met א en ה; b. v. בסאסאסא in pl. v. בסאסאסא; אא in pl. v. אא אא“; ebenso Müller § 324, d „סאסאסא mit ausnahmsweiser Assimilation des א“. So die LXX: μαχώμενος [καὶ ὀνειδίζων ἐξαποστελεῖ αὐτοῖς, indem sie die

letzten zwei Worte umdrehen]; unter den Neueren Ew. § 121, b; Olsh. § 253, nur dass er das ך non mappiqatum der Punctuation auch für die neue Ableitung acceptirt, also doch für die Femininendung des Infinitiv halten muss; Bö. I. S. 293; Land und Müller a. aa. OO.; ebenso Stade § 112, a; unter den Auslegern z. B. Hitzig, Knobel. Die Stelle lautete also etwa: „Indem du sie [die Nation Israel, die Ehegattin] aufjagtest, indem du sie fortschicktest, processirtest du mit ihr“. Diese Auffassung scheint mir noch besser, als jene erstere dem Zusammenhang zu entsprechen. Denn einerseits liegt auch in ihr die Milde der Bestrafung, welche Israel im Gegensatz zur Erschlagung, Ermordung Assurs und Babels bei seiner blossen Landesverweisung erfahren hat. Andererseits aber ist der Ernst, welcher auch in dieser Bestrafung lag, angemerkt und auf die Fortsetzung der Rede hingedeutet, welche eben diesen Ernst der Bestrafung ausdrückt: „Er scheuchte mit seinem schweren Hauche am Tage des Ostwindes“, nämlich die Exulanten.

11. Ein Verb mit drei schwachen Consonanten ist

נִרָא. Dessen Qal scheint im Kethib תִּנְרָאֵן 4 M 32, 7 vorzuliegen, welches Böttcher § 1188 nach יִבְרָאֵן Ps. 95, 11 richtiger mit o in der Mitte, als die Andern (z. B. Buxtorfi Concedidit Bernhard Baer, Stettin 1861 s. v.) mit u, ausspricht. Es wird aber von den Punctatoren mit Recht als ein Schreibfehler anerkannt, weil v. 9 und sonst überall das Hiqtıl steht, auch die indirect-causative Bedeutung „warum bringt ihr das Herz der Kinder Israel zum Neinsagen, Sich weigern?“ in jenem Verse 7 einzig passt; Targum: לָמָּה תִּזְנֹךְ יִתְּ-לָבָא = warum wollt ihr abwenden das Herz der Kinder Israel?; LXX: ἵνα τί διαστρέφετε τὰς διανοίας τῶν υἱῶν Ἰσραήλ; Raschi: תִּסְרִיר וְתִמְנִיעַר לָבָא; Abenesra = תִּשְׁבֵּרוּן = ihr brecht; vgl. Qimchi, WB. s. v.: „Ihre [der genannten Formen] Bedeutung ist: Brechen die Worte und die Absichten und deren Vereitelung“. — Eben dieses Hi. theils in direct-causativer Bedeutung „das Neinsagen ausüben“, absolut oder in Bezug auf ein Object = vernichten; theils in indirect-causativer Bedeutung „zum Neinsagen veranlassen“ kommt im Perfect תִּנְרָא 4 M 30, 6; Ps. 33, 10; Impf. יִנְרָא 4 M 30, 9; יִנְרָאֵן 32, 9; Jussiv יִנְרֵ (אֵל) Ps. 141, 5 vor, dessen i als nicht wahrscheinlich

im folgenden ך begründet schon oben Nr. 10, a dieses § (S. 626) mit besprochen ist, und dessen ם nach Trieb 2. c fehlt. Qimchi 111, a: „Mit Ermangelung des ם, denn es ist das Futur von הניא 4 M 30; und es tritt auf ermangelnd des ם, wie etc.“ [die folgenden Beispiele stehen schon oben S. 556. 627 635.].

Excuse.

1) Ueber die Setzung des Cholempunctes. Auf S. 49 habe ich bemerkt, dass ich falsche Cholempuncte in den Beigaben zu den Editionen biblischer Texte von Baer und Delitzsch bemerkt hätte. Ich habe nun auch wenigstens die zwei neuesten Ausgaben solcher Texte in Bezug auf die Orthographie der Cholempuncte einer Durchsicht unterworfen und dabei Folgendes bemerkt. In dem Liber Psalmorum (1880) steht יהוה 16, 5, aber die Verdrängung des Cholem durch Rebia war nicht nothwendig, und da sie auch 40, 10; 41, 4; 89, 16 nicht eingetreten ist, so liegt 16, 5 ein Versehen vor. Ein Versehen ist auch in איבי 18, 4; יהוה 27, 4; und 40, 9 durfte der Punct des Sin durch das Illuj ebensowenig weggedrückt sein in לַעֲשׂוֹת, wie v. 6 das Cholem von עָרַךְ weggedrückt ist. — Falsch ist אלהי 18, 7; denn vgl. 13, 4; 18, 22. 29 etc. (richtig 18, 7 bei J. H. Michaelis, Hahn, Theile 1873); — ויעה 18, 11 (richtig Michaelis, Hahn, Theile); — בִּי 18, 21. 26; denn vgl. יבלי 18, 46 etc. — גִּאֲלִי 19, 15; richtig גִּאֲלִי bei Delitzsch im Commentar z. St.; richtig auch Baer-Delitzsch גִּאֲלִים 78, 35; den Fehler 19, 15 haben auch Buxtorf, Biblia Rabbinica und Michaelis; dagegen Hahn und Theile waren wegen Scriptio plena (גִּאֲלִי) ausser Versuchung, das Cholem falsch zu setzen. — עֵרֶךְ 32, 2; vgl. richtig v. 5 etc.; richtig auch עֵרֶךְ 51, 7 (richtig 32, 2 bei Buxtorf, Michaelis, Hahn, Theile). — Inconsequent ist שִׁשִּׁים Ps. 45, 1 bei Michaelis, Hahn, Theile, Baer-Delitzsch anstatt שִׁשִּׁים, wie es richtig bei Buxtorf steht; שִׁשִּׁים steht 80, 1 falsch auch bei Buxtorf, wie bei Michaelis,

Hahn, Theile, aber hier richtig שׁ bei Baer-Delitzsch. — לֹא 91, 5; in den verglichenen Ausgaben richtig. — יִבְאֵיךָ 95, 11, während die Regel z. B. v. 6 beobachtet ist; derselbe Fehler bei Hahn und Theile, aber nicht bei Buxtorf und Michaelis — יִבְאֵיךָ 119, 77 auch Hahn und Theile, aber richtig bei Buxtorf und Michaelis — עֲשֵׂה 103, 6 wie bei Buxtorf, während dieselbe Schreibung bei Hahn und Theile durch den zwischen den beiden Puncten stehenden Asteriscus erklärlich, obgleich nicht entschuldigt ist; richtig עֲשֵׂה bei Mich. — תִּירְחִיךָ 105, 45 nur bei Baer-Delitzsch. — נִתְבָּא 109, 18 auch bei Hahn und Theile; nicht bei Buxtorf und Michaelis. — יִבְא 121, 1, wo Buxtorf, Michaelis, Hahn, Theile יִבְאוּ haben. — Im Liber Proverbiorum (1880) habe ich bemerkt: 7, 20 hat Buxtorf יִבְאוּ; Michaelis richtig יִבְא; ebenso Hahn trotz eines dabei stehenden Asteriscus; Theile falsch יִבְא, denn der Asteriscus hätte die richtige Setzung des Cholem nicht verhindert, wie Hahn bewiesen hat; Baer-Delitzsch יִבְא und zwar ohne Asteriscus. — 15, 5 Buxtorf תּוֹכַחַת; ebenso Michaelis, Hahn Theile; aber Baer-Delitzsch תּוֹכַחַת. — 16, 17 beruht שָׁמַר auf unnöthiger Verdrängung des Cholem durch den Accent, wie 17, 9; 19, 8. 10 beweist. Nebenbei habe ich אֶחָדָה 24, 32 bemerkt.

Während aber die Ausgaben von Baer-Delitzsch auf Hundert Seiten, also etwa in dem 12. Theile des ganzen hebr. Alten Testaments nur die wenigen Abweichungen von den oben S. 44–49 auseinandergesetzten Regeln zeigen, wird ein grosser Theil derselben in den bei Adolf Holzhausen in Wien erscheinenden Bibeln (mir liegt eine von 1878 vor) ignorirt. Denn da steht zwar in glücklicher Inconsequenz לֹא 1 M 2, 5. 25; 4, 5; aber לֹא 2, 17; יִיאָמַר 1, 3. 6 etc.; זֹאת 2, 23 etc.; צֵאן 4, 3 etc.; לְקָרָא 4, 26; בָּרָא 5, 1; בָּא 7, 1; יִבְאֵיךָ 6, 4. 20.. Und von den auf das Zusammenfallen von Cholem und Sin-, Schinpunct bezüglichen vier Regeln werden zwar drei beobachtet, aber die eine vernachlässigt, vgl. עֲשֵׂה 1, 11; תִּירְחִיךָ 9, 2. Dagegen andererseits liest man אֶחָדָה 9, 21. — Gerade dieser letzte ist ein Fehler, der eine besondere Erwähnung verdient. Denn es scheint vielfach die Meinung zu herrschen, dass, wie ein auf Cholem folgendes quiescirendes א, so auch ein darauf folgendes quiescirendes ה den Cholempunct auf sich nähme. So findet man falsch יִבְנֶהוּ 4 M 10, 36 zwar nicht bei Buxtorf, aber, wie es scheint, bei Michaelis und aus-

drücklich bei Hahn; aber wieder nicht bei Theile. — Ebenso findet sich הֵלֶה 5 M 3, 11 bei Hahn (aber nicht bei Theile), und so auch in dem relativ correct gedruckten Lehrbuch von Olshausen (§ 40, i), der aber gerade über diesen speciellen Fall sich im Irrthum befunden haben muss. Denn er setzt § 40, h überhaupt das Cholem, auf welches quiescirendes ה folgt, auf das rechte obere Ende dieses folgenden Buchstaben: neben richtigem עֶשֶׂה setzt er falsch שֶׁלֶה, שֹׁכֶה [1 Kg. 4, 10], עִירֶה, סִירֶה 1 M 49, 11; כֶּלֶה Jr. 8, 6. 10 [so freilich auch bei Hahn; aber richtig bei Theile]; so auch § 96, e; ebenso עִירֶה § 142, e; richtig aber im Index. So steht auch bei dem sonst fast fehlerfreien Ges.-Kautzsch [תָּבֵא S. 108; יָבֵא S. 159; מֵצֵא S. 354; לֵא im Register] קָה S. 170. So auch Ew. § 240, b. — Doch ich will nicht etwa hier nachträglich das Verzeichniss von Fehlern gegen die richtige Setzung des Cholem bringen, auf welches ich S. 49 hingewiesen habe. Nur diess will ich noch bemerken, dass auch ein Buch, wie das von Land, durch die falschen Cholempuncte ganz entstellt ist. Denn da findet sich sogar im Druckfehlerverzeichniss שֶׁמֶלֶל. — Mein einziger Zweck ist aber dieser, dass auf diese Seite der hebr. Orthographie einmal die volle Aufmerksamkeit gelenkt wird, und dass bald ein correcter Codex zu dem billigen Preise hergestellt wird, um dessentwillen jetzt der incorrecte Codex der Wiener Officin von den Lernenden gekauft wird.

2) Ueber die Vocale. Uebersetzung des ersten Abschnittes von Abenesra's סֵפֶר צִהוֹרֵי, edidit Lippmann 1827.

Folio 1, a „Desswegen weil die Seele des Menschen nach dem Bilde Gottes geschaffen ist, gleichen ihre Erzeugnisse seinen Erzeugnissen. Und siehe, der Kreis aller Bewegungen [vollzieht sich] auf drei Wegen: Die eine Bewegung [vollzieht sich] vom Mittelpuncte aus, welcher gleich dem Puncte in der Mitte des Kreises ist, und diess ist die Bewegung der Luft und des Feuers, welche Bewegung von unten nach oben [geht]; denn die Erde ist die Mitte zwischen den Weltkugeln, und ihr Mittelpunct ist der Mittelpunct der Bahn der Thierkreisbilder. Und die zweite Bewegung [geht] nach dem Mittelpuncte hin, und diess ist die Bewegung des Wassers und der Erde, welche Bewegung von oben nach unten [geht]. Und die dritte Bewegung [geht] um den Mittelpunct herum, und diess ist die Bewegung der Weltkugeln, welche Bewegung

weder nach oben noch nach unten geht. Und als ich die Verhältnisse der Bewegungen [Lufterschütterungen] durchforschte, welche die sieben Könige genannt werden, habe ich gefunden, dass die grundlegenden unter ihnen drei sind: Cholem und Chireq und Pathach gadol, und die übrigen vier sind aus diesen zusammengesetzt.

Und siehe die Lufterschütterung [oder deren Resultat: der Laut] des Cholem vollzieht sich oben; desswegen ist sein Abbild ein Punct oben, am Ende des Wortes [d. h. links oben vom Buchstaben], damit er nicht mit dem Puncte vermengt werde, welcher Rebia genannt wird, welches einer von den zwölf Accenten ist. Und es ist Cholem genannt, weil sein Laut ein vollkommener [ungeschwächter] ist, nach der Art von וְתִחַלֵּימֶנִי [und du mögest mich fleischig, kräftig sein lassen!], Jes. 38, 16 und [des Ausdrucks] in den Worten unserer Vorfahren s. G. ע"א דה כ"ח, ראש השנה (Lippmann: עתיים חלים [Warschauer Ausgabe, 1864, Z. 6 v. u.]: עתיים חלים). Und manche nennen es מלא פיה [Vollsein des Mundes]; denn so ist es. Und niemals ist ein Dagesch hinter Cholem; jedoch ein silbenschiessender Unwahrnehmbarer, nämlich ו, in der Aussprache; manchmal wird es [dieses fulcrum lectionis] geschrieben und manchmal wird es nicht geschrieben, wann [je nachdem] es unsere Hilfe bei der Aussprache sein soll. Und manchmal wird א statt des Dehnungs-ו geschrieben, ohne dass es [das א] irgendwie wurzelhaft ist, wie שְׂאִסְיָהוּ Jr. 30, 16 [S. 47]; auch wird es mit א, [fol. 1, b] und zwar dem Radical, geschrieben, wie רֹאשׁ; und am Ende des Wortes ist es manchmal in ו verborgen, wie עָשׂוּ 1 M 31, 28, und manchmal steht ein quiescirendes, unwahrnehmbares ה, wie עָשָׂה Ps. 101, 3, und manchmal א, wie מִחַטָּא 1 Sm. 12, 23, und manchmal ist ו mit א geschrieben, weil das א wurzelhaft ist, wie das א von חַטָּא, welches in der Schrift allein [existirt], aber nicht in der Aussprache, und das [ist der Fall in] מִחַטָּא Ps. 39, 2, und schon ist diess auch geschrieben mit Mangel des א מִחַטָּו 1 M 20, 6. Und es sagte Rabbi Juda, der erste Grammatiker, dass dieses Dehnungs-ו anstatt des Radical א stehe. [In seiner Schrift אֲחִיזַת הַנּוֹחַ herausgegeben von Dukes in s. Beiträgen etc., 1844, Bd. III, S. 27 „היו הזאת היא העקר והיא במקם האלה אשר במחטא והיא למד, [הפעל]“].

Und der Laut des Chireq ist unten, desshalb ist das

Vocalzeichen des Chireq unten. [Man sieht, dass Abenesra nur den Umstand, dass der Cholempunct über, der Chireqpunct unter den Consonanten geschrieben wird, ausdeutet. In Wirklichkeit wird umgedreht das *o* bei niedergedrücktem Gaumen, das *i* bei emporgehobenem Gaumen gesprochen, und in Wirklichkeit hat *o* einen tiefen, *i* einen hohen Eigenton; vgl. Helmholtz, Die Lehre von den Tonempfindungen, 3. Aufl. 1870, S. 167 f.]. Und weil bei seinem Hervorbringen aus dem Munde der Lesende wie einer, der mit seinen Zähnen knirscht, erscheint, hat man es „Knirschen“ genannt, und die Weisen der Grammatik der Sprache Ismaels [Arabiens] nennen es שֶׁבֶר [fractio, كَسْرَة]. Desswegen[?] ist sein Abbild ein Punct unter dem Buchstaben. Und es ist so benannt nach Art von נִקְחָקוּ-שֶׁן [und sie knirschten mit den Zähnen] KL. 2, 16. Und es ist correct, dass hinter ihm ein silbenschiessender Unwahrnehmbarer [steht], welcher י ist, wie רִיב [Streit] Hab. 1, 3; und manchmal lässt man es in der Schrift fehlen, wie רֵב 2 M 21, 3, und es kommt vor, dass man א statt י geschrieben hat, weil es wurzelhaft ist, wie רֵאשׁוֹן [erster] 2 M 12, 2, und es kommt vor, dass es anstatt י steht, wie רִצְאוֹתֵי Hes. 43, 27 [S. 528]. Und es ist correct, wenn hinter ihm ein Dagesch steht, wie אֵינָן [erwägte und forschte] Pred. 12, 9; jedoch ein Dagesch hinter einem silbenschiessenden unwahrnehmbaren י kommt nur in einem befremdlichen Worte vor, nämlich סְעִיפֵי [meine Gedanken] Hi. 20, 2 [vgl. Baer-Delitzsch z. St.].

Und der Laut des Pathach ist weder oben noch unten, sondern er ist in der Mitte, und sein Abbild ist eine Linie, um auf die Linie [Peripherie] des Kreises hinzudeuten, und es ist Pathach [fol. 2, a] benannt, weil man den Mund bei seinem Lesen öffnen muss. Und die Grammatiker konnten es weder in die Mitte noch oberhalb des Buchstaben setzen, [letzteres nicht], damit es nicht mit dem Raphe (רֵי) vermengt werde, welches man über die Buchstaben בְּגֵדִים setzt, weil sie bald stark bald schwach sind. Und siehe, immer steht das Pathach, wenn ihm kein silbenschiessender Unwahrnehmbarer folgt, wie bei dem מ von שָׁמַר, weil [in diesem Worte] hinter ihm [dem Pathach] ein silbenschiessender Wahrnehmbarer, nämlich der schewairte [das nach der Grundregel mit Schewa zu versehende ר] ist. Denn die schewairten [Consonanten] theilen

sich in zwei Theile: der eine sind die schewairten Consonanten, welche den Anfang der Aussprache [der Silbe] am Beginn oder in der Mitte des Wortes bilden, wie das ש von שָׁמַע und das מ von מְשַׁמְעִין. Denn der schewairte Consonant wird nicht an sich, sondern aus Veranlassung des Vocals hinter oder vor ihm [= sondern je nach dem Umstande, ob ein Vocal hinter oder vor ihm steht] gelesen. Nämlich wenn der Vocal hinter ihm steht, siehe so wird der schewairte Consonant ausgesprochen [wie eben in שָׁמַע und מְשַׁמְעִין]; wenn aber der Vocal vor ihm ist, siehe so ist der schewairte Consonant silbenschiessend, obgleich wahrnehmbar in der Aussprache, denn das ר von שָׁמַר ist nicht gleich dem ה von עָשָׂה in Bezug auf die Aussprache [wenn auch das ר in der Hinsicht gleich dem ה ist, dass beide auf den Vocal folgen]. Und am Ende des Wortes verbinden sich zwei schewairte Consonanten, wie יִשְׁתָּה 1 M 9, 21; יִפְתָּ v. 27. Und Rabbi Juda, der Grammatiker, sagte [a. a. O. S. 20: הַמְלָה הָרִאשׁוֹנָה מִתְּגַלְגֶּלֶת עִם הַשְּׁנִיָּה וְאִין הַדְּבָר: כִּסֵּק אֲבָל בְּהַפְסֵק הַטֵּעַם וְהַפֶּיֶר הַמְּלִים חָתִיבָה גַּם הַשְּׁנִיָּה נִחָה כְּמוֹ יִשְׁתָּה מִן וְיִשְׁתָּה אֶת קוֹלוֹ וַיִּבְדַּק] dass das ת von יִשְׁתָּה מִן als ein ausgesprochener schewairter Consonant zu lesen wäre im Zusammenhange mit dem Worte מִן [sodass beide Wörter nur ein Wort bilden]; aber siehe, was würde er bei dem Worte יִשְׁתָּה אֱלֹהִים sagen, weil doch nicht die Fähigkeit in der Zunge ist, zwei ausgesprochene schewairte Consonanten [hintereinander] auszusprechen, denn der Punct [des א] von אֱלֹהִים ist Schewa [wenn auch zusammengesetzt] mit Pathach qaton. Und es sagte der erwähnte Gelehrte, dass die Männer von Tiberias das ausgesprochene Schewa, wenn hinter ihm ein י steht, mit dem Vocal Chireq lesen (יִחְזִיָּהוּ? יִחְזִיָּהוּ Esra 10, 15; Juda Chajjug hat a. a. O. in Abenesra's Uebersetzung S. 6 ebendasselbe Wort, aber in des Mose hakkohen Uebersetzung S. 20 das 1 Chr. 24, 20 stehende יִחְזִיָּהוּ = יִחְזִיָּהוּ; יִרְמְיָהוּ = יִרְמְיָהוּ); und sie lesen den schewairten Consonanten, auf welchen Qames gadol folgt, wie בְּרָכָה, שְׁמָרִים, mit Pathach Chateph d. h. dem Accent Schewa nebst Pathach [also = בְּרָכָה etc.]; und wenn auf das ausgesprochene Schewa einer von den Buchstaben אהח"ע, welches die Kehlbuchstaben sind, folgt, so ist immer der Laut des Schewa entsprechend dem Vocale, welcher ihm folgt, z. B. דְּעִי 2 Kg. 10, 10, dessen ד nach der Aehnlichkeit des Schureq gelesen wird, und in dem Worte דְּעִי [wird es]

gleichsam mit Chireq, und in dem Worte **דָּעָה** gleichsam mit Pathach qaton [gelesen]. Und es ist [in der That] die Gewohnheit des Lesens der Grammatiker so, wie er gesagt hat, bei den Buchstaben der Kehle [Juda Ch. a. a. O. S. 5 „**תנועת מם**“, und **”ישמרו כפתח ותנועת מם ישמעו כקבוץ לקבוץ העין אחרי”** und bei Jod; jedoch bei dem Laute des auf ein anderes Schewa folgenden Schewa sollst du ihm nicht willfahren und nicht auf ihn hören. Nämlich siehe, die Hebr. sind gezwungen, wenn zwei ausgesprochene Schewa zusammentreffen, das zweite quiesciren [stumm sein] zu lassen, und sie haben [in Folge dessen] auch [bloss] das erste ausgesprochen beim Zusammentreffen eines der Buchstaben **ל ברכ”ל** [fol. 2, b], welche zum Ausdruck des Gedankenzusammenhanges dienen, [mit einem Worte]; wie **בְּשִׁמְעוֹן** etc., haben sie [also] gesagt **בְּרֵאֵיבֵן** etc., und siehe, der zweite schewairte Consonant [in diesem letzten Beispiele] ist ein silbenschiessender Wahrnehmbarer [er schliesst also die Silbe; ist nicht silbenanlautend; wird nicht mit einem *ũ* gesprochen, wie man nach der Regel Juda’s über **דָּעַי = דָּעַי** erwarten könnte].

Die wichtigen Worte des Juda Chajjug, worauf sich Abenesra bezieht, lauten nach der knapperen hebr. Uebersetzung des Abenesra a. a. O. S. 4 f. so: „Und ich sage, dass die Hebräer nicht [ein Wort] mit einem ruhenden (**שׁוֹכֵן**) Vocallosen (**נִרְ**) anfangen; und nicht stehen bleiben [nicht das Wort enden] bei einem Ausgesprochenen [Vocalbegabten]; und es finden sich in ihrer Sprache ein Silbenschiessender (**נִרְ**) oder zwei zusammenstossende Silbenschiesser nur hinter einem ausgesprochenen Laute von den sieben Vocalen. Denn jeder schewairte Consonant am Anfange eines Wortes (eines Nomens oder Verbums) ist ausgesprochen [vocalbegabt], und sein Vocallaut hat seine feststehende Art. Denn es giebt welche, deren Vocallaut ist gleich den ihnen folgenden Vocallauten, wenn [nämlich] hinter ihnen [den schewairten Consonanten] einer von den Buchstaben **א ה ו י** steht. Und der Sinn [dieser Regel] ist: Wenn hinter dem schewairten Cons. einer von den 4 Buchst. steht, und dieser wird ausgesprochen mit Pathach, so sprechen sie auch den ihm vorausgehenden schewairten Cons. wie Pathach aus; und wenn er ausgesprochen wird mit Qibbus und Melophum, so sprechen sie auch den schewairten Cons. so aus; und wenn mit Scheber d. h. Chireq, so sprechen sie den schew. C. auch so: z. B. **יִאֲבֹד** Spr. 29[, 3], denn das **י** wird mit Pathach ausgesprochen, weil das ihm folgende **א** pathachirt ist; und z. B. **הָאֵלֹהִים**, weil das **ה** zu Sere neigt, indem das ihm folgende **א** ein

bei dem schewairten [Guttural] am Anfang des Wortes ist, bist du unterrichtet über alles, was ich dir gesagt habe] — Und weiter sage ich, dass die Hebräer zwei Silbenschiessende, die nicht [von denen nicht einer] unausgesprochen sind [אֶת etc.], nur am Orte der Pause und des Abschlusses der Rede verbinden. Wenn also ein schewairter Cons. mit dem andern in der Mitte des Wortes oder an seinem Ausgange zusammenkommt, so wird der 2. ausgesprochen, ausser am Orte der Pausa [wo der 2. schewairte Cons. also unausgesprochen ist. Mose hakkohen S. 20 hat diese Worte nicht. Das S. 5 noch folgende „welches ist am Anfange des Wortes“ muss eine Dittographie aus der nächsten Zeile sein], und sein Vocallaut ist in allen Wörtern nach der Art, die ich bei dem am Wortanfange stehenden schewairten Cons. erwähnt habe, d. h. wie יִשְׁמְרֵי, יִשְׁמְרֵי, denn das ש ist silbenschiessend (שִׁיךְ) und das מ ist ausgesprochen (silbenanlautend, vocalbegabt); der Vocallaut des מ von יִשְׁמְרֵי ist wie Pathach, und der Laut des מ von יִשְׁמְרֵי ist wie Qibbus wegen des ihm folgenden Qibbus. Und ebenso sind in יִרְמְיָהוּ, יִרְמְיָהוּ das י und das ה silbenschiessende Ausgesprochene [יְרִמְיָהוּ; anstatt dessen hat S. 20 Mose hakkohen nur יִרְמְיָהוּ], und das מ und das ו mit Scheber Ausgesprochene wegen des ihnen folgenden י. Und ebenso יִשְׁמְרֵי, יִשְׁמְרֵי, יִשְׁמְרֵי, יִשְׁמְרֵי, יִשְׁמְרֵי, יִשְׁמְרֵי, יִשְׁמְרֵי, יִשְׁמְרֵי: sie alle werden an ihrem Ausgange ausgesprochen wegen ihrer Anlehnung an das ihnen Folgende; aber am Orte der Pausa sind sie silbenschiessend und werden nicht gesprochen (יִשְׁמְרֵי וְיִרְמְיָהוּ), z. B. 1 M 27, 38. Und du musst wissen, dass die Hebräer nicht drei silbenanlautende Consonanten zusammenkommen lassen in einem Worte, worin nicht ein schewairter und ein dageschirter ist, ausser wenn sie darin einen Buchstaben אֶת, oder zwei identische Consonanten sich folgen lassen; vgl. oben S. 114 f. [Mose hakkohen sagt S. 20 ausführlicher: Und du musst es wissen und daran festhalten, dass die Hebräer in ihrer Sprache drei Vocalbegabte (Silbenanlauter) hinter einander, bis ein silbenschiessender Buchstabe zwischen ihnen einen Abschluss bewirkt, nur in einem Worte verbinden, in dessen Mitte einer von den Buchstaben אֶת, oder zwei einander gleiche Buchstaben sind, z. B. יִשְׁמְרֵי, יִשְׁמְרֵי, יִשְׁמְרֵי, יִשְׁמְרֵי, welche vier Buchstaben אֶת mit Pathach Chateph und Segol Chateph gesprochen werden, und vor welchen [a- und e-lauten] zwei Silbenanlauter hinter einander stehen [also mit dem מ, ל, י, ס zusammen drei in jedem Worte]; wenn aber an ihrer Stelle ein anderer Buchstabe wäre, so wäre er silbenschiessend, z. B. יִשְׁמְרֵי, יִשְׁמְרֵי, und es würde der Silbenschiessende einen Abschluss zwischen den Silbenanlautern bewirken. Und ebenso ist es wenn zwei gleiche Buchstaben vorhanden sind, z. B. קָלִיל [Ri. 9, 57], deren erstes ל und מ pathachirt ist und [auf diese

Weise] verbunden [in Zusammenhang gebracht, der Trennung beraubt] werden die vor und nach ihnen stehenden Silbenanlauter; wenn sie aber einer von den übrigen Buchst. wären [wenn der 2. Buchst. von קללת, קללת רבבית nicht identisch mit dem 3. wäre], so wäre er ein schewairter Silbenschiesser und würde einen Abschluss [Trennung] zwischen den Silbenanlautern bewirken, z. B. צדקיה [1 Sm. 12, 7].]

Und wenn es [der zweite von zwei aufeinanderfolgenden schewairten Consonanten] ein י ist, so lassen sie ihn sich verbergen [nicht bloss silbenschiessend (קח), sondern auch unwahrnehmbar נעלם sein], wie בַּיְמֵינוּ, לַיִם, לַיִם, auch das מ von מִיְמֵינוּ 5 M 33, 2, auch das ו von וַיִּמְיָנָה Ps. 18, 36. Denn das Zusatz-מ steht sammt den übrigen [Zusatz-]Buchstaben mit Chireq, und [nur] wenn es [der auf מ folgende Consonant] zu den אההע"ר gehört, so steht anstatt seiner Qames qaton, wie מִיְהוָה [מִיְהוָה] 1 M 24, 50, weil der zweite schewairte Consonant [in diesen Fällen] ein ausgesprochener [silbenanlautender] ist [und sein soll], und siehe, hinter dem מ [wäre er doch] ein silbenschiessender, unwahrnehmbarer; desshalb ist das מ qamesirt [mit Qames qaton = Sere versehen]. Und das Gesetz des ו [über das ו copulativum] ist, ein Schureq in seine Mitte zu setzen, und es wird gelesen, wie wenn es ein א wäre [ein Spiritus lenis dastünde] וַיִּשְׁמְרֶתֶם, וַיִּרְאֶיבֶן. So haben wir es überkommen von unsern Vätern, Generation auf Generation. Und wisse, dass das Wort שָׁא nach der Art von נִשְׁתָּה (gleich sein) Spr. 27, 15 [S. 591] ist; denn es entspricht der obersten Weltkugel, weil ihm ein und derselbe gleiche (שָׁה) Laut zukommt. (In Mose hakkohen's Uebersetzung von des Juda Chajjug אֱחָדִית הַנִּירָה steht שָׁבָא; aber nicht „in allen den ältesten Quellen“ wie Ewald in seinen und Dukes' Beiträgen (1844). Bd. I, S. 124 sagt).

Und die sieben Vocale entsprechen den Theilen der [den einzelnen unter den] sieben Wandelsternen כ"ח ח"כ כל und die zwei grossen Lichtträger unter ihnen sind die Sonne und der Mond, und fünf sind die Diener; auch die zwölf Accente entsprechen [ja] den einzelnen Weltkugeln des Thierkreises.

Und siehe, der Vocal Pathach entspricht dem obersten Stern. Und wie der Buchstabe pathachirt wird, hinter welchem ein silbenschiessender, wahrnehmbarer Consonant steht, wie [pathachirt ist] das מ von אֶמֶר, so wird er mit Qames gadol

gamesirt, wenn er bei Soph Pasuq, oder Athnach steht; denn ihnen [beiden] gilt dasselbe Gesetz, und es [Athnach] ist gleichsam die Hälfte des Verses; und er ist gamesirt, weil ein Stillstand ist. Und wundere dich nicht über jedes וַיֹּאמֶר, welches pathachirt ist, obgleich es bei Athnach sowie Soph Pasuq steht; denn es war ursprünglich mit Pathach qaton (וַיֹּאמֶר), und es ist eine Treppe[nstufe] hinaufgestiegen, um zu Pathach gadol zu werden, und das genügt ihm [es steigt nicht weiter vollends zu Qames gadol fort]. Und ebenso ist das Gesetz von נָעַר, שָׁעַר, denn [fol. 3, a] ursprünglich sind sie nach der Analogie von אָרָץ; und ebenso ist das Gesetz von רִחֵב [Breite], denn ursprünglich lautet es nach der Analogie von קָדַשׁ, חָדַשׁ, und wegen des Kehlbuchstaben ist es mit Pathach, obgleich sich Beispiele nach der Norm von קָדַשׁ finden, während doch der Buchstabe zu den Gutturalen gehört, wie בָּהֶן, אֶהָל [Daumen] 3 M 8, 23. Nur beim ה allein findet es sich so; es wird [allerdings] auch צִהָר [Lichtöffnung] 1 M 6, 16 gefunden nach der Norm seiner Genossen הָאֵר [Gestalt], נָעַר [Jugend, Ps. 88, 16 etc.]. Und ferner während das א des Futurs mit Schewa und Pathach ausgesprochen wird, weil es aus der Kehle stammt, neben seinen Genossen d. h. יִנִּית, werden sie mit Schewa allein ausgesprochen, wie יִדְבֹר, חִדְבֹר, יִדְבֹר, אֲדַבֵּר. Denn diese vier sind die Diener [Servilbuchstaben]: und das א heisst das Zeichen des Fürsichselbstredenden [1. Person sg.], und das י das Zeichen des Nichtgefundenen [Abwesenden; 3. Person], und das נ das Zeichen der 1. Pers. plur., und das ת das Zeichen des Gegenüber [des Angeredeten; 2. Person]. Und siehe, wenn man ein ׀ hinzugefügt hat, um den Gedanken zu verbinden, so steht es, obgleich wahrgenommen wird der ihm folgende quiesc. Unwahrnehmbare [א, das hinter ׀ silbenschiessend und stumm sein könnte], z. B. וַאֲדַבֵּר Hes. 2, 1, immer mit Pathach [und nicht, wie man in der offenen Silbe erwarten könnte, mit Qames], um zwischen ihm, welches das Futur ist, und וַאֲדַבֵּר 24, 18 zu scheiden, welches Perfect und deshalb gamesirt ist. Und ebenso ist das Gesetz von וַאֲשִׁיבָה Jr. 15, 19, וַאֲסִיבָה Ps. 26, 6. Und wisse, dass es niemals correct ist, dass das Zeichen אִינִית im Worte fehlt. Deshalb hat Rabbi Juda der Grammatiker geirrt, welcher sagte [a. a. O. S. 30 f.], dass das א von וַאֲבִדָה Hes. 28, 16 [S. 388] das א der Wurzel sei und der Servilbuchstabe fehle wegen des Zusammentreffens zweier א, denn dessen Lesen

ist für die Zunge schwer; und die Sache ist umgedreht, denn das א der Wurzel [fol. 3, b] ist dasjenige, welches fehlt entsprechend dem Fehlen des א in dem Worte מְלַמֵּם Hi. 35, 11 [S. 358].

Und siehe ich wende mich dazu, die zusammengesetzten Vocale zu erwähnen. Wisse, dass der Laut des Qames gadol aus Cholem und Pathach gadol zusammengesetzt ist [S. 91 ff.]. Desswegen ist sein Abbild gleich dem Abbild von ihnen beiden; denn es ist zusammengefasst (3 M 2, 2) aus ihnen, wie auch der Mund bei seinem Lesen zusammengedrückt wird; und er ist nicht offen, wie beim Pathach gadol, wie wir es lesen in diesen Gegenden [in Spanien]; nur die Männer von Tiberias, wie auch die Gelehrten von Aegypten und Afrika verstehen das Qames gadol zu lesen. Und es geht nicht an, dass hinter ihm irgendwie ein Dagesch steht; sondern nur wenn es Chateph [chatuph] ist, wie רָנִי [jubelt!] Jes. 44, 23, הִנֵּנִי [feiere!] Nah. 2, 1; denn ursprünglich sollte es nach der Norm von רִימָמִי sein, wie auch in der Form des Imperativ [Beispiele] mit Cholem gefunden werden, wie קִבֵּר Ps. 48, 13, קִבֵּר Jes. 23, 16; [fol. 4, a] nur sind [diese Beispiele] immer Milel wegen des Cholem und des ihm folgenden Dagesch. Desshalb [weil auf Qames gadol nie ein Dagesch folgt] ist das Stillstehenlassen [der Stimme], wie beim Schliessen der Silbe auf einen unwahrnehmbaren Consonanten, gleichviel ob es in der Schrift [durch א, ה angezeigt] ist, oder nicht; denn die zu Grunde liegende Form [das Paradigma] giebt die Aussprache an; desshalb ist das וּ von שִׁמְרָו qamesirt mit Qames gadol[?]. Und ebenso steht jede Form mit dem Pathach gadol (weil hinter ihm [dem betreffenden Consonanten dieses Wortes] ein silbenschliessender Wahrnehmbarer steht), wie פָּר sowie הַשָּׂאָה, falls es als Status cstr. steht nach seinem Gesetz; falls es aber nicht als Status cstr. steht nach dem Sinn des Gedankens, so wird es qamesirt mit Qames gadol, um zwischen dem angelehnten und dem selbständig [absolute] stehenden Worte zu scheiden. Und ebenso ist das Gesetz von allen יָ[? wie jene im Status cstr. das Pathach gadol, so hält יָ im Status cstr. sein Qames gadol meist fest]; vielleicht hat sich יָ סִיָּה verändert [S. 96], weil סִיָּה ein Nomen adjectivum für יָ ist [sodass in dieser Verbindung יָ nicht im Status cstr. stünde. Welche äusserliche Erklärung einer Vocal-kürze, die ich mir aus der Häufigkeit dieser Bezeichnung deute!, etwa wie פְּעִיל, z. B. סִיָּה Spr. 14, 14 [S. 445]; מְלִים [Beschnit-

tene] Jos. 5, 5, wie ich expliciren werde. Und siehe **וְשָׁחַטְתָּ** 2 M 12, 6 nach der Norm; jedoch **וְשָׁחַטְתָּ** v. 21 ist pathachirt, weil unter dem **ו** ein Chireq sein sollte, wie in **שָׁחַטְתָּ**, es jedoch verbreitert ist [im Silbenbau] wegen des darauffolgenden Kehlbuchstaben, denn so ist ihre Norm, wie ich expliciren werde.

Ferner das Schureq ist zusammengesetzt aus Cholem und Chireq. Desshalb ist es in der Mitte des **ו** punctirt; denn das Cholem ist hoch und das Chireq niedrig. [fol. 4, b]. Und an einer Stelle, wo kein **ו** vorhanden ist, setzt man als sein Abbild drei Punkte: den einen wegen des Cholem, den zweiten wegen des Chireq und den dritten wegen des mittleren, welcher in der Mitte des **ו** wie ein sichtbares Anzeichen ist, dass das Wort des **ו** ermangelt, denn es kommt [auch] **ה** statt **ו** vor, wie **שָׁחַטְתָּ** Ps. 73, 2 [S. 152]; denn die Buchstaben **א** **ה** **ו** **י** vertauschen sich als unausgesprochene sowie ausgesprochene, wie ich expliciren werde, und es ist kein Zweifel, dass **שָׁחַטְתָּ** ein **ו** in der Aussprache hat, wie das **י** von **וְיָדְיוֹ וְיָגְלִיָּהּ**, welche mit einem verborgenen **א** in der Aussprache sind. Desshalb sind sie [die Formen auf **י**] alle gamesirt; denn die Aussprache ist eine grosse Grundlage[? eine reiche Quelle der Erkenntniss über die bei einem Worte vorauszusetzende Schreibweise]. Und es ist „Schureq“ benannt worden nach der Art von **שָׁחַטְתָּ** KL 2, 16 [S. 44]; denn so ist es [ein Pfeifen ertönt bei seiner Hervorbringung]. Und manche nennen es **קִיבּוּץ פִּי** [Zusammenfassung des Mundes]. Und siehe, wir haben **א** am Wortende hinter **ו** hinzugefügt gefunden: **אָבִיא**; **הִלְכִיא** [S. 576. 414], obgleich keine Nothwendigkeit für das **א** in der Aussprache oder in der Wurzel ist; und es ist nicht ebenso das **ה** von **וְיָדְיוֹ**, **וְיָגְלִיָּהּ**, denn hinter ihm [hinter dem auf das **ה** folgenden *ā*-laute] ist ein silbenschliessendes, unwahrnehmbares **א**, und es wird [auch wirklich] **אֶתִיקִיָּהּ** [S. 220] gefunden; desshalb ist das **ה** gamesirt mit Qames gadol; und so ist das Gesetz von **וְיָדְיוֹ**, **וְיָגְלִיָּהּ**, 2 Kg. 7, 2; **אֶתִיקָהּ** 2 M 29, 35 mit **ה**; denn das Gesetz in Bezug auf **ה** und **א** ist, dass sie am Wortende in der Aussprache gleich sind. Desshalb hat man gesagt, dass die Buchstaben der Quiescirung vier sind: **א** **ה** **ו** **י**, und die Buchstaben der Dehnung entsprechend der Aussprache **א** **ה** **ו** **י** allein [und] nur entsprechend der Lesung [dem Ansehen] vier sind, und [fol. 5, a] dass wegen der Grösse ihres Vorthells der geehrte und zu fürchtende Name [**יהוה**] aus ihnen besteht.

Das Qames qaton ist [ebenfalls] zusammengesetzt aus dem Cholem und dem Chireq; und es giebt einen Unterschied zwischen dem Schureq und ihm, denn jenes neigt sich dem Cholem zu, und so lehren die Gelehrten der Grammatik der Sprache Ismaels [Arabiens]; aber das Qames qaton ist dem Chireq zugeneigt; desswegen sind sein Abbild zwei Punkte [nämlich ein Chireqpunct neben dem andern]; und sie sind so gemacht [gestellt] worden, um zwischen ihm und dem Schewa zu scheiden, denn es war correct, dass man das Schewa als zwei gleiche [übereinanderstehende; שְׁוֹת] Punkte setzte, damit es der obere Bogen von zwei Bewegungen werde, nämlich der grossen Bewegungen[?], und nicht setzte man es als nur einen Punct, damit es nicht mit dem Chireq vermengt werde. Und es wurde Qames qaton benannt, weil immer hinter ihm ein silbenschiessender, verborgener [Vocalbuchstabe: י, wie beim Qames gadol ein א] steht, wie bei dem י von יָדְעִי Hos. 9, 7; יִרְאֶה 2 M 23, 17. Und weil jedes בָּן als angelehntes [St. cstr.] mit drei Puncten steht, wie בָּן 1 Sm. 25, 17; 2 Sm. 20, 1, so mussten alle בָּן, die nach dem Sinn des Gedankens unverbundene [מִיבְּכָרָה; St. abs.] sind, mit Qames qaton stehen, wie בָּן 1 M 30, 7, wenn es auch mit מִקָּה ist [Michaelis z. St., weil שָׁנִי ein Adjectiv für בָּן ist. Das א von אֲמַעַל, wie אֲשַׁלַּח אֶזְכּוֹר hat Pathach qaton, weil hinter ihm [fol. 5, b] ein silbenschiessender, wahrnehmbarer ist; und so ist das Gesetz von יִדְיָכָן, יִדְיָהֶם; nur hat am Wortausgang eine Singularform, hinter welcher das כ der angeredeten Person steht, Qames qaton, wie יִדְדֶּךָ, רִגְלֶךָ. Und es ist nicht befremdend für uns; denn siehe bei Qames gadol giebt es [auch] befremdende Formen, welche pathachirt aufgetreten sind; denn siehe von שְׁמָרְנִי ist das ך qamesirt, [ebenso] von שְׁמָרְתֶּם, שְׁמָרְתֶּם 1 M 31, 32; jedoch שְׁמָרְנִי und überhaupt jede Verbalform, die mit dem Zeichen der 1. sg., d. h. נ und י, am Wortausgange auftritt, ist immer pathachirt. So haben wir es gefunden, und so giebt es viele Wörter unter den Nominibus, welche nach der Analogie von אֶרֶץ gehen, wie סֶפֶר, welches Qames qaton hat, und das ist das Richtige, und so sind viele. Und siehe viele andere gehen nach seiner Analogie, und der erste Buchstabe hat trotzdem Pathach qaton wie חֶסֶד[?; hat doch nicht ז], צֶדֶק; und noch giebt es welche von ihnen, die sich zu Qames gadol an einer Stelle mit Athnach und Soph Pasuq verwandeln, wie חֶסֶד; und ein Theil von

ihnen verwandelt sich nicht, wie **תָּבֵן** [Stroh], **צֶדֶק**; und manche von ihnen verändern sich, wie **אֶרֶץ**, **אָרֶץ** und ebenso **כָּסֶה**, **כֶּסֶה**, und es giebt doch Stellen, wo sie sich nicht in sich verändern, wie Ps. 35, 20; 68, 14. Und wenn sie verbunden [suffigirt] werden, haben manche von ihnen Pathach gadol (**גָּמְלִי** Joel 1, 7), manche Chireq (**צִדְקִי**), manche Pathach qaton bei Kehlbuchstaben (**חִלְדִּי**, Ps. 39, 6) und manche Pathach gadol (**חִסְדִּי**), und das ist die Mehrzahl; auch haben manche Chireq, und das ist die Minderheit, wie **הַעֲבָרִי** 1 M 39, 7. Und wisse, dass ein grosser Unterschied zwischen den Flexionen (**בְּנִיּוֹתַי**) der Verba und den Nominibus ist; denn diese treten in verschiedenen Analogien (Bildungen), die bei uns unzählig sind, auf; aber nicht so verhält es sich mit den Analogien der Verba, wie ich dir entfalten werde; desshalb lernen wir eine Bildung des Verbs aus einer andern Bildung desselben; aber nicht lernen wir eine Bildung des Nomens von einer andern Bildung. Und jeder Buchstabe vor **י** in einer Pluralform im Status cstr. hat stets Qames qaton, weil ihm ein silbenschiessender Unwahrnehmbarer folgt [**סִימָנִי**]. Und wenn [fol. 6, a] das Ende des Wortes ein silbenschiessendes, unwahrnehmbares **ה** ist und das Wort ist Nomen, weder Perfect noch Futur, und es ist St. cstr. gemäss dem Sinn der Bedeutung [**כָּפִי מַעַם הָעֵנִיָּן** ist zu lesen], siehe so hat es Qames qaton (**מִקְנֶה** 1 M 47, 18), aber wenn es St. abs. ist, hat es Pathach qaton (**מִקְנֶה** 4 M 32, 1). Und wenn das Ende des Wortes **א** ist, ist es stets silbenschiessend, unwahrnehmbar; desshalb ist nie unter dem ihm vorangehenden Buchstaben Pathach gadol, sondern Qames gadol; und wenn das Wort Milra ist, so hat es Qames qaton, wie **יִרְאָה** [S. 561], wenn es aber Milel ist, hat es Pathach qaton: **יִרְאֶה** [S. 560].

Das Pathach qaton ist aus Qames qaton und Pathach gadol gemischt, und so ist seine Lesung im Gebiete des Orients. Und siehe, sein Abbild sind 2 Punkte, um auf das Qames q. hinzuweisen, und man setzte einen Punct unter sie in die Mitte, wie wenn es eine kleine Weltkugel wäre, wie ich dir gezeigt habe, dass das Pathach gadol der Bewegung der Weltkugel[n] entspricht. Und die meisten Fälle des Pathach qaton sind, wo ihm ein silbenschiessender Wahrnehmbarer d. h. ein mit [geschriebenem, oder ungeschriebenem] Schewa Versehener folgt Nämlich siehe, das Ende jedes Vocals [Silbe] ist ein silbenschiessender Wahrnehmbarer, oder Unwahrnehmbarer. Dess-

halb spottete Rabbi Mose Hakkohen aus Spanien s. G. über Rabbi Juda den Grammatiker, weil er in seiner Schrift [vgl. oben S. 665] gesagt hat, dass die Hebräer weder mit einem Quiescirenden anfangen, noch mit einem Lautbaren (נָע) aufhörten. Und das [richtige] Urtheil [über den 2. Theil von Juda's Behauptung] ist bei Rabbi Mose Hakkohen [indem er, wie Abenesra, sagte: Das Ende jedes Vocals, also auch des Wortes kann wie ein נָע נָעִים ebenso gut ein נָעִים נָע sein]; denn es ist keine Kraft in dem Redenden, ausser so [es sein zu lassen. Und wenn der letzte Buchst. des W. ein נָעִים ist, dann schliesst in Wirklichkeit das hebr. Wort mit einem נָע, Silbenanlauter, also dann hat der 2. Theil von Juda's Behauptung nur Scheinwahrheit. Anders habe ich mir die Differenz nicht zurechtlegen können]. Und siehe, wenn das Wortende ein אַ ist, so ist es stets ein silbenschiessender Unwahrnehmbarer; wenn es aber הַ ist, und vor ihm ist Pathach gadol, so ist es stets ein silbenschiessender Wahrnehmbarer, wann Mappiq im הַ ist, und dessen Bedeutung ist מוֹצִיא [S. 41], weil es [הַ] ein Verborgener und [doch zugleich] Wahrnehmbarer ist. Und diess [fol. 6, b] kann man erkennen: Wenn הַ am Wortausgange Radical ist, ist es stets pathachirt nach der Norm aller seiner Genossen (קָטָל wie גָּבַהּ); wenn aber הַ das Zeichen der 3. sg. fem. ist, wie יָרְהַ, so ist es stets qamesirt mit Qames gadol, um zwischen dem הַ als Radical und dem הַ als Servil-[Flexions-]buchstaben zu scheiden. Und ich brauche nicht [weiter] zu erwähnen, dass, wenn הַ am Ende silbenschiessender Unwahrnehmbarer ist, es nur Qames gadol hat, mag das הַ Zeichen des Fem. sein, wie das הַ von עֲשֶׂתָּהּ, בְּנִתָּהּ, oder mag es am Ende sein [eine blosse, nichtsbedeutende Endung bilden], wie אֲשַׁמְעָה Ps. 85, 9, oder mag es Radical sein, wie das הַ von עָשָׂה. Und wenn der Vocal Cholem bei הַ ist, und es ist Radical, so ist es stets ein silbenschiessender Wahrnehmbarer, und man fügte im Lesen ein pathachirtes אַ [ein mit Spiritus lenis anlautendes Pathach] hinzu, und deshalb schrieben sie Pathach zwischen den dem הַ vorangehenden Buchstaben und das הַ, wie אֱלֹהֵי, גְּבוּרֵי. Und wenn es eine Schwierigkeit macht, warum denn ein Buchstabe gelesen wird, der nicht geschrieben ist, so ist zur Antwort dagegen zu fragen: Warum lesen wir יְרִישָׁלַם mit י, ohne das es im Geschriebenen ist, weil man diess Wort in der ganzen Schrift nur fünf Mal [S. 120] mit י findet?

Nun wegen des Chireq, das zwischen ל und ם geschrieben ist, lesen wir das ם; so haben wir es von unsern Vätern überkommen. Und gesetzt sogar, dass wir diess nicht aus der Kraft [Anlage] der Zunge [der Sprachorgane; näml. zwischen a und i unwillkürlich zur Hiatusvermeidung ein j erklingen zu lassen] und nach der Methode der Wahrscheinlichkeit wüssten, falls nicht die Ueberlieferung darüber vorhanden wäre, was der vernünftige Grund des ם ist, obgleich die Meisten gesagt haben, es solle auf die Zweizahl hinweisen: so würden wir doch ohne Ueberlieferung wissen, dass die Kehlbuchstaben weit sind und weit sein lassen den ihnen vorausgehenden Laut [ihn in einer weiteren Mundhöhle entstehen lassen und dadurch ihm unwillkürlich den a-laut anfügen], wie ich es entwickeln werde. Desshalb haben die Schreiber dieser Gegenden geirrt, welche unter das ה von גְּבוּרָה ein Schewa setzten; denn es ist unnöthig; sieht man denn nicht, dass es nicht Sitte ist, unter das ך von יִיאָמַר ein Schewa zu setzen? Es ist ja bekannt, dass jedes Wort nur auf einen wahrnehmbaren Schewairten [obgleich das Schewa ungeschrieben bleibt], den Silbenschiessenden, ausgeht, falls nicht der [schliessende] Buchstabe zu den Buchstaben יְהוָה gehört; abgesehen von den Punctatoren, welche die Gewohnheit haben, ein Schewa [fol. 7, a] unter dem ך von עֲשִׂיתָ, der Femininform, zu punctiren [S. 528. 606], damit sie nicht mit der Masculinform vermengt werde; und ebenso ist es bei den Wörtern יִרְךָ 1 M 32, 26; יִרְדֶּךָ und den ihnen ähnlichen. Und wenn es eine Schwierigkeit macht, warum sie genöthigt gewesen sein sollen, ein Schewa zu setzen, [wenn man etwa sagt:] da wir doch unter dem ך von עֲשִׂיתָ nicht Qames gadol finden, so wissen wir, dass es mit einem wahrnehmbaren Schewairten, Silbenschiessenden, gelesen wird, weil es der Endbuchstabe des Wortes ist: so ist zu erwidern: siehe der Buchstabe ם giebt die Erklärung [dieser überflüssigen Setzung eines Schewa bei עֲשִׂיתָ, יִרְךָ etc.; weil man sich bei ihm ebensowenig begnügt, nur durch Einen Punct die Laute sch und s zu unterscheiden]; denn was den Punct anlangt, so setzt man ihn(?) an seinem Anfang oder nahe an seinem End[streich]e, welcher der Anfang des dritten Zahnes ist (ם hat die Gestalt dreier Zähne); so ist die Gewohnheit der Gelehrten von Tiberias, und sie sind die Grundlage, denn zu ihnen gehörten die Masoreten, und wir haben von ihnen die ganze Punctuation überkommen;

vielleicht thaten sie so, damit nicht Jemand denke, der Punctator habe [das Qames von עשׂית, oder den Punct von שׁ¹ vergessen, und ihm ein Zweifel entstehe. Und siehe, nach dem Wissen dieser Schreiber[, welche bei גְּבוּהָ ein Schewa setzen wollten], wären unter das ה von גְּבוּהָ drei Puncte zu setzen, hintereinander in éiner Reihe: der eine wegen des Mappiq und die zwei als Zeichen des Schewa. Und wie ich über das Wort גְּבוּהָ, welches Cholem hat, gesagt habe, so sage ich bei dem Worte דְּגִבָּהּ Jes. 7, 11, welches Qames qaton hat, und ebenso יְגִיָּה Ps. 18, 29, welches Chireq bei sich hat. Und wir haben nicht gefunden, das ein ה so [mit Pathach furtivum] bei Schureq steht, wie [doch] seine Genossen אָנִיָּה, מְדִיָּע, und die sagen תְּמִיָּה, נְגִיָּה, die irren im Verstand, weil es nicht richtig ist, dass ein Ptc. pass. von Verben des Zustands, den Intransitiven stammt [S. 177], wie ich entwickeln werde.

[fol. 7, b] Und schon habe ich gesagt, dass bei Cholem silbenschiessendes, unwahrnehmbares ה gefunden wird, wie פָּרְעָה, פָּרְעָה, שְׁלֵמָה [S. 295], בְּרָעָה [bei seinem Lärm] 2 M 32, 17: ebenso bei Schureq: יִקְרָחָה 3 M 21, 5 [S. 159]. Und wenn am Wortende ך und vor ך ein ך, das Zeichen der Pluralform, steht, so ist es wahrnehmbar, wie יִדְּךָ, und es hat immer ein Qames gadol [vor sich]. Und wenn kein ך da ist, und das ך ist Radical, wie in קָך, so hat es Pathach gadol, falls es St. cstr., falls es aber nicht St. cstr. ist, ist es qamesirt [mit Qames gadol] in der Regel. Es kommt [allerdings] auch mit Qames qaton das wahrnehmbare ך vor, wie שְׁלֹךְ. Und nie ist das ך am Ende silbenschiessender Unwahrnehmbarer, ausser bei Cholem oder Schureq: יִדְּךָ, עָשִׂיךָ, und zwar, siehe, [als Träger] des Cholem, des Zeichens der 3. sg. masc., und des Schureq, des Zeichens des Plurals, mit Ausnahme des Wortes יִשְׁתַּחֲוֶיךָ [S. 565]“ etc. Er erwähnt als Hauptsatz „es giebt Verbalformen, die nach der Analogie von Vierbuchstabigen gehen, obgleich sie dreibuchstabig sind“; bemerkt fol. 8, b die principielle Unterscheidung des Hebr. „zwischen jeder Perfectform und dem Nomen adj. (חָכָם u. חָכְם)“, vgl. oben S. 154, und schliesst fol. 9, a mit der Bemerkung, dass ך nur in Chireq, Qames qaton und Pathach qaton unwahrnehmbar sei, die Lautlehre, um zur Formenlehre überzugehen (וְאַחֵר שְׁדַּבְּרָתִי עַל הַחֲנוּעוֹת אֲדַבֵּר עַל מַשְׁקָלִים).

3) Zu S. 62. — Wenn ich dort gesagt habe, dass bei Baer, Liber Proverbiorum, § 4 aus Versehen Caph für Pe

gedruckt sei, so war mein erster Grund, dass in den von Baer gegebenen Beispielen zwar solche, wo ב und פ zusammenstossen, sind, aber keines ist, wo ב und כ zusammenstösst; mein zweiter, dass auf jeden Fall ב und פ eher von Baer aufgezählt werden mussten, als כ und ב kommen konnten; mein dritter kommt im Folgenden. Denn Qimchi 80, b sagt, nachdem er schon von fol. 78, b an ausführlich über die ganze von Baer behandelte Materie geschrieben hat: „Wenn zwei Buchstaben von den **בגדכפת** am Anfang des Wortes stehen, und der zweite ist raphirt, so wird der erste dageschirt, obgleich er auf **אדו"י** folgt, und zwar wenn der erste Buchstabe mit Schewa versehen ist; und es sind zwei [solche] Buchstaben[, deren Aufeinanderfolge in ganz gleicher Aussprache durch Dageschirung des einen vermieden wird]: ב und ב, oder כ und כ, oder ב und פ, oder כ und ב, oder כ und פ; z. B. **נְשָׁכָה בְּשִׁתָּנִי** Jr. 3[, 25]; **בְּהַכְבִּדִי** קטנה **כָּכָה אִישׁ** 2 M 14[, 18]; **לֹא יִרְדְּפִי בְּפָרָה** 3 M 25[, 53]; **כְּכַרְכְּמִישׁ** 1 Kg. 18[, 44]; **וַיְהִי כְּבֹאֵךְ שָׁם** 1 Sm. 10[, 5]; **קָרָחֻ כְּפָתִים** Ps. [147, 17]; **הֵן אֲנִי כְּפִיָּה** Hi. 33[, 6]. Und noch eins giebt es, aber der Masoret hat es nicht eingetragen: **וְהָיָה** 1 M 40[, 10]. Und was כ und ג anlangt, so ist man darüber getheilter Meinung; z. B. **הָיָה כְּגֵעַת בָּה** Hes. 17[, 10]; **אֲזַרְנָא כְּגִבְרָא** Hi. 38[, 3]. Manche lesen [in den zuletzt genannten Beispielen die erste Begadkephath] raphirt, und das ist die Lesung Ben Ascher's, und Manche lesen sie dageschirt, und das ist die Lesung Ben Naphtali's. Aber ב und ד, oder כ und ד, oder ב und כ sind raphirt; z. B. **אִוּ בְּדָל אֶזֶן** Am. 3[, 12]; **גַּם עָתָה כְּדַבְּרֵיכֶם** 1 M 44[, 10]; **בְּכָרָם** Jes. 1[, 8]; **בְּכִתָּה** 11[, 14]; **בְּכַבֹּד** 14[, 18]. Und ebenso, wenn die (zweite) Hälfte des Wortes raphirt ist, obgleich der erste Buchstabe wurzelhaft ist in dem Worte, so ist er dageschirt; z. B. **כְּדָכָד** Jes. 54[, 12]; **כְּלָכָל** Jr. 20[, 9]. Und sie sind aufgetreten mit Raphä in beiden, ähnlichen oder unähnlichen, Buchstaben, wenn der erstere von einem Vocale bedient [= mit ihm versehen] ist; z. B. **בְּחִילָיָה** 3 M 21[, 13] etc.; z. B. auch **כְּגִבָּה** Ps. [103, 11]; darüber ist man getheilter Meinung. — Und wenige finden sich mit Dagesch ausserhalb der Kategorie, welche ich geschrieben habe: **יְהִמְרוּ** v. 13; **עִם זֶה נִאֲלָתָה** v. 11; **מִי כַמְכָה** 2 M 15[, 1]; **נָאֵה נָאֵה** v. 16; **נָאֵה נָאֵה** v. 21; **שִׁבְכָא פְּסִנְתָּרִין** Dn. 3[, 5]; **נְדָבְרִיא** v. 2 f.; **וְחִכְמָה כְּחִכְמָה א'** 5[, 11]; und in einem Theile

der Ausgaben der Bücher der Masora ist geschrieben: גאליה Ps. 77[, 16]. Doch was [von diesen Ausnahmefällen zunächst] דתבריא anlangt, so ist möglich, dass es zu der Kategorie gehört, deren ich gedacht habe, dass sie zwei Buchstaben בגדכפת am Anfange des Wortes haben. Trotzdem habe ich es nicht inmitten d[ies]er Kategorie erwähnt, weil nicht der erste Buchstabe [von דתבריא] ein Servilbuchstabe [nicht also die Partikel ד] ist, wie bei denen, die wir erwähnt haben, und ferner weil es [die ausnahmsweise Dageschirung] nicht in allen beliebigen zwei aufeinanderfolgenden בגדכפת Statt findet, wie ich ja geschrieben habe. Obgleich es nun so ist, so ist die Aussprache des raphirten ד vor ת schwer; desswegen hat man das ד dageschirt. Und ebenso ist בְּחֻכְמָה dageschirt wegen der Schwierigkeit der Aussprache des raphirten כ bei ח [S. 37]; und übrig sind fünf [Fälle als unerklärt], bis einer kommt und das Richtige [über diese fünf Fälle aus 2 M 15 und Dn. 3] lehrt“. Ich habe wenigstens den Versuch einer Erklärung der aus 2 M 15 entnommenen Ausnahmefälle oben S. 63 gemacht. Das פִּסְתִּיחִיךָ Dn. 3 erklärt sich daraus, dass das griechische ψ ausgedrückt werden sollte, und dass dieser Ausdruck nicht wegen des zufällig vorausgehenden Vocals verwischt werden durfte.

4) Zu אָנָה S. 97. — Qimchi 189, a. b geht von אָנָה (wohin?) aus und sagt davon: „qamesirt und Milel; und es kommen zwei als Milra vor: אָנָה אָנָה 5 M 1, 18; אָנָה אֵלֶיךָ Ps. 139, 7“. Darauf fährt er fort: „אָנָה, qamesirt und Milel, und der zweite Buchstabe ist dageschirt, und manchmal wird es mit ה geschrieben אָנָה; z. B. Ps. 116; und diese Fälle sind sechs nach der Masora“. Diese sechs sind: 2 Kg. 20, 3 (nicht „I Reg.“); Jes. 38, 3; Jona 1, 14; 4, 2; Ps. 116, 4. 16; vgl. Baer-Delitzsch zu Ps. 116, 4. Im WB. s. v. אָן drückt sich Qimchi noch stärker aus „אָנָה ist immer (לעולם) Milel; denn das א ist qamesirt, und das נ ist dageschirt, und es ist mit א am Ende geschrieben; und manchmal ist es mit ה etc.“ Zu dieser Behauptung, dass das Wort immer auf Paenultima betont sei, kann Anlass gegeben haben, dass dasselbe, vgl. 1 M 50, 17; 2 M 32, 31; Jona 1, 14; 4, 2; Ps. 116, 4. 16; 118, 25; Dn. 9, 4; Neh. 1, 5. 11, einen doppelten Accent trägt; indess der Coniunctivus bei der vorletzten Silbe vertritt nur das Metheg, welches auch in den Codices an den genannten Stellen vielfach statt des Coniunctivus erscheint, wie J. H. Michaelis zu den

Stellen belegt. Die Milelbetonung ist für die richtige angesehen von Ges. Lgb. S. 637; Thes. s. v.; Fürst, Wörterbuch: „אָמַן, auch אָמַן geschrieben; durch die Schreibung אָמַן wird אָמַן schon etwas verwischt, und als man אָמַן oder אָמַן weniger als enclit. אָמַן ansah, hat man auch אָמַן, אָמַן betont oder ihm doppelte Accente gegeben אָמַן“; Bö. I. S. 167; Mühlau-Volck s. v.; Stade § 373. Aber die Milrabetonung ist als die richtige anerkannt von Buxtorf, Thes. p. 317, denn er setzt keinen Accentstrich zur Vorletzten, wie er doch bei אָמַן Z. 3 v. u. thut; J. H. Michaelis; Olsh. § 93; Land § 51, a „אָמַן[?] in pl. v. אָמַן אָמַן“; Ges.-Kautzsch § 16, 3. Zu unbestimmt drückt sich Ew. § 96, a, Anm. 4 aus: „אָמַן oder אָמַן wird gern als wirklich aus zwei wörtern bestehend behandelt, Gen. 50, 17“. Man kann auch nicht die Fälle mit Milra- und die mit Milelbetonung so theilen, wie es bei Baer-Delitzsch zu Jona 1, 14 geschieht: „אָמַן aeque ac 4, 2 cum He pro Aleph (אָמַן) atque ut semper ubi exclamantis est cum accentu ultimae. Metheg priori adjectum Kamez producendum indicat“. Denn einen Ausruf bezeichnet אָמַן, אָמַן allemal. Man kann nur mit Qimchi, WB. s. v. sagen: „Und es hat die Bedeutung des Flehens und des Begehrens; und manchmal steht es beim Ausdruck der [erzählenden] Aussage, wie אָמַן אָמַן אָמַן אָמַן 2 M 32, 31, was das Bekenntniss inbetreff ihrer Sünde ist; אָמַן אָמַן אָמַן אָמַן [Ps. 116, 16]; damit hat man ihm ein Dankbekenntniss für seine Huld abgelegt, welche er seinem Volke um desswillen erwiesen hat, weil es sein Knecht ist“. Genauer ist zu sagen: Auf אָמַן, אָמַן folgt der Optativ Jona 1, 14; Neh. 1, 5. 11; der Imperativ 1 M 50, 17; 2 Kg. 20, 3; Jes. 38, 3; Ps. 116, 4; das Perfect 2 M 32, 31; Dn. 9, 4, beide Male ohne Conjunction; ein Nominalsatz mit אָמַן Ps. 116, 16, mit Fragepartikel Jona 4, 2. Aber auch in diesen letzten Fällen, wo eine erzählende Behauptung scheinbar unmittelbar folgt, ist doch eine Bitte per ellipsin verschwiegen. Und die Betonung ist an allen Stellen fast gleich stark durch die Tradition auf die Ultima gelegt; nur bei Ps. 118, 25 lässt sich mit J. H. Michaelis sagen: „Milel requirere videtur Masora impressa“. Da aber auch an dieser Stelle das Wort in vielen Codices als Milra erscheint, so ist dieses auch dort festzuhalten. Die Milelbetonung scheint nur auf Vermengung des Wortes mit אָמַן (wohin?) zu beruhen.

5) Vom Dagesch forte hinter dem Artikel. — S. 134, Z. 7 sind die eingeklammerten Worte, welche auf eine Schranke dieses Ausfalls des Dagesch forte aus מ hinweisen sollten, gar zu kurz gerathen. Bei Qimchi 41, a. b heisst es: „Der Consonant wird verdoppelt, wie הַמֶּלֶךְ, הַדִּבֶּר; הַמִּנְאָפָה [adultera, Hes. 16, 32]; הַמִּעֲנָה [deliciis dedita, Jer. 6, 2]; הַמִּשְׁנֶעַ [insaniens 2 Kg. 9, 11]. Und manchmal, wenn der Anfang des Wortes ein [mit] Schewa [versehener Buchstabe] ist, so ist er raphirt: הַמִּכְסָה [obtegens, das Chateph-Pathach setze ich oder lasse ich bei den Beispielen weg gemäss der Regel, welche oben S. 72 steht] 3 M 9, 19; הַמִּתְעַבִּים [qui abominantur] Mi. 3, 9; הַמִּלְקָקִים [lambentes] Ri. 7, 6 f.; הַמִּרְצֵחַ [occisor] 2 Kg. 6, 32; הַמִּלְמֵד [docens] Ps. 144, 1; הַמִּסְכֵּן [indigus] Jes. 40, 20; הַמִּעֲשָׂקָה [oppressa] Jes. 23, 12; הַמְדַּבֵּר [loquens] 2 Sm. 14, 10; הַמְבַּשְׂרוֹת [nuntiantes] Ps. 68, 12; sie alle sind raphirt beim מ und gestützt beim ה mit Gaja“. „Und ebenso alle הָלוֹיִם [Jos. 21, 1 ff.], welche in der Schrift vorkommen, sind raphirt beim ל“. Dann wo es sich um die Verbindung der Praepositiones praefixae mit dem Substantiv handelt, sagt er: „בְּדִבֶּר etc.; und manchmal fällt das Dagesch aus, um eine Erleichterung zu bewirken; wenn der Anlaut des Wortes schewairt war, dann liess man das Dagesch ausfallen und der Servilbuchstabe ist mit Gaja gesetzt: לְמִסְלָה [ad tritam viam] Jr. 31, 21; לְמִמִּיתָיִם [interficientibus] Hi. 33, 22; לְמִאֲחֵרִים [morantibus] Spr. 23, 30; בְּסִעָרָה [in procella] 2 Kg. 2, 11; das ב ist gesetzt mit Gaja, und das ס mit Qames Chateph. Und manchmal fällt auch so das Gaja weg, z. B. בְּשֵׂאֵת [an der erhöhten Stelle, dem Fleck] 3 M 13, 10; הַמְעַט [das Wenige] 4 M 35, 8; 5 M 7, 7; לְמַצֵּד, לְמַצֵּד [zur Bergfeste] 1 Chr. 12, 8. 16; בְּמַעִיל [wie einen Ueberwurf] Jes. 59, 17; Ps. 109, 29; הַמִּלְמֵד Ps. 144, 1 [er weicht also von sich selbst ab]; לְשֵׂאֵת 3 M 14, 56; בְּמִלְאָכָה [in negotio] 2 Chr. 13. 10; לְמָנִי [dem Schicksal] Jes. 65, 11“. — Die Dikduke ha-teamim geben in § 34 folgende Beispiele von einfachem מ mit Metheg unter ה und Chateph unter מ: הַמְדַּבֵּרִים; הַמְבַקְשִׁים; הַמִּלְקָקִים Ri. 7, 6 f.; הַמִּתְעַבִּים Mi. 3, 9; הַמְנַחֲמִים [removentes] Am. 6, 3; הַמִּצְאָתָנִי 1 Kg. 21, 20; הַמִּשְׁלָחִים 2 Chr. 32, 31; הַמִּצְרָעִים [leprosi] 2 Kg. 7, 8; הַמִּלְאִים [pleni] Jes. 51, 20; הַמִּלְאָה [plena] 5 M 22, 9. Die nun folgenden Beispiele, welche auch einfaches מ und Metheg unter ה, aber kein Chateph unter מ besitzen, sind alle schon oben S. 72 genannt.

Uebersicht

der hauptsächlichsten Besonderheiten in der Flexion des starken Verbs (nach der Reihenfolge, in welcher zu ihrer Erwähnung im System ein Anlass ist, und soweit in der Abhandlung gemäss deren inductiver Methode nicht alle analogen Fälle zusammengestellt sind).

S. 151, Z. 6: 3. sg. fm. Pfi. auf נָ, ת, פּ; S. 284. 387. 440. 508; vgl. dagegen S. 181. 291. 423. 440 f. 632.

S. 156: Perf. consecutivum; S. 208. 251. 372, Z. 9 v. u. 390. 456. 556. 567. Bei den פֿ״פּ S. 323 ist das Fortrücken des Accentus in den vocalisch afformirten Personen ebenso unregelt, wie bei den Verbis mediae semivocalis S. 439 f. und bei den consonantisch afformirten Personen der פֿ״ב (Bö. II. S. 203—5). Ueber die נ״ב siehe S. 607. 612. 614. 616. 619. 641. 643. 649 f.

S. 156: Doppeltes Praeformativ; S. 421 f. 437.

S. 159, Z. 19: über die Frage, ob es Afformative an der 3. sg. fm. Impfi. giebt; vgl. alle in Betracht kommenden Stellen S. 644.

S. 159, Z. 15 v. u.: יִ an der 2. sg. fm. Impfi.; S. 170; dieselbe Form Ruth 2, 21; dieselbe Endung 3, 4. 18; ferner S. 197; vgl. noch Jes. 45, 10; Jr. 31, 22.

S. 159, Z. 12 v. u. über Weglassung des *i* von der 2 sg. fm. Impfi.; S. 162. 407. 647.

S. 161, Z. 14: Jussivbildung; vgl. hauptsächlich S. 308. 442. 467. 539 ff. 626.

Jussiv vor Suffix S. 310. 427 f.

Jussivformen in der ersten Person sing. und plur. siehe S. 466 f.

ה cohortativum mit ä gesprochen; vgl. S. 608 f.

Cohortativendung ausserhalb der ersten Person; vgl. 159, Z. 3 v. u. 190. 243. 496. 507 f. 645.

S. 162, Z. 6: ך statt ך beim Impf. consecutivum; vergl. S. 190 und füge auf S. 310 hinzu Ri. 20, 6; ferner S. 492. 546.

S. 162, Z. 10; Impf. consec. in der ersten Person; vergl. S. 211. 252. 358 f. 401. 415 f. 422 f. 435. 442 f. 467. 501. 626.

S. 162, Z. 18: Betonung des Impf. consec.; vgl. S. 183 f. 190. 194. 264 f. 271 f. 306. 328. 339. 349. 352. 355. 362. 372. 376. 379 ff. 385 f. 387. 390. 393. 394, Z. 12. 397. 401. 406 f. (Impf. consec. von יָלַל kommt nur in Pausa vor: 1 M 32, 29; Jr. 3, 5; 20, 7; Hos. 12, 4). 409 f. 415. 419 f. 423. 425. 431. 435. 437. 442. 467. 471. 495. 499. 501. 505. 507 f. 511. 517. 541 f. 549. 556. 560 f. 562. 565. 569. 577 f. 581. 638. 641. 647. 651.

S. 166: Infinitiv mit Femininendung; S. 174. 190. 240. 245. 263 f. 290. 304. 316. 318. 402. 406 f. 415. 423. 432 f. 565 f. 612. 649.

Ersetzung des Inf. constructus durch Substantiva; S. 240. 316. 319. 376 f. 445, Z. 2. 456. 570. 589. 610. 632.

Abnorme Bildung oder Ersetzung des Infin. absolutus; S. 185. 306 f. 312. 402 f. 444 f. 468 f. 572, Z. 8 f. 632 f.

S. 167: Participialbildung im Qal; S. 177 f. 403 f. 482 f. 537 f.

S. 167: Participia passiva Qal mit intransitiver Bedeutung; S. 176; auch das ebendasselbst aus 2 Sm. 20, 19 erwähnte אֱמִינִים (treue) findet sich noch Ps. 12, 2; 31, 24 (im Unterschied von אֱמִינִים [Treue] Jes. 26, 2; Spr. 13, 17; 14, 5; 20, 6); בָּטַח, בְּטִיחָה (vertrauend) Jes. 26, 3; Ps. 112, 7 ergänze auf S. 290; ferner S. 308; יָדָע (peritus, expertus) 5 M 1, 13. 15; Jes. 53, 3 ergänze auf S. 423; ferner S. 445. 507; סָבֵאוֹ (getrunken habend, trunken) ergänze Nah. 1, 10 auf S. 610.

S. 169, Z. 7: Consonantisch afformirte Perfectformen der Intransitiva mit ē; vgl. S. 612. 614 f.

S. 174: Inf. constr. des intrans. Qal ausnahmsweise mit a; vgl. S. 263. (284). 339 f. 358. 366 f.

S. 178: Das fragliche Passivum Qal; S. 215. 293. 309. 319. 334. 431. 585.

S. 185: Inff. abs. Niqtal mit ך; S. 246; vgl. von Verbis

mediae gutturalis noch Ri. 11, 25; S. 284. 306. 450, Z. 7 v. u. 536 (1 Sm. 2, 27; 20, 6. 28; 2 Sm. 1, 6; Hos. 10, 15). 624.

S. 190: Inf. constr. Qittel mit *i* in der ersten Silbe; S. 247. 297.

S. 191: Inf. absolutus Qittel nur viermal mit *o*; S. 616.

S. 191: Participien von Intensivstämmen ohne *ו*; S. 194. 268. 270. (aber nicht 292). 319. 347. 349. 389. 408. 454 f.

S. 195: Inf. absol. Hithqattel nach Bö. II. S. 229 nur 4 M 16, 13; Nah. 3, 15; Esra 8, 3.

S. 199: Huthqattal; S. 618.

S. 200 ff.: Seltene Intensivstämmen überhaupt; S. 247 ff. 254. 272 ff. 279 ff. 307. 313. 346 ff. 372. 378 f. 388. 404. 424. 450 ff. 492. 500. 507. 583. 586 ff. 652 ff.

S. 203, Z. 2 v. u.: Nithqattel; S. 409. 591.

S. 207: *ס* als Bildungselement des Causativstammes; S. 213. 275. 293; vgl. *ס* statt *ה* am Hithqattel S. 247. 350.

ה als Bildungselement des Causativstammes; S. 216 f. 471. 557. (569).

Verhältniss des Vocals der 2. Stammsilbe Impf. zur 2. Stammsilbe Pfi.; S. 208. 616.

S. 208: Nichtsyncopirung des *ה* des Causativs; S. 294 f. 352. 425. 437. 585.

S. 210: Indicativ Impf. Hiqtıl ohne *i* zwischen dem 2. u. 3. Stammcons.; vgl. noch *וַיִּסְתֵּר* Mi. 3, 4; Hi. 34, 29 (Bö. II. S. 278); ferner S. 275; vgl. noch S. 415, Z. 3 v. u.; S. 506, Z. 8 f.

S. 210: Impf. Hiqtıl ohne Vocal zwischen dem 2. und 3. Stammcons.; S. 251. 258, wo wegen der declarativen Bedeutung „als verkehrt hinstellen“ mit Ges. Thes. s. v.; Bö. II. 278; Mühlau-Volck s. v.; Ges.-Kautzsch § 53, Anm. 4 noch *וַיִּעֲקֹשׁוּ* Hi. 9, 20 hinzuzufügen ist; aber nicht mit Bö. a. a. O. allein auch *וַיִּעֲזְרוּ* 2 Chr. 28, 23 wegen des dort stehenden Particips; ferner S. 391.

S. 211: Unerleichterte Imperfectform als Jussiv; S. 308. 442. 467. 626.

Unerleichterte Form im Impf. consec. Hiqtıl; 626 f.

S. 212: Unerleichterte Formen Imperativi Hiqtıl; S. 651.

Inf. constr. Hiqtıl mit *i* in erster Silbe; S. 252. 276. 293. 309. 651.

S. 213: Inf. constr. Hiqtıl ohne *i* zwischen dem 2. und 3.

Stammconsonanten; es kann auch mit Böttcher II. S. 278 und Delitzsch zu Jes. 53, 3 für Jes. 29, 15 ein לְסַתֵּר conjicirt werden; S. 234. 252. 309. 315. 426. 430.

Particip Hiqtıl nicht mit י statt נ gebildet; S. 403 f. 504. 509.

Particip Hiqtıl ohne י zwischen dem 2. und 3. Stammcons. So scheint es mir wegen der parallelen Participien am sichersten, dass מְסַתֵּר (welcher verbergen lässt) Jes. 53, 3 mit Ges. Thes. s. v.; Bö. II. S. 278 auch von den Punctatoren als Ptc. gemeint ist; ferner S. 252. 416. 642.

S. 214, Z. 5: Inf. abs. Hoqtal; S. 253. 537.

S. 216 über קָטְלָהָּ vgl. S. 588.

S. 218, Z. 16: Die 2. sg. fem. Pfi. vor Suffixen; vgl. S. 410 f. 412 f.; vgl. noch 2 Sm. 14, 10 auf S. 650.

S. 218, Z. 18: Die 2. plur. Pfi. vor Suffixen; S. 486. 556.

S. 220, Z. 11 f.: Vocalstammauslaut vor Suffix betont; S. 231, Z. 2 v. u.

S. 221, Z. 2: הָיָה statt יָ am Perfect; S. 297. 509. 621.

S. 221, Z. 4: הָ statt יָ am Perfect; S. 295. 356; noch 2 Kg. 6, 10.

S. 222, Z. 1 f.: Suffix נִי und נִי ; vgl. S. 543.

S. 222, Z. 7 v. u.: Alte Endung הָ vor Suffix; S. 232. 253. 279, wo Hos. 5, 15 nachzutragen ist; 621.

S. 224: Perfectsuffix am Impf.; vgl. noch S. 231. 253. 310. 394, Z. 1 v. u. 545 f. 574. 621.

S. 225: Unassimilirtes נ energicum vor Suffix; vgl. S. 232. 253. 310. 359. 492.

S. 227 f.: Vererbungschateph-qames vor Suffix; S. 253. 310.

S. 231: Verbum finitum Niqtal mit Suffix; S. (254). 278.

S. 233: Verbum finitum Hithqattel mit Suffix; S. 316.

Verzeichniss

einiger bemerkenswerther Formen, bei denen nicht alle Stellen ihres Vorkommens angegeben sind, von denen daher nicht alle Stellen ihres Vorkommens im Stellenregister gefunden werden können.

Uebrigens wird man nach kurzer Benutzung des Buches alle Formen zu finden wissen, weil auch die doppelt und dreifach schwachen Verba ganz consequent in der nämlichen Reihenfolge, in welcher die einfach schwachen Verba aufeinander folgen, angeordnet sind.

אָקחה	318	הֵנַח etc.	502	וַיִּנַּח	501 f.
בָּעַר	267	הֵנִיחַ etc.	502	וַיִּצָּר	339
בִּרְכָה	231	הֵסִר etc.	351	וַיִּשְׁתַּחוּ	565
גָּצַת	316	הֵצִיב etc.	429	וַיִּתְּחֶם	499
גָּשָׁה, גָּשׁ	303	הֵצִית etc.	431	וַיִּתְּהַר	549
גָּשַׁת	304. 310	הֵקִיץ etc.	434	טָעַת	316
הָבִי	418	הֵרְבֹּת	536	וַיֵּאָבֶה etc.	576
הִבֵּט	308	הֵרִיעַ etc.	503	וַיִּבּוֹשׁ etc.	446 f.
הוֹבִישׁ etc.	463	הֵשְׁתַּחוּהוּ etc.	565	וַיִּגַּשׁ etc.	302
הוֹלִלִים	349	הֵתְחַלְּלוּ	350	וַיִּהְיֶה, יִהְיֶה	381
הוֹנָה etc.	585	הֵתְחַלְּלָה etc.	347	וַיִּהְיֶה	337 f.
הָטָה, הָטָה	574	וַיִּגָּר	443	וַיִּהְיֶה etc.	327
הוֹלִיל etc.	437 f.	וַיִּחַן	549	וַיִּהְיֶה, יִהְיֶה etc.	301
הָךְ	574	וַיִּחַר	549	וַיִּזַּל etc.	302
הָלָה etc.	346 f.	וַיִּיט	572	וַיִּחַר	549
הַמּוֹל	450	וַיִּזֶּה	574	וַיִּחַת etc. (er-	
הָפַם	364	וַיִּמְהַר	272	schreckt sein)	366

יִיעַד	418	יָשַׁק etc.	302	נָעַשְׂחָה	551
יָמַד	337 f.	יָשַׁחְוִים etc.	350	נָפַץ	344
יָלִינוּ etc.	509	יָתַד etc.	302	נָצַב etc.	429
יָלַח etc.	509	יָתַמוּ	338	נָצַח etc.	431
יָתַח etc.	312	יָתַן etc.	302. 10	נָקַחַה	318
יָתַח, יָתַח etc.	502	יָתַן	309	נָקַל	342
יָנַצַּר etc.	301	כָּלַכַּל etc.	455 f.	עוֹנֵן	349
יָסַב etc.	327	לָקַחַח	318	צוּ	589
יָסַד	432	לָתַח	305	קַח etc.	318
יָסַע etc.	316	מָאָדָם	247	קַחַח etc.	318. 20
יָעוֹר etc.	499	מָשַׁחַה	290	קִים etc.	452 f.
יָעַמַּר	244	מָשַׁחִין	518	רָחַצַּה	263
יָצוּ	588	נָאָה etc.	312	שָׁאֲלָתָם	260
יָצַק etc.	431	נָאָץ etc.	312	שָׁכַחִינִי	296
יָקַב etc.	327	נָגַדַּה	306	שָׁלַחַה	288
יָקַח etc.	318	נָדַחַה etc.	316	שָׁמַעַה	288
יָקַח etc.	319	נָהַג etc.	312	שָׁמַעַה	290
יָקַל etc.	336	נָחַל etc.	312	שָׁמַעוּ	283
יָרָא etc.	560	נָחַם etc.	312	תָּחַן, תָּחַן etc.	303. 10
יָרַד	336	נָטַעוּ	316	תָּעַצַּר	246
יָרַע (er wird böse		נָמַם	342	תָּעַשׂ	554
sein) etc.	376	נָמַסוּ	342	תָּחַח etc.	304. 10
יָשַׁל	302				

Register

der wichtigeren unter den citirten Schriftstellen.

1 Mose	Seite	1 Mose	Seite	1 Mose	Seite
1 1	60	3 21	75	9 18	136
2 . . 61. 75. 76		22	595	19	344
3	600	4 1	549	21 . . 542. 660	
4	560	4 . . 561. 649		22	14
5 . 61. 83. 122		5	549	23	87
9 . 76. 83. 589		13 . . . 46. 631		24	435
10	122	15	574	25	14
11	619	16	638	26 . . . 19. 131	
13	75	23 . 289. 390. 610		27	542
14	75	25	96	10 2 ff. . 10. 14. 18	
18	73	26	375	7	66
21	76	5 3	601	21 ff. 10. 15. 18.	
22	76	5	595	19. 21. 22.	
24 . . . 76. 641		29	372	11 2	317
26 . . . 61. 266		6 3 . 339. 358. 506		6 . 215. 325. 375	
2 1	75	13 . . 612. 643		7	325
4	76	16	61	10 ff. . 15. 18. 20	
7 . . 316. 431		18	643	12	595
9	76	19	602	28	15
10	640	22	588	31	16
12 . . . 73. 119		7 1	648	32	118
14 . . . 73. 136		2	136	12 1 ff.	16
16	588	3	602	2	600
19 . . 431. 651		7	647	3 . . 232. 362	
20	76	13	44	4	639
21 f.	122	23 . . 41. 560 f.		7 . . . 87. 562	
23 . 74. 114. 319		8 1	339	8	572
25	454	7 . 406. 638. 640		13	601
3 1	76	10	506	13 5	87
6	560	12	419	9 . . 276. 437	
8	624	13	467	14	631
10 f.	76	16	638	14 13	22
12 f.	385	17 . . 118. 641		16	73
13 . . 547. 634		18	638	18	641
15 . . 486—89		20	556	15 4	638
16	537	21	409	5	641
17 37. 59. 71. 385.		9 3	136	7	305
392.		14 . . 372. 562		17	643

1 Mose	Seite	1 Mose	Seite	1 Mose	Seite
16 4	339	22 22	15	30 24	409
5	121	23 6	611	28	302
7	621	9	37. 71	38 71. 416 f.	435.
8	643	24 7	90	645. 649.	
10	537	9	90	39	417 f.
11 . . 404 f.	606	12	76	41	420
14	561	20	554	31 6	289
17 11	344	21	564	10	560
14	351	23 . . 142.	509	11	24
17 . . . 84 f.	96	33 . . 119.	435	20	16
18	601	48 . . 540.	603	27 . . 297.	624
19	607	60	600	28	550
24 f. . . .	492	62	561	30	185
26 f. . . .	450	63	509	32 . . 138.	296
18 3	121	25 2	18	36	55
6	272	11	561	39	624
9	122	16	136	53	121
12	546	29	517	32 5. 7 . 397.	643
15 . 267. 272.	637	30	281	8	549
19 . . 588.	651	31	166	9. 12	644
21 61. 71. 123. 402.		26 11	471	11	63
559. 649.		13	175	12	640
30	549	17	549	14	649
19 2 . 56. 39.	121	27	643	18 . 101. 106.	260
9	303	29 70. 297.	317.	20	621
11	574	531.		26	422
14 . . . 54.	638	27 4	651	27	297
16 . 76. 240.	379	10	232	33 1	549
17	308	12 . . 356.	650	4	122
18	121	19 . 61. 232.	386	11	652
19 224. 230.	235	20	55	12	316
20	601	21	356	14	313
33 . . 122.	231	26	303	34 15	499
34	648	28	302	16 . . . 90.	300
35	231	29 119. 565.	598	19	397
36	549	30	640	21	136
20 1	443	31 . . 232.	442	22	450
3	59	33	385	22 f. . . .	499
6	623	38 . . . 72.	136	35 1	562
7	602	40	118	2	271
8	638	41	237	7	121
9	649	42	253	16	542
13	121	43	61	36 7	631
16 . . 291.	423	28 2. 5—7 . 90.	113	12	18
21 6	261	4 . . 302.	412	23. 40	90
8	183	6	233	37 10	649
12	376	12	429	12	122
14	561	17 . . 638.	640	20 . 40. 237.	385
16	565	29 3 . . . 71.	321	38 9	59
17	638	6	649	14	558
21	18	10	542	17	297
23	440	13	62	39 10	123
29	136	21 . . 418.	645	14. 17	267
22 1	573	25	543	40 10 . . . 41.	677
2	556	26	552	13	495
13	72	32 . . 224.	394	20	433
14	562	30 15	318	25	194
17	537	18 . . 118.	120	41 8	265

1 Mose	Seite	2 Mose	Seite	2 Mose	Seite
41 33	561	2 16	533	15 12	296
43	213	17	224. 427	13	312
50	644	20	290. 609 f.	15	393
51	572	23	298	16	63. 677 f.
52	543	3 2	389	17	69. 317
42 1	564	5	303	24	509
15	596	14	139	16 2. 7	509
18	602	18	73	13	175
21	372	4 2	55. 142	14	249
25	41	6	651	20	328
28	55	11	510	23	578
38	621	18	73	33	502
43 10	378	19	443	18 4	40
16	282. 651	5 7	409. 487	9	549
18	652	16	622	11	517
21	74. 467	6 3	562	18	550
26	41	10. 29	59	19	420
28	565	28	191	22	629
29	362	7 20	467	23	406
44 2	90	27	268	26	164 f.
3	498	28	643	19 2	73
10	677	8 1	556	4	651
16	196	4	466	9	48
45 1	424	11	73	12. 23	205
4	303	12	574	13	582
17	648	9 2	268	19	245
20	495	3	601	23	500
27	601 f.	18	432	20 5	259
46 3	303. 402	23	415	25	462
29	66. 70	27	73	21 8	231
47 11	410	31 f.	573	10	90
13	487. 560	10 4	268	19	616
25	602	8	141	22	572
48 9	232. 296. 320	24	430	28. 32	316
11	189. 561	28	409	22 4	275
20	87	11 4	550	27	362
49 6	416	12 15	54	29	310
10	70. 644	25	188	23 1	511
11	188. 661	27	310	2	574
19	356	31	54	3	243
23	172. 334	36	281	12	306
24	59	39	379. 576	16	392
27	172	13 1	59	19	71
50 17	678 f.	8	141	20	229
20	47. 550	17	603	22	517
25	556	21	603	24	259
26	435	14 1	60	31	220. 231
		4	62	24 14	146
		6	70	25 5	247
2 Mose		11	642	25	632
1 7. 20	243	18	231. 677	29	309
10	287. 607 f.	20	501	31	552 f.
16	462. 596	24	362	40	570
17. 19	72. 596. 638	15 1. 21	63. 677 f.	26 1	214
2 3	234. 253	2	492. 604	30. 33	208. 461. 570
4	423. 429	5	343. 533. 546	27 7	631. 652
7	607	8	82	28 14	216
9	416. 437	11. 13	63. 537. 677 f.	40	75
12	574				

2 Mose	Seite	3 Mose	Seite	3 Mose	Seite
28 41	616	11 7	337 f.	25 53	677
29 1	318	35	309	26 6	208
21	573	43	613	15	360
24. 26	462	44	196	18	432
30 . . . 224.	230	12 2	587	21	90
35	131	13 6. 21. 28. 56 .	562	26	229
42	419	10	680	33 . . . 279.	531
30 18	263	14	562	34 . 172. 361.	524
32	432	49	570	35	361
36	371	51 f.	359	43 361 f.	
31 5	617	55 f. . 199.	618	27 10	466
17	306	14 13	136		
32 1	453	43 . 247. 501.	536	4 Mose	
4	443	44	359	1 18 . . . 255.	409
10	502	46	212	47	199
11 . . . 548.	641	48	501	2 33	199
25	295	52 . . . 187.	624	3 1	191
31 678 f.		56	680	4	272
33	146	15 11	90	16	589
34	603	16	175	27	74
33 3	545	29 90.	649	38	123
4	511	31	308	39	122
16	614	32	612	4 2. 22 47. 48. 74.	
18	569	16 1	174	632.	
19	607	4	230	19	601
20 . . . 224.	558	13 f.	175	24	632
34 3	562	14	574	5 18 . . . 72.	372
6	123	27	641	22 . . . 123.	309
7	48	17 11	136	27	261
19	184	18 7 — 17 . . .	531	28 74.	572
35 25 f.	587	9. 11	410	6 5. 13	612
26	131	20	174	10	650
33	617	23 . . . 290.	297	25 . . . 362.	501
35	616	25	651	7 85	74
36 2 f. . . . 48.	174	28 622. 643 f.	650	89	197
39 22	541	19 5	40	8 3	556
40 32	174	20 2	40	7 271.	574
34	612	3	208	13. 15	462
36	554	7	196	9 10	122
		16	290	21	551
3 Mose		22	650	10 2	316
4 14	650	26	211	9 503 f.	
23. 28 . 427. 585 f.		21 1	618	21 74	
32	650	4 78.	370	36 385. 491 (bis).	
5 9	531	5	159	501. 660 f.	
15	261	9	369	11 11	606
22	272	10	431	12	631
6 2	589	13 62.	677	16	386
14	214	22 16	634	23	545
20	182	23	531	25 . . . 390.	501
21	192	23 17	41	27	634
23	652	22 . . . 164.	229	31	442
7 6	38	39	392	12 6	424
30	650	24 10	572	8	637
35 . . . 191.	212	25 21 . . . 524.	547	11 \	511
8 11. 30	574	34	73	13 27	55
9 6	562	35	251	30	556
19	680	36	596	14 11	312

4 Mose	Seite	4 Mose	Seite	5 Mose	Seite
14 15	462	24 22	113	5 5	637
23	312	24	18 f.	9	259
27	509	25 4	425	24	73. 289
31	650	14	575	6 7	231
35	338	26 9	574	7 1	59
38	601	62	199	2	362
15 24	551	28 26	78	7	680
31	351	29 4	122	13	87
16 5	425	30 3	283. 372	15	224. 510
13	347. 352. 683	6	90. 658	23	486
14	650	9	658	24	212
24	554	13 f. . . .	359	8 2. 15	71. 416
27	553	31 16	85	3. 16	151. 420
17 6	462	18	602	13	532
10	449	32 5	59	9 14	543
13	246	7. 9	658	21	61. 211
23	59	15	63. 268. 502	26	275
28	322 f.	17	507. 650	27	71
18 2	588	30	393	10 3	549
4	588	32	69	6	272
19 12 f. 20	624	35	40	11	316
20 3	284	33 54	313	11 22	174
4	650	34 4	152	12 15	38
5	556	6 f. 9	55	13 3	259
20	638	7	558	18	278
21 1	541	7 f. . . .	563	14 24	631
5	556	10	597	15 18	297
17	550	11	96. 110	16 13	392
20	181	18	312	17 14	411
27	454	35 5	77	16	536
30 122. 224. 353. . . .	581.	6	444	19 1	411
33	638	8	680	14	471 f.
35	276	19. 21	297	20 2	231
22 6 104. 364. 375. . . .	573.	20	253	7	247
11. 17	104. 329	33	192	8	338
23	572	5 Mose		19	316
25	265	1 16 ff. . . .	540	21 7	152
30	138	27	612	8	203
31	541	44	353	12	650
32	544	2 7	231	22 9	680
33 224. 558. 572. . . .	602.	15	364	23 20	301
23 3	146	24	54. 316. 542	24 4	199. 618
4. 16	541	33	574	13	231
7	262. 364. 603	35	321	20	267
8	261. 356	3 3	276	25 2	84 f. 96
13	357. 415	11	661	4	506
15	73. 258	18	588	11	572
19	313	24	137. 372	18	543
24	634	26	409	26 5	17
25	356	4 1	406	12	252
24 5	445	10	640	18	45 ^p
6	525. 572	15	191	19	188
7	99. 634	20	641	27 2	521
17	456 f.	25	275	6	556
19	541	32	601	8	267
		35	570	17	471 f.
		36	567	28 8	588
				21	210

5 Mose	Seite	Josua	Seite	Richter	Seite
28 22. 27 f. 35 .	574	4 3	468	4 18	144
24. 45. 51 .	231	24	637	19	612
27 . . 121.	614	5 2	329	20 . . 218.	260
30 . . 121.	171	8	602	21	495
37	315	15	303	5 1	511
42	408	6 17 . 611. 624 f.		4	278
48	212	25 . . 602. 624		5	343
52	351	7 7	250	7 53. 151. 243.	
55	276	8	385	440.	
56	430	9	531	11	347
59	619	10. 13	443	12 . 73. 444.	534
63	316	23	430	13 . 303. 399.	542
66	539	8 8	229	15	71
29 28	122	22	276	23	364
30 9	510	24	62	26	287
16	601	9 4 . . 347.	452	28 . 397. 428.	453
20	174	12	452	29	547
31 3	411	20	602	6 8	641
29	611	24 . . 531.	537	9 . . 190.	308
32 6 . . . 54.	543	29	534	18	442
7	310	10 10	363	19	308
8	315	17	624	26	556
10 . 310. 359.	505	24 . 141. 151.	414	28 . . 194.	557
13	437	33	276	38	328
17	121	11 8	276	7 6 f. . 347.	680
18 . . . 593 f.		14	212	16	549
21	121	12 20	120	8 1 . . 611 (bis)	
22	406	14 7	467	7	506
26 . . . 567 f.		8	526	11 . . . 176 f.	
35 . . . 190 f.		15 4	152	19	602
36 . . 313. 387		19	543	9 6	429
37 . . 525. 547		38	100	8	163
39	602	56	100	9. 11. 13 . 240—	42
50	447	16 9	214 f.	9. 11. 13 .	501
33 2 59. 131. 425.		17 15. 18	616	10	166
576.		18 5	254	12	166
6	601	11	638	22 . . 328.	352
16 . . . 646 f.		12 ff.	152	28	142
17	71	19 51	123	29	638
21	577	22 5	174	34	390
23	406	9	393	35	638
34 9	551	17	271	43	549
		25	639	48	146
Josua		23 5	253	59	352
1 6 f. . . .	244	24 6	641	11 25	683
13	502	8	651	37	543
18	225	10 . . 191. 308		12 3	435 f.
2 4	224	14 . . 120. 639		13 5. 7 . . 404 f.	
6	556			6	260
13	602	Richter		8 . . 408. 433 f.	
16 . . 444. 624		1 14	62	15	40
17	135	24	569	21	562
17. 20	410	2 15	339	25 . . . 70. 278	
18	412	17	283	14 15 . . 101. 412	
22	212	3 24	354	20	563
3 9 . . . 302 f.		25	447	15 1	645
13	501	26	379	2	612
17	468	4 4	201	13 . . 237. 300	

Richter	Seite	1 Samuelis	Seite	1 Samuelis	Seite
16 8	253	4 19 ff.	319. 402	18 4	195
10. 13. 15	352	5 9. 12	121	6	511
11	551	6 5	121	7	72
13	237	8	461	12	638
16 72.	253	10	611	25	40
26 360.	502	12 435.	561	29 409. 487. 639 f.	
28	68	7 2	603	30	406
30	40	14 441 f.		19 2	624
17 2	124	8 19	59	11	471
18 7	623	9 6	73	17	544
11	393	20	510	24	172
19	54	24	141	20 6. 28 254.	683
23	353	10 5	677	21	648
29	434	6	634	22 70.	297
19 5 . 84 f. 95.	261	7	645	36	443
8 261.	378	8	420	40	651
11 300.	399	10	634	21 3	424
13 415.	508	13	634	14 545 f. 594 f.	
17	298	14	560	22 2	632
20	509	18	308	23 1	74
22	196	23	282	24 11 71. 108 (bis).	
25	641	11 3	543	109. 253. 495.	
30	562	12 3	549	15	47
20 6	682	13	260	19	124
13	120	24 120.	639	25 7 207.	233
15. 17	198	13 8 419 f.		8	643
31 f.	309	10 100.	233	14	517
33	505	11	344	18 539.	551
37	507	21	99	22	518
38	542	14 19	438	29	229
39	306	22	210	32	218
43 205 f.	233	24 578 f.		33	611
21 1	665	27	498	34 647 f.	
9	198	28. 31	495	35	649
21	507	32	517 f.	26 10	310
22	509	36 326.	467	19	502
		38	302 f.	27 1	182. 419
1 Samuelis		15 1 101. 108 f.	297	28 5	638
1 6 234.	281	3	462	8 74. 166.	174.
8	144	5	390	556.	
9	537	6 54.	382	9	407
14	197	9 346. 538 f.		10 69.	545
20	260	16	543	11	556
28	281	17	296	12	543
2 1	40	19 517 f.		15	608
5 53.	243	23 213.	234	24	576
6 471.	602	16 6	62	29 3	310
9	344	11. 19	288	31 2	210
10 366.	509	14	278		
19	556	17	650	2 Samuelis	
26	175	23	439	1 6	683
27	683	17 9	543	8 384.	386
3 8	409	20 503 f.		10 310.	492
11	337	25	258	16	453
13 347.	562	35 251.	495	26 611.	614
21	562	42	560	2 32	499
4 5	499	47	425	3 1	245
11. 17. 22.	319	18 1	394	7	643

2 Samuelis	Seite	2 Samuelis	Seite	1 Könige	Seite
3 8	619	17 3	464	7 6	95
11	640	8	509	15	443
13	651 f.	10	346	16	431
25	555. 639	12	501. 643	50	72
5 2	642. 652	13	634	8 18	462
12	634	16	508	31	579
6 1	382. 487	23	387	33	585
6	286	25	40	43	640
9	638	18 20	120	44	527
14. 16	350	19 6	463	48	151
20	536	10	506	9 9	565
22	342	14	385	11	634
7 12	461	15	574	27	103
14	599	20	122	10 22	632
18	141 f. 650	25	188	11 4	573
29	420	38	103	16	212
8 3	120	43 387. 632 f. 634		22	59
4	410	20 5	397	26	104
10	233	9	304. 393	12 6	419
10 11	599	11	146	10	103 f.
11 15	572	13	584 f.	12	647
24	585	18 f.	176 f. 682	13 7	262. 648
12 1. 4	445	21 2	617	12	145
10. 14	543. 312	6	427	14 2	124. 528
15	387	9	471	3	318. 643
28	228	10	501	12	649
13 5 f.	555	12	539. 544	16	627
12	531	15	495	21	73
17	312	21	190. 247	15 29	212
28	462	22 1	191. 309	16 2	627
32	510	8	272	25	379 f.
33	120	26 f.	348	17 11	318
14 2	528. 600	27	197	12	643
3	643	40 f. 300. 304. 387 f.		13	641
6	572. 574	43	359 f.	14	305. 532
7	510	23 1	475	15	127
10 650. 680. 684		6	381	18 1	562
11	537	15	597	4. 13	626
13	316	24 1	550	10	621
14	316	16	543	12	643
15	640	22	556	27	352. 434
19	276. 549			34	431
30	431	1 Könige		38	268
32	495	1 1	365	43	443
15 2	145	5	634	44	62. 239. 677
5	105	14	616	19 10. 14	616
8 197. 468. 495		47	437	20	301 f.
14	317	2 15	420	20 14	70
20	490	20	466	15	70
21	120	24 224. 414. 495		24	467
28	379	42	501	27	199. 457
31	503	3 14	40	33	251
33	599	15	434	35. 37	574
34	352	4 4	267	21 8	120
37	444	10	661	20	72. 650
16 14	306	5 17	608	21	652
21	648	23	59	22	627
23	120	6 19	305	25	460

1 Könige	Seite	2 Könige	Seite	Jesaja	Seite
21 29	650	10 11	276	1 8	677
22 12. 15	282	17	212	14	47. 562. 631
25	624	19	98	15	233. 612
34	558	27	121	16	345. 534
35	253. 431	30	462	18	423
49	152	11 4	569	24	313
		12	641	2 2	632
2 Könige		15 f.	471	9	377
1 2	549	12 3	585	10	648
13 f.	406	9	318. 499	19	643
2 1. 11	262	10	652	3 3	632
3 ff.	556	13 6	627	9	470
10	319	17. 19	537. 582.	15	55
11	680		585.	16	539. 572
12	267	14 7	100	26	572
17	447	8. 11	564	5 2	187. 589
21	617	13	197	7	589
22	614	22	174	15	377
3 3	175	15 10	103	19	507. 645
8	145	16	574	29 f.	310
18	342	29	544	30	305
19	359	16 4	283	6 6	495
25	276	7	445	7	317
4 4	643	17 4	253	8	296
5	431	6	542	10	380
8	441	9	554	11	558. 562
16. 23	124	11	523	13	190
19	631	13	501	7 2	501
23	151	15	130	4	184
24	312	21	574	8	366
27	543	28	638	11	107. 262
35	349	38	53. 155	13	570
40 f.	431	18 26 ff.	18	14	611
5 1	632	27	121	8 1. 3	268 f.
18	120. 565 f.	29	635	8	575
21	560	32	471 f.	9	366
6 10	670	19 10	635	11 245. 432. 474.	
25	121	16	73. 574	544 f.	
29	626	25	570	19	72. 557
32 f.	488. 680	28	493	23	351
7 8	206. 680	31	120	9 6	39. 278
9	645	20 3	678 f.	16	380
12	624	10	342	17	431
18	262	21 6	312	19	172. 283
8 1	124	11 f.	627. 338	10 1. 9	72. 62. 677
2	443	22 13	136	13	505. 528
6	467	19	339	16	406
10	602	23 5	72	18	631
11	447	6	352	19	71
13	567	8	488	24	574
19	85	15	351	28	205
21	332	24 10	152	33	267
9 2	650	25 29	524	34	90. 107
11	680			11 8	378
17	73	Jesaja		12	317
33	572	1 4	447. 471. 624	13	323
37	524. 599	5	106. 143. 575	14	677
10 4	638	6	333 f. 585	15	96. 110

Jesaja	Seite	Jesaja	Seite	Jesaja	Seite
12 5	427	24 7	298	33 23	85
13 12	409	9	336	24	632
14	317	19 40. 376 f. 378.		34 4	342
16	121	459.		5	187. 589
17	243	25 1	492	6	199
18	189	6	563	7	589
19	240	7	445	11	62. 411
20	396	9	141	35 1	510
14 1	587	10	506	4	428
2	316	11	561	36 8	247
11	432	26 2 f.	682	11	17
14	531	10	375. 453	14	635
18	677	11	533. 548	18	471 f.
23	652 f.	16 151. 431. 440		37 10	635
30	462	20	623	17	73
31	473	27 3	310	26	570. 650
15 2 f.	437	4	284. 431	29	493
5	500	8	585. 655 ff.	38 3	678 f.
16 4	598	11 183. 287. 362		5	403
7	437	28 3	183. 287	12	316
8	376. 525	12	151. 576	14	99 108. 350
9	533. 589 f.	16 403. 432. 507 f.		15	587
17 10	316	17	604	16	602
11 317. 457. 551		22	243	40 4	632
12 f. 533. 549 f.		27	355	7	301
562.		28	444	12	96. 455
18 2. 7 . 194. 526 f.		29 1	301. 534	18	532
3	47. 631	4	350. 377	20	680
4	161	9	376. 379	24 201. 293. 316	
5	41. 519	14	403	25 533. 546. 591	
6	520 f.	15	684	28. 30 f. 418. 422.	
7	410	21	446	589.	
19 3	343	22	438. 447	41 2	542
5	306	30 1	534	5	533. 577 f.
6 53. 170. 293.		2	444. 550	10	378. 564 f.
333.		5	131. 463 f.	11	552
13	632	8 228. 364. 648		17	53. 300
14	562	12	109. 278	23 377 f. 467. 532.	
18	17	18	279. 367	565.	
21 2	123. 444	19 278. 362. 543		25	500. 576
3	599	21	276. 438	28	467. 560
10	40	28	470. 548	42 4	325
12 532. 534. 559.		33	127	6	466
561. 576. 578.		31 3	533	11	439
14	525. 578	5	212	14	341
22 4	347	32 3	171. 559	20	536. 561
5	456	7	256	22 380. 467. 627	
10	301	9	289. 390	43 2	587
13	536	11 163. 174. 363		8	641 f.
17	456	33 1 322. 355. 360.		9	184 f. 588
18	101	571. 574 f.		23	650
20	607	3	344	24	591
24	544	7	533	44 8	559
23 12	72. 680	9	170	9	122
13	15	10	454	12	431
15	291	11	549	13	102. 279
24 2 46. 587 f. 632		12	53. 431	14	157
3	345 f.	19	419	15	131

Jesaja	Seite	Jesaja	Seite	Jesaja	Seite
44 18	439	55 5	278	66 9	214
21	572	10	591	12	378. 632
22 45.	606	12	627	13	313. 315
27	244	56 3 224.	234		
28	432	8	317	Jeremia	
45 1	339	9 534.	578	1 5	431. 490
2 . . 437. vgl.	641	10	710	2 2	607
10	681	12 318. 534.	578.	11	457 f.
13	500	608.		12	244
14	73	57 5	371	15	152
24	552	6	69	20 151.	307
46 1	290	8 162. 528.	547	21	445
5 533. 546.	592	11	557	24	621
6	471	13	278	27	410
7	630	17	454	32	296
8	47	18	603	36	387
47 1	573	20	213	3 2 121.	192
2	240	58 2 174.	243	4	605
3	541	3	301	5	301. 407
10	492	5	432	6	540
12	138	9	284	12	443. 607
14 366 f.		12	618	17	589
48 8 172. 187.	618	59 3	265	22 71.	576
11	369	10	347	25	677
12	618	12	427	4 2	232
49 1	543	13 472 f.	555	3	519
2	624	14 471 f.		7	571
7	267	17 549.	680	10	634. 636
8	431	19	631	11 45.	353
14	296	60 1	498	19	507
19	337	4	246.	20	347
21 176.	445	5 160. 558.	638	24	350
50 5	472	7. 10	232	30 124. 547.	583
51 9	444	8	449	31 430. 507.	517
13	187	9 218.	278	5 5	73
16	432	11 187.	193	6	356
19	316	14 312.	376	7 145.	282
20	680	18	606	13 190 f.	
23	584	61 3	618	22 253.	272
52 1	444	6 409. 457 f.		26	339
2	313	10	547	6 2 604.	680
5 313.	437	62 1	548	4	71
7	603	2 310.	618	6	214
11	345	9 201.	388	7 469 f.	487
14	277	11	48	8	422
15	574	63 3 275. 571 f.		11	612
53 2	237	9 240.	634	16	145
3 682.	684	16 224.	310	29	368
5	586	19	343	7 18	309
7	410	64 2	343	21	534
8 131.	509	5	381	8 5 316. 492.	623
10 526.	556	6	490	6. 10	661
54 6 218.	621	65 1	618	7	649
11	313	11	680	9	143
12 63.	677	14	437	11	617
14	454	19	506	13	445
16	430	20	624	14 327.	359
17	431	23	422	21	214

Jeremia	Seite	Jeremia	Seite	Jeremia	Seite
9 2 . . .	205. 210	23 6 . . .	621	38 1 . . .	407
4 . . .	352. 599	12 . . .	377	4 . . .	538
16 . . .	645	13 . . .	634	9 . . .	138
17 . . .	268. 630	17 . . .	312	10 . . .	556
19 . . .	289	29 . . .	48	16 . . .	120
25 . . .	40	37 . . .	543	17 . . .	601
10 4 . . .	583	39 . . .	48	21 . . .	268
5 . . .	151. 632	25 3 . . .	213	22 . . .	471 f.
7 . . .	604	12 . . .	45. 611 f.	39 12 . . .	120
13 . . .	643	13 . . .	650	14 . . .	229. 642
17 . . .	386	16 . . .	272	16 . . .	652
18 . . .	352	27 . . .	589. 648 f.	17 . . .	178
19 . . .	551	29 . . .	536. 572	40 5 . . .	443
20 . . .	343	34 . . .	471	7 . . .	204
23 . . .	468	26 6 . . .	135	8 . . .	496
25 . . .	355	9 . . .	632	15 . . .	574
11 5 . . .	549	18 . . .	120	16 . . .	531
20 . . .	321	19 . . .	495	41 10 . . .	541
12 1 . . .	283	21 . . .	638	42 2 . . .	536 f.
2 . . .	201 f.	27 18 . . .	645	6 . . .	129
5 . . .	557	22 . . .	652	10 . . .	300. 402 f.
9 . . .	534. 579	29 8 . . .	252. 635	11 . . .	638
13 16 . . .	511	14 . . .	614	43 3 . . .	471
19 . . .	524	17 . . .	270	12 . . .	547
21 . . .	393	23 . . .	312	44 17 ff. . .	309
25 . . .	282	30 10 . . .	274	18 . . .	322
15 6 . . .	574	11 . . .	572	21 . . .	190
15 . . .	631	15 . . .	261	25 . . .	465. 468
16 13 . . .	462	16 . . .	358	46 3 . . .	303
16 . . .	506	31 3 . . .	235. 547	5 . . .	355
17 13 . . .	445	12 . . .	263	6 . . .	442
14 . . .	614	14 . . .	589	7 f. . .	272. 391. 546
17 . . .	531	20 . . .	85	10 . . .	589
18 . . .	366. 651	21 . . .	680	27 . . .	274
23 . . .	254	22 . . .	454. 681	47 7 . . .	159
18 14 . . .	306	25 . . .	591	48 2 . . .	327
21 . . .	533. 600	32 . . .	137. 252	6 . . .	533. 600
23 . . .	214. 563	33 . . .	71. 227	7 . . .	297
19 3 . . .	338	38 . . .	120	9 . . .	572
11 . . .	614	32 3 . . .	632	11 . . .	274. 449. 466
13 . . .	309	9 . . .	172	12 . . .	563
15 . . .	652	10 . . .	501	18 . . .	402
20 7 . . .	541	19 . . .	137	31 . . .	437
9 . . .	63. 677	21 . . .	67	45 . . .	457
12 . . .	321	29 . . .	308	49 2 . . .	431
15 . . .	297	33 . . .	488	3 . . .	197. 454 f.
21 9 . . .	601	35 . . .	627	4 . . .	454
13 . . .	310	39 . . .	447. 640	7 . . .	505
22 6 . . .	152	33 6 . . .	321	8 . . .	252. 534
15 . . .	557	21 . . .	474	10 . . .	624
17 . . .	297	34 11 . . .	206	11 . . .	224. 288. 602
20 . . .	70. 263	35 2 . . .	650	12 . . .	571
23 . . .	368. 404	4 . . .	651	16 . . .	634
24 . . .	310	36 20 . . .	205	20 . . .	328. 353
25 . . .	178	29 . . .	649	21 . . .	310
26 . . .	220. 410. 462	37 3 . . .	407	23 . . .	212
27 . . .	634	9 . . .	635	28 . . .	331
28 . . .	474	21 . . .	204	30 . . .	54. 252

Jeremia	Seite	Hesekiel	Seite	Hesekiel	Seite
49 37	372	9 11	120	20 38	182
50 5	185. 588	10 13	618	38	321
6	152	15 ff.	449	43	448
8	402. 638	16 f.	444	21 11 f.	298
14	581	11 1	651	12	562
20	611. 614	17	448	15	600 f.
21	240	25	567	16	175
26	357	12 7	549	20	536
27	240	14	531	21 276 281. 438	
29	120. 517	19	336	24	616
34	212. 293. 509	22	243	26	350
40	240	13 10	567	29	230 f. 234
44	356	19	445	31	467
51 3	120	20	130	33	390
9	614. 617	22	570	34	350
13	405	23	172	36	504
16	643	14 3	182. 185	22 4	647
25	350	5	447. 471	6	256
30	300	7	556	7	351
33	212	22	643	12	318
34	362. 616	15 4	551	16	368
37	123	5	370	20	309. 316
50	415	16 4 194. 252. 433.		26	369
56	187	537.		27	297
58	53. 372. 431	5	240. 433	23 5	645 f.
52 18	72	6	602	11	275
		7	187. 647	16	645 f.
Hesekiel		9	490	17 f. 22. 28 . 422	
1 10	45	10	315. 546	20	645 f.
14 292. 444. 527		11	549	22	650
19	632 (bis)	13	549. 581	30	47. 546
2 2	197	20	296	39	264. 278
3 15	354	31	546	40	547
21	602	32	680	42	62
4 9. 10. 12 37. 71.		33	241. 261	47	616
	392.	34	710	48	409
12	496 f.	50	288. 558	49	611. 630
5 6	487	52	190. 233	24 10	370. 542
7	601	55	442	11	328
12	531	57	439	12	524. 567
13	313	59	151	18	549
16	279	17 5	300. 317	25 3	367 f.
6 2	632	9	40. 46. 632	6	297. 627 f.
6	49. 436	10	62. 677	26 2 252. 342. 614	
8	546	14	634	4	563
9	344. 447 f.	19	459	9	103
11	574	23	160. 228	15	246
7 11	550	18 7	497	16	172
14	468	28	602	17	347
20	509	19 7	339	18	243
24	368. 551	12	309	21	73. 194
8 3	619. 651	15	419	27 19 53. 246. 300.	
6	142. 263	20 5 7. 102. 109. 278		389.	
16	566 f.	9	370. 549	26	218. 439
9 4	595	14	549	34	151
5	495	22	549	34	181. 291
8	266. 291	27	278	28 9	387
9	575	34	448	13. 15	622

Hesekiel	Seite	Hesekiel	Seite	Hosea	Seite
28 16 . 113. 388. 612		40 43 . . 99. 106 f		9 10 . 109. 111. 395	
17 . . 535. 561		41 7 . . . 343		11 . . . 402	
18 220. 392. 641		20 . . . 122		16 . . . 462	
23 . . . 307		25 . . . 95		10 3 . . . 636	
24 . . 359. 439		42 5 . . 176. 385		4 . . 536. 575	
29 3 . . . 220		12 . . . 649		10 . . . 432	
7 . . . 345		43 6 . . . 197		11 . . . 406	
30 16 . . 47. 507		18 . . . 554		12 . . . 519	
25 . . . 251		27 . . . 528		14 . . 355. 439	
31 3 . . . 354		45 13 . . . 654		15 . . . 683	
5 . 40. 243. 284		46 17 . . 291. 440		11 1 . . . 394	
6 . . . 347		20 . . . 576		3 . 217. 300. 319	
7 . . . 581		22 . . 122. 294		4 . . 392. 574	
15 . . . 211		24 . . . 72		7 . . . 539	
32 2 . . . 505		47 2 . . . 359		10 f. . . 243	
16 . . . 453 f.		7 . . 229. 491		12 5 . 225. 328. 352	
18 . . . 603		8 . . 120. 614		13 3 . . . 272	
19 . . . 215		48 14 . . . 466		6 . . . 570	
20 . . . 166		16 . . . 120		9 . . . 278	
28 . . . 184				14 . . 104. 111	
30 . . . 447		Hosea		15 . . 447. 532	
33 6 . . . 319		1 2 . . . 191		14 2 . . . 443	
12 . . 602. 623		6 . . . 47. 632		4 . . . 136	
16 . . . 602		6 8. . . 270		5 . . . 394	
26 . . . 547		2 3. 25. . . 270		6 . . . 574	
34 4 . . . 461		5 . . . 495		10 . . . 40	
11 . . . 71		7 . . . 64			
35 6 . . . 228		15 . . . 549		Joel	
9 . . 401. 442		3 2 . . . 545		1 8 . . . 550	
10 . . . 411		4 4 . . 425. 509		18 . . . 298	
12 . . . 152		6 . . . 277		2 5 . . . 240	
36 3 . . 340. 553		7 . . . 358		4 1 . . . 491	
5 . . . 166		11 . . . 90		3 . . . 428	
11 . . . 462		13 f. . . 312		11 184 f. 234. 314.	
13 . . . 124		14 . . . 188		588.	
23 . . . 72		15 . . . 49		21 . . . 571 f.	
29 . . . 607		17 . . . 90			
31 . . . 448		18 . . . 395		Amos	
35 . . 135. 241		19 . . . 321		1 11 . . 152. 221	
38 . . 241. 244		5 2 . . . 70. 263		13 . . . 297	
37 2 . . . 123		10 . . . 471 f.		2 4 . . 109. 278	
5 f. 14 . . 601		15 . . . 71. 684		6 . . . 229	
7 . . 170. 224		6 2 . . . 602		3 11 . . . 342	
9 . . . 316		9 . . . 554		12 . . . 677	
10 . . . 634		7 4 . . 245. 518		4 2 . . . 634	
13 . . . 297		5 . . . 454		3 . 59. 152. 638	
16 . . . 318		7 . . . 365		9 . . . 536	
17 . . . 190		12 50. 433. 641		10 . . . 47	
22 . . . 159		14 . . . 437		11 . . . 240	
38 8 . . . 643		16 . . . 135		5 10 . . . 267	
21 . . . 607		16 . . 135. 141		11 . . . 492—94	
23 . . . 196		8 2 . . . 427		15 . . 366. 395	
39 2 . . . 654		3 . . . 224		6 3 . . . 680	
7 . . . 372		4 . . . 352		7 4 . . . 509	
15 . . . 72		7 . . . 296		8 8 . . . 290	
26 . . . 630		10 . . . 54. 372		13 . . . 197	
40 3 . . . 651		12 . . . 59		9 1 . . . 296	
4 . . 620. 652		9 2 . . . 272		5 . . . 290	

Amos	Seite	Nahum	Seite	S(Z)acharja	Seite
9 9	501	1 2 ff.	30	2 8	443
13	197. 454	3	531	15	588
14	491	4	412	17	498 f.
Obadja		10	682	3 1	229
v. 3. 7	634	12	342	6	501
v. 10	181	2 3	491	7	416
v. 11 . 101. 108 f.	428	5	350	4 2	386
v. 13	285	6	471	4. 11	549
v. 16	376	8	349. 557	10	439
v. 20	40	3 5	567	12	67
		7	347	5 4	508. 544
		8	437	7	632
Jona		10	428	9	630
1 5	107. 184	12	501	11	502 f.
8	145	15	683	6 4	549
12	631	Habakuk		7 7	197
14	678 f.	1 5	293	7 5	486
2 11	651	12	426	14	272. 279
4 2	678 f.	15	356. 556	8 3	74
7 f.	574	16	283	14 f.	321
11	67	2 3 56. 378. 501 f.		9 3. 5	70. 561
		649.		11	151
Micha		5	604	16	631
1 5	142	7 . 434. 501. 638		10 5	445
7	193. 355	8	357	6	413 f. 463
8 . 401. 415. 437		13	422	9	601
10	151. 290	17	224. 374	11 5	251
15	650	3 2	602	10	469
16	289	9	370	11	355. 474
2 4 . 342. 601. 603		13	536. 555	12	244
6	450. 472 f.	16	333. 356	12 10	138
8	445			13 3	632
12 . 53. 464 f. 489		Zephanja		4	611. 632
3 4	653	1 2 445. 466. 487.		5	619 f.
6	99	89.		7	444
8	612	3	466	14 2	121
9	680	6	188. 190	5	441
11	172	12	379	6	364
4 6	382	14	268 f.	10	439
7	624	17	352	12	345
8	576	2 8	357	Maleachi	
9	218	13	572	1 2	394
10 . 505. 507. 643		14	511	7. 12	265
11	549	3 1	538	13	430
12	505	7	318	2 2	362
13 . 151. 251. 506		11	284. 290	5	368
5 4	461	14	240	8	268
6 2	424	15	582	10	172
3	567	Haggai		15	172
4	556	1 6	175. 652	3 5	637
6	344	9	143. 537	8	295
11	532	14	501	9	371
13	354	S(Z)acharja		10	278
14	471 f.	1 17	441	20	441
16	196	2 4	583		
7 1	100				
10 . 53. 559 f. 561					
15 . . 275. 569 f.					

Psalmen	Seite	Psalmen	Seite	Psalmen	Seite
1 2	549	18 10	401	34 10	120. 639
3	85. 247. 301	11	560. 659	35 1	468. 509
2 2	432	17	286	2	443
7	130	21	659	8	224
10	432 f.	26 f.	347 f. 659	10 84 f. 95 f.	109.
3 7	71	27	197	455.	
8	144	35	312	15	321
4 2	364	41	72	25	297
3	143	43	360	36 8	533. 548
7	88. 631	47	442	9	532. 589
5 7	267	48	205	13	564
9	234. 603. 641	19 3	60. 599	37 1 f. 7	344. 557
6 3	247 f.	8	250	8	543. 557
4	124	14	336	9	46
5	144	15	659	20	525
6	585	20 4	190	24	474 492
7	567	21 2	506	38 3	310. 312
8	364	14	443	7	189. 599
7 1	510	22 10	505	11	274
5	175	15	342	17	444
6	160	16	214	21 101. 108 f.	165.
7	443 f. 632	23 2	312. 315	229.	
8	443	3	62 f.	39 2	623
17	74	25 2	447	7	533. 548
18	61	3	46	13	74. 114. 298
8 2	137. 303 f.	5	40	14	380
7	511	7	130	40 2	536. 589
9 2	58	26 2	163	9	659
14	256. 364. 366	6	349	11	385
17	406 f.	27 2	71	18	130
10 5	504	4	659	41 5	609
10	376	9	574	42 5	587
12	631	11	603	6 f. 12	378. 549
11 2	582	12	504	10	144. 385
12 2	682	13	122	43 1	509
5	206	28 2	631	2	144
6	504	7	585	3	603
7	73	8	131	5	378
8	135	9	72. 634	44 8	463
9	444	29 8	506	16	544
14 1	114	9	237	18	295. 643
3	298	30 2	492	19	572
6	464	4 101. 108 f.	200.	26	375
15 4	466	411 f.		27	443
5	85	31 2	447	45 1	659
16 1	101. 108—110	4	603	3	431. 583 f.
2	151	6	205	12	597
5 96. 105. 110.		10 f.	364	18	585
167. 659.		12	73	46 3	444
17 1	288	14	432	47 4	205
3	341. 543	24	395. 682	5	132
6	574	32 1	632	48 6	280
14	73	2	659	12	506
18 1	309	8	418	49 5	574
2	100. 277	33 10	459. 658	9	406
4	659	14	85	15	511
7	73. 659	34 1	232	50 4	506
8	272	2	62	13	384

Psalmen	Seite	Psalmen	Seite	Psalmen	Seite
50 23 . . . 71. 225		71 11 . . . 90		89 46. . . 556	
51 4 . . . 536. 543		12 . . . 507		51. . . 631	
7 . 85. 419. 586		20 . . . 602		90 2. . . 507	
52 7 . . . 231. 548		72 4 . . . 425		8. . . 511	
53 2 . . . 114		8 . . . 541		10. . . 442. 507	
4 . . . 298. 473		13 . . . 495		91 4. . . 548	
6 . . . 463		14 . . . 401. 406		5. . . 660	
54 7 . . . 380		15 . . . 232		6. . . 325	
55 2 . . . 247		17 . . . 232		12. . . 630	
3 . . . 464		73 2 152. 525. 571.		93 5. . . 602	
9 . . . 562		671.		94 1. . . 426	
10 . . . 190		6 . . . 253		4. . . 457 f.	
16 . . . 635		9 . . . 415. 511		7. . . 56	
19 . . . 96. 104 f.		10 . . . 131		12. . . 54	
20 . . . 123		16 . . . 127		19. . . 378	
22 . . . 73. 96. 105		20 . . . 506		20. . . 100. 257	
57 1 . . . 275		27 . . . 264		21. . . 323	
2 . . . 524 547 f.		28 . . . 174. 511		95 10. . . 448	
58 1 . . . 275		74 2 . . . 141		11. . . 658. 660	
4 . . . 445. 471		8 . . . 224. 579 f.		97 4. . . 507	
8 . . . 358. 527		10 . . . 312		5. . . 342	
59 1 . . . 275		22 . . . 509		98 8. . . 627	
5 . . . 454		75 1 . . . 275		100 3. . . 130. 543	
60 2 . . . 132. 574		5 . . . 349		101 3. . . 550	
4 . . . 611		11 . . . 454		5. . . 100. 200	
6 . . . 631		76 5 . . . 500		102 4. . . 368. 551	
10 . . . 278		6 . . . 350		5. . . 575	
62 4 . . . 100		77 2 . . . 390		14. . . 367	
63 2 . . . 280		4 . . . 532. 549		28. . . 338. 345	
4 . . . 621		10 f. . . 341		103 6. . . 660	
64 5 . . . 582		16 . . . 57. 678		11. . . 62. 677	
7 . . . 323. 332		18 . . . 200		14. . . 167	
9 . . . 561 f.		78 2 . . . 317		104 3. . . 73	
65 10 . . . 258		16 . . . 641		8. 26 . . 141	
11 . . . 312. 591		26 . . . 317		25. . . 85. 96.	
66 8 . . . 123		30 . . . 445. 471		29. . . 382	
11 . . . 650		41 . . . 595		105 28. . . 251	
67 2 . . . 362		44 . . . 533		43. . . 641	
68 3 301. 306 f. 346		54 . . . 141		45. . . 660	
5 . . . 240		63 . . . 347		106 7. . . 101	
8 . . . 278		72 . . . 558 f.		40 . . . 267. 271	
12 . . . 72. 680		80 1 . . . 659		108 10. . . 278	
18 . . . 62		14 . . . 202		109 3. . . 278	
21 . . . 123		16 . . . 331		10. . . 267	
24 . . . 73		19 . . . 473. 602		13 f. . . 562	
26 . . . 349		81 8 . . . 100. 277		16. . . 562	
29 . . . 363		83 3 . . . 533. 548		18. . . 660	
31 . . . 243		85 5 . . . 491		22. . . 364	
32 . . . 532. 576		7 . . . 602		23. . . 312. 415	
69 4 . . . 368. 551		8 . . . 569		29. . . 680	
9 . . . 471		86 2 74. 101. 108 f.		112 7. . . 682	
16 . . . 244		11 . . . 640		115 7. . . 352	
19 . . . 174		88 17 . . . 202 f.		116 4. 16 . . 678 f.	
21 . . . 74. 589		89 8 . . . 246		6. . . 425	
24 . . . 276		10 . . . 631		118 5. 18 . . 54. 543	
70 6 . . . 130		23 . . . 634		10—12 . . 495	
71 4 . . . 453		34 . . . 459 f.		13. . . 561	
6 . . . 445		40 . . . 312		16. . . 454	

Psalmen		Seite	Psalmen		Seite	Sprüche		Seite
118	18.	432	142	5.	308	9	4. 16.	442
	23.	614		8.	642		8.	425
	25.	426. 678 f.	143	3.	616		13.	146
	27.	501		5.	509		15.	72
	28.	492		11.	602	10	4.	445
119	16. 47.	379	144	1.	680		27.	171
	18. 22.	542		5.	316	11	3.	356
	31. 116.	495	145	1.	492		15.	377
	43. 74. 81. 114.		147	1.	190		25.	585 f.
	147.	189		2.	317	12	8.	599
	50.	602		7.	550		17.	504
	52.	313		17.	677		18.	611
	60.	378 f.	Sprüche			13	17.	682
	61.	452	1	10.	576 f.		19.	601
	62.	550		11.	390		20.	377
	63.	637		20.	287. 323 f.	14	3.	164
	70.	378		22.	394		5.	504. 682
	77.	660		28.	71. 279. 621		10.	247
	101.	611		33.	274		14.	445. 473
	117.	532. 561	2	11.	225		25.	504
	126.	352	3	7.	639	15	32.	562
	128.	189		12.	110. 132		5.	660
	148.	509		15.	591		12.	426
	154.	509		30.	442. 509		25.	316
	156.	123	4	4.	602	16	7.	567
	167.	394		5. 27.	572		16.	534
	171.	317		6.	225		17.	660
121	1.	660		8.	231. 350		19.	174
	6.	574		12.	336		30.	710
	7.	100 f.		13.	310		33.	474
122	6.	532		16.	406. 638	17	4.	391
124	3.	550		21.	471 f.		7.	603
126	1.	414		24.	276		10.	310 f.
	6.	649		25.	437. 641		12.	292
130	4.	640	5	8.	276	19	5. 9.	504
	5.	589		19.	589		7. 84 f. 95. 109 f.	
132	6.	295		22.	222		455.	
	12.	141	6	3.	61		25.	425
135	7.	642 f.		19.	504	20	6.	682
136	15.	312		27.	182. 287. 548		16.	256. 318
137	6.	220		28.	587		22.	425
138	6.	421		33.	562		25.	375 f.
139	2.	504	7	2.	602	21	3.	550
	8.	301. 432		13.	372. 385		4.	263
	10.	603		18.	589		7.	356
	14.	614		20.	660	22	24.	564
	16.	431		21.	573		28.	471 f.
	19. 21.	123		25.	541, 561	23	1.	505
	20. 151. 385.	629	8	3.	287. 324		3. 6.	597
	21.	455		11.	591		5.	500 f.
	24.	603		13.	74. 612		7.	85
140	6.	74		17.	71. 394		22.	141
	10.	546		22.	543		24.	506
	13.	151		24 f.	586		26.	533
141	3.	302		27.	364		30.	680
	4.	574		28.	364		32.	301
	5.	658 f.		29.	364	24	1.	597
	8.	554					3.	454

Sprüche	Seite	Hlob	Seite	Hlob	Seite
24 14	422	5 18	611	17 5	533
19	557	20	543	7	560
23	309	23	214	16	287. 402
24	261	27	63	18 3	614
28	321	6 3	375 f.	4	387
32	549. 660	9	308. 420	5	316
25 2	213	16	247	7	337
4	555. 565	17	364	16	344
9	541	21	638	18	253. 360. 381
16	650	22	263. 418	19 2	532. 585. 621
17	410	25	427	3	251
19	269 f.	26	426	7	553
26	277	7 5	358. 527	11	556
27	536	11	339	13	445. 471
26 1	603	14	279. 372	17	341. 445
4	591	19	297	19	141
7	332	20	144 f.	23	375
18	378	8 14	344. 441. 448	24	273
21	372	16	175	20 2	663
26	531	18	272	4	510
27 13	256	21	617	7	71
15	591 f.	9 13	375	8	381
17	373	15	201	10	466
28 14	187	18	224. 297	26 100. 388. 430.	
21	309	20	96. 683	561.	
29 2	298	30	271	28	346
6	283. 324	33	85	21 3	631
8	504	34	278	5	355
30 4	401	10 1	344. 448	13	53. 311
6	409	16	618	22 10	279
8	276	22	425	12	53. 440
9	408	11 6	574	16	431
17	73	12	345	21	644
22	558	15	430	28	103. 172
31 3	200. 570	17	496	23 7	423
4	534	12 6	532	9. 11	467. 549
14	107	15	82	11	574
		17	349	17	181
		18	70	24 4	624
Hlob		13 3	426	21	437
1 10	124	9	352	24	53. 335. 344.
15—17. 19	87. 101	21	276. 278	355.	
21	636	14 2	337 f.	25 5	373
2 7	120	15 10	518	26 5	586
9	447	13	641	6	23
3 2	386	16	298	9	202
3	384. 555	17	141. 599	27 2	351
4	425	22	539	4	182
6	549	29	575	8	541
9	589	31	119	21	415
18	274	32	273	28 2	431. 441
25	533. 578	16 5	253	4	332
26	527	6	243	8	205
4 2	630	11	456. 544	27	231. 543
5	560	12	350	29 3	340
10	316	16	152. 249	6	431. 441. 488
5 4	618	22	532. 576	14	230
7	434	17 2	509. 546	21	53. 419
12	533. 547				

Hlob	Seite	Hlob	Seite	Ruth	Seite
29 25	73	39 30	298	3 12	120
30 1	511	40 2	292	13	109. 278
8	632	22	357	15	393. 418
12	248	23	505	17	645
14 . 350. 592. 576		24	301	4 15	394
19	543. 585	32	409		
22	592 f.	41 1	473 f.	Klagelieder	
27	321	15 f.	431. 441	1 4. 11	298. 582
31 5	508	17	631	5. 12	584
7	120. 146	25	539. 551	8	298. 471 f.
11	127	26	132	20	249
15	225. 490	42 1	403. 407	21	298
18 . 230. 235. 603		2	151	2 7	312
22	67	5	220. 558	11	246. 249
27	541	6	359	13	592
34	374			16 f.	30
35	84 f. 96	Hoheslied		3 5	308
38	533	1 5	603	15	591
39	430	6	551 f.	22 . 323. 332. 357	
32 6. 10	599	8	638	32	584
11	390	10	603	33	582
17	547 f. 599	16	273	47	636
18	612	2 5	233	53	582
20	439. 548	11. 14	50. 569	4 1 . 196. 375. 532	
33 4. 5	547. 240	15	393	2	538
6	677	3 4	650	14	265
13	509	8	393	5 1	308
19	427	11	288. 639	6	300
21	41. 563	4 8	645		
22	680	10	445	Prediger	
24	362	5 9	410	1 9	146
25	203	12	633 f.	17	136
27	510. 591	6 11	381	18	404
30	500	7 9	393	2 2	349
34 8	298	12	187	22	136. 598
10	73	13	381	23	136
20	550	8 1	101	3 7	550
24	376	2	71	8	395
25	618	5 . 220. 253. 410		18 . 136. 339. 358	
29	683			4 2	292
35 6	261	Ruth		12	224
11	388	1 9. 20	609 f.	15	72
36 2	599	9	630	17	175
17	612	13 . 182. 246. 553		5 7	282
37 6	40. 598	14	630	8	127
18	40	19	649	10	392
22	576	20	351	11	406. 502
24	637	2 2. 7	189	14	415
38 3	62. 677	8 . 164. 170. 239		6 11	85
8	505	9	612	7 16	197. 350
24	145	12	643	22	124
38. 40	431. 376	13	543	26	611
39 2	411	14	302 f. 410	28	188
8	303. 441	21	681	8 1	532
15	356. 506	3 4	643	12	624
17	574	4. 18	681	15	587
23	324	5. 17	120	9 1	331
24	617	6	588	2	624

Prediger		Seite		Daniel		Seite		Esra		Seite		
9	12 . . .	59.	408		5 . . .	677 f.		9	9 . . .		574	
	18 . . .		624		21 . . .	526		10	14 . . .	141.	409	
10	10 . . .	206.	350.	563	4	31 . . .	232		16 . . .	191.	332	
	16 f. . .		137		5	3 f. . .	526	Nehemia				
11	3 . . .		597 f.			6 . . .	40	1	5 . . .		678 f.	
	6 . . .		145		11 . . .	63.	678		11 . . .	640.	678 f.	
12	3 . . .		501		20 . . .		470	2	3 . . .	137.	337	
	4 . . .	174.	377	6	9. 13 . . .		108		7 . . .		385	
	5 . . .		313		23 . . .		73		12 . . .		442	
	6 . . .	325.	342		24 . . .		301		20 . . .		467	
	9 . . .		536	8	1 . . .		141		3	8 . . .	241	
	11 . . .		99		7 . . .		350		10 . . .		488	
Esther					13 . . .	74.	284.	349		13 . . .	544	
1	5 . . .		612		17 . . .		264		33 . . .		536	
	16 . . .		599		22 . . .	239.	417.	435	4	3 . . .	251	
	22 . . .	332.	352		27 . . .	549.	601		9 . . .	252.	443	
2	1 . . .		339	9	2 . . .	46.	505.	617	5	9 . . .	386	
	5 . . .		75		4 . . .		678 f.		6	3 . . .	172	
	6 . . .		120		5 . . .		599			4 . . .	467	
	9 . . .		272		16 . . .		103			6 . . .	598	
	12 . . .		317		19 . . .		289			9. 14 . . .	640	
	14 . . .	74.	614		23 . . .		505			10 . . .	253	
	15 . . .	188.	632		24 . . .		537			19 . . .	640	
	18 . . .		470		27 . . .		349		7	3 . . .	386	
3	8 . . .		591	10	1 . . .		505			47. 52 . . .	294	
	13 . . .		284		9 . . .		297			63 . . .	241	
	14 . . .		113		14 . . .	532.	643			64 . . .	265.	420
4	3 . . .		432	11	2 . . .		245		8	2 . . .	651	
	4 . . .		507		10. 13 . . .		649			5 . . .	297	
	8 . . .	85. 96.	108		11 . . .		350		9	6 . . .	124.	602
	11 . . .		409		14 . . .		634			9 . . .	560	
	12 . . .		75		25 . . .		501			10. 16. 29.	517	
	14 . . .	317.	470		30 . . .		562			12 . . .	603	
	17 . . .		588		34 . . .		588			18 . . .	556	
5	2 . . .		409		35 . . .		213			19 . . .	603	
	6 . . .		554	12	11 . . .	349.	471			28 . . .	501	
	9 . . .		501	Esra					29 f.		501	
	13 . . .		591	2	44. 50 . . .		294	10	38 . . .	72.	247	
6	13 . . .		54		61 . . .		241		39 . . .		252	
7	4 . . .		591		62 . . .	265.	420	11	17 . . .		585	
	5 . . .		612		69 . . .		40	12	30 . . .		271	
8	4 . . .		409	3	11 . . .		432		44 . . .		39	
	8 . . .		246	4	7 . . .		217		45 . . .		589	
	17 . . .		420		8 ff. . . .		13	13	6 . . .		254	
9	1 . . .	246.	292		9 . . .		62		13 . . .		391	
	27 . . .		588		23 . . .		62		14 . . .		568	
Daniel					6	9 . . .	123		15	21 . . .	501	
1	4 . . .	120.	606		20 . . .		271		15 . . .		61	
	10 . . .		452	7	6 . . .		27		18 . . .		404	
	13 . . .		531		12 ff. . .		13		19 . . .		333	
2	1 . . .	271.	601		26 . . .		47		21 . . .		509	
	4 ff. . .		13	8	1 . . .		420		23 f. . .		18	
	9 . . .		196		3 . . .		683	1 Chronica				
	10. 36 . . .		108		15 . . .		549	1	31 . . .		136	
	39 . . .		108		18 . . .		41	3	5 . . .	120.	408.	433
3	2 f. . .	63.	678		25 . . .	74. 75. 162.	172	4	33 . . .		420	
					26 . . .		172					

1 Chronica		Seite	1 Chronica		Seite	2 Chronica		Seite
5	17 . . .	420	29	18 . . .	108 f.	25	1 . . .	120
	18 . . .	176		23 . . .	282		16 . . .	300
	20 . . .	246					17 . . .	415
	26 . . .	501. 544	2	Chronica			19 . . .	206
8	8 . . .	297	1	4 . . .	141	26	15 . . .	582
9	1 . . .	420	2	7 . . .	73		16 . . .	245
	33 . . .	72	3	3 . . .	432		19 . . .	278
10	2 . . .	210	4	22 . . .	72	28	4 . . .	263
11	11 . . .	103 f.	5	12 f. . .	248		15 . . .	313
	17 . . .	597	6	8 . . .	462		23 . . .	252. 683
12	2 . . .	276. 438. 606.		22 . . .	579	29	5 . . .	296
	641. . .			33 . . .	640		19 . . .	462
	8. 16 . . .	680	7	6 . . .	248		28 . . .	248
	17 . . .	425. 546	10	10 . . .	103 f.		31 . . .	302
14	2 . . .	632	12	1 . . .	245		36 . . .	62. 141
15	13 . . .	144		10 . . .	205	30	3 . . .	144
	24 . . .	248. 252	13	3 . . .	70		14 . . .	72
	26 . . .	240		10 . . .	680		18 . . .	271
	27 . . .	202. 249		14 . . .	248	31	1 . . .	537
17	16 . . .	650	14	10 . . .	40. 264		7 . . .	432
18	4 . . .	410	15	6 . . .	362	32	9 . . .	120
	10 . . .	233	16	7 . . .	278		11 . . .	471
19	12 . . .	243		12 . . .	548		15 . . .	471 f. 635
20	8 . . .	408. 433	17	3 . . .	40		18 . . .	640
21	3 . . .	61		12 . . .	175		23 . . .	634
	15 . . .	543	18	23 . . .	145		30 . . .	436
	20 . . .	506	19	2 . . .	394		31 . . .	680
22	3 . . .	123		7 . . .	47. 90. 319. 632	33	9 . . .	569
	5 . . .	123	20	3 . . .	638		18 . . .	72
23	6 . . .	100. 254		25 . . .	632	34	7 . . .	370
24	3 . . .	254		34 . . .	557		27 . . .	297
25	4. 24 . . .	100		35 . . .	247		28 . . .	382
27	30 . . .	245	21	8 . . .	106	35	3 . . .	632
29	4 . . .	501		16 . . .	501		21 . . .	229. 279
	5 . . .	46. 617	22	11 . . .	462. 495	36	16 . . .	379
	14 . . .	300	23	12 . . .	72		21 . . .	46. 361. 617
	16 . . .	462	24	11 . . .	311. 554			

Berichtigungen und Zusätze.

S. 6, Z. 5 lies 1. Band.

S. 37: Ueber den Laut des aspirirten א siehe noch S. 63. 678.

S. 44, Z. 20 f. vgl. S. 668.

S. 47, Z. 20 lies 22.

S. 48, Z. 14 v. u. lies 22.

S. 51: Von den Paenultima e , welche, als kurzen betonten Vocal habend, offen sind, sind noch ausdrücklich die Silben vor den Consonant-afformativen (פִּלְפִּלִּי etc. etc.) auszunehmen.

S. 63, Z. 6 v. u. vgl. S. 678.

S. 63, Z. 2 v. u. füge zu dem die gegebene Erklärung in Frage stellenden Hinweis auf Ges.-Kautzsch noch den Hinweis auf den Excurs S. 677.

S. 71, Z. 19 lies 1 Sm. 24, 11.

S. 72, Z. 16 lies „die Verderbte“.

S. 83, Z. 4 verweist „§ 31, 5“ vielmehr auf S. 247.

S. 122, Z. 1 v. u. ist $\text{נִימָה לְהִשְׁמִיךְ}$ richtig zu übersetzen „mit dem Laut des Flüsterns“; denn vgl. הַנִּימִים = „lautbar werden lassen“, Dikduke ha-teamim § 53, Z. 6.

S. 128, Z. 21 lies *qatalkû*.

S. 129, Z. 10 lies **עֲחָתִי**.

S. 130, Z. 8 ist in praktischem Interesse allzusehr der vorausgehenden Zeile angeähnelte worden. Bemerke von הָן , dass es nur in Zusammensetzungen mit Präfixen vorkommt und auch nicht so häufig, wie הֵנָּה , ist.

S. 139, Z. 3 v. u. lies **قَرْنَيْنِ**.

S. 151, Z. 4 und 2 v. u. findet eine genauere Besprechung bei der Erörterung der Stellen weiter unten; vgl. das Register.

S. 172, Z. 10 lies 168.

S. 174, Z. 1 v. u. lies Jes. 58, 2.

S. 194, Z. 17 lies *jəbō-rekhû*.

S. 198, Z. 17 v. u. lies הַיְּבֹרֶכֶת .

